

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HW 29BS M

Digitized by Google

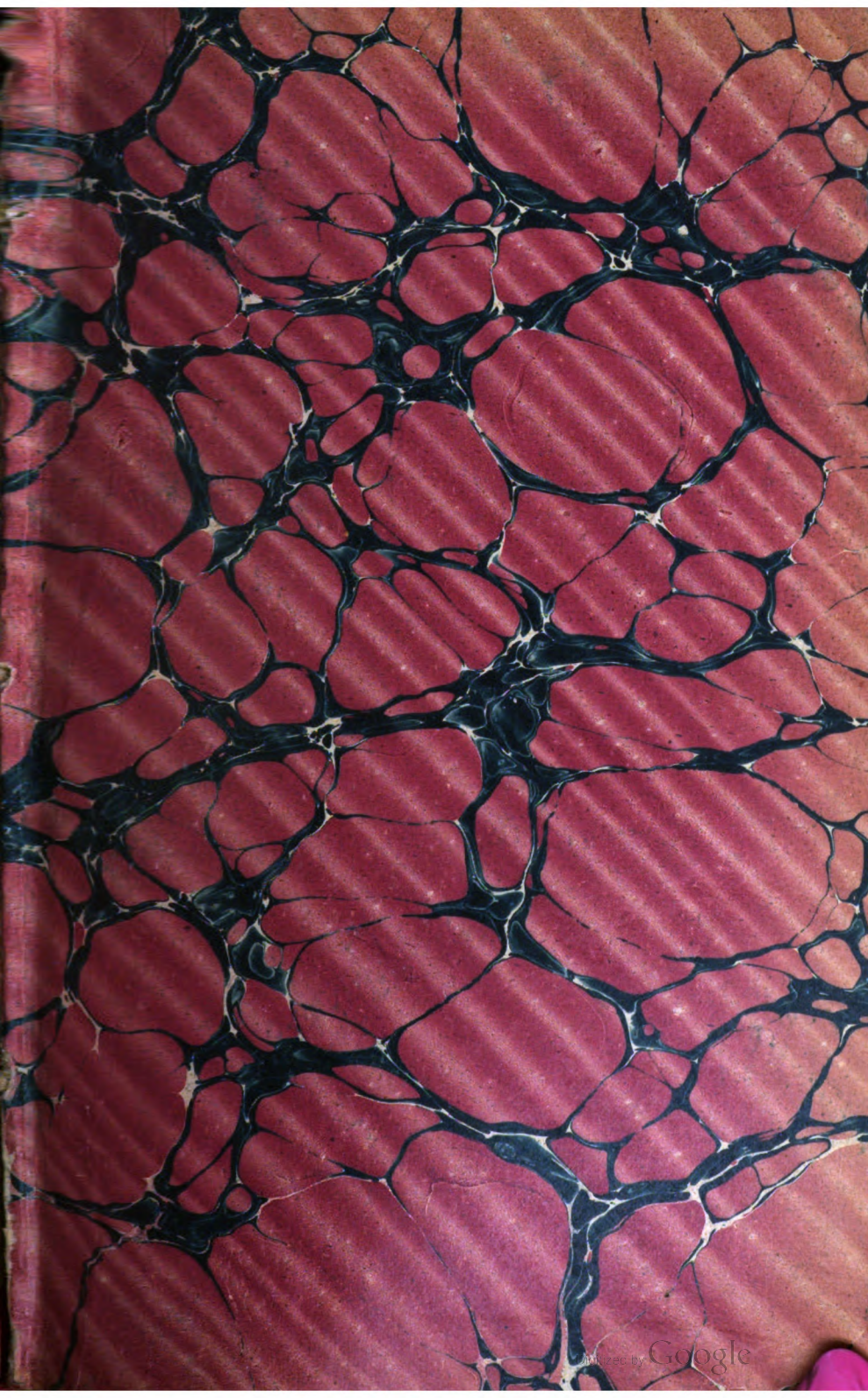
Goog 39.1 KE948
HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787–1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNUAIRE

DU

CLUB ALPIN FRANÇAIS

Digitized by Google

3 *Cartes et* 54 *Illustrations.*

Paris. — Typographie Georges Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.

Digitized by Google

ANNUAIRE

DU

CLUB ALPIN

FRANÇAIS

DEUXIÈME ANNÉE

1875



PARIS

AU SIÉGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

31, RUE BONAPARTE, 31

ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1876

Digitized by Google

Geog

HARVARD COLLEGE
OCT 29 1921
LIBRARY
DEGRAND FUND

Digitized by Google

Le second Annuaire du Club Alpin Français est plus volumineux et plus intéressant que le premier. Nous devons cependant le reconnaître avec franchise, on aurait pu aisément, sans lui rien faire perdre de son intérêt, en diminuer un peu le volume. Que cette publication se continue telle qu'elle a été commencée ou qu'elle se modifie, la concision sera nécessairement la qualité la plus recommandée à ses futurs collaborateurs. Il importe de ne pas l'oublier : l'Annuaire du Club Alpin Français n'est pas une revue littéraire, préoccupée surtout de la forme, qui ne doit toutefois jamais être négligée par quiconque a l'honneur de tenir une plume; c'est un recueil géographique, scientifique, statistique, où les faits, les observations et les chiffres obtiendront désormais une préférence méritée. En outre, le nombre des sec-

Digitized by Google

tions augmentant chaque année, chaque section nouvelle a le droit d'y réclamer sa place. Toute page inutile est donc à l'avenir condamnée à un sacrifice volontaire ou forcé. Nouveauté et concision : telle sera, nous l'espérons, la devise des rédacteurs du troisième Annuaire.

Si quelques-uns des articles qui avaient été promis au comité de rédaction lui ont manqué au dernier jour, il a dû, à son très-grand regret, en réserver pour l'Annuaire de 1876 un certain nombre qui lui sont parvenus trop tard ou qui eussent étendu outre mesure l'espace accordé à chaque section.

Le comité de rédaction remercie, au nom du Club Alpin Français, les littérateurs, les ascensionnistes, les savants et les artistes qui se sont associés, sous sa direction, avec le dévouement le plus empressé et le plus désintéressé, pour rendre l'Annuaire de 1875 supérieur à celui de 1874.

ADOLPHE JOANNE,
Président du Comité de rédaction.

Digitized by Google

TABLE MÉTHODIQUE

Pages.

PREFACE v

TABLE MÉTHODIQUE VII

COURSES ET ASCENSIONS.

France.

I. Le rendez-vous international du Mont-Cenis; Club Alpin Français et Club Alpin Italien (14 et 15 août 1875) (Savoie et Italie), par François Descostes. . 3

II. Au Mont-Blanc par la Savoie, par J. Martin Franklin 31

III. Les gorges de la Diosaz (Haute-Savoie), par Louis Revon 42

IV. Ascension au mont de Joigny (Savoie), par François Descostes. 54

V. Le Parmelan et ses lapiaz (Haute-Savoie), par C. Dunant. 77

VI. Le Mont-Blanc et le Mont-Rose (Haute-Savoie et Suisse), par Albert Guyard. 103

VII. Le Val de Fier (Haute-Savoie), par F. Descostes . . 119

VIII. De Moûtiers à Aoste, par Tignes, la Galise et le Nivolet (Savoie et Italie), par L. Bérard 138

IX. La Vanoise (Savoie), par Ferdinand Reymond. . . . 153

X. Ascension du Chaberton (Savoie et Italie), par P. Guillemin. 173

XI. Ascensions de Rochebrune (Dauphiné) :
1° par B. Tournier. 182
2° par P. Guillemin 200

Digitized by Google

Pages.

XII. Petite excursion dans le Queyras (Dauphiné), par Émile Guigues 209

XIII. Ascension du Grand-Rubren (Basses-Alpes), par F. Arnaud. 230

XIV. Ascension de Morgon (Hautes-Alpes), par Fargue. . 243

XV. Excursion à la Brèche de Lauvitel (Dauphiné), par H. Ferrand. 259

XVI. De Saint-Jean de Maurienne à Briançon (Savoie et Dauphiné), par Pierre Puiseux. 276

XVII. Le glacier du Mont-de-Lans (Dauphiné), par H. Gariod. 301

XVIII. Tentatives d'ascension au pic occidental de la Meije ou Aiguille du Midi de la Grave (Dauphiné), par H. Duhamel. 310

XIX. Le Dauphiné : courses et photographies. 335

XX. Ascensions du Pelvoux (Dauphiné, Hautes-Alpes) :
1° par M. Paul Guillemin 344
2° par M. Rochat 355

XXI. Les montagnes espagnoles de Panticosa, de Sallent et de Canfranc (Hautes-Pyrénées et Aragon), par E. Wallon 358

XXII. Le col de la Cascade de Gavarnie et le Cylindre du Marboré — deux nouveaux passages — (Hautes-Pyrénées), par A. Lequeutre. 380

XXIII. Nouvelles explorations dans le massif calcaire des Pyrénées (Hautes-Pyrénées et Espagne), par Franz Schrader 395

XXIV. Les glaciers de la Maladetta et le pic des Posets (Hautes-Pyrénées et Espagne), par E. Trutat. . . 440

XXV. Promenades et excursions dans les Vosges, par Ed. Lorin. 465

Étranger.

XXVI. Le massif du Bernina (Suisse, Haute-Engadine), par Henry Cordier. 493

XXVII. Ascension du mont Viso (Italie), par Sestier. 519

XXVIII. Il grand' Sasso d'Italia (Italie), par P. Monnot . . . 531

XXIX. Voyage scientifique à l'île Saint-Paul, par A. Cazin. 542

Digitized by Google

SCIENCES, INDUSTRIE, BEAUX-ARTS.

		Pages.
I.	Migrations de quelques végétaux dans les vallées de la Moselle et de la Meurthe, par D.-A. Godron.	575
II.	Ascension scientifique au Mont-Blanc, par A. Le Pileur.	582
III.	La forteresse de Mont-Louis, dans les Pyrénées orientales, par Charles Martins	591
IV.	Le Jura, par A. Vézian.	605
V.	Études sur les Vosges, par Charles Grad.	641
VI.	La Société géologique en Suisse et en Savoie, par Paul Brocchi	668
VII.	Relation d'une observation astronomique dans les Neelgherries (Hindoustan), par J. Janssen.	697
VIII.	La boussole-rapporteur-Hennequin, par F. Hennequin.	722
IX.	Carte du Mont-Blanc par M. Viollet-le-Duc.	730

MISCELLANÉES.

I.	Première ascension d'hiver au Mont-Blanc.	733
II.	Ascension d'hiver au pic du Midi de Bigorre, par M. Gourdon.	738
III.	Une excursion d'hiver au Sacroux, par M. Gourdon. . .	746
IV.	Aurouse, par L. et B..	749
V.	Récentes excursions des membres de l'Alpine-Club dans les Alpes Françaises, par Henry Cordier.	755
VI.	Le col du Sélé, par Alexandre Estrangin.	763
VII.	De la Grave au Bourg-d'Oisans, par le col de la Lauze et le glacier du Mont-de-Lans, par Rochat	770
VIII.	Un nouveau chemin pour monter au Petit-Som, par H. Ferrand, fils.	771
IX.	Société des touristes du Dauphiné	774
X.	Excursions du Club Alpin Français (section d'Auvergne) aux lacs de Servières et d'Aydat (Puy-de-Dôme), par Léon Chabory et le Dr Léon Vacher.	776
XI.	Cabane sur le glacier du Mont-Blanc par un membre du Club Alpin	781
XII.	Le tunnel de la Traversette, par X***	783

Digitized by Google

Pages.
XIII. Ascension au Corvatsch (Engadine), par A. Guyard. . 783
XIV. De Martigny à Zermatt par les glaciers, par Albin Frais-sinet 785
XV. Un itinéraire d'alpiniste, par Armand Gerber. 789
XVI. Une page de météorologie, par E. Maire. 791
XVII. Les Anglais au Caucase, par Henry Cordier 793

CHRONIQUE DU CLUB.

Direction centrale.

Rapport annuel 801

Section de Paris.

Rapport financier sur les recettes et dépenses de la section de Paris pendant l'exercice 1875. — Budget de 1876. 810

Sections provinciales.

Section des Hautes et Basses-Alpes 813
Section de l'Isère. 815
Section de Lyon 817
Section de Savoie 818
Section de Tarentaise 821
Section des Vosges 822

CLUBS ALPINS ÉTRANGERS.

Clubs Alpins étrangers. 827
Réunions et fêtes 829
Ascensions. 832
Constructions de cabanes 833
Journaux ou recueils périodiques 835
Congrès international géographique de 1875 836

BIBLIOGRAPHIE ET CARTOGRAPHIE FRANÇAISES.

Bibliographie. 843
Cartographie. 855

Digitized by Google

CARTES.

Pages.

1. Massif de la Vanoise, reproduction des cartes de l'État-major au 1/80000 154
2. Massif des Grandes-Rousses, reproduction des cartes de l'État-major au 1/80000 276
3. Carte de la région comprise entre Panticosa, Sallent et Canfranc, dessinée et relevée par E. Wallon. 358

ILLUSTRATIONS.

1. Arrivée au Mont-Cenis des alpinistes français et italiens, le 14 août 1875, d'après une photographie (gravure sur bois). 13
2. Les gorges du Fier (le pont aérien et la balançoire), d'après une photographie de M. Brun, d'Aix-les-Bains (eau-forte de M. Montefiore) 42
3. Gorges de la Diosaz (pont du Soufflet), d'après une photographie de M. Cazin (gravure sur bois) 47
4. Le Val de Fier, d'après une photographie de M. Joannès Rubellin. Gravure extraite du Guide diamant *Dauphiné-Savoie*, par Adolphe Joanne (gravure sur bois) 129
5. Vallée de Laval de Tignes. Vue prise du Passo del Cavallo (chromolithographie), d'après une aquarelle de M. Bérard. 140
6. Les lacs du Rosset sur le Nivolet (vallée de Val Savaranche (chromolithographie), d'après une aquarelle de M. Bérard. 146
7. Rochebrune. Vue prise des bois des Souliers. Fac-simile, d'après le procédé Gillot, d'un dessin à la plume de M. Benjamin Tournier 185
8. Gorge de la Chapelue. Gravure sur bois, d'après un croquis de M. Émile Guigues 210
9. Château-Queyras. Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Émile Guigues 211
10. Les quatre fils d'Aymon. *Id.* 215
11. Les naturels du pays. *Id.* 217

Digitized by Google

Pages.

12. Saint-Véran, rue principale. Gravure sur bois d'après M. Émile Guigues. 219
13. Recherche du chemin au col de Fromage. Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Émile Guigues 221
14. Descente du col de Fromage. *Id.* 222
15. Descente du col de Fromage. *Id.* 223
16. Entre la maison du Roi et la Chapelue. Gravure sur bois d'après M. Émile Guigues 226
17. Dix-sept kilomètres de grande route. Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Émile Guigues 227
18. Panorama de la chaîne des Hautes-Alpes, entre les pics du Peuzenc et de Morgon, vu du roc d'Embrun. Fac-simile, par le procédé Gillot, d'un croquis de M. Émile Guigues 247
19. Ruines de l'abbaye de Boscodon (gravure sur bois) . . . 255
20. Vue de l'Obiou et des montagnes du Dévoluy, prise du plateau de la Mure. D'après un dessin de M. Ferrand. . 261
21. Vue prise du cirque du Vallon, au-dessus de Valsenestre. Fac-simile, par le procédé Gillot, d'un dessin de M. Ferrand 263
22. Panorama Nord du Signal de Lauvitel. Fac-simile, par le procédé Gillot, d'un dessin de M. Ferrand. 269
23. Vue prise dans la haute vallée du Ferrand. Fac-simile, par le procédé Gillot, d'un dessin à la plume de M. Pierre Puiseux. 283
24. Vue prise au bas du glacier du Mont-de-Lans. Lithographie de M. F. Schrader, d'après un croquis de M. Pierre Puiseux. 286
25. Vue générale des Grandes-Rousses, prise du lac du Plan. Fac-simile d'un dessin à la plume par M. Vuillemin, d'après un croquis de M. Pierre Puiseux. 289
26. Vue prise de la Bérarde. Fac-simile, par le procédé Gillot, d'un dessin de M. Pierre Puiseux 295
27. Vue prise du col de la Temple. Lithographie de M. F. Schrader d'après un croquis de M. Pierre Puiseux . . 296
28. Le mont Pelvoux, vu du col de la Pisse (côté de l'Est-Sud-Est). Fac-simile d'un dessin à la plume par M. Vuillemin, d'après un croquis de M. Pierre Puiseux. 299

Digitized by Google

Pages.

29. La Meije et ses glaciers, vus de la Grave (photogravure), d'après une photographie de M. Michaud 310

30. La chaîne de la Meije, d'après une photographie de M. Henri Duhamel, prise du Rocher de l'Aigle (photoglyptie) 316

31. Pic occidental de la Meije. Vue prise de la grande crevasse au-dessous de la Brèche du côté de la Grave. Fac-simile d'un dessin de M. Guigues, d'après une photographie de M. Georges Devin 331

32. La Pointe et le col des Écrins, d'après une photographie de M. Georges Devin, prise du milieu du glacier de l'Encula (photoglyptie) 336

33. Le Pelvoux et la chaîne à l'Ouest du Pelvoux, d'après une photographie de M. Georges Devin, prise de la rive gauche du Glacier-Blanc (photoglyptie). 336

34. Les Écrins et la crête de l'Encula à l'Est des Écrins. Vue prise du Glacier-Blanc à sa jonction avec le glacier de l'Encula. Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Émile Guigues, d'après une photographie de M. Georges Devin 339

35. Vue prise de la Brèche de la Meije dans la direction du Sud-Sud-Est. Fac-simile d'un dessin à la plume de M. É. Guigues, d'après une photographie de M. Georges Devin 340

36. La Meije. Vue prise d'une moraine du glacier des Étançons. Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Guigues, d'après une photographie de M. Georges Devin 341

37. La chaîne de la Meije, d'après une photographie de M. Georges Devin, prise du pied du Pic de l'Homme (lithographie de M. F. Schrader). 342

38. Crête de las Aleras, prise du vallon de Solano. Eau-forte de M. Gérin, d'après un croquis de M. Wallon 372

39. Versant méridional du Marboré. Vue prise du col du Taillon (lithographie de M. F. Schrader) 395

40. Aiguilles de glace du Gabiétou. Dessin de Franz Schrader, d'après nature et sur une photographie. Gravure sur bois 401

41. Gouffre du Cotatuero, dessin de Franz Schrader. Gravure sur bois 407

Digitized by Google

Pages.

42. Cirque et vallée de Niscle, dessin de F. Schrader. Gravure sur bois 423
43. Vue prise au pied du Cotatuero. Dessin de Franz Schrader, d'après nature et sur une photographie. Gravure sur bois 433
44. Le plan des Étangs. Photolithographie de M. Quinsac, d'après une photographie de M. Trutat 444
45. Glacier et crête des Posets, vus du col de Paoul. *Id.* . . 452
46. Massif des Monts-Maudits, vu du sommet des Posets. *Id.* . 458
47. Vue de l'île Saint-Paul, d'après une photographie. Gravure sur bois 553
48. Les pingouins de l'île Saint-Paul. Gravure sur bois. . . . 561
49. Le calmar de l'île Saint-Paul. Gravure sur bois 569
50. Éclipse du 12 décembre 1871, observée à Shoolor (Hindoustan), par M. Janssen. Gravure sur cuivre 711
51. Boussole-Rapporteur-Hennequin. 724
52. Le pic Sacroux, vu du pont de Lapadé. Photolithographie de M. Quinsac, d'après une photographie de MM. Gourdon et Trutat. 746
53. L'Olan, vu du Valgodemar. Fac-simile, par le procédé Gillot, d'un dessin à la plume de M. B. Tournier. . . 753
54. Le col du Sélé. Fac-simile, par le procédé Gillot, d'un dessin à la plume de M. Guigues, d'après une photographie de M. Georges Devin 767

Digitized by Google

COURSES ET ASCENSIONS

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE

I

LE RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL

DU MONT-CENIS.

CLUB ALPIN FRANÇAIS ET CLUB ALPIN ITALIEN.

(14 ET 15 AOUT 1875)

I. GARE DE CHAMBÉRY. — PRÉSENTATION ET DÉPART.

C'est le 14 août 1875, à une heure du matin.

La gare de Chambéry présente un aspect d'une animation inaccoutumée. Ce ne sont que chapeaux à larges bords, — aucuns ornés du voile bleu traditionnel, — que guêtres montantes ou bas de laine écrue,—qu'*alpenstocks* enrubannés et gourdes de toute espèce de modèles, — que lorgnettes en sautoir et sacs gonflés du bagage sommaire des ascensions... Et tout ce magasin vivant, où l'on eût trouvé les éléments d'une exposition complète d'équipement à l'usage

Digitized by Google

des touristes, s'agite, se croise, et projette sur les parois de la salle d'attente les ombres mouvantes d'un quadrille fantastique... Le tableau rappelait assez un départ nocturne de francs-tireurs en campagne.

— Monsieur, — me dit un voyageur intrigué, — pourriez-vous me dire ce qu'est et où va cette troupe?

— Cette troupe, — lui répondis-je, — vous représente le Club Alpin Français en partance pour le Mont-Cenis, où il s'apprête à aller serrer la main de son frère aîné d'Italie... Oui, ce Club Alpin, qui naissait hier, le voici en marche aujourd'hui et, — phénomène surprenant, — le voici, au lendemain de sa naissance, père de toute une génération spontanée de touristes fervents, qui, de la grande cité industrielle de Lyon et des quatre coins du pays de Savoie, se sont donné rendez-vous dans cette petite gare pour gravir ensemble les flancs d'une des plus belles montagnes de la chaîne des Alpes.

Sur quoi, — comme l'orateur des galeries de figures en cire, — je faisais à mon interlocuteur inconnu la légende de ces types, qui se présentaient de face, de profil ou de trois quarts dans ce milieu éclairé par la lueur douteuse des lampes de la Compagnie:

— Vous voyez ce vieillard, alerte comme un jeune homme, dont la physionomie respire l'énergie et l'affabilité : c'est M. Richard Budden, membre d'honneur du Club Alpin Français, président du Club Alpin de Florence, de retour de Paris, où il vient de prendre part au Congrès géographique... Ce grand gentilhomme, à l'épaisse barbe blonde, c'est le président du Club Alpin Savoyard, M. de Gantelet d'Asnières. Près de lui, dans le même groupe, voici M. J. Martin Franklin, le capitaine des alpinistes chambériens, son frère, le contre-amiral Martin Franklin, de la marine italienne, et le commandeur Gioia, l'un des collaborateurs de M. de Lesseps à l'isthme de Suez... La Tarentaise fait son entrée... La Tarentaise, monsieur, c'est un

Digitized by Google

pays à part, une Savoie dans la Savoie, le bas-relief privilégié où la nature a sculpté ses plus pittoresques caprices, à telle enseigne que la Tarentaise a fondé son Club autonome, qui a Moûtiers pour capitale et pour représentants... ces deux touristes qui arrivent à la dernière heure, sûrs de leurs jarrets et de leur chronomètre...

— Ah! pour ceux-là, — me dit mon interlocuteur, — ce doivent être de véritables ascensionnistes, familiers de la montagne et nourris de son air vivifiant. La veste est ample, la gourde est large, le sac a le teint bistré, les guêtres ont des chevrons, et le tout est porté avec une aisance... Leur nom, s'il vous plaît?

— M. Louis Bérard, généralissime des clubistes de Tarentaise, flanqué de son lieutenant, le touriste à la longue barbe, Me Arnollet, avoué au palais, marcheur intrépide hors de l'audience, ce qui se tient, du reste, car la *procédure* et la *marche* ont la même étymologie.

— Quelle est cette belle jeunesse aux rires si francs, à l'allure si martiale?

— La jeunesse lyonnaise, monsieur, cette jeunesse qui aime l'activité dans le plaisir comme dans le travail, et qui préfère employer deux journées de loisir à une ascension pénible que de courir le parc de la Tête-d'Or ou d'absorber une glace chez Casati. En voulez-vous les noms pour graver dans vos souvenirs ceux qui viennent donner ici un exemple de virilité à toute la jeunesse française? Inscrivez : MM. Adolphe et Raphaël Benoist, Montalant, Cérésole, Bourgeois, Gay, Pinet, Deyme, Pasquet, Trunel, Roustan, Mancardi, Magenties et Sestier, membres du Club Alpin de Lyon,... MM. Frank et Gleyrod, touristes auxiliaires....

Mon interlocuteur, — évidemment agrégé à quelque académie d'inscriptions et belles-lettres, — écrivait sous ma dictée avec un enthousiasme méthodique.

— Oserai-je vous prier, — reprit-il, — de compléter votre Panthéon?

Digitized by Google

— Avec le plus grand plaisir!... Dans ce groupe, faisant queue à la porte du guichet, vous apercevez en tête, M. Lobinhes, conseiller à la Cour d'appel, puis MM. Revel, architecte, Domenge et le docteur François Carret, tous du bataillon de Chambéry; et en serre-file, le docteur Carlioz-Régulès et son fils, délégués du Club Alpin de Rumilly en Albanais.

— Messieurs les voyageurs, en voiture! — Ce cri arrête les conversations tumultueuses et disperse les rassemblements. On s'achemine vers le quai : le rapide de nuit, avec sa locomotive essoufflée, arrive au galop et s'arrête en hennissant à sa façon.

— Monsieur, — me dit mon voyageur, qui ne me quittait pas d'une semelle,—à qui dois-je l'intéressant kaléidoscope dont mon album a pu arrêter au passage les principales silhouettes?

— Au secrétaire du Club Alpin Savoyard !

— Mille fois merci!... Mais je vois que vous êtes une autorité dans cette république ambulante; je voyage à la dérive et sans programme; il y a en moi l'étoffe d'un néophyte... Voudriez-vous m'accepter dans vos rangs?

— Le Club Alpin, monsieur, est ouvert à tout homme qui aime les voyages et les montagnes. Vous me paraissez posséder cet amour à une dose plus que réglementaire : entrez et soyez le bienvenu !

Et j'introduisis notre recrue dans le wagon où nos dignitaires avaient pris place, et qui ne tarda pas à s'ébranler.

II. DE MODANE A BRAMANS.

Le jour commençait à poindre quand nous arrivâmes à Modane. Des chars-à-bancs étaient rangés sur la place de la Gare : nous les escaladons, ils partent au grand trot, et les bigarrures de notre accoutrement font ressembler cette série d'équipages à ces voitures de charlatans sur les-

Digitized by Google

quelles un orchestre de sept à huit musiciens exécute quelque morceau inédit de Richard Wagner.

Modane dépassé, le pays n'a plus cette monotonie fatigante ni ces dimensions resserrées qui font de la Maurienne une promenade entre deux gigantesques murailles. La route s'insinue, en montant insensiblement, à travers une nature tourmentée, peuplée de torrents, de ravins, de cascades, d'abîmes et de glaciers. A droite se dressent, dans le prolongement du Fréjus, le glacier de la Tête Noire et la cime du Grand Vallon; à gauche, c'est le massif mouvementé où viennent prendre place la pointe Rénod, les glaciers du Bouchet, de Chavière et de Péclet, puis la pointe de l'Échelle, l'Aiguille Doran et le glacier de la Masse. Chemin faisant, on touche le joli village du Bourget, puis Villarodin et Avrieux, où Charles le Chauve vint mourir en 877.

Enfin l'Esseillon, que l'on contourne, frappe le regard au premier aspect par la désolation et la sévérité du site : jeté entre la vallée de l'Arc, dont il ferme l'entrée, et les débouchés du grand et du petit Mont-Cenis, qu'il commande, le fort est construit le long d'escarpements qui forment, du côté de la France, comme des escaliers titanesques coupés à pic sur le lit profondément encaissé de la rivière. Le passage étroit de la rive gauche est protégé par des ouvrages crénelés, que domine la pente, noire de sapins, d'un ravin effroyable, vers le sommet duquel l'arche d'un pont apparaît comme suspendue dans l'espace. Sur la rive droite, trois forts occupent des pointes de rochers superposées les unes aux autres. A voir les sentinelles qui se meuvent lentement le long des chemins de ronde ou des remparts, on se prend à gémir sur le sort de la petite garnison qui garde cette thébaïde de rochers. Heureusement, la nature vit de contrastes, et l'Esseillon est à peine dépassé que le pays s'évase en une plaine de forme ovale et d'aspect riant, dominée à gauche par les glaciers de la Gorma, à droite par ceux de Combarousse.

Digitized by Google

Nous traversons un pont, et nos voitures nous déposent au Vernay, petit village dépendant de la commune de Bramans, au bas du perron de l'auberge Melchiot. Là, déjeuner improvisé : l'auberge est envahie, le garde-manger, pris d'assaut, la cave, mise à contribution; des alpinistes, se constituant aides de camp de l'hôtesse, confectionnent des omelettes au fromage que le baron Brisse n'eût pas dédaignées; et, quand vient le moment du départ, cette brave M^me^ Melchiot, timide et rougissante, nous réclame une addition si voisine de la soustraction... à son préjudice, que notre conscience nous force à compléter la note, et qu'un touriste envoie du haut du perron cet adieu poétique aux échos d'alentour :

« A Bramans de la Suisse on a tous les attraits;
« Mais sans crainte on attend le quart de Rabelais... »

III. DE BRAMANS AU MONT-CENIS PAR LE COL DU PETIT MONT-CENIS.

Bramans, qui forme le point de départ de l'ascension[1], est acculé, à 1,256 mètres d'altitude, contre un ravin boisé que surplombe le glacier de la pointe du Clot. La route, sinueuse et pittoresque, gravit des croupes tourmentées, semées d'éboulis, de gorges et de précipices. A gauche, le regard plonge dans la vallée et, en remontant, s'arrête avec plaisir sur le glacier de la Gorma; un énorme obélisque, qui se dresse au-dessous, attire l'attention par sa position bizarre. En face, les derniers contre-forts du mont l'Archal, aux flancs de plâtre, forment un gigantesque

[1] Quelques membres de la caravane se sont rendus au Mont-Cenis par Thermignon et Lanslebourg, où ils ont visité et expérimenté, en passant, les remarquables travaux du chemin de fer incliné à système funiculaire de M. l'ingénieur Agudio, qui leur en a fait les honneurs avec une parfaite courtoisie. Cet itinéraire étant très-connu, nous n'avons pas cru devoir en donner ici la description.

Digitized by Google

écran qui clôt hermétiquement l'horizon; et à droite, ce sont tantôt de riches pâturages, tantôt des mamelons abrupts, sur l'un desquels s'élève l'église de Saint-Pierre d'Estravache, la plus ancienne de la Maurienne.

Après avoir escaladé tous les lacets du chemin, nous descendons et nous atteignons le val d'Ambin, où coule la rivière de ce nom. Il y a dans ce val, grandiose et solitaire, des vues bien faites pour tenter le crayon des dessinateurs; à un certain endroit, une chaumière, perchée sur une petite éminence, au-dessous de l'Ambin, anime ce majestueux paysage; aussi les artistes de la caravane se hâtent-ils de tirer leurs albums, pendant que, traversant la rivière sur un pont de bois, que nous a indiqué un pâtre, le *vulgum pecus* poursuit sa route.

Le chemin, taillé dans la roche vive, gravit le versant occidental de la chaîne de Bellecombe : il ne présente aucun passage dangereux; la montée est pourtant pénible, surtout au milieu du jour, sous le feu d'un soleil dont les rayons, réfléchis par des rocs dénudés, deviennent brûlants; aussi avec quelle satisfaction rencontrons-nous çà et là un coin d'ombre ou une source bienfaisante! Il nous est permis alors d'admirer les grands tableaux alpestres qui nous entourent : la Roche d'Étache, âpre et dénudée, les sommités neigeuses du mont d'Ambin, et toute cette zone où la végétation diminue à mesure que l'altitude augmente, et où le regard peut embrasser de bas en haut l'échelle décroissante du règne végétal, depuis les zones des cigales, des vignes, des cultures et des forêts, jusqu'à celles des rhododendrons, des gazons et des neiges perpétuelles.

Enfin, au prix de bien des sueurs, nous voici sur le col. La pointe de Bellecombe (2,760 mètres) est à notre gauche, et au-devant de nous se déroulent les premiers arpents de ce magnifique plateau du Mont-Cenis, qui est maintenant terre italienne, tout en étant presque en tota-

Digitized by Google

lité la propriété particulière d'habitants du département de la Savoie[1].

Après une courte halte sur les bords d'un réservoir d'eau limpide, la caravane se remet en marche. Rien ne repose mieux d'une ascension fatigante que ce trajet à travers les hautes herbes et les senteurs des foins, à 2,000 mètres d'altitude, sous les fraîches caresses de la *Vanoise*[2], entre ces deux parois de montagnes géantes, parmi lesquelles le mont d'Ambin, avec ses trois flèches et ses névés scintillants, semble une cathédrale perdue dans les airs.

[1] La flore du Mont-Cenis est l'une des plus riches des Alpes. On y trouve notamment, entre autres espèces fort rares, la violette du Mont-Cenis (*viola cenisia* L.), la campanule couchée (*campanula cenisia* L.), le *carex bicolor Bell.*, l'oreille de rat (*Eritrichium nanum schrad.*), et une primulacée célèbre, la *cortusa Mathildi*. Les pâturages nourrissent de nombreux bestiaux, dont le lait sert à faire un beurre délicieux et ces fromages verdâtres connus sous le nom de *fromages du Mont-Cenis*. Les chamois sont presque les seuls animaux sauvages que l'on voie en ces lieux élevés. Le grand et le petit aigle, le pinson de la neige et la perdrix blanche en sont les hôtes habituels.

Sismonda prétend que le massif montagneux du Mont-Cenis appartient à une seule et même formation géologique; il le divise en trois groupes : groupe de l'anthracite supérieur, qui comprend l'arénaire micacée, avec les schistes et le quartzite; — groupe de l'aolithe, qui comprend le calcaire et le plâtre; — groupe de l'anthracite supérieur, qui comprend le calcaire schisteux et les schistes argileux métamorphosés.

Le massif du Mont-Cenis forme le point de soudure des Alpes-Cottiennes et des Alpes-Grées : les Alpes-Cottiennes embrassent tout le système compris entre le Mont-Viso et le Mont-Cenis; et les Alpes-Grées partent du Mont-Cenis pour aboutir au Mont-Blanc, en passant par le sommet du Caro et du Mont-Iséran.

Le Mont-Cenis appartient donc à cette chaine des Alpes qui forme, au levant, la ligne de séparation entre la France et l'Italie. Du côté de la France, ce gradin supérieur est précédé par des lignes parallèles et moins élevées de montagnes, qui constituent comme un immense amphithéâtre ayant ses deux niveaux extrêmes au Mont-Cenis et en Bourgogne. Du côté de l'Italie, au contraire, les Alpes sont presque à pic, et il n'y a pas d'intermédiaire entre leurs sommités et les plaines du Piémont et de la Lombardie; aussi, vues de ces plaines, les Alpes apparaissent-elles comme une muraille gigantesque bordant un magnifique jardin.

[2] Vent venant de Savoie.

Digitized by Google

Peu à peu, nous approchons du but : le lac du Mont-Cenis[1] apparaît avec son île et sa ceinture de glaciers; bientôt la route, l'hôtel de la Poste, l'Hospice sont à notre portée. Le cœur nous bat quand nous apercevons au loin nos couleurs nationales flotter à toutes les fenêtres. Nous pressons le pas; là-bas, à quelques cents mètres, une autre troupe suit la même allure et s'avance vers nous. Écoutez : au sommet de ce plateau d'où, en 1859, l'armée française s'élançait glorieuse sur les champs de bataille de l'Italie, le cri de *Vive la France!* accueille, en 1875, la petite cohorte qui, sous le pavillon du Club Alpin, apporte encore ici le drapeau de la France, de la France grande et aimée après les revers comme aux jours de triomphe....

IV. AU MONT-CENIS.

Touchant spectacle! Oh oui! A voir ces mains qui s'étreignent, ces visages brunis par le soleil, qui s'illuminent d'une joie mâle, ces chapeaux qui s'agitent, ces bouches qui poussent de chaleureux vivat, il est facile de se convaincre que ce sont des membres d'une même famille et des descendants d'une même race qui se donnent ici une fraternelle accolade.

Nous ne nous sommes jamais vus; et pourtant, dès les premières minutes de notre rencontre, nous voici dans les liens d'une véritable amitié, échangeant les manifestations des sentiments les plus cordiaux à travers le feu roulant de conversations qui prennent aussitôt les allures de l'expansion la plus complète.

Mon voyageur, ravi, jurait que le plateau du Mont-Cenis

[1] Le lac du Mont-Cenis a 6 kilomètres de longueur sur 1 kilomètre de largeur moyenne; son altitude est de 1,913 mètres. La profondeur maximum de ses eaux est de 20 mètres; il se dégorge du côté du Piémont, par la Cenise, qui va se jeter dans le Pô.

Digitized by Google

était « le plus beau jour de sa vie » ; mais, raisonnant son enthousiasme en homme habitué à observer :

— Tenez, — me disait-il en me tirant à part, — ces Italiens sont vraiment harmonieux et policés comme cette langue dans laquelle ils chantent. Tout, chez eux, est correct et élégant ; les vêtements ont une coupe gracieuse; le chapeau, orné d'une plume, est coquettement posé sur le front ; la physionomie est avenante et sympathique, les yeux sont animés et intelligents, et il ne sort de leur bouche que des choses aimables comme toute leur personne.

— Très-bien ! — dis-je à mon interlocuteur, — vous pensez et parlez d'or ; mais j'ajouterai à vos observations que nos hôtes, qui nous accueillent avec tant d'affabilité, nous font la surprise (que nous serions, hélas! bien en peine de leur rendre) de nous parler dans notre langue maternelle.

C'est, en effet, dans le plus pur français que les Italiens causent avec nous, et que M. le commandeur Chiarle, sous-préfet de Suse et président du Club Alpin de cette ville, nous présente les divers délégués des sections italiennes accourus au rendez-vous.

Suse, qui nous reçoit sur ses domaines, est représentée par M. Hermil, avocat, par M. le chevalier Rey, député au Parlement, beau-frère de M. Sella, ancien ministre des finances d'Italie et l'un des fondateurs du Club Alpin italien. Seize autres alpinistes les accompagnent : MM. Chiapusso, Luigi Grange, Robert Lepetit (un Alsacien transplanté sur le sol hospitalier de l'Italie!), Giovanni Alfonso, Al. Maggiorino, Giusto Guerelli, Giuseppe Brovier, Mietrele Buffa, Leone Convert, le baron Gilardi, Giuseppe Lardi, Giuseppe Ramondetti, Giuseppe Loverone, Ludovico Pollone, Rumiano et Garelli ; Florence est représentée par M. Richard Budden; Naples, par le prince de Sirignano ; Turin, par MM. Édouard Pecco, ingénieur en chef de la ville, membre de la direction centrale, et G. Bersanino; Ivrée, par le Whymper de l'Italie, le professeur Martino Baretti, secrétaire général

Digitized by Google



Arrivée au Mont-Cenis des alpinistes français et italiens, le 14 août 1875, d'après une photographie.

Digitized by Google

Digitized by Google

du Club Alpin italien, rédacteur en chef de l'*Alpinista;* Bergame, par un peintre distingué, M. E. Bossoli.

Des rafraîchissements nous sont offerts dans la grande salle de l'hôtel de la Poste, où le service est fait par des Mauriennaises en costume national; puis, au soleil couchant, nous montons sur une légère éminence pour embrasser le beau paysage qu'offre, à cette heure de la journée, le plateau du Mont-Cenis. Rien de magique comme ce spectacle. L'*astre-roi*, après s'être baigné dans les ondes limpides du lac, glisse, en les caressant, sur les pentes herbeuses des pâturages et atteint bientôt les flancs dénudés des montagnes, puis les arêtes étincelantes des glaciers. Le plateau est déjà plongé dans une pénombre, vrai lever de rideau du crépuscule, que, à 3,500 mètres de hauteur, la Rella, le Mont-Froid, la Ronche, la Roche-Michel et la Roche-Melon sont encore parcourus par des traînées de rayons mourants qui leur lancent, comme à regret, des bouffées de teintes roses en guise de dernier adieu.

Nous nous dirigeons vers la salle du banquet : c'est une vaste remise transformée, pour la circonstance, en un élégant salon de verdure. La porte d'entrée est précédée d'un gracieux arc de triomphe, flanqué de mâts vénitiens, aux couleurs françaises et italiennes, et surmonté de cette inscription :

GLI ALPINISTI ITALIANI
SULL' APRICO STORICO COLLE
DEL CENISIO
UN FRATERNO AMPLESSO
AGLI ALPINISTI FRANCESI
IN PEGNO
DI SINCERA AMICIZIA
IL 14 AGOSTO 1875.

Dans l'intérieur, les armoiries des deux Clubs Alpins,

Digitized by Google

surmontées des deux drapeaux de France et d'Italie, forment une décoration dont la muette éloquence parle à tous les cœurs. Les organisateurs de la fête ont eu la délicate pensée de placer, de distance en distance, sur une tapisserie de feuillage, les écussons des villes d'Italie et de France, où se trouvent établies des sections de Club Alpin. Mille flambeaux éclairent la salle; la table, dressée en fer à cheval, est somptueusement garnie. De nombreux garçons, avec l'habit traditionnel, sont sous les armes, la serviette au bras... Qui croirait que nous sommes à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer?

M. Budden, le patriarche de l'alpinisme, est prié d'accepter la présidence du banquet; il fait asseoir à sa droite M. d'Asnières, et à sa gauche M. l'ingénieur Pecco. Des deux côtés du commandeur Chiarle, assis en face de M. Budden, se placent M. le contre-amiral Martin Franklin et le président du Club Alpin de Chambéry. Les autres convives, fraternellement entremêlés, s'asseyent à leur guise et savourent bientôt, avec un appétit des mieux aiguisés, les surprises variées d'un menu des plus riches, où la truite du Mont-Cenis occupe la place d'honneur. Tout se passe avec la plus exquise courtoisie, la plus irréprochable convenance, la plus franche cordialité; jamais peut-être cette appréciation stéréotypée de tout banquet n'a trouvé une application mieux méritée.

Au dessert, M. Budden frappe un coup sec sur son verre: le silence s'établit aussitôt; la parole est donnée au commandeur Chiarle :

C'est à moi, messieurs, — dit l'orateur, — que revient l'honneur de vous proposer un premier toast, et ce toast, je le porte aux alpinistes français! Vous me permettrez d'adresser, parmi eux, une mention et un souhait de bienvenue spécial aux clubistes de Lyon, accourus si nombreux à notre appel, et dont la ville est unie par les liens d'une grande industrie à nos populations du Piémont.

Qu'ils acceptent, eux et tous leurs compatriotes, l'accolade de

Digitized by Google

frères que la section de Suse leur offre de grand cœur... Oui, nous sommes frères, nous descendons tous de cette race latine qui, à plusieurs reprises, a dominé le monde entier!

Nous, Italiens, nous avons la mémoire de la reconnaissance, nous avons aussi la mémoire du cœur. Nous ne pouvons pas oublier que la France a combattu avec nous pour l'indépendance de l'Italie, et nous ne pouvons non plus oublier les liens d'affection et de souvenirs qui nous unissent à nos braves voisins de la Savoie.

Frères en alpinisme, nous étudierons nos montagnes dans un but exclusivement scientifique; nous cultiverons leur flore si belle et si variée... A tous ces titres de fraternité, je dois en joindre un autre. Que ne pouvons-nous tous ensemble gravir la pointe la plus élevée de notre région alpestre; hélas ! la nature rebelle nous empêchera, mon honorable ami Martin Franklin et moi, de vous y suivre, mais, vous autres, jeunes hommes, montez, grimpez, escaladez ces cimes, car c'est sur leur sommet que vous fortifierez l'union amicale des alpinistes français et italiens.

M. Budden a bien voulu accepter la présidence de cette fête: Anglais d'origine, Italien de cœur, il a concouru, par sa générosité, aux progrès de notre société; aussi, permettez-moi d'associer celui qu'on a si justement appelé l'*apôtre du Club Alpin Italien* à mon toast au Club Alpin Français !

Est-il besoin de signaler l'effet que de telles paroles produisirent sur l'auditoire? L'invocation des glorieux souvenirs du passé, en un pareil lieu, dans une pareille bouche, au sein de la première réunion internationale organisée entre Italiens et Français, depuis nos désastres, l'affirmation énergique et franche de cette communauté de race et d'origine, et de ces sentiments de reconnaissance de nos voisins pour leurs anciens alliés, tout cela était bien fait pour émouvoir les cœurs des hôtes de l'Italie, et, à ce moment, nous oublions notre titre d'alpinistes pour ne nous souvenir que de notre qualité de Français; aussi M. d'Asnières trouve-t-il un écho unanime lorsque, au nom de notre Club Alpin, il remercie le commandeur Chiarle de ses nobles paroles, et M. Adolphe Benoist a-t-il un véritable succès d'enthousiasme quand, interprète de la section Lyon, il s'écrie avec bonheur :

Digitized by Google

Merci mille fois pour l'accueil affectueux que vous faites à vos frères français.

Vous êtes nos aînés dans la glorieuse carrière de l'alpinisme : tandis que vous avez déjà posé un pas assuré sur les cimes les plus orgueilleuses, les nôtres, jeunes encore et hésitants, ont besoin d'être soutenus et fortifiés. C'est vous qui nous donnez en quelque sorte droit de cité dans ces Alpes grandioses qui nous séparaient autrefois, qui nous unissent aujourd'hui...

Le souvenir de la Savoie venait d'être évoqué par une délicate et touchante allusion. Au nom de son pays natal, le secrétaire du Club Alpin Savoyard, M. Descostes, se lève et traduit ainsi les sentiments de ses compatriotes :

Oui! messieurs, la journée du 14 août sera une journée mémorable; elle restera gravée en lettres d'or, non-seulement dans nos souvenirs personnels, mais encore dans les annales de nos deux sociétés; elle restera la journée bénie où le Club Alpin Italien et le Club Alpin Français, rapprochés par le trait d'union de la Savoie, auront signé, à la limite de leurs domaines, un pacte indissoluble de confraternité.

Et tenez, messieurs, que de souvenirs se pressent dans nos cœurs sur ce Mont-Cenis des deux côtés duquel sont plantés ces deux drapeaux dont les plis se confondent aujourd'hui comme ils se sont confondus jadis sur les champs de l'honneur et de la victoire; des deux côtés duquel vivent deux grands peuples appartenant tous deux à cette race latine qui (on vous le rappelait tout à l'heure) a plusieurs fois dominé le monde et qui le domine toujours par la souveraineté de l'intelligence et de la noblesse des sentiments!

Là, au pied du géant, qu'est-ce que ce coin de terre ?

Messieurs, saluez-le! c'est la Savoie; la Savoie, la terre classique de la fidélité!

La Savoie qui, — c'est son plus cher souvenir, — a donné son nom à une maison dont elle fut le berceau, dont elle garde pieusement la tombe et dont est sortie ce prince qui, après avoir été le premier zouave de la France, est encore le premier alpiniste de l'Italie!

La Savoie qui, française aujourd'hui, sert sa nouvelle patrie avec autant de droiture et de loyauté que l'ancienne, et dont les fils ont combattu en 1870 sous les drapeaux toujours glorieux de la France éprouvée, avec autant de bravoure que leurs frères de la Brigade, sous la croix blanche de leurs anciens rois!

Digitized by Google

La Savoie qui salue dans ces deux drapeaux son passé et son avenir!

La Savoie qui a donné à l'Italie les Ménabréa, les de Sonnaz, les Avet, les Blanc, les de Saint-Bon, les Arminjon, les Rosset, les Martin Franklin et tant d'autres vaillants serviteurs!...

La Savoie, la mère de cet illustre pionnier de la science qui perça les flancs du Fréjus et que l'on a représenté comme le colosse de Rhodes, à cheval sur les Alpes et la tête dans le ciel!

Eh bien! messieurs, si la Savoie est, à tous ces titres, le trait d'union entre nos deux pays, le Club Alpin Savoyard aura la douce gloire d'avoir été le trait d'union entre nos deux sociétés, et de nous avoir permis de dire que désormais, pour elles, *il n'y a plus d'Alpes!*... Aussi, messieurs, est-ce un Savoyard qui vous convie à boire à cette alliance féconde en promesses, à ces montagnes que nous aimons tous du même amour et que nous visiterons demain ensemble, comme des enfants d'une même famille et comme des soldats pacifiques d'une même armée.

M. Martin Franklin, président du Club Alpin de Chambéry, boit, en pur toscan, aux fondateurs du Club Alpin Italien, aux Sella, aux Gastaldi, aux Giordano, aux Saint-Robert. Le docteur Ordinaire, — le barde de l'alpinisme, — lit une fine et spirituelle poésie de circonstance. M. Richard Budden porte un toast à l'union et à la fraternité des Clubs Alpins d'Europe et provoque des bravos frénétiques quand il s'écrie :

Marchez ensemble pour conquérir les montagnes! l'Europe battra des mains; car c'est dans ces réunions de confraternité que le cœur se forme, que l'esprit s'élève, que le corps se fortifie, que les races grandissent et s'améliorent.

Oui, messieurs, nos clubs continueront à s'avancer résolûment dans la voie du progrès. Il y a de l'honneur, il y a de la gloire à escalader les hautes montagnes. Jeunes gens, unissez-vous dans cette campagne, l'Europe tout entière sera derrière vous!

Le prince de Sirignano salue, au nom du Club Alpin de Naples, la France et la Savoie. M. Louis Bérard, en buvant à la jeunesse alpiniste, prononce ces paroles, qui sont, dit-il, comme le programme des bienfaits du Club Alpin :

Digitized by Google

Le but du Club Alpin n'est pas seulement de multiplier pour nous les fécondes jouissances de nos courses alpestres. Ce n'est pas seulement d'initier les étrangers aux beautés de nos montagnes et de les y attirer. Un autre but nous appelle, plus grand et plus noble. Ce but, c'est de saisir la jeunesse dans nos rangs, cette jeunesse qu'en Savoie surtout nous y voyons si rare encore. C'est de l'arracher à la futilité, à la vacuité d'une vie énervante pour l'attacher aux satisfactions viriles que donne la vie des montagnes, au développement de toutes les énergies physiques et morales dont elle appelle le constant exercice, à ces études sérieuses et variées qui y trouvent leurs mille applications, à cette pratique enfin d'une fraternité de tous les instants, de l'abnégation de toutes les heures, et parfois de l'héroïque dévouement. Dans ce but, messieurs, il y a quelque chose de plus glorieux que nos ascensions, de plus haut et de plus grand que les Alpes que nous escaladons. Je bois à la jeunesse qui est dans nos rangs, à celle plus nombreuse encore qui viendra y prendre place...

Enfin le professeur Baretti clôt ce tournoi d'éloquence alpine par un chaud *brindisi* à cette classe d'hommes intrépides, honnêtes et dévoués sans lesquels l'alpinisme n'existerait pas, à ces *guides* qui cachent tant de qualités éminentes sous leur rude enveloppe de montagnards.

Une scène touchante termine le banquet. M. Budden, d'une voix émue, présente à l'assemblée un montagnard à l'œil énergique, à la longue barbe, aux épaules carrées : c'est le fameux guide Sibylle, dit Dalpier de la Rama, qui, il y a quelques jours à peine, a conduit le professeur Baretti à la pointe extrême du mont d'Ambin (3,384 mètres), laquelle était jusqu'ici réputée inaccessible et restée vierge de tout pas humain. Une chaleureuse ovation est faite au vaillant montagnard, qui s'incline en versant des larmes de joie, quand M. Budden, en le montrant, accentue avec autorité ce mot si juste : « Ce sont les bons guides qui font les bons alpinistes. »

Avant de se lever, le président invite les convives à faire connaître leurs intentions pour la journée du lendemain

Digitized by Google

et à s'inscrire pour l'un des itinéraires projetés; puis sous la direction de M. l'ingénieur Lepetit, des commissaires distribuent à chacun son billet de logement et nous donnent l'exemple d'une courtoisie, d'une diligence, en un mot, d'une organisation pratique que nous voudrions pouvoir imiter dans nos futures fêtes alpines.

Mais on nous attend au dehors. Le jour tombait à peine quand nous étions entrés ; la nuit règne maintenant, une nuit sereine, étoilée, éclairée par une lune splendide qui, en dessinant la silhouette des montagnes, dont elle adoucit les lignes austères, projette des lueurs fantastiques sur la carapace scintillante des glaciers et dans les eaux limpides du lac, qu'une brise légère soulève comme des lames d'argent. Bientôt un feu d'artifice sillonne l'horizon de ses étincelantes et capricieuses fusées; deux ballons tricolores, représentant l'un, la France, l'autre, l'Italie, partent et s'élèvent ensemble dans les airs, où ils ne tardent pas à disparaître à nos yeux; des flammes de Bengale, se combinant avec les pâles clartés de la lune, illuminent le plateau des teintes les plus étranges; les montagnards, qui ne sont pas habitués à pareille fête, applaudissent avec frénésie; des chœurs harmonieux retentissent et viennent ajouter leur poésie à cette scène. Les alpinistes franco-italiens se promènent par groupes, le *Cavour*[1] à la bouche.... A onze heures du soir, nous étions encore là, ne pouvant nous rassasier de ce spectacle, désireux d'arrêter la marche du temps sur cette soirée enivrante; mais nous avons demain une longue carrière à fournir; nous nous acheminons donc, les uns vers l'hôtel de la Poste, les autres vers l'Hospice[2], où le vé-

[1] Cigare italien.

[2] La fondation de l'Hospice du Mont-Cenis est attribuée à Louis le Pieux : confisqué à la Révolution avec tous les biens qui en dépendaient, il fut réédifié par Napoléon Ier, qui en fit à la fois un édifice religieux, offrant l'hospitalité au voyageur, et une vaste caserne destinée à recevoir les troupes de passage et pouvant contenir 2,212 hommes

Digitized by Google

nérable prieur, M. l'abbé Richard, nous reçoit avec cette affabilité qui double, surtout en montagne, le prix de l'hospitalité. Les uns et les autres, nous avons chacun un lit moelleux et d'une irréprochable propreté, sur lequel nous ne tardons pas à nous endormir d'un bienfaisant sommeil.

V. DU MONT-CENIS A SUSE PAR LE LAC BLANC.

Le 15 août, à cinq heures du matin, nous sommes sur pied.

Une douce fraîcheur règne sur le plateau, que nous avons le plaisir de contempler sous une face nouvelle, à l'aube du jour, après l'avoir admiré au coucher du soleil et dans les splendeurs d'une nuit d'été. Nous aspirons à longs traits cet air vivifiant qui règne sur les hautes cimes, et les premiers levés attendent que les retardataires aient rejoint le bataillon.

A cinq heures et demie, la cloche de l'Hospice tinte quelques coups et appelle à la messe la religieuse population du plateau. Ils arrivent de toutes parts, des chalets éloignés comme des habitations prochaines, ces braves montagnards des deux versants des Alpes, ces robustes vieillards, ces femmes et ces jeunes filles au costume coquet et à la coiffe gracieuse, portant au-dessus de la nuque un large nœud de ruban, ces pâtres et ces faucheurs, vêtus de la blouse bleue du dimanche. L'un d'eux s'est fait un burnous du ballon aux couleurs françaises qui est venu, la nuit, échouer

et 300 chevaux. L'édifice religieux occupe l'aile droite, soit le côté qui regarde l'Italie ; la caserne, l'aile gauche : ils sont séparés par une chapelle et entourés d'un mur percé d'un double rang de meurtrières et flanqué de deux bastions. L'Hospice est desservi par un prieur et un vice-prieur, du diocèse de la Maurienne, dont le plateau dépend sous le rapport spirituel ; et le plateau lui-même, abandonné dans la saison des neiges, est habité, du 15 mai à la fin du mois de septembre, par une population de pâtres et d'ouvriers faucheurs, qui viennent, pour la plupart, de la Maurienne.

Digitized by Google

à proximité de son chalet, et il se promène gravement, comme un chef arabe, au-devant de l'Hospice, au milieu des rires des spectateurs.

Dans l'intérieur de la chapelle, la foule est épaisse et recueillie. L'édifice, tout moderne, est décoré avec goût. Le révérend prieur célèbre une messe basse, et les fidèles se retirent lentement, les uns pour regagner leurs demeures, les autres pour assister au départ des caravanes [1].

Quatre vaillants touristes lyonnais, MM. Adrien et Adolphe Benoist, Joseph Montalant et Sestier partent seuls, sous la conduite de deux guides et de deux porteurs, pour la longue et difficile ascension de la Roche-Melon (3,497 mètres).

Le gros de la troupe suit d'abord les gracieuses sinuosités du lac dans les bas-fonds de l'immense plateau [2]; puis, caché entre deux promontoires, nous apparaît le petit lac, que nous franchissons sur une pontille de pierres à fleur d'eau, le tout sans naufrage appréciable. Au delà, une suite d'escarpements gazonnés nous jette dans une série de montées et de descentes où le jarret s'exerce, mais où le temps fuit, pendant que le soleil, s'élevant, nous présage de longues suées, et amasse en vapeurs l'abondante rosée que nous foulons dans les herbes. Enfin, nous voici au pied des rampes rapides qui doivent nous conduire au lac Blanc. D'ici, le panorama du Mont-Cenis est splendide : son lac étend sa nappe argentée sous les feux du matin, jusqu'aux pieds de cet Hospice, où une réception si brillante et si animée nous a fait oublier les heures. Près de l'embarcadère, mollement agité par le remous, un des ballons d'hier flotte, flasque et humilié, navrante image des ambitions icariennes et des épreuves réservées aux ascensions trop rapides.

[1] Deux caravanes se sont rendues à Suse, l'une par la Grand-Croix et la route du Mont-Cenis; l'autre, par le col Clapier : nous n'indiquons ici que l'itinéraire par le lac Blanc, le plus intéressant et le moins connu.

[2] Le récit de la course du Mont-Cenis à Suse par le lac Blanc est dû tout entier à la plume de mon excellent confrère, M. Louis Bérard.

Digitized by Google

Nous montons enfin décidément et gaiement, polyglottes forcés et botanistes d'occasion. Après deux heures de marche, nous dépassons l'arête que nous apercevions de l'Hospice; quelques pâturages encore, et nous voici dans la région des glaciers. De fières parois se dressent à notre gauche dans les brouillards qui les couronnent. Sous nos pieds s'étendent, avec mille variétés de forme et d'inclinaison, les immenses moraines des glaciers disparus. Les blocs, arrachés aux flancs des roches voisines, gisent épars, disloqués et ouverts par des fissures profondes, gris et froids, ou parés du velours des lichens et des mousses.

Nous sommes à 2,700 mètres d'altitude environ. L'air est vif; quelques touristes se rapprochent inconsciemment des porteurs et se laissent distraire des hautes contemplations par l'aspect des pains en bandoulière et des gourdes en sautoir. Sommes-nous bientôt au lac Blanc? Bientôt! d'abord! le voici!.. *Da si un poco*, répond prudemment le guide chef. Quelques soupirs étouffés s'échappent çà et là, et la caravane continue sa marche.

Aux approches du lac, le pittoresque éclate et triomphe. Une convulsion gigantesque a creusé et découpé le granit dans tous les caprices d'une sauvage et colossale grandeur. Les défilés se croisent, les escaliers s'enchevêtrent au milieu des colonnades striées et des parois verticales. Le glacier vomit là ses eaux troublées qui, retenues dans de bizarres entonnoirs, s'y reposent en masses profondes que la sévérité des teintes environnantes laisse sans reflet et sans éclat.

C'est le lac Noir, nous dit-on. Nul ne contredit; tout cela est noir, en effet, mais imposant et grandiose; crayons et pinceaux auront plus loin des regrets, et, ne trouvant rien de pareil, se rappelleront la fable du cormoran.

Mais le décor change. Voici un plateau, un glacier, un beau lac aux rives ondulées, reflétant dans ses eaux les lumières des pentes glacées qui les dominent, les roches découpées dont elles baignent les parois: c'est le lac Blanc.

Digitized by Google

Au loin, sur notre gauche, quelques cimes bleuâtres se détachent dans les nuées qui voilent le ciel d'Italie. En face de nous, les roches d'Ambin se dressent sveltes et majestueuses.

C'est l'heure des récompenses et des émotions plastiques. Le déjeuner commence, plantureux et polyglotte toujours. Charmante réunion, où quelques heures d'association ont fait des amis de ceux que séparaient hier les distances et les nationalités !

Notre éloquence et les provisions épuisées, les uns vagabondent, d'autres ébauchent une sieste, ceux-ci dessinent. Le guide, sévère, mais juste, soutient qu'il est onze heures, que les huit lieues qui nous séparent de Suse commandent de nous hâter. Alors les ébauches de toute nature s'embrouillent ou se débrouillent de leur mieux, et la caravane s'égrène dans des éboulis d'où elle gagne une espèce de col. Là la scène change subitement. Ces roches d'Ambin, dont nous n'apercevions que la cime, déploient maintenant leur imposant cortége de glaciers, riches d'éclat et de formes. Au loin, sur la droite, grandissent les Alpes de la Maurienne et de la Tarentaise; dans un instant, sur notre gauche, viendra prendre position à son tour la chaîne des Alpes du Piémont.

Quelque temps encore, nous cheminons gaiement et sans peine sur un plateau mamelonné, où se cramponne une végétation souffreteuse, où les fondrières abondent, affichant çà et là des prétentions de lacs. Puis nous remontons au pied de grands rocs, au-dessus de la vallée de Savine, en suivant une route que le guide connaît, que la carte indique, mais à laquelle les pierres et les ravins se refusent à donner une direction quelconque. Nous escaladons, franchissons, culbutons et alpinons de notre mieux sur l'interminable clapier; — un clapier de quatre heures de traversée ou peu s'en faut, et qui donne son nom bien mérité au col qui est là-bas au fond de la vallée de Savine.

Digitized by Google

Aucun danger sérieux ne se présente toutefois sur ces rampes, malgré leur excessive raideur : mais les difficultés y sont incessantes, et l'attention y est d'une nécessité continue.

Un petit plateau gazonné au pied d'un névé qui s'effondre dans un microscopique étang nous offre encore un répit, et les gorges altérées s'y humectent une dernière fois. Puis une dernière rampe, qui longe des précipices creusés dans des gypses pourris, nous conduit enfin sur l'arête que domine la cime du Ciusaletto.

Mais, hélas! les brouillards qui, avec une attention perfide, s'étaient dégagés jusque-là pour laisser percer les rayons d'un soleil ardent, se sont pressés sans bruit, accumulés sournoisement, et nous enveloppent, nous, le Ciusaletto et tout l'horizon, d'une masse impénétrable. Des corneilles, dont le cri aigu et plaintif nous assourdit, planent à 5 mètres au-dessus de nos têtes, sans que nous apercevions autre chose que l'ombre indistincte de leurs grandes ailes.

Nous descendons. Les brouillards avertis descendent avec nous, nous pressent et nous coudoient tout le long de pentes vertigineuses, où un sentier s'ébauche en zigzags douteux sur des terrains crayeux et glissants. Aimables brouillards! grâce à eux, on sent le précipice partout, si on ne le distingue nulle part. Puis, lorsque nous abordons les premiers pâturages de Mulatera, les perfides, voyant leur œuvre accomplie, se rappellent, complotent à nouveau et commencent leur retraite. Çà et là, dans leurs rangs dégarnis, apparaissent déjà des silhouettes bizarres, rocs effilés et tortueux, sentinelles perdues grimaçant sur la pente verte qui fuit au-dessous. Des trouées aussi se font au loin, et la cime de Roche-Melon brille au soleil couchant dans les vapeurs qui s'éloignent. La vallée de Suse se dessine en partie avec quelques-unes des cimes qui l'accompagnent là-bas dans les plaines du Piémont. Et quand, installés à Mulatera, une heure plus tard, notre journée

Digitized by Google

touchera à sa fin, l'horizon bien dégagé nous laissera, avec un spectacle incomplet, l'amère consolation de montrer le poing aux brouillards qui, là-haut, retirés dans leurs antres, ricanent et applaudissent à notre mésaventure.

En attendant, une source bienheureuse apparaît, qui passe tout entière dans des gouffres brûlant d'une sécheresse de plusieurs heures. Puis viennent des chalets, des vaches, du lait, un gazon touffu où les articulations se distendent et où des compagnons de saint Antoine, bariolés, mais légers et dispos, mettent à partager notre festin une familiarité et une aisance qui font notre admiration.

Cette descente sur Suse est longue, mais variée et charmante. Nous traversons rapidement des hameaux, puis des villages, Giaglione entre autres, où la population en fête nous toise ou nous admire. Nous rejoignons la grande route. Dans le dernier village, un piano, installé sous une voûte de verdure, fait valser la jeunesse. Valsons, morbleu! et deux ou trois couples prouvent, en pleine rue, que quatorze heures de marche difficile ne peuvent épuiser ni les jarrets ni l'entrain d'un alpiniste sérieux.

Enfin, voici Suse; le commandeur Chiarle, qui nous a précédés, nous attend, accompagné du syndic de la ville; on nous conduit à l'*hôtel de France*, où la coupe hospitalière de l'arrivée circule sur nos lèvres altérées, et où nous oublions bien vite les fatigues de la rude étape du soir.

VI. A SUSE ET RETOUR.

Profitant des dernières lueurs d'une journée si bien remplie, nous allons, — sous la conduite de nos hôtes et vêtus de nos costumes poudreux, — visiter l'antique cité de Suse[1], recueillant sur nos pas les sympathiques saluts de

[1] Bâtie sur la rive droite de la Dora, à 495 mètres d'altitude, au débouché des routes du Mont-Genèvre et du Mont-Cenis, dominée de toutes parts, sauf à l'est, par la majestueuse ceinture des derniers

Digitized by Google

la population. Une première halte a lieu au siége social du Club Alpin; car ici, où l'institution n'est plus à l'état d'enfance, les alpinistes ont un Cercle dans lequel ils se réunissent et concentrent les petits trésors de l'association commune. Le logis se compose de deux pièces : un cabinet de travail et une salle plus vaste. Des panoramas se déroulent le long des murs; d'immenses cartes, des photographies de montagnes, des groupes de touristes sont appendus aux parois; ici une panoplie de bâtons, de piolets et de cordes fait face à une bibliothèque où sont religieusement entassés les Annuaires, les Bulletins et les dons faits à la Société : quelques minéraux montrent çà et là leurs cristallisations variées....

Nous complimentons nos confrères sur leur artistique installation; et, après avoir visité l'église Saint-Just et admiré le *tryptique* en bronze de la Vierge de Roche-Melon, nous entrons au collége civique-ecclésiastique de Suse, dont le vénérable directeur, — non sans nous avoir préalablement offert un vermouth de Turin, — nous fait traverser les jardins pour nous placer, à leur extrémité, devant le plus beau monument de la ville : l'arc de triomphe élevé en l'honneur d'Octave-Auguste par le roi Cottius, qui voulut ainsi témoigner à son protecteur sa reconnaissance du titre de *préfet des Romains* et des bienfaits dont il l'avait comblé. Ce monument se dresse sur l'ancienne voie romaine de l'Italie à la Gaule; il a 13 mètres 50 de hauteur, 12 mètres 09 de largeur, 7 mètres 31 de profondeur. L'arc proprement

contre-forts des Alpes, Suse, *Segusium* ou *Seusium*, était la capitale des Ségusiens quand le roi Cottius en fit, sous Octave-Auguste, la capitale d'un royaume, que détruisit Néron en l'an 60 de notre ère. Par sa position même, cette ville fut, pendant les dix premiers siècles de l'ère chrétienne, ballottée entre les nations armées qui se rencontraient périodiquement au pied des Alpes. Romains, Goths, Grecs, Lombards, se la disputèrent jusqu'à ce que Charlemagne la fît entrer dans la *Marche de Turin* et qu'elle passât elle-même sous le sceptre de la maison de Savoie par le mariage d'Adélaïde, héritière du marquisat, avec Othon, fils d'*Humbert aux blanches mains*.....

Digitized by Google

dit a 5 mètres 86 d'ouverture, et 8 mètres 80 de hauteur. Chaque face présente un fronton soutenu par deux colonnes cannelées, dont les chapiteaux sont ornés de feuilles d'acanthe d'un travail exquis.

Après avoir admiré ce débris grandiose de l'époque romaine, nous prenons congé de l'aimable ecclésiastique qui nous a ménagé les meilleures stalles pour le contempler à loisir, et nous rentrons à notre quartier-général... Hélas! l'heure du départ va bientôt sonner... La caravane se désagrége peu à peu; quelques-uns profitent de l'occasion pour aller visiter Turin et peut-être pousser une pointe jusqu'aux lacs et à la reine de l'Adriatique: d'autres, pressés, s'en vont prendre le premier train de France, à Bussoleno, où M. Louis Pollone, ancien officier de l'intendance militaire, de la section de Suse, s'empare d'eux et leur fait passer, le plus agréablement du monde, avec force rasades de vin blanc d'Asti, l'heure d'attente qui précède le départ...

Une imposante escouade prolonge toutefois de quelques heures son séjour dans une cité qui a la propriété de l'aimant : celle d'attirer et de retenir. Là encore, nouveau banquet; et, au dessert, de chaleureux adieux. Il est dix heures ; les dernières poignées de mains sont échangées sur la terrasse de l'hôtel, et de vigoureux chevaux emmènent l'arrière-garde à Bussoleno, où elle va prendre le dernier train du soir....

Bientôt, dans le calme d'une nuit sereine, notre convoi s'ébranle ; quelques instants après, il entre dans les profondeurs du Fréjus, et, le matin du 16 août, il nous dépose à la porte de nos domaines pour continuer sa route, avec le reste de la caravane, vers la grande cité industrielle de Lyon. En nous quittant dans cette même gare, où il s'était joint à nous l'avant-veille, le voyageur, parti néophyte et revenu adepte fervent de notre œuvre, nous disait :

« Les *Mille et une Nuits* n'auraient pas eu plus de

Digitized by Google

charme pour moi que la surprise dont je viens, grâce à vous, de prendre ma part. J'ai vu le Club Alpin à l'œuvre, et je connais maintenant les prodiges dont il est capable : son levier puissant est de force à remuer les montagnes... ou à les faire disparaître... Je m'éloigne, le cœur rempli, avec un souvenir qui ne s'en effacera jamais, et avec l'espérance de voir reluire encore deux journées comme celles des 14 et 15 août 1875. »

Ce mot d'un des membres de la caravane ne donne-t-il pas la note exacte des impressions de tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'en faire partie?... N'y retrouverez-vous pas, — ô compagnons d'un jour devenus des amis pour nous, — les saines et patriotiques émotions de notre voyage?... Oui, nous garderons, jusqu'à notre dernière heure, le souvenir de ce mémorable congrès alpestre; mais, en nous quittant hier, sur la frontière de nos deux pays, nous nous sommes dit : *Au revoir!* et ce sera maintenant à nous de recevoir, de ce côté des Alpes, ceux qui nous ont si cordialement accueillis sur l'autre versant des monts.

En attendant, réjouissons-nous, comme montagnards et comme Français, de cette touchante et pacifique réunion; elle a prouvé que, entre nos voisins et nous, les Alpes ne sont ni une barrière ni un rempart, mais un trait d'union et un patrimoine commun, dont nos deux Sociétés exploiteront désormais de concert les richesses naturelles et les merveilleuses beautés.

FRANÇOIS DESCOSTES,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Savoie).

Chambéry, août 1875.

Digitized by Google

II

AU MONT-BLANC PAR LA SAVOIE

Ce n'est pas sans quelque raison que les Savoyards ont été accusés de s'être laissé *prendre* le Mont-Blanc par les Suisses; mais, en méritant ce reproche, ils ont été plus habiles qu'on ne le pense. A dire vrai, ils ont seulement *prêté* le Mont-Blanc à leurs riches voisins; ils en ont placé à gros intérêts les beautés, les curiosités, la célébrité. Ils ont imité ce propriétaire qui, en louant son immeuble, impose au locataire un si grand nombre de réparations, de travaux d'entretien et d'embellissement, que, le bail expiré, la valeur de l'immeuble se trouve plus que doublée.

Sommes-nous arrivés à la fin de notre bail? Pouvons-nous reprendre notre immeuble et en tirer nous-mêmes parti sans recourir à nos voisins? Si je ne me trompe, le moment approche où il nous sera permis de faire l'inventaire de tout ce que le Mont-Blanc a gagné depuis l'état de lieux dressé par de Saussure dans les dernières années du siècle dernier. En examinant cet inventaire, nous devrons être reconnaissants envers la Suisse de tout ce qu'elle a fait pour attirer les touristes au Mont-Blanc, pour faciliter l'accès des localités situées à sa base, pour en rendre le séjour agréable, et pour que l'ascension du roi des montagnes, de-

Digitized by Google

venue enfin de plus en plus aisée, presque banale, n'exigeât désormais que de simples précautions de prudence.

Mais, bien que nous constations avec gratitude les services que nous ont rendus nos voisins en faisant du Mont-Blanc un des principaux buts des voyages de la plupart des touristes, nous devons cependant chercher à le reconquérir, et tâcher de persuader aux étrangers qui viennent l'admirer qu'il appartient à la Savoie et non à la Suisse. Les seuls concurrents sérieux qui puissent nous en disputer la propriété sont nos voisins du versant italien, car ils en possèdent, du côté de Courmayeur, les pentes orientales les moins accessibles d'ailleurs.

Le Mont-Blanc sera toujours l'objectif du touriste qui visite la Savoie; en dehors de la vallée de Chamonix, nous n'avons point encore de station alpestre comparable aux cent stations suisses où tant d'étrangers convergent de toutes les régions du globe, et qui sont le point de départ de courses aussi intéressantes que variées. Mais le touriste qui se rend à Chamonix, qu'il ait à la main n'importe quel Guide, se croit toujours en Suisse. Et comment n'en serait-il pas persuadé quand, en lisant le plus français et le mieux fait de tous les Guides, à chaque pas et au cœur même de la Savoie, à quelque 50 kilomètres du Mont-Blanc, il est arrêté par les mots : « Voir l'*Itinéraire de la Suisse*[1]. » Mais, en cela même, ne devons-nous pas être reconnaissants envers les écrivains qui signalent aux touristes partant pour la Suisse les beautés de nos Alpes savoyardes? Un grand nombre de ces voyageurs dirigés vers le Mont-Blanc, qu'il soit pour eux en Suisse ou en Savoie, visitent certaines parties de nos vallées dont les sites les plus intéressants sont indiqués dans leur *Guide*, et qui eussent échappé à leur admiration si des limites purement géo-

[1] M. Martin Franklin a oublié d'ajouter la suite du titre de cet ouvrage : *Du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées du Piémont.* (Note du comité de rédaction.)

Digitized by Google

graphiques et politiques eussent tracé et circonscrit le cadre du livre qu'ils consultent.

Le meilleur moyen de reconquérir le Mont-Blanc et de le replacer en Savoie serait d'attirer la majorité des touristes qu'y amène la mode sur des routes moins connues et moins fréquentées que celles qu'ils ont trop longtemps parcourues et qu'ils parcourent encore de préférence. Le plus grand nombre d'entre eux, à peine débarqués à Genève, montent dans une diligence qui, sept heures après, les dépose à Chamonix, où d'autres se rendent par Martigny et la Tête-Noire ; quelques-uns, plus hardis, entreprennent le tour classique du Mont-Blanc et descendent au Prieuré par les cols du Bonhomme et de Voza, mais bien peu s'aventurent dans les remarquables vallées qui occupent le centre de la Savoie. Et pourtant que de points intéressants n'y trouveraient-ils pas à visiter! Que de localités curieuses dont le nom est à peine connu à l'étranger! Les trop rares touristes qui les ont explorées les ont en vain signalées à l'attention des étrangers : elles sont presque oubliées, si elles ont eu leur heure de publicité restreinte.

Un voyage au Mont-Blanc par le centre de la Savoie est, il est vrai, un peu moins court que par Genève et la vallée de Bonneville ; mais quel amateur des beautés de la nature se plaindra de voir son excursion s'allonger, si chaque jour et à chaque pas les sites les plus pittoresques, les curiosités les plus variées se multiplient sous ses yeux ravis? Le véritable touriste ne voyage pas pour arriver, il voyage pour étudier ou pour admirer. Ne serait-ce pas ici le cas de répéter le mot du grand critique allemand : « Le lièvre est plus agréable à chasser qu'à prendre? » Le Mont-Blanc se laisse mieux voir de loin que de près, et l'itinéraire le plus intéressant qui y conduit est, sans contredit, celui où, au débouché de chaque vallée, au passage de chaque col, presque à chaque tournant de route, on découvre le géant des Alpes sous une forme nouvelle, dressant à l'horizon sa

Digitized by Google

masse imposante, grandissant à mesure qu'on s'en approche, changeant, à toutes les heures du jour, à toutes les variations de l'atmosphère, d'aspect et de couleur.

Quand on descend à Chamonix par la vallée de l'Arve, c'est seulement près de Sallanches qu'on embrasse d'un regard le massif du Mont-Blanc presque tout entier : plus on s'avance vers Chamonix, plus il paraît diminuer de hauteur; les ramifications inférieures des glaciers, les croupes boisées des contre-forts moins élevés empêchent de saisir dans son ensemble le gigantesque entassement de glaces et de rochers que domine son sommet altier : ce n'est qu'en s'élevant sur le versant qui lui fait face, au Brévent, à la Flégère, au Buet, qu'on retrouve le splendide paysage que l'on a admiré de Sallanches.

Se dirige-t-on, au contraire, vers le Mont-Blanc par les vallées du centre de la Savoie, les Bornes, la vallée de Thônes, celles de Flumet, de Mégève, de Beaufort, par les cols qui séparent la Tarentaise de la vallée de Beaufort et de celle du Bon-Nant, on voit souvent à l'horizon se dresser le profil du Mont-Blanc encadré dans un premier plan plus ou moins grandiose et accidenté. Quelle vue, par exemple, peut se comparer à celle qu'offre le col des Aravis, sur la chaîne entière du Mont-Blanc, depuis le glacier du Tour jusqu'à celui de Trélatête et au col du Bonhomme?

Trois villes situées au cœur de la Savoie, et assurant dès à présent au touriste toutes les ressources désirables, nous semblent être les points de départ indiqués pour se rendre au Mont-Blanc : ce sont Annecy, Albertville et Moûtiers. La première de ces villes est déjà reliée au réseau des chemins de fer appartenant à la grande Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée par l'embranchement qui s'en détache à Aix-les-Bains et qui dessert Rumilly; la seconde y sera bientôt reliée aussi par un petit tronçon aboutissant à Chamousset; quant à Moûtiers, le chemin de fer qui partira d'Albertville

Digitized by Google

est déjà concédé, et des études sont faites pour le prolonger jusqu'à Bourg-Saint-Maurice, d'où il traversera les Alpes, de l'autre côté desquelles il se soudera à la ligne italienne de la vallée d'Aoste. En décrivant sommairement les itinéraires qui, partant de ces trois villes, se dirigent vers le Mont-Blanc, nous n'entrerons pas dans des détails que contiennent tous les Guides ; nous nous bornerons à les indiquer brièvement au touriste, désireux de ne pas emboiter le pas de ses devanciers, et curieux de sortir des chemins battus pour varier le programme trop connu d'un voyage au Mont-Blanc.

I. D'ANNECY AU MONT-BLANC[1].

Nous ne parlerons pas de la route qui conduit à Bonneville par la Roche : c'est une bonne route de voitures, desservie en quatre heures par un service régulier de diligences. Du point culminant (786 mèt.), quand on a dépassé Évires, on aperçoit quelques pics du Mont-Blanc. Dans quelques années, le chemin de fer d'Annecy à Thonon et à Genève, actuellement en construction, passera à 5 kilomètres de Bonneville. De Bonneville on se rend à Chamonix par Cluses et Sallanches en cinq heures. Cette route est trop connue pour que nous l'indiquions ici.

A 14 kilomètres d'Annecy se détache sur la droite la route qui conduit dans la vallée de Thorens. De Thorens on peut faire l'ascension du Parmelan (1,855 mèt.), du haut duquel on jouit d'une belle vue sur le Mont-Blanc[2].

[1] Une route très-intéressante conduit de Culoz et de Seyssel, stations du chemin de fer de Paris à Genève, à Annecy. Cette route, sur laquelle il est question d'établir un service de voitures publiques, remonte le Val de Fier, une des principales curiosités de la Savoie (*V.* ci-dessous), jusqu'à Rumilly, où l'on peut prendre le chemin de fer pour aller soit aux gorges du Fier, soit directement à Annecy.

[2] Voir ci-dessous l'intéressant article de M. Dunant.

Digitized by Google

La route la plus intéressante et la plus pittoresque d'Annecy à Chamonix est celle qui passe par Thônes, la Clusaz, le col des Aravis, la Giettaz, Flumet, Mégève et Sallanches ou Saint-Gervais.

Une bonne route de voitures conduit d'Annecy à Thônes en quatre heures. De Thônes on peut faire l'ascension de la Tournette (2,357 mèt.) et celle du mont Charvin (2,414 mèt.). Ces deux sommités offrent aussi de très-belles vues sur le Mont-Blanc. De Thônes une bonne route de voitures mène à Bonneville par Saint-Jean-de-Sixt et le Petit-Bornand en dix heures environ. On peut également aller à Cluses par la vallée du Grand-Bornand, le col des Annes (1,710 mèt.) et la vallée du Reposoir, ou à Sallanches par la petite ou la grande Forclaz (2,314 mèt.). Cette dernière route, très-pittoresque, offre de nombreuses échappées de vue sur le Mont-Blanc.

A deux heures de Thônes se trouve Saint-Jean-de-Sixt, d'où l'on peut visiter la vallée du Grand-Bornand, une des plus riches et des plus pittoresques de la Savoie.

La Clusaz (1,040 mèt.), à une heure de Saint-Jean-de-Sixt, occupe le centre d'une vallée très-boisée. A une heure et demie de la Clusaz s'ouvre le col des Aravis (1,498 mèt.), qui sépare les deux départements de la Savoie et de la Haute-Savoie; une bonne route de voitures y aboutit. Du col des Aravis à la Giettaz et de la Giettaz à Flumet, la route, actuellement en construction, sera terminée en 1877. Du col des Aravis à Flumet, on compte trois heures de marche; Flumet est à deux heures de Mégève par une route de chars encore très-primitive, mais qui sera prochainement réparée et mise en bon état de viabilité.

De Mégève une bonne route descend en deux heures à Sallanches. A moitié chemin se trouve le village de Combloux (995 mèt.), d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la chaîne du Mont-Blanc, la plus belle et la plus complète de toute cette région.

Digitized by Google

De Mégève on peut faire l'ascension du Mont-Joly (2,527 mètres), d'où l'on découvre un des plus beaux panoramas des Alpes.

De Mégève une bonne route descend également en deux heures à Saint-Gervais.

De Sallanches et de Saint-Gervais on peut gagner Chamonix en cinq heures à pied et en deux heures et demie en diligence. Mais il vaut mieux passer par le col de Voza (1,675 mèt.) ou par le col de la Forclaz (1,556 mèt.).

II. D'ALBERTVILLE AU MONT-BLANC.

Albertville est sans contredit appelée à devenir en Savoie le centre le plus important d'où rayonneront les touristes quand nos vallées seront mieux connues et plus fréquentées. Située au fond de la vallée du Graisivaudan, au débouché des vallées de l'Isère, du Doron et de l'Arly, en communication avec le massif des Bauges par le col de Tamié et le col du Haut-du-Four, et avec le lac d'Annecy par Ugine et Faverges, à une journée de distance de Chamonix par Flumet et Mégève, cette ville n'aura pas de rivales dans notre département dès qu'elle aura acquis la notoriété qu'elle mérite.

La route la plus directe pour se rendre au Mont-Blanc, en partant d'Albertville, est celle qui passe par Ugine pour remonter la vallée de l'Arly jusqu'à Flumet et Mégève, où elle rejoint la route précédemment indiquée. Jusqu'à Ugine (8 kil.), il existe une excellente route de voitures ; d'Ugine un bon chemin muletier conduit à Flumet en remontant à une grande hauteur la rive droite de l'Arly : la route de voitures, actuellement en construction au fond de la vallée de l'Arly, est déjà terminée jusqu'à moitié distance entre Ugine et la limite du département, c'est-à-dire jusqu'au pont de Flon : d'après les récentes déterminations du conseil

Digitized by Google

général de la Savoie, sur la proposition du préfet[1], les travaux de cette route remarquable pourront être poussés avec la plus grande activité et terminés dans deux ans. Déjà d'habiles industriels prennent les mesures nécessaires pour y organiser un service régulier de voitures publiques qui conduiront les voyageurs d'Albertville à Sallanches en quatre heures et demie environ. On se rendrait donc à peu près aussi vite d'Albertville à Chamonix que de Genève à Chamonix : la distance kilométrique est moindre; mais, entre Albertville et Sallanches, il faut franchir le col de Mégève à 1,200 mètres environ d'altitude, tandis que de Genève à Sallanches la route reste presque constamment en plaine.

Une route intéressante à parcourir à pied ou en voiture est celle qui d'Albertville monte par Frontenex au col de Tamié (908 mèt.), près duquel on découvre une très-belle vue sur la chaîne du Mont-Blanc. De ce col, on redescend à Faverges par la gorge pittoresque de Tamié. De Faverges on peut se rendre à Thônes par Serraval et les Clefs, et de Thônes se diriger sur Chamonix par une des routes précédemment indiquées.

La troisième route sur laquelle nous appellerons l'attention des touristes est celle qui parcourt la vallée du Doron et qui, après avoir franchi le col Joly, redescend dans celle du Bon-Nant. On peut aller en voiture jusqu'à Hauteluce, à 58 kilom. environ d'Albertville. En continuant à remonter la vallée du Doron on passe à Annuit, aux chalets de Planay, d'où l'on monte au col Joly (2,000 mèt.), qui offre une belle vue sur les glaciers du Mont-Blanc dont la masse

[1] M. le marquis de Fournès, préfet de la Savoie et membre du Club Alpin, s'est beaucoup occupé de l'amélioration des voies de communication du département. C'est à son initiative qu'est due la restauration des chemins du col du Bonhomme et du col de la Seigne dont le mauvais état avait été signalé aux touristes par le Club Alpin de Londres ; il a fait beaucoup aussi pour la route qui parcourt la vallée de Tignes et qui monte au col du Mont-Iseran.

Digitized by Google

se présente sous un profil différent de celui qu'on admire de Combloux et de Sallanches. En face s'étend le glacier de Trélatète, le plus méridional de la chaîne.

Du col Joly on descend aux Contamines, et des Contamines à Saint-Gervais.

A pied, cette route exige quinze à seize heures de marche. En faisant en voiture les parties comprises entre Albertville et Hauteluce, et entre les Contamines et Saint-Gervais, il ne reste plus que six heures et demie ou sept heures à faire à pied de Hauteluce aux Contamines.

De Hauteluce on peut aller à Flumet par le col des Saisies : des travaux importants rendront cette route praticable aux chars. D'Annuit un sentier conduit à Mégève par le col de Véry (1,883 mèt.). Enfin, des chalets de Planay on peut aller à Nant-Borrant par l'enclave de la Fenêtre.

De Beaufort on monte au Chapiu par une route qui est l'objet de travaux assez considérables et qui, dans quelques années, sera dans un bon état de viabilité. Du Chapiu on se rend à Nant-Borrant et aux Contamines par le col du Bonhomme. Cette route, fort intéressante, traverse la plus riche partie de la vallée de Beaufort, qu'elle met en communication avec Bourg-Saint-Maurice, par le plateau et le col de Roselein.

III. DE MOÛTIERS AU MONT-BLANC.

Moûtiers, chef-lieu de l'arrondissement de la Tarentaise, est une ville assez connue, parce que le voisinage des eaux de Salins et de Brides y attire chaque année un certain concours d'étrangers. La Tarentaise est la partie la plus riche en beautés alpestres du département de la Savoie : elle possède la plus haute sommité de nos Alpes en dehors de la chaîne du Mont-Blanc : le mont Pourri ou Thuriaz, qui a près de 4,000 mètres d'altitude, et la plus grande partie du massif de la Vanoise, un des plus remarquables des Alpes

Digitized by Google

par l'étendue de ses glaciers, et comparable sous ce rapport à celui du Pelvoux dans le Dauphiné; enfin la frontière italienne des Alpes Graies, du col de la Seigne à la Levanna, qui limite la Tarentaise à l'Est, présente une série non interrompue de pics, de cols et de glaciers qui mériteraient d'être plus connus et plus fréquentés.

Comme point de départ pour le Mont-Blanc, la Tarentaise offre au touriste, en premier lieu, tous les cols qui mettent en communication la vallée de l'Isère avec celle de Beaufort : ce sont, en commençant du côté d'Albertville, le col de la Madeleine (1,906 mèt.) traversé par le chemin de la Bâthie à Beaufort; le col de la Louze (2,125 mèt), par lequel passe le chemin de Feissons à Beaufort; le col ou cormet d'Arêches (2,052 mèt.) traversé par la route d'Aime à Beaufort. Ce dernier, le plus important des passages qui mettent en communication les deux vallées, est traversé par un chemin de grande communication dont les travaux sont très-avancés.

Un quatrième col, celui de Bresson, est franchi par un chemin qui part de Bellentre, passe par Mont-Valezan et arrive à Beaufort par Trecol et Beaubois.

Mais la voie la plus aisée et la plus fréquentée, entre Moûtiers et la vallée de Chamonix, est celle qui passe par le col du Bonhomme ou par le col des Fours. Une grande route, desservie par des diligences, conduit de Moûtiers à Bourg-Saint-Maurice. De Bourg-Saint-Maurice on remonte par Bonneval au Chapiu, d'où l'on se dirige soit par le col du Bonhomme (2,483 mèt.), soit par celui des Fours (2,710 mèt.) dans la vallée du Bon-Nant.

En terminant ce résumé rapide des routes qui conduisent du centre de la Savoie au Mont-Blanc, nous avouons que nous nous sommes exposés au reproche d'avoir choisi un titre peu en rapport avec notre but. Ce reproche, nos compatriotes du Faucigny et du Chablais ne manqueront

Digitized by Google

pas de nous l'adresser. Qu'ils ne nous accusent point cependant de chercher à détourner à notre profit dans nos vallées les touristes qui visitent les vallées de l'Arve, du Giffre ou de la Dranse. Ces vallées, dont les localités pittoresques nous sont connues, sont parcourues depuis longtemps par de nombreuses caravanes d'étrangers. Sans doute, le voyageur qui débarque à Thonon ou à Évian, et qui se rend à Chamonix par le Brévent ou par le Buet, est allé *au Mont-Blanc par la Savoie;* mais ces trajets sont infiniment plus connus et plus explorés que ceux que nous venons d'indiquer, et nous ne leur enlèverons pas leur clientèle déjà formée. Ce que nous désirons, c'est de déterminer un certain nombre de touristes à aborder le Mont-Blanc par le sud sans détourner de leur voie ceux qui s'y rendent par le nord : plus on aura de routes pour arriver au but, plus il sera fréquenté. Du reste, le Mont-Blanc attire de plus en plus les touristes français, et, en 1874, les ascensions françaises ont été aussi nombreuses que les ascensions anglaises. Or, depuis le 8 août 1786, date de la première ascension effectuée par deux Savoyards, le docteur Paccard et Jacques Balmat, jusqu'à cette année, le nombre des ascensions anglaises avait dépassé presque quatre fois celui des ascensions françaises. Ce progrès est dû en grande partie à la fondation et aux développements du Club Alpin Français.

J. Martin Franklin,

Membre du Club Alpin Français,
Président de la sous-section de Chambéry.

Digitized by Google

III

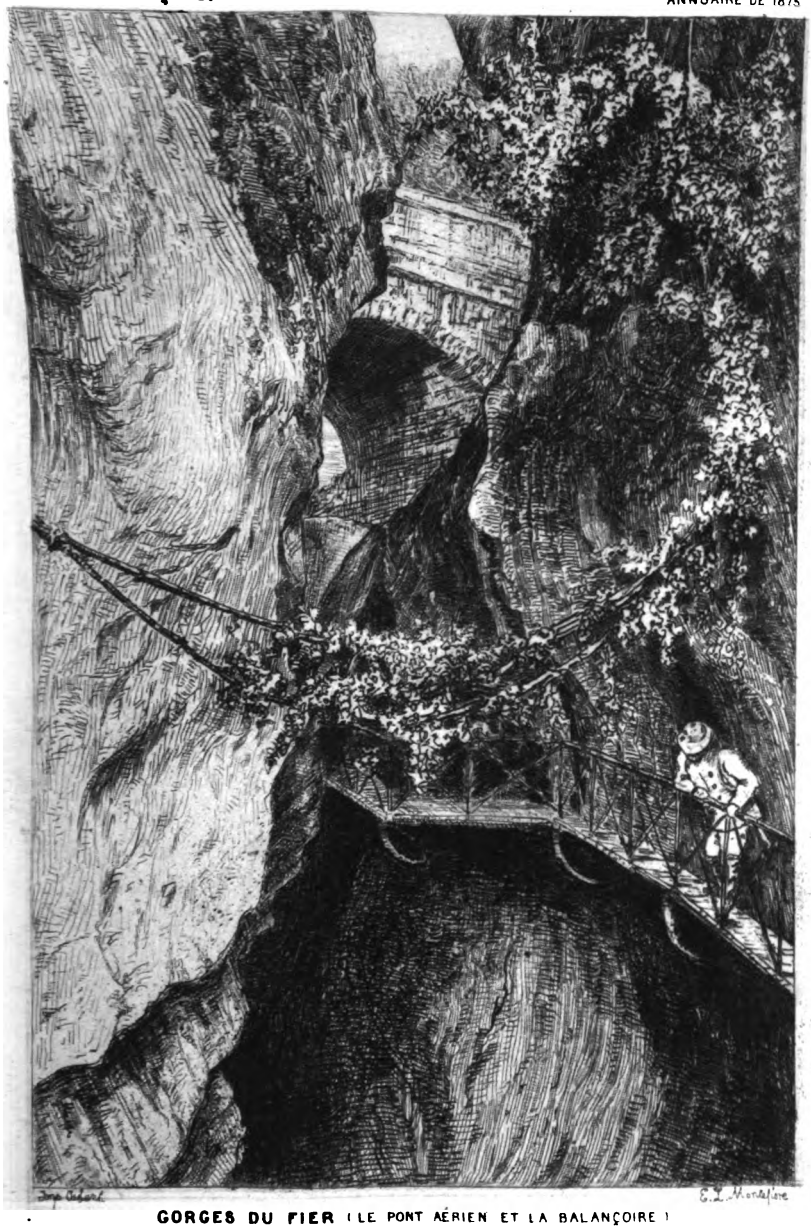
LES GORGES DE LA DIOSAZ

Les touristes qui font la promenade classique du Mont-Blanc par Sallanches, Chamonix et Martigny, ont tous visité les gorges du Trient, défilé plutôt gai que sauvage, avec ses galeries presque à fleur d'eau, où les jeunes ladies peuvent se mirer dans une onde limpide sans avoir à redouter le vertige.

Les gorges du Fier, près d'Annecy, ne sont ni moins célèbres maintenant ni moins visitées que celles du Trient. Une passerelle, d'une solidité à toute épreuve, a été établie à une grande hauteur le long de rochers creusés en capricieux contours; la vue plonge dans des profondeurs sombres et suit les ressauts de la rivière qui gronde entre les écueils. Au faîte de ces murailles verticales, sur lesquelles le chemin de fer et la route de terre ont jeté des ponts pittoresques, des arbres se penchent sur le vide, et des lierres s'y balancent comme les lianes des forêts vierges. A la sortie du défilé, le soleil éclaire un océan de pierre érodé par les eaux en gigantesques vermiculures.

Maintenant les gorges de la Diosaz éclipseraient peut-être celles du Trient et du Fier si les curiosités de la nature pouvaient rivaliser entre elles; mais chacune a sa beauté

Digitized by Google



GORGES DU FIER (LE PONT AÉRIEN ET LA BALANÇOIRE)

d'après une Photographie de Mr Brun d'Aix-les-Bains

dessiné au Club Alpin français par Mr Montefiore membre de la section de Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

propre; le grand Artiste a su varier son thème à l'infini et les admirateurs de ses chefs-d'œuvre doublent leurs jouissances en les comparant.

Perdues dans un vallon latéral de la vallée de l'Arve, les gorges de la Diosaz étaient à peu près inconnues, lorsqu'un homme qui ne redoute pas les grandes entreprises eut l'idée de les révéler aux touristes. Professeur de physique au lycée Fontanes à Paris, membre de l'expédition qui se posta, sans craindre ni fatigues ni dangers, à l'île Saint-Paul pour observer le passage de Vénus sur le soleil, M. Achille Cazin était venu en Savoie se reposer des labeurs de la science. Il acheta près de Servoz une habitation où il passe les vacances. Frappé des beautés qui se succèdent à chaque pas dans le cours de la Diosaz, il ne voulut pas être seul à en jouir, et se mit courageusement à l'œuvre afin d'en rendre l'accès facile aux voyageurs. Il faut avoir vu construire les galeries du Fier pour comprendre les périls auxquels durent s'exposer les nouveaux travailleurs qui vinrent se suspendre aux flancs de la montagne dans le but d'y sceller par centaines les consoles de fer : tantôt ils étaient balancés au bout d'une corde le long d'une paroi verticale; tantôt ils devaient se cramponner contre des roches décomposées, au risque d'être écrasés par un éboulement. Grâce à la prudence de M. Cazin et de l'entrepreneur, M. Pierre Berthoud, ce travail, aussi dangereux que difficile, s'acheva sans accident, et, au printemps de 1875, les touristes étaient admis à visiter une nouvelle merveille des Alpes.

Le voyageur, parti de Genève ou d'Annecy pour se rendre à Chamonix, suit un itinéraire trop connu et trop bien décrit dans tous les Guides pour qu'il soit nécessaire de le tracer ici. Au sortir du tunnel de Châtelard, à 6 kilomètres de Saint-Gervais-les-Bains et à 12 kilomètres en deçà de Chamonix, si l'on veut aller visiter les gorges de la Diosaz, on quitte la grande route pour prendre à gauche un pont jeté

Digitized by Google

sur l'Arve. De là il faut à peine dix minutes pour atteindre les gorges, après avoir traversé les villages de Servoz et du Bouchet.

Diosaz se prononce, comme beaucoup de noms propres savoyards, à l'italienne, en mettant l'accent tonique sur l'o et en glissant sur la dernière syllabe. Le torrent de ce nom a pris sa source dans les glaciers du Buet; tout le long de son cours dans une vallée resserrée, il a recueilli les ruisselets qui sillonnent les pentes du Brévent et du mont Pormenaz, et le voici qui arrive d'un air irrité, écumant et rugissant entre ses digues rocheuses.

L'entrée des gorges est imposante. L'homme apparaît comme un pauvre petit insecte au pied du grandiose amphithéâtre qui l'enserre. Vis-à-vis de soi, on voit se dresser la muraille nue sur laquelle se suivent, de gauche à droite, les trois Aiguilles de Varens, la Pointe de Sales, et l'éboulement que dans leur langage expressif les montagnards ont appelé le Dérochoir; puis vient la masse des Fyz, au-dessous de laquelle s'ouvre le col d'Anterne; en face, s'élève le Pormenaz. Sous les arêtes de rochers, les pentes sont couvertes de sapins, de pâturages et de chalets; à leur base se pressent les noyers et les arbres à fruits.

La pensée de la mort plane autour de ce monument en pierre grise qui se dresse devant nous sur un mamelon : c'est le tombeau d'un poëte. L'inscription gravée sur la face principale révèle le sort d'un homme tombé victime de sa passion pour les grandes scènes de la nature.

R. F.

A LA MÉMOIRE
DE FRÉDÉRIC-AUGUSTE ESCHEN
NATURALISTE. LITTÉRATEUR. POÈTE.
NÉ EN 1777 A EUTINEN
CERCLE DE LA SAXE INFÉRIEURE
ENGLOUTI DANS UNE CREVASSE
DU GLACIER DE BUET

Digitized by Google

LE 19 THERMIDOR AN VIII :
RETIRÉ DE CET ABYME PAR J^h. M. DE VILLAZ
J. CLAUDE ET BERNARD. SES DEUX FILS. ET J^h. ÔTLL.
INHUMÉ DANS CE LIEU PAR LES SOINS
DE A.-M. D'EYMAR PRÉFET.
MONUMENT ÉLEVÉ
LE 21 FRUCTIDOR AN IX.
SOUS LA MAGISTRATURE
DE
BONAPARTE, CAMBACÉRÈS, LEBRUN
CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

L'inscription de la face latérale droite sent un peu la réclame administrative :

LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS
HONORE LES SCIENCES ET LES
ARTS
PROTÉGE LES SAVANS ET LES ARTISTES
IL ACCUEILLE AVEC HOSPITALITÉ
LES ÉTRANGERS
DE TOUTES LES NATIONS,
QUI VISITENT LE SOL DE LA RÉPUBLIQUE.

A gauche, un ciseau qui secoue les entraves de l'orthographe et de la ponctuation a tracé ces lignes :

VOYAGEURS
UN GUIDE PRUDEN ET ROBUSTE
VOUS EST NÉCESSAIRE
NE VOUS ÉLOIGNEZ PAS DE LUI
OBEISSEZ
AUX CONSEILS DE L'EXPÉRIENCE
C'EST AVEC UN RECEUILLEMENT
MELÉ DE CRAINTE ET DE RESPECT
QU'IL FAUT VISITER LES LIEUX
QUE LA NATURE A MARQUÉS
DU SCEAU DE SA MAIESTÉ ET DE SA
PUISSANCE.

Digitized by Google

Profitons de l'avertissement, et suivons sans broncher le cicerone. Dans notre visite à une entrée de l'Enfer oubliée par les poëtes immortels qui nous ont légué l'*Énéide* et la *Divine Comédie,* nous n'aurons pour guide qu'un brave Savoyard qui multiplie volontiers les renseignements dans la simple prose de M. Jourdain.

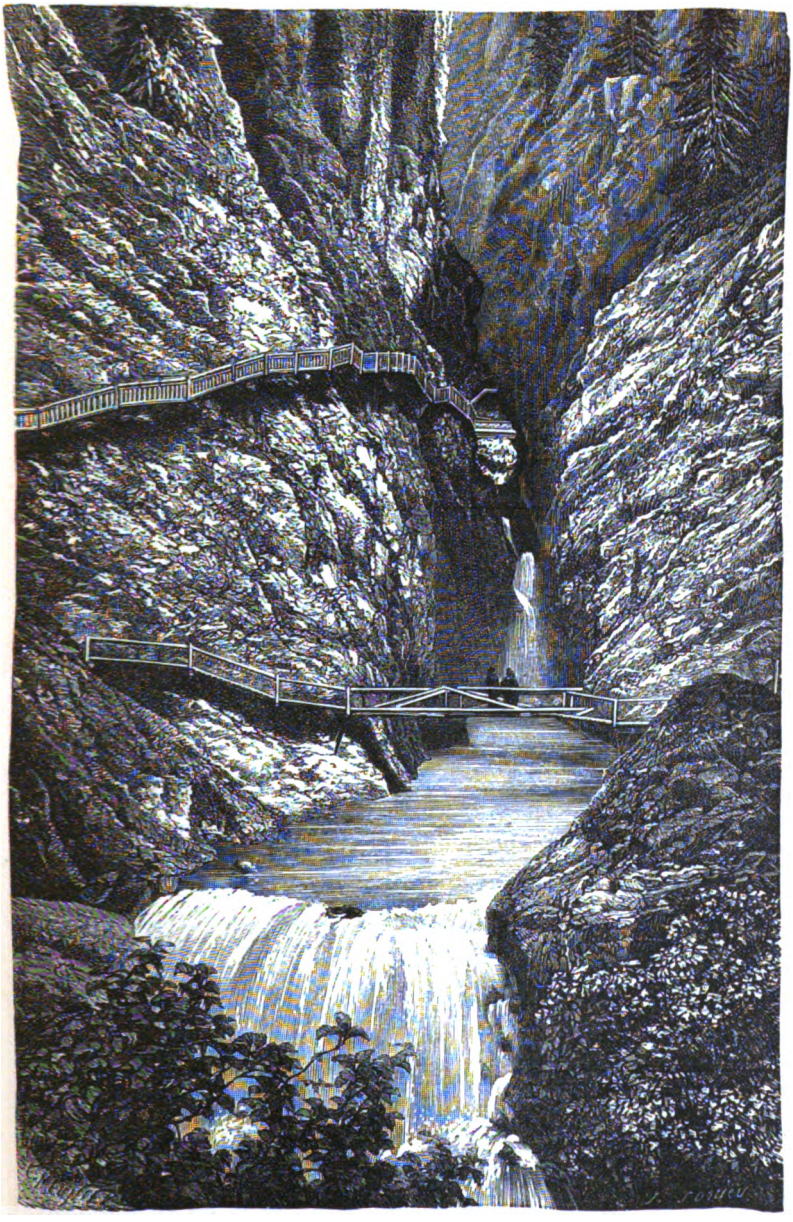
Comme Dante, nous commençons le voyage par la traversée d'un bois, mais ne craignez rien : quoique de grandes ombres s'étendent autour de nous, quoique un torrent rageur mugisse à nos pieds, et que de tous côtés se dressent des rochers d'un aspect farouche, ce n'est pas tout à fait « la forêt sauvage, épaisse et âpre, dont le seul souvenir fait frémir » :

> Questa selva selvaggia ed aspra e forte
> Che nel pensier rinnuova la paura!

Il ne s'y trouve aucune des vilaines bêtes qui terrifièrent le poëte; c'est tout au plus si, au bruit de nos pas, qui font craquer les branches mortes, un écureuil ou un grimpereau s'enfuira en sautillant de branche en branche. Sous les sapins d'où s'exhale une suave odeur de résine, un sentier serpente entre les pierres jaunies par les lichens; les fougères, le raisin d'ours, les fraisiers, dressent la tête sur un tapis de mousse humide.

Deux ponts en bois aboutissent à l'*entrée,* porte naturelle formée par une fissure entre deux rocs éboulés. Ce passage franchi, une galerie étroite et légère va nous conduire en zigzag d'une paroi à l'autre sur un parcours de plus d'un kilomètre. Un sourd grondement signale une première chute; les jets d'écume blanche contrastent avec les schistes noirs sur lesquels ils se précipitent. C'est la *cascade de Barme rousse,* ainsi nommée d'une excavation colorée en rouge par l'oxyde de fer et tachetée çà et là de lichens d'un jaune éclatant; dans les Alpes, un enfoncement formant abri s'appelle *balme,* et les montagnards pronon-

Digitized by Google



Gorges de la Diosaz (pont du Soufflet), d'après une photographie de M. Cazin.

Digitized by Google

Digitized by Google

cent *barme*. Des escaliers en sapin nous aident à grimper jusqu'à cette grotte en miniature. Vis-à-vis s'ouvre une carrière d'ardoise.

Suspendue à près de 30 mètres au-dessus du torrent, la galerie longe un mur à pic, poli et creusé en vastes cannelures par l'action séculaire des eaux, qu'ont aidées dans leur travail les graviers entraînés dans un mouvement giratoire. De pareilles érosions forment quelquefois des puits très-réguliers, désignés sous le nom de marmites de géants. A nos pieds, la *cascade des Danses* se rue avec fureur dans un bassin d'un vert foncé[1]. Il est difficile de résister à la tentation de se pencher quelques instants sur l'appui de la galerie pour admirer ces eaux qui d'abord éclatent en écume d'une blancheur éblouissante, puis se gonflent en un bouillonnement aux reflets d'émeraude, et s'étalent ensuite en nappes d'une merveilleuse transparence : on y distingue toutes les nuances des galets au milieu desquels les truites viennent prendre leurs ébats.

La *cascade de Champ rouge* ou de *Pierre rousse* doit sa dénomination aux matières ferrugineuses qui l'entourent. Des troncs d'arbres dénudés, amoncelés pêle-mêle sur ses bords, attestent les violences des eaux et des vents.

En amont, voici la grande *cascade de Trebarmapays*, partagée en deux chutes puissantes, qu'une troisième nappe traverse obliquement à leur base[2].

[1] Elle doit son nom à ce que les troncs d'arbre charriés par le torrent se dressent verticalement en atteignant le bassin profond qui est au bas de la chute, et restent pendant quelque temps dans cette position en exécutant une sorte de *danse* fantastique.

[2] Le nom signifie, dit-on, *pays derrière la barme*. Jusqu'à la construction de la galerie, on ne pouvait, à cause d'une saillie de rocher, apercevoir la gorge d'où sort le torrent à cet endroit. On était réduit à mille suppositions sur l'état de cette gorge. Les pâtres qui avaient osé se pencher au sommet des rives escarpées à une hauteur de plus de cent mètres avaient aperçu une sorte de pont naturel barrant le couloir, et au-dessous duquel les flots passaient en forme de gerbe ; ils comparèrent cet effet à celui de la base d'un *soufflet ;* de là vient la dénomination de cette partie du cours de la Diosaz.

Digitized by Google

A l'entrée du *pont de Trebarmapays* est un pavillon de rafraîchissements. Pour un franc l'on peut s'y procurer la satisfaction de faire tirer un coup de boîte dont le bruit se répercute en mille échos avec le fracas du tonnerre. Là s'ouvre, sur l'étranglement du couloir, une perspective de l'aspect le plus sauvage. Le torrent se précipite, par la triple *cascade du Soufflet,* sous un pont naturel formé d'un énorme bloc retenu dans sa chute sans avoir pu atteindre le fond de l'abîme. Pour monter jusqu'au pont il faut suivre, à une hauteur peu rassurante, la forte inclinaison de la galerie accrochée le long d'une paroi verticale, où les schistes talqueux se hérissent en lames d'un vert noirâtre. Une plateforme établie sur le rocher ou *pont du Soufflet* permet de contempler les cascades qui s'élancent en tumulte dans les profondeurs ténébreuses. Un courant d'air violent, humide, glacial, assourdit les oreilles et donne le frisson. Il semble que toutes les trombes d'un quartier de fonderies se sont réunies pour mugir dans cet enfer. Comme en un ciel d'orage, une lumière blafarde éclaire les roches accumulées au-dessus du spectateur et va s'évanouissant dans les régions inférieures. C'est là qu'il faudrait convier tous les illustrateurs présents et futurs des cercles de l'*Inferno* pour étudier sur nature des types de précipices. Le vocabulaire d'un Théophile Gautier pourrait seul décrire l'aspect de ces parois bossuées, gercées, où la terre, les matières en décomposition, les lichens et les oxydes se sont plaqués en teintes d'une intensité puissante; où des pointes de lumière frappent les saillies aiguës, et où les excavations sont marquées par des ombres d'un noir opaque.

A la sortie de la gorge du Soufflet, on traverse une seconde fois le torrent sur la *passerelle Berthoud* hardiment jetée sur l'abîme et dont le nom doit perpétuer le souvenir du charpentier de Servoz qui a eu le courage de construire les galeries.

On gravit l'autre bord par une pente le long de laquelle

Digitized by Google

les touristes inexpérimentés doivent prendre quelques précautions. Suintant sur des roches en surplomb, l'humidité se résout en une pluie qui rend les planches très-glissantes; un faux pas serait dangereux; la Société des gorges se prépare à rendre ce passage plus facile en modifiant le tracé de la galerie.

La marche ascendante continue, mais la passerelle fait souvent place à un sentier tracé au milieu des sapins et des mousses. On suit longtemps encore ce chemin, établi à 60 mètres au moins au-dessus du torrent, qui disparaît en partie sous la verdure au point où il forme la *cascade de la Cachette*.

Il faut s'arrêter provisoirement à quelques pas de là, en vue de la *Joux*[1] *de la Cross*, longue suite de chutes qui blanchissent entre les gradins polis, sous une bordure de sapins séculaires. A la fin comme au début de l'excursion, la note gaie se fait entendre; la verdure précède et suit les abîmes sombres : la pente qui domine le sentier présente un fouillis de tussilages, de fougères, d'alléluias; la lumière, qui joue souvent dans ces feuillages mêlés au vert tendre des mousses, leur donne par transparence des teintes d'une adorable délicatesse.

Quand le tracé sera continué, les *cascades du Vuard et de la Cache* seront mises en évidence. Sur la rive droite, le long de la côte escarpée de la Cross, un pavillon doit être construit comme lieu de repos à l'usage des voyageurs disposés à suivre le sentier, existant déjà, qui conduit au Buet, au col d'Anterne et au Brévent. La Société a dépensé 20,000 francs dans sa première campagne; elle projette de grandes améliorations. La première année d'exploitation a commencé le 15 juin 1875, et, quoique la pluie soit tombée en juin et en juillet avec une persistance désolante, 1,500 entrées environ ont été enregistrées jusqu'à la fin de l'au-

[1] Joux signifie petit plateau; Cross est le nom d'un ruisseau qui tombe dans la Diosaz près de ce plateau, sur la rive droite.

Digitized by Google

tomne : il faudra compter à l'avenir sur 3,000 à 4,000 visiteurs, car désormais il ne sera plus permis à un touriste de se rendre à Chamonix ou à Saint-Gervais sans aller admirer les gorges de la Diosaz.

Pour un touriste trop pressé, le parcours des galeries se fait en une heure, aller et retour, y compris la dégustation d'un rafraîchissement et l'audition du coup de boîte : pour l'artiste, qui prend des notes et qui sait regarder, il faut au moins deux heures. Une grande demi-journée paraîtra trop courte au botaniste qui veut sécher entre des papiers gris les feuillages aux découpures élégantes et les fleurs coquettement parées : pour ne citer qu'un exemple, on a compté jusqu'à vingt-deux espèces de fougères dans le bois qui précède l'entrée.

Le géologue, lui aussi, voudra exercer son marteau sur une belle série de roches. Il reconnaîtra que le stéaschiste ou schiste talqueux forme les deux parois de l'échancrure qu'il va parcourir. Sur la rive droite, mais bien au-dessus de cette première couche, il trouvera la protogine rouge et verte de Pormenaz, et vis-à-vis, sur la rive gauche, des ardoises exploitées par l'industrie. En flânant au bord de l'eau, l'observateur admirera la belle teinte vert clair que prennent, lorsqu'ils sont mouillés, les blocs de schiste chloriteux descendus des hauteurs ; étalant le sable dans sa main, il le verra composé en majeure partie par les détritus des carrières d'ardoises, avec des parcelles de talc et de mica provenant surtout des stéaschistes. Au début de la promenade, à gauche en montant, avant le premier escalier, la pierre est colorée en vert jaunâtre par l'oxyde de cuivre qui suinte dans les interstices ; à l'intérieur de la gorge, c'est l'oxyde de fer qui donne à certains rochers des tons chauds et roux à faire pâmer d'aise un aquarelliste.

Après avoir satisfait l'*autre* dans une suite de tableaux riants ou sérieux, il faut contenter la *bête,* qu'ont rendue exigeante un exercice varié et l'air vif des régions éle-

Digitized by Google

vées. Elle trouve ce qu'elle peut désirer dans une auberge de construction récente : *Aux Gorges de la Diosaz*. Les tarifs, Dieu en soit loué, ne rappellent en rien ceux d'Interlaken ; ils se rapprocheraient plutôt de l'hospitalité écossaise célébrée dans la *Dame blanche :* pour un franc on a une chambrette fort présentable, et pour deux francs un dîner qui coûterait le double à Chamonix. Comme nouveau sujet d'étude, vous verrez défiler au dessert quelques produits de la vallée : le fromage de Pormenaz, à pâte grasse et savoureuse, à croûte enjolivée de végétations blanches, rouges, orangées, qui feraient le bonheur d'un micrographe ; les prunes allongées, d'un jaune d'or, abondantes ici et désignées sous le nom de bublènes ; les fameux pruneaux de Passy ; des raisins obtenus encore à une altitude de 800 mètres ; enfin l'incomparable miel de Chamonix, où se condensent les plus délicieux parfums des fleurs. Quel plaisir d'être servi par une jeune campagnarde aux joues fraîches et gonflées de santé, qui ne peut apporter un plat sans l'accompagner d'un gros rire honnête ; d'avoir pour surtout de table un énorme bouquet de fleurs des champs, posé sur une nappe immaculée ; et de contempler, dans l'encadrement des fenêtres ouvertes, les pics élancés où se traînent les nuages, les taches sombres des sapins contrastant avec le vert tendre des pâturages, et d'entendre la solennelle musique de la nature, la voix plaintive du vent, le bruit clair du torrent qui mugit à quelques pas ! Quelle plume reproduirait l'impression que nous causent de telles scènes, et quel orgue pourrait traduire cet hymne qui, devant la majesté des Alpes, se chante au fond de notre cœur ?

Louis Revon,
Conservateur du Musée d'Annecy.

Digitized by Google

IV

ASCENSION AU MONT DE JOIGNY

PREMIÈRE RECONNAISSANCE DU CLUB ALPIN DE CHAMBÉRY

(13 JUIN 1875).

I

Se mettre en route un 13..... et pour inaugurer une campagne, n'est-ce pas s'exposer à glisser au fond d'une crevasse, et à trouver une mort glorieuse, — mais enfin une vraie mort, — dans quelque abîme inconnu?.....

Le point d'interrogation était posé *in petto* par les superstitieux du club, et plus d'un avait prédit maintes mésaventures aux téméraires qui, le 13 juin de l'an de grâce 1875, s'apprêtaient à aller prendre possession de ce mont Joigny, si joli, si vert et si gracieux, que les païens de l'antiquité y avaient, dit la chronique, élevé un autel au dieu Jupiter.

En dépit du mauvais charme, vingt-deux touristes s'étaient inscrits pour cette nouvelle expédition des Argonautes; ils avaient dit adieu à leurs familles, mis en règle leurs affaires, déposé leur testament chez leurs notaires, absorbé un dernier moka..... et, à quatre heures du matin, ils se réunissaient au rendez-vous fixé.

Que le ciel était beau dans cette matinée! Pas un nuage; un bleu d'Italie; un duvet moelleux flottant sur la silhouette

Digitized by Google

des montagnes, et, vers l'Orient, des teintes empourprées, avant-courrières d'un magnifique lever de soleil.

« Quel dommage que ce soit un 13!... dit un des condamnés; comme ce serait un beau jour!... »

L'heure solennelle avait sonné; les derniers pavés de la ville de Chambéry cessaient de retentir sous les souliers ferrés des voyageurs; le mulet au bât gonflé de secrets appétissants s' avançait en serre-file ; la porte du parc de la Calamine s'ouvrait devant cette invasion matinale.

« *Calamine!* d'où ce nom peut-il bien venir? » — avise un étymologiste très-enclin à se perdre dans les âges préhistoriques des mots.

« Calame en serait-il le parrain? » — exclame un amateur de calembours; et l'hypothèse n'aurait rien d'invraisemblable : les sentiers ombreux, les frais bosquets, les ponts rustiques, les grottes discrètes qui s'étagent le long de cet amphithéâtre verdoyant, d'où la colline de Lémenc et la chaîne du Nivolet se laissent contempler dans toute leur splendeur; tout cela n'est-il pas fait pour tenter le crayon d'un Calame?... »

« Vous n'y êtes pas! — interrompit un académicien; — voici la légende de la Calamine moderne, telle que nos arrière-neveux la raconteront.... C'était dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle; une association se fonda sous le nom britannique de Club Alpin; des hommes se rencontrèrent, dans le pays de Savoie, qui voulurent secouer l'apathie des Allobroges de l'époque et organiser des excursions et caravanes, à l'instar de ce qui se passait dans le pays des Helvètes... Ces hommes, d'abord peu nombreux, passaient pour des *illuminés;* chose singulière! eux qui prêchaient le culte de l'*Alpenstock*, ils ne marchaient pas assez vite au gré des disciples de saint Thomas, qui abondaient en ce temps-là dans cette province de la Gaule.

Digitized by Google

« Ils se réunissaient souvent, vers l'heure du crépuscule, dans l'enceinte hospitalière de cette résidence; et de ces complots mystérieux sortaient des manifestes qui inondaient de leurs propos brûlants toute la région d'alentour et envahissaient même les contrées voisines. Devant ce débordement de prose, un mandarin lettré de ce temps-là traita ces voyageurs autour de leur chambre de *touristes à la plume;* et la grande voix populaire, qui parlait encore latin, appela *Calamine* le lieu où ils se réunissaient, de *calamus, plume, chalumeau*[1]... »

Un éclat de rire homérique répondit à cette légende de l'avenir et interrompit un instant la marche de la caravane qui se déroulait, comme dans un décor du *Chalet,* le long des pentes rapides du coteau; mais bientôt, tournant à droite, la troupe s'engagea dans le chemin qui court sur le plateau des Charmettes et qui conduit à Montagnole.

C'est un singulier spectacle que celui d'un Club Alpin dans l'exercice de ses fonctions.

Il y a un principe fondamental dans notre constitution : celui de l'égalité devant la loi... Le Club Alpin, lui, a créé l'égalité devant l'*Alpenstock.*

Oui, l'égalité, ce mythe et ce grand mot, vous la trouvez là, véritable, aimable, non dangereuse et pleine de charmes; vous la trouvez là, cette égalité qui n'exclut ni le respect ni les distances, mais qui rapproche et réunit, dans les liens d'une communauté passagère, les races, les nationalités, les âges, les professions, et les fait se coudoyer sans apprêt comme sans froissement.

Nous sommes vingt-deux... Il y a parmi nous deux étrangers, un Anglais et un Italien, parlant merveilleusement notre langue et aimant passionnément notre pays.

[1] La Calamine est la résidence de M. Martin Franklin, président de la sous-section de Chambéry; c'est sous son toit hospitalier qu'ont été tenues jusqu'ici et que se tiennent encore les réunions du Comité et les assemblées générales du Club Alpin.

Digitized by Google

Il y a des magistrats éminents, de savants ingénieurs, des avocats loquaces — au moins dans la plaine, — des rentiers, des banquiers, de brillants officiers, des archéologues, des clercs de notaire, des hommes mûrs et des jeunes gens... et tout ce monde chemine harmonieusement, sous un même uniforme, armés d'un bâton, flanqués d'une gourde, oubliant les frontières, le palais, le génie, les dossiers, le cours de la rente, les vieux parchemins, le papier timbré, la caserne et la marche du temps[1].

Du chemin où commence notre excursion, la vue ferait à elle seule le butin d'une journée de touriste.

C'est l'un des points les plus favorables pour contempler ce bassin de Chambéry que, dans son enthousiasme, Chateaubriand comparait à la vallée du Taygète et qui, — sans que nous soyons à même d'apprécier la justesse de la comparaison, — est un des plus riants paysages de la Savoie.

A nos pieds, cette ville aimée, cette ancienne capitale, qui en a le grand air; au delà, cette plaine parsemée de châteaux et de villas, coupée par des routes blanches, arrosée par le cours sinueux de la Leysse qui va se perdre dans la nappe d'eau de ce lac du Bourget, vrai miroir incliné dans lequel le mont du Chat regarde son front sévère, et la

[1] Les membres de la caravane du 13 juin 1875 étaient MM. Serocold, de Londres; le comte Bianconcini, de Bologne; le comte de Loche, vice-président de la sous-section d'Aix-les-Bains; MM. Théophile Bazot, président de chambre, et Lobinhes, conseiller à la cour d'appel de Chambéry; Hippolyte de Tours, substitut du procureur de la République à Chambéry; Bochet, ingénieur en chef, et Pelletan, ingénieur ordinaire des mines; Martin Franklin, président de la sous-section de Chambéry; Ravat, capitaine de cavalerie; Gaston Lafeuillade, capitaine au 6e dragons; Victor Python, banquier; Victor Henry, rentier; Balmain, ingénieur; Domenge, directeur de l'établissement thermal de Challes; Hippolyte Maréchal, clerc de notaire; le docteur Dumas, membre fondateur de la Société des touristes savoyards; André Perrin, libraire; Lachat, conducteur des ponts et chaussées; Émile Raymond et François Descostes, avocats; Dardel, propriétaire de l'hôtel de l'Europe; — 2 porteurs, — 2 guides.

Digitized by Google

colline de Tresserve, sa croupe gracieuse. Et pour encadrer ce tableau que recouvre encore la brume transparente des matinées d'été, des montagnes, non pas des montagnes grisâtres et nues, mais des montagnes dont les tons bleus semblent une nuance plus foncée de l'azur du ciel.

Toute cette partie du trajet a un caractère agreste, grâce auquel, — n'était la civilisation dont on aperçoit au bas, par intervalles, les constructions et les locomotives, — on se croirait sur quelque plateau isolé du monde.

Le chemin, ombreux et frais, serpente entre des haies vives, d'où s'échappent de délicieuses senteurs, ou à travers des rideaux d'arbres humides encore de la rosée de la nuit. A gauche, la crête du plateau est surmontée de bouquets boisés, et à droite se déroulent des prairies aux grandes herbes où des saules projettent de distance en distance leur ombrage virgilien.

Voici le clocher de Montagnole.

Le soleil se montre au-dessus de la pointe de Galope, et toute cette nature, plongée il n'y a qu'un instant dans le sommeil, se réveille et s'anime sous les rayons qui lui apportent la vie et qui, fouillant les replis les plus secrets des montagnes et des vallées, viennent mettre en relief leurs formes massives et leurs pittoresques perspectives. Nous avançons, tantôt pris en écharpe par le soleil qui s'élève derrière nous, tantôt abrités par un pli de terrain.

A droite, au bout d'une allée de platanes, un villageois nous montre une maison de plaisance appartenant à la famille de Maistre...

Un touriste chauvin part de là pour faire une digression sur la prodigieuse quantité de belles intelligences et de grands hommes auxquels la Savoie a donné le jour[1].

[1] La Savoie, — ce petit pays dont la population n'a jamais dépassé 500,000 âmes,—s'est en effet montrée de tout temps féconde en illustrations de tout genre. Indépendamment des princes de la maison à laquelle

Digitized by Google

Les deux de Maistre... quelles gloires pour une famille et pour un pays!

Ils sont nés, tous deux, dans cette ville que nous venons de quitter, ces deux génies si différents l'un de l'autre, mais également brillants dans leur genre, qui semblaient avoir emprunté à leurs montagnes, l'un, la majesté, l'élévation et l'ampleur, l'autre, la grâce, la fraîcheur et la fécondité.

Quel aimable compagnon eût fait pour le Club Alpin Xavier de Maistre, ce voyageur entre quatre murs, qui s'immortalisa par quelques pages, quand tant d'autres ne conquirent que l'oubli sous le poids écrasant de leurs in-folio!...

Quelle sauvage retraite que celle où nous entrons!

Ce sont les derniers domaines de la commune de Montagnole que clôt un demi-cercle de montagnes, dominé, dans la direction du sud-est, par la tête altière du Granier.

Nous laissons la route nouvelle, qui va rejoindre le Pas-de-la-Fosse, pour suivre l'ancienne et mettre en pratique cette devise géométrique que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre...

Le plus court!... pas de difficulté; quant à être le plus commode, *disputant interpretes, et adhuc sub judice lis est...*

Mais un bon touriste ne s'inquiète pas des pierres et des ronces du chemin, ni de l'inclinaison des pentes; il va droit devant lui, s'arrête parfois pour savourer une perspective...

elle a donné son nom, et dont elle conserve pieusement à Hautecombe le tombeau de famille, la Savoie a vu naître les papes Nicolas II et Innocent V; saint Bernard de Menthon, saint Guérin, saint François de Sales; le président Favre; le grammairien Vaugelas; les cardinaux de Brogny et Gerdil; les historiens de Saint-Réal et Michaud; le médecin Fodéré; le géologue Albanis Beaumont; le chimiste Berthollet; les deux frères de Maistre; le général Dessaix; le général de Boigne, et, de nos jours, le chanoine Martinet, le cardinal Billiet, l'ingénieur Sommeiller, Mgr Dupanloup, l'historien Lanfrey, le général Ménabréa, l'amiral de Saint-Bon.....

Digitized by Google

ou quelques larmes de sa gourde, et arrive à son but, fier de s'être élevé de quelques coudées au-dessus du vulgaire profane.

Ainsi pensait la caravane qui faisait, à la façon de Tœpffer, l'ascension du versant presque à pic dans lequel est taillée la nouvelle route.

Enfin nous voici tous au sommet... Dans le lointain, nous apercevons le mulet et son bât, qui n'ont pas suivi la ligne droite ; mais nos regards se portent bientôt sur un panorama qui sollicite leur admiration.

Nous sommes à l'entrée du tunnel du Pas-de-la-Fosse, à 776 mètres d'altitude.

Il est six heures et demie du matin.

L'horizon est borné à gauche, en s'éloignant de plus en plus de nous, par les derniers contre-forts du massif de la Chartreuse, par le Corbelet, par la chaîne de l'Épine et le mont du Chat, puis par le Colombier. Au nord, la chaîne de la Chambotte, du Sapennais, du Clergeon et de la montagne de Saint-André, connue sous le nom de monts de la Chautagne, laisse apercevoir son arête supérieure ; plus loin, le Salève et les montagnes du Jura se perdent dans la brume. Et, à droite, la chaîne du Nivolet forme repoussoir à cette vallée et à ce lac que le regard remonte sans effort dans toute leur longueur.

Mais entrez dans le tunnel ; traversez-le et sortez...

Quelle merveille ! quelle lanterne magique !...

Voici un paysage complétement nouveau, inondé de lumière, le prologue des spectacles qui nous attendent à mesure que nous monterons, un de ces paysages qui, par leur splendeur et par la soudaineté de leur apparition, vous laissent muets, comme un changement de décor inattendu.

Parcourons l'horizon du regard.

« Tenez, — nous dit un des nôtres, — passez en revue ce

Digitized by Google

bataillon de montagnes; voyez au levant le Galope, le Rossane, la montagne de la Thuile, puis les grandes Alpes et les Alpes dauphinoises, sorte de rideau tendu, dont les tons sévères sont émaillés de taches blanches, puis le Granier, dont la sombre forêt d'Apremont fait ressortir les remparts grisâtres. Et au pied de ce cirque de montagnes, voyez l'Isère qui trace un ruban argenté dans la vallée à laquelle elle a donné son nom; voyez Montmélian et les ruines de son fort, Arbin et ses vignes, Myans et sa statue; les Abîmes et ces bosselures garnies de vignobles, qui ressemblent à des *tumulus* juxtaposés : admirez la largeur de ces lignes, la richesse de cette végétation. Retournez-vous, et au fond de la lunette du tunnel, comme dans un cadre ovale, voyez un coin du panorama que nous venons de quitter : l'église et le coteau de Montagnole, et dites s'il n'y a pas dans ce contraste une des plus délicieuses surprises de nos Alpes..... »

La route, accrochée aux flancs de la montagne, monte insensiblement en traçant des lacets, dont chaque contour est marqué par un détail nouveau. Bientôt la montagne de Saint-Jean d'Arvey et le Margeria apparaissent; à mesure que le Pas-de-la-Fosse s'éloigne, l'horizon s'étend dans la direction du nord-est. Un instant toutefois, le paysage se rétrécit; c'est quand, tournant à droite, nous descendons vers ce vallon retiré que traverse le torrent d'Apremont, et dont la partie la plus profonde est occupée par un pont.

Du parapet de ce pont, l'œil n'a devant lui qu'un dernier plan limité de montagnes, encadrées dans l'écartement des deux versants du vallon, dont les pentes rapides et boisées viennent se rejoindre au fond du lit étroit du torrent. Mais bientôt une montée nous conduit hors de cette retraite, et, quand, à sept heures et quart, nous arrivons à la Cantine, un cri d'enthousiasme salue et notre premier gîte et le panorama qu'il offre à nos yeux.

Digitized by Google

II

La *Cantine,* est-il un nom qui sonne plus agréablement à l'oreille?

Volontaire d'un an, la *cantine* vous attend au retour de l'école de peloton comme un moineau femelle qui va donner la becquée à ses oisillons...

Prisonnier,... qu'allais-je dire? Supposer que vous avez franchi autrement que comme avocat la grille d'un cachot! Oh! jamais!... J'entendais, veuillez bien le croire, un prisonnier à la façon de Silvio Pellico;... mais je passe outre, toute allusion et même toute méditation ayant trait à la politique étant punie du silence à perpétuité, aux termes de l'article.... du règlement.

Touriste (ici je puis parler)... eh bien, touriste, quand, après une première étape, la cantine vous présente sa face enfumée, sa large cheminée où pétille le bois des grands sapins, son foyer sur lequel trône la marmite séculaire, vous saluez la cantine comme vous ne salueriez pas Tortoni ou le café Anglais.

La voici, cette chaumière hospitalière qui porte le nom sympathique de *Cantine :* elle étale sa façade sur le bord du chemin dont une cour étroite la sépare à peine. La porte d'entrée est surmontée d'une niche, dans laquelle est placée une statue de la Vierge; au-dessous, le millésime 1862... Pauvre maison, mais bonnes gens; pas le moindre luxe, mais la propreté du gîte et l'affabilité de l'habitant. Que désirer de plus en pays de montagne?

Une avant-garde, commandée par notre président, nous a précédés et nous reçoit sur le perron d'honneur.

Deux gardes forestiers sont là, aux confins de leurs domaines; ils viennent, sur l'ordre de leurs chefs, se mettre à la disposition de la caravane : l'œil vif et intelligent, le teint hâlé, les traits énergiques, la moustache noire, les épaules

Digitized by Google

carrées, le tout surmonté du képi vert à trompette du chasseur, voilà leur signalement. Personne ne manque à l'appel, tout le monde est là, y compris Dardel, notre Vatel ambulant, le guide Charléty et son âne, qui porte sur son dos de quoi alimenter nos enthousiasmes et nos admirations.

La troupe met sacs à terre; les gourdes font leur office; les lunettes sont braquées; les savants commencent leurs expériences barométriques et constatent l'altitude; les militaires consultent leur carte d'état-major et reconnaissent le pays; les amateurs de géologie discutent sur la nature des terrains; les botanistes commencent l'herbier de la journée; les artistes tirent leur album et saisissent un coin du tableau; la ménagère met la poêle au feu; maître Aliboron broute l'herbe fraîche, et tout le monde est imprégné d'une douce gaieté et d'un bien-être inexprimable. O cantine au toit de chaume! que de palais dorés envieraient ton grand air, les bouquets d'arbustes et la pelouse qui t'entourent, et ce tableau qui se déroule à tes pieds!

Là, sur l'autre versant de ce ravin profond, dont l'un des côtés nous sert de stalle, voici dans toute son ampleur la noire forêt de sapins, d'où le Granier s'élève comme une forteresse dans toute son écrasante majesté; oui, c'est bien la forteresse avec ses remparts superposés, ses poternes, ses créneaux et ses aiguilles de roc lamellées; mais cette forteresse-là, œuvre de Dieu, est de celles que les canons Krupp ne peuvent ébranler.

Ce premier plan grandiose fait repoussoir à l'amphithéâtre lointain qui se dessine dans l'encadrement de l'horizon, et dont les étages inférieurs et supérieurs apparaissent à la vue avec une netteté de détails vraiment surprenante.

C'est tout d'abord la chaîne des Alpes dauphinoises, dont les sommets ondulés ressemblent aux flots pétrifiés d'une mer tranquille : là viennent s'étager, en partant du Granier, la Dent de la Prat (2,535 mèt.), au bas de laquelle se dres-

Digitized by Google

sent la roche Noire des Mottes et le Crest-du-Bœuf, dominant lui-même le val de Theys; puis le massif des Sept-Laux, duquel se détachent les trois pointes des Cabottes, et qui surplombe le col du Merdaret; puis encore le Pandey, le Grand-Bernard, le glacier de la Cochette, au-dessus du rocher Billiant, le rocher de l'Agnelin, la pyramide et le rocher Blanc; enfin, le rocher Badon, toutes ces sommités formant l'enceinte du cirque des Sept-Laux.

La ligne de l'horizon s'abaisse légèrement pour toucher au glacier de Madame, au Mouchillon et à la Combe de Madame, qui aboutit au col de la Croix; puis elle se relève pour atteindre les cimes dentelées des rocs d'Argentières et du glacier de la Croix. Voici l'Alpette, le hardi bec d'Arguille (2,893 mèt.), point culminant du panorama, et un peu au-dessous, à gauche, le Bec de Valloire (2,854 mèt.), et les rochers de Vallon; ce second groupe domine Rochefort, et les deux vallons de la grande et de la petite Valloire; à un étage inférieur, on aperçoit plus distinctement la montagne de Brame-Farine, qui occupe dans le rayon visuel près des trois quarts de la ligne.

Voici, en continuant notre revue aérienne, la Pierre-du-Fin et les Aiguilles de Gleysin, dont la plus haute domine le Gollet de la Folla, qui conduit en Maurienne, puis les rochers de Charmelon, au-dessus du glacier du Gleyzin, le passage de Combe-Rousse, le Grand-Gleyzin, les rocs Verdanes et le passage du Poi-Martre, le col des Fontaines, les rochers du mont Rambert, les rochers du Grand-Morétan, les glaciers du Haut-Pont et le Pas-de-Vittonet; — ce troisième groupe domine, à partir des rochers du mont Rambert, le pic de Berlange, et, au bas, Montmayeur, — puis le vallon du Haut-Pont et la Combe du Veton, qui s'étend à la base méridionale des Charniers et de la Bourbière.

S'abaissant de nouveau au col du Merlet, la ligne d'horizon se relève au Grand-Charnier, descend au Cristallore et au col de Bourbière, remonte au Grand-Clocher du Frêne

Digitized by Google

et s'abaisse brusquement au mont Cuvieux et au col de la Pierre; au-dessous de cette silhouette apparaissent, superposés, le Petit-Charnier et le glacier du Crozet, cher aux chamois, les plateaux du Grand et du Petit-Collet et de Tourne-Talon, et l'extrémité sud-est du val de Saint-Hugon, enfin le mont Pezard, au-dessus d'Arvillard, et le mont Raillant, flanqué des tours légendaires de Montmayeur, à cheval sur les vallées de la Rochette et de l'Isère.

Voyez, dans le lointain, estompés par la distance, le Grand et le Petit-Miceau, le col d'Arpingon, le mont du Repos, le col de la Frèche, la pointe élancée du roc de Crottières, dominant les pâturages du Grand-Moulin, puis les rochers de l'Adreit de la Frèche, et à l'est ce rideau majestueux où vous entrevoyez distinctement les sommets d'Argentine et les pointes élancées de la Dent du Corbeau, qui se dresse entre la vallée d'Aiguebelle et la Tarentaise.

Ici, l'ouvrage avancé de la Thuile vient former, en face du Granier, le second panneau qui clôt, à l'extrémité opposée, et fait merveilleusement ressortir, par la vigueur de ses teintes, cette armée de sommités sur lesquelles notre œil ravi se promène : au-dessus du mont de la Thuile, on aperçoit encore le mont Lambert, l'Arclusaz et la pointe de Galope, et au-dessous s'épanouit le jardin immense qu'arrose l'Isère. — Bref, plus de cent sommets (nous en avons passé, et des meilleurs) ayant un nom et une individualité cartographique sont visibles de la Cantine.

Telle est, à vol d'oiseau, la toile en face de laquelle nous procédons en plein air à un déjeuner matinal : serrés sans cérémonie le long de deux tables juxtaposées, nous voyons défiler le veau froid, les œufs chauds, le jambon fumé et le *maltefaim*[1] d'Apremont, arrosés d'un vin généreux de la Combe de Savoie[2]...

[1] Sorte de crêpe composée d'œufs et de farine.

[2] Il est permis à un étranger qui n'a pas visité la Savoie de se refuser à croire qu'un pays montagneux comme elle puisse produire de

Digitized by Google

A la fin du défilé, l'honorable président, apostrophant les avocats de la caravane, sollicita un toast; était-ce l'effet de la raréfaction de l'air? les langues furent rebelles et se cabrèrent; ce que voyant, le président, sauvant l'honneur du pays, porta un *brindisi* international à l'Angleterre et à l'Italie; l'Italie riposta par une chaude accolade, l'Angleterre, par une tranquille improvisation; une commission scientifique fut nommée pour étudier les effets du mal de montagnes sur l'éloquence... et, dûment lestée, la caravane se remit en marche.

III

Ah! c'est ici que commence l'ascension, — l'ascension — avec ses sueurs, avec ses surprises, avec ses charmes!... Il est neuf heures et demie du matin. Le soleil darde ses rayons brûlants sur le verso de nos personnes; les mouchoirs blancs commencent à faire leur apparition et nous confectionnent des coiffures dignes des colonies.

Nous avons abandonné la route qui nous avait conduits jusqu'à la Cantine, et qui de là va traverser tout le massif de la Chartreuse en passant par le col du Frêne, Saint-Pierre d'Entremont, le col du Cucheron, Saint-Pierre de Chartreuse, le col de Porte, le Sappey et le col de Vence.

Les deux gardes au pied léger, — comme l'Achille de l'*Iliade*, — marchent en tête, le bâton ferré à la main, s'inclinant en avant avec cette souplesse de reins et cette élasticité élégante, particulières à qui pratique la montagne. Les touristes qui les suivent s'efforcent d'être aussi moutons de Panurge que possible, ce qui, dans la circonstance,

bons vins; mais il suffit, pour se persuader du contraire, d'avoir goûté, à la table hospitalière d'un propriétaire ou dans quelque hôtel de Suisse ou de Savoie, ces crus rouges vraiment supérieurs qui s'appellent le Montmélian, le Saint-Jean, l'Arbin, le Princens, ou les vins blancs d'Altesse, de Chignin, de Villardhéry, de Seyssel, de Frangy...

Digitized by Google

est assurément le meilleur parti à prendre. De telle sorte que la caravane échelonnée gravit en silence les flancs verdoyants du Joigny, imitant ce mouvement cadencé des matelots qui se penchent sur leurs rames...

Il n'est, du reste, pas possible de rêver une montagne plus anodine et plus abordable que celle à l'assaut de laquelle nous marchons : c'est la montagne russe des Alpes, la montagne des touristes conscrits et des filles d'Ève alpinistes, la montagne des buissons fleuris, des retraites ombreuses et des gras pâturages, la montagne qui paraîtrait le produit d'un caprice humain si ses gigantesques proportions n'interdisaient cette hypothèse...

Le sentier forestier que nous suivons gravit en lacets ce tapis de verdure : toute la flore alpestre s'épanouit sur notre passage; chose singulière, des plantes du Midi, telles que l'*Aphyllanthe de Montpellier*, se retrouvent sur ces sommets; des troupeaux, la clochette au cou, en animent la solitude, et, presque à chaque pas, la vue s'agrandit.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que le Mont-Blanc apparaissait enfin à nos regards avec sa couronne de neiges perpétuelles... Ici, plus de républicains ni de monarchistes, de gauche ni de droite, de centre droit ni de centre gauche; un même cri, parti de toutes les poitrines, acclame ce souverain qui domine impassible les agitations de l'humanité, et dont le trône est à l'abri des révolutions.

Il en est des sommités dans la nature comme des sommités dans le domaine de l'intelligence. L'homme de génie attire invinciblement les regards partout où il se montre; là où il est, il accapare l'attention; les satellites qui l'environnent, disparaissant dans la pénombre, sont éclipsés par l'éclat de sa gloire; on le contemple avec avidité, on dévore des yeux son front large, son œil d'où partent les rayons de sa pensée, et l'on se dit à voix basse : « Le voilà! c'est lui!... » De même, aussitôt que le Mont-Blanc apparaît à quelque coin d'un paysage, les cimes qui vous avaient

Digitized by Google

absorbé jusque-là s'abaissent et se ratatinent, l'horizon entier n'est plus qu'une cour qui lui fait cortége et qui lui rend hommage.

Ainsi discourait un moraliste que la vue du Mont-Blanc avait fortement impressionné...

« Les réflexions philosophiques sont interdites à cette altitude, — fit un touriste railleur, — évidemment ennemi de l'omnipotence, même chez les montagnes, — et tenez, ce monarque qui a toutes vos adorations, il va disparaître à nos yeux... *sic transit*... mais j'oubliais que les citations latines sont également interdites... »

Et, en effet, cette réflexion plaisante nous donnait entrée dans un salon de verdure qui venait tendre un rideau sur les magnificences lointaines de l'horizon. Mais, en revanche, quelle fraîcheur, quels gracieux contours, quelle rustique élégance dans cette retraite que, sur la proposition d'un de ses membres, la caravane baptise du nom d'*Oasis Martin!*[1]...

Bordée par des hêtres touffus qui tamisent les rayons du soleil, elle forme une clairière ovale assez spacieuse, légèrement inclinée et arrosée, dans sa partie inférieure, par une source à laquelle on peut boire, quand les troupeaux ne viennent pas en troubler l'eau.

Çà et là, sur l'herbe, sont disposées des pyramides de charmilles qu'on dirait taillées par les ciseaux d'un jardinier habile, et qui représentent à s'y méprendre ces poufs circulaires qu'on rencontre parfois dans les vestibules des grands hôtels : les rameaux entre-croisés constituent un siége assez solide pour y recevoir les visiteurs, et, n'était la crainte de troubler le repos des serpents, on se complairait sur ces divans moelleux.

[1] Le Club Alpin de Chambéry, avec le bienveillant concours de l'administration forestière, a fait achever, dès cette année, un sentier à lacets habilement ménagés, qui enlève toute fatigue à l'ascension de la *Cantine* à l'*Oasis Martin*.

Digitized by Google

Mais il nous faut reprendre notre marche ascendante : nous avançons à travers des allées sinueuses et ombragées, et bientôt nous nous trouvons sur un plateau découvert, où une vue nouvelle sollicite notre admiration : c'est, dans des proportions beaucoup plus vastes, celle dont nous avons joui avant de pénétrer dans le tunnel du Pas-de-la-Fosse.

Là encore, nous découvrons le mont du Chat et le lac du Bourget, la vallée de Chambéry et la Dent du Nivolet ; mais des sommets, jusqu'alors invisibles, apparaissent maintenant. Ce sont à droite le Parmelan, la Tournette et les montagnes de Doussard, le Margéria, le mont Saint-Jean et le *quadrilatère* entier des Bauges. Au fond, dans la direction du nord, ce sont le Salève, et les derniers contre-forts du Jura, qui se perdent dans une brume mêlée de nuages, où l'œil de certains enthousiastes croit entrevoir de plus lointains sommets...

« En avant, messieurs ! nous dit un garde, nous ne sommes pas au bout, et vous n'avez encore rien vu. »

Nous franchissons, en effet, le *Pas de l'Habert ;* une montée assez roide est escaladée avec entrain ; nous suivons à mi-côte un sentier à travers les hautes herbes, et à midi nous prenons possession du Joigny (1578 mèt.)...

Ici ma plume se cabre et hésite à décrire : le Joigny est une de ces choses dont la description est difficile, parce qu'il faut les avoir vues et goûtées pour en sentir la beauté et en apprécier la saveur.

Le Joigny est le jardin des Alpes.

Que rencontrez-vous d'ordinaire au terme d'une ascension ?... quelques mètres carrés d'un sol rocailleux et dénudé, bordé aux quatre points cardinaux par des crevasses béantes et des abîmes insondables.

Au Joigny, rien de tout cela. Une vaste prairie émaillée de fleurs, où le rhododendron, la rose des Alpes, le sabot de Vénus et autres plantes rares se mêlent aux orchis, aux géraniums et aux renoncules de toutes nuances ; des bou-

Digitized by Google

quets de hêtres, de vernes et d'aliziers; une source limpide et bienfaisante, la *Fontaine de Jupiter,* qui, mêlée à quelques gouttes de rhum ou de café, constitue une excellente boisson. Avec cela, l'animation et la vie représentées par des faucheurs faisant la sieste, par des bergers chantant quelque refrain montagnard et par des vaches, aux robustes mamelles, lançant aux échos du Granier le joyeux carillon de leurs clochettes.

Comme silhouette, le Joigny ressemble assez à un immense chameau : au-dessus de son plateau inférieur, qui domine le col du Frêne, se dressent, dans la direction du nord, deux bosses hardies dont la plus éloignée est sensiblement plus élevée que sa compagne...

Il est possible de rencontrer des vues plus étendues; il est difficile d'en trouver une qui réunisse mieux tous les caractères des paysages alpestres. Les plans s'y succèdent avec une délicieuse harmonie, les silhouettes des vallées et des montagnes s'y fondent dans un admirable mélange; c'est un cirque immense, dont l'œil monte sans effort les gradins, et qui saisit à la fois par l'élégance gracieuse des détails et par la magnificence grandiose de l'ensemble.

Cette vue, vrai bouquet de la journée (c'est dans l'ordre, du reste, puisque nous sommes au point culminant), résume et embrasse tous les cadres détachés qui ont jusqu'ici attiré nos regards; mais elle les dépasse en splendeur de toutes les coudées dont elle les domine.

Voici tout d'abord, au couchant, une perspective complétement nouvelle : c'est la vallée sauvage d'Entremont-le-Vieux, avec ses ravins, ses éboulis, sa nature sévère, son encadrement de montagnes où se succèdent la chaîne du Granier, le massif de la Chartreuse, Chamechaude, le Grand-Som et la noire chevelure de la forêt des Éparres. Plus loin, en remontant du sud au nord, voici la chaîne presque rectiligne que tracent les soudures du mont de Coux, du Signal et du mont du Chat, vraie muraille qui, d'un côté, sur-

Digitized by Google

plombe la vallée de Chambéry, les frais ombrages de Bissy et le lac du Bourget, et qui, de l'autre, laisse le regard s'enfoncer à perte de vue dans ces plaines luxuriantes de Saint-Genix et ce plantureux pays de Bresse, à travers lesquels le Rhône traîne complaisamment ses ondes. A droite du lac du Bourget, voyez-vous la croupe arrondie de cette chaîne peu élevée, mais si pittoresque, qui sépare la Chautagne et Seyssel du bassin de Rumilly, et qui prend successivement les noms de Chambotte, de montagne de Cessens, de Sapennais, de Mont-Clerjon, de montagne de Saint-André, jusqu'à cette gigantesque échancrure, qui cache entre ses flancs les beautés pittoresques du Val de Fier? Plus loin encore, apercevez-vous ce système distinct de montagnes qui se confondent sous l'estompe de la distance, et où il est facile de deviner du sud au nord le Colombier, les monts de Bellegarde, dans la profondeur desquels le Rhône se perd, et la crête de la Goutte; puis, en plein nord, le mont Vuache, le mont Sion, le Grand-Piton et le Salève, chanté par Lamartine?...

Voulez-vous, après cette course lointaine, ramener votre regard au point de départ?

Sous vos pieds, Chambéry étale ses constructions agglomérées, comme dans toutes les villes du moyen âge, sous les remparts de son château. Aux environs, vous distinguez nettement les clochers, les villages et les maisons de plaisance; et le soleil, qui plonge dans ce vaste entonnoir, fait resplendir les toits des édifices et des églises comme des rivières de diamants dans un écrin de verdure. Aix-les-Bains se développe sur son amphithéâtre, et, à travers la plaine qui le sépare de Chambéry, les trains lancés à toute vapeur projettent leur crinière grise au milieu des splendeurs de cette nature immobile... Puis, remontant sur les sommets, vous rencontrez, de gauche à droite, dans la direction du levant, des tranches de montagnes que la sérénité du temps vous permet de distinguer à loisir. C'est

Digitized by Google

tout d'abord la chaîne du Nivolet, du Grand-Revars et de la Cluse; puis le Semnoz, et, au-delà la Tournette, la montagne de Thônes, le Parmelan et les monts de Thorens. C'est ensuite le massif des Bauges avec ses saillies les plus remarquables, le Margéria, le Rossane, le Galope, l'Arclusaz et l'Armenaz; puis, en allant du sud au nord, la montagne de la Thuile, dominant les bords fertiles de l'Isère; enfin, dans le lointain, ce demi-cercle qui commence à la Dent du Corbeau et qui, se soudant à la chaîne des Alpes dauphinoises, est brusquement interrompu au midi par la tête énorme du Granier. Et au-dessus de ce cirque immense, dans la direction de la montagne de la Thuile, le Mont-Blanc, toujours le Mont-Blanc, auquel ce radieux panorama, l'un des plus beaux des Alpes, compose un cortége digne de lui.....

Et nous étions tous cette fois muets et saisis, plongeant nos regards dans cette immensité, nous repaissant de ce spectacle, remplis de cette émotion saine et élevée que fait naître la montagne chez qui a une âme et un cœur.

Tœpffer l'a dit dans une de ses plus belles pages :

« Plus d'un homme qui oubliait Dieu dans la plaine s'est ressouvenu de lui sur la montagne[1]. » Et Xavier de Maistre avant lui s'écriait : « Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes impose cependant davantage à mes sens. Je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un sentiment religieux[2]. »

IV

Quand on est monté, il faut descendre... Mais souvent la descente est à l'ascension ce que le revers est au bon côté

[1] *Voyages en zigzag.*
[2] *Le Lépreux de la cité d'Aoste.*

Digitized by Google

de la médaille, ce que la roche Tarpéienne est au Capitole... Ce fut un peu notre cas, pour avoir voulu négliger les sentiers battus.

Une voie toute tracée s'ouvrait à nous : revenir de la pointe de Joigny, dans la direction du Granier, jusqu'au plateau inférieur, et de là nous laisser glisser jusqu'au village du Grand-Carroz et remonter l'autre versant pour atteindre le col des Fontanettes.

Jugeant à vol d'oiseau qu'un autre itinéraire serait à la fois plus agréable et plus rapide, nous descendons vers le nord, le long d'un ravin fortement incliné, nous accrochant aux branches d'arbre et posant un pied hésitant sur un sol rocailleux qui cède sous nos pas.

Parvenus au bas, nous nous trouvons dans le prolongement de la chaîne du Blanchenet, dont la paroi continue le rempart septentrionnal de la vallée d'Entremont.

Mais hélas ! notre troupe ne forme plus une masse compacte; certains, et ils sont bien excusables, se trouvent momentanément transformés en statues de sel, comme la femme de Loth, et demeurent sur la pointe du Joigny en arrêt sur l'horizon. D'autres, entraînés par leur ardeur, ont disparu aux yeux de leurs compagnons et leur marche n'est plus signalée que par les hourras qu'ils poussent.

Il faut savoir, pour se rendre compte de la position, que le versant de Blanchenet est tout entier tapissé de bois taillis à hauteur d'homme, parsemé de sentiers sinueux, vrai dédale à travers lequel un garde forestier s'égarerait.

Le gros du bataillon se trouve bientôt sans pilote et se met à errer, à la dérive, à travers les maquis, non sans faire parfois sur un certain côté quelques glissades réjouissantes. Le pittoresque de cette descente est encore augmenté par les cris qu'échangent les anneaux brisés de la caravane et que les échos de la vallée répètent ironiquement. C'est un chassé-croisé d'indications et d'avertissements contradic-

Digitized by Google

toires. — « Prenez à droite! Tournez à gauche! Attention au ravin, vous allez vous égarer! » — Bref, chacun se dirige de son mieux, et il est facile de se convaincre que, divisée en trois escouades, la troupe suit trois chemins différents.

La première longe la ligne de faîte du Blanchenet, itinéraire non sans danger, où parfois l'œil sonde avec effroi des escarpements béants, au bord desquels il ne faudrait pas faire un faux pas, car rien n'arrêterait votre chute. A certains passages, on doit, en s'accrochant aux rocs, atteindre le plan inférieur, dont une brisure soudaine vous sépare; mais les intrépides, qui ont choisi cet attrayant trajet, ont le pied montagnard : franchir ces obstacles, c'est pour eux un plaisir et un jeu.

La deuxième escouade se maintient à mi-côte.

La troisième descend au fond de la vallée; mais là, nouvelle barrière : à moins de décrire une gigantesque courbe, il faut franchir un ravin; on s'y résout, et, quand il est passé, commence une ascension près de laquelle celle du Joigny n'est qu'une promenade pleine de charme.

Les pentes sont toutefois enlevées avec entrain; par-ci, par-là, un arrêt, un rafraîchissement absorbé à quelque source jaillissante; puis on se remet en marche, et quand, à quatre heures de l'après-midi, les assaillants atteignent le col des Fontanettes, perché à 1,532 mètres au-dessus du niveau de la mer, une explosion de satisfaction sort de toutes les lèvres, et la vue qui s'offre aux regards fait bien vite oublier toutes les fatigues.

Le col des Fontanettes est à cheval sur la vallée d'Entremont et sur celle de Lélia. L'aspect en est sauvage et sévère : à l'est se déroulent les gracieuses ondulations du Joigny, puis le col du Frêne et le Granier; au nord, se dresse le Blanchenet avec sa pointe hardie; à l'ouest, à une faible distance, le mont de la Cochette et le mont Otheran, mornes et désolés, dont les parois forment l'un des versants de la vallée de Lélia...

Digitized by Google

Après une courte halte, nous nous engageons sur la pente rapide, et, au bout de trois quarts d'heure de marche, nous atteignons le chalet de Lélia.

Un grand feu flambe au foyer; nous nous rangeons en demi-cercle, tournant le dos à sa flamme bienfaisante... Peu à peu les brebis égarées rentrent au bercail; les escouades rallient la compagnie; groupés au soleil sur la pelouse qui s'étend au-devant du chalet, les premiers arrivés attendent et reçoivent les retardataires.

Qu'est-ce à dire? Les derniers arrivants nous apprennent que, dévalisés par eux, le Vatel de la caravane, le guide et son âne, sont restés en panne sur le bord d'une crevasse. Les estomacs creux les réclament longtemps aux échos de la montagnes : ils ne voient rien venir... Mais la ménagère a prévu le contre-temps. Une marmite énorme est suspendue à la crémaillère; quelques poules sont sacrifiées aux dieux infernaux; bientôt une soupe à l'oignon appétissante apparaît sur la table dressée en plein vent; puis des œufs, puis les pauvres gallinacés qui caquetaient tout à l'heure, le tout arrosé d'un vin qui n'était pas du chambertin, mais qui valait son pesant d'or. On cause, on jase, on toaste; un savant ingénieur annote ses dernières observations barométriques sur un carnet qu'il devait perdre en route; un habitant des bords de la Tamise regrette l'absence de ce pétillant vin blanc, hôte ordinaire des hôtelleries de Savoie, et l'on se remet en marche.

La caravane se déroule le long d'un excellent chemin à pente douce, bordé, là, d'un ruisseau, ici, de bouquets d'arbres, plus loin, d'une ferme cossue ou d'une villa.

Le soleil qui se couche semble s'éloigner à regret et dore longtemps encore les cimes des montagnes;... nous avançons à grands pas.

Voici Saint-Cassin, charmant belvédère d'où la vallée de Chambéry présente un aspect enchanteur.

Au bas, voici la retraite ombreuse du général Ménabréa;

Digitized by Google

quelques pas encore, et nous apercevons le cottage du baron Blanc. Jetez un regard dans la plaine, vous devinerez à travers les ombrages de Bissy le château du comte de Barral; et vous aurez ainsi dans la main ou sous le regard les noms de ces trois diplomates savoyards, tous trois enfants de Chambéry, qui signèrent, au nom d'une grande puissance européenne, l'un des plus célèbres traités du siècle[1]...

Il est neuf heures, la nuit est tombée; la rentrée s'opère en bon ordre. Au pied du vieux château de la maison de Savoie, la caravane rompt les rangs, et chacun rentre au logis avec onze heures de marche dans les jambes et des souvenirs plein le cœur...

Une heure après sans doute, l'esprit lutin qui eût fait sa ronde indiscrète eût trouvé les touristes dormant et leur chevet hanté par des songes fantastiques, où plaines et montagnes, lacs et vallées, forêts et pâturages, gourdes et baromètres gravitaient encore sous mille formes autour du verdoyant ballon de Joigny.

FRANÇOIS DESCOSTES,
Membre du Club Alpin Français
(section de Savoie).

Chambéry, juin 1875.

[1] Le traité de paix de 1866 entre l'Italie et l'Autriche. — Le général Ménabréa et le baron Blanc, ambassadeur d'Italie à Washington, font partie du Club Alpin de leur ville natale.

Digitized by Google

V

LE PARMELAN ET SES LAPIAZ

Le bassin du lac d'Annecy, encadré dans son amphithéâtre de riantes collines, de hautes et sévères montagnes, possède trois belvédères merveilleusement disposés pour la contemplation des magnificences de la nature alpestre.

Nommons tout d'abord le Semnoz, le Rigi de la Haute-Savoie, large croupe aux flancs arrondis, accessible à toutes les variétés de touristes. Jeté comme un écueil solitaire au milieu d'un océan de montagnes, il porte sur son sommet couvert de pâturages un hôtel-chalet qui permet, aux amateurs des vastes panoramas et du confort, d'admirer, depuis leur lit, le lever du soleil sur la cime du Mont-Blanc.

En face du Semnoz, se dresse la Tournette, qui cache ses pieds dans les profondeurs azurées du lac, et s'élève par étages successifs, revêtus de pampres, de figuiers, de noyers, sur les premiers gradins, de hêtres, de sapins, de gazons veloutés, sur les seconds, tandis que ses dernières assises dénudées se terminent par une tour carrée de rochers sourcilleux que blanchissent jusqu'au milieu de l'été les neiges et les frimas.

Le Parmelan est le troisième belvédère du bassin annécien... Le spectacle qu'il offre est peut-être moins grandiose que celui dont on jouit du sommet de la Tournette,

Digitized by Google

moins calme, moins majestueux que celui qu'on embrasse du plateau du Semnoz; mais il en réunit les beautés opposées pour former un ensemble d'une originalité remarquable; en outre, la mer de rochers ou *lapiaz* qui en couvre la sommité lui imprime un cachet particulier. Le Parmelan n'est pas la première montagne venue. C'est un vaste quadrilatère de 1,855 mètres d'altitude, à son point culminant, entouré, à sa base, de bois feuillus, et, plus haut, de sapins, de rapides talus gazonnés supportant une muraille de rochers crénelés, flanquée, dans ses angles, de tours arrondies d'une hauteur prodigieuse. Ces fortifications, élevées par la nature, commandent les vallées de Thorens, de Thônes, de Dingy-Saint-Clair, et dominent des fossés naturels de plus de 1,300 mètres de profondeur, dans lesquels coulent trois rivières : la Fillière, le Mélèze et le Fier. La constitution géologique du Parmelan se compose d'un terrain de mollasse qui plonge à la base de la montagne, au-dessus du village d'Aviernoz, de couches néocomiennes dans ses assises inférieures et moyennes, de calcaire urgonien (un nom qui hurle, bien qu'il vienne simplement d'Orgon, petite ville de Provence), de l'urgonien, dis-je, qui constitue la mer de rochers et la crête terminale. On trouve, en outre, dans les vallées élevées, superposé à l'urgonien, un calcaire noir plein de fossiles. appelé gault ou grès vert, bien qu'il soit quelquefois noir.

Considéré depuis la plaine d'Annecy, le rempart bastionné du Parmelan paraît inexpugnable; cette apparence est trompeuse. Comme toutes les places fortes, le Parmelan a ses côtés faibles, par lesquels on peut arriver jusqu'à son sommet. Un marcheur ordinaire, parti de Villaz, peut l'atteindre en 4 h., s'il suit le sentier des bestiaux, qui conduit par un bois de sapins au chalet de Haut d'Aviernoz; en 3 h., s'il passe près du chalet de Disonche, et qu'il contourne la Tête de Parmelan; en 4 h. 1/2, de Dingy-Saint-Clair, par le passage du Grand-Pertuis; en 2 h. 3/4, de Naves,

Digitized by Google

par le Grand-Montoir et le Pas des Contrebandiers. On peut se faire conduire en voiture, d'Annecy, en moins de 1 h. 1/2, à chacun des points de départ qui viennent d'être indiqués.

Un matin de l'année 1875, je me suis dit : Le ciel est aujourd'hui sans nuages; je dois, depuis longtemps, une visite au Parmelan; partons ! A 10 h., je faisais part de ma détermination à un de mes amis, amateur éclairé et passionné des montagnes de la Haute-Savoie.... A 2 h. de l'après-midi, nous gravissions la luxuriante colline d'Annecy-le-Vieux, semée de villas à demi cachées dans des massifs verdoyants. A chaque contour du chemin, nous nous arrêtons quelques instants pour jouir de ravissantes échappées de vue sur les bords enchanteurs du lac et sur les monts bleuâtres de l'Ouest qui nous rappellent les lointains de la campagne de Rome. Au sommet de la colline nous prenons un chemin vicinal que nous signale un poteau indicateur; nous descendons dans le lit profondément encaissé du Fier, et, après quelques minutes de montée, nous nous trouvons sur l'agreste plateau où est assis le village de Naves. Les habitants de ce charmant village sont considérés par les populations voisines et rivales comme étant généralement doués d'un caractère original et excentrique. Des étymologistes supposent qu'ils pourraient bien descendre des Sarrasins, parce que le mot générique arabe, Nava, désigne un plateau habité, et que Nafa signifie sorcier. On n'aurait que l'embarras du choix entre ces deux significations. Naves est certainement un plateau habité. Possède-t-il des sorciers? Je ne le pense pas. Je serais plutôt porté à croire que ses habitants sont tout simplement *galais,* comme le disent les paysans des environs, dans leur patois; c'est-à-dire des hommes doués du vieil esprit *gaulois*, aimant à rire et à plaisanter; ce qui ne les empêche pas d'être, à leurs heures, gens très-positifs, sachant très-bien conduire leurs petites affaires.

Digitized by Google

M. Verjus, clerc de la paroisse, qui doit nous servir de guide, est un homme de quarante-cinq à cinquante ans, grand, pâle, avec une physionomie sans caractère bien prononcé, mais souriante. Nous faisons bientôt avec lui une entrée solennelle sous les dômes des noyers qui ombragent le village de Naves. Il nous précède portant gravement son gigantesque alpenstock comme une crosse d'évêque. En passant, il salue d'un mot aimable les paroissiennes émerveillées de voir le clerc de la paroisse servir de guide à des messieurs qui ne sont pas des abbés. Dès que nous sommes en rase campagne, il entonne, d'une voix de stentor, une chanson qui met en fuite, sur son passage, les oiseaux épouvantés; il chante partout, à propos de tout et de rien, par la force de l'habitude.

Dans la montagne, ce sont ordinairement les animaux, les ânes en tête, qui tracent les sentiers primitifs; l'homme se contente d'emboîter le pas ou d'améliorer le tracé. Le sentier que nous suivons fait le plus grand honneur à l'âne de génie qui en a donné la direction. Il a atteint, sans tâtonnement, à l'apogée de la science de l'ingénieur, qui a substitué aux pentes uniformes les pentes à niveaux variés, beaucoup moins fatigantes.

Notre sentier, ou plutôt celui de l'âne, coupe la montagne de flanc, par des rampes de différents degrés, côtoie la lisière des bois, serpente dans les pâturages, visite le chalet Chapuis d'où nous découvrons déjà une très-jolie vue sur les bassins des lacs d'Annecy et de Genève. Il monte ensuite dans un bois de sapins, traverse le Plan de l'écureuil, clairière de quelques mètres de surface, et de là se dirige presque horizontalement vers les rochers où grimpe le Grand-Montoir, sentier rocailleux, abrupt, mais dans lequel le pied rencontre des points d'appui solides. Quelques zigzags sur le flanc de la montagne nous amènent à l'entrée d'un défilé défendu par deux tours gigantesques qui se profilent au-dessus de nous dans l'azur du ciel. Après

Digitized by Google

avoir jeté un dernier regard sur les talus vertigineux que nous dominons, nous franchissons sans trop d'hésitation le Pas des Contrebandiers, étroite corniche de quelques mètres de longueur qui longe un rocher à pic au-dessus d'un précipice. Pourquoi ce passage, qui abrége considérablement la montée au chalet du Blandet établi sur le Parmelan, n'a-t-il pas été rendu plus accessible aux touristes et praticable même pour les animaux? L'argent a manqué probablement aux constructeurs du chalet du Blandet pour attaquer le rocher par le fer et la poudre. Le Club Alpin Français ne tardera pas sans doute à ouvrir une voie sûre et commode aux touristes futurs.

Au dernier contour, la chaîne étincelante des grandes Alpes se dresse brusquement devant nous. Électrisés par ce spectacle, nous franchissons lestement les gradins rocheux qui nous séparent du sommet du Parmelan.

Au Signal, observatoire haut de 1,835 mèt., nous découvrons deux vastes tableaux d'une saisissante opposition de formes et de couleurs : d'un côté, à quelques mètres au-dessous de nous, les vagues immobiles d'une mer de rochers nus, crevassés, d'un aspect étrange et désolé, se perdant dans un entassement titanique de montagnes couvertes de pâturages, hérissées de noirs sapins ; plus haut, dans les régions éthérées, des dômes, des pics étincelants de neige, des glaciers éternels resplendissants de lumière, la grande nature alpestre, dans son immobilité tourmentée, dans sa sauvage et muette grandeur; de l'autre côté, un abîme verdoyant, les méandres argentés des rivières au fond des vallées, les molles ondulations des collines revêtues de pampres verts, les plaines dorées par les moissons, les contours azurés des lacs enchâssés dans l'émeraude des prairies et l'ombre des montagnes, les lointains noyés dans une vapeur vermeille; plus près de nous, les clochers des villages, les tours des cités, le bruit des cloches et des clairons, le mouvement, la vie de la civilisation au sein d'un

Digitized by Google

riche et riant paysage. Malgré le contraste de lignes et de couleurs qu'offrent ces deux tableaux, ils forment un ensemble empreint d'une majestueuse et puissante harmonie. Les hautes cimes se relient aux montagnes secondaires, celles-ci s'enchaînent aux plateaux moins élevés qui descendent par gradins ou par de longues ondulations jusque dans les plaines et les vallées. Le soleil, qui rayonne sur cet océan de montagnes, fond les différentes nuances sous des glacis dorés.

Ébloui par ce splendide panorama, j'ai de la peine à reconnaître les divers sommets qui se pressent les uns contre les autres.

Peu à peu les plans deviennent plus distincts, et je puis placer des noms sur les principales sommités.

Au nord, l'horizon est borné par une haute muraille; c'est le Jura, cette chaîne uniforme qui court du Rhône au Rhin. A ses pieds parsemés de villes et de villages, s'étend la nappe bleuâtre du Léman, que coupe en deux parties la crête tranchante des Voirons, un des plus beaux belvédères de la Haute-Savoie. A sa droite, se dresse le massif confus des Alpes du Chablais, avec leurs ramifications désordonnées, sillonnées en tous sens de gorges et de vallées. De ce massif émergent, vers les frontières du Valais, les Dents d'Oche, sentinelles géantes, qui semblent veiller sur les eaux françaises du lac. Entre les Voirons et le Salève, qui se relie au Parmelan par le plateau des Bornes, s'ouvre la riche vallée de l'Arve, dans laquelle se précipitent les eaux sauvages descendues des glaciers. Sur les premiers gradins du plateau des Bornes, j'aperçois la ville de la Roche et sa vieille tour, perchée sur la roche de forme tarpéienne qui lui a donné son nom. Mon œil rase les premiers contre-forts du Môle, il cherche Bonneville et ne le trouve pas. Cette ville est cachée par les avant-monts du Faucigny.

Du fond de la vallée de l'Arve mes regards remontent au plan incliné des lapiaz du Parmelan, qui s'avancent sem-

Digitized by Google

blables aux flots pétrifiés d'une marée montante, jusqu'au-dessus de la gorge d'Ablon, dont la forêt séculaire était autrefois hantée par les ours. Çà et là, sur cette mer de pierre, apparaissent, comme des mâts de vaisseaux engloutis, des squelettes de pins dépouillés de leurs feuilles et de leur écorce, blanchis par les années ou frappés par la foudre.

Du plateau des lapiaz mon œil se dirige vers l'ouest. J'escalade l'amphithéâtre tourmenté des hauts sommets du Faucigny. Au milieu d'un dédale de combes verdoyantes, de pentes fauves, d'arêtes dénudées ou dentelées de sapins, je distingue le Vergy, qui renferme aussi des lapiaz, le pic de Jalouvre, le Buet, la Pointe-Percée et ses deux créneaux, à travers lesquels le soleil lance ses flèches d'or, à certains jours de l'année. Au-dessus du sombre rideau des Aravis, sous l'azur d'un beau ciel, se dresse le monarque géant des monts européens, le Mont-Blanc, entouré de son immense cortége d'aiguilles granitiques, de dômes, de pyramides glacées.

Qui pourrait dire avec sûreté les noms de tous ces glaciers? J'entrevois aux dernières limites de l'horizon, dans la direction des Alpes bernoises, une pyramide tronquée, enveloppée d'un voile transparent : c'est peut-être la Jungfrau. A la gauche du Mont-Blanc je distingue nettement l'Aiguille d'Argentière, l'Aiguille-Verte, l'Aiguille du Moine; à droite, les Aiguilles de Bionnassay et du Miage, le Mont-Pourri; vers le Sud, la Vanoise, en Tarentaise; les Aiguilles d'Arve, en Maurienne; les Écrins, le Pelvoux, le Belledonne, en Dauphiné; le massif de la Grande-Chartreuse, avec le Grand et le Petit-Som; plus près de nous, le Nivolet et la Dent du mont du Chat, à la base duquel s'étale le poétique lac du Bourget.

Debout sur les bords du talus vertical du Parmelan, je plonge directement mes regards dans la combe de Dingy-Saint-Clair, dont la fontaine miraculeuse rendait la vue aux aveugles; ils s'égarent dans la pittoresque vallée de

Digitized by Google

Thônes, qui fut témoin de la charmante idylle de Rousseau et des demoiselles Galley et de Graffenried; ils remontent d'eux-mêmes la croupe boisée du Veyrier, pour redescendre sur les rives du lac d'Annecy, bande d'azur, qui semble tombée du ciel au milieu d'un cirque de montagnes verdoyantes. Le Semnoz déferle sur le plateau des Bauges, où se dresse en pyramide le gigantesque écueil du mont Rosanne. Au-dessus de ce riche plateau, la Sambuy soulève ses puissantes mamelles; à sa gauche, la grande vague rocheuse de Duingt cache au fond d'un de ses plis le vallon boisé d'Entrevernes, qui porte du charbon fossile dans ses flancs. A ses pieds, le château de Duingt flotte sur les eaux du lac, dans son nid de verdure, en face de la station lacustre du Roselet.

Plus loin, les sommets austères et tourmentés du Trélod, du Charbon, de l'Azcalou, de l'Étoile, tourbillonnent en cercle vers l'extrémité du lac. Mais quelle est, en face de moi, cette énorme et bizarre silhouette, qui ressemble à une mitre d'évêque du moyen âge coiffée d'un bonnet phrygien? C'est le profil de la Tournette, qui, vue de face depuis la plaine, figure, ainsi que je l'ai dit, une grosse tour carrée; tant la physionomie des montagnes change, suivant le point ou l'altitude d'où on les contemple. Le Fier, qui miroite au-dessous de moi, attire mes regards. En m'abandonnant aux capricieuses sinuosités de son cours, je rencontre les gorges souterraines, hier inconnues, aujourd'hui célèbres, qui portent son nom. Le château de Montrottier les domine de toute la hauteur de son donjon féodal. Je traverse les plaines fécondes de Rumilly, et je me trouve en présence d'une faille énorme qui sépare la montagne du Gros Foug de la montagne des Princes. Là s'ouvre le val étrange et merveilleux que le Fier parcourt avant de se jeter dans le Rhône dont j'entrevois le bassin délimité par la grande chaîne du Colombier. Revenant en arrière, je franchis le mont Vuache. Sur les pentes de la route de

Digitized by Google

Genève, j'aperçois distinctement les quatre tours crénelées du pont de la Caille, et son réseau de fil de fer qui se balance comme un hamac sur un gouffre profond de 200 mèt. Plus bas, le manoir de Monthoux me montre la tour où coucha Henri IV. Je salue en passant le château bâti par le seigneur de Valbonne, fils de l'illustre président Favre et frère de l'académicien Vaugelas. Je distingue au milieu des arbres le petit hameau de Brogny où est né le cardinal du même nom, le président du concile de Constance, et je me repose sur la rive orientale du lac d'Annecy de ma course vagabonde à travers monts et vallées. Je m'arrête à contempler cette cité qui m'est chère, nonchalamment assise sur les bords de son lac, au milieu de ses bosquets, de ses promenades, avec sa couronne de tours féodales, ses clochers aux formes romanes ou byzantines, ses canaux vénitiens, ses obélisques qui lancent dans les nues la fumée de l'industrie. J'entends la voix connue de la grosse cloche de Notre-Dame de Liesse, et les sons guerriers d'une musique militaire qui partent du vieux donjon des comtes de Genevois.

Le soleil incline à l'horizon. De grandes ombres sur lesquelles glissent des jets lumineux descendent du versant oriental du Semnoz et des montagnes prochaines. Vers les monts bleuâtres qui s'abaissent à l'horizon, le ciel empourpré resplendit au-dessus d'un réseau transparent de vapeurs dorées. Le flot des teintes sombres monte insensiblement sur le versant opposé des montagnes secondaires, tandis que le soleil dessine en traits de feu le relief et les contours de leurs sommets qui brillent comme des îles de lumière dans l'obscurité. Ils s'éteignent successivement dans la brume. Les pics lointains des grandes Alpes s'effacent à leur tour en nuances rosées, devant la splendeur incandescente du Mont-Blanc. Semblable à un volcan en éruption, le Géant paraît lancer au soleil les traits enflammés qu'il en reçoit. Mais l'astre disparaît peu à peu derrière

Digitized by Google

les montagnes. Son dernier rayon se précipite dans les profondeurs du ciel : le roi des Alpes prend une teinte rosée, puis violacée, à laquelle succède une pâleur mortelle. Cependant le ciel s'illumine de nouveau ; il lui envoie, comme un suprême adieu, un reflet rosé qui éclaire vaguement son front. Le Mont-Blanc semble renaître ; mais il perd bientôt cet éclat emprunté et reprend son aspect glacé.

Le silence et la paix règnent sur la nature assoupie ; aucun bourdonnement d'insecte, aucun chant d'oiseau ne se fait entendre dans cette solitude, où l'on ne voit guère que les corneilles monter des lapiaz dans le ciel, comme des oiseaux de mauvais augure. Les voiles du crépuscule deviennent de plus en plus sombres. Les montagnes semblent rentrer dans le chaos, d'où elles sont sorties. Je songe aux terribles convulsions qui ont dû agiter cette contrée, la plus accidentée de l'Europe, lorsque les Alpes se sont élancées, du sein de la terre, dans les hautes régions de l'atmosphère. Je bénis la Providence d'avoir été appelé à la vie à une époque où les montagnes ne bondissent plus comme les béliers, et les collines comme les agneaux ; où ma patrie, dépouillée d'une partie de la sombre toison de sapins qui la couvrait presque entièrement, conserve encore une riche parure d'arbres différents et de cultures variées. Dans quelques années la Savoie aura probablement perdu sa belle chevelure d'arbres de haute futaie. La hache égalitaire de le civilisation aura complétement détruit le chêne qui était sacré pour nos ancêtres. Les noyers qui abritent nos villages seront transformés en bois de fusils. Le châtaignier, qui a fourni la principale nourriture de nos pères, sera réduit à l'état de carton, ou de teinture pour tanner les peaux ou noircir la soie. Les sapins, pour peu que l'émancipation complète de la commune s'en mêle, seront presque tous convertis en mâts de navire et en planches. Nos montagnes seront aussi chauves que les montagnes les plus chauves de France et de Navarre ; et nos colli-

Digitized by Google

nes et nos plaines présenteront l'aspect d'un vaste jardin de presbytère, planté de pommiers du Canada et de poiriers en quenouille.

Tout à coup une mélopée vibrante et prolongée dans laquelle je distinguais ces mots : « Oh ! oh ! Libot ! Libot ! » se fit entendre. « C'est la voix du père Clavel, » me dit le guide; « il invite son petit troupeau de vaches et de chèvres à se rendre à l'étable. Il est propriétaire du chalet du Blandet qui est tout près de nous. C'est un vieux de la vieille brigade de Savoie, redevenu berger. » Aussitôt que le père Clavel nous aperçoit, il vient nous offrir l'hospitalité. Au demeurant, c'est un petit homme d'une soixantaine d'années, gris de la tête aux pieds; vêtements gris, yeux gris, cheveux gris, barbe grisonnante. Il a la tête carrée, la physionomie franche et ouverte d'un Savoyard de la vieille roche. Il nous fait gracieusement les honneurs de son wigwam enfumé, divisé en deux compartiments, dont l'un est affecté à son bétail, et l'autre réservé pour lui et pour son jeune fils. Un feu clair brille dans le foyer creusé dans le sol. Volontiers nous nous en approchons. Le père Clavel nous offre de partager son frugal souper, sa soupe de riz au lait crémeux qui écume dans une grande marmite, son pain bis, son beurre, son fromage, tout ce qu'il possède. Nous l'invitons, à notre tour, à goûter de nos provisions. Aussi faisons-nous un excellent souper assaisonné d'un vif appétit et de beaucoup de gaieté. Sous l'influence d'un petit vin blanc mousseux de Gaillac, le père Clavel nous raconte comme quoi il possède 200 hectares de terrain sur le Parmelan, qui n'ont coûté que 1,000 francs. « Le terrain ne serait pas cher, ajoute-t-il, s'il n'y avait pas tant de lapiaz et s'il y avait un peu plus d'herbe. Je puis nourrir ici une douzaine de vaches et quelques chèvres. C'est assez pour moi et ma famille. Je serais heureux, sans les rats qui dévorent mon beurre et mon fromage, et sans les crevasses des lapiaz qui me font périr, chaque année, une ou deux

Digitized by Google

bêtes. Malgré tout cela, je connais bien des gens plus malheureux que moi. Au reste, je suis déjà vieux. Je ne demande à Dieu qu'une chose, qu'il me conserve la santé jusqu'à la fin. J'ai bientôt fait mon temps de service en ce monde. Quand le Père éternel m'appellera pour passer l'inspection dans l'autre, je tâcherai de n'avoir pas le sac de ma conscience trop chargé, afin de pouvoir défiler honorablement la parade du côté des honnêtes gens.

« — En attendant la grande inspection, lui dis-je, il n'y aurait pas de mal à ce que vous cherchiez à améliorer votre position et celle de vos enfants. Si vous élargissiez le sentier du Grand-Montoir, si vous ajoutiez une chambre de plus à votre chalet, vous auriez des visiteurs qui vous apporteraient de l'argent. — J'ai déjà pensé bien souvent à tout cela ; mais les gros sous font défaut ; il faudrait avoir des voyageurs pour avoir de l'argent, il faudrait de l'argent pour avoir des visiteurs. Je ne sais comment m'y prendre. Cependant, si j'étais aidé, je pourrais faire quelque chose, et les voyageurs viendraient certainement... Tous ceux qui montent au Parmelan sont enchantés de voir une montagne aussi curieuse. Tenez, j'ai reçu deux fois dans mon chalet un des plus savants évêques de France, Mgr Dupanloup ; il a même mangé de mon pain et de mon fromage et ne les a pas trouvés mauvais. Il avait l'air de prendre un grand plaisir à regarder toutes ces sommités. Il est vrai qu'il est né dans la montagne, et, quand on est de la montagne, on a beau être évêque, on la revoit toujours avec bonheur. D'ailleurs les grands esprits sont comme les aigles, ils aiment à planer sur les hauteurs. J'ai eu aussi plusieurs fois la visite de monsieur le comte et de madame la comtesse de Menthon, de cette bonne dame qui a passé sa vie à faire du bien, et qui est morte en allant soigner, en Suisse, les soldats de Bourbaki. La charité et le dévouement sont un héritage dans cette famille. N'est-ce pas saint Bernard de Menthon qui a renversé l'autel élevé au

Digitized by Google

Démon sur le Grand Saint-Bernard, qui en a chassé des espèces d'Arabes qui détroussaient les voyageurs, et qui a remplacé ces mécréants par des chiens qui portent du pain et de l'eau-de-vie aux malheureux égarés dans les neiges? Le château d'où il s'est échappé, afin de ne pas épouser une très-jolie demoiselle, qui l'aurait probablement gêné dans l'exécution de ses projets, n'est pas bien loin d'ici. Le Parmelan est très-bien avoisiné. Notre grand saint François de Sales n'a-t-il pas vu le jour à Thorens qui touche presque au Parmelan? Nous avons là de bons modèles à imiter. »

Le père Clavel ayant achevé son homélie, nous sortîmes du chalet pour consulter les astres sur le temps probable du lendemain. Jamais la voûte du ciel ne m'avait paru aussi profonde, les étoiles aussi brillantes, aussi nombreuses. Sur les observatoires aériens des hauts sommets, dégagés de vapeurs pendant la nuit, l'œil pénètre plus profondément dans l'espace et découvre des mondes nouveaux dans les champs successifs de l'infini...

Fatigué de ce spectacle qui écrase l'intelligence humaine, je me mis à regarder tour à tour les glaciers qui m'apparaissaient à l'horizon, vaguement éclairés par les paisibles rayons de la lune, et le sombre miroir du lac d'Annecy, qui reflétait la lueur des étoiles et un large sillage de douce lumière. Soudain un long serpent de feu s'élance du sein des eaux dans les airs. Une lueur rougeâtre embrase l'île des Cygnes et se répand sur les flots; des embarcations enguirlandées de lanternes de différentes couleurs sortent du grand canal. Nous assistons à une de ces fêtes vénitiennes mêlées de chants ou de symphonies que les nombreuses sociétés musicales d'Annecy improvisent dans les belles soirées d'été.

Ce spectacle inattendu avait excité l'entrain du père Clavel. « Ah! vous allumez vos lanternes là-bas? vous mettez le feu aux flammes de Bengale? vous lancez des fu-

Digitized by Google

sées? Attendez : nous allons vous répondre. » Il court vers son chalet, accompagné de notre guide, heureux d'avoir l'occasion de placer une nouvelle chanson. Tous les deux reviennent bientôt, coiffés de souches et de branches de vieux pins résineux. Le jeune Clavel, ne pouvant dormir, se lève; il annonce son arrivée par un coup de pistolet qui nous fait tressaillir; il brandit un tison enflammé qui est placé sous les branches et les souches de pins amoncelées dans l'endroit le plus apparent. Elles s'embrasent au souffle du vent du soir; la flamme limpide et pétillante de notre feu de joie s'élève en tourbillonnant dans les airs.

Enveloppé dans sa capote grise, le père Clavel entonne, à pleins poumons, une chanson de bivouac que le clerc Verjus accompagne en faux-bourdon. Les chanteurs passent des chansons aux complaintes, des complaintes aux chansons, jusqu'à ce que leur répertoire soit complétement épuisé. Le sacristain Verjus, qui ne veut pas avoir le dernier mot, termine la soirée musicale en chantant un *Ave, maris stella*, aux étoiles, qui, heureusement pour elles, sont trop éloignées pour l'entendre.

Le concert fini, nous nous disposons à regagner le chalet; mais nous sommes arrêtés par les yeux flamboyants d'un monstre qui court en zigzag dans la direction du Rhône. Il s'enfonce dans les entrailles de la terre et ne reparaît plus. Nous venons d'entrevoir une locomotive se dirigeant sur Genève, entraînant à sa suite un convoi de chemin de fer dans un tunnel... On ne peut songer sans effroi qu'un de ces mastodontes de l'industrie humaine doit s'élancer, dans deux ou trois ans, sur la croupe voisine du Salève. Ce sera alors le moment pour les touristes qui n'aiment pas à voir la fumée des locomotives se mêler aux nuages, qui se plaisent à contempler les beautés de la nature, loin de la foule, dans le silence et le recueillement, de venir se réfugier sur le sommet du Parmelan!

Décidément nous nous acheminons vers le fenil où nous

Digitized by Google

devons passer le reste de la nuit. Nous y arrivons à la file, au moyen d'une échelle qui n'a pas été pour nous l'échelle de Jacob, l'échelle des songes.

Nous nous disposons en éventail sur le foin, mon compagnon, le clerc Verjus et moi. La consigne était de se taire et de dormir; mais nous avions compté sans les vaches et les chèvres qui couchent au-dessous de nous, et dont nous ne sommes séparés que par quelques planches mal jointes. Les vaches poussent de sourds mugissements, les génisses de profonds soupirs, comme si elles avaient des peines de cœur; les chèvres agitent leurs sonnettes; il ne manque à ce concert que la voix du ténor dom Pourceau lançant, au milieu de ses graves grognements, son ut de poitrine. Cependant le calme renaît dans l'étable, la fatigue ferme nos paupières. Nous dormions depuis deux ou trois heures, quand la cloche de la maîtresse vache se mit à tinter. Notre sacristain, à moitié réveillé, croit entendre la sonnerie de son église; il saisit le pied de mon ami, pensant empoigner le montant de l'échelle pour descendre et se rendre à son poste. Il reconnaît son erreur, se confond en excuses.—Réveil général.

— Que faire dans un lit quand on ne peut plus dormir, à moins qu'on ne se lève? C'est ce que nous faisons. L'aube commençait à blanchir les hautes cimes. Nous quittons sans regret notre couche herbacée. Tout près du chalet, quelques chèvres se livraient des combats singuliers à cornes courtoises. Elles se levaient sur les pattes de derrière, courbaient gracieusement la tête et se frappaient en cadence. D'autres chèvres les regardaient faire, jusqu'à ce qu'elles prissent elles-mêmes part à la lutte. Mais un autre spectacle vient captiver notre attention. Nous courons vers le Signal, pyramide de pierres amoncelées, établie par les ingénieurs topographes sur une éminence, et qui constitue un excellent poste d'observation. Une lueur d'un rouge incandescent enflamme une grande partie de l'orient, elle s'étend peu à peu en cercle vermeil sur tous les points de

Digitized by Google

l'horizon et se fond en nuances rosées dans la partie supérieure de la voûte céleste. Les vallées, les bassins des lacs sont encore couverts d'un voile crépusculaire. A la lumière rougeâtre succède bientôt un foyer de lumière dorée qui rayonne derrière les neiges encore pâles des grandes Alpes. Le flot d'or monte; quelques jets de lumière illuminent successivement les pics lointains; leur éclat devient de plus en plus vif; des aigrettes irisées couronnent d'une auréole le dôme du Mont-Blanc. Le soleil apparaît au-dessus des glaciers, il s'élève, il brille dans toute sa splendeur. Ses rayons visitent tous les monts secondaires et descendent, pareils à des gloires, dans la pénombre des vallées : la terre semble sortir du chaos; on croirait assister à la genèse du monde; tout s'illumine, tout renaît : le soleil, c'est la vie.

Le père Clavel ne tarda pas à nous rejoindre; contrairement à ses habitudes, il avait mal dormi; il avait été préoccupé de la sérénade que ses bêtes nous avaient donnée. Il s'était d'abord repenti, ce brave homme, de n'avoir pas attaché du foin aux battants de leurs sonnettes, comme il l'avait fait récemment pour procurer un sommeil tranquille à de jeunes demoiselles qui avaient reposé sur son fenil. Puis il avait réfléchi que cette précaution ne nous aurait pas préservés des mugissements de ses vaches, et il était arrivé à cette conclusion pratique qu'au lieu d'agrandir son chalet, il fallait en bâtir un autre à quelque distance du sien, afin que les voyageurs pussent dormir en paix à l'avenir.

Les heures passent vite au Parmelan. Notre guide nous fait observer qu'il est temps de partir, si nous désirons traverser la mer de Rochers. Avant notre départ, le père Clavel veut absolument nous montrer un abri destiné à ses chèvres et que le temps a creusé dans le rocher à pic qui domine la vallée. A son point de vue, cet abri est la plus belle curiosité de son domaine. Bien que nous nous défiions

Digitized by Google

des curiosités du père Clavel, nous dévalons avec lui sur le versant occidental de la montagne, jusqu'au bord de l'abîme. Là nous observons à une distance respectueuse une très-longue plate-forme d'un mètre de largeur, dans les endroits les plus étroits, établie dans la paroi tendre d'un énorme rocher qui surplombe et se courbe en voûte au-dessus de la corniche. C'est dans ce refuge que le jeune Clavel conduit ses chèvres, quand elles sont poursuivies par des chiens de chasse qui les prennent pour des chamois, tant elles sont agiles, ou qu'elles sont menacées par la tempête qui gronde souvent dans ces hauts parages. Quelques pieux suffisent pour barricader l'entrée de l'étable aérienne, et les chèvres, rangées sur leur corniche, comme des hirondelles sur le bord d'un toit, sont confiées à la garde du précipice.

Nous nous acheminons vers la mer de Rochers ; le père Clavel insiste énergiquement pour nous accompagner; il conduira en même temps son troupeau au seul pâturage qui verdoie au milieu des lapiaz. Le soldat-berger fait aussitôt l'appel de ses soldats cornus, suivant son expression ; il les passe en revue en leur présentant un irrésistible morceau de sel qu'il leur donne à lécher à leur passage. Son lieutenant, c'est-à-dire la vache la plus grosse et la plus intelligente de la troupe, se range à ses côtés. Le capitaine Clavel donne le signal du départ en prononçant ces mots d'une voix ferme : « *Avanti per fila a destra.* » A ce commandement donné en italien, parce que le père Clavel a appris l'exercice dans la langue de l'Arioste, toutes les vaches et les chèvres se mettent en mouvement à la file comme un seul homme. Ces animaux, bien que savoyards, comprennent l'italien. L'escadron des chèvres placé sous les ordres du jeune Clavel ouvre la marche en gambadant. Les vaches et les génisses descendent lentement et en bon ordre le sentier rocailleux qui mène au pâturage. Nous formons l'arrière-garde avec un jeune taureau qui

Digitized by Google

bondit sur le flanc de la troupe. Rien de plus pittoresque que le défilé de ces animaux de différentes couleurs, échelonnés dans les plis et sur les arêtes des rochers.

A mesure que nous avançons dans les lapiaz, qui nous ont apparu à distance sous l'aspect de légères ondulations coupées par des crevasses, nous sommes étonnés de la variété de formes qu'ils peuvent revêtir. Non loin du chalet, nous nous arrêtons devant une énorme roche fendillée représentant, à s'y méprendre, une tour en ruines. A sa base nous remarquons l'embrasure d'une porte parfaitement dessinée avec des montants perpendiculaires couronnés d'un arc surbaissé. Dans la partie supérieure de la tour, une fenêtre géminée, à moitié détruite, laisse entrevoir une magique perspective sur la vallée du Fier. Des blocs carrés, qu'on croirait détachés d'une vieille muraille, sont amoncelés dans une excavation creusée au pied du donjon; l'illusion est complète; nous marchons sur un souterrain effondré.

Plus loin, un puits de plusieurs mètres de circonférence se montre béant sous nos pas. Nous sommes péniblement impressionnés en découvrant, dans le fond, au lieu d'une eau limpide, une épaisse couche de neige déposée par l'hiver. Cette neige à demi congelée est découpée par tranches qu'on expose au soleil pour les faire fondre. L'eau qui en découle, recueillie dans des troncs de sapins creusés, constitue l'unique boisson des hommes et des animaux qui habitent cette Arabie pétrée. Le sol incliné est tellement criblé de fentes, de canaux, de trous dont la profondeur est inconnue, que les eaux pluviales se perdent dans l'intérieur de la montagne pour former les nombreux ruisseaux qui jaillissent de ses flancs.

Quoique les alentours du sentier que nous parcourons ne soient pas les plus accidentés de ce monde fantastique, nous découvrons à chaque instant, à une certaine distance, des espaces rocheux complétement nus, miroitant comme

Digitized by Google

des champs de névés au milieu des crevasses. On croirait voir un mirage de la Mer de glace. Ailleurs, ce sont des murailles lézardées, couronnées de pins, surmontées de pyramides tronquées ; des amoncellements de ruines, de temples, de fortifications ; quelque chose comme les décombres d'une ville babylonienne.

Le sentier que le père Clavel a construit avec beaucoup de peine, dans ces dédales calcaires, expire dans une bande de terrain parsemée de terre végétale, de touffes d'herbes vertes, de fleurs brillantes, de blocs de rochers tapissés d'arbustes. C'est la terre promise des vaches et des chèvres. Nous les abandonnons à leur heureux sort ; elles n'ont garde de s'égarer. Nous continuons, je ne dirai pas notre chemin, il n'en existe plus, mais notre marche sous la direction du jeune Clavel et de son père qui porte allègrement notre sac et ses soixante-quatre ans. Nous avançons difficilement sur le sol bouleversé, enjambant les petites crevasses, tournant les grandes, escaladant des murs cyclopéens, nous balançant, comme des équilibristes, sur des arêtes aussi tranchantes que des haches de silex. Le petit chevrier qui nous précède navigue avec une étonnante dextérité sur cette mer houleuse, les deux pieds noyés dans les sabots de son père. Rencontre-t-il un obstacle infranchissable, il crie : « Halte ! tournez à gauche, tournez à droite. » Le père Clavel vérifie la nature de l'obstacle et, de sa voix la plus forte, il nous donne, suivant la situation, les commandements qu'il adresse à ses chèvres : *Avanti*, *dietro*, *per fianco destro*, *per fianco sinistro*. — Nous exécutons ces diverses manœuvres sous un soleil ardent, dont les rayons, réverbérés par les différentes faces des rochers, nous lancent des bouffées de chaleur et des éclats de lumière qui nous font penser vaguement aux sables du Sahara.

Pour nous aider à prendre patience le père Clavel nous dit que la chaleur que nous éprouvons n'est pas comparable à celle qui se dégage parfois de la surface des lapiaz,

Digitized by Google

dans les chaudes journées de l'été. Le vent qui passe sur cette masse rocheuse est tellement brûlant, à cette époque de l'année, que je suis quelquefois obligé, ajoute-t-il, de coucher en plein air avec mes bêtes. Son souffle fond les neiges que l'hiver accumule dans les anfractuosités. Lorsqu'elles ont peu de profondeur et qu'elles renferment des traces de terre et des détritus de végétaux, un gazon verdoyant apparaît bientôt; il s'émaille de fleurs vivement colorées comme toutes les fleurs de la montagne. La campanule thyrsoïde, les crucifères jaunes se penchent sur le bord des excavations. Le lin des Alpes aux nuances d'outremer, la centaurée bleue des montagnes, des saxifrages s'épanouissent dans les fentes des rocs.

Après bien des marches et des contre-marches nous arrivons à un cirque taillé dans des rochers fendillés disposés par assises. L'arène est gazonnée, jonchée de gentianes et d'orchis odoriférants; des genévriers et des rhododendrons aux feuilles luisantes et aux fleurs rouges courent en guirlandes autour du couronnement de l'amphithéâtre. On dirait un *velarium* de pourpre à demi déployé. Nous nous couchons nonchalamment sur l'arène comme des Romains de la décadence.

Nous prenons quelques instants de repos à l'ombre d'un pin mutilé. Notre guide, qui est à la recherche de points de repère pour ses futures excursions, pousse des exclamations devant un bloc de rocher. — « Venez, messieurs, s'écrie-t-il, venez voir un autel, un autel sculpté! Si monsieur le curé était ici avec ses vases sacrés, je pourrais vous servir une messe; il n'y aurait qu'à allumer ces deux pins morts qui tiendraient lieu de flambeaux. » Nous nous approchons du bloc signalé par notre guide; il a effectivement la forme d'un autel recouvert d'un tapis ouvragé, avec des plis réguliers tombant de chaque côté. Le clerc de Naves ne pouvait en croire ses yeux; il passait les doigts dans les cannelures polies des plis, et il se répétait à lui-

Digitized by Google

même : Ce doit être quelque tailleur de pierre qui s'est amusé à sculpter cette nappe d'autel. Nous eûmes beaucoup de peine à le convaincre que ce travail était dû à la main du temps.

Nous touchons à la zone de pâturages qui borde les lapiaz; les pins vivants deviennent plus nombreux, les pins desséchés plus rares. Je ne connais rien de plus navrant que la vue de ces squelettes de pins aux bras tordus par l'ouragan, debout sur un rocher aride, supportant encore les coups de la tempête après leur mort, et ayant auprès d'eux un ou deux rejetons qui végètent misérablement sur la poussière de leurs ancêtres. Heureux les pins desséchés dont le tronc blanchi repose en paix dans la tombe que le temps a creusée dans le rocher! Nous avons rencontré sur notre passage un grand nombre de ces tombes fleuries par les rhododendrons.

Le touriste qui visite, pour la première fois, le monde étrange des lapiaz se demande naturellement quel est l'agent mystérieux qui a creusé ces milliers de fissures, de canaux rayonnant dans tous les sens, qui a fouillé ces puits, taillé ces pyramides, aiguisé ces arêtes.

— C'est le Démon, répond la légende. Ce désert était autrefois couvert de terre végétale, de riches pâturages; mais ceux qui les possédaient ont commis des injustices, des crimes; le Démon a bouleversé leur propriété, et il a laissé les traces de ses griffes dans les crevasses des rochers qui sont un monument de la vengeance céleste.

C'est le frottement des glaciers, aidés par les agents atmosphériques, qui a fait tout ce travail, répondent à leur tours quelques géologues. Les grandes anfractuosités, reprennent d'autres géologues, se sont produites dans les convulsions qui ont brisé l'écorce de la terre, aux premiers âges du monde : les canaux secondaires, les puits isolés sont le résultat de la collaboration des brouillards chargés d'acide carbonique et des eaux pluviales. Elles

Digitized by Google

coulent depuis des siècles sur ces roches inclinées qui sont apparues à la lumière du jour dans l'état de nudité où elles sont aujourd'hui. Les eaux ont tracé des sillons sur les parties les plus tendres, l'action d'érosion de la pluie et de la neige, le gel et le dégel, le frottement, les coups de la foudre ont fini par agrandir les moindres fissures et les ont transformées en fentes, en canaux, en crevasses (Tschudi).

Mais voici une autre difficulté géologique non moins ardue. Nous sommes en présence de la caverne de l'Enfer. Cet antre ténébreux doit appartenir au cercle infernal glacé du Dante; car il est plein de glace. — Comment a-t-il été formé? et d'où vient la glace qu'il renferme?

Les géologues de la vieille école ont imaginé différentes hypothèses pour faire comprendre aux profanes la formation des cavernes: les uns l'attribuent à des courants acides qui auraient dissous le calcaire; d'autres à des courants souterrains qui se seraient fait jour à travers l'écorce du globe pendant qu'elle était encore molle; selon d'autres, les grottes sont des boursouflures produites par le dégagement des gaz intérieurs. Les géologues de la jeune école soutiennent, au contraire, que l'existence des cavernes est due aux dislocations primitives du globe et leur agrandissement à l'action des eaux. Les physiciens ne sont pas plus d'accord que les géologues, quand il s'agit d'expliquer la présence de la glace dans les cavernes. Selon des physiciens très-respectables, sous l'influence de la circulation de l'air qui passe sur l'eau suintant des rochers, une partie de cette eau se vaporise et enlève de la chaleur un reste qui se solidifie. Dans l'opinion d'autres physiciens non moins respectables, la glace s'élabore, même dans les grottes qui n'ont pas de courants d'air. Le froid de l'hiver, disent-ils, se précipite en vertu de sa pesanteur dans l'intérieur de la grotte. Au printemps, l'air chaud peut aller déloger l'air froid plus pesant que lui. Les eaux provenant des pluies et de la fonte des neiges qui entrent dans le

Digitized by Google

réservoir, s'y accumulent, au contact de l'air glacé, en masse solide plus ou moins considérable. Nous livrons la question non encore résolue de la formation des glaces dans les cavernes, à l'étude des physiciens du Club Alpin, et nous nous glissons sur le plan incliné de la caverne de l'Enfer à la suite de notre guide. Nous franchissons à moitié chemin un rocher vertical de plus d'un mètre de hauteur, et nous foulons un plancher de glace; des stalactites glacées sont suspendues à la voûte de l'antre et des stalagmites surgissent du sol. Nous allumons une bougie, mais sa clarté est insuffisante pour pénétrer les ténèbres qui nous environnent. Nous avançons avec précaution en sondant le terrain avec nos bâtons ferrés. Après avoir fait quelques pas en avant, nous nous arrêtons en pensant à ce touriste d'Annecy qui, étant dans la même situation que nous, avait senti son bâton s'enfoncer dans le vide au moment où il allait avancer le pied, et resta, immobile d'effroi, sur les bords du gouffre. Saisis par l'atmosphère froide et humide dans laquelle nous sommes plongés, nous nous hâtons de revenir à la lumière et à la chaleur.

Notre guide nous propose de nous conduire dans d'autres glacières semblables à celle de l'Enfer, dans une, entre autres, où la glace est tellement dure, tellement compacte, qu'une sorcière d'un village voisin l'employait pour produire de la grêle au moyen de quelques paroles magiques : elle pouvait ainsi dévaster à volonté les champs des personnes qui lui refusaient l'hospitalité. « Vous n'auriez rien eu à craindre de cette sorcière, dis-je au père Clavel. Votre domaine ne souffre guère de la grêle : d'ailleurs vous offrez l'hospitalité à tous ceux qui se présentent, même aux chamois. — Quant aux chamois, c'est vrai. Un soir que je faisais rentrer mes bêtes à l'étable, je crois apercevoir à travers le brouillard un voyageur sur le sommet d'un rocher, cherchant à découvrir son chemin au milieu des sapins. Je lui crie de toutes mes forces : Venez donc par ici,

Digitized by Google

on vous hébergera!..... Mon voyageur lève la tête, siffle comme un voleur et part comme un éclair, suivi de toute une bande. C'était un chamois placé en sentinelle perdue, qui, entendant mes cris, avait sifflé le signal du départ à ses camarades. Quand les chamois sont poursuivis par les chasseurs dans les montagnes voisines, ils viennent quelquefois se réfugier dans les endroits les plus escarpés des lapiaz. Du côté du passage de la Fenêtre, il y a tant de bouleversements et de crevasses que les chiens ne peuvent arriver jusque-là. »

N'ayant pas la prétention de visiter toutes les glacières du Parmelan, nous prions notre guide de nous mener directement à la glacière de l'Haut-d'Aviernoz. Ces cavernes à glace sont ordinairement creusées dans la paroi latérale d'un rocher; celle de l'Haut s'ouvre au milieu des lapiaz, sous les pieds des visiteurs. Qu'on se représente une tranchée de 30 mèt. environ de longueur, sur une largeur de 9 à 10 mèt. pénétrant dans la roche vive à une profondeur d'une vingtaine de mètres. Sur les deux bords, une rangée de pins étendent leurs branches sur le gouffre. Un sentier étroit, vertigineux, serpente sur le talus presque vertical de la tranchée et aboutit à un parvis de glace. A l'extrémité ouverte de la tranchée se développe un grand arc triomphal tel qu'on en trouve dans les églises de village. A partir de l'arc, la partie moyenne de cette crypte naturelle est couverte d'une voûte de rochers dont le couronnement affleure avec le sol des lapiaz, tandis que la partie extrême du souterrain qui forme l'abside est éclairée par un ciel ouvert qui reçoit les rayons du soleil. Des colonnettes de glace, dont quelques-unes gisent en tronçons sur le sol, constituent la décoration intérieure.

Trois heures nous furent nécessaires pour parcourir une partie des lapiaz et pour en visiter les principales curiosités.

Nous ne conseillerons à aucun touriste de se hasarder sans guide et même avec un guide, par un temps bru-

Digitized by Google

meux, sur cette mer de rochers qui compte peu de naufrages, mais où se sont produits quelques incidents désagréables.

Un mois avant notre arrivée, des touristes, surpris par le brouillard, avaient erré pendant quatre heures dans ce labyrinthe, sous la direction d'un vieillard qui en connaissait parfaitement les détours et qui ne put retrouver son chemin. Notre guide, qui les accompagnait comme porteur, avait essayé de chanter un *de profundis* pour égayer la situation; mais cette plaisanterie d'un goût douteux fut très-mal accueillie par les touristes. Épuisés de fatigue, et fort contrariés d'avoir fait une pénible ascension pour jouir d'une belle vue et d'être réduits à voyager, comme Énée, dans un nuage, ils tancèrent vertement le chanteur malencontreux. Le soleil, qui parut un instant au sommet du Parmelan, leur révéla heureusement leur position et leur permit de gagner le chalet du Blandet.

Dans une seconde excursion que nous avons faite au Parmelan, nous avons visité la partie méridionale des lapiaz en suivant la lisière de la pelouse entrecoupée de rochers qui se déroule sur sa crête, et nous avons été plus émerveillés que dans notre première course des beautés grandioses de l'ensemble et des pittoresques curiosités des détails. Eugène Sue, qui les avait contemplées, en avait été vivement frappé. Dans son enthousiasme, en présence de ce spectacle saisissant d'une mer de rochers se reliant, par des pâturages et des sapins, à une mer de glace, il avait manifesté l'intention de faire reproduire, par un célèbre paysagiste, cette page inédite de la nature alpestre, qu'il croyait susceptible d'entrer dans le domaine de la peinture. Il a peint lui-même, sous des couleurs brillantes, dans son roman de *Cornélia d'Alfi*, les profondes impressions que lui avait laissées cette nature pour lui si nouvelle; seulement, ce n'est pas au Parmelan, c'est à la Tournette

Digitized by Google

que s'appliquent ses descriptions. Il n'avait pas le pied montagnard et il était en outre sujet au vertige. Bien qu'il ne se fût jamais assis dans le fauteuil de pierre qui domine la Tournette, il a, grâce à ses souvenirs du Parmelan et aux dessins d'un de ses amis, décrit aussi bien que s'il l'avait vu lui-même le magnifique panorama dont on jouit du sommet de cette montagne. Ainsi Schiller, dans *Guillaume Tell*, avait peint, comme d'après nature, des sites de la Suisse qu'il ne connaissait pourtant que par les récits de sa femme et de Gœthe.

Nous serions très-heureux si notre esquisse du Parmelan pouvait inspirer à quelques-uns de nos collègues l'idée d'en faire un tableau plus complet. En attendant, la sous-section d'Annecy du Club Alpin Français s'est imposé la tâche d'améliorer le chemin pittoresque du Grand-Montoir, qui conduit au sommet de cette montagne, et d'encourager par des subsides l'établissement d'un chalet-abri pour les voyageurs. Nous espérons qu'elle pourra bientôt dire aux artistes, aux savants et aux touristes :

Du Parmelan le chemin est ouvert.

C. DUNANT,
Membre du Club Alpin Français
(section d'Annecy).

Digitized by Google

VI

LE MONT-BLANC

ET LE MONT-ROSE

J'avais déjà fait plusieurs voyages en Suisse, en Savoie et en Dauphiné, explorant leurs vallées les plus célèbres, admirant leurs cascades, et m'élevant jusqu'aux belvédères fréquentés par la foule des touristes. J'avais même visité ceux des glaciers qui avaient bien voulu descendre assez bas, car je me serais gardé alors d'aller les chercher sur les sommets. Je sentais néanmoins qu'il y avait une montagne plus grandiose et plus émouvante que la montagne que je parcourais ; mais j'étais arrêté par un sentiment que je n'oserais avouer, si je ne l'avais vu partager par presque tous mes compagnons, et s'il n'était encore en France le sentiment général. J'avais, si cela se peut dire, le fétichisme des hautes cimes neigeuses : je les adorais... d'en bas, sans me croire digne de jamais m'élever jusqu'à elles. La lecture du premier Annuaire du Club Alpin Français, et surtout les encouragements d'un de nos plus sympathiques collègues, m'enhardirent à faire mieux. Je le soupçonnais bien, soit dans ses paroles, soit dans la relation de ses voyages de Suisse et de Dauphiné, écrite pour notre Club, de dissimuler les plus mauvais passages ; mais je ne me mis pas moins en route, armé de tout mon courage, et bien décidé à affronter

Digitized by Google

des périls et des difficultés redoutables que j'ai depuis été étonné et fort aise de ne jamais rencontrer.

Après avoir visité les beaux glaciers et la pittoresque vallée de la haute Engadine, j'arrivai le 10 septembre au Riffel. Mon objectif était le Mont-Rose, mais, avant d'en faire l'ascension, j'y préludai par différentes promenades. Pour vaincre la difficulté que j'éprouvais à gravir les rochers, et pour me prémunir contre toute velléité de vertige dans mes courses postérieures, je m'acharnai sur le Riffelhorn, ce rocher presque perpendiculaire, qui, faisant face à l'hôtel du Riffel, lui masque le Breithorn. Je l'escaladai plusieurs fois. La vue y est à peu près la même qu'au Gornergratt, mais l'ascension par le chemin habituellement suivi (l'arête orientale et la face qui regarde l'hôtel), sans offrir jamais de bien redoutables difficultés, n'en est pas moins, dans toute sa longueur, un excellent exercice gymnastique. Le 16 septembre, je voulus essayer de l'arête occidentale, plus aisément praticable, sauf en un point, qui, celui-là, présente réellement une très-grande difficulté, et dont M. Devin a raconté l'escalade dans notre premier Annuaire. C'est une large cheminée, absolument perpendiculaire pendant plusieurs mètres, et creusée dans un bloc de granit noir. Les deux parois, lisses et polies, sont trop éloignées l'une de l'autre pour qu'on puisse s'arc-bouter, et celle de gauche offre seule quelques saillies, à peine suffisantes pour y crisper l'extrémité des doigts : encore les premières de ces saillies commencent-elles trop haut pour être à portée de la main. J'avais alors pour guide Daniel Bich de Val-Tornanche, homme hardi, dévoué et exceptionnellement obligeant, avec qui j'avais déjà fait plusieurs promenades. Nous voyant partir pour le Riffelhorn, son frère François et son cousin Jean-Baptiste Bich étaient venus grimper avec nous en volontaires, comme passe-temps et par pur amour du métier. Après de vains efforts pour se hisser par le chemin que je viens d'indiquer, ils furent

Digitized by Google

contraints d'y renoncer : la pluie tombée les jours précédents, ayant transformé la cheminée en gouttière, la rendait plus glissante encore et absolument impraticable. Forcés d'abandonner l'arête, nous jetâmes, sur la face septentrionale, celle qui regarde l'hôtel, un coup d'œil rapide sans y découvrir aucun chemin, et nous nous reportâmes définitivement vers la face opposée, sorte de longue muraille qui tombe à pic sur le glacier de Gorner. Cette face, elle aussi, à l'endroit où elle rejoint l'arête, est sillonnée par une large et profonde fissure, sorte de cheminée qui la déchire perpendiculairement du sommet à la base. Nous glissant sur le flanc de cette déchirure le plus rapproché de nous, nous le longeâmes horizontalement, grâce aux saillies du roc, et nous réussîmes à gagner, au milieu du flanc opposé, une petite plate-forme terreuse, sur laquelle nous pouvions trouver place tous les quatre, à condition que deux d'entre nous restassent une jambe dans le vide ou appuyée sur le rocher. Faute de mieux, mes guides la prirent pour base d'opération, et, ôtant leurs chaussures afin de moins glisser, ils firent de là plusieurs tentatives d'escalade, soit en face, soit à droite et à gauche, sur un espace de quelques mètres. Ces essais n'étaient pas sans danger pour eux, surtout lorsqu'en reculant il fallait retrouver, pour le pied ou pour la main, le faible point d'appui qui avait servi à monter. Le moindre faux mouvement, la moindre secousse, pouvait leur faire lâcher prise et les précipiter droit sur la moraine, à 200 mèt. au-dessous de nous. Je leur proposai de renoncer à notre tentative s'ils trouvaient le danger trop grand. Tous se récrièrent; mes deux volontaires me déclarèrent qu'ils étaient venus là pour leur propre compte, et que, le premier pas fait, le succès devenait pour eux une question d'honneur. Enfin, après une demi-heure d'essais infructueux, J.-B. Bich parvint à se hisser sur la gauche, au-dessus de plusieurs roches de forme arrondie, superposées et presque lisses. La première surtout était difficile

Digitized by Google

à franchir, et n'avait pu l'être par Bich que grâce au secours de ses deux compagnons, qui, levant horizontalement leurs bâtons ferrés, en fixaient la pointe sur d'imperceptibles saillies du roc, et lui donnaient ainsi le point d'appui nécessaire pour se reposer ou s'élancer plus haut. Pendant quelques minutes, Jean-Baptiste disparut à nos regards, mais presque aussitôt il poussa un cri de triomphe, et nous lança une corde dont François s'aida pour le rejoindre. Attaché par les reins et remorqué par eux, je grimpai sans difficulté. Après que la corde, descendue pour la troisième fois, eut ramené trois paires de souliers et nos quatre piolets, Daniel vint compléter la caravane. Le reste de l'ascension s'acheva en quelques minutes, et nous suivîmes modestement pour le retour la route ordinaire, suite de cheminées superposées, mais qui, par comparaison, me parut une allée de parc. Je ne sais si jamais on avait pris avant nous le chemin que je viens de décrire, mais je le recommande, à cause de son originalité, aux grimpeurs qui n'aiment pas les routes battues.

Le lendemain vendredi, à trois heures et demie du matin, accompagné de Daniel et de François Bich, je partais pour le Mont-Rose.

Nous descendîmes sur le glacier de Gorner, guidés par un clair de lune qui, revêtant d'une lumière fantastique l'imposante ligne neigeuse du Lyskamn, des Zwillinge et du Breithorn, semblait en modifier jusqu'aux formes. Du pied du Gornergrat jusqu'au milieu du massif, le glacier, les moraines, les rochers et les pentes de neige durcie s'étaient succédé pendant quatre heures, sans offrir à la marche de difficultés plus grandes que celles qu'on rencontre aux abords des belvédères et des glaciers les plus fréquentés. C'est à peine si Daniel Bich, qui marchait en tête, avait dû tailler, dans un passage plus incliné et plus glissant que les autres, quelques marches pour en faciliter l'accès. Arrivé à ce point de la route, l'impression qu'on

Digitized by Google

éprouvait en se retournant était saisissante, et, tout montagnards qu'ils fussent, mes guides me parurent la partager avec moi. Sous nos pieds s'étendait un blanc tapis de neige encore à moitié voilé par l'ombre. A droite et à gauche, deux gigantesques parois de glace, assez éloignées de nous, mais rapprochées par leur masse, semblaient prêtes à nous écraser. Comme nous, leur pied baignait dans l'ombre, mais leur sommet brillait, déjà doré par le soleil. De ce cadre étroit paraissait se dérouler et fuir devant nous, s'élargissant à mesure qu'il s'éloignait davantage, le plus splendide panorama. C'était, à 1,000 mèt. au-dessous, l'extrémité du glacier de Gorner, et plus loin, au fond du tableau, inondée de lumière, cette chaîne de montagnes rocheuses, aux formes aiguës, aux lignes hardies et menaçantes, qui s'étend du Cervin au Weisshorn.

Bientôt on arrive, sans plus de fatigue ni de mauvais pas, à la dernière pente conduisant au pied des arêtes. Elle est courte heureusement, car tout concourt à en rendre l'ascension pénible : son inclinaison, la neige qui, des parois voisines, s'y accumule, et dans laquelle on entre profondément, son encaissement aussi, qui ne permet pas au vent d'y parvenir. On est à plus de 4,000 mèt. d'altitude. C'est le seul endroit où j'aie jamais éprouvé l'effet de la raréfaction de l'air; aussi n'est-ce que tout haletant, et en me hissant péniblement à l'aide du fer de mon piolet, que j'atteignis le col, appelé aussi la croupe de la montagne. Là commencent les vraies difficultés. Cependant la fatigue y devient moindre, car la neige y est presque toujours bonne; le vent y arrive librement, et la quantité de l'air semble suppléer à sa qualité. Parvenu à ce point, on est encore séparé de la cime par quatre arêtes dont l'ascension demande environ une heure et demie. La première, de glace et de neige, se termine en lame de couteau. A pic, sur la droite, elle forme à gauche un angle d'environ 60 degrés. C'est sur ce revers qu'on taille des pas quand la

Digitized by Google

neige est dure, et, grâce au bâton ferré avec lequel on s'arc-boute, on arrive sans peine à la deuxième arête. Celle-ci, composée de rochers, est presque perpendiculaire de chaque côté. Marcher sur le sommet n'est pas possible, car, loin de présenter nulle part une surface plane, elle n'est qu'une suite de brisures et de flèches. Il faut grimper sur les côtés, tantôt à gauche, tantôt à droite, en s'aidant des pieds et des mains. Cette partie de l'ascension est la plus difficile; elle exige de l'attention et de la prudence, alors surtout que les aspérités du roc sont recouvertes d'une couche de verglas ou de neige fondue. Mais ce qui est le plus émouvant pour le voyageur novice, c'est le passage de petites crêtes de glace larges de 10 cent. à peine, et qui, de chaque côté, plongent dans le vide. Bien que d'un aspect peu engageant, elles ne présentent aucun danger, car elles n'ont jamais plus de 3 ou 4 mèt. de longueur, ce qui permet aux guides de s'établir solidement à chaque bout et de tenir la corde en forme de rampe. Les touristes qui manqueraient d'équilibre pourraient, au besoin, franchir ces crêtes à califourchon. La troisième est une arête de glace, à pic aussi sur chaque face, mais large comme un sentier de mulets. Elle descend d'abord pour remonter ensuite par une pente qui atteint en un point 50 degrés. C'est de beaucoup l'inclinaison la plus rapide qu'on ait à gravir dans l'ascension du Mont-Rose. La quatrième et dernière arête est, en tout, semblable à la seconde, et le sommet de la Dufour-Spitze lui-même n'en est que le prolongement. Il était à cette époque entièrement formé de rochers, dont l'un abritait la traditionnelle bouteille cassée. Nous y parvînmes à 11 h. 1/4.

Un soleil splendide éclairait tout le massif; la température était des plus douces. Au loin, malheureusement, le Nord était seul découvert; l'Italie tout entière restait ensevelie sous le brouillard, sauf en un point du Sud, où, à l'extrémité d'une chaîne à demi cachée, un cône noirâtre,

Digitized by Google

acéré, s'élançait superbe du milieu de cette mer de nuages et la dominait à une grande hauteur. C'était le Viso, la sentinelle avancée des grandes Alpes.

Les arêtes nous demandèrent une heure à la descente : jusqu'à la croupe il fallait être prudent ; mais, de là, une course folle et sans danger, interrompue par un repos de trois quarts d'heure à Auf den Felsen, nous ramena en 2 h. 3/4 au Riffel. En tout 4 h. 1/2 depuis la cime, dont 3 h. 45 min. de marche.

Je dois rappeler ici un incident qui donnera confiance aux excursionnistes novices, en leur montrant quels hommes sont les guides auxquels ils se confient. Un peu avant de parvenir au sommet du Mont-Rose, on abandonne bâtons et piolets, pour achever plus aisément l'ascension en s'accrochant, à l'aide des mains, aux aspérités du rocher. Au moment où je passais mon piolet à François Bich, l'instrument nous échappa, et s'en fut, bondissant de roc en roc, se perdre à 1,000 mèt. au-dessous, sur le glacier qui conduit au col de Lys. François, au retour, dut me prêter le sien, et du même pas, avec le même aplomb, capable au besoin de me soutenir, il descendit ces étroites arêtes de glace. La croupe dépassée, il nous suivit dans nos courses et nos glissades rapides sans jamais faire un faux pas ni perdre l'équilibre, et quand, pendant quelques mètres, nous fûmes contraints, pour descendre, d'entailler une glace vive et inclinée, il se contenta d'appuyer légèrement sa main au glacier, plaçant avec la plus parfaite aisance ses pieds dans chacune des marches.

Je pus remplacer ce piolet en passant à Châtillon, grâce à l'obligeance de M. Giuseppe Corona, qui, au nom du Club Alpin Italien, m'a reçu avec une cordialité dont je tiens à le remercier dans cet Annuaire. Que tous les touristes français qui auront besoin d'un renseignement ou d'un appui s'adressent à lui en toute confiance, ils trouveront un accueil charmant et visiteront avec plaisir et pro-

Digitized by Google

fit les salles mises par la petite ville de Châtillon à la disposition de son club.

Quatre jours après, le 21, j'arrivais à Chamonix par le col du Géant. Tout a été dit depuis longtemps sur la beauté de cette incomparable course. Toutefois il est regrettable qu'on en exagère d'habitude les difficultés et la fatigue. Faite d'Italie en France, elle n'est pas du tout, comme le dit un des meilleurs guides à l'usage des touristes, « *accessible seulement aux plus robustes marcheurs* ». Partis du Mont-Fréty à 4 h. 1/2 du matin, nous sommes arrivés, sans jamais nous presser, au col à 7 h., et à 2 h. 1/2 à Chamonix. En tout 10 h., dont 9 h. à peine de marche. A Daniel Bich, j'avais adjoint un jeune guide de Cormayeur, Henri Séraphin, intelligent, poli, d'une grande vigueur, et possédant déjà une véritable expérience des glaciers. Surpris un instant par un épais brouillard au sommet du col, dans la région la plus crevassée, il nous dirigea avec autant de sûreté que de prudence.

Mon intention était de conserver mes deux guides et de monter avec eux le surlendemain au Mont-Blanc; mais les nuages que j'avais rencontrés au Géant m'avaient suivi à Chamonix, et c'est à peine si, pendant quatre jours, ils s'écartèrent un instant chaque soir pour permettre au soleil couchant de dorer les névés de la montagne. Le 26, j'avais perdu tout espoir : l'avis unanime des Chamoniards les plus compétents, et de mes guides eux-mêmes, était qu'il fallait renoncer pour cette année à atteindre la cime du Mont-Blanc ; qu'on pourrait monter jusqu'au Grand Plateau, peut-être jusqu'aux Bosses, mais qu'il serait impossible ou tout au moins très-dangereux de s'élever plus haut. Je congédiai donc Séraphin et Bich, qui partirent dès le lendemain matin. Cette journée du lendemain fut magnifique, et, décidé cette fois à me mettre en route à tout prix, j'allai trouver Henri Devouassoud, qui consentit à m'accom-

Digitized by Google

pagner. Un guide adroit, vigoureux et expérimenté comme lui, était, avec un porteur, plus que suffisant pour faire la course ; mais on sait que des règlements surannés exigent que le voyageur prenne avec lui trois guides et un porteur, et ne font d'exception qu'en faveur des membres de l'*Alpine-Club*. C'est là, pour notre jeune club, un état d'infériorité qu'il importe de faire cesser au plus vite, d'autant plus qu'on fait aujourd'hui dans toute la Suisse, avec un seul guide et un porteur, des ascensions beaucoup plus difficiles et beaucoup plus dangereuses que celle du Mont-Blanc. Après une vive insistance et en considération de mes courses antérieures, je finis par obtenir du bureau l'autorisation pour Devouassoud de m'accompagner avec un jeune porteur, Édouard Cachat, qui fera plus tard un excellent guide.

Nous partîmes le lendemain 27, par un assez beau temps, et, luttant de vitesse avec deux touristes étrangers, nous arrivâmes aux Grands-Mulets quelques minutes avant midi. Bien nous en prit d'avoir adopté cette allure rapide, car, un quart d'heure avant d'atteindre la cabane, nous étions assaillis par un ouragan de grêle et de neige fondue qui, si nous l'eussions subi plus longtemps, nous aurait trempés et gelés jusqu'aux os. Nous eûmes déjà beaucoup de peine à sécher nos vêtements ; le maigre feu du poêle ne donnant, à cause de la faible quantité d'oxygène qui se trouve à cette hauteur, qu'une chaleur très-insuffisante.

Les deux autres touristes avaient profité d'une éclaircie pour regagner Chamonix, et je me demandais s'il n'eût pas été plus sage de partir avec eux. Le vent faisait rage autour de notre fragile abri et semblait vouloir l'emporter ; la grêle et la neige se précipitaient en masses serrées. Je me couchai plein d'anxiété, après avoir pillé toutes les couvertures des lits voisins, au risque d'être écrasé sous le faix. Vers minuit, brusquement, tout s'apaisa, et nous eûmes à notre lever la surprise d'une nuit admirable. Néanmoins la rigueur du froid était telle que nous crûmes prudent de ne

Digitized by Google

partir qu'à cinq heures moins vingt minutes. De l'ascension elle-même on ne peut plus parler ; les étapes en sont connues même des profanes. Cependant, depuis deux ou trois ans, on ne prend guère la route si populaire de la grande crevasse, du grand corridor, du mur de la Côte, des rochers rouges et des Petits-Mulets. Arrivé au Grand Plateau, on tourne à droite pour suivre les arêtes des Bosses. Ce chemin, un peu plus difficile, peut-être, et exigeant une tête plus sûre, a le grand mérite de rendre plus aisément supportable la raréfaction de l'air. Pour mon compte, j'ai respiré avec une égale facilité pendant toutes les parties de la course, et je n'ai même pas éprouvé ce sentiment d'anxiété et ces bourdonnements d'oreilles, que j'avais eus à supporter pendant quelques instants avant d'atteindre les arêtes du Mont-Rose. Les seuls désagréments de l'ascension étaient : la violence du vent, vous projetant au visage cette neige spéciale des hauts sommets, fine et consistante comme de la poussière, et surtout l'intensité du froid, tout exceptionnel, d'après mes guides eux-mêmes. C'étaient tantôt nos mains, tantôt nos pieds qui refusaient le service, et, pour ces derniers principalement, nous ne pouvions rappeler la circulation qu'au moyen d'un remède héroïque, de grands coups portés avec les manches de nos piolets. Cet exercice finissait-il par arracher. au porteur ou à moi quelques grimaces, « tant mieux, s'écriait Devouassoud avec son inaltérable bonne humeur, cela prouve que votre pied n'est pas encore tout à fait gelé. » L'influence du froid se fit ressentir sur mes jumelles elles-mêmes, qui se refusèrent absolument à fonctionner pour se mettre au point.

Grâce à une neige particulièrement bonne, nous arrivâmes au sommet à 11 h. moins 20 min., juste 6 h. après avoir quitté les Grands-Mulets.

Une opinion très-accréditée est que la vue qu'on trouve aux hautes cimes ne compense pas les efforts qu'on fait pour les atteindre, que tout y étant vu de trop haut, y prend

Digitized by Google

un aspect aplati, et de beaucoup inférieur à celui dont on jouit des belvédères de hauteur moyenne. Cette opinion doit avoir été formulée par des touristes qui n'ont jamais fait l'ascension d'une de nos plus grandes montagnes, ou qui, trouvant après une marche fatigante l'horizon voilé de nuages,se sont abandonnés à leur dépit, sans réfléchir que leur déconvenue eût été la même, si, parvenus au sommet du Brévent ou du Faulhorn, le Mont-Blanc ou la Jungfrau eussent été ce jour-là cachés dans le brouillard. Sur les cimes les plus élevées d'un massif, on perd, j'en conviens, la sensation de la hauteur, mais on acquiert en revanche, à un degré plus intense, celle de la profondeur, de l'espace, et l'impression produite par l'innombrable multitude des sommets; on a pour soi, dans tous les cas, ce qui manquera toujours aux montagnes moyennes, les beautés de la course elle-même.

Le panorama qui s'étendait en ce moment sous mes pieds eût suffi d'ailleurs à faire oublier toutes les fatigues : pas une vapeur à l'horizon ; la vue planait par-dessus toute la Suisse, sur les glaciers du Tyrol, sur les montagnes si belles et si peu connues de l'Italie, sur le Jura, les plaines de France et les Alpes méridionales. Le froid trop vif et le vent nous contraignirent à chercher un abri, pour un léger repas, à quelques mètres au-dessous de la cime, sur le versant méridional. Nous creusâmes un fossé dans la neige, et les manches de nos piolets placés sur les parois nous servirent de siége. Nos doigts nous refusant tout service, nous dûmes nous contenter de pain sec, d'eau-de-vie, et de celle de nos bouteilles de vin que le froid n'avait pas commencé à décomposer ; quant à une bouteille de thé que j'avais emportée pour mon usage personnel, c'était un glaçon que je fus obligé d'abandonner plus tard aux Grands-Mulets, tous mes efforts n'ayant pu réussir à lui faire reprendre son état primitif. Nous restâmes là 20 minutes, refaisant, Devouassoud et moi, nos voyages du Dauphiné

Digitized by Google

comme sur un immense plan en relief. Je pouvais, grâce à la transparence de l'atmosphère, reconnaître et nommer chaque glacier et chaque pic.

A 11 heures précises, nous nous remîmes en marche. Engourdis que nous étions par le froid, les premiers pas furent pénibles; mais, arrivés en bas des Bosses, nous pûmes nous arrêter au soleil et nous restaurer à notre aise; puis, moitié courant, moitié glissant, nous arrivâmes aux Grands-Mulets à 1 h. 1/4. Nous glissâmes même si bien, que, dans une pente un peu trop rapide, j'entraînai guide et porteur, l'un sur le dos, l'autre assis, jusqu'à un endroit où la neige plus molle nous permit de nous arrêter. Nous nous relevâmes en riant, sans songer qu'à Chamonix on avait l'œil aux télescopes et qu'on y constatait notre mésaventure.

Le temps redevint le soir ce qu'il avait été les jours précédents, et Henri Devouassoud, qui avait fait au mois de mai la première ascension de l'année, put, ainsi qu'il m'en exprimait le désir, ouvrir et fermer la porte du Mont-Blanc. Non-seulement depuis ce jour personne n'a songé à le gravir, mais, malgré des efforts plusieurs fois répétés, on n'a pas même réussi à atteindre les Grands-Mulets. Si subite et si violente avait été l'invasion de la neige qu'on n'a pu, comme on le fait d'habitude à l'approche de l'hiver, soutenir la cabane avec des étais ; aussi, d'après les nouvelles que j'ai reçues le 9 décembre de Chamonix, on s'y demandait avec inquiétude si elle ne finirait point par céder sous le poids de la neige.

La saison trop avancée ne me permit pas de mettre à exécution le reste de mon programme; mais le charme des excursions que j'ai pu accomplir a dépassé mes espérances, et je suis très-reconnaissant à ceux dont les encouragements m'ont conduit à les tenter. Comme l'amour des montagnes n'est ni jaloux ni égoïste, et que celui qui les aime désire les faire aimer, je serais heureux d'épargner

Digitized by Google

à quelques-uns de mes lecteurs les erreurs et les écoles de mes débuts de touriste.

Que, dès leurs premiers voyages aux pays de montagnes, ils fassent ce que je me repens de n'avoir pas fait; qu'après les promenades classiques ils abordent hardiment l'une des grandes ascensions, en commençant par les plus faciles qui ne sont peut-être pas les moins belles.

Qui, revenant de Suisse ou de Savoie, n'a fait que les ascensions du Brévent, du Rigi et même du Faulhorn, et s'est contenté de traverser la Mer de glace, ou de mettre le pied sur les glaciers de Rosenlaui ou de Grindelwald, ne connaît que très-imparfaitement les Alpes. Sans doute les horizons qu'il a admirés sont sublimes, mais il en a laissé sans les voir d'autres qui sont peut-être plus sublimes encore, ou qui, du moins, lui eussent révélé une face toute nouvelle des montagnes et causé des sensations absolument différentes. Les glaciers de vallée, plus ou moins parsemés de moraines, ne ressemblent en rien aux champs de neige immaculée des sommets. Leurs crevasses les plus grandes et les plus belles ne peuvent se comparer aux gouffres immenses qui s'ouvrent sur les flancs des névés, gouffres dans lesquels disparaîtraient nos plus vastes cathédrales. Elles ne sauraient surtout donner l'idée de ces voûtes de neige, dont la blancheur éblouissante contraste avec le ton bleu du reste de la crevasse, et desquelles pendent de gracieuses stalactites transparentes, roses, violettes ou bleues suivant la façon dont les rayons du soleil se jouent sur leur surface. Tous les touristes ont admiré du haut de la Flégère, et surtout de la route de la Furca, ces chaos de séracs et d'aiguilles qui, de là, semblent avoir deux mètres à peine, et qu'ils devaient croire, comme je les ai crus très-longtemps moi-même, impénétrables à l'homme. Leur admiration n'eût-elle pas été mille fois plus grande s'ils eussent circulé au milieu de ce dédale, et côtoyé ces flèches gigantesques les dominant de vingt mètres?

Digitized by Google

Mais, me dira-t-on, la fatigue et les dangers? D'autres déjà, même dans notre Annuaire, ont répondu à cette objection. Toutefois, ceux-là ayant fait avec succès les ascensions les plus fameuses et les plus redoutées, on pourrait croire que les difficultés qui n'existaient pas pour eux ne seraient pas moins de nature à faire reculer les autres. Peut-être est-il bon qu'un novice qui doutait, il y a quelques mois encore, vienne confirmer leur parole. Quand la neige est bonne et le voyageur suffisamment préparé par un exercice progressif, la fatigue n'est que peu de chose, et, loin d'y perdre, la santé ne fait qu'y gagner. Seulement, il faut se garder de confondre, comme on le fait souvent, l'entraînement avec une accumulation de fatigue qui, débordant au jour de l'effort décisif, rend incapable de l'entreprendre. Tous nos voisins, Anglais, Allemands, Suisses et même Italiens, dont nous sommes devenus les émules depuis la fondation du Club, l'ont parfaitement compris, et les grandes ascensions prennent place chez eux à côté des autres exercices de force et d'adresse trop négligés chez nous.

Quant au danger, j'ignore encore celui que peuvent présenter certaines ascensions exceptionnelles; mais ce que je crois pouvoir affirmer, comme l'expression d'une conviction réfléchie, c'est que les courses dont je viens de parler, et toutes celles du même ordre, n'offrent ni plus ni moins de périls que d'autres exercices auxquels la majeure partie de notre jeunesse se livre chaque jour sans qu'on songe à les proscrire. Par un beau temps, avec de bons guides, dont on provoque au besoin et dont on suit toujours les conseils, on ne risque pas plus de périr sur les pentes du Mont-Blanc ou dans les séracs du Géant, qu'on ne risque de recevoir d'un voisin la balle destinée à un sanglier ou de se tuer en suivant une chasse à courre.

La véritable différence, c'est que, dans les montagnes, le péril se présente sous une forme qui saisit davantage l'imagination et les nerfs; il y est plus persistant, plus palpable,

Digitized by Google

et semble s'augmenter de tout ce qu'offre de terrible et de grandiose le milieu dans lequel on est comme perdu. Il y a, par cela même, plus de profit à le braver; les efforts d'attention, de prudence, d'énergie, d'adresse qu'on doit développer à chaque pas font de la montagne une école utile, et peuvent donner à la longue à ceux qui la visitent quelques-unes des qualités qui distinguent les populations montagnardes.

Quoi qu'il en soit, dans tout le cours de ce voyage, je n'ai entrevu qu'une seule fois la possibilité d'un accident sérieux, et c'était... sur la grande route qui conduit de Saint-Nicolas à Zermatt.

Notre conducteur, voulant éviter une autre voiture qui venait en sens inverse, nous précipita sur un pré de plus de 50 cent. en contre-bas de la route. Nous tombâmes les uns sur les autres, et ma hache à glace, passant au-dessus de nous, vint enfoncer sa pointe jusqu'au manche dans la terre. Un quart d'heure auparavant, c'eût été dans un précipice perpendiculaire et profond que nous eussions versé. J'avais alors pour compagnon un très-aimable avocat de Nice, M. Navello je crois, qui, la nuit précédente, avait également versé sur les bords du Rhône dans la diligence qui va de Sierre à Visp. Deux fois en vingt-quatre heures!! Dira-t-on qu'il faut être fou pour voyager en voiture sur les grandes routes de la Suisse?

A ceux qui ne seraient pas convaincus, et qui reculeraient encore devant ces fatigues et ces dangers, si peu redoutables qu'ils soient, on doit recommander quelques montagnes privilégiées où la vue de ces merveilleux champs de neige et de ces horizons sans limites n'a besoin d'être achetée par aucun effort. Dans une autre partie de l'Annuaire, j'indique déjà le Corvatsch comme l'une des courses à la fois les plus belles et les plus faciles qu'on puisse entreprendre. Qui ne connaît la Cima di Jazzi? A côté de ces sommités il faut encore placer le Breithorn, dont le panorama

Digitized by Google

peut, de l'avis de tous, rivaliser avec celui du Mont-Rose. Les touristes anglais ne franchissent guère le Saint-Théodule sans en faire l'ascension ; les Français, au contraire, le connaissent peu ou se laissent intimider à tort par son altitude de 4,148 mèt. Je ne crois pas que, en signalant ces différents sommets, on risque d'encourager la paresse ou la timidité. Mieux on connaît la montagne, et plus on veut la connaître. Les névés du Corvatsch et du Breithorn seront d'ailleurs pour un certain nombre de touristes une révélation, et, en leur faisant perdre cette terreur superstitieuse des hautes cimes glacées, ils les conduiront tôt ou tard au Mont-Rose ou à la Jungfrau. Peut-être contribueront-ils à former les ascensionnistes nécessaires à notre jeune Club, pour qu'il plante le premier son drapeau sur les cimes encore vierges du Dauphiné.

ALBERT GUYARD,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

Digitized by Google

VII

LE VAL DE FIER

Le voyageur qui d'Aix-les-Bains veut se diriger vers la Haute-Savoie suit, depuis 1866, un tronçon de chemin de fer de quarante kilomètres, aboutissant provisoirement à Annecy, mais dont le tracé se reliera bientôt avec le Thonon-Collonges, l'embranchement d'Annemasse à Genève et la ligne d'intérêt local de Genève à Chamonix par le Faucigny. Aux paysages vivants, mais resserrés, des environs d'Aix, aux cascatelles du Sierroz, à la colline de Grésy, flanquée de sa vieille tour, succèdent des vallons capitonnés de feuillage, au pied desquels la Daisse traîne paisiblement, le long de la voie, ses eaux limpides. Peu à peu la perspective s'élargit, le railway dépasse les mamelons accidentés, sur la croupe desquels s'étend la partie méridionale du canton d'Albens, et il ne tarde pas à s'élancer dans une plaine riante, aux vastes horizons, à l'aspect plantureux : c'est la *vallée de Rumilly*.

Assise sur les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie, arrosée par trois rivières, le Chéran, la Néphaz et le Fier, et dépendant elle-même de ce vaste bassin qui commence à Chambéry pour finir au mont de Sion sur Genève, la vallée de Rumilly est à la fois la plus large, la plus fertile en grains et l'une des plus pittoresques de toutes les vallées

Digitized by Google

savoyardes. Les hauteurs de la Biolle et de Grésy-sur-Aix, les montagnes des Bauges et la colline de Clermont forment les points extrêmes de son enceinte au Sud, à l'Est et au Nord. Placée à l'extrémité Ouest de l'ancien duché de Savoie, elle était jadis l'une des plus rapprochées de la France : la chaîne peu élevée des monts de la Chautagne l'en séparait à peine, et le caractère de ses habitants se rapprochait tout spécialement du caractère français.

La ville de Rumilly, — qui porte fièrement le titre d'ancienne capitale [1], — est située au confluent du Chéran et de la Néphaz, vers l'extrémité septentrionale du bassin auquel elle a donné son nom. Sept collines l'entourent. Certains archéologues ont cru pouvoir retrouver sur leurs sommets l'ambitieuse étymologie de *Romillia*, petite Rome..... Le Rumillien est actif, spirituel, doué d'une imagination vive, hospitalier et communicatif, patriote au suprême degré; toutes les idées généreuses, toutes les entreprises utiles, non-seulement au clocher, mais à la province et au pays, trouvent en lui un champion enthousiaste : drapé dans les souvenirs glorieux de son histoire locale, il marche pourtant avec son siècle et laisse à ses murailles la poussière et l'immobilité..... Un trait entre mille : c'est à Rumilly, la petite ville de 4,500 âmes, que s'est fondée une section du Club Alpin Français, composée, dès sa formation, de *cinquante* membres, tous enfants de la cité, désireux de s'associer à une grande œuvre nationale.

Le Chéran, la rivière aux paillettes d'or, prend sa source à une altitude de 900 mèt., à École, canton du Châtelard (Savoie), au lieu dit le *Nant Fourchu,* près des ruines de l'ancien monastère de Bellevaux; il parcourt diagonalement le plateau des Bauges, arrose les communes de Jarsy,

[1] Sous le second royaume de Bourgogne, Rumilly fut capitale de l'*Albanais*, vaste division territoriale comprenant Alby, les districts d'Annecy, de Talloires, de Faverges, et s'étendant jusqu'à Marlens, près d'Ugine.

Digitized by Google

de la Compôte, du Châtelard, de Lescheraines et d'Arith, passe, à sa sortie du plateau au *Pont de Bange,* près de la grotte de ce nom, où il alimente des moulins d'un aspect fort pittoresque, pénètre sur le département de la Haute-Savoie, touche à Allèves, à Cusy, à Héry, traverse Alby sous deux ponts très-connus des artistes, serpente dans la plaine de Rumilly, en baignant successivement Saint-Sylvestre, Marigny, Saint-Marcel, Boussy et Sales, longe Rumilly, d'abord du Sud au Nord, puis de l'Est à l'Ouest, passe sous la voie ferrée et sous le pont Saint-Joseph, reçoit la Néphaz à l'angle Nord-Ouest de la ville, et va, à deux kilomètres de là, se jeter dans le Fier, à 246 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Le Chéran offre dans son cours, qui a un développement total de 45 kilomètres, deux physionomies bien distinctes, suivant qu'il est *supérieur* ou *inférieur,* qu'il arrose le plateau des Bauges ou le bassin de Rumilly. Dans le cours *supérieur,* il coule presque à pleins bords; son lit, resserré par les parois de la combe au fond de laquelle il est creusé, n'a pas une très-grande largeur; la pente en est uniformément répartie. Dans le cours *inférieur,* qui commence au *pont de Bange,* la rivière, au contraire, devient plus capricieuse, elle descend brusquement le long de rochers où elle a découpé des sculptures étranges, elle se joue en cascades écumantes ou en tourbillons furieux, puis elle s'engage à travers un lit très-accidenté, vaste, taillé en marches d'une pente irrégulière et profondément encaissé, dont les bords à pic la rendent en général difficilement accessible. A Boussy, près de Rumilly, sur une étendue d'un kilomètre environ, les berges s'aplanissent, puis elles se relèvent de nouveau, à deux kilomètres de la ville, à tel point que le pont de Saint-Joseph est à une hauteur de 30 mèt. Le lit du Chéran coupe en écharpe la plaine de Rumilly dans la direction du Sud-Est au Nord-Ouest; d'Alby, en aval, ses circonvolutions s'agrandissent, et il tend à prendre la direction

Digitized by Google

rectiligne. Le débit moyen de ses eaux est de 856 hectolitres, 75 litres par minute, et sa pente absolue, de Bellevaux à son confluent avec le Fier, de 629 mètres. De nombreuses industries, surtout dans le cours inférieur, en utilisent la force motrice.

C'est à Allèves qu'on commence à apercevoir des paillettes d'or dans l'alluvion de la rivière, tandis qu'aucune trace n'en existe au-dessus. Des métallurgistes auraient, dit-on, constaté dans la roche calcaire de cette localité la présence de filons d'or : le fait est que les sables aurifères d'Allèves, en aval, sont si abondants que des *orpailleurs*, avec des procédés grossiers, sont parvenus parfois à faire des journées de 40 francs, et que l'un d'entre eux trouva au-dessous d'Alby, le 19 octobre 1867, une pépite d'or pesant 43 gr. 50, qui lui fut payée 141 fr. 90. Le Chéran, nouveau Pactole, a mérité un autre surnom, celui de *rivière minérale ;* son eau a, en effet, présenté à l'analyse de M. Charles Calloud une minéralisation alcaline légère, identique à celle des eaux d'Évian. Elle est exclusivement composée de sels alcalins, calciques et magnésiens bicarbonatés, avec une petite quantité d'acide carbonique libre et d'une certaine matière organique azotée et résineuse balsamique [1].

La *Néphaz* prend sa source à Cessens (Savoie), au hameau des Brus, descend à Massingy (Haute-Savoie), parcourt de là, dans un lit encaissé, le val pittoresque auquel elle a donné son nom, arrive à Rumilly, où elle alimente diverses usines, longe la ville du Sud-Est au Nord-Ouest et va, après un parcours de 10 kilomètres, se jeter dans le Chéran. Comme celui qui l'absorbe, la Néphaz charrie de l'or. D'après la chronique, vers le commencement de ce siècle, un orpailleur y trouva un gisement de pépites d'or très-considérable : il revint aussitôt annoncer cette bonne nouvelle à sa femme, sans lui indiquer le lieu précis de ce gise-

[1] *Le Bassin et les Eaux du Chéran,* par le Dr Descostes. *Revue savoisienne,* décembre 1875.

Digitized by Google

ment; son bonheur ne fut pas long, car il mourut de joie le soir même.

Quant au *Fier,* dont le nom seul exprime le cours orgueilleux et rapide, il prend sa source au Mont-Charvin, à 2,014 mèt. au-dessus du niveau de la mer : il arrose Manigod, Thônes, Dingy, Saint-Clair, passe sous le pont de Brogny, contourne la plaine des Fins, reçoit l'écoulement du lac d'Annecy par le canal de Thioux, touche à Cran, arrive à Lovagny, où il a creusé les gorges de ce nom, suit de là un cours sinueux sur le territoire des communes de Chavanod, d'Etercy, de Marcellaz, d'Hauteville, de Sales et de Vallières, reçoit, à deux kilomètres au Nord-Ouest de Rumilly, les eaux du Chéran, grossi lui-même de la Néphaz, longe le versant oriental des monts de Chautagne, du Sud au Nord, en passant à Lornay, tourne brusquement vers l'Ouest à Saint-André, et traverse alors le *Val de Fier,* pour aller se jeter dans le Rhône. La longueur totale de son cours est de 60 kilomètres et sa direction générale va de l'Est à l'Ouest.

Cet aperçu géographique suffit à faire saisir la double individualité des *Gorges* et du *Val* de Fier. Les *Gorges* se trouvent à Lovagny, sur le trajet du chemin de fer d'Aix-les-Bains à Annecy, et n'ont qu'un développement de 250 ou 300 mètres; on les visite au moyen de galeries artificielles. Le *Val* s'ouvre à Saint-André, à 8 kilomètres Nord-Ouest de Rumilly; c'est un défilé de 3 kilomètres de longueur, dans les flancs duquel a été creusée une route départementale, précédée, à dix siècles d'intervalle, par une voie romaine. Cette route conduit à la fois dans le pays de Chautagne, qui dépend administrativement du canton de Ruffieaux (Savoie), à Seyssel (Haute-Savoie) et à Seyssel (Ain), l'une des stations de la ligne de Culoz à Genève. Le trajet total par voie de terre de Rumilly à Seyssel est de 17 kilomètres.

Le chemin de fer nous dépose à Rumilly..... De la gare,

Digitized by Google

l'aspect est charmant, la vue se complaît à rebondir, d'étage en étage, sur ce vaste amphithéâtre de collines ondulées, verdoyantes et largement espacées, qui fuient dans toutes les directions avec une grâce parfaite et qu'encadre la bordure plus sévère des montagnes. A gauche, l'arrière-plan des collines de Versonnex et de Clermont, dominées par les flancs azurés du Salève, et le premier plan de la colline de Sales, qui vient baigner son pied cambré dans les eaux encaissées du Chéran. En face de nous, sur l'escarpement qui domine cette rivière, à 500 mètres de la gare, le sanctuaire vénéré de Notre-Dame de l'Aumône; au-dessus, les collines de Marcellaz, de Boussy et de Saint-Sylvestre; puis, à droite, le Semnoz, massif et rectiligne, surplombant la combe d'Alby, et, dans le triangle renversé, laissé vide par la descente de sa croupe méridionale et la naissance en face des monts de Saint-Offenge, le Pécloz et l'Armenaz, deux sentinelles avancées du quadrilatère des Bauges, dont la précoce blancheur et la silhouette brumeuse indiquent à la fois l'altitude plus considérable et la position plus éloignée; au couchant, la chaîne des monts de Chautagne et les gradins inférieurs des collines de Massingy, de Moyse et de Lornay; et au bas de cette enceinte légèrement elliptique, une plaine, immense tapis de moquette fleurie, où toutes les cultures s'entremêlent dans un magnifique épanouissement.

Rumilly mériterait une longue visite, mais le temps nous presse. Partons pour le Val de Fier... De la place de l'Hôtel-de-Ville, nous passons entre la *caserne de cavalerie* et la *halle aux blés;* nous longeons le perron de l'église, nous tournons à gauche, nous saluons, au-dessus d'une élégante construction municipale, la haute tour carrée des Maillard de Tournon, vieille famille rumillienne, de laquelle sortirent un savant capitaine, Pierre Maillard de Tournon, chevalier de l'Annonciade, le bras droit d'Emmanuel-Philibert à la bataille de Saint-Quentin, et un illustre prélat,

Digitized by Google

le cardinal Charles-Thomas Maillard de Tournon, patriarche d'Antioche[1]... Voici le faubourg Saint-Joseph ; on y arrive par un pont hardi jeté sur le Chéran et dont l'arche a 40 mèt. d'ouverture : c'était la plus belle arche plein-cintre du dix-huitième siècle. Un superbe aqueduc, qui porte la voie ferrée, se dresse obliquement en amont. Le faubourg est coupé à son milieu par un carrefour, sur la gauche duquel est bâtie la modeste maison, surmontée d'un hibou, où naquit et mourut le poëte Béard, dont les chansons patoises sont aussi populaires en Savoie que les poésies de Mistral en Provence : cette maison indique l'entrée de la route du Val de Fier.

En s'y engageant, on est tout d'abord resserré, d'un côté, par le talus rectiligne du chemin de fer ; de l'autre, par les bois touffus qui cachent les profondeurs du Chéran ; puis, la route franchit le Fier, dans un site sauvage, au bas d'un mamelon occupé en 1814 par les batteries autrichiennes, et suit un instant une ligne parallèle à l'ancien tronçon de la route de Genève : celui-ci rejoint le nouveau en traversant le Pont-Coppet, et tous deux gravissent ensemble les flancs de la commune de Vallières, d'où l'œil embrasse un horizon étendu, dominé par la cime neigeuse du Mont-Blanc.

A la sortie du joli village de Vallières, les deux routes rompent leur courte union. L'ancienne, qui se dirige vers le Nord, mène à Mionnard, à Clermont, à Frangy « le petit bourg grillé » de Tœpffer, dont le vin blanc a été vanté par J.-J. Rousseau, à Saint-Julien et à Genève. La nouvelle, — celle qu'il faut suivre, — tourne à gauche et descend d'abord en zigzag, pour se prolonger ensuite en droite ligne jusqu'à Sion, après avoir franchi la *Morge*, l'un des affluents du Fier.

Au sortir de Sion, l'attention est attirée, à droite, sur

[1] Fr. Croisollet. *Histoire de Rumilly.*

Digitized by Google

l'un des mamelons qui bordent la route, par les murs démantelés du château de Crête, qui devint la résidence des sires d'Hauteville quand ceux-ci eurent abandonné le château d'Hauteville aux comtes de Genève.

Enfin, nous voici à l'entrée de ce val mystérieux, dont les parois immobiles ont vu passer tant d'hommes et tant de choses, depuis les peuplades primitives, que la chasse ou la pêche entraînait dans ses replis, jusqu'aux Romains, dont la pique audacieuse troubla la tranquillité de ses solitudes, depuis les hauts barons, qui se frappaient d'estoc et de taille à ses pieds, jusqu'aux soldats modernes, dont le fusil réveillait les échos de ses sombres défilés.

Saint-André, — pauvre village de 500 habitants, — est groupé sur les bords du Fier, au pied du formidable contre-fort dans lequel est taillée la route et que dominent lui-même deux autres contre-forts. Sur le plus élevé des deux s'élèvent les ruines dentelées d'une vieille chapelle. En s'avançant hors du parapet, en face du nouveau chalet construit sur la route, on jouit d'une vue remarquable, dont l'arrière-plan est formé par les perspectives fuyantes du bassin de Rumilly, et dont le premier plan, qui se déroule à 100 mèt. sous vos pieds, met en relief le village étagé sur les abîmes que le Fier, — ce sculpteur si fécond, — a creusés là comme à Lovagny. Sur le Fier est jeté un pont d'une arche, à la tête duquel eut lieu, en 1814, une rencontre entre une compagnie de l'armée française et la colonne autrichienne du général Zeigmester[1]. Sous les culées de la

[1] « La région de la basse Savoie, — dit le colonel Borson, dans sa savante *Étude sur la frontière Sud-Est de la France*, — a été le théâtre des opérations du petit corps de troupes qui, sous le commandement des généraux Marchand et Dessaix, formait l'aile droite de l'armée de Lyon, pendant la campagne de 1814. Les quelques combats qui ont été livrés ont suffi pour faire ressortir comment les affluents du Rhône, c'est-à-dire l'Arve, les Usses, le Fier, le Chéran et la Leisse, qui passe à Chambéry, ainsi que les lignes de faite qui les séparent, offrent des échelons successifs de manœuvres pour les opérations offensives ou

Digitized by Google

rive gauche sourd une source d'eau sulfureuse autour de laquelle on a découvert des briques et des canaux de l'époque romaine, qui indiquent clairement que les conquérants du monde avaient ici précédé la thérapeutique moderne, comme à Menthon et à *Aquæ Gratianæ*. (C'est de là sans doute que vient l'expression populaire de *Bagnes* ou *Bailles* [*balneum, balnea,* bains], sous laquelle le Val de Fier a été, dès un temps immémorial, connu dans le pays.) Cette source a été découverte, en 1854, par le docteur Descostes.

Aux abords du pont de Saint-André, la montagne, visitée en 1844 par la Société géologique de France, offre une série de couches superposées et concordantes, disposées en arcs de cercle verticaux, presque concentriques, et dont la corde serait représentée par une ligne horizontale au niveau des terrains inférieurs. Les couches supérieures sont formées des étages des terrains néocomiens, moyen et inférieur, et les couches inférieures appartiennent au jurassique supérieur. A droite et à gauche on trouve le calcaire blanc du premier étage du néocomien ou néocomien supérieur, dont les couches, rectilignes et concordantes entre elles, sont superposées comme des tangentes aux courbes arquées que nous venons d'indiquer.

La route du Val de Fier, projetée dès 1833, et commencée en 1855, fut, après l'annexion de la Savoie à la France, continuée avec activité et promptement achevée. Le val offre un caractère de sombre grandeur qui saisit dès les premiers pas. On s'avance dans un défilé sauvage, dont on ne peut deviner l'issue et dont les détours forment une succession de plans du plus singulier effet. La gigantesque échancrure taillée, par les bouleversements géologiques, au sein de la montagne, a mis ses flancs à nu ; les deux parois se re-

défensives sur la route de Genève à Chambéry. La plus importante de ces lignes, au point de vue de la défense vers Genève, est celle du Fier dont les ailes sont fortement appuyées, la droite au lac d'Annecy, et la gauche aux gorges étroites et profondes qui s'ouvrent sur Seyssel. »

Digitized by Google

gardent, déchirées, menaçantes, dans une convulsion d'une éternelle immobilité; la route, conquise sur le roc, est taillée dans la paroi de droite, et elle se déroule, s'accrochant aux anfractuosités, surmontée à pic par des masses imposantes, parfois creusée sous des monolithes énormes qui se penchent comme pour engloutir le voyageur. Instinctivement on presse son allure, et l'on chemine, emprisonné entre le roc et l'abîme, n'ayant d'autre compagnon que le bruit de ses pas répercuté par l'écho, d'autre indice de vie que les cris sinistres des vautours ou la hache du bûcheron téméraire, suspendu sur quelque saillie de la paroi de gauche. C'est surtout dans la seconde partie du trajet que le défilé offre cette grandiose physionomie. Le géologue, qui connaît le langage de la formation des montagnes, peut y puiser le sujet d'observations intéressantes; le simple passant s'arrête émerveillé à la vue de ces couches, les unes perpendiculaires, les autres obliques, celles-là horizontales, celles-ci demi-circulaires, et se déroulant comme une armée de boas superposés les uns aux autres.

Le génie romain avait laissé, au sein de cette nature tourmentée, des vestiges durables de son passage, vestiges que les ingénieurs modernes n'ont pu malheureusement respecter dans leur intégrité. La voie romaine du Val de Fier était, il y a dix ans à peine, l'une des mieux conservées qui existassent au monde; elle avait, dans les sections restées intactes, une largeur de 4 m. 70; on y remarquait des ornières profondes de 15 cent., larges de 10 à 12 cent., espacées entre elles de 1 m. 30, et des niches pratiquées dans le roc pour permettre aux piétons de se garer de l'orage ou du passage des voitures. Les travaux de la nouvelle route ont mis à nu de précieuses antiquités, entre autres un fer de lance, un glaive, des éperons, un anneau de chevalier et des médailles des empereurs Auguste, Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Commode, Alexandre Sévère, Dioclétien, Constantin le Grand.

Digitized by Google

La voie romaine du Val de Fier faisait communiquer les Allobroges avec les Séquaniens, et avait, à l'embouchure du Fier dans le Rhône, une station appelée *Condate* dans la table de Peutinger; elle partait de *Lemencum* (Chambéry), et aboutissait à Seyssel par Aix, Albens, Marigny-Saint-



Le Val de Fier, d'après une photographie de M. Joannès Rubellin, membre du Club Alpin Français (sous-section du Rumilly). Gravure extraite du Guide diamant *Dauphiné-Savoie*, par Adolphe Joanne.

Marcel, Rumilly, Sion et Saint-André : tout le long du trajet, on en a découvert des vestiges. « Ni les légendes populaires, — dit M. Amédée La Ravoire[1], — ni les chroniques locales, ni l'histoire du pays n'ont conservé le souvenir des cataclysmes qui ont intercepté la voie Condate. Cette

[1] *Notice historique sur la route du Val de Fier.*

Digitized by Google

interruption a-t-elle eu lieu d'abord pour les voitures, ensuite pour les piétons? Ces faits se perdent dans la nuit des temps... La profondeur de quatre à cinq ravins étroits ou couloirs profonds, par lesquels descendaient les eaux, les neiges, les pierres provenant du haut et des flancs de la montagne, une chute de rocher qui a entraîné la route sous le grand roc, l'oubli des légendes, des chroniques et de l'histoire, tout semble indiquer que l'interruption de la route a eu lieu depuis des siècles. Ce ne serait pas trop se hasarder que de rapporter cette interruption au quatrième siècle, lors de l'invasion des barbares; car on ne saurait juger si les chutes du roc et les avalanches que l'on remarque sous le grand roc et aux extrémités de la gorge ont eu lieu par l'effet d'un bouleversement naturel, ou s'ils ont été causés par la main des hommes. »

Voilà le cadre historique et pittoresque du Val de Fier; signalons, en le parcourant, ses principales curiosités.

C'est tout d'abord le *Pont-Navet*[1]... Pour arriver au *Pont-Navet*, on prend, après dix minutes de marche au-delà de Saint-André, un sentier qui glisse le long de la pente rapide formant le côté septentrional du défilé. Le trajet n'offre aucun danger. En cinq minutes, on parvient sur une plate-forme légèrement convexe, de 10 mèt. de longueur environ sur 6 de largeur, hérissée de buissons et d'arbustes, et traversée, dans le sens longitudinal, par un sentier de chevrier. Ce sentier se continue sur la rive gauche du Fier, dont il suit le cours; large de quelques centimètres, il est humecté par les gouttelettes d'eau qui suintent de toute part : au-dessous, des lianes dissimulent à peine le gouffre béant dont les cuves noires et polies servent de prison au Fier. Si de cet abîme vous jetez les regards au-dessus de vous, vous entrevoyez de hauts con-

[1] Le Club Alpin de Rumilly a mis à son ordre du jour l'amélioration du sentier du Pont-Navet, avec poteaux indicateurs.

Digitized by Google

tre-forts de rochers, dont les lignes austères, tempérées par un duvet de verdure, s'étagent dans un harmonieux désordre... Voulez-vous, au contraire, en remontant le Fier, dépasser la plate-forme à cheval sur ses eaux : vous arriverez, par une pente insensible, en une vingtaine de pas, jusque sur ses bords; mais là vous serez arrêté par une énorme paroi de rochers qui, en s'inclinant obliquement de bas en haut, forme un vaste abri, dont le plafond écaillé atteste et l'intensité des crues et leur puissance de corrosion. En face, de l'autre côté de la rivière, se trouve un abri du même genre, mais plus élevé encore, et dont le plafond dessine de dedans en dehors une série de renflements bizarres; on ne parvient à ce dernier abri que par un sentier glissant, exigeant un pied sûr et une tête solide.

Mais, que vous soyiez sur la rive gauche ou sur la rive droite, asseyez-vous sur l'un des bancs calcaires qui les bordent, et retournez-vous dans le sens du cours de la rivière. Le Fier, — qui vient de s'étendre complaisamment dans une sorte de réservoir, dont les deux points extrêmes ont hardiment 25 mèt. de distance, — est resserré entre deux murs qui se rétrécissent de plus en plus jusqu'à former une fente large à peine de 2 mèt., à l'entrée de laquelle ses eaux se pressent convulsivement. La fente est sombre, et, à 8 mèt. de hauteur, elle est couverte hermétiquement par un énorme roc, dont la face supérieure constitue la plate-forme, et dont la face inférieure, taillée en biseau, recouvre le lit du Fier. Ce bloc, qui forme le pont naturel appelé *Pont-Navet,* est tenu en équilibre, sur le côté droit, par une pierre rectangulaire de 1 mèt. 50 de hauteur sur 0 mèt. 50 de largeur, dont la base est à plus des deux tiers suspendue sur le gouffre... C'est là un tableau dont la reproduction photographique peut seule donner une idée, mais dont elle ne saurait toutefois reproduire la physionomie indéfinissable, telle que la lui composent sur place, outre cette nature qui reste la même, les

Digitized by Google

reflets de lumière qui en modifient les aspects, les ombres portées d'une des parois sur l'autre, les tons variés des saisons sur la végétation spontanée qui peuple ces rocs, et surtout ces bouillonnements et ces murmures du torrent obligé, malgré sa *fierté,* de passer par où le veut son vainqueur.

Plus loin et à peu près vers le milieu du Val, en regardant hors du parapet, on découvre sur la rive gauche, dans un enfoncement voisin des eaux du Fier, un pan de muraille percé d'une porte et d'une fenêtre grossièrement dessinées. C'est la *Chambre de la Dame.*

« Il y a bien des années, — dit la légende, — une *dame,* pour se préserver de la peste qui ravageait Saint-André, se retira dans les gorges du Fier et s'y bâtit un petit ermitage sur un roc, à l'entrée d'une caverne. La dame était si avare qu'elle avait laissé mourir sa mère plutôt que de faire des dépenses pour la guérir de la *maladie noire ;* elle volait les pauvres qu'elle rencontrait sur son chemin. Chargée d'argent et poursuivie par les malédictions de ceux qu'elle n'avait pas voulu secourir, elle se cacha dans la grotte où personne n'osait l'inquiéter parce qu'on la croyait magicienne. On ne sait ni quand ni comment elle quitta ce monde ; seulement son âme en peine apparaît de temps en temps, environnée d'une longue robe blanche et portant à la main un flambeau. Aux jours de tempête, quand le vent du nord chasse le brouillard dans ces gorges, on voit, à minuit, le spectre, pliant sous le poids d'un sac d'argent, sauter d'un roc à l'autre. Où il pose le pied, le roc se fend et les buissons qu'il a touchés sèchent aussitôt... »

En face de cette *Chambre,* sur la rive droite du Fier, se trouve une autre logette du même genre, *la Forge du Maréchal,* beaucoup mieux conservée, mais cachée au regard du passant par la saillie des rochers qui supportent la route. Ces masures paraissent fort anciennes et présentent avec les dé-

Digitized by Google

bris authentiques des constructions romaines subsistant dans le Val une ressemblance frappante. Faudrait-il donc remonter jusque-là pour leur assigner une date? Faudrait-il au contraire, les considérer comme un repaire de brigands ou de faux-monnayeurs, comme des retraites de lépreux, ou comme des cabanes de pêcheurs ? Toutes ces hypothèses ont leur côté vraisemblable ; et la *Chambre de la Dame* reste avec l'aspect étrange d'un lieu maudit, voué au malheur...

La route suit, à partir de là, une descente sinueuse et accidentée : elle franchit dans une vaste tranchée le *Grand-Roc,* dont la partie restée intacte, à gauche, est connue sous le nom d'*Autel des Sacrifices ;* on y retrouve encore, parmi les buissons, des escaliers usés, et l'on y a découvert jadis un couteau et une urne destinée à recevoir le sang des victimes. L'œil embrasse, du sommet, toutes les sinuosités du Val; aussi des archéologues ont-ils pensé que, à l'époque gallo-romaine, une vigie avait pu y être établie pour surveiller ce passage difficile.

Un premier tunnel, long de 32 mètres, ouvre au voyageur le dernier et peut-être le plus intéressant compartiment du défilé. Au bas de la route, des tranches de monolithes, symétriquement espacées, forment comme une série d'appartements immenses, que l'imagination se plaît à peupler de géants. A droite, des couloirs qui remontent à quelques cents mètres ou des blocs qui s'avancent menaçants; au fond, l'ouverture d'un second tunnel, et, à une quarantaine de mètres à gauche, un magnifique débris de la voie romaine : c'est un mur de soutènement, haut de 25 mètres, presque détaché du banc de roc contre lequel il devait s'appuyer, mais toujours debout comme un revenant d'un autre âge dont la solidité et les proportions massives produisent en un pareil lieu une vive impression.

Le touriste peut ici se procurer deux surprises. — Descendre sur les bords du Fier, très-abordables en cet endroit,

Digitized by Google

prendre une barque de pêcheur et remonter le Val : la traversée est unique, la plume se refuse à la décrire. — A l'entrée du tunnel, escalader le parapet et suivre, en longeant le rocher, le sentier très-apparent qui va du nord au sud ; bien qu'abrupt, ce sentier n'offre pas de danger à qui n'est pas sujet au vertige. A 30 ou 40 mètres dans la paroi qui surplombe, se montre l'arche du *Pont des Allobroges,* taillée par la nature ; puis, à l'extrémité, en tournant à droite, l'*observatoire* est assurément le point le plus favorable pour contempler la vue d'ensemble du Val ; on l'embrasse là tout entier, depuis le contre-fort en amont, sur lequel s'élèvent les ruines percées à jour de la chapelle de Saint-André, jusqu'aux rochers par où sort le Fier en aval, et, dans l'intervalle, des tranches de rochers qui se heurtent ou s'étagent, des blocs qui avancent ou reculent, des lignes régulières ou brisées, le Fier qui tantôt apparaît, tantôt disparaît, bref une de ces perspectives faites pour le stéréoscope et dont un grand nombre de photographes ont tenu déjà à enrichir leurs collections.

Nous voici dans les profondeurs du *Grand-Tunnel ;* à la sortie, c'est une autre nature qui se présente à nos yeux étonnés. On croirait franchir le seuil d'un cloître et se retrouver en pleine liberté. La montagne, taillée à pic, forme une muraille gigantesque dont l'arête supérieure se développe à une très-grande hauteur. Le Fier s'échappe par une large ouverture que gardent deux énormes piliers qu'on dirait taillés de la main des hommes, tant ils sont symétriques et bien proportionnés. C'est ce qu'on appelle les *Portes du Fier.* Une fois sorti, le Fier s'étend moelleusement, comme pour secouer la contrainte d'une navigation prisonnière ; « il coule, — dit Tœpffer, — limpide et bouillonnant », mais c'est pour lui le chant du cygne : à 300 mètres de là, il se jette dans les flots tumultueux du Rhône et marche dès lors, absorbé par lui, vers l'immense bassin de la Méditerranée.

Digitized by Google

C'est au-dessous du menaçant castel de Châteaufort, à une altitude de 246 mètres, que s'opère cette jonction. Au fond, la montagne du Colombier projette sa pesante silhouette ; à droite, les riants coteaux des *Boucles* étalent au sein des pampres les gracieuses tourelles du château de Vance. Ces grandes eaux, ces grandes montagnes, ces antiques manoirs composent pour les yeux et pour le cœur un mélange harmonieux qui a un charme inexprimable...

Arrivé là, le touriste a trois partis à prendre : revenir sur ses pas par le même chemin, — traverser la Chautagne et aller rejoindre la voie ferrée à Châtillon ou à Culoz, — se rendre à Seyssel et rentrer à Aix-les-Bains par Culoz, Châtillon et les tunnels du lac du Bourget.

La Chautagne est une étroite langue de terre de 15 kilom. de longueur sur trois de largeur moyenne ; elle affecte la forme d'un triangle ayant le pont de Châteaufort pour sommet, le lac du Bourget et le canal de Savière pour base, la ligne du Rhône et les montagnes dominant le bassin de Rumilly pour côtés. Dans ce petit pays ensoleillé, fertile, dont l'étymologie atteste le bienfaisant climat (*calida stagna,* chaud étang) et qu'on a surnommé *la Provence de la Savoie,* vit une robuste et joyeuse population, qui ne connaît pas la misère et qui est tout entière composée ou de riches propriétaires ou de vignerons aisés. La partie basse qui s'étend sur les bords du Rhône est couverte d'une vaste prairie qu'on appelle *les Marais de Chautagne ;* elle est très-giboyeuse ; on y rencontre surtout la caille, le râle, l'ortolan, et, au moment des passages, la bécassine ; on y vit tout une légion de cygnes pendant l'hiver de 1803. Les parties moyenne et supérieure reposent sur de grandes collines plus ou moins calcaires, adossées contre la montagne ; elles abondent en productions de tout genre : blé-froment, maïs, chanvre, légumes et fruits. Le pêcher,

Digitized by Google

l'abricotier, l'amandier et le figuier y réussissent très-bien ; les châtaignes de Chautagne ne sont autres que les fameux *marrons de Lyon ;* mais la principale ressource de ce coin privilégié de la Savoie consiste dans la culture de la vigne ; la Chautagne exporte annuellement près de 100,000 hectolitres d'un vin de table fort hygiénique et très-estimé. Ces précieuses ressources étaient, il y a quelques années encore, paralysées par l'impraticabilité des communications ; les habitants étaient réduits à exporter leurs produits par le Rhône, où la navigation nuisait beaucoup à leurs vins, ou par la montagne, à dos de mulet ; aujourd'hui la presqu'île est ouverte de toute part. Longée par la voie ferrée au sud, mise en communication avec la Haute-Savoie par la route du Val de Fier, elle donne la main à Culoz et au département de l'Ain par le pont de Mollard-de-Vions; aussi est-ce un plaisir que de longer cette heureuse contrée où tout est épanoui, les vignes, les celliers, les vergers, les aspects du paysage et la mine des habitants ; on arrive au bout quand il semble qu'on y entre à peine, et l'on se demande, quand on l'a parcourue, où est cette Savoie des petits ramoneurs qu'ont faite si longtemps les voyageurs en robe de chambre...

Seyssel est à 4 kil. de la sortie du Val de Fier; on y parvient en prenant à droite la route de la Chautagne, qui, après savoir traversé le pont de Châteaufort, se prolonge dans la direction du sud au nord. Chef-lieu d'un canton de la Haute-Savoie, patrie de Bonnivard, le prisonnier de Chillon, Seyssel est la localité principale de ce territoire, connu sous le nom de *Semine,* qui est compris entre les Usses, le Rhône et le Mont-Vuache.

« Cette petite ville, — écrivait Tœpffer avant 1860[1], — se compose de deux bourgs, dont l'un sur Savoie, l'autre

[1] *Nouveaux Voyages en zigzag.*

Digitized by Google

sur terre de France. Le Rhône les sépare. Le premier est silencieux, peuplé de douaniers; rien n'y bouge que madame Cauponnet qui fait ses sauces; le second est animé, industrieux; l'on y entend la scie, le marteau, le fouet des muletiers; de grands chantiers bordent la rive du fleuve. C'est dans ces chantiers que nous allons promener nos loisirs, au milieu des travailleurs qui répondent complaisamment à toutes nos questions. Ces hommes construisent toute l'année de grands bateaux d'environ 80 pieds de longueur, qui, chargés de marchandises, descendent le fleuve jusqu'à Lyon, où ils demeurent tout le reste de leur vie, qui est d'environ six ou sept ans. »

Les douaniers et la différence de nationalité à part, les deux Seyssel sont toujours conformes à ce simple et naïf croquis du grand peintre genevois. Avant de passer sur *terre de l'Ain*, on boit *sur Savoie* une bouteille de l'excellent vin blanc mousseux produit par les vignobles circonvoisins; on traverse le pont en fil de fer qui relie les deux bourgs, et l'on va se jeter au-delà, dans l'un des innombrables trains qui se croisent sur la rive droite du Rhône.

La locomotive vous conduit, à votre choix, ou dans l'intérieur par Culoz, ou en Suisse par Bellegarde, ou tout simplement à notre point de départ, à Aix-les-Bains, par Culoz, Châtillon et cette voie pittoresque qui, tour à tour, s'engouffre dans les rocs de Saint-Innocent et reparaît pour décrire, comme un patineur habile, des courbes à donner le frisson sur les rives enchantées du lac du Bourget.

F. D.
Secrétaire de la Section de Savoie.

Rumilly, septembre 1875.

Digitized by Google

VIII

DE MOUTIERS A AOSTE

PAR TIGNES, LA GALISE ET LE NIVOLET

La haute Tarentaise, de Moûtiers à Bourg-Saint-Maurice, n'est qu'un long berceau de verdure ; l'Isère, impétueuse ailleurs, y descend d'un cours paisible. Quelques sites pittoresques, le détroit du Cieix ou Sieix et ses tunnels, le Saut de la Pucelle, y présentent çà et là d'imposants contrastes.

A Aime — 14 kil. de Moûtiers —, l'archéologue trouve un temps d'arrêt forcé. Les souvenirs de la puissance romaine y abondent, ramenés par des fouilles accidentelles au-dessus des alluvions qui ont enfoui l'ancienne *Axima*. Caché dans les vergers, l'antique prieuré de Saint-Martin contient, confondus dans les créations de différents âges, les créneaux de la féodalité, les pierres tumulaires, les fresques naïves et les substructions de la basilique primitive.

La route carrossable se termine à la Thuille de Sainte-Foy, à 14 kil. de Saint-Maurice, d'où un chemin muletier, large et commode, offrant de distance en distance d'admirables paysages alpestres, dominés par le dôme éblouissant du Mont-Pourri (4,070 mèt.), conduit à Brévières. De Brévières à Tignes, la route, récemment construite, tracée en corniche, rencontre une gorge grandiose au fond de

Digitized by Google

laquelle bouillonne l'Isère. Des mélèzes gigantesques s'étagent sur toutes les saillies, et leurs racines trois fois séculaires plongent dans les fissures pour y chercher l'humus. De Tignes, large et pittoresque amphithéâtre — *one of the most beautiful and attractive to the mountaineer,* dit Ball, — le chemin s'élève pour redescendre dans une gorge profonde, où il passe, d'une rive à l'autre, sur des ponts multipliés par les caprices impérieux du torrent, qui ronge les parois perpendiculaires ou s'en écarte le long d'une berge abrupte. Au printemps, des avalanches sillonnent ce vallon, si beau en été d'une majesté sauvage, engloutissent le chemin et remontent sur le versant opposé. Des croix trop fréquentes y marquent le nom des victimes et la date de l'accident. Là, sous le pont de Notre-Dame, au milieu de la gorge, on nous montre le gouffre où l'aubergiste de Laval, Bonnevie, se jeta, il y a vingt ans, pour sauver un carabinier sarde qu'un faux pont de neige avait fait rouler dans l'abîme.

Au sortir des gorges, la plaine de Laval apparaît vaste, brillante de verdure, semée de ses hameaux épars, qui dessinent une équerre dont un clocher pyramidal, jauni par le temps, fixe le centre et jalonne les côtés.

On compte 2 h. 1/2 de Saint-Maurice à Sainte-Foy, 4 h. de Sainte-Foy à Tignes, et un peu plus d'une heure de Tignes à Laval.

Les cascades abondent sur cette route. Celles de la Ray, de la Gurraz, de Tignes, attirent surtout l'attention. A 1 h. de Tignes, sur la route du Col du Palet, la vallée du lac, les torrents qui jaillissent du roc, tout un merveilleux panorama, méritent à eux seuls une excursion.

Malheureusement, la pluie et les brouillards nous retinrent deux jours à Laval, essayant de chasser, de dessiner, et parvenant surtout à maugréer. Une promenade sur le col d'Iseran put seule réussir. Deux heures de montée par un chemin bien tracé conduisent au sommet de ce col et à

Digitized by Google

une chapelle en partie ruinée qui y avait été élevée. Des pyramides de pierre dont quelques-unes, ouvertes sur leur face nord, offrent un refuge en cas de tourmente, indiquent le passage, très-fréquenté, même en hiver. L'altitude du col est de 2760 mètres. La vue n'y a rien de bien remarquable, sauf la cime de Roche-Melon et le massif des Alpes de Suse et de la Maurienne.

Le troisième jour une éclaircie nous rendit un peu d'espoir. Malgré les vapeurs lourdes qui flottaient encore sur la Galise, et les pronostics de quelques vieux chasseurs, nous pûmes enfin partir. Fornet, dernier hameau de Laval (1,936 mètres), avec ses curieuses et solides constructions, ses orges et ses seigles qui mûrissent à cette élévation, les méandres excentriques qu'y décrit l'Isère à travers des bancs de roches polies, est bientôt traversé. Un verre d'excellent vin de Porto, que nous offre le père Bonnevie, donne à nos prévisions atmosphériques une allure plus riante. C'est qu'à Laval les émigrations se font en Espagne et en Portugal. Les vins généreux de la Péninsule qui s'y trouvent dans toutes les caves y acquièrent ce que le *retour des Indes* ne donne pas à tous les vins de Bordeaux.

A 1 h. de Fornet s'étendent les pâturages de Saint-Charles (2071 mèt.). Une source y jaillit limpide et bouillonnante dans une petite construction à fleur de terre : elle donne une eau d'une saveur douce et originale, d'efficacités diverses. La plus singulière de ses propriétés est la restauration des têtes alourdies par les fumées de la veille. A Laval, le traitement se pratique ainsi : un habitant a-t-il trop abusé de la liqueur espagnole ou portugaise dans la soirée, il pousse au matin un *hem* ou *hum* significatif. Sa femme, qui sait le comprendre, arrive, s'accroupit doucement, charge son Ménélas sur ses épaules, et le porte gaillardement à Saint-Charles, où il se couche et boit à même de la source merveilleuse. Moyennant quoi tous deux s'en reviennent allégés. Telle est la légende. Et ceux qui ont vu

Digitized by Google



VALLÉE DE LAVAL DE TIGNES

Digitized by Google

Digitized by Google

les belles et fortes femmes de Laval n'osent y contredire.

Au-delà de Saint-Charles, une gorge étroite, à parois presque perpendiculaires, se laisse sillonner pendant 20 m. par un embryon de sentier, nommé, et pour cause, le *Mal-passet*. Une hésitation d'un instant arrête un des nôtres qui, quelques heures après, surmontera de bien autres difficultés. Nous franchissons le long défilé, trouvant, après tout, le Malpasset plus prétentieux que terrible, matamore qui porte mal son nom.

Le Prarion est devant nous, gracieux cirque de verdure que sillonnent les premiers flots de l'Isère, sortis des vastes flancs du glacier de la Galise. Nous montons à gauche sur des pentes gazonnées qui s'élèvent jusqu'à 2,650 mèt., et de là sur des moraines jusqu'à l'étroit névé qui relie les glaciers de Rhêmes et de la Galise; enfin, après 4 h. de marche, nous escaladons le col, arête aiguë de 2,998 mèt.

A gauche, la cime de la Galise domine le col de sa haute paroi (3,342 mèt.), et plus à gauche se dresse l'imposante masse de Bazel (3,606 mèt.). A droite, sur le Grand-Cocor (3,019 m.), les cimes Delle Roccie nous cachent la vue des Glaciers de la Vache et du Carro, et plus loin apparaissent les Aiguilles de la Levanna (3,640 mèt.). En face de nous, l'Italie s'ouvre à gauche par la vallée de Val-Savaranche, à droite par celle de Cérésole. Les hauts sommets des Alpes Graïes se développent en gradins majestueux, que voilent à peine quelques vapeurs bientôt fondues aux rayons d'un soleil ardent. Derrière nous s'étendent les longues et vastes vallées de la Tarentaise avec Laval dans le fond, et, comme décor final, se montrent à l'horizon les cimes brillantes de la Grande-Motte (3,663 mèt.), de l'Aiguille des Grands-Couloirs (3,861 mèt.) et de tout le merveilleux massif de la Vanoise.

Nous constatons bien décidément l'erreur de la carte de l'état-major sarde qui place le Mont-Iseran en lettres capitales au-dessus du col de ce nom et lui donne l'altitude

Digitized by Google

de 4,046 mèt. Le Mont-Pourri ou Thuria, seul dans notre horizon, atteint à peu près cette altitude, et il est caché par Bazel. Quant à la cime de l'Iseran, soit la pointe du Grand-Vallon, elle ne dépasse pas 3,300 mèt.

Nos observations, prises de la cime voisine du Grand-Cocor (3,019 mèt.), sont faites sous une brise aiguë du Nord-Est qui abaisse notre thermomètre à — 1/2. Nous nous réfugions sur un éboulis de rocs au midi, vraie Provence, où le déjeuner, arrosé de vin d'Espagne, nous procure ces jouissances béates que les alpinistes connaissent seuls. Chose singulière! ce vent glacé, qui balaye le sol, l'effleure sans le toucher. Debout sur l'arête nous pouvons à peine en soutenir l'effort ; à 80 cent. plus bas, et abrités jusqu'à la ceinture seulement, nous ne le sentons plus que comme un léger souffle. Le phénomène dûment constaté, il reste à en reconnaître la cause. Après avoir discuté diverses conjectures, nous nous arrêtons à celle-ci : c'est que le courant qui frappe perpendiculairement les parois de l'arête, brisé en partie par cet obstacle, remonte et détermine, par réaction sur le courant supérieur, une sorte de remous dans une couche de 80 cent. à 1 mèt. de hauteur, qui demeure ainsi comparativement tranquille. Toutefois, nous doutons encore et nous laissons à d'autres le souci du brevet d'invention.

Il faut descendre et choisir entre trois passages. L'un à droite, par le col de la Vache, suit le glacier de ce nom : il est le plus aisé, mais aussi plus long d'une heure. Un second, à gauche, le plus fréquenté, porte le nom même de la Galise. C'est un long et rapide couloir, étranglé près de son origine par un roc à pic de 4 à 5 mèt. de hauteur. Les moutons y passent, mais voici comme : des deux bergers, l'un se dresse contre le roc, l'autre soulève un mouton et le place sur les épaules de cette échelle vivante, d'où l'animal s'élance au sommet : naturellement les autres suivent et Panurge est content. Le troisième enfin est le passage

Digitized by Google

de la Louza : il est le plus périlleux et le plus court et il s'ouvre à nos pieds. Notre choix est fait.

Deux cents mètres de glissade plus ou moins aventurée sur des schistes pourris nous amènent à une muraille, fort bien faite, ma foi ! et de blocs bien équilibrés, mais à pic, ou peut s'en faut, et de 150 à 200 mèt. d'élévation. Le Malpasset n'est rien comparé à ce passage. *C'est le chemin,* nous dit Jean Mangard, de son air le plus tranquille... *La grande route* ici zigzague sur une corniche de 0,20 de largeur moyenne, mais qui, çà et là, a subi l'injure du temps. Nous descendons néanmoins en chantant pour faire les braves. Près du but, les chansons s'arrêtent. C'est qu'il y a là une cheminée de 10 mèt. absolument verticale. Au-dessous ni matelas, ni gazon, mais un atroce couloir. Chose étrange, en face de ce problème, les plus sujets au vertige s'acheminent les premiers, s'accrochent des mains et des pieds aux saillies, s'arc-boutent aux bâtons fichés par les guides dans les angles, négligent les mésaventures et les frottements, et arrivent étonnés et glorieux. Comme les moutons aussi, les autres suivent et tous se rengorgent. Ce passage est difficile; mais avec des guides tels que Jean et Victor Mangard, de Laval, et la solidité éprouvée de notre ami E. Moris, il offre plus d'éblouissements que de dangers sérieux.

Nous voici dans une de ces gorges chaotiques, où tout offre une sauvage grandeur, où les moraines entremêlées, les blocs confusément entassés, le glacier enterré sous les écroulements successifs des cimes voisines, donnent au plus profane le sentiment, sinon l'histoire, des âges écoulés. — Là-bas, sous le plan de la Malotta, derrière les transparences troublées de son lac, s'ouvrent les longues vallées de Cérésole; au-dessus de nous se dresse la Galise dans la majesté de son immense paroi.

Nous nous décidons à aller chercher un gîte, non pas aux châlets de Cerru, droit au-dessous de nous, mais plus loin,

Digitized by Google

au Nivolet et sur les sommités du Val-Savaranche. Gravissant une pente rapide, nous retrouvons, avec des ressouvenirs de vertige, notre vent glacial qui fait mine d'ébranler de grands tufs efflanqués, plantés çà et là, je ne sais comment, comme des touristes égarés. De maigres fleurettes, abritées à leurs pieds, frissonnent de leur mieux; nous les imitons.

Le soulèvement de nos Alpes, qui, au nord, sur le versant français, s'est produit sous la forme d'un vaste plan incliné à longues ondulations, s'est brusquement arrêté sur le versant italien, coupant ses éruptions à angles brusques et à arêtes vives. Ce caractère est fortement accentué dans la région où nous sommes : glaciers, moraines, roches, couloirs, pentes gazonnées, tout est incliné sous un angle vertigineux. Grands et petits *colurets*[1] abondent au-dessus et au-dessous, sollicitant l'attention, troublant aussi quelque peu la sécurité du voyageur, qui monte, alléché par des traces perfides, puis, forcé de redescendre, décrit en trébuchant des hélices variées sur les flancs du précipice. Nous escaladons ainsi trois arêtes successives, séparées par des gorges étroites et profondes, où il faut descendre pour reprendre le même exercice sur la rive opposée. Puis nous descendons dans un cirque allongé, où une plaine sillonnée de cent ruisseaux s'étend jusqu'aux premières pentes du Nivolet. Nous cherchons les gués, nous en trouvons quelques-uns, nous en manquons d'autres, et nous remontons encore. Tandis que l'un de nous dessine, luttant contre vent et froidure, un *chut* nous rend immobiles. Ce sont trois chamois qui se promènent sur une vaste arène pierreuse à 400 mèt. de nous. Un autre *chut* suspend notre respiration : un bouquetin bucolise sur une pente gazonnée, bien en face et à 500 mèt. de notre belvédère? Ce bouquetin... Mais que sert de raconter son histoire; elle

[1] Couloirs. Expression locale.

Digitized by Google

est contenue dans les deux mots célèbres : *Transiit benefaciendo.*

Une descente encore, puis une dernière montée, facile celle-ci, et nous voici au lac et à la Casa reale du Nivolet (2,565 mèt.). Cette construction, un des nombreux rendez-vous de chasse du roi Victor-Emmanuel, est des plus simples. Un terrassement formant esplanade, 5 petites chambres au midi, sans corridor ni vestibule; les écuries adossées au nord. A quelques mètres de là, une construction, plus élémentaire encore, servant à abriter les gens de service et les fourrages. La chambre du roi, munie du mobilier le plus rustique, et d'un simple lit de camp. Voilà l'inventaire. Victor-Emmanuel a un autre luxe : toutes les âpres déclivités de ces montagnes sont en effet sillonnées de chemins de 1m50 à 2 mèt. de largeur, d'une pente régulière, créés pour les chasses royales. Quelques-uns de ces chemins sont, pour la population de ces contrées, d'une évidente utilité; tel que le chemin du col de Lauzon, qui, à l'altitude de 3,300 mèt. sur les escarpements du Grand-Paradis, relie la vallée de Val-Savaranche à celle de Cogne. On sait d'ailleurs que Victor-Emmanuel préfère à toute autre chasse la chasse des montagnes, et qu'il veille avec un soin jaloux à ce que le bouquetin conserve dans les vallées d'Aoste un des derniers refuges qui lui restent en Europe.

La plaine du lac est d'ailleurs fort pittoresque et le lac lui-même admirablement découpé. Nous traversons rapidement ce plateau, et, à la nuit tombante, nous arrivons aux chalets du Nivolet. Comme ailleurs, les vaches y abondent; mais, après avoir, comme ailleurs, orné l'intérieur du chalet et fourni leur lait, elles servent encore à en décorer ou recrépir l'extérieur avec un tout autre produit. C'est gai et c'est chaud. Le patron du logis, le nommé Antoine Dupont, nous ravit en nous apprenant qu'il a du lait et du foin, il nous émeut doucement en nous annonçant qu'il peut nous faire une soupe au riz; il nous plonge dans

Digitized by Google

la stupeur en nous conflant qu'il a vin, café, eau-de-vie, cigares, etc. Tout cela à 2,450 mèt. et dans des chalets dont le revêtement offre l'aspect pittoresque que je vous ai décrit. Tant il y a que tout arrive à son heure et à point, même le foin au grenier, et même dans le foin une population non promise, mais avide et remuante. Dort qui peut.

Le lendemain, temps frais et limpide qui nous décide à revenir sur nos pas pour explorer les hauteurs du Nivolet. Nous remontons à la Casa reale, et de là nous suivons le chemin du roi, où une marmotte attardée détale en grand émoi. L'élégante pyramide de la Grivola et le Grand-Paradis illuminent leurs sommets des premiers rayons du soleil : bientôt nous nous retrouvons en face de la Levanna qui s'éclaire à son tour. Une gorge d'aspect singulier s'ouvre à notre gauche sur une bifurcation de sentier. Nous nous laissons tenter et nous y entrons.

Des granits gris ou roux, alternant en assises régulières avec de puissantes masses de serpentine, s'élèvent, cariatides monstrueuses, soutenant le fronton éblouissant des glaces de la Galise. Ce fond de scène s'arrondit au-dessus d'un amphithéâtre mamelonné sur lequel les eaux des cascades supérieures courent en stries argentées ou se reposent en nappes profondes. L'ensemble est d'une harmonie sauvage et majestueuse. Le sentier du roi descend dans les bas-fonds, se relève en chaussée au milieu des eaux, puis gravit en zigzags un couloir élevé pour aller porter Sa Majesté à 3,300 mèt. sur un promontoire au milieu des glaces, où chamois et bouquetins se font un honneur d'aller lui servir de cible. Et cependant un d'eux, un bouquetin, méditant sur les dangers passés, se dorlote là-haut au soleil, tandis que, au soleil aussi, ma sépia s'épaissit en glaçons et se refuse à me donner du *cirque du roi* autre chose qu'un impuissant croquis.

Je secoue mes glaçons; et, remontant, nous arrivons par

Digitized by Google



LES LACS DU ROSSET-SUR LE NIVOLET (VALLÉE DE VAL SAVARANCHE)

Digitized by Google



Digitized by Google

une pente escarpée, mais verte encore, aux plateaux des lacs, à 2,740 mèt. Ces lacs, d'un bleu profond et brillant, éclairent et animent un paysage d'une incomparable grandeur. Ils sont six; leurs lignes, géométriques parfois, s'assouplissent ailleurs en courbes ondulées, dont les rives, basses ou doucement inclinées, suivent et dessinent les gracieux contours. Des mamelons, couverts d'une végétation chétive mais continue, les enserrent et les divisent comme des corbeilles capricieusement jetées sur la tranquille uniformité d'un parc. Le plateau est vaste et quelques-uns de ces lacs ont quatre à cinq hectares d'étendue. L'horizon est merveilleux. A gauche, dans le lointain, les dômes de la Grivola et du Grand-Paradis; en face, l'imposante masse de la Levanna, avec ses *trois becs,* ses glaces escarpées et les immenses moraines qu'elles accumulent à leurs pieds. Entre la Levanna et le plateau des lacs, une puissante arête noirâtre, crénelée comme un vieux donjon, sépare de ses ombres la masse éclatante du glacier des lumières douces ou miroitantes de la verdure et des lacs.

Quel spectacle! L'émotion s'en atténue toutefois: pour les uns, du regret de leur impuissance à le rendre avec le pinceau ou avec la plume; pour d'autres, du souci que leur donnent certaines métaphores vieillies appliquées aux rocs et cimes: *orgueilleux, sourcilleux,* disent-ils en ricanant: Cathos et Madelon, où êtes-vous? On calme ces atrabilaires, et, montant toujours, nous arrivons à l'étage des moraines, au-dessous du Rosset.

Ce sont des plateaux encore, coupés çà et là de nervures granitiques, que les glaces ont polies ou ébréchées sans les détruire. D'innombrables fragments gisent sur ces plateaux, pandémonium minéralogique arraché à mille couches diverses et accumulé là par les pressions convergentes des glaciers disparus. Tout s'y trouve: le plomb, le cuivre et le fer, les scories volcaniques et les plaques de serpentine vitrifiées par la foudre. Rien de plus étrange à voir, sur

Digitized by Google

certains plateaux, que la symétrie des schistes, serrés dans leur pose verticale ou oblique au point de n'offrir sur l'arête de leurs lames qu'une surface plane et continue comme les feuillets d'un livre bien relié.

Le col du Rosset, qui est au-dessus de nous, relie la vallée de Rhêmes à celle de Val-Savaranche. Aurons-nous le temps de l'atteindre? Dans le doute, nous nous dirigeons droit sur une arête qui le sépare de la Galise, et que nous nommons, je ne sais pourquoi, col de la Balotta. L'escalade en est rude, difficile, et n'était le genépi que l'on y récolte en quantité et la vue de Rhêmes, dont nous voulons jouir, nous nous découragerions peut-être. Nous y sommes enfin, et, parvenus au signal qui en marque la cime, un nouveau spectacle se déroule à nos yeux (3,070 mèt.). A gauche, la pointe de Calabre se dresse au milieu des ondes sans fin des deux glaciers de Rhêmes qui l'entourent de leur ceinture rayonnante. Nous plongeons encore du regard dans ces terribles crevasses qui, l'an dernier, nous tinrent pendant trois heures en alerte. Plus loin, Bazel et ses masses sombres. En face, le Grand Apparei (ou mieux la Grande Parei), muraille gigantesque dont les 700 mèt. de hauteur verticale projettent sur les grandes glaces une ombre droite et pure. A nos pieds, la pittoresque vallée de Rhêmes. Au loin et derrière la chaîne du Ruitor, le Mont-Blanc, le massif Grand Saint-Bernard, et le Mont-Rose noyé dans les brumes.

J'escalade pour mon compte une autre cime à droite, à 150 mèt. du col. C'est un bastion formidable, flanqué de deux précipices, dont l'un descend, perpendiculaire, sur les pâturages de Rhêmes. D'énormes blocs de calcaire désagrégé s'y superposent par un prodige apparent d'équilibre tel que le moindre effort du pied semble devoir les précipiter eux et le moucheron qui s'y aventure. J'y monte droit et en redescends à quatre pattes. Dame !

Sur ce nous déjeunons, puis nous dégringolons. La végé-

Digitized by Google

tation du versant italien s'élève en moyenne à 100 mèt. plus haut que celle du versant Nord. Par contre le versant français offre jusqu'à 2,600 mèt. une végétation incomparablement plus belle : tout est vert en Savoie, en Tarentaise surtout : le roux domine en Italie.

En redescendant, nous traversons de nouvelles moraines et de nouveaux déserts, puis une nouvelle vallée, de nouveaux lacs et de nouveaux chemins du roi. Et toujours, sous tous leurs aspects, ces vallées du Nivolet nous apparaissent belles d'une beauté douce et mélancolique, mais sauvage et grandiose toujours.

A 3 h., nous sommes de retour chez Dupont, où nous reprenons nos sacs. Notre promenade a été de 7 h. de marche. Quatre nous sont nécessaires pour aller du Nivolet à Val-Savaranche, où il nous faut arriver ce soir. Nous nous hâtons.

Une longue plaine, où il y a beaucoup de vaches, beaucoup d'herbe, beaucoup d'eau, fort peu de ponts, nous amène à des défilés où la même eau se joue en cascades variées au milieu de roches bizarrement taillées et éclairées du soleil couchant. Mille croquis à faire, pas une minute à perdre : on se donne à tous les diables, et l'on descend par une interminable corniche où quelques-uns de nous tentent encore des spéculations.

Au bas la vallée se resserre en même temps qu'elle se peuple de quelques maigres sapins. A 2,600 mèt. nous atteignons le premier village de Brouille, fort pittoresque, ma foi! et, à côté d'un chalet, nous trouvons un champ où le seigle mesure 1 mèt. 30 cent. de hauteur. De là, la route passe d'une rive à l'autre, sur des ponts toujours en bois, que le torrent enlève quand il lui plaît. Étroite toujours, cette vallée s'étrangle parfois au point de ne laisser entre ses parois que l'espace du torrent et celui de la route. La route, c'est l'ancien lit, inoccupé provisoirement. Le caractère général des vallées secondaires d'Aoste est que chacun

Digitized by Google

des chaînons détachés de la grande chaîne s'élève rapproché de son voisin, sans échelons ni pentes graduées, abrupt ou vertical, du bas laissant toujours apercevoir la cime, le tout de façon à ne céder à ces vallées qu'un espace très-restreint. Nous dépassons plusieurs hameaux haut perchés pour la plupart et assez bien bâtis : les champs, plus perchés encore, témoignent de l'industrie et de l'activité des habitants. Un de ces hameaux s'appelle l'*Eau-Rousse*. Et, en effet, là-haut, dans une clairière de forêt, une large nappe d'eau coule sur une roche d'un rouge d'ocre très-vif, étrangement striée de veines blanches ou violacées. En bas, l'eau n'est ni rouge ni bleue.

La nuit est venue : voici une église. Sommes-nous à Val-Savaranche, enfin ? Non, nous répond une vieille femme qui l'appelle d'un autre nom. Oui, nous dit-on à l'auberge où nous soupons affamés et où nous nous couchons radieux.

Je précède le lendemain mes compagnons pour ménager des loisirs à mon pinceau. Mais sur les quatre lieues qui me séparent de Villeneuve, et si j'en excepte Introd, je ne trouve à dessiner que les poteaux du télégraphe, qui fonctionne pendant que le roi habite Lorvieille, autre résidence de chasse au-dessus de Val-Savaranche.

Nous nous rejoignons à Villeneuve, mais mes compagnons, au lieu de me suivre à Aoste et par delà, regagneront Tignes par le Val-Grisanche. Mon récit y remonte avec eux.

C'est à Liverogne, à une demi-heure de Villeneuve, et au-dessous du pittoresque promontoire d'Introd, que l'on prend la route de Val-Grisanche en quittant la grande route du petit Saint-Bernard. Une gorge resserrée, dans laquelle le chemin s'élève en zigzags rapides, conduit en une demi-heure à un plateau sur lequel planent les ruines d'un château, débris de la puissance féodale des Montmayeur. C'est

Digitized by Google

là, dit-on, que le dernier sire de ce nom se serait retiré après le meurtre du président de Fesigny. Un curieux tunnel, formé de deux blocs énormes arc-boutés, quelques ruines encore au Rosset, du bas desquelles jaillissent deux belles cascades, accidentent la route jusqu'à Val-Grisanche. Ce village, perché à 1,680 mèt. sur un beau plateau et bien bâti, possède une belle population. L'architecture de l'église est remarquable.

A une petite heure de Val-Grisanche, à Fornet, dernier village, deux chemins conduisent : l'un par le col de Cerru à la Thuille de Sainte-Foy, l'autre par le col du Mont à Sainte-Foy même. De Fornet au col du Mont (2,632 mèt.), le trajet est de 2 h. La vue du côté d'Aoste y est limitée par les hautes cimes de Rhêmes et s'arrête sur les grands glaciers d'Ivergnan et du Chalet. Du côté de la Tarentaise, la perspective s'ouvre plus large et plus belle : à gauche, la pointe d'Archeboc et le glacier d'Ormelune ; à droite, la grande Becca du Mont : en face, le magnifique dôme du Mont-Pourri dominant les longues pentes vertes de la Tarentaise, et là-bas, dans le fond, brille le clocher de Bourg-Saint-Maurice.

Une pente rocailleuse et abrupte nous amène en une heure aux splendides pâturages des Fontaines, qui descendent sur un large et beau plateau parsemé de chalets, site enchanteur qui n'a nul besoin d'appeler à son aide la renommée des *persillés* que les pâtres de la vallée y fabriquent.

Le trajet total du col à Sainte-Foy par Mazure est de 4 h. 1/2. Pittoresque et varié, il laisse assez de charme toutefois au repos qui nous attend dans une des bonnes auberges de Sainte-Foy. Bonnes, disons-nous, car elles offrent aux hôtes qui y passent tout le confortable qu'ils désirent. Il en est de même à Brévières, à Tignes, à Laval, etc. Que de plus raffinés y viennent plus nombreux : leurs exigences appelleront de nouveaux efforts, et le cercle

Digitized by Google

vicieux où s'enferme jusqu'ici le confort de nos hôtels trouvera son issue et son dégagement.

Sur ce, nous voici au bas de Sainte-Foy et à ce gouffre du Champet, si attrayant dans ses sombres lueurs, puis à Séez, à Saint-Maurice et bientôt chez nous.

Quant à moi, j'ai revu encore Aoste et ses antiquités merveilleuses, et cette splendide vallée de la Doire Baltée. Mais tout cela, et les châteaux et les châtaigniers, et Châtillon et Saint-Pierre et Verrex et tant de dignes hôtes et d'excellents amis, n'est plus matière à un récit d'alpiniste. Et celui-ci a assez duré.

L. Bérard,
Membre du Club Alpin Français
(section de Tarentaise).

Digitized by Google

IX

LA VANOISE

Le massif de la Vanoise est la région centrale et culminante du département de la Savoie, limitée au Nord par la belle vallée de Tarentaise, et au Sud par la vallée plus sévère de la Maurienne. Le col d'Iseran, qui relie la Tarentaise à la Maurienne, l'isole de la longue chaîne limitrophe de la Savoie et du Piémont.

L'Isère et l'Arc, qui parcourent ces deux vallées profondes, prennent leur source à une faible distance l'une de l'autre, 8 kilomètres à vol d'oiseau.

La première descend des glaciers de la Galise, non loin de ce fameux Mont-Iseran, dont les proportions démesurées (4,045 mèt.) qu'on lui attribuait autrefois ont été réduites à leur hauteur réelle et plus modeste de 3,241 mèt.

L'Arc prend sa source aux glaciers de la Levanna, dont le point culminant, les Trois-Becs (3,640 mèt.), offre le plus beau panorama de toute la chaîne, du Mont-Cenis au Petit Saint-Bernard.

Ces deux rivières, pendant 30 ou 40 kil., coulent d'abord dans une direction presque inverse l'une de l'autre : l'Isère au Nord-Ouest, l'Arc au Sud-Ouest, pour se rapprocher de plus en plus et joindre leurs eaux à Chamousset, après un cours à peu près égal de 100 à 120 kil.

Leur plus grand écartement, entre Bourg-Saint-Maurice et Modane, a 48 kil. environ du Nord au Sud.

Digitized by Google

C'est entre ces deux points extrêmes que se dresse le puissant massif de montagnes et de glaciers, dont la Vanoise est la partie centrale et la plus élevée. Des cols largement découpés, produits en grande partie par l'érosion de roches très-tendres, établissent, au point de vue orographique, des divisions assez distinctes dans l'ensemble.

Au Nord s'élève le massif, formé de roches cristallines, de l'Aiguille du Midi (3,421 mèt.) et du Mont-Thuria (3,788 mèt.), et qui domine la rive gauche de l'Isère, entre Sainte-Foy et Tignes. Pour tous les habitants de la Tarentaise, c'est le Mont-Pourri, nom peu gracieux que ne méritent à aucun titre cette majestueuse cime et ses puissants glaciers de la Gurraz et de Plan-Charme.

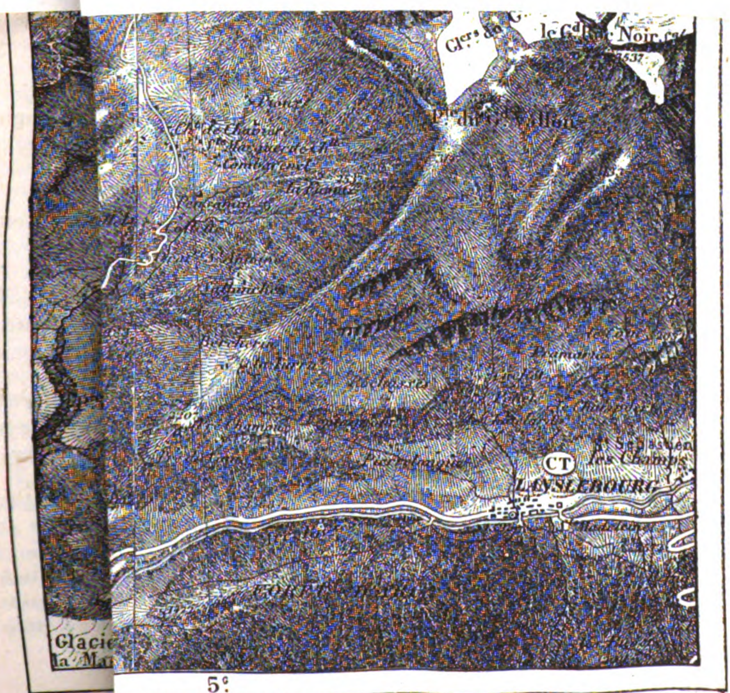
L'Aiguille du Midi et le Mont-Thuria sont séparés par une cluse étroite et profonde conduisant au petit village de Peisey, et dont le sommet vient aboutir à la longue dépression qui forme le col des Frêtes ou du Palet.

Ce dernier passage, un des plus beaux de la Savoie (2,658 mèt. à son point culminant), met en communication directe les habitants de la Haute-Tarentaise avec Champagny et Bozel. Il sépare également le massif du Mont-Thuria de celui de la Vanoise, dont le développement, en forme de demi-cercle sur une longueur de 30 à 35 kil., présente quinze ou vingt cimes qui dépassent 3,000 mèt.

Une des pointes des Grands-Couloirs, la Vanoise proprement dite, dont l'altitude atteint 3,861 mèt., est la cime la plus élevée du massif. Précédée de pics noirâtres, aux découpures bizarres, elle présente sur son flanc Nord un superbe glacier qui monte jusqu'au sommet. C'est, du reste, le seul point qui en permette l'ascension. La face Sud, au contraire, montre un abîme de 2,000 mèt. en hauteur verticale[1].

[1] Le mercredi 8 septembre 1860, M. Mathews, avec les guides Michel Croz et Étienne Favre, partit de Pralognan à 3 h. 55 min. du matin et remonta la vallée de la Glière jusqu'au col de la Vanoise, où il arriva

Digitized by Google



Ex

métres

Digitized by Google

Digitized by Google

Non loin, et à l'Est, de la pointe des Grands-Couloirs, se dresse l'Aiguille de la Grande-Motte (3,663 mèt.), dominant les magnifiques glaciers de même nom et ceux de Rosolin. Puis la chaîne se déprime à l'Est, un peu au-dessous de 3,000 mèt. Après avoir donné passage au col peu praticable et monotone de la Leisse (2,780 mèt.), qui relie les deux

à 6 h. 35 min. « Une courte grimpade sur des rochers, raconte-t-il dans le vol. II des *Peaks, Passes and Glaciers,* nous mène à des pentes de neige faciles sur le flanc d'un glacier qui descend à notre droite; nous atteignons bientôt les neiges supérieures que nous gravissons tranquillement en zigzag, sans difficulté, jusqu'au pied d'une pente de neige très-roide et très-élevée, terminée à son extrémité supérieure par une échancrure séparant les deux sommets qui se dressent devant nous à droite et à gauche. Nous pensons qu'il vaut mieux ne pas rester attachés, nous nous débarrassons de la corde et de notre bagage, à l'exception du baromètre, et, pour la première fois de la journée, Croz se sert de la hache. Afin d'atteindre le sommet de la pente qui, d'après le clinomètre, avait une inclinaison de 45° dans ses parties les plus escarpées, il fallut tailler 1,100 marches, dont 800 à la hache et le reste avec nos pieds. Cet obstacle surmonté, nous reconnûmes que ce qui, d'en bas, faisait l'effet d'une échancrure, était un corridor horizontal traversant la chaîne principale; à notre droite s'arrondit un dôme de neige, facile à gravir; à notre gauche la muraille du corridor forme à son sommet une arête de neige terminée par un pic très-aigu. Nous atteignons bientôt le sommet du dôme, d'où nous dominons la Grande-Motte; mais, l'autre pic, le pic occidental, étant évidemment le plus élevé, nous descendons dans le corridor pour gravir la crête de l'arête. Cette crête est désagréablement aiguë et, du côté opposé, plonge en précipice dans une vallée où il doit exister un passage de glacier pour se rendre du col de la Vanoise à la Glière de Champagny. Nous maintenant sur le côté oriental, nous avançons avec précaution vers le pic jusqu'à ce que nous soyons sortis du corridor et que nous n'ayons plus rien à notre droite que la vallée de Champagny, à 2,000 mètres environ au-dessous de nous. Encore quelques pas, et le point culminant est à environ 2 mètres au-dessus de la tête de Croz; mais il serait trop imprudent de faire un pas de plus... » M. Mathews commença la descente à midi 30 min. et, à 3 heures 30 min., il était de retour au col.

La montagne dont M. Mathews fit l'ascension est connue dans le pays sous le nom de la Grande-Casse. Sa hauteur, d'après M. Mathews, est de 12,780 pieds anglais. C'est sans contredit la même sommité que Corabeuf a cotée 12,674 pieds sous le nom d'Aiguille de la Vanoise. Sur la carte de l'état-major français elle porte le nom de pointe des Grands-Couloirs, et ses deux sommets sont cotés, celui de l'E., 3,854 mètres; celui de l'O., 3,861 mètres. — (*Note du comité de rédaction.*)

Digitized by Google

vallées d'Entre-deux-Eaux et de Tignes, elle se relève par la masse imposante de la Sana, qui atteint 3,450 mèt. et domine le vallon de Saint-Jacques, où aboutit le passage peu fréquenté du Pisset. Changeant alors brusquement de direction, la chaîne s'infléchit au Sud, avec les dernières cimes de Méan-Martin, Chamoussière, et celles du Grand-Roc-Noir, qui se maintiennent à une hauteur de plus de 3,300 mèt. en servant de barrière à la vallée de l'Arc.

Le massif de Chasseforêt, ou Grand-Pelvoz, séparé du précédent par le col de la Vanoise, se développe dans la direction du Sud. Remarquable par sa large croupe arrondie et l'absence de cimes dénudées qui caractérisent le précédent, il supporte, par cette raison, les deux plus beaux glaciers de la Savoie : celui de Sonnailles, sur le flanc Nord-Ouest, et celui de Pelvoz, sur le versant Sud-Est.

La ligne de faîte, qui s'élève jusqu'à 3,520 mèt., se confond, pendant 7 kil., avec la croupe éblouissante du glacier. A peine une ou deux cimes noirâtres, comme la pointe du Dar, surgissent-elles, comme des îlots, au-dessus de cette immense mer de glace.

Nul glacier, mieux que celui du Mont-de-Lans dans l'Oisans, ne peut lui être comparé sous ce rapport.

Le col important de la Vanoise, praticable pour les mulets pendant la belle saison, sert aux rapports, peu nombreux du reste, des habitants de la Maurienne avec Bozel et Moûtiers. Il relie les vallées des deux Doron, dont le plus important passe à Pralognan, à Bozel et à Brides, pour se jeter dans l'Isère à Moûtiers, et dont l'autre, qui prend sa source au glacier de la Barma de l'Ours, baigne Entre-deux-Eaux, traverse l'étroit défilé de la Gorge, et va grossir l'Arc à Termignon.

Les cimes de Rosoire et de Chevrière terminent la chaîne du Pelvoz, en dominant le curieux vallon de Chevrière qui aboutit à Pralognan, et communique par le col élevé de

Digitized by Google

Chavière (2,806 mèt.) avec Polesset et Modane. Le dernier massif de ce vaste ensemble de montagnes que l'on voit ensuite offre moins d'intérêt que les précédents, malgré les beaux glaciers de Péclet, de Chavière et de Thorens.

La pointe de Gébroulaz (3,520 mèt.), le mont de Péclet, et les masses triangulaires du Bouchet (3,407 mèt.) et de Château-Bourreau, sont les traits saillants de cette dernière zone, dont les vallées principales, celles des Allues et de Belleville, déversent leurs eaux dans la partie inférieure du Doron de Bozel.

Avec la cime de Château-Bourreau se termine la chaîne principale de ces montagnes, qui, sur un développement de plus de 50 kil., se maintient au-dessus de 3,000 mèt., pour atteindre, avec la Vanoise et le Mont-Thuria, l'altitude exceptionnelle de près de 4,000 mèt.

Aussi, par l'importance de ses cimes et par l'étendue considérable de ses glaciers, ce massif peut-il occuper le cinquième rang parmi les massifs principaux des Alpes.

Ce qui le caractérise au plus haut degré, ce sont les éléments minéralogiques des plus divers, dont se composent tous ses groupes de montagnes et ses contre-forts secondaires.

Quiconque jette les yeux sur l'excellente carte géologique de la Savoie, dressée par MM. Ch. Lory, Pillet et l'abbé Vallet, est frappé, sans avoir aucune connaissance géologique, de la grande variété de terrains désignés par les teintes multiples qui couvrent toute la région de la Vanoise.

Tandis que le puissant massif du Mont-Blanc, formé essentiellement d'éléments cristallins, et dont la chaîne continue traverse toute la Savoie, ne porte sur ses flancs que de faibles lambeaux de terrains sédimentaires, le massif de la Vanoise, au contraire, se distingue par d'énormes assises de ces derniers terrains, plus ou moins redressés et dénudés profondément, laissant voir, sur quelques

Digitized by Google

points, à leur base, les roches cristallines qui les supportent.

Le peu d'épaisseur des lambeaux houillers, triasiques et jurassiques qui reposent sur la première chaîne, semble indiquer, dans cette zone, une faible profondeur des anciennes mers au fond desquelles ces dépôts se sont formés, ou, ce qui est plus probable, une dénudation très-considérable de ces terrains, grâce au peu de largeur qu'offre la chaîne, et à la grande élévation où sont restées les roches cristallines sur tout le parcours des Alpes Occidentales.

A l'Est de cette chaîne, en effet, ces mêmes roches cristallines disparaissent sur une large étendue, pour ne se montrer de nouveau que dans les grandes trouées qu'occupent l'Aiguille du Midi et le Mont-Thuria, dans la vallée d'Entre-deux-Eaux, et la longue barrière limitrophe de la France et de l'Italie.

Dans cette large zone reposent, dans une direction parallèle à la chaîne des Alpes, les couches diverses des époques houillère, triasique et liasique, ployées et séparées les unes des autres par des failles plus ou moins apparentes.

M. Lory a publié, dans le premier volume de l'Annuaire du Club Alpin, une notice des plus intéressantes, intitulée : *Essai sur l'orographie des Alpes de la Savoie et du Dauphiné, considérées au point de vue de leur structure géologique.* Un exposé précis des divisions par zones géologiques bien distinctes, qu'on peut suivre facilement sur sa carte ; un aperçu des éléments minéralogiques principaux, qui composent toutes ces zones : tel est le résumé de cette notice, dont on ne saurait trop recommander une lecture attentive aux touristes désireux de parcourir et d'étudier cette intéressante région.

Pour ne parler qu'au point de vue pittoresque, la composition minéralogique de roches offrant plus ou moins de

Digitized by Google

cohésion explique le plus souvent les formes si variées des montagnes. Ici, les dômes arrondis, couverts de beaux pâturages, et la plupart des cols sont formés de roches schisteuses se désagrégeant avec facilité. Ailleurs, les gneiss et les schistes cristallins plus solides, tout en se dégradant d'une manière uniforme, mais moins rapide, laissent dans le ciel ces belles pyramides qui caractérisent les Alpes, et dont le Mont-Thuria est un magnifique exemple. Mais le spectacle le plus saisissant est toujours celui des parois verticales, qui appartiennent, on peut le dire d'une manière exclusive, aux solides assises des grès et de presque tous les calcaires. Tel est le spectacle que présente le pic des Grands-Couloirs, formé de calcaires assez compactes et d'un gris sévère.

Si les formes de toutes ces montagnes sont variées à l'infini, les couleurs des roches qui les composent ne le sont pas moins, et fournissent sur certains points des contrastes très-curieux.

Le massif de Château-Bourreau et du Péclet, ainsi que les vallées des Allues et de Belleville, ne présentent presque partout que des calcaires sombres, des schistes noirâtres, surmontés de solides assises de poudingues et de grès blancs, roches appartenant toutes au terrain anthracifère.

Ces grès blancs de l'époque houillère, ainsi que ceux du trias, nous rappellent que nous sommes au centre de la région dont les bouleversements ont fourni la majeure partie des matériaux qui composent nos terrains de transport. Les nombreux cailloux roulés, ou quartzites, si répandus dans nos pays, proviennent tous des montagnes de la Tarentaise, de la Maurienne et du Briançonnais. Leur excessive dureté les a préservés d'une désagrégation complète, lorsque la plupart des matériaux calcaires ou schisteux ont été entièrement dissous.

Les fouilles nombreuses, pratiquées, dans les vallées tributaires du Doron, pour rechercher l'anthracite, ont été

Digitized by Google

peu productives jusqu'à ce jour, et fournissent un combustible qui n'est pas de très-bonne qualité.

Plus à l'Est, le flanc occidental du massif de Chasseforêt, ainsi que tous ses contre-forts, le massif entier de la Vanoise, sont formés des roches multiples du trias et de puissantes assises de calcaires compactes de l'infra-lias.

La stratification de ces divers terrains présente, dans toute la zone, assez de régularité. Dans les localités que j'ai visitées, je n'ai pu observer aucun renversement de couches plus anciennes sur des couches plus modernes; accident si fréquent dans l'Oisans, où des efforts plus violents, en donnant aux roches cristallines une structure en forme d'éventail, les ont épanchées sur des couches houillère et triasique, renversées elles-mêmes sur des couches du lias, ce qui donne de prime abord à l'ensemble une superposition tout à fait inverse.

L'inclinaison générale de tout le massif de la Vanoise et la direction des vallées principales convergent avec une pente très-rapide sur Salins et Moutiers, situés à 500 mèt. d'altitude.

Ces deux points, éloignés l'un de l'autre de 1,500 mèt. à peine, où aboutissent les vallées de l'Isère, du Doron, des Allues et de Belleville, et d'autres moins importantes, peuvent donc être considérés comme le centre de ce vaste étoilement de fractures et de l'affaissement de toute la région. De ce point central sortent les eaux minérales de Salins, ainsi que celles de Brides, qui renferment toutes deux, en si grande abondance, le sel et le fer unis à bien d'autres chlorures et sulfates. Leurs 35 degrés de chaleur témoignent assez de la rupture profonde des couches d'où elles émergent.

Malgré mon désir d'être bref sur quelques remarques géologiques, je ne saurais passer sous silence l'impression produite même sur le simple touriste par les amoncellements énormes de gypse ou sulfate de chaux, qui donnent

Digitized by Google

à tout ce pays un caractère des plus singuliers. Partout où apparaît le terrain triasique, généralement au-dessus des assises de schistes lustrés, on remarque ces amas de gypse blancs comme la neige et qui ont parfois plusieurs centaines de mètres de profondeur. Les environs de Salins et de Brides en montrent de toutes parts.

Mais c'est surtout à partir de Bozel, sur les deux rives du Doron, que ces roches acquièrent leur plus grand développement avec la Dent de Villard en face de Bozel, et qui se relie au Mont-Blanc, modeste montagne de 2,000 mèt. environ, dominant le haut de la vallée de Pralognan, et qui n'a de commun que son nom avec le roi des Alpes.

L'humidité de l'air et les pluies surtout, en entraînant l'acide sulfurique qui entre dans la composition de ces roches gypseuses, les désagrégent avec la plus grande facilité. Aussi les pentes éboulées de ces montagnes blanches, ne pouvant supporter presque aucune végétation, présentent-elles l'image de la plus grande désolation.

Les seules qui soient protégées contre cette ruine rapide, comme la Dent de Villard, sont encore couronnées de calcaires compactes. Mais, à la longue, les infiltrations des eaux de pluie et de neige, en dissolvant les gypses servant de support aux assises plus solides, amènent des effondrements considérables.

La plupart des cols du massif de la Vanoise ainsi formés présentent des deux côtés des masses calcaires rompues parfois sur une épaisseur de 1,500 à 2,000 mètres!

Nous ne dirons rien de la formation de ces montagnes gypseuses, qui suppose, à l'époque de leur dépôt, des émanations aussi considérables de soufre sous toutes les formes. Dans plusieurs localités, en effet, le soufre se trouve à l'état natif, et, ailleurs, il est associé au cuivre, au plomb, à l'argent, comme dans les mines productives de Macot.

Toutes les richesses minérales de cette région, le plâtre

Digitized by Google

qui y est en si grande abondance, les marbres, les minerais divers, l'anthracite même, seront de plus en plus exploitées, grâce au débouché plus facile que leur offrira le chemin de fer commencé de Chamousset à Albertville, et qui se continuera, sans nul doute un jour, jusqu'à Moûtiers.

La première course que doit entreprendre le touriste arrivé à Moûtiers, avec l'intention de visiter la chaîne de la Vanoise, est l'ascension du Mont-Jouvet, facile même pour les femmes (on peut la faire à dos de mulet), situé entre les deux vallées du Doron et de l'Isère.

Grâce à son isolement et à sa position dominante au centre de la région, cette magnifique montagne aux formes arrondies offre de son point culminant un des plus beaux panoramas circulaires que l'on puisse trouver dans toutes les Alpes Françaises.

Depuis longtemps en Suisse une position semblable serait exploitée et fournirait aux touristes un séjour agréable. Mais dans cette partie de la Savoie, comme en Dauphiné, tout reste à faire pour le bien-être du voyageur, et les ressources lui manquent totalement dès qu'il quitte le niveau de la vallée.

Les schistes gris lustrés du trias, qui composent cette succession de dômes, résistent peu aux intempéries, et se prêtent d'une manière merveilleuse au développement des pâturages. Nulle part, on ne voit la roche nue ; sur toutes les pentes, des prairies sans fin s'étendent jusqu'au sommet. Je crois bien rester en dessous de la vérité en estimant à 40 kilom. de superficie la succession ininterrompue de ces vastes pâturages. La reconnaissance ne doit pas être étrangère au nom qu'elle porte. Sans doute les Centrons, anciens habitants de la contrée, l'eurent en grande vénération pour les ressources qu'elle leur procurait. De nos jours, les habitants de la Savoie et du Dauphiné ne donnent le nom de montagnes qu'aux pâturages montueux qui peuvent nourrir leurs troupeaux. Quant aux cimes

Digitized by Google

neigeuses et à leurs glaciers, elles n'ont pour eux aucune valeur, et ne sont même pas faites pour s'y promener. Plus tard leurs idées se modifieront, quand ils apprécieront tous les avantages qu'ils retireront des excursions des touristes.

Cinq heures suffisent pour gagner le sommet du Jouvet, qu'il est préférable d'aborder en prenant le chemin des deux petits hameaux de Montfort et d'Hauteville, pour redescendre, en trois heures et demie à quatre heures, soit à Aime, soit à Bozel. Ce chemin le plus court a l'avantage de faire faire la montée à l'ombre. Le panorama est immense. Au Nord, l'étincelant massif du Mont-Blanc, vu sur le versant italien, et distant de quarante kilomètres en ligne directe. Un peu plus sur la droite, le pic bizarre des Grandes-Jorasses, puis, au-dessus du col du Petit Saint-Bernard, le Vélan, le Grand-Combin, et dans l'éloignement la Dent Blanche et le Mont-Rose. Du Nord-Ouest au Sud-Ouest, la continuation de la chaîne du Mont-Blanc, avec le Grammont, le Bellachat, le Gros-Villan, le pic du Frênes, cimes de moins de 3,000 mèt. qui, sous la forme d'une véritable sierra, vont se relier aux Grandes-Rousses dont le Grand-Costa Blanc attire surtout les regards. Au Sud, les sombres Aiguilles d'Arve, le Râteau, la Meije et la Barre des Écrins, dont la forme en éventail ne s'oublie plus pour qui l'a contemplée une seule fois. Du Sud-Est au Nord-Est, se déroule toute la chaîne de la Vanoise, formant par sa faible distance la partie la plus nette et la plus intéressante du panorama.

Malheureusement le fond des vallées de l'Isère et du Doron ne se montre nulle part, et l'on n'aperçoit ni Bourg-Saint-Maurice, ni Moûtiers, ni Bozel, mais seulement quelques villages dans les vallées des Allues et de Belleville.

Le trajet de Moûtiers au col de la Vanoise ne saurait également être trop recommandé. Tous les baigneurs de Salins et de Brides connaissent la charmante route qui conduit à Bozel que 12 kilom. séparent de Moûtiers. Ce joli chef-

Digitized by Google

lieu de canton, situé au bord du Doron, en face de la Dent de Villard, cette montagne gypseuse dont nous avons déjà parlé, jouit aussi d'une très-belle vue sur la Vanoise[1].

De Bozel à Pralognan éloigné de 12 kilom., la route remonte la rive droite du Doron. On laisse bientôt à gauche le chemin qui conduit à Champagny et de là au col de Palet, puis on atteint Villard-Goîtreux, triste village adossé aux derniers contre-forts de l'Aiguille-Noire, montagne de 3,403 mèt. qui précède la Vanoise. De nombreux lacets élèvent la route à 1,100 mèt. bien au-dessus du torrent. Là la nature sauvage et grandiose des hautes Alpes succède à la nature si riante de Bozel. On traverse le village du Planay, puis un peu plus loin que le hameau de la Croix, situé en face d'une belle cascade qui descend de l'Aiguille-Noire, la route suit la rive gauche du Doron, qu'elle franchit de nouveau à Pralognan (à 1,421 mèt.) vis-à-vis du beau glacier de Sonnailles.

Pralognan deviendra certainement un de ces sites favorisés qui attirent et retiennent des colonies de touristes pendant la belle saison. Position merveilleuse à la base des glaciers, centre des mieux choisis pour les plus belles courses de montagnes, forêts, torrents et prairies magnifiques, rien ne manque à cet admirable site que la possibilité de s'y loger et de s'y nourrir, si ce n'est chez le curé où l'on trouve toujours bon accueil.

Le village n'offre quant à présent aucune ressource, mais un industriel intelligent a compris les avantages d'une semblable situation. Il y construit un hôtel convenable dont l'emplacement n'a malheureusement pas été bien choisi.

Pralognan repose en grande partie sur des roches moutonnées et striées, témoins irrécusables de la présence d'anciens glaciers. En face du village dans la direction du

[1] Les touristes nous sauront gré de leur indiquer la modeste auberge de Mme Favre, en face de l'église, où ils trouveront, sinon un grand confortable, du moins une hospitalité et une cuisine parfaites.

Digitized by Google

Sud, s'ouvre le vallon de Chevrière, dominé à droite par les blanches roches gypseuses du Mont-Blanc, et à gauche par les calcaires sombres qui supportent le glacier de Sonnailles. Ce vallon, comme nous l'avons dit, conduit en ligne directe à Modane par le col de Chavière.

L'énumération des excursions et des promenades que l'on peut faire autour de Pralognan serait trop longue. Il y en a pour tous les goûts et pour tous les degrés de force. Malheureusement les guides locaux ne peuvent suffire pour les courses de glaciers ; si l'on veut en entreprendre, il faut amener des guides de Chamonix ou de la Suisse.

J'avais un grand désir de tenter l'ascension du pic des Grands-Couloirs, mais je ne pus trouver aucun guide capable de m'accompagner. Le mauvais temps vint me consoler de cette déception, et les violentes bourrasques de neige que j'eus à supporter les jours suivants me firent abandonner tous mes projets de grandes ascensions.

A Pralognan cesse la route praticable aux voitures. Pour se rendre à Lanslebourg par le col de la Vanoise on compte huit à neuf heures de bonne marche.

Après avoir dépassé un dernier hameau dépendant de Pralognan, puis la limite des sapins et des mélèzes, on arrive à la Glière, agglomération de cabanes en pierres sèches, servant d'abri aux bergers et aux troupeaux pendant les premiers et les derniers mois de la belle saison. C'est une étape vers les pâturages plus élevés que les neiges n'ont pas encore abandonnés. De la Glière au sommet du col, le passage offre beaucoup d'analogie avec celui du Grand Saint-Bernard, quand on a quitté la cantine de Proz. Le chemin, moins bien tracé, jalonné pour les neiges d'hiver de grands poteaux indicateurs, traverse de nombreux éboulis descendus des moraines élevées du glacier de Côte-Noire. Le temps devint menaçant, et un vent glacé qui annonçait l'approche de la neige offrit cependant un léger dédommagement à ma mauvaise fortune. Trois chamois abrités sous

Digitized by Google

un rocher, et auxquels la violence du vent avait dissimulé mon approche, bondirent à dix pas de moi. Mais, hélas ! un simple alpenstock ne remplace pas une carabine, et je ne pus que les suivre du regard dans leur course rapide.

Le sommet du col de la Vanoise se trouve à 2,527 mèt. Une pente très-douce sur l'autre versant offre à la vue une succession de cinq ou six lacs, appelés lacs des Assiettes, et dont le plus grand peut avoir 1,500 mèt. de circonférence. L'argile grise résultant de la décomposition des schistes lustrés, sur lesquels ces lacs reposent, recueille toutes les eaux descendues des glaciers de la Vanoise, à gauche, et du beau glacier de la Rechasse, sur la droite.

La vue dont on jouit de ce plateau est vraiment magnifique; malheureusement je ne l'ai qu'incomplète, les nuages et la neige, qui tombe fine et serrée, me masquant le haut du pic des Grands-Couloirs, ainsi que le dôme de Chasseforêt. J'arrive bientôt au-dessus de la vallée d'Entre-deux-Eaux. La partie supérieure de cette vallée que l'on découvre à gauche et qui aboutit au col de la Leisse, offre un aspect lugubre et désolé. Dominée sur la gauche par les parois verticales de 2,000 mèt. des Grands-Couloirs, et à droite par la Sana, elle ne présente que des pentes interminables d'éboulis noirâtres dépourvus de toute végétation. Heureusement le chemin, tournant à droite, descend rapidement vers les quelques cabanes de bergers qui forment le hameau d'Entre-deux-Eaux, situé, comme son nom l'indique, entre la rive gauche du Doron et la rive droite du torrent de Saint-Jacques descendant des glaciers de Méan-Martin et de Chamoussière. Entre-deux-Eaux est du reste, comme la Glière, un hameau d'été où les troupeaux de Termignon et de la Maurienne sont amenés pendant la belle saison.

Les beaux moutons de ces montagnes ne ressemblent en rien à ceux des plaines. Leur laine blanche est soyeuse et tombante, un peu comme celle des mérinos; tous, sans exception, ont le bout du museau, le tour des yeux et le

Digitized by Google

bout des oreilles noirs. C'est une condition, paraît-il, très-importante pour les bien vendre sur le marché de Turin, qui en est le débouché principal. Aussi ne conserve-t-on aucun agneau qui ne présente ces marques distinctives.

Il faut environ trois heures pour se rendre d'Entre-deux-Eaux à Termignon. On me dissuade vivement de m'aventurer dans le sentier de la Gorge où coule le Doron. Il est fort dangereux et praticable seulement par le beau temps. J'étais cependant curieux de voir une exploitation de sulfure de plomb argentifère qui se trouve à l'entrée de la Gorge, mais bien m'en prit d'avoir suivi les sages avis qui m'avaient été donnés.

Au-delà du torrent de Saint-Jacques, le chemin qui s'est abaissé à 2,072 mèt. se relève à partir de la chapelle Saint-Barthélemy, pour se maintenir pendant une heure et demie à la hauteur de 2,400 mèt. On l'appelle le Plan de l'Eau. Pendant tout ce trajet, le brouillard le plus intense se joignant à la neige me permit à peine de distinguer les poteaux indicateurs espacés de 200 mèt. en 200 mèt., mais quand je rentrai dans les sapins je découvris tout à coup la verdoyante vallée qui conduit à Termignon. Ce bourg, construit au bourg de l'Arc à 1,280 mèt., est traversé par la route du Mont-Cenis. Six kilomètres le séparent de Lanslebourg, où le désordre de ma toilette me valut, je le suppose, un interrogatoire du gendarme, et dont l'ouverture du tunnel de Fréjus a ruiné une partie de la population qui vivait du passage des étrangers.

De Lanslebourg à Bonneval, le village le plus élevé de la vallée de l'Arc, la distance est de 20 kilom. environ. Praticable pour les chars du pays, la route suit jusqu'à Bessans la rive droite de l'Arc. Elle n'offre jusqu'à la Magdeleine, hameau des plus misérables perché à 1,751 mèt., rien d'intéressant, si ce n'est Lans-le-Villard, bourg assez pittoresque situé sur la rive gauche du torrent. Un ou deux gîtes de cuivre pyriteux et de fer carbonaté, un peu au-dessus

Digitized by Google

de la Magdeleine, donnent lieu à une exploitation peu importante. De ce hameau à Bessans on redescend au niveau du torrent pour traverser d'assez riches pâturages. Mais, à mesure que l'on s'élève, la végétation forestière diminue. Les sapins font place aux mélèzes, qui disparaissent à leur tour avec le vallon de Ribon, conduisant à la Rochemelon (3,568 mèt.), et celui d'Avérole, couronné par les cimes d'Arnès, de la Rousse et d'Autaret, atteignant toutes 3,600 mèt.

Bessans, situé sur la rive gauche de l'Arc, est, comme tous les villages de cette partie de la Savoie, composé de maisons de pauvre apparence. Leur caractère distinctif est une toiture presque plate qui repose sur une forte charpente et qui est formée d'épaisses lauzes massives appartenant aux schistes lustrés du trias, roches dominantes de la vallée. Les vents violents qui règnent souvent à cette altitude, et les trois ou quatre mètres de neige qui s'y accumulent pendant l'hiver, ne permettent pas de construire des toitures plus légères.

Le costume des femmes semble vouloir lutter par les couleurs les plus voyantes contre la tristesse du pays. La robe généralement foncée est recouverte d'un long et large tablier ponceau, vert ou bleu. La coiffure est une cornette en tulle noire, longue de dix à quinze centimètres, évasée et rigide, qui entoure le haut du visage, et une large coiffe ponceau, cerise ou orange. Il m'a semblé, mais je ne saurais l'affirmer, que les couleurs variaient selon l'âge de la femme.

De Bessans, la route, suivant la rive gauche de l'Arc, traverse des prairies marécageuses, situées en face du petit hameau de Villaron. Après avoir ensuite dépassé un énorme filon de très-belles roches vertes serpentineuses, intercalées entre le terrain du trias et les roches granitiques, on arrive à Bonneval, bâti sur la rive droite de l'Arc à l'altitude de 1835 mèt.

Digitized by Google

Une pluie fine et froide, qui m'accompagne depuis Bessans, me prédispose assez mal en faveur du paysage austère et du pauvre village de Bonneval, dont le nom me semble en ce moment une amère dérision. Je finis par trouver un gîte à l'extrémité du village, chez le père Cullet, vieux chasseur de chamois. Il me reçoit dans l'étable divisée en deux parties, l'une pour les bestiaux, l'autre servant de salle à manger et de chambre à coucher. Les rigueurs d'un long hiver, qui nécessiteraient une quantité de combustible trop rare en ces hautes régions, obligent les montagnards à cette cohabitation complète avec leurs bestiaux. Du reste, cette vie en commun est loin d'être malsaine, à la condition toutefois d'observer les règles élémentaires de propreté et d'aération.

La soirée passe vite, grâce aux récits de mon hôte, qui me raconte ses nombreuses chasses au chamois et ses excursions aux cimes de la Levanna, Carro et Chamarelle. Le temps, de plus en plus mauvais, ne me permet pas de tenter ces ascensions. Je dois me contenter de franchir le col d'Iseran pour me rendre à Tignes[1].

Le beau temps étant revenu, j'abandonnai sans regret la vallée de l'Isère, qui m'aurait ramené à Moûtiers par Sainte-Foy, Bourg-Saint-Maurice et Aime, pour passer le col des Frêtes ou du Palet (2,658 mèt.), qui s'ouvre directement à l'Ouest de Tignes dans la large dépression comprise entre la Vanoise, le Mont-Thuria et l'Aiguille du Midi. Douze heures au moins sont nécessaires pour se rendre de Tignes à Moûtiers, et, comme jusqu'à Bozel les ressources sont nulles ou à peu près, il est préférable d'emporter les vivres nécessaires pour le trajet.

Connaissant par expérience la quantité de neige fraîche

[1] Voir, dans l'Annuaire de 1874, l'intéressante étude du colonel, aujourd'hui général, Borson, sur le Mont-Iseran, et dans ce volume l'article de M. Bérard.

Digitized by Google

que je vais trouver au col, je m'adjoins un guide. Nous laissons à gauche le Tuf de la Thouvière, montagne à base gypseuse d'un accès facile, et dont le sommet offre un très-beau panorama. A trois quarts d'heure de Tignes, s'ouvre le cirque du lac de Tignes, situé à 2,088 mèt. d'élévation, et alimenté par les eaux du glacier de la Grande-Motte. Ce charmant bassin, qui peut avoir 2 kil. de circonférence, offre de curieux phénomènes produits par la nature du sol. Une faible partie des eaux qui l'alimentent arrive à découvert. La plus grande quantité filtre depuis le glacier, à travers les roches de sulfate de chaux, puis, rencontrant une assise imperméable, vient sourdre à deux cents pas du lac, en une large source circulaire d'une limpidité extraordinaire. Le même phénomène se reproduit plus en grand pour les eaux qui s'échappent du lac. Un maigre filet s'écoule de la surface, tandis qu'une issue souterraine, située à une centaine de mètres en contre-bas du niveau, laisse échapper un véritable torrent. Il est très-probable que, à la longue, cette issue s'agrandissant avec la dissolution des gypses, le niveau du lac, baissant graduellement, ne présentera plus tard qu'un de ces vastes entonnoirs, si fréquents dans les terrains gypseux du trias. L'entonnoir est très-accusé, et des affaissements considérables se sont déjà manifestés.

La pêche de ce lac élevé, très-fructueuse, paraît-il, fournit des truites qui méritent leur réputation.

Le glacier et l'Aiguille de la Grande-Motte, très-rapprochés, puis, à l'Est, la Sassière, les eaux bleues du lac et les belles prairies qui l'entourent, forment un paysage bien digne de l'habile pinceau de notre compatriote Lortet, membre de la section de Lyon.

Après avoir laissé sur sa gauche le sentier qui conduit au col de la Leisse, ou plutôt de Leysse, comme on dit dans le pays, nous nous élevons, sur la droite, dans la direction du col du Palet, dont nous gagnons péniblement

Digitized by Google

le sommet sur une neige mal répartie par le vent, et dans laquelle nous disparaissons à deux reprises jusqu'aux épaules.

Sur notre droite se dressent l'Aiguille Percée (2,769 mèt. d'altitude) et les Rochers-Rouges (3,010 mèt.), ainsi nommée des parois disjointes du sommet, puis, au delà, le gigantesque Mont-Thuria, séparé de l'Aiguille du Midi par la profonde vallée de Peisey, que l'on peut rejoindre du col du Palet.

La descente aboutit en face des parois du flanc Nord de la Vanoise, aussi abruptes que celles des Grands-Couloirs sur sa face méridionale. Le glacier de Pramecou, qui les couronne, laisse en certains endroits échapper des flots de glace ornés des plus beaux séracs. C'est, sans contredit, de ce côté que la Vanoise offre l'aspect le plus grandiose. La neige disparaissant peu à peu, je renvoie mon guide dont je n'ai plus besoin, puis, après avoir dominé les quelques cabanes de la Plagne et le petit lac de la Glière, je descends plus rapidement dans la vallée de Champagny-le-Haut. Je laisse, sur ma droite, le sentier du col de Plan-Sery, qui va rejoindre le vallon de Peisey, pour gagner le hameau du Bois-Dessus (1,480 mèt.), ainsi nommé d'un maigre bois de sapins qui le surmonte.

Cette vallée, qui manque de végétation, se compose de roches cristallines noirâtres polies par les anciens glaciers et se rattachant, au Nord, à l'Aiguille du Midi, et, au Sud, à l'Aiguille-Noire.

Le hameau de la Chiserette dépassé, j'entre bientôt dans un défilé pittoresque, où la route, creusée en encorbellement dans le roc vif, domine le torrent d'une grande hauteur. La nature sauvage disparaît près du charmant vallon qu'occupe le village de Champagny. La vue s'étend sur la vallée de Bozel, la Dent de Villard, le pic de Crève-Tête, au-dessus de Moûtiers, les cimes d'Arbel et de Bellachat, que je trouve, à mon retour, couvertes d'un blanc manteau de

Digitized by Google

neige. Un petit sentier, tracé à travers les prairies et coupant tous les lacets fastidieux de la route, m'amène à Villard-Goîtreux, d'où je regagne Bozel et Moûtiers.

Je ne saurais trop, en terminant mon récit, engager les véritables touristes à aller explorer cette partie de la Savoie, trop peu visitée jusqu'à ce jour. La variété de ses terrains et les phénomènes physiques dont elle a été le théâtre y offriront en outre de curieux sujets d'études aux géologues.

FERDINAND REYMOND,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

Digitized by Google

X

ASCENSION DU CHABERTON

Le Chaberton, qui se dresse entre la France et l'Italie, appartient tout entier à ce dernier pays ; il est le point le plus élevé (3,138 mèt.), du massif du Mont-Genèvre, dont il devrait portèr à bon droit le nom, car le mont Janus (ou Château-Juan), n'a que 2,514 mètres.

Entièrement isolé, plus haut que tous les pics voisins, à l'exception de Rochebrune (3,324 mèt.), reconnaissable de loin à la blancheur de ses rochers calcaires, à ses flancs abrupts que couronne un mamelon doucement arrondi, dominant toute la vallée de Briançon et l'immense bassin du Pô, le Chaberton trône avec une majesté qui semble l'apanage des montagnes plus élevées et moins facilement accessibles.

En Italie, il doit une grande célébrité, d'abord à sa position en vedette, puis à un caprice royal ; c'est sur ses contre-forts que Victor-Emmanuel venait, tous les ans, chasser le bouquetin, et les habitants de Mont-Genèvre l'ont souvent vu s'avancer jusqu'à l'obélisque ; mais, depuis quelque temps (les ans en sont la cause), le roi-chasseur n'a plus reparu dans cette région.

L'ascension du pic par le village de Mont-Genèvre, le vallon des Baisses et le col du Carrier, n'est nullement dan-

Digitized by Google

gereuse ; avec la meilleure volonté, il est impossible d'y faire une chute. Assez pénible cependant, elle exige quelque persévérance, parce que les pentes sont recouvertes de graviers ou de cailloux qui, offrant un appui incertain, font perdre un pas sur quatre en plusieurs endroits.

De Briançon, on peut aller au village en voiture. (Prix : 10 fr. aller et retour avec M. Armand, voiturier; 15 fr. avec M. Michel.) A partir de là, les mulets remontent encore jusqu'à la source des Baisses. Le premier chasseur venu de Mont-Genèvre servirait au besoin de guide et de porteur, au prix de 5 francs. Du village au sommet, il faut compter cinq heures de montée, haltes comprises.

Le samedi 18 septembre 1875, nous partions de Briançon à pied, à 3 h. de l'après-midi, pour aller coucher à Mont-Genèvre. Après avoir dépassé la Vachette, puis la superbe fontaine Crétet, nous avions le choix entre trois itinéraires différents : à gauche, en passant sur le pont de bois, s'il n'est pas emporté, on continue à suivre les interminables lacets de la route nationale ; à droite, un chemin facile serpente à travers les grands bois de sapins ; au milieu enfin, un sentier remonte la rive droite du torrent; nous optons pour ce dernier itinéraire, qui est le plus mauvais, mais aussi le plus court et le plus agreste.

Au printemps, et après les grosses pluies, la Durance emporte le pont avec une telle régularité que des poutres sont toujours déposées sur la rive pour le remplacer; au moment où nous passons, des ouvriers achèvent de barrer le lit du torrent par une digue énorme qui, à l'avenir, arrêtera les rochers et brisera l'impétuosité des eaux.

Pendant l'été, on franchit la Durance sur tous les points. Nous suivons donc la rive droite, en côtoyant de belles eaux qui forment çà et là de petits bassins profonds et tranquilles, et voyagent au milieu de gros rochers qui appellent l'attention du géologue.

Digitized by Google

Les masses éruptives qui ont surgi vers le col Gondran, à travers les schistes du trias et les calcaires liasiques, se sont répandues dans toutes les directions en débris énormes abondants sur ce point. Les *euphotides* sont innombrables; on les reconnaît à leurs deux nuances bien tranchées, dues, l'une au *feldspath* labradorite blanc, l'autre au *diallage* vert sombre, souvent bronzé; les dimensions de ces deux éléments varient à l'infini, tantôt à peine reconnaissables, tantôt largement cristallisés; le premier portail de l'Hospice de Mont-Genèvre est construit avec des *euphotides* grossièrement taillées.

Les *variolites* et les *serpentines* à diallage métalloïde, si communes dans la vallée de Cervières, sont assez rares; mais nous remarquons des masses porphyriques vertes, très-dures, à cristallisation confuse.

Chemin faisant, nous pouvons étudier d'autres roches en place; d'abord les *cargneules* ou calcaires jaunâtres, cellulaires, indices de la présence du gypse qui existe plus haut à la Lauze du Val-des-Prés. Une partie de la gorge est enfin creusée dans des *poudingues*, où les cailloux siliceux et porphyriques dominent, solidement agglomérés par un ciment calcaire. Vers le milieu du torrent, les eaux ont rasé le poudingue, dont une vaste tranche surplombe et menace ruine.

A plusieurs reprises, on s'éloigne de la Durance pour escalader des gradins taillés dans le conglomérat; puis, traversant des prairies émaillées de colchiques et bordées de framboisiers, on rejoint, sur la rive gauche, le chemin du bois.

Plus loin, le lit de la rivière est desséché; mais, en prêtant l'oreille, on entend, sous les rochers, le sourd bruissement des eaux. Ce cours d'eau souterrain vient sans doute du col Gondran, où la carte de l'état-major place les sources de la Durance. Il y a là, en effet, dans un site charmant, parmi des buissons d'airelles, quelques flaques d'eau

Digitized by Google

très-profondes, creusées dans les pâturages tourbeux, et qui n'ont pas de déversoir apparent. Les eaux se frayent donc une voie secrète à travers les moraines profondes que les prés ont recouvertes, et finissent par reparaître à 3 kilomètres de leur point de départ.

Depuis Briançon, la lombarde, ou vent de Piémont, souffle avec rage. En arrivant, nous trouvons les hauteurs et le village envahis par des nuages épais qui font la nuit autour de nous. Par intervalles, un coup de vent chasse les nuages élevés, et le Chaberton apparaît, illuminé par les rayons obliques du soleil couchant; puis tout rentre dans l'obscurité.

Le Mont-Genèvre possède deux auberges; le dîner que nous allons commander à l'*Aigle des Alpes,* chez Rignon, fut très-soigné, peu coûteux et proprement servi. Pour le coucher, nous nous étions adressés à l'Hospice, beau et vaste bâtiment, très-bien aménagé, où les chambres sont nombreuses et fort belles. Le souvenir de Napoléon I^er^ y est resté vivant, et la chambre où l'empereur passa une nuit a été soigneusement respectée; dans le salon, on remarque une copie du tableau de Girodet, représentant Napoléon calme sur un cheval fougueux.

En principe, les pauvres seuls sont gratuitement hébergés à l'Hospice; autrefois, l'Italie envoyait une pension annuelle. Aujourd'hui, nous disait spirituellement l'aimable abbé Faure (du Club Alpin Français), directeur, elle se contente d'envoyer les clients; en effet, les ouvriers piémontais, qui viennent en France au printemps et rejoignent leur pays au commencement de l'hiver, font presque tous appel à la générosité de la France et s'arrêtent à l'Hospice.

Exceptionnellement, les chambres sont mises à la disposition des touristes, qui ne doivent pas oublier de déposer une rétribution dans le tronc de l'Hospice.

Le dimanche matin 19 septembre, nous partons à 4 h.,

Digitized by Google

au nombre de six : MM. Bith, capitaine au 96e de ligne ; Carton et Renard, lieutenants ; Merle (Émile), propriétaire au Mont-Genèvre; et Alphonse Chancel, élève à l'École Polytechnique, et membre comme moi de la sous-section de Briançon. Suivant la route d'Italie, nous dépassons le corps-de-garde des douaniers et l'obélisque; arrivés à la première borne kilométrique, nous franchissons encore 200 mètres, puis nous prenons à gauche un chemin qui monte dans les cultures.

Vers les Clavières, un feu immense, allumé pour la garde des troupeaux, produit dans l'obscurité un effet surprenant et nous fait tout d'abord croire à un campement de bohémiens. Le sentier, remontant toujours vers le Nord, domine l'âpre gorge du Riou-Sec, à laquelle succède le délicieux vallon des Baisses, avec son grand tapis de verdure et ses bosquets de mélèzes. Nous sommes déjà sur le territoire italien, bien que les pâturages du vallon soient la propriété de la commune de Mont-Genèvre, qui les loue 1,500 francs par an aux bergers de la Provence.

A 5 h. 45 m., nous nous arrêtons pour déjeuner sur les bords de la belle source des Baisses ; de là, nous voyons en face de nous le col des Trois-Frères-Mineurs (2,638 mèt.), qui mène à Plampinet, et, vers la droite, au pied de la face Nord du Chaberton, une échancrure blanche : c'est le col du Carrier.

A 6 h. 10 m., nous repartons en tournant tout de suite à droite. Au-delà d'un large ravin, on trouve un mauvais sentier à peine tracé.

A 7 h. 5 m , nous passons à côté d'un rocher percé à jour ; de ce point, nous apercevons, dans les escarpements du Chaberton, une *faille* qui a redressé les couches calcaires jusqu'à la verticale.

Après avoir franchi une série de petits ravins, nous atteignons, à 8 h., le col du Carrier (col du Chaberton des cartes italiennes), qui sépare le vallon des Baisses du versant ita-

Digitized by Google

lien. Depuis un moment, notre horizon, borné d'abord au bassin du Riou-Sec, s'est élargi ; les crêtes du Pelvoux et des Écrins se dessinent; quelques pas encore, et la Meije va paraître à son tour. Vers l'Est, nous sommes près des chalets du Grand-Quaillet, et en vue du cirque déjà grandiose des montagnes italiennes.

Au-delà du col du Carrier, on change de direction pour suivre la crête qui, remontant vers le Midi, mène droit au sommet du Chaberton qu'on aperçoit toujours. Nous montons doucement, en décrivant des courbes à travers un vaste amas de pierres éboulées assez pénibles à escalader; les haltes sont fréquentes ; une sorte de fascination nous ramène sans cesse à la contemplation du massif titanesque formé par ces trois fleurons des Alpes briançonnaises : le Pelvoux, les Écrins et la Meije.

En continuant à grimper, mon attention est éveillée par la vue de roches nouvelles ; sur les cartes géologiques, même sur celle de M. Lory, le Chaberton est teinté comme appartenant tout entier aux calcaires liasiques. Aussi je m'empresse d'aller visiter, sur la gauche, des rochers dont la couleur noirâtre ressort vivement; dans ces rochers, encaissés dans les calcaires et tout bouleversés, je rencontre d'abord les *serpentines,* puis les *schistes* lustrés calcaréo-talqueux de M. Lory, qui les a rattachés au trias. Les schistes sont sillonnés par des rubans de quartz blanc dans les cavités duquel nous recueillons des prismes de cristal de roche accompagnés de *chlorite* verte, terreuse. Dans les schistes mêmes, il existe encore de grosses lamelles de *fer oligiste* bleuâtre, étincelant; sur le sol gisent des morceaux de carbonate de chaux et de sulfate de baryte, également imprégnés d'oligiste spéculaire.

Cette assise est à 200 mèt. environ de la cime du pic, qui est elle-même formée par les calcaires. Nous savons déjà qu'au pied des Barricades, à côté de la cabane de Casotte, on rencontre les schistes et les serpentines avec de petits

Digitized by Google

dépôts d'oligiste, de calcaire nacré et d'*épidote* thallite, cylindroïde; le lambeau isolé que nous venons de découvrir s'est donc trouvé englobé dans le grand soulèvement qui a formé le Chaberton.

La grande casse dépassée, nous retrouvons un sentier facile qui domine le profond ravin de gauche; et, à 9 h. 30 m., l'ascension est terminée. Le plateau supérieur, long de 200 mèt., s'abaisse légèrement vers le Sud. A l'extrémité Nord, les officiers de l'état-major italien ont élevé une haute et large pyramide; elle est surmontée d'une perche qui fut sans doute le montant d'une croix; sur une pierre plate, posée de champ, on a dessiné un sapin et un grand aigle. Nous trouvons là une carte de mon ami Adolphe Benoist, de la section de Lyon, qui avait escaladé le Chaberton directement par les rochers escarpés qui dominent Clavières; cette belle équipée faillit lui coûter la vie; il n'atteignit le sommet qu'à 7 h. du soir, et il dut y passer la nuit. Je relève sur sa carte la note suivante : « 26 août 1875, 7 h. du soir. Admirable panorama; le plus beau que j'aie jamais contemplé. »

Le soleil a dissipé la gaze légère qui, le matin, troublait la pureté de l'air, et il nous est impossible de découvrir un seul nuage. Au Nord, nous avons, au premier plan, le Mont-Thabor; puis viennent le Mont-Ambin, les larges glaciers de Modane et du Mont-Cenis, le Petit Saint-Bernard, le Mont-Blanc, et, plus à l'Est, la belle Aiguille de Roche-Melon. Vers Oulx, qui est invisible, nous sommes dans l'axe de la voix ferrée; nous remontons la vallée jusqu'au fort d'Exilles, dont nous pouvons étudier la structure antique; au-delà du fort, la vue est bornée par un coteau boisé qui supporte une chapelle blanche, très-élégante. Une puissante lunette ne nous révèle ni Turin, ni la Superga : sans doute la distance est trop considérable, ou plutôt l'air manque de transparence dans la plaine.

En gagnant l'extrémité méridionale de notre observa-

Digitized by Google

toire, nous dominons les sites les plus riants, les plus frais, et dont la grâce toute pyrénéenne est rehaussée encore par l'aridité des hauteurs ; à gauche, les délicieuses vallées de Cézanne et de Bousson; à droite, le village de Mont-Genèvre, coquettement assis au milieu des grandes prairies du col ; sur le corps-de-garde des douaniers, nous distinguons les trois couleurs du drapeau arboré en notre honneur. Briançon est caché, mais tous les forts se détachent parfaitement; la cime de l'Infernet, sur laquelle on construit un fort, est à 700 mèt. au-dessous de nous, et la petite distance qui nous en sépare nous inspire des réflexions stratégiques que le génie français a certainement faites avant nous. La pyramide hautaine de Rochebrune et ses contre-forts, qui nous cachent un vaste horizon, laissent encore apercevoir à l'Est la pointe du Viso, avec ses deux tables superposées.

Mais toutes ces splendeurs nous semblent bien pâles, bien effacées, tant la vue des grandes montagnes de l'Ouest est merveilleuse et originale ; là sont réunis à plaisir, dans le champ d'une demi-plaque photographique, le Pelvoux, les Écrins et la Meije. Nos yeux remontent tous les couloirs, tous les pics, refont sans peine les escalades, trouvent des plateaux accessibles, des cols nouveaux, étudient l'effroyable pente du névé qui conduit aux Écrins, et nous font prédire une virginité éternelle à la Meije, dont la flèche acérée surgit d'une mer de glace.

Nous repartons à midi et demi; choisissant les points où le gravier est menu, nous descendons au galop, sur les talons, jusqu'au col du Carrier. En prenant à droite, on peut redescendre sur Cézanne ; malheureusement, nos heures sont militairement comptées.

A 3 h., nous sommes de retour à Mont-Genèvre ; tous les habitants font la partie de boules, qui sur la route, qui sur les vertes pelouses, et s'arrêtent pour nous souhaiter la bienvenue. M. Armand, loueur de voitures à Briançon,

Digitized by Google

était venu nous chercher, ainsi qu'il avait été convenu la veille, et, en 40 min., nous ramenait à Briançon.

Cette ascension est pour nous la dernière de l'année; encore quelques jours, et les montagnards, endormis dans les tiédeurs trompeuses d'un automne tardif, verront un matin toutes les hauteurs envahies par les neiges. Le règne de l'hiver s'approche; les heures de la domination humaine sont passées; soufflant déjà dans ses doigts, le touriste va remettre la dague au clou et quitter le piolet pour les pincettes. Les pieds sur les chenets, il reverra, comme dans un rêve, les rocs escarpés, les glaciers suspendus, les horizons illimités et les jeux sublimes de la lumière; mais, en retraçant ses souvenirs, en préparant de nouvelles expéditions au milieu des soucis de la vie journalière, il croira ouïr encore les voix reposantes de la montagne : *Dulces reminiscitur Argos.*

P. GUILLEMIN,
Membre du Club Alpin Français
(sous-section de Briançon).

Briançon, 25 septembre 1875.

Digitized by Google

XI

ASCENSIONS DE ROCHEBRUNE

I

Si l'on divise en groupes les Alpes du Dauphiné, il y en a deux qui sont particulièrement saillants et connus; celui du Pelvoux et celui du Viso. Entre eux s'étend une région aux cimes moins élevées, que limitent la frontière d'Italie, le cours du Guil et celui de la Durance. Cette région est formée de hautes vallées, couronnées de rochers arides; son aspect est généralement triste et nu; ses croupes sont plus dépourvues de forêts, mais pourtant riches en pâturages courts et excellents. Le tout est enseveli pendant l'hiver sous un épais manteau de neige, dont presque aucune portion ne résiste aux rayons du soleil d'été. C'est au centre même de cette région un peu inférieure que se dresse comme une haute borne le pic de Rochebrune. Seul, isolé, sans rival, il domine toute la contrée, et, par delà, fait vis-à-vis, à une distance assez rapprochée d'un côté, au massif du Pelvoux, de l'autre, à celui du Viso; et comme, dans la direction des Alpes italiennes, il n'existe aucun obstacle à la vue, on peut de ce sommet en suivre aussi presque tout le développement.

C'est cette situation privilégiée, plus encore que son

Digitized by Google

altitude, qui est pourtant de 3,325 mèt. (300 mèt. environ de plus que le Buet, et 150 de plus que la Dent du Midi), qui rend le pic de Rochebrune un belvédère de premier ordre, peut-être sans égal dans le Dauphiné.

J'avais quitté les Hautes-Alpes avec le regret de n'avoir pu tenter l'ascension de l'un des grands sommets situés à l'Est du département. Dans un pays où rien n'est organisé, où les bons guides font défaut, c'est une entreprise que l'on remet volontiers à une bonne occasion. Cette occasion, mon excellent ami et ancien collègue, le pasteur Félix Borloz, devait me la fournir.

C'était à la fin d'août, nous étions réunis à Arvieux, où se trouvait aussi M. Nicot de Pierre-Grosse; le temps était splendide, la lune dans son plein donnait sa clarté toute la nuit; pouvions-nous espérer pour une autre fois des conditions aussi favorables? La décision fut donc prise énergiquement, et, dès le lendemain, nous descendîmes d'abord au Château-Queyras, bourg triste et froid, mais très-pittoresque, que domine un fortin du moyen âge, établi sur une presqu'île de rochers, barrière infranchissable de l'étroite vallée. A gauche, la montagne nue, premier échelon de Rochebrune; à droite, une épaisse forêt de mélèzes; entre la forêt et le rocher, une profonde fissure, au fond de laquelle le Guil, au nom gaulois, roule les eaux glacées qu'il apporte du Mont-Viso.

Après nous être restaurés et approvisionnés pour le mieux, nous quittâmes le bourg et, prenant à droite dès la sortie, nous nous enfonçâmes dans un couloir qui monte au village de Souliers. Le petit torrent que l'on suit, bondissant et jauni, contient les eaux de Rochebrune, et le sentier, qui s'élève en zigzag et remplit avec lui tout l'espace, conduit d'étage en étage jusqu'au but, avec du temps et de la patience. Au reste, cette gorge étroite a aussi ses charmes; elle est ornée de ces beaux pins sylvestres qui sont l'un des principaux décors de la vallée du Guil, et

Digitized by Google

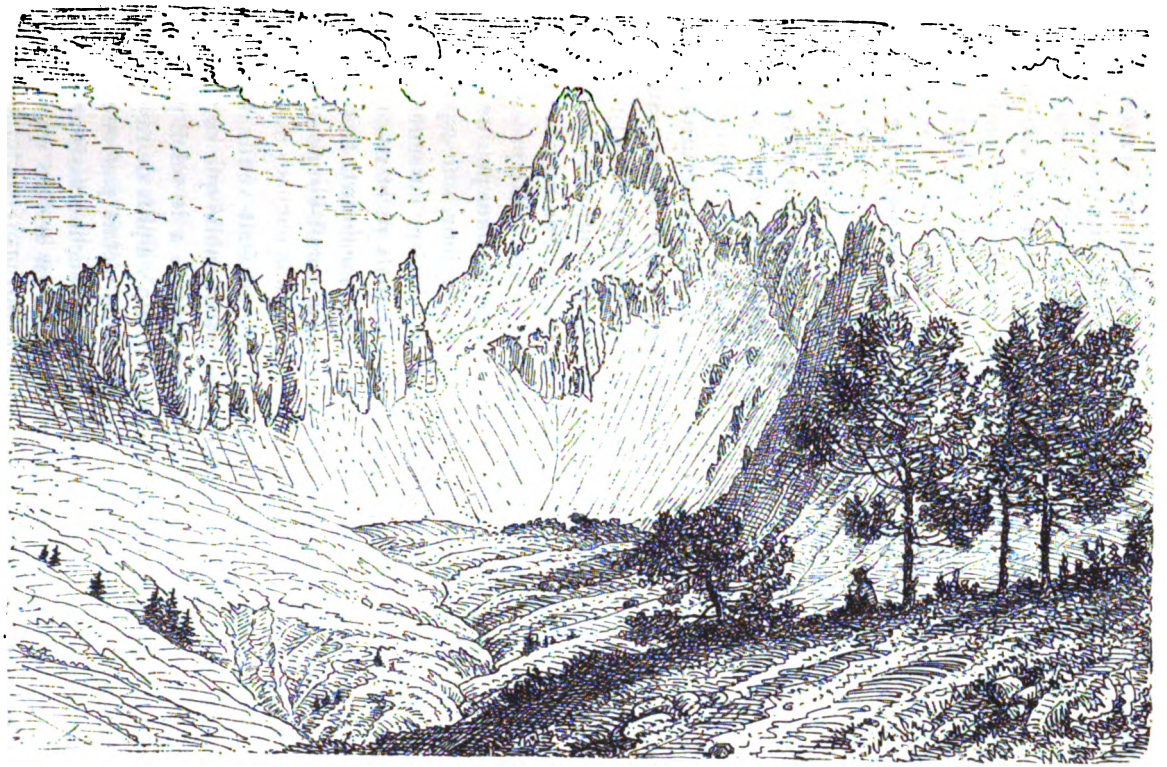
qui, fort heureusement pour eux et pour nous, ont été mis sous la protection sévère de l'administration des forêts, en vue de la conservation des routes et contre l'éboulement des terrains. Ces pins déjà vieillis, ayant acquis par conséquent leur caractère, envoient leurs touffes vertes, portées par des branches tordues et de chaude couleur, se détacher tantôt sur le ciel bleu, tantôt sur les parois des rochers auxquels ils sont suspendus. En nous retournant aux contours, nous apercevions, à travers les branches, et par-delà le sombre étranglement, les blanches murailles et les tourelles ardoisées du Château-Queyras, vivement éclairées par le soleil.

L'horizon s'élargit en montant, et, après une heure et demie de marche, nous étions parvenus au village solitaire de Souliers. Nous nous adressâmes à son brave adjoint, M. Messimilly, qui nous donna des mulets, des couvertures et l'un de ses fils, vigoureux garçon de vingt ans, compagnon de M. Borloz dans sa première ascension.

Continuant à remonter le cours du petit torrent, en cet endroit presque desséché, nous arrivâmes en une heure et demie au bas d'une pente rapide où nous nous séparâmes des mulets pour faire à pied un trajet d'environ deux heures encore; d'abord sous de vieux mélèzes rares et barbus, ensuite sur une de ces pentes gazonnées, par-ci par-là semées de pierres, où la marmotte établit de préférence son domicile, et où cent plantes gracieuses jouissent à la hâte de la courte saison.

Au bout de cette montée, nous nous trouvâmes tout à coup sur une espèce de terrasse cintrée, et nous vîmes apparaître dans son entier, le bas dans l'ombre et le haut enflammé par les rouges rayons du couchant, le grand cirque formé par la Rochebrune, qui se dresse en face, et par les deux gigantesques parois de rochers profondément déchirés, cannelés comme des tuyaux d'orgue, qui, de droite et de gauche, montent s'arc-bouter contre le pic

Digitized by Google



Rochebrune. Vue prise des bois des Souliers. Fac-simile, d'après le procédé Gillot, d'un dessin à la plume de M. B. Tournier.

Digitized by Google

et lui servir de contre-forts. Les débris de pierre, arrachés par les ans à ces durs sommets, forment à leurs bases des coulées immenses, qui se confondent en un vaste et même cercle. Au centre, et un peu en avant, s'étend la *Casse des Clausins*, amas bizarre, chaos monstrueux de rochers entassés les uns sur les autres, ensemble d'une sévérité et d'une tristesse écrasantes. Tout est pierre.

L'impression devint plus sévère encore avec la nuit qui arrivait à grands pas.

Nous nous engageâmes hardiment dans le côté gauche de la Casse, désirant nous arrêter aussi près que possible de l'endroit par lequel nous devions le lendemain tenter l'ascension.

Nous ne doutions pas de trouver au milieu de tant de rochers quelque place favorable pour notre campement. Nous avancions avec de grandes précautions; nous contournions les grands blocs, cherchant partout, sans le découvrir, cet abri si désiré et si nécessaire. Pas une motte de gazon, pas une poignée de terre, pas une voûte présentant au-dessous un sol plat ou une dalle quelque peu unie. Partout la pierre pointue, évidée, percée à jour, une espèce de coke, à côté duquel des tas de graviers eussent été matelas et coussins. Nous n'avions jamais vu et nous ne reverrons rien d'aussi hérissé et d'aussi menaçant. Il était presque impossible de s'asseoir; que serait-ce pour se coucher?

Pour comble de désagrément, la nuit était venue tout d'un coup nous surprendre. Nous avions oublié que sur les hauteurs le crépuscule est presque nul; on a le soleil plus longtemps, mais, dès qu'il a disparu, il n'y a plus de rayons lumineux réfléchis d'en haut. La lune n'était pas encore montée sur l'horizon et ne nous prêtait aucune assistance. Il eût été aussi imprudent de revenir en arrière que de persister dans nos recherches en avant, dans un endroit où nous pouvions à chaque pas nous égarer ou nous estro-

Digitized by Google

pier. Nous prîmes donc forcément et sans vanité un parti vraiment héroïque; celui de coucher sur la place.

Nous ouvrîmes notre sac à provisions sur une grande dalle hérissée comme tout le reste, et qui aurait fait ailleurs la table d'un bien beau dolmen. Nous soupâmes assez gaiement, avec les yeux de la foi, et nous nous recommandâmes à Dieu par une prière en commun, qui nous parut tout particulièrement à sa place dans cette immense solitude.

Vint ensuite le moment critique de trouver un lit; et comme il n'y avait pas de choix, que toutes les places étaient détestables, après avoir essayé dix positions différentes, nous revenions finalement, sans y rien gagner, à l'inspiration première. Et, comme notre couverture quatre et six fois doublée n'eût pas été de trop pour nous procurer seulement un siége quelque peu confortable, on comprendra facilement que nous ayons très-mal dormi, étant à la belle étoile et obligés de nous envelopper en entier. Nous passâmes, en effet, la nuit à nous retourner sur nos pierres, partout également glacées et également pointues, sans rien gagner à ce changement que de soulager un moment un côté de notre personne pour rendre l'autre bien malheureux.

Cependant de gros nuages, auxquels nous ne nous étions point attendus, montaient sournoisement de la basse vallée et venaient nous donner de réelles inquiétudes. Tenus en éveil par nos pierres, nous soulevions de temps à autre le pan de couverture rabattu sur nos têtes, et nous jetions un regard interrogateur sur la montagne, pour y lire les espérances ou les déceptions qu'elle nous ménageait.

Au reste, tout n'était pas ennui et contrariété. Ce vaste désert, dans le silence absolu, était du plus saisissant effet. On se sentait à la fois intimidé au milieu des menaces de cette nature sauvage, et privilégié de la voir ainsi chez elle, d'être un moment initié à la grandeur et aux mystères de sa vie nocturne.

Digitized by Google

Le pic était tantôt enveloppé dans une ronde de nuages, tantôt dégagé, brillant dans une froide sérénité, paré d'une couronne d'étoiles qu'il semblait être allé chercher lui-même dans le ciel. L'une des deux parois de rochers, aux formes bizarres, était toujours dans l'ombre, tandis que sur l'autre, éclairée par la lune, couraient les ombres fantastiques des nuages. Assurément, entre la privation de sommeil et la poésie de cette nuit alpestre, je n'établirai aucune comparaison.

Nous cédâmes d'ailleurs quelque peu à la lassitude jusqu'à 2 h. du matin. Nous nous levâmes alors et fûmes bientôt prêts, ayant rarement fait aussi courte toilette.

C'était le moment de se montrer. Cependant, avec des airs de Romain, chacun avait bien à part soi quelque émotion en levant la tête vers cette Dent sombre qui, d'en bas, semblait presque perpendiculaire, et surtout en voyant ces malheureux nuages qui risquaient de tout compromettre. Si nous allions prendre tant de peine pour ne rien voir et trouver là-haut le brouillard, le vent ou la pluie! Mais nous ne voulûmes pas donner place à l'indécision; nous pensâmes bien faire de grimper jusqu'à un col ouvert sur notre chemin, vers le tiers de la hauteur, à l'endroit où les rochers de la gauche viennent se raccorder avec le pic. D'ici là le temps se déciderait, et de là-haut nous jugerions mieux de ce que pourrait être la journée. Chacun mit dans sa poche de quoi faire un déjeuner de précaution, le pâtre se chargea du reste, et, éclairés par la lune qui maintenant donnait en plein dans le cirque, nous sortîmes de la Casse, et commençâmes l'ascension de la coulée de pierres. Cette première partie du chemin dans un éboulis, formé de tous les débris qui n'ont pas eu assez de poids ou d'élan pour arriver jusqu'en bas, fut assurément la plus fatigante; les pierres fuyaient sous les pieds et souvent les enveloppaient et les blessaient en se déplaçant. Aussi fûmes-nous bien soulagés, lorsque, après une

Digitized by Google

heure de cette dure gymnastique, nous atteignîmes le pied même de la paroi qui les avait fournies; nous le longeâmes lestement et, après un petit détour, nous étions sur le col désiré.

Un spectacle extraordinaire nous y attendait.

Placés à cheval entre deux hautes vallées, nous étions au-dessus d'une vaste mer formée par des nuages d'un blanc doux, au loin parfaitement unie, et se confondant par une ligne absolument droite avec l'horizon. Au-dessus, surnageait, comme une arche flottante, ou comme une île abrupte et mystérieuse, la chaîne entière du Pelvoux, précédée ou suivie d'une flotte d'îlots épars. Cette mer devenait moins unie en se rapprochant de nous; elle formait alors des ondulations, des moutonnements, des replis cotonneux toujours plus prononcés, mais qui ne dépassaient jamais le niveau général. Dans notre voisinage, et plus à portée de notre vue, de grandes Dents sortaient leurs cimes noires et grimaçantes; elles semblaient faire d'inutiles efforts pour s'élever, puis se résigner à l'attitude de spectateurs, mollement appuyées sur des masses de duvet.

Ce merveilleux tableau était embelli par la douce clarté de la pleine lune qui, voyageant en reine, à cette heure, sur un firmament d'une pureté sans mélange, répandait partout, avec les teintes fines qui lui sont propres, les réalités d'une espèce de petit jour. La vue était partagée, un peu au-delà de l'ensemble du Pelvoux, par l'extrémité de la grande paroi rocheuse que nous avions côtoyée et tournée, et qui, dans ce moment, s'offrait à nous sur sa tranche, sous la forme d'une immense aiguille détachée sur le ciel.

Nous étions déjà bien dédommagés de nos peines. Mais ce n'était que le côté Ouest de l'horizon; il fallait voir le spectacle de plus haut, embrasser le cercle tout entier du côté de la Suisse et de l'Italie, comme du côté de la France, et pleins de confiance désormais dans le succès de notre

Digitized by Google

ascension, puisque nous étions au-dessus de la région où s'étaient couchés les nuages, nous nous retournâmes, joyeusement cette fois, vers la montagne, qui continua à nous offrir une pente très-roide, mais avec des débris moins mouvants, à mesure que nous montions. Nous nous arrêtions souvent pour respirer et pour jouir de la vue.

Nous atteignîmes ainsi le haut de cette deuxième pente, et le pied même de la Dent. Celle-ci, vers sa moitié, se bifurque en deux sommets un peu inégaux; et c'est dans un couloir, presque vertical, aboutissant à cette bifurcation, qu'il faut trouver son chemin. Ici tout se fit à quatre pattes, du mieux qu'on put, dans le silence; et non sans éprouver à chaque pas la solidité des parties du rocher auxquelles devaient s'accrocher les pieds ou les mains. Après un court trajet il fallait s'arrêter, se garer un moment, et laisser à ceux qui suivaient, ou à ceux qui précédaient, le loisir d'en faire autant; afin d'éviter de recevoir ou de faire tomber des pierres sur les autres, ce qui, comme on le sait, est un des plus grands dangers de la montagne.

L'aube avait, depuis un moment, annulé la clarté de la lune; nos cœurs battaient déjà bien fort, lorsque nous entendîmes M. Borloz, à 20 ou 30 mèt. au-dessus de nous, crier vivement : « Hâtez-vous! le soleil va paraître. » Son appel nous électrisa. Être si près du but, et risquer de manquer le lever du soleil!...

Il sembla qu'une force surnaturelle se fût emparée de nos personnes; car nous nous trouvâmes, en un instant, nous-mêmes sur le petit amas de neige qui séjourne dans la bifurcation des deux sommets, devant le plein orient, en face d'un spectacle analogue à celui que nous admirions naguère au couchant, mais plus étendu, et dont le Viso, très-voisin, était le principal ornement. Mais nous ne voulûmes pas nous y arrêter, pour atteindre au plus vite le sommet du Nord, où s'élève la croix, et d'où nous pourrions tout voir.

Digitized by Google

Ce dernier trajet est le plus émouvant. On ne voit plus la terre; on se sent dans le ciel, contre une pointe de rocher, et ce rocher est livré lui-même à l'œuvre de la destruction. Il est disposé par couches régulières, comme les assises d'une pyramide en ruine; ce ne sont que gros blocs fendus, rongés, soulevés, quelquefois à moitié sortis de leur place, tenant bien encore, et pourtant déjà mis en suspens et comme patiemment préparés par les éléments pour quelque grande avalanche prochaine. Il faut tantôt se glisser ou s'aplatir contre ces blocs si mal équilibrés, tantôt les escalader, tantôt même les étreindre de ses bras, alors qu'ils semblent n'attendre que cet effort nouveau pour s'ébranler et se précipiter avec vous dans l'abîme. On dit qu'on ne doit marcher sur la neige qui recouvre certaines parties des glaciers que tout à fait légèrement et comme si l'on avait peur de la gâter. Nous nous appuyions sur ces roches branlantes absolument comme si nous craignions de leur faire du mal; et il n'y a aucun doute que, soit par un effet de la promptitude dans le mouvement, soit par un effet de la volonté, on ne soit en réalité rendu plus léger, du moins quant au résultat. Au reste, nous ne remarquâmes bien tout cela qu'au retour; car, poussés par l'espèce de magnétisme dont j'ai parlé, nous avions accompli ce trajet avec une promptitude et une dextérité singulières; nous nous trouvâmes sur le sommet, assis au pied de la croix, sans trop remarquer comment nous y étions arrivés.

Quel horizon!

Du côté de la Suisse et de l'Italie, comme du côté de la France, s'étendait à l'infini la mer formée par les nuages, et, à l'exception d'une légère inclinaison vers le sud, elle était si unie qu'on n'aurait pu la niveler mieux au cordeau. Sur cette mer se développait le cercle immense des hautes cimes, découpées en silhouettes douces sur le ciel. Elles formaient une flotte majestueuse et tranquille. On eût dit

Digitized by Google

les montagnes embarquées, les sommets de la terre surnageant après quelque grand déluge universel. Disposées en procession, ou par groupes prolongés, suivies, à des distances quelquefois rapprochées, quelquefois éloignées, par des sommets isolés, toutes ces cimes figuraient aussi des îles aux teintes aériennes, dont la plupart rappelaient à s'y méprendre celles qui encadrent le golfe de Naples.

Nous étions nous-mêmes comme placés sur un îlot juste suffisant pour nous recevoir; car la base de la montagne était, elle aussi, enveloppée de nuages, et il fallait avancer la tête avec précaution pour entrevoir quelque portion de ses premières pentes.

Enfin nous étions complétement dans l'illusion et sous le charme de ce tableau maritime.

Quant à l'étendue même du panorama, nous avions le privilége d'embrasser d'un coup d'œil la chaîne presque entière des Alpes et, si nous en faisions l'inventaire, tout en caressant plus particulièrement du regard les cimes les plus connues et les plus aimées, nous avions à l'Ouest le groupe proprement dit des Alpes du Dauphiné, avec une suite de sommets illustres : l'Olan, le Pelvoux, les Écrins, la Meije, le pic d'Arcine, qui se reliaient vers le Nord, par le Galibier et les sommets qui encadrent le Lautaret ou le Mont-Cenis, au colossal massif du Mont-Blanc, et l'on pouvait, après lui, suivre la chaîne fuyante des Alpes suisses ou italiennes, par-delà le Mont-Rose, jusque vers l'Adriatique. Un vide se présentait ici au-dessus des plaines de l'Italie; il fallait parcourir presque un quart de cercle sur le lit de nuages pour retrouver au Sud-Est les premiers gradins du groupe du Viso qui est particulièrement imposant du côté de la France. Les montagnes dont il se compose, d'abord assez égales, forment bientôt un ensemble pyramidal, et portent à leur couronnement le superbe pic du Viso, qui, seul, sans aucun voisin, se détache noblement sur le ciel. Au-delà du Viso, pour revenir au Pelvoux,

Digitized by Google

on ne voit au Sud-Ouest, dans la direction des Basses-Alpes, qu'un entassement confus et sans fin de tristes montagnes grises, presque sans verdure, comme sans neiges et sans glaciers.

Après un coup d'œil d'ensemble sur cet éblouissant tableau, nous fûmes spécialement captivés par un très-extraordinaire coucher de la lune qui, énorme et d'un rouge de sang, disparaissait à l'instant même vers l'Ouest dans la direction du mont Olan.

Quelques instants après, le soleil paraissait et nous étions tout à lui. Le moment de son lever fut sublime. Il distribua d'abord ses couronnes aux sommets royaux ou princiers, et nous honora bien vite nous-mêmes de ses rayons. Il semblait sortir de l'onde. Sa lumière abondante et dorée glissait à la surface des nuages sans s'y réfléchir; elle paraissait s'y mouvoir, s'y jouer comme sur des vagues, avant d'aller tout vivifier ailleurs.

Entre le magnifique adieu de la lune et le radieux salut du soleil, il y eut pour nous un moment de jouissance indéfinissable. Cette renaissance de la nature, cette grande mer, cette chaîne de cimes innombrables, cette rencontre du coucher et du lever des deux astres, notre petitesse et cette immensité, tout cela nous impressionna profondément. Nous étions recueillis comme dans un temple.

La première émotion passée, et le tribut payé à l'admiration, nous pensâmes un peu à l'estomac, à qui l'admiration ne suffisait point, et, après nous être établis dans les embrasures du rocher les mieux exposées aux rayons du soleil, nous prîmes un frugal déjeuner. Ensuite, tout en saturant notre âme de ce rare et ravissant tableau, nous nous mîmes à le dessiner; nous n'avions ni le temps ni la prétention de le rendre d'une manière artistique, mais nous pouvions, du moins, en emporter pour nous et nos amis le souvenir et le contour fidèle.

Les nuages demeurèrent à la même place jusque vers

Digitized by Google

9 h.; alors ils baissèrent insensiblement, comme pour nous procurer un plaisir nouveau, celui de voir le pays d'en bas, et de plonger à vol d'oiseau dans les vallées, les forêts, les pâturages rafraîchis par la nuit et sur de petits cours d'eau, qui, de cette hauteur, brillaient comme des filets d'argent fondu, puis sur les villages, les hameaux et sur les forts de Briançon.

Cette disparition des nuages se fit d'une façon particulière; ils ne furent pas enlevés ostensiblement, mais peu à peu rongés sur place; leur surface générale demeura toujours horizontale; seulement, dans notre voisinage et à la portée de nos yeux, de lisse qu'elle était elle fut légèrement relevée en bosse, et devint semblable à une immense feuille d'ouate qu'on aurait dédoublée.

Jusque-là nous n'avions nullement regretté ce grand voile jeté sur les premiers plans, parce que, débarrassés de la multiplicité des détails, nous avions joui sans fatigue et sans distraction de la vue seule des sommets, de leur forme, de leur groupement, de leur parure des grands jours. Le dévoilement de l'ensemble était un spectacle nouveau, intéressant après le premier spectacle, qu'il complétait.

Ne semble-t-il pas que, lorsqu'on a pris la peine de faire une ascension, précédée quelquefois d'un assez long voyage, qu'on en a accepté les fatigues, la dépense, les dangers, il serait raisonnable et sage de prendre ses mesures pour en jouir un peu largement ?

Quant à nous, nous voulûmes de Rochebrune pour notre argent, je veux dire pour notre peine; et, comme d'ailleurs le temps était magnifique, nous demeurâmes environ 8 h. sur sa cime; arrivés vers 4 h. 30 min. nous n'en repartîmes que vers midi, ne nous ménageant que le temps nécessaire pour rentrer de jour au Château-Queyras. Ce moment du départ n'arriva d'ailleurs que trop tôt, et il fallut un très-grand effort pour s'arracher à ces splendeurs et passer des joies de la contemplation aux émotions de la descente.

Digitized by Google

Quiconque a gravi quelque cime très-escarpée sait bien que la descente en est plus laborieuse que la montée. Cela tient à bien des causes. En montant, l'œil repose sur le rocher et sur un espace restreint; il ne voit plus le vide qu'il laisse au-dessous de lui; de plus, il choisit en passant le chemin qu'il indique aux mains et aux pieds; tandis qu'en redescendant, pour chercher en bas l'escalier, il plonge dans les précipices; il en est fasciné. On est déjà ébranlé par les émotions dont on vient de jouir, par la contemplation inusitée de ces immenses vues à vol d'oiseau, par ce séjour dans la région de la haute atmosphère; on a dépensé, pour faire l'ascension, une somme considérable de forces qui n'a pas encore été remplacée. Toutes ces secousses rendent les muscles et le système nerveux quelque peu vacillants. Nous l'éprouvâmes et nous agîmes, en conséquence, avec beaucoup de prudence et de lenteur.

A partir du pied de la Dent, ce ne fut plus qu'une affaire de jarret, un exercice d'équilibre sur les pierres mouvantes et sonnant après nous. Les bâtons que nous reprîmes au pied du Pic nous rendirent ici de précieux services.

Parvenus à la Casse des Clausins, où nous avions laissé nos couvertures, nous nous arrêtâmes un moment pour examiner notre bizarre campement de la nuit. Cette Casse, qui peut avoir 2 kil. de largeur, et qui est au centre du grand entonnoir formé par les coulées, affecte dans son ensemble une forme convexe, celle d'un immense tumulus placé un peu en avant du cirque. Si en désordre qu'ils soient, il est évident que tous ces rochers, après avoir roulé de la montagne, ont été soumis à l'action d'une force spéciale qui les a arrangés à sa guise; on voit bien que si quelques-uns, récemment détachés des sommets du voisinage, sont venus se jeter sur le bord, le grand nombre y a été déposé d'une tout autre manière.

La Casse, en effet, est par sa convexité hors de portée du rayon de lancement; ensuite la masse de ses rochers est

Digitized by Google

elle-même distribuée en une succession de monticules et de creux; d'en haut, on dirait une série de petits cônes volcaniques contigus. Tout ceci est évidemment le travail d'un ancien glacier.

Nous ne fûmes pas moins intéressés par l'examen de la pierre elle-même. Le grain en est fin, brillant et serré; elle est dure, sonore et pesante comme du fer, d'une couleur bleu cendré; le professeur Lory l'appelle *calcaire compacte de Briançon*. Celle de Rochebrune présente, en outre, un caractère particulier; elle est creusée, labourée en tout sens, souvent percée à jour, et présente les dessins les plus étranges; on la dirait rongée dans les temps géologiques par quelque colonie affamée de ces vers aux mandibules herculéennes dont les descendants affaiblis triturent encore de nos jours certaines roches de l'Océan. L'agent véritable de ce curieux travail est sans doute l'eau qui a fait disparaître les parties plus tendres enchevêtrées dans la matière dure, laquelle seule est restée.

Quelle agréable surprise, quand nos yeux et surtout nos pieds retrouvèrent subitement la terre et le gazon, puis la source cristalline du petit torrent, qui murmurait et chantait gaiement sa naissance entre les pierres! Nous nous y arrêtâmes pour manger, et plus encore pour jouir un moment du plaisir d'être assis sur quelque chose qui ne fût pas pointu. En nous prélassant, nous causâmes des chamois; nous regrettions de n'en avoir vu aucun. L'ami Borloz nous intéressa beaucoup en nous racontant le fait suivant, qui était on ne peut mieux placé.

L'année d'avant, étant au même endroit, il allait prendre son déjeuner, devant cette même eau, avant de tenter seul pour la seconde fois l'ascension de Rochebrune. A peine assis, son attention fut attirée par un mouvement qui se fit à une vingtaine de pas de l'autre côté du ravin. O surprise! c'étaient dix ou douze chamois qui, le jarret tendu, la

Digitized by Google

corne haute, l'examinaient avec le plus vif intérêt. Ravi de cette bonne fortune, il continua paisiblement son repas, en s'abstenant de tout mouvement brusque, capable d'effrayer ces charmants hôtes. Ceux-ci, après quelques moments d'immobilité et d'observation, comprenant qu'ils n'avaient rien à craindre de ce paisible étranger, se mirent peu à peu à bouger, à brouter, puis à jouer, absolument comme s'ils eussent été seuls; et, comme il n'y a que le premier pas qui coûte, une fois leur parti pris, et mis en bonne humeur par ce spectacle nouveau pour eux, semblant jouir de la présence de l'homme au moins autant que celui-ci jouissait de la leur, ils en vinrent à se divertir tout de bon, à faire des courses et des sauts, s'en allant et revenant toujours vers notre ami, broutant et se cornant à plaisir. Quelques-uns même s'approchèrent jusqu'à huit ou dix pas de lui, le considérant avec curiosité, et comme l'interrogeant de leurs yeux grands et doux.

Ceci dura aussi longtemps que le déjeuner, lequel, on le conçoit sans peine, fut quelque peu prolongé. Mais il fallait pourtant choisir entre Rochebrune et les chamois. J'aurais bien, je crois, quant à moi, renvoyé à une autre fois la partie de Rochebrune pour m'abandonner entièrement et aussi longtemps que possible au charme d'observer de si près, chez lui, au milieu des franches allures de la liberté, ce bel animal aujourd'hui si rare et si effrayé, qu'on ne peut plus le voir qu'emprisonné ou fugitif. M. Borloz, quel que fût son chagrin d'interrompre l'entrevue, en jugea différemment, et, toujours évitant les mouvements trop brusques, il se leva, traversa le ruisseau, et reprit sa marche, au risque de mettre en fuite la joyeuse compagnie. Nos chamois ne s'en émurent pas beaucoup, car, après une courte absence, ils reparurent et se mirent tout bonnement à passer devant M. Borloz, se dirigeant eux-mêmes d'après la direction qu'ils lui voyaient prendre. Ils le précédèrent ainsi tout le long de la grande casse, ensuite dans la coulée

Digitized by Google

dont ils se tiraient, dit le narrateur, bien autrement que lui. Ils se cornaient et s'amusaient toujours, même en montant; ils escaladaient les rochers détachés sur le ciel. Aussi ne se lassait-il pas d'admirer la noble fierté de leur tête, la souplesse et la vigueur de leurs mouvements, la parfaite harmonie de tout l'animal avec la montagne. Mais « rien n'est plus dangereux qu'un ignorant ami »; les pierres qu'ils faisaient rouler menaçaient la vie de M. Borloz; et, quand vint l'endroit où l'on ne pouvait avancer que les uns au-dessus des autres, comme les chamois conservaient l'avantage, la situation ne fut plus tenable, et M. Borloz fut obligé de se défaire de ses compagnons. Sur un coup de sifflet, ils disparurent. Ce spectacle avait duré 3 heures.

On comprend que ce récit excita vivement notre convoitise, et que nous regardâmes souvent du côté de la source où les chamois étaient apparus; mais la charmante scène ne se renouvela pas.

Pour moi, je n'avais pas trop à me plaindre, et je pus raconter à mon tour une scène dont j'avais été le témoin à quelques lieues de là.

Je revenais avec ma femme et un ami de visiter la sauvage et curieuse Vallouise, où sont enserrés les Écrins, le Pelvoux, leurs contre-forts et leurs glaciers; nous avions remonté la gorge profonde et solitaire d'Entraigues, pour rentrer dans le Champsaur par le double col de la Cavale et de Champoléon. Après une nuit passée dans la cabane enfumée des bergers de Bonvoisin, nous partîmes un peu avant l'aube, sous la direction d'un pâtre. Nous étions déjà parvenus assez près du col de la Cavale, à 2,500 mèt. environ d'altitude, lorsque les premiers rayons du soleil frappèrent les rochers qui dominent le côté droit. Au pied du dernier talus s'étendait un vaste espace neigeux, reste des entassements de la saison froide, que nous étions près d'atteindre, quand nous aperçûmes du mouvement sur le bord gauche, encore dans l'ombre. Nous eûmes bien vite

Digitized by Google

la joie de reconnaître une bande de chamois que notre présence matinale avait dérangés et qui, voulant passer à droite, du côté du soleil, trouvaient plus court de traverser la neige que d'aller faire en haut un grand circuit dans des rochers presque à pic. Ils étaient au plus à 100 mèt., mais ils ne se pressaient pas, en sorte que nous pûmes les voir à notre aise, sur la neige d'abord, ensuite dans les rochers. L'un d'eux attira particulièrement notre attention; il allait très-lentement, s'arrêtait quelquefois, regardant en arrière avec inquiétude; quand il fut arrivé sur le bord opposé, il nous surprit encore davantage en revenant sur ses pas jusqu'à l'endroit d'où il était d'abord parti; il reparut ensuite pour la troisième fois, accompagné d'un petit, qui évidemment n'avait pas osé s'aventurer avec le troupeau. Soit timidité, soit inexpérience, le cabri paraissait beaucoup hésiter; il trottinait un moment, puis s'arrêtait, ou ne suivait sa mère que d'assez loin. Parvenue vers le milieu du névé, cette mère inquiète s'y coucha pour encourager le petit animal; elle y réussit, se redressa quand il fut arrivé et, cette fois, parvint bientôt avec lui jusqu'au but.

Un peu auparavant, nous avions aperçu sur le col une forme si droite et si immobile que nous l'avions prise pour un chasseur à l'affût. C'était encore un chamois en observation, et ce ne fut que lorsque toute la troupe, la mère et le petit compris, eut disparu derrière les rochers, que la sentinelle quitta son poste, et que nous la vîmes aussi traverser sur la droite avec deux autres compagnons que nous n'avions pas aperçus et qu'elle avait recrutés sur son passage.

Ces récits terminés, nous fûmes unanimes à regretter que, pour le profit de quelques chasseurs, on n'assurât pas à ces inoffensifs et gracieux animaux le droit de vivre en paix dans des régions dont ils feraient le charme, et que, d'ailleurs, ils sont seuls capables d'exploiter. N'y aurait-il pas là un intéressant objet de coalition pour les membres des Clubs Alpins?

Digitized by Google

Il était environ 4 h. 1/2 lorsque nous rentrâmes au village de Souliers, où M. l'adjoint Messimilly nous attendait, table mise. Il parut enchanté de revoir son fils entier et nous tous avec lui. Il fallut, bon gré, mal gré, partager son goûter, composé des meilleurs produits de la montagne. Nos récits enthousiastes ne parurent pas le persuader tout à fait de l'utilité de notre entreprise; il demeura résolu, quant à lui, à faire comme ses ancêtres, à mourir sans être allé à Rochebrune, « pour la bonne raison, dit-il, « qu'il y a pour nous déjà bien assez de chemins à monter « et à descendre ».

Après lui avoir témoigné notre gratitude et avoir récompensé son fils, nous nous dirigeâmes vers le Château-Queyras, que nous ne tardâmes pas à apercevoir entre les parois rocheuses de l'étroite gorge et les branches des vieux pins sylvestres.

B. TOURNIER,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

II

Le mont Rochebrune, que les habitants de Cervières appellent plus volontiers *Bouchier,* sans doute pour faire le contraire de leurs bons voisins du Queyras, s'élève en pyramide à une hauteur de 3,324 mètres, entre Briançon et le Queyras. Ce pic aigu, aux flancs énormes, présente, sur trois de ses faces, une muraille verticale, dont la hauteur peut atteindre 800 mètres.

L'ascension en avait été arrêtée, pour le samedi 5 septembre 1874, avec MM.

Buès, vicaire à Cervières, membre du C. A. F.;
Arduin (Alfred), de Grenoble, du C. A. F.;
Faure (Georges-André), abbé;

Digitized by Google

Caffarel (Célestin), abbé ;

Brian (Adolphe) ;

Faure (Vincent-Antoine), gardien du refuge d'Izouard.

Le vendredi 5 septembre, Alfred Arduin et moi nous partions à midi de Briançon ; à 2 h. nous étions à Cervières, où nous attendaient nos compagnons domiciliés dans ce village. Nous avions pris le parti de monter le soir même au refuge du col d'Izouard, moins les trois vicaires qui devaient coucher à Cervières et nous rejoindre le samedi matin dans la Casse des Oulles, en passant par les chalets du Blétonnet et le bois Balais.

L'emploi de la journée suivante étant bien arrêté, à 4 h. nous commençâmes à monter vers l'Hospice, situé à 2 h. de Cervières. Un âne mélancolique (un de ceux qu'aimait Töpffer) portait nos provisions, nos sacs, et jusqu'à nos gourdes. C'est dans cet équipage que nous gagnâmes le refuge du col. Ce col, le plus court chemin du Queyras à Briançon, est très-fréquenté malgré sa mauvaise réputation ; en tout temps les orages y sont nombreux et redoutables, et, au printemps, de grosses avalanches descendent dans les vallées.

Ici un douloureux souvenir se place naturellement sous ma plume. Pendant l'hiver à jamais maudit de 1870, cinq jeunes soldats mobilisés du Queyras se rendaient à Briançon pour y passer le conseil de révision. A quelques pas de l'Hospice, ils furent saisis par une avalanche formidable ; l'un d'eux, qui marchait en avant, fut épargné ; mais ses quatre malheureux amis furent ensevelis, et il fallut une journée de travail dans la neige durcie pour arriver jusqu'à leurs cadavres raidis.

Le refuge, construit sous le second empire, se compose d'un rez-de-chaussée formé de quatre pièces et d'un premier étage inachevé. Un bon feu et des lits convenables attendent le voyageur ; la ménagère de céans, un des bons cordons bleus de la contrée, est jeune, accorte et préve-

Digitized by Google

nante; le vin, qui du reste s'améliore sur toutes les hauteurs, est excellent. Mlle Faure (à Cervières, tout le monde s'appelle *Faure*) nous vit donc arriver à 6 h. du soir : Alfred, Brian, Antoine, l'âne et moi... oh ! permettez, moi et l'âne,... s'il vous plaît !

Le dîner achevé, nous allons fumer les cigares de la régie, devant l'hospice, sur le gazon ; la soirée est douce ; les étoiles s'allument au ciel, et cet heureux présage nous inspire de gaies chansons. A 8 h. on se dit bonsoir ; Alfred et moi nous occupons la même chambre. L'histoire dira que notre sommeil fut un peu inquiet cette nuit-là. De temps à autre, émergeant des profondeurs de la paille de maïs, je portais mes regards vers la fenêtre dépourvue de rideaux. Si la lune brillait, je disais à Alfred : « Tout va bien : le temps sera beau. » Un nuage venait-il à voiler la blonde Phébé : « Ça tourne mal, » soupirait Alfred ; et nous refermions les yeux.

A 3 h. précises, nous étions debout. On charge les sacs, les gourdes... on charge, on charge... sur nos épaules, s'il vous plaît, car l'âne ne doit plus nous escorter ; désormais, plus de sentier, et nous le remplacerons tant bien que mal. Armés de nos longues cannes ferrées, nous partons ; la lune est couchée, la nuit profonde, et la montée nous paraît bien longue dans l'obscurité. Après une demi-heure de marche, nous atteignons la crête du petit Col-Perdu, et nous redescendons vers la Casse des Oulles. Les blocs, sur la pointe desquels nous naviguons avec une grâce douteuse, nous donnent un avant-goût des douceurs de la journée. A 5 h., la Casse est traversée. Nous cherchons des yeux Rochebrune qui doit être bien en face de nous ; d'épais nuages le voilent ; une fois seulement, un coup de vent découvre le pic ; mais c'est un éclair dans une nuit sombre, et la montagne s'éclipse de nouveau.

Pendant que nous allumons un grand feu et que nous préparons le café, trois robes noires se dessinent au loin,

Digitized by Google

dans les teintes grises du matin ; et bientôt la caravane est au complet.

L'escalade commence en tenant la droite de Rochebrune ; nous sommes au milieu de rochers dont il faut faire l'ascension en détail.

Chemin faisant, on rencontre des amas de roches calcaires façonnées, burinées par les agents atmosphériques. Pour donner une idée de la bizarrerie de leurs formes, je citerai un fait : le secrétaire de la mairie de Cervières avait réuni une collection de pattes de chamois, de têtes de veaux, de truites, etc... *pétrifiées*, disait-il. Souvent ces pierres sont brodées à jour comme la plus fine dentelle. Çà et là, d'un rocher à l'autre, se balancent des fils blancs et nacrés, longs de 5 à 6 mètres, tissés par une petite araignée dont nous admirons le fin et solide travail. Depuis longtemps déjà, toute végétation a disparu.

Nous avançons toujours, mais avec une prudente lenteur. Une catastrophe récente est bien faite pour nous inspirer de sérieuses réflexions. Quelques jours auparavant, un jeune chasseur de chamois, du Queyras, avait fait osciller un rocher sous lequel il avait été précipité ; quand ses compagnons, embusqués dans les hauteurs, arrivèrent pour le dégager, il était trop tard.

Un peu plus loin, nouvelle halte, sous le fallacieux prétexte de contempler le paysage, mais, en réalité, pour souffler et... *regarder Bouchier*. Regarder Bouchier (ou Rochebrune) est, dans le pays, synonyme de *boire un coup ;* et c'est à notre cher vicaire que la France est redevable de cette remarquable métonymie. Il était un jour en partie de plaisir avec une famille de grands imprimeurs lyonnais. On fait halte, et les gourdes circulent ; mais notre bon vicaire a encore soif et se propose de boire en tapinois. Pour ce faire, il dit à la société : « Regardez, regardez donc Bouchier ; » et, en parlant, il faisait, avec les bras, l'entonnoir autour des yeux comme pour mieux voir ; or, les mains

Digitized by Google

tenaient une gourde, et le transvasement s'opérait. L'opération fut longue, dit la chronique, car dames et messieurs, se retournant, purent voir de quelle façon M. l'abbé *regardait Bouchier*.

Cette petite anecdote n'empêche pas les sept touristes de poursuivre leur pénible escalade. Nous gagnons le col des Portes, qui domine la vallée de Souliers, et à la droite duquel se dresse une haute muraille. Ici, station de trente minutes. Le soleil vient de paraître, et, sous l'influence de ses chauds rayons, les nuages se replient en bon ordre. Rochebrune apparaît désormais dans toute sa majesté. Sur le col des Portes, solide collation : on *regarde Bouchier* de toutes les façons.

La troisième phase de l'ascension commence ; on tourne à gauche vers le pic, toujours par le versant des Oulles. Tous les rochers sont mobiles ; la chute amortie de quelques blocs, qui heureusement ne produisent que des contusions, nous oblige à rappeler les imprudents à l'ordre et à marcher en diagonale, en formant une file indienne bien serrée.

Dernière phase et changement de décors ; nous pénétrons dans une gorge étroite, presque verticale, une vraie cheminée de montagne qui semble barrée par deux rocs rapprochés, entre lesquels nous devons nous glisser en rampant. On continue à contourner Rochebrune. Les derniers instants de l'ascension présentent quelques dangers ; le couloir se redresse encore et toujours ; puis on passe presque à plat ventre, au-dessous d'une voûte formée par un bloc éboulé, surplombant, et que retiennent seuls les blocs supérieurs, peu solides eux-mêmes. Le passage s'effectue cependant. A quelques mètres de là, je m'arrête devant des cubes de sulfure de fer, enchâssés dans un grès, que je remarque pour la première fois. Rochebrune est teinté sur les cartes géologiques comme appartenant aux calcaires liasiques ; il y a donc ici une *faille* qui a renversé

Digitized by Google

la superposition logique. Je prends bonne note de cette assise de grès, qui donne à notre course sa petite importance scientifique. Pendant qu'Alfred et moi nous recueillons des fragments de la roche pyriteuse, nos amis sont arrivés et poussent des cris de joie. Nous les rejoignons en escaladant les derniers gradins, et... je tire ma montre. Il est 11 h. moins 10 min.

Le plateau est bien vaste comme un petit billard, et de trois côtés, au Nord, à l'Est et à l'Ouest, borné par... des précipices à pic. Tout y est fracturé par les orages et la foudre. La vieille prudence du serpent est plus de mise que jamais ; car cette masse croulante nous rappelle que la roche Tarpéienne est partout voisine du Capitole. La pente par laquelle nous sommes arrivés augmente heureusement un peu l'étendue de notre domaine, et pourra recevoir les sacs et le bûcher.

Le temps est superbe, la température délicieuse ; l'air est d'une transparence incomparable : pas un nuage ne voile l'immensité. Tous les adjectifs de la langue française ne suffiraient du reste pas à dépeindre le panorama qui se déroule sous nos yeux; il est des tableaux qui ne se décrivent pas ; c'est beaucoup plus vite fait!

Vers Grenoble, nous reconnaissons les Aiguilles d'Arve et Belledonne ; dans la direction du Chaberton, et derrière le Mont-Thabor, nos lunettes découvrent la croupe éblouissante du Mont-Blanc.

Au Midi, le Viso s'élance comme une flèche, et les vertes vallées du Queyras s'étagent de tous côtés ; au-dessous de lui, le Pain-de-Sucre, la Roche-Taillante, et, à gauche, le mont Pelvas.

Le Pelvoux, les Écrins, et la Meije encore vierge, dressent leurs fières arêtes chargées de glaciers immenses.

Vers l'Italie... Oh ! parlons un peu de l'Italie ! Tous les habitants de la contrée qui ne sont jamais venus ici ne manquent pas de raconter que, de Rochebrune, on aperçoit

Digitized by Google

les vastes plaines de l'Italie, et que les églises de Turin et de Milan viennent se mirer respectueusement dans les lunettes. Dieu sait s'il m'en coûte de détruire une légende aussi glorieuse ; mais je dois à la vérité de déclarer que le massif de Sestrières cache entièrement l'Italie, et que, si jamais elle a été visible, c'est grâce à un phénomène d'optique qui n'a pas voulu se reproduire pour nous.

Par l'échancrure de Maurin, nous entrevoyons les montagnes des Basses-Alpes ; au delà, l'infini, l'horizon bleu. Est-ce la Méditerranée? *Chi lo sa!*

Mais le grand dîner du jour commence, et, en ce moment, nous devons tout à fait ressembler aux bons bourgeois de Paris, qui, allant visiter la forêt de Fontainebleau, emportent un pâté ; une fois arrivés, ils ne peuvent plus savoir s'ils sont venus pour admirer le paysage, ou seulement pour manger le pâté. Le feu s'allume, et au café succède la flamme du punch, chère aux poëtes. Quelle douce sieste, en présence des pics et des espaces sublimes! quels chants joyeux! quels toasts et quels bavardages interminables pendant que la fumée des cigares monte en spirales vers le ciel! C'est bien là le moment psychologique de toute ascension un peu sérieuse.

Entre temps, M. Buès, qui, semblable au philosophe antique, porte tout avec lui, radoube sa soutane que les rocs n'ont pas suffisamment respectée ; puis nous sortons, d'une cachette bien close et placée au pied de la petite croix, une bouteille qui renferme, finement roulés et ficelés, les souvenirs de quelques ascensionnistes ; ils y ont laissé, qui des citations de la Bible, qui des cartes, qui des vers de leur cru, voire même des controverses politiques!! Où la politique va-t-elle se nicher? Après avoir pieusement replacé tous les papiers, nous glissons dans la bouteille notre procès-verbal, préparé d'avance, et que nous signons séance tenante.

A 2 h. précises, la descente commence ; elle doit s'effec-

Digitized by Google

tuer par le versant du col de Péas. Nous repassons sous la fameuse voûte que le printemps va sans doute précipiter dans la vallée ; puis, laissant à droite le couloir qui nous a donné passage le matin, nous avançons à travers le ravin qui domine le col de Péas et semble aboutir à la neige du plateau inférieur; mais on ne tarde pas à reconnaître que des précipices nous séparent du glacier, et qu'il eût fallu contourner l'autre versant pour descendre tout droit sur Péas. Antoine, Brian et moi, nous partons à la recherche d'une gorge praticable ; peines inutiles.

On tient conseil. Bref, Antoine part de nouveau, en tenant la hauteur cette fois, et il trouve une issue, mais quelle issue ! Pour y accéder, nous devons d'abord longer une saillie large d'un pied, ayant à droite le rocher, à gauche l'abîme. Brian et moi nous saisissons une longue canne par chaque extrémité, formant ainsi une rampe vers l'abîme, et, placés entre nous deux, les plus timides peuvent avancer et gagner le passage. Qu'on se figure une fente en fer-à-cheval enfoncée dans la montagne, qu'il faut contourner, sans la moindre saillie sous les pieds, et franchir en s'aidant des mains aux rebords supérieurs.

Antoine passe le premier, moi le second ; Brian reste pour prêter secours sur l'autre bord ; puis, à l'aide d'une canne que je tends en me penchant, mais retenu solidement par Antoine, la traversée s'opère heureusement.

Nous étions sauvés ; après deux heures de marche à travers le glacier peu épais, mais assez long, et un nouveau trajet dans les blocs anguleux, nous trouvons enfin le joli lac des Cordes, qui a la forme d'un chapeau de gendarme. Nous nous inclinons respectueusement devant cet auguste symbole de l'autorité, et nous contemplons le lac ; dans ses eaux bleues, profondément encaissées, viennent se refléter toutes les hauteurs voisines.

Mais tout a une fin ici-bas comme sur Rochebrune ; et, vers 6 h., nous pouvons saluer la belle plaine du Bourget.

Digitized by Google

Les jambes un peu lasses tendent à rentrer dans le corps; pour stimuler les traînards, on entonne quelques chants joyeux, et, vers 8 h. du soir, nous exécutons, dans Cervières, une entrée solennelle qui se fait surtout remarquer par l'absence des arcs de triomphe usités en pareil cas. A 9 h., cordiales poignées de mains et séparation partielle. Alfred a laissé une famille inquiète, et tous deux nous franchissons cahin-caha les dix kilomètres qui nous séparent de Briançon, où nous rentrons à minuit.

Pour résumer ce récit, nous conseillerons aux touristes de faire l'escalade, comme nous, par la casse des Oulles, mais de redescendre par cette même casse; les difficultés trop sérieuses disparaissent alors.

Un guide est de toute nécessité. Faure (Vincent), gardien du refuge, jeune et intrépide montagnard, est monté plusieurs fois à Rochebrune et se charge d'y conduire les voyageurs; on le trouve toujours, soit à Cervières, soit au refuge. Le prix de l'ascension est fixé à 6 francs.

P. GUILLEMIN,

Membre du Club Alpin Français
(sous-section de Briançon).

Briançon, 8 septembre 1874.

Digitized by Google

XII

PETITE

EXCURSION DANS LE QUEYRAS[1]

Première journée.

Cette excursion, projetée à pied, débute par une course en voiture,— mais une course continue et folle d'Embrun à Abriès, soit 57 kilomètres qui se subdivisent ainsi :

d'Embrun à Guillestre. . .	19	kilom.
de Guillestre au Château. .	21	—
du Château à Aiguilles. . .	7	—
d'Aiguilles à Abriès.. . . .	10	—

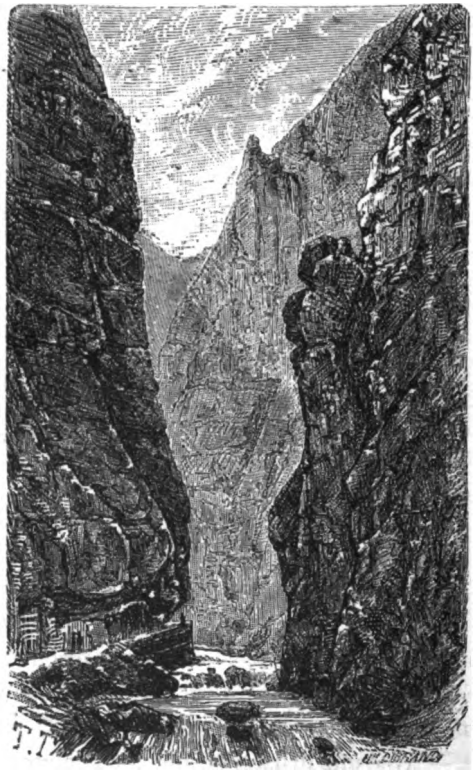
Nous ne parlerons donc pas des pays parcourus de cette façon, sinon pour mémoire, et un peu aussi pour plaindre ceux qui ne connaissent pas le Queyras, et pour les engager fortement, — avec une insistance que nous voudrions rendre très-pressante,—à consacrer quelques jours à cette vallée.

Pour nous,— vieux habitués de ce pays,— c'est toujours splendide et nouveau. Cette entrée brusque de la vallée au

[1] Les trois gravures sur bois qui illustrent cet article ont été dessinées par M. Taylor, d'après des croquis de M. Émile Guigues ; les autres sont des *fac-simile,* par le procédé Gillot, des dessins originaux de M. Émile Guigues.

Digitized by Google

point appelé avec raison *la Viste ;* ce long ruban de route entre les pins ; cet aspect inattendu qui vous saisit du haut du *Tourniquet :* montagnes descendant droit dans le torrent, gorge resserrée, eaux vertes et échevelées, magie



Gorge de la Chapelue.

de la couleur, tout est beau, tout est surtout original; — j'ajoute : et sans que la monotonie vienne un seul instant vous fatiguer. Car, — après les défilés de la *Maison du Roi,* du *Pas de la Mort* et de la *Chaise-du Diable,* avec sa légende,—la gorge s'ouvre, et la vue peut se reposer sur une

Digitized by Google

gracieuse petite plaine et des côtes adoucies. Puis, tout à coup, — comme à la *Chapelue,*— les immenses contre-forts des montagnes se rapprochent brusquement et vous longez le torrent entre deux murs de pierre où le soleil ne peut



Château Queyras.

parvenir jusqu'à vous; où l'on ne respirait que tout juste il y a une trentaine d'années, alors que la route n'était tracée que pour les piétons.

Plus loin, le changement est plus inattendu encore: après un petit *gripet* pour contourner un rocher, on voit

Digitized by Google

tout à coup s'élever sur son piton les créneaux et les tours engagées du *fort Queyras*[1]. C'est d'un effet curieux au possible.

Voici *Ville Vieille, Aiguilles* avec ses prés verts à ses pieds, ses rues et ses maisons caractéristiques; puis Abriès avec son faubourg *croustillant* de maisons en bois que les balcons, les cloisons, les étages en encorbellement font si pittoresques; Abriès, avec sa halle de 1609, historiée de devises si honnêtes, si patriarcales qu'il est impossible en les lisant de pouvoir s'imaginer que, près d'elles, nous avons failli passer, comme jadis Wimpfen, une nuit à la belle étoile. C'est le point noir de notre voyage. Nous voulions ne pas le signaler; mais ce qui nous est arrivé est tellement un accident normal dans ce bourg qu'il faut bien l'indiquer aux voyageurs futurs. Donc, à Abriès, à neuf heures du soir, malgré toutes nos prières, nous n'avons pu trouver à nous loger dans les cinq hôtelleries parcourues. Pas de lit, pas de pain dans quatre d'entre elles, et, dans la cinquième, le croirait-on? pas de refuge, *parce que nous n'avions pas été présentés à l'avance* et par *une personne recommandable!!!*... Ouf!

Nous le répétons, ce n'est point un accident; nous aurions de plus récents exemples à citer de ce fait que l'influence de notre splendide Club Alpin Français est appelé à rayer à jamais du journal des impressions des touristes. Que Dieu le veuille!

Bien heureux fûmes-nous de trouver ouverte à deux battants la maison d'un ami que nous n'avions pas voulu surcharger outre mesure.

Ce fait eut pour conséquence de nous faire tronquer notre excursion en nous forçant à quitter précipitamment cette terre inhospitalière où notre itinéraire avait cependant désigné trois couchées.

[1] Voir la gravure de la page précédente.

Digitized by Google

Deuxième journée.

A deux heures de vesprée, nous étions au-delà du pont jeté sur le Guil à 300 mèt. environ au-dessous d'Aiguilles et sur un charmant petit chemin de montagne, bordé de buissons échevelés et le long desquels la naïade impétueuse secoue ses ondes vertes. Un vrai petit bijou de chemin, propret, gentillet, mangé sur les bords par les herbes; un vrai petit tableau, car rien ne manquait, pas même les personnages et des personnages intéressants : une bonne femme toute chargée de ramée arrivait droit sur nous, avec une chèvre blanche fort occupée à arracher les brindilles qui dépassaient; le soleil piquait par derrière, faisant un fond d'or à ce sujet toujours nouveau. Je n'ai garde d'oublier notre bande qui ne laissait pas de donner un ragoût au tableau.

Je me suis laissé entraîner sur ce début, et j'ai été très-près de fouiller tout mon fond d'images poétiques et classiques; que le lecteur me le pardonne; et il me le pardonnera, car il est de la congrégation des touristes, et il a dû savourer ces impressions d'une première journée : joie, liberté, grand air, vagues émotions des *nouveaux* que l'on va explorer, n'y a-t-il pas là de quoi vous faire dire comme frère Jean des Entomeures : « Par saint Jean! je rhythmerai aussi, et m'ayez pour excusé si je ne rhythme en cramoisi. » Hourrah!

Ce serait bien le cas, sur ce petit chemin, de présenter les touristes au lecteur, de les leur pourtraicter un tantinet. Aussi bien le ferai-je avec plaisir, — mais l'espace est court et la montagne nous appelle; — qu'il me suffise de dire que nous formions un petit club intime composé d'une jeune fille, de deux jeunes gens et du *pater familiæ* ou *familias,* votre serviteur.

Le petit chemin tout uni cesse bientôt de l'être, et se met

Digitized by Google

à grimper dans la côte, comme un bon paysan qui sait marcher, c'est-à-dire en attaquant la montagne par lacets et zigzags. Quelle jolie grimpade! On est sous les mélèzes, — de jeunes mélèzes, — dont le feuillage délié vous laisse apercevoir là-bas au loin le Château Queyras et les montagnes de la Chapelue; c'est frais, délicat; l'air y circule, et l'on est loin d'y ressentir cette *horreur* du bois sacré des anciens. Au contraire, on y chante, on y respire fort et on... on souffle un peu aussi! Dame! ça grimpe.

Aussi quel transport, quand, à un signal des artistes de la caravane, on fait halte sur un petit pont jeté sur une brèche de la côte! Cigarettes et croquis.

Après ce petit pont, la forêt — de *Fouran,* j'allais oublier le nom, — se termine et l'on se trouve tout à coup devant un cirque immense, coupé au milieu par la route qui monte du *Château* à *Saint-Véran,* et dont notre chemin suit un des côtés, en festonnant avec tous les caprices de la montagne. Mais ce chemin est bordé d'un ruisseau qui chante, qui arrose de petits bouquets d'arbres, des plantes. Nous le suivons dans le même ordre que les trois poules qui vont au champ, et, avec lui, nous passons au-dessous des deux villages de *Prat-Haut* et *Prat-Bas,* bâtis en amphithéâtre. Nous rencontrons des gens qui vont aux champs ou qui en reviennent; des femmes surtout, pesamment chargées des instruments de labour, et traînant après elles des guirlandes d'enfant dont le premier grain s'attache à la robe de la mère; de sorte que, comme dans une chaîne humaine préparée pour une expérience d'électricité, le moindre faux mouvement de la tête se fait sentir en s'accentuant jusqu'à la queue qui s'agite et avance par saccades.

Ce serait le cas de s'apitoyer sur le sort des femmes dans les montagnes, — dure condition pleine de travail constant et pénible. Mais peut-être, — si elles étaient à même d'entendre mon élégie, — ne me laisseraient-elles pas achever.—« Nous prenez-vous pour des femmelettes?...

Digitized by Google

n'avons-nous pas l'air et ne sommes-nous pas robustes et courageuses, — le bras fort, la poitrine solide?... » — Ainsi soit-il!

Nous avons mis une heure pour faire le tour de la moitié du cirque et rejoindre le chemin de grande communication



Les quatre fils d'Aymon.

— et cela au moment précis où passent les quatre fils d'Aymon. Ces quatre fils se trouvent être trois jeunes fillettes grimpées sur un mulet qui, — *content d'une charge si belle,* — descend doucement, doucement, mais sans pouvoir empêcher un certain mouvement de tangage qui bou-

Digitized by Google

leverse l'équilibre et qui produit une variété de cavalières plus anguleuses les unes que les autres.

Sur le flanc rapide de la montagne opposée, de grandes *mongettes,* — colonnes de terre surmontées d'une pierre, — produites par les orages successifs,—nous regardent passer de leur air morne et désolé. Nous le leur rendons bien : n'ont-elles pas été construites avec la destruction de la montagne?

Mais il faut hâter le pas, la nuit arrive. Nous passons devant *la Rua,*— petit hameau où se trouvent l'église et les ruines d'une maison qui a eu jadis son importance, — ainsi que le constate une toute petite fenêtre gothique à meneaux. Ne serait-ce point là le prieuré de Molines, une des créations de l'archevêque d'Embrun?

De la Rua à *Molines,* 200 mèt. à peu près. On les escalade comme des gens qui sentent piquer l'air vif de ces altitudes et dont l'heure du dîner est près de sonner.

« La première maison à droite, c'est l'auberge du père Mathieu, » nous a-t-on dit. C'est bien cela. Nous déposons nos sacs et nous allons sans tarder visiter *la ville.* Elle est bâtie sur le flanc de la montagne; devant elle et au-delà du torrent, les montagnes qui ferment l'horizon; sur sa droite, des prairies de mélèzes et la route qui grimpe sur Saint-Véran. Les maisons sont construites sur ce modèle uniforme qui sert à toute la vallée : un premier étage en maçonnerie, le reste en bois; mais même, avec cette architecture invariable, il y a tant et tant d'accidents dans ces balcons, ces bois enchevêtrés que le crayon vous démange à chaque coin.

La nuit est arrivée; nous nous précipitons dans la salle principale de l'auberge que nous savons chauffée.

C'est un monde que cette salle. On lui doit deux mots de description.

On entre en se baissant; on s'avance un peu à tâtons, et, tout à coup, on sent quelque chose qui vous tombe rude-

Digitized by Google

ment sur la tête; — ce quelque chose, c'est une maîtresse-poutre que vous avez heurtée avec autant de violence et de précision que si vous aviez voulu la rendre plus solide en tapant dessus;—elle l'était déjà suffisamment, et vous l'avez bien senti.

Cette impression produite, — et c'est généralement la première, — vous pénétrez plus avant, et, instinctivement, par crainte de nouvelles poutres, — vous vous dirigez vers



Les naturels du pays.

le *fénestron*, — fenêtre ne serait pas textuel. Alors, tout en vous frottant le crâne, vous inspectez et voyez ce qu'il éclaire.

Ce fénestron, plus large que haut, éclaire d'abord en plein un tout petit coin où flambe le poêle, où se trouvent une table et des bancs, et où sont entassés les ustensiles de ménage. Il éclaire également de l'autre côté, mais sur le prolongement du même mur, des façons de placards à pieds droits

Digitized by Google

sculptés et à portes en tentures rouges; ces placards sont des lits. A côté de ces lits, des loges, — ouvertes sur le devant, — et dans lesquelles se remue quelque chose. Vous vous approchez et vous comptez un, deux chevaux, et une, deux, trois... sept, huit vaches.

Tout cela forme un ensemble très-curieux que Rembrandt n'eût pas laissé passer inaperçu, s'il avait pu le voir, et s'il avait pu le voir, comme nous, au moment où la mère Mathieu, amenant ses deux chèvres blanches tout près du fénestron, vient les traire et donner ainsi au tableau un premier plan éblouissant de lumière et intéressant au possible.

C'est pittoresque, tranchant, c'est incontestable; mais cela sent mauvais, c'est plus incontestable encore. La partie féminine du corps d'expédition a certains soubresauts dont les artistes, tout entiers au tableau, se scandalisent fort tout en décampant prestement avec elle.

En causant le soir dans le village, nous avons appris le fait suivant, trop caractéristique, trop en faveur des gens de Molines pour le passer sous silence.

Alors que la neige couvre les montagnes et que les habitants sont complétement séquestrés chez eux, savez-vous à quoi s'occupent la jeunesse et, à sa tête, les administrateurs de la commune?

A étudier une pièce de Molière..... et à la monter. Pendant tout l'hiver, les acteurs choisis étudient, étudient, font répétitions sur répétitions, et, le mardi gras arrivé, toute la population se rend au *Théâtre-Français* écouter les vers immortels du poëte!...

N'est-ce pas d'une finesse d'esprit splendide que ce choix de distraction, d'une délicatesse de sentiment ravissante?

Vous le voyez, nos montagnards laissent loin derrière eux les Suisses de Stalden qui émerveillèrent tant Tœpffer avec leurs mystères du moyen âge.

Digitized by Google

Troisième journée.

On doit monter à *Saint-Véran*, *la plus haouto mountagno enté sé mandjo pan.* Saint-Véran est en effet à la jolie alti-



Saint-Véran, rue principale.

tude de 2,070 mèt. au-dessus du niveau de la mer. On descend d'abord pour monter; mais on descend au milieu des prairies, près des *seuls* mélèzes, — les autres arbres n'ayant pas eu le courage de grimper si haut, — et cette

Digitized by Google

nature a son côté charmant. Nous reprenons bientôt la montée, après le village des *Roux* et, en moins de 1 h., nous sommes devant le village. Il est curieux, ce village; il est comme l'étape du soldat : pas large, mais long; une seule rue, et, de chaque côté, les maisons vont se suivant sur une ligne interminable. Mais quelle splendide rue ! de bonnes vieilles maisons en bois, enfumé, noirci, ruisselant de bitume, glacé de terre de Sienne calcinée; et des accidents impayables ! des étages qui surplombent; des façades comme la tour de Pise; des balcons; des combles d'où sortent toutes sortes de choses : des gerbes dorées, des pièces de bois, que sais-je ?...

Et, dans la rue, des costumes, des costumes à faire pâmer d'aise un Armand Leleux de nos Alpes, s'il existait. Disons tout de suite en tremblant qu'il faut se dépêcher si l'on veut encore en saisir quelques-uns. Les *vieux s'en vont* et les jeunes prennent modèle dans la plaine. Patatras, l'égalité s'en mêle ! adieu les cornettes, les bavettes, les cols plissés, les culottes courtes, les habits à la française et toute l'originalité. Qu'on se le dise !

A Saint-Véran, il y a à voir l'église et une chaire artistement sculptée. On dîne chez *Fine*... couci... couci ! dame ! l'affluence des voyageurs n'est pas telle qu'elle permette des approvisionnements multiples. Un jarret de cochon et des œufs émaillés d'un morceau de fromage, tout cela n'est pas à dédaigner, et l'expédition joue du couteau et des mâchoires avec un entrain merveilleux. Nous voulons rentrer à Molines par un autre chemin. On nous indique le bois des *Amoureux* par lequel on va à *Fongillarde*, — dans le vallon adossé à celui de Saint-Véran. De Fongillarde nous redescendrons sur *Pierre-Grosse* et de Pierre-Grosse à Molines.

En avant donc, une route qui débute sous les auspices de Cupidon ! Mais voilà que ce dieu ne nous est nullement propice; que, dans son bois sacré, une averse nous

Digitized by Google

atteint et nous force à laisser Fongillarde à droite et à piquer droit sur Pierre-Grosse où nous arrivons avec une pluie battante.

Je ne voudrais pas m'ériger ici en donneur de conseils,



Recherche du chemin au Col de Fromage.

mais cependant je crois de mon devoir de dire aux voyageurs futurs que, si pareille disgrâce leur arrivait, ils feraient bien de faire comme nous : de se mettre à l'abri, — dans le petit cabaret au milieu du village et où la dame religieuse, sœur de l'aubergiste, leur fera un accueil tout

Digitized by Google

aimable, — si toutefois le temps de ses vacances ne l'a pas rappelée à son couvent. Croqué sous le parapluie un petit bout de fontaine ; dégusté un verre de rhum, et redescendu *presto presto* sur Molines, chez le père Mathieu, où nous retrouvons nos œufs, notre morceau de salé et surtout une amabilité parfaite. Nous retrouvons aussi nos lits, et le voyageur C...., qui couche dans une *mangeoire* à brebis, trouve moyen d'agrémenter ladite mangeoire en plantant un parapluie tout ouvert dans l'un des angles « crainte du serein, » dit-il, et il disparaît sous la chose.



Descente du Col de Fromage

Quatrième journée.

En face de Molines est le *Col de Fromage* par lequel on peut descendre dans la vallée *de Ceillac* en 5 h. à peu près. Nous escaladons très-sûrement

Digitized by Google

la côte sur les indications données, mais là-haut, au milieu d'un dédale de chemins qui descendent, traversent ou montent, nous pataugeons quelque peu. Nous notons ce point par prévision. Pourtant nous atteignons enfin *Rocher pointu* ou *Pain de sucre*, au pied duquel est une bergerie ; puis, au-delà, *ruines blanches*, — plaie béante de la montagne qui va chaque année s'agrandissant malgré les efforts désespérés de bons vieux pins penchés sur les lierres et qui, par leurs mille bras crispés, cherchent en vain à arrêter la terre qui s'échappe sous eux. Ces ruines blanches méritent d'arrêter; c'est truculent d'horreur, de dévastation et de couleur. Après une bonne trotte sur le flanc de la montagne, nous atteignons la crête qui domine la vallée de Ceillac. Longue, longue descente dans un terrain sec, désert, malheureux, et puis, crac, la vallée ! Il y fait bon; il y a des arbres, de l'eau, et l'on pressent l'hôtellerie.



Descente du Col de Fromage.

Hourrah ! voici Ceillac !...

Digitized by Google

La vallée de Ceillac est un cul-de-sac d'où l'on ne peut sortir que par les cols, — sauf en suivant le lit du torrent qui vous mène droit à la maison du Roi. Elle est grande et belle, cultivée et entourée de montagnes largement découpées, — qui lui forment comme fond le plus délicieux paysage.

Le bourg est très-curieux par lui-même; bâti en bois avec balcons, charpentes à n'en plus finir et encoignures innombrables, que viennent animer le plus originalement possible les bonnes vieilles dans ce costume si curieux et si différent de ceux des autres villages du Queyras. Comme à Saint-Véran, la dame de la caravane change sa résille contre une coiffe du pays, et, passant ainsi dans les rues, émerveille la population. A Ceillac, on va à l'*Hôtel-Maury* tenu actuellement par M. *Esmieu;* ce docte et charmant aubergiste met sens dessus dessous sa maison pour nous donner un dîner sortable d'œufs et de salé qui nous fait bientôt oublier et les transes de la traversée et les éreintements de la descente. Parlez-moi de mets pareils!..... surtout quand depuis la veille on n'a plus eu affaire avec *eux*.

Après quoi, on va *croquer* autre chose et visiter les monuments. Peuh! une pauvre église de 1500, sans grand caractère qu'une voûte en pierre à joints rigoureusement faits, et un clocher en bois d'une charpente indescriptible et qui prouve là, comme dans les maisons particulières, la splendeur des forêts dans le bon vieux temps.

On couche comme on peut; et, quand on veut, comme nous, dormir de compagnie, on change les tables en lit, et le dortoir est improvisé; dortoir sans pareil où, — malgré les doctes qui recommandent le calme et la tisane de fleurs d'oranger avant de s'endormir, — les gambades et les ris amènent un sommeil que le *Dieu dont l'arc est l'argent* vient seul interrompre.

Digitized by Google

Cinquième journée.

Large flânerie pour revoir les bons vieux costumes. Rares, rares les vieilles culottes, les longs et imposants habits, les anciens types; disparus complétement les majestueux chapeaux à corne que nous admirions encore il y a une vingtaine d'années. Car le *maire Fournier* n'est plus là pour arrêter et le luxe et les innovations. Parler de Ceillac sans parler du maire Fournier, ce serait raconter Séville sans parler de la Giralda.

Ce fut un grand administrateur que ce maire Fournier; mais il avait, paraît-il, vu de près le grand administrateur de la France de 1800, car il faisait comme lui. — « Je veux ceci, je veux cela : je ne veux pas de nouveaux costumes, je ne veux pas que l'on fasse ceci ou cela, ou sinon je punis et j'exile au besoin, » et tout allait ainsi qu'il l'avait dit. Et l'on obéissait, car il avait, comme je l'ai dit, l'intérêt de la commune à cœur, et il le soignait avec intelligence.

J'aime à me rappeler cette grande figure en chapeau monté qu'il portait toujours en bataille, avec son immense habit à la française, à l'une des boutonnières duquel brillait le ruban rouge, arpentant à grandes enjambées les rues, et appuyé sur une canne colossale. Un type dont le roi Louis-Philippe eut à s'occuper lui-même à la suite d'une dénonciation adressée directement aux Tuileries.

Partis dans l'après-dînée pour Guillestre, mais partis en flânant. Il faut 2 h. et demie pour nous y rendre; nous en mettons bien le double. Dame! il faut ménager les jeunes touristes et puis croquignoler.

Nous passons devant le hameau de *la Charrière*, jadis tout vivant; à cette heure mort, complétement mort. C'était un des faubourgs de Ceillac.

Digitized by Google

Las! le pauvre village! ses extrémités vont se refroidissant; malheur au cœur, malheur!

Le chemin descend rapidement avec le torrent qui bondit et jure comme un beau diable dans le défilé de rochers où il est emprisonné. Bien mugi, torrent! Il nous chante



Entre la maison du Roi et la Chapelue.

sa terrible chanson tout le long de la route, ce vieux grondeur, et puis il va s'engloutir dans le Guil, à la maison du Roi, où nous arrivons avec lui.

Hardi au tourniquet! en avant sur la longue route entre les pins! puis, boum! à la Viste où tout s'élargit : d'où nous

Digitized by Google

voyons Guillestre qui commence à éclairer ses fenêtres; les montagnes de l'Embrunais s'estomper furieusement; tandis que le vieux Pelvoux garde encore sur ses glaciers une vague teinte rosée, dernière caresse du soleil. Où donc es-tu, Corot, avec ta palette magique?

Envahissement de l'hôtel Ferrary! Nous ne demandons



Dix-sept kilomètres de grande route.

pas des œufs ni du salé; nous nous laissons faire, et tout marche sur des roulettes comme cela marche à l'hôtel Ferrary. Nous ne parlons pas ici de tables à transformer, nous nous laissons encore faire, et... savez-vous ce que c'est qu'un bon lit, lecteur?... eh bien, jugez donc de ce que doivent être quatre bons lits!... le paradis, lecteur!...

Digitized by Google

Sixième journée.

C'est une ville que Guillestre : 1,500 habitants; chef-lieu de canton. Aussi, le matin, pour bien faire visite, brosse-t-on, cire-t-on, astique-t-on dans toutes les chambrées, et part-on en bon ordre et *respectability* du 1er degré.

Il était, en effet, des plus respectables comme ville fortifiée, le vieux Guillestre, quand il arrêtait Lesdiguières et le duc de Savoie. Son enceinte militaire est encore parfaitement dessinée; il n'y a qu'un changement : les remparts se sont transformés en maisons et les tours en granges ou en habitations. Il y a un fouillis de bons petits coins, à remplir un album. Mais le morceau capital est l'église, d'un style très-pur de la troisième époque ogivale. Il y a là un porche à trois arcades d'une élégance et d'une légèreté qui vous charment. Sur la porte, de fines et délicates sculptures et des têtes de clous travaillées avec un soin et une variété infinies. Un bon morceau enfin à voir, à admirer et à croquer de mille façons.

Après un dîner colossal, le chef de la tribu propose une petite promenade de digestion, au soleil.

— Accepté, dit la bande.

Et elle se précipite hors de l'hôtel.

— Un *estant,* dit le chef; si cela vous est égal, prenons nos sacs.

— Ah bah!... pour promener?...

— Eh oui!... nous avons encore 17 kil. à faire pour rentrer, nous prendrons sur *cette somme* un ou deux kilomètres pour promenade.

Ébahissement, hilarité et tristesse. C'est dur d'aller reprendre la vie ordinaire après les jours de liberté et de variété constante. Mais bientôt les *armoires à glace,* style militaire, agrémentent les dos; la canne retentit, et l'on dit adieu à Guillestre. 17 kil. en montagne ne se comptent pas;

Digitized by Google

mais ici c'est autre chose. A chaque instant un bloc de pierre vous dit brutalement votre potion à avaler, et sur une large route, blanche, poudreuse et ennuyeuse.

En avant les chansons ! et c'est ainsi que nous traversons *Saint-Clément, Châteauroux,* et que, enfin ! nous apercevons le clocher de la cathédrale et la vieille Tour brune d'Embrun se découper sur l'horizon en feu !

Hourrah ! les joies de l'arrivée ! Tremblement général. Tout le monde parle à la fois, et ceux qui sont restés à la maison imitent à s'y méprendre l'auditoire d'Énée « *conticuere omnes, intentique,* etc., etc. » au récit vertigineux des aventures et découvertes de la caravane.

Ai-je pu arriver à produire le même effet, vis-à-vis de vous, cher lecteur? Croyez que je *nous* le souhaite ardemment.

ÉMILE GUIGUES,
Membre du Club Alpin Français
(sous-section d'Embrun).

Embrun, 8 septembre 1875.

Digitized by Google

XIII

ASCENSION DU GRAND-RUBREN

La section du *Club Alpin* de Barcelonnette nous avait désignés, MM. Gassier, Pellotier, Vinatier et moi, pour faire l'ascension du Grand-Rubren, ce frère cadet du Viso, qui domine notre frontière du Longet. Munis de cartes, de nos instruments et de bons paletots, nous partîmes de Barcelonnette en voiture, le 8 octobre 1875 à une heure de l'après-midi, pleins de confiance, malgré l'aspect douteux du temps. Après avoir traversé Faucon (2 kil.), la patrie de saint Jean de Matha, le racheteur d'esclaves, longé le couvent des Trinitaires, cette ruine rebadigeonnée, où se promène mélancoliquement et presque toujours seul un revenant du treizième siècle avec sa croix rouge et bleue sur son grand suaire blanc, nous atteignîmes Jausiers (8 kil.), la pépinière de ces patients et laborieux commerçants qui ont couvert le Mexique de leurs florissantes maisons et qui rapportent au pays, avec cet or si bien acquis, le bien-être de l'avenir.

Au-delà de Jausiers, la route traverse une gorge étroite et profonde, que l'Ubaye s'est creusée dans les grès ardoisiers du Flysch, qui s'étagent à droite, sur une hauteur de 1,800 mèt. jusqu'à la cime de Cuguret. La puissance incroyable de ce dépôt tertiaire, dans lequel on ne trouve,

Digitized by Google

comme signe de la vie à cette époque, que des empreintes de fucoïdes (condrites) et de vers des mers profondes (meandrina labyrinthica), nous étonne et nous fournit un sujet d'inépuisables conversations. Mais bientôt, le Pas-de-Grégoire dépassé, au tournant d'un rocher, nous apercevons le fort de Tournoux, avec ses grandes casernes blanches et les noires embrasures de ses batteries, entièrement creusées dans la roche et d'où sortent les gueules luisantes de ses canons. Les habitants des rares maisons de la Condamine (12 kil.) peuvent dormir sans crainte. Aux pieds du fort débouchent les vallées de l'Ubaye et de l'Ubayette, qui remontent l'une, au Nord-Est, jusqu'au col Longet, et l'autre, au Sud-Est, jusqu'au col de Magdeleine, situé à 40 kil. du premier. Certes, voilà une longue frontière bien gardée; mais que nos chers voisins ne craignent pas de venir, l'alpenstock à la main, parcourir nos cimes : ils trouveront de ce côté des Alpes des mains amies pour serrer la leur. Nous avons longtemps appartenu à la maison de Savoie, et, quoique Français de tout cœur, une sympathique affection nous lie à nos anciens compatriotes, nos frères d'Italie.

L'Ubayette franchie à Gleizolles (14 kil. 1/2), nous remontons la vallée de l'Ubaye, laissant à notre gauche les puissantes murailles du fort, qui rampent le long du rocher, comme un serpent de pierre, jusqu'au milieu des verts mélèzes de la forêt Tournoux. Au centre d'un petit plateau, sur la lisière de la forêt, s'élève le village de Tournoux, avec son église bâtie sur l'emplacement d'un temple de Jupiter, auprès de laquelle les Templiers construisirent un hospice et où dort le dernier rejeton de la maison de Guise, qui en 1747 est venu s'y brûler la cervelle.

Après avoir traversé la rivière sur trois ponts pittoresques, la route pénètre dans la gorge de la Reyssole. Tantôt suspendue, tantôt creusée au flanc du rocher à pic, elle s'élève péniblement dans cette gorge sauvage et étroite, au

Digitized by Google

fond de laquelle mugit l'Ubaye, et qui paraît fermée par un rideau de mélèzes, profilant sur le ciel bleu leurs silhouettes élégantes. Sur certains points, un rocher barre la rivière, qui, depuis des siècles, n'a pu s'y creuser qu'un chenal de 3 mèt., où l'eau écumante se précipite avec fureur. A un brusque tournant de ce long défilé, qui s'appelle la Reyssole, on débouche dans le vallon de Saint-Paul, frais bassin de verdure, vers le milieu duquel s'étale au soleil le village de Saint-Paul. On découvre sa vieille église où les rudes montagnards de la vallée surent arrêter, en 1589, le terrible Lesdiguières, qui ne put les vaincre qu'en faisant sauter voûtes et murailles et en les enterrant sous les ruines de leur temple antique. Nous franchissons le torrent qui descend du col de Vars avant d'entrer à Saint-Paul (12 kil., 3 h. de Barcelonnette).

Trois collègues du *Club Alpin* nous y attendent; le vermouth est versé, les mulets tout sellés sont attachés devant l'hôtel Hellion; MM. Reynaud et Faudon, notaire, se joignent à nous. En selle, en selle, car la nuit s'avance, et Maurin est encore à 12 kil.

Quelques coups de gourdin, et nos mulets prennent le trot sur la belle route neuve qui traverse Pont-de-l'Estrech, la petite et la grande Serenne (25 kil.). A notre droite s'ouvre le vallon de Fouillouze, dominé par le majestueux et terrible Brec-de-Chambeyron (3,388 mèt.), fier de sa virginité légendaire, mais qui, foulé avant un an, nous le lui avons promis, par le pied victorieux de l'un de nous, verra flotter sur son front orgueilleux la bannière du *Club Alpin*. Ici nous quittons les terrains tertiaires pour entrer dans les terrains jurassiques, et en remontant nous trouverons les terrains les plus anciens, car, dans ce soulèvement du Viso et de la grande chaîne des Alpes, les feuillets de la terre, soulevés par la masse primitive, se sont étagés sur ses flancs, et, dans cette immense déchirure, se montrent sur la tranche, avec leur position primitive, les plus anciens appliqués sur

Digitized by Google

le massif central et les plus récents s'en éloignant de plus en plus.

Au-delà de la Grande-Serenne, une énorme barre de rochers ferme la vallée : c'est le Châtelet. Quel lieu plus propice pour y élever un de ces nids d'éperviers du moyen âge ? De trois côtés, la roche nue à pic, sur l'autre le château fort. L'Ubaye passe dans une fente large de quelques mètres et haute de 80 mèt. De toutes parts on peut descendre jusqu'au fond du lit du torrent. Là, la masse imposante de ces murailles colossales vous écrase; cette énorme fracture de l'ossature du globe vous épouvante. En amont, les eaux avant de percer leur passage, ont usé, dans l'effort séculaire de leur remous, la roche qui surplombe sur vos têtes. Nous contemplons, à travers cette fenêtre immense, la vallée de Saint-Paul, chaudement éclairée par le soleil couchant, qui allonge sur les vertes prairies les grandes ombres des mélèzes et celles des hautes cimes aux roches dentelées. Les habitants de Fouillouze proposent d'établir, par le Châtelet, une route qui franchirait, sur un pont des plus audacieux, jeté tout en haut du rocher, cette énorme déchirure à pic. Ce projet est, paraît-il, très-pratique, et nous ne pouvons qu'engager l'administration à l'exécuter. Cette gorge sera alors une des principales curiosités de nos montagnes.

Le soleil se couche; nous devons nous arracher à la contemplation de ce beau paysage, et rejoindre nos mulets sur la route qui, dès maintenant, devient plus accidentée et plus pénible; mais ces bonnes bêtes sont montagnardes, elles aussi; leur pied est sûr ; on peut sans crainte les laisser aller, la bride sur le cou, et se livrer tout entier à l'admirable spectacle de la vallée étroite et longue qui mène à Maurin. Au-delà du pont Saint-Antoine (28 kil.), la vallée se resserre et devient sauvage. Plus de végétation; la route passe au milieu d'énormes blocs, tombés des flancs de la montagne ou roulés par l'Ubaye; plusieurs, des plus

Digitized by Google

gros, ont été déposés là par les glaciers; à droite et à gauche, la roche presque à pic, profondément ravinée par les torrents; tout en haut, des aiguilles énormes accrochant les nuages qui passent. Dans le crépuscule du soir, on dirait, à les voir avec leur chevelure de nuages, d'énormes géants de pierre assis aux flancs de la gorge et qui vous suivent avec un regard impassible. Au milieu de cette désolation, apparaît un îlot de verdure et de grands arbres, une fraîche oasis, la Blachière (30 kil.), puis la nature redevient de plus en plus sauvage et triste : la nuit est profonde, on ne cause plus...

Quelles sont ces lumières qui tremblotent à nos pieds? Cet affreux pays est donc habité? Il y a donc ici des êtres humains qui aiment, vivent et meurent comme ailleurs? Qui le croirait? Nous arrivons au premier village de Maurin, la Barge; et j'étonnerai bien mes lecteurs en leur affirmant qu'ici les gens qui y sont nés vivent heureux et plus heureux peut-être que les habitants des riches plaines. Il faut, il est vrai, semer avant de récolter, pour permettre à la jeune plante de sortir de terre avant les neiges; il faut travailler rudement pour tondre ces immenses pâturages et faire en trois mois tous les travaux de l'année; mais aussi les seigles et les avoines sont superbes et les granges regorgent chaque année. On vit, il est vrai aussi, six mois sous les neiges, mais le *far niente* de l'hiver a bien son charme, quand les grandes écuries sont pleines de moutons et qu'on contemple sa fortune qui engraisse à vue d'œil. Allez à Naples; voyez sous ce portique ce vigoureux gaillard nonchalamment couché dans ses haillons et qui daigne à peine entr'ouvrir son grand œil noir pour vous regarder passer; il est couvert de vermine, et il a le ventre creux. Vous le plaignez; mais il n'envie pas votre sort. C'est le lazzarone de la chaleur douce et de l'été perpétuel. Venez voir ici le lazzarone du froid vif et des longs hivers. Vous pouvez le plaindre, mais il ne vous comprend guère.

Digitized by Google

L'hiver, pour lui, c'est le repos, c'est la vie grasse et oisive, c'est la famille réunie dans la plus étroite intimité, ce sont les longues veillées à la chaleur énervante de l'écurie, ce sont les fréquentes réunions des voisins quand on tue la vache, ou le cochon, ou quelque mouton bien gras. Il trouve bien l'hiver un peu long, mais il le voit toujours revenir avec plaisir. Venez ici en plein janvier; du haut de cette montée, d'où nous avons vu briller ces lumières, vous n'apercevrez qu'une nappe de neige, continue, éblouissante; à peine un léger exhaussement du linceul blanc, un mince filet bleu de fumée, pourront vous faire soupçonner qu'il y a là un village; les robustes charpentes, recouvertes de pierres plates de cinq centimètres d'épaisseur, supportent plusieurs mètres de neige (le nivomètre a accusé l'an passé 24 mèt.), les rues étroites sont comblées jusqu'aux toits, et sous la neige, comme des taupes, les habitants creusent souvent des couloirs pour communiquer entre eux; il y a quatre ans, les conseillers municipaux ont mis neuf jours pour venir à Saint-Paul et s'en retourner chez eux. En voyant tant de misère, une larme vient mouiller votre œil. Mais pénétrez dans cette taupinière; la famille est superbe, unie, bien portante; greniers, granges, écuries regorgent de richesses; les placards sont pleins de linge filé, tissé par elle, grossier, mais solide; à la cave, les tonneaux vieillissent rapidement, et, dans la malle, un gros sac d'écus dort paisiblement. Ces gens-là sont heureux; le père a fait de nombreux voyages, il a été marchand colporteur à Lyon, en Bourgogne, il a gagné de l'argent, beaucoup d'argent; il pourrait, lui aussi, vivre sur les bords de la Méditerranée; mais non, si riche qu'il soit, il reprend le chemin de la montagne, et, tout en haut, il retrouve son village, il y arrondit son domaine où il vit heureux. A soixante-dix ans, il est droit et ferme comme une lance; à cinquante ans, le vigneron de la riche Bourgogne est vieux, cassé et courbé vers la terre!

Digitized by Google

Nous traversons le hameau de la Barge, et nous arrivons bientôt à celui de Maljasset, à l'auberge Martréi (34 kil., alt. 1,910 mèt.). La nuit est noire; le village sombre est plein de chevaux et de charrettes; ce sont les solides équipages qui descendent les énormes blocs de marbre de Maurin, ce superbe vert antique veiné de blanc, un des plus beaux et des plus riches marbres de France. La première carrière, celle de Mary, se trouve en face de Maurin, à 1 kil., à l'embouchure de ce vallon de Mary, si pittoresque avec sa couronne de glaciers, d'où s'élancent, comme des fleurons, les trois Aiguilles de Chambeyron (3,400 mèt.). Nous verrons demain les autres carrières échelonnées dans tout le vallon du Longet.

Le dîner est servi à l'auberge Martréi, dans la petite salle du 1er étage, où l'on monte par une échelle de bois, ce qui ne nous empêche pas de faire honneur au repas plantureux qui nous y attend. Nous réglons pour le lendemain avec Martréi la question des vivres, des mulets et des guides, et nous allons nous coucher, les uns dans une maison, les autres dans une autre, car les braves habitants de Maurin sont d'une obligeance rare et d'une hospitalité parfaite; et, si Martréi n'a pas beaucoup de chambres à offrir aux touristes, il dispose, pour ainsi dire, de toutes celles du village. En le prévenant la veille, on est toujours sûr d'être logé, la caravane se composât-elle de 10 ou 15 personnes.

Levés à 3 h. 1/2, nous faisons un déjeuner frugal et partons au petit jour, à 4 h. 1/2. Bien avant nous, sont déjà partis faucheurs et mulets, qui vont dans toutes les directions tondre les pâturages et en rapporter le foin odorant qui donne à la viande des moutons du pays ce parfum délicieux, si estimé sur les marchés d'Aix et de Marseille.

Nous saluons à notre droite les glaciers de Marinet, qui ressemblent à une coulée d'argent bruni. A nos pieds, au bord de l'Ubaye, se montre l'église paroissiale, isolée entre deux villages, et que l'avalanche n'a pas toujours respectée,

Digitized by Google

ainsi que le rappelle une inscription du quinzième siècle au-dessus de la porte d'entrée. Devant nous, tout au fond dans la brume, se dresse le Grand-Rubren, dardant vers le ciel blanchissant son sommet aigu!

Nous traversons, dans la fraîcheur du matin, Combe-Bremond, le dernier village (35 kil.) et nous suivons la route, montueuse et profondément labourée d'ornières, des carrières du Longet. Bientôt, du haut d'une éminence, qui ressemble à une ancienne moraine frontale, nous apercevons le gracieux lac du Paroird (37 kil.), dont les rives opposées forment un contraste si étrange. Au Nord, où passe la route, la montagne, épouvantablement fracassée, s'est abîmée sur elle-même dans un chaos de blocs énormes, s'éboulant les uns sur les autres jusque dans le lac qu'ils ont refoulé devant eux. Au midi, se dresse une pente gazonnée et verdoyante dont la base plonge dans le lac et le long de laquelle grimpent les mélèzes en rangs serrés, comme un noir troupeau remontant du lavoir; plusieurs d'entre eux y sont encore plongés jusqu'à la ceinture et y secouent leurs grands bras humides. Dans le fond, tout au bord de l'eau, se montrent les cabanes du Gâ (alt. 2,065 mèt.), abri bien précieux en cas de mauvais temps.

De ces cabanes (5 h. 1/2), la route s'élève dans le Longet par une pente moyenne de 15 0/0, que l'on ne peut voir descendre sans frémir par les charrettes qui portent le marbre. Huit chevaux, attachés à l'arrière, retiennent le chariot; le conducteur est suspendu à la mécanique, qu'il serre ou lâche à chaque instant; car, si la mécanique est trop serrée, dans un changement de pente, le poids énorme, jeté en avant, écrase le limonier d'un seul coup.

Déjà, depuis Serennes, mais surtout depuis Maurin, nous marchions dans le marbre; les murs de soutenement, les pierres des chemins, le fond des ruisseaux et des torrents ne sont que quartzites, arkoses aux vives couleurs roses, vertes, rouges, marbres noirs grand antique, marbres verts

Digitized by Google

de toute nuance. Quand la rosée du matin ou la pluie ont lavé toutes ces pierres, on se croirait dans un féerique pays de marbre. Dans le Longet, le marbre vert domine et forme, à droite et à gauche, la masse de la montagne. Jusqu'ici on n'a guère exploité que de grandes roches éboulées, et il en reste encore un grand nombre. Mais, quand l'amélioration des routes amènera l'industrie et les capitaux jusqu'au cœur de la montagne, que de richesses on pourra en extraire! Au seul examen des cailloux des torrents, un marbrier belge, cette année, a reconnu plus de dix qualités de marbre à exploiter et des plus riches, valant de 1,000 à 1,200 francs le mètre cube. Quel élan donneraient à cette industrie un chemin de fer à portée ou quelques centaines de mille francs dépensés sur nos routes! Aussi la ligne projetée de Dronnero à Marseille, passant par Larche, Saint-Paul, Barcelonnette et Digne, a-t-elle rempli notre cœur d'espoir. Que l'ingénieur Cora, promoteur de cette ligne, reçoive ici nos remercîments les plus sincères!

Laissant à droite la carrière Darvilliers, nous arrivons à l'ancienne carrière Gassier, et, quelques pas plus haut, à la cabane des Bergers ou de Cornascle, le dernier refuge que nous trouvions sur notre chemin (2,150 mèt.). Il est sept heures du matin, il nous reste encore environ 900 mèt. à escalader; reposons-nous un instant, ne serait-ce que pour admirer le vallon du Longet, ce magnifique bassin de verdure, bordé de marbre. La vue s'étant étendue à mesure que nous montions, nous constatons la faiblesse de nos jumelles. Notre guide, Ollivier Jean, prétend avoir une excellente longue-vue à sa cabane, au fond du Longet, et nous propose d'aller l'y prendre et de nous rejoindre au pied du rocher du Rubren, en y montant du côté du glacier. C'était un détour un peu long, mais l'offre était faite de si bon cœur que nous acceptâmes. Il partit au pas de course, léger comme un chamois.

Dépassant la petite crête à laquelle est adossé le parc aux

Digitized by Google

moutons de la cabane (7 h. 1/2), nous entrons dans le vallon du Riouburent, et, tournant à gauche, nous nous élevons sans peine à travers les prés jusqu'à la première crête, au fond du vallon (8 h. 1/4; 2,730 mèt.); de là, tenant toujours notre gauche, nous atteignons la base du rocher du Rubren, d'où jaillit une source abondante et glacée qui a bientôt frappé les deux bouteilles de vin que nous avions portées. Un frugal et rapide déjeuner nous rend nos forces; le guide, qui nous a rejoints, se charge bravement de nos manteaux; ces montagnards sont de fer. Le pic du grand Rubren est accessible de toutes parts, autant que nous avons pu en juger; mais dans les Alpes le chemin le plus direct n'est pas toujours le plus court, et, appuyant à droite, nous préférons aller rejoindre la croupe de la montagne par un long *sablier* de plaques de schistes et de grès, qui résonnent comme de la ferraille et, glissant malheureusement sous notre poids, nous font souvent reculer de plusieurs pas. Enfin nous arrivons à cette croupe, appelée Côte-de-Mangioja, qui relie le Grand-Rubren à la Testa-di-Malacosta. Un petit lac italien y reçoit les eaux du Rubren et les déverse, par le torrent du Rou, dans la Varaïta, à quelques kilomètres au-dessus du village de Bellino. Les anciens glaciers ont pavé ce petit plateau de larges dalles, parfaitement collées les unes aux autres, et sur lesquelles on marche comme sur un trottoir. Une compagnie de perdrix blanches se lève à notre droite et disparaît derrière un rocher. Les marmottes effrayées remplissent les vallons de leur sifflet d'alarme et s'enfouissent dans leurs profondes galeries, où les montagnards vont, en hiver, la pioche à la main, les surprendre endormies, pour en tirer cette huile subtile, encore très-recherchée en pharmacie. Nous sommes attardés un moment par une indisposition subite du fils de notre collègue Vinatier, jeune homme de quinze ans, qui jusqu'ici nous avait vaillamment suivis, mais que le mal des montagnes a saisi dès que nous avons dépassé

Digitized by Google

3,000 mèt. A notre grand regret, nous laissons son père avec lui au bord du lac, et nous gravissons, tantôt sur les schistes primitifs, pétris de serpentine, qui forment la masse du roc, tantôt sur les plaques de neige, la pente un peu roide qui nous mène, sans danger aucun, vers 11 h. 1/2, au faîte du Grand-Rubren (3,341 mèt.).

Là, roulés dans nos manteaux, adossés à la pyramide de triangulation, nos cartes de l'état-major françaises et italiennes à nos côtés, nous restons longtemps, muets d'admiration, devant le spectacle grandiose qui se déroule à nos yeux.

A nos pieds, à 1,000 mètres au moins au-dessous de nous, s'étend à perte de vue la mer immense des nuages qui couvrent toute l'Italie. On dirait un océan de neige, parfaitement uni, d'où émergent les grandes Alpes sur lesquelles nous sommes et qui forment, du Mont-Rose au Nord jusqu'au Monte-Gioje et jusqu'à Gênes au Midi, un cirque immense et superbe de montagnes aux pics dentelés, d'où partent, comme les arêtes d'un gigantesque squelette, les croupes secondaires qui s'élèvent entre les affluents du Pô, formant ainsi dans l'océan magique que nous avons sous les yeux une succession de golfes aux rives boisées et abruptes. Devant nous, à 25 kilomètres (on dirait à deux pas), se dresse la masse imposante du Viso, comme un récif énorme, roulé au sein des flots. A notre gauche s'élèvent le Cervin, le Mont-Blanc, le Grand Combin, le massif du Mont-Rose avec ses immenses glaciers qui reluisent magnifiquement au grand soleil de midi et vers lesquels, comme des vagues gigantesques, déferlent les flots blancs de la mer de nuages.

Quel affreux rêve de géologue je fis en fermant les yeux! Mille siècles s'étaient écoulés; l'axe de l'humanité s'était déplacé, et, marchant toujours vers l'occident, avait passé l'Atlantique; dans les florissantes républiques de la vallée du Mississipi, on parlait de Paris et de Rome comme de

Digitized by Google

Ninive et de Babylone. Par un mouvement lent, imperceptible, mais continu, l'Italie s'était affaissée sous les eaux, avec son vieux passé de gloire et de misères, avec ses cent cités illustres, avec ses coupoles, ses palais, ses dômes, ses musées. Son histoire seule avait surnagé, et les écoles de notre libre Amérique l'étudiaient encore. Pleins de son souvenir, nous avions abordé à l'occident des Alpes, simple croupe de rochers nus émergeant de l'Atlantique, et nous étions montés jusqu'au haut du Rubren, falaise immense, dominant la mer d'Italie, cette nouvelle Atlantide disparue sous les flots. Penchés sur ce gouffre où tant gloire s'était évanouie à jamais, nous restions muets d'horreur devant l'avenir de l'humanité, refoulée par les eaux de siècle en siècle et de plage en plage, jusqu'à la mort fatale de la planète sur laquelle elle aura vécu sans laisser de trace!

Une vigoureuse poussée de mon ami Pellotier me réveille en sursaut et me ramène à la réalité. Le froid me saisissait; les nuages commençaient à monter vers nous; il fallait descendre. Je jetai un dernier et long regard sur le vaste panorama des Alpes. Le Pelvoux se couvrait de vapeurs; à nos pieds serpentait le vallon du Longet avec ses six lacs bleus, enchâssés comme des pierres précieuses dans cette coupe de verdure, aux bords dentelés par les cinq cols qui conduisent dans les profondes vallées du Queyras, tous faciles aux touristes et deux d'entre eux accessibles aux mulets. Comme on voyait bien de notre belvédère les grandes ondes de la croûte terrestre, soulevées par le Viso avec leurs crêtes aiguës, convergeant toutes vers ce point central de la région que nous dominions! Il fallait descendre; nous dîmes, non adieu, mais au revoir au Grand-Rubren et à tous ces pics qui nous entouraient. Certes, nous y reviendrons; nous n'aurons plus le paysage unique que nous avons admiré cette fois; mais nous aurons l'Italie, sans voiles, étalant ses riches plaines dans ce cadre magique

Digitized by Google

qui s'appelle les Alpes, et les flots bleus du golfe de Gênes à l'horizon.

En une heure et demie, nous redescendîmes à la cabane des bergers, où Martréi nous attendait avec d'abondantes provisions auxquelles nous fîmes honneur, je vous jure. A six heures, nous prenons des mulets à Maurin, et, à huit heures, nous savourions un excellent civet à l'hôtel Hélion à Saint-Paul.

Allons, Marseillais, qui mourez de chaleur pendant l'été, arrivez-nous en caravanes, envoyez-nous vos fils; l'air pur de nos cimes leur bronzera la peau, mais leur donnera la vigueur et l'audace du montagnard. Et vous, touristes routiniers, qui suivez la foule en Suisse et en Savoie, quittez les routes battues et venez ici; vingt courses aussi belles que celle du Rubren vous attendent, vingt cimes vierges vous défient, où vous pourrez, les premiers, graver votre nom et planter le drapeau du *Club Alpin Français*.

F. ARNAUD, *notaire*,
Membre du Club Alpin Français
(sous-section de Barcelonnette).

Digitized by Google

XIV

ASCENSION DE MORGON

I

La montagne de Morgon est une des plus remarquables du bassin de la Durance. Quand on parcourt la route qui conduit de Gap à Briançon, on l'aperçoit constamment dans tout le trajet de plus de 30 kil., qui sépare La Bâtie-Neuve de Châteauroux. Mais c'est surtout du roc pittoresque sur lequel Embrun est bâti que l'on voit Morgon dans toute sa beauté. Il limite majestueusement la vallée du côté du Sud-Ouest; son arête horizontale, quand elle est blanchie par les premières neiges, se découpe vivement entre l'azur du ciel et la teinte sombre des forêts qui couvrent ses flancs. Un escarpement presque vertical le termine du côté de la vallée de la Durance. Le pic, haut de 2,326 mèt., est à l'intersection de l'arête et de l'escarpement.

Une ascension au sommet de ce pic, une excursion au retour dans la belle forêt de Boscodon, une visite aux ruines d'une ancienne abbaye, tel fut l'intéressant programme arrêté par la sous-section de Gap pour le 20 juin 1875.

Digitized by Google

Le 19 au soir, dans la salle à manger de l'hôtel James, à Savines, on se compta : nous étions 21, y compris quelques membres de la sous-section d'Embrun qui étaient venus se joindre à nous.

Le temps était fort triste ; la pluie, menaçante depuis notre départ de Gap, tombait abondamment ; la nuit était noire ; le baromètre baissait.

Malgré ces fâcheux pronostics, on se coucha gaiement. Notre hôte ne s'était pas laissé prendre au dépourvu ; grâce à son active prévoyance, un miracle s'était opéré, celui de la multiplication des chambres et des lits.

Au 20 juin, les nuits sont courtes. Tout le monde était debout de bonne heure.

— Avez-vous bien dormi ? — Mon lit était excellent. — Je vous avoue que je n'étais pas très-rassuré ; je craignais..... — On me l'avait dit aussi ; mais, en vérité, je n'ai pas senti un seul de ces redoutables insectes.

Les groupes se forment peu à peu sur la place de l'église ; chacun interroge avec inquiétude les quatre points cardinaux. Fera-t-il beau ? Partira-t-on ? ou n'est-il pas plus prudent de revenir à Gap ?

A mesure que le jour paraît, les nuages s'élèvent, et nous apercevons la neige qui est tombée pendant la nuit sur les plus hautes cimes.

Le sommet du Mont-Guillaume, celui de Morgon lui-même sont poudrés à blanc.

Pendant que nous délibérions, le village s'éveillait. Les braves habitants considéraient avec un certain étonnement cette troupe armée de bâtons et de sacs. Mais le plus troublé fut certainement l'honnête sacristain de Savines, quand, de son lit, il entendit distinctement le tintement de sa cloche, de sa propre cloche, qui, depuis si longtemps, docile à son commandement, se mettait régulièrement en branle tous les jours à cinq heures précises pour annoncer l'Angélus ! Et il n'était que 4 h. ! Et lui-même était encore cou-

Digitized by Google

ché! Il crut rêver ; il crut à un tremblement de terrre, à des revenants peut-être. Inquiet, il s'élance hors de sa demeure, traverse la place, pénètre dans l'église, et aperçoit l'abbé T....., notre jeune, savant et intrépide collègue d'Embrun, qui lui explique ce mystère :

— C'est aujourd'hui dimanche. Je sonne la messe que je vais dire, et à laquelle ces messieurs vont assister avant de monter avec moi au sommet de Morgon.

— Mais.....:.. la messe avant l'Angélus! Monsieur l'abbé, avant l'Angélus ! Y pensez-vous?

— Tout peut s'arranger, mon brave. Sonnez l'Angélus, et vous re-sonnerez ma messe.

Le temps s'améliore de plus en plus. On fait de bon appétit un premier déjeuner ; les plus timorés sentent leur courage se raffermir. Les guides sont prêts : Jean-Pierre Masse, ancien brigadier forestier, et son cousin Jean Rey. L'un de nous fait la remarque qu'ils doivent être prudents, car, interrogés sur le temps qu'il fera, ils se contentent de répondre :

— Cela dépend, monsieur, comment le vent tournera.

C'est simple et juste : toute la météorologie est là.

Mais, pourquoi deux mulets? Un seul, celui qui est chargé des vivres, ne suffirait-il pas?..... Notre président, toujours prévoyant, a pensé qu'il serait prudent d'avoir une monture pour celui d'entre nous qui pourrait être fatigué ou malade.

Décidément la journée se présente bien. Nous n'aurons pas de soleil; nous avons deux bons guides, et un président qui pense à tout.

A 6 h. on se met en marche.

II

On peut atteindre le sommet de Morgon en suivant plusieurs directions différentes. Le chemin dans lequel nous

Digitized by Google

nous engageons, sur les pas de nos guides, est un bon chemin muletier. La carte de l'État-Major le représente : c'est celui qui, partant de Savines, remonte la rive droite du torrent de Barnafret. Il n'est pas visible, du moins dans sa partie inférieure, sur la vue panoramique que je peux, grâce à la plume artistique de mon ami et cher collègue Émile Guigues, d'Embrun, joindre à ce récit.

Le ravin est admirablement boisé; les pentes sont roides, le terrain accidenté, le sol friable, et pourtant la Combe offre partout un aspect riant et gracieux, partout de la végétation et de la verdure. Nous sommes dans la gorge d'un torrent *éteint*.

Je me suis demandé souvent quel était l'auteur de cette métaphore aussi vive que juste, et qui est adoptée dans le langage usuel comme dans la langue technique. Quel qu'il soit, celui qui le premier s'est servi de cette expression a été bien inspiré. Les torrents en activité sont des incendies qui dévorent nos montagnes; chose bizarre, c'est avec du bois qu'on les éteint.

— Je crains que quelques-uns de ces messieurs qui nous précèdent ne se soient trompés de chemin, s'écrie le guide Rey; ils auront probablement suivi tout droit; il faut prendre à gauche par ce sentier. (Il part au pas gymnastique.)

Nous donnons au guide Rey une seconde bonne note : il est prudent et s'occupe de ses voyageurs.

Le chemin monte toujours. Il contourne un bois de pins sous le couvert desquels prospèrent des fraisiers sauvages. Nous le quittons un instant pour marcher sur ce vaste tapis verdoyant, tout émaillé de fleurettes blanches. D'où viennent ces énormes blocs calcaires, recouverts de mousse, qui percent çà et là le gazon? Les partisans de la théorie des glaciers disent que ce sont des blocs erratiques; d'autres soutiennent que ce sont des rochers éboulés; d'autres enfin assurent que ce sont des eaux torrentielles qui ont roulé là ces masses énormes. — Faisons de la conciliation,

Digitized by Google



PANORAMA DE LA CHAÎNE DES HAUTES-ALPES, ENTRE LES PICS DU POUZENC ET DE MORGON, VU DU ROC D'EMBRUN.

Fac-simile par le procédé Gillot, d'après un croquis à la plume de M. Émile Guigues.

Digitized by Google

et disons que ce sont les débris d'une moraine dispersée par des causes diverses.

Cependant, on arrive au sommet du contre-fort qui limite le torrent de Barnafret. Ce point est visible sur notre vue panoramique ; nous nous y arrêtons quelques instants pour attendre nos compagnons et pour admirer la vue qui serait très-belle sans les nuages qui masquent encore les sommets. Néanmoins, nous jouissons d'un très-beau paysage : la vallée de la Durance, et Embrun perché sur son roc.

Les pins font place aux mélèzes; le chemin devient sentier; la montée est plus rude. Nous longeons sur notre gauche des rochers qui, de loin, ont l'apparence de gros blocs de poudingue ; ce sont des calcaires très-fendillés avec quelques veines de quartz blanc. On aperçoit aussi quelques masses de gypse; nous marchons sur l'une d'elles; la pointe des marteaux des géologues met à nu son intérieur blanc et farineux : c'est de l'albâtre. A droite, l'œil plonge dans un précipice presque à pic; le ravin est boisé, mais tout parsemé de blocs éboulés. L'un d'eux est debout, déchiqueté en aiguilles minces, comme les clochetons d'une église du style gothique le plus fleuri et le plus flamboyant. Il semble que ce bloc s'est détaché récemment d'une place qu'il occupait au sommet du ravin, place qui est encore visible, et dont la couleur grisâtre tranche sur le revêtement de verdure qui tapisse tous les talus.

Malgré la profondeur vertigineuse du ravin, nos intrépides botanistes explorent les pentes; ils cueillent l'*anémone des Alpes* et la *violette à deux fleurs*. Les amateurs d'entomologie sont moins heureux ; la pluie de la nuit a tout détrempé, et les coléoptères ne se montrent pas.

Nous laissons à notre gauche le pic qui, sur la carte, porte le nom de *Pic-Martin*, et nous entrons dans le cirque du lac.

Digitized by Google

III

Le lac de Morgon n'est pas grand de nos jours ; mais évidemment à une certaine époque il occupait la totalité de ce vaste cirque au milieu duquel nous nous trouvons, et qui est nettement indiqué sur la carte de l'État-Major : il ressort en blanc sur le fond noir des hachures. Il est probable que le seuil qui limite le cirque, du côté de la combe de Barnafret, était autrefois beaucoup plus élevé ; il s'est abaissé peu à peu sous l'influence des agents atmosphériques, usé par la glace, par le frottement incessant des eaux ; le lac s'est vidé, et il n'en reste plus qu'un microscopique vestige.

La cabane n'est qu'un monceau ruiné de rochers et de galets, construite autrefois par des pêcheurs ou des bergers. Elle n'offrirait même pas un abri en cas de mauvais temps. Le campement fut établi en plein air, à proximité d'un des nombreux ruisselets qui descendent du faîte du Cirque. Ici les mulets qui pacagent librement ; là un faisceau de cannes ; plus loin, un appétissant monceau de viandes froides, de pain, de provisions de toutes sortes, de tonnelets, de barils de toutes les formes.

Vous tous, habitants des villes, qui ignorez les plaisirs des excursions dans les montagnes, et qui, jusqu'ici, n'avez eu pour le Club Alpin Français que de dédaigneux sourires, venez déjeuner avec nous à 2,000 mèt. au-dessus du niveau de la mer, après 4 h. de marche. Venez, et, quand vous aurez fini, dites-nous si jamais vous avez ressenti ce bien-être, cette sensation intime et profonde du réveil de la vie et de la réfection des forces, au milieu de cette nature grandiose, en pleine lumière, en pleine liberté. Vous comparerez cette satisfaction avec toutes celles que vous retraceront vos souvenirs, et, si vous êtes de bonne foi, si vous

Digitized by Google

écoutez sans parti pris la voix qui s'élèvera en vous, vous serez convaincus..... et vous deviendrez des nôtres.

IV

Après le déjeuner, notre troupe se dispersa dans diverses directions. Les uns, accompagnés d'un guide, prirent le chemin qui mène directement à l'abbaye; quelques-uns s'étendirent au soleil pour faire la sieste et savourer voluptueusement leurs cigarettes. Le plus grand nombre se mit en route pour le pic de Morgon.

Il n'y a plus de sentier; mais l'escalade n'a rien de difficile.

Nous sommes au-dessus de la région des arbres; les pelouses sont émaillées d'*orchis noirs* et d'*orchis roses* qui exhalent un délicieux parfum de vanille. Quelques touffes de saules réticulés se montrent çà et là. Nos botanistes sont assez heureux pour découvrir deux plantes très-rares, la *bérarde à courte tige* et le *lamier lisse*.

Notre guide nous conduit vers une excavation assez curieuse, à laquelle il donne le nom de *grotte des Corneilles*. D'après son récit, ces oiseaux s'y réunissent en grand nombre à certaines époques de l'année. C'est une grotte peu profonde, mais suffisante pour servir d'abri à un touriste qui serait surpris par le mauvais temps. Nous y avons laissé la trace de notre passage, en inscrivant les lettres C. A. F. (Club Alpin Français) sur le rocher qui se trouve à gauche en entrant.

A 1 h., nous avions atteint le sommet.

La vue est splendide, malgré les nuages qui limitent encore notre horizon. Devant nous, la gorge profonde du torrent de Réalon, le pic de Chabrières, et l'imposant massif du Mont-Guillaume; plus loin les montagnes du Champsaur; à notre droite, Embrun, Châteauroux, Saint-Clément,

Digitized by Google

Mont-Dauphin; à gauche, Remollon, Tallard et La Saulce; derrière nous, la vallée de l'Ubaye et Saint-Vincent, avec son fort; à nos pieds, Savines et la Durance, qui étincelle par places aux rayons du soleil. Mais la vue des grands pics, des sommets lointains, nous manque : le Viso, le Pelvoux, Chaillol et Aurouze.

On fait des sorbets avec du sucre, du rhum et de la neige : on cueille des fleurs de rhododendron ; on fume.

Notre baromètre anéroïde marque, à 1 h. 20, 0 m. 575; la température de l'air est de 13°. En ce moment même on faisait à Embrun des observations par les soins de M. l'abbé T..... Son baromètre à mercure marquait 0 mèt. 683, et la température était de 20°6. Pour utiliser ces deux observations simultanées et en déduire la différence de hauteur des deux stations, il aurait fallu comparer les deux instruments dans la même station. Cette comparaison n'a malheureusement pas été faite. Quoi qu'il en soit, je consigne ici les chiffres recueillis pendant la journée du 20 juin :

Relevé des observations faites par M. Aubert pendant l'excursion.

NOMS DES STATIONS.	HEURES DES OBSERVATIONS.	PRESSIONS BAROMÉTRIQUES (baromètre anéroïde de la sous-section de Gap).	TEMPÉRATURE.
Gap	19 juin, 5 h. du s.	0m698	18°5
Savines	20 juin, 5 h. mat.	0m695	15°
Neuf-Fontaines. . .	id. 8 h. 22'	0m667	13°
Fontaine du Bachat. (Limite des mélèzes.)	id. 9 h. 26'	0m632	13°
Lac de Morgon. . .	id. 11 h.	0m605	15°
Pic de Morgon. . .	id. 1 h. 20' s.	0m575	13°
Fontaine de l'Ours.	id. 5 h. 45' s.	0m662	15°5

Digitized by Google

Relevé des observations faites par les soins de M. l'abbé Templier, à Embrun.

NOM DE LA STATION.	HEURES DES OBSERVATIONS.	BAROMÈTRE à MERCURE.	TEMPÉRATURE.
Embrun (petit séminaire)	20 juin, 10 h. mat.	0m685	19°75
id.	20 juin, 11 h. mat.	0m685	19°75
id.	20 juin, midi.	0m684	20°50
id.	20 juin, 1 h. 30' s.	0m683	20°60

Le baromètre du petit séminaire marque 0m680 quand le baromètre à l'altitude zéro marque 0m760.

V

A une heure et demie, nous commençons à opérer notre descente.

Connaissez-vous le gypaète, l'aigle-vautour? Nous en avons vu un planant dans l'immensité. Deux de nos compagnons l'ont vu de très-près, et presque surpris dans son aire. Deux plumes de son aile gisaient à terre. Plantant fièrement cette dépouille à la ganse de leur chapeau, ils nous rejoignent et exhibent même, à l'appui de leur récit, un autre trophée qui est l'objet de force plaisanteries.

Et la marmotte, la connaissez-vous? Nous n'en avons pas vu, mais de nombreux trous de galeries souterraines témoignent que ces pacifiques rongeurs ne sont pas souvent troublés dans ces solitudes.

Nous cheminons pendant une heure et demie à travers les pelouses mamelonnées du cirque, et nous débouchons au sommet de la combe du Colombier.

Digitized by Google

La forêt domaniale de Boscodon est extrêmement belle ; les arbres poussent vigoureusement jusqu'au sommet de la combe. Mais ceux qui ont été assez hardis pour s'aventurer plus haut portent la trace des rudes assauts que leur ont livrés les vents de la montagne. Tordus, courbés, noueux, ébranchés, décapités, ils luttent vigoureusement ; ce sont les pionniers de la forêt qui veut envahir le désert ; mais le désert se défend, et les cadavres blanchis des plus téméraires sont là qui témoignent qu'il n'est pas prêt encore à s'avouer vaincu.

A mesure qu'on descend, la végétation devient de plus en plus luxuriante. Sous le couvert de la forêt, croît une herbe haute et fourrée. Mais ce qui est vraiment merveilleux, c'est l'innombrable quantité de fleurs qui émaillent ces prés immenses. Si je les savais, je dirais tous leurs noms, mais cette énumération ne traduirait rien de l'expression d'admiration que j'ai éprouvée pendant ces deux heures de descente au milieu d'un océan de fleurs alpestres. Le *lis martagon*, le *cytise des Alpes*, la *violette étonnante* sont les seules que j'ai su reconnaître.

Ce ne sont pas des bouquets que nous cueillons, ce sont des bottes ; ce ne sont plus des bottes, ce sont des gerbes. Quand une gerbe est finie, voici de nouvelles fleurs, si fraîches, si brillantes, si éclatantes, si hautes, si près de la main qu'on ne résiste pas. Mais l'heure s'avance ; il ne faut pas s'arrêter, et c'est à la course, sans se baisser, à pleines mains, qu'on fauche la seconde gerbe. Sans choisir, sans apprêt, les formes, les couleurs, les parfums s'harmonisent naturellement, et les plus inexpérimentés d'entre nous emportent des bouquets qui sont de vrais chefs-d'œuvre.

Vers cinq heures, nous atteignons la *Fontaine de l'ours*. Un modeste filet d'eau, très-rustiquement capté, quelques bancs de bois, beaucoup de fleurs et beaucoup de verdure, telle est la demeure de cette humble naïade. Si elle habitait la banlieue d'une grande ville, quelles retentissantes

Digitized by Google

descriptions n'en ferait-on pas? Elle serait bientôt pliée à la vie civilisée, canalisée, savamment disposée. On lui édifierait un palais de marbre, avec des vasques dorées. — Oui, mais ensuite viendrait l'égout.....

La Fontaine de l'ours ! c'était la limite extrême de nos excursions, quand nous étions collégiens à Embrun ; nos colonnes d'Hercule ! au delà c'était l'inconnu, le mystère. Et puis le nom redoutable : *de l'Ours !* Il y avait bien de quoi exciter nos jeunes imaginations ; aussi, un jour, nous nous racontâmes très-sérieusement une histoire dont je ne sais plus qu'une chose, c'est que l'*ours fut tué près de la fontaine*. Mais quel ours ? C'est ce qui m'est aujourd'hui impossible de vous dire. Ma mémoire ne me retrace que ce seul tableau ; tout le reste est vague et confus comme le souvenir d'un rêve.

VI

Nous fûmes reçus à Boscodon par la sous-section d'Embrun, qui avait eu la charmante attention de préparer une copieuse collation à sa sœur aînée de Gap. On fit fraternellement honneur aux provisions, et l'on but à la prospérité de toute la grande famille du Club Alpin Français.

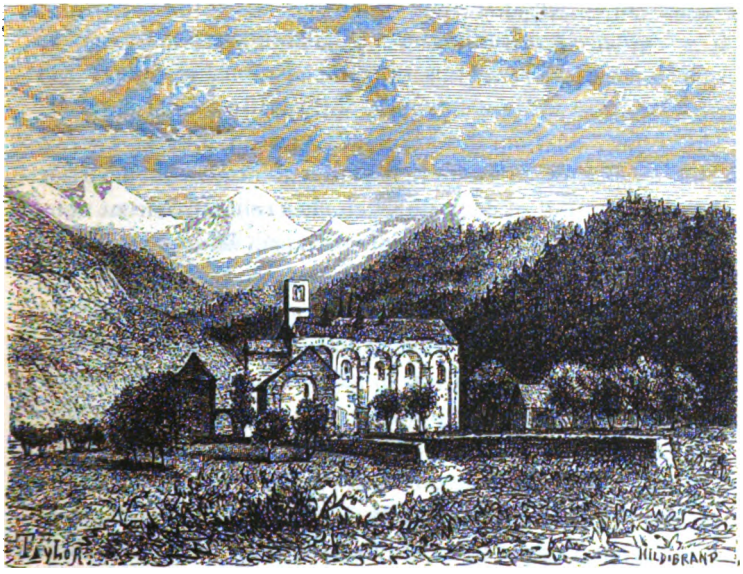
L'abbaye de Boscodon n'est plus qu'une ruine : mais c'est une ruine extrêmement pittoresque ; ses grands murs rougis par l'incendie et son petit clocher carré, dont la silhouette se détache gracieusement, font bon effet. Le crayon des artistes s'est exercé souvent autour de cette construction dont la forme et la couleur s'harmonisent heureusement avec les grandes lignes et la teinte sévère des alentours.

L'abbaye de Boscodon n'a plus de religieux depuis la fin de 1769 ; elle était à cette époque de l'ordre de Saint-Benoît. Les anciens auteurs qui la mentionnent font remonter son origine aux religieux de la prévôté d'Oulx

Digitized by Google

(Italie) qui fut fondée dans le onzième siècle. Voici ce qu'ils en disent :

« Dans le temps que les Lombards ravageaient l'Italie, des religieux de Saint-Benoît, pour éviter leurs persécutions, s'enfuirent dans les Alpes et y fondèrent le monastère d'Oulx et quelques autres aux environs. Mais ils ne furent pas longtemps tranquilles. Les Lombards ne tardèrent pas à



Ruines de l'abbaye de Boscodon.

les suivre ; ils pillèrent les monastères et firent périr les prêtres, les religieux et un grand nombre de chrétiens.

« Vers le commencement du onzième siècle, des prêtres vinrent de Rome pour prêcher la foi dans ces contrées ravagées et perverties par l'invasion. Ils s'arrêtèrent à Oulx et rétablirent l'église et le monastère. L'évêque de Turin leur donna l'habit de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ces prêtres ou chanoines gagnèrent la confiance des peu-

Digitized by Google

ples du voisinage par leur vie édifiante et régulière. Ils allaient prêcher et faire des missions dans les vallées les plus reculées, et ils desservaient même des paroisses privées des secours de la religion. Les fidèles reconnaissants leur faisaient de nombreuses donations. L'archevêque d'Embrun, Raymond Vinaman, leur céda en 1056 des dîmes dans le Briançonnais et toutes celles qu'ils pourraient acquérir à l'avenir dans l'étendue de son diocèse. Ses successeurs, Lantelme et Benoît II, leur confirmèrent des donations.

« L'archevêque Guillaume II fit plus encore ; il attira dans son diocèse quelques-uns de ces chanoines réguliers qui se fixèrent sous Mont-Dauphin, entre le Guil et la Durance. Un berger, du nom de Guillaume, vint un jour de l'année 1130 leur donner l'avis que la plaine allait être inondée par les eaux du Guil et de la Durance. Les religieux virent dans cette prédiction un avertissement du ciel. Miraculeusement sauvés du débordement, ils se rendirent à Boscodon.

« La communauté de Boscodon prospéra rapidement ; elle fut soumise à la règle de Saint-Benoît. De nombreuses donations lui furent faites. Giraud de Jarjayes leur donna en 1140 les vignes de Remollon. Ils obtinrent de l'archevêque d'Embrun la dîme de tous les fonds qu'ils travailleraient ou qu'ils pourraient acquérir. Ils eurent aussi le prieuré de la Couche, celui de Saint-Denis dans la paroisse de Chorges, la maison de Saint-Maurice, les vignes de Chadenas, etc., etc. »

Le monastère de Boscodon, devenant chaque jour plus riche en revenus et en religieux, fut bientôt *chef d'ordre*. Guillaume de Lyon, qui était venu d'Oulx, en fut le premier abbé. Son successeur, Guigues de Revel, fit bâtir la première abbaye. Elle fut incendiée en 1372 ; reconstruite, elle brûla de nouveau en 1432 ; la voûte seule de l'édifice fut conservée. Elle fut encore reconstruite, mais ses épreuves n'étaient pas finies.

« Dans le temps que les ecclésiastiques de l'Embrunais fu-

Digitized by Google

rent obligés de se sauver pour éviter les mauvais traitements des huguenots sous le commandement du connétable de Lesdiguières (vers 1600 probablement), les religieux de Boscodon furent obligés de s'enfuir aussi. Ils quittèrent leur monastère et allèrent se réfugier où ils purent. L'un d'eux emporta heureusement avec lui le livre vert où sont transcrits leurs anciens documents.

« Le monastère fut pillé et brûlé, et c'est un bonheur que les hérétiques aient épargné l'église, dont le vaisseau est beau et construit en forme de croix, et le tout en pierre de tuf et taillée au ciseau. »

L'église, réparée de nouveau, fut incendiée pour la quatrième fois en 1692 par les soldats de l'armée de Victor-Amédée. Elle fut restaurée ainsi que la maison abbatiale qui est vis-à-vis et qui en est séparée par une cour assez vaste. « De sorte que cette demeure de Boscodon, qui était autrefois un affreux désert, était devenue une aimable solitude par ses jardins, les parterres et les allées qu'on y avait pratiqués. L'intérieur de la maison correspondait aux beautés du dehors. Les étrangers y étaient reçus et les religieux se faisaient un plaisir de les bien accueillir. Leurs revenus, qui étaient assez considérables, leur en fournissaient les moyens. »

On évalue à 6,000 livres par année les revenus de la communauté, non compris 2,000 livres que lui donnaient les bois qu'elle exploitait dans la forêt et qu'elle faisait transporter en Provence.

Ces revenus se trouvèrent insuffisants en 1768 pour sauver l'abbaye de sa perte. Un édit du roi prononça la suppression des communautés *soumises aux ordinaires des lieux, à moins qu'il n'y ait nombre de seize religieux.* Boscodon n'avait que douze religieux, et n'était pas assez riche pour en nourrir un plus grand nombre. L'abbaye fut supprimée, et ses biens partagés entre l'archevêché, le chapitre, le séminaire, le collége et le séminaire d'Embrun. On discuta, on

Digitized by Google

plaida longtemps, mais ce fut en vain. Dix ans plus tard l'édit fut confirmé : Boscodon avait vécu.

Les renseignements qu'on vient de lire sont extraits de l'histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Boscodon, écrite en 1785, à la page 365 de l'histoire du diocèse d'Embrun. Je les dois à l'obligeance de M. Feuillassier, le digne instituteur du pauvre hameau qui a remplacé la brillante communauté.

VII

De l'abbaye à la grande route le chemin suit le torrent de Boscodon ; il présente peu de chose de remarquable, surtout à la fin d'une journée de marche. Tout le monde se dirigeait vers le gîte. Cependant ce ne fut pas sans un soupir de regret que les amateurs de botanique renoncèrent au projet qu'ils avaient formé de remonter le torrent de Boscodon jusqu'à son confluent avec celui de Bragous. Dans cette localité classique, — naguère encore la seule en France, — se trouve l'astragale queue de renard (*Astragalus alopecuroides L*). Depuis quelques années, la même plante a été découverte à Ville-Vieille dans la vallée du Queyras par M. l'abbé Guérin, et sur la montagne de Chabrières, près de Chorges, par MM. Borel et Burle.

A la nuit nous nous séparâmes de nos compagnons d'Embrun, et nous regagnâmes Savines, où nous attendait un confortable dîner.

A onze heures, la voiture s'ébranle. A trois heures du matin, nous étions de retour à Gap.

FARGUE,
Membre du Club Alpin Français
(sous-section de Gap).

Digitized by Google

XV

EXCURSION

A LA BRÈCHE DE LAUVITEL

Le passage du col de la Muzelle [1] m'avait inspiré un vif désir d'explorer les montagnes du Valsenestre, encore si peu connues. Nous résolûmes, en conséquence, mon père et moi, de franchir cette chaîne, sur le versant Ouest du Clapier du Peyron, par la Brèche de Lauvitel ou de Valsenestre. Comme pour notre précédente excursion, nous nous décidâmes à aborder la montagne par son versant Sud, c'est-à-dire du côté de Valsenestre, et, le 16 août 1875, jugeant le temps favorable, nous nous mîmes en route pour la Mure. Après avoir dépassé Vizille, le plateau et les lacs de Laffrey, nous admirons l'Obiou et les montagnes du Dévoluy qui se présentent en face de nous. (V. la gravure de la page 261.)

De la Mure à la Chapelle-en-Valjouffrey, ne voulant pas suivre la grande route, nous choisîmes un itinéraire plus pittoresque : parvenus aux délicieux coteaux du Beaumont, nous quittâmes, aux Egas, la diligence pour gagner en un quart d'heure Saint-Laurent en Beaumont, où nous prîmes un petit sentier qui longe le canal de dérivation par lequel la Bonne vient arroser le Beaumont. Un petit col franchi,

[1] Voir l'Annuaire de 1874.

Digitized by Google

nous gravîmes, par une pente régulière et uniforme, le versant gauche du Valbonnais.

De ce sentier commode, qui domine toute la vallée, on la voit tour à tour sous les aspects les plus variés. On passe sur des roches calcaires exploitées au-dessous comme pierre à ciment. Le canal traversant en tunnel un éperon plus avancé de la montagne, il faut l'abandonner et redescendre aux Angelas. Nous rejoignons la grande route à Entraigues, 2 h. 45 min. après l'avoir quittée.

A Entraigues, la vallée se divise, et, laissant au Nord sur la gauche le vallon qui conduit au Perrier, et de là au col d'Ornon, nous continuons à remonter la Bonne. En une demi-heure, nous atteignons Gragnolet, et, à 6 h. (1 h. 15 min. d'Entraigues), nous arrivons à la Chapelle-en-Valjouffrey, où nous devons passer la nuit. Mais, hélas! c'est jour de vogue dans le pays,

Et de chantres buvants les cabarets sont pleins.

Impossible de nous procurer un gîte chez le père Bertrand, notre hôte ordinaire. Heureusement, Guibert, l'autre aubergiste, peut encore nous offrir deux petites chambres proprettes et blanchies à la chaux, des lits convenables et un assez bon souper, à des prix modérés.

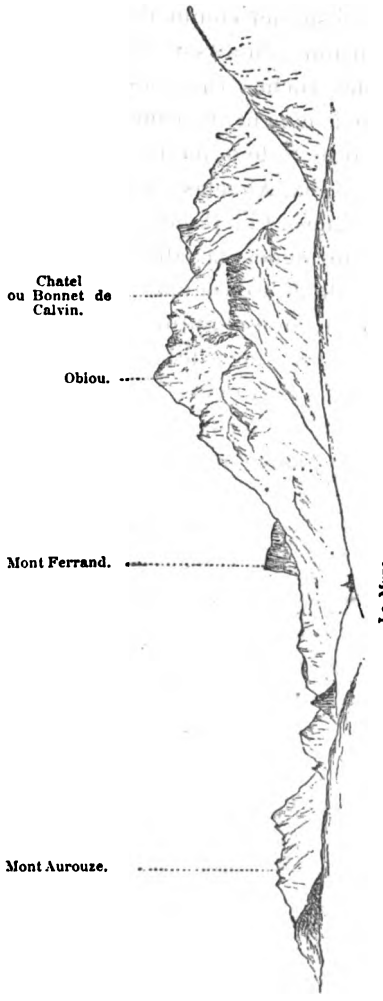
Il s'agit ensuite de trouver un guide : c'est plus difficile. Enfin, après des démarches inutiles, notre hôte nous donne son fils, un vigoureux petit pâtre de quinze à seize ans, Jean Guibert, qui portera nos bagages jusqu'à Valsenestre, où nous chercherons un vrai guide.

A 5 h. 1/2, le lendemain matin, nous quittons la Chapelle, qui commence à s'éveiller, et dont le soleil levant dissipe peu à peu les brouillards.

Laissant sur la droite la gorge de la Bonne, par laquelle on monte au village du Désert et au pic d'Olan, nous nous enfonçons au Nord dans la gorge du Béranger. Nous

Digitized by Google

traversons la petite forêt des Taillaz, récemment dévastée par une avalanche, et, au-delà du pont de Paillet, nous atteignons le triste vallon de Valsenestre. Auprès d'un misérable moulin, à droite du chemin, nous laissons derrière nous les derniers arbres que nous devions voir jusqu'au Lauvitel. A 6 h. 1/2, nous faisons notre entrée dans le village de Valsenestre (1,223 mèt.).



Vue du mont Obiou et des montagnes du Dévoluy, prise du plateau de la Mure. D'après un dessin de M. Ferrand.

De guide, point, à aucun prix. Grand est notre embarras. Alors notre brave petit porteur, dont nous avions déjà pu apprécier l'intelligence et la vigueur, relevant la tête d'un air capable, nous assure qu'il connaît tout ce versant de la montagne, qu'il y a bien souvent fait paître les moutons, et qu'il s'engage à nous conduire jusqu'en haut du passage, d'où nous descendrons facilement sur le Lauvitel. Acceptant avec empressement et confiance, nous quittons Valsenestre à 6 h. 3/4, dans la direction du Nord, pour re-

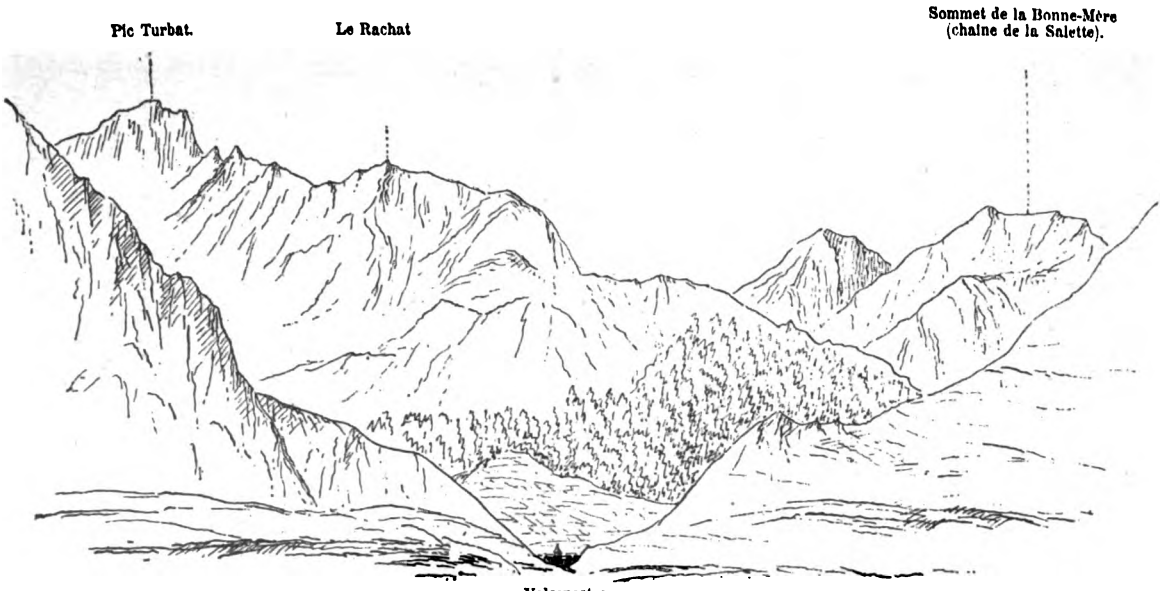
Digitized by Google

monter le torrent du Vallon, qui bondit de pierre en pierre. Nous gravissons d'abord une côte pierreuse et escarpée, le long de laquelle les pauvres vaches du village broutent quelques maigres brins d'herbe. Bientôt la pente s'adoucit, et nous débouchons à 7 h. 1/4 dans un cirque aride, étroit et allongé, environné de toutes parts de rochers abrupts. Dans ce cirque, à environ 1,500 mèt. d'altitude, le Vallon a un cours paisible : c'est même là sa véritable source, car les cascades qui se précipitent des montagnes lui apportent le tribut de leurs eaux.

Depuis Entraigues, nous avions cheminé sur le terrain primitif, où les gneiss et les micaschistes se succédaient alternativement; dans le fond du cirque du Vallon, sorte de prairie pierreuse toute parsemée d'éboulis, nous rencontrons des échantillons de calcaire jurassique, avec quelques fragments de calcaire du trias, qui ne laissent pas que de m'étonner ; nous devions retrouver la roche en place quelques pas plus loin. De ce point, en se retournant, on voit au-dessus de la vallée de Valsenestre et du bois du Bot se dresser le pic Turbat, qui domine les coteaux du Rachat et de Côte-Belle, et qui sépare le Valsenestre du haut Valjouffrey.

Nous traversons directement au Nord le cirque du Vallon, en franchissant de nombreux ruisseaux; mais, bien que la pente soit douce, on la remonte assez lentement au milieu de ces éboulis, et nous n'arrivons qu'à 7 h. 1/2 au fond de cette sorte d'entonnoir. Sur la rive gauche de la principale cascade, un sentier gravit en lacets une côte escarpée ; nous y marchons sur la roche vive. De distance en distance seulement, une faible étendue de terre se recouvre d'un maigre gazon : cette partie de la montée, assez fatigante, mais nullement difficile, est attrayante pour le géologue, car nous escaladons une puissante assise de calcaire du trias, très-compacte en raison des fortes pressions qu'elle a dû subir, et dont nous trouverons plus haut

Digitized by Google



VUE PRISE DU CIRQUE DU VALLON, AU-DESSUS DE VALSENESTRE.

Fac-simile par le procédé Gillot d'un dessin de M. Ferrand.

Digitized by Google

des témoins encore plus certains. La roche est ici très-ferrugineuse, et se recouvre par places d'efflorescences magnésiennes, qui alternent avec de véritables couches d'ocres et des rognons d'oxyde de fer. Bientôt nous atteignons quelques plaques de neige. A mesure que nous nous élevons, grandit, sur notre droite, le Clapier du Peyron (3,172 mèt.), à l'aspect sauvage, désolé, avec ses arêtes déchiquetées, et ses glaciers inaccessibles, d'où tombe une magnifique cascade. De nombreux échantillons de calcaire jurassique, arrêtés sur quelques replats, m'indiquent que nous approchons de cet étage, et, en effet, il succède bientôt au calcaire du trias. Mais, tandis que celui-ci se présentait en bancs énormes, formant une masse presque homogène, les bancs du calcaire jurassique ont été si énergiquement comprimés qu'ils se présentent ici en feuillets minces, noircis par le bitume qui en a été en quelque sorte exprimé. Le cirque, au fond duquel nous étions tout à l'heure, se creuse de plus en plus sous nos pieds, et nous découvrons maintenant, à l'Ouest, les prairies pierreuses et fortement inclinées qui tapissent l'arête que domine le signal de Lauvitel, et qui sépare le vallon de Valsenestre de celui de la Fayolle. Nous traversons un véritable chaos géologique, car, dans un endroit assez difficile où il nous faut passer courbés et presque collés contre la montagne, sous une roche surplombante, j'aperçois quelques représentants du calcaire roux siliceux (néocomien inférieur). Nous retrouvons ensuite le jurassique, puis le trias, le tout pêle-mêle, contourné, brisé et formant, d'après l'apparence très-nette des escarpements qui se dressent à notre gauche, une série de V très-aigus. Je n'y ai aperçu aucun fossile ; mais ceux qu'on aurait pu y découvrir n'eussent pas été reconnaissables, tant ce petit noyau de calcaires, perdu au milieu des roches primitives, a été comprimé et contourné.

Enfin, après une heure de cette montée pénible, nous

Digitized by Google

atteignons, à 8 h. 1/2, une sorte de terrasse, sur laquelle se trouve le chalet des Bergers. La pente s'adoucit, et le gazon devient plus touffu ; le filet d'eau qui tombait en cascade à côté de nous traverse doucement une petite prairie ; nous nous préparions à nous installer sur ses bords pour y déjeuner, quand un pâtre, qui descendait à Valsenestre, nous invita à monter jusqu'au chalet, où il existe une source, et où ses camarades nous donneraient toutes les indications nécessaires pour notre ascension. Après avoir gravi quelques mamelons gazonnés, nous arrivons à 8 h. 3/4 à la baraque des bergers.

A partir de la terrasse que je viens de mentionner, nous avons quitté les calcaires, et nous retrouvons les gneiss et les micaschistes qui forment la masse de la montagne : nous sommes au pied des escarpements, sur une sorte de seconde terrasse que dominent à l'Est et au Nord des arêtes rocailleuses, et au-dessus de laquelle se dresse toujours à l'Est la masse imposante du Clapier du Peyron. C'est à cette baraque qu'a séjourné notre petit guide, qui nous a bien et fidèlement conduits : nous voyons en face de nous, toujours dans la direction du Nord, la Brèche de Valsenestre ou de Lauvitel, dont l'accès paraît assez facile ; mais les bergers nous dissuadent de la traverser, car le glacier qui s'étend sur l'autre versant, tout parsemé de crevasses, présente, disent-ils, de grands dangers ; nous devons, d'après leurs conseils, incliner sur la gauche, et aller chercher au sommet de l'arête un passage plus commode et plus sûr, d'où nous descendrons directement sur le Lauvitel, à moins que nous ne préférions aller plus à l'Ouest encore franchir la Brèche de Perrier et descendre sur le lac du Planvinet.

Dociles à ces instructions, nous nous remettons en marche à 10 h. 1/4, après un bon déjeuner ; mais ici nos épreuves commencent. Notre porteur, quoique fort et courageux, ne peut plus nous guider dans cette ascension,

Digitized by Google

qu'il n'a jamais faite ; la montagne devient de plus en plus difficile à gravir, et les bergers refusent de nous accompagner. Dépourvu d'instruments, je n'ai pu relever l'altitude de ce chalet ; mais, d'après l'élévation de la montagne et la nature du terrain, il doit se trouver à environ 2,200 mèt.

En nous dirigeant vers l'Ouest, nous gravissons péniblement des pentes fort roides, tapissées çà et là d'un gazon rare et court, mais ne présentant généralement sous le pied que cette terre si dure de la haute montagne, bien plus perfide que le roc. Nous suivons cependant une sorte de sentier à demi effacé. Durant cette partie de la montée, et depuis la première terrasse, nous jouissons d'une vue magnifique sur le massif désolé du Dévoluy. Encore quelques efforts, et nous atteignons l'arête à 10 h. 3/4. Un panorama magnifique s'y déroule à nos yeux : nous voyons devant nous, à peu près à la même hauteur, le signal de Labarre (2,546 mèt.) et la Tête de Chétives ou Signal de Perrier (2,647 mèt.) ; sous nos pieds, les chaînes de gazon qui les relient, le petit lac de Labarre, puis, dans le lointain, les plaines du Trièves, les montagnes du Vercors et du Diois, le Mont-Aiguille, le Grand-Veymont, même la Grande-Moucherolle ; au Sud-Est, de l'autre côté, le pic Turbat, l'Aiguille des Marines, se découpant sur les cimes du Valjouffrey et sur les dentelures du Dévoluy, en arrière du Clapier du Peyron, dont nous commençons à voir l'ensemble.

Du point où nous étions, sorte de petit replat au pied d'une bizarre aiguille de gneiss, part un sentier mieux frayé, qui, redescendant à l'Ouest, de l'autre côté de l'arête, se dirige à travers des éboulis et des mamelons gazonnés vers le petit lac de Labarre, et gagne de là, au Nord, la Brèche de Perrier. La prudence nous aurait conseillé de le suivre, mais nous nous trouvions à une heure favorable au pied d'une sommité, du haut de laquelle les bergers nous avaient assuré qu'il existait un passage pour des-

Digitized by Google

cendre sur le versant opposé : nous nous mîmes donc à escalader l'arête tranchante de gneiss et de micaschistes tout décomposés qui se dressait devant nous. Les premiers pas ne sont pas trop difficiles ; quelques touffes de gazon, quelques plaques herbeuses nous aident de distance en distance et nous fournissent des haltes sûres. Mais, à mesure que nous nous élevons, elles deviennent de plus en plus rares et finissent par disparaître : il nous faut nous cramponner au rocher et grimper autant avec les mains qu'avec les pieds. Le précipice se creuse de plus en plus à droite et à gauche ; nous sommes sur une véritable lame de couteau, et les rayons du soleil qui miroitent dans les eaux du lac de Labarre troublent parfois la vue. Aussi, de temps en temps, notre petite troupe s'arrête-t-elle pour reprendre haleine, mais non pour se reposer, car nous restons suspendus sur un pied et par une main ; puis, chacun repart avec une nouvelle ardeur. De semblables rochers seraient presque impossibles à descendre. Cette pensée nous donne des forces pour continuer l'ascension. Cependant, peu à peu, l'arête qui descend de la Brèche de Lauvitel se rapproche de nous ; le Clapier du Peyron ne se dresse plus aussi fièrement au-dessus de nous ; le panorama grandit ; nous touchons au but. Du reste, aucun des membres de notre petite troupe n'a encore fait un faux pas ni réclamé l'assistance de ses compagnons. Avec le calme d'un vieux montagnard, le petit porteur nous suit. Nous rejoignons (11 h. 1/2) l'arête principale, qui vient de la Brèche que nous dominons, et nous continuons de la gravir. Les difficultés ne sont plus aussi grandes ; le pic est là, devant nous ; nous pressons le pas, et, à 11 h. 3/4, un joyeux hourra de mon père, qui nous a devancés, nous annonce qu'il a atteint le point culminant ; quelques minutes plus tard, nous sommes auprès de lui, sur le Signal de Lauvitel.

Quel magnifique spectacle se déroule à nos yeux, du sommet de ce belvédère haut de 2,906 mèt. !

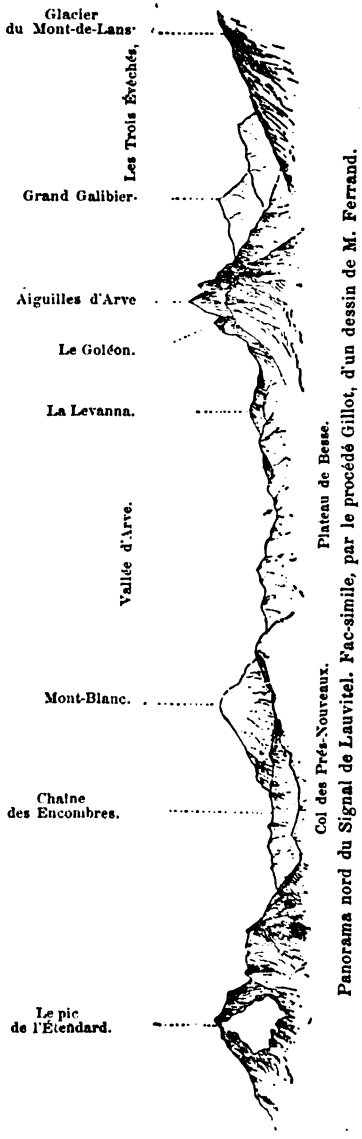
Digitized by Google

A l'Est, la vue est bornée par le Clapier du Peyron, véritable chaos de rochers noirs dentelés, de glaces et de clapiers. Plus près s'ouvre la Brèche de Lauvitel, d'où descend un petit glacier fortement incliné et crevassé. Vers le Sud, le massif du Dévoluy est à demi caché dans les nuages ; mais nous découvrons entièrement les montagnes de Luz, le Mont-Aiguille, le Grand-Veymont; à leur pied, les plaines de Clelles et de Mens; plus près le Grand-Mont-Obiou, avant-garde du Dévoluy ; le Valbonnais, à l'Ouest, avec les montagnes dentelées de Lavaldens qui nous cachent le plateau de la Mure; au Nord-Ouest, l'imposant massif de Taillefer, par une échancrure duquel nous entrevoyons quelques points de la chaîne du Villard de Lans : le Col Vert et Cornafion. Vers le Nord, au-dessus du plateau des Brandes, se dressent diverses sommités du massif de Belledonne, ainsi que des montagnes d'Allevard; les immenses glaciers des Rousses, la cime de l'Étendard, dominant les terres de Clavans; au-delà du col des Prés-Nouveaux se montre la chaîne du Mont des Encombres, et, dans le lointain, apparaît le géant des Alpes, le Mont-Blanc tout resplendissant sous le soleil. Nos regards sont ensuite attirés par les montagnes de la vallée d'Arve, des cimes lointaines et blanches de neige, voisines de la Levanna, les trois Aiguilles d'Arve à l'aspect fantastique, et sur lesquelles se profile le Goléon, le Grand-Galibier, et les Trois-Évêchés ; enfin la longue croupe blanche des glaciers du Mont-de-Lans. Nous reconnaissons aussi le plateau de Besse, et, plus près, les pâturages du Col de l'Alpe. A travers les dentelures du Clapier du Peyron, nous distinguons la Meije, à l'Est, avec la Crête des Bœufs-Rouges et la Barre-des-Écrins; plus à l'Est encore, des contre-forts de la Muzelle, l'Aiguille-des-Marines, le col d'Aillot et le col de la Laisse, puis la vallée du Désert-en-Valjouffrey, fermée par le pic d'Olan.

Il faut cependant s'arracher à ce merveilleux spectacle

Digitized by Google

et songer à la descente, car, bien au-dessous de nous, nous voyons le lac de Lauvitel, ses pâturages et sa petite forêt, au-delà d'un vrai chaos de rochers et d'éboulis. De la pointe que nous avons escaladée, la descente est impossible; mais quelques dentelures nous séparent du côté Nord-Ouest de la Brèche-de-Perrier, beaucoup plus basse, et dont nous apercevons les deux issues. Ce passage paraît assez facile, et nous en profiterons si nous ne parvenons pas à descendre avant d'y arriver.



Nous suivons donc encore l'arête vers l'Ouest, et nous ne tardons pas à atteindre une assez large échancrure, d'où nous constatons que la descente directe sera possible. Il est midi et demi. Sous nos pieds s'ouvre maintenant un couloir très-roide, qui aboutit, 200 ou 300 mèt. plus bas, à un grand clapier, d'où nous pourrons rejoindre le chemin qui vient de la brèche et les éboulis supérieurs du Lauvitel.

Digitized by Google

Voilà au besoin notre chemin. Mais mon père traverse le couloir, et, de l'arête opposée, il nous appelle, nous promettant une descente plus facile par les rochers. Nous le rejoignons au plus vite, non sans peine, et nous descendons l'arête qui domine notre couloir et qui n'est guère meilleure que celle du Sud que nous avons gravie ce matin : elle se compose, en effet, de gneiss et de micaschistes décomposés fort abrupts. Enfin, après une heure de cet exercice fatigant, les rochers deviennent plus solides et moins escarpés ; nous arrivons au niveau du grand clapier, qui s'étend à notre droite, et nous découvrons, au-dessous de nous, à la suite de l'arête que nous descendons, des croupes gazonnées qui nous promettent un chemin facile et sûr; la descente est encore fort roide, notre horizon s'est singulièrement rétréci, et les rochers semblent grandir autour de nous.

Enfin nous atteignons les gazons désirés et nous descendons en courant sur ce tapis si doux à nos pieds endoloris. Déjà nous nous félicitions de notre facile descente, et nous parlions de renvoyer notre petit pâtre qui devait retourner avant la nuit à la cabane des bergers. Mais tout à coup l'espace nous manque, nos pentes gazonnées aboutissent à un escarpement. Nous sommes sur un éperon avancé : à droite, une hauteur d'environ 60 mèt. nous sépare du clapier; en avant le vide est bien plus grand encore, sur la gauche c'est un abîme. Que faire? Nous perdons environ une demi-heure en hésitations et en incertitudes ; mais il faut prendre un parti. La journée est déjà fort avancée, nous sommes bien au-dessous du sommet et nous n'avons pas le temps de remonter ; il faut descendre coûte que coûte du côté du clapier où l'escarpement est le moins élevé. Combien nous regrettons de ne pas avoir emporté une corde, qui nous serait ici d'un très-grand secours ! Heureusement nous sommes sur une montagne granitique, où les escarpements présentent toujours quelques saillies : mon père essaye le premier d'y

Digitized by Google

chercher un passage en se glissant sur le dos. Dès ses premières tentatives, son bâton ferré, qui le gêne, lui échappe, et, rebondissant de rocs en rocs, va s'arrêter à 100 mèt. plus bas sur une flaque de neige. Je le suis et je tâche en me tenant suspendu sur les mains de trouver quelque appui pour mes pieds. La tâche est moins impossible qu'elle ne le paraît, et la confiance nous revient : elle ne peut cependant gagner notre porteur, qui, tout ahuri, nous suit de l'œil. Tout à coup je pousse un cri auquel répond un cri du guide. Une saillie de rocher, que le passage de mon père avait ébranlée, vient de se détacher sous ma main, et je me sens glisser, avec cette agréable pensée que je vais tomber sur mon père qui, à 8 ou 10 mèt. au-dessous de moi, continue cet exercice d'acrobate, et que tous deux nous arriverons en lambeaux à l'endroit où s'est arrêté le bâton ferré. Par bonheur mes mains crispées rencontrent une aiguille de la roche, en même temps que mes pieds trouvent une légère saillie, et, par un vigoureux effort, je puis arrêter ma chute au moment où j'allais atteindre et renverser mon père. J'en suis quitte pour quelques blessures aux mains. Enfin à 2 h. 3/4, j'atteins avec mon père le terrain mouvant du clapier. Mais le pâtre a le vertige : ma chute a augmenté sa frayeur, et nous voyons d'en bas ses genoux trembler sous lui. Il faut pourtant qu'il descende, et alors, sur notre ordre, il lance dans l'espace les sacs, les effets, les gourdes qui rebondissent de roche en roche, se déchirent, s'ouvrent, répandent à droite et à gauche les provisions, la pharmacie de voyage, etc., ne s'arrêtent que sur le petit tapis de neige où gît depuis longtemps le premier bâton. Ainsi délesté, le petit montagnard retrouve bien vite son aplomb, et en quelques minutes il nous a rejoints. Nous cherchons alors à réunir les épaves de ce naufrage aérien, et, rentrés en possession de la presque totalité de notre bagage, nous descendons allègrement le clapier. En dessous du névé que nous côtoyons, commence un petit ruisseau où je lave mes

Digitized by Google

mains qui me font cruellement souffrir et auxquelles mon père applique un premier pansement.

Le descente n'est plus rien maintenant; nous franchissons les éboulis, quelques névés et des terrasses de gazons qui leur succèdent. A 3 h. 3/4, nous sommes au fond de la vallée, où nous trouvons les premiers vestiges d'un sentier qui se dirige vers le lac. Sur les bords du ruisseau grossi de divers affluents, nous faisons une collation bien nécessaire; là, notre petit guide qui veut absolument retourner chez lui le soir même, nous quitte, et, fort content des 6 fr. qu'il a bien gagnés, remonte rapidement le grand clapier. A 4 h., un peu moins lestes et ralentis dans notre marche tant par la fatigue que par le poids de nos bagages, nous nous remettons en route, nous descendons au travers de prairies rocailleuses, vers le lac, qui ne nous paraît plus aussi bas. A 4 h. 20 min. nous arrivons auprès d'un chalet désert; dès lors le sentier devient mieux tracé. De ce chalet, en nous retournant, nous ne pouvons nous défendre d'un frisson d'effroi à la vue de l'affreux chaos d'éboulis et de rochers d'où nous venons de sortir.

Nous descendons encore quelques terrasses, couvertes en partie d'une végétation rabougrie, puis nous entrons (4 h. 25 min.) dans une petite forêt de sapins, et à 4 h. 1/2 nous débouchons sur la rive méridionale du lac de Lauvitel (1,800 mèt.). Là nous attendait un nouvel incident, plus comique que le précédent. Ce beau lac, long de près d'un kilomètre et large d'environ 500 mèt. est borné à droite et à gauche par des rochers escarpés que viennent baigner ses eaux et qui ne permettent pas de le contourner. Sur la rive gauche seulement un sentier qui va rejoindre la vallée du Plavinet, dont le ruisseau forme une jolie cascade, remonte à une grande hauteur pour franchir ces escarpements : aussi traverse-t-on généralement le lac sur une sorte de radeau que manœuvrent les bergers. Mais les rives du lac sont complétement désertes; nous appelons, je tire

Digitized by Google

aussi vainement plusieurs coups de revolver et nous commencions à être très-inquiets, quand nous découvrons à quelques pas de nous le radeau amarré dans une petite crique. Nous nous embarquons aussitôt, et, quoique regrettant d'enlever leur barque aux bergers qui sont sans doute sur la montagne, nous poussons au large; mais quelle lourde machine et que la manœuvre en est pénible! Deux épaisses et longues rames doivent fouetter l'eau tranquille du lac, et mon inexpérience jointe aux blessures de mes mains m'en interdit presque le maniement. Enfin le radeau s'ébranle et nous voilà partis.

La situation est si comique, que, sûrs maintenant d'arriver en bon port, nous ne pouvons nous empêcher d'en rire. Rameurs improvisés, nous fendons l'eau bleue de ce lac solitaire, et ce sont maintenant les rochers qui défilent devant nous. Nous côtoyons les escarpements de la rive droite; encore quelques coups de rames, et le vallon du Planvinet, qui conduit par une pente douce à la Brèche de Perrier, se profile devant nous. A mesure que nous avançons, le paysage qui se déroule sous nos yeux devient de plus en plus gracieux: au premier plan, l'onde bleue du lac qui prend une teinte plus foncée sous les derniers rayons du soleil couchant; au second plan, la petite forêt avec les pâturages qui la dominent, au fond du tableau, les éboulis, les glaciers, les roches noires et abruptes, les sombres précipices auxquels nous venons d'échapper.

Enfin la traversée s'achève, non sans peine, car le petit radeau, trop chargé, flotte bien plutôt dans l'eau que sur l'eau. Les roches de droite font place à une plage herbeuse, nous débarquons à 4 h. 50 min. et nous amarrons solidement le radeau sauveur. Nous entrons dans les belles prairies de Lauvitel, dont le foin soigneusement récolté est descendu à dos de mulet, et même à dos d'homme, comme nous allons le voir tout à l'heure.

A 5 h. nous avons atteint l'extrémité septentrionale du

Digitized by Google

lac et le chalet de Lauvitel. Une accolade à la seule gourde qui ait résisté à la chute forcée de nos bagages, un dernier coup d'œil à ce charmant paysage, et nous nous hâtons de prendre le sentier de mulets qui descend en zigzag vers la vallée du Vénéon dont nous apercevons les eaux mugissantes. N'oublions pas de le remarquer, ce beau lac de Lauvitel, comme le lac Crop dans le massif de Belledonne, n'a point d'écoulement apparent. La digue qui le ferme du côté de la vallée n'offre pas d'ouverture : elle est formée de gros blocs éboulés, solidement reliés entre eux par l'inextricable fouillis des racines de rhododendrons qui sur ces pentes présentent l'aspect de forêts en miniature. Les eaux ainsi retenues se déversent par trois principaux canaux souterrains et viennent jaillir à environ 100 mèt. au-dessous du barrage. Le sentier traverse le torrent auquel elles donnent naissance, et passe sur la rive gauche. Mais là, sous nos pieds, au milieu des ombres du soir, des masses sombres se meuvent devant nous. Quelques pas encore, et nous rejoignons une dizaine de ces pauvres paysans, qui, dépourvus de mulets, descendent eux-mêmes le foin qu'ils viennent de récolter sur les rives du lac, et dont les énormes et lourdes gerbes les recouvrent presque entièrement.

A 6 h. 10 min. nous arrivons sur le versant du Vénéon, et nous traversons de nouveau le torrent de Lauvitel. Le sentier s'élargit; nous sommes dans les terres cultivées. A 6 h. et demie nous dépassons le hameau de la Blanchère (Danchère d'après la carte de l'état-major). Enfin, continuant de descendre, nous rejoignons le chemin qui vient du Bourg-d'Oisans ; à 6 h. 50 min. nous atteignons le Vénéon, dont nous remontons pendant quelques instants le cours impétueux pour le franchir sur un vieux pont au-delà duquel nous trouvons la grande route du Bourg-d'Oisans à Vénose. A 7 h. nous sommes aux Ougiers. Là, nous souvenant de cette carriole qui soulagea si à propos notre fatigue quand nous descendions de la Muzelle, nous entrons chez Balme

Digitized by Google

pour lui emprunter son mulet dont nous avons conservé de si bons souvenirs. Hélas ! il a cessé de vivre, mais son successeur a d'aussi bonnes jambes, et il nous emporte bientôt au grand trot vers le Bourg-d'Oisans.

Fatigues et dangers, tout est oublié, car une bonne diligence va nous ramener dans nos foyers. Mais j'invite tous ceux de mes collègues qui seraient curieux de visiter le charmant lac de Lauvitel à suivre le conseil que nous donnait Balme, et à monter par le Perrier, pour passer à la Brèche de ce nom et descendre par le Planvinet. Ils jouiront, sans doute, d'un panorama moins étendu, mais ils se donneront beaucoup moins de peine, n'auront nulle inquiétude et ne s'exposeront à aucun péril.

H. FERRAND,
Membre du Club Alpin Français
(section de l'Isère).

Digitized by Google

XVI

DE SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE

A BRIANÇON

LES GRANDES-ROUSSES. — LES GLACIERS DU MONT DE LANS ET DE LA PILATTE. LES COLS DE LA TEMPLE ET DE LA PISSE.

On l'a bien des fois répété depuis Tœpffer : « En voyage, il est très-bon de n'attendre rien du dehors et d'emporter tout avec soi. » Chacun s'accorde à le reconnaître quand il en a fait l'heureuse expérience. C'est ainsi surtout qu'il faut visiter les Alpes françaises, autant peut-être par nécessité que par goût. Si l'on veut ne s'arrêter que dans les auberges et suivre constamment les routes battues, on ne verra du Dauphiné que son côté faible. Des pâturages trop souvent ravinés ou jonchés de débris, la rareté des forêts, une aridité plus apparente, il est vrai, que réelle, et, dans un autre ordre d'idées, le manque absolu de confortable, provoqueront des comparaisons fâcheuses chez les voyageurs qui ont vu les Alpes suisses ou italiennes. Il faut en prendre son parti : pénétrer, le sac au dos, au cœur des montagnes; aller coucher, sur le foin, dans les chalets élevés; se mettre en mesure d'aborder les glaciers avec une sécurité suffisante alors seulement, on retrouve, avec un degré supérieur de hardiesse et d'éclat, les magnifiques

Digitized by Google



Extrait de la

5 Kilomètres

Digitized by Google

Digitized by Google

tableaux des Alpes centrales, et l'on pourra se flatter d'emporter une impression vraie de cette admirable contrée.

Notre programme de cette année comprenait une notable partie du Dauphiné et des vallées italiennes. Traverser, par le chemin des écoliers, bien entendu, les massifs des Grandes-Rousses et du Pelvoux, visiter les abords immédiats du Mont-Viso, et de là suivre à peu près la ligne de faîte des Alpes jusqu'à la mer, pouvait sembler un projet assez ambitieux. L'un de nous, que je désignerai sous le nom de François, n'avait jusqu'alors jamais vu les montagnes; tous, nous ne connaissions que très-imparfaitement les contrées où nous allions nous engager. Dans ces conditions, en apparence défavorables, nous avons pu, grâce à un beau temps presque continu, faire 600 kilomètres en dix-neuf jours, le sac au dos, sans jamais prendre de guide, si ce n'est une fois, et pour quelques heures, et sans que le moral ou la santé des voyageurs ait subi la moindre atteinte. Si nous mentionnons ces résultats, c'est pour montrer que les Alpes françaises sont, en définitive, plus abordables qu'on ne le croit généralement, et que des touristes jeunes, entreprenants, exercés à la marche, ne doivent pas hésiter à pousser de ce côté leurs explorations.

Le 11 août dernier, nous prenions notre billet pour Saint-Jean-de-Maurienne. Je passe sous silence les désagréments inséparables d'un voyage de 600 kilom. en chemin de fer par une chaleur tropicale; j'arrive sans transition à l'heure désirée du débarquement. Saint-Jean-de-Maurienne est la dernière ville que nous devions rencontrer avant de nous engager dans la montagne. C'est maintenant ou jamais qu'il faut nous procurer le bâton ferré qui nous manque. Vain espoir; un monsieur fort aimable, qui se fait connaître à nous comme le substitut du procureur de la République, nous annonce que nos recherches seront vraisemblablement infructueuses. L'événement vérifie cette fâcheuse prédic-

Digitized by Google

tion, et, de ce jour, nous le disons avec tous les égards dus à une sous-préfecture, Saint-Jean-de-Maurienne a baissé d'un degré dans notre estime.

Nous commençons sans retard la longue montée du col d'Arve, car notre intention est d'aller coucher ce soir à Saint-Jean. La chaleur est encore très-forte malgré l'heure avancée de la journée : cette circonstance, jointe à la fatigue du chemin de fer, rend notre marche tant soit peu traînante. Aussi, quand nous arrivons au col, c'est tout au plus s'il nous reste assez de jour pour admirer une belle vue de montagnes qui s'étend sur les Grandes-Rousses et les Aiguilles d'Arve, et c'est dans une profonde obscurité que nous descendons à Saint-Jean. Nous y soupons en compagnie de deux touristes dauphinois : l'un d'eux, bien connu de nos collègues, est M. Ferrand, secrétaire général de la section de l'Isère.

A trois années de distance, nous rendions une nouvelle visite au massif des Grandes-Rousses, et cette fois encore le ciel tardait à nous sourire. Confortablement étendus sur le foin, dans la grange de l'aubergiste, qui n'avait pas eu assez de lits pour tous ses hôtes, nous avions pu entendre, pendant la nuit entière, la pluie tomber en véritables cascades. N'importe : à la première éclaircie, nous étions en route, cherchant à surprendre, à travers les nuages, un rayon de soleil ou le scintillement d'une cime neigeuse.

Arrivés aux chalets de la Balme, nous découvrons toute la partie orientale du glacier de Saint-Sorlin, dominé par le Grand-Sauvage (3,227 mèt.); la journée est peu avancée, le ciel bien éclairci depuis le matin. L'idée de pousser de ce côté une reconnaissance, qui facilitera d'autant la course du lendemain, se présente naturellement à nous. Je pars avec François dans cette intention. Le sentier, traversant d'abord des pâturages tout parfumés d'orchis, laisse à droite plusieurs chalets. Il pénètre ensuite dans un cirque assez vaste dont le fond est occupé par des champs de pierre et

Digitized by Google

des eaux courantes. Nous avons maintenant devant nous une longue muraille rocheuse, qui nous sépare des herbages supérieurs. Deux grands couloirs naturels permettent d'y monter aisément. En 1872 nous avions pris celui de gauche; cette fois, mal servi par mes souvenirs, je m'engage dans l'autre : l'escalade, qui se fait sur des pierres roulantes, y est beaucoup plus rude. François n'est pas sans éprouver quelques tribulations sur ce terrain nouveau pour lui, et je le décide sans aucune peine à me laisser continuer seul la course commencée. Des pentes, tantôt pierreuses, tantôt gazonnées, conduisent aux moraines du glacier dont l'abord est des plus faciles : une fois sur la glace, il faut marcher pendant près d'une heure, en montant toujours, pour atteindre un col largement ouvert dans l'arête septentrionale du Grand-Sauvage. Cette arête, qui de loin paraît facile, se compose en réalité d'une série de prismes verticaux, dressés les uns derrière les autres, et qu'il serait pénible d'escalader, difficile de redescendre. On les évite en suivant les rampes de neige qui s'étendent à droite : la pente, excessivement roide, est couverte de 20 centimètres de neige fraîche, et l'on ne peut avancer qu'en s'aidant des genoux et des mains, la hache profondément enfoncée dans la neige à chaque pas. De temps en temps, une sorte d'avalanche en miniature se détache sous mon passage, et, grossie de toute la neige qu'elle pousse devant elle, glisse avec un sifflement particulier jusqu'au bas de la pente; il faut voir cette masse mouvante se gonfler et s'affaisser alternativement suivant les inégalités du sol, précédée d'une multitude de fragments de glace qui lui servent d'avant-garde : spectacle entièrement nouveau pour moi, et d'autant plus intéressant qu'il est rare qu'on en puisse jouir sans danger. Bientôt la pente de neige est dépassée : encore quelques rochers à gravir, et j'ai atteint la dernière saillie de l'arête, celle qui précède immédiatement la cime du Grand-Sauvage. Elle en est séparée par un petit col de neige où il est aisé de

Digitized by Google

descendre; mais au delà, les derniers rochers, lisses et abrupts, sont tout au plus accessibles pour les chamois : il était d'ailleurs trop tard pour chercher un autre passage.

Le retour aux chalets s'effectua rapidement, bien qu'un instant retardé par le brouillard. Toute la soirée, le temps se montra variable et menaçant : d'épais nuages nous voilaient à chaque instant les pentes voisines et produisaient, en s'écartant pour laisser passer les rayons de la lune, les jeux de lumière les plus inattendus; aussi ne fûmes-nous pas surpris de nous réveiller le lendemain matin au milieu de vapeurs impénétrables.

Nous avions, à coup sûr, le droit d'être embarrassés. Notre projet était de passer, par le glacier de Saint-Sorlin, dans la vallée du Ferrand. Pouvait-on songer au départ dans ces conditions? Le glacier de Saint-Sorlin, sans crevasses et doucement incliné, ne nous arrêterait assurément pas; mais nous pouvions, à la descente, nous engager dans des embarras inextricables. Toutefois, après mûr examen, nous pensons que nous avons quelque chance, sinon de nous élever au-dessus des nuages, au moins de profiter d'une éclaircie, et nous nous acheminons vers le glacier.

Notre persévérance fut récompensée au-delà de toute attente; à partir de 2,500 mèt. le temps était splendide. Les nuages, brusquement terminés, formaient sous nos pieds comme une plaine unie d'où émergeaient, comme autant d'îles, toutes les montagnes de la Savoie, et, à l'extrême horizon, la masse imposante du Mont-Blanc.

Le col fut atteint sans la moindre difficulté après une grande heure de marche sur la neige. Il s'ouvre à 2,950 mèt. d'altitude environ, entre le Grand-Sauvage et le pic de l'Étendard, qui tous deux présentent des parois de rochers abrupts. Nous trouvons au sommet du passage un homme accompagné d'un chien. C'est un berger de Clavans qui s'est aventuré jusqu'ici, nous ne savons pour quelle cause. Sa conversation, du reste, n'est pas propre à nous

Digitized by Google

éclairer, car il s'exprime dans un patois incompréhensible.

Lorsque notre homme est retourné à ses moutons, nous nous asseyons sur la neige pour admirer la vue, qui est très-belle sur les deux versants. Le trait dominant du tableau est ici le pic Sud, magnifique montagne aux flancs abrupts, crevassés et revêtus de neige jusqu'à leur cime. On pourrait cependant en faire l'ascension depuis le col, sans difficultés extraordinaires, en 1 h. 30 min. ou 2 h.; mais l'entreprise est trop sérieuse pour la proposer à notre jeune compagnon. Plus bas, une épaisse tranche de glace, aux reflets d'azur, surplombe au sommet d'une haute paroi de rochers, et tout à l'heure laissera écrouler sous nos yeux une belle avalanche.

Cependant l'heure s'avance; il faut nous préparer au départ. Soudain le bruit d'un éboulement de pierres nous fait tourner les yeux vers un couloir de rochers creusé dans les hautes murailles du Grand-Sauvage. Nous apercevons alors, tout près de nous, cinq chamois descendant à la file, et qui, une fois sur la neige, se mettent à fuir à toute vitesse, et se dérobent bientôt à nos regards.

Un instant retenus par ce charmant spectacle, nous commençons la descente. Le glacier des Quirlies[1] que nous traversons est sans contredit le plus beau du massif des Grandes-Rousses. Moins étendu que le glacier de Saint-Sorlin, il l'emporte sur lui par l'imposant cirque de montagnes où il prend naissance. Sa pente est beaucoup plus forte, ses crevasses sont assez nombreuses sur quelques points pour nous déterminer à faire usage de la corde. Plus bas, la glace paraît à découvert, et les crevasses seules sont en partie comblées de neige fraîche, ce qui les rend parfaitement visibles. Toutefois, au moment où nous venons de nous détacher de la corde, François, peu habitué à ce genre

[1] On peut voir, sur le profil de la page 289, le versant méridional du col et la partie supérieure du glacier des Quirlies.

Digitized by Google

de terrain, enfonce profondément dans la neige molle qui cache l'entrée d'une crevasse. Heureusement le secours n'est pas loin, et notre jeune compagnon en est quitte pour l'émotion.

Pour gagner la terre ferme, il faut appuyer constamment à gauche, au pied des escarpements du Grand-Sauvage, et traverser des pentes de glace toutes ruisselantes d'eau. Viennent ensuite des rochers, des éboulements fort roides; enfin la végétation reparaît, et nous trouvons une place favorable pour déjeuner sur une petite terrasse de gazon, d'où l'on peut contempler la chaîne de la Meije dans toute sa splendeur.

Continuant à descendre, nous allons visiter d'aussi près que possible une belle cascade formée par le Ferrand. La stérilité des hautes régions s'efface maintenant de plus en plus, et tout à l'heure nous admirerons au fond de la vallée une végétation exubérante; l'absence des arbres attriste malheureusement le paysage et donne un aspect monotone à la vallée supérieure du Ferrand, qu'il est d'ailleurs difficile de ne pas trouver longue quand on voyage à pied. Pendant plusieurs kilomètres, on pourrait se croire toujours au même point, tant est grande l'uniformité des pentes gazonnées qui viennent plonger dans le torrent.

Mais un voyage sans guide, en pays inconnu, est toujours fécond en surprises, et celle que nous ménageait cette journée compte certainement parmi les plus agréables de notre excursion. Arrivés à un point où la vallée se resserre entre de hautes parois schisteuses, nous entendons comme un bruit lointain qui nous fait accélérer le pas; et, tout d'un coup, au détour d'une roche, nous nous arrêtons, immobiles de surprise et d'admiration, devant une des plus belles cascades de l'Europe. C'est le Ferrand tout entier, grossi des eaux de plusieurs glaciers considérables, qui se précipite d'une hauteur de 80 mèt. au moins dans la

Digitized by Google



VUE PRISE DANS LA HAUTE VALLÉE DU FERRAND.
Fac-simile par le procédé Gillot d'un dessin à la plume de M. Pierre Puiseux.

Digitized by Google

vallée inférieure de Clavans. Les eaux ont creusé dans le schiste un canal étroit, profond, presque cylindrique, et de là s'élancent dans l'espace avec une incroyable vitesse, décrivent une courbe immense, et rejaillissent contre la paroi opposée en gerbes étincelantes. Il semble qu'il y ait une lutte entre ces flots d'écume, à qui devancera les autres dans leur course folle. La Handeck est à peine plus impétueuse, le Reichenbach plus grandiose, et il faut aller jusqu'à la chute du Rhin pour trouver un semblable fracas d'eaux mugissantes et de roches broyées.

C'est par une chaude après-midi d'été, au moment où la fusion des glaciers est le plus rapide, qu'on peut voir cette chute dans toute sa beauté. Elle n'est malheureusement pas abordable par en bas, et il faut grimper très-péniblement sur la rive gauche du torrent, si l'on veut en embrasser l'ensemble. Aussi ne saurions-nous trop recommander aux voyageurs qui visitent cette merveille du Dauphiné de suivre le sentier bien tracé qui s'élève en zigzag jusqu'au replat supérieur d'où s'épanchent les eaux.

Au-dessous de la cascade, la vallée change d'aspect et présente, aux abords de Clavans, de riantes prairies ombragées de frênes. Plus loin encore le torrent s'enfonce dans une gorge effroyable pour aller s'unir à la Romanche. Aucun sentier n'a pu y être tracé, aussi faut-il remonter beaucoup sur la rive gauche pour atteindre le village de Mizoën, situé à 1,206 mèt. sur une terrasse couverte d'arbres fruitiers, et qui commande une belle vue sur la vallée de la Romanche. Il ne nous reste plus qu'à descendre les lacets pierreux d'un sentier qui domine en plusieurs endroits une combe étroite et pittoresque pour gagner, à 1 kil. en amont du Fréney, la grande route du Lautaret.

Le lendemain était le jour de l'Assomption. Un ciel splendide, les cloches sonnant à toute volée, les habitants endimanchés, arrivant à la file de tous les points de la mon-

Digitized by Google

tagne, donnaient à la contrée tout entière un air de fête; nous nous étions promis, du reste, de ménager nos forces pour la journée du lendemain; de bon matin, nous étions montés à Mont-de-Lans par un des jolis sentiers qui serpentent, à travers des bois de frênes et d'alisiers, sur la rive gauche de la Romanche; et, dans l'après-midi, après avoir laissé passer la grande chaleur, nous nous acheminions vers la montagne, dans l'intention d'aller coucher, aussi haut que possible, dans des chalets.

Deux sentiers mènent du village de Mont-de-Lans aux granges de la Roux. Le premier, praticable aux mulets, franchit un ravin profond pour remonter au hameau de Cuculet, et suivre une arête dénudée, exposée aux ardeurs du soleil. L'autre, plus court et beaucoup plus agréable, suit le fond de la vallée qui remonte vers le glacier. Parvenu à la base d'une jolie cascade, on s'engage dans un ravin latéral, encombré toute l'année par des coulées de boue et de neige, qui détruisent constamment le sentier. Au delà, on retrouve de beaux pâturages par lesquels on s'élève facilement jusqu'aux chalets de Millorsot, voisins des granges de la Roux (2,100 mèt.).

Ce n'est guère qu'à la nuit tombante que nous atteignons notre gîte; il n'est habité en ce moment que par une jeune bergère, qui, tout occupée du soin de ses vaches, semble d'abord un peu effarouchée de cette visite inattendue. Mais bientôt elle se rassure et nous accorde la plus gracieuse hospitalité. Il faut bien ajouter cependant que, si l'on est parfaitement reçu aux granges de la Roux, on y est aussi mal logé que possible, et que vouloir y dormir au milieu du beuglement des vaches, du carillon des clochettes, est une prétention absolument chimérique. A ceux qui désireraient plus de détails nous dirons que la thèse spirituellement développée dans le précédent annuaire, par un de nos collègues dauphinois, sur l'antagonisme de la puce et du Club Alpin, est ici d'un à-propos tout particulier. Au reste

Digitized by Google

le club a l'intention, nous a-t-on dit, de faire construire de ce côté une cabane de refuge pour les voyageurs. Ce sera de l'argent bien employé ; une fois ce progrès réalisé, aucun touriste digne de ce nom ne pourra plus traverser le Dauphiné sans rendre visite à cet admirable groupe de montagnes.

Dès l'aube, nous étions debout et en marche, réconfortés par une large ration de lait chaud. Il s'agisssait de gagner le glacier du Mont-de-Lans, pour faire de là l'ascension du Jandri. Rien de plus simple que cette excursion ; on n'a que le choix des itinéraires ; le meilleur consiste à suivre longtemps le ravin qui remonte vers le glacier ; arrivé au pied d'un immense éboulement, on tourne, à droite, dans une vallée pierreuse largement ouverte, où abondent les coquilles fossiles. Ayant cédé trop vite à la tentation de nous élever vers le sud, nous eûmes à faire une descente assez désagréable à travers des débris mouvants. Au delà commence la partie sérieuse de l'ascension : aux premières neiges nous faisons halte pour procéder au déjeuner. Ici nous découvrons que le pain acheté aux granges de la Roux est un véritable quartier de granit, sur lequel nos couteaux ne peuvent mordre : seule, la hache peut le briser en fragments polyédriques ; c'est, en définitive, à ce moyen que nous avons recours, et il nous est impossible de ne pas reconnaître que, moyennant un peu de patience et beaucoup d'appétit, ce pain constitue un aliment aussi agréable que substantiel.

Après avoir traversé de grands champs de neige, nous passons sur le glacier proprement dit, et nous continuons notre route, attachés à la corde, sur une immense surface d'une blancheur parfaite, et interrompue seulement par de rares crevasses. Une heure nous suffit pour atteindre la cime du Jandri (3,292 mèt.), petite pointe de rochers qui ne forme qu'une saillie peu considérable dans l'arête. Le panorama est d'une indescriptible beauté. Ici, comme par-

Digitized by Google



D'après un dessin de P. Puiseux

Imp. Lith. Goullaud Bt

VUE PRISE AU BAS DU GLACIER DU MONT DE LANS

Digitized by Google

Digitized by Google

tout ailleurs, les pics éloignés n'attirent que peu l'attention ; on ne voit, ou plutôt on n'admire que l'immense demi-cercle des Alpes dauphinoises, projetant de tous côtés de puissantes arêtes qui enserrent la profonde vallée du Vénéon. A 1,000 mèt. au-dessous de nous s'étend le vallon désolé de la Selle ; le beau glacier du même nom nous apparaît dans ses moindres détails, dominé par les fantastiques Aiguilles du Plaret et de la Gandolière. En face de nous, la plus imposante de toutes, l'Aiguille du Plat dresse à 3,600 mèt. ses arêtes déchiquetées et ses flancs abrupts, chargés de séracs partout où ils peuvent tenir. Ce n'est que le premier plan d'une scène plus grandiose encore ; la Meije nous est cachée par les épaulements du pic de la Grave ; mais, près d'elle, apparaissent les flèches de la Grande-Ruine, audacieuses et effilées jusqu'à l'invraisemblance. Vient ensuite la Pointe des Écrins, la reine de la contrée, la masse énorme et confuse de l'Ailefroide, le sommet des Rouies, dont les arêtes supérieures sont revêtues de beaux champs de neige, et dans les flancs duquel se creusent des glaciers affreusement crevassés, couverts de pierres et de débris d'avalanches. Vers le sud, enfin, le pic d'Olan, immense lame de rochers aux flancs perpendiculaires, semble posé comme une barrière insurmontable entre l'Oisans et le Valgodemar. Peut-être existe-t-il un belvédère mieux placé pour embrasser le magnifique ensemble des Alpes dauphinoises, mais à coup sûr on n'en trouvera pas de plus facilement abordable. C'est donc l'ascension du Jandri qu'il faut surtout recommander aux voyageurs qui ne veulent pas tenter les escalades, difficiles ou périlleuses, des autres pics de la grande chaîne.

Nous avions tenté de nous élever encore du côté du pic de la Grave, dans l'espoir de découvrir la Meije ; mais, de ce côté, la neige fraîche, accumulée sur une grande épaisseur, rend la marche trop pénible. Aussi ne tardons-nous

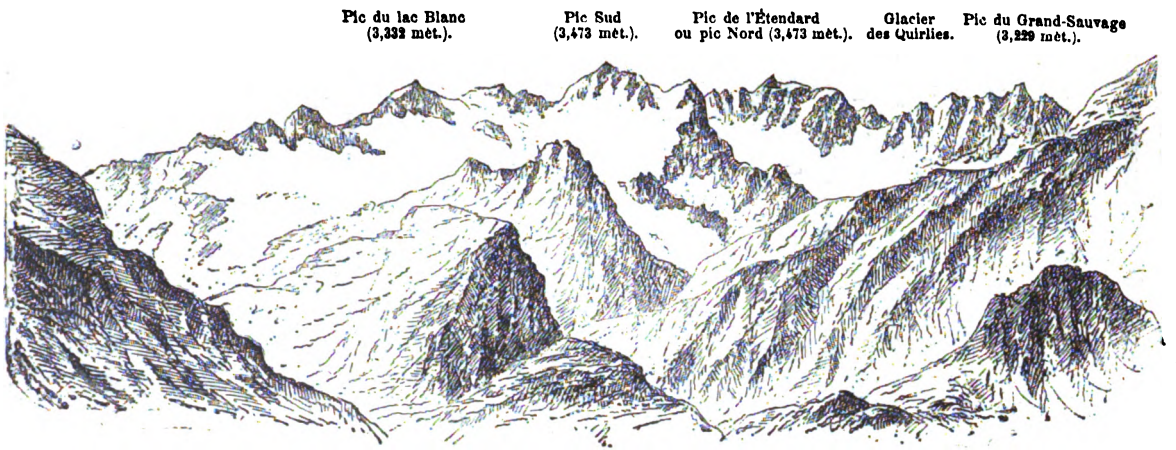
Digitized by Google

guère à revenir sur nos pas. La descente fut plus facile encore que la montée, et accélérée par de fréquentes glissades sur la neige. D'ici à Vénosc, la course est longue, mais intéressante à plus d'un titre. Chaque détour du sentier est un belvédère naturel. La vue générale du massif des Grandes-Rousses a été dessinée sur les bords du petit lac du Plan, à 1 h. environ au-dessous du glacier.

Nous étions arrivés d'assez bonne heure à Vénosc : et cependant, ayant trop retardé notre départ le lendemain matin, nous eûmes à faire une marche assez pénible sous un soleil ardent. Ainsi que nous l'avons plusieurs fois observé, ce n'est pas par le mauvais temps ou à la fin des longues marches qu'arrivent ces démoralisations si gaiement décrites dans les *Voyages en zigzag*. C'est plutôt quand il faut se remettre en route, au lendemain d'une forte journée, et quand l'absence de toute difficulté laisse l'attention se porter uniquement sur la longueur du trajet : alors, sans que l'on sache pourquoi, le sac semble plus lourd de moitié, le chemin plus raboteux : c'est tout au plus si l'on accorde un regard distrait à la vallée, si belle cependant, du Vénéon, et les haltes qu'on s'administre à tout propos perdent elles-mêmes beaucoup de leur charme.

Vers midi, nous arrivons à la Bérarde, où la bonne hospitalité de Rodier nous remet en belle humeur. Plusieurs rencontres imprévues nous y attendaient. C'est d'abord un membre du Club Alpin Français, M. Rochat, qui part avec deux guides dauphinois, dans l'intention de passer le col des Écrins; viennent ensuite quelques touristes anglais ; l'un d'eux est accompagné de Melchior Anderegg, avec qui nous causons un instant : il nous parle avec une complaisance visible des courses qu'il a faites avec une dame française, dont nos lecteurs ont sans doute déjà deviné le nom. Autre rencontre, particulièrement agréable à mon père; c'est le vieux Rodier, avec qui il a passé, il y a près de trente ans, le col du Clot des Cavales. Le vieux chasseur,

Digitized by Google



VUE GÉNÉRALE DES GRANDES-ROUSSES PRISE DU LAC DU PLAN.

Fac-simile d'un dessin à la plume par M. Vuillemin, d'après un croquis de M. Pierre Puiseux.

Digitized by Google

maintenant octogénaire, a cessé de faire la guerre aux chamois, mais il paye encore de sa personne pour les rudes travaux de la moisson.

L'après-midi fut employée à flâner paresseusement aux environs de la Bérarde; et le lendemain, après une assez bonne nuit passée sur le foin, nous nous mettions en marche aux premières lueurs du jour. Notre intention était de passer en Vallouise par le col du Sélé, et, cette fois encore, nous n'étions accompagnés d'aucun guide. Dans ces conditions, nous le savions fort bien, le succès ne pouvait être considéré comme assuré, mais nous n'étions pas disposés à sacrifier aisément le plaisir de nous frayer nous-mêmes la route et de modifier à notre gré l'itinéraire choisi. Nous nous étions promis, du reste, de faire usage de la corde dès que nous aurions atteint la limite des neiges, et de n'avancer qu'avec une prudence méticuleuse dans la région des crevasses.

Notre marche jusqu'au glacier de la Pilatte ne fut signalée par aucun incident notable, à moins que l'on ne veuille qualifier ainsi les nombreuses traversées de torrents qu'il nous fallut faire, je n'ose dire à pied sec. Le glacier fut aisément abordé par sa moraine orientale; mais à peine avons-nous quitté les pierres que nous nous trouvons sur une surface polie et remarquablement glissante à la plus faible inclinaison : les innombrables filets d'eau qui circulent le jour à la surface du glacier ont été saisis par le froid de la nuit, et forment maintenant comme une couche continue de verglas. Aussi cette première traversée nous demanda-t-elle bien plus de temps et de peine que nous ne l'avions supposé.

En arrivant à la moraine occcidentale, nous atteignons le confluent de deux magnifiques glaciers : le plus considérable, le glacier de la Pilatte proprement dit, remonte vers le Sud; l'autre descend, en formant une large chute de séracs, des hauteurs glacées où s'ouvre le col du Says.

Digitized by Google

Pour éviter les nombreuses crevasses qui semblent nous fermer la route, nous montons quelque temps sur les rochers et les éboulements de la rive gauche : on atteint ainsi, sans aucune difficulté, le plateau moyen du glacier, et là nos regards peuvent embrasser librement le vaste amphithéâtre où prend naissance le glacier de la Pilatte.

C'est ici, croyons-nous, le plus beau cirque de glace que l'on puisse admirer dans le Dauphiné : la chaîne des Alpes en a de plus étendus ; elle n'en a pas qui réunisse à un plus haut degré la magnificence des teintes et l'imposante harmonie des contours. Les champs de neige supérieurs offrent des croupes mollement ondulées, des ombres fuyantes et légères, brusquement terminées à d'immenses Bergschrunds. Plus haut se dresse une chaîne continue de tours et d'aiguilles qui relie l'une à l'autre deux cimes colossales, l'Ailefroide et le Mont-Bans. A la base de ce dernier, une échancrure profonde indique le col de Pilatte. Au-dessous c'est un chaos de séracs brisés dans tous les sens, et qui, par leur accumulation, forment les accidents les plus grandioses.

Le moment est venu pour nous de résoudre une question posée depuis longtemps : quelle est la position exacte du col du Sélé? Le point le plus bas de l'arête (3,302 mèt.) est presque à la base de l'Ailefroide ; mais il faut, pour l'atteindre, quitter un instant la neige et gravir une courte muraille de rochers. C'est ce que ne mentionne pas expressément la relation de M. Tuckett. Nous sommes donc conduits à penser que le passage décrit par le célèbre alpiniste anglais est situé plus au Sud, là où la neige, s'élevant jusqu'au sommet de l'arête, interrompt, par une ligne douce et régulière, la sauvage confusion des aiguilles rocheuses [1].

L'altitude de ce point dépasse de 150 mèt. environ celle de l'échancrure dont nous avons parlé. Il nous reste donc

[1] Cette arête est parfaitement visible de la Bérarde. Elle est indiquée sur le profil, page 297.

Digitized by Google

à faire une ascension de 6 à 700 mèt. sur d'immenses pentes de neige, coupées de larges crevasses. Au début, la consistance de la neige est très-ferme et nous oblige en plusieurs endroits à nous tailler des degrés. Plus haut, au contraire, la neige molle acquiert une grande épaisseur, à tel point que, pour ne pas nous épuiser en efforts inutiles, nous sommes obligés de monter en droite ligne, sans faire aucun zigzag, malgré l'excessive roideur de la pente. Deux ou trois fois, des crevasses énormes semblent nous interdire tout passage; plus haut, il nous faut contourner un mur de glace vertical, d'où s'écroulent parfois des avalanches. Une dernière Bergschrund, la plus redoutable de toutes, se présente. Le pont de neige sur lequel nous avions compté cède à la première épreuve, et il nous faut longer pendant plus de 100 mèt. le bord inférieur de la crevasse avant d'en trouver un autre. Nous le franchissons à quatre pattes, car sa solidité nous paraît suspecte. Nouvel obstacle : à quelques mètres au-dessous de la crête, nous sommes arrêtés par un petit mur de glace, qui n'a nulle part moins de deux mètres de hauteur : il est tellement à pic qu'il n'est guère possible d'y creuser des marches. Je réussis toutefois à l'escalader, en me hissant sur un piolet, profondément ancré dans la glace ; mes compagnons me suivent en s'aidant de la corde qui nous relie ensemble.

Enfin l'arête est franchie, et le regard s'étend sur un vaste horizon de pics et de glaciers. Mais un simple coup d'œil achève de dissiper nos doutes : nous ne sommes pas au col du Sélé. Au lieu de nous trouver de plain-pied avec le glacier du Sélé, nous dominons un véritable précipice, une immense paroi de rochers, en quelques endroits plaquée de neige. A 3 ou 400 mèt. de profondeur, s'étend un petit glacier crevassé, qui doit être distinct du glacier du Sélé. A la rigueur, on pourrait descendre une centaine de mètres en se cramponnant aux rochers, mais au delà nous nous trouverions sans doute arrêtés par des parois à pic.

Digitized by Google

Reste à trouver un autre passage. Je pars en éclaireur, et, après avoir suivi quelque temps la grande arête de neige qui sépare l'Oisans de la Vallouise, je commence la descente sur un autre point. Pendant plusieurs minutes, aucune difficulté bien sérieuse ne m'arrête; mais, l'inclinaison augmentant toujours, je commence à désespérer de trouver un passage; enfin je suis brusquement arrêté par un étroit couloir de neige, dont il eût été difficile, à quelques pas plus loin, de soupçonner l'existence. Large tout au plus de 5 à 6 mèt., il descend d'un seul trait sur une inclinaison de 50°, à 300 mèt. de profondeur, pour aboutir au glacier dont j'ai parlé. Peut-être est-ce là la voie qui nous est offerte pour sortir honorablement de ce pas difficile.

Mais la consistance de la neige est-elle suffisante? C'est ce qu'il importe de vérifier. Le résultat de l'expérience est peu favorable. Profondément ramollie, la neige cède sous les pas avec une inquiétante facilité, et il faut constamment recourir au bâton ferré pour assurer son équilibre. A tout prendre, ce passage ne me semble pas impraticable, et je reviens faire part de ma découverte à mes compagnons.

Quelques instants après, nous nous trouvions réunis au bord de ce même couloir; nous repassons sur la neige, après nous être attachés à la corde, et bien nous en prit, car François ne peut, en dépit de tous ses efforts, garder son équilibre sur ce terrain mouvant. Soit fatigue, soit inexpérience, il ne réussit pas à former sous ses pieds un replat solide, et bientôt il glisse aussi loin que le lui permet la longueur de la corde.

Nous touchions évidemment à la limite qui sépare la difficulté du danger. Nous étions dans un de ces endroits où chacun doit songer à sa propre sûreté, et où une étourderie, une défaillance d'un instant, peuvent être cause d'un accident grave. La corde, fortement tendue par le poids de

Digitized by Google

l'un de nous, paralysait nos mouvements. Pouvait-on songer, dans ces conditions, à entreprendre la descente du couloir? — Évidemment non. Une ressource nous restait cependant : nous laisser glisser sur la neige. La chose était, je crois, praticable ; mais il eût fallu, pour la tenter en toute assurance, être certain que le couloir n'était barré par aucune crevasse, ce que nous ne pouvions vérifier, à cause de l'excessive raideur de la pente.

Tout cela vu et apprécié en un instant, nous gagnons, non sans quelque peine, les rochers les plus voisins, à gauche du couloir : et là, après une tentative aussi infructueuse que la première pour trouver un passage, nous sommes amenés à reconnaître qu'il faut retourner sur nos pas, si nous ne voulons pas que la nuit nous surprenne au milieu des glaciers. Nous retraversons donc avec précaution notre couloir, et, après quelques minutes d'une rude escalade, nous nous retrouvons sur le col. Il était près de 4 h. du soir.

D'ici l'on pourrait encore, par une marche oblique d'une demi-heure à travers des pentes escarpées de neige et de rochers, regagner le vrai col du Sélé. Mais nous ignorons l'état du versant opposé, et il est trop tard pour nous engager dans une nouvelle aventure.

La descente fut poussée avec toute la rapidité possible ; malheureusement la neige, plus inconsistante encore que le matin, nous obligeait à redoubler de prudence au voisinage des crevasses, et ce n'est qu'au bas de la pente qu'on peut se livrer à une franche glissade.

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, la nuit vint nous arrêter à peu de distance du glacier. Dans la journée, il eût fallu encore une heure et demie pour gagner la Bérarde, à travers un véritable chaos de rochers et de torrents, où le sentier est toujours douteux, parfois invisible. La nuit, après une journée de quinze à seize heures, un pareil trajet eût été aussi long que pénible. Il ne nous restait donc qu'à

Digitized by Google



VUE PRISE DE LA BÉRARDE.
Fac-simile, par le procédé Gillot, d'un dessin de M. Pierre Puiseux.

Digitized by Google

nous choisir un bivouac : une petite pelouse, semée de genévriers, à proximité du torrent, vint à propos dissiper notre incertitude. Chacun met en réquisition les vêtements emmagasinés dans son sac, s'enveloppe de son mieux, et, après un souper nécessairement très-frugal, se dispose à dormir.

Et cependant il en coûtait quelque chose de s'abandonner au sommeil : aucun souvenir des Alpes n'a pour moi le charme de cette nuit splendide, où des milliers d'étoiles, brillant avec un éclat inconnu dans nos régions, formaient comme une auréole lumineuse autour de chaque cime. La lune n'était pas encore levée pour nous, et déjà le front neigeux de la Grande-Aiguille s'était mis à étinceler comme un phare. L'une après l'autre, les montagnes avaient surgi de l'ombre qui continuait à envelopper leurs bases, et nous étaient apparues dans leur majestueuse et sereine beauté. Une lumière douce, chatoyante, aux reflets argentés, faisait ressortir l'audace de leurs contours et l'éclat de leurs neiges, sans laisser soupçonner la désolante aridité des pentes inférieures. Le tout formait un ravissant spectacle, dont nous osions à peine détacher nos yeux, de peur de voir s'évanouir cette réalité, plus merveilleuse qu'un rêve.

La première heure du jour fut employée à regagner la Bérarde. Comme on le comprendra facilement, nous n'étions guère disposés à tenter le jour même un nouveau passage ; l'heure eût été d'ailleurs trop avancée. Toutefois nous eûmes soin de ne pas laisser passer la journée sans faire quelque courte excursion destinée à nous tenir en haleine. Aux voyageurs qui redoutent la fatigue d'une ascension au glacier de Bonne-Pierre, on doit recommander le sentier facile qui s'élève sur la rive droite du torrent des Étançons. Après 30 ou 45 min. de marche, ils jouiront d'une très-belle vue sur les escarpements des Écrins.

Nous avions engagé Rodier pour nous conduire au som-

Digitized by Google



D'après un dessin de P Puiseux

Imp Lith Guilliaud

VUE PRISE DU COL DE LA TEMPLE, 3524m

Digitized by Google

Digitized by Google

met du col de la Temple ; et le 20 août, à 4 h. 1/2, nous nous mettions en marche. Pendant une heure environ, on suit le sentier qui mène au glacier de la Pilatte, puis l'on tourne à gauche pour commencer une rude ascension de 1,500 mètres, parfaitement décrite dans l'Itinéraire du Dauphiné par M. Adolphe Joanne. Au milieu d'un éboulement escarpé se dresse un bloc gigantesque. Rodier voudrait y faire halte pour le déjeuner. Mais l'heure est encore peu avancée, et l'eau manque partout à la ronde. Aussi allons-nous de préférence nous installer sur le glacier, en choisissant une place abritée des avalanches de pierres.

Au-delà les pentes se redressent beaucoup. La neige est bien plus ferme que l'avant-veille, et il devient utile, sinon nécessaire, de tailler des pas. Rodier se met à l'œuvre ; mais le fer de son piolet présente trop peu de surface, et nous n'avançons qu'avec lenteur. Muni d'un meilleur instrument (acheté d'un guide suisse en 1873), je le remplace au bout de quelques minutes. Nous ne rencontrons qu'une seule crevasse : encore est-elle franchie avec la plus grande aisance. Après avoir taillé environ 300 degrés, nous trouvons des pentes de neige moins rapides ; un éboulement de rochers leur succède, et, à 10 h. du matin, nous nous trouvons sur le col de la Temple, à 3,524 mèt. de hauteur. La vue est magnifique. La lithographie ci-jointe représente le sommet des Rouies (3,634 mèt.), près duquel apparaît l'extrême pointe du pic d'Olan. Vers l'Est, on ose à peine mesurer du regard les prodigieuses murailles de l'Ailefroide et du Pelvoux, qui s'élancent d'un seul jet à 4,000 mètres de hauteur. Les immenses couloirs de neige qui les sillonnent de la base au sommet offriront sans doute un jour, à quelque hardi grimpeur, une belle occasion de se distinguer. Au Nord s'étend le massif des Écrins, dont le plus haut sommet n'est pas visible : c'est un chaos de tours effondrées et d'aiguilles chancelantes, le dernier terme de l'horreur et de la désolation.

Digitized by Google

Ici nous prenons congé de Rodier, et nous commençons la descente dans un couloir de rochers qui aboutit directement au glacier Noir et qui finit par présenter de sérieux obstacles. Nous passons alors, par une brèche étroite, dans un second couloir à peu près parallèle au premier. Plus bas, il devient à son tour fort escarpé, et nous devons prendre quelques précautions pour ne pas faire rouler de pierres sur nos compagnons. Nous faisons grand usage d'un procédé bien connu des grimpeurs. Le plus agile passe devant, et appuie sa hache ou son bâton ferré contre le roc, pour servir de marches à ceux qui le suivent.

Après trois quarts d'heure de descente, nous prenons pied sur la neige, et toute difficulté cesse. Les crevasses sont assez nombreuses, mais faciles à franchir, et n'attirent notre attention que par la magnifique coloration bleue de leurs parois. Ce n'est guère qu'à une heure plus loin qu'elles deviennent assez larges pour gêner notre marche et nous obliger à serrer de fort près la base du Pelvoux. Ici les montagnes de l'autre rive s'écartent brusquement pour nous laisser voir l'immense escarpement des Écrins, qui n'a peut-être pas d'égal dans la chaîne des Alpes, puisqu'il est absolument perpendiculaire sur un millier de mètres de hauteur. Le glacier qui prend naissance dans un cirque ouvert au pied de cette muraille prodigieuse a été oublié, nous ne savons comment, sur la carte de l'État-major.

Il s'agit maintenant de gagner la terre ferme, en évitant soigneusement des pentes de glace polie, dissimulées par une trompeuse couche de boue. Les crevasses ont entièrement disparu : mais, juste ciel! quel océan de pierres! Enfin nous voici sur la plaine caillouteuse appelée *pré de Madame Carle*. Le torrent n'est traversé par aucun pont, et nous n'échapperons pas à la nécessité de le franchir à gué. La chose n'est vraiment pas facile, si l'on tient compte de l'extrême violence du courant. D'ailleurs, on le conçoit sans peine, le contact de cette eau glacée produit une sen-

Digitized by Google

LE MONT PELVOUX VU DU COL DE LA PISSE (CÔTÉ DE L'E.-S.-E.).

Fac-simile d'un dessin à la plume par M. Vuillemin d'après un croquis de M. Pierre Puiseux.

Digitized by Google

sation des plus vives. N'importe, ce petit incident ne fait qu'accroître notre bonne humeur, tant il est vrai qu'avec un peu d'entrain, de gaieté, de diable au corps, le plaisir dépend bien moins de la route que du voyageur. A la nuit tombante, nous sommes aux Claux, où une épaisse couche de foin nous invite au sommeil. Demain, à Briançon, les lits de l'hôtel de la Paix nous sembleront des objets de luxe.

Aucun ouvrage, à notre connaissance, n'indique de passage de montagne entre les Claux et Briançon ; le col de la Pisse, que nous allons prendre, ne mérite pas cet injurieux oubli. Fort intéressant par lui-même, il offre, à son point culminant (2,500 mèt.), une très-belle vue du Pelvoux. Six à sept heures sont nécessaires pour franchir le col et descendre par le village de Puy-Saint-André, dans la vallée de la Durance. De là on s'achemine sur Briançon, par une grande route qui, elle aussi, nous paraît une nouveauté charmante.

Ainsi se termine notre traversée des Alpes dauphinoises ; nos regards sont dirigés maintenant vers d'autres climats, et dix jours de marche nous porteront sur les riantes plages de la Ligurie.

PIERRE PUISEUX,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

Digitized by Google

XVII

LE GLACIER DU MONT-DE-LANS

EN OISANS

Le 25 septembre 1875, après une nuit passée à l'auberge Juge à la Grave, où nous eûmes peu à souffrir du « kangourisme », qui étend ses ravages bien au-delà de la Gaule cisalpine, nous nous mîmes en route, MM. Henri Duhamel, Emmanuel Bon (de Lyon) et moi, pour aller de la Grave à Vénosc par le magnifique glacier du Mont-de-Lans.

Ce glacier, le plus considérable des Alpes du Dauphiné, n'a pas moins de huit kilomètres environ de longueur sur trois de largeur, et s'étend sur la chaîne qui sépare la Romanche du Vénéon ; il paraît être d'une grande épaisseur et s'incline en pente douce vers la Romanche, déversant çà et là des coulées puissantes soit à l'entrée des gorges qui dominent la Combe de Malaval, soit vers le Vénéon, dans la Brèche de Saint-Christophe.

Nous quittâmes l'auberge à 5 h. du matin. Nous regrettions de n'être pas partis de meilleure heure ; mais le temps qui s'annonçait beau, l'assurance du guide Alexandre Pic, qui affirmait connaître parfaitement la course, et la solidité éprouvée de Pierre Dode, porteur recommandé par MM. Maund, Devin, de Castelnau et H. Duhamel, nous faisaient bien augurer de la journée ; fidèles d'ailleurs au précepte de Töpffer, nous emportions, outre notre sac, une ample provision d'entrain et de bonne humeur.

Digitized by Google

Au sortir du village, et quand on a traversé la Romanche et le ruisseau du Tabuchet, un bon sentier, qui longe le torrent de la Béousse, conduit en moins d'une heure à un groupe de chalets situé au sommet d'une petite vallée que l'on voit très-bien de la Grave, et que les écoulements des glaciers de la Meije et du Râteau ont creusée dans le rocher et plus bas dans les schistes. A peu de distance de ces chalets on traverse le torrent et l'on se trouve au pied du Peyrou d'Amont; nous fîmes à cet endroit une halte de quelques minutes.

De ce point une moraine gazonnée, formée par le glacier du Vallon et qui longe le versant S.-E. du Peyrou d'Amont, fournit un chemin facile soit sur la moraine même, dont nous suivîmes pendant longtemps la crête en ramassant des fruits de *Rubus saxatilis L.*, agréables au goût et très-rafraîchissants, soit sur des éboulis de rochers entre la moraine et la montagne. A 8 h. nous arrivâmes à un premier replat, où, délicieusement assis sur le gazon, près d'une source très-fraîche, nous fîmes un déjeuner excellent, assaisonné par trois heures d'une montée jusque-là très-facile.

Quand nous eûmes payé à « la bête » ce tribut nécessaire, nous nous élevâmes rapidement (20 m. environ), et non sans quelque fatigue, en suivant toujours sur des éboulis les écoulements du glacier du Vallon, jusqu'à une plate-forme désignée dans le pays sous les noms de « *Clot des Sables* » ou « *Dernier Clot* ». Il était 10 heures 10 min. Cette plate-forme (2,750 m. environ) est un belvédère admirable ; elle s'ouvre au S.-E. et elle est couronnée au N. par le Peyrou d'Amont et par la crête qui, descendant du Râteau, sépare les glaciers de la Meije, du Râteau et du Vallon, de ceux du Lac, de la Girouse (ou Girosne) et du Mont-de-Lans. Sa surface, d'environ 300 mètres carrés, est parfaitement plane et sablée, et son rebord, du côté de la pente de la montagne, est garni d'énormes blocs formant parapet. De ce point, situé à 3 heures et demie de marche de la Grave, et admirable-

Digitized by Google

ment approprié à l'établissement d'un chalet qui permettrait de diviser en deux journées une excursion presque trop longue pour un seul jour[1], on touche pour ainsi dire de la main les magnifiques glaciers qui, de la Grave, offrent un spectacle que les touristes anglais ont comparé à ceux dont on jouit du Stelvio et de Chamonix.

Nous nous arrêtâmes près d'une heure au *Clot des Sables*, M. Duhamel prenant des vues photographiques de la Meije, dont il avait escaladé au mois d'août précédent le pic central[2], et nous ne pouvant nous lasser de la vue de cette « Allée Blanche en miniature » à laquelle nous avions peine à nous arracher. Cependant la course était longue encore et les journées déjà courtes. Inclinant alors vers la droite et escaladant les derniers éboulis de la crête de la moraine, nous arrivâmes à une brèche ou *cheminée* qui permet de traverser facilement la crête descendant du Râteau et d'atteindre (1 h. 10 min. du Clot des Sables) un premier glacier, sans nom sur la carte, et que l'on désigne dans le pays sous le nom de *glacier du Lac*. Nous fîmes, sur ce glacier, une halte de trois quarts d'heure et un second déjeuner.

A la sortie de la cheminée ou brèche on peut suivre soit à gauche le versant de la crête qu'on vient de traverser, soit le glacier lui-même, et en une heure et demie (2 h. 45 min.) nous arrivâmes, sur un îlot de schistes, à un premier col[3] où, la pluie nous ayant surpris, nous nous arrêtâmes un mo-

[1] Dans sa séance du 16 janvier 1876, le conseil municipal de la Grave a voté, sur la demande que j'avais formulée au nom du Club Alpin, une contribution de 50 pièces de bois pour la construction d'un chalet du *Clot des Sables*.

[2] Voir l'article de M. Duhamel.

[3] Ce col, le premier que l'on rencontre dans la course, est improprement désigné sous le nom de col de la Selle par le guide Pic, qui nomme aussi glacier de la Selle le glacier du Vallon. Le glacier de la Selle, au-dessus duquel s'ouvre le col de la Selle ou de la Lause, est celui qui s'écoule par le ruisseau du Diable dans la vallée du Vénéon, à la hauteur de Saint-Christophe.

M. Henriot a appliqué à ce premier col le nom de col de la Lause,

Digitized by Google

ment pour délibérer. Le temps était devenu très-menaçant, et les nuages s'amoncelaient au-dessus de nous ; cependant nous décidâmes que l'excursion serait poursuivie.

De ce premier col ou *col du Vallon* nous apercevions, à l'extrémité d'une chaîne courant à l'O. du Râteau, un col de neige, le *col de la Lause* (aussi nommé *col de la Selle*), dont nous étions séparés par un vaste bassin de glace passablement crevassé, désigné sous le nom de glacier de *Girosne* ou de *la Girouse*, où des blocs de glace stratifiés nous auraient permis d'étudier la structure des glaciers, sur laquelle les savants discutent encore. La traversée de ce glacier, que nous effectuâmes attachés à la corde et en observant toutes les précautions d'usage, ne présente aucune difficulté. Nous atteignîmes en une heure le col de la Lause (3,300 m. environ, 3,453 m. suivant Bonney). Ce col se trouve entre le Pic de la Grave et un petit mamelon de schistes noirs (*lauses* en patois) qui domine le col de 35 m. environ.

Nous arrivâmes à 4 h. sur ce mamelon, que le guide Pic appelle *la Boîte aux lettres*, et où nous trouvâmes en effet une note laissée le 3 août précédent par M. Henriot. Le soleil nous avait faussé compagnie depuis longtemps, et le froid dont nous avions à souffrir (+ 4°4) nous faisait envier le sort de M. Violle qui avait étudié, le 15 août précédent, sur le sommet du Mont-Blanc, l'intensité de la radiation solaire ; pour comble de malheur un brouillard intense bornait notre horizon à quelques mètres. De ce point cependant

réservant au vrai col de ce nom ou col de la Selle le nom de col du glacier du Mont-de-Lans. — L'erreur est manifeste : MM. Ad. Joanne, Elliot Blackstone et Bonney placent le col de la Lause (ou col de la Selle) au Nord-Ouest du pic de la Grave, près de la cote 3,649 de la carte du Club Alpin Français et à l'endroit même où sur cette carte on lit le mot *Pic de la Grave ;* leurs descriptions et spécialement la carte de M. Bonney ne laissent aucun doute à cet égard. Le nom de col de la Lause, justifié d'ailleurs par la nature géologique du mamelon qui le domine, doit donc être conservé au col situé au Nord-Ouest du pic de la Grave, et nous proposons pour le premier le nom de *col du Vallon.*

Digitized by Google

la vue est splendide ; n'ayant pu en jouir nous-mêmes, j'en emprunte la description à M. Bonney, plus favorisé que nous par le temps. « Commençant par l'E., nous avions les « Écrins s'élevant avec majesté au-dessus des neiges les « plus élevées du glacier de la Bonne-Pierre ; puis les pointes « les plus basses comme les plus élevées de la crête du Pel- « voux, séparées par la crête de la Bérarde et l'Ailefroide ; « la tête du glacier de la Pilatte, le pic le plus élevé de la « crête des Bœufs Rouges, les pics voisins du col de Saïs et « le sommet des Rouïes, qui ressemble à une édition expur- « gée des Écrins dont on aurait retranché les parties répré- « hensibles ; enfin les montagnes à l'O. du col de la Muande. « Comme premier plan, il y avait une cime sombre et sévère, « rayée de couloirs de neige et de glaciers suspendus et « formant le rebord opposé du vallon de la Selle. — Vers « le N. nous voyions les pics des Grandes-Rousses, le Mont- « Blanc avec une partie des Alpes pennines et à l'E. un « grand nombre de cimes neigeuses en partie cachées par « les nuages et parmi lesquelles nous distinguions avec une « certitude suffisante le Pourri, la Grande-Casse, la Dent- « Parassée et le glacier de la Vanoise [1]. »

Du col de la Lause on peut descendre soit sur Saint-Christophe par le glacier de la Selle, soit sur le Freney ou Venosc en en suivant le grand glacier. Dans le premier cas on atteint à quelques pas au-dessous du col vers le N. un large couloir qui domine le glacier de la Selle ; la descente, raide et assez difficile, exige des précautions. Pour suivre l'autre direction la route est très-facile ; elle consiste à ne pas s'éloigner de l'arête du glacier au-dessus du vallon de la Selle jusqu'au petit pic de *Jodri* ou *Jandri*. La traversée de cette partie du glacier ne demande que 1 h. 15 min. ou 1 h. 20 min. C'est là ce que nous nous proposions de faire, mais le brouillard en disposa autrement. Le jour s'assombrissant de plus

[1] T. G. Bonney, *Outline Sketches in the high Alps of Dauphiné*. — London, Longman and C°, 1865, p. 29.

Digitized by Google

en plus et un grésil très-fin et incommode nous fouettant le visage, nous inclinâmes sans nous en rendre compte sur la droite jusqu'au moment où les crevasses transversales que nous rencontrions et les pentes rapides que nous devinions au-dessous de nous nous démontrèrent que nous nous étions égarés. La situation était critique, et nous comprenions que, à suivre la direction dans laquelle nous nous trouvions engagés, nous courions risque d'aller méditer dans la vallée de la Romanche sur les lois qui président à la chute des corps ; un coup de vent providentiel vint juste à ce moment balayer le brouillard et permit à Pic de reconnaître sa route. Du point où nous étions arrivés et qui se trouve, à peu près dans la direction Roche-Mantel, près de la cote 3,258 de la carte, nous remontâmes le glacier pour aboutir à Jandri.

De là, et le brouillard nous ayant enfin fait grâce, nous jouîmes d'un spectacle magnifique et que toute description serait impuissante à rendre. Il était 5 h. du soir, et nous apercevions les chaînes de la vallée de l'Isère inondées des feux d'un soleil couchant qui les embrasait comme d'un immense incendie. Tous les plus beaux couchers de soleil que dans de nombreuses excursions alpestres j'avais admirés jusqu'à ce jour ne pouvaient soutenir la comparaison avec le splendide paysage que nous ne pûmes à notre grand regret contempler assez longtemps, mais qui compensait largement le mauvais temps que nous venions de subir et la fatigue qui commençait à nous gagner.

Une heure plus tard nous sortions du glacier. Il était 6 h. du soir et la nuit qui tombait rapidement nous plongea bientôt dans une obscurité presque complète. Nous devions descendre sur des rochers très-inclinés, et pour éviter tout accident nous allumâmes une lanterne que M. Duhamel, ascensionniste expérimenté, avait heureusement dans ses bagages de touriste, et nous restâmes attachés à la corde ; la lanterne, habilement manœuvrée par le porteur, nous

Digitized by Google

était fort utile, mais nous ne tardâmes pas à nous dégager de la corde qui, s'accrochant à chaque saillie de rocher, devenait une occasion de chutes continuelles. Ne pouvant nous rendre compte de la direction à suivre, cherchant notre route comme nous pouvions, revenant sans cesse sur nos pas pour éviter des passages trop dangereux et ayant enfin abouti à un précipice que nous firent deviner les pierres que nous jetions devant nous, nous nous trouvâmes de nouveau complétement égarés, mais cette fois sans espérance de retrouver notre chemin. Vers 8 h. du soir, après deux heures de cette marche de nuit aussi pénible que peu intéressante, nous résolûmes de « coloniser » près d'un petit lac coté 2,789 mèt. sur la carte.

Nos provisions étaient épuisées, nous n'avions que deux plaids pour trois, et de plus nous étions menacés de la pluie. Dans ces conditions la résignation était difficile, surtout pour le guide et le porteur, qui n'avaient pas plus de provisions et qui avaient moins de couvertures que nous; aussi Pic nous parla-t-il bientôt de gagner les chalets de Cuculet, dont il venait, affirmait-il, de retrouver le chemin; mais, restant aussi incrédules à ses assurances que sourds à ses exhortations, nous préparâmes du chocolat à l'eau, et après cette insuffisante « restauration » nous nous étendîmes sur les rochers, recouverts de plaids et serrés l'un contre l'autre, ayant équitablement convenu que chacun de nous à son tour occuperait la place du milieu et nous confiant pour le reste à la grâce de Dieu qui, selon l'Écriture « fait lever son soleil sur les bons et sur les mé-« chants et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes ».

Notre gîte que nous avons baptisé l'hôtel du Lac à cause du petit lac qui avait collaboré à notre souper frugal, n'a rien de commun, je le jure, avec ses homonymes des villes de Suisse, et je ne conseillerais qu'à mon plus cruel ennemi d'y passer une nuit. Nous prenions cependant notre parti sans nous plaindre en considération du sort plus malheu-

Digitized by Google

reux encore de Pic et de Dode qui, renonçant à se coucher parce qu'ils n'avaient rien pour se couvrir, passèrent sur leurs jambes, exposés à un froid très-rigoureux, ces longues heures pendant lesquelles, appelant en vain le sommeil, nous en venions à regretter toutes les incommodités des auberges et des chalets de la montagne.

Le 26, vers 6 h. 1/2, après avoir photographié notre campement et constaté un froid de + 3°8, Pic reconnaissant sa route, nous reprenions le chemin de Vénosc, heureux de nous retrouver tous sains et saufs après une pareille nuit. Notre allure était très-accélérée parce que, glacés jusqu'aux os, nous cherchions à nous réchauffer par la marche, et que d'ailleurs nous avions hâte de retrouver à Vénosc des amis qui devaient nous y rejoindre, et que notre absence aurait pu inquiéter. Suivant donc une ligne droite et très-rapide, nous descendîmes par des talus de schistes jusqu'au point coté 2,536 mèt., et de là nous suivîmes le torrent qui nous conduisit à 7 h. 15 min. au lac de Plan, où nous fîmes une halte pour nous réchauffer au soleil levant. Du lac nous atteignîmes à 9 h. 1/2 l'Alpe de Vénosc, puis les chalets et enfin, après une descente raide de trois quarts d'heure, le village que nous avions entrevu la veille dans nos rêves et qui nous apparut alors comme une réalité pleine de charme. Nos amis venaient d'y arriver, et bientôt un dîner copieux nous faisait oublier les fatigues d'une course que le mauvais temps avait péniblement accidentée, mais que je recommande chaudement à tous les ascensionnistes, à la condition de choisir les plus longs jours de l'année, de partir de la Grave de très-bonne heure et de ne pas avoir un de ces guides que Töpffer rencontra à Saint-Gervais, mais que l'on retrouve ailleurs, « qui laissent au touriste le soin de « franchir les mauvais pas et de se rendre mille petits ser- « vices à volonté ».

Venez donc, dirai-je aux touristes, dans l'Oisans, « l'Oberland du Dauphiné ». Géologues, vous y trouverez mille

Digitized by Google

sujets d'études dans cette région granitique qui compte, outre les Écrins et la Meije, plus de vingt pics dépassant 3,000 mèt. Botanistes, vous y serez dédommagés de vos fatigues et de vos recherches par une flore extrêmement riche et vous trouverez sur le Mont de Lans, par exemple, montagne citée par Linné lui-même, les renoncules, les anémones, les pédiculaires les plus rares. Simples touristes, vous y rencontrerez à chaque pas des merveilles dont plusieurs ne le cèdent en rien, au dire même des touristes anglais les plus compétents, à celles des plus belles parties de la Suisse et notamment, pour me borner à celles que vous promet une excursion au Mont-de-Lans : les défilés de l'Infernet et de la Combe de Malaval qui ne sont pas inférieurs à ceux de la route du Simplon ; la cascade de Malaval ou le saut de la Pucelle, qui égale le Staubach en hauteur et le surpasse en volume ; enfin la vue dont on jouit de la route de la Grave, spectacle que Whymper déclare plus beau que l'Orteler Spitze vue du Stelvio. Je dirai enfin spécialement à mes compatriotes avec M. le docteur Lortet, et dans une pensée de patriotisme : « Que ceux qui ont besoin de refaire « leurs forces... que ceux qui aiment encore le grand et le « beau, le calme et le silence, prennent le bâton du « montagnard et aillent sur les hauteurs respirer en liberté « l'air pur des forêts et des glaciers... quand, à la politesse « et au savoir-vivre dont ils se vantent, nos jeunes hommes « ajouteront l'amour des jouissances pures et désintéressées « que donnent les grandes vues alpestres ; quand ils auront « acquis cette vigueur qui ennoblit et qui devient de plus « en plus rare, un point important sera gagné et un grand « pas sera fait vers la moralisation et le perfectionnement « de notre race. »

H. Gariod,

Membre des Clubs Alpins Français et Suisse
et de la Société botanique de France.

Digitized by Google

XVIII

TENTATIVES D'ASCENSION

AU PIC OCCIDENTAL DE LA MEIJE

OU AIGUILLE DU MIDI DE LA GRAVE

(HAUTES-ALPES)

« Je ne tenterai pas de décrire la Meije, » a dit M. Édouard Whymper. « Malgré tout, la Meije mérite mieux qu'une simple mention sommaire. C'est le dernier, — le seul — grand pic alpestre qui n'ait pas été foulé par le pied de l'homme, et l'on ne pourra jamais être accusé d'exagération en célébrant ses arêtes dentelées, ses glaciers torrentiels et ses effroyables précipices[1]. »

Ces quelques lignes du fameux alpiniste anglais suffisent amplement, selon nous, pour justifier l'*attraction* produite par la Meije sur les ascensionistes en général, et en particulier sur l'alpiniste français, jaloux à la pensée que tout autre qu'un compatriote pourrait lui enlever la conquête de son Cervin national, la Meije, le Cervin dauphinois.

[1] E. Whymper, *Escalades dans les Alpes*, pag. 202, traduction de M. Adolphe Joanne, vice-président du Club Alpin français. Paris, Hachette et C^ie^.

Digitized by Google



LA MEIJE ET SES GLACIERS

vus de la Grave

Digitized by Google

Digitized by Google

Courant de l'Est-Sud-Est à l'Ouest-Nord-Ouest, la chaîne spécialement désignée sous le nom de Meije présente, sur une longueur d'environ deux kilomètres, une suite d'arêtes dentelées, d'où émergent trois principaux sommets : le plus haut, à l'Ouest (3,987 mèt.)[1], dont l'aiguille rocheuse mérite à bon droit son surnom de Cervin dauphinois et n'a pas encore été gravie ; — le pic central, moins haut de 17 mèt., — enfin le pic oriental, 3,831 mèt. Le majestueux glacier de Tabuchet, appelé à tort sur les cartes glacier de la Meije, descend sur le versant septentrional, retenu à l'Est par la chaîne de l'Homme. Au Sud, la crête domine et surplombe même souvent le glacier des Étançons par une muraille absolument à pic de 975 mèt. de hauteur, dont on peut donner une idée en la comparant à la Gemmi vue des bains de Louèche, mais bien exagérée. A l'Ouest, la Brèche de la Meije la sépare du Râteau.

Partageant l'avis de M. Whymper, qui déclarait en 1869 que l'ascension devait être tentée surtout du versant septentrional, mon ami M. Devin, dont l'Annuaire de 1874 contient de si intéressants récits, voulut bien, l'hiver dernier, combiner avec moi un itinéraire dans les montagnes dauphinoises, ayant le grand pic de la Meije pour principal objectif. Il fut décidé en principe que, avant de livrer le grand assaut, on sonderait le superbe rocher à coups de longue-vue, au moyen d'ascensions préparatoires sur les sommets environnants, de manière à connaître, pour ainsi dire d'avance, les directions à suivre et les obstacles à éviter. Malheureusement pour moi, mon compagnon de corde et de tente, pressé par des obligations de famille, devança d'un mois l'époque déterminée (fin de juillet), et j'eus le regret d'apprendre, juste au moment où, me trouvant en Kabylie, j'allais visiter les montagnes du Djurjura, que l'in-

[1] Dans les Alpes dauphinoises, la Meije n'est dominée que par les Écrins de 96 mèt.; elle domine le Pelvoux de 29 mèt.

Digitized by Google

fidèle tentait l'escalade de la Meije, en compagnie des excellents guides de Chamonix, Alexandre Tournier et Henri Devouassoud. Ce fut pour moi une grande déception. Mais ma surprise fut encore bien plus grande lorsque, de retour en France, je sus que le mauvais temps avait chassé M. Devin de son campement d'attaque placé au rocher de l'Aigle, à quelques heures seulement du sommet désiré, et qu'il avait dû abandonner son projet en même temps que sa tente, enfouie sous plusieurs pieds de neige. Deux jours auparavant, le 1er juillet, M. Martelli, accompagné de deux guides de Val-Tournanche, avait également échoué, ainsi que M. Henri Cordier, secondé par Jean Tairraz, de Chamonix; enfin, vers la même époque, M. Pendlebury, avec le guide Spechtenhauser, n'avait pas réussi dans sa tentative contre le versant Sud.

Malgré tous ces revers, M. Devin m'encouragea à tenter l'ascension du côté Nord, en traversant les corridors de la face, par laquelle, croyait-il, on pouvait parvenir à la base du pic. Immédiatement je fis venir Alexandre Tournier et Simond François, de Chamonix. Je ne parlerai pas du premier, dont l'adresse, l'intelligence et la modestie sont connues aussi bien en Savoie que dans les Alpes dauphinoises. Quant à Simond François, je le recommanderai aux touristes qui auront besoin d'un homme robuste, leste et intrépide. Grâce à lui, au mois d'août 1875, en compagnie d'un jeune porteur qui faisait sa première grande course, j'ai pu réussir, malgré un orage qui nous valut deux pieds de neige, l'ascension complète du Mont-Blanc (montée par les Bosses du Dromadaire, descente par le Corridor), avec 28 degrés de froid au Grand-Plateau, au point que nos boîtes de sardines et nos bouteilles de champagne étaient changées en glaçon, tandis que la neige, soulevée par la tempête et rejetée contre nos visages, n'avait même pas le temps de se solidifier sous nos pieds; et le lendemain, malgré l'apaisement de la tempête, trois caravanes succes-

Digitized by Google

sives durent redescendre, la plus favorisée ayant atteint comme point extrême le pied du Corridor.

C'est avec l'un des membres de cette caravane, dont j'eus le plaisir de faire la connaissance ce jour-là, M. Emmanuel Boileau de Castelnau, que je devais entreprendre cette année mes tentatives contre la Meije. M. de Castelnau, à qui je confiai mes projets, me demanda d'y participer avec son guide Simond Léon.

Le 18 août, assis sur le gazon de notre petit jardin de Gières-Uriage, nous préparions nos plans et nos bagages, avec l'aide de ces compagnons, dont les qualités solides et la parfaite harmonie sur tous les points nous donnaient les plus légitimes espérances. Alexandre Tournier fut nommé, à l'unanimité, guide-chef : Simond Léon resta attaché à M. de Castelnau, et Simond François à moi.

Mais avant d'aller plus loin, permettez-moi, cher lecteur, de vous donner un petit renseignement, qui, je l'espère, ne vous sera pas inutile, quand vous désirerez avoir des guides sérieux pour explorer le massif dauphinois. En attendant que notre section de l'Isère ait pu former quelques bons guides dans cette partie des Alpes (car il en existe bien peu ; je n'oserai même en nommer qu'un seul, Gaspard, de Saint-Christophe, dans la vallée de la Bérarde), adressez une demande de renseignements au Bureau de cette Section, en ayant soin, autant que possible, d'indiquer vos projets et votre degré d'expérience de la montagne. Immédiatement on s'empressera de vous mettre en relation avec les guides qui, par leurs précédentes campagnes, sembleront le mieux convenir à la réalisation de vos projets. Jusqu'ici des livrets de guides et des tarifs n'ont pu être établis, dans notre pays, que pour des promenades faciles et des courses d'importance secondaire.

Ici une grave objection s'élève, celle de la dépense nécessitée par le déplacement d'un guide. Permettez-moi, cher lecteur, de vous soumettre le détail des frais d'un guide

Digitized by Google

de Chamonix pour venir vous rejoindre à Grenoble, centre ordinaire de ralliement des touristes dauphinois :

Voiture de Chamonix à Annecy.	15 fr.	»
Nourriture et coucher à Annecy	4	»
Chemin de fer d'Annecy à Chambéry.	3	60
Déjeuner à Chambéry.	2	»
Chemin de fer de Chambéry à Grenoble. . .	4	25
Total.	28 fr.	85
Plus deux journées à 6 fr..	12	»
Total général . . .	40 fr.	85

Voici maintenant les prix ordinaires donnés au guide : 6 fr. par jour, nourriture et transport à part; — pour les courses pénibles dans les hauts glaciers, 20 fr. par jour ; — enfin les ascensions de premier ordre sont rétribuées, selon leur importance, 30, 40, très-rarement 60 fr. Si vous trouvez parfois trop élevé le prix réclamé par un guide *expérimenté et sérieux, pour certaine course pénible,* je vous engage, cher touriste, à solder d'abord la somme demandée, et à repasser ensuite dans votre mémoire l'abnégation, le dévouement que le brave montagnard a mis pendant ce temps à votre service, ne craignant pas d'exposer sa vie pour réparer une maladresse produite par votre inexpérience, et ne sachant si, malgré sa force et sa prudence, il ne sera point subitement entraîné dans l'abîme par un de vos faux pas. Informez-vous donc d'abord de la dépense approximative que pourront vous occasionner vos projets ; il sera facile à vos guides de vous en indiquer le chiffre, et vous vous épargnerez ainsi l'ennui de discuter en centimes la rétribution de gens qui consacrent leur vie à la conservation de la vôtre, et cela pour votre agrément personnel.

Je reviens au récit de notre expédition de la Meije. Une fois le cadre d'état-major nommé, on se mit en mesure de préparer les bagages : ils se composaient d'une tente alpine que mon célèbre ami et cher maître, M. John Ball, avait eu

Digitized by Google

la bonté de me faire construire, assez grande pour abriter six personnes; de 30 mèt. de corde de Manille, don de M. Devin; de trois longueurs de 10 mèt. de fortes cordes françaises destinées à être abandonnées au besoin; de 10 mèt. de corde plus fine pour ramener un anneau semblable à celui qui a été décrit par M. Whymper, nécessaire dans les escalades des rochers, et d'un crampon en fer, à deux griffes, également pour les rochers. Joignez à cela une marmite de campement, deux cuisines *à la minute*, une lampe à esprit de vin, un tonneau plat pouvant contenir quinze litres de vin, des conserves et provisions, etc. Je n'oubliai pas l'excellent appareil photographique quart de plaque, dit *Club-Alpin*, de M. Junte, ni mes deux bons baromètres anéroïdes, dont un grand format de Secrétan, avec une boussole de M. Hennequin, une longue-vue, deux thermomètres Bodin pour les observations psychrométriques, les cartes du Pelvoux de Tuckett et du Club Alpin Français, ainsi que les excellents Guides de M. J. Ball et de M. Adolphe Joanne.

Enfin, le 19 août, par un temps splendide, la diligence de Briançon nous transportait à Bourg-d'Oisans, et après nous avoir laissé le temps de faire un bon dîner à l'hôtel Martin, nous conduisait lentement vers la Grave, où nous arrivions à une heure du matin. Nous ne tardâmes pas à prendre, à l'hôtel Juge, notre part du sommeil profond dans lequel était plongée une caravane scolaire du Club alpin, qui se disposait à passer le lendemain le Lautaret. Dès mon réveil, je m'empressai de soulever le rideau qui m'empêchait de voir notre Meije tant désirée. Le ciel, d'une admirable pureté, ne nous laissait rien perdre des hardis contours des noirs rochers de la fière montagne, sur lesquels se détachaient, resplendissants, les gigantesques corridors de neige dans lesquels nous mettions notre espérance pour atteindre l'aiguille, en rejoignant la crête à la dernière dépression qu'elle forme au pied du versant oriental. Il me paraissait

Digitized by Google

certain que, une fois cette espèce de col conquis, le reste de l'ascension ne serait relativement qu'un jeu.

Pendant que j'étais en contemplation, notre chef de file Tournier vint m'annoncer qu'il n'avait pu trouver aucun porteur, tous étant partis dès l'aube pour leurs champs. Après une heure de recherches, nous découvrîmes l'ami Pierre Dode, vieux montagnard avec lequel j'ai eu l'occasion de faire plusieurs courses, et à qui je ne reconnais qu'un défaut, celui de n'avoir pas assez de confiance dans sa propre valeur. MM. Maund, Martelli, Devin, Gariod, etc..., ont apporté les mêmes témoignages en sa faveur.

Toutes ces recherches nous ont mis en retard. Aussi, ne voulant pas nous risquer à attendre davantage l'arrivée problématique d'autres porteurs, nous nous décidons à faire six charges de bagages, chacune de 12 à 15 kilog., sans compter une provision de bois de chauffage répartie entre chacun de nous. Nous prévenons notre hôte que notre intention est de camper au rocher de l'Aigle, jusqu'à ce que nous ayons atteint notre but ou que nous ayons reconnu l'impossibilité d'y parvenir. Il nous promet de nous préparer un approvisionnement et de nous le faire monter par Dode, que nous devions renvoyer, et par un autre porteur.

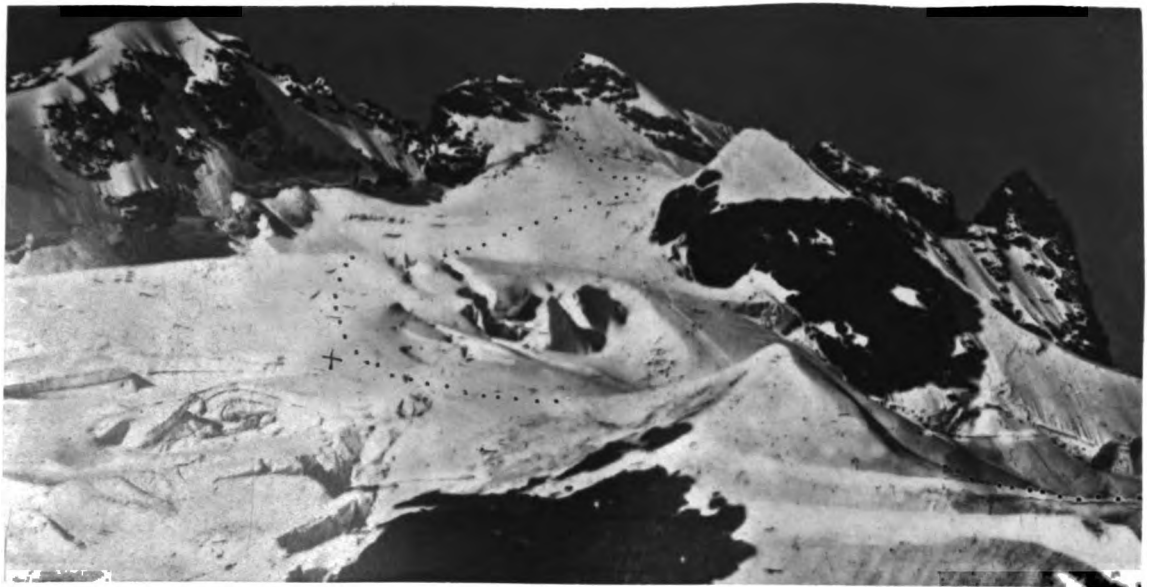
Après avoir pris à l'hôtel Juge notre dernier repas un peu confortable, nous partons dans le plus étrange équipage qui se puisse imaginer. Il est 10 h. et demie. Nous quittons la route du Lautaret à quelques pas de l'hôtel, pour descendre à un pont de bois, sur lequel nous traversons la Romanche. Nous marchons encore pendant une dizaine de minutes, au milieu de petites prairies et de taillis clairsemés, le long d'un petit ruisseau qui provient de sources émergeant des hauteurs de la côte schisteuse que nous gravissons. Là le chemin se perd au milieu des pistes de pacage. Nous continuons de nous élever dans la direction du pic de l'Homme en côtoyant le ravin, au fond duquel on entend rouler les eaux du glacier de Tabuchet.

Digitized by Google

Pic Oriental, 3,660 mètres.

Pic Central, 3,970 mètres.

Pic Occidental, 3,967 mètres.



Imp. Goupil et Cie. *Photoglyptie Goupil et Cie.*

LA CHAINE DE LA MEIJE

D'après une photographie de M. Henri Duhamel, membre du Club Alpin Français, prise du Rocher de l'Aigle.

La croix indique le point de séparation des glaciers du Tabuchet et de l'Homme.

Digitized by Google

Digitized by Google

Nous voici sur la crête de schiste en décomposition que nous quittons par une petite cheminée, pour arriver à la base d'une dernière pente un peu gazonnée, et plus encore empierrée par les débris des rochers qui nous dominent. Il y a déjà près de deux heures et demie que nous montons avec notre campement au dos ; un quart d'heure de repos autour d'une petite fontaine nous encourage à gravir la côte raide, longue et monotone, qui se dresse devant nous. Après une heure d'essoufflement, sous les rayons peu cléments d'un vrai soleil d'août, nous voyons le gazon faire de plus en plus place à la pierre, et enfin nous nous trouvons en plein éboulement ; nous sommes au pied même du pic de l'Homme. Une petite demi-heure nous suffit pour franchir, en ligne à peu près horizontale, cette sorte de moraine appliquée contre la chaîne de rochers dont les débris l'ont formée ; et nous descendons enfin, à 2 h. et demie, sur le glacier de Tabuchet, entendant encore bondir dans l'abîme du torrent les dernières pierres de l'éboulement, qui s'écroulent sous les pas de nos compagnons retardataires.

Un repas d'une demi-heure nous remet en état de continuer notre marche ; d'ailleurs une bise froide et pénétrante, venant du sommet du glacier, nous engage à reprendre nos piolets. Deux directions peuvent être suivies, l'une, en longeant absolument la base de l'Homme, la seconde, en prenant le milieu du glacier. En ce moment de la journée, où le soleil réchauffe les sommets glacés, la première, quoique plus courte, est rendue dangereuse par la chute fréquente de pierres de toutes grosseurs, que nous avons été à même de voir et d'entendre plusieurs fois pendant notre petite halte. La seconde est plus longue, et quelquefois impraticable, par suite de nombreuses crevasses dont la disposition rend toujours difficile, et souvent impossible, toute tentative de passage. Enfin, après un vote émis sur la direction à adopter, et qui ne produisit qu'un ballottage, nous nous rendîmes, comme on doit toujours le faire en sem-

Digitized by Google

blable circonstance, à l'avis de notre chef Tournier, et nous partîmes à la conquête des crevasses, non sans avoir pris la précaution de nous attacher à la corde. Après une heure et demie de lutte, la victoire était à nous, et nos *impedimenta* étaient sortis sains et saufs avec nos personnes de ce dangereux combat. Une fois tirés de ce mauvais pas, il ne nous restait plus qu'à gravir les côtes rapides du glacier, qui ont le désagrément de se succéder comme un gigantesque escalier, sans qu'on puisse savoir si l'on a décidément escaladé la dernière. Pour comble d'infortune, Dode dut nous quitter vers 5 h. et demie, pour retourner à la Grave; car il était urgent qu'une bouche inutile ne vînt pas faire brèche aux provisions si péniblement montées pour la subsistance des membres du campement. D'autre part, il devait profiter du beau temps pour rapporter, le lendemain, avec Émile Pic, frère du trop connu Alexandre, de nouveaux approvisionnements de comestibles et de chauffage. Notre porteur s'en alla rejoindre la base des rochers de l'Homme, et descendit lestement, de crainte de se laisser surprendre seul par la nuit.

A sept heures et demie, nous nous trouvions enfin en face d'un rocher en forme de doigt, émergeant du bord supérieur du glacier ; nous nous dirigeâmes vers lui, le prenant pour le rocher de l'Aigle ; en approchant, un second, semblable, se détacha un peu plus à droite, puis un autre. Enfin un quatrième et dernier fut reconnu par Tournier, dans le vague du crépuscule, pour celui derrière lequel, en compagnie de M. Devin, il avait, un mois auparavant, préparé une plate-forme de campement.

On s'empressa de monter la tente, pendant que Simond François était délégué à la marmite, et, une demi-heure après, nous étions installés aussi convenablement que pouvait le permettre le sol rocailleux sur lequel nous venions d'établir notre quartier-général, en présence d'une soupe chaude au *Liebig*, éclairés fort agréablement par une lan-

Digitized by Google

terne très-portative, quoique de grande dimension, inventée par un de nos plus chers collègues, M. Albert Millot, et signalée à notre attention par M. Devin.

Le lendemain, 21 août, malgré un brouillard assez épais, eut lieu, à 6 h., le départ pour les corridors du versant septentrional, par lesquels, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, nous avions la plus grande espérance de trouver un passage. Nous avions profité de quelques éclaircies pour juger du panorama et utiliser les renseignements que M. Devin m'avait communiqués. Le rocher de l'Aigle, surnommé par nous Hôtel de l'Aigle (alt. environ 3,250 mèt.), domine à l'Est le glacier de l'Homme qui descend immédiatement sous ses pieds. Des autres côtés, le glacier de Tabuchet en est séparé par une dépression de six à sept mètres de largeur sur autant de hauteur, produite et entretenue par la chaleur que le rocher dégage pendant le jour. En ayant sous les yeux la carte de l'état-major, nous le placerons au point de jonction des rochers qui descendent au milieu du glacier de l'Homme, avec ceux qui réunissent le Bec de l'Homme à la chaîne de la Meije. Je ne me sers, bien entendu, de cette forme de description que comme point de repère sur les cartes. En effet, je me permettrai de douter fortement de la fidélité des documents de ce genre que j'ai pu avoir sous les yeux, pour cette portion de la topographie dauphinoise.

Après avoir franchi la dépression qui entoure le rocher, on longe le rebord du glacier de l'Homme[1], puis, gravissant une côte située au pied du pic oriental de la Meije, en contournant à gauche les séracs de cette côte pour arriver à un premier plateau (50 min.), on monte directement vers le plateau supérieur, appelé par nous col des Corridors (30 min.), situé entre le pic Central et un rocher sans nom.

[1] On peut suivre l'itinéraire sur la photographie de la Meije, prise par moi du rocher de l'Aigle et reproduite par la photographie.

Digitized by Google

Ce col forme le point le plus élevé de la ligne parallèle à la chaîne de l'Homme, qui sépare le glacier de Tabuchet du glacier de la Brèche de la Meije. Il sera facile de le trouver sur la carte du Pelvoux publiée par le Club Alpin Français, en le plaçant un peu plus au Nord-Est, au-dessous du point coté 3,970 mèt. Si l'on redresse la chaîne parallèle à la chaîne de l'Homme depuis l'endroit coté 3,276 mèt. jusqu'à ce point, on comprendra facilement l'isolement du pic occidental de la Meije, formant cap à l'extrémité de la chaîne à laquelle il a donné son nom. Nous essayons de l'atteindre par les corridors placés sur son versant septentrional. On ne tarda pas à être forcé d'entailler des pas dans la neige, et bientôt l'inclinaison atteignit 60°, si bien qu'on était obligé d'enfoncer le bras gauche dans la neige pour conserver l'équilibre, quoique en avançant horizontalement.

Pendant 70 mèt. environ, qui demandèrent un travail considérable, tout allait assez bien, et l'on était déjà presque sûr du succès, quand la neige fit place à une glace noire, dure comme le fer, recouverte d'une légère couche de grésil, et sur laquelle les plus grandes précautions devenaient nécessaires, sous peine d'une descente générale sur les glaciers de la Brèche de la Meije. Avec un peu d'énergie, on pouvait encore conserver de l'espoir, lorsque le chef d'attaque Tournier donna le signal d'arrêt. Il devenait impossible de tailler des pas dans la glace; la couche était tellement mince que l'on rencontrait immédiatement le roc. Plus loin des plaques de rochers émergeaient d'une glace brillante et noirâtre. Il restait encore à faire plus des deux tiers du parcours total. De l'aveu commun, on dut battre en retraite avec la plus grande prudence : à midi, l'on était de retour à l'Hôtel de l'Aigle.

J'avoue que, devant cette défaite, je perdis tout espoir de réussite, au moins pour cette campagne. Personne encore n'avait été si près du but, et un seul résultat était

Digitized by Google

acquis : la certitude complète d'atteindre le sommet, une fois qu'on aurait pu arriver à la dépression orientale du pic.

Voici, en peu de mots, quelle fut la conclusion unanime du procès-verbal de cette première tentative, signé de nous tous : « Les corridors ne peuvent avoir quelque chance d'être franchis que par un hasard exceptionnel, et seulement pendant la période d'hiver. A tout autre moment, ce passage est formé de glace noire parsemée de grésil, où la neige ne peut généralement pas se maintenir, ni par conséquent se consolider. Nous pensons également que, si ces difficultés parvenaient à être vaincues, les rochers à pic ne présenteraient pas par eux-mêmes d'obstacles sérieux. »

J'ajouterai toutefois que, si, pendant l'hiver, les corridors peuvent être regardés relativement comme plus praticables, les rochers du pic sont trop escarpés pour qu'il soit raisonnable de songer à les escalader par la neige ou le verglas.

Il ne nous restait plus, sur ce versant, qu'à tenter l'ascension par la crête, ce qui nous avait toujours semblé pour le moins problématique.

Le brouillard, qui s'était élevé vers 10 h., nous laisse voir un panorama splendide, mais restreint ; nous le contemplons en nous reposant, pendant que Simond François prépare sa cuisine. Du côté du Nord-Est, au premier plan, bien au-dessous de nous, le pic de l'Homme, dominé par le Bec de l'Homme, derrière lequel se dressent le Goléon, les Trois-Évêchés, le Galibier, au pied duquel nous apercevons la vallée de la Guisanne, avec le Lautaret et la route de Briançon; avec notre longue-vue, nous la voyons se perdre de loin en loin sous ses tunnels, qui, pour nous, sont indiqués par de petits points noirs à peine perceptibles. Au fond, les Alpes italiennes, et enfin le Mont-Blanc et le massif du Grand-Combin. Au Sud, le sommet de Roche-Faurio

Digitized by Google

apparaît entre le pic de Neige (appelé ainsi *sans doute* sur les cartes parce qu'il est noir comme de l'ébène au moins du côté Nord) et le nœud formé par la jonction de la chaîne de la Meije avec celle de l'Homme (coté 3,880 mèt. sur les mêmes cartes). Un peu plus à l'Ouest, la chaîne magnifique de la Meije.

Après le dîner, qui fut silencieux, ce qui arrive toujours après une défaite, je profitai du beau temps pour prendre quelques clichés photographiques. Bien m'en prit de me hâter; car le ciel ne tarda pas à se couvrir de *cumulus*. Pendant qu'un vent violent du Nord s'élevait, nous montâmes au sommet de notre rocher pour voir si nos porteurs n'arrivaient pas. En attendant, nous y construisîmes une grande pyramide commémorative de notre séjour, et je relevai la flore complète de la localité; elle se compose de trois plantes réfugiées dans les fentes des rochers : *Eritrichium nanum* Schrader (*Myosotis nana* Villars), en belles fleurs : *Saxifraga bryoides* Linné, et *Grimmia apocarpa* Hedwig, variété *alpicola* Schwartz; l'une stérile, l'autre atrophiée et à peine reconnaissable.

Je joins à mes trouvailles celle d'un gant de laine verte reconnu comme épave de mon ami Devin.

A 6 h. apparaît enfin le convoi de ravitaillement, sous la forme de Dode et d'Émile Pic. Après s'être déchargés et avoir pris à la hâte un peu de repos et quelque nourriture, ils s'en vont, promettant de revenir, le surlendemain lundi 23, nous apporter de nouvelles provisions. Il fut convenu avec Dode que, dans le cas où il ne nous trouverait pas dans la tente, nous lui laisserions une instruction sur la conduite qu'il aurait à tenir.

Le vent ne cesse de souffler avec la plus grande violence pendant toute la nuit, en se mêlant, par les secousses qu'il imprime bruyamment à la toile de notre tente, au roulement continuel des avalanches précipitées dans le glacier de l'Homme. A 7 h. du matin, le 22, il souffle encore

Digitized by Google

avec rage, faisant tourbillonner les nuages sur les glaciers inférieurs, sans parvenir à dissiper le voile épais qui nous dérobe la vue de tout ce qui nous environne. Tout projet de nouvelle entreprise nous semble donc rejeté au lendemain, lorsque Tournier propose d'aller, avec ses camarades, entailler les marches nécessaires à la future tentative par la crête, ce qui épargnera un temps précieux. Ils partent tous trois, à 9 h., me laissant seul en compagnie de M. de Castelnau, les yeux constamment fixés dans la direction de nos guides, dans l'attente d'un rayon de soleil qui nous permettra de les apercevoir.

Vers midi, le vent s'apaise ; et quelle n'est pas notre surprise de voir tout à coup, sur le sommet du pic Central, nos trois guides saluant une éclaircie de nuages par un hurrah qui parvient jusqu'à nous ! Ce pic n'avait encore été gravi que deux fois, en juin 1873, par la caravane de MM. Gardiner et Pendlebury, et, au mois de juillet de la même année, par M. Coolidge et Miss Brevoort.

Au retour des guides, c'est-à-dire à 4 h., je n'eus besoin de poser à Tournier d'autre question qu'un simple « Eh bien ? » pour recevoir la plus triste réponse : « Il ne faut pas y songer de ce côté, » répétée en chœur par ses compagnons avec un accent des plus convaincus. Cependant ils avouèrent que le brouillard n'avait pas permis de voir très-distinctement le pic pendant tout le temps qu'ils étaient restés au sommet pour construire une pyramide. Il fut décidé que l'on y remonterait le lendemain de compagnie, car nous voulions savoir nettement à quoi nous en tenir sur l'état d'impraticabilité d'ascension par le versant septentrional.

Le vent d'ouest, qui nous avait apporté les cris de nos camarades à leur arrivée au sommet, ne cessa pas de régner pendant la nuit du 22 au 23 ; le thermomètre descendit à +1°, et, vers 9 h. du soir, une pluie abondante, à laquelle succéda du grésil, se mit à tomber. A 4 h. 1/2, le

Digitized by Google

thermomètre, descendu à —8°, occasionna un réveil général sous la tente, et, à 7 h. du matin, le baromètre, qui, le 21, marquait 512^{mm}, ne nous donnait plus que 503^{mm},9. A 8 h. 1/2, le temps s'était complétement relevé. Après avoir pris quelque nourriture, nous nous mîmes en marche à 9 h. 45 min., n'emportant avec nous que les cordes, quelques vivres, l'appareil photographique, une longue-vue, les baromètres et thermomètres, et laissant dans la tente un ordre donné à Dode d'attendre notre retour; car, en cas d'insuccès, nous voulions descendre immédiatement à la Grave.

Arrivés au col des Corridors, à 11 h. 1/2, j'abandonne mon appareil photographique, après avoir pris de nouveaux clichés. Puis, tournant à droite, nous nous élevons directement vers l'échancrure placée au pied oriental du pic Central, et, traversant la *Bergschrund* à son point culminant, nous gravissons les escaliers taillés la veille par nos guides. L'inclinaison de la pente glacée ne tarde pas à s'accroître insensiblement jusqu'à environ 35°. Cette portion glacée au-dessus de la *Bergschrund* forme évidemment la suite des corridors, et elle en est même en quelque sorte un par elle-même. Aussi ne tardons-nous pas à revoir les mêmes qualités de sol que dans notre tentative à ces fameux corridors : la glace noire fait bientôt place à des surfaces rocheuses couvertes de verglas, d'où émergent quelques rugosités offrant à peine un ou deux centimètres comme point d'appui. Enfin, la pente, de plus de 70°, devient un mur glacé, que nous escaladons péniblement pour arriver à la crête, en prenant les plus grandes précautions, après 50 min. de montée depuis le col. Cette portion de la crête, large de 20 à 30 cent., est formée de rocs en décomposition recouverts de neige. D'un côté, au Nord, la pente inclinée de glace que nous venons de gravir semble étayer la muraille et l'empêcher de s'écrouler sur le glacier des Étançons, qu'elle domine tout à fait perpendiculairement. Nous la suivons pen-

Digitized by Google

dant 3 ou 4 min., en conservant l'équilibre, ayant bien soin de ne pas trop admirer la *belle nature* qui s'étale au-dessous de nous, et nous voici enfin au pied du pic Central. Il nous faut quitter les piolets, qui ne pourraient que nous embarrasser.

Avant d'entreprendre l'escalade du rocher, nous nous encourageons par une petite goutte de cognac, et nous poussons ce cri : « En avant! »

Selon l'habitude suivie en pareil cas, chacun des membres de la caravane, solidement attaché à la corde, avance isolément et successivement, de manière que, s'il venait à faire un faux pas, les autres, cramponnés aux anfractuosités du roc, puissent le retenir dans sa chute. Le seul désagrément particulier du pic Central est le peu de confiance que l'on doit avoir dans la solidité de la roche. Après avoir gravi une hauteur de 10 mèt. de rocher dans la ligne de l'arête, on traverse une petite plate-forme très-inclinée, dont la base est terminée par un à-pic de 950 mèt. (les Étançons), sur laquelle la fonte des neiges supérieures laisse tomber, pendant la plus forte chaleur de la journée, quelques gouttes d'eau qui ne tardent pas à se transformer en verglas. C'est peut-être le passage le plus difficile; n'ayant aucun point d'appui sous les pieds, on est obligé de s'accrocher des doigts dans les fentes aussi rares qu'étroites du rocher, et de faire ainsi la traversée avec le concours très-risqué des genoux; car, sur ce verglas, et avec des fentes si petites, il serait de la dernière imprudence de s'arc-bouter un peu fort. Il est évident que, en cas de glissade d'un des genoux, ce qui est inévitable, la secousse ferait nécessairement lâcher prise à la première phalange de chaque doigt sur lequel porte tout le poids du corps. Une fois sortis de ce mauvais pas, qui n'a pas plus de 4 mèt., nous nous engageons sur une sorte de corniche, d'une inclinaison de 30 à 40°, située sur le flanc méridional du pic. La largeur moyenne est de 80 cent. à 1 mèt.; son rebord, comme du reste toute

Digitized by Google

la portion supérieure du pic, surplombe la vallée des Étançons. Notre chef de file Tournier, pour débarrasser le passage ou pour nous empêcher de prendre comme point d'appui les blocs mal assurés, les précipite lui-même dans cet énorme gouffre. Rien de plus saisissant que ce spectacle. On les voyait bondir dans l'espace, et, bien longtemps après les avoir perdus de vue, on entendait un sourd grondement qui nous indiquait le temps que nous mettrions pour aller nous émietter, si nous appuyions un peu trop sur notre gauche. Enfin, à 1 h. 10, nous atteignions le sommet, sans nous en douter jusqu'au dernier moment.

Grand fut notre étonnement de voir sur le versant sud du pic Occidental un voyageur de haute taille, qui, le sac au dos, en gravissait avec peine les derniers escarpements. Avec un peu de réflexion et en songeant aux proportions, nous reconnûmes un bizarre effet de rocher; mais, de l'aveu de tous, la ressemblance était frappante, et je pus en moi-même le regarder comme le Génie malfaisant de la Meije ; car un seul coup d'œil jeté sur notre bonhomme de pierre m'avait suffi pour acquérir la certitude absolue que toute tentative dans cette direction était complétement impossible. L'arête qui nous séparait du pic Occidental formait quatre dents de scie, dont les deux premières étaient recouvertes d'un plateau de neige incliné sur le versant septentrional. Au-dessus des corridors, une échancrure profonde les séparait; on aurait pu peut-être aller jusqu'au pied de la troisième dent, en courant toutefois les plus grands dangers. Mais, arrivé là, on se trouvait devant une paroi à pic d'au moins 20 mèt., formée par un bloc de rocher gigantesque que l'on aurait pu croire placé tout exprès pour empêcher l'accès de ce côté. La quatrième dent, assez semblable à la troisième, était terminée par un à-pic d'une quarantaine de mètres, dominant l'échancrure placée à la base du grand pic.

Nous n'avions donc qu'à revenir à la Grave. Sur l'obser-

Digitized by Google

vation de Tournier, j'examinai avec soin le versant méridional, et, après avoir bien sondé avec ma lunette, il me sembla apercevoir une direction qui me parut praticable avec l'aide d'échelles, et au moyen de laquelle on pourrait peut-être atteindre un petit glacier placé sur le versant Sud-Ouest du pic; une fois ce résultat obtenu, le succès paraissait assuré. Je fis part de mes observations à Tournier; il approuva mon idée, et m'apprit que le regretté Michel Croz, la victime de l'accident du Cervin, avait tenté, seul et sans échelle, cette même escalade, et avait déclaré qu'on ne pourrait monter à la Meije que de ce côté. Il ajouta que le malheureux guide faillit perdre la vie en opérant cette descente.

Pendant l'heure de repos que nous prîmes pour soulager les sacs de leurs provisions, je fis quelques observations météorologiques dont j'espère me servir, ainsi que de celles prises en d'autres circonstances dans le cours de cette expédition, pour compléter les études que je compte faire avec soin et en plus grand nombre l'été prochain dans le même district, de manière à donner aux voyageurs des renseignements un peu plus précis sur le massif entier de la Meije.

Je ne dépeindrai point le panorama qu'un ciel assez pur nous permit d'avoir sous les yeux pendant cette heure vraiment trop courte. Les Écrins, les Rouies, l'Olan, Belledonne, les Grandes-Rousses, le Mont-Blanc, les Alpe italiennes et briançonnaises, forment la limite des points reconnaissables. J'espère, si le temps me le permet, parmi les courses que je compte entreprendre dans ce massif, recommencer cette ascension, et être en mesure d'en relever le panorama.

Avant de partir, en mettant chacun notre pierre à la pyramide que nos guides ont élevée la veille, nous remarquons des débris de bouteille provenant d'une des caravanes de 1873. Simond Léon me dit avoir trouvé la veille, sous

Digitized by Google

des pierres, un fragment de journal, assez bien conservé, car nos guides ont pu lire qu'il y était question de M. Jules Favre. Je remarquai également des papillons et des guêpes incrustés dans la neige; enfin, et c'est peut-être la chose la plus singulière, nous trouvâmes, au pied du pic, à l'endroit où nous avions laissé nos piolets, quelques crottes de chamois. Peut-être le premier qui aura eu le bonheur de monter à la Meije se trouvera-t-il, au sommet, devancé par une surprise de ce genre. Car je ne vois pas véritablement ce qui pourrait être impossible à un chamois, après ce que j'ai constaté dans cette circonstance.

A une heure commença la descente, où nous mîmes le même soin que pour la montée; après avoir repris nos piolets sur l'arête, et, au col, l'appareil photographique, nous étions à quatre heures et demie de retour au campement. Là, nous trouvâmes le père Dode seul, en compagnie d'un vieux bout de pipe en terre. Après avoir caché soigneusement le reste de la provision de bois si péniblement hissée, on plia la tente et chacun refit sa charge.

A cinq heures un quart, nous disions adieu à notre rocher. Cette fois on longea la base de la chaîne de l'Homme, où, à cause de l'heure avancée du jour, il y avait moins de chance de recevoir des pierres. Le rebord du glacier de Tabuchet s'applique exactement, en formant un cycle divergent, contre les parois du rocher. Ce phénomène doit être attribué à la forte déclivité du glacier[1] qui entraîne immédiatement dans sa partie inférieure les débris de rochers qui tombent pendant le jour, ce qui forme les grandes moraines latérales-terminales, si je puis m'exprimer ainsi, dont j'ai parlé plus haut dans le récit de l'ascension au rocher de l'Aigle, avant d'entrer sur le glacier, et empêche, par le fait, la formation de toute moraine latérale.

[1] De la Grave, le glacier de Tabuchet, grâce à la raideur de sa pente, réveille l'idée d'une gigantesque cataracte de glace.

Digitized by Google

Le plus grand désagrément de cette descente assez rapide résultait de la présence fréquente de la glace noire, qui nous forçait à tailler souvent des pas. A quelques mètres plus loin, là où régnaient les crevasses latérales, le glacier, ne subissant pas l'effet réflectif de la chaleur du rocher, restait au contraire couvert de neige. Il est juste de faire participer aussi à la formation de la glace noire sur les bords l'existence fréquente de petits écoulements d'eau provenant de la fonte des neiges de la crête de l'Homme. De temps en temps la descente s'opère brusquement, en pénétrant dans des crevasses qui barrent le bord même du glacier, d'où l'on sort en faisant le moins de bruit possible, de crainte de déterminer la chute de ponts de neige et de séracs qui vous menacent. Enfin nous avons quitté le glacier, la moraine est franchie, et, pendant que nous dégringolons lestement sur la dernière côte, qui nous avait paru si fastidieuse à la montée, nous sommes surpris par la nuit; le ciel très-couvert nous dérobe les étoiles, et nous sommes obligés de recourir à la lanterne. Tandis que nous la préparons, tout en nous reposant autour de la petite fontaine déjà signalée lors de la montée, je lance quelques fusées avec ma sarbacane. Cet instrument léger et portatif, en forme de canne qui se dévisse en deux pièces, peut rendre dans la montagne des services importants. L'explosion de la cartouche, *métallique,* et par conséquent facile à conserver, produit une ligne lumineuse *continue* de 80 à 100 mèt., visible de fort loin, et finit par l'explosion d'une petite bombe[1]. J'avais montré l'instrument à M. Juge avant notre départ; c'est à ce procédé que nous dûmes, à 9 h. 25 en arrivant à la Grave, un souper bien chaud et tout préparé. Mais... — car il y a toujours un *mais* dans les choses de ce monde, — nous eûmes le malheur de trouver le village envahi par une compagnie de chasseurs à pied qui allait

[1] Le prix de l'instrument est de 20 francs; chaque cartouche revient à 10 centimes.

Digitized by Google

de Briançon à Grenoble, ce qui nous était bien égal, — et tous les lits de l'hôtel Juge occupés par messieurs les officiers. Il fallut donc tout simplement nous étendre sur le foin de la grange, avec la perspective, s'il faisait beau, de passer le lendemain la Brèche de la Meije, pour jeter un coup d'œil d'examen sur notre fameux pic, en attendant la confection des échelles nécessaires pour tenter, l'année prochaine, l'escalade par les Étançons.

Le lendemain, à 5 h., le père Juge vint nous tirer les pieds pour nous prévenir que nos lits étaient libérés du service militaire et à notre disposition. M. de Castelnau, dans un beau rêve, je n'en doute pas, émit l'avis qu'on était bien mieux là et qu'on le laissât tranquille. J'avoue à ma honte que je me trouvai bien mieux entre deux draps, et si mon cher camarade n'était venu, — à 9 h., — me faire dire à mon tour « de me laisser tranquille », je crois que, dans ce bon lit, j'aurais suivi en rêve, jusqu'à Grenoble, les étapes du capitaine qui m'y avait précédé.

Ma fainéantise heureusement n'a aucunement nui à nos projets. Le ciel est couvert; il pleuvotte de temps en temps. Après avoir fait une promenade jusqu'aux glaciers de la Meije, je reviens développer mes épreuves photographiques, travail où la lanterne de M. Millot, avec ses vitres de corne, me rend encore le plus grand service. Le soir, nous avons le plaisir de causer avec notre honoré collègue M. Édouard Rochas, qui vient de faire l'ascension du Pelvoux et de tenter celle des Écrins avec Gaspard de Saint-Christophe.

Le lendemain mercredi 25, réveil à 4 h., pour admirer la musique de la pluie qui tombe à flots. Malgré tout, on fait les préparatifs, et on se tient prêt à toute éventualité. La tente, avec le gros du matériel de campement, est confiée à M. Juge, qui la renverra à Grenoble. Ce n'est qu'à 8 h. que, malgré de nombreux nuages, le temps semblant vouloir se remettre au beau, nous partons pour la Brèche, mon camarade, nos trois guides et moi. Je ne décrirai pas cette

Digitized by Google



Pic occidental de la Meije. Vue prise de la grande crevasse au-dessous de la Brèche du côté de la Grave. Fac-simile d'un dessin de M. Guigues, d'après une photographie de M. Georges Devin.

Digitized by Google

course racontée par M. Whymper qui a découvert le chemin de ce col, et faite assez souvent depuis lui. Qu'il me soit permis seulement d'insister sur la fréquence des avalanches de rochers et de glaces, balayant à tous moments un des points déjà franchis, ou un de ceux qui restent à escalader. Plusieurs fois, dans cette ascension, des avalanches sont passées à quelques pas de nous, et même, en traversant la base du glacier de la Brèche, notre caravane a été enveloppée de débris de glace tournoyant au milieu de nous, au-dessus de nos têtes, roulant à nos pieds, aussi serrés qu'une grêle de mitraille; de l'aveu de tous, c'est par le plus grand des hasards que personne n'a été sérieusement atteint. Je m'appliquai, pendant la montée, à tirer le plus de clichés possible des différents aspects sous lesquels se présentait notre Meije. A 2 h. 1/2, nous sortions des rochers, et, à 3 h. 1/2, nous étions au sommet. De ce côté, le pic Occidental est composé essentiellement de rochers presque sans neige. La crête qui le joint au col forme deux espèces de dents, dont la plus basse devrait être contournée à l'aide d'un assez grand nombre de scellements de barres de fer dans le rocher. L'ascension ne pourrait avoir lieu que sur le versant septentrional, quand la crête serait impraticable. Une fois arrivé à la dépression formée entre la seconde dent et le pic principal, qui domine le petit glacier dont j'ai parlé à propos de la tentative de Michel Croz sur le versant méridional, on pourrait probablement atteindre le sommet, en appuyant un peu sur la droite. Ce projet, quoique fortement patronné par le guide Alexandre Pic, de la Grave, nous parut à tous aussi hasardeux qu'onéreux[1].

Pendant le temps de notre ascension, le ciel s'était presque complétement dégagé. Aussi, quel ne fut pas notre

[1] Pour se rendre mieux compte de toutes ces descriptions, on pourra consulter avec profit les planches 8, 10 et 12 de l'ouvrage de M. Bonney, intitulé : *Outline Sketches in the Alps of Dauphiné*. London, 1865, 1 vol. in-4°.

Digitized by Google

étonnement, à notre arrivée à la Brèche, de voir la vallée des Étançons et toutes les montagnes environnantes couvertes de nuages noirs et orageux! Le brave Tournier me dit que nous risquions fort d'être surpris par la nuit dans cette vallée si connue pour ses moraines interminables et ses abondants débris de rochers semés de toutes parts presque jusqu'à la Bérarde[1], et me fit comprendre très-poliment que j'avais fait perdre du temps en prenant mes photographies. A 6 h., comme nous venions d'entrer sur le glacier des Étançons, qui est très-facile, et que, profitant de la halte nécessitée par le repliage de la corde devenue pour nous un embarras, nous prenions quelque nourriture, je demandai à Tournier, qui avait franchi la Brèche en sens inverse un mois auparavant avec M. Devin, combien de temps il nous fallait encore pour atteindre la Bérarde. Il me répondit : « Trois heures, à bien marcher; et, de nuit, quatre heures, avec la lanterne. » Comme j'avais été un peu piqué par le reproche indirect d'être cause du retard, je fis le pari d'arriver en deux heures, malgré la nuit. Nous voici, à 6 h. 1/2, sac au dos, bondissant comme des chamois dans la neige, à travers les moraines, pataugeant en plein lit de ruisseau pour aller plus directement. Mais, par malheur, la nuit arrive, favorisée par un ciel toujours chargé de nuages. Pourtant, moi qui ai la lanterne dans mon sac, je ne veux pas qu'on perde de temps à la monter et à l'allumer.

Nous nous heurtons les uns contre les autres, buttant contre les blocs de rocher, tombant dans des trous. Enfin, Simon Léon trouve par hasard un petit sentier, et, quelques minutes après, rouges et essoufflés, nous entrions comme des fous dans la cabane du père Rodier, l'aubergiste de la Bérarde. Je tire ma montre; il était 8 h. 1/4 : nous

[1] Voir la description du passage de la Meije et de la vallée des Étançons dans Whymper, *Escalades dans les Alpes*, pag. 206 et suivantes. Traduction d'Adolphe Joanne. Paris, Hachette et C^ie^.

Digitized by Google

n'avions mis que 1 h. 45 min.; j'avais gagné mon pari, et tous mes compagnons, étant arrivés en même temps que moi, avaient le droit de partager l'honneur de cette victoire.

Après avoir absorbé une soupe au lait et aux pommes de terre, seul confort de l'établissement, nous montons nous nicher dans le foin de la grange. Le lendemain 26, à 4 h. du matin, n'ayant plus rien à faire, pour cette année, à la Meije, et en ayant assez de quatre mois et demi de voyages et de campements, pendant lesquels, à un intervalle de trois semaines, j'avais eu à subir 56 degrés de chaleur à l'ombre au Chott Melrir'h, au Sud de Biskra (Algérie), et la température un peu plus fraîche de certaine nuit au rocher de l'Aigle, au pied de la Meije, je dis adieu à mes compagnons, pour prendre, le soir même, à Bourg-d'Oisans, en compagnie de Simond François, la voiture de Grenoble.

M. de Castelnau, secondé par ses guides Alexandre Tournier et Simond Léon, fit, le 27, l'ascension complète des Écrins par un temps magnifique, et, le 30 et le 31, il revenait à Saint-Christophe, en franchissant le col du Sellar et celui de la Muande.

H. Duhamel,
membre du Club Alpin Français
(section de l'Isère).

Digitized by Google

XIX

LE DAUPHINÉ

COURSES ET PHOTOGRAPHIES

A la réunion de la section de Paris qui a eu lieu le jeudi 9 décembre 1875, M. Georges Devin a rendu compte de quelques courses qu'il a faites dans le Dauphiné du 24 juin au 4 juillet 1875. Poursuivi par un temps affreux, et moins heureux que l'année précédente, il n'a pu réussir aucune des ascensions qu'il a tentées. Il a seulement fait le tour des massifs de la Meije et du Pelvoux par les trois cols de la Roche-Faurio, entre la Grave et Vallouise ; du Sélé, entre Vallouise et la Bérarde ; et de la Brèche de la Meije entre la Bérarde et la Grave. Le passage du col de la Roche-Faurio, qui n'avait encore été fait qu'une fois, offrit, à cause de la neige et du brouillard, de sérieuses difficultés ; mais ceux du Sélé et de la Brèche de la Meije n'en présentèrent aucune.

M. Georges Devin, à son retour à Grenoble, avait adressé la lettre suivante au rédacteur en chef de l'*Impartial dauphinois* :

Grenoble, juillet 1875.

A M. J. Maisonville, membre du Club Alpin Français.

Mon cher collègue,

Vous m'avez accueilli si obligeamment à mon arrivée à Grenoble que je ne veux pas manquer, avant mon départ, si peu de minutes que j'aie à moi, de vous rendre un compte sommaire de mon voyage.

Digitized by Google

Malheureusement, le mauvais temps a contrarié et même empêché l'exécution de presque tous mes projets. Venu en Dauphiné pour faire l'ascension de la Meije et pour explorer, en en prenant des vues photographiques, le massif du Pelvoux, je n'ai pu gravir la Meije, j'ai à peine exploré les environs du Pelvoux, et je ne rapporte pas la moitié des vues que je comptais prendre.

Arrivé à la Grave le mercredi soir 23 juin, j'espérais partir le lendemain pour la Meije. Pendant deux jours, je n'ai pu que gravir par la pluie un sommet voisin, le Peyrou, d'où je n'ai pas même réussi à entrevoir l'ennemi que dérobait le brouillard. Pour laisser au beau temps tout loisir de revenir à la Grave, j'ai quitté la place, et, pendant six jours, je me suis mis en tournée du côté du Pelvoux. Le 26, j'ai passé, après avoir couché dans une baraque près des chalets de l'Alpe dans la vallée des Arsines, le col de la Roche-Faurio, qui conduit de la Plate des Agneaux au glacier Blanc. Ce col n'avait encore été franchi qu'une fois. La neige nouvelle et le brouillard nous ont rendu l'ascension longue, pénible et même dangereuse. Nous passâmes la nuit au rocher dit *hôtel Tuckett*. Le lendemain, profitant d'un jour de beau temps, je suis remonté explorer le Glacier Blanc, et je suis redescendu jusqu'à Vallouise pour dormir dans un lit. Le 28, malgré une pluie battante, je suis allé au Glacier Noir, mais sans autre résultat que de m'y faire mouiller et de revenir, tout trempé, coucher sur les flancs du Pelvoux au rocher dit *Cabane des bergers de Provence*.

Le 29, j'ai entrepris l'ascension du Pelvoux; mais j'avais fait la faute de prendre, outre mes excellents guides de Chamonix (Alexandre Tournier et Henri Devouassoud), un guide du pays qui paraît ne connaître qu'un chemin, quelque temps qu'il fasse, et qui, par ce temps de neige, nous a conduits à quelque distance du sommet, au pied d'avalanches menaçantes qu'il eût été imprudent d'affronter: nous retournâmes en arrière et nous regagnâmes notre rocher.

Le 30, nous passâmes le col du Sélé, qui peut être comparé aux plus beaux de la Suisse, et nous vînmes coucher sur la paille à la Bérarde. Le 1er juillet, partis de la Bérarde, nous traversâmes la Brèche de la Meije et revînmes à la Grave.

J'employai la journée du lendemain à développer les vues photographiques que j'avais prises tant bien que mal — mal plutôt que bien — dans les journées précédentes, et, le 3, malgré une nuit affreuse, le soleil paraissant le matin vouloir se montrer, je partis avec une tente et des provisions, pour bivouaquer au pied de la Meije. J'étais résolu à passer au besoin quatre jours sur le glacier;

Digitized by Google

La Pointe des Écrins, 4,103 mètres.

Le Col des Écrins.



LA POINTE OU BARRE DES ÉCRINS ET LE COL DES ÉCRINS
D'après une photographie de M. Georges Devin, prise du milieu du glacier de l'Encula.

Le Pic de la Pyramide, 3,938 mètres.

Le Pelvoux, 3,954 mètres.



LE PELVOUX ET LA CHAINE A L'OUEST DU PELVOUX
D'après une photographie de M. Georges Devin, prise de la rive gauche du Glacier Blanc.

Imp. Goupil et Cie. *Photoglyptie Goupil et Cie.*

Digitized by Google

Digitized by Google

mais, dès notre arrivée au lieu du campement, la neige commença à tomber. Je renvoyai cependant les porteurs; nous fîmes à grand'-peine un emplacement pour la tente, que nous installâmes et où nous entrâmes, trempés jusqu'aux os. Mais la neige ne cessa de tomber ni la journée, ni la nuit; le lendemain matin, il y en avait plus de 50 centimètres, et elle tombait toujours en abondance; le brouillard enveloppait tout autour de nous; je jugeai que toute persévérance serait inutile, et que, même par le beau temps, les tentatives d'ascension à la Meije ne pourraient être utiles et sérieuses avant une huitaine de jours; je ne pouvais attendre aussi longtemps. Nous battîmes donc en retraite, sans pouvoir emporter notre tente, qui commençait à s'enterrer sous la neige, et bien heureux de nous échapper nous-mêmes.

Je revins donc à la Grave, où je donnai l'ordre d'aller chercher ma tente dès que le temps le permettrait; et maintenant je repars pour Paris, désolé d'avoir, en pure perte, dépensé tant de peine et d'argent, et laissant à de plus favorisés l'honneur de monter les premiers à la Meije. Je crois en conscience avoir fait ce que permettaient les circonstances et pouvoir sans remords abandonner mes projets.

Croyez-moi, mon cher collègue, votre bien dévoué.

Georges Devin.

Bien que le voyage de M. G. Devin n'ait pas eu les résultats qu'on pouvait en espérer, nous devons cependant en faire mention. Toutes les courses entreprises dans le Dauphiné ont droit à notre intérêt. De plus, M. G. Devin a donné un excellent exemple, en prenant dans ses excursions de nombreuses vues photographiques. Enfin, il avait formé le projet honorable de gravir une des plus illustres des montagnes encore vierges : la Meije.

I. — Le Dauphiné commence à être exploré par les Français. Les Anglais et les Italiens ne sont plus les seuls à parcourir ses glaciers et à escalader ses sommets. Cette année même, divers membres de notre club y ont fait plusieurs voyages intéressants. Mais, nous devons l'avouer, nous restons encore bien loin des Anglais. Nous n'avons

Digitized by Google

rien fait de comparable aux exploits des Coolidge et des Pendlebury. Il faut nous piquer d'honneur. Le Dauphiné est notre bien. C'est à nous d'en découvrir et d'en faire connaître les beautés.

II. — Un de nos premiers soins doit être de photographier ses principaux sites, et de faire, pour ainsi dire, le portrait de ses montagnes et de ses glaciers comme on l'a fait si bien et depuis si longtemps pour la Suisse et la Savoie. Les collections qui existent déjà, si intéressantes qu'elles soient, sont insuffisantes. Elles ne donnent que les vallées et les petites montagnes. Il nous faut la neige et les rochers. Il faut que tous nos touristes rapportent de leurs excursions des albums de vues nouvelles. L'exemple de M. G. Devin doit être suivi par tous; et, il se plaît lui-même à le reconnaître, il sera facilement surpassé. M. G. Devin n'avait jamais fait de photographie avant de partir cette année pour le Dauphiné. A peine quelques heures d'essais et de conseils lui ont suffi, grâce à la simplicité des appareils au collodion sec, pour s'improviser en voyage, non pas artiste, mais touriste-photographe. Sans doute, les vues qu'il a rapportées ne feraient pas la fortune d'un marchand; mais elles sont précieuses pour un alpiniste. Les plus intéressantes ont été tirées sur verre par les soins habiles et désintéressés de notre collègue M. Lamy et projetées à l'aide de la lumière électrique dans notre réunion du 9 décembre. Nous croyons rendre service à nos lecteurs en leur montrant, par quelques spécimens, tout le parti qu'ils peuvent tirer en voyage de la photographie.

La vue de la Pointe et du col des Écrins, prise du milieu du glacier de l'Encula, que nous reproduisons en photoglyptie, donne l'aspect véritable de la plus haute montagne du Dauphiné, qu'on ne connaissait encore que par des dessins imparfaits. Quels que soient les défauts de cette photographie, malgré une vapeur qui voile le sommet, nous

Digitized by Google

Crête de l'Encula. Barre des Écrins.



LES ÉCRINS ET LA CRÊTE DE L'ENCULA A L'EST DES ÉCRINS.

Vue prise du Glacier Blanc à sa jonction avec le glacier de l'Encula. Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Émile Guigues, d'après une photographie de M Georges Devin.

Digitized by Google

reconnaissons distinctement les pentes de neige tourmentées de la partie inférieure de la montagne, la grande Bergschrund et le mur de glace triangulaire qui s'élève de la Bergschrund au sommet. La gravure de la page précédente donne une vue d'ensemble de la crête de l'Encula et de la Barre des Écrins.

Les Écrins



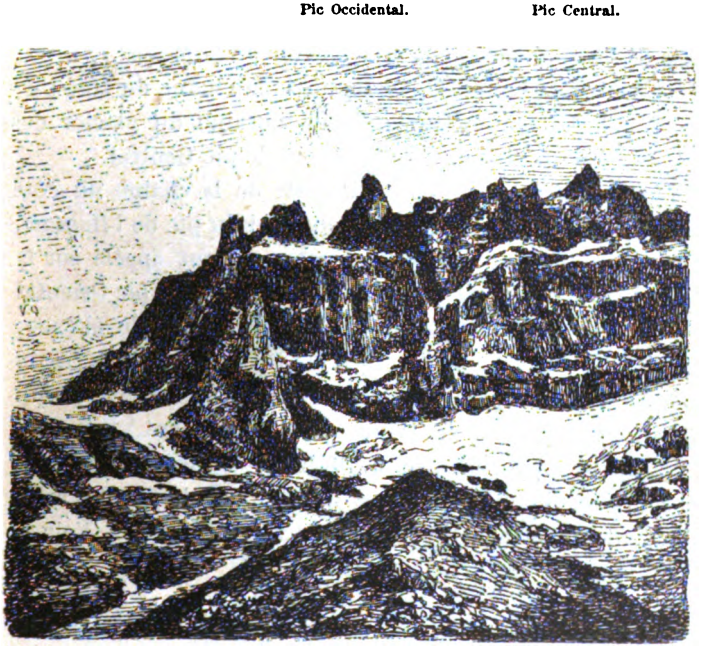
Vue prise de la Brèche de la Meije dans la direction du S.-S.-E. Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Émile Guigues, d'après une photographie de M. Georges Devin.

Nous reproduisons également en photoglyptie une vue du versant septentrional du Pelvoux et des montagnes à l'Ouest du Pelvoux, prise de la rive gauche du Glacier Blanc. On y distingue nettement les parois si rapides et les arêtes si accidentées de cette chaîne mal connue. Des vues de ce genre, montrant sur toutes leurs faces les différents groupes

Digitized by Google

de montagnes, permettront seules de déterminer le relief véritable du massif principal du Dauphiné, de fixer l'identité des différents pics, et de réparer ou de combler les erreurs ou lacunes de la feuille 189 de la carte française.

Enfin le dessin de la page 340 reproduit une vue prise de la Brèche de la Meije, vers le Sud-Est, dans la direction



La Meije, vue prise d'une moraine du glacier des Étançons. Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Guigues, d'après une photographie de M. Georges Devin.

des Écrins. Nous laissons à la sagacité de nos lecteurs et des touristes futurs le soin de nommer les sommets et les cols que l'on découvre de ce point.

III. — Nous ne nous étendrons pas sur la tentative faite par M. Georges Devin pour gravir la Meije. Après une nuit pénible passée sur le glacier, menacé, s'il n'eût pas déguerpi,

Digitized by Google

de voir sa tente disparaître sous la neige, il n'eut pas même la consolation d'apercevoir, dans une éclaircie, la montagne dont il s'était approché. Quelques semaines plus tard, M. Duhamel, favorisé par un temps meilleur, fit une tentative plus sérieuse, et, s'il ne gravit pas encore la pointe occidentale de la Meije, il réussit du moins la troisième ascension du pic Central. (Voir l'article précédent.)

Nous empruntons seulement aux vues rapportées par M. G. Devin deux profils de la chaîne de la Meije[1].

Le premier donne la silhouette de la chaîne du côté méridional. La vue est prise d'une moraine du glacier des Étançons. On distingue sur la droite le pic Central.

Le deuxième donne la silhouette de la chaîne du côté septentrional. La vue est prise du pied du pic de l'Homme, sur le glacier de Tabuchet, improprement appelé sur la carte *glacier de la Meije*. Elle ne donne pas le pic Oriental qu'on ne découvre que du plateau supérieur du glacier; mais elle donne, à droite, la crête Rocheuse, dite *le Serret du Savon,* qui sépare le glacier de Tabuchet du glacier qui descend de la Brèche. (Voir l'article précédent.) Une photographie rapportée par M. Duhamel et prise d'un point beaucoup plus élevé permet de voir de plus près l'arête septentrionale avec les pics Central et Oriental. (Voir la photoglyptie de l'article précédent.)

[1] « Je me suis servi, dit M. Georges Devin, de l'appareil de M. Bisson. C'est également M. Bisson qui a préparé mes plaques. L'appareil, bien que d'un prix trop élevé, est très-supérieur pour les grandes courses aux autres systèmes que je connais. Il s'installe rapidement et sa solidité ne laisse presque rien à désirer. Le pied, surtout, est excellent.

« Mais bien des progrès restent à réaliser. Les cadres antérieur et postérieur de la chambre obscure sont trop lourds. Les châssis ne sont pas assez soignés. L'écran qui recouvre la plaque ne ferme pas toujours hermétiquement. Chaque châssis devrait porter double plaque, pour permettre de prendre chaque jour deux fois plus de vues sans augmenter le nombre des châssis. Il faudrait trouver un procédé commode pour renfermer et porter, réuni ou divisé, l'appareil avec les châssis, et au

Digitized by Google

Pic Central

Pic Occidental

Contre-fort du Pic de l'Homme



LA CHAINE DE LA MEIJE

d'après une photographie de Mr Georges DEVIN
prise du pied du Pic de l'Homme

Imp Lith Goulland Bte

Digitized by Google

Digitized by Google

Espérons que notre prochain *Annuaire* contiendra encore des vues plus intéressantes de cette montagne rebelle ; et, si elle doit être vaincue, souhaitons que les membres de notre club n'en laissent pas l'honneur à des étrangers.

besoin, les plaques de rechange. J'ai dû prendre un homme de supplément, quand j'emportais des plaques de rechange pour plusieurs jours, rien que pour porter mon appareil photographique. Je pense qu'on simplifierait facilement tout ce bagage.

« Je m'étais imaginé que je pourrais chaque soir, sous la tente, ou même à la belle étoile, révéler les épreuves prises pendant la journée. J'ai dû y renoncer. On n'est jamais bien installé que chez soi ou dans un hôtel confortable. On risque de tout gâter en faisant un laboratoire d'un creux de rocher, sans compter qu'après une journée de marche pénible la nuit n'est jamais trop longue. Je ne conseillerais donc pas de se charger d'ustensiles et d'ingrédients pour révéler. Il n'est pas absolument nécessaire de savoir immédiatement quelles vues ont bien réussi. Il importe surtout d'avoir peu de bagage.

« A mon retour, j'ai remis mes clichés à notre obligeant collègue M. Lamy, qui les a fixés, vernis et tirés sur papier. Si quelques-uns ont donné des résultats satisfaisants, c'est à lui que je le dois. Il les a sauvés. . . . . »

Digitized by Google

XX

ASCENSIONS DU PELVOUX

Interpone tuis interdum gaudia curis.
OVIDE.

I

L'ascension du Mont-Pelvoux avait été projetée à Lyon par MM. Benoist (Adolphe), Benoist (Raphaël), Montaland et Sestier, de la section lyonnaise du Club Alpin, Marcel de Certeau, élève de rhétorique au lycée de Lyon, et Paul Guillemin, maître-répétiteur au même Lycée, ces deux derniers membres de la sous-section de Briançon.

Les quatre membres de la section de Lyon, après avoir assisté, au Mont-Cenis, à la fête internationale offerte par le Club Alpin Italien au Club Alpin Français (V. le premier article de cet Annuaire), et escaladé ensuite Roche-Melon et le Viso, m'envoyèrent à Briançon, où je les attendais avec de Certeau, une dépêche qui ne mit guère plus de 24 h. pour venir de Guillestre; et, le lundi 23 août 1875, nous nous trouvions tous réunis dans la soirée à Vallouise, chez Jules Gauthier, hôtel du Mont-Pelvoux. Le mardi, à 10 h., les guides Engilberge et Gauthier (Jean) arrivèrent des Claux avec un cheval, sur lequel notre hôte, toujours attentif, chargea sept couvertures, nos sacs, un caisson de vivres, et une outre en peau de chèvre contenant 24 litres de vin.

Digitized by Google

A 1 h., nous quittons Ville-Vallouise, accompagnés par les bénédictions des habitants et par une pluie fine qui ne nous dit rien qui vaille. Aux Claux, nous passons sur la rive droite du torrent pour monter à Ailefroide ; le sentier, d'abord rude et pierreux, devient charmant; des massifs de trembles, de frênes, de grands mélèzes, l'ombragent profondément, et le gai murmure des eaux nous accompagne. A travers le feuillage, nous ne perdons pas de vue l'imposante ossature du Petit-Pelvoux qui nous domine et nous écrase ; nous descendons pour admirer les gorges profondes et sauvages au fond desquelles le torrent roule ses eaux furieuses.

A 2 h 45 min., nous entrons dans la vallée de Celse-Nière, après avoir dépassé les chalets d'Ailefroide. Les rochers efflanqués et arides du Pelvoux dominent la rive gauche de la Nière, tandis que les yeux se reposent doucement sur la fraîche forêt de Claphouse que sillonnent deux grandes cascades. Le chemin serpente à travers des blocs de gneiss et de granit vert et rose. Quand nous arrivons à la hauteur du gîte où nous devons passer la nuit, c'est-à-dire à 15 min. environ de la grotte, le cheval s'arrête devant une moraine infranchissable pour lui; chargés à notre tour comme des mulets, nous pénétrons à 5 h. dans la grotte des bergers provençaux, à 2,229 mèt. d'altitude, d'après Tuckett. Un immense rocher de gneiss, éboulé mais solide, présente, sur la face qui regarde le Sud-Est, une anfractuosité qu'on a entourée d'un mur en pierres sèches. L'intérieur du refuge a été bordé de pierres, de façon à dessiner un emplacement rectangulaire, aplani, que les bergers recouvrent de paille, et qui peut recevoir six ou sept personnes. Le rocher est solide, bien abrité, le bois est abondant, et une petite source (8°) coule un peu plus haut.

Au moment où nous arrivons, les bergers sont à l'Échauda; nous sommes donc les maîtres et seigneurs du gîte, attendu qu'à la porte... il n'y a pas de porte. Sur la ter-

Digitized by Google

rasse extérieure, on installe le campement autour d'un feu ; puis, nous dînons assez tristement, malgré les flammes de Bengale de Montaland, car le ciel est entièrement voilé. Roulés dans des couvertures, nos amis de Lyon dans leurs plaids, nous regardons la nuit descendre triste comme une ballade écossaise. Vers minuit, la lune apparaît un instant, mouillée, menaçante; enfin, à 2 h., une pluie torrentielle vient nous interdire toute tentative de départ. Le jour venu, MM. Montaland, Sestier et Benoist (Adolphe), découragés et malades, repartent pour Ville-Vallouise, chargés de nous envoyer des provisions ; MM. Benoist (Raphaël) et de Certeau restent seuls avec moi, décidés à attendre le beau temps ; puis, profitant d'une éclaircie, nous partons pour le col du Sélé, en nous maintenant sur les hauteurs de la rive gauche, à travers une abominable moraine.

La branche terminale du glacier du Sélé présente, sur une longueur de 3 kil., une courbe gracieuse, peu inclinée, sur laquelle les dames pourraient aller se promener en toute sécurité. Le glacier est partout à découvert jusqu'à la base de l'Ailefroide, et l'on peut étudier sans danger les crevasses, les puits profonds, aux tranches de glace bleue bien stratifiée, transparente à une grande profondeur.

Arrivés au pied du cirque majestueux des glaciers de l'Ailefroide, nous tournons à gauche, en évitant une série de *Bergschrunds;* de ce point, le glacier est recouvert jusqu'au col d'un névé qui peut cacher des abîmes. Vers 4 h., nous approchons du col du Sélé (3,302 mèt.) ; mais la pluie nous oblige à battre en retraite; nous rentrons par la rive droite du glacier, sans rencontrer de passages accidentés, si ce n'est vers le Rotoire du Sélé. Le Rotoire est un gros monticule de glace, traversé, dans sa partie inférieure, par un tunnel, dans lequel le torrent s'engouffre en sortant du glacier, après avoir formé une puissante cascade. Le Rotoire est donc un pont naturel qui nous permet de repasser sur la rive gauche, et de voir de près l'ou-

Digitized by Google

verture de la galerie qui compte environ 10 mèt. de largeur sur 7 à 8 de hauteur. La Nière sort assez pacifiquement de son antre, après un long et mystérieux voyage.

Près du Rotoire, nous pouvons nous abriter sous des rochers entassés les uns sur les autres, dans les positions les plus bizarres; une pluie violente nous y retient longtemps, une de ces belles pluies accompagnées de grandes rafales, aux mugissements sauvages, dont la grandeur étonne et tient l'esprit en éveil. Enfin, nous regagnons la grotte. De Certeau arrive le premier, pénètre tête baissée, et ressort vivement en poussant des imprécations que Corneille n'eût pas volontiers placées dans la bouche de Camille. Un troupeau de quatorze chèvres fuyant l'orage s'est installé dans le refuge et a tout saccagé, crie Marcel. Après examen, les dégâts sont peu considérables; nos sacs étant fermés, ces maudites bêtes n'ont pu manger qu'une livre de sucre et rééditer, sans aucun souci des convenances, une scène bien connue des *Plaideurs*. Nous chassons le troupeau, en retenant une toute petite chèvre qui soupa avec nous de fort bon appétit, et s'apprivoisa de telle sorte que, une fois détachée, elle resta là, nous regardant curieusement du haut d'une pierre; elle finit par nous rejoindre sur la paille et par s'endormir, mais non sans faire de fréquentes promenades sur ses compagnons endormis.

La nuit vint toute resplendissante d'étoiles et de douces clartés; vers minuit, la lune se leva, et, à 2 h., nous faisions le café. Benoist et moi nous réglons nos montres; chacun de nous a en main un crayon et un cahier, et fera son compte-rendu spécial; j'ai en poche ma boussole de géologue pour relever les pentes principales, car il entre dans nos intentions de décrire, avec une exactitude minutieuse, toutes les phases de la montée. Munis de deux sacs de vivres, de bons piolets et d'une corde longue de 25 mèt., nous commençons l'escalade à 3 h. précises.

3 h. du matin. Au sortir de la grotte, nous montons en

Digitized by Google

obliquant à droite, et nous traversons à 3 h. 15 min. le torrent de Prouaret; à 3 h. 35 min., le sentier s'efface et disparaît dans des éboulis qui nous mènent directement au rocher de la Grande-Tête. — 4 h. Nous atteignons la Lauzière, source fraîche et volumineuse, aux eaux douces ; puis nous repassons le Prouaret, dont nous remontons la rive droite. A 4 h. 25 min., le jour paraît : une belle lumière orangée éclaire tous les sommets, au moment où une corniche étroite vient réclamer toute notre attention.

4 h. Rocher de la Grand'-Gave. La pente, devenue plus roide, nous oblige à décrire des lacets, sans trop nous écarter du torrent. Derrière nous, le Viso est en vue. A 5 h. 30 min., nous franchissons le Prouaret pour la troisième fois, au pied d'une roche arrondie. A 6 h. 10 min., je note un passage assez scabreux; en nous retournant, nous apercevons le glacier du Sélé semblable à un grand fleuve congelé, sur lequel on croit apercevoir des rails. — 6 h. 25 min. Le soleil nous atteint, auprès d'une petite source; nous laissons là nos grosses provisions. — 7 h. 55 min. Nous arrivons au glacier du Clot de l'Homme, qui se déroule à notre gauche et sous nos pieds; comme tous les glaciers en couloirs, celui-ci est effrayant à voir, tant les crevasses en sont vastes et nombreuses. Nous continuons à en longer la rive gauche.

8 h. 10 min. Nous sommes sur l'arête un peu basse qui permet de gagner le glacier et de le traverser. Au-dessus de nos têtes, nous apercevons un effroyable entassement de glaciers à pic, dont la hauteur totale dépasse 600 mètres. Pour descendre sur le glacier du Clot de l'Homme, qui est en contre-bas, il faut se laisser glisser le long d'un mur peu élevé, mais dépourvu de saillies. Là n'est pas le danger : on descend encore, mais une chute serait funeste, car, dès l'abord, le glacier est en pente et crevassé; aussi, avant de quitter l'arête, nous attachons-nous avec la corde, de 5 mèt. en 5 mèt. Un pont de neige persiste encore sur

Digitized by Google

une fente profonde, béante, entre le glacier et le rocher. Engilberge, après s'être assuré de la solidité du pont, passe le premier, et nous le suivons.

Ici, toute la vieille expérience d'Engilberge est nécessaire pour contourner cet océan de crevasses étagées parallèlement, au milieu desquelles il s'oriente sans hésiter une seule fois. Il taille de belles marches avec son piolet, et la montée s'exécute lentement, selon les règles accoutumées. La dernière pente mesure 50°, et le guide fraye la voie à grand'peine; en ce point, deux incidents viennent nous inquiéter : un étourdi s'étant arrêté sans crier halte, la corde se tendit brusquement, et je tombai ; mais j'eus le temps d'enfoncer mon piolet dans une crevasse supérieure. Un peu plus loin, Benoist, en plaçant le pied à faux, fut jeté sur le dos et partit comme l'éclair; mais Engilberge et moi nous étions ancrés solidement, et nous pûmes le remonter heureusement.

8 h. Le glacier, dont la largeur est de 350 mèt. environ, est passé ; la traversée a duré 45 min. A partir du glacier, on monte en ligne droite désormais jusqu'au névé supérieur, et on ne quitte plus les rochers qui se redressent de plus en plus ; ils sont formés par les granits, tantôt blancs ou grisâtres, tantôt à deux feldspaths vert et rose qui prêtent à cette roche les plus riches nuances dans les cassures fraîches; superficiellement un enduit solide donne au massif une couleur rouge caractéristique. L'inclinaison des pentes varie entre 50 et 60°. A 9 h. 30 min., nous nous arrêtons, pour déjeuner, au pied d'un névé en fusion.

A 10 h. 25 min., nous repartons. La boussole relève des pentes de 70° ; mais je me hâte d'ajouter que les arêtes du granit sont vives et offrent aux mains de solides points d'appui. Sur tout le parcours, des blocs détachés tapissent les petits couloirs. A tout instant, les cris de « gare! gare! » retentissent ; nous sommes obligés de modérer la marche d'Engilberge, qui trotte sans se retourner, et ne se soucie

Digitized by Google

pas plus de ses voyageurs que d'une futaille vide. Sur une longueur de 50 mèt., je relève bientôt une pente générale de 80°, qu'il faut escalader à la force des poignets ; nous contournons ensuite un rocher que le frottement des anciens glaciers a entièrement arrondi et nivelé ; c'est à peine si le bout des doigts peut s'y fixer, et Gauthier s'empresse, avec une extrême habileté, de placer sous nos pieds la pointe de sa canne ; un seul faux pas nous ferait faire un plongeon de 40 mètres.

Midi 30 min. L'escalade des Rochers-Rouges prend fin, et, par une échancrure, nous rentrons à droite sur le grand plateau terminal de glace et de névé qui relie les trois cimes du Pelvoux. La neige est d'une blancheur éblouissante, et bientôt la réverbération nous force à mettre les voiles verts ou les lunettes bleues. Dès l'entrée sur le névé, nous avons à tailler quelques degrés, en côtoyant une immense crevasse voûtée dans laquelle plongent de grandes stalactites de glace. En face de nous, à 15 min. de marche, se dresse le Pic-de-la-Pyramide (3,938 mèt.), et à gauche le Pic-de-Neige (3,954 mèt.) ; nous optons pour l'escalade de ce dernier pic qui est le point culminant. Nous voyageons en diagonale à travers le champ de névé, en enfonçant dans la neige jusqu'à la cheville sans rencontrer les difficultés signalées par M. Tuckett ; une seule fois la neige s'effondre, et mes jambes s'enfoncent dans une crevasse peu profonde ; à plusieurs reprises, la glace reparaît et exige l'emploi des haches. Sur la face Nord, le haut du glacier finit brusquement ; en longeant sa crête, nous avons à deux pas un abîme, dont la vue seule nous rejette en arrière.

1 h. 20 min. Un cri de triomphe s'échappe de toutes les poitrines ; le Pelvoux est sous nos pieds.

Le Pic-de-Neige a la forme d'une arête fine, sur les rebords de laquelle on pourrait s'asseoir ; du côté du névé, la pente est modérée ; mais, vers le Nord, nous domi-

Digitized by Google

nons un précipice insondable ; aussi, les cordes ne sont-elles pas détachées, et restons-nous alignés en faisant nos observations.

Dès notre arrivée, nous constatons l'absence de tout nuage gênant; le thermomètre indique + 12°, et l'air est parfaitement tranquille ; je ne remarque chez mes compagnons aucune gêne dans la respiration : elle est seulement un peu accélérée, ainsi que les battements du pouls. Malgré l'éclat du soleil, la lumière semble nous échapper; ses teintes blafardes nous communiquent tout de suite une émotion, un saisissement, que les sensations de l'infini, la faiblesse de nos voix et le silence imposant de l'atmosphère viennent encore augmenter.

En allant de gauche à droite, les Écrins attirent tout d'abord nos regards; puis viennent la Meije superbe, les Grandes Rousses, les belles Aiguilles d'Arve, qui nous donnent à la boussole l'exacte direction du Nord ; la cime du Mont-Blanc, dont la base est dans les nuages ; le Mont-Pourri, confondu avec l'Iseran ; le Mont-Ambin, qui nous cache Roche-Melon ; puis, dans le lointain, les sombres escarpements du Cervin. Plus à droite, un nuage voile le Viso, mais depuis un instant seulement.

Vers le Midi, où l'air est dégagé, nos lunettes s'égarent dans des teintes vaporeuses dont nous ne pouvons définir la nature ; il me paraît cependant difficile que la Méditerranée ait jamais été aperçue du Pelvoux, pas plus que le Monte-Rotondo, qui domine la Corse.

A quelques mètres de notre observatoire, le rocher émerge et me permet de noter la constitution géologique de la pointe du massif; elle présente un granit grisâtre à petits éléments, que la foudre ne paraît pas avoir altéré. Assis sur ces rochers, nous faisons un léger repas ; puis nous échangeons des procès-verbaux rédigés et signés sur place ; l'un d'eux est glissé dans une bouteille, que nous enchâssons solidement, la pointe en bas.

Digitized by Google

2 h. 25 min. Nous partons au moment où les nuages envahissent les montagnes éloignées. A 2 h. 40 min., nous sortons du champ de névé sans autre incident qu'une chute, et nous commençons la longue et pénible descente des Rochers Rouges, en nous imposant une surveillance incessante.

A 5 h. 30 min., nous rentrons dans le glacier du Clot de l'Homme ; ici encore le danger signalé par tous les visiteurs du Pelvoux vient nous menacer ; en plein glacier, au moment où on taillait des marches et où les cordes nous reliaient, une grosse pierre, détachée des séracs, rase la jambe de Raphaël ; il l'avait suivie dans ses bonds avec un rare sang-froid, et sut faire un pas juste à point pour éviter le choc.

A 6 h. 5 min., nous nous disposons à sortir du glacier ; mais le pont de neige, solide le matin, est entièrement fondu ; cet incident retarde encore notre marche ; en franchissant la crevasse, les pieds ne rencontrent, sur l'autre bord, qu'une étroite saillie de glace figée dans le rocher, au pied même du mur par lequel nous sommes descendus le matin.

A partir de ce moment, mon journal de notes ne renferme plus rien ; une nuit sans lune nous enveloppe peu à peu, et bientôt nous n'avons plus pour guider nos pas que

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

Les guides sont désorientés, et une seule erreur qu'ils commettent nous jette dans un ravin inconnu, les précipices nous entourent, et cette descente, à tâtons, tête baissée, dans l'obscurité, devient tellement fatigante, que les guides s'arrêtent et se mettent à parler patois ; mais leur argot m'est connu, et je déclare que nous n'attendrons pas la lune, qui ne doit se lever qu'à minuit ; nous sommes tous enfiévrés, et une nuit passée là, sur une arête de rocher, sans vivres,

Digitized by Google

sans feu, sans couvertures, serait mortelle. Par bonheur, les sacs renferment une provision de journaux, et nous lançons, dans l'espace, des torches enflammées; cette manœuvre répétée nous permet alors de découvrir les passes les moins mauvaises, et, à 11 h. du soir, nous rentrons, brisés, sous le rocher des bergers.

Le lendemain matin 26 août, nous redescendions à Ville-Vallouise, où un grand dîner nous attendait depuis la eille; et la voiture de M. Abeil (prix 12 fr.) nous déposait Briançon, à 5 h. du soir.

On me saura gré de donner ici quelques détails d'ensemble sur nos guides et sur l'ascension même. Engilberge, malgré ses allures primitives, son patois incompréhensible, est un homme précieux, et je ne conseille à personne d'aller au Pelvoux sans lui; sa direction n'est jamais hésitante au milieu de ces glaciers, de ces rochers, où nulle route n'est tracée, où l'itinéraire varie sans cesse, où tous les passages se ressemblent. Malheureusement, il néglige un peu ses voyageurs; j'ajoute qu'il nous a promis de se corriger.

Gauthier (Jean-Antoine) est un nouveau venu : il a 22 ans; après avoir fait des débuts éclatants dans la chasse au chamois, il a pris le piolet du guide; intelligent, résolu, d'une solidité à toute épreuve, il veille sans relâche à la sécurité de tous, et il a le sentiment profond de sa responsabilité; il doit cet été compléter l'exploration du massif et tenter l'ascension des Écrins, que les guides du pays n'ont jamais faite. Engilberge et Gauthier sont encore d'une sobriété, d'une réserve, auxquelles je rends pleine justice.

L'escalade du Pelvoux est et restera toujours, vu la nature des escarpements et la longueur du trajet, une entreprise sérieuse et réservée aux seuls touristes déjà exercés: le moment le plus favorable pour la tenter varie entre le 25 juillet et le 25 août; conseillons encore de quitter la

Digitized by Google

grotte à 2 h. du matin, de ne pas s'arrêter sans raison, et de ne pas être plus de deux ou trois ; au-delà de ce nombre, l'ascension traîne en longueur.

Comme résumé pratique, et en ce qui concerne la direction du Club, je signalerai l'urgence de la construction d'un refuge à 3 h. au-dessus de la grotte des bergers. Il serait encore utile de pratiquer dans cette grotte quelques travaux de creusage et de reculement, et de faire sauter le mur par lequel on descend sur le glacier du Clot de l'Homme, ou mieux d'y placer une rampe en fer longue de 4 à 5 mètres et avançant sur le glacier.

Donnons, en terminant, quelques tarifs : — Cheval chargé de vivres et de couvertures, de Vallouise à la grotte : 5 fr.; — salaire du porteur pour le même trajet : 3 fr. ; — quatre journées et demie des deux guides : course au col du Sélé et ascension du Pelvoux : 65 fr.

Pour la seule escalade du Pelvoux en un jour et demi, le tarif reste fixé à 25 francs pour les membres du Club ; à l'avenir, nos deux guides exigeront 35 francs des autres touristes. Ces prix sont très-modérés si on les compare aux tarifs des guides de la Suisse. Cette remarque s'applique également à l'hôtel du Mont-Pelvoux, tenu par Jules Gauthier. Son hôtel est loin de plaire aux yeux ; mais l'hôte est aimable, empressé, et soucieux des intérêts de ses voyageurs ; la cuisine est excellente, variée, et les tarifs en sont très-modérés ; un fort bon dîner, où les pigeons, les canards, les truites de l'Onde figurent toujours, coûte 2 francs aux membres du Club ; le coucher se paye 0 fr. 50 c.; l'hôtel, qui a été reblanchi, compte 5 à 6 chambres. Gauthier a tout sous la main : les mulets, les chevaux, les guides, les porteurs ; en quelques heures, il pourvoit largement à tous les besoins d'une ascension, sans que le touriste ait à se préoccuper de rien.

Puissent ces comptes-rendus, trop minutieux peut-être, mais dont nul ne contestera l'exactitude, donner à réflé-

Digitized by Google

chir aux alpinistes, qui, suivant les sentiers battus, vont revoir des localités mille fois visitées et décrites, où il ne reste rien à glaner ! Puissent-ils les amener en plus grand nombre dans ce Briançonnais qui a gardé les vertus primitives des peuples montagnards, qui ne leur offre ni hôtels somptueux, ni tarifs ridiculement enflés, mais qui réserve à ses visiteurs tant de pics indomptés, de glaciers inconnus et de splendeurs ignorées !

PAUL GUILLEMIN,
Membre du Club Alpin Français
(sous-section de Briançon).

II

Le 21 août 1875, l'ascension du second sommet du Pelvoux (3,938 mèt.), généralement connu sous le nom de « Pic de la Pyramide », a été faite par M. Rochat, membre du Club Alpin Français (section de Paris), avec le guide Engilberge. Ils montèrent par le chemin ordinaire. Cette première partie de la course ne présenta aucun incident digne d'être signalé. Il n'en fut pas de même de la descente : nous extrayons les lignes suivantes de l'intéressant récit que nous a communiqué M. Rochat :

Pour abréger la descente, car nous étions arrivés assez tard au sommet, mon guide abandonne la route habituelle et s'engage plus à l'Ouest dans un long couloir. Nous descendons d'abord assez rapidement ; mais bientôt nous nous trouvons arrêtés par des précipices profonds de 30 et 40 mètres et par des rochers trop inclinés pour que l'on puisse se risquer à les descendre. Aussi, cheminant de couloirs en couloirs, gagnons-nous peu de terrain ; nous ne rencontrons de la neige que deux ou trois fois. Nous avions commencé par incliner fortement sur notre droite, c'est-à-dire vers l'Ouest ;

Digitized by Google

nous nous dirigeons maintenant autant que possible vers l'Est, espérant regagner le glacier du Clot de l'Homme.

A la tombée de la nuit, nous nous trouvons sur un rocher poli quoique peu incliné, et qui conduit à un petit névé; pour y arriver facilement, il faudrait prendre à gauche le long d'un rocher qui surplombe et passer sous une cascade qui en descend. Afin d'éviter ce désagrément, Engilberge me descend avec la corde; mais il me l'abandonne, hésitant à me suivre à cause de l'obscurité. Je veux alors traverser le névé, croyant apercevoir du gazon de l'autre côté. Malheureusement la pente n'est pas aussi douce qu'il m'avait semblé tout d'abord; la neige devient dure et glissante. Fatigué par une longue journée de marche, je veux m'asseoir un instant, mais je me sens entraîner; je cherche en vain à me retenir à mon bâton solidement enfoncé; je le lâche bientôt, et glisse rapidement. Par bonheur la corde, que je n'avais pas abandonnée, s'enroule autour de moi et amortit ma chute. Au moment où je me croyais près d'être lancé dans un précipice, je me sens arrêté, et je me retrouve sur mon séant, les jambes étendues. Je constate bientôt que dans cette dégringolade d'une centaine de mètres, je n'ai reçu aucune contusion sérieuse; une pierre qui dépassait la neige de quelques centimètres, m'avait arrêté, et je me trouvais maintenant sur une surface plane.

Tout en me disant qu'il serait facile à mon guide de venir me retrouver le lendemain matin, j'éprouvais une vive inquiétude à l'idée de passer ainsi la nuit sans couvertures et sans provisions. Au bout de quelques minutes de ces désagréables réflexions, je m'entendis appeler : c'est Engilberge, qui a passé sous la cascade et qui accourt rapidement. Je lui crie que je n'ai rien : il arrive, m'aide à me relever, et, me voyant bien solide sur mes jambes, il m'exprime toute sa satisfaction en m'avouant naïvement qu'il est enchanté, parce que, s'il m'était arrivé malheur, cela aurait pu lui occasionner du désagrément.

Engilberge insiste pour me faire marcher; je suis d'abord d'une grande timidité, et, pendant plus d'un quart d'heure, je ne puis me passer du secours de son bras Nous descendons un peu, et, quittant la glace, nous arrivons sur un terrain sec, où nous pouvons enfin satisfaire notre appétit avec le peu de provisions qui nous restent. Engilberge croit un instant se reconnaître et s'éloigne, mais il revient bientôt en déclarant qu'il s'est trompé. Il fallait passer la nuit où nous étions; elle fut heureusement douce et belle.

Au jour, nous nous remettons en route. Nous sommes sur la rive droite du torrent qui descend du glacier du Clot de l'Homme, et qui

Digitized by Google

court en ligne droite dans la direction du torrent de Celse-Nière, dans lequel il se jette à une assez grande distance. Nous nous décidons à suivre ce torrent qui paraît absolument impossible à franchir. Après avoir traversé trois ruisseaux et escaladé trois crêtes qui se dressent successivement entre nous et le torrent de Celse-Nière, nous arrivons enfin sur ses bords. Il y a deux heures que nous marchons. Désormais libres de toute inquiétude, nous descendons facilement dans la vallée, et nous regagnons Ailefroide, puis Vallouise, où l'on commençait à être fort inquiet de notre sort.

Dans l'opinion de M. Rochat, le chemin qu'il a suivi en descendant du pic de la Pyramide abrégerait et faciliterait l'ascension du Pelvoux. Néanmoins les renseignements qu'il donne ne sont pas assez précis pour que l'on puisse se prononcer avec certitude sur ce point ; car cette course n'a été entreprise qu'une seule fois et dans des conditions fort difficiles, qui font du reste le plus grand honneur à M. Rochat. Autant que nous pouvons en juger jusqu'à plus ample information, il nous semble que ce passage aurait le grand avantage de supprimer la traversée toujours dangereuse du glacier du Clot de l'Homme.

Il serait très-important que M. Rochat voulût bien, avec l'expérience qu'il a acquise l'année dernière, explorer dans de meilleures conditions ce nouveau passage, et nous fournir des renseignements topographiques exacts qui permettraient de le recommander en toute sécurité. Nous savons que tel est le projet de M. Rochat, et nous ne saurions trop vivement l'engager à le mettre à exécution.

(*Note du comité de rédaction.*)

Digitized by Google

XXI

LES MONTAGNES ESPAGNOLES

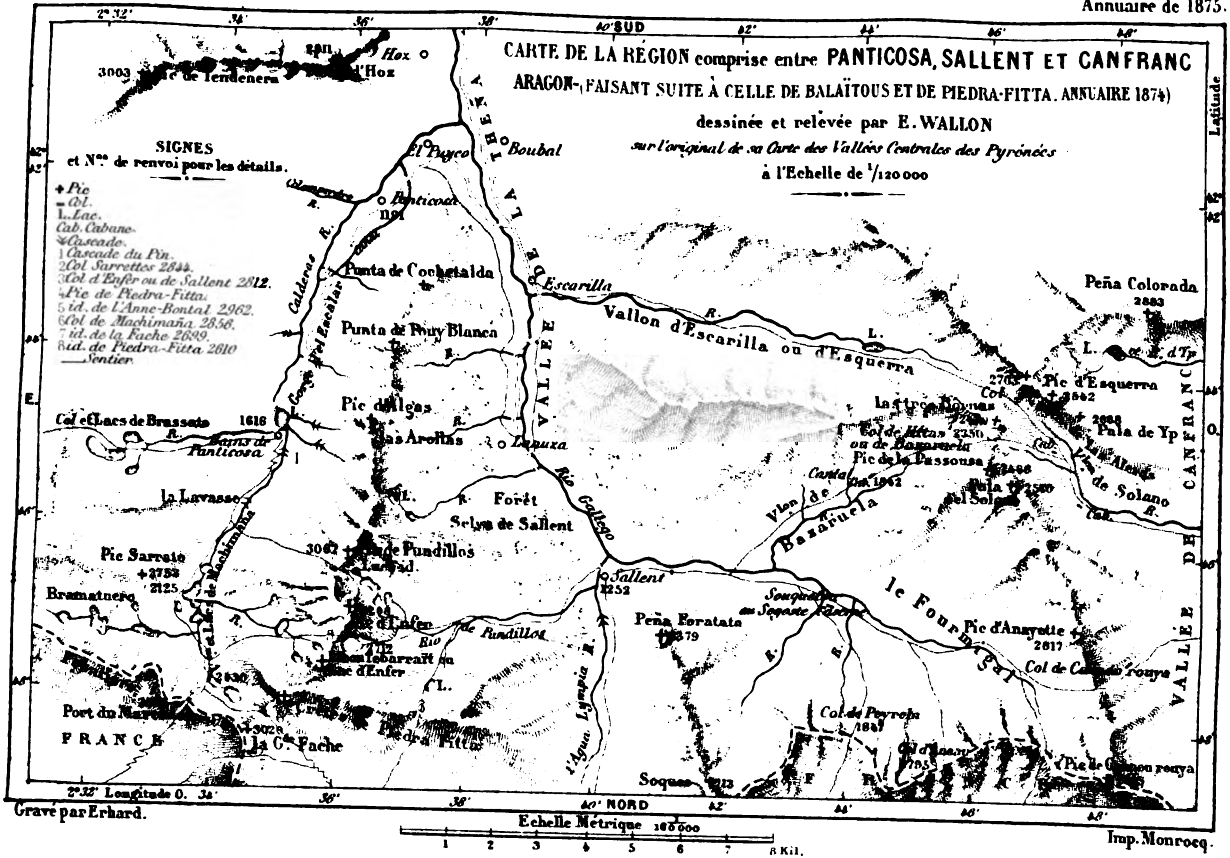
DE PANTICOSA, DE SALLENT ET DE CANFRANC

(ARAGON)

Depuis longtemps je souhaitais visiter le massif des montagnes espagnoles de Panticosa, de Sallent et de Canfranc qui se relient à nos Pyrénées françaises vers les origines des vallées de Marcadau, d'Azun et d'Ossau. Chaque fois que, du haut de l'un des grands pics de la frontière, j'apercevais les bizarres découpures et les singulières zébrures rougeâtres de ces montagnes, mon désir de les explorer ne faisait que s'accroître.

J'avais déjà une première fois — à l'époque où je dressais ma carte d'ensemble — pris une idée générale des principaux chaînons, en descendant les vallées de Canfranc et de Theña ; mais les renseignements locaux ne m'avaient rien appris de précis, et j'acquis bientôt la certitude que la plupart des montagnes de cette région, qui avaient si souvent attiré mes regards, étaient très-peu connues et à peu près inexplorées. Toutefois, comme ce que j'en avais vu alors me suffisait, j'avais renvoyé à une autre saison leur exploration détaillée. Cette année je n'ai pu reculer plus longtemps devant la tâche que je m'étais imposée. Ma carte locale au $\frac{1}{120.000}$ de cette partie des Pyrénées centrales étant des-

Digitized by Google


CARTE DE LA RÉGION comprise entre PANTICOSA, SALLENT ET CANFRANC
ARAGON-(FAISANT SUITE À CELLE DE BALAÏTOUS ET DE PIEDRA-FITTA. ANNUAIRE 1874)
dessinée et relevée par E. WALLON
sur l'original de sa Carte des Vallées Centrales des Pyrénées
à l'Echelle de 1/120 000
SIGNES
et N.os de renvoi pour les détails.
+ Pic
- Col.
L. Lac.
Cab. Cabane.
Cascade.
1 Cascade du Pin.
2 Col Sarrettes 2844.
3 Col d'Enfer ou de Sallent 2812.
4 Pic de Piedra-Fitta.
5 id. de l'Anne-Bontal 2962.
6 Col de Machimaña 2856.
7 id. de la Fache 2699.
8 id. de Piedra-Fitta 2610
Sentier
2°32'
36'
38'
40' SUD
42'
44'
46'
48'
Latitude
E.
O.
3003
Hox
Boubal
El Pueyo
Panticosa
Calderas R.
Punta de Cochetalda
Punta de Pouy Blanca
Pic d'Algas
Las Arollas
Lanuza
Escarilla
Vallon d'Escarilla ou d'Esquerra
VALLÉE DE LA THENA
Peña Colorada
2883
Pic d'Esquerra
Pala de Yp
CANFRANC
VALLÉE DE CANFRANC
de Solano
Pic de la Passousa
Col de Pic d'Anayette
2817
Col de Peyrelu
Col de Peyreta
1841
le Fourmigal
Bazaruela
Forêt
Selva de Sallent
Rio Gallego
Sallent
1252
Peña Foratata
Soques
l'Agua Lympia R.
Col et Lacs de Brassato
1618
Bains de Panticosa
La Lavasse
Pic Sarrato
2125
Bramatnero
de Pundillos
3062
Col d'Enfer
Rio de Pundillos
2712
Pic de Piedra-Fitta
Port du Marcadau
FRANCE
3026
La Gde Fache
2830
2°32' Longitude O.
36'
38'
40' NORD
42'
44'
46'
48'
Echelle Métrique 1/80 000
1 2 3 4 5 6 7 8 Kil.

Digitized by Google

sinée jusqu'à ce massif, afin de pouvoir la continuer, je dus commencer l'étude de cette région.

Je voudrais être bref dans le récit que je vais faire de mon excursion, mais cependant je désirerais ne rien omettre de ce qui m'a paru le plus intéressant à noter. Pour atteindre ce but, je crois que le mieux est de suivre, jour par jour, heure par heure, mon carnet de courses et mes feuilles de croquis, de levés et d'observations barométriques et thermométriques.

J'avais déjà du sommet de l'Ardiden, du Piméné, du Balaïtous, du Vignemale, etc., pris des angles, des lignes et des silhouettes de quelques-uns de ces pics (plus ou moins bien nommés) que j'allais visiter. Je voulus encore avoir quelques éléments de plus, et je résolus de commencer ma tournée par l'ascension de la *Grande Fache* (3,020 mèt. le Som de Baccimaille de l'état-major), point de la frontière où vient se rattacher la chaîne très-élevée de Bondellos et d'Enfer qui sépare les gorges de Panticosa de la vallée de Sallent. Du haut de la Grande Fache (sur laquelle je n'étais pas encore monté) je devais apercevoir la plus grande partie de la région que je voulais parcourir. J'avais déjà fait le tour de ce pic par les cols de la Fache, Nord, et de Machimaña, Sud, et ce que j'avais vu des montagnes espagnoles, de ces points relativement moins élevés, me faisait supposer toute l'étendue panoramique que j'aurais du sommet.

Le dimanche 22 août 1875, le temps est magnifique et je préviens mon guide habituel, *Clément Latour,* que le lendemain nous allons commencer notre excursion dans les montagnes espagnoles. Il a la bonne foi de m'informer que, pas plus que ses confrères de Cauterets, il ne connaît les cimes sur lesquelles je veux monter entre Sallent et Canfranc ; je n'en persiste pas moins à l'engager à venir avec moi. Je lui communique mon projet de commencer par l'ascension de la Grande Fache, où je veux passer 4 ou 5 heures à travailler ; il m'apprend alors que son frère Pierre

Digitized by Google

Latour et son neveu doivent accompagner au sommet de ce pic l'un de mes compatriotes, M. Pouvillon, et son ami M. de Poumeran. Je sais que M. Pouvillon est aussi bon marcheur qu'agréable compagnon et charmant écrivain, et, supposant à son ami la même énergie de montagnard, je suis enchanté de faire cette première ascension avec eux.

Le 23, nous partons tous les six de Cauterets après déjeuner... Le temps est magnifique ; il est presque chaud; le thermomètre à l'ombre marque 24°, à midi nous sommes au pont de la Raillère (978 mèt.) où je constate les hauteurs barométriques. — Quand je parcours les environs de Cauterets, c'est toujours là que je prends ma cote de départ. — Mon baromètre holostérique marque 686 et l'anéroïde 681. Le vent souffle assez fort d'Espagne, c'est-à-dire du Sud-Ouest.

Nous montons sans nous presser et nous faisons une promenade ravissante dans le Val de Jeret ou du pont d'Espagne et dans la vallée de Marcadau, sites pittoresques qu'on ne se lasse jamais de visiter et d'admirer.

A 5 h. 30 min. nous sommes au *pla de la Gola,* grand cirque de pâturages formé par la réunion des vallons d'Aratille, Sud-Est, de la Peyre Saint-Martin ou du port de Marcadau, Sud-Ouest, et de Cambalès, Ouest. La Grande Fache s'élance majestueusement et merveilleusement éclairée, devant nous, à l'Ouest-Sud-Ouest.

Plusieurs cabanes s'élèvent dans le pla de la Gole. Nous nous installons, pour passer la nuit, dans la plus grande et la plus confortable, qui se trouve sur la rive droite du ruisseau d'Aratille, presque à son confluent avec le Gave. — Hauteur barométrique holostérique, 617 ; anéroïde, 612. — Altitude, 1,864 mèt.

Pendant la nuit le vent souffle presque en tempête du Sud-Sud-Ouest et nous amène quelques gros nuages qui fuient avec une rapidité vertigineuse, après avoir laissé tomber quelques grosses gouttes de pluie.

Digitized by Google

Au point du jour le temps est redevenu calme et serein. Le 24, à 5 h. nous quittons la cabane, nous dirigeant vers le plan de *Loubasso*, origine de la vallée de Marcadau. Nous montons ensuite à l'Ouest, d'abord sur des pâturages, au-dessus de la cabane de la Fache, puis sur des rocailles calcaires et schisteuses, passant à côté des petits lacs de la Fache, appelés lacs de *Remoulains* sur la carte de l'état-major. Bientôt après, nous commençons à gravir les dernières plaques de neige qui nous séparent de la Brèche de la Fache; encore un effort, et nous sommes sur la Brèche à 8 h. et quelques minutes.

La Brèche de la Fache s'ouvre, Est et Ouest, à la frontière à 2,699 mèt. (d'après mes précédents calculs) entre la Petite Fache (2,956 mèt.), au Nord, et la Grande Fache qu'il s'agit d'escalader, au Sud. De là le panorama est déjà très-beau, surtout du côté de l'Ouest sur le Balaïtous, le pic du Midi d'Ossau, le pic d'Ariel, les crêtes de Piedra-Fitta, etc. Nous nous installons pour déjeuner à l'abri du vent qui s'est remis à souffler assez fort.

A 9 h. 30 min. nous commençons à escalader la crête septentrionale du pic. Quelques passages sont difficiles, dangereux même; néanmoins en 1 h. 1/4 nous atteignons la cime de la Grande Fache. — Baromètre anéroïde, 520; — altitude 3,020.

Le vent souffle très-fort du Sud-Ouest et est assez frais. Le thermomètre marque 13°. Le panorama est admirable. De là on découvre, sans aucun obstacle à la vue, les deux versants. Les montagnes de Panticosa, de Sallent et de Canfranc semblent être sous la main. Pendant que mes compagnons jouissent de ce magnifique spectacle, je dresse immédiatement mon instrument de triangulation.

A midi, mes compagnons, qui doivent rentrer le soir à Cauterets, me laissent installé au sommet avec Latour. Ils me souhaitent bonne chance pour la continuation de ma tournée; à mon tour, je leur recommande la prudence, pour

Digitized by Google

descendre, surtout jusqu'à la Brèche. Je passe encore 3 h. à travailler, et, après avoir fait une ample moisson de lignes de recoupements et de croquis, je songe moi-même à descendre, mais dans une direction inverse, c'est-à-dire du côté de Panticosa.

Nous quittons la cime de la Grande Fache à 3 h.; puis, sur de mauvaises corniches et des éboulis très-inclinés, nous nous dirigeons vers le Sud-Sud-Ouest pour gagner le col de Machimaña (2,856 mèt.) qui fait communiquer le vallon de Piedra-Fitta, sur le versant duquel nous nous trouvons, avec celui de Machimaña ou de Batchemala, origine du vallon de Panticosa. En une demi-heure nous sommes sur le col dont la pente orientale se trouvait recouverte d'une superbe nappe de neige. Une série de glissades, sur ce moelleux tapis blanc, nous repose les pieds et nous fait gagner du temps. En quelques instants nous sommes au-dessus du lac supérieur de Machimaña, sur le bord duquel nous aurions dû descendre, pour abréger et gagner plus tôt le sentier de Panticosa. Mais nous nous tenons assez haut pour atteindre presque de niveau le port de Marcadau où je veux faire quelques observations. — Baromètre anéroïde, 551; altitude, 2,550 mèt.; température, 17°, — vent très-fort Sud-Sud-Ouest; gros nuages orageux vers le Sud.

En quelques minutes je prends les lignes qui doivent m'être le plus utiles et à 4 h. 30 min. nous quittons la frontière et le col, descendant aussi vite que nous le pouvons, sur le versant espagnol, jusqu'au deuxième lac supérieur de Machimaña. — Baromètre anéroïde 559; altitude 2,440 mèt., — quelques neiges plongent encore dans les eaux de ce lac de forme allongée, et inférieur d'une quinzaine de mètres au premier beaucoup plus grand et plus rond.

Nous suivons le sentier muletier qui longe la rive gauche du torrent de Calderas, jusqu'au point où il traverse ce torrent pour faire un long détour. Nous nous engageons alors, pour abréger, dans le ravin même de Calderas, passant

Digitized by Google

bientôt sur la rive droite, puis revenant sur la gauche, au moyen d'un pont de neige, et descendant par une pente rapide jusqu'au bassin assez spacieux où se trouvent les quatre ou cinq grands ou petits lacs de Machimaña, à 1 h. du Port du Marcadau; — Baromètre anéroïde, 581; altitude, 2,125 mèt.

Ce bassin est assez curieux à étudier. C'est un amalgame de lacs, de pâturages et de roches, quelques-unes granitiques, polies par l'action des anciens glaciers. Avant de quitter le couloir du Calderas et d'arriver au bassin, on passe sur le flanc d'un grand mur de calcaire jaunâtre traversé obliquement par des bandes ferrugineuses, plissées et très-nettes.

C'est dans ce bassin que se déversent, du côté de l'Est, les eaux qui descendent du Bramatuero et, du côté de l'Ouest, celles qui proviennent des glaces des pics d'Enfer ou Quejada (mâchoire) de Pundillos (3,208 mèt.) qui s'élèvent majestueusement à l'Ouest, continués vers Panticosa par les pics de Bondellos un peu moins élevés.

Le sentier des piétons rejoint celui des mulets en amont des lacs, et continue presque horizontalement sur leur bord oriental et sur la rive gauche du Calderas qu'il ne quitte plus.

Sur le bord du sentier, près du dernier lac, on remarque un énorme bloc que l'impulsion seule de la main fait remuer. Ce phénomène d'équilibre est assez curieux à étudier et digne d'être noté.

A 30 min. du bassin des lacs, on arrive au précipice de la Lavasse, immense excavation, presque circulaire, creusée au pied des contre-forts du pic de Brassato, Est-Sud-Est, et de Sarrato, Est-Nord-Est. Le sentier, en cet endroit, très-dangereux pour les mulets, s'éloigne du torrent, qui tombe de très-haut, et forme une belle cascade, se divisant au milieu de sa chute en deux parties qui se rejoignent ensuite. Ce sentier descend rapidement dans la Lavasse pour remon-

Digitized by Google

ter ensuite sur un petit plateau. Après 10 min. de promenade sur ce plateau, on se trouve subitement sur le bord d'une terrasse, d'où l'on voit très-bien tous les hôtels des bains de Panticosa; mais il faut encore presque 1 h. pour y descendre par les nombreux lacets que décrit le sentier. Avant d'arriver, on admire la belle *cascade du Pin,* formée par le Calderas, qui se précipite du haut de la terrasse, au fond du cirque des Bains.

Depuis quelques instants, nous nous pressions beaucoup pour éviter l'orage, dont la succession, de plus en plus rapide, de violents coups de tonnerre, annonçait l'approche. Nous ne pûmes pourtant échapper à l'averse, et nous arrivâmes à la *Fonda de Francia y España,* mouillés comme des canards. Heureusement j'étais en pays de connaissance : le chef est un de mes compatriotes; me voyant ainsi trempé, il mit son vestiaire à ma disposition; en sorte que je pus changer de linge et faire sécher mes habits. Le bourg des bains de Panticosa se compose de quelques hôtels assez élégants, groupés autour des sources, et construits sur les rives septentrionale et orientale du joli lac qui ressemble à une émeraude enchâssée au milieu de ce cirque profond. — Hauteur barométrique : halostérique, 627; anéroïde, 628; altitude, 1,616 mèt. — deux cascades tombent d'une hauteur énorme, de la crête de *las Arollas*, Ouest, dans les eaux du lac. — On peut, par là, se rendre facilement dans le Val de *Sallent.*

Un renseignement qui peut être utile : les hôtels des Bains sont excellents et très-bien tenus; les prix ne sont pas exagérés; et les Français qui ne parlent pas l'espagnol peuvent être assurés d'y trouver toujours des domestiques de leur nationalité.

Le 25 août, je me levai de bonne heure pour me promener dans le bourg des Bains avant de déjeuner. Le temps s'était remis au beau, et, pour l'altitude, il faisait presque chaud (17°); les graves hidalgos se promenaient sans man-

Digitized by Google

teau! Il y avait alors beaucoup d'animation : toute la noblesse espagnole semblait, en effet, s'être donné rendez-vous à cet établissement thermal très-éloigné du théâtre de la guerre civile.

Après un excellent déjeuner à la française, nous quittons les Bains, et nous descendons vers le village de Panticosa, par la route des voitures, que les ingénieurs espagnols ont fait construire dans la gorge d'El Escalar, qui mérite bien son nom. Cette gorge n'est, à proprement parler, qu'un couloir très-incliné, formé par des murailles presque à pic (calcaires schisteuses), entre lesquelles le Calderas se précipite en bondissant, après avoir coulé paisiblement pendant quelques centaines de mètres à sa sortie du lac. La route, en quittant le bourg, passe sur la rive droite du torrent. Elle décrit quatre grands lacets, ménagés pour adoucir la pente, et construits avec beaucoup d'art.

A droite et à gauche tombent des cascatelles qui serpentent sur la roche, au milieu de quelques maigres pins. A droite, Ouest, on remarque les formes assez élégantes des *puntas* de l'*Algas* (un peu après le lac), de *Pouy-Blanca*, à peu près à moitié chemin, et de *Cochetalda*. Un peu plus loin, au-delà de cette dernière punta, la gorge d'El Escalar s'élargit, et l'on voit soudain apparaître les champs de *Panticosa,* dominés vers le Sud-Est par le beau pic de *Tendenera* (3,003 mèt.), et plus au Sud par la *Peña d'Hoz* ou de *Fos* (2,911 mèt.), sur le flanc septentrional de laquelle on voit briller un vrai petit glacier.

En 1 h. 40 min. d'une promenade charmante, nous sommes au village de *Panticosa* (1,191 mèt.), bâti au milieu d'un vallon assez large et très-bien cultivé, sur la rive droite du Calderas, et au confluent de ce torrent, avec le ruisseau de Colomperdre, qui descend, de l'autre côté, Est, du cirque de Tendenera et des vallons de la Peña d'Hoz. — J'ai donné ces détails sur le ravin du Calderas, parce que je ne l'ai vu encore nulle part exactement décrit.

Digitized by Google

Il commence à faire très-chaud, et nous nous arrêtons pendant quelques instants à la fonda d'*el señor Médico*, qui autorise la señora à tenir l'auberge, pendant que lui se livre à ses graves fonctions chirurgicales. Toujours est-il qu'on y boit d'excellent *rancio* et à assez bon compte. — Latour est d'avis que cette circonstance seule vaut une course à Panticosa.

A 1,200 mètr. environ du village, nous quittons la route qui décrit un long contour au-dessus d'*el Pueyo*, et se dirige vers le Nord-Ouest, pour s'embrancher, sur la rive droite du *Gallego*, au chemin carrossable que l'on doit continuer jusqu'à la frontière française (col d'Aneou) par *Escarilla* et *Sallent*. Pour abréger, et surtout afin de ne pas descendre aussi bas, nous prenons l'ancien chemin muletier, presque partout assez bon, et en plusieurs endroits ombragé : ce qui n'est pas à dédaigner, vu la chaleur. (Voir la carte ci-jointe.)

Après une légère montée, au milieu des cultures, des pâturages et des noisetiers, nous sommes bientôt sur un plateau qui se détache de l'arête méridionale de la *punta de Cochetalda*, et qui domine le confluent du Gallego et du Calderas. La vue est, de là, très-belle sur la vallée de la Theña ou du Gallego, et sur les montagnes assez élevées qui l'encadrent. A gauche, Sud-Est, s'élève la superbe *Peña d'hoz*, au-dessus du village de ce nom, et à droite, Ouest-Sud-Ouest, au-dessus du village de *Bubal*, la belle chaîne de *Hitas*, gracieusement festonnée, produit un effet magnifique au-dessus des prairies du Gallego. Le village d'el Pueyo est à nos pieds, au Sud, et nous voyons, dans cette direction, la vallée de la Theña fuir à perte de vue vers Viescas et les plaines de l'Aragon.

Notre chemin continue ensuite, toujours assez bon, dans un joli bois de chênes, où abondent les écureuils. A notre approche, ces agiles animaux sautent de branche en branche avec une adresse inouïe. Au sortir du bois, nous sommes

Digitized by Google

assez haut au-dessus du cours du Gallego, et nous voyons, au-dessous de nous, le chemin des voitures de Panticosa s'embrancher sur la nouvelle route. Bientôt après, nous sommes en face du village d'Escarilla, bâti sur la rive droite du Gallego, au confluent d'un ruisseau qui descend tumultueusement du massif de montagnes qui séparent la vallée de la Theña de celle de Canfranc. La route neuve n'est entièrement finie que jusqu'à ce village; au delà elle est encore en construction, mais on y travaille activement, à en juger par les nombreux feux de mine dont nous sommes les témoins.

Un peu au-delà d'Escarilla (1 h. 30 min. de Panticosa), le sentier monte sur un petit col ouvert dans l'arête occidentale de la *punta de Pouy-Blanca*, qui descend jusqu'au bord du Gallego, où elle se relève subitement en mamelon boisé. Si le buis abonde sur ce versant calcaire, les plantes y sont rares. La vallée du Gallego est ici très-resserrée; mais, du haut du col, nous la voyons s'élargir sensiblement vers le Nord et le Nord-Ouest, du côté du village de Lanuza et de Sallent.

Le col franchi, nous descendons par une pente raide sur les bords du ruisseau qui descend de Pouy-Blanca. Nous traversons ce ruisseau près de quelques granges, puis nous continuons à cheminer presque horizontalement. Quelques minutes plus loin, nous franchissons un second ruisseau, qui descend de l'Algas. Au-delà de ce ruisseau, le sentier rejoint la nouvelle route qui est en construction, et, en peu d'instants, nous arrivons au village de Lanuza, situé à 45 min. d'Escarilla.

Lanuza dépassé, nous ne voyons plus traces de la nouvelle route. Le sentier, excellent, passe près de quelques moulins, et se rapproche du Gallego, dont il côtoie la rive gauche. La vallée s'élargit de plus en plus, et, au milieu des cultures, nous apercevons Sallent, qui semble toujours prêt à être écrasé par la masse de la *Peña foradada* (2,379

Digitized by Google

mèt.), qui, pareille à une gigantesque forteresse, s'élève majestueusement au Nord-Nord-Ouest du village.

En 40 min. d'une vraie promenade, au pied des contre-forts du Bondellos, et au bas des sapinières nommées *la Selv de Sallent,* nous arrivons au pied d'une corniche, où le sen tier a été taillé dans les schistes très-inclinés. Nous passons au milieu d'une double rangée de peupliers magnifique formant une délicieuse promenade, et, après avoir traversé l'Agua Limpia, nous entrons à Sallent, terme de notre promenade pour la journée. — Hauteur barométrique : holostérique, 656; anéroïde, 658,5; altitude, 1,252 mèt.; température, 22°; vent Ouest-Sud-Ouest; temps magnifique.

Sallent est un gros village, assez proprement bâti, pour la plus grande partie, sur la rive droite de l'Agua Lympia, non loin (en amont) du confluent de ce beau torrent avec le Gallego. (Voir la carte.)

Le site est des plus agréables, et l'on est étonné de trouver un vallon si bien cultivé à une semblable altitude. Il est vrai de dire qu'il est abrité contre les vents glacés du Nord et de l'Est par les hautes cimes de Piedra-Fitta, de la Quejada de Pundillos ou d'Enfer, et du Bondellos.

L'Agua Limpia descend, en bondissant, droit du Nord, de la région de Piedra-Fitta, du Balaïtous et de l'Ariel. Ce torrent doit son nom à la transparence cristalline de ses eaux, qui sont grossies, un peu en amont du village, par celles du ruisseau du Bondellos descendant, à l'Est, du lac d'Enfer.

Le Gallego descend de l'Ouest-Nord-Ouest.

Je m'installe à la seule auberge passable de Sallent : à la *Casa de huéspedes de Henrique Bergua-Benito.* C'est l'enseigne écrite sur la plaque de fer-blanc du côté de l'Espagne. Sur l'autre côté de la plaque, en regard de la frontière, on lit l'inscription : *Au Repos des Voyageurs.*

Pendant que la femme du posadero, la señora Rosa, prépare le dîner, j'envoie Latour à la recherche du señor

Digitized by Google

Santiago, chasseur que mon confrère et ami le comte Russell avait déjà pris avec lui pour faire quelques excursions autour de Sallent. Santiago arrive, et je lui demande s'il veut venir avec nous, le lendemain, dans les montagnes du côté de Canfranc, et notamment au pic *Castello.*

Santiago voudrait bien nous accompagner, mais j'ai bientôt compris qu'il ne connaît de ce côté que l'Anayette. Quant au fameux Castello, il n'en a jamais entendu parler; ajoutant du reste, de très-bonne foi, que le parage le plus habituel de ses chasses est le massif de Piedra-Fitta et de Pundillos.

Santiago ne pouvant nous être d'aucune utilité, Latour se met de nouveau en quête, et découvre enfin un épicier nommé *José Hazin,* qui, dans ses moments perdus, va chasser l'isard et la perdrix blanche dans les montagnes que je veux explorer. José arrive et se met à ma disposition; mais, pas plus que Santiago, il ne connaît de pic Castello : il a cependant bien souvent parcouru ces montagnes. Évidemment il y a confusion de nom au sujet de cet introuvable pic qui m'avait frappé, par son altitude, du haut du Balaïtous, du Vignemale, et, tout récemment encore, du sommet de la Grande Fache, et que tous les guides français nomment *Castello,* sans doute à cause de sa forme carrée et crénelée. Quand j'ai bien décrit l'orientation de ce mystérieux pic au señor José, toute confusion cesse, et je reconnais que le Castello des Français n'est autre que la *Peña Colorada* des Espagnols.

Il est donc convenu que, dès 5 h., nous partirons, le lendemain matin, pour les parages de la Peña-Colorada. Un mulet devra nous suivre pour porter les provisions et les couvertures, car je ne sais pas quel sera mon itinéraire et combien de temps durera mon exploration.

Le 26, au point du jour, José est avec le *macho* (mulet) dans la cour de la casa; les préparatifs sont bientôt faits, et, à 5 h., nous nous mettons en route. Nous suivons

Digitized by Google

d'abord, au pied des contre-forts occidentaux de la Peña foradada, le sentier qui mène aux cols de Peyrelu et d'Aneou, par la rive gauche du Gallego ; après 2 h. de marche, nous traversons le torrent, et nous montons dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest, sur les beaux pâturages de *Bajaruela,* qui ressemblent beaucoup au haut vallon du Bastan, près du Tourmalet. Cette combe qui commence au Gallego finit à la crête nommée la *Serre de Hitas,* Sud-Ouest, où s'ouvre le col de ce nom. Elle est formée par une série d'ondulations ou de terrasses toutes plus ou moins gazonnées qui sont limitées brusquement à droite, Nord-Ouest, par un chaînon calcaire décharné et à pic partant du pic de la *Passousso* et finissant au Gallego, en face de la caserne des carabiniers, nommée *Souquetou* ou *Ségoste.* A gauche, Sud-Est, la combe monte, par une pente douce et régulière, jusqu'à la croupe de *las Tres Bornas,* qui descend aussi au Gallego, mais dans la direction de l'Est, en face du village de Lanuza. (Consulter la carte.)

Après avoir atteint les premières terrasses, nous embrassons du regard toute la haute vallée, depuis Sallent jusqu'à la frontière. Nous voyons Souquetou en face, au-dessous de nous, au Nord, sur la rive gauche du Gallego. Nous apercevons très-bien la bifurcation des sentiers un peu en aval de la caserne ; celui qui monte au col de Peyrelu passe au-dessus de la caserne ; l'autre, qui monte au col d'Aneou, continue sur la rive gauche, et, avant d'atteindre la frontière, traverse le *Hourmigal* ou *Fourmigal*[1], nom donné à la partie supérieure de la vallée du Gallego.

La combe de Bajaruela est parcourue dans toute sa longueur par le *barranco de Bajaruela,* où coule un limpide ruisseau formé par les nombreuses sources qui jaillissent au milieu des pâturages.

Nous passons (2 h. 45 min. de Sallent) à côté de la

[1] *Roumigas* est le nom consacré et bien connu des botanistes.

Digitized by Google

cabane déserte de *Cantal* et, bientôt après, nous sommes au pied des éboulements du pic de la Passousso (2,468 mèt.), qui nous domine presque verticalement à l'Ouest. Ce pic calcaire est rubanné de bandes ou strates presque horizontales d'un rouge de sang; je m'arrête un instant pour recueillir quelques échantillons des éboulis détachés de ces strates composées d'un conglomérat de cailloux roulés de toute nature et de toute dimension, enchâssés dans une pâte ferrugineuse d'un rouge foncé. Toutes les crêtes de ce chaînon présentent la même particularité.

La montée devient plus roide sur les éboulis de la Passousso, mais nous approchons de la croupe de la serre et du col de *Hitas* (2,350) que nous atteignons enfin (3 h. 45 min. de Sallent).

Le temps est très-beau et la vue magnifique. Nous avions en face de nous, vers le Sud-Ouest, et à une faible distance, les montagnes que je tiens tant à visiter. Nous prenons quelques instants de repos que je mets à profit pour dessiner, faire quelques levés et me faire donner, par mon guide espagnol José, le nom local des nombreux pics qui nous entourent. (Voir la carte.)

De l'autre côté du col commence un beau vallon au fond duquel nous apercevons de nombreux troupeaux et quelques cabanes. C'est le vallon de *Solano,* qui descend vers la vallée de Canfranc. Ce vallon est limité, au Nord, par la crête zébrée de rouge partant du pic de la Passousso, dans la direction de l'Anayette et de la frontière; au Sud, par la crête de *las Aleras*, ressemblant, pour la forme et pour la couleur, aux murailles du Marboré; à l'Est, par la serre sur laquelle nous sommes et qui se continue jusqu'à la rencontre de las Aleras.

Nous avons, à notre gauche, Sud, le mamelon de *las Tres Bornas,* qui est le point de jonction de la serre de Hitas avec la croupe de las Tres Bornas. De là, d'après ce que me dit José, on voit très-bien les trois vallons de Ba-

Digitized by Google

jaruela, de Solano et d'Escarilla. Le renseignement est bon à noter; mais, pour le moment, ce qui m'attire, ce sont les cimes qui s'élèvent de l'autre côté du vallon et surtout cette crête de las Aleras où s'élèvent des pics magnifiques de forme, notamment le pic d'Esquerra (2,703 mèt.), où aboutit la serre de Hitas, et, un peu plus au Nord-Ouest, le *campanal carré d'Izas* et la *pala de Yp* (2,668 mèt.), qui ressemble beaucoup à une pyramide tronquée. José m'affirme que, du haut de cette crête, si nous pouvons y grimper, je verrai toutes les montagnes comprises entre Sallent et Canfranc dominées par la Peña Colorada, qui semble à portée de la main, au Sud-Ouest, de l'autre côté du vallon de Yp.

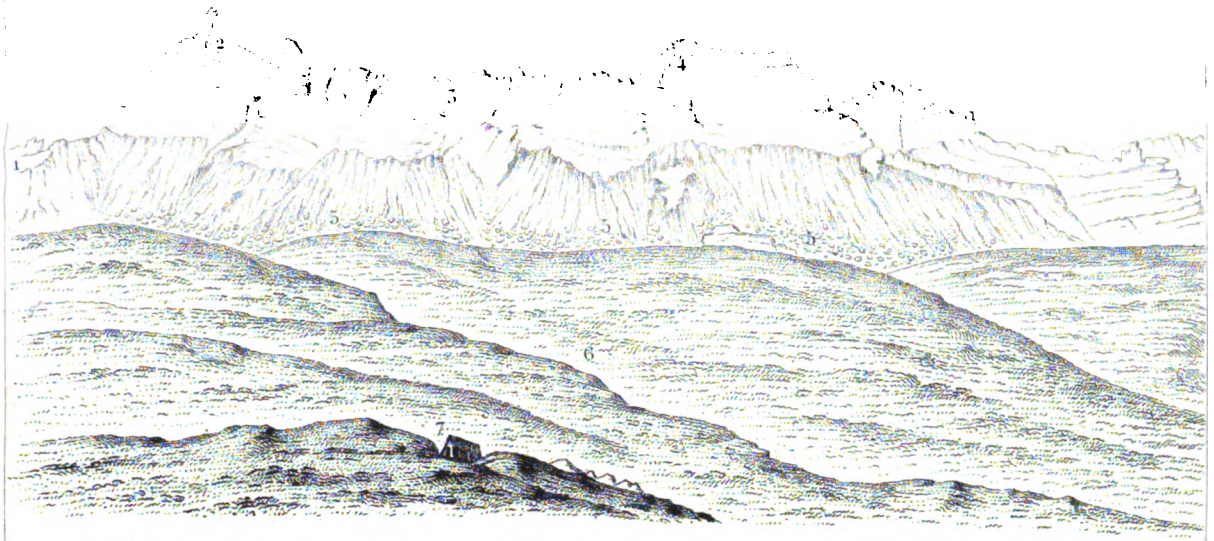
Il est encore de bonne heure (8 h. 45 min); nous avons beaucoup de temps devant nous et l'ascension de las Aleras est décidée. Le soir, nous coucherons dans la plus haute des cabanes de Solano, que nous voyons très-rapprochée de la base de la pala de Yp.

Nous descendons dans le vallon de Solano, nous tenant aussi haut que possible et nous dirigeant vers le pied de las Aleras. En quelques minutes, nous atteignons l'origine du ruisseau qui serpente dans le vallon; nous nous y arrêtons pour déjeuner. Nous sommes sur le sentier qui monte du Solano au col d'Esquerra, au Nord-Est du pic de ce nom, et qui, le col franchi, descend dans le vallon d'Escarilla.

Pendant que nous déjeunons, José et Latour appellent le berger espagnol qui habite la cabane où nous devons coucher et lui confient le mulet avec les bagages inutiles. Il va sans dire que le berger promet de veiller religieusement sur le tout, moyennant l'assurance que je lui donne que la *peseta* sera sa récompense.

Nous sommes au pied des éboulis descendus de las Aleras; je peux donc étudier avec soin cette singulière crête, bizarre de forme et de structure, et dont les cheminées ou *canales* semblent perpendiculaires. Les strates y ont con-

Digitized by Google



Wallon del. A. Gérin sc.

CRÊTE DE LAS ALÉRAS, VUE PRISE DU VALLON DE SOLANO.

Digitized by Google

Digitized by Google

servé presque l'horizontalité et un parallélisme parfait. Je n'avais encore rien vu de pareil aux découpures de la crête. Tours, créneaux, pyramides, portes et couloirs, brèches profondes, etc., tout cela s'y trouve dans un espace très-restreint. C'est une chaîne fantastique dont la vue seule mérite l'excursion. (Voir la gravure ci-jointe, faite d'après un croquis extrait d'un panorama plus étendu.)

A 10 h., nous quittons le bord du ruisseau, et, bientôt après, nous commençons à monter sur un plan très-incliné formé de blocs de toutes dimensions tombés des murailles de las Aleras. Les fossiles, exogyres, ostrea et autres, abondent dans ces blocs crétacés et dans le cailloutis des éboulis ; on pourrait en charger des charrettes.

Nous nous fatiguons beaucoup pour atteindre, sur ces blocs roulants, le pied de la vraie muraille ; heureusement nous trouvons là quelques restes de neige qui nous permettent de nous désaltérer ; nous en voyons aussi dans les *canales* (couloirs) au-dessus de nos têtes.

Maintenant, par laquelle de ces cheminées attaquerons-nous ce mur presque à pic, mais heureusement partout déchiqueté ? Ici José n'en sait guère plus long que nous, et le mieux est d'essayer un peu partout. Nous hissant et nous accrochant où nous pouvons, nous montons sensiblement, non sans courir plusieurs fois le danger sérieux de dégringoler avec des cailloutis ou des blocs qui s'ébranlent sous les pieds. Latour ne cesse de répéter que jamais il n'a vu rien de pareil, pas même au Balaïtous. Il a raison, car ici la difficulté dure des heures et finit par anéantir les forces. Nous faisons des haltes fréquentes, surtout près des restes de neige enfouis au fond des couloirs, et, quand nous sommes un peu reposés, nous donnons un nouveau coup de collier ou plutôt de jarret. Il faut vraiment tout le désir que j'ai d'atteindre cette crête pour que je persiste dans la continuation de cette série d'escalades de corniche en corniche. Du reste, mes deux guides, magnifiques de

Digitized by Google

courage et de résolution, veulent comme moi, à tout prix, atteindre la cime.

Enfin, après trois heures d'efforts inouïs, nous nous trouvons au sommet de la dernière *canale* (2,542 mèt.), et nous sommes sur la vraie crête, qui ressemble à une énorme lame de couteau ébréchée. Des deux côtés ce sont des abîmes. Malheur à quiconque serait saisi par le vertige! C'était certainement la première fois que le pied de l'homme foulait cette arête disloquée.

Malgré la peine que j'avais prise, j'étais enchanté de mon ascension. José avait raison de penser que, de là, je verrais tout ce que je souhaitais étudier. Je découvre en effet, comme point de repère, tous les grands pics de la frontière, du côté du Nord et du Nord-Est; et, du côté du Sud, plus ou moins à l'Est ou à l'Ouest, je peux suivre presque tous les chaînons, soit du côté de la vallée de la Theña, soit du côté des divers vallons qui descendent à la grande vallée de Canfranc. Mais, ce qui me frappe le plus, c'est la masse et la forme de la *Peña Colorada* s'élevant majestueusement (2,883 mèt.) en face de nous, au Sud-Ouest, de l'autre côté du vallon de Yp. Ce vallon ressemble à un énorme gouffre au fond duquel se trouve un petit lac dont les eaux bleues miroitent au pied des murailles septentrionales de la Peña; toutefois ce profond vallon paraît posséder de bons pâturages, sur lesquels nous voyons fourmiller les moutons.

Nous sommes fatigués, et nous mourons de soif. José, plus jeune que Latour, se dévoue et descend assez bas, sur le versant de Yp, jusqu'à une plaque de neige, où il remplit mon outre.

Pendant ce temps, nous nous dirigeons, Latour et moi, vers le pic d'Esquerra (2,703 mèt.), le point culminant de cette crête, du côté du Sud-Est, et dont nous sommes très-rapprochés. L'arête de ce côté est un peu moins disloquée, et l'on peut y cheminer assez facilement en prenant, bien

Digitized by Google

entendu, des précautions. Le pic d'Esquerra ressemble à un fer de lance et paraît plus difficile qu'il ne l'est en réalité. Une fois qu'on a atteint la crête, on peut y monter assez facilement.

Lorsque j'ai trouvé un endroit favorable, je m'installe pour travailler. Je passe là quatre heures sans perdre un instant. Je veux emporter autant de notes, de dessins et d'angles que je pourrai, pensant bien ne plus remettre le pied sur las Aleras. Du reste, le temps me favorise : je vois tout très-clairement autour de moi. Les nuages plombés qui, pendant quelques instants, nous avaient fait craindre l'orage, ont été chassés par le vent du Sud-Ouest, purgeant, pour ainsi dire, l'atmosphère de toute vapeur. La température est très-douce (17°).

A 5 h. 30 min., mon travail est fini. Je jette un dernier regard sur la Peña Colorada (le Castello des Français), et j'étudie avec attention ses abords dans le cas où l'envie me prendrait d'y monter, à titre de curiosité. Je remarque que la voie la plus courte et la plus facile pour l'aborder serait celle du vallon d'Escarilla.

N'ayant plus rien à faire sur les Aleras, nous descendons par de nouvelles canales, qui ne valent guère mieux que leurs voisines, et, avec beaucoup de précautions, nous parvenons sans accident jusqu'à une longue traînée de cailloutis, sur laquelle, ou avec laquelle, nous dégringolons jusqu'aux éboulis, où je fais une ample moisson de fossiles. A la tombée du jour, nous arrivions à la plus rapprochée des cabanes de Solano, où nous devions passer la nuit. J'eus la satisfaction de voir tout près de là mon mulet pacager au milieu des moutons.

Pendant notre souper, le temps s'obscurcit tout à coup. C'étaient sans doute les nuages que j'avais vus du haut de las Aleras, très-loin dans les plaines de Jaca, qui, maintenant, montaient jusqu'à la frontière où ils ne devaient pas tarder à porter l'orage. Le tonnerre se mit en effet à gron-

Digitized by Google

der avec fracas, et la pluie et la grêle tombèrent pendant quelques instants avec violence. Mais nous étions abrités assez passablement. Je ne plaignais que le pauvre mulet qui, par instinct, se rapprochait toujours de la cabane pour s'y abriter aussi. Ne pouvant y entrer, il resta près de nous, essuyant l'orage avec une héroïque immobilité.

Pendant la nuit, le temps se remit au beau. Au point du jour, nous fîmes nos préparatifs pour quitter la cabane; mais, lorsqu'il s'agit de charger notre mulet, nous ne le vîmes nulle part; les bergers avaient aussi disparu avec les troupeaux. Nul doute que le macho ne les eût suivis de gré ou de force. Enfin, à la suite d'un incident assez dramatique, qu'il serait oiseux et trop long de raconter ici, je fus remis en possession de l'animal et des bagages. Tout cela nous fit perdre du temps; cependant il n'était encore que 6 h.

Qu'allais-je faire de cette journée du 28, qui paraissait devoir être belle? L'ascension de la Peña Colorada par le col et le haut vallon d'Escarrilla me tentait encore. Toutefois j'y renonçai, m'en rapportant au dire de José qui y est allé chasser souvent. J'aurais, me dit-il, une vue plus étendue sur la plaine, mais moins intéressante pour moi, du côté des montagnes, que celle de la veille.

Alors je résolus de rentrer le soir à Sallent par le chemin que nous avions suivi, après avoir employé ma journée à travailler du haut du mamelon de las Tres Bornas (2,470 mèt.).

A 8 h., je suis installé sur cette croupe, d'où la vue sur les trois vallons d'Escarrilla, de Solano et de Bajaruela est très-détaillée. Je vois ce que je n'avais pas aperçu du haut de las Aleras, c'est-à-dire la continuation de cette chaîne vers Escarrilla. J'y remarque le pic de *las Menousas* et la *pala de la horca de Lanne mayor* qui me semblent de la même formation que l'Esquerra et la pala de Yp. Tout le vallon d'Escarilla avec son ruisseau et le petit lac d'où il sort sont sous mes yeux. Dans la même direction, c'est-à-dire vers le

Digitized by Google

Sud, je vois aussi la continuation du chaînon de la Peña Colorada. J'y remarque la *pala de los rayos* très-pittoresquement découpée. Du côté opposé, c'est-à-dire vers le Nord-Nord-Ouest, je vois aussi, dans tous ses détails, le chaînon qui limite le Val de Solano, au Nord, commençant au pic de la Passousso et se continuant par une série de cimes coniques et rayées de rouge, jusqu'aux environs du pic d'Anayette. Du côté de la frontière, la vue sur les grands pics est aussi très-belle et très-distincte.

Je dessine tout cela; ensuite nous descendons en nous promenant à Sallent, où nous arrivions vers 5 heures.

Le 29, nous quittons Sallent, où j'avais été assez bien traité et à des prix raisonnables. Nous voulons rentrer à Cauterets par le pic d'Enfer. Comme Santiago connaît parfaitement ce massif, je l'engage à nous accompagner, ne fût-ce que pour alléger un peu Latour.

A 4 h. du matin, nous traversions l'Agua Limpia, où je constate la hauteur barométrique, — holostérique, 656,5; anéroïde, 656; — le scintillement des étoiles nous promettait une belle journée.

Nous laissons à gauche, Nord, le confluent de l'Agua Limpia avec le ruisseau de Pundillos, et nous remontons d'abord au Nord-Est, puis à l'Est, passant sur la rive droite de ce dernier ruisseau, au-dessus des cultures. Le sentier est assez bien tracé, au bas d'une maigre forêt de chênes et de hêtres et, plus haut, de pins. Au-dessus de la forêt (1 h. 15 min. de Sallent), nous revenons sur la rive gauche, où la montée devient plus roide. J'aperçois quelques gentianes et des aconits au milieu du maigre gazon qui pousse dans les interstices d'un cailloutis schisteux et devonien.

Le sentier se perd bientôt ou plutôt cesse à une ancienne mine de plomb et d'argent (2 h. 15 min. de Sallent), sur un petit plateau où je m'arrête un instant pour jouir de la vue, déjà très-belle, sur les montagnes au centre desquelles je

Digitized by Google

me trouvais l'avant-veille. — En face de nous, au Nord, nous voyons le sentier qui monte au col de Piedra-Fitta.

15 min. plus haut, nous arrivons au vallon ou cirque de Pundillos rempli par un beau glacier sur lequel je trouve des traces d'amiante. Le ruisseau passe sous ce glacier, après s'être précipité en cascade des cinq petits lacs de Pundillos, Sud-Est. Le glacier traversé, nous montons sur la rive droite du ruisseau, qui s'échappe du lac d'Enfer ou *Libon tébarrait*, au déversoir duquel nous nous arrêtons sur des schistes ferrugineux (4 h. 40 min. de Sallent). — Hauteur barométrique : anéroïde, 546 ; altitude, 2,737.

Ce lac, presque rond et d'une superficie de 8 à 10 hectares, est très-sauvagement encadré. Quelques glaces plongent dans ses eaux d'un bleu presque noir ; mais, malgré son altitude, il ne charrie aucun iceberg.

Santiago me donne les noms locaux de tout ce qui nous entoure, et, après une légère collation, nous nous séparons de lui. Nous contournons le lac sur la rive méridionale, et en 20 min. nous sommes sur le col d'Enfer, où nous donnons la chasse à cinq beaux isards. — Baromètre : anéroïde, 542 ; altitude, 2,812 mèt.

Il n'est que 9 heures, et je veux profiter de cette belle journée pour travailler encore un peu. Je monte donc au Sud du col aussi haut que je le peux, sur l'arête septentrionale du pic d'Enfer. Je ne m'arrête que quand je découvre tout l'horizon, du côté de Sallent, à l'Ouest, et, du côté de Bramatuero et du Vignemale, à l'Est. — Je crois qu'en une heure de plus, j'aurais pu atteindre, avec quelques efforts, la pointe septentrionale de la Quejada (3,208 mèt.).

De retour au col, nous descendons très-vite, sur des belles plaques de neige, jusqu'au pied des glaciers d'Enfer, où nous achevons nos vivres, ne fût-ce que pour décharger un peu Latour. — Je profite de cette demi-heure d'arrêt pour dessiner, dans tous ses détails, ce superbe massif.

Nous passons à côté des deux lacs inférieurs d'Enfer que

Digitized by Google

nous laissons à droite, Sud. Vers l'Est-Sud-Est, nous voyons le dédale des lacs inférieurs de Machimaña. Nous obliquons vers le Nord-Est, sur les flancs du pic de Piedra-Fitta, et nous rejoignons le sentier des bains de Panticosa, au déversoir du deuxième lac inférieur de Machimaña. Quelques minutes après, nous étions sur la frontière, au port de Marcadau (2 h. 5 min. du col d'Enfer).

Le soir, à l'entrée de la nuit, nous étions à Cauterets, où un confortable dîner chez M. Meillon, à l'excellent hôtel d'Angleterre, me faisait oublier toutes les fatigues.

La tournée que je viens de décrire dans son ensemble — en supprimant, comme on peut le supposer, beaucoup de détails,—est l'une de celles qui m'ont laissé les plus agréables souvenirs, et qui m'ont fourni le plus d'éléments nouveaux pour mon travail topographique et panoramique.

E. Wallon,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

Digitized by Google

XXII

LE COL DE LA CASCADE DE GAVARNIE

ET LE CYLINDRE DU MARBORÉ

(DEUX NOUVEAUX PASSAGES)

SOURCE DU GAVE DE PAU ET COL DE LA CASCADE.

Le 21 août 1875, j'arrivai dans la journée à Gavarnie. Le temps était orageux, le brouillard formait un rideau à demi transparent devant le Cirque, et les nuages venaient d'Espagne; malgré ces apparences fâcheuses, mon guide Henri Passet, ne devant me rejoindre que le 24, je m'entendis le soir même avec son cousin Célestin Passet, excellent guide, dont mon ami le comte H. Russell m'avait fait éloge. Nous avions mutuellement le désir d'entreprendre ensemble quelques courses, et nous fûmes bientôt d'accord sur notre itinéraire : nous devions, si le temps le permettait, monter au glacier du Gave de Pau, franchir la crête du Cirque au col de la Cascade, rentrer à Gavarnie par la Brèche de Roland, et, le jour suivant, faire l'ascension du Gabiétou par le glacier du même nom.

Le 22 août, à 6 h. du matin, nous partons de l'hôtel des Voyageurs. L'air est vif et pur; c'est à peine si quelques légers brouillards se cramponnent encore à la cime de l'Astazou ; le vent souffle du Nord : tout présage une belle journée. Après avoir traversé le Gave en amont de l'hôtel,

Digitized by Google

nous nous élevons par un bon sentier au milieu des taillis et des pâturages de la rive droite. A mesure que nous montons, la vue devient de plus en plus belle sur le Cirque encore dans l'ombre, et sur les sommets teintés en rose par le soleil du matin. Rien ne peut exprimer la sensation de fraîcheur exquise et de jeunesse qui s'empare de vous dans une course matinale ; tout en montant lestement les pentes herbeuses couvertes de rosée, je me rappelle les joies des veneurs décrites par Gaston Phœbus, le brillant et terrible comte de Foix, seigneur de Béarn, comte de Bigorre et autres lieux : « Ore te preuverai-je comment veneurs vivent en cest monde plus joyeulsement qu'aultres gens. Car quand le veneur se lève au matin, il voit très-doulce et belle matinée et le temps cler et seri, et le chant des oiselets qui chantent doulcement, mélodieusement et amoureusement chacun en son langage, du mielx qu'il puet, selon que nature li aprent, et quand le soleil sera levé, il verra cette doulce rosée sur les ruisseletz et herbettes et le soleil par sa vertu les fera reluire ; c'est un grand plaisir et joie au cueur du veneur..... »

Bientôt nous laissons à gauche le chemin de la Brèche d'Allanz, qui conduit dans le cirque d'Estaubé. Le vert d'émeraude des grands pâturages fait ressortir la coloration rouge des rochers du Pailla, qui semblent flamboyer au soleil. J'ai gravi le pic Pailla, il y a peu d'années, avec Chapelle, l'intrépide guide et chasseur d'Héas : lui est mort, et la tourelle que nous avions construite au sommet du pic est tombée. « Pauvre Chapelle ! me dit Célestin, la montagne qu'il aimait tant aurait dû garder son souvenir. » Nous traversons le ravin de Las Tortes, celui du Pailla, les pentes boisées du Caousillet, et, à 1 h. 15 min., de Gavarnie nous arrivons aux rochers blancs de l'Astazou (calcaire à hypurites), bien connus de tous les explorateurs des Pyrénées centrales. Sur cette roche, qui semble vernissée, le fer du bâton glisse comme sur du verre, et les clous des

Digitized by Google

souliers facilitent les chutes : il est à désirer que le syndicat de la vallée de Barèges fasse entailler le rocher ; car c'est un danger inutile, ne donnant pas même le plaisir de la difficulté vaincue. Le seul moyen d'éviter une chute est de traverser les rochers blancs avec lenteur, en se collant contre le rocher lui-même, ou d'ôter ses souliers et de marcher pieds nus.

Au-delà de ce passage ennuyeux, nous contournons de niveau les murailles verticales du cirque de Gavarnie ; les corniches sont larges ; la roche est honnête ; rien n'est plus facile que cette partie de la course. Devant nous se dessine toute la crête du Cirque ; à l'Est se dresse le môle immense de l'Astazou, qui semble inaccessible de quelque part qu'on l'examine. Laurent Passet, qui le premier eut l'audace d'y rechercher un passage pour atteindre le Mont-Perdu, était un intelligent et hardi montagnard, et c'est vers un autre passage découvert également par lui, la Brèche-Passet, que nous nous dirigeons au Sud-Ouest, laissant au Sud une belle cascade. Nous traversons, sur la neige, le glacier qui descend de l'Astazou ; une rimaye large et profonde nous sépare du rocher (2 h. 20 min. de Gavarnie), mais, presque en face de la Brèche-Passet, elle est comblée en partie par des blocs de glace et de neige écroulés. Célestin taille un escalier à coups de hache ; le pont est solide, et nous atteignons la muraille de l'arête calcaire qui plonge du haut du Pic du Marboré dans l'intérieur du Cirque, séparant le glacier de l'Astazou du glacier du Gave de Pau. Les couches de cette arête sont tordues en tous sens ; vues d'en bas ou des Sarradets qui lui font face, ces rochers ont un aspect étrange et semblent impraticables ; un seul passage permet de les escalader, c'est la cheminée presque verticale de la Brèche-Passet. Le rocher est suffisamment solide, et, la fissure étant très-étroite, on peut se servir des mains et des genoux. Célestin me tend la main pour me hisser près de lui ; je refuse, préférant faire ma petite af-

Digitized by Google

faire à ma manière; je mets un peu plus de temps en agissant ainsi, mais il ne me plaît pas d'être aidé à moins d'absolue nécessité. Mon guide ordinaire, Henri Passet, le sait : il se contente de me montrer le chemin, et me laisse le plaisir de grimper ou de descendre à ma guise, ne s'occupant de moi que lorsque j'ai un besoin réel de son assistance.

La cheminée franchie, le danger diminue; une rude escalade de 30 min. nous amène sur le haut de l'arête (2,639 mèt., — 2 h. 55 min. de Gavarnie). D'ici nous avons la vue du faîte du Cirque de l'Astazou, à l'Est, au Taillon, à l'Ouest, et du fond du Cirque, véritable abîme. Directement, sous nos regards, à 250 mèt. de profondeur, s'étend le glacier du Gave de Pau, enserré à l'Est par les hautes murailles du Pic du Marboré et de ses contre-forts qui forment un cirque considérable. Des milliers de visiteurs pourraient prendre place dans cette enceinte. Au Sud, un glacier descend de la crête du Cirque, entre l'Épaule du Marboré (3,118 mèt.) à l'Est, et la Tour (3,018 mèt.), à l'Ouest; il vient se jeter dans le réservoir du glacier de la source du Gave. Nous devons descendre d'abord à la source du Gave, puis gravir les pentes de ce glacier, dont l'inclinaison est d'environ 50°, pour atteindre le col de la Cascade, qui n'a encore été franchi que par le plus intrépide grimpeur des Pyrénées, Henri Russell, accompagné de Célestin Passet; mais nous sommes à la fin d'août : une large crevasse transversale s'ouvre béante au milieu du glacier du col, le partage en deux parties et coupe notre route. A première vue, il nous semble impossible de contourner cette crevasse. Nous eûmes un moment de désappointement. Que faire? Ni Célestin ni moi ne voulons renoncer à la course projetée; nous descendrons d'abord à la source du Gave, puis nous déciderons ce qu'il y aura lieu de tenter; mais, avant de descendre, j'engage Célestin à examiner, avec ses yeux de montagnard, si les terrasses de rocher qui, de la

Digitized by Google

rive gauche du glacier, montent vers la Tour du Marboré, ne seraient pas praticables. Il secoue d'abord la tête, car elles ont la réputation d'être inaccessibles ; bientôt l'examen de ces rochers le rassure, et il me dit : « Ces rochers n'ont pas l'air d'être trop mauvais ; nous avons du temps, nous pouvons toujours les essayer ; si une corniche aboutit à un abîme, peut-être en trouverons-nous une autre meilleure, et ce sera un passage nouveau. » Au découragement succède l'espoir de réussir, et c'est gaiement que nous commençons à descendre. D'en bas nous verrons de plus près et mieux les détails de la route. La descente de l'arête mérite une attention soutenue ; la roche est presque verticale, désagrégée et couverte de débris ; pourtant elle n'offre aucun passage particulièrement périlleux à qui a le pied montagnard et n'est pas sujet au vertige. De distance en distance, d'étroites corniches nous permettent de reprendre haleine, et, à 3 h. 40 min. de Gavarnie, arrêts non compris, nous buvons à la source supérieure du Gave de Pau (2,406 mèt.).

Le tableau est grandiose et terrible : le Cirque s'ouvre béant sous nos regards, à 600 mèt. de profondeur ; au-dessus de nous, les roches à pic du Marboré ont 850 mèt d'élévation ; le faîte du Cirque nous domine de 600 à 800 mèt., s'élevant de terrasse en terrasse, et chacune de ces terrasses supporte un glacier. L'Astazou (3,080 mèt.), le Pic du Marboré (3,253 mèt.), l'Épaule (3,118 mèt.), la longue arête neigeuse du col de la Cascade (2,939 mèt.), la Tour (3,018 mèt.), le Casque (3,006 mèt.), la coupure hardie de la Brèche de Roland (2,804 mèt.), la fausse Brèche (2,948 mèt.), le Taillon (3,146 mèt.), attirent et retiennent tour à tour le regard. C'est tout un monde que ce massif du Cirque de Gavarnie, et c'est ici ou au Pic de Marboré qu'il faut venir si l'on veut apprendre à le connaître.

Les bancs de rochers qui montent vers la Tour du Marboré ne semblent pas impraticables, et notre espoir d'y

Digitized by Google

trouver un passage nouveau, et peut-être facile, s'accroît. Après une heure d'arrêt dans le cirque sauvage du glacier du Gave, nous nous remettons en marche vers le Sud. Afin d'éviter la ligne de chute des blocs de rochers qui se détachent des murailles, sifflent autour de nous et sillonnent le glacier que nous devons remonter, nous inclinons à gauche et nous gravissons en zigzags la moraine latérale de la rive droite, dont le terrain sans consistance s'écroule sous nos pas. La pente a un angle de 50 à 55° d'inclinaison; l'escalade est aussi fatigante qu'ennuyeuse; mais le glacier est à découvert : nous serions forcés de tailler des pas, et le chemin de la moraine nous fait gagner du temps. A gauche, dans le grand mur qui, du haut de l'Épaule du Marboré, tombe à pic sur le glacier, s'ouvre une large caverne; au printemps, cette ouverture, que l'on distingue à l'œil nu du fond du Cirque de Gavarnie, est remplie de neige.

Il nous a fallu une demi-heure pour atteindre l'endroit où, sur la rive gauche du glacier, se montre la terrasse rocheuse que nous voulons essayer (2,650 mèt., 4 h. 10 de Gavarnie); le glacier nous en sépare : sauf une bande de glace vive qui touche à la moraine et qui nécessite quelques coups de hache, la neige le recouvre entièrement ; elle est excellente, et nous traversons le glacier horizontalement. Ici le moindre faux pas serait mortel ; rien ne nous arrêterait pendant une chute de 850 mèt., et l'on arriverait trop vite au fond du cirque. Il n'y a aucune crevasse à redouter à cet endroit du glacier : la corde serait une gêne et, n'étant que deux, une cause de danger ; je refuse donc d'être attaché.

D'abord Célestin s'arrête à chaque pas pour surveiller ma marche; mais il voit bientôt que je n'ai nulle hésitation; il prend confiance, et ne s'occupe plus de moi que pour me signaler des bandes de neige glacée, faciles à reconnaître à leur nuance différente. Au-dessus et au-dessous

Digitized by Google

de nous, la pente est réellement très-forte, et l'angle que nous formons avec le glacier est des plus aigus ; mais la neige porte bien, et nous arrivons au rocher sans avoir couru le moindre danger réel.

La terrasse de rocher qui va de la rive gauche du glacier à la base de la Tour, et sur laquelle nous avions décidé que l'on pouvait passer, est très-praticable : la roche est solide, les corniches sont larges ; en réalité, rien n'est plus aisé à parcourir : c'est presque un grand chemin que ce passage. La voie nouvelle pour atteindre le haut du cirque supprime une partie des dangers de cette admirable excursion.

En 4 h. 55 min., soit 5 h. de Gavarnie, arrêts non compris, nous avons atteint le col de la Cascade (2,939 mèt.). La vue est extrêmement belle : au Nord, sur les précipices et les neiges du cirque, et sur la verte vallée du Gave de Pau, etc.; au Sud, sur les plateaux brûlés du versant méridional et sur l'Espagne aux chaudes couleurs.

Une heure de marche à l'Ouest, sur le versant espagnol, nous conduit à la Brèche de Roland ; nous rentrons en France, en pays bien connu. De la Brèche (1 h. 45 min.) à l'auberge de Palasset, d'où nous gagnons en 45 min. Gavarnie, soit, arrêts non compris, 8 h. 30 min. aller et retour

Célestin Passet est un guide de premier ordre. Comme son cousin Henri Passet, il est aussi prudent que hardi.

En rentrant à Gavarnie, je trouvai notre collègue F. Schrader, auquel j'avais donné rendez-vous. Il a bien voulu se charger de rendre compte de nos courses au Gabiétou et dans la partie méridionale du massif calcaire : je ne dirai donc rien de ces excursions nouvelles ou très-peu connues[1].

[1] Voir l'article suivant.

Digitized by Google

CYLINDRE DU MARBORÉ (3,327 mèt).

PIC DU MARBORÉ (3,253 mèt.) ET ASTAZOU.

Passage nouveau (9 h. 30 min., aller et retour).

Le 30 août, mon aimable compagnon Schrader me quitta. Le moment de mon retour forcé à Paris approchait; je voulus profiter des quelques jours qui me restaient encore pour compléter mes courses dans le massif calcaire, en montant au Cylindre et au Pimené. En 1869, lorsque j'avais fait pour la première fois l'ascension du Cylindre avec Chapelle, un orage épouvantable nous avait assaillis au sommet, et je n'avais rien pu voir. Depuis cette époque, j'avais l'intention de faire de nouveau cette belle course; Henri Passet raviva mon désir, en me disant avoir découvert un passage nouveau qui permettait, en une seule journée, de monter au Cylindre (3,327 mèt.), au Pic du Marboré (3,253 mèt.), et de rentrer à Gavarnie par l'arête du Marboré et l'Astazou. Il fut décidé que le lendemain nous tenterions cette excursion.

Le 31 août, réveillé à 4 h. du matin par Henri, je laisse partir en avant un touriste qui se rend au Pic du Marboré avec Célestin Passet. J'ai soif de solitude; c'est un vrai plaisir, lorsqu'on a excursionné à deux pendant quelques jours, de se retrouver, dans la montagne, seul avec son guide; on se sent plus libre, plus fort; on jouit plus de ses sensations, on s'appartient, et la montagne est plus vôtre. Aussi je ne veux pas de compagnon aujourd'hui. Henri ne dit rien, sinon que l'heure s'avance, et que la course est longue. Enfin, à 6 h. 10 min. nous partons. En 1 h. 10 min., nous sommes au rocher de l'Oule, au bas de l'échelle des Sarradets, et, à 3 h., de Gavarnie à la Brèche de Roland. La Course de la Brèche est si connue, qu'il est inutile de donner ici des détails. Les rochers situés au-dessous du gla-

Digitized by Google

cier de la Brèche étaient couverts de verglas, quoiqu'il fît 8° à l'ombre à cet endroit. Le glacier se découvrait de plus en plus, et nous fûmes forcés d'obliquer à droite pour éviter d'avoir à tailler des pas dans la glace. Le temps, qui avait été mauvais la veille, avait tourné au froid, et la matinée était splendide.

Sur le versant espagnol, le chemin est presque horizontal. Henri presse le pas; il faut que nous soyons, vers 2 h. au plus tard, sur le sommet du Cylindre, si nous voulons essayer les passages nouveaux qu'il a découverts et que je désire connaître; il marche comme un loup, dit-il. Nous longeons la crête méridionale du Cirque, passant au-dessous du Casque, de la Tour du Marboré et du col de la Cascade, et traversant presque sans monter les glaciers des terrasses du Marboré que gravissent en ce moment Célestin et son voyageur. Cette partie de la course est très-facile, et elle est bien connue de tous ceux qui sont montés au Mont-Perdu par ces belles pentes de neige. En 1 h. 45 min. de la Brèche, nous atteignons le glacier méridional du Cylindre.

La partie inférieure du glacier est à découvert; afin d'éviter la glace vive, nous escaladons la moraine latérale de la rive gauche : la boue est glacée, et les blocs de pierre roulent sous le pied. Les murailles du Cylindre se dressent sur la rive droite du glacier; il faut absolument passer sur la glace pour les aborder. Henri taille des pas, jusqu'à ce que nous arrivions à un endroit où la glace est couverte d'une mince couche de grêlons qui la rend rugueuse. Nous servant alors des fentes du glacier, nous montons avec prudence, mais assez rapidement. Plus haut, la partie supérieure est encore sous la neige : ce n'est plus qu'un jeu, et bientôt nous commençons à grimper sur le rocher. La muraille du Cylindre, presque verticale, offre peu de prise, et la cheminée, dans laquelle il faut se hisser, nécessite une attention soutenue; une fois ce passage franchi, rien n'est

Digitized by Google

plus facile que d'atteindre la cime. Les éboulis de pierres jaunâtres, que l'on traverse, ont le même aspect que ceux que j'ai rencontrés en montant au Pic du Marboré par les corniches du flanc nord du Cylindre; le même aspect que ceux que j'avais vus quelques jours auparavant au-dessous du col de Niscle, c'est une roche de grès remplie de fossiles. Les fossiles se trouvent jusque sur la cime.

Cime du Cylindre : 3,327 mèt., — 5 h. 40 min. de Gavarnie, arrêts non compris. Il n'est que 1 h. 20 min. du soir; Henri est radieux; nous aurons tout le temps nécessaire pour rentrer avant la nuit à Gavarnie. La cime est couronnée d'une tourelle, la même sans doute que celle qui fut construite par le comte Russell lorsqu'il fit cette ascension avec Laurent Passet, le père de mon guide. La température à l'ombre est de + 9° centigrades. Pas de vent.

La vue est de toute beauté, supérieure à celle que l'on a du Mont-Perdu, qui, à 1,300 mètres de distance à vol d'oiseau Est-Sud-Est, nous domine de 24 mètres. A égale distance, à l'Ouest-Nord-Ouest, est le Pic du Marboré (3,253 mèt.); à nos pieds, à 767 mèt. de profondeur, sur une distance de 1,500 mètres, brille le lac glacé et le grand champ de glace du Mont-Perdu; à l'Est, à 2,100 mètres de profondeur, la belle et verte vallée de Bielsa s'étend paresseusement au soleil, bordée par les Parets de Pinède et les forêts de Fourcarral au Sud, par les escarpements gazonnés du Plan de Lary et l'Estibette au Nord. A l'Ouest se développe toute la crête du Cirque de Gavarnie, de l'Astazou et du Marboré au Taillon qui masque le Gabiétou; de l'Ouest à l'Est les grands rochers rouges du versant méridional du cirque d'Estaubé se dressent à 1,800 mètres de nous; plus à l'Est, et tournant au Nord, les murailles du cirque de Troumouse, dominés par le Mont-Arrouye (3,030 mèt.), la Munia (3,150 mèt.), Serre-Mourenne (3,058 mèt.), Troumouse (3,080 mèt.), Las Louseras (3,075 mèt.), etc. Du Sud au Sud-Ouest, le Cotatuero, le Pic Royo, le Tendenera, la

Digitized by Google

Peña d'Ooz, les cimes neigeuses du Bondellos, la Quejada de Pundillos et ses glaciers, la Grande Fache, le Vignemale, la Frondellia qui cache le Balaïtous, puis tous les pics de Piedra-Fitta, de la Bouquessa, etc., l'Anayette, la Peña-Colorada; au loin, à l'Ouest, la superbe pyramide du Bisouri que vient de gravir mon ami Henri Russell. Au Sud, à 1,000 mètres de profondeur, s'étendent les immenses plateaux de Millaris, de Gaulis, de Fanlo, de Niscle, coupés par d'étroites vallées qui, vues d'ici, semblent de simples crevasses. Au loin, au Sud, de l'Est à l'Ouest, se profilent les sierras de Guarra, d'Oroel, etc., etc.; plus loin encore, la plaine d'Espagne toute lumineuse, rayée d'argent par le cours de l'Èbre; à l'Est se dressent la Suelsa et la Fulsa de Libones, les cimes du Batoua et des montagnes d'Aure, le Posets, le Cotiella, le Turbon, etc., etc.

A 1 h. 30 min. nous voyons partir du sommet du Pic du Marboré Célestin Passet et le touriste qu'il accompagne; ils prennent le chemin de la Brèche de Roland. Quant à nous, nous voulons descendre au col qui réunit le Pic du Marboré au Cylindre, et rentrer à Gavarnie par le sommet du Pic du Marboré, et l'arête qui plonge au Nord de ce pic dans le cirque de Gavarnie au-dessous et au Sud du col d'Astazou. Le 30 juin 1875, Henri Passet, qui avait découvert ce passage, l'avait effectué avec M. Lacotte-Minard, jeune et intrépide alpiniste dont j'ai trouvé la carte dans la tourelle du Cylindre. Avant de partir, Henri croit devoir me prévenir encore une fois que le passage est dangereux, qu'il sera même plus dangereux le 31 août qu'il ne l'était le 30 juin, à cause de la fonte et du retrait des neiges; mais il ajoute qu'en revanche nous n'aurons pas à courir le risque de faire partir des avalanches dans l'Astazou.

A 2 h. 15 min. nous quittons le Cylindre. Laissant à l'Ouest-Sud-Ouest le chemin ordinaire, nous descendons Ouest-Nord-Ouest par une raillère facile; puis, sur la neige, au-dessous du col du Cylindre, qu'une courte montée nous

Digitized by Google

fait bientôt atteindre (environ 3,100 mèt.); nous remontons ensuite le large plan incliné du Pic du Marboré, dont, à une heure du Cylindre, nous escaladons le sommet (3,253 mèt.). Après avoir contemplé un instant l'admirable vue du Cirque de Gavarnie et le panorama qui s'étend autour de nous, nous revenons, pendant cinq minutes, vers le col, et, longeant le bord de la plate-forme, nous commençons à descendre de corniche en corniche, le long de la muraille septentrionale du Marboré, afin d'atteindre une arête qui plonge dans le cirque, au Nord de l'arête que j'avais franchie quelques jours auparavant en me rendant à la Source du Gave. Une bande de seize isards, que nous avions vue monter au Pic du Marboré, se dirige droit sur nous; ces jolis animaux étaient déjà arrivés à moins de cinquante mètres de l'endroit où nous nous étions cachés pour mieux les admirer, lorsque Henri pousse un cri qui les fait bondir, je dirai presque s'envoler, tant ils disparurent rapidement.

Partout où d'ordinaire l'eau ruisselle, la roche est couverte d'une couche épaisse de verglas; nous sommes obligés de veiller sans cesse contre cette cause de danger. Les corniches, assez faciles, sont étroites et longent des précipices. Pourtant, sauf le danger qu'offrent les nombreuses traînées de verglas, il n'y a que deux passages réellement périlleux avant de pénétrer dans l'intérieur du Cirque de Gavarnie : une première cheminée très-inclinée qu'il faut descendre; elle est remplie de débris et de gros blocs détachés qui roulent sous le pied et tombent avec fracas dans l'abîme qui s'ouvre au-dessous de nous. « Assurez-vous bien, » me dit Henri. C'est un de ces endroits où il ne faut pas faire de faux mouvements et où l'on n'en fait pas. Après avoir franchi sans accident ce premier mauvais pas, nous longeons de nouveau les murailles, et nous arrivons au deuxième mauvais passage. Le 30 juin 1875, lorsque Henri l'avait descendu avec un voyageur, la neige arrivait

Digitized by Google

jusqu'au pied de la banquette de rocher que nous avions à descendre, et, comme le rocher n'a pas plus de dix à onze pieds de hauteur verticale, il n'était pas difficile de sauter sur la neige. Cette fois nous étions au 31 août, et, ainsi que l'avait craint Henri, la neige s'était retirée, laissant à découvert un chaos de blocs de pierres : le rocher surplombe un peu ; il faut descendre en lui faisant face, et en se cramponnant le mieux possible à de très-petites saillies, sans voir où mettre le pied. Henri s'assoit sur le bord de la banquette, réussit à tourner sur lui-même, n'ayant, pour point d'appui, qu'un rebord de quatre à cinq centimètres de saillie. Le sac le tire en arrière et le gêne : il ne peut trouver où poser le second pied, et il reste suspendu le long de la roche. Malgré son habitude du rocher, malgré son habileté instinctive de montagnard, il est embarrassé pendant quelques secondes qui me semblèrent longues. Enfin, en tâtant le rocher avec le bout du pied, il trouve une petite anfractuosité, puis une autre, et il est en bas de l'escarpement. Je n'avais pas de sac, et j'avais son aide ; en un instant je suis à côté de lui, et nous reprenons notre course le long de l'arête, descendant rapidement au Sud du col d'Astazou dans le Cirque. Là nous quittons le rocher qui, vu de près, est un gigantesque escalier, et, nous dirigeant horizontalement au Nord, sur des éboulis très-inclinés et très-mobiles, puis sur des pentes couvertes d'une boue glaciaire durcie, dans laquelle il est nécessaire de creuser des pas avec le bout du soulier et le fer du bâton, nous arrivons au-dessus de la cheminée supérieure de la route du col d'Astazou. Nous n'avions mis que 35 min. du Pic du Marboré, 1 h. 35 min. du Cylindre.

Après la descente que nous venons de faire, le chemin ordinaire de l'Astazou semble facile. Pourtant, il faut avouer que les pentes sont réellement redoutables. Un jour ou l'autre il arrivera de graves accidents dans ce passage

Digitized by Google

qui tend à devenir assez fréquenté, si une compagnie de guides expérimentés ne se forme pas à Gavarnie et si le premier venu peut continuer à offrir ses services aux voyageurs novices. Il y a quatre excellents guides de sommets à Gavarnie : ce sont d'abord Henri et Célestin Passet, puis Pierre Pujo et Pierre Brioul le garde-forestier. Je ne parle ni d'Hippolyte Passet, ni de Lacoste dit *Palasset,* qui se sont à peu près retirés et qui étaient et sont encore des guides de premier ordre.

Les étroites corniches de grès rougeâtre de la cheminée de l'Astazou sont solides et faciles, à la condition de suivre *exactement* les pas de son guide. Il n'y a qu'*un seul* passage, et, si on le manquait, on aboutirait à des abîmes. Avec un vrai guide, il n'y a aucun danger à courir si l'on a l'habitude du rocher et si l'on n'a pas le vertige. Au delà, après avoir franchi des éboulis, nous abordons le glacier de l'Astazou, couvert de neige dans la partie supérieure ; nous glissons rapidement jusqu'à ce que nous soyons arrêtés par la vue de la glace vive de la partie inférieure. Quelques pas taillés dans la glace nous permettent de rejoindre la rimaye de la rive droite et de sauter sur la moraine latérale. A 2 h. 15 min. du Cylindre, nous arrivons aux Rochers-Blancs. Ici la bande dénudée est large et très-inclinée, et une chute pourrait être dangereuse. C'est avec lenteur que nous traversons ces rochers ; puis, après avoir franchi l'Astazou-Barade, une descente au pas gymnastique sur des pentes gazonnées nous conduit à la sapinière de l'Astazou, dans laquelle nous ralentissons la marche, les rochers qui affleurent dans ce bois étant de la même nature et aussi glissants que les rochers blancs. A 40 min. du glacier, nous sommes sur la route de Gavarnie, à 400 mèt. en aval de l'auberge du Cirque, et, en 35 minutes, nous atteignons l'hôtel des Voyageurs, à 7 h. du soir, ayant mis, arrêts non compris, 3 h. 35 min. du Cylindre : soit, aller et retour, 9 h. 15 min.

Digitized by Google

Par cette voie nouvelle on peut donc, en une journée de moins de dix heures de marche, faire l'ascension de la Brèche de Roland, celle du Cylindre (3,327 mèt.), celle du Pic de Marboré (3,253 mèt.), et rentrer à Gavarnie par l'Astazou, ayant traversé le Cirque sur deux points différents. C'est une des plus belles courses des Pyrénées. Mon guide H. Passet me demande de ne pas trop recommander cette excursion, qu'il considère comme la plus périlleuse des Pyrénées. « Sauf avec des personnes connues, m'écrit-il, je désire ne pas l'entreprendre. »

Le 1er septembre, le temps était magnifique, et je montai au Pimené pour voir l'ensemble de ces belles montagnes que j'allais quitter. Trois jours après j'étais à Paris.

A. LEQUEUTRE,

Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

Paris, septembre 1875.

Digitized by Google

Fausse Brèche. 2948m

Brèche de Roland. 2804m | Pic du Marboré. 3253m | Casque. 3009m | Tour. 3018m | Cylindre 3327m | Mont-Perdu 3352m | S. de Ramond 3305m

Club Alpin Français

Annuaire de 1875



Fr. Schrader del. & lith.

Imp. Lith. Goulhaud Bl

VERSANT MÉRIDIONAL DU MARBORÉ

Vue prise du Col du Taillon, 2795m

Digitized by Google

Digitized by Google

XXIII

NOUVELLES EXPLORATIONS

DANS LE MASSIF CALCAIRE DES PYRÉNÉES.

Le 22 août 1875, j'arrivai à Gavarnie, où M. Lequeutre m'avait donné rendez-vous pour le lendemain. Je pensais me borner à courir dans les montagnes françaises, jugeant peu sûr de voyager en Espagne au moment où un corps d'armée carliste en déroute venait de passer la frontière pour se faire interner en France, et où l'armée du général Dorregaray, opérant en Catalogne, pouvait, d'un jour à l'autre, se diriger vers la Navarre. D'après Henri Passet, qui m'avait écrit peu de jours auparavant, il fallait renoncer à tout projet qui m'eût entraîné en Aragon, où quelques traînards pouvaient rôder encore. Mais Henri, retenu à Luchon pour un ou deux jours, n'était pas là pour régler l'itinéraire, et son cousin Célestin, qui arriva vers 6 h., revenant avec M. Lequeutre du glacier de la Cascade, ne partagea pas ces appréhensions. D'après lui, les traînards n'avaient eu, depuis huit jours, qu'à mourir de faim ou à redescendre dans les vallées : nous pouvions donc sans témérité pousser nos explorations jusques au sud du Mont-Perdu. Après un moment de réflexion, nous nous rendîmes à cet avis, bien certains que les objections ne viendraient pas de notre brave ami Henri Passet.

Je n'étais pas absolument satisfait d'apprendre au der-

Digitized by Google

nier moment que l'Espagne était abordable : pensant ne faire qu'un simple voyage de révision dans les montagnes que j'avais déjà visitées, j'avais laissé mon orographe à Bordeaux, entre les mains d'un opticien qui devait y apporter quelques perfectionnements indispensables. Si j'avais su où trouver mon respectable ami M. Wallon, j'aurais bien pu lui demander de me prêter celui dont il se servait depuis l'année précédente; mais c'est seulement trois jours plus tard que j'appris son élection de domicile dans le massif de la Grande-Fache, et que je pus me consoler, en sachant l'orographe bien employé, de n'avoir pas pu l'employer moi-même.

Une planchette fabriquée à la hâte n'y suppléa que bien faiblement, et les indications que nous avons pu recueillir dans notre tournée en Espagne nous ont été fournies par deux baromètres, un niveau, une boussole, et un petit appareil photographique apporté par M. Lequeutre. Des croquis pris avec soin à chaque halte nous ont permis de nous faire une idée nette de l'ensemble de la région, des formes et de l'allure générale des montagnes; et je me demande, après expérience faite, si ce n'est pas ainsi qu'il vaut mieux procéder pour opérer de bons relèvements, quand on ne possède pas toutes les ressources de la géographie officielle. A la première visite, on fait connaissance avec le pays; on dégrossit la besogne; on s'habitue à la physionomie toujours si expressive de chaque sommité, de chaque crête, de chaque vallée; puis, quand on a tiré de ce premier travail une sorte d'ébauche qui fournit des lignes générales à demi exactes, on y revient avec des instruments plus précis, et l'on détermine l'emplacement de tous ces points déjà indiqués. C'est, en quelque sorte, transformer le véritable travail de création en simple travail de vérification ou de critique, et l'on sait combien il est plus facile de corriger que de créer. J'ajouterai même qu'en séparant les deux explorations par une année d'in-

Digitized by Google

tervalle, en dressant d'après le premier travail une carte inexacte, sur laquelle on ne se fait aucune illusion, en revoyant cette carte chaque fois qu'un souvenir, une incertitude, une question sans réponse se présentent à la pensée, et en marquant de points d'interrogation tous ces doutes et toutes ces lacunes, on est à peu près sûr de ne rien oublier dans le travail définitif, et de produire avec peu de peine une œuvre plus parfaite qu'on n'aurait pu l'obtenir du premier coup.

Je demande pardon pour ces remarques arides ; peut-être ne seront-elles pas tout-à-fait inutiles aux explorateurs qui se soucient moins de voir beaucoup que de voir bien.

Nous allions donc en Espagne. Mais par où commencer? Après y avoir réfléchi, nous pensâmes que le mieux était de commencer par le commencement ; et, puisque le Gabiétou forme la pointe la plus occidentale du massif calcaire, c'est le Gabiétou que nous résolûmes de gravir le lendemain.

L'expédition, du reste, n'était pas des plus ordinaires, le comte Russell et Célestin Passet ayant escaladé les premiers cette belle cime, le 8 septembre 1874, en s'élevant directement par les murailles du Taillon et le glacier. Cette voie, nous promettant de beaux aspects et des émotions nouvelles, fut choisie à l'unanimité, et, comme notre bagage était assez pesant, nous adjoignîmes à Célestin un excellent montagnard, Pierre Pujo, digne beau-frère d'Henri Passet.

Du Gabiétou (3,033 mèt.), nous nous proposions de passer sur le Taillon (3,146 mèt.), puis de redescendre par la Brèche de Roland à Gavarnie. Après une nuit de repos, nous repartirions pour Héas, le pic de la Munia, la vallée de Bielsa, le revers du Mont-Perdu, le Val d'Arras, la gorge de Boucharo et le port de Gavarnie, revenant ainsi par le vallon de Pouey-Espée à notre point de départ.

Le temps avait été douteux dans la soirée du 22. — Le

Digitized by Google

23, je me réveillai avant le jour : les étoiles brillaient d'un éclat tranquille, et les cimes qui dominent Gavarnie se découpaient nettement sur le ciel.

Le soleil se leva un peu rouge, illuminant les rochers et les glaces de l'Astazou. Quelques légers nuages, condensés par la fraîcheur du matin, se dissipèrent bientôt, et, à 6 h. 30 min., nous nous mettions en route par le chemin de mulets du Port de Boucharo. En trente minutes, nous arrivâmes à l'entrée du vallon de Pouey-Espée, où nous fîmes une première halte pour contempler le cirque de Gavarnie. Rien de plus frappant que le contraste des deux versants de Pouey-Espée : celui du Sud, énorme, couronné de neiges ou de glaciers, s'étend des Sarradets au Gabiétou comme une haute muraille très-inclinée, dont le superbe Taillon occupe le milieu et dont la base repose sur une longue ligne de terrasses calcaires chargées de neiges. A droite, au contraire, les pentes sont molles, arrondies, herbeuses, très-douces de forme et d'inclinaison ; çà et là seulement quelque massif de roches, perçant la verdure, dresse ses hautes murailles au-dessus de la route ; ou bien un ruisseau trouvant une veine plus tendre y a creusé quelque profond ravin, plein d'ombre et de recueillement, où il tombe en cascades fraîches et bruyantes, mouillant au passage quelques pans de prairies et s'échappant vers le Gave qui roule en bas dans son couloir de pierre. J'ai vu peu de vallées où ces petits recoins soient plus intimes et plus charmants. On y resterait des heures entières, couché sur l'herbe et les fleurs, et contemplant les montagnes terribles d'en face, dont les glaciers commencent à s'humecter et à resplendir sous les rayons du soleil.

Mais il faut traverser le torrent (1 h. 15 min.) pour nous élever au Sud-Ouest sur les terrasses qui soutiennent le Taillon. Encore quelques maigres pâturages, puis un chaos difficile à traverser, et nous voilà sur le bord d'une vaste nappe de glace très-unie, très-dure, assez inclinée, et cou-

Digitized by Google

verte, dans sa partie supérieure, d'une longue écharpe de névé qui entoure les bases du pic (2 h. de Gavarnie).

Ici, nous fûmes obligés de faire une assez longue halte; M. Lequeutre, souffrant depuis le matin, se trouvait hors d'état de continuer l'ascension. Trois heures de repos lui rendirent cependant quelques forces, et, la volonté y aidant, il se trouva, vers midi, en état de repartir. Nous avions copieusement déjeuné dans l'intervalle; le glacier fut bientôt traversé obliquement de l'Est à l'Ouest, et nous commençâmes à nous élever contre les murailles du Taillon. Ces murailles paraissent inaccessibles d'en bas, si bien qu'un vieux pâtre de Pouey-Espée, auquel nous proposions d'y grimper avec nous, se signait à cette pensée et nous soutenait que nous n'arriverions jamais au sommet. La roche est très-inclinée, polie par le frottement de l'eau, des neiges ou des anciens glaciers; les corniches sont étroites, souvent interrompues, et l'on tomberait au moindre vertige dans un précipice de plusieurs centaines de mètres.

Il faut s'élever en zigzag le long de ces corniches, en gagnant toujours vers l'Ouest, où les pentes de plus en plus polies se redressent en un véritable mur ruisselant de cascades. C'est au-dessus de ce mur que se trouve le glacier, dont Célestin ne cessait, pendant les haltes, de nous vanter les merveilles.

A chaque instant, il nous semblait difficile d'arriver plus haut; mais Célestin montrait un instinct vraiment admirable pour choisir les passages praticables : après quelques secondes de réflexion et un regard jeté sur les roches qui nous dominaient, il s'engageait sur une corniche, parfois la moins apparente, et, profitant d'anfractuosités que nous n'eussions jamais découvertes, nous guidait à travers le passage difficile. Pendant trois quarts d'heure, nous nous élevâmes, suspendus contre le rocher; mais enfin nous aperçûmes tout près de nous le sommet des cascades, dont le lit nous avait plus d'une fois servi de chemin. Des bruits

Digitized by Google

étranges, des sortes de soufflements mêlés de coups et de grondements sourds, commençaient à se faire entendre. Un dernier effort entre des roches verticales, et le glacier nous apparut, débordant d'un ravin tout proche et comme prêt à se précipiter sur nous. La forte nappe de glace, épaisse de 60 à 80 mètres, arrivait pressée entre le Taillon et le Gabiétou, se gonflait pour franchir l'étroit passage; puis, trouvant des pentes plus vives, se fendait en larges tranches lumineuses, en crevasses d'un bleu sévère, qui, graduellement, se déchiraient de plus en plus : véritable Babel de tours, de gouffres, d'obélisques penchés, entr'ouverts, pleins d'ombres bleues ou vertes, de cascades, de neiges durcies, et tout cela grondant, hurlant, s'écroulant par deux fois à notre gauche avec des craquements sauvages, puis, tout-à-coup, sans cause apparente, se remplissant de murmures énormes, de tonnerres lointains et profonds qui semblaient provenir du fond même de la montagne. Un filet d'eau qui s'élançait d'une fente voisine et qui avait la hauteur de cinq hommes, nous permit, en nous éloignant un peu, de calculer la dimension de ces aiguilles glacées : elles s'élèvent jusqu'à 50, peut-être 60 mètres, et ne sont pas inférieures, à coup sûr, aux plus belles vagues de glace des Bossons ou de Grindelwald.

Comme les Pyrénées sont peu connues! Les champs de glace qui s'y trouvent sont évidemment moins vastes et surtout moins abordables que les grands glaciers des Alpes, mais ils sont pourtant bien loin de mériter le dédain avec lequel on en a si longtemps parlé. Que ceux qui en doutent viennent au Gabiétou, au Vignemale ou au Mont-Perdu!

Après avoir pris une photographie et une esquisse détaillée, nous repartîmes à 1 h. 35 min., par raison uniquement, et pour ne pas nous attarder outre mesure. Quinze minutes d'une rude et hasardeuse escalade entre la glace nue et le rocher à pic nous permirent d'atteindre, à 1 h. 50 min. (3 h. 5 min. de Gavarnie), le réservoir supérieur du

Digitized by Google



Aiguilles de glace au Gabiétou. Dessin de Franz Schrader, d'après nature et sur une photographie.

Digitized by Google

Digitized by Google

glacier, dont la beauté et les dimensions nous étonnèrent. Au-dessus du plateau de glace, presque horizontal et rayé d'innombrables fissures, le névé formait un vaste cirque entouré d'une muraille à pic. Cette muraille, qui va du Taillon au Gabiétou, me paraît reculer vers le Sud plus loin que les cartes ne l'indiquent. Je n'affirme rien encore à cet égard ; mais je ne serais pas surpris d'agrandir un jour ma patrie de quelques hectares de glace et de rochers.

En nous élevant, nous retrouvions tous les phénomènes des régions glaciaires : tables de roches sur leur piédestal de neige durcie, moulins, larges filets d'eau ruisselant joyeusement sur la glace, belles crevasses d'écartement dans les neiges supérieures, etc. Vers le Nord, derrière nous, s'élevaient une rangée de cimes neigeuses dominées par le Vignemale (3,298 mèt.).

Après avoir traversé le glacier du Nord au Sud, sans autre incident qu'une avalanche de pierres, dont la plus grande partie tomba heureusement dans une crevasse supérieure avant de nous atteindre, nous nous trouvâmes au bord de la rimaye, très-large, très-profonde et difficile à franchir. Les rochers descendaient à pic dans la crevasse, et n'offraient aucune prise ; aussi Célestin se mit-il en devoir de chercher un endroit praticable, en cheminant sur l'arête supérieure des neiges. Par bonheur, nous trouvâmes, vingt pas plus loin, un grand bloc de névé qui, tombé en équilibre au milieu de la crevasse, nous permit, en y descendant assez profondément, de la traverser vis-à-vis d'une échancrure de rochers, et de nous hisser, avec un peu de peine, jusqu'à l'entrée d'une cheminée absolument verticale, où les bras, les épaules, les hanches et les genoux furent mis à contribution. Après ce rude effort de quelques minutes, nous atteignîmes bientôt, en nous accrochant à des corniches obliques, une brèche qui, si elle doit jamais avoir un nom, prendra celui de *Célestin Passet*.

A partir de là, plus de difficulté véritable jusqu'au col

Digitized by Google

du Gabiétou, situé au-dessus du fond du glacier. Nous y arrivâmes à 3 h. Le ciel s'obscurcissait ; quelques flocons de neige commençaient à tomber. Mais ce n'était qu'un nuage passager ; aussi continuâmes-nous, en tournant à l'Ouest, à nous élever par la crête, suffisamment large et très-douce, jusque sur la pointe du Gabiétou (3,033 mèt.), où le soleil arrivait en même temps que nous (4 h. 5 min. de Gavarnie). Il était 3 h. 45 min.

La masse de Taillon, que nous ne pouvions plus espérer gravir dans la même journée, nous dominait de 113 mèt. et nous cachait les sommets de Gavarnie ; mais quel admirable observatoire que le Gabiétou pour les régions du Nord, de l'Ouest et du Sud ! Depuis le massif du Pic Long jusqu'aux sommités granitiques de Lutour, partout d'immenses crêtes, noires comme la nuit malgré leurs plaques de neige. Un peu plus à l'Ouest, le Vignemale, chargé de glace, s'élevait très-haut pour retomber d'une pente subite jusqu'au fond du Val de Broto, dans un amas de montagnes modestes et grisâtres. Au-delà venaient la Fache, Balaïtous, Ariel, les montagnes d'Enfer, très-belles de forme, de couleur et d'altitude (3,210 mèt.), et une longue file mystérieuse de pics à moitié connus : Castello, Anayet, enfin l'énorme Bisouri, couché dans les brumes de l'horizon. Mais les deux points saillants du panorama étaient le Tendenera à l'Ouest-Sud-Ouest et les montagnes de Salarons au Sud. Le Tendenera, noir et neigeux, s'élevait un peu moins haut que nous, s'appuyait sur de larges contre-forts, les pics d'Otal et d'Ordisset, puis descendait avec eux vers le gouffre arrondi du Val d'Otal, dont les pâturages prenaient cette magnifique teinte veloutée qui provient de la masse d'air, de soleil et d'ombre interposée entre l'œil et le fond des vallées. Quant au vallon de Salarous, le voici en abrégé : à droite, le pic de l'Escuzana (3,050 mèt.), un peu plus élevé que le Gabiétou et hardi comme une flèche de cathédrale. A gauche, le Taillon et le pic de Salarous. Entre

Digitized by Google

les cimes, un vallon neigeux, aride, aux pentes fauves et uniformes. Au centre du vallon, un fer à cheval de larges escaliers d'un gris pâle; grandes marches régulières, immenses, parfaitement aplanies, toutes concentriques, toutes à peu près égales, et aussi fièrement arrondies que les gradins d'un théâtre antique. En bas, sous la dernière, dans l'arène du cirque, une étroite pelouse avec un charmant petit ruisseau bleu, puis le vide fantastique de la vallée d'Arras, et au loin cinq ou six rangées de belles cimes douces, harmonieuses, vêtues de lumière et de splendeur. Nous retrouvions là, sous un aspect nouveau, les puissants contrastes des Pyrénées.

Mais il fallait rentrer le même soir à Gavarnie. Nous quittons donc le sommet à 4 h. 15 min. et descendons à la hâte par le versant espagnol, tantôt dans la neige, tantôt sur la roche, vers le large col du Taillon (2,795 mèt.) ouvert au Sud de ce pic et au Nord du pic Royo ou Sommet-Rouge. En vingt minutes nous atteignons le col, et nous nous arrêtons stupéfaits devant un ensemble de montagnes difficile à décrire. Il faut, pour en concevoir l'idée, avoir vu soi-même ce mur rouge du Cotatuero[1] tombant à pic de 1,100 mèt. sur les forêts assombries d'Arras; ces larges plateaux en gradins qui s'étendent au Sud-Est comme des terrasses superposées, et sur lesquels nous faisons fuir un troupeau d'isards; ces pics, formés d'étages concentriques aux teintes brûlées, aux formes trapues et colossales, ces longues traînées de stratifications blanches, rouges, noires, qui se gonflent en serpentant avec une indicible fureur de mouvement jusqu'aux bases du Mont-Perdu, où elles se cambrent d'un élan prodigieux pour former les trois

[1] J'avais adopté jusqu'à présent pour ce nom l'orthographe « *Cotatoire* », que j'avais trouvée indiquée dans le *Guide to the Pyrénées* de M. Ch. Packe; mais la terminaison *oire* n'est pas admissible en espagnol, et la forme *Cotatuero* se rapproche davantage de la prononciation locale.

Digitized by Google

cimes jumelles des Sorellas[1], couvertes de neige et de glace; puis, au milieu des sommités de Gavarnie, Tour, Casque, Marboré, toutes penchées et tombant vers la gauche, le portail démesuré de la brèche de Roland, pareil à un coup de hache. Pourquoi Ramond n'est-il pas venu ici? C'est plus beau peut-être, plus original à coup sûr, que le versant septentrional, le seul visité. Personne ne devrait monter à la Brèche de Roland sans pousser jusque sur le col du Taillon (40 min. sans difficultés), et l'excursion de la Brèche deviendrait l'une des plus belles des Pyrénées.

Après un arrêt de 25 min., nous nous éloignâmes à regret de cet admirable site, pour nous diriger presque de plain-pied, mais sur des éboulis fatigants, vers la Brèche, où nous arrivâmes à 5 h. 50 min. (1 h. du Gabiétou). Nous rentrions en France.

De là, nous n'avions plus qu'à descendre à travers le glacier (bien abaissé depuis 1873), à nous laisser dévaler sur les pentes arides ou herbeuses du vallon des Sarradets, et à franchir à la nuit tombante le passage réputé difficile qui conduit au fond du cirque de Gavarnie. A 7 h. 20 min. (2 h. 5 min. du sommet), nous arrivions sur les éboulis du cirque, et à 7 h. 55 min. à l'auberge, guidés par notre instinct plutôt que par nos yeux. Le temps s'était assombri, des éclairs brillaient vers le Nord, la pluie tombait par intervalles, et nous n'atteignîmes le village de Gavarnie qu'à 9 h. 5 min., dans une obscurité complète, ayant marché 4 h. 5 min. à la montée et 3 h. 35 min. à la descente, en tout 7 h. 40 min., sans compter les arrêts.

[1] Le Cylindre, le Mont-Perdu et le Soum de Ramond. Pour tous ces détails, voir ma carte publiée avec l'Annuaire de 1874. J'appelle l'attention des géologues sur les refoulements latéraux qui ont plissé les couches des plateaux de soutènement du Mont-Perdu et du Cylindre. Je ne sais s'il en existe de pareils au monde, et ils n'ont jamais été signalés. On en voit une partie sur ma lithographie du versant méridional du Marboré.

Digitized by Google



Gouffre du Cotatuero, dessin de Franz Schrader.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le lendemain, l'orage s'étant dissipé, j'employai la journée entière à travailler sur le Piméné (2,803 mèt.) sans éprouver d'autres difficultés que celle de maintenir mon papier et de me maintenir moi-même contre des rafales du Sud-Ouest qui montaient toutes les deux ou trois minutes avec un véritable hurlement et se promenaient quelques secondes autour de la cime en y soulevant des spirales de pierres menues qui s'envolaient dans la vallée d'Estaubé. Redescendu à Gavarnie à 5 h. du soir, en 1 h. 20 min., j'y rencontrai un de mes parents, M. P. Reclus, faisant les honneurs des Pyrénées à d'aimables touristes parisiens, M. le docteur Sée et sa famille, M^me^ et M^lles^ B***, qui projetaient pour le lendemain une promenade à Héas par le Coumélie, et m'engagèrent à me joindre à eux.

Comme nous devions, M. Lequeutre et moi, nous rendre également à Héas pour passer en Espagne par la Munia, j'abandonnai pour quelques heures mon compagnon, qui n'avait pu venir au Piméné et se proposait d'en faire l'ascension le lendemain, et nous convînmes de nous retrouver à Héas dans la soirée du 25, avec Henri Passet et Pierre Pujo.

La promenade du Coumélie fut superbe. Le temps nous favorisa toute la journée, et, pendant que les vallées inférieures demeuraient couvertes de beaux nuages blancs, les gorges supérieures de Gavarnie et de Héas resplendissaient au soleil sous leurs couronnes de neige et de montagnes sombres. Pourquoi dédaignerions-nous les courses faciles, à mi-hauteur, dans les sentiers et les pâturages? Si nous n'y trouvons pas l'attrait du terrible et de l'inconnu, ni les splendeurs des régions glacées, combien d'autres beautés en revanche ne se montrent que là, beautés aimables et adoucies, larges prairies, troupeaux échelonnés sur les pentes, bruits de clochettes mêlés au murmure des ruisseaux, nappes de mousse humectées par des sources invisibles! On chemine dans l'herbe, sur des tapis de petites fleurs

Digitized by Google

naïves et charmantes, sous les grandes ombres fraîches qui tombent des montagnes, et au milieu d'une lueur bleue, nacrée, pleine à la fois de soleil et d'ombre, qui transfigure les sommets et les enveloppe d'une majesté sereine. Je confesse, sans aucune honte, que nous ne dépassâmes pas 1,900 mèt., que certains firent la promenade à cheval, que nous bûmes du lait à une ferme au-dessus de Gèdres, et que tout se passa comme à l'époque où il n'y avait pas de Clubs Alpins. Ce n'en fut pas moins une de ces journées dont on se souvient longtemps, et nous arrivâmes vers 3 h. à Héas, devant l'hôtel de la Munia, plein encore du souvenir de Chapelle. Que d'embellissements depuis ma dernière visite! On avait peint la grande chambre en jaune, et, sur chaque mur, dans un cercle bleuâtre encadré de noir, un artiste de Luz avait peint un animal des montagnes, isard ou coq de bruyère. La cuisine était, comme au temps du vieux chasseur, peuplée de pâtres des environs, mais quelques-uns de nos amis, Francès, le fils de Jacques Canton, étaient partis pour « les Amériques », emportés par ce mouvement d'émigration qui dépeuple les Pyrénées. En revanche, une jeune femme berçait sous le large manteau de la cheminée un nourrisson de deux mois, un vrai petit Chapelle, qui ouvrait de grands yeux et agitait ses petites mains nerveuses. « Voyez s'il ne ressemble pas au grand-papa, et si l'on ne croirait pas qu'il cherche déjà les isards », disait son père.

L'orage s'éleva dans l'après-midi, et M. Lequeutre, retenu à Gavarnie, ne put me rejoindre que le lendemain, mais il arriva accompagné du comte Russell Killough, avec lequel nous passâmes une incomparable soirée de causerie. Combien j'aurais désiré faire plus ample connaissance avec ce fier et poétique montagnard! Mais il repartait le lendemain pour les plaines, et nous pour les cimes de la Munia.

Le 27 août, à 6 h. du matin, nous quittons Héas avec Henri Passet et Pierre Pujo. Ciel bleu, mais inquiétant pour

Digitized by Google

l'après-midi ; il y a de l'orage dans l'air. En vingt minutes nous atteignons les premières gorges du ravin de Touyères, sillon granitique de 400 mèt., ouvert au milieu même du cirque de Troumouse.

Au Sud, droit devant nous, brille la Munia.

M. Lequeutre avait déjà gravi ce pic avec Chapelle par le côté oriental du cirque ; mais Henri Passet avait fait la même ascension en se dirigeant tout droit vers le sommet, en escaladant les murailles qui le supportent, et en traversant le glacier pour s'élever jusque sur la cime, de l'Ouest à l'Est. C'est la route que nous avions choisie comme la plus directe et la plus attrayante. Nous suivons le fond du vallon de Touyères, parmi les blocs de granit tombés sur les prairies ou dans le lit du torrent. Partout de larges et bruyantes cascades ; le torrent gronde au milieu d'une merveilleuse profusion de fleurs et de papillons. Les vanesses planent vivement sur leurs ailes rouges. Les apollons au vol sérieux et calme battent l'air avec force et passent lentement dans leur parure blanche et métallique, pointillée de vermillon.

De grands chardons roses ou bleus changent au loin la teinte des prairies ; des touffes d'aconit se pressent dans les bas-fonds, à l'ombre des blocs écroulés ; mais plus charmants sont les petits œillets rouges (*Dianthus Deltoïdes*, Lin.) qui brillent par milliers, et dont la corolle étoilée se décore à chaque fleur d'un dessin nouveau, toujours exquis de ligne et de couleur. Quel contraste, et comme toute chose vivante nous paraît aimable, au pied de ces granits qui nous cachent les trois quarts du ciel !

Nous nous élevons au Sud contre la paroi de roches noires, et débouchons (à 1 h. 15 min. de Héas), sur le plateau de Troumouse.

Le cirque se dresse et nous emprisonne : la masse et la hauteur de cette muraille circulaire se sentent plus qu'elles ne se comprennent ; on est accablé en suivant des yeux

Digitized by Google

cette inexorable barrière qui tourne tout autour du ciel et ne présente nulle part une pente abordable.

Nous l'aborderons pourtant, mais pour cela il nous faut d'abord contourner la triste nappe verdâtre du lac Héres, et franchir une série d'interminables ondulations qui graduellement nous amènent sur les éboulis de la Munia. Tournant alors vers l'Ouest, nous abordons à 8 h. 45 min. la muraille verticale qui supporte les glaciers et le pic. Un couloir de neige extrêmement roide nous facilite l'accès d'une cheminée assez large d'abord, mais plus étroite à mesure que nous nous élevons, et aboutissant finalement à un mauvais passage, heureusement assez court. Cela commence par un escarpement de neige que nous gravissons à pic, ayant le gouffre du cirque au-dessous; vers le haut, en s'élevant sur l'arête de neige, on atteint la base d'une pente verticale de rochers lisses, qui offre très-peu d'appui pour le pied ou la main, mais où des amas de pierres se détachent à chaque instant, roulent à travers la neige et bondissent à grand fracas au fond du cirque. Pendant que les premiers montent, les autres demeurent collés dans une anfractuosité, puis ils passent à leur tour, et quelques minutes plus tard (9 h. 30 min., 2 h. 40 min. de Héas), nous nous arrêtons pour déjeuner au bord même du glacier.

Le temps se gâtait. Un épais rideau de pluie s'étendit bientôt sur le Balaïtous, puis sur les monts d'Enfer et le Vignemale. Nous allions être atteints à notre tour; nous nous hâtâmes de traverser le glacier, facile et peu incliné, mais la pluie nous devança, et nous arrivâmes tout mouillés sur le col de la Munia (3 h. 5 min. de Héas). Le ciel d'Espagne était magnifiquement bleu, celui de France l'était aussi; l'horizon s'éclaircissait du côté de l'Océan; qu'importait une demi-heure de pluie? nous étions sûrs d'avoir un temps superbe sur la cime. Mais cette cime, qui semble si large et si facile quand on la regarde de Héas, nous paraissait maintenant défendue par une longue arête disloquée,

Digitized by Google

d'aspect sérieux, très-étroite, sur laquelle nous nous hasardâmes à la suite de Henri Passet.

Cheminant tantôt en équilibre sur le sommet, tantôt sur le flanc Nord, tantôt sur le flanc Sud, nous glissant de gouffre en gouffre et de pointe en pointe avec un vide de 500 mèt. à droite ou à gauche, souvent des deux côtés, nous avions encore à nous méfier des violentes rafales qui nous auraient enlevés si elles nous avaient rencontrés sur les parties les plus étroites de l'arête. C'est un chemin redoutable ; pendant près d'une heure, un faux mouvement serait mortel, mais il y a une joie particulièrement forte et salubre dans le voisinage du danger et dans la certitude qu'on est de force à le vaincre.

Enfin, à midi précis (4 h. 5 min. de Héas), nous posions le pied sur le sommet de la Munia, à 3,150 mèt., au milieu d'un cercle d'immenses précipices. Le ciel était encore voilé, mais les nuages commençaient à s'enfuir, et le panorama, pour n'être pas éclairé vivement, n'en était pas moins d'une grandeur merveilleuse. Nous étions sur un de ces points privilégiés d'où la vue plane sur des cimes largement groupées en massifs distincts, où les plus profondes vallées s'ouvrent justement au-dessous des pics les plus élevés, et où tout semble disposé pour être vu du centre où l'on se trouve. Je ne décrirai pas les quatre ou cinq magnifiques chaînons qui formaient les grands traits du tableau ; M. Lequeutre l'a déjà fait dans l'annuaire de 1874. Je mentionnerai seulement la sublimité vraiment incomparable du massif du Cotiella, qui s'élève au Sud-Sud-Ouest, à 20 kilomètres de la chaîne centrale. C'était lui qui attirait surtout nos regards, non par sa hauteur, car le Mont-Perdu, les Posets et le Néthou le dominaient de 250 à 300 mèt. ; ni par ses neiges, il n'en présentait que deux taches insignifiantes vers le Nord. Mais du fond de la vallée de Gistain, des plateaux lointains de l'Aragon, il se gonflait lentement sur 20 à 30 lieues carrés ; les premières ondulations, noires

Digitized by Google

de forêts, entassaient leurs larges bases au-dessous d'un cercle de contre-forts couverts de prairies d'un vert sombre. Plus haut, le massif central, démesuré, couvrant encore l'espace de vingt montagnes, s'étalait, avec des formes d'une majesté surprenante, en larges surfaces nues, semblables à du vieux bronze, coupées de trois ou quatre vallées profondes.

Toutes ces pentes convergeaient vers le cône terminal, que nous dominions de quelques mètres à peine, mais qui, par la fierté de son soubassement et par les échappées lointaines qui lui servaient de cadre, semblait trôner sur l'ensemble des Pyrénées. A l'Est, le massif se terminait par deux belles pointes jumelles, « las Puntas de Armuria »; à l'Ouest, un chaînon plus détaché se prolongeait jusqu'à l'imposante Peña Montañesa, ou pic d'Escalona (2,765 mèt.). Nous prîmes un nivellement de cette superbe cime du Cotieilla, connue depuis quelques années à peine. Autant que le vent nous permit d'en juger, l'altitude du sommet serait d'environ 3,130 mèt.

Mais à peine étions-nous depuis vingt minutes au sommet que le dernier nuage disparut. Tout fut transfiguré en un instant; les montagnes semblèrent se revêtir de velours, et le Mont-Perdu resplendit soudainement au soleil avec ses six kilomètres de glaciers, ses murailles superposées et sa double cascade de Pinède, ruisselant dans le gouffre du cirque de Bielsa.

Jusqu'à trois heures nous demeurons sur la cime; je prends des notes, je relève des directions, et, malgré le vent très-piquant (+ 7°), nous photographions tant bien que mal les montagnes méridionales comprises entre le Vignemale et le Cotieilla.

A trois heures, Henri Passet donne le signal du départ. Nous nous engageons de nouveau sur la crête, plus redoutable à la descente qu'à la montée; mais, à moitié chemin du col, une étroite brèche ouverte au Sud nous permet de

Digitized by Google

descendre du côté espagnol contre le flanc noir de la montagne, et d'atteindre après 25 min. d'une rude gymnastique une raillère très-inclinée dont les éboulis s'échappent sous nos pieds. Dix minutes après, nous arrivons à une suite de grandes pentes neigeuses, que séparent des affleurements de roches arrondies, et que nous traversons en dix minutes par une suite de rapides glissades. Toute cette région est vraiment imposante. Je n'ai rien vu de plus fier que le bloc noir et surplombant de la Munia qui se penche vers le Nord au-dessus de ces déserts de neige. En bas, par-delà deux beaux lacs bleus, s'ouvre une échappée vaporeuse sur les fonds de Pinède. A droite, vers l'Ouest, la gorge de Hount-Saint contourne le revers du Mont-Arrouye et s'enfuit vers le Mont-Perdu. Mais un grand nuage se forme au milieu du ciel, s'effrange en longues traînées de pluie, et nous force à nous réfugier sous un rocher creux d'où nous contemplons l'illumination de l'ondée traversée de soleil, et le resplendissement des montagnes dont les croupes mouillées semblent se recouvrir d'argent.

Le Mont-Arrouye, massif et disgracieux naguère, se revêt d'une grâce et d'une beauté suprêmes sous ce nouvel aspect. Pendant une heure nous admirons sans pouvoir nous en rassassier toutes ces merveilles qui vont finir avec la pluie; à 4 h. 45 min. le ciel se dégage, et nous repartons à travers la neige pour contourner à une assez grande hauteur la rive droite du premier lac. Quelles teintes brûlantes aussitôt qu'on a franchi la frontière! Des roches rouges, qu'on dirait trempées dans du sang, se plongent sous les eaux bleues et noires des lacs, qui reflètent des corniches de neige.

Le plus méridional des deux, qu'il me faudra ajouter sur la prochaine édition de ma carte du Mont-Perdu, n'aurait qu'à s'élever de quelques mètres pour se déverser au sud par le col de las Portes (2,725 mèt.) entre le pic de las Louséras et celui de l'Estibette. Il est probable que dans

Digitized by Google

les grandes crues de printemps il s'écoule par ce trop plein aussi bien que par le déversoir naturel de la gorge de Hount-Saint.

Nous tournons droit à l'Ouest pour entrer dans cette gorge. Sommes-nous encore dans les Pyrénées? Tout est nouveau, formes, couleurs, aspects. Devant nous, la vallée sombre, encaissée entre deux murs abrupts, descend tout droit vers des profondeurs boisées, que dominent les masses rougeâtres d'Estaubé et les glaciers du Mont-Perdu. Tout le ciel est rempli de rochers ou de glace. Le torrent qui s'échappe des lacs s'enfonce dans la gorge et disparaît bientôt sous les amas de neiges qui l'encombrent. A peine de temps en temps peut-il reparaître et former une ou deux cascades, pour s'engouffrer de nouveau sous des arcades glacées. La neige s'allonge au loin entre les deux murs de rochers; çà et là nous évitons des gouffres qui hurlent quand on passe. En somme, la descente est facile, sauf lorsque la neige s'interrompt et qu'il nous faut ramper au-dessus du torrent contre des rochers à pic, mouillés d'écume. Bientôt ceux de la rive droite deviennent impraticables, et nous jugeons prudent de nous confier à ceux de la rive gauche, qu'il ne faut plus quitter avant d'atteindre le point où le vallon s'élargit. Les neiges deviennent rares; des plateaux en pente douce, pierreux, avec un peu d'herbe maigre, nous conduisent jusqu'au détour du torrent, qui s'incline au Sud, et tombe d'un escarpement de 400 mèt. dans les vastes prairies du Plan de Lary.

Nos guides hâtaient le pas : un flot de nuages noirs montait par-dessus le Mont-Perdu. Des éclairs commençaient à briller, et nous avions fort à faire avant d'atteindre la vallée. En France, plus on descend, plus la marche est facile. En Espagne, au contraire, les grandes difficultés sont en bas : ni ponts ni sentiers; les roches y sont plus érodées que dans les hauteurs, les pentes plus inégales,

Digitized by Google

les gouffres plus profonds et les torrents plus larges. Nous prenons la rive droite, un escarpement infranchissable nous arrête. Nous traversons difficilement le torrent au pied d'une superbe cascade, puis nous remontons à gauche, pendant près d'une heure, sur des rochers lisses ou dans des ravins glissants. La nuit nous surprend dans ces parages où le jour serait très-nécessaire; la pluie commence à mouiller les roches, et une longue demi-heure se passe encore à descendre d'étage en étage. Enfin les pentes s'adoucissent. Serait-ce le Plan de Lary?

Henri court dans l'obscurité traversée d'éclairs, pour aller découvrir un abri qu'il redoute de ne pas trouver. Nous le suivons, courant au hasard dans l'herbe, dans les pierrailles ou dans le lit du torrent que nous traversons en deux fois. Bientôt nous entendons ses cris de joie, il a découvert une vieille cabane abandonnée.

C'est plus de bonheur que nous n'espérions.

Il était 7 h. 45 min., nous avions mis 3 h. 20 min., arrêts non compris, pour descendre de la Munia. Un bon feu nous réchauffa bientôt, mais l'orage, qui éclata vers 8 h., fut effroyable. Que serions-nous devenus sans abri? Le nôtre laissait bien un peu à désirer : son vieux toit de schistes recueillait la pluie et nous la versait en gouttières sur le corps, mais le vent, la grêle, le tonnerre faisaient telle rage au dehors, que nous nous trouvions relativement heureux dans notre petit palais humide et enfumé. Le repas longtemps désiré et le bonheur suprême de la position horizontale nous firent oublier nos petites misères, puis quelques heures de sommeil entrecoupé nous rendirent les forces dont nous pouvions avoir besoin le jour suivant.

A 4 h. du matin, nous ranimons le feu; une bouilloire de thé nous console de notre mauvaise nuit, puis nous partons à 5 h. 30 min., marchant droit au Sud pendant quelques minutes sur les pâturages. Le Plan de Lary (1,650 mèt.) est une prairie d'un kilomètre de long, parfai-

Digitized by Google

tement nivelée, traversée par le torrent de Hount-Saint, entourée de superbes forêts entre l'Estibette à l'Est et les monts d'Estaubé à l'Ouest, et s'ouvrant largement au Midi sur la vallée de Bielsa par un beau rempart de rochers rouges également boisé. Toute cette région, du reste, est couverte jusqu'à 2,000 ou 2,200 mèt. de hêtres, de sapins et de pins rouges. Nous tournons à droite, pour nous diriger à travers bois vers l'origine de la vallée de Bielsa; le dôme de feuillage est si épais que nous cheminons sans rien voir; cependant quelquefois, au-dessous de nous, à travers les grands hêtres ou les sapins, nous apercevons le fond presque horizontal de la vallée, où les eaux, les prairies et les groupes d'arbres dessinent comme un jardin anglais de dimensions colossales. Le sentier, très-espagnol, n'est indiqué que par de rares percées entre les touffes de buis ou de ronces. Il faut du reste franchir de vieux troncs pourris, descendre sur des roches polies en s'accrochant aux broussailles, se glisser sous les sapins ou entre les racines des hêtres, et se livrer à une gymnastique continuelle.

Après 45 min. de cet exercice, nous arrivons à l'extrémité de la forêt, et le cirque de Bielsa se dévoile. Nous l'avions admiré la veille du sommet de la Munia, mais nous aurions eu quelque peine à le reconnaître d'ici. C'est un mur immense, tout simple, d'une hauteur écrasante (800 à 1,000 mèt.), qui barre toute la largeur de la vallée depuis les bases du pic de Pinède (2,866 mèt.) jusqu'à celles du Mont-Perdu. Rien de plus. Le pied de la muraille se confond avec des contre-forts arrondis qui rejoignent les flancs de la vallée, et sur la gauche deux cascades énormes, ruisselant avec un bruit de tonnerre, emportent vers l'Èbre la fonte des 600 hectares de glace du Mont-Perdu. En ce moment elles y portaient de plus tout ce que l'orage de la nuit avait versé sur les cimes. Avant d'atteindre la vallée elles se réunissaient en une seule chute qui se trans-

Digitized by Google

formait graduellement en une véritable rivière, le Rio-Cinca.

A l'autre extrémité du cirque, un petit filet d'eau qui glissait au pied du pic de Pinède nous montrait que le lac glacé avait dépassé son niveau, et ne trouvait plus dans son déversoir ordinaire de quoi se décharger de tout ce que la nuit lui avait apporté.

Nous nous dirigions obliquement vers le point où la cascade commence à devenir torrent, car nous n'avions pas de pont pour traverser la Cinca; il fallait donc la prendre aussi haut que possible. Son débit, autant que je puis l'évaluer, devait être de 30 mèt. cubes par seconde, et l'on comprendrait que cette rivière imposât son nom jusqu'à l'Èbre à tous ses tributaires, dont quelques-uns, et des plus voisins, comme l'Ara, l'Ordesa, ou même le torrent de Hount-Saint, la dépassent en longueur.

Nous cheminions sur des croupes couvertes d'une végétation étonnante : l'herbe mouillée nous trempait jusqu'à la moitié du corps, les chardons bleus gênaient parfois notre marche, et nous eûmes à traverser une véritable forêt vierge de valérianes dont les fleurs se rejoignaient au-dessus de nos têtes et nous arrosaient largement au passage. Enfin, après avoir longé pendant quelques minutes la rive gauche du Rio-Cinca, au milieu d'un chaos d'énormes rochers, nos guides firent choix pour la traversée d'un endroit où deux blocs émergeant à moitié de l'écume nous permettaient de franchir en trois sauts toute la largeur du courant. Henri passa le premier jusqu'au second bloc et y resta pour nous secourir en cas de chute; secours bien illusoire. Il ne fallait pas réfléchir trop longtemps; on mesure la distance, on saute, et en dix secondes nous sommes rassemblés tous les quatre sur la rive droite. Tout est bien qui finit bien.

Il était 6 h. 30 min. (1 h. du Plan de Lary). Nous déjeunâmes tandis que le soleil se levait sur la vallée, remplie

Digitized by Google

par l'ondée de la nuit d'une sorte de brume lumineuse. Quelques légers brouillards s'élevaient çà et là, flottant sur la rivière ou dans les replis des montagnes, puis s'évanouissaient en montant vers le ciel. Après le déjeuner, je prends quelques esquisses; et nous ne repartons qu'à 7 h. 25 min., mais pour couper au plus court nous grimpons à gauche (Sud) le long des murailles; escalade très-intéressante et peu dangereuse à condition de ne pas avoir le vertige.

Il faut nous hisser des pieds et des mains sur des corniches très-étroites ou dans des cheminées verticales, et nous élever de 1,000 à 1,100 mèt. sur les parois presque à pic de la région des « Parets ». Les premiers 300 mèt. sont les plus durs; nous tournons graduellement à l'Est dans la direction du col, et, après avoir traversé sans difficulté le torrent pittoresque qui descend du glacier de Ramond, nous trouvons des pentes plus accessibles, même pendant quelques minutes un petit sentier de chèvres, c'est-à-dire une trace d'usure sur un peu d'herbe (7 h. 30 min.). Les rochers qui nous dominent, admirables de fierté, se dressent en hautes aiguilles couronnées de pins rouges. Ces beaux arbres, trop rares en France, qui pendent sur les précipices avec une étonnante hardiesse et une rudesse sauvage, donnent aux vallées espagnoles un caractère particulièrement romantique.

Vers 2,000 mèt. les arbres cessent de croître; devant nous, les hauts escarpements de rochers semblent ne devoir jamais finir. Une heure se passe encore à les gravir avec effort, puis nous quittons la roche vive pour suivre obliquement (S.-E.) la pente d'un chaos de calcaire jaunâtre pétri de fossiles innombrables (Ostrea Larva, Exogyra Pyrenaïca, etc.). C'est d'ici, nous dit Henri, que nous pourrions arriver au Mont-Perdu en 2 h. La tentation est forte, mais nous y résistons : le temps nous manque pour cette fois, et nous ne voudrions pour rien au monde renoncer

Digitized by Google

à franchir le col de Niscle, au-delà duquel nous trouverons des régions inconnues. Aucun voyageur, en effet, pas même Ramond, ne l'a jamais franchi. Henri lui-même avoue sincèrement qu'il ignore ce qui peut se trouver au delà. Sans doute la vallée de Fanlo, mais sous quel aspect et dans quelle direction? Tout en nous posant ces questions nous approchions de la crête, longue d'un kilomètre, qui forme ce col, le plus vaste des Pyrénées (2,530 mèt.). Nous l'atteignîmes bientôt (4 h. du Plan de Lary), et la vue s'ouvrit, au Sud, sur un paysage complétement inattendu, dont le trait principal était une crevasse noire et profonde qui fuyait dans le lointain. Désorientés, nous nous arrêtâmes pour nous rendre compte de ce que nous avions devant les yeux.

La crête où nous nous trouvions formait le sommet d'un cirque très-profond, divisé en étages superposés. Les couches de calcaire jaunâtre que nous venions de traverser se relevaient brusquement à droite et à gauche et encadraient la longue dépression du col. A gauche (E.-S.-E.) c'était la rangée des quatre pics de Niscle, dont le premier, rejeté en arrière, s'abaissait vers le Sud par un escalier de montagnes verticales. A l'opposite, même disposition, mais sur une proportion formidable. C'était, en effet, toute la masse du Mont-Perdu qui se levait en un seul mur; et ce mur, enveloppant la partie occidentale du cirque, descendait par grands étages jusqu'au niveau de la muraille opposée. Là, ces deux murailles tournaient à la rencontre l'une de l'autre, laissant voir par-dessus leurs masses rectangulaires les ondulations d'un immense plateau de pâturages, dominé par de hautes montagnes plus éloignées. Mais, au moment où les deux murs allaient se toucher, une fente s'ouvrait, profonde à donner le vertige, et s'en allait obliquement, coupant le plateau, rejoindre vers la gauche les montagnes du second plan, au milieu desquelles nous ne pouvions plus la suivre. Les deux parois de cette éton-

Digitized by Google

nante crevasse descendaient à pic sur une hauteur bien plus grande que la largeur de la vallée, et reposaient sur une base de forêts noires, serrées, d'un aspect infernal. Une gorge secondaire s'y ramifiait sur la droite et coupait le plateau de l'Ouest à l'Est.

Henri ne tarda pas à reconnaître certaines montagnes du second plan comme appartenant à la vallée de Niscle. C'était donc la partie supérieure de cette vallée que nous avions devant les yeux, et l'un des noms du col nous confirmait dans cette idée. Quant à l'autre nom, celui de Fanlo, je n'ose guère en parler, puisque les meilleures cartes d'Espagne font diverger la vallée de Fanlo à l'O. et celle de Niscle à l'E., tandis que d'après les gens du pays elles devraient se rejoindre à 2 kilomètres au-dessous de Fanlo, pour descendre de là vers l'Ouest et rencontrer le Rio-Ara en aval de Broto. Mais ce n'étaient pas là nos seules préoccupations. Par où devions-nous passer? Excepté du côté de la crevasse qui se dirigeait à l'opposé de notre itinéraire, il nous semblait impossible de sortir de ces murailles autrement qu'avec des ailes. Je ne crois pas qu'on puisse voir de barrière plus infranchissable en apparence, et nous n'avions jamais rien rencontré d'équivalent, pas même à Gavarnie.

Notre indécision se prolongeait : personne dans le cirque; un troupeau de moutons paissait bien sur les contre-forts du pic de Niscle, mais le berger restait invisible et ne répondait pas à nos cris. Henri se rappela alors la vieille histoire d'un Espagnol légendaire, qui de Torla pouvait se rendre à Bielsa dans un seul jour en prenant des routes inconnues. Ces routes, nous les avions évidemment devant nous dans les murailles du Mont-Perdu. On n'avait jamais pu trouver le passage. « Eh bien, nous le trouverons! » Et voilà Henri qui, plein de cette idée, examine ces grands murs, finit par y découvrir un repli de couches inclinées, accessibles peut-être, et aboutissant au sommet à une toute

Digitized by Google



Cirque et vallée de Niscle. Vue prise du col. Dessin de M. Franz Schrader.

Digitized by Google

Digitized by Google

petite brèche. Il montre le chemin à Pujo, véritable homme d'avant-garde, qui part à la découverte.

Nous, pendant ce temps, nous considérons la vallée, cherchant à découvrir les raisons de cette formation si étrange.

Pour le moment elles nous échappent encore; mais nous remarquons cependant à la base des murs quelques traces d'humidité, même par-ci par-là de véritables sources, qui toutes viennent surgir à la même hauteur. Nous remarquons de plus que cette crevasse paraît suivre la direction du système du Mont-Viso et continuer la longue vallée qui depuis Pau remonte vers Nay, s'infléchit à l'Est avant Lourdes, reprend l'alignement à Vidalos, le suit jusqu'à Gèdres, brisant la continuité des chaînons granitiques, semble coïncider plus loin avec la dépression du port de Pinède et se retrouver enfin dans le profond abaissement des couches du col de Niscle. Cette longue ligne d'enfoncements se prolongerait-elle jusque sur le versant méridional? L'avenir le dira. Pendant cet examen, nous trouvons dans les rochers une baïonnette de carliste. Entre les cimes blanches et le ciel bleu, cette baïonnette fait mal à voir. La nature brute serait-elle plus avancée que nous? Les montagnes ont trouvé leurs formes, leurs directions et leurs lois, et l'homme cherche encore les siennes!

Cependant Pujo atteint la brèche, s'y glisse et reparaît en levant les bras. C'était le signal convenu pour nous dire de le suivre. Nous atteignons la base de la muraille à travers de longs éboulis, puis nous abordons le repli de couches, plus praticable que nous ne l'aurions cru de loin. Plus nous montons cependant, plus il nous faut mettre de soin à choisir les petites rugosités sur lesquelles doivent porter nos pieds. Vers le sommet, l'inclinaison s'accroît; nous avançons plus lentement et avec plus de précautions. Enfin nous sommes tout près de la brèche, nous contemplons déjà en espérance le plateau de pâturages qui va

Digitized by Google

nous fournir un chemin facile jusqu'à la cabane de Gaulis; nous gravissons vivement les dernières corniches, pour échapper à ces murs et à ces précipices, nous saisissons le dernier rocher, et nous nous soulevons dans l'ouverture, mais nous reculons presque à la vue des fondrières qui s'ouvrent sous nos pieds. Nous sommes suspendus au milieu des airs comme sur la proue d'un navire; à droite, l'angle aigu d'une muraille à pic; partout ailleurs, le vide, et un vide tel que nos yeux ne rencontrent rien jusqu'au fond des vallées. Celle que nous venons de découvrir s'enfonce vers l'O.-N.-O. dans les entrailles mêmes du Mont-Perdu, en suivant l'alignement des Pyrénées. C'est encore une gorge en forme de crevasse, ai-je besoin de le dire? Mais quelle gorge! Deux murs effrayants, énormes, d'une blancheur de cadavre; pas un brin d'herbe, pas un buisson sur les bords du torrent. Quelques troncs d'arbres ébranchés se dressent encore ou gisent renversés sur les éboulis de l'entrée, à l'angle de la vallée de Niscle; plus haut, presque sous nos pieds, cinq vieux sapins monstrueux se suivent sur une étroite corniche, comme cinq grandes flèches de cathédrale. Tout au loin, à l'endroit où la gorge se ferme en cirque, jaillit une cascade qui d'un seul jet se précipite en bas, au centre d'un petit lac bleu qu'elle remplit d'écume. Plus loin, sur la droite, les masses rougeâtres et mamelonnées du Mont-Perdu et du Soum de Ramond se dressent au-dessus de la crevasse en y déversant les eaux de quelques petits glaciers méridionaux. Comment donner l'idée d'une aussi effrayante coupure? Je ne connais rien qui puisse être comparé à cet enfer de montagnes, et c'est dans un site pareil que devraient sonner les trompettes de l'Apocalypse. Que ceux qui ont le goût du terrible demandent à Passet ou à Pujo de les y conduire.

Pour le moment, il s'agissait de descendre. Henri s'engagea le premier dans un couloir très-étroit, rempli de débris glissants, et incliné de 60° au moins vers les bases de la

Digitized by Google

muraille. Avant de le suivre, nous prîmes note de la hauteur barométrique, d'après laquelle nous nous trouvions à 2,350 mèt. environ, et nous donnâmes à la brèche que nous allions quitter le nom de nos deux braves guides, *Passet-Pujo;* puis, nous engageant à notre tour dans la cheminée, nous descendîmes pendant un quart d'heure contre la muraille de droite. Nous nous trouvâmes alors sur le flanc d'un ravin de roches polies qui descendait entre deux contre-forts du Soum de Ramond, et que nous eûmes quelque peine à contourner. Au delà nous rencontrâmes un chemin plus facile sur un ressaut de rocher qui serpentait comme un véritable sentier le long des murailles. Enfin nous atteignîmes le fond du cirque qui termine la gorge, nous jetâmes un coup d'œil sur la cascade qui s'effondrait au-dessous de nous, et à deux pas de là nous trouvâmes un recoin charmant, tapissé de gazon et de belles roches horizontales. Une cascade qui tombait en bouillonnant du mur supérieur et qui remplissait deux profonds bassins d'eau bleue ne nous permit pas de résister plus longtemps à l'envie de faire une halte; les provisions furent déballées, étendues sur la nappe grise du rocher, et nous, confortablement assis sur nos siéges de gazon, nous dînâmes avec un appétit d'autant plus féroce, que nous éprouvions la double satisfaction d'avoir fait un vrai voyage de découvertes, et de l'avoir heureusement terminé. Nous pouvions, en effet, nous considérer comme arrivés; nous savions que le plateau de pâturages, tant désiré, s'étendait vers le Sud, au-dessus de la première muraille, et, quoique cette muraille fût très-unie en apparence, elle n'était pas faite pour nous effrayer après ce que nous venions de voir. Il y a du reste un dieu pour les membres du Club Alpin; ce dieu prit la forme d'un Espagnol armé d'un grand fusil, accompagné d'un chien, et poussant devant lui sur le sommet de la muraille un troupeau de moutons. Arrivés au-dessus de nous, les moutons descendirent tout à leur aise le long de

Digitized by Google

la paroi comme sur un escalier, pendant que le chien poussait de longs aboiements et que l'Espagnol nous observait avec une certaine défiance. Au bout de quelques minutes, satisfait sans doute de son examen, il descendit à son tour de notre côté et, nous voyant faire nos préparatifs de départ, s'arrêta à cinquante pas de nous, le fusil à la main. Quelques paroles de nos guides en firent bientôt un ami. C'était un berger de Fanlo, bel homme, robuste, un peu plus développé d'esprit que ses moutons. Il ignorait le nom de cette crevasse; pour lui c'était un Barranco, pareil à tous les Barrancos. Mais il savait que les pâturages étaient là-haut, que la muraille était facile, et que nous serions dans une heure à la cabane de Gaulis. Tout cela se trouva exact. La muraille est formée de corniches superposées et très-faciles à gravir. En cinq minutes nous nous trouvâmes au sommet sur le plateau de pâturages. Changement à vue : devant nous, les pentes molles du col de Gaulis et les sommets de la Casotte (la cabane de ce nom doit se trouver un peu à gauche, à l'Est du col de Gaulis). Au Sud, une immense étendue de pâturages à peine ondulés, dont nous ne voyons pas la fin et qui nous cachent l'Espagne. Au Nord les contre-forts du Soum de Ramond et du Mont-Perdu, citadelle de 1,000 mèt. de hauteur et de 3 kilomètres de longueur. Rien de plus majestueux ni de plus uniforme. Les murs superposés commencent à un bout et ne finissent qu'à l'autre, sans fléchir ni se rompre. En bas, sur les pentes plus douces, un troupeau de moutons et de vaches se rassemble à la voix des bergers; car le soir tombe,et la grande ombre des montagnes s'allonge sur les prairies. Paix suprême, repos plus sublime peut-être que l'éveil du matin : *Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.* Le bruit de nos pas s'éteint dans l'herbe épaisse et moelleuse, aussi horizontale, aussi unie que la surface d'un lac. Où sont les murailles perfides de tout à l'heure? Rien ne rappellerait les sauvageries de la montagne si de longues enfilades de

Digitized by Google

roches blanches ou noires ne perçaient quelquefois le tapis de verdure, et si les grands sommets de droite ne brillaient de plus en plus fantastiques à mesure que le soleil s'abaisse. Nous atteignons le col de Gaulis (2,425 mèt. et 2 h. 30 min. du col de Niscle), d'où une longue descente de 45 min. à l'Ouest nous conduit à la cabane inférieure. (7 h. 15 min. du plan de Lary). Je n'oublierai de longtemps la majesté profonde du crépuscule au milieu des grands herbages de Gaulis. 2,400 moutons ou chèvres y étaient rassemblés ; ils arrivaient de toutes parts, dégringolant sur les longs gradins de calcaire qui forment aux prairies comme des ceintures superposées. Les innombrables bêlements mêlés au carillon indistinct des clochettes semblaient donner une voix à la mélancolie du soir. Le Mont-Perdu s'éteignait peu à peu ; les rochers ou les pics voilaient leurs grandes formes, d'une douceur étrange, dans les profondeurs du ciel ; puis les brebis s'entassèrent dans leur parc de rochers, les étoiles s'allumèrent et le silence de la nuit, ce grand silence des montagnes, descendit lentement sur nous.

Le berger était un vieil Espagnol, très-bon et très-hospitalier. Il n'avait d'autres compagnons que deux chiens énormes, fort doux, qui venaient passer sous nos mains leurs grosses têtes caressantes. Comme tous les chiens des Pyrénées espagnoles, ils avaient les oreilles coupées pour offrir moins de prise à l'ours.

Quant à la cabane, elle est des plus pittoresques. C'est un vaste rocher, posé obliquement à l'extrémité d'un couloir naturel. Elle peut contenir huit ou neuf personnes. Le vieux berger fit bouillir à notre intention un chaudron de lait de chèvre mêlé de grandes tranches de pain. Inutile de faire l'éloge de cette cuisine incomparable.

Inutile aussi de dire qu'aussitôt roulés dans nos couvertures nous oubliâmes l'Espagne et la France. La nuit fut calme, à l'exception d'un moment où une fausse alerte d'ours fit aboyer les chiens et tressaillir le troupeau.

Digitized by Google

Réveillés à 5 h. 45 min. nous préparâmes un chaudron de thé, qui nous réchauffa merveilleusement, et à 7 h. 20 min. nous quittâmes l'hôte avec force *buenos dias* et un bon serrement de main accompagné d'une pièce de 5 francs.

A cinq minutes de la cabane on se trouve déjà à l'origine de la profonde vallée d'Arras, qui descend vers le Sud et tourne bientôt à l'Ouest et au Nord-Ouest. De toutes les crevasses de la région du Mont-Perdu, c'est la plus vaste et la plus rhythmée. Elle s'ouvre comme une fosse de plusieurs centaines de mètres au milieu du plateau de Gaulis, et prend immédiatement un très-grand caractère de noblesse et de régularité. Longue de 9 à 10 kilomètres, elle ne présente sur la rive gauche de son torrent qu'une muraille continue, toujours de même forme et de même hauteur, mais si belle avec ses corniches horizontales chargées de sapins, qu'on ne songe pas à lui reprocher son uniformité.

La rive droite, plus variée, présente les aspects inouïs qui rendront bientôt cette vallée aussi célèbre que le cirque de Gavarnie.

Le croirait-on? Depuis Ramond, qui la découvrit, un seul touriste français l'avait visitée avant M. Lequeutre et moi. Encore, l'infortuné l'avait-il parcourue en entier dans le brouillard. Plus heureux que lui, nous devions cependant nous contenter d'un ciel gris et triste, qui enlevait au paysage la moitié de sa magnificence. Nous arrivons en quinze minutes au bas du premier mur, assez difficile à cause du peu de largeur des corniches. Une cascade très-gracieuse glisse sur la droite avec la régularité et les formes ondoyantes d'une chevelure dénouée.

Nous suivons le torrent, qui descend tous les vingt ou trente mètres en cascatelles sur de larges escaliers d'une régularité parfaite; entre chaque ressaut, la rivière s'endort dans un bassin bleu, puis elle franchit le gradin de grès rougeâtre en une mince lame d'eau, cristalline et

Digitized by Google

transparente. Cette charmante alternance de chutes et de bassins se prolonge pendant près d'un kilomètre.

Le cadre est déjà grandiose : sur la droite, les rochers nus du Montarriégo [ou Montarrouébo (?)] ; à gauche, des sapins dominés par des crêtes fantastiques. Nous marchons dans l'herbe haute jusqu'à 9 h. 15 min. De là, en vingt-cinq minutes et à travers un bois de hêtres, nous arrivons à la Cueva, double caverne placée à souhait pour y camper une semaine entière (1,800 mèt. [?])[1].

Plus nous descendons, plus la forêt devient belle et profonde : hêtres, sapins, cèdres, frênes gigantesques que deux hommes embrasseraient à peine, sorbiers des oiseaux, buis ou pins rouges ; tout cela est d'une grâce indicible et d'un charme auquel on ne peut résister. Sous la voûte de feuillage, les troncs blancs et lisses des frênes ou des hêtres s'élancent à des hauteurs étonnantes. La demi-obscurité, pleine de murmures, frôlements de feuilles, bruissements d'ailes ou gazouillements de ruisseaux, se parfume d'une exquise senteur de forêt, de cette odeur douce, joyeuse et rustique qui s'exhale des mousses ou des feuilles tombées. Nous oublions la montagne dans le ravissement instinctif où nous plongent les grands bois.

Haut dans le ciel, cependant, sur la droite, nous devinons un rempart de roches écarlates ; mais ce n'est qu'un soupçon : les arbres cachent tout et nous recouvrent de toutes parts. Voici des fleurs charmantes : la petite centaurée, qui brille comme un sourire dans le gazon ; les larges campanules violettes, les profondes urnes bleues des gentianes ; puis, ô joie ! un beau jardin de fraises et de framboises sauvages ! Adieu glaciers et cimes chauves ! Nous voilà redevenus enfants, nous poursuivant pour une fraise, cueillant des bouquets de beaux fruits rouges et les dévorant à pleine bouche. Lequel en trouve le plus ? Chacun se préci-

[1] 1684 mèt., d'après M. Packe.

Digitized by Google

pite en avant sur les parties inexplorées de cet immense festin long d'un kilomètre. Cris de joie, éclats de rire, appels de celui qui a trouvé une belle place bien rouge, partage fraternel de celui qui en a trop avec ceux qui n'en pas assez : tout cela peut faire sourire ; mais c'est une joie d'enfants, c'est-à-dire une joie complète. Tout a cependant une fin : les fraises comme les années; un ravin nous force à redevenir sérieux, et nous ne songeons pas à nous en plaindre, car la forêt s'éclaircit pour un moment; le ciel fait de même, et devant nous s'ouvre toute grande, incomparable de grâce et de majesté, la partie inférieure de la vallée d'Arras. Forêts épaisses jusqu'à 2,000 mètres, et, plus haut, murailles rouges, absolument à pic, qui nous dominent de 1,000 à 1,100 mètres : c'est tout. Mais quelle splendeur et quelle pureté de formes ! quelle magnificence de teintes ! quelle prodigieuse largeur de dessin ! Pour comble de bonheur, le soleil vient briller sur ces montagnes de pourpre, que je n'ose décrire, tellement elles diffèrent de tout ce que j'ai pu voir ailleurs. Mon ami M. Lequeutre m'avait parlé de châteaux, de remparts, d'avant-corps ou de bastions ; je craignais de trouver des montagnes plus étranges que belles, et me voilà tout ému devant cette immense merveille de grâce et de poésie.

Nous faisons halte dans les prairies, vers 11 h., au pied du Cotatuero et sur le bord du torrent d'Ordesa; on y passerait des journées entières. A mesure que l'altitude diminue, la végétation change : voici tout le long du rivage une bordure de saules, dont la verdure pâle augmente le charme du paysage. Les larges prairies sont parsemées de groupes d'arbres disposés comme les taches sur la peau d'une panthère; l'herbe, extrêmement douce, s'étend jusqu'aux bases de la forêt, et chaque massif est entouré d'une frange de petites fleurs ou de fraisiers. Nous restons là jusqu'à 1 h. 35 min., dessinant, photographiant, admirant surtout. Le vallon de Cotatuero s'ouvre vers le Nord ; d'ici, c'est un vrai gouffre

Digitized by Google



Vue prise au pied du Cotatuero. Dessin de Franz Schrader, d'après nature et sur une photographie.

Digitized by Google

Digitized by Google

de murailles rougeâtres que remplit une forêt de sapins. Ces murailles sont-elles aussi infranchissables qu'elles le paraissent? Henri prétend que oui, et nous en cite une preuve : il y a trois ou quatre ans, un bouquetin, poursuivi par des chasseurs, fut acculé dans le Cotatuero ; il fit le tour du vallon, cherchant une issue; puis, tout d'un coup, n'en trouvant pas, fit tête aux chasseurs, et se précipita à grands bonds vers la vallée, sachant bien qu'il allait vers la mort. Elle ne se fit pas attendre ; la première balle l'atteignit et le tua.

Je ne sais ; mais il me semble que certains contre-forts de gauche ne seraient pas absolument impraticables si on parvenait à en contourner la base. Ce serait à tenter ; quoi qu'il en soit, accessible ou non, ce Cotatuero est incomparable.

Mais l'admiration ne nous empêche pas d'examiner l'étrange contexture de la vallée. Il semblerait naturel qu'elle fût creusée dans une ondulation des plateaux qui la dominent : il n'en est rien. Ramond avait déjà mentionné d'un mot la discordance ou plutôt l'indifférence mutuelle des vallées et des montagnes dans cette région à part. Les montagnes vont d'un côté ; les vallées se creusent de l'autre ; il y a comme deux systèmes superposés.

Ramond s'expliquait cette anomalie d'une façon très-simple : pour lui, les gorges méridionales du Mont-Perdu étaient des crevasses ouvertes par une poussée violente. N'ayant pu distinguer du sommet que les parties divergentes des gorges de Niscle ou d'Arras, il y voyait comme un fendillement en étoile occasionné par une impulsion centrale. Une observation plus détaillée tend à modifier cette manière de voir. Les crevasses d'Arras ou de Niscle ne divergent pas de la base du Mont-Perdu comme les rayons d'une étoile ; elles s'en éloignent comme toutes les vallées doivent s'éloigner d'un massif central. Un fendillement, agissant plus ou moins dans la direction du centre

Digitized by Google

à la circonférence, n'aurait pas donné à la vallée d'Arras sa forme curviligne et sa triple direction, parallèle aux Pyrénées à son origine dans les plateaux de Gaulis, puis dirigée au Sud-Ouest un peu plus bas, et se retournant vers le Nord-Ouest, en sens inverse du point de départ, dans la partie inférieure qui reprend ainsi la direction des Pyrénées. Ce fendillement n'expliquerait pas non plus le Barranco de Niscle, ou ceux qu'on aperçoit plus au Sud, vers Fanlo. Du reste, à l'extrémité de ces gorges, les murs et les corniches se referment en cirque, sans aucun vestige de fente primitive; les parois se dressent au-dessus d'un large thalweg, et je ne connais pas de torrent qui descende sur des roches plus intactes que les escaliers de la vallée d'Arras. Mais élevons-nous à l'origine de cette vallée, et considérons-la dans le sens de la longueur.

Toute la partie orientée Nord-Est-Sud-Ouest est enfermée entre le Mont-Ariégo, le Mont-Perdu et la crête de la Casotte. C'est donc une vallée normale, qui n'a d'étrange que ses formes; plus bas, la crête de la Casotte se détache de la vallée qui tourne à l'Ouest-Nord-Ouest, et, à partir de là, voici ce que nous remarquons : le Mont-Arriégo et le Cotatuero, qui dominent la rive droite, envoient leurs eaux au torrent d'Ordesa par de profonds et magnifiques ravins. Entre ces ravins, les sommets doucement inclinés descendent transversalement vers la vallée, comme s'ils voulaient la franchir et s'étendre beaucoup plus loin. Le gouffre les interrompt brusquement; mais si, par une surface idéale, on les prolonge au-dessus et en travers de la vallée, on voit qu'ils rencontrent exactement la longue crête de la rive opposée, après laquelle ils continuent à descendre comme si rien ne les avait dérangés.

La vallée d'Arras est donc tranchée comme un trait de burin sur le pourtour et à mi-hauteur du Mont-Arriégo, dont les pentes semblent s'être formées avant qu'elle existât. Cette disposition ne permet guère d'y voir une crevasse;

Digitized by Google

mais peut-on se l'expliquer autrement? Peut-être par des érosions profondes : toutes les montagnes calcaires qui forment la base méridionale du Mont-Perdu sont plus ou moins perméables. Nous avons vu sourdre des nappes liquides exactement à la base des murs du cirque de Niscle. Ces veinules d'eau suivaient sans doute le même chemin à l'époque où les plateaux s'étendaient partout sans interruption. Elles creusaient des galeries souterraines à la base des terrains perméables, et ces galeries, incessamment élargies, minaient le terrain supérieur en ne suivant d'autre direction que celle qu'avait tracée la nature ou les inflexions des roches dans lesquelles elles s'infiltraient. Celles de la vallée de Niscle obéissaient-elles à uu plissement orienté parallèlement au Mont-Viso? Celles de la vallée d'Arras, des vallons ou du Barranco de Niscle s'écoulaient-elles dans la direction même de la chaîne? Un jour vint-il où le sol trop profondément rongé s'effondra au milieu des plateaux, ouvrant ainsi les vallées que nous admirons aujourd'hui? Je me garde de vouloir résoudre ces questions après une ou deux explorations trop courtes. Si j'en parle, c'est uniquement parce qu'une remarque peut en attirer d'autres, et que c'est le meilleur moyen d'arriver à la vérité.

L'action glaciaire doit avoir été faible dans les vallées inférieures. M. l'ingénieur Bayssellance signalait dernièrement les formes anguleuses et les arêtes vives des crevasses d'Holçarté, dans les Basses-Pyrénées, et attribuait ces formes au peu d'intensité des phénomènes glaciaires. Dans la vallée d'Arras, malgré le voisinage du Mont-Perdu, les formes sont demeurées très-nettes, et certains éperons de rochers se projettent en droite ligne vers les grandes cimes; du moins au-dessous de la Cueva.

Un mot sur le nom de cette vallée avant de la quitter : l'appellation d'Arras me paraît doublement fâcheuse, car elle est inconnue dans le pays et prête à la confusion avec

Digitized by Google

le nom de la vallée principale, celle de Broto, arrosée par le Rio-Ara. Les montagnards de Torla ou de Fanlo ne connaissent que la « valle de Arasas » « ou du Rio-Ordesa ». C'est également sous le nom de vallée d'Ordesa que la désignait Ramond et que la mentionnait M. de Chausenque. Pourquoi ne pas lui rendre ce vieux nom charmant, sonore, plein d'harmonie et de grâce méridionale? Pour mon compte, c'est ainsi que je l'appellerai désormais, c'est sous ce nom que j'espère la voir bientôt célèbre et admirée. N'est-ce pas une bonne fortune que de trouver de beaux noms pour les belles choses?

Repartis à 1 h. 35 min., nous arrivons à 2 h. 5 min. à la grange de Caspiétou, par un excellent chemin, praticable aux chevaux. Nouvelle halte au-dessous des escarpements de Salarous, aussi étonnants que ceux du Cotatuero. A 2 h. 45 min., nous descendons à travers la forêt où dominent maintenant les pins rouges. La vallée se rétrécit, mais entre les colonnades pressées des pins s'ouvrent des échappées grandioses sur la gorge où gronde le Rio-Ordesa. Enfin, en 25 min. nous débouchons de la forêt (3 h. 10 min.) sur un plateau qui domine le confluent des vallées d'Ordesa et de Broto. Vue superbe sur les montagnes de Torla, et sur le village tout noir construit au sommet d'un mamelon isolé. Un sentier de mulets, très-pierreux, presque aussi rapide que les éboulis de la Munia, aboutit (3 h. 45 min.) au pont des Navarrais, à l'entrée de la gorge de Boucharo. Nous remontons, sur une bonne route de chars, cette gorge moins sublime que celle de Saint-Sauveur, mais plus pittoresque avec ses roches ardentes et ses bouquets de pins rouges. Nous dépassons les cascades taries de l'Échelle et de Sainte-Hélène (4 h. 40 min.). Le chemin, jaune d'abord, devient rougeâtre, la gorge s'élargit, et, dans un entonnoir de fortes montagnes, au milieu d'une étroite prairie traversée par le Rio-Ara, nous apercevons les trois maisons et le pont pittoresque de

Digitized by Google

Boucharo (Bujaruelo). Il était 5 h. 40 min.; nous n'avions marché que 4 h. 55 min. depuis Gaulis.

L'auberge de Boucharo est primitive, mais excellente. Aspect très-espagnol; entrée par la grange; dans un coin, un escalier de bois; au premier étage, une grande chambre nue, où dort un Aragonais roulé par terre dans sa mante. Le foyer, au centre de la cuisine, laisse échapper la fumée par un trou ouvert au milieu du toit, et dans lequel le vent gronde. Pas de vitres aux fenêtres; la nuit venant, on ferme les volets et l'on s'éclaire à la lueur du feu. Je demande comment ces gens peuvent vivre l'hiver; on me répond qu'ils dorment.

Le dîner nous est servi à 7 h. 1/2; il est excellent, le vin est exquis, les chambres et les lits (au nombre de 10) scrupuleusement propres, et la note raisonnable.

Enfin, le 30 août, nous partons à 5 h. 30 min. Brouillard, vent violent et très-froid; nous sommes gelés et trempés. Nous grimpons en courant pour nous réchauffer; les montagnes d'Otal et de Tendenera nous apparaissent par moments comme dans un rêve; le brouillard se change en pluie fine et glaciale, le vent redouble, le thermomètre marque 3°5. A 7 h. 20 min., nous franchissons le col, nous nous abritons un moment sous un rocher, puis, courant toujours, nous arrivons, sans avoir rien vu, au-dessus de Gavarnie où nous sortons du brouillard. A 9 h. 30 min. (2 h. 50 min. sans compter les arrêts), nous entrions dans la cour de l'Hôtel des Voyageurs, que nous avions quitté six jours auparavant.

Une demi-heure après je bouclais mon sac, j'embrassais mes compagnons de voyage, et, montant sur le cheval de Pierre Pujo pour atteindre le train à Pierrefitte, j'arrivais à 11 h. 1/2 à Luz, à 1 h. à Pierrefitte et le soir à Bordeaux.

FRANZ SCHRADER.

Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

Digitized by Google

XXIV

LES GLACIERS DE LA MALADETTA

ET LE PIC DES POSETS.

Dans une rapide esquisse sur les Pyrénées[1] j'ai déjà signalé l'intérêt tout particulier que présentent les massifs isolés du versant Sud : la Maladetta, les Posets et le Mont-Perdu. Par leur position en avant de la chaîne, par leur élévation considérable (3,404 mèt. au Néthou, 3,367 mèt. aux Posets et 3,352 mèt. au Mont-Perdu) ces trois stations doivent être regardées comme d'excellents observatoires où le touriste peut se rendre un compte exact de la physionomie du revers espagnol de nos montagnes. J'ajouterai, tout en avouant que je sacrifie peut-être un peu à mon sujet favori, que c'est là qu'il faut aller chercher les glaciers les plus importants de toute la chaîne, et que c'est là surtout qu'ils revêtent les caractères propres à nos régions méridionales.

A plusieurs reprises j'avais exploré déjà le massif de la Maladetta : il y a treize ans je faisais ma première ascension au Néthou[2], et je revenais les années suivantes, aux Barrans, à la Pique Fourcanade, ou, passant sur le côté Sud, je parcourais, en compagnie du général de Nansouty,

[1] Voy. *Revue scientifique*, 2e série, 4e année, n° 4, 25 juillet 1874. — *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse*, t. VIII, p. 379.

[2] Voy. le *Midi illustré*, nos 2 et 3, janvier 1863.

Digitized by Google

la curieuse région de Malibierne ; à ma dernière course enfin (4 septembre 1873) j'installais une rangée de piquets sur le glacier de la Maladetta, entre l'arête de la Pique blanche et l'îlot granitique que j'ai baptisé Dent de la Maladetta.

L'année suivante de douloureuses circonstances ne m'avaient pas permis d'aller vérifier la marche de mes piquets; j'avais donc un sérieux motif de retourner cette année dans mes montagnes favorites.

En outre j'avais été depuis longtemps frappé de l'aspect des glaciers des Posets, que je les visse du Néthou, du pic de Malibierne, de Sauvegarde ou du Quairat, et jusqu'à présent de malencontreuses difficultés étaient venues faire échouer mes projets d'excursion de ce côté.

J'étais donc fermement résolu à voir à la fois, cet été, les glaciers de la Maladetta et la cime des Posets, et de saisir au plus vite le premier moment de répit que me laisseraient les pluies diluviennes de l'année. J'avais enrôlé sans peine un de mes excellents amis et camarades de courses, M. Maurice Gourdon : habitant Luchon depuis plusieurs années, il était à même, mieux que personne, de prévoir l'arrivée du beau temps ; aussi était-il chargé de donner par le télégraphe le signal du départ, et de s'assurer à l'avance du concours du vieux Mitchot, le guide renomné de Luchon; car sans lui il me semblait peu sage d'entreprendre cette tournée.

Deux jeunes Toulousains m'avaient demandé de se joindre à nous : l'un, M. Félix Regnault, grand coureur de montagnes et fort habile aux choses du bivouac; l'autre, M. Charles Fabre, photographe amateur des plus habiles; tous deux mes collègues du Club Alpin Français et de la Société d'histoire naturelle de Toulouse.

Le 26 août, la dépêche attendue nous arriva; le surlendemain nous étions tous réunis à Luchon et notre caravane complétement organisée.

Digitized by Google

Nous prenons avec nous :

Firmin Barrau, excellent porteur; il a souvent accompagné son frère, le guide Pierre Barrau, dans les régions que nous allons explorer; tout récemment il suivait M. H. Russell dans son ascension aux Posets par l'Ouest;

Firmin Redonnet, dit Coco, aux solides épaules et au joyeux caractère : il s'est donné la spécialité de guider les photographes, et pourra nous être utile pour la manœuvre des appareils;

Barthélemy Courrége, aussi bon marcheur que robuste porteur : je l'ai déjà vu à l'épreuve dans les glaciers de la Maladetta; ce sera bientôt un des meilleurs guides de Luchon. Son père, le vieux Courrége, conduira notre mulet, et Louis, le domestique de M. Gourdon, l'aidera aux bagages. Quant à Mitchot, nous prenons rendez-vous avec lui à la Rencluse, et il nous y attendra en descendant du Néthou où il doit aller après-demain.

M. Bianchi, de concert avec M. Lézat, veut bien se charger de faire à Luchon des observations barométriques pendant toute la durée de notre excursion; je compte en effet mesurer le plus de points possible afin de compléter la carte des Monts-Maudits de M. Packe.

Le 31, le beau temps paraissant assuré, nous faisons partir dès le matin le mulet et nos guides, car nous voulons épargner à nos jambes la longue montée de l'hospice. A 11 h. nous montons tous quatre en voiture, et à 1 h. nous arrivons au poste établi à l'hospice pour surveiller la frontière.

Nous y procédons immédiatement à la répartition des bagages, car chacun de nous doit porter son sac, et, à 1 h. 30 min., nous commençons la montée du port. Un soleil ardent nous accompagne tout le temps et nous fait apprécier les avantages des départs du matin. Tout en grimpant, je fais remarquer à mes compagnons les parois rocheuses qui nous entourent; elles sont polies et toutes

Digitized by Google

rayées par le passage des anciens glaciers. A 3 h. 30 min. nous atteignons enfin la brèche du Port (2,417 mèt.) et nous entrons sur le territoire espagnol. Mais aussitôt le temps change, de grands nuages blancs remontent la gorge de l'Esserra et viennent s'arrêter sur les cimes de la frontière : une sorte de digue aérienne les retient et les empêche de passer en France.

Je ne m'arrêterai pas à décrire le panorama que l'on découvre de la brèche du Port : à mon avis cette vue sur les Monts-Maudits est l'une des plus belles que l'on rencontre dans les Pyrénées, et je ne sais trop si je ne dois pas réclamer pour elle le premier rang. Cimes élevées, glaciers éblouissants, vallées profondes, tout se trouve réuni à la fois, et cela dans un espace assez restreint pour que l'œil puisse saisir dans son ensemble ce merveilleux tableau, que rien ne fait pressentir à l'arrivée au Port.

Nous profitons au plus vite des éclaircies que les nuages laissent encore pour aider M. Fabre à déployer les appareils photographiques; et ce n'est qu'à 5 h. que nous entrons dans la cabane de Sauvegarde, où l'hôtelier Francesco nous reçoit de son mieux. Nos guides avaient pris les devants, et un grand feu nous attendait, précaution des plus agréables, car le changement de temps avait fait baisser subitement le thermomètre à 11 degrés.

Ces maudits nuages ne laissaient pas pourtant que de me donner quelque inquiétude; mais peu à peu ils cessent leur course échevelée, le vent du Nord prend le dessus, la nuit s'annonce superbe, et nous sommes bientôt complétement rassurés sur la journée du lendemain.

1er *Septembre.*

A 5 h. nous étions sur pied : Courrége père gagnera directement la Rencluse avec le mulet, tandis que nous irons chercher un point convenable pour relever une vue pano-

Digitized by Google

ramique de la Maladetta et reconnaître les modifications éprouvées par les glaciers que je n'ai pas vus depuis deux ans.

A 6 h. nous partons; le temps est superbe, pas un nuage au ciel, le thermomètre marque + 7° et le soleil illumine déjà la cime éblouissante du Néthou.

Nous atteignons rapidement le port de la Picade (2,424 mèt.), pour nous engager aussitôt sur la crête de Bargas : à 7 h. nous installons notre station en face de la crête du Portillon : de ce point nous pouvons embrasser d'un même coup d'œil la masse entière des Monts-Maudits.

Depuis 1873, le glacier a subi un énorme retrait, et, au-dessous de la Dent de la Maladetta, la disposition des lieux est changée d'une manière surprenante.

Deux caravanes en ce moment franchissent les pentes du Néthou; nous constatons avec plaisir à leur marche en droite ligne que le glacier est excellent; une seule crevasse les oblige à se rapprocher de la crête, mais en somme ce détour facilitera l'attaque du dôme.

A 9 h. 30 min. nos opérations photographiques sont terminées et nous descendons directement sur la Rencluse, laissant à notre gauche le trou de Toro.

Nous nous arrêtons au Plan des Estangs, sorte de fond de marais où serpentent quelques minces filets d'eau, pour faire la chasse à une salamandre aquatique d'espèce particulière à cette région, le *Triton pyrenaicus;* bientôt j'ai dans mes flacons une demi-douzaine de ces curieux reptiles, et nous gravissons le talus dolomitique de la Rencluse : chemin faisant, nous admirons l'aspect sauvage et grandiose des pentes de la Maladetta. Le pin des Pyrénées résiste seul aux rigueurs des hivers sibériens de cette région désolée, mais les avalanches font souvent de longues trouées au milieu de la forêt, déracinant tout sur leur passage et jonchant le sol de débris. Nous rencontrons partout de nombreuses marques du passage des

Digitized by Google



C. F. phot. Photolithographie A. Quinsac, à Toulouse.

LE PLAN DES ÉTANGS

1. Crête de Fiteuss. — 2. Pic Posets. — 3. Pic Perdighero.

Digitized by Google

glaciers et nous remarquons une énorme surface calcaire largement sillonnée de ces canaux qu'Agassiz a nommés *coups de gouge*, et dont la direction perpendiculaire aux lignes de stratification de la roche accuse encore plus nettement l'origine; de tous côtés, nous sommes environnés d'énormes blocs erratiques.

A 11 h. 30 min. nous atteignons la Rencluse (2,082 mèt.) et nous sommes fort désagréablement surpris de la trouver occupée par un déserteur français qui remplace, prétend-t-il, l'Espagnol Sébastiano. Ses vêtements déchirés, son regard en dessous donnent à notre nouvel hôtelier une mine peu rassurante; il est pourtant fort alerte et s'acquitte parfaitement de son métier actuel.

Je rappellerai en quelques mots que la Rencluse est un abri installé au pied d'un escarpement dolomitique, terminant le pic de Paderne et formant le côté Ouest d'une vaste excavation circulaire où s'engouffrent les eaux du glacier de la Maladetta, qui ressortent à quelques kilomètres plus bas et donnent naissance à l'Esserra. Un accident géologique tout semblable jette les eaux du glacier du Néthou dans le gouffre de Toro, les conduit sous terre jusqu'au Goueil de Joueou et de là les verse dans la Garonne. Ces sortes de caveaux souterrains ne sont pas rares dans cette région; ils se sont tous produits aux points de contact du granit et de la dolomie.

Nous étions à peine arrivés que les deux caravanes du Néthou viennent nous rejoindre à la Rencluse. Nous apprenons alors que Mitchot, fatigué (il a plus de soixante ans), ne peut venir avec nous; la bonne volonté lui fait sans doute un peu défaut, et nous voyons combien il est dangereux de gâter les guides, même les meilleurs. Nous décidons aussitôt d'envoyer Louis à l'hospice espagnol; il ramènera Mariano qui remplacera Mitchot.

Cette affaire arrangée, je prends avec moi Barthélemy, Barrau et Coco pour monter à la Dent de la Maladetta;

Digitized by Google

M. Regnault m'accompagne. MM. Fabre et Gourdon s'occuperont d'explorer les environs de la Rencluse.

Après avoir coupé quelques pins, car je compte faire un nouvel alignement de piquets, nous attaquons le couloir de Paderne et nous sommes bientôt au bord du glacier.

Je puis alors constater qu'il a reculé d'au moins 50 mèt. et que le bourrelet morainique accumulé au pied du glacier, en 1873, a été précipité dans le val supérieur de Paderne qu'il a presque entièrement comblé. Aussi franchissons-nous en quelques minutes ce passage difficile autrefois pour aborder directement le glacier au-dessous de la Dent de la Maladetta.

Malgré la raideur de la pente, nous arrivons sans peine à la coulée de blocs qui descend de la Dent, et, en dépit de nombreuses dégringolades au milieu desquelles Coco commence à n'être plus à son aise, nous atteignons le petit plateau granitique où se trouvent les points de repère que j'ai gravés sur le rocher. Je cherche inutilement des yeux mes chers piquets; pas un ne répond à l'appel : l'ablation et la marche en avant de la masse de glace les ont fait tous disparaître; mais je retrouve intacts mes points de repère.

Barthélemy et Barrau plantent de nouveaux piquets, qu'ils enfoncent profondément. Pendant ce temps, je prends quelques vues des crevasses qui séparent la Dent de la Table de la Maladetta, îlot granitique perdu au milieu du glacier.

Ces opérations terminées, nous gagnons le couloir d'Albe pour aller vérifier la position du bloc Charles, énorme masse de granit descendue de la crête; nous le retrouvons fort avant dans le couloir; le bloc a tourné sur lui-même, il a donc marché probablement plus vite que la glace qui le supporte, et les points de repère gravés sur le rivage ont disparu dans la débâcle qui a comblé le val supérieur de

Digitized by Google

Paderne ; avec eux ont aussi disparu les tables de glaciers qui formaient la rue d'Albe[1].

A ce moment quelques nuages arrivent; nous descendons rapidement. Rien n'est plus fatigant que cette série de sauts et d'enjambées au milieu des blocs énormes de la moraine. Nous arrivons au lac de Paderne, nous franchissons le couloir et nous voyons alors nos camarades montant à notre rencontre.

Ils nous disent que la Rencluse est un véritable coupe-gorge; les touristes de ce matin ont été rançonnés le revolver au poing, et Courrége a failli être tué pour avoir tenté de désarmer le déserteur. Cet incident nous contrarie fort, mais nous espérons trouver Mariano à la Rencluse et nous n'avons rien à craindre : nous sommes en nombre, et fort heureusement j'ai un revolver sérieux pendu à ma ceinture. A la cabane nous apprenons que Mariano ne peut venir.

Nous tenons alors conseil et nous modifions ainsi notre projet primitif : nous abandonnons l'ascension du Néthou; l'alignement de piquets est installé, et nous connaissons à peu près tous cette ascension ; nous allons gagner l'hospice espagnol et de là nous ferons la course des Posets par Paoule pour rentrer en France par le port d'Oo.

Il est déjà 7 h. du soir; nous chargeons en toute hâte notre mulet et nous descendons le plus rapidement possible les lacets de la Rencluse, car le sentier est mauvais et la nuit arrivera bientôt. Nous étions à peine entrés dans le Plan des Estangs que le jour cesse complétement, nous perdons le sentier, après avoir atteint la partie profonde de la gorge. Chacun de nous avait mis dans son sac une bonne provision de journaux destinés à envelopper des échantillons de géologie : ce fut là notre salut. Pas un souffle ne

[1] J'ai tout lieu de croire que cette débâcle a été occasionnée par les tremblements de terre du mois de décembre 1873; j'ai constaté alors des éboulements considérables dans les glaciers de la vallée du Lys.

Digitized by Google

venait agiter l'air. Nous faisons avec les bienheureux journaux de véritables torches. A 8 h. 35 min. nous étions arrivés à l'hospice.

Comme d'ordinaire, la Posada est encombrée d'Espagnols qui demain passeront le port; heureusement notre chambre habituelle est libre, et nous y installons tous nos bagages. Notre préposé en chef confectionne promptement une abondante décoction de Liebig.

Notre repas fini, pendant que nos guides enlèvent la table, nous descendons dans la salle du rez-de-chaussée. M. Fabre n'a pas encore vu ce recoin original, et pour nous il y a toujours nouveau plaisir à contempler une de ces scènes espagnoles si différentes de tout ce que nous offrent les auberges françaises. Cette grande pièce sert à la fois de cuisine, de salon et de dortoir; au milieu pétille un énorme brasier alimenté de nombreux troncs de pins, au-dessus du foyer une grande ouverture pratiquée dans le toit donne passage à la fumée. La lueur rougeâtre des flammes éclaire une nombreuse assistance : des enfants à demi nus gambadent autour du feu, tandis que hommes et femmes font griller des lambeaux de chair encore saignante ; d'autres dorment étendus sur le sol ou couchés sur les ballots de laine qu'ils portent en France; enfin un jeune contrebandier, assis sur l'angle d'une méchante table, chante un air nasillard et monotone en s'accompagnant d'une guitare. Lors de mon dernier passage à l'hôtellerie, alors que j'allais en compagnie du général de Nansouty explorer la vallée de Malibierne, un poste de carabiniers occupait l'hospice; l'un d'eux nous avait régalé d'un air de guitare; mais c'était presque un artiste, et sa chanson ne ressemblait guère à celle du contrebandier.

2 Septembre.

La tournée d'aujourd'hui ne doit pas être fatigante; nous devons descendre la vallée de l'Esserra jusqu'au pont

Digitized by Google

de Cubère, et remonter le Val d'Astos de Vénasque jusqu'à la cabane établie au-dessous du port d'Oo; nous faisons donc la grasse matinée et, à 9 h., nous quittons l'hospice.

Nous traversons le petit bassin situé au-dessous de l'hôtellerie, ancien lac creusé dans la moraine et qui se termine brusquement par une barrière de blocs erratiques; voici les cascades de Ramougnes et de Don Carlos : un nom pareil s'impose à l'objectif, et nous arrêtons quelques instants notre marche.

Nous descendons ensuite rapidement. Cette vallée de l'Esserra est une des plus belles de la région; le mélange du granit aux teintes grises et sévères, de la dolomie au blanc éclatant et des schistes aux mille couleurs produit les plus merveilleux contrastes. Aujourd'hui l'atmosphère est d'une pureté parfaite; un vrai soleil d'Espagne darde ses plus chauds rayons et illumine à plaisir les cimes élevées de la montagne et les sombres sapins du bas de la vallée.

Le sentier serpente tantôt sous bois, tantôt sur des roches conservant encore le poli brillant du passage des glaces, ou contourne d'énormes blocs erratiques.

Nous laissons à gauche les bains de Vénasque, grande caserne perchée sur le flanc de la montagne et dans laquelle les baigneurs sont moins nombreux que les fenêtres dont l'architecte a criblé cette longue et monotone façade.

Bientôt la vallée se resserre brusquement et le torrent se précipite dans une gorge profonde : c'est le défilé des bains. Le sentier est taillé dans le roc, et une porte fortifiée en défendait autrefois l'entrée; un peu plus bas, des ruines plus considérables, *Casa del Rey,* auraient appartenu à un camp fortifié.

Nous sommes maintenant dans la vallée inférieure de l'Esserra. Ce bassin où commencent les champs cultivés est un ancien lac morainique; une petite chapelle consacrée à la Sainte-Vierge indique l'entrée d'un défilé ouvert au

Digitized by Google

milieu d'un entassement considérable de blocs que le glacier de Gregonio a transporté en cet endroit.

Nous descendons un nouveau gradin, laissant à gauche l'entrée de la vallée de Malibierne, obstruée comme la précédente par un barrage glaciaire ; mais ici l'entassement des débris est encore plus considérable, car le glacier de Malibierne était bien autrement étendu que celui de Gregonio.

A midi nous faisons halte au pont de Malibierne ; quelques nuages apparaissent sur la plaine espagnole, mais nos guides affirment tous qu'ils n'ont rien d'inquiétant. Nous entrons alors dans une région calcaire ; peu à peu cette roche cède la place à des schistes ferrugineux aux mille couleurs et aux surfaces étincelantes comme l'acier ; ils nous accompagnent jusqu'au pont de Cubère.

A 1 h. nous quittons la vallée de l'Esserra pour nous engager dans le Val d'Astos de Vénasque. Après avoir franchi un escarpement considérable, derniers restes de la moraine d'Astos, nous entrons dans une gorge sauvage, où le torrent ne laisse souvent qu'une étroite bande de terrain, mais où l'on suit un bon sentier muletier. Mais le vallon s'élargit peu à peu, et nous sommes bientôt (1 h. 30 min.) en face de la chapelle d'Astos ; au fond de la vallée la masse imposante du Perdighero nous montre de larges plaques de neige ; le Poset nous est caché, et c'est inutilement que nous le cherchons des yeux à chaque détour du chemin.

A 3 h. 50 min. nous atteignons la cabane de Turmes, et nous apercevons sur les pelouses un immense troupeau de vaches ; nous gagnons alors la rive gauche du torrent ; et à 5 h. nous arrivons à la cabane où nous devons passer la nuit.

La cabane d'Astos de Vénasque, où nous conduit Barrau, qui a plusieurs fois accompagné son frère aux Posets, est placée dans un repli de terrain qui la cache aux voyageurs ; mais à quelques pas en avant se dresse un énorme bloc erratique en forme de poire que l'on aperçoit de fort loin.

Digitized by Google

Nous sommes reçus tout d'abord par de magnifiques chiens des Pyrénées aux colliers hérissés d'énormes pointes de fer, et seul un jeune berger répond à l'appel de nos guides : les deux pasteurs sont occupés à rassembler les 3,000 moutons confiés à leur garde. Un d'eux arrive bientôt, il reconnaît Courrége, et consent à nous abandonner la cabane; il viendra même avec nous demain aux Posets.

Nos hommes ramassent aussitôt une bonne provision de bois pour la nuit, et, pendant que M. Regnault s'occupe du repas, nous faisons tous nos préparatifs pour ne pas retarder le départ du lendemain ; c'est en effet notre journée capitale, nous ne devons rien négliger pour la rendre la plus complète possible.

Nous gagnons enfin notre hutte; les branches de pins de nos lits sont toutes fraîches, et chacun de nous cherche à s'installer de son mieux; mes camarades s'endorment les uns après les autres ; pour moi, je ferme à peine les yeux. Coucher à la montagne, la veille d'une grande ascension, me donne une surexcitation nerveuse qui me prive de sommeil. D'ailleurs, pendant toute la nuit, les chiens faisaient un vacarme épouvantable : au reste le ciel était superbe, les étoiles scintillaient du plus vif éclat; mais peu à peu la température s'abaissa et je dus prier Coco d'allumer du feu dans la cabane.

3 *Septembre.*

A 4 h. je fais lever tout le monde, et à 5 h. nous étions en marche. Bientôt le soleil éclaire les cimes qui nous entourent, l'air est vif, tout nous promet une journée parfaite ; aussi avons-nous tous l'espoir de mener à bonne fin notre escalade des Posets. Barthélemy en arrive même à entonner un de ces refrains montagnards à l'allure originale, mais dont l'harmonie est loin d'être pure. Quoique tout le monde soit chargé, personne aujourd'hui ne trouve son sac trop lourd.

Digitized by Google

Nous avons bien vite atteint l'entrée de la gorge de Paoule : en face de la cascade imposante des Hermitans, nous franchissons le ruisseau pour nous élever sur des pentes couvertes de débris schisteux que la Tusse du Poset a lancés tout autour d'elle. De ce point il nous semble que la cascade des Hermitans fournit à elle seule l'eau du ruisseau que nous venons de franchir ; la gorge de Paoule et celle de Gistain ne paraissent pas avoir le moindre filet d'eau, et cependant c'est par ces deux défilés que doivent s'écouler les eaux des glaciers Nord des Posets.

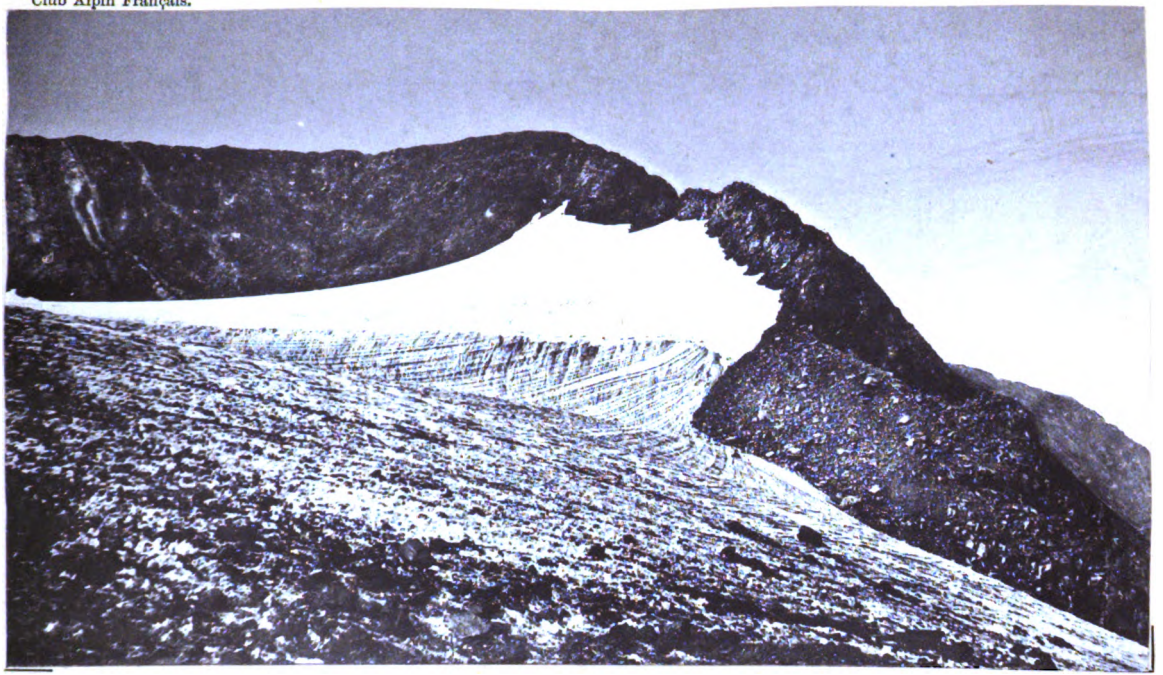
Tout en gravissant les éboulements schisteux, nous récoltons quelques fossiles en assez bon état ; ce sont des *encrines* et des *orthocères ;* nous pouvons reconnaître leur parfaite ressemblance avec ceux du gisement de Bachos dans la vallée de Luchon ; nous sommes donc en plein étage silurien.

Après 2 h. de marche nous arrivons à la brèche de Paoule et nous touchons la première neige : devant nous se dresse le glacier de Paoule et au-dessus la noire muraille des Posets termine l'horizon ; à droite sont les crêtes schisteuses de Gistain, dont les strates aux vives couleurs se contournent de mille façons ; au sommet de la brèche elles deviennent complétement verticales. A gauche un vaste cirque est creusé dans du granit à petits grains.

A peine étions-nous engagés sur la neige que Barthélemy découvre des traces toutes fraîches de l'ours ; c'est lui sans doute qui a causé cette nuit les aboiements des chiens. Quelques minutes plus tard, deux bandes d'isards partent devant nous ; à leur allure il nous est facile de supposer qu'ils sont rarement tourmentés par les chasseurs.

La neige est encore glacée par le froid de la nuit, et nous pouvons atteindre rapidement l'extrémité d'une grande moraine qui longe le glacier et remonte jusqu'au col de Paoule dont nous apercevons déjà les glaces étincelantes. La traînée de débris que nous suivons est une véritable mo-

Digitized by Google



E. T. phot. Photolithographie A. Quinsac, à Toulouse.

GLACIER ET CRÊTE DES POSETS VUS DU COL DE PAOUL

1. Faux sommet et cheminée.

Digitized by Google

Digitized by Google

raine médiane; seulement à son extrémité inférieure elle s'est tellement rapprochée du bord Est du glacier qu'elle a toute la physionomie d'une moraine terminale.

Nous installons une première fois nos appareils photographiques, et, pendant que les plaques posent, je fais remarquer à mes camarades tout l'intérêt que présente la composition de cette moraine; elle est si bien caractérisée que je ne connais pas dans les Pyrénées d'exemple plus complet de la formation par les glaces des galets striés.

Les débris que rejette le glacier sont de deux sortes : les uns sont granitiques et proviennent de l'Est; les autres, schisteux, sont formés par la crête des Posets; ils sont mêlés sans ordre et entassés confusément. Les uns, d'une dimension considérable, sont descendus en roulant sur le glacier; les autres, au contraire, sortent pour ainsi dire sous nos yeux du sein de la masse glacée. Les débris granitiques sont intacts, leurs surfaces sont vives, leurs arêtes tranchantes; les fragments schisteux sont en partie polis, leurs angles grossièrenent émoussés; ils portent sur toutes leurs faces des stries, des rayures plus ou moins profondes, à directions multiples : c'est le caillou strié au moment même où il apparaît hors du glacier; nous trouverons, selon toute probabilité, dans les régions supérieures du glacier, la première phase de ce phénomène.

Nous bouclons de nouveau nos sacs. MM. Fabre et Regnault prennent sur la droite avec Barrau, dans l'espoir de trouver un chemin moins fatigant sur le glacier; pour moi je continue directement, car je tiens à suivre le bord Est de cette moraine. Le froid de la nuit avait consolidé dans une même masse de glace les débris que nous gravissions et la montée était assez facile; mais bientôt la chaleur du soleil commença à fondre ce ciment bienfaisant; les blocs glissaient sous nos pieds, et l'ascension devint des plus fatigantes.

A 10 h. nous atteignons le col (2,900 mèt.), et devant nous

Digitized by Google

se dresse la crête extrême du Poset, et la cheminée par où nous devons aborder cette muraille qui tout d'abord paraît infranchissable.

Les bagages sont mis à terre, et, pendant que M. Regnault préside au déballage du déjeuner, M. Gourdon aide, tantôt M. Fabre, tantôt votre serviteur, à installer les appareils photographiques. C'est une des plus merveilleuses vues que jamais objectif ait enserrées dans ses étreintes; aussi prenons-nous toutes les précautions possibles pour obtenir de bons clichés.

Avant de quitter le col, je montre à mes compagnons le point de départ des cailloux striés qne nous avons reconnus au bas du glacier. Le plateau glacé sur lequel nous nous trouvons est entièrement couvert de débris schisteux. Ils proviennent tous de la muraille du Poset; ils sont anguleux et aucun d'eux n'a encore perdu cet enduit ferrugineux qui cache leur couleur noire sous une teinte rougeâtre. Le glacier emporte tous ces débris dans sa marche en avant; en se recourbant brusquement au col il se fissure de tous côtés, et nous pouvons suivre des yeux les schistes qui viennent tous tomber dans les crevasses et gagner ainsi les parties profondes du glacier. A peine le col est-il franchi que les débris granitiques des crêtes qui dominent à l'Est le cirque de Paoule viennent à leur tour s'enfouir dans le glacier. Plus bas enfin le mécanisme de l'ablation les fait ressortir de leur tombeau glacé et nous avons vu déjà la transformation opérée par le frottement de ces débris les uns contre les autres sous l'énorme pression du glacier : je peux donc faire toucher du doigt à mes camarades toutes les phases de formation des cailloux striés, et la démonstration est ici aussi claire et aussi complète que possible.

A 11 h. 30 min. nous attaquons le glacier qui doit nous conduire au but : la marche est d'abord facile, car les pentes sont faibles, et nous marchons droit vers la cheminée. Bientôt la surface du glacier se relève et nous sommes

Digitized by Google

obligés de décrire de nombreux lacets; mais une forte couche de neige à demi glacée tient admirablement le pied. Aux deux tiers du chemin la montée devient assez difficile; nous mettons des crampons, et la marche de la caravane se ralentit.

J'étais passé en avant, laissant aux guides le soin de venir en aide aux moins aguerris, lorsque j'entends une vive discussion entre nos hommes : deux cheminées s'ouvrent devant nous; l'une, à droite, est facile à atteindre; l'autre, à gauche, a mauvaise mine, surtout pour moi qui peux voir le large fossé qui la sépare du glacier. Barrau affirme que cette dernière est seule praticable et ses camarades prétendent que celle de droite sera bien plus facile; enfin, au milieu de toutes ces contestations, l'Espagnol vient encore augmenter la confusion en déclarant qu'il ne veut pas aller plus loin, ni descendre seul. A force d'invectives, nos montagnards réussisent à lui faire reprendre l'ascension et nous sommes bientôt réunis sur le bourrelet qui aboutit au passage des cheminées. Je fais donner alors aux uns et aux autres les motifs qui les font varier sur la route à suivre, et, me rendant aux arguments de Barrau, je le mets en tête et je passe après lui pour vérifier la route. Barthélemy doit veiller sur le reste de la bande. Au même instant un bruit épouvantable nous fait tourner la tête et nous assistons à une chute de rochers; une masse considérable de schistes, détachée de la muraille des Posets, s'abat avec fracas, projetant à la surface du glacier une longue traînée de débris.

Nous côtoyons la Bergschrund qui sépare le glacier de la muraille; la crête aiguë de glace est heureusement couverte de neige et il est facile d'éviter les accidents. La pente du glacier devient très-forte en face de la cheminée, et nous pouvons apercevoir de nombreuses crevasses dissimulées par des ponts de neige : je regrette alors d'avoir laissé la corde comme inutile au col de Paoule. Je fais passer ma

Digitized by Google

hache à Barthélemy ; il a bien vite taillé dans la glace une série de marches, et il me fait signe de passer rapidement sur un pont de neige : nous sommes bientôt tous réunis de l'autre côté ; l'Espagnol même est passé ! Nous nous arrêtons un instant pour enlever nos crampons, et c'est à grand'peine que chacun trouve un petit espace sur lequel il parvienne à se maintenir ; nous nous engageons ensuite dans la cheminée ; malgré les débris qui partent continuellement sous nos pieds, nous gagnons assez rapidement la crête, et nous pouvons apercevoir enfin devant nous le sommet des Posets.

Cette crête est loin d'être commode : elle n'a pas plus d'un mètre de largeur, et, à droite comme à gauche, des précipices vertigineux nous montrent à quelques cents pieds au-dessous de nous les glaciers et leurs crevasses. Nulle part la roche ne tient et l'on est toujours obligé de chercher son équilibre sur des débris roulants. Pour le coup l'Espagnol, se couchant à terre, déclare qu'il ne fera pas un pas de plus.

Le fait est que le passage est désagréable et de beaucoup plus difficile que le fameux pont de Mahomet du Néthou. Aussi je trouve inutile de stationner en cet endroit et je monte en avant avec M. Gourdon laissant aux guides le soin de faire arriver nos compagnons. A 1 h. nous atteignons la cime, et nos hommes sont tous fiers d'être arrivés sans encombre au sommet le plus difficile de la région, sans guide attitré ; aussi je ne sais ce qu'ils n'entreprendraient pas pour nous prouver leurs qualités de vrais montagnards ; Coco surtout, maintenant qu'il a atteint le but, ne cesse de vanter ses exploits.

De même que l'arête que nous venons de suivre, le sommet est entièrement couvert de débris. L'état de dislocation des hautes cimes m'avait toujours vivement frappé : au Néthou j'avais inutilement cherché quelle était la cause certaine de cet état de désagrégation de la roche. Je ne

Digitized by Google

pouvais admettre que cet effet eût été produit, comme le soutiennent quelques géologues, par des commotions du sol, et il me semblait plus rationnel d'attribuer ce phénomène à l'influence des agents atmosphériques. Mais, si les preuves manquaient au Néthou, aux Posets le doute n'était plus possible; car les roches du sommet portaient de nombreuses traces du passage de la foudre : la surface du schiste avait été fondue en maints endroits, et nous pûmes facilement récolter de beaux échantillons de fulgurite.

Au Néthou la foudre est probablement le grand agent destructeur, mais le granit n'a pas conservé de traces de son passage.

Un soleil ardent avait fait monter nos thermomètres à + 20° à l'ombre; quelques nuages s'élevaient déjà dans la région du Cotiella, et l'orage menaçait de nous arriver rapidement; aussi, sans perdre de temps, chacun de nous se hâte de remplir le rôle qui lui a été dévolu.

Tout en installant nos appareils, nous admirons le splendide tableau qui se déroule à nos pieds : « Aucune plume, « dit Russell, ne saurait décrire la grandeur de cette vue, « qui est pour moi la plus splendide des Pyrénées. C'est l'ob- « servatoire par excellence, isolé, immensément haut, et « d'où l'on voit tout. »

Nous ne pouvons malheureusement pas voir complétement cet admirable panorama; de gros nuages orageux envahissent peu à peu la région du Mont-Perdu : c'est à peine si nous avons le temps de distinguer le Vignemale, le Balaïtous, et, dans le fond, le pic du Midi d'Ossau. Nous voyons mieux Néouvielle, et le pic du Midi de Bigorre. Clarabide, Oo, sont en face de nous, et aucun détail ne nous échappe de ce côté.

La masse granitique de cette dernière région nous laisse voir, au milieu des teintes grisâtres de la roche primitive, de longues bandes colorées de gneiss rougeâtre; enfin nous pouvons suivre des yeux les mille contournements des

Digitized by Google

schistes qui, alternant avec les dolomies, entourent d'une longue ceinture les masses granitiques de cette région. Au delà, le Quairat et le pic du port d'Oo dépassent la crête frontière que nous voyons bien jusqu'au pic de Sauvegarde.

Mais ce qui offre pour moi le plus d'intérêt, c'est le massif de la Maladetta. Du Poset, en effet, on embrasse d'un regard tout l'ensemble de cette masse imposante; Néthou occupe toujours le rang suprême, et de ce côté son élévation plus grande apparaît encore mieux, car, à droite comme à gauche, de profondes dépressions le séparent des montagnes voisines. Au Sud la vallée de Malibierne nous montre ses longues forêts de pins et les crêtes éblouissantes de Castanèze. Au-delà des nuages cachent les plaines d'Espagne et peu à peu le Cotieilla disparaît derrière un rideau menaçant.

Je me fais montrer par Barrau la route qu'a suivie M. Russell dans sa récente ascension par l'Ouest. Barthélemy, de son côté, me fait voir la route par Eristé. Coco, lui, ne peut me montrer que sa gourde vide; il fait si chaud, et une chambre obscure sur le dos est chose si lourde! mais Coco est au sommet du Poset! personne ne voudra le croire à Luchon, assure-t-il. Aussi faut-il céder à sa demande et faire une vue du sommet avec tous les excursionnistes; personne ne consent à ne pas figurer dans le groupe, et mes camarades veulent à toute force que je pose avec eux. J'arrive à mettre tout le monde d'accord, en découvrant l'objectif à distance, au moyen d'une longue ficelle. Coco a la première place dans le groupe photographié, personne ne pourra se tromper en voyant ce profil caractéristique; enfin il tient une gourde à la main, et elle est vide; comment ne pas reconnaître Coco?

Tandis que je démonte les appareils, M. Fabre rédige un procès-verbal de notre ascension et l'enferme dans une bouteille. Pendant ce temps M. Gourdon m'aide à récolter

Digitized by Google



E. T. phot. Photolithographie A. Quinsac, à Toulouse.

MASSIF DES MONTS-MAUDITS VU DU SOMMET DES POSETS.

1. Port de la Picade. — 2. Tusse de Bargas. — 3. Pic d'Albe. — 4. Pic de la Maladetta. — 5. Pic du Milieu. — 6. Pic de Néthou. 7. Vallée de Malibierne. — 8. Pic de Malibierne.

Digitized by Google

quelq
tions
l'influ
sur l
cabar
les c

MM.

Con
des p
chacu
préser
M. I
au sor
M. Go
march
libre h
la mor
duit c
de ses
toute
pas ce
chemi
en rep
temps
contra
sant d
pouls
M. P

Digitized by Google

quelques échantillons de roche, puis je compte les pulsations du pouls de chacun d'entre nous, afin de constater l'influence de l'élévation à laquelle nous sommes (3,367 mèt.) sur les battements du cœur. J'avais avant le départ de la cabane de Paoule fait une observation semblable; voici les chiffres que j'ai obtenus dans ces deux stations :

		A la cabane.	Aux Posets.
MM.	Gourdon	84	124
	Fabre	108	124
	Regnault	84	96
	Trutat	76	120
	Barrau	80	100
	F. Redonnet (Coco)	90	112
	Barthélemy	84	120

Comme on le voit tout d'abord, au sommet, le nombre des pulsations était beaucoup plus considérable pour chacun de nous, et cela après 1 h. de repos. Ces chiffres présentent quelques anomalies faciles à expliquer.

M. Fabre et M. Gourdon ont tous les deux 124 pulsations au sommet, tandis qu'à Paoule M. Fabre en compte 108 et M. Gourdon 84 seulement; mais ce dernier est habitué à la marche, et ses organes reprennent rapidement leur équilibre habituel; M. Fabre, au contraire, n'a pas l'habitude de la montagne; un tempérament éminemment nerveux produit chez lui une excitation générale qui motive la rapidité de ses pulsations; cette rapidité s'est maintenue pendant toute la durée de la course; et si, au sommet, il ne surpasse pas celles de M. Gourdon, c'est que, atteint au passage de la cheminée par le mal des montagnes, il a été forcé de rester en repos dès qu'il est arrivé et de s'asseoir presque tout le temps; ses pulsations ont dû se modérer. M. Gourdon, au contraire, cherchant de tous côtés, remuant toujours, cassant des pierres, n'a pas eu un moment de repos; son pouls ne s'est donc pas calmé.

M. Regnault est celui chez lequel le pouls bat le moins

Digitized by Google

vite au sommet, et cependant il est sans conteste le moins robuste de la bande; mais il a pris plus de repos que les autres, il a donné à son pouls le temps de se calmer, de plus il est habitué à la montagne, et les hautes régions semblent avoir peu d'influence sur son organisme.

Barrau vient après M. Regnault, mais Barrau est le plus âgé de nous tous, et il est *entraîné* par des marches continuelles.

Les autres chiffres confirment tous cette conclusion : les pulsations augmentent avec l'altitude, mais la diversité des tempéraments et les circonstances particulières de l'ascension amènent de nombreuses variations.

A 2 h. 15 min. nous quittons le sommet, et nous retrouvons l'Espagnol couché à l'extrémité de la cheminée. Barrau passe en tête, je le suis. La position n'était pas agréable, car des débris de rochers partaient de tous côtés. Nous étions au moment d'atteindre le glacier lorsque je sens tout d'un coup le rocher fuir sous mes pieds : par un violent effort je me jette en arrière, en même temps que Barthélemy me retient en me saisissant par l'épaule : le rocher continue sa course, et nous pouvons le voir disparaître dans une crevasse. Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair, sans un mot échangé, et sans que j'eusse eu conscience du danger auquel je venais d'échapper. La pâleur de mes camarades me fit seule comprendre ce qui venait d'arriver. Mais ce n'était pas le moment de perdre la tête, et, craignant un nouvel accident, je presse la descente le plus possible.

Le passage du pont de neige a lieu sans encombre, quoique le soleil en ait singulièrement ramolli la surface. En quelques minutes nous avions franchi le bourrelet terminal du glacier; j'ôte mes crampons, et je propose à Barthélemy une glissade; nous partons appuyés sur nos bâtons.

Au col de Paoule, les nuages paraissent moins menaçants, aussi faisons-nous halte quelques instants.

Digitized by Google

Ce matin le cirque de Paoule était plongé dans un calme complet; ce soir, au contraire, les mille ruisselets du glacier se font entendre de tous côtés; en bas nous côtoyons un véritable torrent qui s'engouffre dans une large crevasse, au-dessus de laquelle repose un énorme bloc de granit. Nous récoltons, chemin faisant, quelques belles plaques de roches striées; dans mon opinion il n'existe pas dans les Pyrénées une autre localité aussi remarquable sous ce rapport que la moraine de Paoule, et je la recommande tout spécialement aux *glaciéristes*.

Nous arrivons rapidement au défilé de Paoule : là nous constatons que l'eau fournie par le glacier a complétement disparu; elle a dû se déverser tout entière dans la crevasse que nous venons de rencontrer au bas du glacier.

Au-dessous de la Tusse du Poset nous abandonnons le chemin que nous avons suivi le matin, pour couper à droite sur des pentes herbeuses qui nous conduisent rapidement au bord du torrent. L'Espagnol nous montre alors une ouverture de la montagne par où s'échappe une masse d'eau considérable; ce matin nous ne nous étions pas doutés de sa présence, car elle était presque entièrement à sec. Ce gouffre doit être le déversoir des eaux du glacier que nous avons vues s'engloutir sous la glace : il se produit là un phénomène absolument semblable à celui que nous avons déjà rencontré au trou de Toro et à la Rencluse.

A 6 h. nous arrivons à la cabane : Courrége et Louis ont préparé le repas; mais il a peu de succès, car la journée a été rude, et nous avons tous hâte de nous reposer. Demain nous aurons une longue journée de marche, puisque nous comptons rentrer à Luchon par le port d'Oo.

Heureusement le temps se maintient au beau, l'orage de la plaine espagnole s'est dissipé, et bientôt la lune vient éclairer la gorge où nous campons.

Les chiens ont-ils été tranquilles cette nuit? aucun de

Digitized by Google

nous ne saurait le dire, tant la fatigue nous procura un profond sommeil.

4 *Septembre.*

Il était grand jour quand tout fut prêt pour le départ : à la vérité nous avions tenu à faire honneur à l'excellent lait de chèvre que les pasteurs avaient recueilli pour nous, et il avait été nécessaire de répartir le mieux possible nos bagages. Courrége et Louis doivent rentrer à Luchon avec le mulet par la vallée de l'Esserra et le port de Vénasque, tandis que nous allons passer par le port d'Oo.

A 6 h. 30 min. nous quittons la cabane, et la montée commence aussitôt : elle se fait d'abord sur des pelouses ; nous traversons ensuite un chaos de blocs de granit descendus de la crête et qui reposent sur de larges surfaces moutonnées et polies par les anciens glaciers. Nous sommes dans la région du granit d'Oo, magnifique roche admirablement caractérisée, et que l'on reconnaît facilement aux grands cristaux d'orthose qu'elle renferme.

A 8 h. nous sommes en vue d'un petit lac creusé aux pieds du pic des Hermitans, sorte de contre-fort détaché vers le Sud et qui sert de point de repère pour gagner le port d'Oo, qui se trouve à l'Est de cette montagne.

A 10 h. 45 min. seulement nous atteignons le port (3,001 mèt.) ; nous avons perdu une grande heure en nous obstinant à chercher un passage trop à gauche. Nous contemplons alors une dernière fois les régions que nous venons de parcourir : aujourd'hui surtout l'air est d'une transparence parfaite, et la brillante clarté d'un soleil encore espagnol nous permet de saisir les détails les plus minutieux.

Nous installons nos appareils, et bientôt nous avons fait une abondante récolte de clichés du plus haut intérêt.

A 11 h. 30 min. nous abandonnons enfin ce magnifique

Digitized by Google

observatoire, et nous traversons facilement le glacier sur une moraine qui va se précipiter dans le lac glacé. Nous laissons bientôt cette voie, car le glacier se recourbe brusquement et devient impraticable, et nous descendons par les rochers de Spijeoles : à midi nous sommes en face du lac glacé; M. Regnault décide que l'heure du déjeuner est arrivée, et nous faisons halte.

Nous étions alors en face de la cheminée de Montarqué; mais nous ne daignons pas faire grande attention à cette chétive montagne, lorsque nous croyons apercevoir un promeneur à l'extrémité Nord de la crête. Aussitôt nos hommes se mettent à héler l'inconnu, et c'est à qui poussera le plus beau cri de montagne. Un coup de cornet leur répond, un autre individu apparaît, puis un second, puis un troisième. Barrau suppose alors que son frère fait partie de la bande, il jette *son cri*, et bientôt son frère lui répond par le sien. Chaque guide a en effet son cri particulier, et il leur est facile ainsi de se reconnaître en montagne à de grandes distances.

Le déjeuner est rapidement terminé, car nous avons encore une longue course à faire avant d'atteindre Luchon : aussi nous arrêtons-nous à peine pour photographier quelques-uns des magnifiques polis de Saoussat, et c'est au pas de course que nous descendons les lacets du lac d'Oo. A 5 h. nous arrivons à la cabane d'Astos d'Oo, mais nous n'y faisons qu'une très-courte halte, et nous reprenons la route de Luchon.

Aucun de nous n'est fatigué, et comment l'être après une course aussi belle et si heureusement menée à bonne fin? Peu à peu le pas de la caravane s'allonge d'une façon surprenante, et voilà Coco qui prend le trot. Barthélemy réclame pour que l'on ne néglige pas de ramasser quelques échantillons, son sac n'est pas encore plein à son gré. « Ah! ces « guides à plaques croient être les seuls à faire de grandes « courses; nous leur apprendrons comment l'on se passe

Digitized by Google

« d'eux, et comment l'on sait porter en même temps un « bon sac, bien rempli de cailloux. »

A 8 h. enfin nous entrons à Luchon, et notre petite troupe intrigue les habitants du faubourg : « Les carlistes ! » crient les enfants, et la sentinelle du poste se demande ce qu'elle doit faire; mais Coco jette son nom, et nous passons sous la haute protection de ce sobriquet populaire.

Je ne puis terminer le récit de cette excursion sans rendre le meilleur témoignage à tous nos hommes; ils se sont tous parfaitement conduits : Barrau connaît bien la montagne; Barthélemy sera bientôt un guide de premier ordre, enfin Coco est toujours content; et tous trois portent sans sourciller un sac lourdement chargé.

EUGÈNE TRUTAT,

Conservateur du Musée d'histoire naturelle de Toulouse,
Membre du Club Alpin Français
(section des Pyrénées Centrales).

Digitized by Google

XXV

PROMENADES ET EXCURSIONS

DANS LES VOSGES

Les quelques pages qui vont suivre présenteront peu d'intérêt, — je le crains, — pour les personnes habituées aux imposantes et sévères beautés des Alpes et des Pyrénées ; elles renferment le simple récit de deux excursions rapidement faites, pendant l'été de 1875, dans une partie de cette chaîne des Vosges, moins visitée qu'elle ne mérite de l'être, bien digne cependant de l'attention des touristes, et de laquelle M. Dupaigne a pu dire avec vérité, dans son beau livre *des Montagnes :* « Montagnes charmantes, montagnes aimées de tous ceux qui les ont une fois visitées. On y trouve, sur une moindre échelle, avec moins de fatigues et de dangers, tout ce qu'on va chercher en Suisse : les verts pâturages, les sombres forêts, les eaux limpides, les torrents sauvages, les cascades écumantes, les lacs tranquilles, les populations intelligentes, patriotiques, braves, honnêtes et hospitalières. »

LE ROUGIMONT, LE DONON, LA VALLÉE DE SENONES.

Je résumerai brièvement cette excursion, qui a été fort intéressante cependant ; elle était la première des courses collectives entreprises par la section Vosgienne du Club

Digitized by Google

Alpin Français; une douzaine de personnes y ont pris part, et, enfin, si le Donon est, dans les Vosges, un but de course assez souvent choisi, du moins s'y rend-on rarement par le Rougimont. Pourtant je me bornerai à indiquer, en quelque sorte, à ceux qui seraient tentés de la faire après nous, l'itinéraire que nous avons suivi.

Partis de Nancy en chemin de fer, le samedi 15 mai, à 5 h. 5 min. du soir, par un temps plein de séduisantes promesses pour le lendemain, nous arrivâmes à Cirey à 8 h. 27 min., car nous fûmes obligés de faire un arrêt de vingt minutes à Avricourt, point de bifurcation, et un autre arrêt de près d'une demi-heure à Blamont, douane française, n'ayant pour nous récréer, pendant la durée de cet arrêt, que la vue des restes du château de Blamont, qui se profilaient en silhouette sur le ciel déjà sombre. Nous avions passé, quelques minutes après avoir quitté Avricourt, en vue des gigantesques bâtiments que les Allemands ont construits entre Avricourt et Réchicourt, pour y installer leur gare-frontière.

Il y a à Cirey deux hôtels : l'hôtel du Sauvage, tenu par M. Sueur, et l'hôtel de Paris, tenu par M. Masson. L'un et l'autre peuvent être recommandés aux touristes. Toutefois, c'est à l'hôtel de Paris, chez M. Masson, que notre caravane trouva le vivre et le couvert, dans des conditions tout à fait satisfaisantes de confortable et de prix.

Les cloches sonnent de bonne heure à Cirey : à 4 h., elles étaient en branle, sans doute pour saluer le lever du soleil, sinon pour servir de réveille-matin. L'aurore annonçait « un jour serein ». Nous nous mîmes en route à 7 h. 1/4, nous dirigeant vers l'Est, sur la rive droite du ruisseau de Châtillon, ayant à droite et à gauche les bâtiments de la manufacture de glaces, dont la visite aurait présenté, sans doute, quelque intérêt aux touristes, mais dans lesquels une consigne rigoureuse interdit de pénétrer sans une autorisation spéciale du conseil d'administration.

Digitized by Google

Si l'on suit le chemin le plus direct pour se rendre à Rougimont, on laisse à droite, à 30 minutes du point de départ, le petit étang du Potier et le vallon qui vient s'y terminer; 10 minutes après, à droite encore, le château de Châtillon qui, sans avoir par lui-même rien de remarquable, offre cependant une assez bonne apparence au haut du rocher sur lequel il est assis. A 1 h. de Cirey, à 1 h. 10 min. au plus, on passe auprès de la propriété de Sainte-Catherine, qu'on laisse à gauche; puis, la vallée se resserre, et, 25 ou 30 min. après avoir dépassé Sainte-Catherine (qui figure sur la carte du Dépôt de la guerre sous le nom de *Sauce-en-Rupt*), on arrive à la scierie du Grand-Retour, puis, en 10 ou 12 min., au petit ruisseau du Xoinique (à gauche). On est au pied du Grand-Rougimont.

Mais, laissant à droite l'étang qui vient baigner le dernier bâtiment de la manufacture, nous continuâmes à marcher en ligne droite, sous bois et à l'ombre, jusqu'à une maison qui se trouve à 25 ou 30 min. du point de départ. Tournant à droite pour traverser le ruisseau, nous prîmes, auprès du petit étang du Potier, qu'on laisse à quelques mètres à droite, un chemin sous bois conduisant en dix minutes à la vallée qui sépare la forêt de Châtillon de la forêt communale du Val. Il faut gagner immédiatement le fond de cette vallée, dans laquelle on remarque de magnifiques rochers jetés à droite et à gauche au milieu de sapins qui les environnent de toutes parts.

Nous remontâmes cette vallée, et, après en avoir laissé deux autres à notre gauche, nous arrivâmes à un point d'où nous eûmes une belle échappée de vue sur le Grand-Rougimont et sur le Donon. Nous descendîmes alors, par une pente rapide, dans une petite vallée qu'arrose un ruisseau, le long duquel nous cheminâmes jusqu'à la scierie du Grand-Retour; quelques-uns d'entre nous virent pour la première fois, dans cette vallée, les chemins de schlittes, que les dessins de Schuler ont rendus populaires.

Digitized by Google

Il n'était guère plus de 9 h. 1/2 quand nous atteignîmes le Grand-Retour; dix minutes après, nous étions au pied du Rougimont, le long du petit ruisseau de Xoinique, près duquel nous fîmes une halte de quelques instants.

L'ascension du Grand-Rougimont est facile; il faut cependant près de trois quarts d'heure de marche pour atteindre le sommet, qui a 622 mètres au-dessus du niveau de la mer, soit 102 mètres de plus que le Petit-Rougimont, dont il est distant de 2 kilomètres à vol d'oiseau. Bien que l'altitude du point culminant ne soit pas très-considérable, on y jouit cependant d'une vue étendue sur la Lorraine dans la direction de Sarrebourg, de Lunéville, de Nancy. La vue sur les montagnes, très-belle aussi, est infiniment moins vaste que du côté de la plaine; on aperçoit pourtant, vers l'Est, le Frésillon, le Grosmann, le Hengst, le Schneeberg; le Donon au Sud-Est; le Grand-Brocard au Sud. Il est regrettable que le regard soit arrêté, vers le Nord, par quelques têtes de sapins, sans lesquelles on découvrirait certainement Phalsbourg, Dabo et la chapelle de Saint-Léon, bâtie sur un rocher qui n'est pas sans analogie avec celui du Rougimont.

Les eaux semblent avoir produit sur le Rougimont une action énergique; en descendant à la base des rochers, on est étonné de voir des blocs énormes percés de part en part ou creusés en forme de grottes. Le Rougimont, assez peu connu dans les Vosges, mérite certainement la visite des touristes.

A vol d'oiseau, il y a 9 kilomètres du sommet du Grand-Rougimont au sommet du Donon; mais en réalité nous en aurons 15 environ à faire avant d'y arriver; car, dans l'intervalle, nous descendrons de 622 mètres à 520 pour remonter à 745, puis nous nous abaisserons à 426 sur la rivière de Plaine, pour nous élever ensuite à 1,010 mètres, hauteur du Donon au-dessus du niveau de la mer.

Quelques minutes après avoir quitté le sommet du

Digitized by Google

Rougimont, nous prîmes le chemin appelé *chemin d'Allemagne* ou *Roulé-Bacon*, chemin pavé de larges dalles dont je ne saurais indiquer l'origine, mais qui existe encore, très-nettement marqué, de Bertrambois à Raon-les-Leau. Sur une grande partie de son parcours, ce chemin forme la frontière nouvelle entre la France et les pays qu'elle a perdus. A droite et à gauche de cette ligne, même sol, même végétation, même ciel bleu au-dessus ; des deux côtés, mêmes mœurs, mêmes regrets, mêmes aspirations !

A 4 kilomètres plus loin, nous formons deux bandes ; pendant qu'une moitié d'entre nous reste sur le chemin d'Allemagne, l'autre moitié prend un raccourci ; nous nous rejoignons au haut de la Charaille. Le chemin d'Allemagne conserve ses six fidèles qui continueront à le descendre vers Raon-les-Leau et Raon-sur-Plaine ; nos six camarades gagneront, par le chaume de Requival, le Donon, au sommet duquel nous nous retrouverons.

Nous arrivons à Raon-sur-Plaine vers 3 h. ; M^me^ Mathieu nous donnera bien à souper. Mais pourra-t-elle nous coucher tous les douze ? On se recommande à elle ; on se rafraîchit ; puis, vers 4 h., nous partons pour le Donon. Il fait chaud en montant, bien que la route soit facile ; *piano, piano,* nous approchons du sommet. Avant de donner le dernier coup de collier qui demande, du reste, un certain effort, nous prenons quelques instants de repos.

Que dire du panorama qu'on embrasse du Donon ? « Les plaines blanches et les étangs bleus de la Lorraine, » répéterons-nous après Évariste Thévenin ; « la cathédrale de Strasbourg, distante, à vol d'oiseau, de 15 lieues au moins, la double chaîne des Vosges, les ruines splendides de Girbaden, les vallées de Framont et de Schirmeck, les grands bois d'où sortent les Sarres Rouge et Blanche, tels sont les points principaux de l'immense tableau. » Pour nous, la brume qui s'élève et qui semble un fâcheux pronostic pour le lendemain, dérobe à notre vue une partie de cet admi-

Digitized by Google

rable spectacle. Ce que nous pouvons voir est néanmoins splendide ; mais, hélas! presque toutes ces vallées, ces superbes forêts, le Donon lui-même, ont cessé d'appartenir à la France !.....

Notre projet avait été de redescendre du Donon vers le Nord, et de revenir par la vallée de la Plaine ; mais il se fait tard ; il est près de 7 h. : la descente serait peut-être trop rude pour quelques-uns. Nous quittons la montagne, non sans nous promettre de lui faire une nouvelle visite dans une autre excursion.

Nous revenons par la route ; nous arrivons à Raon-sur-Plaine vers 8 h. 1/4 ; le souper nous attend, et Dieu sait comme nous arrosons copieusement ce que nous mangeons. Bonne table, du reste, et tout bien apprêté ; donc, bonne note à l'auberge Mathieu. Il y a neuf lits ; trois touristes vont donc coucher à Luvigny (2 kil. 1/2), où nous les reprendrons le lendemain. Quant à nous, nous gagnons nos lits vers 11 h. On babille, entre compagnons de chambre, jusqu'à minuit ; et, quand on se retrouve au lever, les uns ont bien dormi, les autres non, mais tous paraissent contents de la journée de la veille, et tous aussi augurent bien de la journée qui commence.

On déjeune, chacun selon son goût ; puis on règle la dépense. M^me^ Mathieu n'a pas enflé ses prix ; ils sont toujours très-modérés : c'est un peu général dans les Vosges. A 7 h., nous nous mettons en route pour gagner Luvigny et Vexaincourt. On admire la beauté de cette vallée de la Plaine, la vallée de Celles, comme on la nomme. A Luvigny, nous reprenons nos trois camarades : ils sont enchantés de leur nuit et de leur déjeuner du matin. Bonne note aussi, par conséquent, en leur nom, à l'auberge de M^me^ Matelet, à la *Truite d'Or*, située immédiatement au-delà de l'église, à droite, en s'éloignant de Raon-sur-Plaine.

Deux kilomètres et demi plus loin, nous atteignons Vexaincourt, où nous quittons la vallée de Celles, pour re-

Digitized by Google

monter le ruisseau de la Maix pendant vingt-cinq ou trente minutes jusqu'à une scierie domaniale parfaitement installée ; nous nous y asseyons quelques instants avant de monter au lac de la Maix. Nous commençons à gravir vers 9 h. 1/4 le sentier qui mène à ce lac et à la chapelle ; en trente-cinq minutes nous y arrivons. Mais quel spectacle enchanteur que celui de ces sapins magnifiques si vigoureusement poussés au milieu des débris de rochers qui jonchent la pente de la montagne! quels admirables jeux de lumière à travers ces troncs pressés et sur la tendre verdure des fougères et des jeunes pieds de hêtre! quelles agréables et vivifiantes senteurs on aspire à pleins poumons dans ces vertes solitudes!

Nous faisons au bord du lac une halte agréable ; puis trente minutes d'ascension nous suffisent pour gagner le faîte. Là, nouvelle halte et grand conseil : suivra-t-on la crête jusqu'au Grand-Brocard pour descendre ensuite vers Senones? ou bien doit-on prendre immédiatement la vallée du Rabodeau et la suivre jusqu'à Moussey, où l'on pourra dîner à midi? Cette dernière combinaison rallie la majorité ; et mes compagnons (sauf les plus graves), sautant comme des cabris parmi les rochers, gagnent en quelques minutes les bords du Rabodeau, à la physionomie à la fois sévère, gracieuse et pleine de fraîcheur.

Trois touristes à longues jambes prennent l'avance pour préparer le dîner à Moussey. Ils font 5 kilomètres en 40 minutes, et, sur l'indication qu'on leur en a donnée, ils entrent à l'auberge Collé, où la bande réunie dîne plantureusement.

A 3 h., une longue charrette attelée d'un seul cheval s'arrête devant la porte de l'auberge ; des bottes de paille ont été préparées, sur lesquelles nous nous juchons tous les douze ; et, fouette cocher! nous voilà partis, d'une allure vraiment tout à fait satisfaisante, pour Senones, Moyenmoutier, Étival.

Digitized by Google

La vallée de Senones ou du Rabodeau s'élargit au-delà de Moussey : agréable à parcourir d'un bout à l'autre, elle prend cependant, après cette dernière localité, un tout autre aspect; des prairies, des cultures se font remarquer sur les deux rives; mais un orage nous menace, et notre attention se partage entre les nuages noirs qui s'approchent et la beauté des sites qui se déroulent à nos yeux. A peine avons-nous le temps, en passant à Senones, d'apprécier l'aspect tout propret de cette petite ville et d'aller jeter un coup d'œil au tombeau de dom Calmet. Nous remontons en voiture; nous préparons nos parapluies; le tonnerre gronde; l'eau ne tarde pas à tomber à torrents, et nous sommes contraints de stationner une grande heure à Moyenmoutier, où trois d'entre nous vont, malgré la pluie, faire visite à l'église abbatiale, aujourd'hui paroissiale, fondée au VII^e^ siècle et qui, bien que rebâtie en 1766, est réellement remarquable, malgré les mutilations qui ont détruit les statues du clocher et défiguré le chœur.

Mais il est bientôt temps d'arriver à Étival, où nous devons prendre le chemin de fer. Nous n'avons plus que vingt-cinq minutes jusqu'au départ du train; un coup d'œil à la façade de l'abbaye de Moyenmoutier, un regard de regret à la Roche-d'Appel, que nous apercevons à peine, tant le temps est sombre, et que nous visiterons une autre fois.

Nous prenons nos billets, qui pour Lunéville, qui pour Nancy, où nous débarquons vers 9 h., pas trop fatigués, enchantés de notre course de deux jours, et bien décidés à recommencer aussitôt que nous le pourrons.

Détail intéressant, notre dépense n'a été que de 23 fr. 60 c. par personne : 8 fr. 15 c. en chemin de fer, 1 fr. 15 c. en voiture, et 14 fr. 30 c. comme frais d'auberge pour près de deux jours et demi d'excursion, et un parcours de près de 200 kilomètres.

Digitized by Google

LA PIERRE D'APPEL, LES HAUTES-CHAUMES, LE HOHNECK, LA VALLÉE DE LA BRESSE.

Il y avait quelque audace à entreprendre une excursion le 12 juin dernier. Le temps des jours précédents n'était pas du tout engageant; chaleur torride, pluie, orage, tout s'était réuni, dans la même semaine, pour faire hésiter bien des amateurs qui, sans cela, se seraient certainement mis en route. Et cependant le programme était attrayant : la Pierre d'Appel, Saint-Dié, la vallée du Valtin, le lac Blanc, le lac Noir, la Schlucht, le Hohneck, Retournemer, Blanchemer, le lac des Corbeaux, la Bresse, Remiremont, c'est-à-dire les Vosges sous leurs aspects les plus divers, vallées riantes, rocs abrupts, pentes boisées, versants incultes, sommets arrondis, grès rouge, granit, splendides sapinières, admirables forêts de hêtres, flore variée, vastes horizons, etc. Cependant, notre caravane ne se composa cette fois que de six personnes.

Nous quittons Nancy, le samedi 12 juin 1875, à 4 h. 20 min. du soir, le baromètre étant à 746 millimètres, soit un peu au-dessus de *variable;* de plus le vent souffle de l'Ouest, et la transparence de l'air est telle, que, non-seulement les montagnes éloignées se voient avec une très-grande netteté, mais que, en nous approchant de Saint-Nicolas, nous distinguons à l'œil nu les plus petits détails d'architecture de la vieille église. Autant de fâcheux pronostics pour le lendemain; mais qu'importe? si le temps est mauvais demain, demain nous aviserons. Profitons toujours du beau temps d'aujourd'hui.

A Blainville nous changeons de train; celui qui nous a amenés de Nancy se dirige vers Épinal; mais celui dans lequel nous montons se forme à Blainville pour Saint-Dié. Nous quittons Blainville avec un retard de quelques minutes

Digitized by Google

qui nous empêchent de faire le soir même l'ascension projetée.

A Lunéville, MM. M. et T. montent dans le train. Ils regrettent aussi que nous ne soyons que quatre pour notre excursion. Leurs regrets ne sont pas plus égoïstes que les nôtres; ils plaignent surtout ceux qui ne sont pas venus.

La station de Baccarat dépassée, l'aspect du pays change de caractère; le grès vosgien apparaît avec ses lits de cailloux roulés; les collines ont déjà un air de montagnes; en mettant la tête à la portière nous sommes frappés de la beauté du paysage qui se présente à nos yeux; presque au premier plan, Raon-l'Étape entre Côte-Sèche à gauche, et la montagne de Répy à droite, en face la montagne du Bois-du-Feys, terminant, au-dessus de Saint-Blaise, le contrefort qui s'allonge, à partir du Grand-Brocard, entre la rivière de Plaine et de ruisseau de Ravines; puis, par derrière le bois du Feys, d'autres montagnes encore et notamment l'Ormont. Le soleil, qui baisse sur l'horizon et auquel nous tournons le dos, éclaire splendidement ce beau paysage.

Nous quittons le train à Raon-l'Étape avec 23 min. de retard; au lieu d'arriver au sommet de la Pierre d'Appel une demi-heure avant le coucher du soleil, nous y arriverons à peine pour voir quelques sommets de montagnes éclairés encore par ses derniers rayons.

Nous ne tardons pas à entrer dans le bois de Répy, à travers lequel nous avons à cheminer bien près d'une heure pour atteindre la Pierre d'Appel; or, il est sept heures; nous n'avons pas de temps à perdre. Le sentier, facile à suivre du reste, a été parfaitement tracé sur le flanc Est de la côte de Répy par un de nos futurs collègues du Club Alpin, quand il était garde général à Raon; des poteaux indicateurs placés de distance en distance empêcheraient d'ailleurs toute hésitation si le chemin ne nous était déjà connu; enfin quelques minutes avant huit heures nous mettons le pied sur la Pierre ou Roche d'Appel.

Digitized by Google

Quel dommage que le retard du train ne nous ait pas permis d'y arriver un peu plus tôt! Que n'avions-nous parmi nous un nouveau Josué pour arrêter le soleil quelques instants! Ce que nous voyons, pourtant, est admirable; nous ne sommes cependant qu'à 501 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et nous ne dominons guère que de 200 mèt. la Meurthe qui coule presque au-dessous de nous, au pied de la montagne; mais la situation est merveilleuse; au Nord, nous découvrons Raon-l'Étape, grâce à l'attention qu'a eue M. Th. de ménager une échappée de ce côté à travers la sapinière; à l'Est, la vallée de Ravines, et celle du Rabodeau que nous avons suivie il y a un mois; nous revoyons, à 3 ou 4 kilomètres de nous, Moyenmoutier et la vaste façade de son ancienne abbaye; vers le Sud-Est, la Meurthe, Saint-Dié, l'Ormont, et, à l'horizon, le Bonhomme et les crêtes que nous devons suivre demain; à nos pieds, vers le Sud, la plaine ondulée où se trouvent Étival, Saint-Remy, Nompatelize, la Bourgonce. C'est là que se livra, le 6 octobre 1870, de 9 h. 1/2 du matin à 4 h. du soir, le combat d'Étival. M. M. nous donne quelques détails sur cette affaire, à laquelle il a pris une part personnelle. Ici les Allemands avaient placé leurs batteries; là tel corps de mobiles a vaillamment combattu et perdu une notable partie de son effectif; c'est là qu'un tel a été tué; etc., etc. Douloureux souvenirs d'un temps encore bien rapproché de nous!...

Il est probable, d'ailleurs, que cette campagne, aujourd'hui si fraîche et si riante, a été plus d'une fois le théâtre de luttes armées. La Pierre d'Appel est assurément, au point de vue militaire, une position importante; aussi n'avait-elle point été négligée dans les siècles passés : on y trouve des traces bien évidentes du camp qui y avait été établi. Ce camp est attribué aux Romains; hypothèse fort admissible si l'on en juge non-seulement par les fossés et par les remparts qui subsistent encore et par les voies qui

Digitized by Google

y aboutissaient, mais aussi par les restes de murailles et par les objets qui y ont été découverts.

Mais il est temps de quitter la Pierre d'Appel; nous jetons un dernier regard sur les vallées qui rayonnent autour de nous; nous descendons à la base des rochers qui couronnent la montagne et sur lesquels l'action combinée du temps et des eaux a produit de si bizarres effets; puis, nous engageant dans la pente rapide d'un sentier, nous rejoignons promptement le chemin qui doit nous conduire en un quart d'heure environ à Étival, où le souper nous attend.

Au moment où nous arrivons en vue de l'église d'Étival, les cloches se mettent en branle; ce n'est pas en notre honneur, c'est qu'il est 9 h. Le souper, commandé d'avance, est prêt; on comptait sur six convives; nous ne sommes que quatre, mais l'ascension à la Pierre d'Appel nous a mis en appétit et nous nous résignons parfaitement à manger comme six. Tout est fort bien apprêté, du reste; surtout certaine truite à laquelle nous faisons un honneur bien mérité. Il n'y a qu'un inconvénient : quant vient le quart d'heure de Rabelais, nous trouvons la note un peu chère; mais la truite y entre, à elle seule, pour 40 0/0. Comme c'était véritablement un morceau de roi, nous soldons notre compte sans réclamations. Si quelques touristes veulent bien, après nous, reprendre notre itinéraire, nous leur recommanderons, d'une manière toute particulière, l'auberge de madame Didier, près de l'église d'Étival; mais en les engageant, dans l'intérêt de leur bourse, à se méfier de la truite en matelote.....

Le train part d'Étival à 10 h. 19 min.; il faut 15 min. pour aller de l'auberge de madame Didier jusqu'à la station. La lune éclaire en plein le portail de l'église; nous avons déjà visité cette église; nous la dépassons, heureusement sans nous arrêter, car le train est exact, et, 21 min. après avoir quitté Étival, c'est-à-dire à 10 h. 50 min., nous arrivons à Saint-Dié.

Digitized by Google

Nous prenons gîte à l'hôtel de la Poste; on nous case deux par deux, dans des chambres à deux lits; il est minuit quand nous nous couchons; mais, à peine endormis, nous sommes éveillés par le vent qui fait rage au dehors et secoue les persiennes et les volets mal assujettis du voisinage; décidément les probabilités de mauvais temps deviennent de plus en plus grandes! Nous nous rendormons pourtant jusqu'à 4 h., et, à 5 h., un garçon, qui depuis une heure fait trembler la maison sous sa masse trop pesante, frappe discrètement à notre porte pour nous réveiller.

Aussitôt levés, nous faisons prix avec un loueur de voitures qui nous conduira pour 15 francs jusqu'à la vallée du Valtin, et qui viendra nous prendre à 6 h. 1/2. Le temps est sombre, le vent s'est apaisé à la vérité; il souffle toujours de l'Ouest cependant.

A 6 h. 1/2 nous montons en voiture, et nous partons. L'air est très-frais, et le vent très-désagréable. Cependant le soleil essaye de percer les nuages, et parfois il y réussit. Nous avons autour de nous un bel horizon de montagnes : en face le Bonhomme, les hautes crêtes des Vosges, les sommets compris entre les deux bras de la Meurthe; à droite la côte Saint-Martin avec ses rochers qui ressemblent à des ruines, le Kemberg; presque derrière nous, l'Ormont, le Spitzemberg; à gauche, les montagnes voisines de Sainte-Marie et de Saales, le Climont surtout, dont le sommet arrondi se détache nettement de tous les sommets voisins.

Le cheval qui traîne notre véhicule a une allure suffisamment rapide; cependant il nous semble fatigué des courses de la veille; pourra-t-il parcourir du même train 25 kilomètres? Le temps, néanmoins, devient plus rassurant; nous nous prenons à espérer une journée passable. Nous traversons Saint-Léonard, nous laissons à gauche la papeterie du Souche, à droite la route qui conduit à Corcieux et à Bruyères, puis le village d'Anould; un kilomètre plus loin

Digitized by Google

nous franchissons le bras de la Meurthe qui arrose la splendide vallée de Ban-sur-Meurthe et de Clefcy que nous aurons plus tard l'occasion de visiter; 10 min. après nous sommes à Fraize. Là M. M..., qui croit avoir remarqué dans de précédents voyages que le meilleur moyen de rendre des jambes à un cheval qui commence à en manquer, c'est de réchauffer l'estomac du conducteur, fait prendre au nôtre un petit verre d'une liqueur du cru; il semble vraiment que le moyen soit excellent, car nous gagnons au grand trot le village de Plainfaing. Dès que nous avons atteint les premières maisons, nous quittons la route de Paris à Colmar, que nous avons suivie depuis Saint-Dié, pour remonter la Meurthe par la vallée d'Habeaurupt. Dès l'abord la vallée se présente bien; mais les habitations sont très-rapprochées; la route est comme la rue d'un interminable village. Nous laissons successivement derrière nous Noirgoutte, le Truche, Habeaurupt; à droite et à gauche, la montagne grandit; de 700 ou 800 mèt. au-dessus du niveau de la mer, elle passe à 900, puis à 1,000, puis à 1,100 mèt.; tantôt les pentes sont dénudées et, par conséquent, rocheuses; tantôt elles sont admirablement boisées; tout à coup la vallée se resserre, elle nous apparaît même comme une sorte d'impasse d'où nous ne pourrons sortir qu'en revenant sur nos pas; la rivière fait un coude, la route se déroule de nouveau sous nos yeux; mais à droite, à gauche, devant, derrière, la vue est ravissante; les rochers, les sapins, les prairies, la brume qui estompe légèrement les hauteurs, les rayons de soleil qui, de ci, de là, se promènent capricieusement sur le versant des montagnes, en quelque sorte au gré des nuages qu'ils traversent, tout cela donne à cette vallée d'Habeaurupt un charme inexprimable. La rivière fait un nouveau coude; près de Xéfosse, en face de nous, se dressent des chaumes ayant de 1,200 à 1,300 mèt. d'altitude; nous y serons dans quelques heures. Enfin nous voilà à la vallée du Valtin; il est 9 h. 1/2; nous mettons pied à terre.

Digitized by Google

Nous cheminons pendant 3 ou 4 min. dans la direction du Valtin; puis, après avoir dépassé la petite chapelle que nous laissons à notre droite, nous allons visiter, à quinze minutes de là, la cascade du Rudelin, la cascatelle, pourrait-on dire plus justement.

Vers 10 h. 1/4 nous sommes de retour à la petite chapelle. Tournant le dos alors au Valtin nous montons vers le Louchpach; la distance n'est pas longue; d'après la carte, il n'y a guère que 2,400 mèt., mais la montée est rapide, on va lentement, et quelques plantes à droite du chemin, quelques arbustes à gauche appellent l'attention des botanistes de la bande; nous mettons 45 min. pour arriver au Louchpach. L'un de de nous a ramassé le long du chemin une ou deux poignées d'une plante cotonneuse : c'est la linaigrette (lin des marais, lin des prés, herbe à coton), dont la houppe gracieuse doit fournir un moelleux duvet à tous les nids des environs, tant elle est douce et soyeuse. La vue vers le Valtin est très-belle; la vallée qui descend du col de la Schlucht et qu'arrose la branche orientale de la Meurthe est tout entière sous nos yeux.

Ceux d'entre nous qui ont déjà passé au Louchpach font remarquer à leurs compagnons une singularité de la nature : deux sources distantes d'une cinquantaine de mètres l'une de l'autre jettent leurs eaux dans des directions diamétralement opposées; l'une forme le petit affluent de la Meurthe que nous venons de remonter, et coule vers le Sud; l'autre est la source de la Béhine qui coule d'abord vers le Nord pour aller ensuite se jeter dans la Weiss à deux ou trois kilomètres au-dessous d'Orbey.

Au Louchpach, nous traversons la nouvelle frontière près de la borne n° 2752; nous quittons le département des Vosges; nous sommes en..... Alsace. Un chemin tout facile à suivre doit nous mener à l'auberge du lac Blanc en 45 ou 50 min. Les deux côtés du chemin sont émaillés de lychnides et de pensées aux couleurs les plus variées; nous ren-

Digitized by Google

controns quelques pieds de gentiane et d'arnica; mais nous sommes à plus de 1,000 mèt. d'altitude et la saison n'est pas encore assez avancée pour que les fleurs soient épanouies. Le ciel décidément nous sourit; nous pouvons maintenant compter sur le beau temps pour la journée, et, grâce à la grande quantité de vapeur d'eau qui se trouve dans l'atmosphère, la vue s'étend très-loin avec la plus grande netteté; notre horizon du côté de la Lorraine est immense.

A midi nous arrivons (1,150 mèt. environ au-dessus du niveau de la mer) à l'auberge du Lac Blanc, à l'hôtel des Lacs, comme l'appelle son propriétaire. Si nous avions le temps, nous descendrions jusqu'au lac Blanc (1,054 met. au-dessus du niveau de la mer) et nous en ferions même le tour; mais on va nous servir, nous dit-on; il nous semble à la fois prudent et convenable pour nos estomacs, qui battent la chamade, de ne pas nous éloigner. Nous nous bornons donc à regarder le lac Blanc à distance : 500 ou 600 mèt. seulement nous en séparent d'ailleurs et il est à 100 mèt. plus bas que nous; il n'est guère accessible que de notre côté, profondémeut encaissé qu'il est dans ses gigantesques murailles de granit d'aspect pyrénéen. En attendant que notre dîner soit servi, nous étalons nos cartes sur une table, en plein air; nous les orientons et nous cherchons à reconnaître les nombreuses montagnes que nous avons sous les yeux : à l'Est, toute la chaîne de la Forêt-Noire, et à sa base le Rhin, sous l'apparence d'un ruban blanc déroulé dans la plaine; tout près de nous, le Hohnack; vers le Sud, les montagnes de la vallée de Munster; puis le Kahlenwassen ou Petit-Ballon, le Hohneck et le Grand-Ballon.

Le dîner n'est servi qu'à 1 h. 1/4; c'était l'heure à laquelle nous avions projeté de quitter l'hôtel. Retard fâcheux; à 2 h. 1/2, nous nous remettons en route vers la Schlucht. M. G... et M. T... gagnent la crête par l'ancien sentier; M. M... et moi, nous suivons un sentier nouvellement tracé et qui contourne le lac Blanc vers l'Ouest, le seul côté où

Digitized by Google

il puisse être contourné; c'est un peu en explorateurs que nous nous engageons dans ce sentier, convaincus que nous sommes qu'il n'est pas encore achevé; en effet, à 10 min. de l'hôtel, il s'arrête, mais il sera agréable à parcourir quand il sera terminé. Nous grimpons quelques minutes à travers les myrtilles, et nous ne tardons pas à rejoindre nos compagnons.

La vue sur l'Alsace est encore un peu brumeuse; elle est la même que celle qu'on a de l'hôtel; pourtant, nous sommes plus élevés de 150 mèt. environ (1,291 mèt.); nous dominons beaucoup mieux, par conséquent, Orbey, la vallée de la Weiss; l'aspect est gracieusement varié; derrière nous se dresse le Bressoir (1,231mèt.), et, à l'horizon, le Donon, à gauche du Bressoir et à 30 ou 35 kilomètres. Sur la Lorraine la vue est beaucoup plus nette qu'il y a une heure; nous distinguons parfaitement Saint-Dié et, dans la même direction, la montagne de Répy, où nous étions hier soir. Nous dominons toutes les Vosges dans la direction d'Épinal et de Remiremont; notre horizon de ce côté est en quelque sorte sans limite.

Bientôt nous arrivons en haut de l'entonnoir au fond duquel se trouve le lac Noir, dont les eaux sont de 100 mèt. moins élevées que celles du lac Blanc (950 mèt.). Pourquoi le lac Noir est-il ainsi nommé? Est-ce qu'autrefois il était entouré d'une ceinture de sapins dont la sombre verdure se reflétait dans les eaux? Je ne le sais; mais c'est probable. Aujourd'hui, il n'y a plus de sapins, sinon vers le Sud, où quelques-uns de ces arbres poussent difficilement au milieu des rochers éboulés; mais à peu près sur tout le pourtour du lac, excepté du côté où les eaux s'échappent à travers la digue pour aller rejoindre la Weiss, la rive est escarpée et rocheuse. En somme, pour juger de l'aspect véritablement sauvage du lac Noir, c'est par Orbey et l'abbaye de Pairis qu'il faudrait l'aborder; il se présente alors dans des conditions tout à fait différentes, et que, du haut, on ne

Digitized by Google

soupçonne même pas; la surface du lac semble près de nous et nous le dominons cependant de 400 mèt.

La pente est très-rapide du côté où nous sommes, et il serait dangereux d'en entreprendre la descente pour gagner le bord du lac; d'ailleurs une couche de neige recouvre l'espèce de talus en haut duquel nous cheminons. M. M... descend jusqu'à cette neige et il nous en rapporte un bloc d'assez belle dimension. A vrai dire, ce n'est plus de la neige, c'est du *névé;* ce sont des grains adhérents les uns aux autres et remplis de bulles d'air. Nous sommes en présence d'un petit glacier, et nous reconnaissons, en effet, dans la partie inférieure de la nappe blanche que nous avons sous les yeux, une véritable glace d'apparence compacte qui pourrait bien ne pas disparaître cette année, si le mois de juillet n'est pas très-chaud.

Nous nous remettons en route, et bientôt, en suivant à peu près les bornes de la frontière, et après avoir laissé à droite des tourbières en exploitation, nous atteignons des rochers d'où nous découvrons sur la vallée de Munster une vue remarquable. Un vallon de l'aspect le plus sauvage s'ouvre au pied de la muraille verticale dont nous longeons la crête. Arrière ceux qui sont sujets au vertige; la falaise a 200 ou 250 mèt. de hauteur: la tête leur tournerait facilement. Sultzeren, Stosswihr, Munster sont sous nos yeux; plus loin, Colmar; en face de nous, cette ligne blanche, si droite, c'est le canal qui, depuis 1865, va de Colmar au canal du Rhône au Rhin. Vers l'Ouest, la vue est toujours splendide sur la Lorraine; au Sud-Ouest, cette belle nappe d'eau qui miroite au soleil, c'est le lac de Gérardmer. Vers le Sud, le Hohneck, sur le versant duquel il y a aussi de la neige, comme au lac Noir, bien que nous soyons au 13 juin et que la chaleur ait été déjà très-forte. Mais là, au Sud-Est, par-delà les Vosges, par-delà la partie septentrionale du Jura, ne sont-ce pas des glaciers que nous apercevons? Certes la transparence de l'air est si grande

Digitized by Google

qu'il ne serait pas étonnant que nous pussions voir les montagnes de la Suisse; ce sont elles, ce sont les Alpes bernoises, bien probablement; mais de gros nuages blancs, vivement éclairés par le soleil, sont aussi à l'horizon; attendons; tout à l'heure nous serons fixés.

Nous continuons à suivre notre chemin toujours à peu près à la même altitude de 1,300 mèt. tantôt plus, tantôt moins, mais sans grands accidents de terrain. J'ai bien tort de dire que nous suivons notre chemin : nous marchons sur un gazon épais, tout diapré d'innombrables pensées et garni d'une prodigieuse quantité de pieds de gentiane.

Vers la borne n° 2790, nous entrons dans un bois de hêtres nains aux branches torses, tous très-régulièrement tondus jusqu'à 2 mèt. de hauteur environ. Ce n'est cependant point un jardinier qui est passé par là : ils sont rares dans les Hautes-Chaumes; ce sont les vaches paissant sur ces hauteurs qui ont brouté les jeunes pousses et les jeunes branches de hêtre, et la courbure du feuillage tondu nous donne exactement la mesure de la courbe décrite par leurs dents.

Mais nous avons tort de suivre la ligne des bornes; elle est plus facile à tenir, sans doute; pourtant, si nous marchions un peu plus à gauche, nous jouirions toujours de la vue, si richement variée, des paysages de la vallée de Munster. Nous risquons d'ailleurs de ne pas voir le lac Vert, le lac de Daren, le lac de Sultzeren ; ne croyez pas que je veuille parler de trois lacs; je parle d'un seul, mais il a trois noms : il est en face des bornes n°s 2793 et 2794 ; nous l'apercevons, en nous portant dans le taillis, à une vingtaine de mètres de la ligne des bornes. Grâce à l'amphithéâtre de verdure qui l'entoure et que ses eaux reflètent, son nom de *lac Vert* est parfaitement justifié pour nous ; il ne nous paraît pas beaucoup plus bas que nous ; il ne nous semble pas non plus qu'il soit bien vaste ; sa superficie est cependant de 25 à 30 hectares, et nous le dominons de

Digitized by Google

300 mètres. Comme nous le faisions remarquer tout à l'heure pour le lac Noir, on est mal placé, sur le haut de la montagne, pour apprécier exactement la situation et l'aspect de ces lacs. C'est par la vallée qu'il faudrait y arriver; mais on ne saurait tout voir en un jour, et aujourd'hui, dans notre excursion par les crêtes, nous sommes tout entiers aux vastes horizons.

Il est plus de 5 h.; pour peu que nous nous arrêtions, il nous faudra encore près d'une heure pour arriver à la Schlucht; nous montons cependant jusqu'à la roche du Tanet; elle est d'ailleurs sur notre chemin. Notre horizon est toujours à peu près le même, toujours beau, toujours majestueux; mais, plus de doute cette fois, ce sont bien les Alpes bernoises que nous apercevons; les nuages blancs sont partis, et les sommets neigeux sont restés vivement éclairés par le soleil : ils se détachent nettement sur le ciel : voilà le Schreckhorn, voilà l'Eiger, le Mœnch, la Jungfrau, la Blumlisalp; 200 kilomètres nous en séparent pourtant à vol d'oiseau; mais ces sommets ont plus de 4,000 mètres de hauteur, c'est-à-dire trois fois autant que le rocher qui nous sert momentanément d'observatoire.

Nous reprenons notre marche; nous ne tardons pas à traverser le chemin qui met le Valtin en communication avec la vallée de Munster; une croix porte une inscription qui nous apprend que deux malheureux, le frère et la sœur, du nom de Marchal, ont péri en ces lieux il y a quelque vingt-cinq ans. Ce passage, si tranquille en ce moment, n'est pas toujours sans dangers; au printemps, à l'automne, il arrive parfois que de terribles ouragans s'y déchaînent. C'est dans une de ces tourmentes qu'ont succombé, paraît-il, les deux infortunés, à la mémoire desquels a été érigé le petit monument près duquel nous nous arrêtons.

Une demi-heure après, nous sommes au Kruppenfels (1,255 mèt. d'altitude, borne 2825); les nombreux lacets de la route qui va de la Schlucht à Munster se déroulent

Digitized by Google

au-dessous de nous : nous voyons la vallée de Munster dans toute sa longueur, avec Colmar à l'extrémité ; mais, en deçà de Colmar, en face de Turckheim, nous distinguons les ruines du Hohlandsberg, au-dessus de celles du Plixbourg.

Six ou huit minutes nous suffisent pour descendre à la Schlucht ; tous les touristes qui ont parcouru les Vosges connaissent la Schlucht ; c'est assurément l'un des points les plus remarquables de la chaîne, et je ne sais vraiment ce qu'on doit le plus admirer en ce lieu, de la splendeur et de la majesté du panorama, ou des difficultés dont la science a eu à triompher pour établir sur ces hauteurs la route qui, par Gérardmer et Munster, conduit d'Épinal à Colmar. Qu'on se figure, en effet, de toutes parts, des pentes rapides d'environ 40 degrés d'inclinaison, et composées presque exclusivement d'éboulis granitiques ; cinq ou six kilomètres de rochers dressant leurs aiguilles vers le ciel (d'où le nom de *Spitzenfelsen,* roches pointues) ; on a déblayé ces pentes ; on a percé ces rochers ; on les a jetés dans la vallée quand ils gênaient trop, et, depuis 1846, grâce à l'œuvre de M. Hogard, les voitures les plus légères franchissent, sans la moindre peine, ces rampes et ce col, avant complétement impraticables.

Vers 7 h., nous nous dirigeons vers le Hohneck ; le chemin est facile à suivre ; on voit qu'il est fréquenté ; un vent d'Ouest très-violent s'élève ; la température, de son côté, s'abaisse considérablement ; le soleil se cache dans un lit de vapeurs, et la vue que nous aurons du sommet du Hohneck ne sera plus ce qu'elle eût été une heure plus tôt ; nous avions compté, d'ailleurs, y arriver vers 6 h. 1/2 ; mais le temps perdu à l'hôtel des Lacs, *irreparabile tempus,* nous a mis en retard pour le reste de la journée. Nous arrivons au sommet du Hohneck (1,366 mèt.), cinquante minutes après avoir quitté le chalet de la Schlucht ; nous cessons de voir les Alpes, qui ne sont plus vivement éclairées

Digitized by Google

par le soleil comme elles l'étaient il y a deux heures. Le vent souffle toujours; le thermomètre ne marque que 7 degrés au-dessus de zéro, et nos manteaux de voyage ne sont pas de trop sur nos épaules. Nous avons toutefois un immense panomara : au Nord, une partie de la Lorraine, les Hautes-Chaumes que nous venons de parcourir, et toujours le Donon; vers l'Est (qu'on me permette une expression qui rend exactement mon impression), un véritable troupeau de montagnes, la plaine d'Alsace, le Rhin, et, sur la rive droite du Rhin, la Forêt-Noire; au-dessous de nous, les gigantesques ravins du Hohneck et la vallée de Munster; au Sud-Est, la partie septentrionale de la chaîne du Jura, pardessus laquelle nous devrions encore apercevoir les Alpes bernoises; plus près de nous, le Ballon de Guebwiller; au Sud, le Rotabac ou Rothenbach, le Drumont, le Ballon d'Alsace; à l'Ouest, la Lorraine qui disparaît dans les brumes; à nos pieds, la vallée de la Vologne, si belle, si gracieuse, avec les lacs de Retournemer et de Longemer.

Mais il est 8 h.; il est temps de gagner la maison forestière du lac de Retournemer, où nous devons souper et passer la nuit. D'après la carte, il y a 3 kilomètres seulement du sommet du Hohneck au lac de Retournemer; mais, en réalité, nous mettrons près d'une heure pour y descendre. Nous traversons, en obliquant légèrement vers le Nord-Ouest, la chaume du Hohneck; nous atteignons bientôt le taillis de hêtres qui garnit le versant de la montagne, et le long duquel se trouve un chemin que nous prenons pendant cinq ou six minutes, en nous dirigeant vers le Nord jusqu'à un sentier large et bien tracé qui descend vers la gauche, et que nous n'avons qu'à suivre tout naturellement jusqu'à la maison forestière, où nous arrivons à 9 h., c'est-à-dire à la nuit tombante.

Nous sommes accueillis à Retournemer avec la cordialité qu'on est toujours sûr d'y rencontrer. On nous indique nos chambres où, pendant qu'on met la dernière main au dîner

Digitized by Google

qui nous attend, nous sommes heureux de faire un peu de toilette. Quelques instants après, le dîner est servi ; il fait honneur à nos hôtes ; nous lui faisons honneur de notre côté. Puis nous allons donner à nos jambes, dans de bons lits, le repos qu'elles ont bien mérité. Nous avons fait, dans notre journée, 25 kilomètres en voiture et 30 à 32 kilomètres à pied, qui, à cause des montées et des descentes, en représentent bien 40.

A 5 h., nous sautons à bas du lit, éveillés par M. Poirine, notre hôte ; nous déjeunons avant de nous remettre en campagne : excellent beurre, excellent lait, excellentes gens ! Nous réglons notre dépense ; prix très-modérés ; puis, sac au dos, nous quittons la maison forestière à laquelle nous disons non adieu mais au revoir.

Quelle belle situation que celle de ce lac si majestueusement encadré par ces hautes montagnes garnies de hêtres et de sapins, et que domine le front chenu du Hohneck ! Il n'a pas l'aspect sauvage du lac Blanc et du lac Noir : tout y est frais et verdoyant.

Nous visitons la cascade que forment ses eaux pour aller se jeter, à 3 kilomètres plus loin, dans le lac de Longemer ; elle est toujours belle, toujours gracieuse ; mais ses eaux aujourd'hui ne sont pas assez abondantes.

Nous avons un col à franchir pour gagner la vallée qui descend vers la Bresse ; on appelle cette vallée *la colline de Vologne,* je ne sais trop pour quel motif, puisque la Vologne est la rivière qui alimente le lac de Retournemer, puis celui de Longemer, qui produit, à 3 ou 4 kilomètres de Gérardmer, les sauts des Cuves, arrose la vallée de Granges, et va se jeter dans la Moselle, au-dessous de Jarménil ; tandis que la colline de Vologne, que nous allons parcourir, descend vers Remiremont.

En vingt ou vingt-cinq minutes, nous atteignons le haut du col. Le ruisseau, que nous traversons quelques instants après, a sa source un peu à notre droite ; si nous y re-

Digitized by Google

montions, nous y constaterions un fait bizarre : le ruisseau qui arrose la colline de Vologne a des sources (qu'on appelle *sources de la Moselotte*) qui lui sont communes avec le ruisseau qui arrose la colline de Chajoux : ces deux ruisseaux coulent d'abord dans des directions opposées ; puis, après avoir enlacé la montagne du Moyemont, l'un à droite, l'autre à gauche, ils vont, à 8 kilomètres plus loin, se rejoindre à la Bresse. Nous hésitons un instant entre la colline de Vologne et celle de Chajoux, où nous verrions le lac de Lispach, qui se dessèche lentement et se change en tourbière ; mais notre hésitation est de peu de durée : nous nous décidons pour la colline de Vologne avec le lac de Blanchemer et le lac des Corbeaux.

La région que nous allons parcourir ne ressemble plus à celle d'hier : nous sommes dans la vallée au lieu d'être sur la crête de la montagne; aussi, plus d'horizons immenses comme ceux qui se déployaient sous nos yeux charmés. Nous nous trouvons dans le lit de l'un des principaux glaciers qui descendaient jadis du Hohneck, et les traces que ce glacier a laissées seront pour nous du plus vif intérêt : « dans le silence des traditions humaines, » comme l'a dit un de nos savants collègues du Club Alpin, M. Ch. Grad, « les pierres parlent pour révéler les mystères du passé inconnu. »

Voici d'abord les quelques maisons appelées *la Belle-Hutte,* puis, à dix ou douze minutes du col, le ruisseau du Chitelet, qui descend des hauteurs du Hohneck. A quelques pas de là, la construction de la route a nécessité une tranchée à travers un renflement de terrain qui barrait la vallée; nous reconnaissons dans les talus ce pêle-mêle de cailloux à peine dégrossis, de limon, de pierrailles, qui caractérise la boue glaciaire. Ce renflement est une des nombreuses traces de glaciers que nous allons rencontrer dans cette vallée. Sur les deux versants, on remarque de longues traînées de pierres disposées avec un certain ordre

Digitized by Google

qui ne permet pas d'y voir des débris éboulés du sommet de la montagne. Ce sont des moraines latérales; elles ont été utilisées telles quelles, en plus d'un point, pour servir de clôture à des exploitations agricoles : c'était une sorte de muraille que la nature avait faite à une rive de la propriété; on l'a complétée en formant sur les autres côtés une espèce de petit mur d'enceinte qui protége les cultures contre les incursions des vaches.

Trente minutes environ après avoir quitté le ruisseau du Chitelet, nous arrivons à un pont jeté sur un affluent de gauche de la Moselotte; cet affluent est le ruisseau descendu du lac de Blanchemer, vers lequel nous nous dirigeons par une route ombragée qui monte vers les chaumes de Schmargult et du Hohneck. On pourrait arriver au lac en trente-cinq minutes, mais nous l'atteignons en trois quarts d'heure seulement, parce que nous avons dépensé quelque temps à la recherche d'un polypode aux racines comestibles, dont M. G. avait remarqué des traces le long du chemin.

Le lac de Blanchemer est situé au pied du Rothenbach et, comme la plupart des petits lacs de cette région, au fond d'une sorte d'entonnoir. Il doit son origine aux anciens glaciers de la contrée, dont une moraine frontale a formé vers l'Ouest une sorte de digue par laquelle les eaux se sont trouvées retenues. « Peu de sites dans les Vosges, » dit M. Grad, « ont un aspect plus gracieux que le bassin de Blanchemer avec sa nappe d'eau étalée comme un miroir au fond d'un cirque, derrière une large digue de débris et de blocs accumulés, et reflétant dans son onde la tendre verdure des forêts. »

Le lac de Blanchemer nous paraît menacé d'un grave péril : comme le lac de Lispach, il commence à se changer en tourbière. Des débris de végétaux, qui se sont accumulés, ont formé cette substance légère, spongieuse, noirâtre, qui constitue la tourbe. De petits îlots de cette

Digitized by Google

matière ont flotté à la surface du lac, puis sont venus s'échouer sur ses bords ; d'autres les ont suivis. On dirait une surface solide ; il n'en est rien cependant, et celui qui s'aventurerait sur ces îlots échoués risquerait d'y périr par un engloutissement lent, par enlisement, ainsi que cela a failli arriver l'an dernier, nous dit un pêcheur à la ligne, à une jeune fille de la Bresse.

Nous redescendons vers la Moselotte. Divers végétaux des régions alpestres, inaperçus en montant, attirent nos regards, et, parmi eux, le rosier des Alpes. « Il n'y a pas, dit-on, de rose sans épines : » le rosier des Alpes (*Rosa inermis*), le rosier inoffensif, fait mentir le proverbe.

Descendus du lac en dix-huit minutes, nous suivons de nouveau la route qui côtoie la Moselotte. La vallée, bordée de maisons et de cultures (seigle et pommes de terre), est belle, mais ce n'est plus le même genre de beauté sauvage que nous venons d'admirer. Toujours des moraines transversales, cependant. Voici des roches moutonnées ; nous avons la satisfaction de constater, sur une roche en partie mise à nu par le tracé de la route et que nous débarrassons un peu plus encore de la terre qui la recouvre, les petits sillons rectilignes, les stries, que produit le frottement des glaciers sur les roches sous-jacentes.

Le ciel est sans nuages ; la température torride. Il est peu agréable de marcher sur une route poudreuse, par un soleil aussi ardent ; nous n'en continuons pas moins notre trajet très-allègrement, désireux que nous sommes de voir encore le lac des Corbeaux avant d'arriver à la Bresse.

Nous laissons à gauche la route du col de Bramont ; quinze minutes après, nous nous engageons dans le sentier qui doit nous rapprocher du lac. De nombreux pieds d'arnica s'offrent à nos yeux ; ils sont en fleur, et nous admirons leur jaune corolle, d'une nuance si fraîche et si pure. La montée est rude pour arriver au lac des Corbeaux ; notre ascension dure 40 minutes, bien que nous ayons débar-

Digitized by Google

rassé nos épaules de nos sacs. Les eaux du lac sont aménagées pour l'industrie, et une digue maçonnée a complété, en la gâtant, la digue naturelle que formait la moraine frontale. Le lac des Corbeaux nous paraît supérieur au lac de Blanchemer : d'abord, il est moins régulier; au lieu d'être à peu près circulaire, il a une forme allongée; large au plus de 200 mètres; il est long de 500 mètres. Des roches grises émergent çà et là de la sombre verdure des sapins qui garnissent le flanc des montagnes. C'est un tableau à la fois pittoresque et gracieux.

Nous mettons le cap sur la Bresse; l'un de nous redescend en onze minutes, par des raccourcis escarpés, jusqu'à l'endroit où nous avons déposé nos sacs; les autres, suivant la route et ses lacets, mettent dix-neuf minutes.

Environ une demi-heure après, à midi 1/2, nous sommes à l'hôtel du *Soleil d'Or*, à la Bresse; c'est le terme de notre excursion pédestre. L'hôte, M. Thissier, à qui nous avons demandé de nous faire conduire en voiture à Remiremont, donne des ordres pour que le dîner soit promptement servi : ce qui a lieu. Nous faisons rapidement un fort bon repas. Puis, à 2 h. 25 m., nous montons dans un excellent break qui nous emporte lestement vers Remireront. La belle vallée que nous parcourons offre des aspects variés, non pas peut-être sous le rapport des lignes auxquelles on peut reprocher une certaine monotonie, mais au point de vue de la décoration : ici, les deux versants sont complétement dénudés et rocailleux; là, ils se montrent entièrement boisés; ailleurs, des cultures et des bouquets d'arbres se groupent gracieusement sur le flanc de la montagne. Nous traversons Cornimont, Saulxures, Thiéfosse, admirant au passage les immenses établissements industriels qui font la richesse de cette vallée. Nous remarquons à Saulxures la superbe habitation de M^me^ Géhin, et, plus loin, les roches moutonnées voisines de Zainviller. Voici Vagney, puis les moraines des environs de

Digitized by Google

Saint-Amé; nous passons au-dessous de Saint-Mont, et, à 5 h., nous descendons à la gare de Remiremont, ayant parcouru 33 kilomètres en 2 h. 1/2. Les voitures de M. Thissier sont bonnes; ses chevaux courent bien; ses prix sont modérés : toutes choses à signaler aux touristes.

A 5 h. 45 m., nous montons en chemin de fer; quelques minutes après, entre Saint-Nabord et Éloyes, nous traversons, près du Longuet, l'immense moraine frontale du grand glacier qui remplissait jadis la vallée supérieure de la Moselle depuis le Ballon d'Alsace, et la vallée de la Moselotte depuis le Hohneck.

A Blainville, MM. M. et T. nous quittent pour retourner à Lunéville; M. G. et moi, nous arrivons à Nancy à 9 h. 30 m. En 52 heures, nous avons parcouru près de 300 kilomètres, tant en chemin de fer qu'en voiture ou à pied; nous avons vu huit lacs. Nous avons fait, en résumé, une excursion d'autant plus belle, que nous avons eu, contre notre attente, un temps splendide. Le lendemain, la pluie tombait à torrents; c'était le commencement de cette série de mauvais jours qui devaient être si désastreux pour les populations du Midi ! !

Qu'il me soit permis, en terminant, de répéter un vœu exprimé par l'auteur des *Vosges pittoresques et historiques*, par M. Ch. Charton : « Puissent les touristes se décider à venir dans les Vosges aussi fréquemment qu'ils vont aux Alpes et aux Pyrénées ! » Artistes, antiquaires, naturalistes, peuvent y trouver les sujets de belles études et de vives jouissances; tous conserveront le meilleur souvenir, en tout cas, de tout ce qu'ils y auront vu.

Ed. Lorin,
Membre du Club Alpin Français
(section des Vosges).

Digitized by Google

ÉTRANGER

XXVI

LE MASSIF DU BERNINA

(SUISSE, HAUTE-ENGADINE)

Je m'étais donné l'année dernière un avant-goût des courses de montagne, en faisant dans les Alpes les ascensions du Mont-Blanc et du col du Géant; j'en avais réussi aussi quelques-unes dans les Pyrénées, et, en particulier, celle du Balaïtous, bien connu des lecteurs de l'Annuaire. On comprendra avec quelle impatience je souhaitais, cet été, de quitter Paris et d'entreprendre enfin une expédition sérieuse. Je ne pus me mettre en route que le 3 juillet, et je me dirigeai vers le Dauphiné avec l'intention d'escalader la Meije; je me figurais naïvement que je n'avais qu'à me montrer pour abaisser la montagne sous mes pieds. Hélas! je me montrai en effet; mais je n'abaissai rien sous mes pieds, et il ne me resta d'autre consolation que de pouvoir attribuer mon insuccès au vent et à la neige, ce dont je ne me fis pas faute. De désespoir je m'en allai jusqu'au fond de la Suisse, dans l'Engadine, chercher le beau temps que je n'y trouvai pas. En revanche, je rencontrai à Pontresina, à l'excellent hôtel Krone, une société fort agréable, qui adoucit quelque peu les regards farouches que je ne cessais de jeter vers le ciel éternellement gris. J'usai, au reste, de mes loisirs forcés pour élaborer divers plans de campagne, qui ne comprenaient rien moins

Digitized by Google

que l'exploration complète du massif de Bernina. Si le mauvais temps ne m'a pas permis d'exécuter tous mes projets, j'espère que le récit de mes principales courses dans un pays aussi peu connu des Français pourra offrir quelque intérêt.

On sait que l'Engadine (*ani Gadina,* vallée supérieure de l'Inn) est une longue et étroite vallée qui occupe la frontière orientale des Grisons, le long du Tyrol autrichien. Elle s'appuie au Sud sur les vallées italiennes de la Valteline et de Bregaglia, auxquelles elle se relie par les cols du Bernina et de la Maloja. La Haute-Engadine a une altitude moyenne de 1,800 mèt. au-dessus du niveau de la mer, depuis la Maloja jusqu'à Samaden. De Samaden se détache au Sud-Est, dans la direction du col du Bernina, la vallée secondaire de Pontresina, qui se tient à la même élévation. C'est dans le triangle formé par ces deux vallées, et débordant sur le Nord de la Valteline, qu'est situé le massif du Bernina, un des plus élevés et le plus grandiose peut-être de toute la chaîne des Alpes.

Le climat de la Haute-Engadine est très-froid, même en été; mais l'air y est étonnamment pur, sec et tonique, et ses effets sur certaines constitutions sont vraiment incroyables. Outre les villages de Sils, de Silvaplana, de Campfer, de Celerina et de Samaden, les deux principales stations sont Saint-Moritz, célèbre par ses eaux minérales ferrugineuses, et Pontresina, célèbre par sa position incomparable et sa proximité des puissants sommets du Bernina. Depuis quelques années, la haute société italienne, anglaise et allemande, a adopté la Haute-Engadine comme un de ses lieux de réunion favoris. On ne peut y arriver que par des cols longs et élevés (ceux de Bernina et de la Maloja, du côté de l'Italie; du Julier et de l'Albula du côté de la Suisse). La difficulté même de son accès l'a préservée jusqu'ici d'une certaine vulgarité dont ne sont pas exemptes quelques-unes des plus belles parties de la Suisse. J'ai le regret d'ajouter que le touriste français y est à peu près inconnu.

I. — LE PIZ LANGUARD (3,266 mèt.)[1].

Dès les premiers jours de mon arrivée à Pontresina, le 13 juillet, je profitai d'une éclaircie pour monter au magnifique belvédère

[1] Tarif: guide pour le piz Languard, 7 fr.; en revenant par la Pischa, 10 fr.

N. B. Il y a à Pontresina une compagnie de guides, actuellement pré-

Digitized by Google

du piz Languard qui s'élève au Nord du village. Je me proposais surtout d'examiner de là le piz Roseg, que l'on m'avait représenté comme très-difficile et très-rarement escaladé. Je pus constater, en effet, que ses deux sommets étaient reliés par une arête de glace mince et tranchante, qui dominait perpendiculairement à une hauteur énorme le glacier de Tschierva. J'avoue même que je ne regardai pas bien longtemps cette arête peu encourageante, de peur d'ébranler ma résolution. Je portai mes yeux de préférence sur le vaste panorama qui s'étendait autour de moi : je ne crois pas qu'il y en ait de plus complet dans toute la Suisse. Les touristes qui ont une vue longue, et je ne suis pas du nombre, prétendent voir le Mont-Blanc; ce qui est certain, c'est que l'on distingue parfaitement les massifs du Mont-Rose, de l'Oberland, du Tœdi, du Bernina, de l'Orteler et de la Weisskogel (dans le Tyrol). A vrai dire, je goûte médiocrement ces grands panoramas : ils ne donnent aucune idée exacte sur la topographie d'un pays de montagnes, et sont beaucoup moins beaux et moins saisissants que des vues plus limitées sur un seul massif ou sur une face d'un massif. Or, le massif entier du Bernina est certainement beaucoup plus beau, vu de la Diavolezza, de l'Isla-Persa, ou du piz Corvatsch, que du piz Languard.

II. — LE PIZ ROSEG (3,943 mèt.)[1].

En descendant du piz Languard, j'engageai Hans Grass pour le piz Roseg : il s'adjoignit comme porteur Nicolas Naeff, et, le temps paraissant devoir se soutenir, nous partîmes aussitôt. Nous remontâmes le Val Roseg pour aller coucher à deux heures de Pontresina, et à une demi-heure du glacier, dans les chalets de

sidée par Hans Grass. Ce Hans Grass, et surtout le célèbre Peter Jenni, sont les seuls guides de premier ordre du pays : il serait peu prudent d'entreprendre une course difficile sans avoir l'un d'eux comme guide-chef. Christian Grass père est aussi un bon guide; Christian Grass fils est intelligent et agréable : c'est le seul guide de Pontresina qui parle français, et Abr. Ambühl est très-bon pour les courses moyennes. Walter et Flüri n'exercent plus depuis longtemps.

[1] Tarif : guide, 100 fr.; porteur, 60 fr. Les prix avaient été abaissés, mais pour cette année seulement, à 90 fr. et 50 fr. Le tarif de 50 fr. indiqué dans tous les Guides pour l'ascension du piz Roseg, ne s'applique qu'à la Schneekuppe, premier sommet du Roseg, et dont l'ascension s'est faite quelquefois. Bien peu de touristes encore sont allés jusqu'à l'autre sommet.

Digitized by Google

Misauna[1]. J'ai pris, depuis, la bonne habitude de dormir dans les foins; mais cette nuit-là je ne pus fermer l'œil. Nous nous levâmes, il est vrai, à minuit, et, une demi-heure plus tard, nous nous mettions en route. Laissant à gauche le glacier de Tschierva, nous suivîmes celui de Roseg, en contournant les rochers d'Agagliouls, et en nous élevant dans la direction du col de la Sella qui s'ouvre entre le Monte-Caspoggio (et non les pics de la Sella) et le piz Roseg, et qui relie les glaciers de Roseg et de Scercen. C'est en effet de ce côté qu'il faut attaquer le piz Roseg; par la face qui regarde le glacier de Tschierva, il est absolument inaccessible. Cette première partie de la course me fut peu agréable. Comme je suis excessivement myope, et que nous n'avions pas de lanterne, je trébuchais et je glissais à chaque pas; une fois même, ayant manqué une arête entre deux crevasses, je me trouvai soudainement aplati dessus, un bras et une jambe pendant de chaque côté, et n'offrant nullement le spectacle d'un gentleman qui se promène sur la glace pour son agrément particulier. A quatre heures du matin, nous arrivions à quelque distance du col de la Sella, au pied des escarpements de la Schneekuppe, nom que l'on donne dans le pays au sommet le plus bas du Roseg (3,927 mèt.). Nous fîmes là une station d'une demi-heure qui fut occupée par un solide déjeuner. Puis nous nous attachâmes à la corde, et la véritable ascension commença.

Les rochers étaient trop couverts de neige fraîche pour qu'il fût possible d'y monter; force nous fut donc de prendre les couloirs qui se trouvent à leur gauche. Nous y perdîmes beaucoup de temps. La, neige très-mauvaise, n'offrait aucune résistance; il fallait tailler les pas jusqu'à la glace et dans la glace. Nous montâmes ainsi trois couloirs. Le dernier, sillonné de larges crevasses et de rochers couverts de glace, était fort pénible. Aussi nous fallut-il quatre heures et demie pour atteindre la Schneekuppe, alors que, dans de bonnes conditions, le trajet peut se faire en la moitié de ce temps. On admirera avec raison le courage et l'énergie du guide, qui taille des pas pendant tant d'heures sans se reposer. Mais qui songera au malheureux touriste qui se morfond et qui se gèle derrière lui, suspendu sur un pied et dans l'impossibilité d'exécuter le

[1] Il y a bien une espèce d'auberge dans le Val Roseg; mais elle est moins rapprochée du glacier, et on y est assez écorché, ainsi que j'en avais été prévenu et que je l'ai reconnu depuis par ma propre expérience. Elle est tenue par un de nos concitoyens qui paraît avoir des raisons particulières de préférer le séjour de l'Engadine à celui de la France.

Digitized by Google

moindre mouvement violent, sous peine de faire dégringoler toute l'expédition? En arrivant à la Schneekuppe, mes pieds étaient tout à fait glacés, et le reste de mon individu ne valait guère mieux; d'autant qu'après le lever du soleil des brumes épaisses avaient envahi le ciel, et que le vent commençait à souffler en froides et violentes rafales.

Mais ce que nous venions de faire n'était rien auprès de ce qui nous restait à accomplir. Nous nous arrêtâmes une demi-heure à la Schneekuppe, attendant que l'épais brouillard voulût bien se dissiper. Comme il paraissait résolu à n'en rien faire, nous dûmes poursuivre notre route quand même. Soudain, un grand bruit s'élève comme de dessous nos pieds; la neige cède sous les pas de Hans Grass; nous nous rejetons vivement en arrière, et nous revenons sur nos traces, lorsqu'un rayon de soleil, perçant tout à coup les nuages, nous découvre un épouvantable abîme que nous surplombions. Le brouillard nous avait fait faire fausse route. Grâce à l'éclaircie, nous pouvons maintenant nous engager sur la véritable arête. Tranchante comme un rasoir, se courbant et se recourbant en lignes presque verticales, dominant à pic, et surplombant par endroits le glacier de Tschierva, à 1,500 mèt. au dessous, s'inclinant de 80° sur d'autres abîmes, elle semblait défier, par son effroyable aspect, toute tentative humaine. La neige était sans consistance : la glace, dure et glissante, était noire presque partout, et l'on sait que rien n'est plus redoutable que ce genre de glace, souvent même impossible à franchir. Presque partout, il fallait passer sur le dos de l'arête que Hans Grass brisait à coups de hache, pour faire place à nos pieds. Vers le milieu, un rocher aigu perçait la glace : nous dûmes le passer en rampant, et je n'exagère rien si je dis que chacun de mes yeux voyait alors à une profondeur vertigineuse un précipice différent. Le vent, qui soufflait avec violence, nous obligeait parfois à nous accroupir sur nos piolets profondément enfoncés. Les nuages roulaient et tourbillonnaient furieux autour de nous, tantôt nous dérobant toute espèce de vue, tantôt se déchirant avec une folle rapidité, et semblant ouvrir sous nos pas d'insondables abîmes. Ainsi nous cheminions, suspendus, sur ce frêle chemin, entre deux tombes béantes de chaque côté, battus par les rafales et la tempête, le visage fouetté par la neige, au milieu des danses fantastiques des brouillards.

Il était midi environ lorsque nous atteignîmes l'étroite croupe de glace qui s'appelle le piz Roseg (3,933 mèt.). Au moment même, une vaste éclaircie nous découvrit à nos pieds un spectacle su-

Digitized by Google

blime : forêt d'aiguilles de glace et de pierre, arêtes tranchantes et bizarrement ondulées, crevasses béantes et d'un bleu foncé, hautes et sombres parois de rochers minés par le soleil, couloirs ruisselants d'avalanches, toutes les horreurs de la montagne entassées autour de nous! Quant aux sommets voisins, les nuages empêchaient d'en bien distinguer aucun..... Bientôt une violente bourrasque nous assaillit et nous mit dans une position assez critique : il fallut attendre qu'elle se fût apaisée, avant de songer au retour.

A midi et demi enfin, avec un temps un peu plus clair, nous commençons la descente : elle ne fut pas moins effrayante et elle fut plus dangereuse que la montée. Nous prîmes d'excessives précautions. Aucun de nous ne faisait un pas sans que les autres ne fussent aussi solidement assurés que possible, à cheval sur l'arête, et leurs piolets profondément enfoncés. En regardant derrière moi Hans Grass, ainsi assis sur l'arête, avec son chapeau aux bords énormes, irrégulièrement rabattus, avec son visage quelque peu farouche, avec sa barbe demi-rousse et demi-blanche, hérissée de glaçons, je ne pouvais m'empêcher de voir en lui quelque génie familier de la montagne, qui condescendeait à protéger ma téméraire entreprise.

Un peu avant deux heures, nous arrivions enfin à la Schneekuppe. L'extrême contention nerveuse que j'avais apportée à ne pas glisser et à m'accrocher à mon bâton était telle que je restai quelques minutes avant de pouvoir desserrer les dents pour manger ou pour boire. Après une demi-heure de repos, nous descendîmes assez rapidement nos couloirs du matin, non sans ébaucher quelques dangereuses glissades, heureusement arrêtées à temps par l'habileté de Hans Grass. A quatre heures du soir nous étions revenus sur le glacier de Roseg, et nous reprîmes le chemin de la matinée. Mais sous l'influence du soleil qui avait commencé à briller vers deux heures de l'après-midi, les ponts de neige du haut du glacier de Roseg, que nous avions pu traverser même sans corde, s'étaient complétement ramollis. Soit à cause de la fatigue, soit à cause de ma haute taille, j'enfonçais sans cesse. De temps en temps, on apercevait au milieu de la neige un bâton, ou une tête, ou un bras s'agitant avec désespoir. C'était moi; une fois même, on ne vit plus rien du tout, c'était toujours moi. Grâce à la corde, ces accidents n'eurent d'autre suite que d'égayer considérablement les guides à mon sujet

Après une courte halte à l'Alpe Misauna, nous faisions enfin, vers huit heures du soir, notre entrée triomphale à Pontresina. Triom-

Digitized by Google

phale n'est pas tout à fait le mot, car les effets combinés du vent, de la neige et du soleil nous avaient si bien défigurés qu'il fallait une certaine dose de bonne volonté pour retrouver sur nos visages quelques vestiges de l'espèce humaine. Comme je négligeai de m'enduire le visage de glycérine, je gardai fort longtemps ces marques glorieuses sans doute, mais qui ne m'embellissaient guère et me causaient d'insupportables démangeaisons. On peut, en effet, diminuer la violence et la durée de ces brûlures, en se frottant de glycérine, après ou, mieux encore, avant ses courses. Le voile, bleu ou vert, est très-joli à voir dans les parcs du Luchon ou sous les frais ombrages d'Interlaken, mais il n'a jamais servi à rien. Un morceau de forte étoffe blanche derrière la tête est utile pour protéger la nuque. Mais le seul moyen de conserver une jolie peau, c'est de se couvrir d'un masque en toile à mouchoir blanche. Le gros bonnet de laine dont on se sert à Chamonix sous le nom de passe-montagne est trop chaud et garantit très-mal. Je dois reconnaître que le genre de masque que je propose n'ajoute rien à la beauté naturelle de celui ou de celle qui le porte; mais je suis convaincu que si nos Françaises se mettent aussi à courir les montagnes, elles sauront bien en faire quelque chose de charmant.

Pour en revenir au piz Roseg, l'ascension en fut faite encore, cinq semaines plus tard, par mes honorables amis MM. Gardiner, Barloff, Still et Ramsay de l'Alpine-Club, avec les guides Jacob Anderegg, Knubel, Taugwalder le jeune et Gabriel Spechtenhauser. Le temps était beau, la montagne fut trouvée dans d'excellentes conditions. Je crois en effet que le mois d'août est le seul où cette course puisse être relativement facile; la neige est mieux tassée et devenue plus solide.

III. — LE PIZ MISAUNA (3,261 mèt. [1])

Le 23 juillet, le ciel me tenant toujours rigueur, je me résolus à faire tout seul une petite excursion dans le val Roseg. J'étais curieux de visiter le glacier de Misauna, qui se trouve très-haut au-dessus des chalets du même nom, et qui descend au Nord du piz Tschierva: de l'autre côté se dresse une petite pointe sans nom, haute de 3,261 mèt. d'après la carte Dufour; je l'ai baptisée piz Misauna, et je crois qu'il y a toutes espèces de raisons de lui conserver ce nom.

[1] Cette course n'est pas tarifée : personne ne l'avait faite avant moi.

Digitized by Google

Je quittai Pontresina à huit heures, et à dix heures je commençais à grimper au-dessus des chalets. En une heure et demie j'arrivai au pied du glacier. Mais, comme il tombait à pic de ce côté, je dus rester dans les rochers, et ce ne fut que beaucoup plus haut, après avoir escaladé des cheminées assez difficiles, que je pus enfin prendre possession du glacier. Je n'y restai pas longtemps; les crevasses devenaient d'instant en instant plus nombreuses et plus larges. Ayant voulu monter une assez longue pente de glace, sans tailler des pas suffisants, je glissai au beau milieu; mais j'eus le bonheur de tomber sur le côté, ce qui me permit de m'arrêter à temps pour ne pas rouler dans une belle crevasse bleue qui semblait toute disposée à me recevoir avec armes et bagages. Bientôt, d'ailleurs, la route me fut tout à fait coupée, et je regagnai les rochers, non sans peine, car il me fallut sauter une large Bergschrund. J'ai rarement exécuté de grimpade plus difficile que celle que je dus entreprendre alors. Je n'étais plus très-loin d'une crête qui me paraissait assez aisée, quand, croyant saisir une anfractuosité de rocher, je mis la main sur un caillou qui céda. Comme je venais de sauter, et que mes pieds ne reposaient sur rien, je me trouvai, un instant, suspendu avec une seule main très-mal assurée, sentant au-dessous de moi un précipice suffisant pour m'ôter, à jamais, le goût des rochers. Je fis un effort, que je serais certainement incapable de renouveler toute autre part; j'entrai ma main dans les petites pointes de la pierre, qui la déchirèrent un peu, mais la retinrent. Dès lors j'étais sauvé, et, avec un peu de gymnastique, je m'asseyais bientôt sur mon ennemi: assez ému, je l'avouerai, car il me fallut quelques accolades bien senties à ma gourde pour me rendre mon assurance. Je dominais très-bien de cet endroit, du reste, le glacier de Misauna. Il a la forme d'un hémicycle bordé de hautes murailles noires et surmonté par la pointe aiguë du Tschierva. On aperçoit de nombreuses traces d'avalanches tombées de ce pic; j'en vis même une s'abattre avec grand fracas, courant follement à travers le glacier, et moutonnant sur son passage sa surface si lisse. A part cela, les nuages ne me laissaient presque rien voir.

Bientôt après, je me trouvai sur un champ de neige, d'où émergeaient diverses pointes; j'escaladai les plus hautes, mais je serais fort embarrassé de dire laquelle est le piz Misauna: pour plus de sûreté, je les ai toutes baptisées successivement de ce nom. Je voulais descendre dans le Val Morterasch; mais le brouillard me parut trop épais pour oser m'engager d'un côté que je connaissais alors assez mal. Revenir par les vilains rochers me séduisait

Digitized by Google

peu; je coupai droit dans la direction de Pontresina. Mais le champ de neige qu'il me fallait traverser était sillonné de nombreuses crevasses, je ne pouvais plus marcher qu'en sondant soigneusement la neige devant moi avec mon bâton. Puis je dus tailler un escalier dans un mur de glace qui me conduisit enfin à des rochers assez faciles. De là, je regagnai sans encombre la route du Val Roseg, à trois quarts d'heure de Pontresina où je rentrai après un peu moins de douze heures d'absence. Cette course est très-intéressante pour les vrais grimpeurs de rochers : ils y trouveront de quoi s'occuper. Pourtant je ne les engagerai pas à y aller sans compagnons : c'est une imprudence que je ne recommencerai pas.

IV. — LE PIZ MORTERASCH (3,754 mèt.)[1] PAR BOVAL.

Le 29 juillet, le temps paraissant se fixer au beau, je mandai Hans Grass : contre mon avis, il ne trouva pas le temps assez sûr pour attaquer le piz Bernina, et il ne voulut me mener qu'au piz Morterasch, où j'allai seul avec lui le lendemain 30 juillet. Partis à quatre heures du matin de Pontresina, nous prîmes la direction du Val Roseg, car je voulais faire l'ascension de ce côté et descendre de l'autre dans la direction de Boval. A 6 heures, nous quittions, après quelques minutes de halte, les chalets de Misauna. De là, contournant sur notre gauche les rochers du Tschierva, et nous élevant sur son versant Sud, nous atteignîmes en moins de trois heures et sans difficultés un petit glacier qui sépare le Tschierva du Morterasch. Après quelques minutes d'arrêt, nous remontâmes ce glacier jusqu'à l'arête septentrionale du Morterasch, et à 10 heures et demie nous arrivions au sommet. Malheureusement, le temps s'était couvert, et nous ne voyions bien que le Bernina, tout près de nous : les gigantesques assises de pierre et de glace qui, se dressant abruptement du sein d'immenses précipices, supportent de ce côté la masse imposante du Bernina, nous offraient un spectacle grandiose. Je crois que si l'on cherchait un chemin pour aller du Val Morterasch dans le Val Roseg à travers la dépression comprise entre le Bernina et le Morterasch, et que j'ose à peine appeler un col, on trouverait réunis, dans une seule course, tous les moyens possibles de se casser le cou.

A midi seulement nous quittions le sommet, et, en quelques minutes, nous étions au bas de l'arête. Là, abandonnant notre route du matin, nous tournâmes à droite pour descendre par Boval dans le Val Morterasch. Cette route est aussi difficile que l'autre

[1] Tarif : guide, 30 fr., porteur, 20 fr.

Digitized by Google

est facile. A nos pieds, nous voyions une paroi presque verticale de rochers couverts de neige, c'est dans ces rochers que nous nous engageâmes; l'énorme masse de neige fraîche les rendait presque impraticables, et il fallait toute l'habileté de Hans Grass pour éviter une glissade fatale. Ensuite nous dûmes traverser trois couloirs non moins verticaux, qui venaient d'être balayés par des avalanches, et qui le furent encore peu après notre passage. Nous nous étions attachés à 20 mèt. l'un de l'autre. Tandis que Hans Grass taillait les marches, les yeux fixés sur les rochers qui nous surplombaient, et d'où l'avalanche menaçait, je restais collé à un rocher, pour le retenir en cas d'accident. Puis, à mon tour, je traversais, lorsqu'il s'était non moins solidement assuré. J'ai rarement été plus effrayé, car je sentais, littéralement, l'avalanche sur ma tête. Ce mauvais pas dure peu, une demi-heure tout au plus, mais il est fort dangereux, et il a déjà été le théâtre de deux accidents. Une première fois, le professeur Tyndall, M. Hutchinson et un autre touriste, avec les guides Jenni et Walther, furent enlevés par une avalanche. Jenni se jeta, selon lui, et tomba, selon Walther, dans une crevasse où il se meurtrit cruellement. Mais il donna ainsi à l'expédition le temps de s'arrêter au moment où elle allait être engloutie dans une vaste Bergschrund : Jenni est resté longtemps fort malade des suites de cette chute. Le second accident est arrivé à Hans Grass; il a été dû à l'imprudence ou à la maladresse des voyageurs et des autres guides, qui glissèrent et détachèrent, en tombant, une avalanche; je crois qu'on en fut quitte cette fois pour de légères blessures. On m'a bien parlé encore d'un troisième accident, et d'un touriste qui se serait tué; mais je n'ai jamais pu vérifier le fait. Aussi les guides de Pontresina répugnent-ils beaucoup à suivre cette route, et je suppose que, s'ils y répugnaient tout à fait, personne ne s'en porterait plus mal. A partir de là, glissant, roulant, sautant, courant, nous arrivâmes à la hutte de Boval, puis à la restauration du Morterasch, et enfin à Pontresina. Vers quatre heures du soir, nous étions rendus à l'hôtel de la Couronne, surprenant agréablement mes amis par ce rapide retour.

V. — LE PIZ BERNINA (4,052 mèt.)[1].

Le 7 août, le temps s'étant mis décidément au beau, je disposai tout pour l'ascension du piz Bernina. Deux Anglais, MM. Jen-

[1] Tarif: guide, 80 fr., porteur, 50 fr.

Digitized by Google

dron et Tendron offrirent de m'accompagner : comme ils avaient déjà fait des courses difficiles et dangereuses, je consentis à me les adjoindre, et je n'eus pas à m'en repentir, car toute l'expédition se conduisit bravement, et il n'y eut point un seul faux pas dans les endroits périlleux. Hans Grass fut naturellement notre guide-chef; Christian Grass fils, second guide, et Nicolas Naeff, porteur. Le 8 avril, nous allâmes coucher à la hutte de Boval, à trois heures de Pontresina. Nous y avions fait porter du bois dans la journée, de sorte que nous nous trouvâmes bientôt réunis tous autour d'un grand feu bien réjouissant. Hans Grass, cuisinier chef, nous fit une soupe qui fut unanimement déclarée exquise : l'air si pur de Boval en était, sans nul doute, le meilleur assaisonnement. Puis mes deux compagnons se plongèrent dans les douceurs de leurs pipes; et moi, je profitai de l'attention qu'ils apportaient à cet intéressant exercice pour me glisser vers les provisions dans lesquelles je fis une large brèche. Vers neuf heures, on s'aperçut de mon manége, et les vivres me furent retirés d'autorité. De désespoir, j'allai me jeter sur le foin, où je fus bientôt suivi par tout le monde. Nous dormîmes peu cette nuit; les ronflements des guides, curieux à étudier pendant quelques instants, finirent par nous paraître souverainement insupportables.

Le soir, contre l'avis général, j'avais si vivement insisté pour que le départ fût fixé à une heure du matin au plus tard, que mes compagnons finirent par me donner raison. Nous partîmes donc à l'heure dite; nous nous proposions d'atteindre directement l'arête centrale du Bernina par les séracs du haut du glacier de Morterasch, et le Fussfelsen (rocher du pied du Bernina), au lieu d'aller le prendre à revers par le versant Sud, en longeant la crête de Bellavista, et en passant devant la Cresta-Agiuzza, comme on le fait d'habitude. Nous étions pourvus cette fois d'une lanterne. A trois heures du matin, nous étions tout à fait au fond du glacier inférieur de Morterasch, et, après nous être attachés à la corde, nous commencions, à coups de hache, l'escalade des hautes parois du glacier. Celles-ci nous menèrent promptement à une forêt de séracs branlants et chargés d'une épaisse couche de neige fraîche. Nous nous heurtâmes alors à de grandes difficultés : errants sur des ponts fragiles et des arêtes chancelantes, enfonçant et glissant à chaque pas dans la neige, nous craignîmes plus d'une fois d'être obligés de retourner en arrière, sans avoir même la consolation de pouvoir manifester notre mauvaise humeur; car, de crainte d'avalanche, les guides nous avaient interdit absolument de faire le moindre mouvement violent et surtout de parler. Hans Grass finit

Digitized by Google

par nous tirer d'embarras, et ce fut avec un bien grand soulagement que nous nous trouvâmes en dehors de cet inextricable chaos. Il était cinq heures et demie : nous débouclions nos sacs, quand, soudain, un grand fracas éclate derrière nous. Nous nous retournons effrayés : le plus grand des séracs, celui que nous avions eu le plus de peine à passer, oscillait lourdement sur sa base; il s'écroule tout à coup, entraînant sous sa masse tous les blocs qui se trouvaient au-dessous de lui; ses voisins s'empressent de suivre un si bel exemple, et nous voyons une large et redoutable avalanche de glace rouler et se perdre sur le chemin que nous venions de parcourir. On me félicita, et je me félicitai personnellement beaucoup, de l'heureuse idée que j'avais eue de partir le matin de si bonne heure.

Une demi-heure plus tard, notre émotion calmée par un copieux repas et quelques libations d'un vin généreux, nous reprenons notre marche. Après avoir traversé facilement le Fussfelsen dans sa partie supérieure, et escaladé de longs champs de neige, nous atteignons enfin vers sept heures et demie la fameuse arête. La première partie en est très-difficile, surtout quand il y a beaucoup de neige. Nous eûmes notamment à franchir un rocher haut de trois mètres, et tout tapissé de neige, d'où il fallait se laisser glisser assez adroitement pour retomber sur une étroite croupe de neige qui se trouvait au-dessous entre deux abîmes; et ce qui doublait le danger, c'était l'impossibilité de prendre, soit en avant, soit en arrière, une position assez sûre pour aider beaucoup ses compagnons. La seconde partie de l'arête, la seule que l'on ait à suivre quand on arrive par la gauche de Bellavista, présente, sauf à la fin, beaucoup moins de difficultés.

La route suivie habituellement est donc la meilleure. Peut-être serait-il encore préférable de prendre celle qui a été parcourue par M. Tuckett, en partant des chalets de Fellaria, et en venant, par le col de Cresta Agiuzza, rejoindre la route de Bellavista : M. Weilenmann, du Club Alpin Suisse, qui connaît à fond toute cette chaîne, recommande beaucoup ce dernier itinéraire. Quant à moi, je ne recommande à aucun titre la route que nous avons prise Les séracs du commencement sont presque toujours impraticables, et d'ailleurs toutes les autres tentatives que l'on a faites pour y passer, cette année, sont restées infructueuses.

Revenons à notre expédition. Comme nous mettions le pied sur la première arête, un violent coup de vent nous assaillit et nous obligea de nous jeter à plat ventre. Le ciel se couvrait rapi-

Digitized by Google

dement de gros nuages noirs. Mais, par un phénomène assez curieux, ces nuages étaient tellement élevés qu'ils ne nous dérobaient pas un atome de la vue. Cependant le second guide et le porteur paraissaient disposés à rétrograder, mais Hans Grass fut d'avis d'aller quand même en avant. Quant à nous, nous avions pour le moment très-peu de respiration et encore moins d'opinion sur la question en litige. Le vent s'étant un peu calmé, nous nous déclarâmes de l'avis de Hans Grass. L'énorme quantité de neige fraîche favorisait peu notre ascension; la violence du vent rendait notre équilibre sur l'arête fort précaire. Enfin nous nous croyons au sommet! Mais Hans Grass nous montre une longue et mince crête de neige, aboutissant à un petit cône blanc. Ce petit cône, c'était le piz Bernina (4,052 mèt.). J'avoue que ce fut avec une satisfaction très-mélangée que je vis l'expédition s'engager tout entière sur ce frêle appui, au risque imminent de détacher une avalanche, dont nous aurions été, sans doute, le plus bel ornement. Il fallait marcher soigneusement dans les pas tracés par le guide, la tête haute, le corps droit, le bâton servant de balancier, car l'inclinaison de l'arête n'était pas assez grande pour qu'il pût être bien utile à autre chose. Enfin, après dix minutes de cet exercice, nous posâmes un pied vainqueur sur le petit cône! Puis nous nous hâtâmes de regagner l'autre sommet: il n'était que neuf heures et demie.

La vue est d'une étendue inimaginable, on aperçoit jusqu'aux montagnes de Salzbourg, le Gross-Glockner et le Gross-Venideger: de l'autre côté, jusqu'au Mont-Rose et au Finsteraarhorn. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est la vue saisissante que m'offrit le Monte della Disgrazia, se dressant solitaire, à quelques lieues seulement, du sein de ses gigantesques et éclatants glaciers, avec ses pointes aiguës, ses sommets audacieux, ses arêtes dentelées : est-ce sa solitude, est-ce l'harmonie si rigoureuse de ses formes? jamais aucune montagne ne m'a paru si pleinement belle et grandiose!

La descente commença à onze heures; elle fut relativement facile. Notre route du matin était coupée par la chute des séracs; il nous fallut revenir par les interminables champs de neige de Bellavista; nous y enfoncions à chaque pas jusqu'aux genoux; de plus, on descend beaucoup jusqu'au col de Cresta-Agiuzza, et ensuite il faut remonter considérablement pour franchir une immense crevasse qui s'ouvre sur les flancs de Bellavista. Cette route est d'ailleurs fort belle et découvre, sur la chaîne du Bernina, des points de vue très-variés; de certains endroits, en particulier, la

Digitized by Google

Cresta-Agiuzza rappelle d'une façon frappante les formes du Matterhorn. En descendant de Bellavista dans la direction de l'Isla-Persa, nous eûmes la surprise d'une petite arête de rochers, assez analogue, dit-on, à l'arête terminale du Mont-Rose : on l'appelle Festung (forteresse) dans le pays; mais, quoique bordée de profonds précipices, elle n'est pas assez difficile pour justifier le surnom assez prétentieux qui lui a été donné d'« *acropole de la liberté des chamois* ». Il ne faut pas cependant y négliger certaines précautions; car les rochers en sont souvent couverts de glace, et les glissades faciles. Une fois sortis de ce mauvais pas, nous nous trouvâmes sur une large arête de neige, et séparés du glacier de Pers par une longue et roide pente de neige. Soudain je vois Hans Grass se détacher, s'asseoir, et, quelques secondes après, il était en bas, se trémoussant au milieu d'une énorme masse de neige. Aussitôt je me détache, je me lance, comme lui, je file avec une rapidité foudroyante, et j'arrive avec de la neige jusqu'au cou. Après avoir péniblement opéré mon sauvetage, je fais signe à mes compagnons de nous suivre. Mais ils négligent la précaution de se détacher, s'élancent, dégringolent les uns sur les autres et arrivent en bas dans un enchevêtrement tout à fait pittoresque. A cinq heures nous étions sur l'Isla-Persa : nous descendîmes au galop le glacier de Morterasch, et, vers huit heures du soir, nous rentrions à Pontresina d'un pas fier et délibéré. Hélas! le lendemain nous ne l'avions plus du tout, du tout; le piétinement dans la neige, durant plusieurs heures, nous avait horriblement fatigué les genoux et nous condamnait au repos.

VI. — LE PIZ CORVATSCH (3,564 mèt.)[1].

Un orage éclata le soir même de notre ascension du Bernina, et gâta le temps pour le reste de la semaine. Le dimanche 15 août, le temps se remit au beau, et le lendemain je montai au piz Corvatsch, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la chaîne du Bernina, et sur le Monte della Disgrazia que je me proposais surtout d'examiner. Cette course est très-facile : on suit le Val Roseg jusqu'à l'auberge, à une heure et demie de Pontresina; de là on monte vers la droite, et en deux heures on atteint un glacier qui, en deux autres heures, conduit au sommet : on peut même faire la course plus rapidement, si l'on est bon marcheur. Parti à quatre heures et demie de Pontresina, j'arrivai à huit heures et demie

[1] Tarif : guide, 12 fr. par Pontresina; 14 fr. par Sils-Maria; 16 fr. par le Fexthal.

Digitized by Google

au sommet. Il est prudent de s'attacher à la corde, dans la dernière partie de l'ascension, car, étant parti longtemps avant mon porteur, et montant seul, je faillis deux ou trois fois tomber dans des crevasses. J'avais bien un compagnon, mais je ne pouvais guère m'attacher à lui. C'était un fort aimable chien, celui de la restauration de Morterasch, qui bien souvent m'accompagnait dans mes promenades sur les glaciers. Plus léger, et peut-être plus adroit que moi, il n'enfonça pas une seule fois, et j'eus la honte de le voir prendre possession du sommet un bon quart d'heure avant moi. Après avoir bien étudié le Monte della Disgrazia? comme mon porteur et mes provisions n'arrivaient pas, je me couchai sur la neige, toujours accompagné de mon chien. Le dirai-je? je m'endormis, et, quand le porteur me réveilla, j'étais affligé d'un coup de soleil qui renouvela toutes mes douleurs du Roseg.

A onze heures, je redescendis sans difficulté vers Sils-Maria : le chien, qui désirait sans doute ne pas s'aventurer trop loin, m'abandonna pour reprendre avec d'autres touristes la route de Pontresina. Près de Sils-Maria, on traverse une belle forêt de pins. Je ne connais rien de plus agréable que d'errer parmi de telles forêts, si ce n'est de s'y faire un lit d'herbes et de branches, et de s'y étendre voluptueusement en regardant le beau ciel bleu à travers les arbres, et en s'enivrant de leurs parfums balsamiques, surtout lorsque le ciel est aussi pur, la lumière aussi éclatante que ce jour-là. Après une longue halte, je regagnai Saint-Moritz par la rive droite de l'Inn, à travers de nouvelles forêts et des sentiers fort bien ménagés. A Saint-Moritz, où j'arrivai à trois heures, je produisis une certaine sensation. Ayant déchiré mon pantalon contre un rocher, j'avais dissimulé mon désastre sous de nombreux mouchoirs. En outre mon teint de homard cuit faisait pressentir des malheurs que je n'avais pas éprouvés.

VII. — MONTE DELLA DISGRAZIA (3,680 mèt.)[1] (VALTELINE). COLS DE CAPUTSCHIN (3,200 mèt.) D'ENTOVA (3,200 mèt.)[2], DE BRUCIATO (2,960 mèt.) ET MONTE-SISSONE (3,300 mèt.).

Enfin le 17 août, après bien des difficultés, je pus me mettre en

[1] Tarif : guide, 170 fr., porteur, 90 ou 100 fr. Les prix s'appliquent à la course faite, aller et retour, par le Suretta Pass et Chiarreggio. Si on la fait, comme moi, en passant par le col du Caputschin, il faut payer en outre, d'après le tarif, le prix de ce col, qui est de 50 fr. pour le guide et de 40 fr. pour le porteur.

[2] Les altitudes de ces cols ne sont pas données par la carte Dufour : mes chiffres sont tout à fait approximatifs.

Digitized by Google

route pour le Monte della Disgrazia. Je n'avais pu obtenir de conditions raisonnables de Hans Grass; le tarif à la main, il exigeait des sommes vraiment exagérées. J'eus alors le bonheur de mettre la main sur Peter Jenni qui se montra plus traitable. Son domestique, Wieland, chasseur de chamois, nous accompagna comme porteur. Je me proposais de faire l'ascension par la Chiesa, et de redescendre dans la direction des bains de Masino, mais sans pousser jusque-là, et en regagnant la Maloja par le Monte-Sissone: la carte n'indiquait pas de col de ce côté, et je dus, en effet, passer par le sommet même du Monte-Sissone.

Le 17 avril, à 2 heures du matin, nous quitions Pontresina, et, remontant rapidement la vallée et le glacier de Roseg, nous marchâmes droit devant nous jusqu'au pied du piz Caputschin. Après une demi-heure d'arrêt, vers six heures et demie du matin, nous nous élevâmes sur ses flancs, jusqu'au col du même nom, à une heure du sommet. A partir de là, nous inclinâmes à gauche, en arrière du piz Gluschaint, et nous descendîmes par une paroi de rochers perpendiculaire et fort difficile, qui nous demanda près d'une heure. A onze heures du matin, nous mettions le pied sur le glacier de Fex; il nous fallut alors tourner encore à gauche, et traverser, entre le Monte Sasso d'Entova et le piz Tremoggia, un col qui nous conduisit sur l'extrémité méridionale du glacier de Scerscen. Ce col, appelé quelquefois col de Scerscen, doit être plutôt désigné sous le nom de col d'Entova: car les cols prennent généralement le nom du pic près duquel ils passent. Nous quittâmes presque aussitôt, à droite, le glacier de Scerscen, et par les escarpements du Monte-Negro, nous entrâmes dans le Val Malenco vers deux heures et demie. Après nous être un peu rafraîchis dans des châlets, nous commençâmes une longue et fastidieuse descente à travers des pâturages, et, à six heures seulement, nous arrivions à la Chiesa: nous y trouvâmes une auberge à peu près propre, et à des prix fort modérés.

Le lendemain, 18 août, nous prîmes de bonne heure le chemin du col de Bruciato, par où nous voulions passer dans le Val Sasso-Bisola. Nous emportions avec nous trois jours de vivres, ayant l'agréable perspective de passer au moins deux nuits dans des chalets. La montée du col nous offrit un spectacle triste et désolé, malgré la beauté du jour. Ce n'était que pics en ruines, rochers desséchés, éboulis de pierres entassées au hasard, une aridité brûlante, à peine coupée çà et là de quelques traces de neige! De l'autre côté du col, ce fut tout autre chose, et la vue était aussi belle que saisissante. Je ne sais rien qui remue l'âme aussi vive-

Digitized by Google

ment que le spectacle de ces hautes vallées de la Valteline, encaissées à une profondeur énorme, entre de hautes murailles de montagnes aux formes infiniment variées, avec un léger filet d'argent qui serpente au fond, après avoir formé une série de longues et brillantes cascades. Lorsque le soleil y fait descendre ses rayons, l'intensité de la lumière y est telle, que tout pâlit, blanchit, et se confond dans une sorte de vapeur à la fois indécise et éclatante. Aussi ne fis-je pas grande attention aux difficultés de la descente que je ne crois pas d'ailleurs bien terribles. Nous atteignîmes vers le soir les chalets de Piedra Rossa, où nous trouvâmes un gîte à peu près supportable. Nous avions mis près de douze heures à faire cette course, qui peut se faire beaucoup plus rapidement, car nous étions alourdis par la quantité de provisions que nous avions avec nous.

Le 19 août, à trois heures du matin, nous quittions les chalets de Piedra Rossa. Par un long glacier qui n'est point nommé sur la carte, et que j'appellerai glacier de Sasso-Bisola, puis, par des pentes de neige faciles, nous atteignîmes l'arête méridionale du Monte della Disgrazia. La neige était aussi bonne que possible, et le temps toujours splendide : aussi pas de difficultés sérieuses. Près du sommet, nous rejoignîmes une expédition qui venait des bains de Masino et se proposait de descendre à la Chiesa : elle se composait de MM. Frederick Gardiner et Tom Cox de l'Alpine-Club, avec Peter Knubel, et Gabriel Spechtenhauser. Ces messieurs furent excessivement aimables pour moi, quand ils apprirent que j'étais Français. J'ai d'ailleurs rencontré chez tous les alpinistes anglais la plus grande sympathie pour les Français en général et pour les membres du Club Alpin en particulier : je tiens à les en remercier ici publiquement.

A neuf heures et demie, nous prenions ensemble possession du sommet ; c'était, je crois, la sixième ou septième fois qu'il subissait l'empreinte des pas de l'homme. La vue est magnifique et s'étend à peu près sur toute la chaîne des Alpes. Le Mont-Rose surtout resplendissait d'un éclat incomparable, et, de l'autre côté, l'Orteler déployait sa puissante croupe arrondie. Mais les hauts sommets du Bernina, en partie cachés par des pics inférieurs, se présentaient assez mal.

A midi, nous commençâmes à descendre dans la direction du Val de Mello. Quelques parties de l'arête me parurent alors assez dangereuses. Mais Jenni mena la descente si vite et si brillamment que je n'eus pas le temps de fixer complétement mes idées à ce sujet. J'avais constaté le matin même, sur le glacier de Sasso-

Digitized by Google

Bisola, d'après les indications de Jenni, un phénomène de recul très-caractérisé, près de 80 à 100 mèt. en trois ans. Dans le Val Mello, le phénomène est bien autrement curieux. Là, si j'en dois croire Jenni, ce serait un glacier tout entier qui aurait disparu dans l'espace de dix ans. Nous descendîmes, en effet, par un lit de glacier très-facile à reconnaître avec ses longues pentes de roches lisses et polies, sur lesquelles l'eau glissait avec une rapidité vertigineuse; et nous eûmes, pour notre part, assez de peine à n'en pas faire autant. Une fois sortis de ce mauvais pas, il nous fallut errer quelque temps avant de pouvoir découvrir, dans le haut du Val Mello proprement dit, l'alpe de Pioda, où nous comptions passer la nuit. On ne s'étonnera point que cette alpe se cachât si bien, quand on saura qu'elle se composait de deux creux de rochers tout à fait rudimentaires, et sous lesquels nous aurions très-probablement passé une nuit assez désagréable, si nous n'avions pas trop sommeil.

Le lendemain, à deux heures du matin, nous sommes en route, remontant le Val di Mello en appuyant à gauche, dans la direction du Monte-Sissone. Nulles difficultés jusqu'au sommet de la montagne, si ce n'est pour l'escalade de la pyramide terminale composée de rochers branlants et friables. Nous étions arrivés à neuf heures du matin, et y fîmes une longue halte. La vue sur le Monte della Disgrazia, à notre droite, était fort belle. En descendant sur le glacier de Forno, nous trouvâmes le passage barré par une immense crevasse: la chaleur du jour avait rendu tous les ponts impraticables. Alors, sur l'inspiration de Jenni, nous nous asseyons à 50 mèt. au-dessus du moins mauvais de ces ponts, avec nos distances à la corde. Puis nous nous laissons glisser, et, grâce à l'effrayante rapidité que nous imprime la pente, nous passons sans effondrer la neige. A partir de là, nous n'avons qu'à suivre tranquillement le glacier de Forno. Dans sa partie supérieure, on jouit d'un coup d'œil vraiment merveilleux sur la Cima di Largo, le Monte-Torrone, le Monte-Sissone, et la Cima di Rosso, qui se développent tout autour en amphithéâtre. La neige y est si belle et si pure, les formes sont si harmonieuses, que l'on dirait de gigantesques draperies négligemment déployées par une main divine. A une heure et demie, nous quittions ce beau glacier, et, après une courte halte à l'alpe de Pian-Caning, où nous mangeâmes notre dernier morceau de pain, nous atteignions à trois heures le col de la Maloja. Notre retour à Pontresina se fit par la grande route; nous y arrivâmes à la tombée de la nuit,

Digitized by Google

et j'y retrouvai, avec un plaisir, que les montagnards peuvent seuls connaître, une bonne table et un bon lit.

VIII. — LE TOUR DU BERNINA[1]. COLS DE LA SELLA (3,100 mèt.), DE FELLARIA (3,100 mèt.), DE VERONA (2,800 mèt.)[2].

Quand j'avais examiné du côté Sud la chaîne du Bernina, il m'avait semblé que l'ascension du piz Bernina lui-même n'était pas impossible en suivant son arête occidentale. J'étais séduit par la primeur de cette course qui n'avait jamais été tentée. Jenni hésitait beaucoup à m'accompagner dans une entreprise dont il ne croyait pas pouvoir affirmer le succès. Enfin il s'y décida, pour me montrer, disait-il, qu'il y a des choses plus difficiles que le piz Roseg et le piz Bernina, et que ces deux courses, par les routes ordinaires, ne sont, selon sa propre expression, que des « jeux d'enfants » (Kindspiel). Diverses raisons retardèrent notre départ jusqu'au 5 septembre.

A minuit et demi nous quittions Pontresina : six heures plus tard, nous atteignions le col de la Sella, en suivant le chemin déjà décrit, et, après un court repos, nous descendions sur le glacier de Scerscen. De ce côté, la chaîne du Bernina n'offre point ces formes arrondies et grandioses, cet éclat incomparable qui la rendent si belle du côté de Pontresina ; ce sont ici de gigantesques parois de rochers presque perpendiculaires, sillonnées de longues bandes de neige. Rongés et brûlés par le soleil, ces rochers ne cessent de se décomposer ; et, du côté du piz Bernina et du piz Roseg, dans l'enfoncement qui se trouve entre eux, et qu'on appelle la Rosegsattel, c'est pendant tout le jour une perpétuelle et effrayante canonnade, qui semble interdire tout accès. Nous examinâmes la situation avec le plus grand soin, nous essayâmes divers passages, mais nous dûmes reconnaître qu'il n'y avait d'autre ressource que de monter à la Rosegsattel, et de chercher ensuite un chemin bien chanceux à travers les rochers qui se trouvent à sa droite. Vers midi seulement nous eûmes fini notre examen. Il était trop tard pour aller en avant, et, avec des nuits froides et sans lune, on ne pouvait s'exposer à être surpris par les ténèbres dans un passage aussi dangereux. Nous descen-

[1] Tarif : guide, 40 fr., porteur, 30 fr.

[2] Hauteurs approximatives comme pour les cols de la Caputschin et d'Entova.

Digitized by Google

dîmes donc au Sud-Est, et traversâmes l'arête qui sépare les glaciers de Scerscen et de Fellaria; et que l'on peut appeler le col de Fellaria. Ce col ne présente aucune difficulté. On y jouit d'une belle vue sur le piz Zupo, qui, à peu près invisible du versant Nord, présente de ce côté une imposante et grandiose masse de rochers. Du glacier aux chalets de Fellaria, la descente est rude, et ne se peut faire que par un seul couloir assez difficile à trouver. Nous voulions passer la nuit aux chalets et reprendre dès le lendemain notre ascension. Malheureusement, les chalets étaient abandonnés, nos vivres à peu près épuisés; nous dûmes revenir par le col de Verona, dans la direction de Pontresina. Nous comptions coucher à Cavaglia, au pied de l'alpe Grüm et du glacier de Palu; mais le brouillard et l'obscurité nous ayant quelque peu égarés, nous fûmes fort heureux de trouver des chalets, encore habités, où nous passâmes la nuit. Le lendemain, lever de soleil splendide sur la vallée de Poschiavo et les vallons orientaux de la Valteline, sur le Val de Théo en particulier, et sur le piz de Théo dont l'ascension ne doit pas être facile, quoique le piz soit peu élevé. Nous descendîmes à Cavaglia, pour remonter à l'alpe Grüm; enfin, après avoir considéré quelque temps la vue magnifique du glacier de Palu, nous reprîmes la route de Pontresina, en passant un peu à gauche du col de Bernina le long des lacs *Nero* et *Bianco*. Nous rentrions à l'hôtel très-fatigués par la chaleur, mais point encore découragés, quoique la fortune ne nous eût guère favorisés.

IX. — LA ROSEGSATTEL (3,300 mèt.)[1].

TENTATIVE D'ASCENSION AU PIZ BERNINA PAR L'ARÊTE OUEST.

Le 7 septembre, nous partîmes pour recommencer notre tentative et nous allâmes coucher dans les chalets de Misauna. Le 8, à une heure du matin, nous reprenions la même route que dans notre dernière course, et, à sept heures, nous étions arrivés au pied de la Rosegsattel. Là, après une halte d'une demi-heure, nous nous attachâmes à la corde, et, pour éviter tout accident, nous la doublâmes, précaution que je ne saurais trop recommander dans tous les endroits particulièrement dangereux. Le temps était magnifique et le soleil excessivement chaud. Nous commencions à monter en appuyant fortement à gauche du côté du piz Roseg, lorsque, dès les premiers pas, nous fûmes arrêtés par une énorme crevasse:

[1] Tarif: guide, 200 fr,

Digitized by Google

Jenni y descendit, et essaya de tailler un chemin sur un bloc de glace qui formait un pont à plusieurs pieds de profondeur; mais, le bloc s'étant écroulé sous ses pas, nous nous retournâmes à gauche vers les rochers. Là, ce fut pis encore; nous nous trouvâmes un instant sans pouvoir avancer ni reculer; il nous fallut, en désespoir de cause, descendre dans la grande fente qui séparait les rochers de la glace, et, après quelques mètres fort difficiles, nous escaladâmes, Dieu et Jenni savent comment, une haute paroi de glace, qui nous remit sur le glacier au-dessus de la crevasse. De tous côtés, les pierres commençaient à rouler; nous devions sans cesse avoir l'œil au guet, et nous garer avec promptitude, au risque imminent de glisser. Nous montions alors presque à pic dans la neige et dans les rochers. Ceux-ci étaient excessivement difficiles; dans plusieurs cheminées, nous ne pouvions nous élever qu'avec les reins et avec les coudes; la roche s'émiettait sous nos pieds et sous nos mains, et nous détachions presque à chacun de nos pas des masses qui roulaient et rebondissaient avec grand fracas sur le glacier de Scerscen; il nous fallait véritablement des miracles d'adresse et de bonheur pour ne pas les suivre. Enfin nous arrivâmes à la Rosegsattel: la vue était peu digne de tant d'efforts. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est le grand mur de glace qui descend de là tout droit sur le glacier de Tschierva; c'est de ce côté que M. Gussfeld, de Berlin, fit la première ascension de la Rosegsattel, que l'on appelle aussi dans le pays Gussfeldsattel. Nous trouvâmes en effet sa carte dans une bouteille; il ne paraît pas que personne y soit monté depuis. D'après le récit de Jenni, M. Gussfeld l'avait envoyé, avec Hans Grass, tailler avec des difficultés et des dangers énormes, pendant deux jours, un superbe escalier dans ce grand mur de glace, qu'il monta tranquillement en cinq quarts d'heure!

Quant à notre projet, nous vîmes tout de suite qu'il était irréalisable; les pentes étaient trop roides, et les canonnades de pierres trop fréquentes. Cependant nous ne voulions pas reculer avant d'avoir devant nous un obstacle absolument infranchissable: l'obstacle demandé finit par se présenter, heureusement pour nous, car ce que nous faisions là n'était pas très-sage. Le moindre faux pas, la moindre distraction nous eussent précipités infailliblement à 800 mètres au-dessous, sur le glacier de Scerscen; les canonnades roulaient tout autour de nous, et, si quelqu'une nous eût assaillis, nous n'aurions pu nous garer. Enfin un couloir à pic de glace noire semée de cailloux, et haut de plusieurs centaines de pieds, nous arrêta net; les guides essayèrent en vain d'y tailler des pas;

Digitized by Google

ils ne réussirent qu'à ébrécher leurs haches. Cette fois, il n'y avait plus rien à tenter, il fallait revenir. A ce moment Jenni et Wieland le porteur, me laissant debout sur un rocher, et en embrassant un autre avec énergie, s'étaient avancés à quelque distance : ils venaient de disparaître à mes yeux derrière une large anfractuosité de roche, quand j'entends soudain, auprès de moi, un bruit épouvantable ; je crus que mes compagnons étaient tombés et venaient ainsi de déterminer une avalanche. Une minute après, deux « jodels » retentissants vinrent me rassurer ; je me disposais à y répondre lorsque les guides reparurent. Malgré le soleil qui était brûlant, nous étions tous trois remarquablement pâles. Ils avaient cru, de leur côté, que c'était à moi que l'accident était arrivé.

Il ne s'agissait pas d'avoir peur, car la descente ne nous promettait rien de bon. Nous prîmes les plus excessives précautions, et nous roidîmes nos nerfs avec toute notre énergie, la moindre faute, la moindre défaillance pouvant causer la perte de toute l'expédition ; chacun n'avait à compter exclusivement que sur lui-même, car il était à peu près impossible de se prêter assistance les uns aux autres. Un peu au-dessous de la Rosegsattel, nous faillîmes être atteints par une canonnade subite, nous nous jetâmes précipitamment de côté, mais nous glissâmes ; une grande crevasse s'ouvrait béante au-dessous de nous. Avec une adresse incomparable, Jenni passa par-dessus comme une flèche ; moins adroit, je me pris les pieds et tombai en avant ; le porteur, enfonça encore davantage, mais la violence de notre élan le fit vivement remonter. Sans l'habileté de Jenni, je ne sais comment cette glissade se serait terminée ; mais il nous arrêta bientôt avec la plus grande aisance.

Ce fut avec un grand bonheur que nous nous retrouvâmes enfin sur la terre ferme, c'est-à-dire sur le glacier de Scerscen ; il était quatre heures du soir. Le retour à Pontresina fut pénible, car nous étions très-fatigués, et une pierre qui m'avait caressé le dos m'empêchait de marcher vite. L'obscurité nous avait saisis assez haut sur le glacier du Roseg. Après une courte halte à l'alpe Misauna, où je ne me souciais nullement de coucher encore, nous arrivâmes à Pontresina au milieu de la nuit, je crois, mais j'ignore absolument à quelle heure, car, à peine rentré chez moi, je tombai sur mon lit accablé de sommeil, et je ne m'en relevai que le lendemain vers onze heures, avec les idées encore peu lucides. Toutefois il était une chose dont j'étais bien convaincu, comme l'auraient été tous ceux qui auraient vu Jenni à l'œuvre dans cette

Digitized by Google

journée, c'est que, si jamais quelqu'un fut en droit d'appeler le piz Roseg et le piz Bernina des jeux d'enfants, c'était bien certainement lui !

X. — LE PIZ PALU (3,921 mèt.)[1].

Ma dernière course fut celle du piz Palu. Mon excellent ami M. Snell, avec qui j'avais fait de nombreuses expéditions, sans guide, dans les séracs du Morterasch et de Pers, désirait beaucoup y faire monter sa sœur, et celle-ci n'en avait pas un moindre désir. Le piz Palu justifie bien d'ailleurs une telle passion; il est impossible d'imaginer quelque chose de plus pur, de plus limpide que ses glaciers, ni de rêver des formes plus élégantes et plus harmonieuses que celles de ses trois sommets. Au coucher du soleil, il prend une série de teintes, les plus variées et les plus exquises qu'on puisse voir, et qui nous plongèrent bien souvent, mes amis et moi, dans de longs ravissements. De plus, cette montagne, facile autrefois, mais devenue fort difficile, depuis qu'une énorme Bergschrund coupe la route habituelle et oblige de faire un détour dangereux, n'avait jamais été gravie par une femme; une tentative de ce genre, entre plusieurs autres, avait échoué cette année même, quoique dirigée par Jenni. Les guides hésitaient à se lancer avec nous dans cette entreprise, craignant un insuccès. Mais les courses que nous avions faites dans les séracs avec miss Snell nous avaient prouvé que notre compagne possédait cette énergie et cette vigueur qui sont nécessaires aux courses de montagnes, et nous parvînmes à décider les deux Christian Grass, père et fils, à nous accompagner.

Le 10 septembre, nous allâmes coucher à 1 h. 1/2 de Pontresina, sur la route de Bernina, dans les chalets de Bernina, qui, par parenthèse, ne sont pas du tout des chalets, mais bel et bien une excellente auberge. Le 11 septembre, à 3 h. du matin, nous nous mettions en route. Arrivés au col de la Diavolezza, nous tournâmes à gauche dans la direction du piz Cambrena. Vers 7 h. du matin, après une première halte et un premier repas, nous nous engageons sur les champs de neige qui conduisent au piz Palu. Nous nous étions préalablement attachés. Les deux guides étaient en avant et s'occupaient de miss Snell, ou plutôt étaient prêts à s'en occuper, car elle n'eut guère recours à leur assistance; puis venait M. Snell, et l'on m'avait confié le difficile honneur de l'arrière-

[1] Tarif: guide, 50 fr., porteur, 40.

Digitized by Google

garde. Au commencement tout alla bien ; mais, arrivés près de la Bergschrund, où avait été arrêtée l'expédition de Jenni, il nous fallut tourner à gauche, et, remontant de roides parois de glace, attaquer les rochers difficiles du Cambrena. J'ai rencontré là un des plus mauvais pas que j'aie jamais traversés. Je me trouvais collé sur un rocher avec les mains et sans apercevoir au-delà aucun endroit où je pusse m'accrocher : M. Snell était devant moi, mais très-mal engagé lui-même, et ne pouvait me prêter aucune aide. Christian Grass me cria : — « Monsieur, si vous glissez, tout est fini. » — Considérablement réconforté par cet avis charitable, qu'il corrobora de quelques réflexions non moins consolantes, je me jetai à tout hasard à la fois en haut et de côté : j'eus la chance de m'accrocher avec une main ; puis, par une série d'efforts assez hasardeux, je rejoignis mes compagnons, et nous pûmes alors gagner un endroit plus sûr. Après être sortis de ce mauvais pas, nous dûmes encore traverser trois couloirs de glace très-inclinés et assez dangereux. Mais, à partir de là, nous reprîmes les champs de neige au-dessus de la Bergschrund, sans rencontrer aucune difficulté. Seulement, comme il y avait beaucoup de neige fraîche et molle, notre marche se trouva beaucoup ralentie, et nous n'arrivâmes au sommet qu'à 1 h. de l'après-midi. Aussitôt nous plantons un bâton sur lequel, en guise de drapeau, nous déployons l'écharpe rouge et blanche de miss Snell, afin que de Pontresina on puisse bien constater notre présence. Malheureusement, comme des brouillards s'étaient élevés, on ne nous aperçut pas bien distinctement ; et, ce qui était plus grave, ces brouillards nous gâtaient complétement la vue : le site le plus beau, celui de la Cresta-Agiuzza, du Bernina et du Morterasch, ne nous apparaissait que par fragments ; de l'autre côté, au Sud-Est, l'horizon était un peu plus clair. Je n'ai jamais trouvé rien d'aussi beau que le glacier du Palu contemplé ainsi du haut du pic : je ne saurais le comparer qu'à un immense lac de neige, d'une blancheur et d'un éclat infinis, qui font mieux ressortir encore les hautes parois rocheuses qui le dominent et, en particulier, l'énorme masse du piz Zuper.

Nous nous souciions d'autant moins de reprendre notre route du matin, qu'il y a souvent vers le milieu du jour des canonnades sur le Cambrena. Nous descendîmes donc dans la direction du col de Bellavista, par une arête de rochers et de neige très-difficile, presque autant, en certaines parties, que l'arête supérieure du Bernina, et qui nous prit deux bonnes heures. Du col de Bellavista, nous arrivâmes rapidement au Festung, que nous franchîmes sans en-

Digitized by Google

combre, puis à l'Isla Persa, où nous ne mettions le pied qu'à la nuit. A ce moment, nous vîmes tomber du Barnina sur le glacier de Morterasch une épouvantable avalanche, qui souleva sur son passage comme une immense pluie blanche. Dans la demi-obscurité du soir, rien n'était plus saisissant que ce spectacle, accompagné d'un bruit terrible. La descente du glacier de Morterasch me fut très-pénible, ainsi qu'à mon ami Snell : car les deux guides s'occupaient de sa sœur, et nous, nous ne nous occupions guère qu'à nous relever des innombrables chutes que l'obscurité nous faisait faire. Enfin, à 9 h. du soir, et après 18 h. de marche, nous rentrions à Pontresina, au milieu d'un enthousiasme général ; et, séance tenante, en l'honneur de l'héroïne du jour, le plus haut des trois sommets du Palu fut unanimement baptisé du nom de Ireda-Palu, nom que je fus spécialement chargé de faire connaître aux populations, qui ratifieront, je l'espère, une si juste désignation.

Le lendemain, 12 septembre, je quittai Pontresina, bien à contre-cœur, pour me rendre à Venise, et, au commencement d'octobre, je traversai le Tyrol, le Nord des Grisons, l'Oberland bernois, poursuivi partout par la pluie et le brouillard ; il n'est pas jusqu'au beau lac bleu lui-même qui ne me tînt rigueur, et ne me présentât qu'une vaste nappe grise peu réjouissante. Aussi je regagnai Paris fort désappointé, mais comptant bien que la mauvaise fortune avait épuisé contre moi tous ses nuages cette année.

Qu'il me soit permis de terminer par un bon conseil : Allez dans l'Engadine, avant que toutes ses beautés aient été mises en coupe réglée, avant que l'on ait installé un grand hôtel quelconque au sommet du piz Languard et transformé la hutte du Boval en une espèce d'auberge des Grands Mulets, avec sommiers Tucker, cuisine exquise et carte à payer ; avant que l'on ait macadamisé l'unique rue de Pontresina et placé des appareils électriques devant toutes ses cascades ; avant que l'on ait institué des petits mendiants derrière chaque poteau télégraphique et des joueurs spontanés de cor ou tout autre instrument non moins agréable derrière chaque rocher ; enfin avant que l'on ait imaginé une quantité d'autres choses, toutes essentiellement pratiques et ingénieuses et destinées à faire damner tous ceux qui ont encore un peu de poésie dans l'âme.

On me dira peut-être que je prêche pour mon saint, en recommandant ainsi le voyage de l'Engadine ; mais, mon Dieu ! il y a beaucoup de saints dans le paradis, et il y a beaucoup de belles

Digitized by Google

choses dans les montagnes. L'un vous dit de venir ici, l'autre vous conseille d'aller là, un troisième vous engage à l'accompagner ailleurs : tous ont raison, sans doute, et la plus belle montagne est toujours celle que l'on vient de gravir. Et pour contenter tous ces touristes enthousiastes, ô lecteur bénévole, faites une chose bien simple : allez partout..... mais, surtout, n'oubliez pas Pontresina.

HENRY CORDIER,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

Digitized by Google

XXVII

ASCENSION DU MONT VISO

Dans le panorama des Alpes ou des plaines du Piémont, le mont Viso, noire et sombre pyramide qui se détache à l'Ouest, attire et captive tout d'abord l'attention du voyageur. Le mont Viso est le pic le plus élevé, non-seulement des Alpes Cottiennes, mais encore de cette partie de la grande chaîne qui s'étend du Grand Paradis à la mer Méditerranée. Il n'y a pas un massif du mont Viso, comme il y a un massif du Mont-Rose, ou un massif du Mont-Blanc; le mont Viso est isolé dans sa grandeur, et, dans une région où l'on rencontre à peine deux ou trois sommets atteignant 3,000 mètres, il s'élance hardiment à 3,850 mètres, près de 1,000 mètres au-dessus des hauteurs environnantes.

A cette situation exceptionnelle sur une branche détachée de la grande chaîne des Alpes, à sa forme qui rappelle celle du Cervin, plus encore qu'à son élévation, le mont Viso doit son aspect grandiose et formidable. Le mont Viso « est vierge de pas humains et « restera probablement inviolé jusqu'à ce que l'aéronaute puisse « diriger son ballon et débarquer sur toutes les cimes inaccessi- « bles aujourd'hui », écrivait en 1860 M. Élisée Reclus dans un article du *Tour du monde*. L'année suivante, cette cime inviolée et inviolable était vaincue pour la première fois par un Anglais, M. Mathews. La pauvreté des vallées supérieures du Pô et de la Varaita, l'absence de routes et d'auberges ont éloigné jusqu'à ce jour les touristes de cette curieuse et belle montagne dont l'ascension n'a été faite que par un très-petit nombre d'Anglais et d'Italiens.

Le 18 août 1875, à 10 h. du matin, nous débarquions à

Digitized by Google

Saluces, petite ville assise à 1 h. 1/2 de Turin par le chemin de fer, aux pieds du contre-fort qui du mont Viso descend vers le Piémont. Nous étions quatre touristes : MM. Montaland, Adolphe et Raphaël Benoist et moi. Au lendemain de la réunion internationale du Mont-Cenis, deux jours auparavant, du sommet de Rocciamelone, nous avions admiré la belle pyramide du mont Viso; nous allions maintenant tenter d'en faire l'ascension.

Recommandés par nos amis italiens au docteur Pollano de Saluces, nous trouvâmes chez lui l'accueil le plus cordial et le plus empressé. A peine au courant de nos projets, il se mit en quête de touristes de Saluces, qui, ainsi que lui, nous accompagneraient dans notre ascension. Mais il faut deux jours à ces messieurs pour faire leurs préparatifs, et le temps nous presse.

Sous la conduite du docteur nous visitons Saluces dans ses moindres détails; nous admirons ses rues tortueuses, son château d'où l'on jouit d'une belle vue sur la plaine, la maison où naquit Silvio Pellico, les casernes de cavalerie, etc. Petite ville qui a eu son importance dans le passé, Saluces est aujourd'hui morne et sans vie. Nous ne saurions trop recommander au touriste d'y séjourner le moins possible.

La Varaita se jette dans le Pô à une faible distance de Saluces. Ces deux rivières prennent leur source près du mont Viso, qui est également abordable par l'une et par l'autre vallée. Le Val Varaita offre le chemin le plus court et le plus direct.

Le 19 août, à 6 h. du matin, nous quittions Saluces dans une élégante voiture qui devait nous conduire aussi haut que possible dans le Val Varaita. Le ciel est couvert de nuages, et il ne nous sera pas donné d'apercevoir le mont Viso qui, par un temps clair, est pourtant visible de la route que nous suivons.

La région que nous traversons est riche, comme le sont les plaines du Piémont et de la Lombardie. Manta, Verzuolo, Villanovetta, Piasco, Venasca, Brossasco, que nous laissons successivement derrière nous, sont de grands villages très-rapprochés l'un de l'autre. Au-dessus de Brossasco, nous entrons dans le Val Varaita proprement dit. La vallée se resserre et prend un caractère plus alpestre: les villages sont de plus en plus rares. Les prairies qu'arrose le torrent sont bordées de magnifiques noyers et les pentes des collines couvertes de pins et de mélèzes entrecoupés çà et là de verts pâturages. La route est bonne et bien entretenue jusqu'à Sampeyre, où nous arrivons à 11 h. C'est là que nous devons laisser notre voiture et continuer notre route à pied, sac au dos.

Digitized by Google

On se plaint, et avec raison, des auberges de la Savoie et du Dauphiné. Que dire de celles du Piémont ? Dans un gros bourg de cinq mille habitants, chef-lieu de mandement ou canton, au milieu d'un pays riche et fertile, nous ne trouvons qu'une misérable auberge sale et empestée. Sans les vivres que nous avons apportés de Saluces nous risquerions fort de mourir de faim. La civilisation a pourtant pénétré jusqu'à l'auberge de la *Croce Bianca*. Nous nous en apercevons à une note fantastique. Il ne faut rien moins que la menace d'en référer au préteur pour faire rabattre à l'hôtesse quelque peu de ses exorbitantes prétentions.

Il est midi trois quarts quand nous quittons Sampeyre sous un soleil ardent. Le poids du sac se fait bientôt sentir. L'un s'assoit sur les fossés de la route, un autre s'étend sans façon sous un noyer, un troisième va chercher la fraîcheur dans les eaux du torrent. Voici cependant le hameau de Tarrette et, sur la route, la cantine de Giuseppe Rocchietta. On s'y précipite comme une avalanche. Son excellent accueil et son bon vin nous font oublier la chaleur et nous réconcilient avec les naturels du Val Varaita. Une demi-heure plus tard, à cinq h., nous arrivions à Castel-Delfino (1,283^{m}), village fort bien situé sur la hauteur, au milieu des prés et des bois, à la jonction du val de Varaita de Bellino, à l'Ouest, et du Val Chianale au Nord-Ouest. Au Sud nous apercevons le pic du Pelvo (3,100^{m}) qui domine toute cette partie de la chaîne ; le mont Viso, enveloppé de nuages, demeure invisible.

A Castel-Delfino et plus haut dans la vallée, le français est parlé presque couramment. Ce pays appartint longtemps à la France ; et aujourd'hui encore, chaque hiver, presque tous les hommes valides émigrent dans les Hautes et Basses-Alpes et même dans nos départements du Midi et du Centre, où ils vont exercer différents métiers, pour ne retourner chez eux qu'au milieu du printemps. La population nous a paru robuste et saine. Au-dessous de Sampeyre nous avons rencontré quelques crétins, mais à Castel-Delfino nous n'apercevons plus aucun signe de cette terrible maladie.

Le curé de Castel-Delfino a la réputation d'un marcheur intrépide et d'un ascensionniste distingué. C'est sur lui que nous comptons pour nous procurer des guides et nous fournir les derniers renseignements. Notre espoir n'est pas déçu. Dans les plus pauvres et les moins fréquentées des vallées des Alpes, le touriste trouve presque toujours en la personne du curé un hôte intelligent et complaisant. Au presbytère de Castel-Delfino nous ren-

Digitized by Google

controns aussi le commandeur Gastaldi, membre de l'Académie des sciences de Turin, géologue distingué, qui connaît et aime la France. Chaque année il vient passer plusieurs semaines dans ces montagnes qu'il explore dans tous les sens. Nous y trouvons encore l'abbé Paschetta, curé de Villanovetta, qui arrive du pied du mont Viso, où il a accompagné la veille deux touristes suisses.

Professeurs et abbés se mettent à notre disposition avec l'empressement le plus cordial. Voici bientôt venir notre guide du lendemain, Bernardo Chiaffredo, jeune montagnard de 22 ans, petit, trapu, à la physionomie ouverte et intelligente, au regard brillant et plein de feu. Il justifiera pleinement la confiance qu'il nous inspire tout d'abord. Descendu du mont Viso ce jour même, il y remontera demain. L'abbé Gallian, curé de Castel-Delfino, débat et arrête lui-même les conditions avec une fougue et un entrain tout méridionaux: nous payerons 30 francs par guide, et les porteurs recevront six francs par jour. Chiaffredo demeure chargé de nous procurer des porteurs et un deuxième guide.

Tout étant réglé pour la journée du lendemain, nous nous dirigeons en compagnie du professeur Gastaldi et de l'abbé Paschetta vers l'auberge de la *Corona Grossa* où le souper nous attend. Le *barrolo*, qui arrose un excellent coq de bruyère, produit de la chasse de M. Gastaldi, fait naître chez les convives une douce gaieté ; la mésaventure de Sampeyre est oubliée, et l'on ne songe plus qu'aux grandes choses du lendemain.

Mais si nous perdons de vue pendant quelques instants que nous sommes en Italie et dans le Val Varaita, nous ne tardons pas à être rappelés à la réalité. « Les kangourous sont la plaie des Alpes, » a dit un auteur célèbre. Nous avons à peine gagné notre lit que nous vérifions une fois de plus la justesse de cette remarque. Dans les Alpes, il est du reste impossible de se préserver de cette terrible engeance : du jour où il y met le pied, le touriste devient fatalement la proie des kangourous.

20 août. A cinq heures du matin l'hôte et l'hôtesse se précipitent dans notre chambre. Par la porte entr'ouverte des voix nombreuses, montées au diapason le plus élevé, parviennent jusqu'à nous. Dans le discours débité avec volubilité par l'hôtesse, nous parvenons à démêler que la cuisine de l'auberge est encombrée de quatre guides et de huit porteurs, qui se disputent l'honneur et le profit de nous conduire au sommet du mont Viso. Les guides de l'abbé sont aux prises avec les guides de l'aubergiste, qui nous prédit les malheurs les plus affreux, si nous partons avec Bernardo

Digitized by Google

Chiaffredo ; à l'en croire, Spirito Perrino est le seul guide de Castel-Delfino.

C'est avec la plus grande peine que nous parvenons à calmer l'irascible *padrona* ; nous sommes pourvus de guides, et nous n'avons que faire des siens, ne l'ayant pas chargée de nous en procurer. La mégère se retire en grondant sourdement : elle a cédé devant notre attitude énergique, mais sa vengeance ne se fera pas attendre.

Voici venir, en effet, une note formidable que l'on a mis une heure à élaborer Ce n'est pas tout : on nous impose deux coqs tout crus et non plumés ; l'hôtesse paraît convaincue que rien n'est plus facile, que de faire cuire des coqs sur le sommet du mont Viso.

Il est 7 h. 35 min. quand, après avoir pris congé de nos convives de la veille, nous quittons enfin Castel-Delfino, précédés des deux guides, Bernardo Chiaffredo et Alaisas Giacomo, et de quatre porteurs, chargés de vivres, couvertures et sacs.

Laissant à gauche le Val de Bellino, d'où l'on pénètre en France par le col d'Autaret, nous suivons un sentier de mulets sur la rive gauche, puis bientôt sur la rive droite de la Varaita di Chianale. Le temps est beau, bien qu'un peu couvert ; le mont Viso demeure voilé par les brumes. Nous rencontrons de nombreux groupes de paysans, qui conduisent leurs moutons à la foire de Castel-Delfino. Ils nous prennent pour des chasseurs de chamois : que peut aller faire l'étranger dans la montagne, sinon chasser le chamois ?

A Castelponte, une heure au-dessus de Castel-Delfino, nous abandonnons la vallée que nous avons suivie jusque-là ; continuant au Nord-Ouest, elle conduit à la Chianale, point de départ des sentiers qui viennent en France par les cols du Longet, de St-Véran, de l'Agnello, des Ruines et de Soustres. Nous remontons au Nord-Est le val de Vallente. Laissant les porteurs s'engager dans le chemin ensoleillé de la rive droite, nous prenons sur la gauche du torrent un sentier qui grimpe au milieu des mélèzes. Le sentier disparaît bientôt, et sur les pentes abruptes de ce terrain friable nous avons mille peines à nous frayer un passage. D'aucuns même pensent que c'est acheter un peu cher l'ombre des sapins. Le Val de Vallante, comme ceux de Chianale et de la Varaita, est particulièrement vert et boisé ; prés, sapins et mélèzes, couronnés par le roc nu des hauts sommets, donnent à ces vallées un aspect vraiment enchanteur.

A 9 h. 40 min. nous atteignons le chalet de Meira Soliera (1,942^{m}).

Digitized by Google

Ce chalet, situé au confluent du torrent de Vallante et de celui des Forciolline, est la dernière habitation que nous devions rencontrer. La chaleur d'une journée d'août se fait rudement sentir, et une halte au chalet est votée à l'unanimité. Il est habité par une famille entière connue de nos guides. Nous y trouvons du lait délicieux et aussi une marmite pour faire cuire les malencontreux volatiles de Castel-Delfino. Nos porteurs complaisants se sont transformés en cuisiniers.

Un incident vient retarder notre départ. Un touriste imprudent se laisse choir en un bourbier; à chaque effort qu'il fait pour s'en tirer, il y entre davantage. Enfin un guide l'en arrache; le torrent n'est pas loin, et, grâce à ses eaux, l'infortuné parvient à se débarrasser de l'enduit épais qui le couvre. Si porteurs et guides se montrèrent en cette occasion serviables et empressés, les habitants du chalet se gardèrent bien de nous porter aucun secours.

A 11 h. 20 min. nous quittons Meira Soliera. C'est là que commence à proprement parler l'ascension du mont Viso. Plus de sentiers frayés, des rochers et des éboulis. Nous abandonnons le Val de Vallante pour nous engager dans le Val des Forciolline, sur le versant oriental d'une des arêtes du mont Viso, qui porte ici le nom de rochers du Viso.

Ce vallon, ombragé par les sapins et les mélèzes dans sa partie inférieure, devient nu et désolé à mesure que l'on s'élève. Il se termine brusquement au Nord par une muraille à pic, dans laquelle les eaux d'un torrent ont pratiqué une brèche, qui nous paraît d'un accès peu facile. Tandis que nous faisions halte près d'une source, de l'autre côté du vallon, des chamois passaient tranquillement sans se troubler en aucune façon de notre présence, ni s'inquiéter des cris de nos guides.

Aux éboulis ont succédé les couloirs et les cheminées; nous devons avancer avec précaution sur ces rochers glissants et sur ces débris que le moindre choc envoie rouler dans l'abîme.

A 3 h. 1/2 nous atteignons sans incident la brèche qui tout à l'heure nous semblait inaccessible, et nous nous trouvons sur le plateau supérieur des Forciolline. Ce plateau, d'une longueur de trois à quatre kil., est entièrement fermé par des rochers à pic et encombré des débris énormes, qui, à chaque instant, se détachent des flancs de la montagne. Quatre ou cinq petits lacs aux bords escarpés, aux eaux profondes d'un beau bleu foncé, occupent une partie du plateau et viennent tempérer un peu la tristesse de ces lieux désolés. Au Nord, se dresse l'imposante pyramide du mont Viso.

Digitized by Google

A 4 heures nous parvenons à la partie du plateau la plus élevée et la moins exposée à la chute des rochers, à laquelle on a donné le nom de Maita Boarelli : c'est là que nous devons passer la nuit.

Un rocher roulé jusqu'en cet endroit, et dont la partie supérieure s'avance en forme de toit, peut servir d'abri à trois ou quatre personnes. Le Club Alpin Italien a bien élevé une cabane à l'autre extrémité du plateau, mais l'emplacement en a été mal choisi. Cette cabane a, en effet, un double désavantage sur le rocher de la Maita Boarelli; celui d'être situé trois quarts d'heure plus bas et celui de ne pas se trouver sur le chemin direct du touriste. Aussi est-il rare qu'on aille s'y réfugier. A la Maita Boarelli nous sommes à 2,812^{m} d'altitude, un peu plus de mille mètres au-dessous du sommet.

Du haut de notre rocher nous voyons scintiller au-dessous de nous les eaux transparentes du lac des Forciolline; au Nord se dresse le Viso ; à l'Est, un contre-fort dans lequel s'ouvre le col de la Sagnette. On peut gagner par là la vallée du Pô. A l'Ouest, un autre contre-fort du mont Viso ; au Sud, la vue s'étend sur le plateau que nous venons de parcourir, et nous apercevons dans le lointain les cimes les plus élevées des Alpes-Maritimes. Autour de nous, rien que les éboulis et la roche nue; pas le moindre glacier; à peine çà et là dans une anfractuosité une flaque de neige, qui n'est point encore fondue.

Cependant on s'occupe du campement et du dîner. Nous constatons alors, avec consternation, que l'hôte de Castel-Delfino a enfermé le vin dans une outre pourrie ; que cette outre en contient douze litres au lieu de vingt; que le saucisson de veau est aux clous de girofle ; qu'une partie de la viande est même gâtée. Nous en sommes réduits aux coqs et à une tasse de thé.

Le temps est toujours beau, mais le vent s'est élevé et souffle avec violence. Tandis que les porteurs descendent jusqu'à la cabane du Club Alpin chercher un peu de bois, un touriste intrépide s'exerce à gravir à l'aide du piolet un couloir de neige glacée. A la nuit, l'artificier de la troupe se met en mesure d'éclairer le mont Viso avec des flammes de Bengale; mais, en raison de leur mauvaise qualité et surtout de la grandeur et de l'étendue de la scène, les artifices ne produisent que peu d'effet et n'excitent aucun enthousiasme chez nos guides.

Ces derniers ont allumé un grand feu à l'abri d'un rocher ; assis en cercle tout autour, ils devisent bruyamment dans un patois qui nous est inconnu. Moins rompus qu'eux à la fatigue, nous son-

Digitized by Google

geons à prendre quelque repos. Une couverture étendue sur le sol forme notre lit ; roulés dans nos plaids, nous nous serrons les uns contre les autres pour profiter de l'abri du rocher. Mais les couvertures apportées de Castel-Delfino sont peuplées d'essaims des insectes que nous avons eu à combattre la nuit précédente : la bataille recommence et dans les conditions les plus désavantageuses. L'un se plaint de ce que son voisin tire à lui le plaid ; un autre de ce qu'un caillou lui entre dans les reins, un troisième découvre que le baromètre baisse sensiblement. Aussi le sommeil fuit-il nos paupières, et nous attendons sans dormir l'heure du départ.

A 1 heure du matin nous sommes debout. Le thermomètre marque 2° centigrades : malgré les menaces du baromètre, le temps ne s'est pas trop gâté, mais de gros nuages courent sur le ciel bleu. Nous nous réchauffons quelque peu avec une tasse de thé, et, à 2 h. 15 min., nous nous mettons en route, Chiaffredo ouvrant la marche, Alaisas Giacomo la fermant. Les porteurs restent au campement.

Quand on part au milieu de la nuit, sans avoir dormi ni reposé, l'estomac vide, rien n'égale la fatigue et le malaise que l'on éprouve en se mettant en marche. Il faut faire appel à toute son énergie pour ne point demeurer en arrière, et plus d'un à ce moment regrette son lit et maudit la montagne.

Remontant le plateau des Forciolline qui, au-delà de la Maita Boarelli, tourne à angle droit vers le Nord, nous nous élevons péniblement à travers d'énormes éboulis, entre deux contre-forts du mont Viso dont le pic se dresse en face de nous. La lune qui vient de se lever nous permet d'avancer sans danger et sans trop de fatigue.

A 4 h. 15 min. nous nous trouvons au pied du glacier qui descend de la muraille à pic du mont Viso. Nous en traversons la moraine inférieure encombrée des pierres qui se détachent sans cesse de la montagne. Bernardo nous quitte quelques minutes pour aller chercher, dans une cachette qu'il connaît, la hache à glace qui sera nécessaire dans quelques instants.

Nous abandonnons à ce moment le chemin suivi jusqu'alors entre les deux contre-forts, et que vient barrer un mur de glaces et de rochers ; nous grimpons directement à droite sur la paroi presque verticale de l'arête Sud-Est. C'est la seule partie vraiment pénible et dangereuse de l'ascension du mont Viso.

Le soleil levant nous montre le cône du mont Viso, qui se dresse verticalement au-dessus de nous, plus inaccessible encore que

Digitized by Google

nous ne l'avions cru jusque-là. Nous montons par une succession de cheminées et de couloirs où il faut se hisser à la force des bras; alpenstocks et piolets ne sont d'aucun secours et ajoutent même à la difficulté de l'ascension. A droite, à gauche, derrière nous, le précipice s'ouvre dans toute son horreur. On ne peut avancer qu'avec les plus grandes précautions, car à chaque instant nous envoyons rouler dans l'abîme des pierres qui se détachent sous nos pas. Bernardo nous guide avec assurance et sans se tromper jamais, grâce sans doute à des points de repère que nous remarquons çà et là; la moindre erreur nous mettrait en face du précipice ou d'une muraille à pic. Nous traversons quelques coulées de neige durcie et glacée, puis un petit glacier fort incliné où il faut tailler des pas. La prudence nous commandait de nous attacher à la corde, mais nos guides, qui n'y étaient pas habitués, ne voulurent point en entendre parler. La corde aurait tout au moins évité à l'un de nous une chute plus que désagréable. Il glissa sur le glacier et tomba; grâce à son piolet il put se retenir, mais l'impression qu'il éprouva à la vue de l'abîme où il avait failli rouler, fut telle qu'à partir de ce moment, il fut pris de vertige, et le secours d'Alaisas ne lui fut pas inutile pour atteindre le sommet. Ce fut, du reste, le seul incident de notre ascension. A 7 h. 5 min., après cinq heures de marche sans halte, nous mettons le pied sur la pointe occidentale du mont Viso.

Le mont Viso se termine par deux cimes distinctes, d'égale hauteur, que réunit une étroite arête en forme d'arc de cercle. La cime orientale, toute couverte de neige, est seule visible des plaines de Turin.

Le ciel continuait à être couvert, et nous avions même été salués par quelques flocons de neige, au moment où nous atteignions le sommet; nous ne pûmes donc jouir dans tout son ensemble de cette vue que M. Mathews appelle la plus extraordinaire et la plus imposante qu'il ait jamais contemplée dans les Alpes.

Les massifs du Mont-Rose et du Mont-Blanc, les montagnes de la Tarentaise, le massif du Pelvoux, nous apparaissent entourés et comme couronnés d'une brume légère; nous apercevons les grandes masses, mais nous ne pouvons que deviner chaque cime séparée. L'athmosphère est au contraire très-pure du côté des Alpes-Maritimes, où chaque sommet se détache avec la plus grande netteté. Nous ne pouvons affirmer cependant si, comme l'ont prétendu certains voyageurs, le Monte Rotondo, en Corse, est visible de la cime du Viso. Nous voyons sur une assez grande étendue les plaines du Piémont, au milieu desquelles le Pô brille comme

Digitized by Google

un ruban d'argent. Turin nous demeure caché. Il est du reste très-rare que, d'un point quelconque des Alpes, le touriste jouisse d'une belle vue sur l'Italie. Les plaines, entrecoupées d'une multitude de canaux et de rivières, sont presque toujours noyées au milieu de la brume.

La pointe occidentale du mont Viso, d'une longueur de trois à quatre mètres, n'a guère que quarante ou cinquante centimètres de largeur. Elle est formée comme toute la montagne d'une roche essentiellement mobile et friable. La face qui regarde Turin est une muraille presque verticale ; du côté du Nord, un glacier à pic va tomber, cinq à six cents mètres plus bas, dans le Val de Vallante.

Sur le sommet, deux cairns de pierre ont été élevés. Nous y trouvons enfermées dans des bouteilles ou des tubes de métal les cartes de M. Sella, d'une dizaine de touristes anglais et italiens et celles de deux touristes suisses montés deux jours avant nous. Pas un nom français : on ne nous a donc pas menti, quand on nous a assuré qu'aucun Français n'avait encore foulé le sommet du mont Viso. Dans une boîte nous trouvons un thermomètre à minima placé là par M. Sella ; malheureusement il est brisé.

Le froid se fait vivement sentir. Après être restés trois quarts d'heure au sommet, perdant tout espoir de voir le ciel se découvrir davantage, nous commençons la descente. Nous nous laissons glisser le long des cheminées et des couloirs, où nous nous hissions quelques instants auparavant, ayant constamment l'abîme sous nos pieds et à côté de nous. Les avalanches de pierres sont un danger plus grand encore à la descente qu'à la montée, aussi n'avançons-nous que lentement. Phénomène étrange, celui qui pendant l'ascension était pris de vertige, n'en éprouve plus maintenant les effets, bien qu'il ait constamment le précipice sous les yeux.

Pour abréger, nous descendons par le glacier que nous avions laissé à gauche pendant la montée. La neige est bonne et l'on se laisse glisser. Si l'on tombe, on descend dans les positions les plus grotesques avec une rapidité vertigineuse ; mais tout danger a disparu, les éboulis sont au bout du glacier, et l'on en est quitte pour quelques meurtrissures.

A 11 h. 15 min. nous sommes de retour à notre campement. A. Benoist, toujours intrépide, va se plonger, avant le déjeuner, dans les eaux du lac. Nous prenons un repas de la plus grande frugalité, frugalité forcée, il est vrai, car nos provisions ne se sont pas améliorées, et le pain même nous manque.

Digitized by Google

A 11 h. 40 min., nous sommes de nouveau en route. Guides et porteurs, qui ont jugé à propos de vider l'outre au vin, courent devant nous plutôt qu'ils ne marchent. « Avanti! » crie Bernardo, et nous le suivons au milieu des cheminées, sur le bord du précipice, sans souci du chemin le meilleur ni le plus sûr.

A 4 h. 10 min., nous retrouvons, à Meïra Soliera, le sentier de mulets. Mais le chalet est fermé : plus d'habitants, plus de vaches, plus de lait; nos imposons silence à nos estomacs affamés et poussons rapidement jusqu'à Castelponte. A Castelponte, il n'y a pas d'auberge; nos guides finissent cependant par découvrir un naturel possédant un morceau d'un pain noir et dur, un autre nous fournit un peu de lait, pour lequel il nous fait payer un prix d'Anglais.

Sur la place du village, au milieu d'une population curieuse mais discrète, nous adressons nos remercîments à nos guides, et leur disons adieu. Bernardo Chiaffredo, qui, pour la première fois, dirigeait une expédition au mont Viso, nous a conduits avec la plus grande sûreté. Nous ne saurions trop le recommander aux touristes qui feront désormais l'ascension du mont Viso. Alaisas Giacomo, plus rassis, connaissant moins bien le pays, nous a rendu des services réels dans les passages les plus difficiles.

Tandis que les guides descendent la vallée pour retourner à Castel-Delfino, nous la remontons, suivis des porteurs, jusqu'à la Chianale. Il est 7 h. 30 min., et la nuit tombe lorsque nous arrivons dans ce dernier village. La Chianale possède, dit-on, deux auberges. Dans l'une on nous refuse tout net à manger, sous prétexte que c'est le moment des foins; dans l'autre, nous trouvons la première hôtesse complaisante et empressée que nous ayons rencontrée jusque-là. Si ses ressources ne sont pas à la hauteur de son bon vouloir, nous ne lui en sommes pas moins reconnaissants pour le macaroni qu'elle nous sert à discrétion. De crainte, sans doute, de nous le compter trop cher, on nous pèse le pain que nous mangeons.

Coucher dans cette auberge n'est pas possible. Nous trouvons chez le curé bon accueil et bon gîte. Rien de plus triste que la vie de cet excellent homme, relégué au milieu des montagnes, sans communication avec le reste du monde pendant huit mois de l'année. Dans la chambre où nous couchons, ancienne chapelle de capucins, nous remarquons un amas de pains durs comme la pierre : c'est la provision d'hiver de notre hôte.

Le lendemain 22 août, nous rentrions en France par le col de

Digitized by Google

l'Agnello (2,669 mèt.), et, par Fontgillarde, Molins et Villevieille, nous gagnions la vallée du Guil et le Château-Queyras.

Le mont Viso, les cimes qui l'entourent, les vallées qui en descendent et qui l'avoisinent, méritent d'être mieux connus et plus visités qu'ils ne le sont. Les vallées de la Varaita et du Pô sont parmi les plus riantes et les plus verdoyantes des Alpes; et, grâce à la hauteur du mont Viso, à sa position unique, on jouit à son sommet d'une vue incomparable. Si l'ascension présente des difficultés sérieuses, elle est moins pénible qu'on ne serait tenté de le croire. On peut en effet dormir à la Maita Boarelli, à 2,800 mèt., d'où il ne reste plus que 1,000 mèt. à monter; dans bien des ascensions, la difficulté la plus grande est la nécessité de s'élever de deux ou trois mille mètres dans la même journée.

Le mont Viso n'est accessible que par le vallon supérieur des Farciolline. Bien que l'on puisse y pénétrer de la vallée du Pô par le col de la Sagnette, ou du Val supérieur de Vallante, le chemin que nous avons suivi sera sans doute longtemps préféré. C'est celui qui permet de diviser le mieux l'ascension, et Castel-Delfino est moins dépourvu de guides et de ressources que tout autre village de ces vallées. On trouve, paraît-il, dans la vallée française du Guil, des chasseurs de chamois qui se font forts de conduire le touriste au mont Viso : aborder cette montagne par la vallée du Guil serait assurément faire un long détour; et, comme il y a loin du Guil au mont Viso, que ce dernier est inabordable du côté de la France, nous doutons qu'on trouve à Abriès des guides pour le mont Viso.

En ce qui concerne les auberges, tout reste encore à faire dans les vallées du Pô et de la Varaita. Il est hors de doute que, lorsque la région du mont Viso sera visitée et parcourue par les touristes, nous verrons des hôtels s'ouvrir, les auberges d'aujourd'hui s'améliorer, et peut-être les gens du pays comprendront-ils que celui qui voyage pour son plaisir n'est pas nécessairement un millionnaire, et que, dans leur propre intérêt, il est préférable de ne pas piller et rançonner le voyageur.

SESTIER,
Membre du Club Alpin Français
(section de Lyon).

21 août 1875.

Digitized by Google

XXVIII

IL GRAN' SASSO D'ITALIA

RELATION D'UNE EXCURSION DANS LES ABRUZZES

EN 1875

> Vetta sublime che *sola forse*, quando era studio di proscrivere in Italia qualunque nome che ricordasse la nostra gloriosa Nazionalità, *sola* ebbe incontrastato il privilegio di serbare attraverso dei secoli un nome veramente nazionale, *Gran' Sasso d'Italia*.
>
> LE CHEVALIER MICHEL JACOBUCCI,
> *maire d'Aquila*.
> (Discours d'inauguration du Congrès des Alpinistes.)

Je me trouvais en Italie dans le cours de cette année, lorsque j'eus l'honneur d'être chargé par notre digne président de représenter le Club Alpin Français à la réunion générale du Club Alpin Italien. Mon devoir est donc de venir rendre compte à notre Club de ce qui s'est passé à Aquila et de parler de l'excursion la plus remarquable faite par les alpinistes italiens, l'ascension du Gran' Sasso d'Italia, la plus haute montagne des Abruzzes et de toute l'Italie centrale.

Aussitôt que j'eus reçu à Bologne la lettre de M. Cézanne, je la communiquai au marquis Carega di Muricce, qui unit aux mérites du professeur et du publiciste les qualités d'un hardi grimpeur de montagnes. Il me mit en relation avec M. R. Faccioli, ingénieur distingué et secrétaire de la section bolonaise du Club Alpin Italien, et bientôt, grâce à son obligeance parfaite, je reçus, comme les alpinistes italiens, un billet d'aller et retour, à prix réduit, pour le trajet de Bologne à Aquila.

J'écrivis alors au marquis Dragonetti, vice-président de la section

Digitized by Google

d'Aquila, en joignant à ma lettre celle de notre président qui m'accréditait auprès de lui, avec prière de me faire retenir un logement dans un des hôtels de la ville, et je partis.

La distance de Bologne à Aquila est de 477 kilom. L'établissement de la voie ferrée de Pescara, qui est au niveau de la mer, à la gare d'Aquila, qui se trouve à une altitude de 620 mèt., a nécessité de nombreux travaux d'art, qui font le plus grand honneur au savant directeur des chemins de fer de l'Italie méridionale, M. l'ingénieur G. Lanino, et à MM. les ingénieurs Cappa et Menapace, ses jeunes et courageux coopérateurs.

Lorsque, en quittant Pescara, on a pénétré dans les gorges pittoresques des Abruzzes, on voit se dresser, à gauche de la route, le groupe de la Maiella (environ 2,900 mèt.), montagne majestueuse que l'on dit intéressante et très-facile à visiter; à dr. de la voie se montre l'imposante cime rocheuse et tachée de neige du Gran' Sasso.

En mettant le pied à terre dans la gare d'Aquila, je trouvai M. le marquis Giovanni Dragonetti de Torres, qui, venu au-devant de moi, me déclara de la façon la plus aimable que j'étais son hôte et celui de son frère le marquis Giulio; que je logerais chez celui-ci au palais Dragonetti, en compagnie du baron de Riseis, député au parlement et président du congrès, et que nous prendrions nos repas tous ensemble au palais Torres. Il était impossible de refuser une si aimable invitation, et j'acceptai l'honneur fait, en ma personne, au Club Alpin Français.

Il faut d'ailleurs que je rende tout de suite un juste tribut d'éloges à l'excellente organisation qui a permis de loger plus que commodément, dans une ville relativement petite, un nombre jusqu'alors inusité de visiteurs.

D'après le règlement du Club Alpin Italien, chaque membre du club, désireux de prendre part à une réunion générale et aux excursions, doit envoyer, huit jours à l'avance, son avis d'adhésion au secrétariat de la section du lieu de réunion.

Le secrétariat d'Aquila, représenté par les habiles et obligeants ingénieurs MM. Cappa et Menapace, s'était mis en relation avec les principaux habitants de la ville, qui s'empressèrent de choisir sur la liste de visiteurs annoncés un ou plusieurs commensaux pour lesquels ils préparèrent, avec la plus gracieuse courtoisie, l'hospitalité la plus complète.

Une fois la répartition des visiteurs faite, une commission, composée de jeunes gens, membres du club, s'établit en permanence à la gare, et, par leurs soins, à l'arrivée de chaque train, les alpi-

Digitized by Google

nistes, invités à décliner leur nom, recevaient, avec un avis imprimé, contenant un programme de l'emploi du temps et une foule d'utiles indications, l'adresse du propriétaire chez lequel ils étaient attendus.

Les palais Dragonetti et Torres comptent au premier rang des plus importants de la ville; leurs collections de tableaux et d'antiquités sont visitées avec vif intérêt par les étrangers qui passent à Aquila. La plus nombreuse de ces collections se trouve au palais Torres: on y admire un magnifique Titien peint sur marbre, des portraits de famille dus au pinceau du Dominiquin et d'autres peintres célèbres.

Le marquis Giovanni, héritier de l'illustre famille de Torres, qui compte parmi ses membres des grands d'Espagne, des généraux, des cardinaux, a tenu table ouverte pendant toute la durée du congrès, tant pour ses propres hôtes que pour ceux de son frère, empêché par un deuil récent.

La première journée fut employée par nous à visiter la ville d'Aquila, ses églises, son musée et son château fort, type de l'architecture militaire au XVI^e^ siècle.

Le soir nous allâmes au charmant théâtre communal entendre la *Forza del Destino*, de Verdi, et voir le ballet de la *Capricciosa*.

Le jour suivant, dimanche 27 juin, fut consacré tout entier au congrès des alpinistes. Le matin eut lieu la réunion du bureau et la fixation de l'ordre du jour; et, à une heure de l'après-midi, la séance fut ouverte dans une grande et belle salle gracieusement mise à la disposition du Club Alpin par la municipalité d'Aquila.

Une place des plus honorables fut assignée au représentant du Club Alpin Français, qui se trouva placé au bureau à droite du maire de la ville. L'appel nominal constata la présence d'un grand nombre d'alpinistes arrivés malgré le mauvais temps. Il est impossible de citer tous les noms; voici seulement ceux que nous avons pu noter: MM. le baron de Riseis, président; le chevalier de Cederstrahle, chargé d'affaires de Suède et de Norvége à Rome; le vicomte de Grouchy, secrétaire de la légation française; le chevalier de Schæfer et le chevalier de Rosty, secrétaires de la légation autrichienne; le prof. Strobel, de Parme; le marquis Breganze, de Venise; Bergolli et Verona, de Modène; Isaia, de Turin; Cornaglia, chef de division au ministère des travaux publics; Ponzio Ampelio; le comte Castracani, maire d'Urbino; le comte Menicone Meniconi, de Pérouse; les ingénieurs Comboni, Faccioli et Martini, de Bologne, et le jeune et actif secrétaire du congrès, M. G. Narici, de Naples.

Digitized by Google

Le maire de la ville, l'aimable et sympathique chevalier Michel Jacobucci, ouvrit la séance en remerciant les touristes italiens et étrangers accourus de toutes parts à l'appel de la section d'Aquila, et il provoqua de justes applaudissements par sa patriotique allusion au Gran' Sasso d'Italia.

Le président, M. le baron de Riseis, prit ensuite la parole, et, après avoir dit quelques mots du généreux et cordial accueil fait aux alpinistes par la ville et les habitants d'Aquila, il rappela, dans un discours plein de sentiments élevés, l'origine du Club Alpin et son utilité.

Le représentant du Club Alpin Français demanda ensuite la parole pour remercier à son tour les habitants d'Aquila de la manière si parfaite dont ils accueillaient les représentants étrangers, et il s'excusa, étant médiocrement familier avec la langue de Dante, d'oser l'employer néanmoins pour répondre aux courtoises paroles des deux précédents orateurs, tout en sachant bien, par expérience, que la langue française était familière à tout l'auditoire. Il termina en exprimant l'espoir que les excellents exemples donnés par le Club Alpin Italien seraient suivis par le Club Alpin Français, bien jeune encore, et que les efforts des deux sociétés s'uniraient pour marcher fraternellement dans la même voie et vers le même but.

Les assistants, courtois comme toujours, voulurent bien accueillir par des applaudissements ces quelques mots du représentant français qui remercie ici publiquement ses indulgents auditeurs de leurs nombreuses démonstrations de sympathie adressées surtout au délégué du Club Alpin Français.

On lut ensuite une intéressante relation d'une excursion à la Maiella, faite par M. l'ingénieur Chiarini, et une lettre du savant professeur Macchia, donnant des détails sur un fossile, l'*Hippopotamus major*, découvert dans le terrain pliocène en perçant un tunnel.

Après ces lectures, on examina une proposition du représentant de la section centrale, M. César Isaia, avocat distingué de Turin. En présence du luxe déployé depuis quelques années dans les réceptions faites aux visiteurs des réunions annuelles du club, M. Isaia s'est demandé s'il n'était pas plus raisonnable de revenir à la simplicité des premiers congrès.

Le maire d'Aquila et plusieurs représentants des grandes villes prirent brillamment part à la discussion, et le congrès, consulté, passa à l'ordre du jour pur et simple.

Florence fut ensuite désignée pour siége de la neuvième réunion

Digitized by Google

annuelle qui aura lieu en 1876, et, après un vœu d'heureuse réussite émis en faveur des membres de la société géographique italienne en mission dans le Sahara, la séance fut levée.

Le soir, un banquet splendide, auquel prirent place cent quarante personnes, réunit de nouveau les Italiens et les étrangers dans les salons de la préfecture. De nombreux *brindisi* furent prononcés au dessert : M. le commandeur Ferrari, préfet de la province, s'adressa de la manière la plus flatteuse aux visiteurs étrangers ; le représentant du Club Alpin Français, encouragé par l'accueil reçu dans la journée, eut l'honneur de lui répondre.

Dans la soirée, le cercle d'Aquila ouvrit ses salles élégamment décorées, et l'on put y consulter, avant ou après le théâtre, les documents relatifs aux ascensions précédentes du Gran' Sasso. La plus intéressante paraît avoir été celle de M. Paul de Saint-Robert, qui a publié une brochure contenant d'instructifs détails scientifiques. C'est en compagnie de l'ingénieur Giacinto Berruti et du professeur Tommaso Gilli que M. de Saint-Robert gravit la cime orientale du Gran' Sasso (2,912 mèt.), les 18 et 19 juillet 1871.

Cette fois c'était la pointe occidentale du pic que l'on avait résolu d'escalader. Cette pointe, qui a la réputation d'être la plus difficile, avait été gravie pour la première fois en 1872 par le savant ingénieur Lanino, que ses occupations techniques n'empêchent pas de présider dignement la section du Club Alpin d'Aquila.

M. Lanino eut diverses difficultés à surmonter ; il fut obligé de se servir de la corde pour franchir de nombreuses crevasses, avant de découvrir le chemin actuel qui n'est que fatigant. Le danger résultant du vertige est à peu près nul par cette dernière voie, et les avalanches de pierres qui se détachent de la dernière rampe peuvent être être évitées avec un peu de précaution.

J'ai signalé avec une reconnaissante satisfaction les qualités multiples du pays et des habitants d'Aquila ; aussi je puis, sans ingratitude, déclarer que les bâtons ferrés achetés dans cette aimable ville sont détestables. Sur six bâtons, quatre, à ma connaissance, se sont brisés avant que leurs propriétaires (j'étais l'un d'eux), fussent arrivés à mi-chemin du pic, et je dus renoncer pour cette fois à faire l'ascension et revenir un mois plus tard à Aquila, muni d'un solide bâton milanais.

Très-contrarié d'abord de ce petit accident, je me suis félicité plus tard de l'avoir subi, puisqu'il me procura l'occasion de revenir au milieu des sympathiques habitants d'Aquila.

Lors de la première ascension, une pluie torrentielle et continue fit d'abord craindre un échec ; mais, le lundi matin, un fu-

Digitized by Google

gitif rayon de soleil vint ramener l'espoir dans tous les cœurs et les alpinistes se distribuèrent dans une trentaine d'équipages que les habitants d'Aquila avaient eu l'extrême courtoisie de mettre à la disposition de leurs hôtes. J'eus pour compagnon de voyage M. le chevalier Severino Benedetti, obligeant entre les plus obligeants, et un aimable jeune avocat, M. Mezzanotte, fils du député de ce nom.

A 8 h. du matin nous arrivâmes à Paganica, où cesse la route carrossable et où nous attendaient les guides et les mulets.

Nous étions plus de cent quarante. Un sentier pittoresque nous conduisit, près du hameau de Camarda, à l'endroit où les habiles organisateurs de l'excursion avaient fait préparer un somptueux déjeuner servi avec un luxe et une abondance presque invraisemblables en pareil lieu.

De jeunes Hébés villageoises, choisies entre les plus jolies filles du pays et portant leur élégant costume, avaient la mission de verser aux convives des vins exquis et variés.

Au dessert les toasts se succédèrent rapidement; on chanta l'hymne des alpinistes, et la musique ayant joué des airs de danse, la fête se termina par un bal champêtre dans lequel les Hébés, transformées en Terpsichores, donnèrent une sérieuse leçon de saltarella aux plus jeunes des alpinistes.

Cependant il fallut se remettre en route, et la longue caravane se déroula de nouveau sur le flanc escarpé de la montagne.

On dépassa bientôt les derniers champs cultivés, où le maïs ne mûrit plus, et l'on commença à gravir les interminables lacets qui aboutissent au col. La pluie, qui nous avait épargnés jusqu'alors, se mit de la partie; mêlée d'un peu de grêle et compliquée d'un épais brouillard, elle produisit un contraste un peu trop brusque avec les gaietés de la Camarda, et il y eut un commencement de profonde démoralisation parmi la troupe si joyeuse tout à l'heure.

Enfin, un peu avant la nuit, on atteignit le col de la Portella 2,310 mèt.). Le col n'a que quelques mètres de largeur entre deux croupes rocheuses, et la vue qui se découvre sur son versant septentrional nous offrit une compensation suffisante aux petits ennuis et à la fatigue de la montée.

Au fond d'un entonnoir d'environ 300 mèt. de profondeur, on aperçut Campo Pericoli, où une dizaine de tentes avaient été dressées; à droite se dresse le Gran' Sasso dans toute sa splendeur; à gauche, le pic d'Intermesole dont le rapprochement exagère la grandeur et le fait paraître plus élevé que son voisin, quoiqu'il n'ait que 2,646 mèt.

Digitized by Google

Devant nous s'étend une pente de neige très-inclinée, seule route pour gagner le campement, et chacun met pied à terre.

L'application du nom de Campo Pericoli, le champ du danger, à ce plateau, paraît un peu exagérée, au moins pendant l'été, mais l'endroit manque évidemment de confortable : pas d'eau, pas de bois, et deux étroites cabanes en pierres sèches sont toutes les ressources de la localité ; heureusement le génie militaire avait obligeamment fourni des tentes, où nous nous empressâmes de chercher un abri contre une véritable tempête de pluie, de neige et de grêle, et il fallut renoncer au plaisir de prendre place autour de la longue table qui avait été préparée.

Néanmoins un service qui, pour être improvisé, n'en était pas moins parfait, permit la distribution, dans chaque tente, d'un très-bon souper froid et de boissons réconfortantes.

Sous la tente n° 8, où je me trouvai, la plus vive et la plus cordiale gaieté régna jusqu'à près de minuit. L'exécrable temps du dehors fut oublié dans l'aimable compagnie de M. Isaia, avocat à Turin, du chevalier Comboni, ingénieur et vice-président de la section bolonaise du club, du capitaine Roselli, du comte Archimède Martini, ingénieur, et du marquis Pizzardi, tous de Bologne, sous la présidence du chevalier Manzoni, député de Venise et digne représentant de l'esprit vénitien.

Vers 4 h. du matin la pluie avait cessé, mais le brouillard tenait bon. Pourtant une quarantaine d'alpinistes se dirigèrent vers la côte herbeuse qui forme le premier contre-fort du Gran'Sasso. Les autres, soit manque de bâtons ferrés, soit découragement causé par le mauvais temps, se contentèrent d'une visite au Campo Pericoli.

Pour mon compte, en compagnie de l'éminent ingénieur A. Fedreghini, du savant professeur Paolucci et d'un Français, M. Alfred Girard, ingénieur attaché à la construction des chemins de fer italiens, nous fîmes une excursion géologique et botanique qui nous intéressa beaucoup.

L'ingénieur Fedreghini reconnut, par l'examen du terrain, que l'on ne pouvait admettre l'hypothèse qui considère Campo Pericoli comme le cratère d'un volcan éteint, et il constata que la pyramide du Gran' Sasso est presque en totalité un énorme massif de calcaire jaunâtre jurassique, compacte, corallifère. Les puissantes stratifications du sol, verticales du côté d'Aquila, sont inclinées vers l'Adriatique contrairement aux stratifications néocomiennes que l'on observe au sortir de Camarda.

Le professeur Paolucci, botaniste passionné, remplit son herbier de plantes inconnues aux habitants des plaines.

Digitized by Google

Nous admirâmes ensemble les gentianes azurées, le *Ranunculus laponicus* aux pétales dorés, le *Rumex alpinum*, à peine haut d'un mètre, et le géant cependant de la flore du Sasso, l'humble *Helianthemum* et le myosotis alpestre, enfin l'anémone blanche des Alpes, et la vue de ces fleurs nous rappela d'heureuses excursions, exécutées autrefois dans les montagnes de la Suisse.

Nos souvenirs étaient complétés par la présence de gracieux oiseaux qui hantent ces régions neigeuses, l'élégante *Fringilla nivalis*, le Schneefink des Allemands, aux ailes et à la poitrine blanches.

Pendant que la mémoire rappelait à nos yeux les journées de marche *passées* dans les cantons classiques de la Suisse chère aux touristes, la plupart des ascensionnistes, sous la conduite du guide expérimenté, Semplicio Alliva, atteignaient le sommet occidental du Gran' Sasso. Les premiers furent M. Dell' Oro, Milanais et le comte Cambrai-Digny.

Un procès-verbal fut rédigé, signé et placé dans une bouteille vide, mais on séjourna peu au sommet, le brouillard était si intense que l'on ne voyait absolument rien, et la pluie menaçante commandait impérieusement le retour.

D'autres alpinistes, moins favorisés dans le choix des guides, ne parvinrent qu'au pied du dernier pierrier, au lieu dit le Camp des Invalides, et quelques-uns, notamment le vicomte de Grouchy, le chevalier de Schæfer et un gentleman italien dont nous regrettons d'avoir oublié le nom, furent encore plus malheureux au retour. Leur guide se perdit complétement dans le brouillard et finit par les abandonner au coin d'un névé dans une gorge étroite, disant qu'il allait chercher à se renseigner auprès de quelques pâtres.

Son absence prolongée permit au touriste italien de supposer qu'il était allé vendre ses voyageurs aux brigands traditionnels, et cette hypothèse autorisée par le passé du pays n'avait rien de bien rassurant pour ceux auxquels elle fut communiquée. Heureusement le retour du guide vint dissiper la légère émotion causée par sa mésaventure.

Entre dix et onze heures du matin, les excursionnistes étaient de nouveau réunis autour des feux qui n'avaient pas cessé de brûler depuis la veille, la pluie se mit de nouveau à tomber à torrents, on mangea un morceau sur le pouce, on remonta sur les mulets dont l'aspect après une nuit pluvieuse passée en plein air ne laissait pas d'être fort piteux, et, repassant le col de la Portella, on redescendit vers Aquila sous les flots d'une pluie diluvienne.

Par bonheur, à Paganica, on retrouva les voitures de nos obli-

Digitized by Google

geants propriétaires, et, en ville, un accueil plus empressé que jamais nous permit de faire disparaître les traces de la fatigue et nous fit oublier la désagréable impression causée par la persistance des intempéries de l'atmosphère, si bien que bon nombre d'entre nous passèrent encore la soirée au théâtre.

Le lendemain matin, les alpinistes se dispersèrent en maintes directions, Aquila étant au centre d'une contrée tout à fait favorable aux excursions de montagne.

Nos aimables compagnons, le chevalier de Cederstrahle, le chevalier de Schæfer et le vicomte de Grouchy retournaient à Rome et avaient formé le projet très-judicieux de faire un détour pour visiter en passant le lac Fucin, ou, pour mieux dire, l'endroit où s'étendaient jadis ses eaux bleuâtres, car il est maintenant entièrement desséché, grâce aux magnifiques travaux ordonnés par l'illustre prince Torlonia, et exécutés par notre habile et modeste compatriote, M. l'ingénieur Alexandre Brisse.

J'avais déjà vu, l'année précédente, ce chef-d'œuvre des desséchements dans un but purement agricole et industriel, mais, désireux de le contempler encore avec le splendide amphithéâtre de montagnes qui l'entoure, j'acceptai bien volontiers de faire la route en si excellente compagnie.

Nous prîmes donc, les uns et les autres, congé de nos aimables hôtes, en cherchant à les bien persuader de la gratitude que nous garderons toujours pour leurs procédés si courtois, et, montés dans une confortable voiture à quatre chevaux que l'obligeant marquis Vastarini Cresi avait bien voulu nous procurer, nous nous dirigeâmes, favorisés cette fois par le soleil, vers Avezzano, où le soir venu nous trouvâmes au palais Torlonia la cordiale hospitalité de son digne représentant notre vieil ami Gaetano Manetti.

Une autre fois, nous parlerons des bienfaisantes entreprises du prince Torlonia et des remarquables travaux de M. Brisse. Aujourd'hui ce récit, déjà trop long, doit se terminer par une conclusion pratique, utile à ceux de nos collègues qui voudront visiter Aquila et ses environs et faire l'ascension du Gran' Sasso. Voici cette conclusion :

Le 28 juillet, je suis revenu à Aquila sans m'y être annoncé. J'étais désireux d'abord de ne point rester plus longtemps en échec, faute d'un bâton solide, devant une montagne dont l'ascension ne présente pas de sérieuses difficultés, puis je voulais examiner comment devait s'y prendre un touriste isolé pour exécuter la course sans trop de dépense et de fatigue.

Je retrouvai fortuitement, à la station de Popoli, l'obligeant in-

Digitized by Google

génieur, M. Menapace, qui m'indiqua Semplicio Alliva comme étant le meilleur guide de la contrée.

L'hôtel assez confortable du Lion d'or, tenu par les frères Lion, nous fournit les provisions qu'il faut absolument emporter, car on ne trouve rien à manger, à partir de Paganica.

Une voiture m'y conduisit, mais on peut aussi y aller par chemin de fer, ce qui est plus économique pour un voyageur seul.

Sur la place de Paganica, je trouvai Semplicio qui se jucha sur le mulet aux bagages, avec son long fusil posé sur ses genoux, et nous commençâmes à monter silencieusement le long sentier que nous avions vu si bruyant et si animé un mois auparavant.

Au col de la Portella, la neige avait presque entièrement disparu et le vallon solitaire de Campo Pericoli n'était plus occupé que par M. Camillo Napolitano, savant ingénieur militaire chargé par le gouvernement de dresser, pour l'état-major, la carte de ces régions d'une exploration difficile. Il avait deux tentes, l'une pour ses employés, et l'autre réservée pour lui-même; il m'offrit courtoisement l'hospitalité, et me déclara que, n'ayant pas encore mesuré le Gran' Sasso, ni gravi sa cime, il profiterait le lendemain, si le temps était clair, de la présence de mon guide, pour atteindre le sommet, et y pratiquer ses opérations géodésiques.

Aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable; la nuit se passa bien, malgré la pluie et la grêle, et, le matin, un froid sec nous annonça une belle journée.

Nous nous hâtâmes de gagner le pied de la côte herbeuse, et, l'ayant gravie en diagonale, nous contournâmes vers la droite une longue croupe rocheuse pour arriver au Camp des Invalides; puis, grimpant le long et fatigant pierrier qui lui fait suite, nous arrivâmes sur l'étroite arête, au-delà de laquelle on découvre un précipice, heureusement rempli d'une neige perpétuelle, et qui se nomme le Calderone. En le côtoyant, nous atteignîmes le pied de la pointe occidentale. L'escalade en est facile, et le sommet fort étroit ressemble assez à ceux de la Dent du Midi ou du Piz Languard.

L'ascension, à partir de Campo Pericoli, avait duré moins de trois heures. Les cinq employés de M. Napolitano, qui portaient les instruments, s'empressèrent de les installer; nous constatâmes la température qui était de 4 degrés au dessus de 0°, et, à notre grande joie, nous vîmes tout de suite, par un simple nivellement que nous étions de 14 mèt. plus élevés que la pointe orientale.

M. Napolitano exécuta ensuite avec une grande précision les observations et les calculs qui permettent d'assurer que la hauteur maximum du Gran' Sasso est de 2,921 mèt. J'en fis mention dans

Digitized by Google

un procès-verbal que nous signâmes et que j'insérai avec ma carte de visite dans une bouteille vide.

On jouit d'un panorama merveilleux du haut du Gran' Sasso, la sommité la plus élevée de l'Italie centrale. La Méditerranée et l'Adriatique s'aperçoivent très-distinctement; on prétend même que l'on aperçoit Rome qui est à 100 kil.; mais, sans vouloir porter la vue aussi loin, l'entourage de cimes altières et de vallées sauvages, la perspective des deux mers, Aquila, dans les profondeurs rapprochées des plaines, forment un ensemble dont l'aspect est de nature à émouvoir les plus indifférents.

Enchanté d'avoir contemplé ce beau panorama, heureux d'avoir eu la bonne chance d'assister à la première constatation scientifique de l'altitude de cette sommité classique, je redescendis à regret.

Les montagnes sont un des emblèmes de la vie humaine; à peine a-t-on atteint un but longuement souhaité que l'on reconnaît qu'il faudra bien prochainement le quitter.

Nous regagnâmes à grands pas Campo Pericoli, où je pris congé de l'aimable ingénieur qui y restait pour terminer ses utiles travaux.

Rentré le soir en ville, je réglai mon compte avec Semplicio dont les prétentions sont très-raisonnables, et je trouvai suffisamment modérés les prix qu'il m'indiqua pour les mulets et leurs conducteurs.

Ces derniers, bêtes et gens, n'ont pas les qualités que possèdent ceux de la Suisse et de la Savoie, mais ils coûtent beaucoup moins cher et sont susceptibles d'une rapide amélioration.

La vie est encore à très-bon marché dans toute cette région.

Les touristes qui, après avoir visité l'Italie au printemps, terminent leur voyage par une course en Suisse, pourront trouver un avant-goût des montagnes helvétiques en venant passer quelques jours à Aquila qui, par sa position élevée, au centre des montagnes, jouit en été d'un climat frais et salubre. L'hôtel du Soleil et celui du Lion d'or sont assez recommandables, particulièrement ce dernier.

Les secrétaires de la section du Club Alpin sont d'une parfaite obligeance et tout disposés à indiquer les meilleurs guides et les excursions les plus intéressantes. C'est un devoir pour moi de répéter que l'accueil fait aux étrangers est en général des plus sympathiques, et nous sommes heureux de témoigner ici notre profonde gratitude aux autorités et aux habitants de la noble ville d'Aquila.

P. MONNOT,
Membre du Club Alpin français (section de Paris).

Digitized by Google

XXIX

VOYAGE SCIENTIFIQUE

A L'ILE SAINT-PAUL

Le 9 décembre 1874, la planète Vénus devait se trouver placée entre le Soleil et la Terre, et présenter l'apparence d'un petit cercle noir traversant le disque solaire. Ce phénomène ne s'était pas reproduit depuis le 3 juin 1769; il doit encore avoir lieu le 6 décembre 1882, puis un siècle s'écoulera avant son retour. L'observation très-exacte du passage de Vénus sur le Soleil fournissant le meilleur procédé connu pour calculer la distance du Soleil à la Terre, on conçoit que tout ait été mis en œuvre pour qu'elle fût faite avec toute la précision que comporte l'état actuel de la science. Comme le phénomène n'est pas visible de tous les points du globe, on avait choisi à l'avance les stations les plus avantageuses, et on avait organisé plusieurs expéditions chargées d'y transporter le personnel et le matériel nécessaires soit aux observations astronomiques, soit à celles qui pouvaient être utiles à la physique du globe et à l'histoire naturelle.

Tel était le but de l'expédition scientifique envoyée par l'Académie des sciences de Paris à l'île Saint-Paul, située dans l'Océan indien, par 38° de latitude australe et 75° de longitude orientale. C'est le lieu le plus isolé du globe : dans un cercle de 500 lieues de rayon autour de cette île, on ne rencontre que la petite île d'Amsterdam, située à quelques kilomètres au Nord.

J'avais l'honneur de faire partie de l'expédition qui était commandée par M. le capitaine de vaisseau Mouchez, aujourd'hui membre de l'Académie des sciences, et dont les autres membres étaient MM. Turquet, lieutenant de vaisseau; Rochefort, médecin de la marine; Velain, géologue, De l'Isle, botaniste. C'est le récit

Digitized by Google

de mon voyage dans cette région perdue de l'hémisphère austral que je me propose de faire, en m'attachant particulièrement aux circonstances qui offrent quelque intérêt scientifique.

Le 2 août 1874, par un temps splendide, l'*Amazone*, beau paquebot des Messageries maritimes, levait l'ancre au port de Marseille, et nous éloignait rapidement de tout ce que nous avions de plus cher au monde.

Le lendemain matin, au lever du jour, nous étions entre Caprera et la Corse. Les îles d'Elbe, de Monte-Cristo, la côte lointaine de l'Italie, çà et là un rocher abrupt, puis, sur la fin du jour, les îles Palmarola, Ponza, Vandotena rompaient la monotonie d'une mer unie comme un miroir, à peine troublée par les ébats de quelque dauphin folâtre, ou par le passage de quelque navire. Tout était calme et joyeux à bord ; il était impossible de commencer un long voyage sous de meilleurs auspices.

Le 4, au point du jour, nous étions en rade de Naples. Je passai seulement quelques heures à terre. Puis l'*Amazone* reprit sa course rapide.

A 6 h. du soir, nous étions en vue du Stromboli; à l'Ouest, à des intervalles de cinq minutes environ, une lueur apparaissait sur le flanc du volcan, témoignage de son activité. Il me semblait voir au fond du cratère la lave semi-fluide se soulever en bulles gigantesques, puis ces bulles crever avec fracas, des jets de feu remplir le cratère d'une lumière rougeâtre, et ensuite la lave sombre refermer lentement la bouche enflammée, jusqu'au retour d'une nouvelle explosion.

A minuit, nous franchissions le fameux détroit de Messine, dont les rochers resserrés sont loin d'être aussi effrayants que le disent les poëtes de l'antiquité. La mer était phosphorescente; mille petites étoiles apparaissaient et disparaissaient tour à tour dans le sillage du navire On s'empressait de recueillir l'eau de mer, et elle était l'objet de l'intérêt général; le microscope en révélait les mystères, et les dissertations abondaient au sujet des singuliers animaux qui sont la cause de la phosphorescence.

Le 8, au matin, nous arrivons à Port-Saïd, sans avoir eu d'autre spectacle que celui de la côte méridionale de l'île de Crête, rocheuse, aride, inhabitée. La mer était partagée en deux zones de couleurs différentes. La zone contiguë à la côte d'Afrique, limoneuse et jaunâtre, annonçait le voisinage des bouches du Nil, charriant le sable fin du désert. La côte apparaissait comme une bande obscure, surmontée d'une rangée de points noirs assez réguliers, semblable à une allée d'arbres très-lointaine. Cette apparence

Digitized by Google

tremblotante et incertaine était due au mirage. Comme la côte est une plaine sablonneuse, clair-semée de touffes végétales, la couche d'air chaud qui rasait le sol courbait les rayons lumineux partis de ces touffes, et ils arrivaient à nos yeux en produisant des images aériennes situées à la même hauteur au-dessus du rivage.

Un séjour de quelques heures à Port-Saïd nous permit de visiter la petite ville moderne, édifiée à l'occasion du percement de l'isthme, et le village arabe qui en est voisin. Dans la première, on rencontre bon nombre de casinos où la roulette et la musique occupent les tristes loisirs des malheureux Européens qui vivent dans ce lieu aride et inhospitalier. Quant au village arabe, son aspect détruit bien vite l'illusion du voyageur qui n'a contemplé jusqu'alors les scènes du désert que sur des peintures aux vives couleurs. Je quittai Port-Saïd, attristé par le spectacle d'une population dégradée qui obéit au fouet, et qui semble incapable de comprendre les bienfaits de notre civilisation.

Le soir, nous entrions dans le canal de Suez, et nous commencions à éprouver les effets physiologiques d'une température constante de 30°. Sans doute, dans les chaleurs de notre été, nous supportons aisément une telle température; mais elle ne dure que quelques heures chaque jour, et la fraîcheur de la nuit répare nos forces. Là au contraire, l'action de la chaleur est continue; il n'y a pas de différence entre le jour et la nuit; l'eau même du canal présente la température de l'atmosphère. Il s'agit, bien entendu, de la température diurne observée à l'ombre ; car, au soleil, elle est beaucoup plus élevée et excessivement dangereuse.

Nous restions nuit et jour sur le pont du navire, abrités par une double tente; et, pour les repas, il eût été impossible de séjourner dans l'intérieur, sans les *pancas* bienfaisants que d'impassibles Chinois agitaient sans relâche au-dessus de nos têtes.

Le navire n'avançait que pendant le jour, avec une prudente lenteur, craignant de toucher le fond de l'étroit canal. Nul autre spectacle qu'une paroi sablonneuse, dardant des rayons brûlants, aussi dangereux pour la vue que ceux du soleil.

Le 9 au soir, nous étions dans les lacs Salés, en vue d'Ismaïlia. Le spectacle des maisons édifiées par la Compagnie de Suez, des rares arbres qu'elle entretient à grands frais, réjouissait nos yeux fatigués par l'éclat des sables. La température de la mer était de 33°; celle de l'atmosphère à l'ombre, de 29°. C'est un effet général; le matin, la mer est moins chaude que l'air; l'inverse a lieu le soir.

Digitized by Google

Bientôt nous dépassions Suez, et l'*Amazone* reprenait sa course rapide à travers la Mer Rouge. Jusqu'à notre arrivée à Aden, qui eut lieu le 14, les seules particularités dignes d'être mentionnées sont la rigueur du climat et une visite que je fis, le thermomètre à la main, dans les diverses parties du navire.

Le thermomètre atteignit 37° à l'ombre, et il y eut un cas d'insolation, qui heureusement ne fut pas mortel.

Les hommes employés au chauffage de la machine sont tous Africains ; les blancs ne pourraient pas supporter un travail de ce genre. Je me transportai en compagnie du docteur Rochefort dans la soute au charbon, qui est l'endroit où règne la plus haute température : nous observâmes 54°. Devant les fourneaux aussi fortement aérés que possible, à l'aide de grandes manches à air, la température était de 47°. Autour des cylindres à vapeur on avait 43°, et enfin 34° dans le corridor qui mène aux cabines voisines de la machine.

La presqu'île d'Aden est un massif de roches volcaniques tout à fait arides. On y rencontre à peine des traces de végétation, et pourtant il s'y trouve une agglomération d'Arabes assez importante. Je fus frappé de la fière stature de ces hommes à la peau bronzée, drapés dans une grande pièce d'étoffe blanche, dont la principale coquetterie est de donner une teinte rousse à leur chevelure crépue en l'enduisant de chaux. Leur agilité est surprenante ; les jeunes enfants exécutent, autour des navires de passage, des tours d'adresse extraordinaires. Dès que le navire a jeté l'ancre, on les voit accourir dans de petites barques formées d'un tronc d'arbre creusé. L'enfant se tient en équilibre avec la plus grande aisance au centre de ce singulier esquif, et il va et vient avec rapidité à l'aide d'une petite palette de bois qui lui sert de rame. Si l'on jette dans la mer une pièce de monnaie, dix enfants plongent à la fois pour l'atteindre, et bientôt reparaît le vainqueur serrant la pièce entre ses dents blanches ; puis chacun remonte sur son esquif et se prépare à une nouvelle lutte.

Les Anglais occupent la presqu'île ; ils l'ont entourée d'une muraille du côté de la terre, et en ont fait une véritable forteresse. Sur le bord de la mer sont les établissements européens, les casernes, les magasins de charbon, les machines à faire la glace et l'eau distillée ; dans l'intérieur se trouve la ville arabe d'Aden, que nous visitâmes avec le plus grand intérêt ; elle sert d'entrepôt pour le commerce du café et des produits agricoles que de longues caravanes de dromadaires apportent des environs.

Digitized by Google

Sa principale curiosité est un escarpement de la montagne, où ont été édifiés plusieurs étages de citernes qui recueillent les eaux pluviales. Les habitants d'Aden vont y puiser l'eau douce à l'aide d'outres ou d'amphores élégantes qu'ils portent sur la tête. Rien n'est plus gracieux que la pose d'une jeune fille revenant des citernes avec sa provision d'eau. Son costume aux vives couleurs, les anneaux d'argent qui ornent son cou, ses bras et ses pieds, ont un très-grand caractère d'originalité ; mais l'ornement nasal que portent les femmes de certaines races ne m'a pas semblé aussi heureux.

Partis d'Aden le 16 août, à bord du *Dupleix*, nous devions arriver le 29 à la Réunion sans avoir vu autre chose que la mer. Pendant cette navigation de treize jours, contrariée par de fortes moussons contraires, le spectacle d'une mer déchaînée, roulant d'énormes vagues qui souvent projetaient leur écume sur le pont du navire, habituait le passager novice à envisager froidement les dangers de la navigation. Nous étions dans cette mer des Indes redoutable par ses cyclones, que nous devions désormais braver pendant une demi-année. Combien de fois, lorsqu'un violent coup de mer ébranlait le navire et le faisait craquer de toutes parts, notre pensée s'abandonnait, et nous songions avec tristesse à ceux que nous avions laissés sous le toit domestique !

Dans cette traversée pluvieuse et agitée, le thermomètre descendit graduellement de 30° à 22°. Nous étions dans l'hémisphère austral à la fin de l'hiver.

Nous profitâmes d'un court séjour à la Réunion pour visiter le volcan dont la plus récente éruption avait eu lieu au mois de juin précédent. Munis des instructions que voulut bien nous donner M. le docteur Jacob de Cordemoy, naturaliste distingué qui habite la colonie, nous partîmes du village de Saint-Benoît le 1er septembre, avec dix porteurs malgaches et un guide créole. Une excellente route nous conduisit, à travers les plantations de cannes à sucre, à la plaine des Palmistes, qui était autrefois couverte de magnifiques forêts, où les palmiers et les fougères arborescentes dressaient leurs majestueux panaches au-dessus des fourrés impénétrables, mais qui est aujourd'hui dénudée et presque aride; car le déboisement a tari les sources des rivières, et leur lit desséché n'est plus rempli que par les fortes pluies de l'été. La canne ne prospère pas dans ces régions trop élevées, où la température est toujours inférieure de plusieurs degrés à celle de la plaine. C'est pour un défrichement illusoire qu'on a sacrifié les plus belles forêts de la colonie, et nous ne pouvions nous empêcher de dé-

Digitized by Google

plorer la dévastation que nous avions sous les yeux en traversant cette plaine à demi consumée par le feu des bûcherons.

Après une montée rapide, nous atteignîmes la plaine des Cafres. La végétation changeait d'aspect. Aux arbres à larges feuilles succédaient ceux dont les feuilles sont déliées comme des aiguilles, les seuls qui puissent résister à la violence des vents. L'espèce la plus répandue est le tamarinier, qui atteint la taille de nos plus beaux chênes et qui en a le port majestueux. Çà et là on rencontre de magnifiques arbres déracinés et couchés sur le sol ; c'est l'effet des cyclones qui passent chaque année sur l'île, et dont la fureur est marquée profondément dans les forêts séculaires. Il y a encore dans cette région quelques forêts vierges, où le bûcheron n'a pas pénétré, et où les lianes, les mousses et les fougères produisent des fourrés inextricables. Aucun être vivant ne trouble le silence de ces lieux ; le vent seul, quand passe l'ouragan, mugit dans les cimes les plus élevées.

Bientôt nous dépassions les dernières habitations, et nous nous élevions lentement sur des pentes couvertes d'arbrisseaux, dont les touffes s'abaissaient et se raréfiaient graduellement. Nous voulions passer la nuit dans la caverne des *Lataniers* ; mais nous avions compté sans la paresse et l'inertie de nos porteurs malgaches. Trois de ces hommes nous abandonnèrent, en prétextant la fatigue, et il fallut batailler pour empêcher une désertion générale. Quand le soleil eut disparu, nos porteurs refusèrent d'aller plus loin et s'étendirent sur la terre.

Pendant que les porteurs dormaient, nous improvisions un campement : bientôt un feu brillant nous éclairait ; nous avions puisé de l'eau dans le voisinage aux dernières lueurs du crépuscule ; notre souper était préparé, et nous nous disposions à passer bravement la nuit sur un lit de feuilles, serrés les uns contre les autres, et abrités par une toile tendue horizontalement à un mètre de hauteur.

Tout à coup nous voyons surgir des ténèbres un de nos Malgaches demandant, dans un langage plaintif et désolé, un peu d'eau, un peu de feu, pour faire cuire le riz du souper. Ces malheureux s'étaient endormis sans songer à faire aucun préparatif pour leur repas, et, réveillés par le froid et la faim, ils s'apercevaient un peu tard de leur pénurie. Les hommes de race noire ne manquent certes pas d'intelligence, mais leur état intellectuel ressemble à celui des enfants ; ils n'ont pas de prévoyance et ils sont poltrons. Ainsi, plus tard, lorsque nous gravîmes le cône d'éruption du volcan, trois Malgaches seulement se décidèrent à nous

Digitized by Google

accompagner: les autres n'osèrent pas se risquer sur la terre de feu.

Debout aux premières lueurs du jour, nous eûmes le curieux spectacle des effets du rayonnement nocturne. Le thermomètre marquait 4 degrés au-dessous de zéro, et le sol, constitué par un sable volcanique, était couvert d'efflorescences remarquables par leur blancheur nacrée et leurs formes bizarres. La rosée et l'eau du sol avaient produit des cristaux de glace, qui s'étaient rassemblés par files régulières, figurant des arborescences fibreuses, telles que je n'en ai vu nulle part. Chaque file étant le résultat de la superposition de petites aiguilles réunies par leurs bases, celles du haut s'étaient inclinées sous l'action de la pesanteur, et la file s'était courbée vers la terre. L'arborescence avait une sorte de racine, due à l'eau cristallisée dans le sable, qui se trouvait soulevé par la dilatation de la glace. Le célèbre professeur anglais Tyndall a nommé *fleurs de la glace* les apparences étoilées que présente un glaçon, quand il est traversé par un faisceau solaire: ce que nous avions sous les yeux était un parterre de fleurs plus remarquables encore par leur éclat et leur variété. J'attribue cette disposition particulière des cristaux de glace à la rapidité de leur formation, au milieu d'une atmosphère saturée d'humidité, et brusquement refroidie au contact d'un sol qui rayonnait fortement la chaleur vers le ciel.

La région où nous nous trouvions est celle des cônes éruptifs qui ont été en activité à diverses époques. Près de nous était le cratère *Commerson* que nous visitâmes, et d'où l'on découvre, au Sud, de nombreux cônes aux teintes grises ou rouges, et, au Nord, la chaîne de sommets volcaniques plus anciens que domine le *piton des Neiges*. C'est le point culminant de l'île ; il n'offre au regard qu'une cime dénudée, sans le moindre tapis de neige.

Nous atteignîmes ensuite le bord d'une immense falaise d'assises basaltiques, semblable à une muraille demi-circulaire séparant la région fertile de l'île de la région brûlée par le feu. Le volcan est situé dans l'espace compris entre cette falaise et la mer; d'autres cônes d'éruption actuellement éteints masquaient encore sa vue. Une descente d'une demi-heure par un sentier roide, creusé dans la falaise, nous amena à la *plaine des Sables*. Là étaient les derniers réservoirs d'eau pluviale que nous devions rencontrer; cette eau est contenue dans des bassins de lave naturels, à la température de 14 degrés. Le voyageur y trouve un bain salutaire, avant de s'engager dans la plaine brûlée qu'il va traverser.

Digitized by Google

Cette plaine est couverte d'une cendre volcanique, composée de petits cristaux qui réfléchissent les rayons solaires et font luire le sol de mille feux : çà et là d'immenses scories, autrefois lancées par le volcan, jonchent la plaine, indiquant par leur énorme volume combien était puissant le cône éruptif de ces temps reculés. Assis à l'ombre de ces singuliers rochers, nous ne pouvions contempler sans une respectueuse admiration ces traces ineffaçables sur lesquelles le géologue déchiffre l'histoire d'un autre âge.

Plus loin nous retrouvons un ravin et quelques végétaux rabougris ; nous approchons du volcan ; mais rien ne trouble le silence de ces lieux sauvages ; on n'entend que la voix du chef malgache qui rallie ses hommes, toujours disposés à abandonner la partie sans réfléchir aux conséquences de leur paresse.

Vers le soir, nous étions en face du cône éruptif. Il surgissait majestueusement, à une hauteur de 500 mètres, du fond d'un vaste amphithéâtre, que bornait au Nord une muraille verticale demi-circulaire semblable à celle de la plaine des Sables, et qui au Sud s'affaissait brusquement vers la mer : nous étions sur la crête de cette muraille, à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. A la vue de la lave éteinte qui remplit le fond de l'amphithéâtre, disposée en gradins rougeâtres, bizarrement contournés, semblables à des bourrelets d'une matière pâteuse qui s'est figée en descendant lentement vers la mer, on cherche à se figurer la période d'activité qui a produit cette lave, à se représenter les flots incandescents qui coulent et s'arrêtent solidifiés, tandis que d'autres flots les suivent, les recouvrent et se solidifient à leur tour. Puis la scène s'agrandit, et devant nos yeux, excités par l'imagination, la matière inerte semble se mouvoir comme aux grands jours d'éruption ; çà et là une énorme bulle se soulève au-dessus du lit d'un fleuve de feu ; elle crève et projette avec le fracas du tonnerre les scories qui vont au loin dévaster les plateaux fertiles. De petits cratères dispersés comme des satellites autour du cône principal lancent les jets de cendres et de gaz brûlants. Le flanc de la montagne s'entr'ouvre, et par cent fissures parallèles sort la lave fumante. Mais on revient bientôt à la réalité, et l'œil quitte les mystères de la lave glacée, pour admirer le paysage.

La soirée était splendide : au coucher du soleil, nous eûmes le spectacle d'un phénomène physique assez rare. L'ombre du volcan se dessinait sur le ciel comme fond, à une grande hauteur au-

Digitized by Google

dessus de l'horizon. L'atmosphère se comportait comme une toile immense, arrêtant les rayons solaires qui entouraient le profil de la montagne, et les réfléchissant vers nous, tandis que la portion située dans l'ombre restait privée de lumière. Cet effet était dû à la présence dans l'atmosphère de nombreuses particules d'eau condensée en gouttelettes, trop petites ou trop espacées pour produire l'apparence de nuages.

La nuit fut passée dans la *caverne de Belle Combe* située dans la falaise. Le volcan était muet et sombre : combien nous eussions préféré le spectacle d'une éruption, malgré les dangers auxquels elle eût pu nous exposer! C'était le lendemain que devait s'accomplir l'ascension du cône éruptif.

La traversée du fleuve de lave qui nous séparait du cône rappelait celle de la *Mer de Glace* de Montenvers au Chapeau. Comme au Montenvers, il fallait descendre à pic, puis franchir de nombreuses crevasses longitudinales, larges d'un mètre au plus. Ce qui frappait surtout le regard, c'était la forme tortueuse du sol, semblable à des paquets de cordages entrelacés. Quelquefois des proéminences de plusieurs mètres de hauteur se dressaient en forme de dômes, et leur intérieur avait l'aspect d'une grotte tapissée de stalactites. Ce sont les effets d'immenses bulles qui, pendant quelque éruption, ont été soulevées par les gaz dans la lave liquide. La plus remarquable de ces proéminences a reçu le nom de *la chapelle*. Bientôt commença l'ascension du cône éruptif. La marche était pénible sur ces laves glissantes et fragiles, sous un soleil ardent, et, pour comble d'embarras, le guide qui nous conduisait n'était jamais allé jusqu'au sommet. M. Velain partit à la découverte, et ce fut lui qui nous traça la direction à suivre. Après deux heures de fatigue, nous avions atteint les orifices de la coulée de lave la plus récente, située sur le flanc du cône terminal en activité.

Un grand nombre de crevasses parallèles dirigées suivant les lignes de plus grande pente donnaient issue à des vapeurs chaudes et acides, dont la température n'atteignait pas 100°. Le sol était noir et s'émiettait sous les pieds comme ferait une couche de papier brûlé ; c'est qu'il était formé par une lave vitreuse, qui était très-fluide et remplie de bulles gazeuses. Après la solidification, ces bulles étaient restées emprisonnées ; mais leur enveloppe sortie était mince et friable ; le pied les écrasait.

A mesure que la lave descend, elle se tasse et devient moins boursouflée ; je possède un échantillon recueilli plus bas que les bouches de sortie et qui présente l'aspect d'une grappe de grains

Digitized by Google

allongés. Il démontre bien que la lave de la dernière éruption était très-fluide, formée d'une matière analogue à l'obsidienne.

A une centaine de mètres au-dessus du torrent de lave que je viens de décrire était le sommet du cratère d'éruption. Plusieurs blocs de scories lancées par le volcan gisaient sur le sol. Le cratère m'a paru présenter une circonférence de cinquante mètres de diamètre sur une profondeur à peu près égale. Quelques fumeroles s'élevaient du fond du cratère, le long de ses parois, attestant son activité. Le cirque presque complet était légèrement échancré du côté de la mer. C'est sans doute de ce côté que coulent actuellement les laves, lors des grandes éruptions. Toute cette région de l'île est ravagée par le feu ; on l'appelle *le brûlé*. Une route la traverse non loin du rivage, et les habitants accourent au moment des éruptions pour contempler pendant la nuit le spectacle d'un fleuve de feu descendant d'une hauteur de deux mille mètres vers la mer qu'il atteint quelquefois.

Il n'est pas impossible de descendre du volcan par le brûlé. Mais cette course est excessivement pénible, parce que les laves s'effondrent souvent sous les pieds. Nous reprîmes le chemin que nous avions suivi en montant, après avoir passé une seconde nuit dans la grotte de Belle-Combe. La nuit suivante fut passée dans la caverne des Lataniers. Puis, en une journée, nous descendîmes à Saint-Benoît. A notre passage dans la plaine des Cafres, M. de Touris nous offrit gracieusement l'hospitalité dans la case qu'il habite avec sa famille en cette saison, près des grands tamariniers et des forêts vierges. Combien nous fut agréable cette hospitalité, après quatre jours et quatre nuits de séjour dans les plus sauvages déserts que l'on puisse imaginer !

Nous reprîmes le lendemain la mer sur le transport de l'État *la Dives*. Nos instruments n'ayant pu être débarqués à St-Denis à cause de l'état de la mer, le *Dupleix* les avait portés à Port-Louis, chef-lieu de l'île Maurice, situé à quelques lieues de la Réunion. Cette circonstance nous permit de visiter la colonie anglaise, qui est toujours, en dépit des traités politiques, l'île sœur de la nôtre. On y parle français et les mœurs sont les mêmes dans les deux îles.

L'île Maurice est volcanique, mais ses cratères sont éteints. On y cultive la canne, le café, la vanille, le coton, comme à la Réunion. Un chemin de fer relie Port-Louis aux villages voisins, où les négociants aiment à habiter ; ils se rendent à la ville pour leurs affaires. L'activité paraît être plus grande à Maurice qu'à la Réunion.

Digitized by Google

La vie des colons aisés a quelque chose du faste bien connu des grandes colonies anglaises. On y pratique une large hospitalité, et, certes, le voyageur qui passe à Maurice ne saurait oublier l'amabilité des hôtes qu'il y a rencontrés.

L'île Maurice avait été choisie par lord Lindsay pour la station où il devait lui-même observer le passage de Vénus. Nous trouvâmes ses assistants occupés à installer les instruments, chez M. de Chazal, qui avait saisi avec enthousiasme une occasion de servir la science. Nous reçûmes chez lui l'accueil le plus empressé, et nous emportâmes le meilleur souvenir de cet aimable vieillard et de sa charmante famille. Agronome distingué, M. de Chazal est particulièrement connu par des publications religieuses dans lesquelles il pratique le libre examen avec une indépendance qui paraîtrait chez nous quelque peu étonnante. Placé sous les tropiques, au milieu de nègres à demi sauvages, ce vieillard qui évangélise offre à l'observateur un caractère noble et imposant, digne de tous les respects.

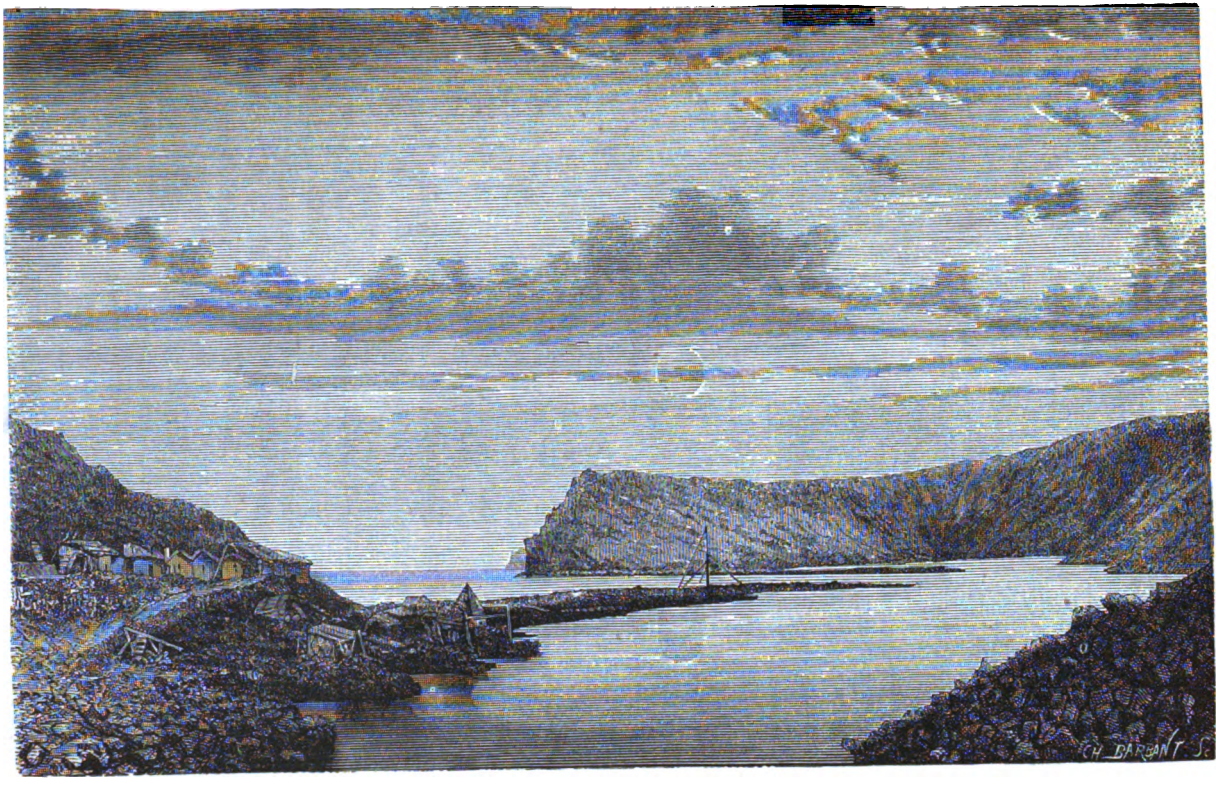
M. de Chazal nous conduisit lui-même à l'observatoire physique dirigé par M. Meldrum, auteur de travaux importants sur la physique du globe et, notamment, sur les cyclones.

Des observations météorologiques et magnétiques sont faites régulièrement dans cet observatoire auquel sa situation dans la région des cyclones donne une importance exceptionnelle. Les tourbillons aériens connus sous le nom de cyclones naissent dans les régions équatoriales. Ils se dirigent de l'Est à l'Ouest, décrivent une courbe qui passe par la Réunion, et vont se perdre à la latitude du cap de Bonne-Espérance. Cette marche générale est parfaitement connue depuis les travaux de M. Bridet, ancien officier de la marine française, aujourd'hui directeur de la banque à Saint-Denis. M. Meldrum y a ajouté cette loi curieuse que tout cyclone est composé d'une série de tourbillons qui sont alternativement de sens contraires et d'intensités décroissantes. Il est arrivé à cette loi en compulsant un grand nombre d'observations faites dans la mer des Indes par les navires qui ont rencontré le redoutable météore.

Le 10 au soir, nous quittâmes les lieux illustrés par Bernardin de Saint-Pierre et nous commençâmes notre dernière étape. C'est après 14 jours de navigation, sans avoir vu autre chose qu'une mer brumeuse, tantôt houleuse, tantôt unie comme une nappe d'huile, que nous atteignîmes le but de notre voyage.

Les seuls habitants de la mer que nous ayons aperçus étaient le damier, l'albatros, oiseaux au vol infatigable, que nos matelots.

Digitized by Google



Vue de l'île Saint-Paul d'après une photographie

Digitized by Google

Digitized by Google

prennent à l'hameçon quand ils se reposent sur l'eau, et le poisson volant qui, quelquefois, traversait le pont du navire.

Dans cette traversée de 500 lieues environ, le thermomètre s'abaissa graduellement de 23° à 12°.

Le temps n'était pas favorable au débarquement. Nous apercevions l'île entourée de brisants qui rendaient son abord difficile; la pluie, les rafales, la grosse mer augmentaient les difficultés. Le 24 au matin nous descendîmes en canot pour prendre connaissance du lieu de débarquement et choisir l'emplacement de notre observatoire. Ce n'est pas une opération très-facile que de passer d'un grand navire dans une petite barque par une forte houle qui élève et abaisse alternativement le niveau de l'eau de plusieurs mètres de hauteur. Il faut saisir le moment où le canot s'élève sur la crête de la vague et y sauter lestement. Si l'on manque ce moment et qu'on veuille suivre le canot qui s'abaisse rapidement, on peut être surpris par la vague suivante et recevoir une douche désagréable. C'est ce qui m'arriva à la grande gaieté des matelots. Cette maladresse me servit de leçon mieux que les instructions verbales les plus éloquentes, et je ne manquai pas d'occasions pour en profiter dans la suite.

L'île Saint-Paul a la forme d'un vaste cratère circulaire, de 1,200 mètres de diamètre et de 200 mètres d'élévation. Un affaissement du sol a ouvert la paroi Est, et la mer remplit le fond du cratère. Les débris des falaises effondrées forment deux jetées, entre lesquelles existe une passe de quelques mètres de largeur, qui fait communiquer avec la mer les eaux de l'intérieur. Cette passe est assez profonde pour donner accès à un navire de 100 tonneaux; mais elle est infranchissable pour les grands navires. La *Dives* devait rester au mouillage, à peine abritée par l'île, et nous devions opérer en canot tout notre débarquement.

L'entrée de la passe n'est pas aisée, lorsque la mer est forte. Aussi n'est-ce pas sans anxiété que je suivais les mouvements des rameurs et du timonier qui dirigeait la manœuvre. On voyait la vague courir vers la terre, se briser à droite et à gauche sur les rochers, en projetant des gerbes écumantes, tandis qu'un énorme bourrelet liquide surgissait pendant un instant dans l'étroit canal que le canot devait traverser. Il fallait attendre le passage d'une vague et ramer avec vigueur pour franchir la passe avant l'arrivée de la vague suivante; c'est ce que les marins appellent *saisir l'embellie*: tout cela ne dure que quelques secondes.

Enfin nous étions à l'abri de la mer. Le cratère ressemblait à un lac tranquille, dominé par de hautes falaises, où la verdure con-

Digitized by Google

trastait avec les rochers aux teintes grises et rouges, qu'éclairait le soleil du matin. On entendait des cris d'oiseaux inconnus; on apercevait des cabanes inhabitées, il est vrai, mais qui promettaient un campement plus confortable que celui que nous attendions. Des débris de navires naufragés jonchaient le rivage; à l'entrée de la passe était la carcasse submergée de la *Megæra*, vaisseau anglais qui, surpris par une voie d'eau, ne put continuer sa route pour l'Australie et vint s'échouer à l'île Saint-Paul; quatre cents hommes vécurent pendant trois mois sur ce rocher perdu. Aussi trouvâmes-nous à terre une foule d'objets, de meubles, d'ustensiles, de débris de cabanes, et même une provision de charbon de terre, qui nous furent très-utiles.

L'emplacement des instruments fut bientôt fixé, ainsi que le lieu d'habitation de la petite colonie, composée des six envoyés de l'Académie, auxquels s'était joint M. Lantz, conservateur du musée de Saint-Denis, et de quatorze hommes d'équipage, et le débarquement commença.

Grâce à l'activité du chef de la mission, M. le commandant Mouchez, qui présidait lui-même à tous les détails de cette opération difficile, le lendemain, 25 septembre, les gros instruments étaient à terre, avec une partie des provisions et des objets de campement. La mer grossissait toujours, par un vent Nord-Ouest de mauvais augure. Une tempête était imminente; mais on espérait terminer le débarquement avant qu'elle éclatât. Aussi, le soir, le commandant jugea-t-il prudent de rentrer à bord, afin de pouvoir mieux apprécier le lendemain matin s'il était possible de continuer les opérations.

Seul, je demandai à rester à terre, désireux de trouver une nuit de repos. J'obtins cette autorisation, et je demeurai en compagnie de six Malgaches que nous avions amenés pour faire les préparatifs d'une campagne de pêche que devait diriger, quelques semaines plus tard, M. Hermann, commandant le *Fernand*, goëlette de la Réunion.

Le lendemain, personne ne vint de la *Dives*; l'entrée de la passe était impraticable, et le navire était au large, se tenant en garde contre les courants qui eussent pu le jeter à la côte. Pendant la nuit suivante, la tempête se déchaîna avec fureur; la *Dives* disparut, et je restai seul, en proie aux plus sombres pensées.

Le 1er octobre, le soleil s'élevait dans toute sa splendeur sur l'horizon sans bornes : j'étais sur le rivage, rassemblant quelques matériaux, et songeant aux moyens qui me restaient pour remplir,

Digitized by Google

en cas de malheur, la mission qui nous avait été confiée, lorsque j'aperçois la *Dives*.

J'éprouvai une émotion inexprimable. Le cœur humain est bien faible : s'il lutte avec énergie en face du danger, il s'abandonne quand le danger a disparu. Quelques minutes plus tard, j'avais le bonheur de serrer les mains de mes compagnons sains et saufs. Il semblait que je sortais d'un affreux cauchemar.

La *Dives* avait été emportée par la mer, après la perte de trois ancres et la rupture de son gouvernail. Le commandant Mouchez, luttant contre la tempête avec une admirable fermeté, avait arrêté une débâcle déplorable.

Le débarquement fut terminé avec vigueur, et le soir la colonie scientifique de Saint-Paul était rassemblée à terre, heureuse de trouver quelque repos, après une si rude épreuve. Au bout d'un mois de travaux manuels auxquels tout le monde prenait part avec un remarquable entrain, les instruments étaient installés, les laboratoires de recherches édifiés avec les épaves recueillies de tous côtés, et chacun de nous s'adonnait avec ardeur aux études qui lui étaient assignées. Tout était prêt pour l'observation du phénomène astronomique annoncé.

Avant de raconter les heureuses opérations du 9 décembre, jetons un coup d'œil sur l'état naturel de l'île et sur les observations scientifiques dont elle était devenue le théâtre.

L'île Saint-Paul paraît avoir été découverte en 1686 par le Hollandais *Van Flaming*. A cette époque, la passe qui fait communiquer l'intérieur du cratère avec la mer, n'existait pas; des fumées s'élevaient sur divers points, et la chaleur du sol était assez forte en plusieurs endroits pour qu'on n'y pût poser le pied. Des remarques analogues ont été faites en 1793 par les marins anglais du *Lion* et de l'*Hindoustan*.

En 1843, *Adam Mierolawski*, négociant de la Réunion, établit une pêcherie, et le gouverneur de notre colonie envoya quelques soldats pour arborer dans l'île le pavillon français. Cette mesure n'ayant pas été ratifiée par le gouvernement, les soldats furent rapatriés, et, depuis cette époque, l'île ne fut visitée que par quelques pêcheurs et par des naufragés. Les constructions en pierre sèche, les défrichements dont nous avons trouvé la trace au bas des pentes intérieures du cratère, datent de Mierolawski.

En 1857, la frégate autrichienne *la Novara* stationna pendant plusieurs jours à Saint-Paul, et une description complète en fut faite par M. de Hochstetter. L'intensité des phénomènes volcaniques avait beaucoup diminué depuis Van Flaming.

Digitized by Google

En 1872, la *Megæra* vint échouer sur la jetée du Nord.

Telles sont les principales dates connues des visites qui ont été faites à l'île Saint-Paul; mais combien de naufrages ignorés y ont laissé de lugubres traces! En face de la passe, au fond du cratère, la mer charrie les épaves, et le rivage est couvert de pièces de bois de toutes formes, où l'on distingue des débris de mâts, de vergues, de roues, de gouvernail; on se croirait au milieu d'un chantier de construction.

Aujourd'hui l'île est généralement habitée de novembre en février par quelques pêcheurs de la Réunion. Une goëlette de 80 tonneaux peut préparer et saler en deux mois vingt mille gros poissons; on les prend à l'hameçon auprès d'algues gigantesques qui empêchent l'usage du filet. On chasse aussi les *otaries*, sorte de phoque à oreille externe, dont la fourrure a quelque valeur. Ces mammifères timides vivent au pied des falaises : quand ils sont endormis sur les rochers, on peut s'en approcher et les abattre d'un coup de bâton appliqué sur le museau.

Telle est en quelques mots l'histoire de l'île Saint-Paul.

Une excursion que l'on pourrait faire en quelques heures sans les escarpements d'un accès difficile, nous fera connaître son aspect général.

La jetée du Nord, sur laquelle est établi l'observatoire astronomique, est formée de blocs roulés qui proviennent des roches effondrées, trachytes d'un gris rose, basaltes et laves aux couleurs sombres, tufs ponceux de couleur rouge brique, ponces vertes ou jaunes. Des vapeurs chaudes se dégagent à côté du petit port de débarquement; on trouve une température de 80° à un mètre de profondeur. De semblables dégagements s'observent presque partout sur le pourtour intérieur du cratère, au niveau de la mer. En suivant le rivage, on rencontre en plusieurs endroits des sources thermales alcalines et ferrugineuses, dont les températures varient de 38° à 98°. Au fond du cratère, à l'Ouest, M. Velain a observé jusqu'à 218°.

Les falaises intérieures dressent leur crête grise à 200 mètres de hauteur, au-dessus d'un talus de roches éboulées que tapissent d'épaisses touffes d'herbes, difficiles à franchir, et d'où sortent des émanations nauséabondes : un bruit sourd se fait entendre continuellement dans les profondeurs du sol; c'est le roucoulement du *prion*, oiseau de mer de petite taille, qui habite des galeries creusées dans la tourbe sous les blocs de la lave. De temps en temps apparaît un de ces oiseaux au plumage gris, acharné à la poursuite d'un grand oiseau brun, le *stercoraire antarctique*, très-vorace,

Digitized by Google

au cri lugubre, et sans doute grand ennemi des couvées. On aperçoit aussi une hirondelle au plumage d'argent, à la tête noire, au bec et aux pattes d'un beau rouge, le plus gracieux habitant de l'île; puis, plus rarement, l'*albatros fuligineux*, au plumage d'un noir velouté, et l'*amiral*, albatros blanc de trois mètres d'envergure, le plus grand oiseau de ces régions.

Quant aux quadrupèdes, on ne trouve que des espèces importées par les navigateurs, à savoir les rats et les souris qui pullulent dans les cabanes, les chats et les chèvres devenus sauvages. La chasse de ces dernières est un des plaisirs du pêcheur malgache; il les prend à la course, au milieu des rochers escarpés, avec une agilité surprenante.

N'oublions pas, dans cette promenade au bord du bassin intérieur, les animaux qui vivent dans la mer, mollusques, crustacés, zoophytes, oursins, actinies, holothuries; tout cela fourmille au milieu des prairies d'algues aux vives couleurs. La langouste rouge aux longues antennes était très-abondante; on pouvait la prendre à la main et la faire cuire à l'eau des sources voisines. Une foule de poissons, dont les espèces sont spéciales à la localité, vivent dans le cratère; mais les grosses espèces habitent de préférence les côtes extérieures de l'île.

Le laboratoire d'histoire naturelle était édifié non loin de ces populations mystérieuses, et c'est là qu'abrités sous un morceau de toile à voile, derrière quelques panneaux provenant des épaves, nos naturalistes disséquaient bravement les échantillons de toute sorte qu'ils se procuraient au prix de mille fatigues, tantôt par une escalade dangereuse, tantôt par une excursion en canot, où il fallait lutter contre la mer.

Au nord de l'île, au-dessus du campement, se trouve un petit col, à une centaine de mètres de hauteur. On s'y rendait par une pente douce, couverte de belles herbes, où pâturaient les bœufs et les moutons que nous avions amenés. C'est sur cette pente qu'avait été installée à mi-côte l'observatoire magnétique. Une excavation de quelques mètres, creusée par les naufragés de la *Megæra*, nous avait offert un abri sûr contre la violence des vents. Quelques panneaux, une toile à voile servirent à clore cet espace, et les boussoles, installées dès les premiers jours, furent observées régulièrement pendant tout le séjour de la mission.

Du sommet du col on jouit d'une vue admirable. Au Nord s'étend l'Océan indéfini; la vague se brise au pied d'une falaise aux teintes les plus variées, formée de roches volcaniques de divers âges, qui sont restées en place dans l'ordre de leur apparition, et offrent au

Digitized by Google

connaisseur une belle page d'histoire géologique. En face surgit de la mer un énorme piton basaltique, le *nine-pine* dont la couleur sombre produit un heureux contraste avec la teinte bleue des flots et les teintes jaunes, vertes, rouges de la falaise. On pense que ce rocher provient de l'écroulement de la partie nord du cratère. La vague, qui bat sans cesse le pied des falaises, détermine fréquemment la rupture des roches lentement désagrégées par l'air et par les émanations chaudes du sol.

On raconte qu'en 1872 un navire mouillé à un mille du rivage eut ses amarres rompues par un éboulement survenu sur la falaise Sud-Est. L'île semble destinée à disparaître par l'action prolongée de la mer et des émanations qui marquent la dernière période de son activité volcanique.

Un autre spectacle attire bientôt l'attention. Une file d'oiseaux bizarres, d'une taille de 40 cent. environ, au ventre blanc, au dos gris, gravissent péniblement la falaise et s'arrêtent en apercevant le voyageur; ils s'entassent les uns sur les autres en proférant un cri qui rappelle celui du canard; ce sont les manchots à la chevelure d'or (*Eudyptes chrysocoma*), appelés vulgairement pingouins. Leur tête grise est ornée d'une sorte de crinière qui se relève de chaque côté et forme deux houppes, où le jaune et le noir sont entremêlés. Ils ont le bec rouge, les pattes palmées roses, et leurs ailes grises, à peine revêtues d'un duvet gris par dessus, blanc par dessous, ressemblent à des nageoires. Enfin leur queue très-courte joue le rôle d'un troisième point d'appui quand ils sont en repos.

Ces oiseaux vivent en colonie au milieu des touffes d'herbe qui garnissent les pentes nord de l'île, à une hauteur de 150 mètres au-dessus de la mer. Nous étions à l'époque de la ponte, et la colonie était dans une merveilleuse activité. Les uns descendaient à la mer pour chercher la nourriture; on les voyait apparaître sur la plage au moment où le flot se retirait : la vague les avait charriés comme des épaves. A peine dressés sur leurs pattes, ils gravissaient la côte aussi rapidement que possible; mais combien de fois la vague les reprenait à la course! puis la vague suivante les ramenait. Toutefois, après une lutte émouvante, c'était l'oiseau marin qui triomphait. Il prenait quelques instants de repos et commençait l'ascension de la falaise. Que de difficultés à vaincre pour gagner le gai village, aux belles touffes d'herbe qui préservent du vent, si bien choisi que la mer ne peut l'atteindre, que le vent de tempête ne saurait le culbuter! Il faut escalader une falaise nue, dont la pierre s'émiette sous les pas, et alors que de

Digitized by Google

chutes et de dégringolades quand on est lourd et maladroit ! Mais nos intéressants manchots ont de précieuses qualités : le courage



Les pingouins de l'île Saint-Paul.

et la fermeté suppléent à l'agilité ; et ils finissent par gagner les hauteurs, où retentissent leurs cris triomphants.

Chaque jour, des centaines de manchots exécutent cette difficile manœuvre ; pendant que les uns montent, d'autres descendent,

Digitized by Google

et cela dure depuis des milliers de générations. Aussi un vrai chemin a-t-il été tracé au milieu des touffes d'herbe par ces milliers de pattes roses, qui tantôt sautent péniblement, tantôt marchent de la manière la plus disgracieuse qu'on puisse imaginer. Le voyageur n'a qu'à suivre ce chemin, s'il veut atteindre aisément le sommet du cratère : il est vrai qu'il est obligé de traverser une série de villages, dont le vacarme et l'odeur n'ont rien de réjouissant; et qu'il est exposé aux coups de bec et d'ailes des habitants s'il n'a pas la précaution de marcher doucement, en évitant de déranger les nids, où les mères dévouées couvent de gros œufs verdâtres, l'espoir de la colonie. N'ayant encore qu'une connaissance très-imparfaite des hommes, les habitants de l'île Saint-Paul ne témoignent aucune crainte à leur vue ; ils les contemplent avec placidité, dressant leur jolie houppe jaune et tournant leur tête de côté avec une sorte de coquetterie. Ils n'ont pas de crainte pour eux-mêmes; mais la garde de leur couvée est un devoir impérieux, et ils ne faiblissent jamais dans l'accomplissement de ce devoir. Peut-être notre séjour leur a-t-il donné une triste expérience de la réalité. Il m'a semblé qu'ils s'effarouchaient sensiblement à notre approche à la fin de la campagne. N'avions-nous pas trop souvent jeté le deuil et la désolation au milieu de ces tranquilles populations, qui ne connaissaient guère jusqu'alors d'autre ennemi sur la terre que le stercoraire et l'albatros?

A notre départ, les petits commençaient à revêtir le plumage de l'adulte; au duvet moelleux, assez uniformément gris, avait succédé le vêtement solide, imperméable à l'eau, et la chevelure dorée rayonnait sur leur front. Par contre, la mue rendait les vieux manchots dignes de pitié. On les voyait çà et là immobiles sous un creux de rocher, et alentour le vent emportait leurs pauvres plumes fanées.

Du dernier village des manchots du Nord, on gagne le sommet de l'île par un escarpement difficile, et alors le spectacle change. On est en présence de steppes arides qui s'abaissent assez doucement vers les rives extérieures de l'île, et dans lesquelles surgissent quelques mamelons privés de toute végétation, aux teintes sombres ou rougeâtres. Ce sont des cônes de scories éteints.

De vastes coulées de lave composent le sol. On les rencontre nues et disposées en groupes fantastiques partout où la pente devient rapide. Ailleurs elles sont couvertes d'une herbe courte et desséchée. En quelques endroits vers l'Ouest, des plaques de mousses d'un vert éclatant s'étendent sur un terrain crevassé et

Digitized by Google

chaud; ce sont les bouches entr'ouvertes du volcan : elles donnent issue à des gaz chauds qui s'élèvent invisibles dans l'atmosphère. On traverse d'ailleurs ces endroits sans courir le moindre danger. Quelques petits ravins rassemblent les eaux pluviales et sont garnis d'épais herbages, de lycopodes et de délicates fougères. Le pied s'enfonce dans les touffes de verdure, et la marche est très-difficile : de sorte qu'un jour à peine suffit à l'exploration entière des pentes extérieures du cratère. C'est du côté du Sud que la végétation herbacée est la plus florissante. On y trouve aussi un petit ruisseau d'eaux pluviales. Mais il est bien souvent à sec. Les chèvres sauvages fréquentent ce lieu; elles peuvent se désaltérer dans les flaques d'eau que forme le ruisseau.

Au bord de la mer s'élèvent au Nord, au Sud et à l'Ouest quelques cônes des cories d'une faible hauteur; celui du Nord, qui a de belles teintes rouges, surmonte de magnifiques falaises taillées dans la lave, au pied desquelles bondissent les vagues et dorment les phoques étendus au soleil. A la pointe ouest, quatre cônes, disposés à peu près sur la ligne de plus grande pente, offrent des restes bien conservés des dernières éruptions du volcan; ils étaient encore chauds en 1793. On rencontre, dans les falaises de cette région, une colonie de manchots plus considérable encore que celle du Nord.

Sur tout le périmètre de l'île, qui est d'environ trois lieues, la terre n'est accessible que par le côté Est. Partout ailleurs se dressent des falaises verticales de 25 à 50 mètres de hauteur, où la mer déferle avec violence. Si la passe était praticable aux gros navires, l'île Saint-Paul serait un refuge assuré; car le calme règne toujours dans le cratère. Comme elle est placée sur la route du cap de Bonne-Espérance à l'Australie, on pourrait l'utiliser pour un dépôt de charbon, ainsi qu'on a fait de la presqu'île d'Aden, à l'entrée de la mer Rouge. Peut-être un tel avenir est-il réservé à cette île, la seule qui soit abordable dans un cercle de 500 lieues de rayon. Amsterdam, sa voisine, est presque inaccessible, et ne présente aucun port naturel.

Revenons au campement, et faisons une visite à l'observatoire astronomique, après un mois de rudes labeurs.

Sur la jetée nord, la plage a été déblayée; les emplacements des instruments ont été nivelés, et les gros galets qui les obstruaient ont été rassemblés en forme de pyramide autour d'un mât de pavillon dressé par les naufragés de la *Megæra*, au sommet duquel se hisse chaque dimanche le pavillon national. Ce sera le monument commémoratif de la mission française; un

Digitized by Google

beau bloc de basalte portera l'inscription destinée à perpétuer le souvenir du passage de Vénus, si le succès couronne notre entreprise.

Deux grandes lunettes équatoriales sont installées à l'abri des intempéries. Dans chacun de ces instruments, un mouvement d'horloge entraîne la lunette, et, quand elle a été braquée sur un astre, elle suit d'elle-même le mouvement diurne : ce sont les instruments destinés à l'observation du passage de Vénus. Ils serviront à noter les époques exactes des contacts externes et internes de la planète avec le bord du Soleil, et à mesurer, pendant que Vénus sera sur le disque solaire, sa position à des époques connues.

Dans deux autres cabanes sont les cercles divisés qui servent à déterminer le méridien et la position du lieu en longitude et en latitude. Chaque nuit les astronomes guettent les éclaircies, afin d'observer les étoiles et de recueillir les données nécessaires au calcul.

Dans une cinquième cabane, un instrument astronomique d'un nouveau genre, construit particulièrement pour le passage de Vénus, servira à photographier le phénomène. C'est la nouveauté du jour. Jusqu'à présent, l'astronome mesurait et décrivait ce qu'il avait sous les yeux ; son observation était fatalement entachée d'erreurs personnelles, indépendantes de sa volonté, occasionnées soit par la fatigue, soit par la disposition spéciale de sa vue. Il lui fallait une grande habileté et un rare sang-froid pour faire d'excellentes observations. La photographie offrait un moyen de se mettre à l'abri de cette cause d'erreur. Il s'agissait d'obtenir un grand nombre d'épreuves très-nettes du Soleil pendant le phénomène, et d'enregistrer fidèlement l'instant précis où l'épreuve était obtenue. Les épreuves pouvaient être étudiées à loisir au retour de l'expédition avec toutes les ressources de la science moderne, et fournir des résultats analogues à ceux de l'astronome observateur, avec ce précieux avantage qu'ils étaient à l'abri de toute erreur personnelle.

L'instrument adopté par l'Académie des sciences permettait d'obtenir des épreuves solaires à des intervalles de 7 secondes. Elles étaient sur plaque daguerrienne, et exigeaient une durée de pose d'un vingtième à un centième de seconde, suivant la pureté du ciel. A l'aide d'un courant électrique et d'électro-aimants, on enregistrait, à chaque épreuve, la durée de pose et l'époque exacte de l'impression lumineuse laissée sur la plaque sensible, sans qu'aucun observateur intervînt dans l'opération.

Digitized by Google

Joignez à ces instruments plusieurs chronomètres, marchant sans interruption depuis notre départ, dont les indications étaient comparées fréquemment à l'heure du lieu donnée par l'observation du Soleil et des étoiles, en vue d'obtenir la longitude de Saint-Paul, et vous aurez un aperçu de la partie astronomique du travail de la mission.

Notre séjour dans l'île devait durer trois mois, à cause des observations astronomiques qu'il était nécessaire d'exécuter pour connaître, avec toute la précision désirable, la situation du lieu, cette donnée étant indispensable pour qu'on pût calculer la distance du Soleil à la Terre, d'après l'observation du passage de Vénus. Un si long séjour devait être mis à profit pour augmenter nos connaissances sur une région du globe si peu explorée. Des mesures topographiques et des sondages à la mer furent entrepris dans le but de fournir une carte exacte de l'île, et du fond de la mer sur tout son contour.

Les observations météorologiques furent faites d'heure en heure pendant le jour et pendant la nuit; nous avions mis à profit pour ce travail pénible l'habileté et le zèle de nos matelots, et chaque homme de quart notait fidèlement le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre, l'état du ciel, la hauteur de la mer, la direction du vent. Les tableaux qui résument ces nombreuses observations fourniront d'utiles renseignements à la météorologie de l'Océan indien.

Enfin, on mesura la durée des oscillations du pendule, afin d'en déduire l'intensité de la pesanteur, dans l'espoir de reconnaître si l'île Saint-Paul pouvait exercer quelque action perturbatrice capable d'influer sur les observations astronomiques : notre pendule était placé dans la cabane photographique; il était ainsi soumis à l'attraction vers l'Ouest du massif entier de l'île; et, si cette attraction était notable, nous étions placés dans les conditions les plus favorables à sa manifestation.

C'est au milieu de ces diverses occupations, que la mission de l'île Saint-Paul voyait, avec une anxiété croissante, approcher le 9 décembre, jour annoncé du passage de Vénus. Aurions-nous fait un si long et si pénible voyage pour être condamnés à voir ce jour-là un ciel sombre et sans soleil? Nous étions prêts, bien prêts et fiers de notre ouvrage. Tout cela resterait-il sans usage?

C'est qu'en effet les symptômes étaient loin d'être favorables. Le jour et la nuit de sombres nuées couvraient sans cesse le ciel au-dessus de nos têtes, comme si le vent les eût amenées du Sud ou de l'Ouest, et pourtant l'horizon restait découvert au large. Je

Digitized by Google

ne parle pas des rafales qui apportaient la pluie, la grêle et la tempête. Ces perturbations atmosphériques ne présentaient pas une fréquence dangereuse. Ce qui était inquiétant, c'était la permanence d'une calotte nuageuse, alors que tout indiquait un très-beau temps à une faible distance à l'entour de l'île. Il fallait que le vent eût une certaine intensité pour qu'il dissipât la nuée, et, avant qu'elle fût reconstituée, une éclaircie régnait pendant quelques instants seulement. On conçoit qu'un tel climat était tout à fait contraire aux observations astronomiques dont nous avions besoin.

Telle était la cause de notre inquiétude, et voici l'explication de cette particularité curieuse de l'île de Saint-Paul.

Rappelons-nous que, du fond du cratère, surgissent, de toutes parts, des vapeurs chaudes, et examinons l'effet de ces vapeurs sur les couches d'air atmosphérique beaucoup plus froides qui s'étendent au-dessus de l'île et que le vent renouvelle plus ou moins rapidement. Nous avons à considérer ce qui se passe lorsque l'air du fond, échauffé par les vapeurs et saturé d'humidité, monte et rencontre l'air froid du sommet. Évidemment, la colonne d'air ascendante est brusquement refroidie, et l'eau dont elle est saturée se condense en brouillard. Ce brouillard se dissipe à une certaine distance du lieu de sa formation, parce que les gouttelettes qui le constituent s'évaporent en se mêlant au reste de l'atmosphère; mais, à la même place et par la même cause, de nouveaux brouillards se reforment, et l'apparence est celle d'un nuage suspendu perpétuellement au sommet du cratère.

C'est la répétition sur une vaste échelle de cette simple expérience de physique. Une marmite, contenant de l'eau, est placée sur un foyer de chaleur; à l'abri des courants d'air, un petit nuage paraît attaché aux bords de la marmite, comme une sorte de couvercle aérien, que le moindre souffle dissipe et qui se reforme rapidement.

Notre unique espoir était la conséquence de cette interprétation. Il fallait que le 9 décembre un vent suffisamment fort vînt balayer notre calotte brumeuse et l'empêcher de se reformer pendant la durée du passage, qui devait être de quatre heures et demie.

Ainsi le vent, loin d'être notre ennemi, comme on aurait pu le croire, était devenu notre auxiliaire; ses évolutions avaient pour nous le plus grand intérêt. Le calme avait perdu son attrait; lorsque la toile qui couvrait nos cabanes cessait de battre bruyamment, nous redoutions le retour des brumes. Une bonne brise

Digitized by Google

projetant par-dessus les bords du cratère des nappes invisibles qui creusaient la surface des eaux et y formaient de gracieux tourbillons, reproduction en petit des trombes et des cyclones, ranimait nos espérances. Combien nous eussions voulu, pour prévoir l'état du ciel, posséder la loi de succession des vents que nous voyions passer alternativement du Nord au Sud par l'Ouest, et rarement sauter à l'Est!

Le 7 décembre fut pluvieux jusqu'au soir, où il y eut une éclaircie, mais le baromètre commença à descendre; un épais brouillard régnait sur l'île le lendemain matin, veille du passage, le baromètre baissa de 8 millim. pendant la journée. Une forte pluie, de violentes rafales jetaient parmi nous la consternation. Néanmoins tous les préparatifs étaient achevés. A 10 h. du soir, seul dans la cabane photographique je terminais la préparation des plaques sensibles, dont le nombre s'élevait à plus de deux cents pouvant recevoir un millier d'épreuves. J'avouerai qu'il ne me restait plus d'espoir.

O surprise! au point du jour le soleil est radieux. Pas un nuage et un vent suffisant pour assurer la sérénité du ciel. Chacun est à son poste et se recueille en silence pour n'omettre aucun détail dans la série des opérations délicates dont il est chargé. A 7 h., quelques minutes avant l'époque précise de l'entrée de la planète, le signal part de la cabane du commandant Mouchez, et les opérations commencent. Pendant toute la durée du phénomène, aucun accident ne vint entraver les observations. A 11 h. 1/2 nous avions de bonnes mesures prises aux deux équatoriaux, et environ 500 épreuves photographiques. Nous hissions notre pavillon pour annoncer notre succès à la *Dives*, revenue la veille de la Réunion, et celle-ci nous répondait par une salve d'artillerie. Le cri de *Vive la France* sortait de toutes les poitrines; nous venions d'accomplir une tâche patriotique, et dans ce cri se confondaient deux sentiments profonds, la famille et la patrie.

A midi le ciel se couvrait de nouveau et la pluie recommençait. C'est entre deux coups de vent que le passage de Vénus avait eu lieu; nous avions profité de l'embellie en vrais marins.

Un mois s'écoula encore à Saint-Paul. J'en profitai pour terminer plusieurs expériences de physique, notamment sur le magnétisme en divers points de l'île. Les roches qui la composent sont ferrugineuses; elles contiennent 6 à 12 pour 100 de fer, plusieurs fragments recueillis au voisinage des cônes de scories sont de véritables aimants naturels, à deux pôles. Il résulte de là qu'une forte action locale était exercée sur les boussoles. La déclinaison a été de 25° à l'observatoire fixe, de 30° à la pointe Sud, et de 15

Digitized by Google

à 19° au sommet du cratère. L'inclinaison a présenté des différences non moins importantes. Les effets qui ont été observés sur le bord élevé du cratère sont ceux d'un pôle Sud local, de sorte qu'on peut prévoir l'existence d'un pôle Nord dans le massif de l'île Amsterdam, située au Nord de Saint-Paul, et dont la constitution géologique est analogue.

Je dois mentionner, parmi les faits intéressants qui se sont passés pendant notre séjour, la rencontre d'un calmar gigantesque qui échoua sur le rivage, par un des violents raz de marée qui sont fréquents dans ces parages. La longueur de son corps était de 1 mèt., ses tentacules principaux avaient 4 mèt. Ses larges et puissantes ventouses attestaient une force extraordinaire, qui justifie ce qu'a dit le poëte de la pieuvre gigantesque. Je m'empressai d'en prendre une photographie, et nos naturalistes dépecèrent la bête gluante afin d'en rapporter les principaux organes.

C'est le 4 janvier 1875 que la *Dives* leva l'ancre, ramenant la mission française, riche de documents scientifiques de toute sorte. Quelques-uns des résultats ont été déjà publiés partiellement, mais la plupart de ces documents exigent un long travail avant d'être livrés à la publicité.

Le 5 janvier, nous étions au mouillage devant Amsterdam. Déjà pendant le séjour de la mission à Saint-Paul, une exploration de cette île, moins connue que sa voisine, avait eu lieu, et M. Velain y avait recueilli les matériaux d'une étude géologique complète. Une seconde excursion fut entreprise à notre passage; mais elle fut contrariée par le mauvais temps.

Quant à moi, je ne passai que quelques heures à terre, curieux de voir de près les arbustes en fleur que j'apercevais de loin. Ils rappellent les myrtes et croissent confusément au milieu de plantes herbacées qui forment des fourrés inextricables. Un grand nombre de cônes de scories, de grandes coulées de lave, cachant de vastes cavernes dont les voûtes sont ornées de stalactites grises, une cabane où les pêcheurs s'abritent, l'absence de tout endroit propice à un débarquement, tels sont les souvenirs qui me sont restés de cette excursion. M. Velain a découvert dans les parties élevées de l'île, à des hauteurs de 700 mèt., de nombreux cratères éteints, qu'il a pu étudier au point de vue géologique, et dont la description offrira le plus grand intérêt. L'île Amsterdam, entrevue par d'Entrecasteaux, n'avait pas encore été explorée entièrement. Une tentative de pêcherie a été faite récemment par un habitant de la Réunion; mais elle dut être abandonnée. On n'aborde guère cette île que pour chasser les otaries.

Digitized by Google

Nous quittâmes Amsterdam le 7 janvier avec des vents Nord-Ouest. Du 15 au 17, il y eut une baisse barométrique de 6 millim., et le vent passa du Nord-Est au Sud-Ouest par le Nord; la mer, assez calme, avait pris une teinte gris de plomb d'un aspect lugubre, et les nuages au couchant étaient d'une couleur cuivrée caractéristique. C'étaient les indices d'un cyclone; le centre, situé très-loin de nous, dans l'Ouest, marchait vers le Sud; nous



Le calmar de l'île Saint-Paul.

étions en effet à l'époque de ces terribles météores, dont les trajectoires passent au voisinage de la Réunion, où ils portent chaque année la désolation. Le baromètre remonta ensuite graduellement et nous atteignîmes Saint-Denis le 20 janvier, avec un vent du Sud. Pendant cette traversée de 13 jours, la température s'était élevée de 18° à 30°.

Je pus apprécier à Saint-Denis combien est pénible une température de 30°, lorsqu'elle règne le jour et la nuit sans disconti-

Digitized by Google

nuité. Dans l'après-midi, il est dangereux de sortir au soleil, et une lassitude extrême engourdit tout le corps ; il est presque impossible de ne pas s'abandonner à une sieste de quelques heures La pluie, fréquente à cette époque de l'année, que les créoles appellent l'hivernage, est chaude et ne rafraîchit pas l'atmosphère. Les cancrelats volent comme les mouches et sont, avec les moustiques, un véritable fléau. Aussi je m'empressai de gagner les hauteurs plus salubres et très-vantées de Salazie, où se trouve un établissement d'eaux minérales fréquenté par les Européens dont la santé est ébranlée par le climat de Saint-Denis.

Cette excursion a laissé dans mon esprit d'excellents souvenirs, aussi bien par l'agrément que me procura la connaissance de personnes aimables et distinguées que par la variété des aspects, nouveaux pour moi, que présentait la végétation, alors en pleine maturité. Les arbres de la plaine étaient couverts de fleurs, tels que le *flamboyant* aux rosaces d'un rouge éclatant, ou bien de fruits inconnus en Europe, tels que le manguier, l'arbre à pain, le mangoustan, l'ananas, le bananier. La vanille enlaçait de ses gousses précieuses les troncs d'arbres protecteurs ; le caféier étalait au soleil ses baies d'un rouge vermeil, et la canne à sucre en fleur couvrait partout les coteaux.

Après avoir visité les fabriques de sucre de MM. Adam de Villiers et Fouque, et avoir eu la bonne fortune d'être initié par eux-mêmes aux détails de cette industrie, dont la prospérité est la question vitale de la colonie, je remontai la rivière du Mat, encaissée entre de hautes montagnes boisées, où coulent mille ruisseaux aux fraîches cascades, et j'atteignis en quelques heures le village de Salazie.

C'est avec délices que je respirais l'air pur et embaumé du matin, errant à l'aventure dans les forêts environnantes. Les fraises et les fleurs émaillaient les tapis de mousse, et mille variétés de fougères, depuis les plus petites jusqu'à celles dont les troncs s'élancent à 10 mèt. de hauteur, conservaient la fraîcheur des ruisselets que l'on entendait courir sous la verdure.

Certes, le spectacle que j'avais sous les yeux offrait de grandes beautés ; je lui préfère pourtant le spectacle de nos forêts alpestres, où la grâce s'unit à la majesté, où le désert sauvage succède à quelques pas de distance au vallon verdoyant, le glacier muet et sévère au ruisseau gai et frémissant. Ici la végétation offrait mille sortes de feuillages portés par des bras noueux et entrelacés ; les grands tamariniers étaient enfouis au milieu de hautes herbes, de lianes, d'arbrisseaux qui les dérobaient à la vue. Dans les Alpes,

Digitized by Google

le sapin règne en maître; les fougères et les mousses lui servent de parure et rehaussent sa majesté.

Quelques jours plus tard, j'eus l'occasion de voir aux Séchelles une forêt de cocotiers; là croissent les bambous dont les tiges ont 20 centim. de diamètre, et qui s'élancent en gerbes gigantesques au bord des ruisseaux. Je ne pouvais trop admirer les ombrages de ces lieux, après une marche pénible sous un ardent soleil. Mais rien de ce que je voyais ne détrônait dans mon esprit ni la forêt de Fontainebleau ni celles que l'on rencontre sur les versants des Alpes.

Partis de Saint-Denis le 6 février, à bord de la *Provence*, nous étions le 10 au mouillage, devant Mahé, ville principale des îles Séchelles, véritable jardin de plaisance où de coquettes maisons se cachent sous d'épais feuillages. Ces îles sont remarquables par leurs immenses récifs de madrépores qui interdisent aux navires l'approche des côtes. C'était plaisir de voir les blanches arborescences au fond d'une eau limpide, où se jouaient les rayons du soleil en dessinant leurs contours. Là, tout caillou est une œuvre d'architecture, délicatement travaillée par des milliers d'artistes imperceptibles; c'est le royaume des zoophytes; leur nombre ne peut être comparé qu'à celui des étoiles du ciel.

Au voisinage de l'équateur, j'assistai à deux phénomènes qui s'y produisent fréquemment.

Le soir, après le coucher du soleil, la courbe crépusculaire se dessinait nettement sur la voûte céleste, qu'elle partageait en deux zones, celle de l'Est, sombre et uniforme, celle de l'Ouest, où s'étalaient les couleurs prismatiques. L'ombre de la terre était projetée sur les particules flottantes de l'atmosphère, tandis que celles qui se trouvaient encore éclairées par le soleil réfléchissaient vers nous sa lumière. Le même effet peut se produire dans les plaines; mais l'atmosphère y est habituellement privée des particules flottantes qui doivent réfléchir les rayons solaires.

Le second phénomène est la lumière zodiacale, sorte de traînée lumineuse, semblable à une comète sans noyau, qui apparaît à l'Occident, après le coucher du soleil, et qui est dirigée suivant le cercle de l'écliptique. On attribue ce météore à la présence d'une multitude de petits corps qui entoureraient le soleil. On ne le voit pas ordinairement, parce qu'il est effacé par le crépuscule; il faut, pour qu'il soit visible, un concours particulier de circonstances.

Du 17 au 19, nous attendîmes à Aden l'arrivée du paquebot de Chine, le *Godavery*, qui nous fit traverser la mer Rouge, beaucoup plus clémente cette fois qu'à notre premier passage; la tem-

Digitized by Google

pérature ne dépassait pas 26° et descendait à 20° pendant la nuit.

A Suez, le 24, je gagnai le Caire en chemin de fer. Jusqu'à Ismaïlia, la voie est tracée au milieu des sables, et la végétation presque nulle; puis on parcourt des plaines fertiles, pleines d'intérêt pour un Européen. Je ne veux pas m'écarter du but de ce récit, en essayant de raconter mes impressions en Égypte.

Je fis le trajet d'Alexandrie à Naples, à bord du *Péluse*, par un temps splendide. En passant au pied de l'Etna, je pus contempler les effets du soleil levant sur son sommet neigeux; de gais villages réjouissaient nos yeux fatigués de la longue contemplation des flots. Les merveilles de l'Italie me préparaient de nouvelles surprises. Pouvais-je résister à leur charme? Naples et Rome, c'était presque la patrie; ne vivons-nous pas dès l'adolescence au milieu de leurs monuments et de leurs souvenirs? Quand je posai le pied sur le sol de Naples, mon voyage scientifique était terminé. Il ne me restait plus qu'un pieux pèlerinage à accomplir au milieu des chefs-d'œuvre d'un monde qui rayonne toujours sur nous à travers les siècles.

A. Cazin,

Professeur de physique au lycée Fontanes,
Membre du Club Alpin Français (section de Paris).

Digitized by Google

SCIENCES, INDUSTRIE

BEAUX-ARTS

Digitized by Google

Digitized by Google

I

MIGRATIONS DE QUELQUES VÉGÉTAUX

DANS LES VALLÉES

DE LA MOSELLE ET DE LA MEURTHE

L'histoire, l'archéologie, la linguistique nous ont fait connaître des migrations humaines qui se sont produites depuis une haute antiquité. Un assez grand nombre d'espèces d'oiseaux se transportent tous les ans dans des contrées lointaines, alternativement du Nord au Sud, puis du Sud au Nord, à des époques parfaitement déterminées. Les plantes, bien que fixées au sol par leurs racines, peuvent aussi par le transport de leurs graines se répandre dans des contrées nouvelles, et même s'y naturaliser lorsqu'elles y rencontrent les conditions nécessaires à leur existence et à leur reproduction.

Les causes qui déterminent ces migrations des végétaux dans des régions plus ou moins éloignées de leur centre d'origine sont variées et plus ou moins puissantes. Je ne me propose pas de les indiquer toutes, ni d'en suivre les effets, de façon à expliquer la dispersion d'un assez grand nombre d'espèces végétales à la surface de notre planète[1]. Je me propose seulement d'en indiquer quelques-unes qui

[1] Sous le titre de *Considérations sur les migrations des végétaux, etc.*, j'ai, il y a vingt ans, résumé cette question dans sa généralité. Voir les *Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier,* pour 1853.

Digitized by Google

se sont produites dans les vallées de la Moselle et de la Meurthe.

Ces deux rivières prennent leur source dans le massif granitique des hautes Vosges, au milieu d'une végétation alpine et alpestre, généralement bien différente de celle des plaines ondulées et des plateaux de la Lorraine. On sait que, dans les montagnes ayant cette constitution géologique, le sol est imperméable, et que pour cette raison on y rencontre presque à chaque pas des ruisselets, des ruisseaux, qui, en se réunissant les uns aux autres, finissent par former des rivières. Mais tous ces petits cours d'eau, coulant habituellement sur des pentes assez rapides, et devenant même parfois torrentiels, constituent une force active qui entraîne des sables, des fragments de roches plus ou moins gros, et, à plus forte raison, transporte facilement des fruits et des graines, lesquels se déposent sur leurs bords et dans leurs îles, où ces plantes peuvent se naturaliser. Comme ce phénomène de transport se continue sous nos yeux, il est facile de le constater, non-seulement sur les rives de la Meurthe et surtout de la Moselle, mais aussi sur toutes les rivières à cours rapide, comme le Rhin, le Rhône, etc.

Il est un certain nombre d'espèces végétales qui, à raison de leur abondance et de leur vigueur, ont leur centre de végétation dans les parties plus ou moins élevées du massif granitique des Vosges et descendent dans les vallées; les unes ne dépassent pas les limites de cette formation ou bien s'étendent au delà, le long de la Moselle et de la Meurthe, dans leur trajet à travers les grès vosgien et bigarré. Nous pouvons citer comme exemple, les *Ranunculus aconitifolius L.*, *Nuphar pumilum Sm.*, *Thlaspi alpestre L.*, *Silene rupestris L.*, *Geranium sylvaticum L.*, *Sedum annuum L.*, et *Sedum villosum L.*, *Angelica pyrenæa Spreng.*, *Chrœophyllum hirsutum L.*, *Petasites albus Gærtn.*, *Arnica montana Spreng.*, *Crepis paludosa Spreng.*, *Veronica saxatilis Jacq.*, *etc.*

Digitized by Google

Il en est d'autres qui s'étendent beaucoup plus loin sur les rives et les îles de ces deux rivières et végètent parfaitement sur les alluvions qu'elles déposent; j'ai pu les suivre jusqu'à Sierck, à la limite qui était encore, il y a peu d'années, la frontière de la France, mais avec cette circonstance qu'elles s'y montrent d'autant moins communes et d'autant plus disséminées qu'on s'éloigne davantage de nos montagnes des Vosges, preuve évidente qu'elles y ont leur centre d'origine et que leur présence au loin résulte du transport de leurs graines. Ce ne sont pas seulement les eaux actuelles qui se sont montrées des agents de dissémination. Les eaux diluviennes de la fin de la période quaternaire ont inondé nos plaines sous-vosgiennes dont l'altitude dépasse plus ou moins le niveau des plus grandes inondations de ces deux rivières dans les temps modernes. Ces eaux diluviennes les ont recouvertes, dans une étendue considérable, de diluvium siliceux arraché à nos montagnes, et y ont entraîné les graines des mêmes végétaux qui se déposent encore aujourd'hui sur leurs rives. Parmi ces plantes nous pouvons indiquer les suivantes : *Cerastium quaternellum Fenzl, Malva moschata L., Sarothamnus scoparius Wimm., Epilobium palustre L., Epilobium virgatum Fries, Corrigiola littoralis L., Illecebrum verticillatum L., Scleranthus perennis L., Sedum elegans Lej., Antennaria dioïca Gœrtn., Centaurea nigra L., Vaccinium Myrtillus L., Calluna vulgaris Salisb., Galeopsis dubia Leers, Betula pubescens Ehrh., Poa sudetica Hœnck, Nardurus Lachenalii Godr., Nardus stricta L., etc.* Elles s'y sont établies et s'y perpétuent d'autant mieux qu'elles y ont trouvé un sol siliceux approprié à leurs besoins.

D'autre part, ces eaux diluviennes ont dû par leur masse et leur cours rapide développer une grande puissance d'érosion, puisqu'elles se sont fait jour sur deux points à travers notre chaîne jurassique qui leur barrait le passage; elles ont creusé les deux vallées profondes par lesquelles s'écou-

Digitized by Google

lent aujourd'hui les eaux de la Moselle et de la Meurthe, pour se réunir au-dessous de Frouard et continuer leur route en traversant la même formation géologique. Pour accomplir un pareil travail, les eaux diluviennes ont dû nécessairement s'élever à une hauteur considérable, ce qui nous donne l'explication d'un fait qui étonne d'abord le botaniste. On trouve de loin en loin, sur les flancs de ces deux vallées d'érosion, des plantes très-communes sur les montagnes des Vosges. C'est presque toujours vers le fond ou la déclivité des vallons latéraux qui s'ouvrent vers ces vallées qu'on les rencontre; soustraites ainsi à la violence du grand courant central qui les parcourait, elles ont pu s'y déposer tranquillement sur un sol humide, à différentes hauteurs qui varient de 20 à 100 mèt., plus rarement à 150 mèt. au-dessus du cours actuel de la Moselle ou de la Meurthe. Ces plantes s'y trouvent par petits groupes, généralement assez éloignés les uns des autres, comme si elles étaient là dépaysées; elles y forment de véritables *colonies*, pour traduire l'expression si exacte de *coloniæ plantarum* dont se sert Linné; elles y ont persisté, depuis des siècles, dans les forêts qui couvrent, sur une grande étendue, les coteaux jurassiques qui bordent les vallées de la Moselle et de la Meurthe. Ces plantes sont les *Ranunculus platanifolius L., Aconitum lycoctonum L., Lunaria rediviva L., Stellaria nemorum L., Seseli Libanotis Koch, Sambucus racemosa L., Centaurea montana L., Thesium alpinum L., Festuca sylvatica L., etc.* Ces considérations nous conduisent donc à penser que ces espèces sont réellement originaires des montagnes des Vosges. On pourra m'objecter que ces plantes, rares et disséminées par groupes sur un sol calcaire, s'y trouvent sur un terrain chimiquement bien différent de celui des formations siliceuses de la chaîne vosgienne; mais toutes existent aussi abondamment sur les sommets ou sur les flancs des montagnes calcaires du Jura; elles sont par conséquent indifférentes à la nature chimique du sol.

Digitized by Google

Il est une autre migration fort intéressante qui s'est produite aussi le long du cours de la Moselle, mais dans une direction inverse et par l'action d'un autre agent physique. C'est celle d'une plante vivace, à tiges robustes et hautes de plus d'un mètre, se propageant non-seulement par ses graines, mais par de vigoureux stolons souterrains; elle croît sur les bords et dans les îles des rivières à cours rapide et le plus souvent au milieu des osiers dont elle semble rechercher la société; nous voulons parler du *Senecio salicetorum Godr.*

Cette espèce est commune sur les deux rives du Rhin inférieur jusqu'à Mayence, c'est-à-dire jusqu'à l'embouchure du Mein, où nous la retrouverons bientôt. Mais, avant d'atteindre cette limite, on constate sa présence à Coblenz; elle est assez commune entre cette ville et Trèves, se retrouve à Thionville, puis à Metz près du polygone, à l'île Saint-Symphorien et près de la ferme de la Maxe, à Jouy-aux-Arches, à Pont-à-Mousson, à l'île de Scarpone; on en retrouve quelques pieds à Frouard, à l'île du moulin près de Liverdun, près de Toul, et sa dernière station au Sud-Est entre Charmes et Épinal. L'éloignement des stations les unes des autres augmente de plus en plus, en même temps que le nombre des individus diminue dans chacune de ces petites colonies, au fur et à mesure qu'on les observe plus haut sur le cours de la Moselle. C'est le contraire de ce que nous avons observé pour les plantes descendues des Vosges.

Les akènes (vulgairement graines) de ce Seneçon sont grêles et couronnées d'une aigrette trois fois plus longue qu'eux, formée de poils nombreux qui s'étalent en parasol et donnent facilement prise à l'action des vents. On sait depuis longtemps que cette disposition organique constitue un moyen puissant de dissémination des graines. Un des exemples les plus étonnants et des mieux connus est celui d'une plante de l'Amérique septentrionale, l'*Erigeron Canadense L.*,

Digitized by Google

qui, introduite, vers le dix-septième siècle, dans les jardins botaniques de l'Europe, en a bien vite franchi les clôtures, s'est répandue en Europe, où elle occupe presque partout les lieux stériles. Elle s'est même étendue en Asie dans les provinces caucasiennes, en Perse, dans les monts Ourals et jusque dans l'Altaï. Mais il ne pouvait en être de même du Seneçon des saussaies, qui ne peut vivre que sur les rives des rivières rapides, le pied presque dans l'eau ; et, bien que ses akènes puissent se répandre suivant tous les rayons de la rose des vents, ses graines ne germent et la plante ne se développe que dans les conditions spéciales d'existence que nous venons d'indiquer. Aussi le plus grand nombre d'entre elles sont-elles irrévocablement perdues. Mais, si l'on réfléchit que la maturation de ses graines est tardive et qu'elles ne se détachent de leur réceptacle qu'à l'automne, dans une saison où les vents du Nord, du Nord-Ouest et du Nord-Est sont fréquents et s'engouffrent dans la vallée de la Moselle, on comprend qu'ils emportent sur leurs ailes ces organismes légers, leur font remonter le cours de cette rivière et en déposent une partie sur ses rives.

Ce qui se passe dans la vallée de la Moselle se reproduit dans celle du Mein, où l'on peut suivre les petites colonies de notre Seneçon disséminées sur ses rives jusqu'à Kitzingen, c'est-à-dire jusqu'au pied du Jura franconien, chaîne de montagnes interrompue par plusieurs cols très-abaissés. L'histoire nous apprend que plus d'un conquérant a franchi ces passages qui conduisent du bassin du Rhin dans celui du Danube et réciproquement. D'une autre part le Mein supérieur a pour affluent le Regnitz qui sort de ces montagnes et dont les sources se rapprochent beaucoup de celles de l'Altmühl qui se jette dans le Danube au-dessus de Ratisbonne, où l'on voit reparaître le Seneçon des saussaies çà et là sur les deux rives de ce fleuve jusqu'à Vienne. Ces faits topographiques ne permettent-ils pas de supposer sans trop de hardiesse que les voies naturelles suivies par

Digitized by Google

les conquérants ont pu servir de passage aux graines de la plante dont nous nous occupons, soit par l'action des vents, soit par l'une des autres causes connues de dispersion des végétaux?

Le *Senecio salicetorum* est aussi très-commun sur les rives du Weser, de l'Elbe, de l'Oder, dans leur cours inférieur, et remonte quelques-uns de leurs principaux affluents. Cette plante a donc pour centre de végétation les rives de ces fleuves dans leur trajet à travers les plaines sablonneuses qui s'étendent au Sud de la mer du Nord et de la Baltique. Notre Seneçon est par conséquent une plante véritablement allemande qui a envahi pacifiquement une ancienne vallée gauloise, celle de la Moselle, comme le prouve son nom de *Mosella* qui, malgré sa désinence latine, n'en renferme pas moins un radical celtique, ainsi que celui de *Rhenus*, comme l'a démontré un savant allemand de premier ordre, J.-C. Zeuss, dans sa *Grammatica Celtica*, ed. alt., Berolini, 1868-1867, in-4°, p. 13 et 17.

D.-A. GODRON,
Membre honoraire du Club Alpin Français
(section des Vosges).

Digitized by Google

II

ASCENSION SCIENTIFIQUE

AU MONT-BLANC

M. Jules Violle, professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, a publié dans *la Revue des Deux-Mondes* (1er novembre 1875) le récit d'une ascension au Mont-Blanc faite par lui, dans un but scientifique, au mois d'août dernier. Cette expédition, accomplie avec succès, a donné des résultats importants au point de vue de la science, et, quoique une course au Mont-Blanc n'ait plus depuis longtemps le mérite de la nouveauté, celle-ci a présenté divers incidents qui peuvent intéresser les excursionnistes. A ce double titre, elle commande l'attention.

Quelle est l'intensité de la radiation solaire, ou, en d'autres termes, quelle quantité de chaleur le soleil envoie-t-il à la terre? L'astronomie n'est pas moins intéressée que la physique du globe à cette question dont la solution pourrait aider à évaluer la température du soleil, et qui depuis longtemps a été pour les savants un objet d'études et d'expériences.

De Saussure, au moyen d'un appareil qu'il nomma héliothermomètre, mesura la chaleur des rayons solaires au sommet du Cramont et, vingt-quatre heures après, à Cormayeur.

Digitized by Google

Pouillet inventa dans le même but le pyrhéliomètre, mais il se contenta d'observer à des heures différentes, de manière à comparer entre eux, pour en avoir la moyenne, les résultats obtenus suivant que les rayons du soleil traversaient l'atmosphère plus ou moins obliquement. Ses expériences furent faites d'ailleurs à des hauteurs peu supérieures au niveau de la mer, sur un seul point chaque fois et non simultanément à des stations différentes d'altitude. De plus, il ne mentionne ni la pression barométrique ni l'état hygrométrique de l'air.

En août 1844, Bravais et M. Martins portèrent au Grand-Plateau le pyrhéliomètre à lentille de Pouillet et l'y mirent en expérience, tandis que, simultanément, l'abbé Bravais observait à Chamonix un instrument pareil et soigneusement comparé au premier. La différence de niveau des deux stations est de 2,890 mèt. Deux expériences faites le 28 août à 2 h. et, le 31, à 8 h. du matin, donnèrent une intensité de chaleur solaire plus grande sur le Grand-Plateau qu'à Chamonix de 0°,13 dans la première observation et de 0°,31 dans la seconde. Le 28 août à 2 h., le baromètre réduit à zéro donnait à Chamonix, 675,61, l'humidité relative de l'air était de 0,52 ; au Grand-Plateau, le baromètre marquait 475,84, l'humidité de l'air n'y fut pas observée à cette heure. Le 31 août, à 8 h., le baromètre donnait à Chamonix 678,03, l'humidité de l'air était de 0,96 ; au Grand-Plateau, le baromètre se tenait à 476,50, l'humidité de l'air était de 0,34.

Plus récemment, par des expériences faites simultanément au sommet du Pic du Midi de Bigorre et à Bagnères, à des stations distantes en hauteur de 2,326 mèt., M. Martins reconnut que la surface d'un sol végétal homogène s'échauffait au soleil sur la montagne beaucoup plus que dans la vallée, l'excès moyen de la température du sol sur celle de l'air étant dans le rapport de 17 au Pic du Midi, à 10, dans la plaine (Bravais et Martins, *Revue scientifique et industrielle*, 1844. — Martins, *Annuaire météorologique de la*

Digitized by Google

France, 1850 ; *Mémoires de l'Académie des sciences de Montpellier*, 1859 ; *Du Spitzberg au Sahara*, pages 37 et 300).

Les observations de Bravais et de M. Martins paraissent n'avoir pas été connues de M. Violle, car il ne cite que M. Soret, de Genève, et M. Desains comme ayant « essayé d'obtenir la valeur exacte de la radiation solaire en exécutant des mesures à une grande hauteur aussi bien qu'au niveau du sol ». Le savant professeur de Grenoble fait du reste ressortir l'importance des indications barométriques et hygrométriques dans ces expériences, en insistant sur le rôle que joue la vapeur d'eau, toujours mêlée à l'air, dans l'absorption par l'atmosphère d'une partie des rayons du soleil. On sait que les proportions de la vapeur d'eau dans l'air sont très-variables suivant l'altitude et la pression barométrique, soumise elle-même, dans ses oscillations, à la direction du courant aérien supérieur. Cette vapeur a la propriété d'absorber très-fortement la chaleur solaire et contribue, pour une large part, à l'intercepter dans son passage à travers l'atmosphère terrestre. Inégalement répartie depuis le sol jusqu'aux régions supérieures, plus dense et plus abondante dans les couches d'air voisines du sol, la vapeur se raréfie, de même que l'air, à mesure qu'on s'élève et, surtout par un beau temps, quand la pression barométrique est forte, elle n'existe qu'en faibles proportions dans les hautes régions. On comprend dès lors que les rayons du soleil soient plus chauds sur les hautes montagnes que dans les vallées puisqu'ils ont à traverser une moins grande épaisseur d'atmosphère, et tous ceux qui visitent les cimes et les cols élevés des Alpes peuvent remarquer à quel point le sol et les gazons s'y échauffent, comparativement à ce qu'on observe deux ou trois mille mètres plus bas. Il est vrai qu'en revanche, dès qu'on se trouve à l'ombre, on perd ce qu'on avait emmagasiné de chaleur, bien plus vite que dans la plaine, grâce au rayonnement, non moins intense que la radiation solaire dont il est la contre-partie.

Digitized by Google

On comprend donc que, si, placés à des stations aussi rapprochées que possible de la verticale, mais séparées l'une de l'autre par un grand intervalle en hauteur, deux observateurs constatent simultanément la température donnée par la radiation directe du soleil, en tenant compte soigneusement des conditions physiques de l'atmosphère, au moment de leur expérience, la comparaison des résultats puisse permettre d'évaluer la quantité de chaleur émise par le soleil, en faisant connaître dans quelle proportion cette chaleur est diminuée par son passage à travers une épaisseur connue d'atmosphère.

Depuis longtemps déjà M. Violle poursuit cette étude avec une persévérance infatigable. Il a fait construire, dans ce but, un instrument plus simple, plus portatif que le pyrhéliomètre à lentille de Pouillet, et dont la manœuvre paraît être plus facile et plus rapide. Voici la description qu'il en donne : « La boule d'un thermomètre à mercure occupe le centre d'un vase sphérique maintenu à la température de 0° au moyen de glace entassée entre ce premier vase et un second, extérieur et concentrique. Dans le système des deux enveloppes est pratiquée une ouverture tubulaire que l'on oriente de façon à laisser les rayons solaires tomber librement sur la boule du thermomètre. Le mercure monte aussitôt et, au bout d'un quart d'heure environ, indique une température stationnaire qui sert à mesurer l'intensité de la radiation. »

Le 16 août, à 10 h. 22 min. du matin, sur la cime du Mont-Blanc, par un temps calme et parfaitement beau, le thermomètre de cet appareil marquait au soleil 18°,20 ; le baromètre se tenait à 430 millim., la température de l'air était de + 1°,0, l'état hygrométrique de 0,40. A la même heure M. Margottet placé à l'extrémité inférieure du glacier des Bossons, à 1,200 mèt., c'est-à-dire à environ 3,600 mèt. plus bas que M. Violle, voyait le thermomètre de son appareil marquer 13°,85 ; le baromètre 661 millim., la tempé-

Digitized by Google

rature de l'air étant de 9°,5, l'état hygrométrique de 0,60. En résumé, et sans tenir compte des différentes corrections qui doivent être apportées à ces nombres, mais qui n'en changeraient pas l'ordre de grandeur, l'énergie de la radiation solaire était, à la station inférieure, d'un quart plus faible qu'à la cime du Mont-Blanc.

Le 17 août, des observations faites simultanément aux Grands-Mulets et au bas du glacier des Bossons confirmèrent celles de la veille. L'air avait un peu plus d'humidité, et c'était pour les observateurs une circonstance heureuse, puisqu'elle leur permettait de contrôler les expériences faites dans un air sec. Ils constatèrent que la radiation solaire était moins intense que le 16, et que l'absorption de la chaleur par l'atmosphère était environ trois fois plus grande entre les Grands-Mulets et le pied du glacier des Bossons qu'entre la cime et les Grands-Mulets. Ces rochers sont pourtant situés presque à égale distance, comme hauteur, des stations extrêmes, mais la différence s'explique par l'abondance, dans les couches inférieures, de la vapeur d'eau qui manque presque absolument dans les régions supérieures.

M. Violle avait pour compagnon de route dans son ascension MM. Jarrige et Rigollot; l'expédition comprenait en outre quatre guides, dont Joseph Simond d'Argentière, comme chef, et trois porteurs. Aux Grands-Mulets où l'on coucha le premier jour, des nuages rendirent les observations impossibles. On partit le 16 à une heure du matin, et déjà deux autres caravanes s'élevaient sur les Petites-Montées, précédant nos voyageurs qui gagnèrent sans difficulté le Grand-Plateau. Là M. Jarrige, pris de vomissements, se vit contraint de redescendre escorté d'un guide. Le reste de l'expédition suivit la route découverte par Marie Couttet vers la fin du siècle dernier, et considérée par tous les guides de Chamonix comme impraticable, jusqu'au jour où M. C. Hudson la prit pour arriver au Mont-Blanc. On sait

Digitized by Google

que cette route se dirige du Grand-Plateau vers le Dôme-du-Goûter, puis, par les Bosses-du-Dromadaire et l'arête qui les réunit à la cime. Le large couloir qui monte vers le Dôme fut le point où M. Violle éprouva le plus de gêne de la respiration. Le savant observateur et non moins intrépide alpiniste explique ce « trouble fort léger » par l'absence de tout courant d'air dans le couloir, et avec plus de raison, croyons-nous, par l'inclinaison assez forte de la pente. Il ne ressentit pas d'autre malaise dans le cours de son ascension.

Au lever du soleil les voyageurs atteignirent le Dôme-du-Goûter, et, au moment où leurs regards plongeaient sur le versant Sud-Ouest de la chaîne, ils purent contempler un spectacle admirable que M. Violle décrit en ces termes : « Sur l'atmosphère, à l'opposé du soleil, se projetait l'ombre gigantesque du Mont-Blanc, assez diaphane pour laisser apercevoir derrière elle les montagnes de la Tarentaise ; elle était surmontée d'une sorte de gloire à rayons violets, dont l'un, aux dimensions colossales, s'inclinait en forme de panache du côté de l'Italie. La même apparition fut observée en 1844, le soir, sur la cime, 29 août à 6 h. 40 min., par MM. Bravais, Martins et Le Pileur, et en 1869, le matin, par M. Lortet, à peu près au point où nous nous trouvions. Tout d'abord, quand je l'aperçus vers cinq heures et demie du matin, l'ombre me sembla plus haute que le Mont-Blanc. Les contours en étaient bien accusés, au point que l'on distinguait facilement les principales courbures de la montagne ; les Bosses-du-Dromadaire en particulier se dessinaient avec une netteté parfaite. Ce spectre immense est dû, comme ceux que l'on produit dans les théâtres, à la réflexion sur un miroir transparent qui est ici l'atmosphère elle-même. Il persista plus d'une heure, diminuant de hauteur à mesure que le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon. L'auréole violette du sommet disparut aussi peu à peu ; le rayon formant panache du côté de l'Italie resta plus longtemps visible, puis s'effaça à son tour. »

Digitized by Google

Cependant les ascensionnistes arrivaient par une rude montée aux Rochers-Foudroyés qui sont au Sud-Est du Dôme du-Goûter. Ils y trouvèrent, en proie au mal de montagne, un des voyageurs qui les avaient précédés le matin. Puis, suivant pendant plus de deux heures l'arête difficile qui, par les Bosses-du-Dromadaire, se dirige vers la cime du Mont-Blanc, ils parvinrent au sommet à huit heures du matin. Le temps était magnifique et l'immense panorama se développait dans toute sa splendeur.

Près de quatre heures furent consacrées par M. Violle à recueillir des observations qu'il aurait voulu prolonger encore, mais un léger vent du Sud qui s'éleva vers onze heures le contraignit à descendre. Ce n'était pas que le temps parût menaçant, mais M. Rigollot avait été pris d'un saignement de nez qui ne cessa pas du Grand-Plateau jusqu'à la cime : il était affaibli, le vent lui causait une sensation de froid très-pénible, et il n'aurait pu sans danger rester plus longtemps au sommet.

Cette hémorrhagie nasale doit être notée, parce que la plupart des auteurs se sont accordés à citer ce phénomène comme un de ceux qui caractérisent le mal de montagne et comme étant commun chez les personnes qui gravissent les sommets. Il n'en est rien cependant. A. d'Orbigny (*Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II) est, croyons-nous, le seul voyageur qui mentionne une épistaxis, survenue pendant la nuit après son ascension au col de Tacora. Le fait rapporté par M. Violle serait donc le seul où le saignement de nez ait eu lieu pendant l'ascension, en sorte que, au lieu de signaler cet accident comme un symptôme ordinaire du mal de montagne, on doit, au contraire, le considérer comme extrêmement rare chez les ascensionnistes.

M. Jarrige excepté, personne ne fut pris du mal de montagne, et M. Violle remarque seulement que l'anhélation et la difficulté de la marche, proportionnées comme toujours aux efforts musculaires, se montraient surtout chez les por-

Digitized by Google

teurs, plus chargés que les guides. Un de ces derniers, « à peine arrivé au sommet, entonna, dit M. Violle, une tyrolienne dont l'intensité sonore, surprenante à cette hauteur, prouvait que le chanteur n'avait pas la respiration gênée ». L'intensité du son étant proportionnelle à la densité du milieu dans lequel il se produit, le son doit être plus faible dans un air raréfié, comme à la cime du Mont-Blanc, que dans les couches inférieures de l'atmosphère. Les observateurs, de Saussure à leur tête, ont en effet noté cette différence, conforme aux lois physiques, mais fort exagérée par quelques touristes. Suivant Bravais, le décroissement du son paraît être moins rapide que celui de la densité de l'air. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que le son, quoique affaibli et mat, s'entend sur ces hauteurs à une distance plus grande que dans les régions inférieures; nous avons pu le constater en 1844, et parmi les causes qui peuvent favoriser ainsi l'audition, on doit compter le silence profond qui règne sur les hautes cimes par un temps calme.

Presque tous ceux qui ont visité le Mont-Blanc s'accordent aussi, avec de Saussure, à noter le ton foncé du bleu du ciel. Nous n'avons pas trouvé cette teinte bien foncée dans l'après-midi, et M. Violle, qui l'observait dans la matinée, la définit un beau bleu clair.

Le pouls chez M. Violle donne, à l'état normal, 65 pulsations par minute; au Mont-Blanc, après deux heures de repos et à jeun, M. Violle comptait 110 pulsations. M. Rigollot dont le pouls normal est à 78, fréquence tout à fait exceptionnelle, avait au Mont-Blanc 94 pulsations seulement. Il est du reste fort difficile de faire à cet égard, dans les ascensions, des observations régulières, assez détaillées et surtout assez nombreuses pour qu'on puisse en tirer des conclusions. Trop de causes et de conditions individuelles influent sur la circulation pendant les quelques instants que l'on consacre en général à l'observer. La différence entre le pouls sur le Mont-Blanc et le pouls normal est commu-

Digitized by Google

nément de 20 à 30 pulsations en plus, mais elle s'élève quelquefois à 40 et davantage, sans que l'état de bien-être ou de malaise des individus paraisse en rapport avec ces écarts.

Après un séjour de près de quatre heures à la cime, la caravane descendit aux Grands-Mulets. M. Violle renvoya à Chamonix deux des guides et les porteurs, qui furent assez heureux pour échapper à une avalanche de pierres, descendue de l'Aiguille du Midi, au moment où ils franchissaient le couloir (au-dessous de la Pierre de l'Échelle?). On sait que, dans l'après-midi, les chutes de pierres sont continuelles sur ce point, mais ordinairement sans importance. En quittant les Grands-Mulets, le lendemain, Joseph Simond, attaché à la corde, tomba dans une crevasse, tandis qu'une masse de neige et de pierres s'écroulait autour de lui; un énorme fragment de rocher s'arrêta au bord de la crevasse d'où le brave guide sortit sain et sauf. Ce fut le dernier épisode de cette expédition quelque peu accidentée, mais fort heureuse en somme, et dont le but scientifique avait pu être complétement atteint.

A. LE PILEUR,

Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

Digitized by Google

III

LA FORTERESSE DE MONT-LOUIS

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES

Placée à l'entrée de la Cerdagne française, élevée de 1 565 mèt. au-dessus de la mer, la forteresse de Mont-Louis est un admirable centre d'excursions dans les Pyrénées orientales, depuis le Carlit jusqu'au Canigou ; la route qui y conduit n'est pas moins intéressante. Arrivé à Perpignan par le chemin de fer du Midi, le voyageur trouve l'embranchement qui le mène à Prades. Peu de membres du Club-Alpin résisteront à la tentation d'en profiter : le temps n'est plus où, considérant comme un déshonneur de monter en voiture, nous partions héroïquement de Martigny, traversant pédestrement la longue et uniforme vallée du Valais pour arriver à Brieg et passer le Simplon ou visiter le glacier d'Aletsch. Je suppose donc le touriste descendant à Prades de son wagon pour s'acheminer vers Mont-Louis. Il est à 385 mèt. au-dessus de la mer. En levant les yeux il voit sur sa gauche la cime du Canigou s'élevant à 2 400 mèt. plus haut. La vallée de Molitg, célèbre par ses eaux minérales, s'ouvre sur sa droite (1). Prades est au centre d'un évasement de la vallée de la Têt, et entouré de belles cultures et de grands bois d'oliviers. Mais au bout de 3 kil. la vallée se rétrécit, on entre dans

(1) Voy. la feuille de Prades, n° 257, de la carte de l'état-major.

Digitized by Google

la gorge de Villefranche, laissant à droite les fonderies de Ria et le village s'étageant sur la montagne comme ceux de la Calabre et de l'Espagne. Au milieu de la gorge, la forteresse de Villefranche barre le passage; elle est surmontée d'un fortin très-élevé sur la montagne, et qui rappelle ceux qui dominent le fort l'Écluse dans le Jura. Les rochers qui surplombent Villefranche, sur la droite de la Têt, sont formés d'un beau marbre rouge veiné de blanc, utilisé pour l'architecture décorative. Un arbrisseau rare, le *Buplevrum fruticosum,* couvre la base de la montagne. En sortant de Villefranche, la vallée s'élargit de nouveau; on passe à Serdynia et à Joncet, villages entourés de beaux oliviers. En traversant le pont situé en amont de Joncet, vous remarquerez en dedans du parapet une plaque portant la cote 588m,9; elle a été placée lors du nivellement général de la France par l'ingénieur Bourdaloue. Ces côtes, que j'ai retrouvées au col d'Aspin, entre Bagnères et Arreau, devraient être adoptées dans toutes les parties montueuses de la France, car l'altitude d'un lieu est aussi intéressante sous une foule de points de vue que sa distance à d'autres lieux plus ou moins éloignés. Ce pont en est un exemple; en effet, un peu en amont, s'arrête une plante originaire d'Amérique, naturalisée complétement dans le Roussillon, une partie du Languedoc et l'Algérie tout entière : c'est l'aloès pitte (*Agave americana*) qui revêt de ses touffes aux feuilles charnues, terminées par une forte épine, le talus de la route ; cette plante exotique atteint ici sa dernière limite altitudinale.

Olette est à 3 kil. de ce pont et à 613 mèt. d'altitude. Le nom de la petite ville nous indique qu'elle était jadis entourée d'oliviers. On a renoncé à cette culture parce que les gelées du printemps tuaient les jeunes fleurs dans le bouton. Cependant j'en ai vu encore quelques bouquets sur le bord de la route. Je suspendis mon baromètre de Fortin au dernier et calculai plus tard qu'il était à 875 mèt. au-dessus de la mer. Cet arbre ne dépasse guère cette limite dans la vallée

Digitized by Google

de la Têt. Après une forte montée on entre dans un tunnel qui conduit dans une gorge étroite appelée Puycerda, où le torrent mugit à une grande profondeur. La gorge s'évasant un peu, des cultures se sont établies sur les pentes de la rive gauche du torrent: ce sont des vignes, des figuiers et des grenadiers dont les fruits étaient presque mûrs le 7 septembre 1872. Abritée par de hautes montagnes, cette gorge jouit évidemment d'un climat exceptionnel puisque le grenadier, plus délicat que l'olivier, y fleurit et y fructifie. La vigne en ceps monte encore plus haut et ne s'arrête qu'au village de Canaveilles, à 932 mèt. au-dessus de la mer. L'extrémité de la gorge aboutit à l'établissement thermal de Thuès. Là on a capté des sources d'eaux chaudes sulfureuses dont la température varie de 30° à 78°, elles surgissent de tous côtés de parois granitiques, et leur réunion forme un ruisseau qui se jette dans la Têt.

J'appelle l'attention de nos jeunes confrères sur ces rétrécissements, ces gorges qui se trouvent dans toutes les grandes vallées des Alpes et des Pyrénées. La largeur de de ces vallées n'est jamais uniforme; elles se composent d'une succession de rétrécissements à forte pente aboutissant des deux côtés à des évasements souvent presque horizontaux où se trouvent les villages et les cultures. C'est dans ces gorges que le torrent se précipite avec fracas et forme des cascades, c'est là que sont les escarpements pittoresques, les redressements et les contournements des couches géologiques. M. Desor a proposé de désigner ces gorges sous le nom de *Rofla,* du nom de l'une d'entre elles des plus caractérisées qui se trouve dans la vallée du *Hinter-Rheinthal,* entre Andeer et Splügen. La *Via Mala* que l'on traverse en aval en est un autre exemple entre Thusis et Zillis. Dans la vallée de Hasli, je citerai le Kirchet en amont de Meyringen et la Handeck entre Guttannen et le Rœderichs-Boden; dans la vallée de Chamonix, les gorges de Servoz entre ce village et celui des

Digitized by Google

Ouches; à la montée du Saint-Gothard, le Schœllenen-Thal entre Gœschenen et Andermatt, et, de l'autre côté, le Dazio-Grande, entre Airolo et Piotta; dans la vallée de Saint-Nicolas (Valais), le défilé entre Tæsch et Zermatt. En Suisse ces élargissements portent souvent le nom de *Boden* ou de *Grund*, qui exprime leur horizontalité relative.

Mêmes exemples dans les Pyrénées. Dans la vallée de la Têt que nous parcourons, la gorge de Villefranche et celle de Puycerda; dans la grande vallée d'Argelez, les gorges de Pierrefitte entre ce village et Luz; le Chaos entre Gedres et Gavarnie, et dans la vallée de Baréges le défilé entre Viella et Baréges. Dans celle de Cauterets, le pont d'Espagne avant d'arriver au lac de Gaube. Ces rétrécissements, suivis et précédés d'élargissements de la vallée, sont évidemment la conséquence d'une grande loi orographique encore inconnue. Dans la vieille géologie, qui ne connaissait d'autre agent que les eaux torrentielles, on supposait que ces évasements étaient autrefois occupés par des lacs dont les débâcles auraient transporté au loin les blocs erratiques. L'ancienne extension des glaciers, agents de transport et d'érosion, a remplacé l'hypothèse diluvienne universellement abandonnée de nos jours. Laissons cette digression et continuons notre voyage.

Le parapet du pont qui traverse la Têt près de l'établissement thermal de Thuès est à 747 mèt. au-dessus de la mer. Près du village on observe un singulier mélange de plantes méridionales telles que la lavande, le pistachier-térébinthe, le *Psoralea bituminosa*, la capillaire (*Adianthum capillus Veneris*), qui atteignent ici leur dernière limite, voisins du *Saxifraga aizoon*, de l'*Asplenium septentrionale*, croissant sur les roches humides, et de grands noyers dans toute leur beauté. Les vignes sont cultivées en espalier le long des rochers exposés au midi; elles dépassent le village de Thuès, mais s'arrêtent à 930 mèt. au-dessus de la mer. Au même point, le chêne vert (*Quercus ilex*) dominant jusqu'ici

Digitized by Google

fait place au chêne blanc (*Quercus robur*). Ce changement dans l'essence des arbres forestiers est pour ainsi dire la ligne de démarcation de la végétation méridionale avec celle du nord. A 4 kil. de Thuès on atteint le village de Fontpédrouse, longue rue plaquée contre la montagne. Avant d'y arriver la route a coupé une ancienne moraine, et un autre lambeau s'aperçoit en face sur la rive droite de la Têt : ce sont les restes de celles qui remplissaient la vallée à l'époque glaciaire. Les éboulements, les eaux fluviales en ont emporté la plus grande partie qui encombre le lit de la Têt ou a été charriée jusqu'à la mer. Ces témoins sont les restes amoindris des moraines latérales du glacier. Il faut chercher ses moraines terminales dans le bas de la vallée au-dessous du village de Vinça. D'après la carte de l'état-major, Fontpédrouse est à 960 mèt. au-dessus de la mer et le pont situé au-dessus porte la cote de 1 089^{m},6. Sur le suivant la plaque manque, mais celui qui lui succède immédiatement est à 1 229^{m},9 d'altitude. En regardant dans le fond de la vallée, on voit que le noyer, le châtaignier et le pommier cultivés à l'abri du vent sur les terrasses qui s'étagent au-dessous de la route ne prospèrent plus en amont du village de Saint-Thomas. Un charmant arbrisseau, le ciste à feuilles de laurier, moins frileux que ses congénères, s'élève encore plus haut sur ce versant des Pyrénées. Enfin le chêne blanc en taillis ne dépasse pas 1 488 mèt. et s'arrête près d'une tour ruinée qui s'élève à gauche de la route. Une série de lacets nous conduit au village de Fetges, et, par une belle allée de peupliers, on arrive à la forteresse de Mont-Louis ; une plaque placée près de la porte d'entre nous apprend que le seuil est à 1 565^{m},3 au-dessus de la mer. Près de l'église on trouve l'hôtel Jambon, auberge dans le vieux style, simple, propre, avec une hôtesse avenante, de bons lits, des prix raisonnables, une broche dans la cuisine, du lait délicieux, des pommes de terre excellentes et, en automne, du gibier en

Digitized by Google

abondance. Au Sud-Est de Mont-Louis s'étend le large plateau connu sous le nom de Cerdagne française, entouré d'un cirque de montagnes s'élevant de 1 000 à 1 200 mèt. au-dessus du plateau dont le point le plus élevé, le col de la Perche, est à 1 622 mèt. Ce col n'est qu'un renflement du terrain traversé par la route qui aboutit à l'héroïque petite ville de Puycerda en Espagne. Tout le plateau est couvert de cultures, parmi lesquelles dominent le seigle, la pomme de terre, qui réussit admirablement dans cette terre formée par la décomposition du granit; c'est un important objet d'exportation en France et en Espagne, exportation facile depuis que la Cerdagne communique avec Perpignan par la grande route que nous avons parcourue. Avant qu'il en fût ainsi la Cerdagne était séparée de la France. Les habitants se livraient à la contrebande ; ils étaient misérables. Sous le gouvernement de Louis-Philippe la route fut achevée, la ligne de douane renforcée, la contrebande supprimée. Les habitants s'adonnèrent alors à l'agriculture, faisant reculer la forêt devant la charrue. Maintenant ils sont à leur aise, chaque village a son école, les mœurs se sont améliorées, et ces grands résultats moraux et économiques sont dus à la construction de la route et à l'extinction de la contrebande.

A l'Ouest de la citadelle de Mont-Louis s'élève une rangée de collines formant une ligne courbe dont la convexité est tournée vers l'Est. Les énormes blocs qui les couronnent indiquent à l'œil exercé du voyageur familier avec les Alpes et les Pyrénées qu'il se trouve en présence d'une ancienne moraine : elle s'élève de 20 à 30 mèt. au-dessus du plateau et se compose en entier de sable, de cailloux et de blocs. Les plus communs sont de granit blanc avec mica noir; les autres d'une leptinite passant au granit, et parmi les cailloux, ceux de schiste vert ont été évidemment frottés. L'ancien glacier descendait du groupe imposant des montagnes de Carlit, dont le sommet le plus élevé est à 2 920 mèt.

Digitized by Google

au-dessus de la mer. Si l'on franchit cette moraine, on en trouve d'autres qui lui sont concentriques, et l'on entre dans une forêt parsemée de blocs erratiques, entrecoupée de fonds tourbeux et de petits étangs; elle est composée de cette espèce de pin appelé par Ramond *Pinus uncinata*, essence dominante dans toutes les forêts de la Cerdagne. En traversant cette forêt, on arrive à l'ermitage de Font-Romeu, qui se compose d'une chapelle avec deux grands bâtiments pour recevoir les visiteurs et loger les malades. C'est un lieu de pèlerinage célèbre dans toute la contrée, et dont la fête tombe le 8 septembre. Tous les habitants de la Cerdagne y affluent ce jour-là et, après la messe, passent l'après-midi sur la pelouse, mangeant, buvant et dansant, entourés des chariots et des chevaux qui les ont amenés. Les costumes sont variés et les danses très-originales. Il en est où les hommes seuls figurent et se font vis-à-vis en longues files parallèles : c'est le pousse-pied. Dans les danses où les femmes se joignent aux hommes, la danseuse s'élance, le cavalier la reçoit debout sur sa main droite et lui fait faire ainsi le tour des quadrilles.

Comme tous les lieux de pèlerinage, Font-Romeu doit son origine à une légende miraculeuse, et il a sur Lourdes et la Salette cette grande supériorité que la légende remonte aux temps d'ignorance et de foi naïve qui caractérisent le moyen âge. Voici l'histoire : Vers la fin du onzième siècle, le taureau d'un troupeau flairait sans cesse et piétinait le sol près d'une source qui jaillissait en ce lieu. Le berger, surpris de ce manége, examine plus attentivement les abords de la fontaine et aperçoit au fond d'un trou une statue de la Vierge en bois, bien conservée. Il annonce sa découverte au curé d'Odeillo, village situé au-dessous. Une procession s'organise pour aller chercher la vierge miraculeuse et la placer dans l'église du village. Mais tous les ans, le 2 juillet, on transporte la vierge dans la chapelle de Font-Romeu, où elle reste jusqu'au 8 septembre. La chapelle actuelle date

Digitized by Google

de 1680 ; elle est remplie d'ex-voto dont l'un porte la date de 1113, et les plus récents celles des années qui viennent de s'écouler. Font-Romeu est plus élevé que Mont-Louis, car l'église se trouve à 1 776 mèt. au-dessus de la mer. Je recommande cette excursion à tous les touristes qui s'arrêteront à Mont-Louis; la forêt où l'on chassait autrefois le coq de bruyère est des plus pittoresques, et les environs de la chapelle ne le sont pas moins.

J'ai déjà dit que les champs cultivés s'élevaient du plateau de la Cerdagne sur les flancs des montagnes environnantes. J'eus l'idée de déterminer leur limite altitudinale à l'aide du baromètre. L'entreprise était d'autant plus facile que l'instituteur de Mont-Louis, M. Falguère, observait tous les jours quatre fois le baromètre et le thermomètre. Ayant comparé mon instrument avec le sien, je résolus de commencer mes courses et de fixer la limite des champs cultivés sur les divers versants des montagnes environnantes. J'étais en droit de penser que cette limite était très-élevée : en effet, la végétation des environs de Mont-Louis annonce déjà un climat froid. Les arbres sont le frêne, le peuplier noir, le tremble, le lilas et le sorbier des oiseleurs, qui ne prospère que dans les régions septentrionales. Les plantes herbacées étaient la gentiane jaune, le framboisier, la jusquiame noire, la bistorte, le *Trollius europæus,* le *Genista anglica,* l'absinthe, la tanaisie, etc., [1]. Les pommiers et les poiriers ne mûrissent pas leurs fruits. Quel contraste avec la plaine de Perpignan, où les orangers, le néflier du Japon, l'olivier, le pêcher, la vigne, portent tous les ans des fruits mûrs en été, avant le commencement de septembre ! Si la température moyenne de Perpignan est de 14°,1, celle de Mont-Louis, d'après la loi du décroissement de la température, ne serait pas au-dessus de 8°,6.

Les trois années d'observations (1873, 1874 et 1875) de

[1] Voy., pour plus de détails, le *Bulletin de la Société botanique de France*, t. XIX, 1872.

Digitized by Google

M. Falguère peuvent nous donner une idée approximative du climat de Mont-Louis[1]; il n'est pas aussi rigoureux qu'on pourrait le présumer d'après l'altitude de cette forteresse. La température moyenne de l'année a été de 7°,3; celle des différentes saisons, comme on le voit dans le tableau ci-dessous :

Températures moyennes des saisons.

Hiver.	0°,2	Été.	14°,6
Printemps. . . .	5°,3	Automne.	8°,2

Si nous examinons les *maxima* diurnes et que nous en prenions la moyenne, véritable expression de la chaleur, nous trouvons les nombres suivants :

Températures maxima moyennes des saisons.

Hiver.	3°,2	Été.	19°,3
Printemps. . . .	9°,2	Automne.	12°,2

Dans ces trois années, le *maximum* absolu, c'est-à-dire la plus haute température qui ait été observée à l'ombre, a été de 27°,4.

Étudions maintenant les *minima*, c'est-à-dire l'expression numérique du froid thermométrique. Les minima moyens des deux années, dans les diverses saisons, ont été de :

Températures minima moyennes des saisons.

Hiver.	— 2°,8	Été.	10°,3
Printemps. . . .	1°,6	Automne.	4°,4

Le degré le plus bas auquel le thermomètre soit descendu a été de —11°,6 en février 1873.

Le climat de Mont-Louis n'est donc pas un climat très-

[1] *Bulletin météorologique des Pyrénées orientales*, par le Dr Fines, p. 85 et 103.

Digitized by Google

rigoureux, et l'on comprend que le seigle, l'orge, les pommes de terre et les turneps y réussissent admirablement, surtout si l'on se rappelle, qu'en vertu de l'altitude du lieu, le sol est beaucoup plus chaud que dans la plaine. En effet, les rayons du soleil, ne traversant pas la couche inférieure de l'atmosphère épaisse de 1,500 mèt., qui est chargée de vapeur d'eau, conservent une proportion notable de leur chaleur originaire, et activent la végétation en échauffant le sol. A climat égal, un plateau élevé aura, sous ce point de vue, l'avantage sur une plaine située au niveau de la mer.

En hiver, des masses énormes de neige remplissent les rues de Mont-Louis, et des vents d'une violence extrême balayent tout le plateau. Mont-Louis a un climat analogue à celui du Nord de l'Allemagne ou du Midi de la Suède, et la météorologie confirme ce que la végétation nous annonçait. Il est donc fort intéressant, pour le botaniste comme pour l'agriculteur, de savoir jusqu'à quelle hauteur les courageux laboureurs de la Cerdagne ont poussé leurs cultures.

J'abordai d'abord le pied du Cambre-d'Aze, situé à l'Est de Mont-Louis, de l'autre côté du plateau. Là les champs ne montent pas très-haut au-dessus du village de Planès : ils sont arrêtés par le sol tourbeux de la forêt et ne dépassent pas 1 755 mèt. Ce sont des champs d'avoine, de seigle et de pommes de terre. Les *Rhododendrons,* qui remplissent la forêt, descendent jusqu'aux cultures ; ils couvrent également la grande moraine qui se dresse en face de la citadelle.

Sur les montagnes qui regardent le levant, la limite devait être plus élevée : en effet, au-dessus du village de Llagone je trouvai des seigles qui n'étaient pas encore coupés le 4 septembre 1872, à la hauteur de 1 767 mèt., des turneps à 1 803 mèt., et au-dessus du hameau de Cortals, dont l'altitude est de 1 762 mèt. sur une pente tournée vers le Sud-Ouest et entourée par la forêt, un champ cultivé à 1 846 mètres. C'est la plus grande hauteur que les cultures

Digitized by Google

atteignent autour de Mont-Louis. Je m'en suis assuré en faisant, au moyen d'un niveau à bulle d'air et à réflexion, un tour d'horizon comprenant tout le panorama que j'avais sous les yeux.

Dans les Alpes de la chaîne Pennine, les cultures ne montent pas en général aussi haut que dans les Pyrénées orientales : ainsi, sur le Mont-Lachat, à l'entrée de la vallée de Chamonix, je trouvais en 1837 un champ de seigle isolé et à l'exposition de Ouest-Sud-Ouest à 1 800 mèt. au-dessus de la mer : sur le revers septentrional du Grand Saint-Bernard, cette culture s'arrête au-dessus de Bourg Saint-Pierre à 1 686 mèt. d'altitude, et, dans la vallée de Bagnes, au-dessus de Lourtier, à 1 145 mèt. seulement. En redescendant de l'autre côté, après avoir passé le col de la Fenêtre (altitude 2 815 mèt.), je rencontrai dans le Val d'Ollomont le premier champ cultivé à 1 675 mèt., et, dans le Val Tornenche, le plus élevé était à 1 673 mèt. Mais de l'autre côté du col Saint-Théodule, après avoir quitté le glacier, le premier champ cultivé de la vallée de Zermatt se trouvait à 1 984 mèt. au-dessus de la mer. Toutes ces limites, sauf la dernière, sont inférieures à celles que nous avons déterminées aux environs de Mont-Louis.

Cependant il y a dans les Alpes françaises et piémontaises des vallées où les cultures montent plus haut qu'autour de Mont-Louis; ainsi M. J. Guérin, d'Avignon [1], a trouvé le blé d'été (*Triticum æstivum*) mûr entre Mont de Lans (Hautes-Alpes) et la Bergerie de Meilleur-sol, à 1,660 mèt. A 1,950 mèt., on cultive encore le seigle aux environs de la Bérarde et à 2,036 mèt., concurremment avec la pomme de terre dans la vallée de Saint-Veran au Sud-Ouest du mont Viso. Sur le flanc méridional du Mont-Rose, les frères Schlagintweit [2] ont vu du seigle et de l'orge à 2 135 mèt. au-dessus de Bo-

[1] *Mesures barométriques*, p. 88.

[2] *Untersuchungen über die physikalische Geographie der Alpen*, p. 498, le tableau.

Digitized by Google

demie. Cette limite s'abaisse dans les Alpes orientales. En Engadine le seigle et l'orge ne dépassent pas 1,800 mèt. Sur le versant occidental du Saint-Gothard, près de Realp, ces cultures s'arrêtent déjà à 1,525 mèt. : elles ne montent pas plus haut dans le Tyrol et les montagnes de la Styrie. Habitant d'une région plus chaude que toutes celles dont nous venons de parler, je suis convaincu que les énergiques cultivateurs de la Cerdagne française empiéteront de plus en plus sur la forêt en s'élevant sur la montagne, et que nos successeurs pourront suspendre un baromètre à leur *Alpenstock,* auprès de champs cultivés, élevés de 2,000 mèt. au-dessus de la mer, comme ceux de leurs compatriotes de Saint-Veran et de la Bérarde.

En résumé, dans un pays de montagnes, la limite des champs cultivés dépend de quatre éléments, le climat, la nature du sol, la perfection des voies de communication et l'énergie des habitants. Cette dernière condition est souvent prépondérante. Ainsi, contrairement à toutes les prévisions, dans les Alpes Pennines, le Valaisan pousse en général ses cultures plus haut sur le versant Nord que le Piémontais sur le versant Sud de la chaîne.

Quand on promène ses regards sur les montagnes élevées des environs de Mont-Louis, telle que le Cambre-d'Aze, on voit que les forêts de pins n'atteignent pas leur sommet, mais s'arrêtent à une certaine hauteur. Je résolus de la déterminer et m'élevai à travers des bois remplis de rhododendrons. Arrivé près de la limite supérieure des pins, je vis ces arbres diminuer de grandeur; ils étaient clair-semés, se rabougrissaient, se couchaient sur le sol et disparaissaient enfin, remplacés par le genévrier, la bruyère commune et des plantes alpines telles que le *Chamæledon procumbens* et le *Silene acaulis.* Je suspendis mon baromètre au dernier pin en arbre et trouvai qu'il était à 2 355 mèt. au-dessus de la mer. Sur le versant occidental du Canigou j'avais trouvé que cette limite était au-dessous du Pla

Digitized by Google

de Cadi, à 2 269 mèt. Dans le cirque même du Canigou, qui aboutit directement à la vallée de Vernet, il monte encore plus haut et ne s'arrête qu'à 2 522 mèt. A cette hauteur la croissance de ces arbres est extrêmement lente, leurs branches tordues et mutilées témoignent de la lutte qu'ils soutiennent contre les ouragans et le poids de la neige dont ils sont chargés en hiver. Cependant l'un d'eux croissant à 2 320 mèt. au-dessus de la mer, un peu au-dessous du Pla de Cadi, avait 5 mèt. de haut et $2^m,85$ de circonférence à 1 mèt. du sol. Une source voisine était à la température de 3°,7, ce qui nous donne une idée approximative de la température moyenne de l'air pendant le cours de l'année à cette hauteur. La croissance de ces arbres est donc et doit être extrêmement lente. Pour l'apprécier, je priai le garde général des forêts de Mont-Louis de vouloir bien faire couper quelques rondelles de ces pins à leur base; l'une d'elles avait un diamètre de $0^m,278$ sans compter l'écorce. Le nombre des couches, égal à celui des années que l'arbre a vécu, était de 150. Cet arbre datait donc de l'année 1722. En moyenne les couches avaient une épaisseur de 9/10 de millimètre. Pour donner une idée de la lenteur de la végétation, je dirai que les pins silvestres (espèce dont, suivant quelques botanistes, le *Pinus uncinata* ne serait qu'une variété) de la forêt Haguenau, en Alsace, ont en général, à l'âge de 150 ans, un diamètre de $0^m,83$, triple par conséquent de celui de notre pin pyrénéen croissant à 2 300 mèt. au-dessus de la mer. Pour trouver une végétation aussi lente dans la plaine, il faut s'avancer de vingt-quatre degrés latitudinaux vers le Nord jusqu'à Pello dans la Laponie suédoise, où j'ai examiné des pins dont la croissance n'était guère plus rapide que celle du pin des Pyrénées à sa limite altitudinale [1].

[1] Voy. sur ce sujet A. Bravais et Ch. Martins, sur la croissance du pin silvestre dans le Nord de l'Europe (*Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, t. XV, 1841, et *Annales forestières*, t. II, 1843).

Digitized by Google

En terminant je dois demander grâce pour les nombreux chiffres qui figurent dans cette note et l'absence de tout incident personnel ou de toute description pittoresque. Mon but a été de montrer à nos jeunes confrères combien la recherche scientifique ajoute à l'intérêt des voyages pédestres et des ascensions dans les montagnes. La poésie n'y perd rien, et la science y gagne. Les sujets d'étude sont si variés qu'ils peuvent répondre aux aptitudes les plus diverses, et je pose en fait qu'il n'est pas un seul voyageur qui ne soit en état de se livrer à des observations dont la valeur augmentera à mesure qu'il en fera davantage, et de contribuer ainsi au progrès d'une branche quelconque des connaissances humaines. A chacun de consulter ses goûts et de reconnaître ses aptitudes, mais notre Club doit, à l'exemple des Clubs étrangers, compter dans ses rangs des savants et des touristes. Ceux-ci, gymnastes pédestres, découvriront de nouveaux sentiers, graviront des cimes encore vierges, feront connaître des vallées inexplorées; les autres y porteront leurs instruments, mesureront les hauteurs, examineront les cultures, esquisseront la Faune ou la Flore, s'informeront de l'origine des populations, de la langue ou de l'idiome dont elles font usage, et féconderont ainsi les découvertes faites par leurs hardis prédécesseurs.

CHARLES MARTINS,

Membre honoraire du Club Alpin Français (section de Paris).

Digitized by Google

IV

LE JURA

A. M. Adolphe Joanne, vice-président et l'un des fondateurs du Club Alpin Français.

Monsieur et cher collègue,

Vous me faites l'honneur de me demander un article pour l'Annuaire du Club Alpin où vous voudriez, dites-vous, que la section du Jura (siége à Besançon) fût représentée. Votre demande, je l'avoue, me prend complétement au dépourvu, et il est trop tard pour que je puisse invoquer le concours d'un de mes collègues jurassiens. Mais, afin de me rendre à votre désir et de vous donner une preuve de ma bonne volonté, j'ai rassemblé quelques idées générales sur la géologie du Jura, et je les ai réunies dans la notice que je vous envoie. Les lecteurs de l'Annuaire trouveront mon article trop sérieux, trop scientifique; mais, l'année prochaine, ils feront connaissance avec d'autres membres de la section du Jura dont les écrits auront pour eux plus de charme.

Dans cette notice, je ne me suis pas occupé exclusivement du massif jurassien. Comme le voyageur qui, en parcourant les hauts sommets du Jura, ne perd jamais les

Digitized by Google

Alpes de vue, j'ai souvent porté mon attention vers le massif alpin. J'ai été conduit à signaler entre les deux massifs alpin et jurassien des relations que justifient suffisamment non-seulement leur voisinage, mais aussi certains traits communs de leur histoire géologique. Il m'a été ainsi permis de m'écarter le moins possible du domaine proprement dit du Club Alpin.

Permettez-moi, monsieur et cher collègue, de saisir l'occasion qui se présente à moi pour vous entretenir un instant de l'avenir qui me paraît réservé au Club Alpin Français et du caractère que cette institution, déjà si populaire, est destinée à prendre à mesure qu'elle se développera.

Le but du Club Alpin est multiple, comme l'indiquent nettement ses statuts.

L'institution des caravanes scolaires dit assez à quelle pensée morale et patriotique ont obéi les fondateurs du Club. Espérons qu'il nous sera permis de surmonter les difficultés que présente la réalisation de cette partie de leur programme, difficultés résultant de nos mœurs, de nos habitudes, je dirai presque de notre organisation sociale. Cette intention moralisatrice se retrouve aussi dans l'idée d'attirer et de réunir le plus d'adeptes possible dans les régions montagneuses. Les grandes pensées, a dit un moraliste, viennent du cœur, mais c'est dans les montagnes que le cœur acquiert, comme inspirateur des grandes pensées, toute sa fécondité.

Le Club Alpin poursuit aussi, dans l'intérêt de chacun de ses membres, un but d'agrément, lorsqu'il fait appel à tous les touristes, lorsqu'il s'offre à eux pour leur servir de guide et de centre de ralliement, lorsqu'il leur montre les facilités qui seront apportées à leurs voyages. On reconnaît là une bonne intention qui certainement ne laissera pas les excursionnistes insensibles.

Enfin, ne l'oublions pas, dans le but que le Club Alpin se propose d'atteindre, il y a un côté scientifique. Son pro-

Digitized by Google

gramme comprend, en effet, l'étude des massifs montagneux en général, et des Alpes en particulier. Le Club se donne ainsi pour mission de recueillir les matériaux destinés à la description de chaque région de montagnes. La géologie et la météorologie sont des sciences essentiellement collectives et même internationales. D'un autre côté, la géologie et la botanique soumettent leurs adeptes à des déplacements fréquents. Par le fait, les membres du Club Alpin deviendront les soldats d'une armée opérant dans l'intérêt de la science et ramassant, comme un précieux butin, les matériaux que mettront en œuvre les savants de profession et qui recevront d'eux toute leur valeur.

Je viens de dire quel sera, si je ne me trompe, le caractère général du Club Alpin Français. Mais ce caractère subira, d'une région à une autre, certaines modifications, et ces modifications seront en harmonie avec l'aspect et la constitution générale de chaque contrée. Chaque section offrira une physionomie différente suivant la proportion pour laquelle les trois éléments que je viens d'énumérer entreront dans son organisation.

Considérons, par exemple, les sections ayant leur siége dans les Alpes et les régions limitrophes; dans ces sections, c'est l'élément excursionniste qui prédominera. Les excursions alpestres offrent un grand attrait résultant non-seulement de la beauté du pays parcouru, mais aussi de ce que les dangers et les fatigues qui accompagnent ces excursions sont un stimulant pour les touristes qui les entreprennent et excitent vivement l'intérêt des personnes qui se bornent à en écouter les récits.

L'importance de l'élément excursionniste va en diminuant à mesure que l'on s'écarte des sommets alpins pour se rapprocher des pays de plaines; cet élément ne doit pourtant jamais devenir nul; sans cela, l'esprit de l'institution du Club Alpin serait faussé. Tandis que l'on s'éloigne du Mont-Blanc dans la direction des environs de Paris, par

Digitized by Google

exemple, on voit l'altitude des divers accidents orographiques aller en décroissant, et l'on finit par se trouver en présence de la butte Montmartre ; il n'y a plus d'ascension proprement dite à tenter. Les sections du Club Alpin n'ont plus alors de raison d'être, à moins que ce ne soient des sections établies dans de grandes villes et réunissant un certain nombre de personnes qui ont assez de loisirs ou de fortune pour faire chaque année un voyage dans les Alpes.

Mais, à mesure que l'élément excursionniste perd de son importance, il peut être remplacé, dans une certaine proportion, par l'élément scientifique. Le Jura est assez accidenté et assez pittoresque, il présente des sommets assez élevés pour que les excursions et les ascensions y conservent leur attrait; le danger disparaît, mais la fatigue persiste. Toutefois, comme l'élément excursionniste ne serait pas suffisant pour donner à la section du Jura une complète vitalité, l'élément scientifique, pendant que cette section s'organisera, viendra combler la lacune que je signale. Je crois que l'avenir de cette section dépendra en grande partie de la part à peu près égale qui sera faite à chacun des deux éléments excursionniste et scientifique et de la manière dont ces deux éléments se confondront. La section du Jura ne saurait, en effet, être une société exclusivement composée de savants, ni une association où les touristes pourraient seuls être admis. Il se formera entre les uns et les autres une alliance profitable pour tous, et tous seront, n'en doutons pas, de fervents amis des montagnes.

A. V.

Digitized by Google

I. — CONFIGURATION GÉNÉRALE DU JURA.

Limites du Jura. — Le Jura se sépare très-nettement des régions environnantes. Le voyageur, qui s'éloigne de l'Alsace, de la Suisse et de la vallée de la Saône pour pénétrer dans le massif jurassien, voit tout à coup des changements se produire autour de lui et affecter l'allure des strates, la composition pétrographique du sol, la configuration du pays, l'aspect de la végétation et même le caractère des habitants. Ces changements coïncident généralement avec ceux qui portent sur la nature des terrains, et, dans ce cas surtout, se manifestent d'une manière brusque; c'est ce que l'on constate notamment quand on quitte la plaine bressane pour entrer dans le massif jurassien. Aussi peut-on tracer facilement sur une carte les lignes qui séparent le Jura des régions voisines; ces lignes ne sont autres que celles qui se placent entre le terrain jurassique de cette contrée et les terrains tertiaire et quaternaire des régions limitrophes.

Le Jura semble moins nettement limité du côté des Vosges, où le terrain jurassique, au lieu de disparaître sous les formations plus récentes, cesse en réalité et laisse les terrains plus anciens que lui se dégager de dessous la nappe qu'il constitue. Il est permis d'admettre que, sur ce point, la zone de démarcation est indiquée par un changement brusque dans la constitution géognostique des régions voisines et qu'elle se confond avec la ligne séparant, entre Belfort et Villersexel, le lias du terrain triasique.

Vers le Sud, le Nord-Est et le Nord-Ouest, le terrain jurassique ne subit aucune interruption réelle ou apparente; il ne cesse pas contre des formations plus anciennes; mais des lignes de séparation sont alors fournies par les cours d'eau, ainsi que nous allons le voir.

La partie méridionale du Jura se trouve séparée, par le

Digitized by Google

Rhône, de la partie basse des Alpes savoisiennes qui lui ressemblent beaucoup par leur constitution géologique, ressemblance qui avait quelquefois conduit Thurmann à comprendre dans le Jura la partie de la Savoie et du Dauphiné où se montrent les terrains jurassique et crétacé. Au massif jurassien il faut également rattacher, bien qu'il soit placé sur la rive gauche du Rhône, le plateau triangulaire, en totalité jurassique, qui comprend les cantons de Morestel et de Crémieu; M. Lory a très-nettement caractérisé ce plateau en l'appelant le *seuil* du Jura méridional.

Vers le Nord-Est, c'est le Rhin qui sépare le Jura de l'Albe du Wurtemberg.

Vers le Nord-Ouest, on pourrait admettre que le Jura finit sur la rive gauche du Doubs. Mais, lorsque l'on parcourt la crevasse profonde par laquelle cette rivière s'écoule entre Montbéliard et Besançon, et que l'on remarque la concordance qui existe, sous le rapport de l'altitude, de la nature des terrains et de la stratification, entre les montagnes des deux côtés du Doubs, on est bientôt amené à rejeter cette manière de voir et à considérer l'Ognon comme dessinant, pendant une partie de son cours, la ligne de partage entre le Jura et les contrées voisines.

En deçà de Marnay, vers l'Ouest, l'Ognon ne sert plus de limite au Jura. Si l'on rattachait au Jura tout ce qui se trouve sur la rive gauche de cette rivière jusqu'à sa jonction avec la Saône, on serait amené à comprendre dans ce massif le pointement granitique de la Serre et toute la zone de terrains permien, triasique et jurassique dont ce pointement est accompagné et entouré. Plusieurs motifs rendraient très-légitime l'annexion de cette petite contrée au Jura. La Serre a été le premier point d'attaque des forces intérieures qui ont peu à peu soulevé le Jura; les actions dynamiques qui ont déterminé l'apparition de la Serre se sont fait sentir plus tard dans la partie Nord occidentale du Jura et, de là, se sont propagées dans toute l'étendue de ce

Digitized by Google

massif. Pourtant il nous paraît préférable de considérer la Serre comme une région à part, un îlot de terrain ancien au milieu d'une nappe de terrain jurassique, ou plutôt comme un trait d'union entre le Jura, les Vosges et le Morvan, un *compendium* de la constitution géologique de ces trois contrées.

Situation du Jura au milieu du bassin jurassien. — L'altitude moyenne des régions basses qui entourent le Jura est de 170 mèt. pour la plaine bressane qui s'étend depuis Gray jusque dans le Dauphiné. Elle est de 200 mèt. environ pour le Sundgau, et de 400 mèt. pour la partie de la Suisse voisine du Jura. En prolongeant par la pensée la surface correspondant à chacune de ces régions basses, on obtient un vaste plan au-dessus duquel le Jura s'élève comme un immense bas-relief. Autour du massif jurassien se développe, pareille à un cadre gigantesque, une enceinte presque continue de massifs montagneux. Cette enceinte est constituée par les Alpes, la Forêt-Noire, les Vosges, la Côte-d'Or et l'arête montagneuse qui, du Morvan jusque dans le Lyonnais, sépare la vallée de la Saône du bassin de la Loire.

Les groupes montagneux que nous venons d'énumérer circonscrivent une vaste dépression que l'on peut désigner sous le nom de *bassin jurassien;* ce bassin, pendant une partie des temps géologiques, a joué, comme le bassin de Paris, le rôle de *centre de sédimentation.* C'est dans les mers qui ont successivement occupé le bassin jurassien que se sont déposés les terrains qui constituent le Jura, c'est-à-dire les formations triasique, jurassique et crétacée.

Le Jura, pris dans son ensemble, correspond à la partie la plus profonde de chacune de ces mers dont les rivages changeaient d'ailleurs d'une époque à l'autre et allaient en se rétrécissant. Ces mers communiquaient avec les mers voisines par des détroits qui sont devenus les dépressions

Digitized by Google

du sol faisant communiquer les contrées correspondant à l'ancien bassin jurassien avec celles qui se trouvent en dehors; c'est également par ces dépressions que les cours d'eau qui ont leur origine dans le bassin jurassien prennent leur écoulement (le Rhin entre les Vosges et la Forêt-Noire, le Rhône entre les Alpes et le plateau central). Nous ne mentionnons ces circonstances qu'afin de faire remarquer les relations rattachant l'ancien état des choses à ce qui existe aujourd'hui.

Nous avons comparé tout à l'heure le bassin jurassien au bassin parisien; il existe pourtant entre eux une différence que nous devons mentionner. Ils datent de la même époque, c'est-à-dire du commencement de la période secondaire; mais leur histoire géologique n'a pas été toujours le même. Pendant que la partie centrale du bassin parisien allait en s'affaissant et se maintenait sous les eaux où se déposait le terrain tertiaire, la partie centrale du bassin jurassien subissait une impulsion de bas en haut. Le soulèvement et l'émergement du Jura ont été la conséquence de cette impulsion; en même temps, le bassin jurassien s'est trouvé divisé en deux parties : la plaine helvétique et la vallée bressane. Le Jura peut être considéré comme une expansion, un développement de l'ourlet jurassique et crétacé qui entoure tout à la fois les bassins géogéniques, tels que celui de Paris, et les massifs montagneux, tels que le plateau central ou les Vosges. Cette disposition est en relation avec l'époque à laquelle le soulèvement du Jura a eu lieu; ce soulèvement a coïncidé, en effet, avec celui de l'ourlet auquel nous venons de faire allusion.

Configuration du Jura. — Le Jura, délimité ainsi que nous l'avons indiqué, offre une forme arquée permettant de le comparer à un croissant dont la concavité est tournée vers les Alpes. La corde commune des deux arcs qui dessinent le croissant a une longueur de 300 kilomètres en-

Digitized by Google

viron lorsqu'on la représente par une ligne menée de Kaiserstuhl (Argovie) sur la rive gauche du Rhin, à Cordon, au point où le Rhône reçoit le Guier et change brusquement de direction. Le milieu de cette ligne se trouve à peu près à 15 kilomètres à l'Ouest de Moudon, en Suisse. Une perpendiculaire, élevée à cette ligne par le point qui la divise en deux parties égales, passe un peu à l'Ouest de Besançon et va rencontrer l'Ognon (limite du Jura) un peu en amont de Marnay. Sa longueur, mesurée entre son point de départ et celui où elle rencontre l'Ognon, nous donne celle de la flèche de l'arc jurassien extérieur; elle est de 116 kilomètres environ. La flèche de courbure de l'arc intérieur (mesurée par la partie de la perpendiculaire que nous venons de tracer comprise entre le pied de cette perpendiculaire et le point où elle atteint la rive occidentale du lac de Neuchâtel, près d'Yverdun) a 30 kilomètres environ de longueur. La différence entre les flèches des deux arcs est de 86 kilomètres; telle est à peu près la plus grande largeur du Jura. Le rayon du cercle auquel appartient l'arc intérieur a 166 kilomètres de longueur; le centre de ce cercle tombe à 10 kilomètres environ au Nord-Ouest de Sion, dans le Valais.

Le Jura peut être comparé à un plan doublement incliné vers le Nord et vers l'Ouest, de sorte qu'il montre toujours sa face abrupte vers les Alpes. La forme du Jura prise dans son ensemble est celle d'une surface conique gauche. Mais cette surface possède un autre caractère résultant de ce que le Jura, ainsi que nous l'indiquerons tout à l'heure, est divisible en deux zones. D'après cette disposition, il faut se représenter la surface conique dessinée par le Jura, comme étant engendrée, non par une seule ligne droite, mais par une ligne brisée composée de deux éléments rectilignes : l'un, peu incliné par rapport à l'horizon et correspondant à la zone occidentale; l'autre, un peu plus redressé et correspondant à la zone orientale.

Digitized by Google

Nous venons de voir que l'arc jurassien est tourné vers les Alpes ; c'est également vers les Alpes que se relève la surface conique dessinée par le Jura, et c'est, avons-nous dit, un peu à l'Est de Sion que serait placé l'axe du cône irrégulier correspondant à cette surface. Cet axe est situé entre les massifs du Saint-Gothard, du Mont-Rose, du Mont-Blanc et du Finsteraarhorn, c'est-à-dire vers le milieu de la partie des Alpes la plus rapprochée du Jura, et, en même temps, la plus élevée. Ces deux circonstances sont en relation avec les déplacements auxquels ont obéi les forces intérieures qui se sont exercées dans le bassin jurassien.

En tenant compte des actions dynamiques dont le Jura a été le siége, on peut distinguer dans son histoire géologique deux périodes : l'une, qui finit avec l'époque éocène, et pendant laquelle le Jura a subi le contre-coup des actions dynamiques qui se faisaient sentir autour de la Serre et dans la partie Nord-occidentale du bassin jurassien ; l'autre commençant avec la période miocène, et pendant laquelle le Jura a été maintenu sous l'influence du massif alpin. C'est à cette influence que le Jura doit non-seulement sa forme arquée, mais aussi l'exhaussement de sa partie orientale.

Influence exercée par le massif alpin sur le Jura. — En quoi consiste cette influence? Nous ne saurions admettre, comme l'ont pensé quelques géologues, que cette influence ait été directe, en d'autres termes, que le massif alpin, en exerçant une pression latérale autour de lui, ait pu déterminer, dans les strates jurassiennes, des refoulements et, par suite, des dislocations et des plissements ; encore moins admettrons-nous qu'il ait pu amener le soulèvement du Jura tout entier. Nous devons nous borner à émettre notre opinion, tout en regrettant que la place nous manque pour rappeler les divers arguments que nous pourrions invoquer.

On a supposé, par exemple, que le massif alpin, porté

Digitized by Google

tout d'un coup à la hauteur où il se trouve, avait dû exercer latéralement une pression sur les parties de l'écorce terrestre situées dans son voisinage et les obliger à se plisser, d'où les ondulations qui constituent les soulèvements en voûte. Mais il n'en est rien. Remarquons d'ailleurs que, dans l'hypothèse que nous repoussons, la difficulté est plutôt déplacée que surmontée ; car il reste à retrouver la cause qui a déterminé l'apparition des Alpes et des divers massifs dont elles se composent. Bien plus : lorsqu'on se livre à l'étude de la constitution stratigraphique des Alpes, on voit que le massif du Mont-Blanc est lui-même précisément un soulèvement en voûte.

Les actions dynamiques, qui ont imprimé aux Alpes et au Jura leur structure géologique, ont opéré dans les mêmes conditions, nous pourrions ajouter aux mêmes époques. De part et d'autre, nous retrouvons dans ces actions dynamiques une première impulsion toujours verticale et toujours dirigée de bas en haut; les impulsions horizontales et les poussées latérales ne sont que des effets secondaires, des transformations d'impulsions verticales. On ne constate d'autres différences que celles qui proviennent de la plus grande énergie avec laquelle les forces intérieures ont fonctionné dans les Alpes. Il y a même avantage, dans l'étude de ces forces intérieures, à considérer alternativement leurs effets et leur mode de manifestation dans les Alpes et le Jura: dans les Alpes, on peut se rendre compte de leur excessive énergie, tandis que, dans le Jura, les moindres proportions des accidents orographiques et stratigraphiques permettent de mieux apprécier la nature des actions auxquelles ces accidents sont dus.

Les forces intérieures qui ont imprimé au Jura son relief ont acquis dans les Alpes leur maximum d'énergie, mais elles n'y ont pas eu leur centre d'action. A mesure que l'on s'éloigne de la partie intérieure du massif alpin, on voit les accidents orographiques et stratigraphiques perdre de leur

Digitized by Google

importance, ce qui a conduit à l'idée de la propagation d'un mouvement d'une amplitude de plus en plus faible; mais cette idée est le résultat d'une pure illusion. Le Jura pourrait offrir sa structure et sa forme générale, quand bien même les Alpes auraient été livrées au repos le plus complet. Dans tous les cas, s'il y avait eu propagation d'actions dynamiques dont le point de départ aurait été placé dans les Alpes, cette propagation se serait effectuée au travers non de l'écorce terrestre, mais de la pyrosphère. Il se serait produit, dans la zone pyrosphérique, une agitation qui des Alpes se serait dirigée vers les régions voisines, comme une série d'ondes gigantesques dont l'amplitude allait en diminuant.

Cette influence exercée par les Alpes s'est même étendue jusqu'aux Vosges, qui présentent aussi leur face abrupte tournée vers le Sud. Elle s'est fait sentir également sur le plateau central qui, par sa partie orientale, se rattache à cet ensemble d'accidents orographiques disposés autour du massif alpin comme les bords d'un cratère de soulèvement le sont par rapport à ce cratère.

Division du Jura en deux zones. — Un des caractères essentiels du Jura est l'uniformité d'aspect qu'il présente lorsqu'on le considère dans son ensemble. Cette uniformité résulte de ce que ce sont les mêmes terrains et surtout les mêmes roches qui apparaissent à la surface du sol. Pourtant cette uniformité ne va pas jusqu'à la monotonie. Les différences de latitude et encore mieux d'altitude amènent dans le climat et la végétation des changements que l'on constate à mesure que l'on s'élève de la zone des vignobles vers celle des sapins. A ces différences s'en ajoutent d'autres que nous allons énumérer en montrant que le Jura est divisible en deux zones, l'une occidentale, l'autre orientale. Il ne serait pas possible de se rendre compte de la constitution et de l'histoire géologiques du Jura sans avoir égard

Digitized by Google

à l'existence de ces deux zones, séparées par une ligne courbe qui, partant des environs de Quirieu (Isère), passerait approximativement par Nantua, Pontarlier, et irait aboutir à Porrentruy. Elles sont caractérisées de la manière suivante.

Dans la zone occidentale, *altitude moyenne* moindre; *failles* très-nombreuses, souvent fortement accidentées, et, dans tous les cas, présentant des dénivellements considérables; *soulèvements en voûte* plus rares et moins nettement dessinés (excepté dans les environs de Besançon); *plateaux* très-étendus; *terrains* plus anciens; *pointements liasiques* ou *keupéro-liasiques* apparaissant çà et là; *oolite inférieure* recouvrant de larges surfaces et formant la majeure partie des plateaux; *terrain crétacé* très-peu développé; absence complète de *terrain tertiaire*. — Cette zone était émergée dès la fin de la période crétacée.

Dans la zone orientale, *altitude moyenne* plus grande : c'est dans cette zone que se trouvent les hauts sommets du Jura; *failles* peu nombreuses, peu prononcées; *soulèvements en voûte* très-multipliés, nettement constitués, groupés les uns à côté des autres, et donnant aux lignes qui dessinent le relief du sol une allure très-mouvementée; *voûtes* et *vals* alternant, au lieu de plateaux à surface horizontale ou peu inclinée; *terrains* moins anciens; pas de *pointements keupériens* ou *liasiques*, si ce n'est dans le Nord-Est du Jura qui forme une région distincte; presque pas de *lias;* peu d'*oolite inférieure;* prédominance de l'*oolite supérieure* et du *terrain crétacé;* çà et là, des lambeaux de *terrain tertiaire*, de plus en plus nombreux à mesure que l'on s'éloigne de la partie Sud-Ouest du Jura pour se rapprocher de la partie Nord-Est. — Cette zone est restée sous les eaux pendant plus longtemps que la zone occidentale; son émergement définitif n'a eu lieu qu'à la fin de la période miocène.

Dans cette division du Jura en régions distinctes, il faut donner une place à part à toute sa partie Nord-Est comprise

Digitized by Google

entre Porrentruy et Soleure, et s'étendant depuis la rive droite du Doubs jusqu'à la rive gauche du Rhin. Dans cette région, qui a pour centre géologique le val de Délémont, les caractères, que nous venons d'énumérer comme distinguant entre elles les deux zones jurassiennes, se trouvent en quelque sorte réunis.

La division que nous proposons est à peu près celle que Thurmann avait adoptée sans toutefois faire intervenir les mêmes caractères distinctifs. Notre zone orientale, celle dont l'orographie, suivant l'expression de l'illustre auteur des *Esquisses orographiques du Jura*, porte particulièrement le cachet jurassien, comprend sa *zone de hautes chaînes* et *sa zone de l'exhaussement central*, tandis que notre zone occidentale correspond à sa *zone des plateaux*.

Ces caractères distinctifs reparaissent dans les massifs montagneux les plus voisins de chacune de ces deux zones. Le massif alpin est plus élevé que les Vosges et le Morvan; en même temps, il est en partie formé de terrains moins anciens, puisque le terrain nummulitique et même le terrain miocène (mont Righi) entrent dans sa composition. Ce contraste existant, sous le rapport de l'altitude et de l'âge des terrains, entre les Alpes et les massifs montagneux placés à l'Ouest et au Nord du Jura, nous l'avons déjà reconnu entre les deux zones dont le Jura se compose.

Dans les Vosges et le Morvan, les accidents stratigraphiques se montrent de préférence sous forme de failles, comme dans le Jura occidental, tandis que dans les Alpes, de même que dans le Jura oriental, ce sont les soulèvements en voûte qui dominent. Rappelons, enfin, que le soulèvement des Vosges et du Morvan a précédé celui du massif alpin, de même que l'émergement de la zone occidentale du Jura s'est effectué avant celui de la zone orientale.

Si nous prolongeons vers le Nord-Est et le Sud-Ouest la ligne séparative des deux zones jurassiennes, cette ligne se

Digitized by Google

présente comme une grande diagonale qui traverserait le bassin jurassien en le partageant en deux régions à peu égales : l'une, comprenant la zone occidentale du Jura, les Vosges et le Morvan ; l'autre, formée de la zone orientale du Jura et de tout ce qui, dans le massif alpin, se rattache au bassin jurassien. On constate, entre ces deux régions, les mêmes oppositions que nous venons de signaler entre les deux zones jurassiennes ; de sorte que chacune de ces deux zones ne fait que refléter les caractères géognostiques, stratigraphiques et topographiques de la région à laquelle elle appartient.

II. — CONSTITUTION STRATIGRAPHIQUE ET OROGRAPHIQUE DU JURA.

Le Jura considéré comme massif montagneux. — Le Jura est un plateau et non une chaîne de montagnes ; cette désignation de chaîne de montagnes pourrait tout au plus s'appliquer au bourrelet montagneux qui forme sa partie orientale. Pour mettre en évidence ce caractère inhérent au Jura, recherchons, en nous plaçant à un point de vue théorique, comment la plupart des massifs montagneux se sont constitués. Le meilleur terme de comparaison que nous pourrions prendre serait la chaîne des Pyrénées ; mais nous préférons choisir les Alpes, et plus spécialement le massif du Mont-Blanc, afin d'avoir une occasion de plus de ramener notre pensée vers cette région qui forme comme le domaine proprement dit, — nous allions dire la terre-sainte des Clubs Alpins.

Mode de formation des chaînes de montagnes. — Lorsque l'on fait abstraction des faibles saillies de terrain dues à l'influence exclusive des phénomènes d'érosion, on peut poser en principe, d'une manière générale, qu'un massif

Digitized by Google

montagneux ou une chaîne de montagnes ont toujours été la conséquence d'une ou plusieurs impulsions qui, partant de la pyrosphère, ont agi contre l'écorce terrestre, de manière à la rompre et à la déchirer. Les masses mises en mouvement par les forces intérieures ont fonctionné, suivant l'expression d'Élie de Beaumont, comme le doigt qui passe à travers une boutonnière. On peut encore comparer ces forces à l'action d'une charrue que le laboureur pousse devant lui ; le sillon qu'elle trace constitue une chaîne de montagnes, et chaque montagne est comparable à la motte de terre que le soc rejette à droite ou à gauche.

Sous l'influence des forces intérieures, le granit et les roches cristallines faisant partie de l'écorce terrestre primitive se montrent à découvert et viennent former l'*axe géologique* de la chaîne.

Autour de cet axe, les terrains se disposent, de part et d'autre, et de dedans en dehors ; par ordre d'ancienneté en même temps, les strates se redressent et prennent une disposition à peu près semblable à celle des deux côtés d'un toit. Outre ces deux *axes géognostique* et *stratigraphique* auxquels nous venons de faire allusion, une chaîne de montagnes présente un axe *orographique* ou *hypsométrique*, c'est-à-dire une ligne de plus grande altitude réunissant les points culminants de la chaîne et marquant la zone de partage des eaux. Elle comprend, enfin, un *axe éruptif* rattachant entre elles les masses éruptives que l'action intérieure a poussées à la surface du globe.

Cette disposition est parfaitement évidente soit dans l'ensemble du massif alpin, soit dans chacun des massifs secondaires dont il se compose. Le voyageur qui se dirige de Genève vers le Mont-Blanc, en suivant la vallée de l'Arve, voit les terrains se succéder par ordre d'ancienneté, depuis le terrain miocène jusqu'au lias et aux formations plus anciennes : en dernier lieu apparaît la protogyne et les roches granitiques qui l'accompagnent.

Digitized by Google

Application au Jura de l'hypothèse précédente. — L'idée de la structure d'une chaîne de montagnes, telle que nous venons de l'exprimer, est, avant tout, une conception théorique qui ordinairement ne se trouve réalisée que dans une certaine mesure. Il en résulte que toutes les chaînes de montagnes, bien que présentant dans leur structure des traits généraux communs, se distinguent les unes des autres par divers caractères, de sorte que l'unité de plan ne s'oppose pas à la variété infinie des détails.

Mais, quelles que soient les variations que l'on fasse subir à l'hypothèse que nous venons de mettre en œuvre, elle ne saurait s'appliquer au Jura. Le soulèvement de ce massif montagneux ne s'est pas opéré dans les conditions qui viennent d'être indiquées; il a été porté à la hauteur où il se trouve à la suite d'un mouvement d'ensemble en vertu duquel les strates ont tendu à conserver leur situation relative, leur parallélisme, et, peut-être aussi, jusqu'à un certain point, leur horizontalité primitive. Les forces intérieures ne s'y sont pas manifestées de préférence le long d'une ligne droite ou courbe; c'est avec la même énergie qu'elles se sont exercées sur toute l'étendue du Jura. Il a pris ainsi la forme d'un plateau, dont l'allure régulière n'a pu être détruite par les accidents topographiques postérieurs au premier soulèvement.

Par suite de la manière dont le soulèvement du Jura s'est opéré, les divers axes qu'offre une chaîne de montagnes n'y existent pas ou n'y apparaissent que dans des conditions particulières. Dans le Jura, on constate l'existence d'un grand nombre d'axes secondaires coïncidant soit avec les failles, soit avec les soulèvements en voûte; mais il n'y a pas d'*axe principal de soulèvement.* Il n'y a pas d'axe éruptif et même pas de roches éruptives. Il n'y a pas non plus d'*axe stratigraphique;* les strates, prises dans leur ensemble, se dirigent et s'inclinent dans tous les sens; elles ne se coordonnent nullement par rapport à une ligne

Digitized by Google

quelconque, médiane ou non. Leurs nombreuses inflexions, quelque énergiques qu'elles soient, n'en constituent pas moins des accidents locaux.

Enfin, un autre caractère inhérent au Jura et résultant de son mode de formation, c'est l'absence d'*axe géognostique* proprement dit. Dans le Jura, on constate bien un certain ordre dans le mode de répartition des terrains; on pourrait, à la rigueur, considérer la longue falaise qui limite le Jura à l'Ouest comme dessinant un axe géognostique, puisque l'ancienneté des terrains tend à diminuer à mesure que l'on se transporte dans une direction perpendiculaire à chacun des éléments de cet axe. Mais, pour être complétement dans le vrai, il faudrait reporter cet axe en dehors du Jura, vers le Nord et vers l'Ouest : c'est ce que nous indiquerons dans un des paragraphes suivants.

Des considérations de même ordre nous conduiraient à dire que, s'il existe dans le Jura un *axe de soulèvement*, cet axe (déterminé par le sens dans lequel l'altitude va en croissant et surtout par la manière dont les failles sont disposées en retrait les unes par rapport aux autres) est également hors du Jura. Il faut le reporter dans le massif alpin. C'est, en effet, dans ce massif que les actions dynamiques qui ont déterminé la surélévation du Jura vers sa partie orientale ont eu leur maximum d'énergie. L'intervention de ces actions dynamiques a modifié le caractère primitif du Jura en occasionnant l'apparition d'un axe sinon orographique, du moins hypsométrique ou de plus grande altitude.

Disposition des chaînons secondaires. — Une chaîne de montagnes ne présente pas une structure aussi simple qu'on pourrait le supposer d'après ce que nous avons dit. Les failles et les phénomènes de dénudation interviennent également pour lui imprimer l'aspect et la forme qui lui appartiennent. Prolonger ces considérations générales, ce

Digitized by Google

serait donner à cette notice plus de développement qu'elle n'en comporte. Nous nous bornerons à dire quelques mots de la disposition des divers chaînons dont l'ensemble constitue un massif montagneux.

Même lorsqu'une chaîne de montagnes s'est formée dans les conditions que nous avons énumérées en prenant les Alpes et les Pyrénées pour exemple, on voit qu'au lieu de se composer d'un élément unique, elle résulte de l'entrecroisement de plusieurs chaînons différents par leur âge comme par leur orientation. Une chaîne de montagnes possède, outre un axe principal se dirigeant dans le sens de sa longueur, des axes secondaires correspondant aux chaînons qui se groupent différemment entre eux. Ces chaînons ont ordinairement pour caractère commun leur direction plus ou moins transversale par rapport à l'axe principal; mais, dans le Jura, ils ne présentent pas cette disposition. Une partie du Jura peut bien se décomposer en chaînons; mais ces chaînons, sujets à se bifurquer, se placent bout à bout les uns à la suite des autres. Ils dessinent ainsi une ligne brisée dont les éléments convergent dans le même sens que le Jura, c'est-à-dire en dessinant une ligne courbe dont la concavité est tournée vers les Alpes. Ils forment un plexus ou faisceau dont les éléments restent à peu près parallèles. On remarque, en outre, que ces éléments se soudent les uns aux autres par leur base, tout en ne laissant entre eux que des dépressions très-peu profondes.

Le parallélisme existant entre la direction générale du Jura et celle des chaînons qui sillonnent sa surface, la manière dont ces chaînons s'ajoutent les uns aux autres, l'absence de chaînons transversaux, la disposition du Jura en plateau, sont autant de circonstances qui expliquent pourquoi ce massif ne possède pas, comme les Alpes et les Pyrénées, de cols permettant un passage facile d'un versant au versant opposé. Du côté de la Bresse, le Jura se termine

Digitized by Google

par une haute falaise; il en est à peu près de même du côté de la Suisse, et l'observateur, placé au milieu de la plaine helvétique, voit à l'horizon le Jura se profiler comme un mur gigantesque dont le faîte peu accidenté contraste avec la chaîne dentelée des Alpes. Si le Jura, tout en conservant sa forme, avait été porté à la même altitude que les Alpes, il eût constitué, entre les deux peuples voisins, une barrière infranchissable.

La différence que nous avons signalée entre la structure du Jura et celle des chaînes de montagnes reparaît lorsque l'on porte son attention sur le régime hydrographique superficiel. Les cours d'eau, qui ont leur source dans les Pyrénées, tendent à prendre une direction perpendiculaire à celle de cette chaîne; c'est ce que l'on constate pour l'Aude, l'Ariége, la Garonne, le Gers, l'Adour, qui coulent sur un vaste plan incliné s'appuyant contre les Pyrénées. On remarque, en outre, que la direction de ces cours d'eau est la même que celle des chaînons latéraux qui forment et limitent les vallées transversales par où ces cours d'eau prennent leur écoulement. Dans le Jura, les rivières se dirigent également dans un sens parallèle à celui des chaînons; mais, ces chaînons étant aussi parallèles à l'axe géographique du Jura, il en résulte que tous les cours d'eau coulent parallèlement et non transversalement par rapport à cet axe. Il y a, pour ainsi dire, accord quant à leur direction entre les systèmes orographique et hydrographique.

Les failles du Jura. — La connaissance de la structure intérieure du Jura a pour bases l'étude de la manière dont les nappes correspondant à chaque terrain se superposent les unes aux autres, et celle de l'influence que les failles et les soulèvements en voûte exercent sur l'allure des strates. Ici nous serions amené à entrer dans des détails que cette notice ne comporte certainement pas; nous nous en tiendrons aux considérations suivantes.

Digitized by Google

Les failles, on le sait, sont des fentes ou fissures qui traversent verticalement l'écorce terrestre. S'il nous était permis de décrire leur mode de formation, nous montrerions qu'elles constituent d'abord des solutions de continuité se dirigeant à travers la croûte du globe et rappelant, quelquefois par leur origine et toujours par leur allure, les lignes de retrait que l'on observe dans le basalte, dans l'argile desséchée ou à la surface des corps recouverts d'un vernis. Plus tard, les forces intérieures agissent contre les parties de l'écorce terrestre où existent ces lignes de retrait ou de moindre résistance ; il s'opère alors des dénivellements entre les deux côtés de chacune de ces lignes qui de *failles à l'état latent* passent à l'état de failles proprement dites.

Si l'on tient compte de l'effort considérable qu'a nécessité le soulèvement d'un ou des deux côtés d'une faille, on pourra se faire une idée de l'énergie de l'action mécanique que les roches ont exercée les unes contre les autres sur toute l'étendue de leur surface de contact et de frottement. Ces roches ont été broyées, striées, polies ; elles se sont recouvertes, sur les surfaces de glissement, d'un vernis spathique dont la formation est due sans doute à la chaleur produite par le frottement des parois de la faille. Pendant que ces effets se produisaient, les strates du côté inférieur étaient violemment redressées, renversées sur elles-mêmes et plus ou moins disloquées. Ces accidents stratigraphiques se sont traduits à la surface du sol en déterminant des crêtes déchiquetées et très-pittoresques qui rappellent vaguement ce qui se passe dans les Alpes (environs de Beure, près de Besançon).

Le principal effet des failles a été de découper, par leur entre-croisement, la masse du Jura en fragments prismatiques situés à des niveaux différents. De là cette disposition en gradins qu'offrent les plateaux du Jura en s'échelonnant, les uns à la suite des autres, de l'Ouest à l'Est.

Digitized by Google

Toutefois ces différences de niveau sont peu sensibles parce que les agents atmosphériques ont toujours tendu à effacer les saillies du sol. C'est pour cela que, dans les lignes du paysage, il est souvent difficile d'indiquer le point précis où passe une faille dont pourtant l'existence est certaine. Les failles ont bien porté à une certaine hauteur les masses dont se composent les montagnes, mais ce ne sont pas elles qui les ont façonnées; elles ont tiré le bloc de marbre de la carrière, mais elles ne l'ont pas modelé.

Les failles, avons-nous dit, dominent dans la zone occidentale du Jura. Elles paraissent se rattacher à un grand faisceau dont on peut suivre le prolongement à une grande distance du massif jurassien. Vers le Nord-Est, les failles du Jura se rattachent directement à celles qui découpent le massif vosgien; vers le Sud-Ouest, elles se continuent avec celles de la partie orientale du plateau central qu'elles vont sans doute rejoindre après une interruption plutôt apparente que réelle due à l'accumulation des terrains de comblement dans la vallée du Rhône.

Soulèvements en voûte. — Tandis que les failles ont pour effet d'interrompre la continuité des strates, tout en respectant leur situation première et même leur horizontalité primitive, les soulèvements en voûte ont pour résultat, tout en ne détruisant pas nécessairement la continuité primitive des strates, de leur imprimer une courbure plus ou moins prononcée. Cette courbure ne s'établit que dans la partie superficielle de l'écorce terrestre, tandis que les failles traversent cette écorce terrestre dans toute son épaisseur. Les soulèvements en voûte sont postérieurs aux failles; enfin ils n'ont pas le même mode de répartition géographique; ils se montrent surtout dans la partie orientale du Jura, qu'ils contribuent à caractériser.

Nous venons de rappeler que les forces ayant produit les soulèvements en voûte avaient opéré en respectant la

Digitized by Google

continuité primitive des strates. Toutefois, pour les strates superficielles, la limite d'élasticité a été souvent dépassée; il s'est produit alors, dans la partie médiane du soulèvement en voûte, une déchirure qui a été en s'agrandissant sous l'influence des agents d'érosion. La manière dont les assises marneuses et les assises calcaires alternent intervient également pour imprimer aux soulèvements en voûte les divers caractères qui en font des accidents si pittoresques. Ces caractères sont tout à fait spéciaux et c'est avec raison que Thurmann a introduit dans la science des désignations particulières pour les diverses parties que l'on peut distinguer dans un soulèvement en voûte. Les mots de *crêt, abrupte, combe, voûte, cluse, ruz,* etc., sont depuis lui devenus classiques, bien que d'Archiac en ait critiqué l'emploi.

III. — LE JURA CONSIDÉRÉ COMME RÉGION NATURELLE; SA CONSTITUTION TOPOGRAPHIQUE.

Considérations préliminaires. — Les causes qui donnent à une contrée quelconque sa constitution topographique sont au nombre de trois : 1° les *agents atmosphériques* ou *extérieurs,* c'est-à-dire les divers phénomènes qui ont leur siége dans l'atmosphère ou à la surface du globe. Nous n'avons rien de particulier à dire relativement à ces agents qui, dans le Jura, fonctionnent de la même manière que sur tous les autres points du globe; 2° les *agents dynamiques* auxquels l'écorce terrestre obéit, et dont la contrée étudiée a subi l'influence. Ces actions se sont principalement manifestées dans le Jura en produisant les failles et les soulèvements en voûte. Nous nous en tiendrons, en ce qui concerne ces accidents, tout à la fois stratigraphiques et orographiques, à ce que nous avons dit dans les paragraphes précédents; 3° la nature *pétrographique des roches* qui entrent dans la composition des terrains mis à découvert; c'est surtout cette influence qui attirera notre attention.

Digitized by Google

Constitution pétrographique du Jura. — Nous ferons remarquer d'abord que les caractères qui distinguent le Jura, lorsqu'on le considère comme région naturelle, sont, avant tout, le résultat de sa constitution pétrographique.

En premier lieu, nous y constatons l'absence de roches éruptives et même de terrain primitif ou azoïque. L'absence de ces roches, qui est en relation avec celle des sources thermales, nous paraît d'autant plus remarquable que, dans le Jura, les strates sont fortement tourmentées et ont été soumises, sur certains points, à des actions dynamiques d'une grande énergie.

Au point de vue pétrographique, il existe un contraste complet entre le Jura et tous les massifs montagneux qui l'entourent. Dans les roches jurassiennes il y a prédominance de carbonate de chaux qui tantôt intervient pour former à lui seul les roches calcaires, et tantôt se mélange à l'argile pour la faire passer à l'état de marne. Dans les massifs montagneux voisins, dans les Alpes, les Vosges, le Morvan, c'est l'élément siliceux ou silicaté qui domine et qui souvent même se montre seul.

La différence entre le Jura et d'autres contrées qui n'ont pas la même constitution pétrographique est d'autant plus sensible que cette constitution réagit sur la configuration du sol ainsi que sur sa structure intérieure, comme nous l'indiquerons tout à l'heure. Elle réagit également sur le régime souterrain et superficiel des eaux. Enfin, elle exerce une grande influence sur l'aspect du tapis végétal ; on connaît, en effet, l'opposition si tranchée qui existe entre la végétation des pays calcaires et celle des pays siliceux : d'un côté, nous trouvons le noyer et le buis; de l'autre, le châtaignier et le genêt.

Le Jura se distingue, par sa constitution pétrographique, non-seulement des pays à sol siliceux, mais aussi des contrées calcaires comme lui. Les roches dolomitiques manquent complétement dans le Jura, tandis qu'elles sont très-

Digitized by Google

répandues dans le terrain jurassique du midi de la France et de l'Algérie, où elles prennent, sous l'influence des agents atmosphériques, les formes les plus bizarres rappelant vaguement celles de colonnes, d'obélisques, d'arceaux, de tours écroulées, d'édifices en ruines. Le voyageur qui aperçoit de loin ces roches dolomitiques, ou qui se dirige à travers les couloirs qu'elles laissent entre elles, croit voir une ville en ruines; lorsque ces roches sont placées sur le flanc ou le sommet d'une montagne, leur ensemble prend l'aspect d'une forteresse démantelée. Rien de semblable n'existe dans le Jura.

Alternances des assises marneuses et des assises calcaires. — La constitution pétrographique du Jura est surtout en relation avec la manière dont les assises marneuses et calcaires alternent entre elles.

Leur influence apparaît avec netteté dans les soulèvements en voûte où ils déterminent les accidents que Thurmann a le premier décrits. Dans le Jura occidental, les soulèvements en voûte sont moins nombreux, mais les effets de ces alternances reparaissent lorsque l'on suit de l'œil la silhouette dessinée par le flanc des collines, des montagnes ou des plateaux. Cette silhouette présente une ligne brisée formée de parties alternativement verticales ou plus ou moins inclinées par rapport à l'horizon; les lignes verticales correspondent aux terrains calcaires et les lignes plus ou moins inclinées aux terrains marneux. A ce même ordre d'accidents topographiques déterminé par la nature des terrains, nous rattacherons la disposition en gradins des vallées d'érosion (celle de la Loue, par exemple, autour d'Ornans); nous y rattacherons encore les chapiteaux calcaires coralliens ou oolitiques, supportés par des soubassements marneux, oxfordiens ou oolitiques; Montrond, Pouilley-les-Vignes, etc., près de Besançon; le Mont-Rivel, près de Champagnole.

Digitized by Google

Pour le Jura oriental, les lignes qui dominent dans le paysage sont ordinairement des courbes plus ou moins régulières correspondant aux soulèvements en voûte. Pour le Jura occidental, ce sont ordinairement des lignes droites, horizontales lorsqu'elles correspondent à la surface des plateaux, verticales ou formées d'éléments rectilignes verticaux ou faiblement inclinés lorsqu'elles dessinent le flanc des plateaux. Quelle que soit leur allure, les lignes du paysage jurassien sont remarquables par leur simplicité, je dirai même par leur placidité. Il en résulte que, dans le détail comme dans l'ensemble, on retrouve la même opposition que nous avons signalée, sous le rapport de leur constitution orographique, entre les Alpes et le Jura.

Structure caverneuse du Jura. — Pour achever de donner une idée de la structure intérieure et de la constitution topographique du Jura, il nous faut appeler l'attention du lecteur sur les cavités vastes et nombreuses qui existent dans ce massif montagneux.

Les roches marneuses et calcaires qui constituent la masse du Jura ne peuvent résister indéfiniment à l'action destructive des cours d'eau souterrains qui s'exerce sur elles chimiquement et mécaniquement. L'action délayante de ces cours d'eau se comprend aisément; on s'explique aussi l'action chimique exercée sur le carbonate de chaux des marnes et des calcaires par l'acide carbonique contenu dans les eaux souterraines. Quant à cet acide carbonique, il provient de l'air atmosphérique entraîné par les eaux pluviales et de la décomposition des débris de végétaux enfouis dans le sol. Par suite de cette érosion lente, mais incessante, des vides se produisent dans la masse du Jura et augmentent sans cesse en nombre et en étendue ; ils finissent même par se réunir les uns aux autres et par former des canaux qui, dans le voisinage de la surface du globe, donnent naissance aux grottes et aux cavernes.

Digitized by Google

On conçoit que la structure caverneuse du Jura exerce une grande influence sur sa constitution topographique. Les cavités souterraines, par suite des causes que nous venons de mentionner, prennent des dimensions sans cesse croissantes. Il arrive un moment où la voûte qui les limite vers leur partie supérieure acquiert trop de portée; il se produit alors un effondrement. Si la cavité est située à une faible profondeur, les effets de cet effondrement se propagent jusqu'à la surface du sol où les couches s'affaissent sur elles-mêmes et se disloquent; de là les *cavités cratériformes,* les *vallées sèches* et les *vallées d'effondrement* qui, dans leur ensemble, constituent les divers degrés d'un seul et même phénomène. Une cavité cratériforme correspond à une cavité effondrée ; une vallée sèche se superpose à une série de cavités placées les unes à la suite des autres et ordinairement traversées par un cours d'eau qui apparaît sous forme de source à l'extrémité de cette vallée. Lorsque ce cours d'eau souterrain est parvenu à enlever les débris qui encombrent son lit, il coule à découvert; mais la disposition des roches sur ses côtés indique suffisamment comment s'est établie la dépression où il est encaissé. Cette disposition constitue une de ces *vallées d'effondrement* que l'on rencontre fréquemment dans le Jura et qui, disait Fournet, le premier qui les ait observées, présentent des caractères assez exceptionnels pour qu'il soit impossible de les faire rentrer dans les groupes des vallées de dislocation et des vallées d'érosion superficielle. Limitées latéralement par des parois très-abruptes, elles sont de plus brusquement terminées vers le haut par une sorte de cirque escarpé, sans issue, auquel les montagnards donnent assez ordinairement le nom très-expressif de *Bout-du-monde.* L'amphithéâtre de ces sortes de vallées est muni d'une source volumineuse du type des fontaines vauclusiennes.

Hydrographie du Jura. — Par suite de sa structure ca-

Digitized by Google

verneuse, la surface du Jura est comparable à un crible, et sa masse intérieure à une éponge, nous pourrions même dire à une éponge imbibée d'eau. Cette structure fait comprendre tout de suite quel est le principal caractère du régime hydrographique souterrain et superficiel du Jura.

Les rivières, à part celles qui coulent dans les vallées profondes ou dans les parties basses du Jura, n'ont qu'un parcours très-restreint. Elles disparaissent rapidement dans les cavités qui se trouvent sur leur passage : de là les vallées fermées si fréquentes dans cette région.

Quant aux sources, elles appartiennent au type que Fournet distinguait sous le nom de *sources vauclusiennes*. Elles sont peu nombreuses, mais possèdent un débit considérable ; c'est le contraire que l'on observe dans les régions à sol siliceux ou silicaté. Les sources, dans le Jura, doivent être considérées comme le point où une véritable rivière souterraine coule tout d'un coup à ciel ouvert, souvent pour disparaître de nouveau dans les profondeurs du sol. Ces sources vauclusiennes, telles que celles du Dessoubre, de la Loue, du Lison, etc., attirent toujours l'attention du touriste dont elles font la surprise et l'admiration ; c'est à ces sources que le Jura doit un caractère particulier et pittoresque.

Époque à laquelle le Jura a été émergé ; conséquences. — Les caractères généraux du Jura, tels que nous avons essayé d'en donner une idée dans cette notice, sont en relation avec la manière dont s'est opéré son soulèvement ; ils dépendent aussi de l'époque à laquelle son émergement a eu lieu. L'émergement du Jura a commencé à se manifester vers la fin de l'époque jurassique ; il était définitif dès le commencement de la période tertiaire dans le Jura occidental, et à la fin de la période miocène dans le Jura oriental. Le terrain crétacé et le terrain tertiaire ne se montrent dans la majeure partie du Jura qu'avec une faible épais-

Digitized by Google

seur ; l'un et l'autre ont disparu sur un grand nombre de points. D'une manière générale, on peut dire que les choses apparaissent à la surface du Jura comme si l'émergement de ce massif montagneux avait eu lieu immédiatement après la période jurassique. Si cet émergement s'était effectué à une autre époque, le Jura se montrerait à nous avec un tout autre aspect et d'autres caractères ; s'il avait été émergé plus tôt, il ressemblerait aux Vosges ; plus tard, à la plaine helvétique ou aux environs de Paris.

IV. — HISTOIRE GÉOLOGIQUE DU JURA.

Période paléozoïque. — Lors de la période paléozoïque, correspondant aux temps anciens de la géologie, le Jura et les Alpes faisaient partie d'un même continent, comprenant en outre le plateau central de la France. Sur ce continent à sol granitique, il ne s'est constitué aucun terrain ayant pu conserver jusqu'à nous la trace des événements qui s'y sont accomplis. Mais, quels qu'aient été ces événements, ils ont présenté les mêmes caractères et le même mode de succession dans les Alpes et le Jura. Pendant les premières périodes géologiques, ces deux massifs montagneux ont été également délaissés par les eaux océaniennes, et, lorsque la période houillère est arrivée, les mêmes marais à sigillaires, siége de la formation de la houille, se sont montrés çà et là, aussi bien dans le Jura que dans les Alpes.

Le continent occupant le futur emplacement des Alpes, du Jura et des régions voisines, formait un plateau peu élevé au-dessus du niveau de la mer et à surface sans doute peu accidentée. Ce plateau était, pour ainsi dire, une table rase sur laquelle la nature allait, pendant la longue série des siècles géologiques, procéder à l'édification des massifs alpin et jurassien.

Le retour des eaux océaniennes, qui avait commencé à s'effectuer pendant la période permienne, a été à peu près

Digitized by Google

complet lors de la période triasique, c'est-à-dire dès le commencement de la période mésozoïque ou moyen âge de la géologie. Dès lors, le bassin jurassien a été constitué, et le dépôt des strates dont se compose le Jura a commencé pour se continuer presque sans interruption jusqu'à la fin de la période crétacée.

Période mésozoïque. — Pendant que s'effectuait le dépôt des strates qui ont amené le comblement du bassin jurassien, des mouvements du sol se manifestaient près des bords de ce bassin et autour d'une région ayant pour centre les environs de la Serre, près de Dole. Ces mouvements possédaient une faible amplitude et avaient pour résultat de déterminer l'émergement de quelques portions du bassin jurassien plutôt que l'apparition de véritables protubérances montagneuses. Ils ont, en outre, présenté un caractère important que nous allons signaler.

Les Alpes n'ont acquis tout leur relief qu'à une époque relativement récente. Pendant la période triasique, elles n'étaient représentées que par quelques îlots granitiques marquant le futur emplacement du principal massif montagneux de l'époque actuelle. A partir de ce moment, leur soulèvement a commencé, mais il ne s'est effectué que lentement ; les forces intérieures qui l'ont déterminé n'ont pas fait sentir leur influence jusque dans le Jura. Cette extension dans le domaine des forces intérieures opérant dans le massif alpin ne devait se produire que plus tard. Antérieurement à la période tertiaire, les impulsions que subissait le Jura avaient leur siége principal dans la partie Nord-occidentale du bassin jurassien. C'est grâce à cette circonstance que, lors de la période éocène, le Jura formait un plateau très-faiblement incliné qui s'appuyait sur une arête montagneuse allant des Vosges vers le Morvan et se prolongeant jusque vers les Alpes ; là il était baigné par la mer nummulitique. Sur ce plateau, les terrains se

Digitized by Google

coordonnaient par rapport à un axe de soulèvement qui, partant des Vosges, passait par la Serre, puis prenait une direction indéterminée à travers la vallée de la Saône.

Les circonstances qui ont présidé au soulèvement du Jura n'ont pu détruire cette première disposition des terrains, puisque ce soulèvement, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'a été nullement la conséquence d'un mouvement coordonné par rapport à un axe quelconque. Par conséquent, si l'on veut reconnaître au Jura un axe géognostique, il faut placer cet axe en dehors du Jura lui-même et dans une situation tout à fait excentrique. En outre, on ne doit pas perdre de vue que cet axe résulte d'un état de choses antérieur au soulèvement du Jura, et qu'il n'est en rien la conséquence de ce soulèvement.

Période néozoïque ou tertiaire. — L'histoire géologique du Jura, considéré comme formant une région à part, ne commence en réalité que vers le milieu de la période éocène. C'est, en effet, de ce moment que date la première manifestation des deux impulsions qui ont persisté jusqu'à la fin de la période pliocène, et qui, étant dirigées en sens contraires, ont eu pour résultat : l'une, d'exhausser de plus en plus le Jura, l'autre, d'abaisser les régions voisines, c'est-à-dire la Suisse et la vallée de la Saône.

Pendant la période miocène, la zone occidentale du Jura formait une presqu'île se rattachant au massif vosgien. Cette presqu'île s'avançait au milieu de la mer de la mollasse qui recouvrait toute la zone orientale du Jura, la plaine helvétique et une partie des Alpes bernoises. Cette mer, au sein de laquelle se constituaient les roches dont se compose le mont Righi, appartenait tout à la fois aux Alpes et au Jura.

Vers la fin de la période miocène ou le commencement de la période pliocène, des actions dynamiques d'une grande énergie ont agité le massif alpin, et ont achevé de

Digitized by Google

le porter tout d'un coup à la hauteur où il se trouve, en lui imprimant presque sa configuration actuelle. Alors se sont produits les renversements et les inflexions si compliqués des strates, ainsi que ces mouvements de terrain qui impriment un cachet particulier à la stratigraphie des Alpes et en rendent l'étude géologique si difficile.

Toutes les actions dynamiques qui s'exerçaient alors dans les Alpes se reproduisaient dans le Jura, mais avec bien moins de violence. Lui aussi prenait l'altitude et la configuration qu'il a conservées jusqu'à nos jours. Les soulèvements s'y édifiaient sur le même plan que le massif du Mont-Blanc. Des renversements de strates s'y effectuaient sur un grand nombre de points, mais y acquéraient une bien moindre complication, ce qui rend leur étude plus facile et ne permet pas d'hésiter sur la nature des mouvements qui les ont produits. Sa zone orientale, restée sous les eaux de la mer miocène, était brusquement émergée et portée à une grande hauteur; le même phénomène s'accomplissait vis-à-vis, de l'autre côté de la plaine helvétique, dans la partie des Alpes qui était restée sous les eaux de la mer de la mollasse. De part et d'autre, le terrain miocène se trouvait subitement entraîné à une grande altitude (1,235 mèt. pour le Crêt de Chalame, dans le Jura; 1,875 mèt. pour le mont Righi), ce qui nous donne une idée de l'énergie des forces qui, à un moment donné et pendant une période assez courte, se sont fait sentir dans une région comprenant, outre la plaine helvétique, la partie des Alpes voisine du Jura et la partie du Jura voisine des Alpes; c'est alors également que s'est constituée, comme une gigantesque déchirure, la ligne anticlinale qui traverse toute la Suisse de l'Ouest à l'Est.

Nous venons de dire que, dès le commencement de la période pliocène, les Alpes et le Jura avaient leur modelé actuel. Les actions dynamiques qui se sont manifestées vers la fin de cette période et qui se personnifient dans le

Digitized by Google

système des Alpes Principales, n'ont exercé, il nous semble, qu'une faible influence sur ce modelé. On doit leur attribuer seulement l'exhaussement de la partie méridionale du Jura, ainsi que celui du massif du Mont-Blanc et de toute la zone des Alpes se trouvant sur le trajet d'une ligne qui, passant par le Mont-Blanc, serait orientée dans le sens du système des Alpes Principales.

Première période glaciaire. — Dès le commencement de la période quaternaire, le Jura était ce qu'il est aujourd'hui. Depuis lors, aucun mouvement du sol n'est venu modifier son relief, ni accroître son altitude. Les montagnes ont conservé leur forme; les failles n'ont éprouvé aucune nouvelle dénivellation; la courbure des soulèvements en voûte ne s'est pas accrue et la direction des cours d'eau n'a pas changé. Les phénomènes d'érosion ont pu dénuder quelques saillies de terrain, creuser ou élargir quelques vallées; ils n'ont constitué que des actions dont l'influence peut être appréciée à sa juste valeur et est toujours peu importante pour un intervalle de temps relativement court.

Mais, peu après le commencement de la période quaternaire, un refroidissement considérable s'est brusquement produit à la surface de notre planète. Un hiver moins chaud que les autres est venu où les premiers flocons de neige sont tombés sur le sommet du Mont-Blanc, encore recouvert de la riche végétation de la période pliocène. L'espace blanchi chaque année par la neige a été en augmentant; puis, la température se refroidissant de plus en plus, cette neige a pu résister à la fonte estivale; enfin les neiges perpétuelles ont pris possession des hauts sommets alpins, et les glaciers ont commencé à se constituer.

Ces glaciers, à un certain moment, couvrent peu à peu tout le massif alpin, et, faisant rétrograder devant eux les zones successives de la végétation, débouchent par les vallées et envahissent la plaine helvétique qui disparaît sous

Digitized by Google

une vaste nappe de glace. Cette masse glacée vient ensuite se butter contre le Jura qu'elle prend, pour ainsi dire, d'assaut. Elle le franchit sur les points où le sol déprimé présente une brèche et lui livre une issue; c'est ainsi qu'elle pénètre à travers le col de Jougne et arrive au moins jusqu'à Pontarlier. Elle franchit également le Jura aux environs de Châtillon de Michaille. Vers le Sud, les glaciers alpins débouchent par la vallée du Rhône et par la dépression qui sépare le Jura des Alpes dauphinoises. Ils s'étalent en un cône de glace qui se prolonge jusqu'à Lyon, recouvre tout le Dauphiné et une partie de la Bresse. Le Jura a aussi ses glaciers spéciaux; ceux-ci descendent vers l'Ouest, presque jusque sur les bords de la plaine bressane; vers le Sud, ils se confondent avec la nappe de glace venue des Alpes, et, vers le Nord, ils se soudent à ceux des Vosges.

Le Jura est alors un vaste désert glacé et toutes les régions voisines, aussi loin que le regard peut se porter, ont le même aspect. Partout un silence absolu, à peine interrompu par la chute de quelque avalanche; nulle part, un être organisé pour animer cette solitude, car l'océan ne se trouve pas là, comme de nos jours dans les régions polaires, afin de pourvoir à son alimentation. Pendant l'hiver, une bise glacée et continue, un ciel serein avec quelques brumes à l'horizon, un soleil blafard et sans chaleur. Pendant le printemps, de formidables tempêtes de neige, lorsque le vent du Sud remplace la bise. Pendant l'été, quelques torrents boueux, alimentés par la fonte partielle des neiges et s'écoulant entre des rives formées par la masse glacée; ces torrents se dirigent vers le bassin de la Saône qui constitue une plaine marécageuse, et, dans cette plaine parsemée de tourbières, croissent çà et là, au milieu d'une végétation chétive et appauvrie, des saules nains et quelques bouleaux au feuillage tremblant et au tronc blanchâtre.

Cette grande extension des glaciers est le dernier événement important de l'histoire géologique des Alpes et du

Digitized by Google

Jura. Elle nous montre, en même temps une dernière circonstance où cette histoire a été, jusqu'à un certain point, la même de part et d'autre. Rappelons-nous encore que les blocs de roches arrachés aux massifs du Mont-Blanc et du Mont-Rose ont été transportés dans le Jura comme un témoignage de l'ancienne visite des glaciers alpins; l'examen de ces blocs, leur mode de transport, leur origine, leur dispersion, constituent un sujet d'investigations très-intéressant qui établit un lien de plus entre l'étude géologique des Alpes et celle du Jura.

Démantèlement du Jura.— A l'époque des grands glaciers, le Jura possédait un climat tel que, pendant l'hiver, il y avait d'abondantes chutes de neige, tandis qu'au printemps survenaient des pluies diluviennes. L'eau résultant, soit de ces pluies, soit de ces fontes hivernales, s'écoulait rapidement en alimentant des courants dont il serait difficile d'apprécier l'énorme puissance. On conçoit que, dans ces moments de cataclysme, les agents d'érosion aient fonctionné avec une énergie excessive et aient amoindri, dans une certaine mesure, la masse du Jura.

Lorsqu'on fait abstraction des forces intérieures dont les périodes de repos et d'activité ne sauraient être prévues, le géologue peut quelquefois, et jusqu'à un certain point, prédire l'avenir qui est réservé à une contrée. C'est ce qu'il est permis de faire pour le Jura lorsque nous le voyons soumis, depuis l'époque éloignée où son premier émergement a eu lieu, à une action incessante qui, tantôt lente, mais continue, tantôt de peu de durée, mais énergique, fonctionne de manière à opérer ce que nous appellerions volontiers son *démantèlement*.

On nous dira que les agents d'érosion et de dénudation opèrent aussi sur tous les massifs montagneux; mais ceux-ci, formés en majeure partie de roches siliceuses et silicatées, résistent mieux à l'influence de ces agents; ces mas-

Digitized by Google

sifs ne se prêtent nullement à la formation de ces cavités souterraines dont l'existence constitue un des caractères essentiels du Jura. Remarquons, en outre, que les Alpes ont un fondement solide formé par les roches granitiques qui les soudent à la charpente et à l'ossature de l'écorce terrestre. Le Jura, au contraire, a pour soubassement le terrain triasique, formé, en majeure partie, de roches argileuses, faciles à être délayées et entraînées par les eaux : à ces argiles s'ajoutent des amas plus ou moins puissants de sel gemme, c'est-à-dire d'une roche soluble dans l'eau.

L'action destructive, subie souterrainement et superficiellement par le massif jurassien, persistera jusqu'à ce que ce massif ait complétement disparu et ait été remplacé par une région basse dont la constitution géologique pourrait être indiquée à l'avance. Cette transformation sera complète dans un avenir très-éloigné, sans doute, mais pas assez néanmoins pour qu'il ne soit pas possible de le calculer approximativement. Il suffit pour cela, puisque la masse du Jura est connue, d'évaluer la quantité de substances terreuses que les eaux pluviales, les cours d'eau souterrains et les rivières entraînent chaque année à l'état de dissolution ou de suspension.

Pourtant on ne saurait considérer le Jura comme un édifice en ruines; c'est plutôt un monument dont la nature se plaît sans cesse à changer les proportions et l'ordonnance. Mais la vie de l'homme est trop courte pour qu'il lui soit donné d'être le témoin de ces changements; il peut seulement se représenter par la pensée ce qu'ils ont été jadis et ce qu'ils seront un jour.

ALEXDRE VÉZIAN,
Professeur de géologie à la Faculté des sciences de Besançon,
Président de la section du Jura.

Digitized by Google

V

ÉTUDES SUR LES VOSGES

OROGRAPHIE DE LA CHAINE DES BASSES VOSGES [1]

Tout le caractère des Vosges se transforme, si de la partie centrale du massif nous passons à son extrémité septentrionale. Formées par un immense dépôt arénacé, ces montagnes se distinguent du groupe des hautes Vosges par leur nature géologique autant que par leur élévation, et la figure de leur relief revêt des formes nouvelles. Elles s'étendent de Saules et de Saint-Dié aux environs de Kayserslautern et de Pirmasens, dans le Palatinat. S'appuyant sur le Donon, qui constitue leur point culminant, les basses Vosges suivent la direction générale de la chaîne jusqu'au-delà de Bitche. Puis, en dehors des frontières de l'Alsace-Lorraine, elles s'infléchissent vers le Sud-Ouest pour circonscrire le pays de Deux-Ponts et, par une autre courbe, en sens inverse de la première, contournant au Sud le groupe du Hundsruck, rentrent en Lorraine à quelques lieues de Forbach, pour en ressortir définitivement à Welling et remonter vers le Nord. Cette partie moyenne du système, assez développée au Nord du Donon, et s'étendant sur une largeur de 18 à 20 kilomètres, se rétrécit beaucoup à la hauteur de Saverne, pour s'élargir de nouveau et atteindre son plus grand déve-

[1] Voyez, dans l'Annuaire de 1874, la notice de M. Grad sur le massif des hautes Vosges et les traces de leurs anciens glaciers.

Digitized by Google

loppement dans le Palatinat. Le versant alsacien des basses Vosges est abrupt, tandis que, du côté de la Lorraine, la chaîne dessine des plateaux à pente douce jusqu'au niveau de la plaine, parcourus par de nombreux cours d'eau, bornés à l'occident et sur l'autre rive de la Moselle par une ligne de coteaux à profil droit de la falaise oolithique qui règne de Langres à Longwy.

La chaîne, après avoir en quelque sorte disparu au point de jonction des vallées de la Fave et de la Bruche, prend dans son ensemble la forme d'un large plateau, coupé de nombreux sillons, mais dont les principales arêtes ont un même niveau. Elle présente sur beaucoup de points des communications faciles entre la Lorraine et les plaines d'Alsace. Immédiatement au-dessus de Saint-Dié, les montagnes se relèvent un moment de manière à atteindre une altitude de 890 mèt. à la Tête d'Ormont. La crête redescend ensuite à 600 mèt., hauteur qui se maintient jusqu'au bois de la Barre, sur une étendue transversale de plusieurs lieues. Ce rameau verse ses eaux dans la Meurthe et dans la Fave; Il passe ensuite entre Senones et Fouday, entre le bassin du Rabodeau et celui de la Bruche, pour se rattacher au Donon sous le nom de Hautes-Chaumes. Plusieurs routes franchissent le groupe des Hautes-Chaumes qu'il ne faut pas confondre avec les montagnes de même nom au-dessus des lacs d'Orbey. Tout près de là le Sapt atteint encore 833 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et le chaînon des Hautes-Chaumes s'appuie du côté de la Bruche sur le contre-fort de la Chatte-Perdue, en forme de K renversé, à 906 mèt. de hauteur.

Dans toute cette zone la formation du grès vosgien prédomine : les roches plus anciennes se montrent seulement au fond des vallées. Sur nombre de points de la rive gauche de la Bruche les roches cristallines passent au terrain de transition par une série de passages de nature très-variée sur une étendue peu considérable. Tantôt les schistes se trans-

Digitized by Google

forment en syénite, tantôt le granit porphyroïde, passant au porphyre, est encaissé dans des schistes. Le granit porphyroïde et le porphyre ne se trouvent pas immédiatement en contact avec les schistes stratifiés ; mais il y a entre les deux une sorte de pétrosilex, comme à la Claquette, près Rothau. Au Sud de Schirmeck, la syénite et les schistes présentent aussi de nombreux passages, les unes et les autres se fondent insensiblement sur une étendue de 100 mèt. On y voit une carrière classique dont parlent tous les géologues qui se sont occupés des Vosges. C'est un calcaire fossilifère traversé par des masses de porphyre, et que le porphyre recouvre. Ailleurs, comme à Framont, dans le vallon de Rinières, à Urmatt, près de Lutzelhausen, toujours sur la rive gauche de la Bruche, le terrain schisteux est pénétré de roches dioritiques, de diverses variétés de porphyre quartzifère passant soit à un pétrosilex verdâtre, soit à du granit à grains fins. Près de Schirmeck, des diorites bien caractérisées se réduisent par la disparition de cristaux d'albite à une pâte homogène plus ou moins compacte, noirâtre ou verdâtre, parfois d'un gris blanc, et qui offre l'aspect des cornéennes et du pétrosilex. Impossible de relever, dans le cadre restreint de cette notice, tous ces passages et tous ces accidents, où la théorie du métamorphisme a trouvé et trouvera encore une ample moisson de faits susceptibles de l'éclairer.

Une bande de hauteurs abruptes et boisées de nature porphyrique suit, entre Oberhaslach et Wisches, la limite du terrain de transition et sépare le bassin supérieur de la Bruche de la vallée de Haslach. Ces montagnes s'élèvent à une hauteur de 600 mèt., dominées par les cimes du Kohlberg et du Katzenberg, qui sont formées de grès vosgien. Par la décomposition de son feldspath, ce nouveau porphyre se distingue nettement de celui du Champ-du-Feu. Il est réduit à l'état terreux, de couleur rouge ou rose identique à l'argilophyre ; mais il présente néanmoins sur cette cime des

Digitized by Google

conglomérats contenant des fragments de schiste. Sur les bords du Bærenbæchel, le porphyre forme aussi des brèches parsemées de grains de quartz hyalin incolore et que réunit une pâte très-dure criblée d'une multitude de petits trous. Enfin la même formation renferme encore une roche ordinairement rouge, parfois d'un gris blanchâtre qui a tous les caractères du porphyre, avec cette différence qu'elle manque de cristaux de feldspath. M. Daubrée l'appelle argilolithe, et nous la signalerons notamment dans la colline de Clintz, où elle est parsemée de boursouflures, entre les couches inférieures du grès rouge et un dépôt d'argilophyre qui recouvre le grès. Le porphyre bréchiforme existe en prismes hauts de 30 mèt., mais d'une épaisseur variable, à la chute du Nideck. La cascade se précipite par-dessus ces colonnes, blanche d'écume et réduite en fine poussière, au pied d'une vieille tour féodale. Selon la tradition populaire, une race de géants habitait là. C'est un des plus beaux sites des Vosges. D'un accès facile, on y monte par un chemin de schlitte qui serpente à l'ombre d'une haute futaie de sapins. La forêt environnante réunit toutes les essences vosgiennes. L'if s'élance sur ses rochers les moins accessibles, l'épicéa et le pin poussent sur des rocailles où jamais une plante ne devrait végéter. Pour élever les jeunes plants, il a fallu les semer dans la terre végétale apportée de loin et retenue avec la plus grande peine à la surface d'un sol dénudé. Des linaires, au limbe en cœur, couvrent les abords du sentier et une belle végétation de fougères, de graminées de toutes espèces, revêt la base des escarpements. Dans les moindres fentes poussent la bisentelle, l'arabède et l'orpin.

Les villages manquent sur toute l'étendue du terrain porphyrique. Nous y trouvons à peine quelques rares maisons forestières disséminées dans les bois. Quant au relief de cette formation, il est aujourd'hui découpé en nombreuses collines à cime aplatie, dont les points culminants sont à

Digitized by Google

peu près situés dans un même plan très-faiblement incliné à l'horizon. Les parois des vallons qui séparent les collines sont très-abruptes ; leurs pentes atteignent souvent 15 et dépassent même 30 degrés, ainsi qu'on l'observe au Nideck, au-dessus et au-dessous de la cascade. La puissance de ce terrain atteint, au pied du Schneeberg, 150 à 180 mèt. d'épaisseur. Au Nord du vieux château du Nideck reparaissent les montagnes de grès situées sur le penchant Nord-Ouest de la formation porphyrique. Le grès vosgien s'abaissse en s'approchant de la plaine lorraine, sur les bords de laquelle il y a bien aussi sur places des escarpements sensibles, mais moins considérables cependant que sur le flanc oriental. Ce terrain se relève doucement vers l'intérieur de la région montagneuse, où il constitue encore dans la partie médiane de hautes cimes détachées, telles que le Haut-du-Tault, qui a 980 mètres, et le Haut-du-Roc qui en a 1,016. Entre ces montagnes serpentent des vallées d'un caractère propre, dont les voyageurs ne se lassent pas d'admirer les points de vue pittoresques. « Telle est, dit E. de Beaudellaire, la paisible vallée de Celles, près de Raon-l'Étape, qui se prolonge, gracieuse et variée, entre des pentes douces, où la tendre verdure du hêtre se marie à la teinte sombre des sapins. Elle s'entr'ouvre par intervalle pour faire place à de beaux villages, puis se ferme au pied du Donon, dont le sommet nous offre ses souvenirs et son magnifique panorama. »

Le grand Donon passait encore au dernier siècle pour la plus haute cime des Vosges, présomption qui explique l'étymologie celtique de son nom *Don*, élévation avec le superlatif *aon*, *on*, d'où Donon, *la plus haute élévation*. On substitue quelquefois à ce nom celui de Framont. La montagne présente à son sommet deux mamelons peu étendus dont le plus élevé atteint 1010 mèt. d'altitude. En 1734, le 28 août, Cassini observa sur le Donon « sur les deux heures de l'après-midi la hauteur du mercure dans le baromètre, qui fut trouvée par deux fois, de 24 pouces 6 lignes, moins

Digitized by Google

grande de 3 pouces et demi que sa hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer, d'où il résulte, suivant la règle que l'on a donnée dans les Mémoires de l'Académie des sciences, de 1703 à 1705, que sa hauteur est de 570 toises au-dessus du niveau de la mer. » Ces observations donnent une élévation supérieure de 101 mètres à celle obtenue par les officiers d'état-major chargés du levé de la carte topographique de France. Par son élévation, comme par une nature géologique de sa base, le Donon semble devoir partager les caractères des montagnes des hautes Vosges. Il n'en est rien cependant. Sa cime n'est pas arrondie ni gazonnée. Elle porte une couronne de blocs énormes, semblables à des tours carrées, presque nus, de difficile accès, qui entourent un cône de grès tronqué, plane à sa surface comme une dalle homogène. Un nivellement de M. Jollois place la dalle du sommet à 40 mèt. au-dessus d'une première plate-forme longue de 350 mèt. sur une largeur moyenne de 80 à 100 mèt. Par suite de leur faible cohésion, les couches inférieures du grès se délitent rapidement sous l'influence de l'atmosphère et produisent des éboulements fréquents. S'il faut en croire une tradition très-contestable, Pharamond, le chef présumé de la dynastie des rois mérovingiens, y a été enterré. Une chose reste certaine, c'est que la pierre plate du sommet est à la fois un monument de la nature et un monument religieux. Elle présente des vestiges d'un temple consacré à Mercure, et les blocs carrés qui se dressent sur son pourtour ressemblent beaucoup aux *pierres levées* des Celtes que nous avons vues au haut de tant de cimes des Vosges.

C'est le grès vosgien qui constitue la tête du Donon, mais on trouve le grès rouge au pied de ses escarpements à Raon-l'Étape, comme aussi dans le vallon du Nideck et près des ruines du vieux château de la Muraille. Il y a près du grand Donon une seconde cime du même nom et du même aspect, quoique moins élevée, et couverte comme le Kohlberg de

Digitized by Google

blocs éboulés. Divers contre-forts rayonnent autour de leurs pentes. Le plus étendu de ces rameaux se dirige au Sud-Ouest, terminé en fourche entre les vallées du Rabodeau et de la Plaine. Il porte sur la crête d'énormes forêts de sapins, et sa forme est régulière, sans vallons sur la pente orientale, appuyée vers l'Ouest sur les contre-forts du Vexaincourt, d'Alarmont, de la Tête des Herrins. Le petit lac de la Maix se trouve là à une altitude de 633 mèt.

Le relief des montagnes situées sur la rive droite de la Plaine est moins saillant que celui du rameau qui finit brusquement à Raon-l'Étape. Constituant un massif triangulaire, dont le sommet s'appuie à son point culminant au chaume de Requival et rappelle la forme du Ballon entre les bassins de la Fecht et de la Thur, ce chaînon s'incline vers la Lorraine en pente douce, creusé de gouttières où s'écoulent les ruisseaux qui forment ensemble la Vezouse, au-dessus de Cirey, et la Blatte, petit courant voisin. La Vezouse reçoit la Blatte près de Blamont pour recueillir ensuite les eaux de l'Albe, de la Verdurette, de la rivière de l'Étang, et celle des Amès, à son débouché dans la Meurthe, en aval de Lunéville. Sur la limite septentrionale du massif coule la Sarre, qui, née au pied du château de Salm, occupe le fond de la vallée de Blanc-Rupt, reçoit la Sarre Blanche vers Hermelange, passe à Saar-Union et se jette dans la Moselle vers Trèves, après avoir reçu successivement l'Eischel, l'Ischbach et la Rose. Toutes ces rivières ne descendent pas au-dessous du grès rouge, sauf dans le vallon de la Craché, qui est creusé, près de Raon-sur-Plaine, dans un schiste de grauwacke, lié à des schistes argileux formant la prolongation de ceux de Framont et de Bruche. Certaines couches de cette grauwacke schisteuse sont grises, d'autres sont rouges, bariolées de gris bleuâtre et contiennent des lits très-chargés de mica. Ces parties micacées rappellent complétement quelques-unes des couches qui alternent avec les quartzites du Hundsruck et de l'Ardenne. Élie de

Digitized by Google

Beaumont et Dufrénoy ont trouvé en 1830, lors de leurs explorations pour la carte géologique de France, des carrières d'ardoises grossières en exploitation dans cette grauwacke.

Nous avons vu comment les hautes montagnes de grès vosgien, les deux Donon, le Kohlberg, le cap avancé du château de la Muraille, entourent en demi-cercle les cimes arrondies du Ban-de-la-Roche. Cette formation réunie à la bande orientale des dépôts arénacés se prolonge jusqu'aux environs du Donnersberg, dans le Palatinat, en décroissant du Sud au Nord. Le Hengst atteint encore 890 mèt. d'altitude, le Schneeberg 963, le Prancey 983. Mais le sommet de la montagne de Dabo, avec ses vieilles ruines, n'a plus que 532 mèt., et au-delà la chaîne s'abaisse de plus en plus : le col de la montée de Saverne s'arrête à 428 mèt. et le fort de Bitche à 320, tandis que le niveau du Rhin se trouve sous le même parallèle dans la plaine d'Alsace à 130 mèt. au-dessus de la mer. Cette partie de la chaîne s'abaisse également d'orient en occident, vers la plaine lorraine. Au-delà du Donon la ligne de faîte passe au petit plateau du Peug et au Monacker, pour se diriger ensuite droit au Nord, suivant la direction du méridien jusqu'à Waldenbourg. Elle laisse à droite le chaînon traversé par la montée de Saverne et qui est compris entre les vallées de la Zorn et de la Zinzel. Puis ces montagnes vont se déprimant toujours, perdant en élévation ce qu'elles gagnent en étendue. Tout devient uniforme, du moins pour les grandes perspectives. A la place des puissantes sommités des hautes Vosges, il ne reste que des crêtes basses, élargies, à surface horizontale, mais qui présentent de plus des accidents variés d'un effet pittoresque.

Un rameau qui se détache du Kohlberg s'élève entre la vallée de la Mossig et un bras de la Bruche. Il atteint l'altitude de 672 mèt. à la Cense du Breitberg, 712 mèt. à la Hohe-Struth, se dirige à l'Est et se penche entre Heiligen-

Digitized by Google

berg et Guirstein vers la plaine d'Alsace. Une autre branche partie du Schneeberg suit la rive gauche de la Mossig pour se diriger ensuite vers Saverne, à une hauteur de 500 à 600 mèt., envoyant dans la Zorn les eaux de son versant occidental. La Zorn elle-même reste encaissée sur un parcours de 20 kilomètres dans une gorge parallèle à la ligne de séparation des eaux entre la Lorraine et l'Alsace, jusqu'en face des fabriques de verre de Saint-Louis. Sur sa rive droite les montagnes arrivent à une plus grande élévation que sur la rive gauche. Parvenus à Reinhardsmunster, elles se dépriment pour livrer passage aux eaux de la Moselle, ruisseau distinct de la Moselle lorraine, et ne forment plus sur la rive opposée que des successions de collines traversées aussi par le ruisseau de Thal. Quant aux contre-forts de l'Ouest, ils n'ont plus d'importance. Toute la chaîne se retient à la hauteur de Saverne à une falaise de grès, et les Vosges tentent à se confondre avec le niveau des plateaux lorrains. L'altitude moyenne de ces plateaux s'arrête à 300 mèt, mais certaines cimes parviennent plus haut. L'Altenberg, qui porte le fort de la Petite-Pierre, a 428 mèt., le fort de Lichtenberg, 359, le Wasenberg, près de Niederbronn, 528, le Pigeonnier ou Scherholl, à Wissembourg, 507. A son entrée dans le Palatinat bavarois, la chaîne prend le nom de Haardt jusqu'aux environs de Kayserslautern et de Neustadt. Les sommités du Haardt qui conservent leur constitution arénacée s'élèvent à 577 mèt. au Wieselberg, près d'Oberkirchen; 563 mèt. au Potzberg, entre Cassel et Wolfstein; 477 mèt. au Wackenberg; 542 mèt. au Kœnigsberg; 675 mèt. au Kahlmuck qui est le point culminant de cette zone. Le Hundsruck, forme un massif distinct de la chaîne des Vosges, qui se détache et s'étend entre les deux bassins de la Nahe et de la Moselle, où le grès vosgien est remplacé par la grauwacke et des schistes métamorphiques du terrain de transition.

Les basses Vosges sont traversées par plusieurs routes

Digitized by Google

militaires importantes dont la plus fameuse est le passage de la montée de Saverne. Défendue depuis Belfort par un rempart naturel, la France s'ouvre ici aux invasions germaniques. Arioviste y a passé avec ses Suèves après avoir franchi le Rhin sur le territoire des Trévires pour la conquête de la Séquanie. Au point de vue du paysage, cette contrée a des sites d'une beauté ravissante, car ses montagnes, monotones dans l'ensemble et pour le caractère général de leur topographie, présentent dans leurs détails une grande variété de formes. Considérées de haut ou vues sur une carte, les basses Voges forment une suite de plateaux ondulés, creusés plus ou moins profondément par les eaux selon la friabilité des roches. Les limites des massifs sont moins indiquées par leurs arêtes que par les rivières qui les sillonnent, par la Sarre et ses affluents, par la Bièvre et la Rouge-Eau. Des forêts profondes couvrent les hauteurs à perte de vue, le fond des vallées se revêt de prairies et de pâturages, avec des étangs, des eaux dormantes, de maigres cultures de pommes de terre ou de seigle. Si la formation du grès vosgien offre de tous côtés des paysages charmants et variés, le sol est peu fécond, la flore pauvre en espèces, la population humaine clair-semée.

En général, les vallées des Vosges arénacées, toujours remarquablement pittoresques, apparaissent flanquées de pentes abruptes se terminant par des escarpements. Lorsqu'elles sont entièrement creusées dans le grès, on ne voit pas au fond des rochers isolés ni des blocs épars. Partout le sol se compose de sable. Les eaux courantes attaquent aisément les grès; le creusement des vallées a atteint une limite telle que leur fond est très-peu incliné. Ruisseaux et rivières serpentent au milieu de prairies unies. Point de grands amas de gros cailloux roulés dans leur lit comme dans les vallées des hautes Vosges. Les eaux glissent sans bruit et sans cascades sur du sable fin. Comme le grès vosgien laisse filtrer ses eaux, on ne voit pas autant de sources

Digitized by Google

que sur les flancs des montagnes granitiques, mais celles qui jaillissent au fond des vallées sont extrêmement limpides. Cette filtration rapide des eaux ne contribue pas beaucoup à féconder le sol, surtout à la surface des plateaux et sur les pentes inclinées dont la plupart restent arides ou couvertes de bruyères. A travers les forêts qui descendent des plateaux sur le versant des vallées, les escarpements laissent voir souvent les couches du grès à nu. Souvent, après avoir marché pendant des heures sous le dôme des hêtres sur un sol uni, vous êtes arrêté soudain par des précipices à pic, dont rien n'annonce le voisinage. Dans les escarpements, la couche la plus élevée, souvent plus saillante que les autres, s'avance au-dessus de celles-ci et les protége à cause de sa solidité plus considérable. Cette espèce de corniche est ordinairement un poudingue.

Déjà M. Élie de Beaumont a fait remarquer dans sa belle étude sur la géologie des Vosges comment, quand une vallée présente des escarpements sur les deux flancs, les couches qui s'y dessinent par leur saillie se correspondent à peu près à la même hauteur. Sans aucun doute, elles ont autrefois formé continuité : l'érosion ou l'ouverture de la vallée les a séparées. Des rochers minces, posés d'aplomb à côté des escarpements, semblables à des colonnes grossièrement taillées, paraissent avoir été laissés comme des témoins de l'ancienne extension des couches de la montagne. Ces couches se dessinent sur la surface du rocher par leur plus ou moins de saillie, de sorte qu'il semble composé de blocs inégaux placés horizontalement les uns sur les autres ; mais la correspondance des couches avec celle de l'escarpement montre que le rocher est encore en place et n'est séparé de la montagne que par une fissure graduellement agrandie. Parfois les escarpements montent jusqu'au sommet de la montagne et forment un angle droit avec le plateau qui le couronne. Ce fait, quoique fréquent, n'est pas habituel. L'escarpement se termine plus souvent

Digitized by Google

par un talus en pente douce composé de débris de grès désagrégés.

Le sommet des montagnes paraît aussi quelquefois tout à fait arrondi ou couvert de blocs amoncelés. Les amas de blocs proviennent alors d'éboulements fournis par les parties les plus solides du grès, dont les parties les plus friables ont été entraînées par les eaux. Très-souvent encore, les agents destructeurs, en arrondissant et en abaissant la cime, y ont laissé un rocher isolé, taillé à pic, pareil à ceux qui s'élèvent le long des escarpements. Les formes carrées de ces rochers, les lignes horizontales qui s'y dessinent, leur donnent un aspect de ruines qui s'allie heureusement avec les débris de constructions féodales dont plusieurs sont couronnés. Leur position dominante et leurs flancs taillés verticalement les rendaient faciles à fortifier. Aussi, dans nos montagnes d'Alsace, ces rochers ont fourni non-seulement les fondements, mais en quelque sorte l'esquisse des châteaux-forts en grande partie taillés dans leur masse. D'une partie détachée et la plus élevée du roc on a fait une tour, dans l'intérieur de laquelle on découpait un escalier tournant. Dans une portion plus élevée, on a ouvert des salles et des chambres avec les pierres qui en ont été extraites, on a construit l'étage supérieur et formé les créneaux de la plate-forme. Quelques fenêtres entourées d'ornements contournés et délicats percent les flancs du rocher qui conserve entre elles ses parties brutes, alliant aux décorations légères et maniérées de l'architecture gothique des lignes horizontales et des corniches naturelles d'un style plus élevé. « Le grès des Vosges est si durable, dit Élie de Beaumont, que ces monuments des siècles de la chevalerie sont souvent très-bien conservés et ne semblent être abandonnés que depuis peu de temps. Ils forment un des traits marquants de ces contrées pittoresques. On les aperçoit, surtout, en grand nombre, sur les promontoires escarpés que forment les montagnes de

Digitized by Google

grès tout le long de la plaine du Rhin. La maison de Habsbourg, la maison de Salm, plusieurs familles princières ont vu commencer leur existence politique dans quelques-uns de ces vieux manoirs actuellement inhabités. Lorsque, d'un point culminant, l'œil embrasse dans son ensemble cette longue file d'antiques résidences, l'imagination se reporte toujours avec plaisir aux temps où, toutes habitées, bien entretenues, entourées des attributs de la richesse, brillantes du luxe d'alors, pavoisées dans un jour de fête des bannières et des écussons de leurs seigneurs, on voyait ces fleurs de la civilisation du moyen âge s'élever et s'épanouir au milieu des forêts. »

Parmi les vieux châteaux découpés dans le roc, nous signalerons surtout celui du Hoh-Barr, près de Saverne, et ceux de Dahn et de Drachenfels dans le Palatinat. Il n'y a point de valiée du grès vosgien qui ne présente ses rochers caractéristiques à figure singulière ou curieuse. On en voit au Kamberg, près de Saint-Dié; au Tænnichel, au-dessus de Ribeauvillé; au mont Odile; dans le Graufthal, sur les bords de la Mossig, à la grotte de Saint-Vit et au Saut du Prince Charles, dans les environs de Saverne, surtout enfin à Annweiler et à Dahn, dans le Palatinat. Ces rochers affectent toutes sortes de formes. Il y en a qui représentent des miches empilées, tels que le Beckerfels à Sainte-Odile. D'autres ont la figure de batraciens, comme le rocher de la Grenouille, près de la Petite-Pierre. D'autres encore, au Tænnichel, rappellent des sangliers accroupis. Bien des fois, de simples accidents, naturelle conséquence de la désagrégation spontanée du grès, ont provoqué de longues discussions archéologiques, entre autres pour les bassins des Cuveaux, près d'Éloyes, où, selon certains savants, « les Gaulois, en creusant ces bassins dans le grès, faisaient preuve de leurs connaissances physiques, cette substance contribuant à maintenir la pureté de l'eau ».

Le grès est la roche vosgienne par excellence. Aucune

Digitized by Google

autre formation ne s'est développée à la surface de nos montagnes sur une étendue aussi importante. Dans le Bas-Rhin, le grès des Vosges occupe une superficie de 617 kilomètres carrés, de 200 dans le Haut-Rhin et sur le versant occidental de la chaîne. Il forme une vaste bande qui, partant de Lure et de Luxueil, passe d'abord à Épinal, puis dans la Meurthe et dans la Moselle et occupe une partie considérable de la Bavière rhénane dans le Haardt. Dans les hautes Vosges, cette roche commence à paraître aux environs de Guebwiller et derrière Soulzmatt, Pfaffenheim et Gueberschwihr, à des altitudes de 300 à 500 mètres. Elle recouvre le sommet des montagnes granitiques sur la rive gauche de la Fecht, entre 700 et 1,000 mètres de hauteur. Elle forme plusieurs cônes dans la vallée de la Weiss, jusqu'à Aubure, pour reparaître sur le bief de séparation entre les vallées du Strengbach et de la Liepvrette. On trouve ensuite le grès vosgien au Tænnichel, à une élévation de 910 mètres; au Hoh-Kœnigsbourg, à 590 mètres; au Climont, à l'Ungersberg, au mont Sainte-Odile; dans la vallée de la Bruche. Puis, à partir des deux Donon, il constitue à lui seul tous les rameaux des basses Vosges jusqu'à Kayserslautern, dominant presque toujours la formation plus récente du grès bigarré. Le grès des Vosges a été parfaitement décrit, d'abord par Élie de Beaumont, dans l'*Explication de la Carte géologique de France,* puis par M. Daubrée, dans sa *Description géologique du Bas-Rhin.* Je ne puis mieux signaler ses caractères qu'en empruntant les observations de ces deux savants naturalistes, observations si complètes qu'elles ne m'ont pas laissé découvrir, par rapport à cette formation, un seul fait nouveau.

Essentiellement formé de grains de quartz dont la grosseur varie depuis celle d'un grain de millet jusqu'à celle d'un grain de chènevis, le grès vosgien atteint par place une puissance énorme, allant jusqu'à 400 mètres d'épaisseur au Katzenberg et à 500 mètres près de Raon-l'Étape.

Digitized by Google

Cette composition varie peu sur toute l'étendue du dépôt. La surface extérieure des grains présente souvent des facettes cristallines qui réfléchissent la lumière du soleil. Ils sont mêlés aussi à de petites masses d'argile et à d'autres grains formés de feldspath en décomposition, ceux-ci peu abondants, moins solides, auguleux, d'un blanc mat, non translucides. En général les grains quartzeux restent incolores et même translucides; mais ils sont ordinairement recouverts par un très-léger enduit coloré, soit en rouge par le peroxyde de fer anhydre, soit en jaune par le peroxyde hydraté. L'enduit ferrugineux contribue sans doute à faire adhérer les grains les uns aux autres. L'adhérence est le plus souvent assez faible, d'où il résulte que la roche se délite facilement et mérite bien le nom de *Sandstein*, pierre de sable, sous lequel on la désigne en Alsace. La couleur du grès, résultat de l'enduit qui cimente les grains, est habituellement rouge de brique pâle. Dans quelques variétés, des teintes rouges, violacées, brunâtres, jaunes ou blanches, forment dans la pierre des bandes parallèles ou des taches. Mais ces teintes ne sont que superficielles, car le contact de l'acide hydrochlorique les décolore rapidement.

De nombreux galets sont disséminés dans le grès vosgien et le font passer souvent à un véritable poudingue. Comme les grains de moindre dimension, les galets sont quartzeux. Les uns consistent en quartz gris, brun ou rougeâtre, à cassure un peu feuilletée; les autres sont formés de quartz blanc, à éclat gras, presque opaque; d'autres encore en moindre quantité, mais assez fréquents au Katzenberg, près de Lutzelhausen, proviennent de quartz noir ou *hornstein*. Les galets de granit et de gneiss sont excessivement rares dans cette formation. Quant au quartz qui a fourni des nombreux cailloux au poudingue, il se trouve en veines ou en rognons dans les roches métamorphiques des hautes Vosges et surtout du Hundsruck. Dans le grès

Digitized by Google

du Jægerthal, on a trouvé un galet de quartzite renfermant dans son intérieur une empreinte parfaitement nette de *spirifer*, espèce fossile du terrain de transition. La superficie des galets, quoique plus ou moins arrondie, n'est pas unie. De petites facettes cristallines très-brillantes recouvrent la surface d'un grand nombre d'entre eux, soit en totalité, soit en partie. Cet enduit, identique à celui des petits grains, n'existe pas dans les poudingues des autres terrains, non plus que dans le gravier des alluvions anciennes et modernes. Dans le grès vosgien, il se retrouve à tous les niveaux de la formation. M. Daubrée l'attribue à un dépôt siliceux qui s'est précipité et fixé en cristallisant à la surface des cailloux et des grains de sable, tout en abandonnant çà et là des cristaux isolés de quartz. Peut-être aussi l'influence chimique, à laquelle ce fait est dû, contribue à l'extrême rareté des restes organiques dans ce puissant dépôt. On n'y a observé de débris animaux que quelques empreintes de coquilles contenues dans les galets de quartzite du poudingue, et par conséquent étrangères à la formation. Les débris végétaux eux-mêmes y sont excessivement rares : nous n'en connaissons que des empreintes de *calamites arenaceus* trouvées par le docteur Mougeot dans les poudingues de Boremont, et différentes tiges du même genre recueillies à Bains et à Plombières par M. Hogard, dans une roche arénacée qu'il rapporte au grès vosgien. Ajoutons que les lits minces de ce grès au Kronthal, outre des rides et des bourrelets polygonaux, montrent des aspérités circulaires tellement nombreuses que la surface en est comme chagrinée et semblable aux empreintes de gouttes de pluie signalées dans le limon de la baie de Fundy, en Nouvelle-Écosse. Les aspérités du grès correspondent à de petits bourrelets attachés à la surface de l'argile sous-jacente.

Vers sa base, le grès vosgien touche à des couches de composition différente auxquelles il se lie cependant par

Digitized by Google

une dégradation insensible de ses caractères et par la continuité de la stratification. Les éléments de ces couches sont plus grossiers, composés de grains de quartz arrondis de dimensions variables, de feldspath, de mica, de menus galets de granit, de gneiss, de porphyre, plus rarement de roches schisteuses, le tout agglutiné par un ciment argileux. C'est le *roth todt liegende* des géologues allemands, désigné chez nous sous le nom de *grès rouge*. La coloration rouge que son nom implique n'est pas constante dans toute la formation qui présente aussi des parties jaunes et d'un gris bleuâtre. Certaines couches sont presque argileuses et présentent des lits fissiles couverts de paillettes de mica blanchâtre, communes dans le grès bigarré, mais très-rares dans les dépôts intermédiaires du grès vosgien. Outre ces argilolithes, on rencontre encore dans le grès rouge des lites minces de dolomies, notamment entre Forbach et Sarreguemines, ainsi que dans les poudingues formés de gneiss, de micaschiste et de granit. Située à la base du grès vosgien, cette formation plus ancienne se concentre ordinairement dans certaines dépressions, et apparaît seulement à l'intérieur de la chaîne et au fond des vallées. Nous l'avons vue entre Belfort et Giromagny, aux Trois-Épis, entre Ribeauvillé et Saint-Hippolyte, dans le Val de Villé, dans le bassin de la Liepvrette, au Jægerthal, dans le bassin supérieur de la Bruche, sur les bords de la Fave, du Rabodeau et de la Plaine.

Si la nature minérale et l'âge géologique établissent une séparation réelle, mais peu prononcée, entre les étages du grès rouge et du grès vosgien, la distinction entre cette dernière formation et le grès bigarré ne paraît pas plus nette. Loin d'être exclusivement quartzeux, le dépôt du grès bigarré superposé au grès des Vosges est formé de grains de quartz fins et réguliers, mêlés de paillettes de mica argentin qui donnent à certaines assises une structure schisteuse, le tout réuni par un ciment argileux. Cette

Digitized by Google

roche est donc plutôt un psamnite qu'un grès véritable. Sa couleur varie du rouge lie-de-vin au blanc sale, et elle est souvent zébrée de jaune ou de brun. Ses couches n'ont pas la continuité habituelle des grès vosgiens. Elles affectent la forme de lentilles de dimensions variables, superposées les unes aux autres. On peut facilement observer cette disposition près de Gresswiller, dans la colline de Dreispitze, où des carrières presque contiguës ne présentent pas la même disposition de couches. Puissantes vers la base du dépôt, les couches du grès bigarré deviennent plus minces en s'élevant de manière à n'atteindre plus que quelques centimètres. Le grès alterne alors avec des lits argileux en général mélangés de sable, quelquefois bariolés et suivis eux-mêmes de nappes minces de dolomies qui forment la transition du grès bigarré au *muschelkalk*.

Au contraire de ce que nous avons observé dans le grès vosgien, les débris organiques se trouvent en grande quantité sur toute l'étendue de la formation du grès bigarré. M. Schimper et M. Mougeot ont publié une *Monographie des plantes fossiles du grès bigarré des Vosges*, en 1844. Ces plantes fossiles, provenant surtout des carrières de Soultz-les-Bains, consistent en équisétacées, en calamites, en fougères, dont plusieurs espèces arborescentes, avec des conifères des genres *Voltzia*, *Albertia*, dont les graines et les écailles abondent dans les assises marneuses. Les empreintes ne sont pas également disséminées dans toutes les couches. Il y en a peu dans les couches supérieures recouvrant le premier banc à Soultz-les-Bains, qui renferment en abondance des coquilles marines et des restes de sauriens. En allant de bas en haut, le premier banc de grès contient des débris de bois fossile et des calamites; la couche marneuse suivante renferme quelques empreintes de fougères et de conifères. C'est seulement dans la couche marneuse recouvrant le troisième banc qu'on rencontre

Digitized by Google

les empreintes les mieux conservées. Dans ces marnes, les parties délicates des plantes sont dessinées d'une manière admirable.

Répandu sur les deux versants des Vosges, le grès bigarré forme en Lorraine et en Bavière une bande continue appuyée sur le grès vosgien. En Alsace, il n'apparaît qu'en lambeaux comme à Osenbach, entre Riquevihr et Ribeauvillé, au Klingenthal et à Ottrott, pour prendre plus d'extension entre Haslach, Mutzig et Molsheim, sur les rives de la Mossig au Kronthal, et autour de Neustadt dans le Palatinat. La bande continue du versant occidental se moule autour du promontoire de grès vosgien de la forêt d'Hérival, et suit une direction parallèle à l'axe des Vosges. Elle va du Val d'Ajol vers le Nord, en touchant le grès vosgien sur les plateaux entre Plombières et Saint-Bresson, à Hadol, à Meneuil, à Autrey, à Ménil, à Baccarat. Sa largeur, moindre que celle du grès vosgien, atteint 50 kil. en face du Val d'Ajol, 9 à Domptail, 3 à Nossemont, 4 à Grand-Villers, 1 seulement près d'Épinal. La puissance du dépôt varie de 20 à 30 mèt. du côté alsacien, mais il atteint le double sur le versant lorrain.

A l'Ouest de la chaîne des Vosges, le grès bigarré se présente sous forme de plateaux généralement arrondis vers les bords, à pentes douces, sans escarpements vers le Nord, mais coupé au Midi par intervalles de ravines profondes. Dans le département de la Meurthe et autour de Pirmasens, en Bavière, les villages construits sur ce terrain se trouvent dans des dépressions à l'abri des grands vents, et où les eaux abondent plus qu'à la surface des plateaux. Sur toute son étendue, la végétation présente à la fois plus de variété et plus de vigueur que sur le grès vosgien, ce qui tient probablement à la présence de l'argile. Cette formation, située à une altitude de 300 mèt. à Rambervillers, arrive à 400 mèt. au Millon, près de Bains, à 621 à la Sentinelle, entre Plombières et le Val d'Ajol, à 750 mèt. même

Digitized by Google

près de Maxonchamp, dans le bassin supérieur de la Moselle. Quoique d'origine plus récente et placé à un niveau en général inférieur à celui du grès vosgien, le grès bigarré atteint, sur les pentes des Hautes Vosges, une altitude supérieure à celle de beaucoup de collines du grès vosgien, sur lesquelles le grès bigarré n'a pas été observé, et où il existerait s'il avait été formé sur ces collines au même niveau qu'au Val d'Ajol sans subir d'affaissement postérieur. La rosace et les fines sculptures de la cathédrale de Strasbourg ont été tirées des pierres fournies par le grès bigarré.

Comment finit maintenant le grès bigarré, et quelles formations lui ont succédé dans la suite des temps géologiques? On le sait, ce terrain est rapporté au groupe du trias qui comprend, outre le grès bigarré, les deux formations du muschelkalk et des marnes irisées. Ces trois séries de couches se redressent en Alsace contre la chaîne des Vosges, mais en lambeaux séparés par les dépôts plus récents. En Lorraine, au contraire, ils forment des bandes continues, à peu près parallèles à l'horizon. Ni le muschelkalk, ni les marnes irisées, n'influent sur le relief actuel de la chaîne. La séparation des trois formations se manifeste seulement par des ressauts à peine saisissables à l'œil, comparables à de grandes lignes de dunes. En réalité, ces ondulations n'appartiennent plus à la région montagneuse; les rivières issues des Vosges les franchissent successivement jusqu'au pied de la falaise de calcaire oolithique qui sépare les bassins de la Moselle et de la Meuse. Les couches du grès bigarré plongent sous le muschelkalk, et un lit de dolomies cristallines lie les deux séries de dépôts. Les dolomies elles-mêmes alternent avec des couches marneuses suivies de calcaires. La marne prédomine surtout dans les assises supérieures du muschelkalk. D'abord schisteuse et grise, on la voit prendre, en s'élevant, une teinte de plus en plus accentuée qui forme la transition aux marnes irisées.

Digitized by Google

Le calcaire du muschelkalk a une cassure conchoïde, inégale ou terreuse, soit d'un gris pâle, soit marbrée de jaune. Il renferme par places des amas de coquilles dont il a tiré son nom de *calcaire conchylien*, que d'autres terrains méritent à égal titre. Ce calcaire renferme, outre le bitume trouvé à Rothbach et à Molsheim, dans le Bas-Rhin, un peu de carbonate de fer et de magnésie, avec de l'argile en proportions variées. Quelquefois, le calcaire prend une structure cristalline qui devient fibreuse sur d'autres points. L'apparence fibreuse tient à la présence de stylolithes; la structure cristalline à celle d'une multitude d'animaux rayonnés, d'encrines, qui présentent le triple clivage de la chaux carbonatée. Les couches calcaires atteignent souvent 1 mèt. d'épaisseur. Elles alternent avec des lits marneux de couleur rouge, grise, noire ou jaune, de consistance tendre ou dure. Tantôt cristallines, tantôt compactes, les dolomies de la base du muschelkalk sont criblées parfois de petites cavités géodiques, et l'on en voit aussi d'autres partagées en feuillets à cassure ondulée, appelées *wellenkalk* dans le Wurtemberg.

En Alsace, nous signalerons le muschelkalk au Sonnenkopf, près de Soultzmatt, à Osenbach, à Turckheim, entre Riquewihr et Oberbergheim, dans le Haut-Rhin, dans le Bas-Rhin, entre Rosheim et Wolxheim où il forme des collines de 350 à 400 mèt. d'altitude, comme par exemple au Finkenberg et au Dreispitz, deux points qui offrent une végétation calcaire très-prononcée. Cette roche occupe de vastes surfaces de Wasselonne à Saverne, puis d'Ingwiller à Wissembourg, toujours suivie par l'étage des marnes irisées. Sur le revers occidental des Vosges, le muschelkalk, en succédant au grès bigarré, montre les mêmes caractères qu'en Alsace dans les parties moyennes et supérieures du dépôt. A sa partie inférieure il diffère en ce qu'au-dessous des dolomies, il renferme des couches assez puissantes d'argiles rouges ou vertes de con-

Digitized by Google

sistance plastique dans lesquelles on trouve du sel gemme et du gypse. Sur les pentes orientales de la chaîne des Vosges, la superposition du muschelkalk aux terrains cristallins se dessine assez bien dans le relief du terrain. Les couches inclinées figurent vers le sommet, au contact des roches anciennes, une sorte de gradin bien sensible, entre autres entre les calcaires du Letzenberg et les collines granitiques voisines au-dessus de Turckheim.

Contournant le muschelkalk comme un revêtement, les marnes irisées présentent une surface extrêmement irrégulière. Leur relief a un aspect tuberculeux dû au relèvement du sol au-dessus du gypse qui constitue les noyaux des tubercules. De profonds ravins, parfois fortement encaissés, séparent les parties saillantes, et des assises de dolomies dessinent de petits escarpements sur les flancs des mamelons. Les couleurs vives et bariolées de rouge, de violet, de gris et de vert qui ont valu à ce terrain sa dénomination spéciale, s'accentuent surtout dans les ravins. M. Levallois a signalé, dans sa description géologique du département de la Meurthe, pour cet étage, trois groupes distincts d'une étendue transversale variable de 19 à 37 kilom. avec une épaisseur de 275 mèt. et plus aux environs des salines de Vic et de Dieuze. Tous trois renferment des marnes accompagnées de calcaires dolomitiques et de gypse. Le groupe moyen est remarquable par sa continuité et la constance de sa composition. Ses couches de dolomie sont à cassure mate ; elles donnent une pierre lisse et plate, le seul moellon dont on puisse se servir dans cette région pour bâtir. Immédiatement au-dessous apparaît un grès argileux, une sorte de psamnite rougeâtre ou grisâtre, appelée grès de Stuttgart par M. d'Alberti. Au-dessus de ce grès vient le gypse auquel est associé l'immense dépôt de sel gemme de la Seille. Dans le groupe supérieur, la dolomie est plus marneuse, extrêmement gélive, à cassure très-régulière, mais en bancs peu importants et mal suivis. On y trouve

Digitized by Google

quelques rares coquilles bivalves et univalves. La dolomie du groupe inférieur enfin se distingue des autres parce qu'elle est cristalline et assez résistante pour être exploitée comme pierre à paver. Les couches de ce dernier groupe présentent des os de poissons et de grands sauriens pareils à ceux découverts dans le muschelkalk de Rehainviller, sur la rive gauche de la Meurthe. On y rencontre aussi de l'anthracite et un lit de combustible de qualité médiocre découvert à Norey, à Sarralbe, à Morhange, à Volmunster. Dans le Bas-Rhin, le minéralogiste de Dietrich a signalé dès le siècle dernier des couches charbonneuses riches en empreintes végétales à Wasselonne. Mais ces couches qui existent également à Ballbronn, à Bergheim, à Saar-Union, ne sont pas la continuation de celles de la Meurthe. Le sol des marnes irisées ne présente rien de particulier pour la phytostatique, si ce n'est par ses qualités salifères. Il renferme une forte proportion de sels de potasse favorables à la culture de la vigne et se distingue par une grande fécondité au point de vue agricole, surtout quand il est mélangé de sable. Le muschelkalk reste, au contraire, aride et sec. Quant au grès bigarré, plus riche en argile que le grès vosgien, il porte une végétation vigoureuse sur une terre froide. La désagrégation du grès vosgien donne un sol sablonneux trop léger, aussi n'y voit-on guère que du bois, tellement que la délimitation de ce terrain peut être déterminée dans les Basses Vosges d'après l'extension des forêts.

Telle est l'orographie des Basses Vosges, telle la nature de ces montagnes pittoresques. Élie de Beaumont d'abord et après lui M. Daubrée, l'éminent directeur de l'École nationale des mines à Paris, ont expliqué la genèse de cette chaîne de montagnes et les causes qui, à différentes époques, en modifièrent le relief ou la forme extérieure. Essentiellement distinctes du massif méridional et des parties élevées de la chaîne, elles appartiennent à une formation unique, celle du grès vosgien. Le grès vosgien constitue à lui seul la

Digitized by Google

zone médiane du système vers le Nord. Deux lignes de failles le séparent nettement des différents étages du trias, adossés contre ses bords. La première de ces lignes se manifeste vers Bâle, au pied des ruines du vieux château de la Muraille, pour s'effacer aux environs de Pirmasens, dans le Palatinat; la seconde commence au Val d'Ajol, dans le département des Vosges, et passe à Niederbronn dans le Bas-Rhin : les deux lignes de failles se coupent au Nord de Saverne. En dehors de ces limites, la séparation entre le grès vosgien et les terrains extérieurs est claire, comme il résulte d'un coup d'œil sur la carte géologique, ou mieux encore de quelques observations sur les lieux mêmes. La disposition relative de ces formations est telle qu'un plan appliqué sur les proéminences du trias dont le grès bigarré fait partie, coupe ou sépare à une petite élévation de la plaine les montagnes boisées que forme le grès vosgien. Sur les deux versants de la zone médiane des Vosges, on suit aisément les escarpements du grès. Les dépôts triasiques s'étendent à leur pied comme la mer contre une falaise, une mer à la surface unie et calme du côté de la Lorraine, mais cahotée et tumultueuse sur le versant du Rhin.

Ainsi nous connaissons deux suites, deux séries de failles limites sur le pourtour des Basses Vosges. Celle qui commence au Val d'Ajol présente à l'Ouest trois groupes de lignes droites parallèles successives. Le premier groupe passe du Val d'Ajol à Baccarat, sur les bords de la Meurthe; le second commence au Nord de Baccarat, traverse l'Hôte-du-Bois et finit au Niederhof, sur les bords de la Sarre Blanche; le troisième recule à l'Est pour passer à Walscheid. Les mêmes groupes de failles se continuent en face de Saverne, sur le versant oriental de la chaîne, et on les aperçoit parfaitement dans les grandes carrières, au pied des ruines du Hoh-Barr, sur les bords du canal de la Marne au Rhin et du chemin de Saverne à Lutzelbourg. Elles se dirigent d'Ec-

Digitized by Google

kartswiller à Weinbourg et subissent différentes inflexions. Notons d'abord, au-delà de Weinbourg, un angle rentrant de 143 degrés; puis, entre Zinswiller et Niederbronn, un angle sortant un peu plus obtus, correspondant à une inflexion des failles en sens inverse. Mais des accidents plus considérables apparaissent dans les failles qui ont dessiné la vallée de Lehmbach. Cette vallée figure un golfe entaillé dans la falaise du grès vosgien et où se sont déposés le grès bigarré et le muschelkalk. Le grès bigarré, au point de sa plus grande altitude, est encore à 60 mèt. au-dessous de la surface du grès vosgien des environs. A la limite des deux formations, une inflexion très-nette se manifeste dans le relief du sol, visible même de loin à travers les forêts qui le recouvrent. Vue des hauteurs qui dominent Uttenhoffen, la vallée de Lehmbach a l'aspect d'une baie bordée de montagnes assez escarpées. Les collines triasiques qui en occupent le fond présentent à peu près l'uniformité d'une nappe d'eau. Du Liebfrauenberg au Pigeonnier, la crête rectiligne du grès vosgien est ensuite découpée par des failles à vives arêtes comme par un emporte-pièce. Toute cette ligne du Val d'Ajol à Niederbronn se montre très-accidentée. Celle de Saales à Pirmasens est plus régulière et coupe la première entre Saverne et Phalsbourg. Son parcours a été choisi instinctivement pour l'emplacement de beaucoup de villages qui sont adossés contre la montagne et ont trouvé sur la faille les eaux qui manquent à la surface même du grès vosgien. On peut en juger par la position de Hægen, d'Ottersthal, de Reinhardsmünster, d'Eckartswiller, de Saint-Jean-des-Choux, d'Ernolsheim, de Neuwiller, de Weiterswiller sur une étendue de moins de 15 kilomètres autour de Saverne.

En déterminant les contours du grès vosgien, les failles ont produit sur les bords de la chaîne médiane un rejet considérable atteignant 500 mèt. à la hauteur du mont Sainte-Odile. Pour évaluer approximativement la puissance

Digitized by Google

de ce rejet, il faut prendre l'élévation des points culminants du grès vosgien de la chaîne au-dessus des collines triasiques et calcaires qui en bordent le pied en y ajoutant l'épaisseur approximative des couches superposées au grès vosgien. On constate ainsi un rejet de 314 mèt. de long de la crête du Liebfrauenberg, de 361 mèt. près de Niederbronn, de 278 mèt. à Weiterswiller, à Neuwiller et à Weinbourg, de 362 mèt. à Reinhardsmunster, de plus de 800 mèt. au-dessous de l'Ungersberg, de 700 mèt. en face du Honack. A la section des deux lignes de failles de Saales à Pirmasens et de Niederbronn au Val d'Ajol, soit entre Saverne et Phalsbourg, la crête s'efface en quelque sorte pour se confondre momentanément avec le niveau des plateaux. Au Midi et au Nord de ce point, les massifs de grès vosgien interceptés par les failles limites se relèvent de plus en plus au-dessus des dépôts du trias.

Dans les environs de Petersbach, les montagnes au Sud de la vallée de la Zorn se distinguent nettement des collines qui bordent la chaîne vers l'Ouest. Le massif des Hautes Vosges domine dans le lointain et s'élève au-dessus des plateaux triasiques. Promenant le regard d'orient en occident, l'observateur aperçoit d'abord, à l'Est du groupe du Schneeberg, une rangée de montagnes terminées par un profil à peu près rectiligne dans son ensemble, dont la pente vers la plaine d'Alsace varie de huit à neuf degrés. A l'Ouest du Schneeberg et jusqu'au massif du Donon, la pente du contour des montagnes est en sens inverse et de trois à quatre degrés. Ces deux pentes transversales, adossées l'une contre l'autre, figurent un toit à faible inclinaison. Mais à l'Ouest du Donon, dont la double cime ressort du contour général, le plan tangent moyen change brusquement de position et s'étend à perte de vue suivant une inclinaison de deux degrés à peine. Comme les tracés rectilignes sont bien prononcés et allongés, cette faible variation de pente reste néanmoins sensible. Elle paraît correspondre à une faille

Digitized by Google

située non loin du cours de la Plaine, sur le territoire lorrain. La Zinzel, la Zorn, ainsi que la plupart de leurs affluents, coupent le grès bigarré pour entamer le dépôt du grès vosgien dont les couches supérieures dessinent aux bord des cours d'eau de pittoresques escarpements. Il en est de même pour la vallée de la Rouge-Eau, vers Alberswiller, et pour celle de la Sarre-Blanche, au-dessus de Saint-Quirin en Lorraine.

CHARLES GRAD,
Membre du Club Alpin Français
(section des Vosges).

Logelbach (Alsace), 30 décembre 1875.

Digitized by Google

VI

LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE

EN SUISSE ET EN SAVOIE

« C'est une charmante compagnie que les géologues, pour les géologues surtout! Leur manière est de s'arrêter à tout caillou, de pronostiquer à chaque couche de terre... Ils ne sont pas sans imagination; mais cette imagination a pour domaine le fond des mers, les entrailles de la terre. Elle s'éteint dès qu'elle arrive à la surface. Montrez-leur une cime, c'est une soufflure; un ravin rempli de glace, ils y voient l'action du feu; une forêt, ce n'est plus leur affaire. »

C'est de cette façon *cruelle* que Tœpffer jugeait les géologues touristes; et, hélas! combien de gens ont de mes confrères une semblable opinion!

Aussi n'est-ce pas sans une certaine crainte que je viens ici, moi, géologue, et géologue infime, parler des courses de la Société géologique. Je vais côtoyer bien des écueils.

D'une part, en effet, nos excursions ont eu lieu cette année dans un pays si bien connu que je n'ai ni la prétention ni l'envie de le décrire à nouveau. Et, d'un autre côté, parler géologie pure aux membres du Club Alpin, n'est-ce pas risquer de justifier l'opinion de Tœpffer?

J'ai hâte de le dire, le spirituel touriste genevois avait

Digitized by Google

mal jugé les géologues. Non pas, hélas ! que l'espèce décrite par Tœpffer ne puisse se retrouver ! On voit encore des savants tellement pleins de leur sujet que, pour eux, les forêts de nos Alpes ne servent qu'à dissimuler les terrains qu'ils se sont donné la mission d'étudier, pour qui le Mont-Blanc n'est qu'un bombement; mais, vraiment, c'est bien là une exception.

Ma preuve serait bien vite faite, si je pouvais citer ici textuellement les considérations pleines d'élévation que nos éminents confrères ont bien voulu développer devant nous pendant la durée de notre session extraordinaire.

Donc, la Société géologique de France se réunissait en 1875 à Genève. Rendez-vous était pris en cette ville pour le 29 août. Mais une avant-garde importante, cédant à une gracieuse invitation venue de Chambéry, avait, dès le 27, commencé ses études en Savoie.

Il s'agissait d'étudier les couches de Lémenc, couches célèbres dans les annales de la géologie, et pour beaucoup de se faire une opinion exacte sur l'*étage tithonique*.

Cet étage tithonique est d'importation allemande. Un géologue de ce pays, Oppel, plaçait entre la grande formation jurassique et la formation crétacée un nouvel étage qu'il désignait sous le nom poétique que je rappelais tout à l'heure. Or, beaucoup de géologues, et non des moins experts, ne voient dans l'étage tithonique d'Oppel, les uns, que la continuation du jurassique, les autres, que le commencement du crétacé.

Telles étaient les questions qu'il s'agissait d'étudier *de visu*. Remplis d'ardeur et bravant les rayons d'un soleil brûlant, nous nous dirigeons donc vers Lémenc, sous la conduite de M. L. Pillet, président de l'Académie de Savoie; et, prenant la route d'Aix, nous arrivons rapidement aux couches contestées. Après une discussion approfondie, après avoir examiné une assez grande quantité de fossiles, la majorité des géologues présents sacrifie l'étage titho-

Digitized by Google

nique et tend à considérer les couches de Lémenc comme faisant partie du jurassique.

Pendant ces discussions, on s'était fort échauffé, le soleil aidant; aussi est-ce avec une gratitude sincère que l'on prend place autour d'une table chargée de rafraîchissements, mis à notre disposition par les habitants de Chambéry.

Mais ce n'était là pour ainsi dire qu'un prologue : notre rendez-vous est à Genève. Un comité genevois s'était formé en cette ville, pour veiller à notre réception et rédiger le programme de nos excursions. Ce comité comptait parmi ses membres M. A. Favre, président; MM. E. Favre, de Saussure, Pictet-Malet, Soret, etc.

Qu'il me soit permis tout d'abord de dire ici combien a été confraternelle, ingénieuse et charmante, la réception qui nous a été faite par les membres de ce comité, comme d'ailleurs, je m'empresse de le dire, par tous les Genevois.

Aucun de nous ne pourra oublier les attentions nombreuses dont nous avons été l'objet. Tout avait été prévu pour nous faciliter non-seulement les observations scientifiques, mais aussi pour que ces études se fissent sans fatigue comme sans ennui.

Dès notre arrivée à la gare, nous sommes avertis que des logements ont été retenus pour nous à l'hôtel X. Cet hôtel, un des plus splendides de cette ville, où les hôtels sont des palais, devait nous servir de centre d'opérations pendant notre séjour à Genève. Là était installé un bureau spécial où les membres du comité voulaient bien nous fournir tous les renseignements nécessaires. De plus, ces messieurs avaient eu l'attention de faire imprimer dans un carnet élégant le programme de nos courses et les coupes des terrains les plus importants que nous devions visiter.

La première séance devait avoir lieu le jour même. Il fallait avant tout constituer le bureau chargé de nous diriger dans les environs de Genève et de Chamonix.

Réunis à l'Athénée, sous la présidence de M. Jeannetaz,

Digitized by Google

nous procédons au vote. Tout d'abord, et par acclamation, M. Studer est nommé président d'honneur. C'était là un hommage bien mérité, rendu au doyen des géologues suisses, qui, malgré son grand âge, n'avait pas hésité à venir se joindre à nous. Quant à notre président réel, il était aussi tout désigné. C'était M. A. Favre. Ancien professeur de géologie à l'université de Genève, M. Favre est un savant de premier ordre, mais c'est aussi le plus aimable des géologues. Ah! si Tœpffer l'avait connu! La plupart d'entre nous ne le connaissaient que par ses beaux travaux, mais nous ignorions combien il joignait à la science d'aménité charmante, de modestie parfaite et d'esprit délicat. On peut dire qu'il a été l'âme de notre réunion.

Cependant les nominations continuent; MM. Pillet, de Loriol, Desor deviennent nos vice-présidents; MM. E. Favre, de Saussure, Didelot, seront nos secrétaires. Nous n'avions guère que l'embarras du choix. En effet, bien des savants illustres, MM. Daubrée, Gruner, Gaudry, Lory, etc., avaient répondu à l'appel de la société. M. Favre prend la parole et nous donne un aperçu rapide des terrains que nous allons parcourir. Étudiant les cônes de déjection des principaux torrents qui se jettent dans le lac de Genève, il signale leur existence à trois niveaux différents. On peut, en se basant sur ces derniers, reconnaître les anciennes altitudes du lac. Actuellement le niveau est de 375 mètres; on trouve un autre niveau à 385 mètres, un autre encore à 425 mètres; on peut donc dire avec certitude que le lac de Genève était autrefois à 50 mètres plus haut que nous ne le voyons aujourd'hui.

Après M. Favre, M. Colladon prend la parole pour nous entretenir du terrain même sur lequel se trouve Genève; mais nous aurons plus tard l'occasion de revenir sur cette intéressante communication.

La séance est levée, nous regagnons l'hôtel, non sans quelques inquiétudes.

Digitized by Google

C'est qu'en effet la pluie tombe à torrents, et notre programme nous enjoint de gravir demain les *Voirons*.

Nous interrogeons donc anxieusement le baromètre placé sous le péristyle de l'hôtel, et qui peu à peu arrive à grande tempête. La démoralisation commence à nous gagner, lorsque nous apprenons que le comité genevois, brûlant ses vaisseaux, a expédié notre déjeuner de demain sur la montagne. Cette audace nous galvanise, et nous voilà décidés à partir quelque temps qu'il fasse.

Au réveil, le soleil brille. Le temps, cédant devant notre attitude énergique, s'est mis au beau, et le ciel bleu ne nous quittera plus désormais.

Nous nous entassons donc gaiement dans de nombreuses voitures qui ont été requises pour nous transporter à *la Bergue,* c'est-à-dire au pied des Voirons.

M. Favre donne le signal à l'aide d'un cornet dont le son doit nous guider dans la montagne. Nous traversons Genève. Nos craintes d'hier nous font goûter plus vivement les splendeurs du soleil qui ne tarde pas à chasser les nuées légères dont est encore drapé le sommet des montagnes.

Pour nous rendre à la Bergue, nous traversons la plaine où l'on observe rapidement les nombreux cailloux striés abandonnés par les glaciers préhistoriques. Mais ce sont là des phénomènes que nous étudierons en détail dans la vallée de Chamonix. Passons donc. Aussi bien quelques-uns d'entre nous ne sont pas sans ressentir quelques inquiétudes. Il s'agit de savoir si leurs jambes rouillées pendant le courant de l'année les porteront facilement jusqu'au sommet de la montagne. C'est pour ainsi dire, en effet, une course d'essai que nous faisons aujourd'hui.

Les Voirons sont formés de couches de terrains très-anciens alternant avec des terrains plus récents. D'abord nous rencontrons des couches déposées par des eaux douces, la *molasse.* La montagne était déjà émergée, lorsque ces eaux

Digitized by Google

douces formant un grand lac ont déposé leurs sédiments sur les flancs de l'île que constituaient alors les Voirons. Voici maintenant le grès numulitique, mais bientôt surgissent des terrains plus anciens appartenant à la formation crétacée : ce sont les couches néocomiennes. Le grès numulitique reparaît, puis ensuite le terrain crétacé. Cette alternance est due à des plissements, à des contournements de terrain qui font que, sur une coupe de la montagne, on rencontre tour à tour les couches diverses qui se sont ainsi ondulées. Tout à l'heure même, nous allons observer du terrain oxfordien, de formation encore plus ancienne. Ces ondulations, ces bouleversements nous indiquent que les Voirons ne se sont pas formés, comme certaines montagnes, dans un moment de calme, mais que, bien au contraire, toutes ses couches ont été violemment soulevées et ont dû subir d'énormes pressions. Tout en observant ces phénomènes, nous arrivons dans un bois magnifique qui couronne la montagne. Là nous attend ce fameux déjeuner dont l'envoi avait ranimé notre courage. L'herbe est mouillée sous les grands arbres, mais tout a été prévu, et des planches de sapin posées sur le sol nous offrent des siéges, sinon très-confortables, au moins parfaitement secs.

Après un toast plein d'*humour* porté par notre président à la mémoire d'A. Brongniart, nous nous remettons en route. Maintenant, nous nous sentons tous des jambes de quinze ans, et nous ne rêvons qu'ascensions. En attendant, il s'agit de descendre, ce que nous faisons gaiement, non sans admirer d'abord la vue splendide qui se déroule à nos yeux. On regagne donc Genève, tout en causant *ammonites, bimammatus, transversarius,* fossiles que l'on rencontre dans les couches jurassiques que nous venons d'observer. Avant d'entrer à Genève, nous nous arrêtons pour examiner les terrasses sur lesquelles M. Colladon a attiré notre attention. Ces terrasses sont formées par des couches homogènes, régulières, inclinées d'environ 35°, toutes parallèles entre

Digitized by Google

elles, et terminées brusquement à leur partie supérieure. Sur ces plans repose horizontalement une couche de galets de 2 à 3 mèt. d'épaisseur. M. Colladon pense que cette couche horizontale de galets représente un ancien delta émergé postérieurement à sa formation, et que, à une époque antérieure à la formation de la terrasse, le niveau moyen du lac devait coïncider avec la couche de galets. Le niveau du lac aurait donc baissé depuis cette époque d'environ 30 mèt. M. Colladon attribue enfin la formation de ces terrasses à l'Arve, qui, après les avoir déposées, s'est déversé plus à l'Ouest à environ 800 mèt. de leurs bords.

Nous examinons ces amas de sables et de cailloux; quelques-uns même, remplis d'ardeur, emplissent leurs poches, et nous arrivons à Genève, tout prêts à recommencer. Le lendemain, toujours avec un ciel splendide, nous partons en chemin de fer pour Bellegarde. Nous avons à étudier les terrains parmi lesquels le Rhône s'est creusé son lit, et où il disparaît même parfois; en un mot, la fameuse *perte du Rhône*.

Pour aujourd'hui, M. Favre a abdiqué la conduite de notre troupe. Il a remis ses pouvoirs entre les mains de M. Rennevier, le savant professeur de Lausanne. C'est qu'en effet M. Rennevier a longuement étudié les couches de Bellegarde, et nul mieux que lui ne saurait nous les présenter. Le lieu est d'ailleurs admirablement choisi pour l'étude. L'impétuosité des flots s'est chargée de faire dans les roches des coupes superbes qui montrent à nu les diverses couches.

Tous perchés sur le bord du fleuve, nous écoutons M. Rennevier. Voicià la base, presque au niveau du fleuve, des calcaires jaunâtres caractérisés par un coquillage marin, le Ptérocère, par des oursins (Eteraster oblongus). Ce sont là des couches appartenant au terrain crétacé supérieur. Au-dessus viennent des alternances de marnes, de grès, de sables, appartenant aux couches tout à fait supérieures de

Digitized by Google

la même formation. Mais voici d'autres bancs verdâtres ou jaunâtres; ceux-ci sont les plus connus, ce sont eux qui renferment les fameux phosphates de Bellegarde, exploités par les usines auxquelles le Rhône fournit la force motrice. Ces phosphates ont pour nous un intérêt plus direct. Ils sont en effet presque exclusivement formés par des fossiles, coquilles de mille espèces, oursins, crustacés etc. Comme terrain, ils appartiennent à la formation dite de *Gault*.

Nous nous en donnons à cœur joie. De nombreux tas de ces fossiles sont à notre portée. Ils ont bien été un peu abîmés par le lavage qu'on leur a fait subir. Mais n'importe; nos sacs se remplissent, et c'est pesamment chargés que nous gagnons l'hôtel où nous attend un déjeuner que nous avons bien mérité.

Puis le chemin de fer nous transporte de nouveau à Genève, où nous avons hâte d'arriver, pour faire le dépouillement de nos richesses, et nous mettre aussi en état de paraître à un grand banquet auquel nos hôtes nous ont gracieusement conviés.... et princièrement traités.

Au reste nous pouvions sans trop de soucis nous livrer à ces délices de Genève, car le lendemain était un jour de repos.

Mais ce repos n'était que relatif. Partis dès le matin de notre caravansérail, nous allons d'abord visiter une grande manufacture d'instruments de physique située à Plainpalais. Nous avions surtout pour but l'examen d'une perforatrice ingénieuse, destinée à percer d'outre en outre le Saint-Gothard. Son inventeur, M. Turrettini, voulut bien la faire fonctionner devant nous, et nous fûmes témoins de la facilité avec laquelle cet engin perforait en quelques minutes une masse imposante de granit.

Puis on se dispersa un peu : les uns visitèrent les musées si admirablement disposés de la ville de Genève; les autres, géologues forcenés, allèrent au bois de la Bâtie observer de nouveau les terrasses de l'Arve.

Digitized by Google

Nous avions reçu pour l'après-midi une invitation gracieuse d'un des savants éminents de Genève, M. Plantamour, qui avait bien voulu nous prier de venir passer quelques instants à la magnifique propriété qu'il possède sur les bords du lac.

Reçus par M^me^ et M. Plantamour avec une amabilité pour laquelle nous sommes à bout d'épithètes, nous ne nous lassions pas d'admirer la vue splendide que l'on découvre de la terrasse de cette propriété, aux pieds de laquelle viennent battre les flots azurés du Léman.

Au-delà du lac, s'étend le Salève avec lequel nous ferons demain connaissance plus intime, puis dans le lointain se dresse le Mont-Blanc, à qui nous devons aussi rendre visite.

Cependant des tables se sont dressées sous les grands arbres du parc. Nous y prenons place, et, sous prétexte de lunch, on nous sert un merveilleux dîner.

Le lendemain nous étions rentrés dans notre élément, et dès le point du jour nous nous mettions en route pour gravir le Salève.

Tout en gagnant le pied de cette montagne, promenade favorite des Genevois, rappelons-nous ce qu'en ont dit des géologues.

La montagne connue sous le nom de chaîne des Salèves se subdivise en quatre parties séparées les unes des autres par des vallées plus ou moins profondes; c'est ainsi qu'en allant du Nord au Sud, on rencontre successivement le Petit-Salève, le Grand-Salève, la chaîne des Pitons, et enfin une quatrième partie qui s'étend jusqu'au Fier.

Le Salève forme comme une île au milieu de l'extrémité méridionale de la plaine suisse, qui dans les environs de Genève est fort rétrécie. Cette montagne, comme nous le disions tout à l'heure, a été bien étudiée par les géologues. Dès 1779 de Saussure en entreprit l'étude, puis de Luc publia un ouvrage dont elle fut le sujet, enfin M. A. Favre a doté la science géologique d'un important travail sur sa

Digitized by Google

constitution. Le sommet du Salève a 1,382 mèt. d'altitude. C'est une masse de calcaire secondaire sur la base de laquelle se relèvent des couches tertiaires, c'est-à-dire plus récentes. Comme aux Voirons, la formation jurassique et la formation crétacée y sont représentées. Le plus souvent les couches calcaires qui forment le Salève descendent tout droit du haut de la montagne jusqu'à sa base. Mais au-dessus de Collonges le sommet, arrondi en dos d'âne, présente des couches qui descendent au Sud-Est vers les Alpes, au Nord-Ouest vers la vallée de Genève. Ces deux inclinaisons ne sont pas les seules que l'on observe dans les bancs du Salève. Ils sont aussi relevés vers le milieu de la montagne et descendent de là vers ses extrémités. Les dernières couches au Nord, au-dessus d'Étrembières, descendent vers le Nord-Est sous un angle de 40 à 50 degrés. Ces dernières couches sont le résultat d'une faille ou d'une rupture qui probablement a eu lieu au moment du soulèvement de la montagne.

A la partie supérieure et dans la face verticale du mont Salève se voient des demi-entonnoirs ou *gorges*, produits par les éboulements des couches.

C'est par la Grande-Gorge que nous commençons l'ascension après avoir reçu de M. Favre les renseignements que nous venons de rappeler.

Le sentier qui contourne cet entonnoir est assez rude. Cependant, et grâce au Club Alpin, il est en somme fort praticable. Les gorges du mont Salève offrent pour nous ce grand avantage qu'elles rendent plus facile l'étude des terrains. C'est ainsi que nous constatons facilement la discordance entre le néocomien (crétacé) et le jurassique. De plus elles ont permis de découvrir des localités assez riches en fossiles, par exemple la partie Nord de la Petite-Gorge, le centre de la Grande-Gorge, etc.

La recherche des fossiles, la vue merveilleuse que nous découvrons, en montant, nous font oublier les fatigues de

Digitized by Google

l'ascension. Cependant, arrivés au sommet, nous avons chaud, et surtout nous sommes fort altérés. L'inépuisable sollicitude de nos hôtes a tout prévu. Voici une collation qui nous attend au sommet même du Salève, voici même de la glace pour rafraîchir nos boissons.

Nous faisons honneur à tout, et, guidés cette fois par M. Favre, nous parcourons le plateau de la montagne. Notre attention est d'abord attirée par d'assez nombreuses scories de fer. C'est qu'en effet dans les temps préhistoriques il existait des forges sur le sommet du Salève, qui, dénudé maintenant, offrait sans doute alors du bois en abondance.

M. Naville a publié sur ces forges antiques un très-intéressant travail. Au reste des débris semblables se retrouvent sur les points élevés de diverses contrées de la France.

Mais nous touchons au point culminant. D'un côté s'offre à nos yeux une chaîne imposante de montagnes, le Buet, le Mont-Blanc, d'autres encore. Dans le lointain brille au soleil le charmant lac d'Annecy. De l'autre côté, c'est la plaine de Genève, le Léman, la Côte, etc.

M. Favre prend alors la parole, et c'est ici que je regrette bien vivement de ne pouvoir reproduire textuellement la charmante conférence qu'il veut bien nous faire. Successivement, il nous nomme tous les sommets qui se dressent sous nos yeux, nous rappelle rapidement leur histoire, puis nous retrace les diverses époques du mont Salève lui-même. Essayons de résumer cette partie au moins des périodes géologiques que l'on vient de développer devant nous.

Aux temps les plus reculés, l'Océan s'étendait sur toutes les contrées qui nous environnent. C'était la mer jurassique qui déposait alors la plus grande partie du Jura et la base du mont Salève. Car ces montagnes n'existaient pas alors. Le sol était presque plan, et dans cette mer vivaient les singuliers et terribles animaux, que nous connaissons bien maintenant, plésiosaures, ichthyosaures, d'autres encore. Cependant les temps marchent; le Jura est formé, le relief de

Digitized by Google

l'Europe change, mais la plaine de Genève est encore au fond des eaux. Le Salève n'est alors qu'une colline sous-marine. Cette nouvelle mer, c'est la mer néocomienne. Puis le Salève se soulève enfin, et depuis reste au-dessus des flots. En effet la mer du tertiaire n'y a pas laissé ses dépôts.

Dans cette période nouvelle et tranquille, pendant laquelle se déposaient les molasses, le Salève présentait l'aspect d'une île étroite, allongée, habitée par des pachydermes. C'étaient des troupes d'éléphants, errant au milieu de la végétation d'alors, représentée surtout par des chamærops. Mais cette tranquilité va cesser; déjà vont venir les eaux jaillissantes amenant à la surface des sables, des matières ferrugineuses (terrain sidérolitique), puis, tout cédant aux forces souterraines, le Salève subit un nouveau soulèvement, par suite duquel la mer est pour toujours chassée des contrées environnantes.

Voici maintenant la période glaciaire; des glaciers immenses couvrent ces montagnes et y déposent de nombreux blocs erratiques, témoins irréfutables de leur présence, et devant l'invasion de la glace les éléphants disparaissent à jamais du pays.

Telle est, trop brièvement résumée, l'histoire du Salève.

En réfléchissant à ces révolutions, nous nous dirigeons vers Monnetier; chemin faisant nous nous arrêtons devant un de ces immenses blocs erratiques dont nous parlions tout à l'heure. Le bloc qui attire notre attention est marqué au chiffre de la France. Autrefois on ne respectait guère ces témoins des âges anciens. Ils étaient débités et employés à des usages fort divers. (Le piédestal de la statue de Rousseau à Genève est fait de l'un de ces blocs.) Depuis une société s'est formée en Suisse et en France pour en assurer la conservation. Il est facile de comprendre, en effet, leur importance scientifique. Ils servent aux géologues à déterminer exactement l'étendue des anciens glaciers, et même à en retrouver l'origine.

Digitized by Google

Ainsi l'Euphotide de la vallée de Saas en Valais caractérise le domaine du glacier du Rhône, et, comme cette roche se rencontre de Genève à Bâle, il n'est pas téméraire de dire que le glacier du Rhône couvrait autrefois toute cette partie de la Suisse. De même la Protogyne du Mont-Blanc servira à retrouver les traces du glacier de l'Arve. Se basant sur ces données, M. A. Favre va publier bientôt une carte montrant l'état de la Suisse à la période glaciaire, M. Falsan exécute le même travail pour les environs de Lyon.

Cependant nous descendons dans la vallée qui sépare le Grand du Petit-Salève, vallée au fond de laquelle se trouve le village de Monnetier.

On a émis plusieurs hypothèses sur la formation de ce vallon; les uns y voient le résultat d'une rupture de la montagne à l'époque de son soulèvement, les autres supposent que les couches du Petit-Salève ont glissé les unes sur les autres et se sont ainsi éloignées du Grand-Salève. Une troisième hypothèse, qui semble la plus vraisemblable, veut que ce vallon soit le résultat d'un affaissement.

Quoi qu'il en soit, nous voici à Monnetier, bien disposés à faire honneur au repas que nous offrent nos aimables guides. Le dîner est excellent, l'appétit merveilleux aussi, la gaieté est générale, et c'est d'un pas allègre que nous nous mettons en route pour regagner Genève.

Nous descendons, par le pas de l'Échelle, à Veyrier qui n'est plus qu'à 429 mèt. au-dessus de la mer.

Cette localité est devenue célèbre par la découverte d'habitations de l'époque de la pierre polie. La nuit s'approche; nous regagnons donc rapidement Genève pour nous préparer à la course du lendemain.

Il a été dit, en effet, que le 3 septembre nous quitterons Genève, nous dirigeant sur Saint-Gervais. Est-il nécessaire de constater que le comité genevois avait tout prévu cette fois encore? Les voitures nécessaires étaient retenues, et nous n'avions qu'à y prendre place.

Digitized by Google

La route de Genève à Chamonix est trop bien connue de nos lecteurs pour que nous en parlions ici. Notre première halte eut lieu à Saint-Gervais.

M. le sous-préfet de Bonneville avait bien voulu, d'accord avec le directeur des bains, s'occuper de notre réception. L'immense établissement est tout pavoisé, tout orné de lanternes vénitiennes. Les baigneurs du haut de leurs fenêtres considèrent curieusement cette avalanche d'un nouveau genre. Mais nous examinerons plus tard tous ces gracieux préparatifs; il est deux heures, nous n'avons pas déjeuné, et nous demandons à grands cris le chemin de la salle à manger. Celle-ci est rapidement envahie, et les domestiques qui nous servent se montrent ébahis de nos appétits insatiables.

Notre journée ne peut se passer sans que nous nous occupions de géologie. Si nous l'oubliions d'ailleurs, la vue des Fiz qui se dressent devant nous nous rappellerait au devoir. Cette montagne n'est pas moins célèbre, en effet, parmi les géologues que parmi les touristes. C'est là que Brongniart a fait de si nombreux travaux, et montré au sommet des Fiz les coquilles fossiles du terrain crétacé. Au reste, notre promenade sera courte : il s'agit simplement d'aller visiter les carrières de jaspe, d'où ont été extraites les colonnes que l'on peut admirer au Nouvel-Opéra, puis de jeter un coup d'œil sur les *Pierres aux Fées.*

Le chemin est court et charmant. Au milieu de la carrière que nous venons visiter, coule un ruisseau dont le lit est formé par le jaspe lui-même. Les teintes rouges, sanguines, de cette roche, apparaissent à travers la transparence de l'eau, et semblent ainsi encore plus éclatantes.

Nous faisons ample collection de ce jaspe placé dans les couches triasiques, et nous nous dirigeons vers les Pierres aux Fées.

Ce sont des roches perchées au sommet de colonnes de terre, et dont la formation est bien facile à comprendre.

Digitized by Google

La terre est, en cet endroit, molle, facilement délitable. L'eau des pluies entraîne peu à peu cette terre meuble, ne respectant que les parties mises à l'abri par les pierres qui gisent sur le sol. Ces pierres se trouvent ainsi peu à peu isolées. La partie de la terre qu'elles recouvrent et protégent s'en détache, et la colonne est ainsi formée. En divers endroits de la Suisse, on peut admirer un grand nombre de ces singuliers jeux de la nature.

Après cette courte mais intéressante promenade, nous regagnons l'établissement, à qui nous devons bien la politesse d'une visite. Situé au fond d'une gorge étroite, près d'une de ces charmantes cascades si communes en ce beau pays, enchâssé pour ainsi dire dans les hautes forêts de sapins, l'établissement de Saint-Gervais offre un aspect presque monastique. Aujourd'hui, cependant, il a l'air souriant sous ses nombreux drapeaux, avec ses guirlandes de lanternes multicolores. Dans le fond se trouvent les bains et la source d'eau minérale ; l'eau de cette source a un goût trop affreux pour ne pas posséder les plus grandes vertus. Si l'on en juge d'ailleurs par l'aspect des malades que nous rencontrons, leur effet est vraiment merveilleux. Tous paraissent, en effet, parfaitement dispos.

Le soir est venu peu à peu, les Fiz s'effacent dans la nuit ; nous allons rendre, de nouveau, visite à la salle à manger. C'est que le propriétaire de bains, représenté par le directeur, M. l'abbé Paradis, nous offre un banquet magnifique. Nos appétits, un moment assoupis, se réveillent avec énergie devant les gigots de chamois ; puis viennent les inévitables toasts. Notre président remercie en notre nom nos hôtes qui, pour ne pas rompre la tradition, sont d'une prévenance, à laquelle, gâtés que nous sommes, nous nous habituons doucement. Puis la musique se fait entendre, et fort bonne : ce qui ne gâte rien. C'est la fanfare de Sallanches, qui a bien voulu venir à Saint-Gervais nous faire l'honneur de ses plus jolis airs. Nous devrions

Digitized by Google

être un peu honteux de nous voir ainsi accueillis. Eh bien, il n'en est rien. On s'habitue à tout, même aux bonnes choses, et c'est sans la moindre préoccupation du lendemain que nous gagnons nos chambres respectives.

Il nous faudra partir dès le point du jour, l'étape étant assez longue. Nous devons gagner Chamonix par le col de Voza. Mais, si on nous fait prévoir quelques fatigues, nous nous attendons bien à de nombreuses compensations, et notre attente n'est pas trompée. La route que nous suivons pour aller de Saint-Gervais au Prarion est ravissante. Si parfois la montée nous semble un peu dure, on n'a qu'à jeter un coup d'œil devant soi, et on bénit la fatigue qui procure de semblables jouissances.

Nous montons. Voici en effet les mélèzes aux branches couvertes d'un élégant lichen (*Usnea barbata*); voici les rhododendrons, les cyclamens embaumés. Et, comme la géologie ne doit pas perdre ses droits, nous considérons, chemin faisant, les affleurements des couches schisteuses que nous allons voir tout à l'heure exploitées pour ardoises.

Au sommet du Prarion, les essoufflés eux-mêmes poussent des cris d'admiration : c'est que là, devant nous, il semblerait, à quelques pas, voir se dérouler la chaîne du Mont-Blanc. M. Favre prend la parole. Il a bien des fois parcouru les montagnes ; il nous les présente comme de vieux amis.

Là-bas, voici les Aiguilles Rouges ; M. Favre, à l'aide de sa lunette, avait autrefois cru entrevoir, à leur sommet, des couches régulièrement stratifiées. Il avait donc le vif désir d'aller étudier de près ces pics que tout le monde supposait formés simplement de roches éruptives.

Interrogeant son guide, fort intelligent, presque au courant de ces questions, il lui demanda s'il n'avait jamais vu de calcaire dans ces parages. Le guide répondit négativement. M. Favre voulait s'en assurer par lui-même. Trois

Digitized by Google

fois il tenta l'ascension des Aiguilles Rouges : trois fois il échoua. Mais, dans une de ces tentatives, l'intrépide géologue avait trouvé, aux pieds des Aiguilles, un morceau de calcaire ; il le montra à son guide, et dès lors celui-ci devint aussi ardent que son client à la recherche d'un passage possible.

Le passage fut trouvé, et les explorateurs arrivèrent au sommet. M. Favre n'avait pas été le jouet d'une illusion : les couches les plus élevées des Aiguilles Rouges étaient stratifiées, stratifiées horizontalement.

Dans ces strates, l'heureux géologue recueillit des fossiles, mal conservés sans doute, mais bien reconnaissables, fragments de bélemnites, tiges d'encrines, etc. Ces calcaires ont été rapportés au lias.

Ces couches se retrouvent dans la vallée de Chamonix, et c'est un fait remarquable de voir ces roches enfermées entre deux masses cristallines : la chaîne du Mont-Blanc d'un côté, celle du Brévent de l'autre.

Mais voici là-bas le pavillon de Bellevue. Malgré les attraits du paysage alpestre, nous nous arrachons à la contemplation pour aller prendre de nouvelles forces.

Dans les pièces exiguës du pavillon, nous nous entassons tant bien que mal, et, quelque frugal que fût le déjeuner, il ne fit que paraître : il n'était déjà plus !

La vallée de Chamonix est sous nos pieds : il s'agit d'y descendre. Nous suivons le sentier bien connu qui, du pavillon de Bellevue, aboutit aux Ouches. Nous traversons ainsi les couches calcaires liasiques que nous avons déjà observées. Quelques-uns d'entre nous y récoltent des fossiles, mais en quel etat ! Ce sont des bélemnites complétement déformées, et qu'il est malheureusement impossible de déterminer spécifiquement. Tout en discutant sur l'âge probable de ces roches, nous arrivons aux Ouches, où nous a été réservée une nouvelle surprise. De nombreuses voitures pavoisées aux couleurs françaises nous

Digitized by Google

attendent, et nous apprenons alors que les habitants de Chamonix nous préparent une chaleureuse réception. Nous sommes aussi rassurés sur nos logements; tout est prêt, grâce à la prévoyante sollicitude de nos guides et de M. le sous-préfet de Bonneville.

Nous montons donc dans les chars pavoisés qui défilent sur la route merveilleuse tracée le long des glaciers de Chamonix. Voici les Bossons, là-bas la Mer de glace, devant nous Chamonix. A notre arrivée sur la place, nous descendons au bruit des détonations des boîtes d'artifice, et en face d'un arc triomphal sur lequel se lit cette inscription : *Honneur à la Société géologique!* Pour le coup, nous sommes réellement embarrassés et gênés devant ces honneurs excessifs, et nous nous empressons de nous dérober à l'aimable curiosité de nos nouveaux amis. Aussi bien, nous avons à faire disparaître les trop nombreuses couches de poussière ramassées le long des routes, et à rendre un peu plus présentables nos vêtements de voyage.

Le soir venu, nous tenons une séance dans une des salles de l'hôtel d'Angleterre, séance publique, bien entendu. Quelques touristes, quelques habitants de la ville forment notre auditoire, et ont l'air profondément intéressés par une savante discussion qui s'engage sur les terrains liasiques entre quelques membres de la société.

Nous devons le lendemain parcourir la Mer de glace. Beaucoup d'entre nous n'ont jamais mis les pieds sur un glacier. Aussi M. Favre ne nous ménage-t-il pas les recommandations. Il nous faut faire garnir nos chaussures de gros clous, acheter des voiles, des bâtons, que sais-je encore? Si bien que, devant tant de recommandations, quelques novices deviennent soucieux et s'endorment en rêvant crevasses, ponts de neige, mauvais pas et le reste.

Cela n'empêche personne d'ailleurs de se trouver au rendez-vous le lendemain matin, et c'est gaiement que nous

Digitized by Google

gagnons le Montenvers, où nous déjeunons, pour prendre des forces.

Maintenant, en route, ceignons nos reins et suivons M. Favre, qui ne cède à personne le soin de nous conduire ; nous arrivons *aux ponts,* où, malgré les protestations indignées de quelques intrépides, M. Favre fait tendre des cordes à portée de la main des voyageurs sujets au vertige. Puis notre cher président surveille le passage ; perché sur un rocher à l'endroit le plus difficile, il encourage les hésitants, gourmande les impatients. C'est véritablement un père faisant défiler sa famille dans un endroit périlleux.

Tout se passe à merveille, et nous voici sur le glacier. Bientôt, rassurés par la facilité de la marche et les conseils de nos guides, remplis d'enthousiasme par le merveilleux spectacle qui s'offre à nous, nous ne pensons plus qu'à jouir pleinement de ces sensations nouvelles. Nous gagnons ainsi du terrain : contournant les crevasses trop larges, franchissant les moyennes, dédaignant les petites, nous arrivons à notre première étape, c'est-à-dire à l'extrémité de la Mer de glace, au pied du mont Tacul. Là M. Soret, le savant professeur de Genève, ensuite M. Favre, nous expliquent les phénomènes que nous avons sous les yeux et nous font pour ainsi dire l'historique des glaciers.

Que l'on nous permette donc de résumer brièvement ici ces intéresantes conférences.

Les neiges perpétuelles qui couronnent les hautes montagnes donnent naissance à ces fleuves de glace désignés sous le nom de glaciers.

C'est sur un de ces fleuves que nous sommes placés en moment, fleuve de 12 kilomètres de longueur.

Cette comparaison bien ancienne des fleuves et des glaciers se trouve être d'une exactitude parfaite. Les glaciers, en effet, se meuvent comme les fleuves, et, comme nous le verrons, en suivant les mêmes lois.

Nous sommes en ce moment placés à l'origine de la Mer

Digitized by Google

de glace, et nous pouvons constater que ce glacier célèbre est formé en majeure partie par deux glaciers secondaires. En effet, si nous faisons face au mont Tacul, nous voyons à notre droite le glacier du Géant et ses magnifiques séracs, à notre gauche le glacier du Léchaud, et nous pouvons observer que ces deux fleuves de glace viennent se réunir pour former la masse qui nous porte.

Il y a bien longtemps déjà que le mouvement des glaciers a été constaté par de nombreux observateurs. C'est ainsi qu'Agassiz, habitant le glacier d'Unteraar, constatait que le fameux *hôtel des Neuchâtelois* se déplaçait d'environ 111 mèt. par an. Depuis, MM. Forbes, Tyndall, d'autres encore ont mesuré exactement la marche de la Mer de glace. Il résulte de leurs expériences que la partie centrale de ce glacier avance en été de 60 cent. environ par jour, vitesse qui, du côté du Montenvers, peut ariver à 90 cent.

En hiver, la vitesse est à peu près de moitié moindre.

Sur les bords du glacier et dans ses couches profondes la vitesse est bien moins grande, autre point de ressemblance avec ce que l'on observe dans les fleuves.

Par quel mécanisme se meuvent ces masses immenses?

Bien des théories ont été émises à ce sujet.

En 1705, Scheuzcher admettait que l'eau contenue dans les fissures des glaciers, en s'y congelant et en se dilatant avec une force irrésistible, exerçait une pression qui forçait le glacier à se mouvoir sur la pente. Cette théorie fut reprise et soutenue avec éclat par Charpentier. Mais elle dut être abandonnée quand Agassiz eut prouvé que l'idée du *froid* des glaciers n'est pas soutenable.

De Saussure, reprenant des idées autrefois émises par Altman et Gruner, mit en avant la théorie du glissement. Enfin Rendu et Forbes firent les premiers ressortir l'analogie des glaciers avec un fleuve liquide et visqueux. Mais comment concilier ces idées, qui semblaient devoir l'emporter, avec la fragilité de la glace?

Digitized by Google

Une expérience, bien simple en apparence, vint fournir l'explication désirée. Faraday avait remarqué que lorsque deux morceaux de glace fondants sont mis en contact, ils se soudent au point même du contact.

C'est cette expérience qui, reprise, modifiée, interprétée par Tyndall, fut appliquée avec un rare talent par le savant anglais à la marche des glaciers. Nous ne pouvons entrer ici dans tous les détails de la *théorie du regel.* Contentons-nous de dire que M. Tyndall a indiqué la cause essentielle et principale du mouvement des glaciers, en l'attribuant à la rupture et à la regélation de la glace.

Occupons-nous maintenant des moraines.

On sait que l'on désigne sous ce nom les bandes de roches et de débris qui, détachés des montagnes par la pluie, la gelée, la foudre et les avalanches, s'amassent en avant, sur les côtés et sur la partie médiane des glaciers, et forment ainsi des moraines frontales, latérales et médianes. La moraine médiane de la Mer de glace a une origine facile à reconnaître. Nous avons vu que le glacier qui nous occupe était formé par la réunion de deux autres glaciers : celui du Géant et celui du Léchaud. Au point où ces deux masses de glace se réunissent, la moraine latérale droite de l'une et la moraine latérale gauche de l'autre se joignent pour constituer la moraine médiane de la Mer de glace.

Quant à l'exhaussement des moraines au-dessus du niveau des glaciers, il se comprend sans peine. La glace, recouverte par les débris de rochers, est mise ainsi à l'abri des rayons du soleil, qui, fondant les parties environnantes, n'exerce que peu d'action sur les portions abritées. C'est par le même effet que se produisent les *tables* des glaciers, c'est-à-dire ces portions de roches qui semblent perchées au sommet d'une colonne de glace. Que de choses encore à dire sur les glaciers, où se manifestent des phénomènes si multiples! Mais la municipalité de Cha-

Digitized by Google

monix nous attend au Chapeau, et il faut partir. Nous ne pouvons cependant quitter notre salle de conférence sans faire une remarque importante.

Les glaciers du Géant et du Léchaud ne sont pas les seuls qui concourent à la formation de la Mer de glace. Voici, par exemple, à notre gauche le glacier du Talèfre qui, lui aussi, descend vers la vallée. Mais on voit qu'il est vivement resserré, et il nous fournit ainsi une nouvelle preuve de la ductilité de la glace, que nous sommes habitués à regarder comme si fragile.

Il faut nous mettre en route, non toutefois sans jeter un coup d'œil sur le *Moulin* de Trélaporte. Qu'est-ce que ce moulin?

Des filets d'eau courent à la surface du glacier; de filets ils deviennent ruisselets, de ruisselets ruisseaux, et enfin ces ruisseaux eux-mêmes forment un petit torrent. Ce dernier rencontre une fissure, il l'agrandit, la transforme en un puits, dans lequel il se précipite en grondant, et voilà le *moulin* formé. C'est d'ailleurs un merveilleux spectacle que ce torrent de cristal, se précipitant dans ce puits aux parois de saphir et d'émeraude.

Le temps nous presse; pour gagner le Chapeau nous devons rejoindre la rive gauche de la Mer de glace, franchir de nouveau *les Ponts,* retraverser le glacier à la hauteur du Montenvers, et arriver à notre but par le Mauvais pas.

Nous marchons donc rapidement, mais non sans remarquer, sur les rocs qui surplombent le glacier, les traces du passage de la glace.

En descendant dans les vallées, les glaciers polissent, strient, arrondissent les roches qu'ils recouvrent et celles dans lesquelles ils se trouvent encaissés. Les roches ainsi arrondies, mamelonnées, sont dites *roches moutonnées*. Nous en avons vu de magnifiques spécimens au point de la Mer de glace connu sous le nom de *Couvercle*.

Ces marques laissées par les glaciers ont une grande im-

Digitized by Google

portance, on le conçoit sans peine. En effet elles permettent de suivre la trace de ces masses de glace, dans les points même où elles ont à jamais disparu.

Les stries ont été burinées sur le roc par les cailloux que le glacier entraîne avec lui dans sa marche.

Avant de traverser la Mer de glace à la hauteur du Montenvers, nous nous arrêtons un instant près de la *pierre aux Anglais*.

On connaît l'origine de cette appellation. Il n'y a guère plus d'un siècle, Chamonix était encore inconnu ou peu s'en faut. Malgré un voyage qu'y fit, en 1606, saint François de Sales, alors évêque de Genève, on considérait les habitants de la vallée placée au pied de la montagne Maudite (c'est ainsi qu'on nommait le Mont-Blanc), on considérait, dis-je, ces habitants comme des êtres féroces, non civilisés, en un mot, comme des sauvages.

Aussi lorsque, en 1741, un Anglais, célèbre par ses pérégrinations, le voyageur R. Pocock parla d'aller reconnaître cette vallée, fut-il accablé de prédictions effrayantes. L'Anglais ne recula pas cependant; accompagné d'un de ses compatriotes, Wyndham, et d'une suite nombreuse, il pénétra dans ces pays inconnus. Il ne le fit pas toutefois sans prendre la précaution de s'armer d'une manière formidable; près de Chamonix, quel que fût leur courage, les Anglais n'osèrent cependant pas pénétrer dans le village. Ils vinrent dresser leur tente près de la pierre qui a conservé leur nom, et c'est de là qu'ils entrèrent en pourparlers avec les naturels du pays.

Tout en nous racontant la découverte de Chamonix, nous traversons la Mer de glace qui nous présente de nombreuses crevasses. Cependant, aguerris que nous sommes par nos prouesses du matin, nous franchissons sans hésiter les parages glissants. Nous nous arrêtons même quelques instants pour observer un curieux phénomène. Tout le monde a observé, dans les pays de montagnes, les nombreux

Digitized by Google

plissements, les singuliers contournements que présentent les roches en de nombreux endroits. Eh bien, à l'intérieur des larges crevasses qui se trouvent sous nos pieds, la glace est de même contournée, plissée, séparée en couches bien distinctes; la stratification de la glace est un fait bien connu et parfaitement expliqué, mais on observe rarement les strates ainsi contournées. Peut-être faut-il voir là un résultat des pressions latérales subies par la masse de glace.

Voici le *Mauvais pas,* rendu d'un accès bien facile; voici le Chapeau et son auberge rustique.

Comme nous l'avons déjà dit, la municipalité de Chamonix nous attendait en ce charmant endroit, et avait été assez aimable pour nous faire préparer une collation qui fut acceptée avec joie et reconnaissance. Après avoir porté un toast à nos hôtes, M. Favre, répondant aux compliments de bienvenue que venait de nous adresser le maire de Chamonix, fit l'éloge des guides, célèbres dans le monde entier.

Cédant alors à une heureuse inspiration, M. Jeannetaz proposa aux membres de la Société géologique d'élever à la mémoire de J. Balmat un monument bien simple, mais qui serait pour ses compatriotes une preuve de notre souvenir reconnaissant.

Cette proposition, adoptée à l'unanimité, recevra sa consécration. Le monument se composera simplement d'un médaillon reproduisant les traits du célèbre guide, médaillon que l'on enchâssera dans un bloc erratique.

Sur ce bloc on inscrira simplement :

« *A J. Balmat, les membres de la Société géologique.* »

Quant au bloc erratique, il sera pris parmi ceux qui forment la moraine terminale du glacier des Bossons.

D'après ce que nous avons dit de la marche des glaciers, on comprend que, à l'époque où vivait Balmat, les débris qui forment cette moraine se trouvaient au sommet même du glacier. Il n'est donc pas impossible que l'intrépide guide se soit reposé sur la pierre destinée à perpétuer sa mémoire.

Digitized by Google

Et que l'on dise encore que les géologues manquent d'imagination !

Cependant nous nous remettons en route, rejoignant la vallée par le chemin qui serpente à travers ces bois de sapins dont l'extrémité de la Mer de glace est comme encadrée.

Ce chemin a pour nous cet intérêt particulier qu'il se trouve placé sur l'ancienne moraine latérale droite de la Mer de glace.

Mais la nuit est tout à fait venue, et alors un spectacle vraiment merveilleux, d'autant plus charmant qu'il est inattendu, vient s'offrir à nos yeux. Les habitants de la vallée, voulant nous prouver une fois de plus leur aimable sympathie, ont improvisé une illumination grandiose. Sur tous les points élevés, des feux de joie, formés de sapins tout-entiers, ont été allumés. La Flégère, le Brévent, la Pierre-Pointue, tous les sommets enfin se couronnent ainsi de panaches de flammes ! C'est vraiment là un spectacle féerique, et nous serons éternellement reconnaissants aux Chamoniards de nous l'avoir procuré.

Arrivés à Chamonix, une nouvelle surprise nous attend : un feu d'artifice digne de Ruggieri est tiré en notre honneur sur la place de l'Église.

Après avoir remercié de notre mieux, mais trop faiblement sans doute, la municipalité, nous nous mettons à table, et malgré ou plutôt à cause de l'heure avancée nous faisons vraiment merveille.

Pendant le repas on nous présente deux curiosités ; l'immense alpenstock que portait J. Balmat lorsqu'il atteignit le sommet du Mont-Blanc, et ..... les pantoufles de de Saussure. A voir ces mignonnes chaussures, ornées de bouffettes et de talons Louis XV, on ne peut se défendre de quelque incrédulité. Et c'est involontairement que l'on pense à la canne de Voltaire et à la plume de Fontainebleau.

Quoi qu'il en soit, nous ne saluons pas moins ces vénéra-

Digitized by Google

bles débris; après quoi nous regagnons nos lits, où nous nous endormons, bercés par la musique de Chamonix, qui nous donne une sérénade.

Notre programme indique pour le lendemain une course au Brévent, mais notre course à la Mer de glace a brisé quelques paires de jambes. Aussi lorsque, au matin, notre infatigable président donne le signal du départ, nos rangs sont-ils un peu éclaircis.

On n'en part pas moins, et l'on arrive sans encombre au Planpraz où l'on déjeune tant bien que mal. Cependant, et quoi qu'on en ait, ce n'est que languissamment que l'on se met de nouveau en route pour franchir la Cheminée, et arriver au sommet du Brévent.

La vue splendide du Mont-Blanc, éclairé par un soleil brûlant, ranime tous les courages. De plus nous avons l'agréable surprise de rencontrer, en ces lieux élevés, un touriste aussi intrépide que savant, bien connu d'ailleurs des membres du Club Alpin, M. Viollet-Le-Duc. Ayant eu depuis longtemps l'occasion de parcourir les vallées qui entourent le massif du Mont-Blanc, notre éminent collègue a résolu d'utiliser sa grande habitude de dessiner les objets sur place, et de déduire le géométral d'une série d'effets perspectifs, pour doter les touristes et les savants d'une excellente carte de ces belles régions. Ce travail paraîtra bientôt, et les membres du Club Alpin comprendront toute son importance.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la chaîne du Mont-Blanc, nous reprenons le chemin de Chamonix. C'est la dernière journée que nous devons passer dans ce merveilleux pays; demain nous nous mettrons en route pour Martigny, où aura lieu notre séparation.

Aussi n'est-ce pas sans un sentiment de regret sincère que nous montons le lendemain dans les voitures préparées pour nous transporter jusqu'à la Barberine.

Reçus par les habitants avec une cordialité sans pareille,

Digitized by Google

nous nous promettons tous de venir rendre une nouvelle visite à nos aimables hôtes.

Jetant un dernier regard sur le glacier des Bossons, que nous laissons en arrière, nous prenons le chemin de Valorsine. Bientôt nous dépassons le glacier des Bois, et nous mettons pied à terre pour aller examiner un poudingue remarquable appartenant au terrain carbonifère. Cette roche a été signalée en cet endroit, nous le croyons du moins, par un de nos collègues, habitant de Chamonix, M. V. Payot.

Nous sommes bientôt dans la vallée de Valorsine, si charmante avec ses nombreux chalets dont les petites vitres éteincellent au soleil du matin.

Cette vallée de Valorsine, si souvent parcourue par les touristes, est aussi bien célèbre parmi les géologues. On y trouve en effet une roche qui, étudiée d'abord par de Saussure, a été depuis l'objet de nombreux travaux. C'est le poudingue de Valorsine qui constitue la formation anthracifère des Alpes.

Nous nous empressons d'en recueillir de nombreux échantillons, et nous nous remettons en route; le paysage un peu nu tout à l'heure devient tout à fait merveilleux, et c'est pleins d'enthousiasme que nous atteignons l'hôtel de la Barberine. Là, et grâce aux soins de M. Soret et de son fils, qui ont bien voulu nous servir de maréchaux de logis, nous attend un déjeuner substantiel, auquel nous faisons notre accueil ordinaire. Mais nous sommes encore loin de Vernoyaz, et, comme nous devons y rejoindre le chemin de fer qui nous conduira à Martigny, nous n'avons pas de temps à perdre. Aussi à peine avons-nous savouré la dernière bouchée, que le cornet de notre chef retentit.

Le soleil est chaud, la montée est rude, mais on ne peut songer à se plaindre quand on a sous les yeux un aussi merveilleux paysage. Nous n'avons qu'un regret, c'est de ne pouvoir nous arrêter plus longtemps à contempler ces merveilles.

Digitized by Google

A Salvan, nous faisons une courte station, et, à peu de distance de village, nous commençons à descendre. Mais bientôt le bruit du sifflet d'une locomotive arrive à nos oreilles, et nous cause une impression presque désagréable. Nous rentrons décidément dans le monde ordinaire. Tout cela ne nous empêche pas d'ailleurs de faire notre métier de géologues. Sur la route de Salvan, nous avons observé de nombreuses traces de glaciers, qui ont laissé des marques de leur passage sur les roches d'alentour. Toutes ces roches appartiennent au terrain carbonifère, et les heureux d'entre nous y recueillent quelques empreintes végétales. Il ne serait donc pas impossible de voir plus tard ces paisibles vallées envahies par les chercheurs de charbon. S'ils réussissent, les habitants s'enrichiront, mais les charmes du Valais auront à jamais disparu.

Nous voici à Vernoyaz; l'infatigable M. Soret a déjà signalé notre arrivée, et, pendant que la table se dresse, nous allons faire aux gorges de Trient la visite obligée. Cette nature arrangée pour la plus grande facilité des touristes, ces galeries de bois portant incrustés les noms de tous les badauds du monde, nous laissent, à vrai dire, assez froids. Puis ce n'est pas sans regrets que nous songeons à l'heure de la séparation. Un des plus grands charmes de ces excursions en commun, c'est l'entente cordiale, sympathique, qui s'établit entre tous les membres de la caravane, et qui fait que l'on ne se quitte jamais sans regretter de ne pouvoir, quelques jours encore, continuer ces nouvelles mais excellentes relations.

Voici que déjà M. Soret et son fils nous disent adieu, se dirigeant vers Genève, tandis que nous prenons le chemin de Martigny, où dès ce soir se tiendra notre dernière séance.

Aussi bien le charme est rompu. Habitués que nous sommes depuis huit jours à voir nos hôtes rivaliser d'attention pour nous, nous sommes tout étonnés de trouver à Martigny

Digitized by Google

un hôtelier de mauvaise humeur, renfrogné, et qui deviendrait facilement insolent. C'est qu'en nous voyant si nombreux, il avait eu l'espoir d'une excellente aubaine, et, en apprenant que nous avions dîné au Trient, toutes ses espérances déçues lui ont aigri le caractère.

Mais que nous importe? nous entrons en séance. Toutefois les communications se font attendre, tout languit. Alors M. Favre prend la parole. En quelques paroles émues il nous remercie de l'honneur que nous lui avons fait en le choisissant comme président; on sent que cet homme excellent est véritablement touché. D'ailleurs, s'il est ému, nous ne le sommes pas moins que lui. C'est avec tristesse que nous lui serrons la main pour prendre congé de lui. Il y a quelques jours, c'était du respect que nous imposait le savant éminent. Aujourd'hui que nous avons pu apprécier les qualités de l'homme, notre respect n'a pas diminué, mais l'affection est venue bien vive. Aussi, en lui serrant une dernière fois la main, il nous semble à tous que nous nous séparons d'un ami bien ancien et bien cher.

PAUL BROCCHI,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

Digitized by Google

VII

RELATION

D'UNE OBSERVATION ASTRONOMIQUE

DANS LES NEELGHERRIES

Dans un livre exclusivement consacré aux montagnes, et qui doit nous les faire apprécier à tous les points de vue, il n'est peut-être pas sans intérêt de montrer les services qu'elles peuvent rendre à une science chère à tous les esprits élevés, je veux parler de l'astronomie.

Autrefois, lorsqu'on plaçait les observatoires dans une situation dominante, c'était surtout pour leur assurer un horizon étendu et dégagé.

Mais aujourd'hui que nous sommes conduits à construire des instruments d'un pouvoir optique de plus en plus considérable, aujourd'hui surtout que l'astronomie physique possède des méthodes d'une délicatesse extrême, le besoin d'une atmosphère très-pure se fait de plus en plus sentir, et c'est ainsi qu'on est conduit aux stations élevées qui affranchissent l'observateur de l'influence des couches basses et impures de l'atmosphère.

Sous ce rapport, les montagnes ont un intérêt astronomique sur lequel il est important d'insister. Pour moi, j'ai compris depuis longtemps cet intérêt, et j'ai eu souvent

Digitized by Google

occasion de me servir des lieux élevés pour résoudre des questions variées d'astronomie physique.

C'est ainsi que, en 1864, je passais une semaine au sommet du Faulhorn pour étudier la lumière solaire avant qu'elle eût subi l'action des couches basses et humides de notre atmosphère. Ces observations me démontrèrent l'absence de vapeur d'eau appréciable dans les enveloppes gazeuses du soleil.

En 1867, je restais plusieurs jours au sommet de l'Etna pour une étude qui n'était que le développement de la même pensée : la question de la présence de la vapeur d'eau dans les atmosphères planétaires.

La grande éclipse de 1868 m'amenait dans l'Hindoustan, à Guntoor, sur les bords de la Krischna. L'observation faite, et après avoir été conduit à la méthode d'étude journalière des protubérances par le spectroscope, je désirai l'appliquer dans les meilleures conditions atmosphériques, et je fus encore amené vers les montagnes. Je passai alors un hiver à Simla dans les monts Himalayas. A Simla, je reconnaissais la première enveloppe hydrogénée du soleil (1), celle qui surmonte immédiatement la photosphère (la photosphère, comme on le sait, est l'enveloppe la plus lumineuse de l'astre, elle le délimite dans les lunettes).

Mon séjour à Simla me fournit en outre l'occasion d'études très-variées de physique terrestre.

Afin de montrer tout le parti qu'on peut tirer des stations de montagne, je rapporterai une observation d'éclipse totale faite dans les Neelgherries (Hindoustan), observation dans laquelle j'ai pu reconnaître la nature de la couronne et découvrir la dernière enveloppe hydrogénée du soleil.

Disons d'abord ce que les astronomes entendent par le mot *couronne* dans les éclipses totales.

Quand le soleil vient d'être éclipsé par la lune, on voit

[1] Aussi constatée par M. Lockyer.

Digitized by Google

tout à coup apparaître autour du limbe obscur de celle-ci un admirable phénomène lumineux. C'est une auréole ou couronne de lumière, d'un éclat doux et tranquille qui rappelle la couleur de l'argent ou le blanc de la nacre. Le phénomène prend souvent la forme circulaire et paraît concentrique au limbe obscur lunaire. Alors, ou il se présente avec un éclat décroissant régulièrement de sa base à sa circonférence extérieure, ou bien il se divise en zones concentriques d'éclat différent, mais dont les plus lumineuses sont toujours les plus centrales. Ces formes régulières sont loin d'être les seules qu'on ait observées; le plus souvent, le phénomène se complique de traînées lumineuses qui le sillonnent en apparence dans les directions les plus imprévues. Tantôt ce sont des jets divergents qui, partant du limbe lunaire pour s'élancer vers le ciel, donnent au phénomène l'aspect d'un astre à plusieurs branches; tantôt les traînées se réunissent deux à deux et se distribuent d'une manière assez régulière autour du disque lunaire, pour figurer les pétales d'une immense fleur de lumière. D'autres fois enfin les traînées, divergeant symétriquement autour du centre, donnent au phénomène un aspect qui rappelle les gloires dont les peintres entourent la tête des saints.

C'est à pénétrer la cause de ce phénomène que nous devions nous appliquer pendant l'éclipse totale du soleil du 12 décembre 1871, en appelant à notre aide les nouvelles méthodes d'analyse spectrale récemment inventées.

Ces méthodes, on s'en souvient encore, furent appliquées pour la première fois au phénomène d'une éclipse totale en 1868, à l'occasion de la grande occultation solaire de près de sept minutes, qui eut lieu alors aux Indes orientales. Mais on se rappelle aussi que ce problème de la nature des protubérances, qui, avant tout autre, préoccupait les astronomes, fut seul abordé. La question de la couronne fut réservée.

L'étude de la couronne fut commencée, il est vrai, aux éclipses totales de 1869 et 1870. Mais, malgré les résultats

Digitized by Google

très-importants qui furent obtenus[1], la véritable cause de la couronne n'était point connue, et l'on ne s'accordait point encore sur son origine solaire ou terrestre. L'éclipse, qui, en 1871, allait nous fournir l'occasion de cette importante étude, devait se produire en Asie; la ligne de totalité passait par l'Australie, Java, Ceylan et le Sud de l'Hindoustan.

L'Angleterre fit, dans cette circonstance, des sacrifices qui sont tout à son honneur. Une grande expédition, dirigée par l'éminent M. Lockyer, reçut l'ordre de s'échelonner en quatre ou cinq stations de Ceylan à la côte Malabar; MM. le colonel Tennant, le lieutenant Herschel, Pogson, le capitaine Fyers, reçurent la direction d'autres expéditions.

L'Italie envoyait M. Respighi, la Hollande avait à Java M. Oudemans. Au Nord de l'Australie devaient se trouver des missionnaires envoyés par les observatoires de cette colonie anglaise.

A l'égard de la France, il était à craindre que les récents événements ne paralysassent la généreuse initiative que la nation a toujours montrée pour les entreprises scientifiques. Je dois dire que nos savants voisins d'outre-Manche s'étaient émus de cette situation, et que de généreuses propositions m'avaient été faites par l'Association britannique. Mais l'Académie des sciences, dans sa sollicitude pour la gloire scientifique du pays, a su lever tous les obstacles; par sa haute intervention, par le concours du Bureau des longitudes, par l'aide généreux du gouvernement, l'expédition fut assurée, et j'eus l'honneur d'être désigné.

J'avais à construire mes instruments, et à choisir mon poste d'observation.

Je parlerai du télescope spécial que je crus devoir faire construire à cette occasion, quand je décrirai l'observation

[1] Citons la découverte de la raie verte, dite 1474, dans le spectre de la couronne, et celle du renversement du spectre à la base de la couronne.

Digitized by Google

elle-même. Quant au choix de la station, je m'arrêtai aux Indes anglaises qui, en hiver, au moment de l'éclipse, présentaient des chances plus favorables que les stations de l'extrême Orient.

Je me déterminai donc pour les Indes. Mais la longue ligne qui, partant de Ceylan dans le golfe du Bengale, traverse la côte de Coromandel, les plaines du Carnatic, les monts Neelgherries, les Ghauts, pour aboutir à la côte Malabar, offrait des stations bien diverses, parmi lesquelles il fallait bien choisir.

Ce choix avait une importance toute particulière : les Anglais disposant d'un personnel nombreux, échelonné sur la longue ligne indienne de totalité, étaient toujours assurés de quelques bonnes observations. Pour nous, les circonstances actuelles n'ayant pas permis d'envoyer plusieurs commissions, il nous était interdit de nous tromper sur le choix de notre unique station. Je jugeai donc prudent de ne pas m'en tenir aux données générales que nous possédons en Europe sur le climat des Indes, mais d'avancer mon départ, de parcourir la ligne centrale depuis Ceylan jusqu'à la côte de Malabar, et de ne déterminer notre station que d'après la vue des lieux et les renseignements recueillis aux sources mêmes.

Le 5 novembre, nous abordions à Galle (Ceylan). Nous y laissâmes les instruments et nous partîmes pour Colombo, capitale de l'île, et centre de tous les renseignements dont j'avais besoin. Parmi les personnes avec lesquelles j'ai été en rapport, et après avoir remercié M. le gouverneur de son accueil distingué, je dois rappeler surtout M. Layard et la famille Fergusson. M. Layard, agent du gouvernement à Colombo[1], se chargea bien obligeamment de me procurer une collection d'animaux vivants, qui m'était demandée par notre Muséum, et que lui seul pouvait rassembler aussi

[1] Cette fonction correspond à celle de préfet en France.

Digitized by Google

promptement et d'une manière aussi complète, en raison de ses connaissances et de ses grandes relations dans l'île. La famille Fergusson, dont les chefs sont dans la presse et dans l'administration, m'aida, sous tous les rapports, de la façon la plus obligeante. Je conserverai toujours un souvenir agréable de ces relations. Mais, relativement à l'éclipse, le résultat des informations prises aux meilleures sources n'était pas très-favorable pour l'extrême Nord de l'île. Le ciel, fort beau en cette saison pendant le jour, restait souvent couvert de brumes de mer pendant la matinée; or l'éclipse devait avoir lieu le matin. C'était là, comme on voit, une de ces circonstances locales qu'on ne connaît bien que sur les lieux mêmes. Pour Jafna et cette partie de l'île, cette brume me paraît provenir du vent Nord-Est qui, en hiver, dans ces contrées, souffle plus ou moins au lever du soleil. Sous ce rapport, la côte de Malabar, garantie par le massif des Ghauts contre l'humidité que ce vent peut apporter, offrait certainement plus de chances favorables. Aussi, malgré le voyage un peu long que cette détermination exigeait, je résolus de quitter Ceylan pour me diriger vers la côte de Malabar, en doublant le cap Comorin.

Je fis venir les instruments de Galle à Colombo, et m'embarquai pour Tellicherry (côte de Malabar), port le plus voisin de notre petite colonie de Mahé, qui pouvait m'offrir des ressources. La traversée fut fort belle; je profitai de quelques heures de relâche à Cochin pour y déterminer l'inclinaison magnétique.

Tellicherry est un port anglais qui sert principalement à l'expédition, en Europe, des excellents cafés qu'on cultive sur les Ghauts.

J'y arrivai le 20 novembre et j'eus la bonne fortune d'y trouver la famille d'un négociant français, M. Baudry, qui m'accueillit avec empressement et me donna le plus utile concours.

Notre petite colonie de Mahé est toute voisine de Telli-

Digitized by Google

cherry; je m'y rendis sans retard. M. Liautaud, notre chargé de service, chef de la colonie, fit tout ce qui dépendait de lui pour aider une expédition française[1].

Il s'agissait maintenant du choix de la station. Pour bien comprendre la détermination que j'ai prise, il faut se rappeler la configuration des régions traversées par la ligne centrale dans le Sud de l'Inde.

L'Hindoustan forme un grand triangle dont la base est au Nord, et repose sur la chaîne des Himalayas; la pointe au Sud se termine par le cap Comorin.

Le côté occidental est bordé par la chaîne des Ghauts, chaîne à pentes rapides vers la mer des Indes (côte de Malabar) mais qui, du côté de l'Orient, fournit d'abord les grands plateaux du centre et s'abaisse ensuite en pentes douces et prolongées vers le golfe du Bengale. Cette grande chaîne subit vers le Sud une inflexion très-remarquable à la hauteur de Calicut : elle tourne brusquement à l'Est, pénètre dans le continent et vient se relier au massif montagneux des Neelgherries ou montagnes bleues, qui réalise au centre brûlant de l'Inde un ciel, une flore, un climat de l'Europe tempérée. Les Ghauts reprennent ensuite jusqu'au cap Comorin; mais, entre les Neelgherries et les Ghauts du Sud, la dépression est si complète, qu'on a pu relier les deux côtés par une voie ferrée (de Beypoor près de Calicut à Madras). Or, la zone de totalité passant sur les Neelgherries, je devais les visiter, car elles semblaient offrir des postes bien favorables; mais en même temps il était prudent de demeurer toujours en rapport avec la plaine et de conserver la faculté de se porter là où l'ensemble des informations accuserait les meilleures chances.

L'éclipse approchait, et cette faculté de choisir ne pouvait être conservée qu'à la condition d'agir rapidement,

[1] Ce qui a été surtout précieux pour moi, à Mahé, fut d'y trouver des Indiens parlant le français et les idiomes des régions que j'allais parcourir. J'en attachai deux à mon service.

Digitized by Google

c'est-à-dire d'utiliser la voie ferrée en question et le télégraphe. Voici le plan que j'adoptai.

Pendant ma visite aux Neelgherries, M. Baudry, que j'avais mis au courant de l'observation à faire tous les matins pour apprécier sur la côte la transparence du ciel à l'heure de l'éclipse, devait m'envoyer télégraphiquement ses renseignements. Dans la plaine, j'aurais une station semblable.

Quant aux instruments, je les conduirais moi-même à Coimbatoor, milieu de la voie ferrée et centre de ces opérations; ils attendraient là leur direction ultérieure. Je m'élèverais ensuite dans les Neelgherries, et, tout en étudiant ces montagnes, je recevrais les données comparatives sur la côte de la plaine, et pourrais ainsi, une dizaine de jours après, me déterminer avec pleine connaissance de cause.

Ce plan s'exécuta exactement et sans trop de difficultés. Le bagage fut conduit de Calicut à Beypoor par des chars à bœufs. Là, il prit le chemin de fer pour Coïmbatoor où il attendit.

Coïmbatoor est la capitale de la province. J'y rencontrai M. G. Ellis, juge supérieur du district, et frère de M. R. Ellis, secrétaire général de la présidence de Madras, avec lequel j'étais déjà lié d'amitié. M. G. Ellis m'offrit l'hospitalité la plus cordiale, et me servit de tout son pouvoir, qui est fort grand dans la province. Mon arrivée fut immédiatement télégraphiée à Madras, mais déjà des ordres avaient été envoyés d'Angleterre pour assurer à l'envoyé de la France l'assistance la plus efficace.

J'ajouterai que plus tard, lorsque l'éclipse fut observée, lord et lady Napier nous invitèrent à venir nous reposer à Madras, et nous offrirent, dans la demeure royale de Guindy, l'hospitalité la plus distinguée et la plus affectueuse. Aujourd'hui, les pouvoirs de lord Napier sont expirés, et lady Napier est revenue en Angleterre; mais elle a laissé dans

Digitized by Google

les Indes, le souvenir d'une femme accomplie, aussi supérieure par l'élévation de son esprit que par l'inépuisable bienveillance de ses sentiments.

Les choses disposées à Coïmbatoor suivant le plan indiqué, je partis pour Ootacamund, chef-lieu du district montagneux des Neelgherries. Je parcourus ce trajet en trois étapes par des véhicules spéciaux. Des chars attelés de bœufs qu'on lance au grand trot conduisent de Coïmbatoor à Mattepolium, village situé au pied des montagnes. On monte ensuite, de Mattepolium à Koonor, dans une chaise suspendue, portée par six ou huit Indiens. Cette ascension est pleine de beautés. A mesure qu'on s'élève, le caractère du paysage change constamment, et, dans l'espace de cinq à six heures, on passe de la nature tropicale aux plus belles scènes alpestres. De Koonor à Ootacamund la route est carrossable, et le trajet se fait en voiture.

Aussitôt arrivé à Ootacamund, je me présentai chez M. Breecks, agent du district, qui m'attendait et qui me fournit les renseignements dont j'avais besoin sur le climat, les moyens de transport, la construction d'un observatoire, etc.

Il a existé autrefois un petit poste météorologique à Ootacamund. Les observations, qui embrassent une dizaine d'années environ, ont été imprimées. Je les consultai, et je vis, avec une vive satisfaction, que les mois de décembre et de janvier sont très-beaux dans les Neelgherries, surtout les matinées, circonstance bien précieuse pour moi. On se rappelle, en effet, que c'était la difficulté d'avoir un ciel très-pur à 8 h. du matin qui m'avait fait abandonner Ceylan et qui ne me laissait pas encore satisfait de la côte de Malabar.

Je me mis aussitôt à parcourir la montagne pour étudier le lever du soleil sur divers points du massif. L'éclipse approchant, pour gagner du temps, je disposai les choses de manière à utiliser les nuits. Placé dans un fauteuil lié à des bambous et porté par des Indiens, je pouvais, enveloppé

Digitized by Google

dans mes couvertures, dormir pendant la marche de nuit, accomplie d'un pas rapide, à la lueur de la torche. Arrivé avant le jour au lieu que je voulais étudier, j'assistais au lever du soleil. La direction du vent, l'état général du ciel, la pureté des régions voisines de l'astre à l'heure de l'éclipse étaient rigoureusement étudiés et notés. Ces études terminées, nous prenions un repas et nous partions pour un autre point. En même temps, je recevais, par le télégraphe et les courriers indiens, des informations journalières sur la côte de Malabar, Coïmbatoor et Ootacamund.

Or la comparaison de toutes ces données était incontestablement à l'avantage des Neelgherries. La première partie de mon programme était donc résolue : j'observerais dans ces montagnes. Ma résolution prise, j'envoyai des ordres pour que les instruments fussent amenés de Coïmbatoor à Ootacamund, et j'utilisai le temps que ce trajet exigeait pour arrêter le point précis de ma station. Ce choix n'était pas indifférent, comme on va le voir. En effet, dans mes courses à traversces montagnes, j'avais remarqué que, au lever du soleil, un vent léger s'élevait toujours du côté de l'Orient et nous amenait un léger rideau de cirrus venant des plaines du Carnatic. Suivant la durée du vent et sa force, ce rideau s'avançait plus ou moins sur nos montagnes.

A Ootacamund, qui est à peu près au centre du massif, il arrivait, deux fois sur trois, que le soleil n'était pas tout à fait dégagé vers 7 h. 30 min. (heure de l'éclipse); mais jamais le rideau ne s'étendait beaucoup au-dessus du soleil, et je vis qu'en fixant à 2 kilomètres la hauteur maximum de ces nuages, au-dessus des montagnes, il suffirait de me déplacer de 10 à 15 kilomètres du côté de l'Occident pour rendre favorables presque toutes les matinées. Je choisis donc, en conséquence, ma station à l'extrémité Nord-Ouest du massif, au point où la ligne centrale coupait les derniers sommets.

En résumé, on voit comment la considération de la

Digitized by Google

mousson régnante du Nord-Est m'amenait à préférer au Nord de Ceylan la côte Occidentale de la chaîne des Ghauts; comment les Neelgherries, par leur heureuse situation sur la ligne centrale, leur élévation et leur climat, sollicitaient l'observateur, et enfin comment l'étude attentive de ces montagnes conduisait au point le plus favorable qu'elles pussent offrir.

Je choisis mon poste d'observation sur une montagne, au pied de laquelle se trouve le village indien de Shoolor; latitude, 11° 27′,8; longitude Est de Paris, 70° 22′5; village formé de quelques misérables cases, et dont les pauvres habitants vivent d'une maigre culture et de leur travail aux plantations de thé dirigées par les Anglais. Nous vécûmes pendant notre séjour dans une de ces plantations.

Il fallait construire la cabane, faire venir les instruments, les monter et disposer les observations.

Le transport de ces instruments à travers ces montagnes sauvages, sans routes praticables, parsemées de forêts, offrait de sérieuses difficultés. On ne pouvait songer qu'à un transport à bras d'hommes. Voici comment nous procédâmes. Les caisses furent bridées par des cordes et suspendues à des bambous longs de 3, 4 et 5 mèt. suivant l'importance des caisses. Aux extrémités, des bambous beaucoup plus petits, disposés en croix, permettaient aux porteurs de s'y placer sur deux rangs. Les grandes caisses exigèrent une douzaine de porteurs et arrivèrent en parfait état; résultat qui doit être attribué à leur mode de suspension qui amortissait beaucoup les secousses. Au reste, par précaution, les instruments avaient été complétement démontés, noyés dans des rognures de papier fortement tassées, en sorte que les chocs étaient peu à craindre. Le bagage se composait d'une douzaine de caisses. Il fallut, comme on voit, un nombre considérable de porteurs, et, pour les obtenir et les mettre en mouvement, l'intervention de M. Breecks me fut très-utile.

Digitized by Google

En même temps, une trentaine de charpentiers et coolies travaillaient à la cabane. Nous la construisîmes avec du bois tiré de la forêt, des nattes et du gazon. J'avais donné le plan et le modèle au maître charpentier indien. Ce modèle facilitait beaucoup les explications toujours difficiles, malgré nos interprètes, en raison de l'idiome local parlé dans ces montagnes. Pour hâter la construction, j'avais fortement intéressé mes charpentiers à la terminer dans un délai fixé. Je les excitais en outre par ma présence; aussi, en quelques jours, la cabane fut-elle élevée et mise en état de recevoir les instruments. Ceux-ci commençaient déjà à arriver au pied de la montagne, les caisses les plus lourdes étaient ouvertes, le contenu divisé en plusieurs lots qu'on amenait à bras sur le sommet.

Enfin, le 9 décembre, trois jours avant l'éclipse, les instruments étaient montés en place. Or j'étais arrivé le 3 à Shoolor. En une semaine, les caisses avaient été amenées d'Ootacamund, à travers un pays sans routes, l'observatoire érigé, le télescope monté et prêt pour l'observation. Je dois placer ici quelques mots sur la disposition de la cabane et des instruments.

La cabane était close, excepté du côté de l'Orient où une ouverture étroite et élevée formant porte permettait au télescope de suivre le mouvement du soleil, depuis son lever jusqu'à 10 h. environ. Les parties de cette ouverture non utilisées par le télescope au moment d'une observation se fermaient par des claies mobiles tenues par des aides. Autour du télescope, j'avais disposé une seconde petite chambre en toile noire qui permettait à l'observateur d'être tout à fait dans l'obscurité, tandis qu'un demi-jour régnait dans le reste de la cabane et permettait aux assistants d'exécuter leurs instructions. Quant au télescope, il était construit d'après des données toutes spéciales. En effet, la couronne étant un phénomène de faible intensité lumineuse, on ne pouvait espérer d'en obtenir un spectre suffisamment visible qu'à la condition

Digitized by Google

de concentrer énergiquement la lumière. En conséquence, j'avais fait construire un télescope de grande ouverture et de très-court foyer. Le miroir de cet instrument avait 38 cent. de diam. et 1 mèt. 42 de distance focale. L'image qu'il donnait de la couronne était seize fois plus lumineuse que celle d'une lunette astronomique ordinaire. C'était un grand élément de succès qui avait manqué à mes prédécesseurs. En même temps, la disposition du chercheur était combinée de manière à permettre à l'observateur de suivre d'un de ses yeux le phénomène, tandis que de l'autre il voyait le spectre. J'ajouterai que cet instrument était monté en altazimut sur un pied de fonte; les mouvements étaient commandés par un système de vis de rappel, fixé par un fort chevalet; cette disposition, qui permet de saisir le corps de l'instrument en deux points, donne une grande stabilité. La veille (11 décembre) et à l'heure où le phénomène devait avoir lieu, je répétai avec soin toutes les manœuvres, et j'assurai surtout le parfait accord entre l'index du chercheur et la fente du spectroscope.

La nuit suivante, veille de l'éclipse, fut très-belle : j'en profitai pour faire quelques observations, vérifier toutes choses, puis je me jetai sur mon lit. A 4 h. j'étais debout, reposé, et j'ajouterai, plein de confiance; je sentais que j'étais prêt. Le capitaine Sergent, officier anglais qui avait dressé sa tente auprès de la cabane, était aussi sur pied, et m'envoyait une tasse de thé chaud préparé par ses Indiens. Il vint bientôt après me voir, et nous admirâmes le ciel qui était partout d'une pureté parfaite . Mais vers 5 h. 30 min. et quand l'aube était bien accusée, le vent s'éleva comme à l'ordinaire, et un rideau noir menaçant s'avança sur nous. Nous voyions très-bien le Dodabetta dans les nuages. Le capitaine crut que tout était perdu[1]; mais j'avais trop étudié

[1] Le colonel Tennant et M. Herschel observaient au Dodabetta. Le commencement de la totalité y fut masqué; mais ces messieurs eurent heureusement une éclaircie dont ils tirèrent un habile parti.

Digitized by Google

la marche du phénomène pour m'effrayer; je le rassurai et lui prédis que le ciel serait dégagé au moment de l'éclipse. En effet les nuages s'arrêtèrent, et, au moment du premier contact, le soleil était tout à fait au-dessus [1]. Je suivais l'éclipse dans le chercheur, muni d'un verre extrêmement obscur qui ne donnait qu'une image très-pâle du soleil et laissait à ma vue toute sa sensibilité.

L'observation.

La totalité approchait. Le ciel était d'une admirable pureté. Je m'étais immédiatement tracé un programme, car, l'éclipse totale étant seulement de deux minutes, on ne pouvait songer qu'à quelques courtes observations, mais tellement choisies qu'elles pussent lever définitivement les doutes qui planaient encore sur la nature de la couronne.

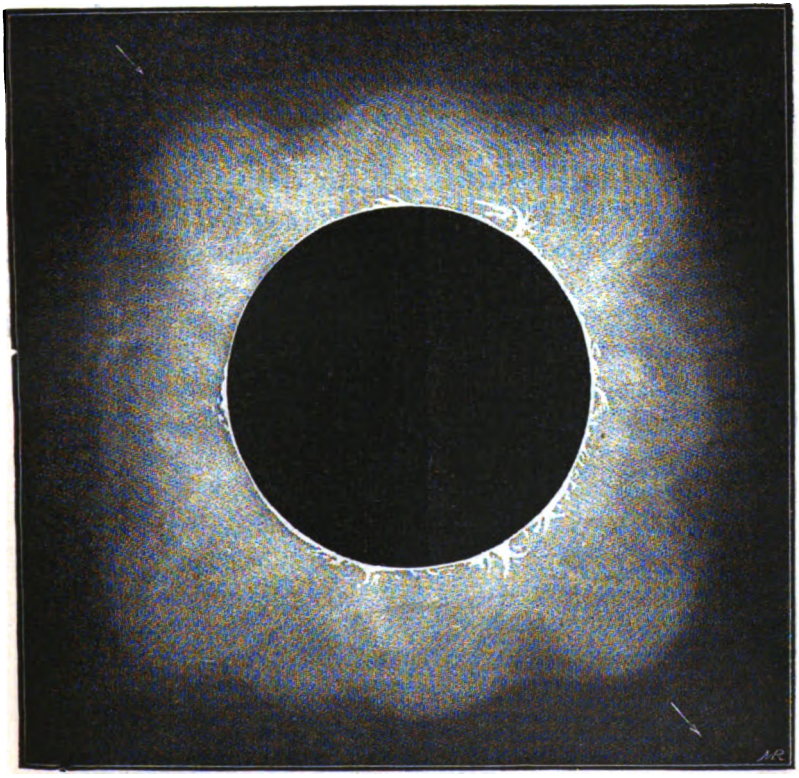
Je devais m'attacher surtout à bien déterminer la véritable nature du spectre coronal, et, si, comme je le prévoyais, il présentait les caractères d'un spectre de gaz, déterminer quels sont ces gaz, et quels rapports de nature ils présentent avec ceux des protubérances; terminer en examinant si les données de l'analyse spectrale s'accordent avec celles de la polarisation. Mais, avant tout, je devais consacrer une quinzaine de secondes à l'examen de la couronne dans la lunette, pour me former une idée exacte du phénomène et arrêter les points où l'étude spectracle devait porter.

Cependant le soleil va être complétement éclipsé : il est actuellement réduit à un mince filet lumineux qui bientôt se résout en grains séparés. Je fais tomber le verre obscur de la lunette, et la couronne apparaît dans toute sa splendeur.

[1] De la station de Dodabetta.

Digitized by Google

Autour de la lune brillent plusieurs protubérances d'un rose corail qui se détachent sur le fond d'une auréole doucement lumineuse de couleur blanche, mate et comme veloutée.



Éclipse du 12 décembre 1871, observée à Shoolor (Hindoustan), par M. Janssen.

Les contours de cette couronne sont irréguliers, mais assez nettement terminés. La forme générale est celle d'un carré curviligne centré sur le soleil, et débordant celui-ci d'un demi-rayon dans les parties les plus basses, et de près du double vers les angles. Aucune diagonale n'a la direction de l'équateur solaire. Cette couronne présente une

Digitized by Google

structure très-curieuse dont on peut se servir pour résoudre plusieurs points de théorie. On y distingue plusieurs traînées lumineuses qui, partant du limbe lunaire, vont se rejoindre dans les hautes parties de la couronne.

L'apparence est celle d'une ogive ou d'un pétale de fleur de dahlia. Cette structure se répète tout autour de la lune, et, dans son ensemble la couronne figure comme une fleur lumineuse gigantesque dont le disque noir de la lune occuperait le centre.

Je m'arrache à l'extase dans laquelle cet incomparable phénomène m'avait jeté un instant pour exécuter mon programme. J'examine si la couronne présente des différences essentielles au point de contact et au point opposé. Je ne trouve point de différence. Je suis alors quelques instants le phénomène, afin de voir si le mouvement de la lune va apporter quelques changements importants dans la structure initiale de la couronne ; or rien de semblable ne se produit. Ces épreuves me donnent la conviction complète que j'ai devant les yeux l'image d'un objet réel situé au-delà de notre satellite, et dont celui-ci découvre les diverses parties par les progrès de son mouvement.

Ayant terminé cet examen, je reviens aux éléments lumineux du phénomène. Ma vue ayant encore toute sa sensibilité, je commence par l'examen du spectre des parties les plus hautes et les moins lumineuses de la couronne. Je place la fente du spectroscope à deux tiers de rayon environ du bord lunaire. Le spectre se montre beaucoup plus vif que je ne m'y attendais à cette distance ; résultat qui tient évidemment au grand pouvoir lumineux de l'instrument et à l'ensemble des dispositions adoptées. Ce spectre n'est pas continu ; j'y reconnais tout de suite les raies de l'hydrogène et la raie verte dite 1474 [1] : c'est un premier point très-

[1] Mon spectroscope portait une échelle très-précise ; mais on va voir comment je me suis servi ensuite des raies mêmes d'une protubérance comme échelle.

Digitized by Google

important. Je déplace la fente en restant toujours dans les hautes régions de la couronne : les spectres présentent toujours la même constitution.

Partant d'une de ces positions, je descends peu à peu vers la chromosphère, examinant très-attentivement les changements qui peuvent se produire. A mesure que j'approche de la lune, les spectres prennent plus de vivacité et paraissent s'enrichir, mais ils restent semblables à eux-mêmes comme constitution générale. Dans les hauteurs moyennes de la couronne, de 3 à 6 minutes d'arc, la raie obscure D se perçoit, ainsi que quelques lignes obscures dans le vert; mais celles-ci sont à la limite de visibilité. Cette observation prouve la présence, dans la couronne, de la lumière solaire réfléchie; mais on sent que cette lumière est noyée dans une émission lumineuse étrangère abondante.

J'aborde alors l'observation très-importante qui doit me donner les rapports spectraux entre la couronne et les protubérances. La fente est placée de manière à couper une portion de la lune, une protubérance et toute la hauteur de la couronne.

Le spectre de la lune est excessivement pâle; il paraît dû principalement à l'illumination atmosphérique, et donne une mesure précieuse de la faible part que notre atmosphère peut prendre dans le phénomène de la couronne.

La protubérance donne un spectre très-riche et d'une grande intensité; je n'ai point le temps d'en faire une étude détaillée. Le point capital ici est de constater que les principales raies de la protubérance se prolongent dans toute la hauteur de la couronne, ce qui démontre péremptoirement l'existence de l'hydrogène dans celle-ci.

La raie verte dite 1474, si vive dans le spectre de la couronne, paraît s'interrompre dans le spectre de la protubérance; résultat très-remarquable. Je donne encore quelques instants pour bien constater la correspondance exacte

Digitized by Google

des raies de la couronne avec les principales raies de l'hydrogène dans les protubérances.

Il ne me reste alors que quelques secondes pour l'étude polariscopique. La couronne présente les caractères de la polarisation radiale, et, ce qu'il faut bien remarquer, le maximum d'effet ne s'observe pas à la base du limbe lunaire, mais à quelques minutes de son bord.

J'avais à peine terminé cette rapide constatation que le soleil réapparaissait.

Discussion.

Lorsqu'il s'agit d'un phénomène aussi complexe que celui de la couronne, il est nécessaire de faire concourir des méthodes variées à son étude; c'est pourquoi j'ai cru indispensable de considérer la couronne au triple point de vue de son aspect, de son analyse lumineuse, de ses manifestations polariscopiques. Discutons ces diverses observations.

Voyons d'abord ce que peut nous apprendre l'examen de la couronne pendant les premiers instants de la totalité.

Nous avons vu que la structure générale de la couronne a persisté pendant la durée de l'éclipse.

On ne pouvait donc admettre ici un effet de l'ordre des phénomènes de diffraction engendré à la surface de l'écran lunaire par des rayons rasant les bords de cet écran. En effet, reportons-nous aux circonstances géométriques d'une éclipse totale. Au moment où la totalité vient de se produire, le disque de la lune est tangent, en un point, à celui du soleil, et va en débordant de plus en plus jusqu'au point opposé. La diffraction se produirait donc dans les circonstances physiques les plus différentes aux divers points du limbe lunaire, et une auréole due à cette cause révélerait par sa dissymétrie cette diversité de conditions.

Digitized by Google

En outre, une auréole de cette nature présenterait un aspect incessamment variable pendant les diverses phases de la totalité. Dissymétrique au début, elle se modifierait avec le mouvement de la lune et tendrait à prendre une figure semblable autour de notre satellite, quand le disque de celui-ci déborderait également partout celui du soleil. Enfin, à partir de cet instant, cette auréole repasserait par les phases inverses jusqu'à la réapparition du soleil.

Or rien de semblable ne se produisit à Shoolor : la structure générale de la couronne resta semblable à elle-même pendant la durée de la totalité.

Quant à l'hypothèse d'une auréole produite par une atmosphère lunaire, il n'est pas nécessaire de s'y arrêter. On sait aujourd'hui que s'il existe à la surface de notre satellite une couche gazeuse, elle doit être si peu étendue, qu'il lui serait absolument impossible de produire le phénomène grandiose de la couronne.

Notre atmosphère ne pourrait pas davantage être invoquée comme cause du phénomène; mais il est évident qu'elle joue un grand rôle dans les aspects particuliers que la couronne peut présenter en diverses stations, suivant l'état du ciel dans ces stations. Elle agit comme cause modificatrice, mais non productrice.

Passons maintenant aux observations spectroscopiques. La couronne présente les raies de l'hydrogène dans toute son étendue visible ; en certains points, jusqu'à 12 et 15 minutes de hauteur.

Cette observation est certaine : la précision des échelles spectroscopiques, l'habitude que nous avons de ces déterminations, enfin, le soin qui a été pris dans la dernière observation de comparer les raies de la couronne à celles d'une protubérance, dont elles formaient les prolongements rigoureux, ne laissent aucun doute sur ce fait.

Mais si la couronne présente les raies de l'hydrogène, nous devons nous adresser cette question capitale : Cette

Digitized by Google

lumière est-elle émise ou réfléchie? C'est la constitution du spectre coronal qui va nous répondre.

Si la lumière de la couronne est réfléchie, cette lumière ne peut avoir qu'une origine solaire : elle provient de la photosphère et de la chromosphère, et son spectre doit être celui du soleil, c'est-à-dire à fond lumineux avec raies obscures. Or telle n'est point la constitution du spectre coronal; celui-ci nous présente les raies de l'hydrogène se détachant fortement sur le fond; après la raie verte (dite 1474), c'est la manifestation qui prime dans le phénomène. Il faut en conclure que le milieu coronal brille par lui-même, en grande partie au moins, et qu'il contient de l'hydrogène incandescent.

Ce premier point est nettement établi.

Mais est-ce à dire que toute la lumière de la couronne soit de la lumière d'émission ? Évidemment non ; et, sur ce point, une observation délicate d'analyse spectrale et la polarisation peuvent nous instruire.

En effet, le spectre de la couronne m'a présenté, outre ses raies brillantes, plusieurs raies obscures du spectre solaire; la raie D et quelques-unes dans le vert. Ce fait accuse la présence de la lumière solaire réfléchie. On pourrait demander pourquoi les principales raies fraünhoférienes se réduisent à la ligne D. Il faut remarquer que le spectre coronal, n'étant pas très-lumineux, est surtout perceptible dans sa partie centrale, et que, dans cette partie, les raies C, F, etc., sont remplacées par des lignes brillantes. Dans ces conditions, c'est la ligne D qui restait la seule importante, aussi est-ce sur elle que j'avais dirigé surtout mon attention. Quant aux lignes plus fines, elles étaient beaucoup plus difficiles à apercevoir, fait qui s'explique très-naturellement par l'ouverture assez large que j'avais été obligé de donner à la fente du spectroscope.

La constatation des raies fraünhoférienes dans le spectre de la couronne est délicate; elle n'a pas été obtenue

Digitized by Google

par les autres observateurs. Ce fait s'explique et par la grande pureté du ciel à Shoolor, et par la puissance de mon instrument. Je ne doute pas que l'observation ne soit confirmée par les astronomes qui se trouveront dans des conditions aussi favorables.

La présence de la lumière solaire réfléchie dans le spectre de la couronne a une grande importance : elle montre la double origine de cette lumière coronale; elle explique des observations de polarisation qui paraissaient inconciliables [1]; mais surtout elle fait comprendre comment, la lumière solaire formant en quelque sorte le fond du spectre de la couronne, on a pu croire ce spectre continu, et l'on sait que cette circonstance a été jusqu'ici le grand obstacle qui s'opposait à ce qu'on considérât la couronne comme étant de nature entièrement gazeuse. Les phénomènes de polarisation présentés par la couronne sont, comme effet dominant, ceux de la polarisation radiale ; ce qui montre que la réflexion a lieu principalement dans la couronne, et que celle qui peut se produire dans notre atmosphère n'est que secondaire. La polarisation s'accorde donc ici avec mon observation des raies fraünhoférienne s ; mais, pour que l'accord soit complet, il faut que l'analyse polariscopique puisse nous montrer, comme l'analyse spectrale, que la lumière de la couronne n'est que partiellement réfléchie. C'est précisément ce qui arrive. Nous avons vu, en effet, que, près du limbe de la lune, où la lumière coronale est la plus vive, la polarisation paraît moins prononcée qu'à une certaine distance. C'est que, dans ces régions inférieures, l'émission est si forte qu'elle masque la réflexion, et que celle-ci n'apparaît avec ses caractères propres que

[1] Si l'on consulte l'histoire des éclipses, on verra que les observateurs ont obtenu souvent des résultats contraires, ce qui avait jeté ce genre d'observations dans une sorte de discrédit; mais si l'on discute ces observations en tenant compte de la double nature de la lumière de la couronne et des effets de notre atmosphère, on pourra lever la plupart des difficultés.

Digitized by Google

dans les couches où elle peut reprendre une certaine importance relative.

Ainsi les deux analyses spectrale et polariscopique bien interprétées s'accordent sur cette double origine de la lumière coronale, et toutes les observations se réunissent pour démontrer l'existence de ce milieu circumsolaire.

Ce milieu se distingue, et par sa température et par sa densité, de la chromosphère, dont la limite, en outre, est parfaitement tranchée, ainsi que le témoignent tous les dessins des protubérances et de la chromosphère. Il y a donc lieu de lui donner un nom. Je propose celui d'*enveloppe* ou d'*atmosphère coronale*, pour rappeler que les phénomènes lumineux de la *couronne* lui doivent leur origine.

La densité de l'atmosphère coronale doit être excessivement faible. En effet, on sait que le spectre de la chromosphère, dans ses parties supérieures, est celui d'un milieu hydrogéné excessivement raréfié; or, comme le milieu coronal, d'après les indications spectrales, doit être beaucoup moins dense encore, on voit à quelle rareté ce milieu doit atteindre. Cette conclusion est encore corroborée par les observations astronomiques. La science a enregistré le passage de comètes à quelques minutes seulement de la surface du soleil; ces astres ont dû traverser l'atmosphère coronale, et cependant, malgré la faiblesse de leur masse, ils ne sont pas tombés sur le soleil.

J'ajouterai ici, touchant la constitution de l'atmosphère coronale, quelques idées qui ne découlent pas d'une manière rigoureuse de nos observations, mais qui me paraissent très-probables, et sur lesquelles, du reste, l'avenir pourra prononcer.

J'ai dit, à propos des observations dans la lunette, que la couronne s'était présentée à Shoolor avec une forme à peu près carrée, et qu'on y distinguait comme de gigantesques pétales de fleur de dahlia. Il est de fait qu'à chaque éclipse,

Digitized by Google

la figure de la couronne a varié; souvent elle s'est présentée avec les apparences les plus bizarres. Je dirai tout d'abord que ce milieu, incontestablement reconnu maintenant, et que je propose de nommer l'*atmosphère coronale*, ne représente fort probablement pas toute l'auréole que nous apercevons pendant les éclipses totales. Il est très-admissible, suivant les idées de M. Faye, que des portions d'anneaux ou des traînées de matière cosmique deviennent alors visibles et viennent ainsi compliquer la figure de la couronne. Il appartiendra aux futures éclipses de nous instruire à cet égard; mais, en se bornant même au milieu coronal, il est incontestable qu'il se présente avec des formes singulières et qui rappellent bien peu l'idée qu'on se forme d'une atmosphère en équilibre. Or je suis porté à admettre que ces apparences sont produites par des traînées de matière plus lumineuse et plus dense, amenée des couches inférieures et sillonnant ce milieu tourmenté. Les jets protubérantiels qui vont porter l'hydrogène à de si grandes hauteurs doivent avoir une part importante dans ces phénomènes. Il y aura à examiner en outre si le soleil, qui exerce une action si manifeste sur les comètes, ne peut pas avoir une influence particulière sur ce milieu coronal dont la densité est tout à fait comparable à celle des milieux cométaires.

Il est donc très-probable que l'atmosphère coronale, comme la chromosphère, est très-tourmentée, et qu'elle change de figure assez rapidement, ce qui expliquerait comment elle s'est présentée sous des apparences différentes chaque fois qu'elle a pu être observée.

En résumé, j'ai pu constater à Shoolor, par des observations certaines et concordantes, que la couronne solaire présente les caractères optiques du gaz hydrogène incandescent; que ce milieu très-rare s'étend à des distances très-variables du soleil, depuis un demi-rayon de l'astre environ jusqu'au double en certains points (ce qui don-

Digitized by Google

nerait des hauteurs de 80,000 à 160,000 lieues de 4 kilomètres ; mais je ne donne ces chiffres que comme résultats d'une observation, et non comme définitifs). Il est bien certain d'ailleurs que la hauteur de la couronne doit être incessamment variable.

Ce résultat semble faire faire un pas considérable au problème général de la couronne. Si nos émules étrangers n'ont pas obtenu un résultat aussi décisif que celui de la mission française, je crois qu'il faut l'attribuer à la pureté tout exceptionnelle du ciel dans la station que j'avais choisie avec tant de soins, et aussi à l'ensemble des dispositions optiques qui ont donné au phénomène lumineux qu'il s'agissait de saisir une puissance exceptionnelle.

Je dois ajouter maintenant que ces résultats ont reçu une récente confirmation.

L'année dernière, le 6 avril, une éclipse totale avait lieu en Cochinchine, à Siam, aux îles Andaman. Après le passage de Vénus, je me rendis à Siam pour observer ce phénomène qui avait, on le comprend, un si grand intérêt pour moi.

Je reçus du roi de Siam l'hospitalité la plus empressée et la plus distinguée. Je m'établis sur les bords du golfe de Siam, à Bangchallô, près de la ville de Petchaburrie. La plus importante des expéditions étrangères était celle des Anglais aux Andaman ; malheureusement elle ne fut point favorisée par le temps. A Bangchallô, au contraire, j'eus une série de beaux jours. Le 6 avril, bien que le ciel ne fût pas d'une pureté absolue comme à Shoolor, le soleil était entièrement dégagé. J'ai pu faire des observations qui ont confirmé celles de 1871, et qui de plus ont permis de fixer des points nouveaux et m'ont donné l'explication d'anciennes observations qui paraissaient en contradiction avec l'existence de l'atmosphère coronale.

En résumé, on voit que nous avons reconnu autour du noyau central et relativement obscur du soleil, trois enve-

Digitized by Google

loppes bien distinctes et parfaitement appropriées au rôle que cet astre est appelé à jouer.

C'est d'abord la *photosphère* ou l'enveloppe qui entoure immédiatement le noyau. Cette enveloppe est incomparablement plus lumineuse que les autres; c'est elle qui donne au soleil son immense éclat, et qui lui permet de remplir, vis-à-vis des planètes, son rôle d'astre rayonnant.

La photosphère est surmontée de deux atmosphères hydrogénées. La première, basse (8 à 12 secondes d'arc), incandescente, est immédiatement en contact avec la photosphère, et appartient au système des protubérances : c'est la *chromosphère*. La seconde, beaucoup plus rare, moins lumineuse, mais extrêmement étendue, forme la véritable atmosphère du soleil. C'est l'*atmosphère coronale*. Mais ce milieu est bien loin d'être en repos. On en aurait une idée bien fausse, si on se le représentait comme une atmosphère en équilibre. Les éruptions solaires, qui lancent souvent l'hydrogène sous forme de protubérances jusqu'à plus de 100,000 kilomètres de la surface photosphérique, le sillonnent de toutes parts; il en résulte des troubles d'équilibre et de température dont l'atmosphère terrestre ne peut nous donner aucune idée. Ce sont incontestablement ces jets d'hydrogène qui forment les traînées de lumière qui sillonnent si souvent la couronne et lui donnent ces formes bizarres et variables qui ont jeté tant d'incertitude sur la vraie nature de la couronne.

J. JANSSEN,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

Digitized by Google

VIII

LA

BOUSSOLE-RAPPORTEUR-HENNEQUIN

L'*Annuaire du Club Alpin Français* de 1874, dans un article remarquable signé Harold Tarry, recommandait (page 457, sous le titre : *Instruments météorologiques*) :

Le Baromètre holostérique avec cadran orométrique de M. le colonel Goulier;

Le Baromètre anéroïde de M. Rédier, avec graduation orométrique, permettant de lire immédiatemant l'altitude en regard de l'aiguille jusqu'à 5,000 mètres;

Le thermomètre-fronde qui donne, à un dixième de degré près, la température de l'air.

Ces instruments peuvent être insuffisants, car si, pour un voyageur, il est utile de mesurer les altitudes, de se rendre compte de la température, il serait en outre très-bon de compléter ces observations fort intéressantes en exécutant un levé à vue topographique de quelques-uns des endroits parcourus.

Nous devons utiliser toutes les recherches du voyageur, tous ses travaux, toutes ses observations, pour corriger nos cartes géographiques, qui laissent trop à désirer, et pour tenir au courant nos cartes topographiques.

Les personnes habituées à faire des levés réguliers arrivent facilement à exécuter un levé à vue à l'aide de la boussole ordinaire et à rapporter les angles horizontaux sur

Digitized by Google

le papier; mais, dans ce genre d'opération, on se sert ordinairement du rapporteur dont l'emploi est peu pratique pour ceux qui ne se sont pas adonnés au levé des plans. Par exemple, il est difficile de rapporter la direction d'une route, c'est-à-dire l'angle que fait cette route avec la méridienne.

Pour vaincre cette difficulté, nous avons été amené à réunir les deux instruments en un seul : de là la *Boussole-Rapporteur*.

Ce petit appareil permet d'arriver à des résultats d'une précision supérieure à celle que l'on obtient par les procédés actuels, et, de plus, il possède l'avantage de ne pas occuper dans la poche plus de place qu'une montre ordinaire; son mécanisme est de la plus grande simplicité.

La Boussole-Rapporteur se compose :

1° D'un anneau cylindrique à la base duquel est sertie une glace transparente portant les indications N. S. E. O. Au centre de cette glace s'élève un style qui sert de pivot à une aiguille aimantée; contre la surface latérale de l'anneau se trouve un bouton qui permet d'arrêter à volonté le mouvement de l'aiguille;

2° D'un timbre gradué;

3° D'un disque plein, en verre, fixé dans un anneau qui porte deux alidades diamétralement opposées et servant à viser les directions; ce disque est mobile, et son mouvement, concentrique à celui de l'aiguille aimantée, entraîne le timbre gradué, dont les divisions 0° et 180° correspondent aux alidades;

4° D'un pendule mobile autour du style qui supporte l'aiguille.

L'usage de cet instrument est des plus simples :

1° *Rendre libre l'aiguille aimantée, faire tourner le disque mobile pour apercevoir l'objet à viser à travers l'alidade de l'oculaire au point d'intersection des quatre fils de l'alidade de l'objectif;*

Digitized by Google

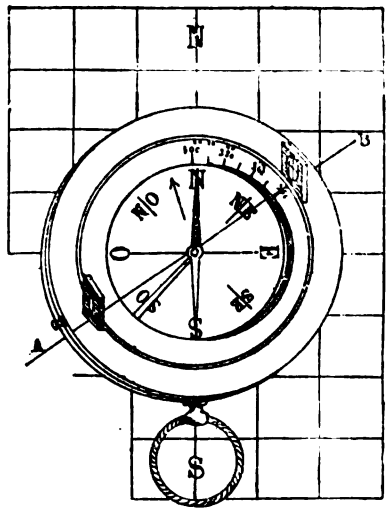
2° *Immobiliser l'aiguille aimantée à l'aide de son bouton;*

3° *Prendre l'instrument et le placer sur le papier, en mettant l'aiguille aimantée dans le sens de la direction N. S. du papier, et ayant soin de placer le point en station sous le pivot de l'aiguille;*

4° *Marquer sur le papier l'extrémité de l'alidade de l'objectif, et tracer la ligne passant par ce point et par le point de station. On rapporte ainsi mécaniquement la direction visée.* (Si l'on ne veut pas dessiner cette ligne sur place, prendre note de l'angle formé par l'aiguille et la ligne de visée.)

La figure 1 indique la manière de placer la Boussole-Rapporteur sur un papier quadrillé à l'avance, pour y rapporter la ligne de visée **AB**.

Fig. 1.



Telle est l'opération sommaire de la planimétrie.

Pour l'opération du nivellement :

1° *Suspendre la boussole par son anneau, de façon que le pendule prenne une position verticale indiquée sur la boussole par la ligne S N* (fig. 2); *les deux alidades, étant alors placées sur la ligne E O, donnent une ligne horizontale;*

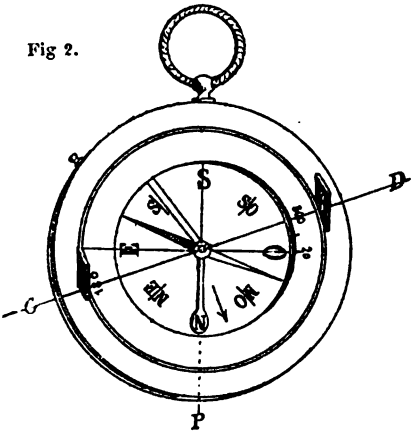
2° *L'instrument étant dans cette position, viser au moyen des alidades, en faisant tourner le disque et le cercle gradué jusqu'au moment où l'on aperçoit l'objet à viser à l'intersection des fils de l'objectif sans bouger l'instrument;*

L'angle que fait la ligne C D des alidades avec l'horizon donne l'inclinaison cherchée.

Digitized by Google

Dans une reconnaissance rapide, un levé expédié ou un voyage, il importe peu d'avoir un nivellement complet et donnant des cotes de hauteur absolument exactes; le point capital est de pouvoir déterminer approximativement les angles de pente du terrain.

Fig 2.



La Boussole-Rapporteur suffit largement à ces mesures d'angles de pente.

Les angles qu'on peut obtenir ainsi seront même assez exacts pour permettre aux personnes habituées aux calculs trigonométriques de faire un nivellement expédié et assez complet.

Pour un levé expédié, la première opération à faire sera d'établir la base; il faudra, autant que possible, chercher un chemin sur un terrain uni, élevé, si faire se peut, et tel que de ses deux extrémités on découvre une grande étendue du terrain que l'on est appelé à lever.

On devra toujours commencer le travail par déterminer, au moyen d'une triangulation quelconque, les points principaux.

1° On aura la longueur de la base, soit au moyen du pas, soit au moyen d'un cordeau métrique;

2° Par les recoupements on aura les deux côtés de chaque triangle et la mesure des angles horizontaux (fig. 3);

3° Par l'angle d'inclinaison on aura les hauteurs relatives des différents points;

4° On indiquera les pentes par des éléments de courbe passant par les points d'altitude égale (fig. 4).

Digitized by Google

Ces courbes seront d'autant plus resserrées que la pente sera plus rapide.

Fig. 3.

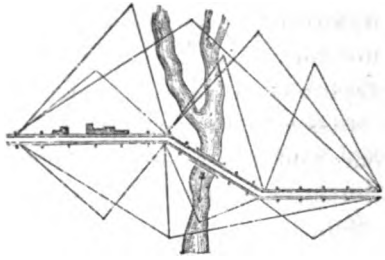
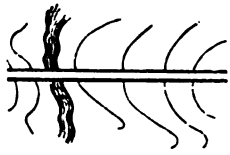


Fig. 4.



5° On stationnera sur les endroits élevés pour déterminer de là le plus grand nombre de points que l'on pourra; on passera à deux points occupant une position centrale, susceptibles de servir de stations : de ces deux points on rayonnera et l'on recoupera tous les points visés, de façon à obtenir un grand nombre de triangles;

6° On placera au bas de son plan l'échelle adoptée, et, dans un des coins, une flèche indiquant la direction N. S.

Tout levé à vue, toute reconnaissance, tout voyage, devraient être accompagnés:

1° D'un plan topographique;

2° D'un mémoire statistique.

Ce mémoire contient la description physique du terrain;

La nature des routes, des chemins, les époques où ils sont praticables ;

Des notes sur la constitution géologique du pays et les ressources qu'il peut offrir.

Avec un peu d'attention, en tenant compte de la distance

Digitized by Google

parcourue, l'on arrivera à tracer les sinuosités d'un cours d'eau, le parcours d'une route.

Voici quelques observations sur la mesure des distances par le temps employé à les parcourir :

Le pas d'un homme, marchant vite, mais régulièrement, est de 100 mètres à la minute en bon terrain horizontal ; dans les sables et les montées, de 60 mètres.

Un cheval, marchant au pas, fait le kilomètre en 10 minutes, ou six kilomètres à l'heure ; un cheval à un bon trot, 12 kilomètres ;

Un bateau à vapeur, de 12 à 15 kilomètres.

Mesure des distances au moyen du son.

Cette mesure peut rendre des services sérieux à deux touristes s'observant à de grandes distances.

Le son fait 340 mètres par seconde.

Nos deux voyageurs, désirant faire une triangulation prompte pour déterminer l'un des côtés de leurs triangles, font l'ascension de deux points élevés d'où ils peuvent se voir. A un signal donné, l'un après l'autre, chacun tire un coup de feu ; on multiple par 340 mètres le nombre de secondes écoulées entre la lumière et la détonation, et l'on trouve la distance des deux stations. Cette distance pourra servir de base d'opération.

Si la Boussole-Rapporteur est placée à l'extrémité d'un bâton fixé en terre [1], extrémité qu'on aura eu le soin de couper carrément, à l'effet de la rendre horizontale. L'instrument se trouvera dans une immobilité que la main, même la plus exercée, ne pourrait lui donner ; on pourra alors opérer des visées justes sur tous les points saillants que l'on aura devant soi ; on rapportera sur le papier tous les angles visés par rapport à la méridienne.

[1] On vend dans le commerce des cannes munies d'une petite planchette.

Digitized by Google

Nous donnons comme exemple les deux figures 5 et 6 qui représentent les visées faites par chaque observateur.

Fig. 5.

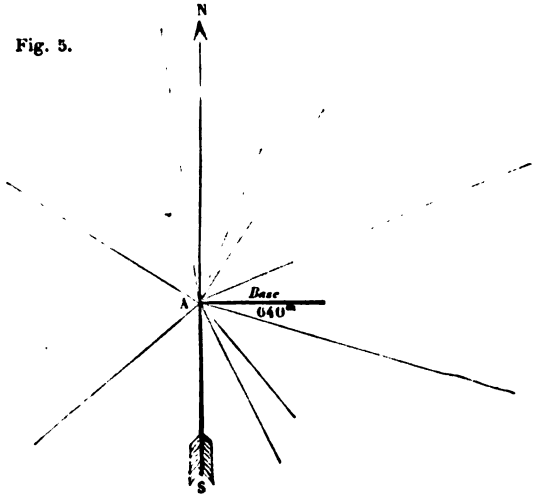
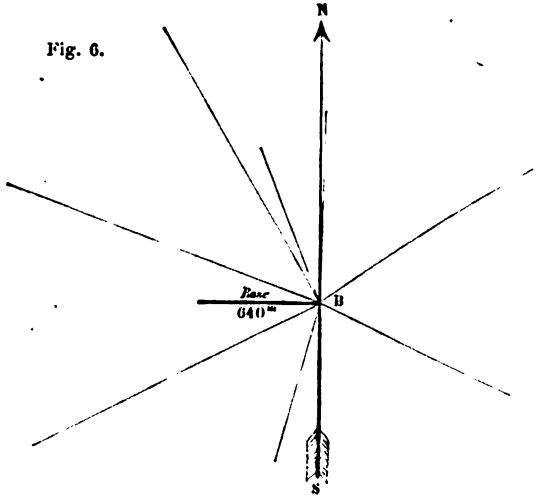


Fig. 6.



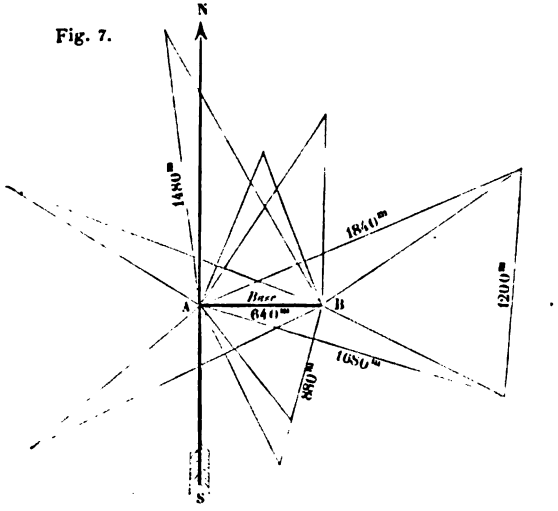
Le soir, lorsqu'ils se rencontreront pour se rendre compte de leurs travaux, ils les superposeront en les

Digitized by Google

calquant et en ayant soin de conserver la même orientation et de donner à leurs deux bases réunies la longueur réelle réduite à l'échelle du plan.

La figure 7 représente les deux figures 5 et 6 réunies, et contient tous les points saillants visés, depuis les stations A et B, et obtenus par le recoupement des lignes de visée.

Fig. 7.



Ainsi, avec les instruments indispensables que nous recommandons aux voyageurs, savoir : une bonne montre, un baromètre anéroïde avec cadran orométrique, une Boussole-Rapporteur, et une arme à feu quelconque, on peut arriver à exécuter un canevas topographique donnant des renseignements suffisamment exacts sur quelques points que ce soit de la configuration du sol.

F. HENNEQUIN,

Professeur de topographie,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

Digitized by Google

IX

CARTE DU MONT-BLANC

PAR M. VIOLLET-LE-DUC.

M. E. Viollet-le-Duc, notre éminent collègue, va publier enfin sa belle carte du Mont-Blanc.

Pendant huit étés il a parcouru, en les étudiant à tous les points de vue, toutes les parties de ce massif. Quand il a eu réuni un ensemble de documents considérable et plus de 500 visées prises avec des instruments d'une extrême précision, M. Viollet-le-Duc s'est imposé la tâche de dresser la carte du massif du Mont-Blanc à une échelle assez grande pour permettre d'y marquer fidèlement la forme et la disposition des roches cristallines et des terrains.

Il a cherché à faire une bonne carte figurative qui ne pût jamais induire en erreur le voyageur alpestre et qui lui permît de se rendre toujours un compte exact à l'avance des parties qu'il voudrait parcourir, des passages et des obstacles.

Au lieu d'éclairer la carte du Nord-Est et suivant un angle de 45°, ainsi que cela se pratique habituellement, il l'a éclairée du Sud, comme la nature éclaire le massif, et il a adopté le modelé que donne le soleil vers onze heures du matin; il rend ainsi mieux compte des formes, des positions relatives et de l'aspect des objets aux yeux du voyageur.

Sa carte est à l'échelle de 1/40,000, c'est-à-dire à $0^{m}025$ pour 1,000 mètres, le double de celle de l'État-major.

Elle reproduit par des couleurs différentes les roches variées, les glaciers, les lacs, les rivières, les diverses natures de végétation, les routes et les chemins.

Elle mesure 1 mètre sur $0^{m}95$ centimètres.

Digitized by Google

MISCELLANÉES

Digitized by Google

Digitized by Google

MISCELLANÉES

I. — PREMIÈRE ASCENSION D'HIVER AU MONT-BLANC.

Le 5 janvier 1876, un des membres de la section de Paris, M. Charles Durier, adressait au journal *le XIX^e^ Siécle* la lettre suivante :

Une lettre, que je reçois à l'instant de mon brave guide de Chamonix, Sylvain Couttet, me donne une nouvelle qui pourra, je pense, intéresser vos lecteurs. Il s'agit d'une ascension au Mont-Blanc qui a eu lieu le 31 janvier dernier. C'est la première qui ait jamais été faite à pareille époque, et, ce qui la rend plus curieuse encore, c'est que le voyageur qui l'a faite est une voyageuse, une jeune femme. Miss Mary-Isabella Straton avait, il est vrai, deux fois déjà escaladé la montagne. Quant à Sylvain Couttet, l'hôte des cabanes de Pierre-Pointue et des Grands-Mulets, on pourrait l'appeler le garde du corps du Mont-Blanc. Il a passé presque toute sa vie sur ses glaciers, a conduit nombre de touristes à son sommet et, ce qui vaut mieux, lui a arraché plus d'une victime.

Voici ce qu'il m'écrit :

« Nous sommes partis de Chamonix le 28 janvier, à huit heures du matin, au nombre de quatre : M^lle^ Straton, son guide habituel Jean Charlet, le porteur Michel Balmat et moi. Nous sommes arrivés à la cabane, sur le rocher des Grands-Mulets (3,050 mèt.), à 7 h. du soir. Le 29, départ pour le Mont-Blanc à 5 h. du matin, par 11° centigrades au-dessous de zéro. Arrivée au Grand-Plateau à 11 h. ; aux Bosses du Dromadaire à 2 h. 1/2 : — 18° centigrades. Nous n'étions plus qu'à 300 mèt. environ au-dessous de la cime, mais il était trop tard pour achever l'ascension. Nous dûmes rétro-

Digitized by Google

grader : nous étions presque invisibles depuis Chamonix, l'atmosphère se chargeant par intervalles de vapeurs épaisses.

« Nous redescendîmes donc aux Grands-Mulets, où nous passâmes une seconde nuit. Le lendemain 31, nous remontâmes à l'assaut, mais cette fois nous partions à 4 h. du matin. Le thermomètre était à — 13°. Arrivée au Grand-Plateau à 8 h. (th. — 19°). Sur l'arête exposée des Bosses, dominant les précipices du versant italien, le vent était si fort que nous pouvions à peine avancer.

« Les gens de Chamonix qui nous regardaient avec le télescope se disaient : Ils veulent vaincre ou mourir ! Je crois bien, en effet, que Mlle Straton en avait pris son parti. Elle montrait une énergie extraordinaire. Enfin, à 3 h. de l'après-midi, nous atteignîmes la cime du Mont-Blanc. Le thermomètre marquait 25° au-dessous de zéro, et la violence du vent rendait l'abaissement de la température encore plus sensible. Le froid était presque insupportable. Mlle Straton, son guide et le porteur eurent un commencement de gel aux mains et aux pieds, mais les conséquences n'en seront heureusement pas graves. Pour moi, je n'ai éprouvé aucun malaise.

« Nous ne restâmes que 35 min. au sommet. A 7 h. 1/2 nous étions redescendus aux Grands-Mulets, où nous avons couché une troisième nuit.

« Le 1er février, à 11 h. du matin, nous avons repris le glacier pour descendre à Chamonix, où nous sommes arrivés à 11 h. du soir. Une ovation nous y attendait. Tout le corps de musique, suivi d'une partie de la population, s'est transporté à notre rencontre jusqu'au pied de la montagne. Mlle Straton a été haranguée aux applaudissements de la foule. Les feux d'artifice, les détonations des boîtes ont salué son arrivée à l'hôtel des Alpes (1). »

Tel est, monsieur le rédacteur, le récit de Sylvain Couttet, qu'il termine par cette sage réflexion : « Malgré notre succès, je ne pourrais encourager personne à faire une pareille tentative en hiver. Le Mont-Blanc n'est que tout juste accommodant pendant la belle saison. »

L'ascension la plus précoce qui avait été faite jusqu'à présent était celle de M. T.-S. Kennedy, le 18 mai de l'année dernière, et la plus tardive, celle de M. de Tilly (le premier Français qui soit monté au sommet du Mont-Blanc), le 6 octobre 1824. Il était écrit sans doute que le Mont-Blanc serait battu cet hiver, car il avait essuyé, depuis un mois, des assauts sans exemple. Le 30 décembre,

(1) Quelques jours après son ascension, miss Straton se faisait recevoir membre du Club Alpin Français (section de Chambéry).

Digitized by Google

miss Straton avait déjà été jusqu'aux Grands-Mulets, par 5 mèt. de neige. Le 1er janvier et les jours suivants, une Américaine, miss C. Brevoort, et son neveu, M. Coolidge, avaient fait trois tentatives, dont la troisième les avait menés jusqu'au Grand-Plateau (environ 4,000 mèt.). Il y a une quinzaine de jours, un de nos collègues, le peintre G. Loppé, renouvelait l'expérience avec un touriste anglais et atteignait également le Grand-Plateau. Mais, quoique le temps fût beau, le vent faisait tourbillonner la neige sèche et poudreuse avec une telle furie que M. Loppé et son compagnon furent obligés de battre en retraite.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

CHARLES DURIER,
du Club Alpin Français.

La lettre suivante avait été adressée trois jours auparavant au *Journal de Genève,* numéro du 3 février, par notre collègue M. Loppé.

. . . . . .

« J'avais donné rendez-vous à Chamonix à l'un de mes amis et collègues de l'Alpine-Club de Londres, M. James Eccles, pour la seconde quinzaine de janvier, dans une intention analogue à celle des touristes dont le *Journal de Genève* vient de raconter la course au Saint-Bernard. M. J. Eccles fut fidèle au rendez-vous, et, le 19 janvier au matin, nous partions de l'hôtel Couttet avec deux guides et trois porteurs dont un devait seulement transporter des provisions jusqu'aux Grands-Mulets.

« Tandis qu'il pleuvait dans le Midi et que toute la région des Cévennes était ensevelie sous une épaisse couche de neige, la Haute-Savoie jouissait — et elle jouit encore — d'un hiver vraiment splendide; il n'y a pas plus de deux pouces de neige dans le fond de la vallée d'où je vous écris, et le soleil de cette après-midi a fait monter le thermomètre centigrade jusqu'à + 23°.

« Malgré ce temps exceptionnellement splendide, les pentes de la montagne qui bordent le glacier des Bossons étaient assez pénibles à escalader; nous enfoncions dans la neige fraîche tombée deux ou trois jours auparavant, pendant un orage qui avait précédemment empêché une demoiselle américaine, miss Brevoort, accompagnée de son neveu, de réussir dans une tentative d'ascension au Mont-Blanc : il nous fallut deux heures de plus qu'en été pour arriver au point de jonction des glaciers des Bossons et de Taconnay; il était

Digitized by Google

alors 4 h. 30 min., et le thermomètre marquait 5°,5 au-dessous de zéro : néanmoins les difficultés du passage de cette jonction ne furent pas plus grandes qu'au mois de juillet, et nous étions aux Grands-Mulets (3,030 mèt.) à 9 h. 30 min., après avoir joui d'un superbe coucher de soleil sur les montagnes de Chamonix; pas un nuage dans le ciel bleu, tandis que, au-dessous, un lourd brouillard s'étendait, dans le lointain, sur tout le bassin du lac de Genève. La nuit fut très-belle, les thermomètres examinés à 8 h. du soir, à 2 h. et à 9 h. du matin ne marquaient que 7° au-dessous de zéro. Ces trois excellents instruments (deux de Cazella, à Londres, et un d'Artaria à Genève) concordaient parfaitement dans leurs indications.

« A 6 h. du matin nous quittions les Grands-Mulets, à la lueur de deux lanternes qui nous servirent surtout à sortir des rochers, devenus assez difficiles à franchir depuis que le retrait des glaces s'est fortement accentué. Une heure plus tard, nous nous trouvions au Coin du Dôme, très-fatigués de l'exercice violent que nous imposait la neige où nous enfoncions jusqu'aux genoux. Le ciel était d'une admirable pureté, et tout nous faisait espérer un succès complet; mais, avant d'arriver au Petit-Plateau, nous avions déjà de bonnes raisons pour perdre un peu de notre assurance. Le vent commençait, en effet, à souffler avec force sur la calotte du Mont-Blanc, emportant dans les airs de longues colonnes de poussière de neige qui nous firent renoncer à l'idée de passer du côté des Bosses.

« A 8 h. 30 min., au Petit-Plateau (3,635 mèt.), nos thermomètres marquaient — 12°,5. Jusqu'à ce moment le froid nous avait été si peu sensible, que nous n'avions pas remarqué de différence appréciable avec le froid éprouvé dans les ascensions d'été à la même hauteur; malheureusement les choses allaient changer.

« L'escalade de la côte du Grand-Plateau exigea trois quarts d'heure; le vent qui descendait du sommet du Mont-Blanc nous inondait de neige et rendait extrêmement rude cette partie de notre course; aussi, dès notre arrivée au Grand-Plateau, nous ne pûmes plus douter que tenter d'aller plus loin serait une grande folie de notre part. Le vent soufflait avec fureur de la cime du Mont-Maudit jusqu'au Dôme du Goûté; il eût été évidemment impossible de se tenir debout sur l'arête de la montagne, et même de résister à la tempête en s'aidant des pieds et des mains; la neige enlevée et réduite en poussière venait nous inonder et nivelait tout le plateau sur lequel nous nous trouvions un peu plus haut que le point coté 3,932 mèt. sur la carte Mieulet. Durant deux courtes accalmies survenues pendant notre stationnement à cet endroit, je ne notai, d'ailleurs, aucune modification appréciable dans l'aspect de cette partie

Digitized by Google

supérieure du Mont-Blanc ni dans l'impression qu'elle produit ; été comme hiver, c'est absolument le même site désolé, et il est évident que, dans de bonnes conditions atmosphériques, à partir du Grand-Plateau l'ascension de la cime doit s'effectuer en janvier tout à fait de même qu'en juillet ; à notre grand étonnement, les thermomètres n'y marquaient que — 13° centigrades ; mais le vent faisait pénétrer le froid à travers nos vêtements et le rendait très-douloureux ; nos visages étaient couverts de glace, et la neige nous aveuglait.

« Il fallut, à notre grand chagrin, nous résigner à donner le signal de la retraite ; nous n'avions pu rester qu'un quart d'heure sur le plateau supérieur. La tempête nous poursuivit jusqu'aux Grands-Mulets, où nous étions de retour à 11 h., et deux heures après nous quittions cet excellent refuge pour redescendre dans la vallée. Le thermomètre marquait alors — 8°,5 ; le vent qui descendait des régions supérieures avait donc abaissé la température d'un degré et demi depuis notre départ.

« Malgré le mauvais état des neiges, notre rentrée à Chamonix s'opéra à 4 h. 20 min. par un soleil splendide et par une tiède température de printemps. Nous n'avons pu pousser notre entreprise jusqu'à son terme, mais nous n'en étions pas moins heureux de l'avoir tentée et d'être de retour sans avoir éprouvé d'autre indisposition qu'une très-grande fatigue.

« M. Joseph Tairraz, maire de Chamonix, avait observé le thermomètre pendant la journée du 20 janvier ; à 4 h. du matin il marquait — 12° ; à 7 h. — 11° ; à 8 h. — 10° ; à 9 h. — 9° ; à 11 h. — 8°, et à 1 h. après midi, au soleil + 13°. Il avait fait, pendant la nuit, beaucoup plus froid à Chamonix qu'aux Grands-Mulets, et même qu'au Coin du Dôme (3,498 mèt. au-dessus de la mer). Contrairement à la croyance populaire selon laquelle le froid serait terrible en hiver dans les hautes régions alpestres, je pense qu'il n'est guère plus fort en hiver qu'en été dans ces régions ; l'air y est plus léger, beaucoup plus sec que dans les plaines et moins sujet à varier. L'épaisse couche de neige qui recouvre les hautes montagnes empêche toute évaporation du sol, et peut-être, si nous avions pu parvenir sur le sommet du Mont-Blanc, aurions-nous pu constater, en exposant nos thermomètres du côté de l'Italie, un nombre de degrés au-dessous de zéro beaucoup moindre que celui que l'on serait porté à imaginer. Il est à remarquer que, dès la fin d'octobre, le soleil n'éclaire plus de ses rayons tout le glacier des Bossons, du sommet du Mont-Blanc jusqu'au fond de la vallée.

« L'hospice du Saint-Bernard est la station de l'Europe la plus élevée où l'on fasse en hiver des observations thermométriques, mais

Digitized by Google

je ne crois pas que cette station soit dans des conditions favorables pour donner une idée juste du froid dans les hautes montagnes en cette saison de l'année ; en effet, l'hospice est placé sur un col, dans un grand courant d'air agissant du Nord au Sud, et par ce fait les variations du froid et de la chaleur doivent y être considérables. »

L.

Les lettres de Sylvain Couttet et de M. Loppé étaient imprimées lorsque le comité de rédaction de l'Annuaire a reçu de M. Raymond, avocat à Chambéry, secrétaire-adjoint de la sous-section de Chambéry, une lettre plus détaillée qu'il a le regret de ne pouvoir publier. Cette lettre se termine ainsi :

« La première ascension d'hiver au sommet du Mont-Blanc restera un exploit glorieux dans les annales du Club Alpin Français ; elle fait surtout le plus grand honneur à l'intrépidité de miss Straton qui a été admise avec enthousiasme parmi les membres de la sous-section savoyarde de Chambéry. Cette ascension sans précédents prouve aussi que les guides de Chamonix méritent toujours leur réputation de courage et de prudence. L'éloge de Couttet, le vaillant chef de la compagnie des guides, n'est plus à faire ; Charlet Jean qui, depuis quinze ans, accompagne miss Straton dans ses courses, a fait avec elle les ascensions les plus remarquables des Alpes ; Michel Balmat s'est signalé comme eux ; tous ont droit aux éloges et aux remercîments que miss Straton est heureuse d'adresser à ceux qui l'ont accompagnée dans son ascension. »

II. — ASCENSION D'HIVER AU PIC DU MIDI DE BIGORRE

Dans le courant de décembre dernier, une lettre gracieuse du général de Nansouty me rappelait la promesse d'une visite au Pic du Midi, son domicile d'adoption, et m'y convoquait pour le 1er janvier 1876.

Le 30 décembre, accompagné de mon guide habituel Barthélemy Courrège, je quittai, à pied, Bagnères de Luchon. Le 30, nous couchions à Arreau ; le 31, à Gripp, à l'auberge de Brau Nogué (je ne saurais trop la recommander à mes collègues du Club Alpin). — C'était là que notre ami, M. Vaussenat, ingénieur civil à Bigorre, m'avait donné rendez-vous.

En effet, le lendemain matin, 1er janvier 1876, dès 3 h. 30 min.,

Digitized by Google

une bande joyeuse de touristes envahit le logis et me tire rapidement des bras de Morphée. Ce sont MM. Vaussenat, Pambrun, Bosviel frères et J. Bataille, de Bigorre. Dix minutes après leur arrivée, je les ai rejoints dans la vaste salle à manger.

A 4 h. 15 min., notre petite troupe quitte l'hôtellerie de Gripp. M. Vaussenat ouvre la marche; Barthélemy le suit, portant mes appareils photographiques; je marche le troisième; MM. Bosviel et Pambrun forment le centre de la caravane; M. J. Bataille et les porteurs Brau et Maujucat forment l'arrière-garde. Il fait encore nuit, et les étoiles seules éclairent le vallon de leur douce lumière. Nous laissons à notre droite le pic des Monges; tandis qu'à notre gauche, les bois de la Lithbère descendent sur les flancs de la montagne. Sur un plateau gazonné est construit le petit établissement des bains sulfureux froids du Bagnet. Un peu plus loin, tombe au travers des sapins sa pittoresque cascade. Nous avons déjà fait 2 kilomètres et, laissant à l'E. la route de Baréges, nous montons à l'O. par un étroit sentier. Au S., devant nous, se dresse la masse sombre du Barassé (2,366 mèt.). Sa base est couverte de larges flaques de neige phosphorescente ; et, malgré la nuit, nous distinguons vaguement un interminable lacet qui serpente sur ses pentes : c'est la route du Tourmalet. Des ruisseaux murmurent faiblement au travers des pelouses, et, au-dessous des granges de Tramezaïgues, leur belle cascade emprisonnée par les glaces ne fait plus entendre qu'un mugissement étouffé. La gorge se rétrécit subitement, et, à un détour du chemin, le Pic du Midi, tout maculé de neige, dresse devant nous sa cime dentelée, en apparence inaccessible. Trois routes cependant y conduisent; une d'entre elles est seule praticable pour les chevaux. Nous sommes dans le Goulet d'Arrises. Le sentier taillé dans le roc s'accroche pendant 200 mètres environ aux parois verticales d'un profond précipice. Au fond coule un torrent encore à demi caché par les frimas. La terre commence à disparaître sous les neiges, et, à 6 heures, nous franchissons le pont d'Arrises. Une courte halte nous permet de voir l'aube qui commence à poindre. De là, un quart d'heure de marche nous conduit à deux fontaines; mais leurs eaux, complétement gelées par le froid de la nuit, forment sur la route un miroir de glace vive, transparente comme du cristal. Barthélemy taille quelques marches sur ce plan incliné et glissant, et le mauvais pas est promptement franchi.

Le jour monte, et ses premières lueurs empourprent déjà l'horizon des teintes les plus variées, tandis que le vallon d'Arrises et les pics voisins sont encore plongés dans une vapeur tremblotante et douce qui poétise encore la nature sibérienne dont nous sommes entourés.

Digitized by Google

A 7 heures, nous sommes au pied du cap de Sencours (2,340 mèt.). Ce magnifique piton schisteux aux étranges plissements repose sur un filon de granit; de son sommet tout disloqué est tombé un énorme bloc connu sous le nom de la Roche-Fendue. A notre droite, comme pendant grandiose et plus magnifique encore, la masse admirable et neigeuse du Pic du Midi porte vers le ciel sa crête déchirée par la foudre. Pitons imposants tous les deux, ils semblent garder l'entrée des sauvages et alpestres vallons de Sencours et en défendre l'accès. Un des nôtres éprouve déjà le besoin de réparer ses forces affaiblies et nous faisons une légère collation. Arrivé à Gripp fort tard dans la nuit et parti après nous de l'hôtellerie, M. le comte A. de Monts nous rejoint alors. Mais, préférant la solitude, il nous a promptement dépassés et prend les devants avec son guide Despiaux. Il est 7 h. 30 min. — Nous avons à peine quitté la Roche-Fendue que les premiers feux du jour illuminent le sommet du Pic du Midi et jouent à sa surface toute blanche de frimas en longues gerbes lumineuses. Une rampe neigeuse nous conduit au val de Sencours. Pas un oiseau, pas un bruit ne vient troubler le silence de mort de ces hautes régions. Peu à peu le soleil envahit le vallon et les pics d'alentour; ses brillants rayons font étinceler les mille prismes de cristal d'une neige fine et grumeleuse qui grince sous nos pas.

Trois quarts d'heure nous suffisent pour franchir les dernières pentes, et l'observatoire se montre devant nous au haut du col de Sencours. Sa silhouette se détache vigoureusement sur le blanc tapis qui couvre la terre et sur l'azur immaculé du ciel. La bonne Mira vient en gambadant à notre rencontre; peu d'instants après, le général, averti par ses joyeux aboiements, arrive lui-même. Nous serrons cordialement sa main loyale et amie et nous lui offrons nos souhaits les plus sincères. Il est 9 heures. Nous avions mis, depuis Gripp, 4 h. 30 min., arrêts compris.

L'hôtellerie-refuge est un vaste et solide bâtiment voûté. Il fut construit en 1854 sur l'initiative du docteur Costallat par une société de Bagnerrais, au-dessus du lac d'Oncet, avec les matériaux d'un ancien hospice détruit par les avalanches. Une véranda vitrée donne accès dans l'intérieur de l'habitation; au rez-de-chaussée se trouvent le logement du fermier, la salle à manger, le dortoir des touristes et une vaste cuisine. Une douce et bienfaisante température y règne constamment, entretenue par une cheminée au bois et un poêle chauffé au charbon de terre, ainsi que celui du 1er étage. Ce 1er étage se compose du cabinet de travail du général, de sa chambre à coucher et de celle de l'observateur, M. Baylac. Ce dernier n'a pas

Digitized by Google

craint d'affronter, lui aussi, les dangers et les ennuis d'un hivernage au col de Sencours ; et, laissant à Bigorre une jeune femme de vingt ans, il est venu bravement se mettre au service de la science. Partout, autour de nous, ce ne sont qu'instruments de précision, armes, crampons, bâtons ferrés, livres de météorologie, cartes et compas. On se croirait transporté dans une station des mers polaires, à la suite des Franklin, des Parry, des Scoresby ou des Kane. Honneur donc à ces hommes courageux et dévoués qui abandonnent les jouissances de la vie, les plaisirs du monde, et consacrent si généreusement leur fortune et leur temps à l'intérêt public ! Dans la séance générale du Congrès scientifique de France tenue à Pau le 4 avril 1873, le projet d'un établissement scientifique au Pic du Midi fut pour la première fois exposé au monde savant par M. Vaussenat. Honneur donc asssi à cet ardent et zélé successeur des Plantade et des d'Arcet, dont le succès va enfin couronner trois ans d'incessants et laborieux efforts !

Une heure après notre arrivée, un excellent et copieux déjeuner nous réunit dans la salle à manger et, le champagne en main, nous fêtons le 1er janvier 1876. Les rires et la gaieté sont à l'ordre du jour ; nos joyeux ébats vont éveiller les échos du vieux pic enseveli sous les neiges ; et, jusque dans ses entrailles, il doit tressaillir d'allégresse. Nous sommes là, en effet, 19 personnes ; jamais à pareille époque son antique et orgueilleux sommet ne vit caravane si nombreuse, et le souvenir en restera longtemps gravé dans les fastes de l'observatoire de la station Plantade. Après le repas, chacun de nous s'empresse d'aller sur la terrasse jouir de la vue magnifique qui s'offre à nos regards et que nous n'avons fait qu'entrevoir à notre arrivée. A nos pieds, le lac d'Oncet couvert de glace et dominé à l'Ouest par son col tout neigeux. A l'Orient, le pic Costallat, et, suspendu à ses flancs, l'étroit sentier qui va rejoindre la grande route du Tourmalet à Baréges. Au Sud, par-delà la région des lacs de Cadéroles, des cols du Bastan et du pic de Port-Viel (2,697 mèt.), se déroulent majestueusement, avec tout leur étincelant cortége de frimas, les sommets du Cambiel, de Néouvielle, de la Munia, ce pic chéri du pauvre Chapelle, du Marboré, du Taillon, et tant d'autres encore jusqu'aux Fourches de Brada. L'air, d'une pureté sans égale, semble encore rapprocher de nous l'énorme distance qui, cependant, nous sépare des crêtes de la frontière. Nos yeux restent invinciblement attachés sur ce magnifique panorama. Barthélemy me propose une promenade sur le lac d'Oncet ; nous prenons les appareils photographiques, et une rapide et facile descente nous conduit sur la glace en quelques minutes. Je me rappelle encore les brusques et

Digitized by Google

lugubres vibrations de l'air sous l'épaisse couche de glace (45 centimètres) qui l'emprisonne de sa froide étreinte. Le déversoir lui-même est gelé, malgré les brillants rayons d'un soleil d'été, dont la chaude lumière fait encore mieux ressortir cet étrange et merveilleux contraste.

Jadis le lac occupait une plus vaste superficie. Les tertres de schiste gazonné qui lui servaient de digue se voient encore au Sud, non loin du déversoir actuel. Mais, en 1768, sous le puissant effort d'une énorme poussée des eaux, la barre du lac se rompit subitement; les routes furent coupées et les vallées sous-jacentes inondées. Baréges, visité à cette époque par d'illustres hôtes, M^me^ de Maintenon et le duc du Maine, se souvient encore de ce jour mémorable et néfaste qui faillit l'anéantir au berceau.

Il est 3 h. 15 min., et le soleil va bientôt quiter les vallons. Un quart d'heure après, l'hôtellerie et l'observatoire sont dans l'ombre. Cette dernière construction est un blockhaus en pierres de 4 mèt. sur 5, bâti derrière et tout près de l'hôtellerie sur un énorme filon de grenatite. C'est là qu'en mai 1748, après plusieurs excursions, le vieil astronome Plantade mourut subitement, ses instruments astronomiques à la main et au milieu d'observations qu'il achevait. Là sont établis, sur la plate-forme, les thermomètres minima et maxima, et l'actinomètre, dont vous connaissez tous l'usage. Depuis plus d'un siècle, de nombreuses excursions faites l'été et même au cœur de l'hiver ont démontré l'accessibilité du pic du Midi et du col de Sencours. Il serait trop long de vous les nommer toutes, je me contenterai de vous mentionner les plus intéressantes.

En 1798, c'est le naturaliste Dufour. Et Bagnères se rappelle encore la joie du vieux savant faisant, le 10 août 1863, à l'âge de 84 ans, sa vingtième et dernière ascencion. Le 18 décembre 1821, c'est le chevalier de Lugo et sa nombreuse cavalcade. Puis l'illustre Ramond, qui escalade le sommet plus de 30 fois, et les botanistes Philippe et Schérer. Le colonel Peytier, pendant 2 semaines, y campa sous la tente. Le 4 janvier 1865 MM. Maxwell-Lyte, Hulton et Viguerie y montent par le lac Bleu. Depuis lors les visites deviennent fréquentes, et je n'ai pas besoin de vous rappeler les noms des Peslien, des Vaussenat; enfin ceux du général de Nansouty et de Baylac. Le mois de décembre 1874 évoque le souvenir de leur mémorable et difficile retraite avec Brau, au milieu d'un effroyable ouragan de neige.

A 4 h. 35 min., une mer floconneuse de nuages blanchâtres marche lentement des plaines de France dans les gorges, et dessine peu à peu les différents plans de montagne. Nous distinguons nettement à

Digitized by Google

sa surface le col d'Aspin, plus loin les crêtes des vallées de Luchon et d'Arrau, avec les pics de Gar et de Crabère qui ferment l'horizon. Au-dessus une vapeur bleuâtre s'élève en tremblotant, s'illumine doucement des derniers feux du jour et se nuance de teintes roses qui vont se fondre dans le bleu du ciel. Nous passons une soirée charmante, devisant de science et de voyages. La conversation tombe même sur les pays du Nord et le congrès de Stockholm. J'en raconte les épisodes les plus intéressants et n'ai garde d'oublier la réception qui nous fut faite par les étudiants d'Upsal. Il était déjà tard, quand chacun de nous gagna sa couchette.

Le 2 janvier, à 6 h. 1/2 du matin, nous sommes debout. Une heure après les crampons sont chaussés, et, le bâton ferré en main, nous commençons l'ascension. Le soleil inonde déjà la montagne de sa bienfaisante lumière. La neige, très-fortement gelée par le froid de la nuit (7 degrés), porte parfaitement; et notre petite caravane gravit les rampes du pic assez facilement. Nous avançons cependant avec lenteur, et, à mesure que nous montons, de nouveaux sites s'offrent à nous. Nous arrivons bientôt au Laquet (2,600 mèt.) où la « vue plonge pour la première fois sur l'immense horizon des plaines. »

Nous prenons alors à droite, et quelques lacets nous conduisent au plateau du pavillon d'Arcet, emplacement de l'observatoire définitif. Le cône terminal est là, au couchant, tout près de nous, au-dessus de nos têtes. Deux minutes après, nous foulons son sommet orgueilleux que couronne 1 mèt. 90 de neige amoncelée et très-fortement gelée. Je dirai volontiers avec Russell : « Il faudrait autant de génie que d'espace pour décrire une pareille vue; je dois me borner à l'appeler sublime et à en signaler sommairement les grands détails. »

Comment, en effet, décrire un semblable spectacle? Vers les plaines de France ou vers la montagne, à l'Orient comme à l'Occident, le regard émerveillé se perd d'une mer à l'autre sur une immensité de vallées, de crêtes sourcilleuses. Du Montcalm à la Rhune, c'est un océan de pics. A l'Est, Crabère; puis, vers le Sud-Est, les glaciers de la Maladetta proprement dite, Clarabide, les Gours-Blancs, le port d'Oo et le fier Poset; au Midi, le Cambiel, les épaulements neigeux du Néouvielle, le pic Long; plus loin, la pyramide du Mont-Perdu, Gavarnie et les fourches de Brada. Au Sud-Ouest, le grand glacier du Vignemale et, plus à droite, le formidable Balaïtous. Enfin, le pic du Midi de Pau et le pays basque ; vers l'Océan, la ligne noire des pignadas se détache vaguement à l'horizon.

Au Nord, dans toutes les directions, quarante lieues de plaine, où l'on distingue Toulouse, Auch, etc., etc., et, plus près, Pau, Tarbes,

Digitized by Google

le lac de Lourdes et Bigorre, etc., etc. Il fait froid, le thermomètre minima est à 7 degrés; aussi, je me hâte de prendre quelques photographies, des échantillons de roche (gneiss); et, après 45 min. de séjour au sommet, nous redescendons à l'observatoire. Grâce à quelques bonnes glissades sur la neige gelée, 30 min. nous suffisent pour l'atteindre, et à 10 h. 1/4 nous sommes de retour.

Après le déjeuner, il nous faut cependant songer au départ. Comme souvenir de mon ascension, le général m'offre sa photographie avec une charmante dédicace; je l'accepte avec reconnaissance. Il me confie deux jolies vues de l'observatoire, ainsi qu'une admirable échantillon de schiste foudroyé. Un trou de la grosseur d'un crayon, trace indélébile laissée par le fluide électrique, la traverse de part en part. Sur la demande de notre aimable hôte, je me charge de faire parvenir le tout, en son nom, à Stockholm à M. le professeur Nordenskjöld. J'enveloppe avec soin cette précieuse fulgurite, et, joignant les photographies à celles que m'a gracieusement offertes M. Baylac, je boucle mon sac. Il faut partir.

Notre petite troupe est bientôt prête; nous remercions chaleureusement l'excellent général de Nansouty de son aimable hospitalité; et, serrant encore une fois sa main, nous quittons, par un temps splendide, et bien à regret, le col de Sencours et ses ermites. Il est 1 h. Une longue série de faciles glissades sur des neiges d'apport nous conduisent à la Roche-Fendue et au cap de Sencours. A 2 h. 15 min., nous sommes au pont d'Arrises. Quelques petites renoncules, malgré les frimas, entr'ouvrent encore leur brillante corolle. Dans le Goulet d'Arrises, sur le bord du ravin, nous voyons le maigre coudrier qui, en décembre 1874, servit de jalon au général et aux siens, et les sauva tous d'une mort certaine. Un quart d'heure après, nous sommes aux granges de Tramezaïgues. Leur belle cascade tombe au travers de brillantes colonnes de glace transparente.

Je me sépare alors de mes aimables compagnons de route. Ils rentrent à Bigorre par Sainte-Marie. Quant à moi, je me dirige avec Barthélemy sur Arreau. Nous passons près des bains du Baguet. Dans le plateau d'Artigue, au-dessus de l'établissement, trois ruisseaux réunissant leurs ondes, celui d'Arrises, celui du Tourmalet et celui de Garet, forment l'Adour. Nous saluons au passage ce joli cours d'eau naissant et, pendant 200 mèt., nous montons sur des pelouses jusqu'au chemin qui traverse les bois pittoresques de la Lithbère. La vallée de Gripp se déroule à nos pieds, et, avant de m'engager sur le plateau du Sarrat de Mortis, je jette un dernier regard vers la route de Sainte-Marie. Mes compagnons, déjà rendus chez Brau Nogué, semblaient attendre ce moment. Le cri de montagne

Digitized by Google

se fait entendre et monte jusqu'à nous. Nous leur répondons en agitant nos mouchoirs et nous continuons notre route. C'est aujourd'hui dimanche; les belles prairies du plateau morainique sont désertes, et nous descendons rapidement à l'hôtellerie de Paillole où nous arrivons à 4 h. 30 min.

Nous y prenons un léger repas et une tasse de café noir, et à 5 h. nous repartons. Espiadet et les belles carrières de marbre vert de Campan sont bientôt derrière nous.

La nuit nous surprend à la lisière des forêts d'Aspin; la lune au premier quart et des millions d'étoiles étincellent au firmament, et éclairent notre marche sous ces voûtes ténébreuses. De temps à autre, les sommets d'Arbizon et du Pic du Midi nous apparaissent sous leur blanc manteau d'hermine, au travers des échappées du bois. Au milieu de ce silence de mort qui nous entoure, les ombres prennent mille formes fantastiques et bizarres. Ici, de vieux pins tout couverts de lichens semblent de blancs fantômes, et une brise légère fait doucement gémir leurs rameaux desséchés ; ailleurs, elle nous apporte les odorantes effluves des jeunes arbres. Par moment, un bruit d'aile se fait à peine entendre : un oiseau effrayé s'enfuit sous la ramée ; ou bien, d'un pas à la fois et craintif et curieux, un vieux renard, caché dans le fourré, regagne sa tanière, se rasant sur les mousses. Les derniers arbres des sapinières ne tardent pas à détacher sur le ciel leur noire silhouette, et, peu après, nous sommes au col d'Aspin. Ah! qu'il était beau, le panorama qui se déroula alors à mes yeux! Dans une vapeur lumineuse et transparente, la chaîne pyrénéenne s'offrait à nous dans toute sa majesté; on aurait compté ses glaciers et ses pics. Mais un vent froid nous rappelle à la réalité, et, descendant vivement, par des « coursières », les pentes du col, nous sommes à Arreau à 8 heures du soir. Inutile d'ajouter que, 3/4 d'heure après, réchauffés et réconfortés, nous dormions du plus tranquille sommeil. Le lendemain matin, favorisés par le temps superbe que nous avions depuis notre départ de Luchon, nous partons à 8 heures pour le col de Peyressourde. Le soir, nous rentrions à Bagnères, enchantés de notre voyage ; nous rapportions chez nous les plus charmants et les plus agréables souvenirs de l'accueil que nous avons reçu au pic et de nos compagnons de route.

MAURICE GOURDON,
Membre de la Société d'histoire naturelle de Toulouse,
Membre du Club Alpin Français (section de Paris).

Digitized by Google

III. — UNE EXCURSION D'HIVER AU SACROUX

Au commencement de juin dernier, je traversais le port de la Glère (2,323 mèt.), au retour d'une heureuse chasse à l'isard dans la vallée espagnole de Litayrolles. Mais il faisait un temps affreux; j'étais pressé de rentrer, il me fallut renoncer pour le moment à faire l'ascension du pic Sacroux (2,678 mèt.); et cependant 45 min. m'auraient suffi pour en atteindre le sommet. Je m'étais promis d'y revenir un jour... en hiver.

Novembre nous avait ramené les frimas; il gelait depuis plusieurs jours; je fis prévenir mon guide habituel, Barthélemy Courrége (que je ne saurais trop recommander à mes collègues du Club). Je partis de Luchon avec lui le 17 novembre dernier par un temps superbe, pour aller coucher à la vaste et bonne cabane du cirque de la Glère (1,460 mèt.).—(Chose si rare dans nos Pyrénées.) Nous eûmes bientôt dépassé Castel-Vieil et sa source ferrugineuse (772 mèt.), le pont Lapadé, celui de Ravi; enfin, quittant le chemin de la vallée du Lys, nous suivîmes celui de l'hospice de France jusqu'à une autre bifurcation, qui s'en détache au-delà du cinquième kilomètre. Nous descendîmes alors à droite par une route carrossable sur le bord du torrent de la Pique, et bientôt nous atteignîmes la pelouse connue sous le nom de Prat Joneou. A notre gauche, dans une sombre déchirure schisteuse, tombe la cascade des Demoiselles, dont la réputation nous semble un peu surfaite. Barthélemy me montra alors à quelques cents mètres au-dessus de la cascade l'endroit où avait été tué, il y a trois semaines à peine, un jeune ours. Il assistait à cette chasse comme traqueur. Près de là, sur la droite, il y a environ quinze ans, une avalanche énorme se détacha des pentes du Sacroux, se précipita dans la vallée, détruisant tout sur son passage et changeait en un désert de pierres la magnifique forêt de sapins et de hêtres qui couvrait la base du pic de ses ténébreux ombrages.

Nous traversons ces éboulis et nous montons ensuite sous bois, sur des pentes assez roides, jusqu'au Pales d'André; là nous franchissons le torrent sur un pont rustique, pour suivre la rive droite jusqu'au cirque de la Glère. Au milieu de cette clairière herbeuse et solitaire, où toute végétation semble cesser, existait jadis un refuge que les avalanches n'ont pas épargné dans leur rage; de cette maison hospitalière, il ne reste plus aujourd'hui que deux pans de murs lézardés, un monceau de pierres et quelques bouts de poutres à moitié pourris par les ans. Mais les bergers, avec ces dé-

Digitized by Google



T. et G. phot. Photolithographie A. Quinsac, à Toulouse.

LE PIC SACROUX VU DU PONT DE LAPADÉ

1. Crête de Sajust. — 2. Pic Sacroux.

Digitized by Google

Digitized by Google

bris, ont reconstruit une bonne cabane; elle va nous donner asile jusqu'à demain.

Nous avions mis 2 h. 30 min. pour monter de Luchon à la cabane du Cirque de la Glère. Pendant que Courrège et son frère Dominique, mon domestique, vont faire une ample provision de bois pour la nuit, je profite des derniers instants du jour qui s'éteint pour aller voir l'endroit où est encore tracée sur le roc l'ouverture du tunnel, qui devait aboutir en Espagne dans le Val de l'Essera, et relier ainsi le réseau français et l'embranchement du chemin de fer espagnol de Barbastre-Sarragosse. Malheureusement le projet étudié par M. de Barrande et notre excellent ami M. l'ingénieur Lézat n'a pas encore été mis à exécution.

La nuit me ramène enfin au gîte : de vilains brouillards, froids et humides, montent des plaines de France, enveloppent tout le cirque et les montagnes. Après le dîner, roulés dans nos couvertures, nous nous étendons sur des branchettes de sapins et des feuilles de hêtre. Un grand feu petille joyeusement dans la cabane, il nous garantira du froid jusqu'au jour; appelant enfin à notre aide le dieu du sommeil, nous passons une excellente nuit.

Le 18, au matin, nous sommes debout à 6 h. 30 min., et, malgré le mauvais présage d'un nuage sanglant qui couronne le port de la Glère, nous quittons notre gîte pour suivre, sur des pentes gazonnées que recouvre une forte gelée blanche, le sentier qui serpente à l'Est. Parvenus au petit plateau qui domine les trois cascatelles du cirque, nous rencontrons de larges flaques de neige glacée; elles ne nous présagent rien de bon pour la montée de la dernière partie du port, que nous pouvons voir de ce point, entièrement comblé par les neiges.

Nous montons d'abord assez facilement, en nous aidant du bâton ferré; mais, pour finir l'ascension de cette pente, il nous faut chausser nos crampons. Enfin, 1 h. 30 m. après notre départ de la cabane, nous atteignons le port de la Glère (2,323 mèt.).

Anciennement connu sous le nom de Coum, et ainsi appelé dans une charte concédée par Bernard IX en 1315, le port de la Glère fut longtemps le passage le plus fréquenté et le plus court entre la France et l'Espagne; mais peu à peu, par suite de son mauvais entretien et de la rapidité de ses pentes continuellement bouleversées par les avalanches, il fut abandonné pour le passage, plus long, mais moins pénible, de Vénasque (2,417 mèt.), ouvert, dit la tradition, par l'ordre des comtes de Comminges.

Le lac de Gourgouttes, encore libre de glace, reflétait dans ses ondes limpides les pics d'alentour, tout resplendissants de neige.

Digitized by Google

Comme fond à ce paysage sibérien, la Maladetta faisait étinceler sa blancheur immaculée aux rayons d'un soleil radieux.

Nous suivons la crête, qui, partant de la brèche du port, monte à droite vers le Sacroux. Des schistes lamelleux, d'abord assez faciles, forment ensuite une arête fort étroite, sur laquelle la neige, très-fortement glacée, nécessite de nouveau l'emploi des crampons. Nous marchons avec précaution, gênés par des appareils photographiques sur des pierres tranchantes et perfides, qui nous obligent à nous servir à la fois des pieds et des mains ; nous nous élevons ainsi jusqu'à un petit col, qui sépare le val de la Glère de celui des Graouès. Un vent froid et violent, soufflant de France, nous gèle les mains et la figure; la nature de la roche elle-même et la glace dont elle était presque partout recouverte rendaient déjà l'ascension assez pénible. A ce col, il nous fallut prendre par le versant espagnol. Barthélemy fut obligé de tailler des marches dans la glace, Enfin, 2 h. 30 min., arrêt compris, après notre départ de la cabane de la Glère, nous escaladons le sommet du Sacroux (2,678 mèt.).

Du sommet étroit de ce pic, nous découvrons une vue magnifique sur cette nature hyperboréenne qui nous entoure et qu'éclaire un beau soleil. Au Nord et sous nos pieds, le cirque de la Glère, dans l'ombre, nous laisse entendre son torrent qui s'enfuit vers le bassin de Luchon tout inondé déjà de lumière, tandis que de gros nuages cotonneux couvrent par endroits les plaines de France. A l'Ouest, en Espagne, les pics d'Estaouas, de Mal-Barrat, de Maupas, nous conduisent jusqu'à celui des Cabrioules, au-dessus de la vallée du Lys. A l'Est, la Montagnette, le pic de Sauvegarde et celui de la Mine détachent leur silhouette dentelée sur les montagnes de la Catalogne. Puis enfin, dominant le val de l'Essera, le magnifique massif des Monts-Maudits disparaît sous son manteau d'hermine.

Après une demi-heure de séjour au sommet du Sacroux, chassés par un vent glacial, nous quittons le pic, non sans y avoir pris plusieurs photographies et des échantillons de la roche (schiste maclifère) [1].

[1] Depuis longtemps déjà, je prends presque toujours avec moi un appareil photographique. M. Trutat, mon excellent ami et collègue du Club Alpin, a le soin de me munir de plaques toutes préparées; de son côté, il ne fait jamais une seule course sans emporter un ou même plusieurs appareils. Aussi puis-je affirmer que sa collection de vues des Pyrénées n'a pas d'égale. Mais aussi que d'énergie n'a-t-il pas fallu pour monter plaques et objectifs au Néthou, au Poset, au Balaïtous, pour ne citer que les meilleurs! Il semblerait vraiment que les circonstances mêmes ont toujours voulu aider à cette œuvre si intéressante,

Digitized by Google

Une prompte et courte descente nous conduit au lac de Gourgouttes et au port de la Glère, d'où trois quarts d'heure de marche nous suffisent pour atteindre notre point de départ du matin.

Deux heures après, nous étions de retour à Luchon, très-satisfaits de notre course; malgré les quelques difficultés de l'ascension, elle avait parfaitement réussi.

En été, cette ascension se fait facilement dans la même journée. Deux autres routes permettent de redescendre du pic : l'une par la Serre des Cabales et la poétique vallée du Lys; l'autre par le val de Bouneou, à cette époque complétement libre de neige et très-praticable.

MAURICE GOURDON,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

IV. — AUROUSE.

De toutes les montagnes des environs de Gap, Aurouse est certainement celle qui étonne le plus le touriste par le ton gris de ses rochers nus, les escarpements et les éboulis, ou mieux les casses qui recouvrent sa base. C'est du plateau de Céuse, montagne qui s'élève au Midi, en face d'Aurouse, et dont la sépare la vallée du Petit-Buëch, qu'il convient surtout de la contempler. Vue de ce point, elle se présente sous la forme d'un arc de cercle, ou plutôt d'un gigantesque fauteuil dont le dossier serait tourné vers le Nord et les

et je ne puis résister à la tentation de rappeler le curieux incident de sa première ascension au Néthou. La caravane était déjà installée à la Rencluse et les guides déballaient provisions et couvertures, quand un faux mouvement renverse les alforjas; l'appareil photographique s'échappe et roule sur le talus. Dans sa culbute l'objectif s'était cassé. Que faire, et comment renoncer à la récolte si fructueuse du lendemain? M. Bianchi, notre savant opticien toulousain, faisait heureusement partie de l'excursion : il avait avec lui tout un attirail de baromètres, thermomètres, appareil à ébullition, chauffé par une lampe à alcool. C'est déjà un premier point; une boite de conserve donne de l'étain, et, sur place, l'objectif est soudé. Le lendemain, un soleil magnifique permettait à M. Trutat de rapporter toute une série d'admirables clichés. Depuis ce temps, l'incident de la Rencluse l'a rendu très-prudent, et il ne consent à laisser porter ses chers objectifs qu'à ses amis les plus sûrs.

Digitized by Google

deux bras dirigés, l'un vers l'Ouest, l'autre vers l'Est, d'où lui vient le nom de *Canapé* que lui ont donné les habitants des environs de Sisteron, qui la voient précisément sous cet aspect.

Aurouse ne peut se comparer avec Chaillol, l'Olan et le Pelvoux, mais, s'il ne mérite pas le premier prix, il est bien digne, cependant, d'une mention honorable. Le géologue y fera d'intéressantes observations, le botaniste une riche moisson de plantes assez rares, parmi lesquelles : l'*Iberis aurosica* (Chaix) et le *Carduus aurosicus* (Villars), qui se trouvent sur le versant Sud-Ouest, près de la *Pinée-de-l'Ongle*, comme sur le versant Sud-Est, aux abords de la *fontaine Alibeau*. Quant au simple touriste, il jouira sur ce sommet, avec la permission du temps, d'une vue splendide.

Sa proximité de Gap tentera, d'ailleurs, plus d'un touriste, qui négligerait probablement cette curieuse montagne, si elle était plus éloignée. On peut, en effet, notre propre expérience le prouve, partir de Gap le matin, faire l'ascension d'Aurouse, et rentrer dans le chef-lieu des Hautes-Alpes vers le milieu de la nuit.

Nous partîmes de Montmaur, où nous avait laissés le chemin de fer.

Vers 6 h. 20 min., nous nous mîmes en route pour gagner le hameau de la Montagne-de-Montmaur, composé de huit ou dix chaumières, et situé au Nord du chef-lieu. Nous y arrivâmes à 7 h. 30 min., et, après nous être réconfortés par précaution, nous commençâmes l'ascension accompagnés d'un guide et nous dirigeant au Nord-Ouest, c'est-à-dire vers l'extrémité de ce que nous appellerons le bras occidental du fauteuil. On s'élève peu à peu en suivant un sentier, que l'on abandonne au pied de la *Pinée-de-l'Ongle* (ainsi nommée très-probablement à cause de l'essence d'arbres dont ce bois est composé : le *Pinus uncinata*), pour continuer à gravir la montagne en longeant la lisière orientale des pins, que 100 ou 200 mèt. séparent d'un autre bois de même essence, appelé le *Rimas*. On passe donc entre les deux. En les quittant, on reprend le sentier, légèrement indiqué, tantôt sur le roc, le plus souvent sur les éboulis. A ce moment, le vent, soufflant du Nord-Ouest, nous apporte le bruit de détonations répétées. C'étaient, au dire de notre guide, les coups de canon que tiraient les artilleurs au polygone de Valence, et, si l'on doit l'en croire, au plateau de Bure, il a souvent entendu faire l'exercice à feu au polygone de Grenoble.

Après avoir cheminé à l'Est, vers onze heures, nous déjeunâmes auprès de la *fontaine de l'Abreuvoir*, dans un ravin qui descend de la base du *pas de Paul*. Cette source est la seule que l'on rencontre entre le hameau de la Montagne et le plateau de Bure. Il serait très-

Digitized by Google

avantageux aux touristes de s'approvisionner d'eau pour ne pas être obligés de s'y arrêter : ils gagneraient ainsi facilement une heure au moins, en évitant un long détour.

Le déjeuner terminé, à midi, nous nous remîmes en marche, en montant, droit devant nous, vers le *pas de Paul*, qui donne accès au *plateau de Bure*. Ce passage offre réellement quelque difficulté. Long de 250 mèt. environ, il se divise en deux parties : la première présente des pentes assez roides, mais que le voyageur peut gravir sans le moindre danger. Arrivés à l'*Estrangouillou* (l'Étranglement), sorte d'embrasure d'où l'on aperçoit non sans stupéfaction les escarpements de la montagne, qui forment sa paroi méridionale, et les éboulis gigantesques qui en recouvrent le pied, nous avons suivi une ligne presque droite, n'ayant ni à monter ni à descendre, en traversant un plan assez fortement incliné, qui se continue pendant 5 ou 6 mètres au-dessous du passage, dérobant ainsi la vue d'un précipice de 300 mètres environ de profondeur. Le *pas de Paul* n'est, en réalité, ni très-difficile ni très-dangereux, mais il serait de la dernière imprudence de s'y aventurer sans guide; il s'agit seulement de bien choisir son point d'appui, de s'assurer si la pierre sur laquelle on va poser les pieds est bien assise; de temps à autre il est nécessaire de s'aider des mains. Cette seconde partie du passage est d'ailleurs moins longue que la précédente.

En débouchant du *pas de Paul*, nous entrâmes sur le *plateau de Bure*, non loin du *pré d'Arnaud*. Il était alors environ 2 h., et nous fûmes bien dédommagés de notre peine : en effet, quoique les nuages nous masquassent une partie du panorama, nous jouîmes encore d'un coup d'œil merveilleux. Du plateau, sans qu'il soit nécessaire de monter jusqu'au pic de Bure, on embrasse une étendue de pays considérable, dont les points extrêmes sont, de l'Ouest à l'Est, un pic des Cévennes[1] et le Viso, et, du Nord au Sud, le massif de la Grande-Chartreuse, le Ventoux et les pics de Sainte-Victoire et de Bretagne, dont nous avons reconnu le profil au-dessus de l'échancrure de Sisteron. Ce dernier forme la limite du département des Bouches-du-Rhône et du Var ; il s'élève à plus de 1,000 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et appartient à la chaîne de la Sainte-Baume. Nous ne parlons pas des points intermédiaires ou plus rapprochés. Malheureusement nous ne vîmes ce jour-là ni l'Olan, ni le Pelvoux, que des nuages recouvraient entièrement.

[1] Cette montagne, d'après nos observations, se trouve dans la direction du Gerbier des Joncs. Nous n'osons cependant affirmer qu'il s'agisse de ce dernier pic.

Digitized by Google

Le plateau de Bure présente une immense surface plane s'allongeant de l'Ouest à l'Est suivant la forme d'un arc de cercle. Vers le milieu, on remarque un trou de 6 à 7 mèt. d'ouverture dont on ne peut évaluer la profondeur, à cause de la neige qui l'emplit presque jusqu'au bord. Ne serait-ce pas l'orifice d'une immense cavité qui existerait dans la montagne, semblable au *Garagaï* du pic de Saint-Victoire?

Nous nous dirigeâmes alors vers le pic de Bure, le point culminant d'Aurouse (2,715) mèt.), à la partie orientale de la montagne, et une heure nous aurait largement suffi pour le gravir; mais, les nuages commençant à l'envelopper, nous fûmes obligés de renoncer à notre projet.

A 3 h. 30 min., nous quittions le plateau pour descendre vers le *pré de la Pare* (de la Pelle), où nous arrivâmes 30 min. plus tard, au bord d'une source. Après un moment de repos, nous poursuivîmes notre descente à travers les casses, jusqu'à la *fontaine Alibeau*, en longeant le pied des rochers qui forment le bras oriental du fauteuil. Cette marche de près de 2 h. dans les éboulis fut assez fatigante, et, à 6 h. 40 min., nous franchissions le col de Matacharre, puis, après avoir traversé le hameau de ce nom, à 8 h. 30 min. nous arrivions à la Roche-des-Arnauds, où Bonnardel, l'aubergiste, nous prépara à la hâte un repas assez confortable et d'un prix modéré. Il était 11 h. quand nous prîmes le train à la Freyssinouse. Avant minuit, nous arrivâmes à Gap, que nous avions quitté le matin à 4 h. 30 min.

Au lieu de faire l'excursion en un seul jour, ce qui la rend un peu pénible, il vaudrait mieux aller coucher la veille à Montmaur ou plutôt au hameau de la Montagne-de-Montmaur, d'où l'on partirait à l'aube; on gagnerait ainsi 4 ou 5 h.

Comme il serait très-imprudent de vouloir franchir le *pas de Paul* sans guide, nous nous faisons un devoir de recommander à ceux que cette excursion pourrait tenter François Mescle, de la Montagne-de-Montmaur, qui réunit toutes les qualités d'un guide excellent, et dont nous avons été on ne peut plus satisfaits.

Le plateau de Bure est accessible de plusieurs côtés. On pourrait, au lieu de partir de Montmaur, commencer l'excursion par la Roche-des-Arnaud et passer par Matacharre, la Font-Alibeau, les éboulis et le pré de la Pare. Il existe un autre passage que l'on atteint par Rabou et le col de la Palette. M. A. Joanne l'indique dans son *Itinéraire*. Ce passage consiste en une *cheminée* ouverte dans le formidable à-pic oriental. Il est peu connu et présente certainement de réels dangers. Nous pensons que c'est par le Dévoluy, c'est-à-dire

Digitized by Google

par le versant Nord, que l'on doit gravir le plus facilement la montagne d'Aurouse.

L. et B.[1]

[1] Un des auteurs de cet article, M. Émile Burle, est mort presque subitement dans les derniers jours de l'année 1875. M. Xavier Blanc, président de la section des Hautes-Alpes, a prononcé sur sa tombe un discours dont nous extrayons le passage suivant :

« C'est au nom du Club Alpin Français que ma voix se fait entendre à cette heure; et le Club Alpin lui devait bien cet hommage public et reconnaissant. Éclose dès les premiers jours de la fondation du Club Alpin Français, la section gapençaise se plaça bientôt au second rang des sections de province. Et, nous pouvons le dire, l'honneur de ce succès rapide et inespéré revenait en grande partie à l'intelligente initiative de notre excellent collègue. Émile Burle fut l'âme de l'administration de notre société, comme il était l'inspirateur de nos projets, le guide de nos excursions. Il en était aussi la joie, joie féconde, car il apportait aux touristes le tribut de ses vastes connaissances en entomologie et en botanique.

« C'est surtout comme botaniste qu'Émile Burle aura tracé, dans la science du naturaliste, son brillant et ineffaçable sillon.

« La Société de botanique de Lyon lui avait réservé une place distinguée parmi ses membres les plus éminents. Et, ce qui surprendra peut-être ceux qui ne se rendent point compte de l'étendue des relations que créent, entre les savants et les chercheurs de tous pays, l'étude et la pratique des sciences naturelles, la mort d'Émile Burle excitera des regrets jusqu'aux derniers confins de l'Europe, où il comptait partout des correspondants et beaucoup d'amis.

« Nous avons tous gardé le souvenir du récent pèlerinage fait dans nos Alpes par le congrès de la Société botanique de France, qui tint ses grandes assises dans notre cité, en 1874. Ce fut peut-être autant à la présence des frères Burle, ces ardents pionniers de la botanique, qu'aux merveilleuses stations du Lautaret, du Queyras, de Céüse et d'Aurouse, que nous dûmes l'honneur de posséder parmi nous cette réunion de savants, accourus de tous les points de la France et même de l'étranger.

« C'était, en effet, un puissant attrait pour ces grands botanistes que la visite du magnifique herbier de nos deux botanistes gapençais et de la belle collection de la ville de Gap, enrichie par la munificence de M. Baptiste Blanc, complétée et classée par les soins des Borel, des Gariod et des Burle.

« Honneur à eux ! honneur surtout à celui que nous pleurons en ce jour et qui fut leur modèle et leur guide ! »

Digitized by Google

V. — RÉCENTES EXCURSIONS DES MEMBRES DE L'ALPINE CLUB DANS LES ALPES FRANÇAISES [1].

C'est encore aux Anglais que nous devons cette année les principales courses nouvelles qui ont été faites dans les Alpes du Dauphiné et de la Savoie. En effet, comme on l'a vu par les articles de MM. G. Devin et H. Duhamel, le mauvais temps a empêché la réussite de leurs expéditions, si habilement conçues et si hardiment tentées, pour atteindre le sommet toujours vierge de la Meije.

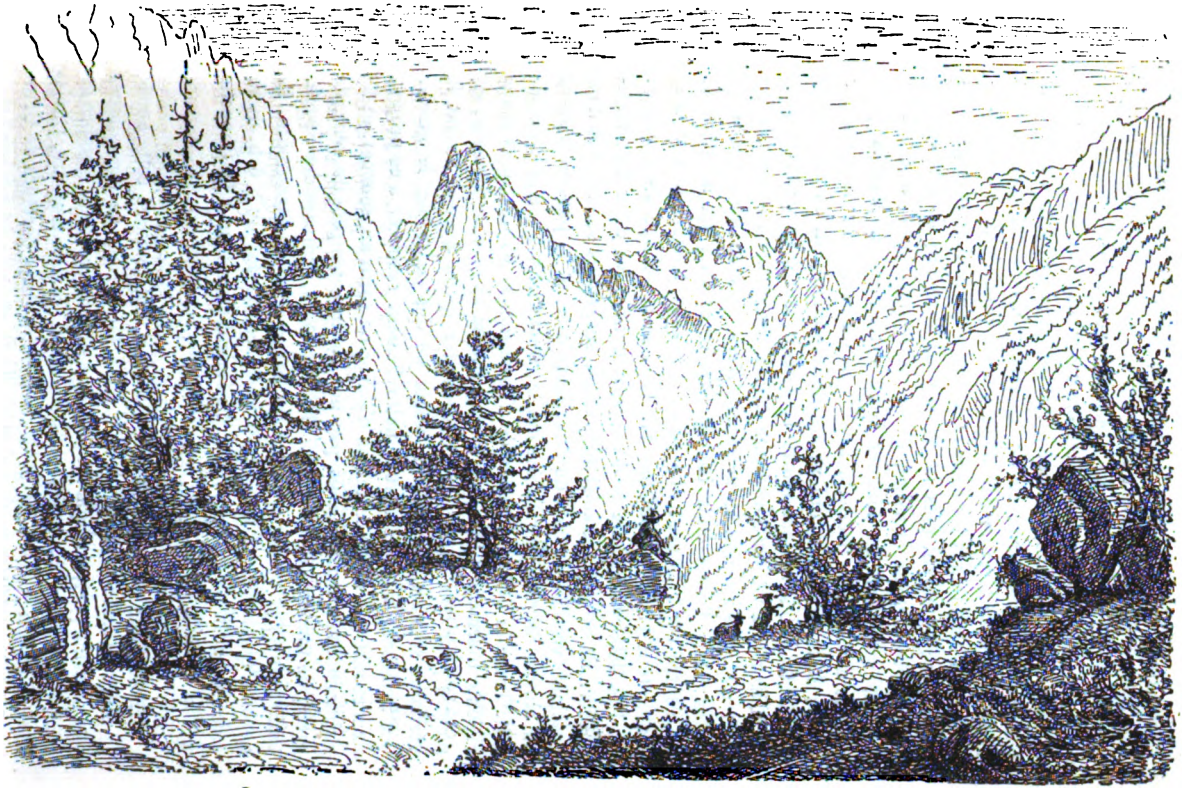
A tout seigneur, tout honneur. Le pic d'Olan (3,573 mèt.) est à coup sûr la plus belle conquête faite cette année dans les Alpes du Dauphiné, M. R. Pendlebury, qui le premier a escaladé cette montagne, a bien voulu me communiquer sur son ascension des notes fort intéressantes à l'aide desquelles j'ai pu compléter le récit un peu bref de l'*Alpine-Journal*.

Le 6 juillet 1875, M. R. Pendlebury, accompagné de M. A. Cust et des guides Gabriel et Joseph Spechtenhauser, fit une première tentative pour atteindre le pic d'Olan par le versant septentrional : cette tentative resta infructueuse ; mais les hardis touristes eurent la consolation de découvrir un nouveau col au Nord du pic d'Olan. Partis à 3 h. 45 min. des chalets de la Lavey, ils atteignirent à 9 h. 15 min., par le glacier des Sellettes, la base du pic d'Olan, et ils trouvèrent l'arête de la montagne, qui se dressait à environ 350 mèt. au-dessus d'eux, impraticable à cause de l'extrême quantité de neige dont elle était couverte. Ils descendirent alors avec beaucoup de peine dans le fond du Valjouffrey, qu'ils n'atteignirent qu'en 5 h. de marche : il leur sembla qu'il y avait un passage plus facile et plus direct un peu au Nord de celui qu'ils avaient suivi. De là ils regagnèrent, par le col facile de Turbat, le village de la Chapelle dans le Valgodemar (8 h. 20 min. du soir). D'après leurs observations le pic de Turbat s'élèverait beaucoup plus haut au-dessus du col que ne l'indiquent les cartes.

En descendant du col de Turbat à la Chapelle, ils avaient en vue les rochers méridionaux du pic d'Olan, et leurs guides jugèrent qu'il y avait de ce côté quelques chances de succès. Aussi, le lendemain, ils allèrent coucher dans des cabanes de bergers, près du torrent du Clot, et sur la route de la Chapelle au col Turbat. Le 8 juillet, ils se mirent en route à 3 h. 10 min. du matin ; à 6 h. ils

[1] Voir l'*Alpine-Journal* de novembre 1874, de février, d'août, de novembre 1875 et de février 1876.

Digitized by Google



Le mont Olan, vu du Valgodemar, d'après un dessin à la plume de M. B. Tournier.

Digitized by Google

atteignaient la base des rochers méridionaux du mont Olan, qui forment un escarpement effrayant du sommet de la montagne à un petit glacier où l'on ne rencontre pas de difficultés. Cette paroi verticale est coupée en deux par un long couloir; mais ce couloir ne descend pas tout à fait jusqu'au glacier, et ne monte pas jusqu'à l'arête terminale de la montagne, de sorte que, en haut et en bas, il se termine par deux grands précipices. Ils commencèrent l'escalade dans les rochers à droite du couloir sans grandes difficultés; ils eurent plus de peine pour descendre dans le couloir et le traverser, car la neige, qui ne le couvrait pas en entier, y formait seulement de longues bandes très-roides. Mais la plus grande difficulté se présenta à la sortie du couloir et pour gagner l'arête de la montagne, qui ne fut atteinte qu'à 10 h. du matin. Les hardis touristes avaient quitté le couloir, sur leur gauche; plus haut, ils revinrent sur leur droite dans la direction du sommet. Pendant quelques instants ils ne rencontrèrent pas de nouvelles difficultés; mais l'arête était coupée par une brèche, qui se relevant de l'autre côté, formait une paroi verticale. L'expédition y descendit tout entière; toutefois M. Cust se vit obligé de s'arrêter. M. Pendlebury continua seul l'ascension avec les deux Spechtenhauser. Ils avancèrent ainsi tous trois, suspendus sur le flanc d'un précipice vertical du côté du Sud, jusqu'à ce qu'ils pussent trouver un moyen de regagner l'arête qui les conduisit cette fois au sommet. Toute la dernière partie de l'ascension se fit au milieu d'une violente tourmente; toutefois le vent chassa assez complétement les nuages pour leur permettre de constater qu'ils avaient atteint le véritable sommet. Ils avaient résolu de descendre sur le glacier des Sellettes; mais ils durent naturellement renoncer à ce projet : ils n'eurent pas même le temps d'élever un cairn au sommet, et ils redescendirent accompagnés par une violente tempête de vent, de grêle, de tonnerre et d'éclairs. Il fallut toute l'adresse des Spechtenhauser pour mener à bonne fin cette descente émouvante. Ils avaient quitté l'arête à midi 30 min.; ce ne fut qu'à 6 h. qu'ils atteignirent la base des rochers. Ils étaient de retour à la Chapelle à 8 h. 40 min. du soir.

M. Coolidge et sa tante, miss Brevoort, ont continué cette année le cours de leurs exploits, dont il nous est permis de revendiquer une certaine part, puisque M. Coolidge s'est fait recevoir membre du Club Alpin Français. Leurs guides étaient, comme toujours, Christian et Ulrich Almer; ils avaient en outre deux porteurs de Grindelwald, Rudolf Kaufmann et Christian Roth.

Digitized by Google

Le 27 juin 1875, ils allèrent du Bourg d'Oisans à Valsenestre par la Brèche de Valsenestre : ce passage est encore peu connu [1]. Ils suivirent la route de voiture jusqu'aux Ougiers ; et, après avoir traversé le Vénéon, ils montèrent en 1 h. 1/2, par un sentier pierreux, aux chalets et au lac de Lauvitel. La traversée du lac leur prit 3/4 d'heure. Ils s'élevèrent à gauche dans la direction d'une brèche qu'ils atteignirent sans difficultés, après 3 h. 1/4 de marche. Descendus à droite par des rochers très-escarpés, ils atteignirent ensuite un sentier très-curieusement tracé sur le flanc des rochers, et, 3 h. après avoir quitté le col, ils arrivaient au village de Valsenestre. M. Coolidge recommande beaucoup ce col auquel on préfère d'habitude celui de la Muzelle.

Le 30 juin, après avoir bivouaqué à 4 h. 1/2 de Valsenestre, ils découvrirent un nouveau col pour gagner le haut du vallon de Lanchatra. Ce col est situé un peu à l'Est du point marqué 3,251 mèt. sur la carte française, et que l'on trouvera facilement sur la crête qui domine le glacier du Vallon, à l'Est de la Roche de la Muzelle : ils firent en même temps l'ascension de cette pointe, à laquelle ils donnèrent le nom de Marguerite. Il leur avait fallu 1 h. 3/4 pour atteindre le col par une pente de glace visible du village, par des rochers et des plaques de neige. La descente au glacier du Vallon par des rochers escarpés fut excessivement difficile, à tel point que les guides doutèrent pendant quelque temps s'ils pourraient la mener à bonne fin. En 2 h. ils arrivèrent au glacier qu'ils traversèrent, et à 1 h. duquel ils bivouaquèrent. Un au moins des points culminants du glacier de la Haute-Pisse leur parut dépasser en hauteur la Pointe de Marguerite. La vue du col avait été belle, moins belle cependant que celle dont ils avaient joui du haut de la Pointe de Marguerite.

Le 2 juillet, M. Coolidge et les deux Almer firent la première ascension de la Roche de la Muzelle (3,459 mèt.) par le glacier du Vallon : ils avaient échoué le jour précédent en essayant d'attaquer la montagne par le versant Nord-Est. Ils partirent de leur bivouac, traversèrent le glacier du Vallon en 1 h. 10 min., et, arrivés à la base de la montagne, ils montèrent par les rochers de droite, puis, tournant à gauche, gagnèrent en 50 min. un premier sommet. Le temps, qui était couvert, s'étant éclairci un instant, ils reconnurent que le sommet le plus élevé se trouvait à leur gauche, et ils l'escaladèrent facilement en quelques minutes : ils eurent soin d'y élever un steinmann, pour laisser une trace durable de leur ascension. Ils re-

[1] Voir ci-dessus l'article de M. Ferrand, de Grenoble.

Digitized by Google

descendirent par le même chemin, au milieu d'une violente tempête. La vue leur avait été complétement cachée, mais M. Coolidge pense qu'elle doit être admirable, puisque la Roche de la Muzelle est à l'Ouest la dernière haute montagne du Dauphiné.

Le 3 juillet 1875, les mêmes touristes, accompagnés du reste de l'expédition, partirent du bivouac que nous avons déjà indiqué et gagnèrent en 2 h., au haut du glacier du Vallon, une entaille fort curieuse entre deux rochers que l'on appelle dans le pays les Berches (probablement une forme patoise du mot brèche). De là, tournant à droite, ils descendirent, par des rochers escarpés et des pentes de neige, dans le vallon de la Haute-Pisse : à 1 h. 1/4 du col, ils avaient atteint une cabane indiquée sur la carte de l'État-major. Puis, à 4 h. environ du col, ils descendirent au Désert dans le Valjouffrey. Une violente tempête les contraria beaucoup durant cette descente.

Le 13 juillet suivant, les mêmes touristes, avec Christian Almer, Roth et Kaufmann, effectuèrent un nouveau passage entre le glacier des Étançons et le glacier des Cavales. Ils partirent du bivouac, qu'ils avaient déjà occupé à plusieurs reprises les années précédentes sur les rochers orientaux du vallon des Étançons, escaladèrent le glacier du même nom et atteignirent en 3 h., par un long couloir de neige, très-visible de l'autre extrémité de la vallée, la crête de l'arête qui se trouve au Nord du col des Cavales. Ils appelèrent ce col col des Chamois, parce qu'ils trouvèrent, pendant toute l'ascension du couloir, des traces récentes de chamois. La descente se fit par un long couloir de neige et par une branche du glacier des Cavales qui les conduisit en 3/4 d'h. du col à une pente de rochers, d'où ils regagnèrent la route habituelle du col des Cavales.

La partie des Alpes de Savoie qui s'étend entre les montagnes du Dauphiné et la chaîne du Mont-Blanc reste toujours peu explorée. Cependant, depuis ces quinze dernières années, des Anglais en ont franchi les principaux cols et escaladé les plus hauts sommets; mais il y reste beaucoup de courses nouvelles à faire. D'ailleurs les habitants de la Savoie eux-mêmes n'ont sur ces montagnes que des notions bien vagues : ainsi, dans un article du dernier Annuaire intitulé « l'Époque préhistorique du Club Alpin Savoyard », M. le docteur Guilland, membre de la section d'Aix-les-Bains, a laissé se glisser une grave erreur qu'il convient de relever. Je lis en effet dans cet article[1] : « Le 1er juillet 1874, les neiges et les glaciers du

[1] Annuaire de 1875, page 206.

Digitized by Google

« Mont-Thuria, vierges encore du pied humain, étaient foulés « pour la première fois par deux Américains, M. Coolidge et miss « Brevoort, accompagnés de trois guides de Grindelwald. » Or la première ascension du Mont-Thuria ou Mont-Pourri (3,788 mèt.)[1] a été faite treize ans auparavant, et il devrait être d'autant moins permis de l'ignorer que l'honneur en revient tout entier à un Savoyard qui n'est autre que le célèbre guide Michel Croz. Envoyé en reconnaissance par MM. Mathews et Bonney qui avaient échoué cette même année dans une première tentative, il s'acquitta de sa mission avec une conscience particulière, puisqu'il poussa cette reconnaissance jusqu'au sommet même de la montagne (4 octobre 1861). L'année suivante il y conduisit les premiers touristes qui aient fait cette ascension, MM. Mathews et Bonney (5 août 1862). Le Mont-Thuria a été escaladé depuis assez souvent, et entre autres touristes par M. Tuckett. Ce qui a dû tromper M. le docteur Guilland, c'est que M. Coolidge et miss Brevoort ont fait très-réellement une course nouvelle, en ce sens qu'ils ont suivi une autre route que la route habituelle.

Ils partirent, le 2 juillet 1874, des plus hauts chalets au-dessus de Villaroger; ce sont les chalets connus dans le pays sous le nom de chalets de la Thuria, et d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la chaîne du Mont-Blanc. Ils escaladèrent l'arête rocheuse qui forme la limite orientale du grand glacier (de la Thuria ?). Suivant plus ou moins cette arête, ils en gagnèrent une autre qui commande le glacier de la Gurre, et qui descend au Nord-Est du plus haut sommet du Mont-Thuria. Grimpant alors, non sans quelques difficultés, le long de cette arête, ils atteignirent le point marqué 3,615 mèt. sur la carte française. C'est l'extrémité Nord-Ouest de l'arête supérieure du Thuria qui court de là dans la direction du Sud-Est. Par une crête de neige, puis par une autre crête de rochers aiguë et déchirée, ils gagnèrent le sommet. Ils y étaient donc arrivés par le Nord-Ouest, au lieu d'y monter par le Sud-Est, ainsi que l'ascension s'en était faite auparavant. Du sommet, ils jouirent d'une vue merveilleuse, sur la Tarentaise, et sur les Alpes Graies, les Alpes Pennines et les Alpes dauphinoises. Ils descendirent par la même route : seulement, arrivés sur l'arête qui domine le glacier de la Gurre, ils descendirent directement sur le grand glacier, qu'ils suivirent jusqu'à son extrémité au-dessus des chalets.

Le 5 juillet 1874, les mêmes touristes franchirent des cols peu

[1] D'après la carte de l'État-major; cette hauteur est contestée par les Anglais.

Digitized by Google

connus entre Moûtiers en Tarentaise, et Saint-Michel en Arc. Ils passèrent la nuit dans les chalets de Motaret-la-Cave, dans le fond de la branche occidentale de la Combe des Allues. Le lendemain, ils gagnèrent, par des pentes faciles de gazon et de pierres, le col du Péclet d'où ils jouirent d'une vue magnifique sur les Aiguilles d'Arve, les Grandes Rousses, l'Aiguille de Sassière et le Mont-Blanc. Tournant à gauche sur des rochers faciles, ils descendirent dans le vallon de Belleville profondément encaissé entre la montagne du Borgne, le Château Bourreau et la Roche des Encombres. De là, ils traversèrent un torrent, et s'élevèrent à leur gauche vers le col de la Montée du Fond, où ils dressèrent un steinmann, afin de guider les voyageurs futurs. De ce col, la chaîne du Dauphiné se présentait admirablement. La descente fut facile : ils suivirent un petit glacier et des pentes gazonnées qui les conduisirent aux chalets du Bouvillard, d'où ils gagnèrent le village du même nom. Ils arrivèrent enfin à Franceau sur la route du Mont-Cenis, et à 1 h. 1/2 de Saint-Michel (11 h. 25 min. en tout).

Bien que la chaîne du Mont-Blanc soit une des mieux explorées de toutes les Alpes, les membres de l'Alpine-Club y ont encore fait quelques courses nouvelles.

En 1873, M. Kennedy avait fait l'ascension du plus petit sommet de l'Aiguille de Blaitière. L'année suivante, le plus haut sommet fut atteint pour la première fois par M. Ed. Whitwell, accompagné du guide Christian Lauener. Partis de Chamonix, le 6 août 1874, à 3 h. 15 min., ils arrivèrent par le glacier des Nantillons au sommet atteint par M. Kennedy; trouvant que ce n'était pas le plus haut, ils le quittèrent à 10 h. 30 min., et, après une grimpade excessivement difficile, ils escaladèrent le plus haut à 1 h. 45 min. Il leur avait fallu tailler beaucoup de pas dans la glace pour atteindre le col qui s'ouvre entre les deux sommets. Aussi l'ascension fut-elle très-longue. La descente ne prit que 4 h. 1/2, les haltes non comprises. Le 31 juillet 1875, M. Coolidge avec Almer et Kaufmann fit la seconde ascension de l'Aiguille de Blaitière: la troisième fut faite, le 7 septembre 1875, par miss Brevoort avec les deux Almer.

Le 31 juillet 1875, le Rév. F. C. Wethered fit, avec François J. Devouassoud et Michel Balmat, l'ascension de l'Aiguille du Midi par une nouvelle route. Après avoir passé la nuit aux chalets du Montenvers, ils arrivèrent à la base de l'Aiguille par les glaciers du Géant et de la Vallée Blanche. Au lieu d'escalader la face Sud, ce qui est le chemin habituel, ils prirent à droite par des pentes de

Digitized by Google

neige, et atteignirent l'arête qui descend de l'Aiguille dans la direction de l'Est. De là, ils voulurent gagner la face Nord, atteindre une dépression qui sépare le plus haut pic du second pic (celui qui est le plus rapproché de Chamonix), afin de parvenir par là au sommet réel de la montagne. Un couloir rempli de neige fraîche, et déjà fort difficile par lui même, les arrêta bientôt. Revenus sur leurs pas, ils se décidèrent à attaquer la montagne par sa face orientale : cette fois ils furent plus heureux, et, après une grimpade très-difficile, sur d'immenses blocs de granit, ils atteignirent enfin le point le plus élevé de l'Aiguille du Midi. Ils descendirent par la route habituelle, mais très-lentement, à cause de l'énorme quantité de neige qui obstruait les couloirs.

Je dois enfin rappeler la course, maintenant célèbre, du « Col des Grandes Jorasses », faite le 17 juillet 1874, par M. Thomas Middlemore avec le guide Johann Jaun et un porteur de Cormayeur nommé Joseph Rey. Elle vient en effet de donner lieu dans l'*Alpine-Journal* à une discussion fort intéressante au sujet des dangers alpins. M. Th. Middlemore a publié, dans le numéro du mois d'août 1875, un récit de son ascension, aussi spirituel que pittoresque ; mais, malgré le charme de ce récit, il n'a pu dissimuler que très-imparfaitement les terribles dangers qu'il a courus ; pendant six heures, les téméraires touristes ont escaladé un couloir vertical, sous une canonnade de pierres incessante ; M. Middlemore fut blessé à la main et à l'épaule ; les touristes perdirent successivement leurs trois haches, et Johann Jaun faillit se tuer en tombant dans une crevasse. M. Leslie Stephen, avec toute l'autorité qui s'attache à ses innombrables exploits alpins, a relevé, dans une lettre fort vive, les exagérations de certains jeunes membres du club ; il a absolument condamné ces courses sans nécessité et sans but pratique, où l'on compromet follement sa vie et celle de ses guides, et il a énergiquement soutenu que des tours de force de ce genre n'avaient jamais été le but des illustres fondateurs de l'Alpine-Club. Après un échange de lettres entre MM. Stephen et Middlemore, l'éditeur de l'*Alpine-Journal*, M. Freshfield, qui a aussi une grande autorité en ces matières, a clos le débat par quelques lignes très-fermes et très-sensées, dans lesquelles il s'est complétement rangé à l'opinion de M. Leslie Stephen. Espérons que M. Th. Middlemore, que ses collègues appellent familièrement « la prochaine victime », écoutera les conseils de ses aînés, et qu'il jouira longtemps encore de ce titre plus glorieux qu'enviable ; c'est le vœu que je fais pour lui, et pour son frère qui est un de mes bons amis.

Puisque j'ai dit quelques mots de ce que certaines gens appellent

Digitized by Google

les excentricités des clubistes anglais, je dois signaler encore une violente sortie de M. Moore [1] contre les crampons, les échelles et autres procédés d'ascension non moins mécaniques que peu glorieux. J'avoue que, dussé-je aussi être taxé d'excentricité, je ne laisse pas que d'avoir un certain faible pour les idées de M. Moore. Je ne crois pas qu'aucun grimpeur sérieux de rochers puisse voir de sang-froid envahir ses chères montagnes par tout cet attirail de vulgaire gymnastique. Quant à M. Moore, il a pris le bon parti, qui est de s'en aller chercher au Caucase des beautés vierges de la civilisation et de ses crampons.

J'indique pour mémoire, avant de finir, d'après l'*Alpine-Journal*, quelques courses nouvelles faites en France par des membres du Club Alpin Italien, et sur lesquelles le *Bollettino*, vol. IX, n° 24, 1875, contient des renseignements intéressants et détaillés. Le 2 juillet 1875, M. A. Martelli, avec les guides Macquignaz et Carrel, de Val Tournenche, passa entre la Meije et le pic de l'Homme, un nouveau col (?) qu'il nomma col de l'Homme, et qui conduit de la Grave au Val d'Arsine. Les mêmes touristes franchirent un nouveau col en allant de Bonneval à Balme ; ce col s'ouvre entre la Ciamarella et l'Albaron ; ils l'appelèrent col de la Ciamarella ; ils y étaient montés en traversant le glacier des Évettes. Le 24 juillet 1875, M. A. Balduino, avec le guide Antonio Castagneri, de Balme, fit la première ascension de la Bessanese par le versant italien. Le 3 août 1875, M. Baretti, avec les guides Medail de Millaures et Auguste Sibille fit l'ascension de Pierre-Menue (3,572 mèt.). Le 10 août 1875, M. Baretti, avec le guide Sibille de Chiomonte, fit l'ascension de la plus haute des trois Dents d'Ambin.

Je termine maintenant par un vœu qui sera, je l'espère, réalisé : à savoir, que l'éditeur de l'*Alpine-Journal* puisse donner cette année, dans sa chronique des courses nouvelles, une liste analogue à celle que je viens de résumer, en l'honneur des membres du Club Alpin Français, ce qu'il fera avec grand plaisir, je m'en porte garant.

HENRY CORDIER,
Membre du Club Alpin Français (section de Paris)
et de l'Alpine-Club.

[1] *Alpine-Journal* de février 1876.

Digitized by Google

VI. — LE COL DU SÉLÉ [1].

. . . . . .

Comme vous le savez, nous avons quitté Gap lundi matin (16 août) emportant un bien agréable souvenir de la réception qui nous avait été faite par vous et vos amis, et regrettant de nous arracher sitôt à une hospitalité aussi cordiale.

A midi, nous nous faisions arrêter au pont de l'Argentière, après une matinée un peu chaude, mais très-intéressante, car la route de Briançon offre de superbes points de vue. Après avoir hésité quelque temps à nous rendre à Ville-Vallouise, soit par l'Argentière, soit par la Bessée, nous nous étions décidés, sur les conseils du *Guide-Joanne*, à choisir la première de ces deux routes ; nous n'avons, croyons-nous, qu'à nous en féliciter. Il nous semble, en effet, que le chemin du col de la Pousterle, par l'Argentière, doit être bien autrement intéressant que la route de la Bessée ; au moins pouvons-nous certifier que ce passage est réellement splendide et soutient parfaitement la comparaison avec les paysages les plus charmants de la Suisse.

Après un déjeuner sommaire sur l'herbe, nous commençons à gravir le chemin aisé, mais montueux, qui doit nous mener au col. A mesure que l'on s'élève, la vue s'étend de plus en plus sur la vallée de la Durance ; au-dessous de nous, le Fournel, que nous apercevons à peine, à une grande profondeur, mugit avec fracas ; sur la rive opposée s'étale une sombre forêt de sapins ; d'immenses rochers surplombent le sentier que nous suivons. Les mines d'Argentière présentent, paraît-il, quelque intérêt, mais nous n'avons pas le temps de nous y arrêter.

Vers les quatre heures nous atteignons le col et nous nous trouvons tout à coup sur une immense pelouse parsemée de mélèzes ;

[1] La relation suivante, bien que non destinée primitivement à la publicité, sera lue, nous n'en doutons pas, avec le plus vif intérêt. Écrite par l'un des membres d'une caravane marseillaise, elle montre que nos voisins (*voisins* depuis le chemin de fer) savent apprécier à leur juste valeur les incomparables beautés des montagnes des Hautes-Alpes. Nous avons le ferme espoir, peut-être pourrions-nous dire la certitude, que le désir de les connaître poussera vers ces montagnes une foule de plus en plus grande de touristes méridionaux. La section marseillaise du Club Alpin contribuera, croyons-nous, presque autant que celle des Hautes-Alpes, à faire de ce département la *Suisse du Midi*.

(Le *Courrier des Alpes* du 23 septembre 1875.)

Digitized by Google

charmés de retrouver un ombrage qui nous a totalement manqué depuis notre départ, nous cheminons doucement à travers ce riche pâturage, qui nous paraît avoir plus d'un kilomètre de long. Bientôt, nous arrivons à la descente, et là, nous restons émerveillés devant le spectacle grandiose qui se présente à nous. A nos pieds et sur les coteaux voisins, c'est le vert sombre des sapins ; au fond, de riantes prairies où viennent se réunir les eaux qui descendent des vallées environnantes ; puis, au-dessus de ce tableau, à droite, des rochers aux arêtes dentelées ; à gauche enfin, le massif admirable du Pelvoux avec ses glaciers et ses pics redoutables. Rien n'égale cette vue, à la fois si riante dans la vallée, si sévère sur les hautes cimes ; aussi resterions-nous longtemps plongés dans une admiration émue, s'il ne fallait songer à gagner notre gîte. Nous descendons d'un pas alerte, bavardant à qui mieux mieux ; si bien que, au moment de toucher au port, à un quart d'heure de Vallouise, nous perdons le chemin et nous nous engageons par mégarde sous une superbe forêt ; ce nouveau chemin est assez beau pour que nous regrettions peu notre erreur, mais il nous ramène en arrière et nous allonge d'une bonne demi-heure. Enfin, à sept heures et demie, nous atteignons Vallouise. L'aubergiste Giraud, qui nous attend sur sa porte, nous fait force signaux pour nous montrer le chemin, puis il se précipite à notre rencontre et nous serre la main avec effusion.

Pendant que nous dînons, le guide Sémiond fait son entrée, accompagné de Jean-Antoine Gautier, un jeune homme qui deviendra en peu de temps un excellent guide. Nous prenons nos dispositions pour le lendemain, et nous nous décidons à passer le col du Sélé, bien que nos guides assurent que les Écrins ne sont pas plus difficiles; mais les renseignements recueillis à Gap ne nous engagent pas à tenter l'aventure : nous tenons avant tout à la prudence. Tout étant convenu, nous allons nous coucher dans des lits bons et très-propres, mais où, par malheur, nous ne sommes pas seuls ; qu'importe? unemauvaise nuit est bientôt passée : à trois heures, nous sommes sur pied, et à 3 h. 3/4 nous nous mettons en marche, munis des meilleurs souhaits de notre hôte.

Cette partie de mon récit pouvant présenter quelque intérêt au Club Alpin, je tiens à vous donner les indications précises sur le passage du Sélé. Nous avons, tant pour les difficultés que présente cette course que pour le temps qu'elle exige, un tel désaccord avec la relation de M. Tuckett, adoptée par le *Guide-Joanne*, que nous croyons bon de mettre en comparaison notre rapport et le sien.

M. Tuckett fixe à neuf heures le temps nécessaire au passage.

Digitized by Google

Or nous avons marché 22 h. de suite sans pouvoir atteindre la Bérarde. Il est vrai que M. Tuckett a fait la course de la Bérarde à Ville-Louise, et qu'évidemment dans ce sens elle est plus facile et plus courte; il est vrai aussi que notre marche a été souvent assez lente, mais, en supposant que nous ayons pu économiser quatre heures, ce qui est énorme et tout à fait improbable, nous nous n'en serions pas moins restés en route 18 h., soit le double du temps donné par M. Tuckett. Voici, d'ailleurs, notre récit:

Partis à 3 h. 3/4, nous traversons les Claux à 4 h. 3/4; à 6 h., nous laissons à notre droite les chalets d'Ailefroide, et, à 7 h. 3/4, nous faisons halte à la fontaine Groz-Valez, où nous déjeunons. M. Joanne donne sur toute cette partie de la route (ascension du Pelvoux, route n° 90) les détails les plus intéressants. Je vous fais donc grâce d'une nouvelle description.

A 8 h. 1/2, nous reprenons notre marche à travers le « clapier » dont parle M. Tuckett, et, à 10 h. 1/2, nous sommes au pied du glacier, dont il faut gravir la moraine de gauche. Nous aurions pu, de la fontaine, ne pas descendre jusqu'au pied du glacier, mais il fallait dans ce cas traverser une route d'avalanches de pierres, passage dangereux auquel Sémiond a la prudence de ne pas nous exposer. Nous avons donc à l'escalader par le côté, à travers des débris roulants qui rendent notre marche des plus pénibles. La pente est très-raide, et il faut, de plus, marcher avec les plus grandes précautions pour éviter les chutes de pierres. Enfin nous quittons ce mauvais passage pour prendre un couloir de rochers où nous nous hissons des pieds et des mains, nous accrochant à tout ce qui fait saillie, herbe ou pierre, et nous prêtant à tout instant les uns aux autres un secours indispensable. A 11 h. 1/2, nous atteignons ainsi l'endroit de la moraine où le glacier devient praticable, et nous prenons là un repos et un repas bien mérités.

Il est midi 45 quand nous nous remettons en marche, et c'est avec des hourrahs frénétiques que nous posons enfin le pied sur le glacier : il y a si longtemps que nous n'avons pas foulé les glaces éternelles ! les uns depuis deux ans, les autres depuis sept; aussi notre petite caravane, remise en belle humeur par le dîner, avance joyeusement et d'un pas d'autant plus allègre que nous n'avons pour le moment aucune difficulté à vaincre. A 1 h. 20, nous rencontrons les premières neiges, et immédiatement nous nous attachons.

Le champ de neige qui s'élève jusqu'au col est splendide, mais la pente est assez forte à certains endroits, de sorte que l'ascension en est longue et un peu pénible. Il faut de plus des guides prudents et expérimentés pour éviter les nombreuses crevasses qui se cachent

Digitized by Google

le plus souvent sous de minces couches de neige. Nous sommes heureusement très-bien servis sous le rapport des guides, et nous n'avons que des éloges à leur adresser pour la manière dont ils nous ont conduits pendant cette longue journée.

A 3 h. 1/2, nous atteignons le col par une dernière pente de neige plus rapide que les autres; nous suivons depuis quelque temps des traces de chamois, et nous marchons avec les plus grandes précautions, espérant les surpendre : vain espoir.

Un spectacle admirable nous attendait au col. Nous sommes sur un des côtés d'un immense cirque de noirs rochers affreusement déchiquetés ; au-dessous d'eux, de vastes champs de neige descendent en pente rapide sur le glacier crevassé de la Pilate, qui tourne vers le Nord et s'enfonce dans la vallée ; perchés nous-mêmes sur ces rochers fantastiques, nous dominons presque à pic le glacier de plusieurs centaines de mètres, et nous nous demandons avec quelque inquiétude quel chemin pourra se trouver pour nous sur ce mur vertical.

Une heure est employée à admirer ce splendide tableau, à reprendre des forces et à chercher la route à suivre. Sémiond et Gautier disparaissent à droite et à gauche pour chercher un passage et, ne les voyant plus, nous suivons avec anxiété le bruit des pierres qui, roulant sous leurs pas, se précipitent avec fracas jusque sur les champs de neige que nous surplombons. Enfin les voici qui reviennent; il est décidé que nous descendrons droit devant nous par un couloir dont nous ne pouvons apercevoir la base : « Il y a un endroit *qui n'est pas bien joli*, nous dit Sémiond, mais il n'y a pas d'autre passage. »

Ce n'est pas bien joli, en effet, car mieux vaudrait danser sur la corde raide que de se livrer à cette terrible gymnastique, où un faux mouvement pourrait vous coûter la vie ; mais craint-on le danger avec des guides prudents et sûrs ? Tantôt collés aux parois du rocher, tantôt suspendus sur l'abîme, nous descendons avec lenteur. A 6 h. seulement, nous touchons le glacier; la descente avait commencé à 4 h. 1/2.

C'est beaucoup d'avoir quitté les rochers; ce n'est pas tout, cependant, car la neige est molle, et la pente rapide nous force quelquefois à la quitter. Le glacier, que nous atteignons bientôt après, a aussi une inclinaison effrayante ; mais, à droite et à gauche, des crevasses nous barrent le passage, de sorte que nous n'avons pas à choisir notre route. Sémiond taille des pas dans la glace, tandis que Gautier, placé à l'arrière-garde, tend la corde pour prévenir les suites, graves peut-être, d'un faux pas.

Digitized by Google

Cependant Sémiond nous presse d'avancer : le jour baisse rapidement, et il faut à tout prix sortir des glaces avant la nuit. Nous descendons aussi vite que nous le permettent notre inexpérience et les difficultés du chemin ; heureusement, ces difficultés diminuent à mesure que nous prenons plus d'assurance, mais, malgré tous nos efforts, la nuit nous trouve sur le glacier. Nous ne tardons pas à

L'Ailefroide.



L'Ailefroide et le col du Sélé, séracs du glacier du Clot de l'Homme. Vue prise de la rive gauche du glacier du Clot de l'Homme (Pelvoux). Fac-simile d'un dessin à la plume de M. Émile Guigues, d'après une photographie de M. Georges Devin.

prendre la direction de la Bérarde ; la glace est bonne, quoique très-glissante, car il commence à geler, et nous avançons assez rapidement, lorsque tout à coup nous nous trouvons en face de crevasses infranchissables. Nous les tournons sans difficulté, mais, n'y voyant qu'à quelques pas devant nous, nous ne pouvions pas prendre une direction assurée. Nous nous dirigeons à droite, mais, ce côté nous paraissant trop mauvais, nous sommes obligés de nous rabattre sur

Digitized by Google

la gauche. Nous essayons de gagner la moraine, mais la bergschrund est trop large pour pouvoir être franchie ; enfin, après plusieurs tentatives infructueuses, nous nous trouvons sur un mur de 2 mèt. de haut, facile à descendre avec quelques précautions. Sémiond y taille des degrés pendant que nous le soutenons avec la corde ; nous descendons tous ainsi et nous nous trouvons en terre ferme : il est 8 h. 3/4; nous sommes en route depuis 17 h.

Au-dessus de la moraine, nous trouvons un peu d'eau, et là, nous consommons rapidement le peu qui nous reste de nos provisions ; puis, pendant que nous nous reposons en admirant le glacier faiblement éclairé par les pâles reflets de la lune, Sémiond part à la découverte. Au bout d'un moment, nous l'entendons chanter. « Le père Sémiond est content, nous dit Gautier, il doit avoir trouvé le passage. » En effet, nous le voyons revenir, et il nous guide à travers des pierres roulantes, marche peu difficile, mais longue et pénible.

Sur les 11 heures, une nouvelle difficulté se présente : notre route est barrée par un des bras du glacier qui remonte vers l'Ouest. Cette partie du glacier est recouverte d'éboulis de pierres ; nous mettons 1 h. pour la traverser, puis nous suivons le bord du Vénéon, toujours sur des pierres roulantes.

La situation est critique, car, d'une part, nous ne voyons devant nous aucune trace de village ou de hameau ; d'autre part, on ne peut pas songer à passer la nuit à l'endroit où nous nous trouvons. Le plus sage est donc d'aller de l'avant : c'est ce que nous faisons, jusqu'au moment où nous nous trouvons pris entre le Vénéon et un torrent qui descend du glacier de l'Être. Les guides cherchent un pont ou un passage guéable, mais sans le moindre succès ; bien que le clair de lune soit très-beau, il faut renoncer à chercher encore. Nous nous décidons, en conséquence, à chercher un endroit propice pour attendre le jour. Sur notre gauche est un coteau boisé que nous atteignons en quelques minutes ; nous ramassons du bois sec et des herbes ; nous allumons un feu aussi grand que possible, et nous nous couchons autour. Il est 1 h. 3/4; il y a juste 22 h. que nous avons quitté Ville-Vallouise.

Nous dormons tant bien que mal sur le gazon humide, où nous gelons malgré notre feu. Enfin le jour arrive et, à 5 h. du matin, nous repartons en reconnaissance.

Peu d'instants nous suffisent pour reconnaître que l'un et l'autre torrent sont infranchissables, et qu'il n'existe aucun pont. Nous avons su depuis qu'il y en avait un autrefois à l'endroit même où nous nous étions arrêtés, mais qu'il avait été emporté. Il faut donc

Digitized by Google

remonter jusqu'à la base du glacier de l'Être pour tourner le fatal torrent, qui est enfin franchi à 7 h., à la grande satisfaction de toute la troupe.

Nous descendons alors sur la Bérarde, que nous trouvons encore fort éloignée. Enfin, à 8 h. 1/2, nous sommes tous réunis chez les Rodier, où lait, beurre et fromage servent à calmer les premières ardeurs de notre appétit et sont bientôt suivis d'un repas plus substantiel.

Telle est la narration fidèle de notre équipée. Nous devons déclarer de nouveau que nous n'avons eu qu'à nous louer de nos guides. Nous aurions probablement gagné 3 ou 4 h. si, sur le glacier de la Pilate, nous étions descendus à droite, au lieu de prendre à gauche. Mais, au milieu de la nuit, le chemin était très-dificile à reconnaître, et il fallait penser avant tout à quitter le glacier ; d'ailleurs nous avons tous participé à la délibération qui a eu pour résultat cette erreur, en sorte que nos guides n'en sont pas responsables : dans l'embarras où nous nous trouvions, ils ont joué la prudence, et nous ne pouvons que leur en savoir gré.

En somme, cette course, assez difficile, pourrait être dangereuse pour des marcheurs novices ou craignant le vertige ; de bons guides sont, en tout cas, indispensables. Je conseille à tous ceux qui voudront l'entreprendre d'y consacrer un jour et demi ou deux jours, en allant coucher le premier soir aux chalets d'Ailefroide, ou mieux encore au refuge du Pelvoux.

Que vous dirai-je de plus? sinon qu'une aussi longue marche ne nous avait pas privés, grâce à Dieu, de notre vigueur. Chassés de la Bérarde par nos invincibles ennemis, les puces, nous faisons encore dans l'après-midi 7 h. de marche pour aller trouver à Vénose un souper médiocre, mais des lits confortables.

Malgré sa longueur, le passage du Sélé, où nous n'avons rien perdu des beautés incomparables qui se sont déroulées sous nos yeux, restera un des plus beaux et des plus intéressants souvenirs de notre voyage. J'espère, pour ma part, que je n'ai pas dit un adieu éternel à ce superbe massif du Pelvoux, et qu'un jour viendra où il nous sera donné d'aller l'admirer encore.

ALEXANDRE ESTRANGIN,
Membre du Club Alpin Français
(section de Provence).

Digitized by Google

VII. — DE LA GRAVE AU BOURG D'OISANS PAR LE COL DE LA LAUZE ET LE GLACIER DU MONT-DE-LANS.

Le jeudi 25 août 1875, je quitte la Grave, à 4 h. 50 du matin, accompagné du guide Alexandre Pic, et de son frère comme porteur. Pendant un peu moins d'une heure, nous longeons la rive droite du torrent qui descend du glacier de la Meije, puis nous le traversons et nous nous dirigeons dans la direction du Peyrou d'Amont. Nous passons à gauche du glacier qui conduit à la Brèche de la Meije, et que Pic appelle le glacier du Vallon [1], nom fort répandu dans toutes les Alpes dauphinoises. Nous suivons quelque temps une haute moraine qui le domine de ce côté. Après une demi-heure de repos, nous repartons à 7 h. 20 min., en suivant le lit d'un petit ruisseau, et enfin, inclinant un peu à droite, nous allons nous asseoir sur le rocher du Peyrou d'Amont.

En face de nous, au Sud, se dresse le Rateau : de sa croupe inférieure descend un joli petit glacier qui n'a pas de nom sur la carte de l'état-major. A 8 h. 40 min., nous passons le col du Peyrou d'où nous jouissons d'une belle vue sur le massif des Grandes-Rousses. A 9 h. nous nous engageons sur le glacier du Lac; nous rencontrons d'abord quelques difficultés sur la glace durcie par la nuit; mais, à mesure que le soleil s'élève, il facilite notre marche, et, vers 10 h. 1/2, nous quittons le glacier que nous avons remonté presque jusqu'à son sommet, et nous atteignons le col des Rouillons. De là, nous apercevons fort bien le Mont-Blanc, qui était déjà en vue depuis quelques minutes. Le panorama est d'ailleurs superbe, et nous faisons une très-longue station. Un névé magnifique nous sépare du col de la Lauze et du pic de la Grave; il commence à nos pieds, descend un peu, puis s'élève par une pente assez douce jusqu'au col : les crevasses sont à peine visibles. Il n'en est pas de même sur notre droite, où le névé descend plus rapidement, et devient bientôt un glacier sillonné de belles crevasses.

A midi, nous repartons après nous être attachés. La neige, assez bonne au commencement, devient bientôt très-fatigante, et nous y enfonçons presque jusqu'au genou. L'aîné des Pic, ayant tenu à rester toujours en avant pour sonder les crevasses qui ne sont pourtant pas dangereuses, notre marche est nécessairement très-lente, et ce n'est qu'au bout de 1 h. 3/4 que nous arrivons au col de la

[1] Il ne porte pas de nom sur la carte de l'État-major.

Digitized by Google

Lauze : le Rateau, que nous avons laissé à gauche, semble fort rapproché de la route que nous avons suivie; néanmoins, il faudrait encore plusieurs heures pour en atteindre le sommet.

Il est bien près de 2 h. quand nous touchons au signal, petite pyramide élevée à quelques mètres au-dessus du col. Le panorama est encore plus vaste qu'au col des Rouillons : on aperçoit les massifs des Grandes-Rousses, du Mont-Blanc, et même du Mont-Rose. Mais ce sont surtout les Alpes dauphinoises qui offrent un spectacle grandiose et saisissant. Les Écrins, en particulier, et la crête des Bœufs-Rouges se présentent admirablement. A nos pieds est le glacier de la Selle, sur lequel on peut facilement descendre.

A 2 h. 1/4 nous nous remettons en route, et, toujours attachés, nous gagnons, à notre droite, le glacier du Mont-de-Lans. Nous avançons assez facilement ; nous nous détournons un instant à gauche pour escalader des rochers d'où l'on domine la sauvage vallée du Diable, qui mène à Saint-Christophe en Oisans.

Vers 4 h. nous quittons le glacier un peu avant d'en avoir atteint l'extrémité, et sans que nous y ayons rencontré la plus petite difficulté. Nous faisons alors une longue halte et ce n'est qu'à 5 h. et demie que nous nous remettons en route. Après avoir traversé une région singulièrement bouleversée, nous arrivons à 7 h. et demie à une belle cascade, celle de la Selle (?), puis au village de Cuculet, d'où nous gagnons la grande route de Grenoble. Au Freney, nous ne trouvons plus de place à l'auberge, et nous sommes obligés d'aller coucher à Rivoire où nous n'arrivons qu'à 11 h. et demie du soir. Nos haltes avaient été beaucoup trop fréquentes et trop longues; sinon nous aurions pu gagner le Bourg-d'Oisans le soir même : car il n'est pas éloigné de Rivoire de plus d'une heure.

ROCHAT,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

VIII. — UN NOUVEAU CHEMIN POUR MONTER AU PETIT-SOM.

Le Petit-Som, ou Dent de Crolles (2,066 mèt.), est l'extrémité méridionale de cette longue chaîne calcaire qui ferme à l'O. la haute vallée du Graisivaudan.

Le chemin ordinairement suivi pour atteindre ce belvédère passe par Saint-Pancrace, le col des Ayes, le Trou du Glas, et débouche au-dessus des sources du Guiers-Mort sur le plateau supérieur que

Digitized by Google

l'on n'a plus qu'à gravir par une pente douce au travers de roches tourmentées et de pâturages pour arriver au sommet.

Un guide de Saint-Pancrace, le chasseur Ribot (Georges), m'avait déjà enseigné un autre passage qui, montant directement au-dessus du chalet et du col des Ayes, s'élève par un pâturage d'une pente très-rapide, franchit les escarpements par une série de petites terrasses, et arrive enfin au pied même du signal du Petit-Som. Par ce passage, dit le pas de l'Aiguille, à cause d'un rocher de forme bizarre qui se trouve vers le sommet, 2 h. à 2 h. 1/2 suffisent pour aller de Saint-Pancrace au Signal. Plus roide, mais plus court et plus facile que le chemin du Trou du Glas, il est impraticable pour les personnes qui craignent le vertige.

Le même guide, dans une de nos dernières excursions, m'apprit qu'il passait parfois pour se rendre sur le plateau supérieur par une sorte de cheminée, située dans les escarpements au-dessus du village de Saint-Hilaire. Désireux d'explorer ce passage, je me rendis le 21 septembre 1875 à Bernin, petit village de la rive droite de l'Isère (auberge chez Berger), situé à environ 330 mèt. d'altitude. De là, un quart d'heure suffit pour gagner le hameau de Craponoz, au pied même de la montagne, d'où l'on s'élève, en 1 h. 15 min., à Saint-Pancrace (environ 970 mèt. d'altitude) par un sentier de mulets.

Ribot étant absent, nous prions le frère de l'aubergiste, Jean Dubois, le garde-champêtre de Saint-Pancrace, de nous accompagner. Sans autres indications que les renseignements vagues que m'a donnés Ribot, nous nous mettons à la recherche du passage de Rocheplan. En une demi-heure, nous gagnons Saint-Hilaire, et, suivant un sentier fort roide, nous dépassons les terres cultivées, pour nous élever ensuite à travers le petit bois taillis qui s'étend sur tout le flanc de la chaîne. Après une heure de marche (3 h. de Bernin), nous atteignons le maigre pâturage qui s'étend au pied des escarpements.

Ayant grimpé jusqu'au pied même des rochers qui semblent surplomber sur nos têtes, nous en longeons quelque temps assez facilement la base dans la direction du Nord. Enfin, au bout d'une demi-heure de ce trajet plus émouvant que difficile, au-dessus du pâturage du Tru, nous voyons l'imposant escarpement qui nous domine se diviser en petites terrasses où serpente un chemin dont la trace est à peine visible. Il était 2 h. 1/4 quand nous arrivâmes ainsi au pied du passage, dangereux pour les touristes sujets au vertige. A 2 h. 50 min., nous atteignions le sommet de l'escarpement qui, haut partout ailleurs de plus de 300 mèt., ne dépasse pas ici 200 mèt.

Digitized by Google

On arrive ainsi au sommet des rochers de Bellefonds qui réunissent la Dent de Crolles à l'Haut du Seuil, et dominent le grand plateau des roches néocomiennes crevassées et fendillées, le grand *lapiaz* qui s'étend en amphithéâtre au-dessus de Perquelin (sources du Guiers-Mort), des rochers du Trou du Glas au col de Malissart ou de Bellefonds. Le haut de la cheminée de Rocheplan est situé à près de 1,900 mèt. d'altitude, immédiatement en face du bourg de Tencin, sur l'arête des rochers de Bellefonds un peu au N. du point qui est marqué 1,914 mèt. sur la carte de l'état-major. La vue à l'Ouest sur le massif de la Chartreuse et la vallée du Rhône, à l'Est sur les Alpes dauphinoises, est fort belle ; mais, au Nord et au Sud, elle est limitée par l'Haut du Seuil et le Petit-Som.

Pour se rendre sur ce dernier sommet, le plus sage serait de descendre à l'Ouest vers le sentier du Col de Malissart au Trou du Glas, qu'on domine de 40 à 50 mèt., et de le suivre jusqu'au pied du Signal, que l'on gravirait par la voie ordinaire. Nous voulûmes, au contraire, essayer de suivre les crêtes, trajet qui paraissait fort pénible et que l'on nous avait déclaré impossible.

Une balme, entre autres, partant du point de l'arête marqué sur la carte 2,017 mèt., et traversant tout le plateau, ne devait être franchissable que par le sentier. Après y être arrivés avec beaucoup de peine, nous nous trouvâmes en effet en présence d'un escarpement d'une trentaine de mètres de hauteur qui n'offrait aucune saillie. Cependant, une observation attentive nous fit découvrir, tout près de l'arête, une fente du rocher perpendiculaire, large à peine de 50 centimètres, et dans laquelle nous nous engageâmes. Je n'ai jamais vu de passage qui méritât si bien le nom de cheminée. Enfin, en nous soutenant un peu les uns les autres, nous arrivâmes heureusement en bas.

Bientôt le terrain devint meilleur ; la roche fendillée, qui ressemble si bien à un sérac solidifié, céda peu à peu la place au pâturage, et nous arrivâmes à 5 h. du soir sur le Signal du Petit-Som (2,066 mèt. d'alt.). L'heure avancée de la journée ne nous permettait pas de nous arrêter pour admirer le splendide panorama qui se déroulait devant nous, et que doraient les tons chauds du soleil couchant. Aussi, nous hâtant de descendre par les pentes un peu vertigineuses du pas de l'Aiguille, nous arrivions à 5 h. 3/4 aux chalets des Ages, et à 6 h. 1/2, nous étions de retour à Saint-Pancrace.

A ceux qui voudraient tenter, par le même passage, l'escalade des Rochers de Bellefonds, je conseille de prendre à Saint-Hilaire le chemin du pâturage du Tru, de passer en dessous du hameau

Digitized by Google

des Eyrands, au Massard, au Pelloux, et, arrivés ainsi par des sentiers fort praticables à la baraque du Tru, ils n'auront qu'à chercher directement au-dessus dans les rochers un passage qu'avec un peu d'habitude de la montagne on parvient toujours à trouver. Ce trajet est réellement avantageux pour les touristes qui désirent se rendre de Saint-Pancrace à l'Haut du Seuil, car on évite ainsi le détour du col des Ayes et du Trou du Glas, et le sommet de la Cheminée de Rocheplan se trouvant à peine à 30 min. du col de Melissart, on abrége de près de 1 h. 1/2 le chemin suivi ordinairement.

H. Ferrand fils,
Secrétaire de la section de l'Isère
du Club Alpin Français.

IX. — SOCIÉTÉ DES TOURISTES DU DAUPHINÉ.

Résumé du rapport de M. Jullien, secrétaire, lu à l'assemblée générale du 15 décembre 1875.

Fondée le 24 mai 1875, la Société des Touristes du Dauphiné compte actuellement 444 adhérents.

Le principal travail de cette société, pendant l'année 1875, a été l'installation d'un chalet pour les touristes aux Sept-Laux. Le chalet, situé sur les bords du lac du Cos (2,182 mèt.), a été loué pour six ans par la société, qui, après quelques réparations, y a fait établir quatre lits, garnis de façon à pouvoir se dédoubler, et tout le mobilier nécessaire aux voyageurs, sans oublier une boîte de pharmacie.

Les frères Chavot, pêcheurs aux Sept-Laux, ont accepté la gestion du chalet et se sont engagés à avoir, pendant toute la belle saison, un approvisionnement de denrées alimentaires qu'ils doivent livrer aux touristes à des prix fixés par un tarif.

Ce chalet est affecté à l'usage exclusif des touristes: ceux qui font partie d'une société alpine française ou étrangère y sont reçus sur la présentation de leurs insignes; ceux qui ne font partie d'aucune société doivent être munis de permis de séjour délivrés par la Société des Touristes du Dauphiné. On peut évaluer à cent le nombre des voyageurs qui, du mois de juillet au mois d'octobre, ont reçu cette année l'hospitalité dans le chalet.

Le sentier qui de la Ferrière conduit aux Sept-Laux a été amélioré et rendu praticable aux mulets.

Digitized by Google

Les dépenses faites aux Sept-Laux par la Société des Touristes du Dauphiné s'élèvent à 1,001 fr. 30.

La société s'est aussi préoccupée de faciliter, par quelques travaux, l'ascension du plus haut des trois pics de Belledonne, généralement regardé comme inaccessible : pour aider à l'escalade de deux passages dangereux, elle a fait établir, contre la paroi de la montagne, des cables en fil de fer galvanisé. Depuis lors, trois ascensions, dont les procès-verbaux ont été consignés sur le registre déposé au sommet du pic, sont venues consacrer l'utilité des travaux de la société. Les dépenses faites sur ce point se montent à 361 fr. 85.

L'organisation des guides dans les Alpes Dauphinoises n'a pas été non plus négligée. Dans l'impossibilité où elle se voyait de former dès maintenant de vraies compagnies de guides, la Société des Touristes a dû se préoccuper de préparer cette organisation pour plus tard. Pour cela, ceux des guides qui ont accepté son patronage ont été soumis à un règlement uniforme et ont dû prendre l'engagement de se conformer aux tarifs qui leur ont été fixés. Chaque guide est muni d'un livret qui remplace, pour le moment, la plaque exigée par les statuts. On recrute aussi des aspirants-guides, qui devront faire le service de porteurs, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la pratique de la montagne.

La société a déjà des guides à Allemont, à Revel, à Uriage, à la Ferrière d'Allevard, au chalet de l'Oursière, au Rivier d'Allemont et à Saint-Pancrace. Leur organisation est très-avancée à Saint-Christophe en Oisans, à la Bérarde et à Oz; pour ceux d'Allevard, de la Grande-Chartreuse, de Livet, de la Placette, de Prabert sur Laval, de Sainte-Agnès, de Séchilienne, de la Morte et de Theys, elle devra être terminée au printemps de 1876. Règlement et tarif seront contenus dans le Bulletin que publiera la société au mois de mai prochain. L'été et l'automne de 1876 seront consacrés au recrutement et à la réglementation des guides dans le reste de l'arrondissement de Grenoble et dans le département des Hautes-Alpes.

La Société des Touristes du Dauphiné va, très-prochainement, faire paraître son Annuaire. Il contiendra notamment les narrations de la *première ascension de la Roche de la Muzelle, par M. Coolidge*; de la *première ascension de l'Olan, par M. Pendlebury*; du *passage du col de la Temple*; d'une *excursion au glacier du Mont-de-Lans*; du *passage du col des Trois-Hommes*; d'une *ascension au Grand-Pic de Belledonne*, etc.

Les projets de la Société de Touristes, pour 1876, sont les suivants :

Installer pour les touristes un chalet à la Bérarde;

Digitized by Google

Construire des refuges au Grand-Pic de Belledonne, au lac Noir de Saint-Christophe, à l'Étendard des Rousses;

Compléter l'installation du chalet des Sept-Laux;

Exécuter de nouveaux travaux au Grand-Pic de Belledonne.

La section de l'Isère du Club Alpin Français, et la Société des Touristes du Dauphiné, pour ne pas entraver leur action respective, se sont engagées à se tenir réciproquement au courant de leurs projets.

X. — EXCURSION DU CLUB ALPIN FRANÇAIS (SECTION D'AUVERGNE) AUX LACS DE SERVIÈRES ET D'AYDAT (PUY-DE-DOME).

La présence au Mont-Dore, en juillet 1875, de M. le député Cézanne, président du Club Alpin Français, a été l'occasion d'une excursion intéressante, organisée par les membres de la section d'Auvergne. Plus de cinquante excursionnistes, appartenant à la colonie des baigneurs du Mont-Dore, de la Bourboule et de Saint-Nectaire, s'étaient inscrits pour cette promenade, qui se fit, partie en calèches, partie à pied : dans le nombre, nous citerons MM. Cézanne; Descombes, ingénieur à Bordeaux; Mesley, de Paris; Béguin, de Paris; Armenteros, de Cuba; Carl, d'Oxford; les docteurs Alvin, Emon, Pireyre et Vacher, M. et M^me^ André, etc.

Partie du Mont-Dore à huit heures du matin, la caravane arriva, en moins d'une heure, en un point de la route de Clermont, très-voisin du lac de Servières. On laissa les calèches sur la route, et on gravit à pied la pente boisée qui sépare la route du lac.

Une halte d'une demi-heure fut consacrée à reconnaître des vestiges d'habitations gauloises ou gallo-romaines. Au Nord-Ouest du lac et à quelques mètres de distance, s'élève un monticule de terre de 120 mètres de circuit à la base, et de 9 mètres d'élévation. Au premier coup d'œil, on reconnaît une butte formée artificiellement de main d'homme, en relevant la terre circulairement autour de la base, de sorte que le monticule semble se détacher du fond d'une vaste cuvette circulaire.

Au Sud du monticule, on reconnaît les vestiges d'une sorte d'*oppidum* à double enceinte. Les fossés sont partout nettement dessinés, ainsi que les enceintes en terre; sur deux points, au Sud et à l'Ouest, l'enceinte et le fossé présentent une solution de continuité qui devait correspondre aux portes de sortie de l'*oppidum*. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que le fond du fossé, qui entoure

Digitized by Google

l'*oppidum* et le monticule, est au niveau de la surface des eaux du lac, en sorte que, en pratiquant une saignée dans la chaussée qui sépare le lac de l'*oppidum*, on pouvait inonder les fossés et isoler complétement le monticule et l'*oppidum*.

Qu'étaient-ce que ce monticule artificiel et cet *oppidum?* Les deux signataires de cet article ont, sur la demande de M. Cézanne, fait faire, au mois de septembre dernier, quelques fouilles sur cet emplacement. Quelques ouvriers furent chargés de pratiquer une galerie diamétrale dans le monticule; les travaux étaient commencés depuis plusieurs jours, avec l'assentiment de l'administration des forêts (le terrain qui avoisine le lac de Servières, bien que communal, est soumis au régime forestier); quelques habitants des villages voisins, avertis des fouilles qui se faisaient, et croyant qu'on était à la recherche d'un trésor caché sous le monticule, se rendirent sur les lieux et contraignirent les ouvriers à abandonner les fouilles et à se retirer.

Ces travaux de nos ouvriers, bien qu'incomplets, avaient suffi pour nous convaincre que la butte fouillée était constituée par de la terre meuble; la galerie de deux mètres qu'on avait ébauchée dans l'épaisseur du monticule nous permit de reconnaître dans les matières amoncelées les caractères du terrain de transport; nous y recueillîmes des débris de charbon et de poteries très-anciennes. En creusant dans le terrain de l'*oppidum*, à 50 centimètres de profondeur, nous trouvâmes un fer à cheval complétement oxydé, mais, sauf cette altération chimique, parfaitement conservé dans sa forme et son volume. Différentes hypothèses ont été émises sur la destination du monticule artificiel; les uns le regardent comme un *tumulus*, d'autres comme ayant servi de poste d'observation ou de blockhaus. Une fouille méthodique, comme celle que nous avions entreprise, aurait pu seule lever les doutes; malheureusement, ainsi que nous venons de le dire, elle n'a pu être menée à bonne fin.

Quant à l'enceinte à double fossé qui avoisine le monticule, il ne paraît pas douteux qu'elle ait servi d'*oppidum* ou de camp retranché à une agglomération importante, car l'enceinte circonscrite par le fossé intérieur mesure au moins quatre hectares de superficie, et on voit tout de suite, à l'inspection des lieux, que plusieurs milliers de personnes pouvaient trouver un abri sûr derrière ces murailles en terre et ces fossés profonds.

Mais le monticule et l'enceinte fortifiée ne sont pas les seuls objets qui attirent l'attention du visiteur. Si vous remontez à l'Est du lac, vers son émissaire; surtout si, de ce point, vous marchez dans la direction du Puy de Comperet, vous rencontrez, sur un parcours

Digitized by Google

de plusieurs kilomètres, des dépressions de terrain qui se font remarquer à première vue par leur grand nombre et par la symétrie de leur disposition. Elles sont rangées sur des files parallèles, de manière à simuler les rues d'une ville ; et, sur cette donnée, l'imagination reconstruit facilement les habitations d'une cité gauloise, ou plutôt d'un campement, où nos ancêtres venaient chercher un refuge en cas de danger. Ces dépressions ou excavations artificielles sont toutes identiques de forme et d'étendue ; elles ont douze à quinze mètres carrés de superficie, et présentent sur un de leurs côtés, identique pour chaque file, une saignée qui devait correspondre à l'ouverture de l'habitation. Nous avons évalué à six ou huit mille le nombre de ces excavations pratiquées sur le flanc Nord du Puy de Comperet.

Nous avons à peine besoin de faire remarquer que ce n'était là qu'un campement temporaire, et qu'une population, du moins une population agricole, ne pouvait songer à s'y établir d'une manière définitive, attendu que ce point est à une altitude de 1,200 mètres, et que le seigle ne mûrit plus ou ne mûrit que difficilement à cette hauteur. C'était un lieu de refuge en cas d'invasion : à l'approche de l'ennemi, la population des riches vallées de Rochefort, Orcival, Pont-des-Eaux, très-anciennement habitées, s'enfonçait à travers les bois de sapins qui, autrefois, couvraient les flancs des hauteurs avoisinant le village de Servières, et se réfugiait dans le campement que nous venons de décrire, et où chaque famille avait son habitation ; que si les éclaireurs ennemis venaient à découvrir cette retraite, et qu'on fût menacé d'y être forcé, la population abandonnait le campement, et se réfugiait avec ses grains et ses bestiaux dans l'intérieur de l'*oppidum*, dont elle inondait les fossés.

Avant la découverte des excavations, nous avions pensé tout d'abord que la population avait dû vivre aux bords du lac, ou sur le lac lui-même, dans des habitations sur pilotis analogues à celles que le docteur Desor a découvertes sur le lac de Neufchâtel. Nous dirigeâmes nos recherches de ce côté et nous fîmes fouiller les rives du lac, mais sans y trouver de traces d'habitations lacustres.

Après une halte d'une heure sur les bords du lac de Servières, nous remontons en calèche, et nous nous dirigeons vers le lac d'Aydat, qui est la seconde étape de notre excursion. Nous pénétrons vers midi dans cette vallée d'Aydat, qui est une des plus belles de l'Auvergne. Nous déjeunons à Sotéras, petit village situé sur la rive septentrionale du lac. Puis, nous suivons à pied le petit sentier qui relie le village de Sotéras à celui d'Aydat, et nous allons reconnaître l'emplacement de l'*Avitacum*, la célèbre villa que Sidoine Apol-

Digitized by Google

linaire a décrite en prose et en vers avec tant de complaisance.

Mais, d'abord, la maison de campagne de l'évêque arverne était-elle bien sur le lac d'Aydat ? Disons-le tout de suite : on ne trouve nulle part, sur les bords du lac ou au voisinage, de vestiges d'habitation gallo-romaine; les ruines mêmes ont disparu. Cependant la tradition locale, qui est très-vivace, comme on sait, dans les pays de montagnes, désigne le village d'Aydat ou son voisinage comme ayant servi d'emplacement à la villa de l'évêque de Clermont. Il y a, dans la petite église romane du bourg, une curieuse inscription, évidemment très-ancienne, qui est ainsi conçue : *Hic sunt duo innocentes et Sanctus Sidonius.* Ici reposent saint Sidoine et ses deux enfants. A qui l'idée serait-elle venue de placer là cette inscription, si le saint évêque n'avait été enterré à cet endroit ? D'après la tradition locale, il paraît que Sidoine Apollinaire aurait été enterré primitivement dans l'île qu'on voit à la partie Nord-Est du lac ; ce n'est que plus tard que ses restes auraient été exhumés, pour être transférés dans l'église du village d'Aydat : n'est-il pas naturel, dès lors, de supposer que la villa de Sidoine Apollinaire était sur les bords du lac ?

Il y a plus : le nom même du village, à lui seul, suffirait pour lever tous les doutes. Il est digne de remarque que, dans les pays de montagnes, les localités ont conservé les noms gaulois ou gallo-romains qu'elles portaient dans l'antiquité ; cela est vrai surtout pour les noms de lieux des anciennes provinces de l'Auvergne et du Limousin. Il y a bien parfois quelques différences, qui tiennent aux variations inévitables de la prononciation dans la suite des siècles ; le temps produit sur les noms de lieux un travail d'érosion analogue à celui que l'on constate sur les pièces de monnaie antiques; mais, sur ces dénomination smutilées comme sur les médailles frustes, on peut toujours reconnaître le type antique. Dans l'espèce, le terme *Avitacum* est bien certainement Aydat, si l'on songe que le *v* des Romains, placé entre deux voyelles, se prononçait *i* : c'est ainsi que nous disons *ateux* pour traduire *avi, ouailles* pour traduire *ovilia.* Les Allemands ont conservé cette prononciation : ils prononcent *Bater*, quand nous écrivons *Bavière.* Au temps de Sidoine Apollinaire, on prononçait *Attacum,* qui est évidemment *Aydat,* à la différence près de la désinence romaine *um*, et de la permutation, très-fréquente dans le langage, de la dentale *t* en *d.*

Pierre Bertrand, ancien médecin inspecteur aux eaux du Mont-Dore a écrit une intéressante notice pour établir que la villa de Sidoine Apollinaire était située, non pas sur le lac d'Aydat, mais près des bords du lac Chambon, sur l'emplacement du château de Va-

Digitized by Google

renne. On s'étonne qu'un homme de cette valeur, qui avait une connaissance exacte des localités, ait pu soutenir une pareille thèse. La lecture du texte de Sidoine Apollinaire en démontre toute l'invraisemblance. Le château de Varenne est assis et comme perché sur la pointe d'un dyke volcanique : c'est un nid d'aigle, datant du moyen âge, et qui occupe à peine 100 mètres carrés de superficie. Sidoine Apollinaire nous apprend (lettre deuxième, livre II) que la piscine de sa villa pouvait contenir près de 180 mètres cubes d'eau, et aurait ainsi, à elle seule, recouvert tout l'emplacement du château de Varenne. En outre, le mamelon qui porte le château est absolument isolé ; il manque complétement d'eau ; il ne recevait que des eaux pluviales recueillies dans une citerne, dont on voit encore les vestiges, et qui eussent été insuffisantes pour alimenter la piscine.

Sidoine nous apprend qu'il y a, au couchant de sa villa, une montagne *terreuse*. Bertrand père désigne le Puy-Ferrand comme répondant au détail du paysage; mais le Puy-Ferrand est situé au Sud du château de Varenne et non au couchant; il est formé par un amas de roches volcaniques, et non par des dépôts de terre. En se plaçant sur les bords du lac d'Aydat et regardant au couchant, on voit tout de suite que Sidoine a désigné le Puy de la Rodde, qui répond à tous les détails de la description.

Enfin un détail géographique fort curieux condamne l'interprétation de Bertrand : Sidoine, dans la description de sa villa, nous dit que l'eau du lac sur les bords duquel elle est assise, s'échappe par des conduits souterrains, indiquant clairement par ces mots la perte curieuse de la Veyre, qui sert d'émissaire au lac d'Aydat.

Ce détail caractéristique tranche la question en faveur du lac d'Aydat. Mais en quel point du rivage était située la maison de campagne? on ne trouve qu'un seul endroit qui réponde exactement à tous les détails consignés dans la lettre de Sidoine Apollinaire; c'est la prairie située au-dessous et à l'Est du rocher sur lequel est assise la ferme de Poudur, au Sud du lac et à quelques mètres de distance. Nous savons, par le récit de Sidoine, qu'à la partie Sud-Ouest de sa villa, était une piscine que surplombait une butte boisée, taillée presque à pic, si bien que les branches d'arbre que l'on coupait sur le flanc de cette butte roulaient d'elles-mêmes dans la fournaise servant à chauffer les bains. Le roc de Poudur est le seul point du rivage qui présente cette particularité.

La villa de Sidoine était bâtie dans la prairie située au pied de ce roc, faisant face au lac, dont elle était si rapprochée que le vent, en soulevant les vagues, entraînait la poussière aqueuse jusque dans la

Digitized by Google

salle à manger. Là était la pelouse ombragée de deux larges tilleuls, près desquels Sidoine se plaisait à jouer à la balle avec son cher Ecdicius; en arrière de la maison était une source célèbre dont l'eau très-froide avait la propriété, bien naturelle quoi qu'en dise Sidoine, de condenser la vapeur sur les parois des bouteilles. Cette source existe encore en cet endroit, sur le bord d'un petit sentier qui longe la prairie; et sa température, prise en présence des membres du Club Arverne, a été trouvée (le 25 juillet 1875) de 9 degrés centigrades.

En face de la villa, vers l'extrémité Est du lac, est l'île rocheuse qui servait de borne dans les jeux nautiques que Sidoine donnait aux habitants de la vallée; c'étaient sans doute des courses à l'aviron qui rappelaient au patricien vieilli la célèbre Naumachie de Rome. S'il revenait sur cette terre, le saint évêque trouverait bien changés les tityres d'Aydat, *montium nostrorum tityros*, qu'il a décrits avec tant de complaisance; ils ne connaissent plus les régates; mais, en revanche, ils sont très-forts sur le jeu de quilles, et ils nous ont bien gagné quelques gros sous à ce jeu-là, le jour de notre excursion.

Vers quatre heures, nous avions terminé notre exploration des bords du lac d'Aydat; nous allâmes rejoindre nos calèches que nous avions laissées à Randanne, et, en moins de trois heures, nous étions revenus au Mont-Dore.

LÉON CHABORY,
Médecin consultant au Mont-Dore,
membre de la section d'Auvergne.

Dr LÉON VACHER,
Député,
membre de la section d'Auvergne.

XI. — CABANE SUR LE GLACIER DU MONT-BLANC.

Le *Touriste* de Florence a publié l'article suivant dans son numéro du 13 novembre 1875 :

« Les touristes étrangers demandent souvent pourquoi les guides des montagnes italiennes ne facilitent pas plus les ascensions des montagnes des hautes Alpes par la construction de refuges sur les glaciers à une distance convenable des sommets, dans lesquels on pourrait passer la nuit, ou se mettre à l'abri du mauvais temps en cas de besoin.

« Un observateur superficiel regarde comme facile l'érection de ces abris en pierre ou en bois, sans réfléchir aux difficultés qu'offre aux guides le transport des matériaux à de pareilles hauteurs.

Digitized by Google

« On ne lira pas sans intérêt et sans profit le résumé suivant des fatigues et des dangers que la compagnie des guides de Cormayeur eut à subir et à braver pour porter les bois de charpente nécessaires à la construction d'un refuge sur le *Rocher du Glacier du Mont-Blanc* (3,253 mèt.), érigé, comme on sait, pour faciliter l'ascension de cette montagne par le versant italien.

« Le 1er juillet 1875, à 1 h. du matin, 48 guides quittèrent Cormayeur avec 12 mulets chargés, qui devaient porter les gros bois jusqu'au lac de Combal, où ils arrivèrent à 5 h.

« Les guides eux-mêmes prirent chacun une charge de 25 à 30 kilogr.; à 2 h. de l'après-midi, 12 guides étaient arrivés sur l'emplacement, et les autres les rejoignirent un à un jusqu'à 4 h. A la sortie du glacier, ils eurent beaucoup de peine à hisser les matériaux sur le rocher destiné à l'emplacement du refuge.

« Les poutres de la charpente ayant 4 mèt. 20 c. de longueur et 12 c. de largeur, il fallut en charger deux hommes pour franchir certains endroits, ce qui faisait perdre beaucoup de temps, de sorte que, malgré toute leur bonne volonté, 17 charges durent être laissées au pied du *rocher*. Quelques jours après, 12 guides remontèrent de nouveau pour transporter les matériaux ainsi déposés et élever en même temps la cabane sur place.

« Ces détails nous ont été communiqués par Julien Rey, guide-chef de Cormayeur.

« Nos lecteurs comprendront donc pourquoi les guides hésitent quelquefois à entreprendre ces constructions, quand même de généreux bienfaiteurs veulent bien les aider avec les fonds nécessaires; car, non-seulement ils se fatiguent et perdent leur temps, mais ils s'exposent à des dangers réels, sans compter que parfois ces spéculations ne réussissent pas, comme, par exemple, le pavillon du *Mont-Fréty*, qui n'a pas répondu à l'attente des guides de Cormayeur.

« Les touristes doivent de la reconnaissance à ces braves guides, qui, par des sacrifices personnels, essayent d'attirer les alpinistes dans leurs montagnes, et nous espérons que les cabanes construites sur le *Rocher du Glacier du Mont-Blanc* et au sommet du col du Géant, augmenteront le nombre des ascensions du Mont-Blanc par le versant italien.

« *Un membre du Club Alpin.* »

Digitized by Google

XII. — LE TUNNEL DE LA TRAVERSETTE.

La *Durance*, journal d'Embrun, a publié la lettre suivante dans son numéro du 28 novembre 1875 :

« Votre estimable journal étant devenu l'organe de tout ce qui intéresse la régénération des Alpes, voulez-vous me permettre de vous transmettre une réclamation déjà formulée par nombre de touristes ?

« Vous savez qu'à la base du Viso le tunnel célèbre de la Traversette conduit directement du Queyras à Crussol, en Italie. Cette galerie est en bon état là où elle est creusée dans le rocher massif; mais devant chaque entrée on avait construit une galerie avancée en pierres sèches, recouverte de planches et de pierres.

« Aujourd'hui les premières planches sont par terre, et les deux issues sont obstruées par les pierres et surtout par la glace qui ne fond jamais.

« Le tunnel étant très-fréquenté par les gens de Crussol, le gouvernement italien a fait établir, il y a quinze ans, une main-courante en fer, qui permet de traverser la galerie sans lumière et en toute sécurité; depuis on n'a plus rien fait.

« Or les touristes viennent en grand nombre tous les ans au Viso, et ne manquent pas d'aller contempler la vue qu'on dit être la plus belle du monde, et dont on jouit à l'ouverture du tunnel, vers l'Italie.

« Est-ce à l'Italie, à la France, à Crussol ou à Abriès de faire la réparation ? je ne sais, mais il y a urgence. Nous y avons rencontré, il y a deux ans, M. Paul Guillemin, qui se plaignait vivement de cette incurie. Ne pourrait-il transmettre nos réclamations au Club Alpin et demander son intervention En donnant une trentaine de francs à un berger du vallon, tout serait dit. Si l'on n'avise pas tout de suite, le tunnel de la Traversette n'existera plus bientôt que sur les cartes et dans les souvenirs.

« Daignez agréer, avec nos remercîments, nos saluts empressés.

« X***** »

XIII. — ASCENSION AU CORVATSCH (ENGADINE).

Au début d'un voyage en Savoie et en Suisse, dont les principales courses ont déjà trouvé place dans la première partie de cet An-

Digitized by Google

nuaire, je me dirigeai vers l'Engadine par l'admirable vallée du Schyn et le col du Julier : l'Engadine que j'avais tant entendu vanter, l'Engadine dont les Français parlent si bien, mais où on les voit si peu ! Et cependant il n'est pas de pays mieux approprié à notre gent, jusqu'ici peu grimpeuse. Des villages, des grandes routes, on est au cœur de la haute montagne, et, dans les plus simples promenades en voiture, chaque détour, chaque vallée latérale qui s'ouvre met sous les yeux un massif neigeux, semblable à la Jungfrau vue de la route d'Interlachen à Lauterbrunnen.

Les grandes ascensions n'y manquent pas davantage, et, grâce à M. Albert Liouville, un des membres du Club qui fait chaque année un long séjour dans l'Engadine, je pus y entreprendre ma première course avec un guide d'élite, le vieux Krætli de Bevers, homme remarquable, aussi bien au physique qu'au point de vue intellectuel, et joignant à la connaissance pratique des choses de la montagne une instruction qui étonne chez un homme de sa profession.

Notre but était l'ascension du Corvatsch, montagne neigeuse, haute de 3,458 mètres, et dont les deux sommets dominent Silvaplana. Elle occupe l'extrémité occidentale de ce splendide cirque de glaciers au-dessus duquel s'élèvent le Tschierva, le Bernina, le Roseg, la plus belle de toutes ces montagnes et l'une des plus belles de toutes les Alpes, la Sella, le Capütschin.

Le 6 septembre, M. Liouville et moi, seuls avec Krætli, nous partîmes de Saint-Moritz à 5 h. du matin : à 6 h. nous étions à Silvaplana, et à 8 h. 1/4 au col de Surleï. De là, après un assez long repos, 2 h. 1/2 d'une marche paisible nous suffirent pour atteindre le premier sommet, éloigné du second d'environ 10 min. Nous profitâmes pour déjeuner de quelques pierres émergeant ce jour-là de la neige, et nous ne fûmes pas peu étonnés de rencontrer à cette hauteur une guêpe bourdonnant joyeusement autour de nos provisions. Nous ne mîmes à la descente que 1 h. pour regagner le col de Surleï, et, de là, moins de 1 h. 1/4 pour arriver aux chalets de l'*Alpe Aulta*, reliés à Pontresina par une route de voitures. Si, reprenant la même direction que le matin, nous avions voulu descendre à Silvaplana, nous y serions très-rapidement parvenus par un chemin plus difficile, mais aussi beaucoup plus court que celui par lequel nous étions montés.

Inconnu, j'en suis sûr, à presque tous les membres du Club, le Corvatsch mérite de leur être signalé : sa situation en fait une course exceptionnelle.

De sa cime, l'œil plonge sur toute la vallée de l'Engadine, parsemée de lacs bleus, et qui, vue de cette hauteur, semble une gra-

Digitized by Google

cieuse miniature. D'innombrables sommets, les Alpes tout entières, se déroulent en cercles concentriques, à l'infini, aussi loin que le regard peut porter. Au Sud, se dressent, si près qu'on croirait pouvoir les toucher du doigt, les massifs superbes du Bernina et du Monte della Disgrazia, qui dominent encore le Corvastch de leur masse imposante.

L'ascension, par elle-même, est intéressante. On traverse de vastes tapis de neige; on longe, quoique à distance, d'immenses crevasses; on suit pendant quelques instants des arêtes de glace larges et faciles. Il n'est peut-être pas de course où l'on puisse, sans aucun danger et sans aucune fatigue, se rendre mieux compte des beautés, des sensations et des péripéties d'une grande ascension. Les chevaux peuvent au besoin porter le voyageur jusqu'au pied du glacier; aussi le Corvatsch doit-il être recommandé à tous, aux intrépides aussi bien qu'aux timides, aux femmes même, par un temps favorable, pourvu qu'elles sachent marcher et qu'elles ne craignent ni de passer une corde à leur ceinture, ni de se mouiller un peu les pieds dans la neige.

A. Guyard,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

XIV. — DE MARTIGNY A ZERMATT PAR LES GLACIERS.

Arrivés à Genève le 5 août 1875, nous nous fîmes conduire à Sixt en voiture; mais la pluie qui tomba pendant 48 h. sans interruption nous empêcha de passer le col de Tenneverges. Force nous fut de gagner Chamonix en char-à-bancs. Les Aiguilles Rouges, dont l'ascension nous offrit le lendemain des difficultés assez grandes, ne nous permirent de voir que d'épais brouillards; il nous fallut fuir plus loin encore le mauvais temps. Nous nous rendîmes à Martigny par la route trop peu fréquentée de Salvan, puis nous remontâmes le Val d'Entremont jusqu'au Bourg Saint-Pierre d'où nous avions l'intention de gagner Zermatt par les glaciers, en franchissant d'abord le col de Sonadon.

Afin d'abréger le trajet du lendemain, nous allâmes coucher le soir même aux chalets de Valsorey, et, après une nuit sans sommeil, nous quittions bientôt la région des pâturages pour pénétrer dans un vaste cirque de glace dont les parois descendent perpendiculairement sur la moraine environnante. Un seul passage est praticable : c'est le fameux couloir exposé aux chutes de pierres du Grand-Combin, et

Digitized by Google

qu'il est prudent de traverser avant le lever du soleil. Nous nous élevâmes d'abord à la force du poignet, puis, arrivés à la dernière partie, terminée par un escarpement vertical, un de nos guides, se détachant de la caravane et grimpant jusqu'au faîte avec l'agilité d'un chat, nous tendit la corde et nous hissa tour à tour sur l'arête terminale.

La descente de cette arête fut plus pénible encore. Un névé rapide aboutissait au glacier le plus voisin que nous ne pûmes atteindre qu'avec les plus grandes précautions et en taillant presque constamment des pas. Du glacier, il nous fallut encore 2 h. pour monter au sommet du col par un névé fortement incliné et entrecoupé de larges crevasses. Mais quel admirable panorama ! Le col est dominé de près de 1,000 mèt. par la cime superbe du Grand-Combin et par l'éblouissante coupole de neige du Vélan. A l'horizon, sur le second plan, se détachent toute la chaîne du Mont-Blanc, et, plus loin, le massif du Grand-Paradis, flanqué d'énormes glaciers. Devant nous les glaciers non moins imposants et plus rapprochés d'Otemma, de Breney, de Gétroz à l'extrémité du Val de Bagnes et dominés par les cimes de la Ruinette, du Mont-Blanc de Cheillon, du Mont-Brûlé, du Mont-Gelé, gigantesques promontoires jetés sur ces fleuves de glace.

Du col il nous fallut cheminer 4 h. sur l'interminable glacier Durand. La neige, ramollie par le soleil, cédait sous notre poids, et parfois nous enfoncions jusqu'aux genoux. Rien n'est plus fatigant; aussi ce fut avec un véritable sentiment de satisfaction que nous atteignîmes la dernière partie du glacier, horriblement crevassée, mais qui nous offrait du moins un terrain solide et résistant. Du glacier Durand, nous descendîmes encore 4 h. sur des éboulis de pierre et des pentes gazonnées avant d'atteindre l'hôtel du Pont de Monvoisin, le premier endroit habité que l'on rencontre dans cette sauvage vallée; car, si les chalets de Chanrion et de Chermontane sont indiqués sur la carte fédérale, ils sont abandonnés dès le mois d'août, et nous y cherchâmes en vain les traces d'un berger et d'un troupeau.

Si les hommes font défaut dans la partie supérieure du Val de Bagnes, les marmottes, en revanche, y pullulent. Leur présence nous fut signalée par des sifflements aigus, puis une véritable troupe de ces rongeurs se déroba près de nous et se mit à dégringoler les pentes avec une vitesse qu'un lièvre aurait pu envier.

Le site est admirable. L'hôtel est perché comme un nid d'aigle sur une éminence terminée de tous côtés par des précipices. La vallée, étranglée entre les escarpements de la Ruinette et du Grand-Tournelon Blanc, ne forme ici qu'une étroite gorge où les eaux du torrent

Digitized by Google

se précipitent avec fureur. Une tranche de glace bleuâtre formant la base du glacier de Gétroz surplombe à une effrayante hauteur. Une cascade s'échappe des flancs du glacier et s'élance d'un seul bond jusqu'au fond de la vallée.

Les arbres font défaut, à part quelques rares sapins découronnés par la foudre. Mais les plantes rares abondent et les fleurs admirables aussi. Malheureusement tous les botanistes et les herboristes de la Suisse semblent s'être donné rendez-vous au Pont de Monvoisin pour dépouiller ses riches pelouses.

Le passage du col du Mont-Rouge est une course relativement facile après le Sonadon. La vue, quoique belle, n'est pas comparable. A la descente nous nous engageâmes sur un névé d'une inclinaison qui ne devait pas être moindre de 50 à 60 degrés. Au-dessous de nous, à une centaine de mètres, s'étendait le glacier parfaitement uni et qu'aucune crevasse ne sillonnait. Guides et voyageurs, nous étions tous attachés à la même corde ; à peine avions-nous fait quelques pas que la neige céda sous nos pieds, et nous fûmes précipités en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, entraînant à notre suite une énorme avalanche.

Ces chutes sont fréquentes dans les Alpes, et à la condition que la neige soit bonne et qu'au bout de la culbute on ne rencontre ni crevasse ni rochers, elles ne présentent aucun danger.

Après le col du Mont-Rouge, nous franchîmes le pas de Chèvre, arête de rochers assez escarpés, d'où l'on descend sur les chalets de l'Arolla.

Je ne dirai rien des cols faciles de Torrent et de Sorebois que nous traversâmes prosaïquement à dos de mulet.

Nous descendîmes à Zinal dans le Val d'Anniviers, en suivant le lit d'un torrent qui serpente dans une forêt de sapins, et nous allâmes coucher à la cabane du Mountet, établie à plus de 3,000 mèt., en face des escarpements du Trifthorn.

De tous côtés nous étions entourés d'immenses champs de glace dominés par les gigantesques sommets de la Dent-Blanche, du Grand-Cornier, du Gabelhorn et du Rothhorn. Vers le soir, alors que la base du glacier était plongée dans l'obscurité et que le soleil dorait encore les plus hautes cimes, nous fûmes témoins de la chute de plusieurs séracs qui se brisèrent avec un fracas épouvantable et retombèrent en pluie de neige sur les plateaux environnants. Puis, dès que le soleil eut disparu, une pâle lueur éclaira les glaces qui couronnent le sommet de la Dent-Blanche, et la lune montra son disque argenté au-dessus des escarpements du Gabelhorn.... Le tonnerre des avalanches avait cessé et un silence de mort régnait dans ces

Digitized by Google

solitudes auxquelles la clarté de la lune donnait l'apparence d'un vaste linceul.

Moins exposé aux chutes de pierres que le Sonadon, le col du Trift est encore plus escarpé. Nous l'escaladâmes presque tout le temps en suivant l'arête sans jamais quitter la corde et avec une extrême lenteur. Près du sommet, des crampons en fer ont été fixés dans le roc le long d'une étroite corniche couverte de verglas et surplombant un abîme effroyable.

Le col lui-même n'offre qu'une mince échancrure sur laquelle on peut se mettre à cheval un pied sur le Val Saint-Nicolas et l'autre sur le Val d'Anniviers, et les pentes environnantes paraissent absolument inaccessibles.

La vue est nécessairement limitée à cause du voisinage des plus hautes montagnes de la Suisse; mais, d'un côté, les massifs du Mischabel et du Mont-Rose, qu'on embrasse depuis la base jusqu'au sommet, de l'autre la Dent-Blanche et le Grand-Cornier, plus rapprochés encore, forment un ensemble grandiose défiant toute description.

Les hôtels de Zermatt et du Riffel peuvent lutter avec les meilleurs établissements de l'Oberland, et je doute qu'il existe ailleurs des hôtes plus aimables que leurs propriétaires, M. et M^me^ Seiler. Désireux de nous rendre en Italie, nous choisîmes le col du Lys, le plus élevé de tous les cols des Alpes, puisqu'il n'est inférieur que de 200 mèt. à la Dufour-Spitze, la plus haute cime du Mont-Rose.

Ce col a déjà été décrit par M. Albert Millot, dans le premier volume du Club Alpin Français, et je tiens à constater après lui qu'en aucune autre région des Alpes, même sur le grand plateau du Mont-Blanc, je n'ai rencontré d'aussi gigantesques séracs et d'aussi larges crevasses.

Le panorama du col est immense, mais, comme toujours, couvert de brumes du côté de l'Italie. La descente est interminable sur une succession de glaciers, de moraines et de pentes gazonnées jusqu'à Gressoney-la-Trinité, misérable bourgade où l'on ne trouve pas même un abri pour se coucher. Ce n'est qu'à douze kilomètres plus bas, à Gressoney-Saint-Jean, qu'on peut se reposer de cette rude journée de marche dans un hôtel à peu près confortable.

Nous descendîmes le Val de Gressoney pour nous rendre à Ivrée en suivant le cours du Lys qui serpente au fond d'un ravin profond et couvert d'arbustes. Aux neiges éternelles succèdent des montagnes admirablement boisées. Les hêtres alternent avec les châtaigniers sur les pentes couvertes de fougère. Les maisons avec leurs abat-jours verts et leurs façades bariolées, les chapelles décorées par des

Digitized by Google

barbouilleurs anonymes de tous les faits légendaires des saints et saintes du calendrier, rappellent déjà le style italien.

D'Ivrée nous nous rendîmes par les voies rapides à Saluces, et de Saluces au petit bourg de Crissolo aux pieds du mont Viso, cime superbe dans son isolement et qui serait peut-être la plus imposante des Alpes si le Cervin n'existait pas.

Nous rentrâmes en France par le col de la Traversette, le plus aride, le plus rocailleux, le plus détestable de tous les cols. L'histoire ne sait trop si c'est à Annibal, aux Sarrasins, ou au marquis de Saluces, que revient l'honneur d'avoir creusé ce tunnel, obstrué par les neiges pendant neuf mois de l'année, et qui ne livre passage qu'à de très-rares voyageurs pendant les trois autres mois, tant il est d'un accès difficile et incommode.

Nous nous hâtâmes de quitter le petit village d'Abriès, absolument dépourvu de tout. A Guillestre, même dénûment. Ce ne fut qu'à Embrun que nous pûmes enfin trouver un repas et un gîte convenables.

Certaines régions du Dauphiné, telles que l'Oisans et la Vallouise, offrent des sites aussi grandioses, des escalades aussi émouvantes que les stations les plus fréquentées de la Suisse et de la Savoie. Il ne leur manque que de bons guides et de bons hôtels pour attirer des flots de touristes, et, grâce à la sollicitude du Club Alpin Français, on peut espérer que ces améliorations si nécessaires ne se feront pas trop attendre.

ALBIN FRAISSINET,
Membre du Club Alpin Français
(section de Provence).

XV. — UN ITINÉRAIRE D'ALPINISTE.

M. Armand Gerber, membre de la section de Paris, a adressé à la Direction centrale le résumé suivant des excursions qu'il a faites en 1875, en compagnie de son ami M. le docteur Édouard Fries, membre du Club Alpin Suisse.

19 juillet. D'Orsières (Val d'Entremont) à Cormayeur par le col Ferret. Sur le col (2,536 mèt.) magnifique vue sur le Mont-Dolent, l'Aiguille de Triolet, la Grande-Jorasse, le Mont-Vélan et le Grand-Combin.

20 juillet. De Cormayeur à Val-Grisanche, où nous trouvons la plus aimable hospitalité chez M. Frassy.

Digitized by Google

21 juillet. Ascension de l'aiguille la plus élevée du Ruitor, 3,474 mèt. Départ à 4 h. du matin. Arrivée au pied de l'aiguille à 9 h. 35 min. Sur la cime, 10 h. 50 min. Temps malheureusement couvert du côté Sud et Sud-Est. Vue splendide sur le Mont-Blanc. Départ de la cime à midi 30 min. Au pied du glacier du Ruitor à 4 h. Visite à deux admirables chutes d'eau dans le vallon du Ruitor. Arrivée à la Thuille à 7 h. du soir. Excursion facile et très-recommandable, quoique un peu fatigante.

22 et 23 juillet. De la Thuille à Sainte-Foi (Tarentaise) par le Petit-Saint-Bernard.

24 juillet. Départ de Sainte-Foi à 9 h. du matin pour les chalets de Fleuriaz. Magnifique vue sur le Mont-Blanc, la Becca de Suesse, le Ruitor, la Grande-Sassière et le Mont-Pourri, ou Thuria.

25 juillet. Ascension du Mont-Thuria, 3,900 mèt. Départ des chalets à 2 h. du matin au clair de lune. Déjeuné sur un col au pied du glacier à 5 h. Arrivée sur la cime à 8 h. 15 min. Vue magnifique qui s'étend du Mont-Blanc au mont Viso, et embrasse toute la chaîne des Alpes Graies et des Alpes Pennines. Une tourmente de neige et le froid intense ne nous permettent pas de rester plus de 5 min. sur la cime. L'ascension s'est faite sans difficulté bien sérieuse à cause des bonnes conditions de la neige, qui nous ont permis de franchir assez aisément deux énormes crevasses qui semblent couper la montagne dans toute sa largeur.

Retour aux chalets à midi, et à Sainte-Foi à 3 h. de l'après-midi par une pluie diluvienne.

26 juillet. De Sainte-Foi aux chalets de Balmot. Admirable vue sur le groupe colossal du Mont-Thuria, d'où descendent six glaciers considérables.

27 juillet. Ascension de la Grande-Sassière, 3,800 mèt. (?). Départ des chalets de Balmot, 2 h. 45 min. du matin. Nous nous trompons de chemin, et nous nous perdons dans d'affreux rochers. Le glacier de la Sassière est atteint avec grande peine à 7 h., et la cime de la Sassière à 9 h. 55 min.

Ciel absolument serein, excepté vers la plaine italienne. Vue d'une incommensurable grandeur sur la chaîne presque complète des Alpes. Elle me rappelle beaucoup celle du Grand-Paradis, dont la cime rocheuse et dentelée, de 200 mèt. plus élevée, se trouve devant nous. Descente facile par le glacier après 1 h. 15 min. de séjour sur la cime. Retour aux chalets ; de là à Tignes à 6 h. du soir, et à Sainte-Foi à 9 h. 45 min.

28 juillet. De Sainte-Foi à Cormayeur par le Petit-Saint-Bernard.

29 juillet. De Cormayeur à Châtillon.

Digitized by Google

30 juillet. A Val-Tornenche et à l'hôtel du Mont-Cervin.

31 juillet. A Zermatt par le col Saint-Théodule.

1er août. De Zermatt au Riffel et au Gornergrat.

2 août. Ascension du Mont-Rose (pic Dufour), 4,638 mèt. Cette dernière a été faite dans de bien mauvaises conditions. Toute la partie supérieure de la montagne était couverte de neige fraîche, et, pendant les deux heures de traversée de la dernière arête, nous avons eu constamment 10° Réaumur au-dessous de zéro et une bise terrible. Mon compagnon de voyage a eu les mains assez sérieusement gelées, et la guérison a duré plus de six semaines. Grâce à ces circonstances défavorables, cette ascension, qui se fait si fréquemment et qui ne compte pas du tout parmi les courses extraordinaires, a été pour nous la plus difficile et la plus pénible que nous ayons jamais faite.

La relation de notre excursion paraîtra en français dans le prochain annuaire du Club Alpin Suisse, et nous désirons vivement qu'elle engage quelques-uns de nos collègues à visiter ces belles régions si peu fréquentées, les vallées de Tignes, de la Thuille, de Grisanche, et surtout l'admirable massif du Mont-Thuria, dont nous garderons un ineffaçable souvenir.

ARMAND GERBER.

XVI. — UNE PAGE DE MÉTÉOROLOGIE.

Au mois de septembre 1875, je fus témoin d'un fait météorologique assez curieux et peu connu, je crois, jusqu'à présent : il s'agit d'une montagne émettant directement une longue suite de nuages.

C'était aux environs de Zermatt; nous étions partis du Riffelhaus, le guide Peter Gruber et moi, à 3 h. du matin, pour tenter l'ascension du Mont-Rose. Vers 6 h. nous avions traversé le glacier de Gorner, et nous jouissions d'un lever de soleil éblouissant sur le mont Cervin (4,482 mèt.), le Breithorn (4,171 mèt.) et les cimes étincelantes de tous les géants d'alentour.

A cette heure où les premiers rayons de soleil franchissent la haute muraille du cirque de Zermatt, il n'y a pas encore de lumière diffuse, partant pas de pénombre ; les parties éclairées resplendissent comme un champ de diamants, les ombres sont d'un noir de jais et la transition est brusquement marquée par une frange de feu.

L'atmosphère est d'une transparence parfaite, le ciel du bleu le

Digitized by Google

plus pur ; tout à coup, vers 11 h., des flancs abrupts et nus du mont Cervin, nous voyons se dégager des fumées qui peu à peu grossissent et forment une longue traînée nuageuse que le vent pousse vers l'Italie. Pourquoi le Cervin seul trouble-t-il la limpidité de notre horizon et fait-il tache dans ce beau cirque de Zermatt? En voici, je crois, l'explication.

Les montagnes qui entourent la cuvette, au fond de laquelle s'étend paresseusement le village, sont toutes couvertes de neiges éternelles ; seule la pyramide du Cervin se dresse nue et à pic : la neige n'a pu tenir contre cette paroi verticale de près de 2,000 mèt. de hauteur, sauf en quelques points où des corniches en surplomb, couvertes de névé, ressemblent de loin à de blanches ceintures.

Le soleil échauffe donc fortement de ses rayons la paroi du roc; les couches d'air en contact avec elle s'échauffent à leur tour, s'élèvent vers le sommet, et, leur température croissant toujours, elles se chargent de plus en plus de vapeur d'eau au passage des ceintures de neige. Ces couches d'air, déjà précédemment saturées d'humidité (comme toute l'atmosphère d'ailleurs au milieu de ces neiges fondant sous l'action du soleil), arrivent alors toutes chaudes au sommet de l'imposante pyramide et rentrent dans l'atmosphère générale ; elles s'y refroidissent aussitôt et ne peuvent plus conserver, de la quantité de vapeur d'eau contenue, que le maximum de saturation correspondant à leur nouvelle température.

Le surplus se condense et forme les nuages dont nous avons parlé. Telle est, à mon avis, l'explication de cette bizarre formation de nuages.

Il est aussi un autre fait du même genre, mais bien plus fréquent, que j'ai pu observer sur le mont Ventoux, il y a plusieurs années. Le sommet de la montagne était surmonté d'un panache nuageux semblable à un cône dont l'axe eût été horizontal et la base appuyée à la cime. Ici, l'explication est bien simple. Le Ventoux s'élève isolément et domine de plus de 1,000 mèt. la campagne environnante. C'était au printemps, et le sommet était encore chargé d'un chapeau de neige, alors que la nature tout à l'entour s'était découverte et parée des couleurs verdoyantes de la nouvelle saison. L'atmosphère absolument pure était saturée d'humidité, et les couches d'air poussées par le vent, à leur passage sur le chapeau de neige, y subissaient un refroidissement considérable et, par suite, abandonnaient, sous forme de nuages, une partie de la vapeur d'eau qu'elles contenaient. Bientôt ces couches d'air, se noyant dans l'atmosphère, y reprenaient la température générale plus chaude et dissolvaient à nouveau (si cette expression impropre m'est permise) la

Digitized by Google

vapeur d'eau condensée précédemment. Ce phénomène avait lieu d'abord sur les points de contact, et bientôt les dernières fumées rapidement dévorées avaient disparu.

Citons, à l'appui de notre opinion, ce fait, que toujours l'axe du cône fumant était dans la direction du vent.

E. Maire,

Membre du Club Alpin Français
(section des Vosges).

XVII. — LES ANGLAIS AU CAUCASE[1].

L'exploration de l'immense chaîne du Caucase était jusqu'à ce jour restée incomplète : ni les officiers russes ni les voyageurs étrangers n'avaient, en effet, sérieusement pénétré dans la région des neiges perpétuelles, qui commence à 3,800 mèt. d'altitude. Mais, depuis ces dernières années, d'intrépides membres de l'Alpine-Club ont dirigé deux expéditions dans ces montagnes presque inconnues, et les ont ouvertes pour la première fois aux touristes et aux savants. Les résultats obtenus ne sont peut-être pas encore proportionnés à leurs efforts : la difficulté des transports et des approvisionnements, l'absence complète de guides locaux rendront sans doute pendant longtemps très-chanceuses de nouvelles tentatives ; toutefois les hardis touristes qui se dévouent à la tâche pénible et ingrate, mais glorieuse, d'ouvrir ces belles montagnes aux explorations alpines n'en méritent que plus d'éloges.

La chaîne du Caucase s'étend sur la limite de l'Europe et de l'Asie, entre la mer Noire et la mer Caspienne ; son orientation est du Sud-Est au Nord-Ouest. Elle est traversée au centre par le défilé du Dariel, si célèbre dans l'antiquité sous le nom de « Portes caucasiennes », et qui fait communiquer actuellement le Sud de la Russie avec l'Asie Mineure et la Perse. La partie de la chaîne qui s'étend entre la mer Caspienne et le Dariel est encore à peu près inconnue : il n'en est pas de même de l'autre partie de la chaîne, qui court dans la direction de la mer Noire, et qui renferme d'ailleurs les plus hauts sommets. Immédiatement à l'Ouest du Dariel se dresse le Kazbeck (5,042 mèt.), et, un peu plus loin dans le même massif, le Garaman-

[1] *The Central Caucasus and Basham*, by Douglas W. Freshfield. Longmann, Green and C°, London, 1869. — *The Frosty Caucasus*, by C. C. Grove. Longmann, Green and C°, London, 1875.

Digitized by Google

Kosch (4,775 mèt.). La chaîne s'abaisse ensuite, puis se relève avec l'Adaï-Kosch (4,645 mèt.), et le Tau-Burdisula (4,265 mèt.). Beaucoup plus à l'Ouest, se trouve un puissant massif qui comprend le Dichtau (5,151 mèt.), le Koschtantau (5,210 mèt.), le Tau-Tôtônal (4,722 mèt.), et l'Uschba (5,027 mèt.). Enfin, s'avançant vers le Nord comme un puissant éperon, se dresse la plus haute montagne de toute la chaîne, le Minghi-Tau (5,645 mèt.), l'Elbruz des Persans et des géographes; son véritable nom est Minghi-Tau, qui signifie dans la langue du pays : Mont-Blanc. Toute cette chaîne paraît être d'une formation volcanique récente, car les sommets du Kazbeck et de l'Elbruz, les deux seuls que l'on ait encore atteints, se sont trouvés être, l'un et l'autre, des cratères éteints, mais parfaitement caractérisés. Le granit apparaît sur toute la ligne de faîte ; plus bas, ce sont les roches schisteuses et calcaires : au reste, les études scientifiques sur le système caucasien sont encore très-incomplètes.

La première expédition anglaise date de 1868 : elle se composait de MM. Freshfield, Tucker et Moore; le guide François Devouassoud de Chamonix les accompagnait, ils s'étaient aussi adjoint un interprète mingrélien, Paul Bakoua-Pipia.

Avant de pénétrer dans le Caucase, M. Freshfield, qui était venu de Constantinople à Tiflis, le point de départ nécessaire de toutes ces explorations, se dirigea beaucoup plus au Sud, du côté de la Perse, avec l'intention d'escalader le mont Ararat (5,324 mèt.), qui s'élève dans les montagnes d'Arménie; l'ascension en avait déjà été faite, et elle ne présente pas, dit-on, de difficultés. Le 7 juin, MM. Freshfield et Tucker partirent avec François Devouassoud; mais le mal des montagnes les arrêta tous trois successivement, et aucun ne put atteindre le sommet ; M. Tucker seul en approcha un peu. Trois semaines après, les mêmes voyageurs, après avoir été rejoints à Tiflis par M. Moore, arrivèrent près des défilés du Dariel; le 1er juillet, ils faisaient par le versant Sud la première ascension du Kazbeck. Ils rencontrèrent dans la dernière partie de l'escalade d'excessives difficultés : ils durent monter pendant plusieurs heures une pente longue et roide de glace noire, couverte d'nne neige sans consistance, et où il leur fallut littéralement ramper sur les bras et sur les genoux, au risque imminent de glisser. Ils trouvèrent heureusement une route beaucoup plus facile pour la descente, qui s'effectua par le versant Nord. Après avoir repassé sur le versant Sud de la chaîne, ils se proposèrent de le suivre jusqu'au Minghi-Tau (Elbruz). Les 10 et 11 juillet, arrivés à la hauteur du Tau-Burdisula, ils exécutèrent une course de glaciers et de cols fort intéressante et assez difficile. Ils passèrent par un nouveau col à l'Ouest du Tau-Burdisula,

Digitized by Google

sur le versant Nord, et revinrent par un autre col également nouveau, sur le versant Sud, passant cette fois à l'Est du Tau-Burdisula, dont ils firent ainsi le tour complet. Le 27 juillet, ils arrivaient à Urusbieh, au pied dudit Elbruz, dont ils firent l'ascension le 31 juillet. Ils montèrent par de longs champs de neige qui ne leur présentèrent aucune difficulté. Arrivés à ce qu'ils crurent être le sommet, ils lui trouvèrent une forme différente de celle qu'ils avaient observée d'en bas : les brouillards ne leur permirent pas de constater qu'ils n'avaient point atteint le véritable sommet, mais un second sommet inférieur de quelques mètres est situé plus à l'Est : leur erreur ne fut constatée que six ans plus tard. Après cette belle course, M. Freshfield et ses compagnons passèrent sur le versant Nord, mais sans rentrer cette fois dans la chaîne proprement dite.

La deuxième expédition anglaise est beaucoup plus récente : elle date de 1874; elle se composait de MM. Grove, Gardiner, Walker et Moore, accompagnés du guide Peter Knubel de Saint-Nicolas, et de Paul, l'interprète mingrélien.

M. Grove et ses amis portèrent principalement leurs investigations sur le versant Nord; ils cherchèrent à attaquer de ce côté le puissant massif central du Koschtantau et du Dichtau, mais le mauvais temps les empêcha d'exécuter leur projet : il leur sembla d'ailleurs que, même dans de bonnes conditions, l'exploration de ce massif devait présenter les plus grandes difficultés. La seule entreprise qu'ils purent mener à bonne fin, et elle était de nature d'ailleurs à les dédommager de bien des échecs, fut la première ascension du plus haut sommet de l'Elbruz, le sommet occidental. Cette ascension, qu'ils firent le 28 juillet 1874, ne leur présenta aucune difficulté : le temps étant magnifique, il leur fut facile de constater l'erreur de M. Freshfield. Tous leurs autres projets furent contrariés par le temps, qui leur tint rigueur perdant presque toute la durée de leur voyage.

En résumé, deux seulement des hauts sommets du Caucase ont été foulés par le pied de l'homme : c'est-à-dire qu'il y aura là encore pendant bien des années de belles courses à tenter pour les amateurs d'entreprises nouvelles. Mais il ne faut pas se le dissimuler, les deux ascensions faites jusqu'ici étaient relativement faciles, et il ne semble pas devoir en être de même pour les autres. En effet, si nous nous en rapportons aux récits de MM. Freshfield et Grove, et aux beaux dessins qui les accompagnent, la plupart des hauts sommets du Caucase présentent d'énormes difficultés, difficultés telles qu'il sera impossible de les vaincre avant d'avoir rendu les vallées plus abordables, déterminé plus exactement la position des glaciers, et franchi de nombreux cols. Ce n'est donc pas une œuvre facile, ni

Digitized by Google

même toujours agréable, qui s'offre maintenant aux explorateurs du Caucase ; ce ne sera point au reste une telle considération qui pourra décourager les membres de l'Alpine-Club, et j'en connais plus d'un qui prépare actuellement de nouvelles expéditions dans le Caucase.

Le pays est d'ailleurs fort beau ; M. Grove, qui n'a bien vu que le versant Nord, admire les formes puissantes et grandioses des montagnes, bien supérieures aux Alpes suisses ; mais, en revanche, il goûte peu les vallées qui lui semblent tristes et laides. Il n'en est pas de même des vallées du versant Sud, que M. Freshfield trouve magnifiques. Il est seulement fâcheux que ces beautés soient gâtées pendant les mois de juin et de juillet par des pluies continuelles ; car il est difficile de choisir un autre moment pour l'exploration de ces hautes montagnes.

MM. Freshfield et Grove soulèvent dans leurs volumes une question de géographie générale, que je dois signaler ici d'une façon toute particulière. Les deux voyageurs s'occordent à dire que le Minghi-Tau, ou Elbruz, se trouve en Europe et non en Asie, ce qui enlèverait, au Mont-Blanc, le premier rang parmi les montagnes européennes. J'avoue qu'il est difficile de ne pas me ranger à cette opinion : si l'on prend, en effet, pour limite de l'Europe et de l'Asie la ligne de partage des eaux, l'Elbruz est incontestablement sur le versant Nord ; si l'on prend la ligne de faîte de l'ensemble de la chaîne, il est encore évident que l'Elbruz se trouve tout à fait au Nord de cette ligne, à l'extrémité d'un éperon qui s'en détache d'une manière parfaitement distincte et déterminée. Néanmoins je n'ai nulle compétence pour trancher une telle question, et je me contente de la livrer à la discussion.

Une autre question, le mal des montagnes, est à l'ordre du jour dans le Club Alpin Français, depuis les beaux travaux de M. Paul Bert ; M. Freshfield et ses compagnons en ont éprouvé les symptômes en faisant l'ascension de l'Ararat, qui s'élève, il est vrai, à 5,343 mèt., mais ils ont été obligés de s'arrêter à une très-grande distance du sommet : c'était leur première course de l'année. Dans les courses suivantes au Kazbeck, à 5,000 mèt. et à l'Elbruz, à 5,600 mèt., ils n'ont éprouvé aucun malaise. A l'Elbruz, pour leur première course de l'année, M. Grove et ses compagnons ont ressenti, au contraire, très-vivement le mal des montagnes. A ces faits, M. Freshfield ajoute celui-ci, qu'il n'a jamais éprouvé le mal des montagnes en Suisse qu'à la Dent-Blanche, qui est une montagne relativement peu élevée (4,364 mèt.), mais au premier jour d'une campagne alpine. De ces observations il paraît résulter que des montagnards exercés peuvent, à des hauteurs très-considérables, éprouver ou ne pas

Digitized by Google

éprouver le mal des montagnes, selon qu'ils ont négligé ou non de se soumettre à un entraînement préparatoire; que d'autre part, même à des altitudes très-inférieures, l'absence de ce même entraînement peut amener le mal des montagnes. La grande hauteur des montagnes du Caucase donne à ces faits une grande valeur, car ils tendent ainsi à démontrer que la raréfaction de l'air ne rend peut-être pas inaccessibles les plus hautes montagnes du globe, ainsi qu'on l'a cru jusqu'à ce jour.

HENRY CORDIER,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

LES MONTAGNES, PAR ALBERT DUPAIGNE [1].

Le beau livre de M. Dupaigne, intitulé *les Montagnes*, répond tout à fait à la pensée qui a la première préoccupé les fondateurs du Club Alpin : celle de l'éducation de la jeunesse française par les excursions de montagnes. C'est le véritable manuel du jeune voyageur, destiné à donner aux grands élèves de nos établissements d'instruction, non seulement le goût des voyages, mais l'esprit d'observation et l'amour des sciences naturelles, parmi lesquelles l'auteur met au premier rang la géographie. C'est un résumé exact, quoique sous une forme populaire, des résultats de ces sciences dont la connaissance est nécessaire à tout homme intelligent qui fait son premier voyage de montagne. Le charme du style, la clarté et la nouveauté des explications, le souffle patriotique qui l'anime, rendent, pour les touristes, la lecture de ce remarquable ouvrage aussi utile avant le départ qu'agréable après le retour.

CARTES EN RELIEF PAR M. DRIVET.

Les cartes en relief sont le complément indispensable de tout bon système de représentation d'un groupe de montagnes. Elles ont l'avantage de parler aux yeux et de graver facilement dans la mémoire les grandes lignes du terrain. A ce double point de vue, elles sont particulièrement précieuses aux touristes, auxquels elles donnent

[1] Un gros vol. in-8° raisin, illustré de nombreuses cartes ou gravures sur bois, et de 7 cartes en couleur hors texte. — *Tours*, Mame et fils.

Digitized by Google

mieux, et plus rapidement que toute autre espèce de cartes, une idée de la configuration d'un massif montagneux, de la distribution de ses pics, de ses vallées, de ses plateaux, de l'inclinaison et de l'orientation de ses pentes. Appuyées par de bonnes photographies, elles sont le guide le plus sûr en pays de montagnes, parce qu'elles fixent dans la mémoire les saillies, les accidents de terrain remarquables, tous les repères à l'aide desquels on peut se guider sur les lieux.

La carte en relief des Alpes par M. Drivet est, sans contredit, la meilleure et la plus exacte que nous possédions. Exception faite, bien entendu, des beaux reliefs de Bardin, dont le prix est forcément trop élevé et qui sont établis à une grande échelle; toutes les cartes en relief exécutées jusqu'ici manquent de *sincérité*. On ne s'est servi, pour les modeler, d'aucun de ces procédés de précision que fournissent les mathématiques et la mécanique : on les a sculptées par tâtonnements, en reproduisant approximativement la forme du terrain; pour nous servir d'une expression d'atelier, on les a faites « de chic ». Bonnes tout au plus pour l'enseignement élémentaire, elles deviennent totalement inutiles pour des esprits tout formés, et pour des touristes qui n'ont pas besoin d'un aide-mémoire destiné à leur faciliter une leçon de géographie, ou à leur donner une idée superficielle de la constitution générale d'un pays, mais auxquels il faut une représentation artistique, exacte, fidèle, qui puisse être confrontée avec le terrain même, un véritable *Portulan* comme ceux dont on se sert dans la marine.

Les reliefs de M. Drivet répondent à ce besoin. Ils sont construits géométriquement; le constructeur a porté sur le plâtre toutes les courbes de niveau déterminées par les cotes marquées sur les cartes de l'État-major; puis, s'aidant de photographies, visitant les lieux, faisant des ascensions, il a donné à cette ébauche précise le caractère artistique et naturaliste, en sculptant les contours, en reportant sur les grandes masses de terrains les détails les plus saillants et les plus propres à leur donner l'apparence de la réalité. L'observateur lilliputien qui se placerait au sommet du Mont-Blanc de la carte en relief verrait à ses pieds le même tableau que celui que verrait un observateur réel placé vraiment sur le Mont-Blanc. Les reliefs Drivet méritent donc à tous égards d'être recommandés aux membres des Clubs Alpins.

Digitized by Google

CHRONIQUE DU CLUB

ALPIN FRANÇAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

CHRONIQUE DU CLUB

ALPIN FRANÇAIS

DIRECTION CENTRALE

RAPPORT ANNUEL.

Le rapport annuel de la Direction centrale a perdu une partie de son importance et de son intérêt par la publication des Bulletins qui, tous les trois mois, rendent un compte exact de la situation du Club. Il y gagnera en brièveté et s'en référera souvent aux Bulletins, pour éviter de fastidieuses répétitions. Il insistera beaucoup moins sur ce qui a été fait que sur ce qui reste à faire.

***

Depuis l'Assemblée générale annuelle, le nombre des associés a plus que doublé. Le Bulletin de décembre 1875 indique, avec détails, cette progression constante. Il suffit de faire remarquer ici que la Société, qui se félicitait de compter 845 membres le 30 avril 1875, en compte aujourd'hui plus de 1700; que le nombre de ses sections s'est élevé de 12 à 20, par la création de celles de Rumilly, d'Embrun, de Tarentaise, du Jura (Besançon), de Provence, de la Côte-d'Or et du Morvan (Dijon), des Pyrénées centrales (Toulouse), et du Sud-Ouest (Bordeaux); que les sections des Vosges (Epinal), du Jura (Lons-le-Saunier) et la sous-section d'Aiguebelle (Savoie),

Digitized by Google

sont en voie d'organisation, et que d'autres sections se forment à Nîmes, à Vienne, à Evian, à Albertville, à La Roche, à Lille, en Algérie. Aussi les Clubs Alpins étrangers célèbrent-ils à l'envi le développement rapide de notre Société, et dans des termes trop enthousiastes pour qu'il nous soit permis de les reproduire.

Mais cette progression dans le nombre des associés ne serait, en partie du moins, qu'une fiction, si chaque associé ne remplissait pas réellement les obligations qui lui sont imposées par les statuts. Il importe donc que chaque section veille à l'accomplissement de ces obligations par chacun de ses membres. La Direction centrale croirait manquer à son premier devoir si elle n'y veillait pas elle-même. « Aucun membre ordinaire ne jouit de ses droits s'il n'a acquitté ses cotisations annuelles. En cas de retard pendant une année, il est rayé de la liste des membres du Club ». (Art. 9 des statuts.)

***

Le premier soin de la Direction, après l'Assemblée générale du 30 avril 1875, a été de s'organiser d'une manière définitive.

Elle a quitté le local provisoire de la rue Antoine Dubois, pour installer rue Bonaparte n° 31 le siége social et les bureaux. On sait qu'en même temps elle avait le bonheur de rencontrer dans la personne de l'un de ses membres, M. le colonel d'artillerie Pierre, un administrateur éclairé et dévoué. Elle a pu lui adjoindre un jeune commis dont le zèle et l'intelligence répondent à ses désirs.

Les réunions mensuelles ont été tenues avec la plus grande régularité. Mais elles ont été privées des lumières et de l'impulsion de notre président, M. Cézanne, obligé d'aller demander au climat du Midi le rétablissement d'une santé qui nous est précieuse à tous les titres.

Nous avons dû pourvoir au remplacement de MM. Gamard et Devin, dont la démission n'a été acceptée qu'avec le plus vif regret, et au choix d'un dix-huitième administrateur.

Les nominations provisoires de M. Hébert, professeur de géologie à la Faculté des sciences, de M. Albert Guyard, avocat à la cour d'appel de Paris et de M. Cazin, professeur de physique, devront être soumises au vote de l'Assemblée générale. Il devra également être pourvu par cette assemblée au remplacement ou à la réélection de MM. Adolphe Joanne, Victor Puiseux, Daubrée, Albert Millot et le marquis de Turenne, que le sort a désignés comme membres sortants, mais rééligibles.

Digitized by Google

***

Nous avons jeté les premiers fondements d'une bibliothèque, qui pourra facilement s'enrichir par des achats, des dons et des échanges, et qui devra se composer de collections de cartes françaises et étrangères, des annuaires et publications des Clubs Alpins étrangers, des guides et itinéraires les plus estimés et des ouvrages qui traitent des montagnes, soit au point de vue artistique et pittoresque, soit au point de vue scientifique. Le catalogue sera publié dans le Bulletin n° 5. Il distinguera les livres, cartes et objets qui, donnés à la section de Paris ou achetés par elle, devront rester sa propriété particulière et ceux qui, donnés au Club ou à la Direction centrale, devront former une propriété commune.

Presque tous les dons faits jusqu'à ce jour ont été adressés au Club.

80 feuilles de l'état-major ont été achetées par la section de Paris.

Diverses sections ont manifesté le désir que la Direction centrale organisât un service d'échanges avec les Clubs Alpins étrangers, afin que chaque section du Club Alpin Français pût avoir dans sa bibliothèque particulière les publications des autres clubs. Ce désir très-légitime a déjà reçu une satisfaction partielle. Il nous a été possible d'envoyer à la section de Lyon un exemplaire du *Bollettino* et de l'*Alpinista* italiens de 1874 et de 1875, et de mettre à la disposition de nos sections les plus importantes quelques exemplaires des mêmes recueils, mais de 1875 seulement. Nous sommes entrés en relations avec les principaux Clubs étrangers, pour obtenir, par voie d'échange ou autrement, un certain nombre d'exemplaires de leurs publications périodiques. Ces négociations ne sont pas sans difficultés. Plusieurs Clubs proportionnent le tirage de leurs publications au nombre de leurs sociétaires. Nous avons nous-mêmes limité jusqu'à présent le tirage de notre Annuaire à un chiffre qui ne nous permet que des échanges fort restreints. Nous pourrons agir autrement en 1877 et, en attendant, nous procurer, par des achats ou par des souscriptions, les principales publications étrangères qui se trouvent dans le commerce et donner ainsi satisfaction aux désirs de nos plus importantes sections.

***

La Direction a conservé et a étendu, autant qu'il lui a été possible, les avantages qu'elle avait obtenus en faveur des sociétaires.

Celui de ces avantages dont il a été peut-être le plus largement

Digitized by Google

usé est l'achat à prix réduit des cartes de l'état-major français. M. l'administrateur délégué a mis le plus grand empressement à satisfaire à toutes les demandes qui lui ont été adressées à ce sujet, mais en veillant à ce que ce privilége, tout personnel aux membres du Club, ne s'étendît pas indirectement ou clandestinement à toute autre personne et ne devînt jamais un objet de spéculation.

Quant aux réductions de prix promises par plusieurs libraires et fabricants, l'intervention de la Direction centrale n'est pas nécessaire et les membres du Club ont pu s'adresser directement à chacun d'eux.

Nous avions espéré que l'exposition internationale de géographie et particulièrement celle des Clubs Alpins réunis fourniraient des modèles d'instruments, d'appareils, d'objets de diverse nature dignes d'être recommandés au choix de touristes. MM. Wallon de Montauban, Liebeskind de Leipzig, et Guido List de Vienne ont seuls envoyé quelques objets utiles, tels que piolets, alpenstocks, cordes et sacs... Mais l'exposition n'a pas été sur ce point assez complète pour qu'il fût possible d'établir des comparaisons et de se prononcer en pleine connaissance de cause. — Depuis cette époque, des études et des recherches ont été faites, des modèles indiqués et réunis, des idées utiles émises. M. Lafontaine, l'habile opticien du Palais-Royal, forme en ce moment une collection de tous les objets qui, de fabrique française et étrangère, méritent particulièrement la confiance des excursionnistes. Nous apprécierons cette collection dans le Bulletin N° 5.

L'initiative d'une réforme dans l'organisation et le tarif des guides de Chamonix avait été prise par la Direction centrale. Un projet de règlement a été rédigé, communiqué au Club Alpin Anglais, accepté par lui et adressé à M. le préfet de la Haute-Savoie. Ce projet, discuté à Paris par les membres de la Commission et M. de Maulde, sous-préfet de Bonneville, ne tardera pas, nous l'espérons, à recevoir l'approbation de l'administration.

Ce qui est vivement désiré, vivement réclamé, c'est l'application aux membres du Club voyageant, non pas inviduellement, mais par groupes, des réductions de prix accordées par toutes les compagnies de chemins de fer à nos caravanes scolaires. Déjà les Compagnies de l'Est, de l'Ouest et du Nord ont bien voulu consentir à faire jouir d'une réduction de 50 pour 100 tout groupe de 10 voyageurs appartenant au Club Alpin Français. Des négociations avaient été engagées dans le même but avec d'autres compagnies par notre président, M. Cézanne; elles ont été interrompues par son absence forcée, mais elles sont reprises depuis quelque temps par l'un des

Digitized by Google

membres de la Direction centrale. En attendant une solution complétement favorable, il nous est permis d'espérer qu'une réduction sera accordée à des groupes du Club Alpin, non pas d'une manière générale, mais dans certaines occasions déterminées, et, par exemple, pour la réunion d'un congrès, une excursion scientifique, une fête internationale...

***

Ceci nous amène à parler de nos caravanes scolaires. Nos bulletins ont fait connaître que six caravanes s'étaient mises en marche cette année. L'exemple de M. Talbert, sa voix si persuasive, n'ont pu en entraîner un plus grand nombre. C'est un progrès, sans doute, mais encore timide, encore bien insuffisant. Plusieurs des itinéraires étaient séduisants. Tous ont été exécutés avec succès, au prix moyen de 19 francs par jour et par tête. L'année 1876 s'annonce bien. Plusieurs caravanes s'organisent. Quelques-unes ont déjà même profité des vacances de Pâques.

Quant aux courses de nos touristes, elles sont indépendantes de la Direction. La saison, vous le savez, ne leur a pas été favorable jusqu'aux derniers jours d'août.

Les excursions les plus intéressantes ont trouvé naturellement place dans l'Annuaire de 1875. Cet Annuaire obtiendra, nous l'espérons, le même succès que celui de 1874. La seule chose que nous ayons à en dire est qu'il est bien moins l'œuvre de la Direction centrale, que du concours des touristes, des savants, des écrivains qui nous ont envoyé les résultats précieux de leurs travaux, et, pardessus tout, du zèle et du dévouement de notre vice-président, M. Adolphe Joanne. La Direction centrale lui doit ici un témoignage public de reconnaissance et ne doute pas que ce témoignage ne soit ratifié par le Club tout entier.

***

La Direction centrale doit maintenant rendre compte de la partie la plus importante peut-être, la plus délicate, de sa tâche : — de ses rapports avec les membres du Club, avec les sections et avec les clubs étrangers.

Il semble que rien ne manque à une société qui voit plus que doubler en un an le nombre de ses sociétaires; il semble que sa prospérité soit à tout jamais assurée, qu'elle soit complète. Non! pas encore. La Société a de quoi vivre, mais il lui manque la vie.

Digitized by Google

Il n'y a pas jusqu'à ce jour de lien commun, d'union réelle entre ses différentes parties, entre ses sections, entre ses membres. Nous ne vivons pas encore d'une vie commune.

Les membres de la Direction centrale seuls, grâce à leurs réunions mensuelles, se fréquentent, se connaissent et forment le nœud qui retient à peu près entre elles les diverses parties de la Société.

Même dans chaque section, dans celle de Paris, par exemple, nous ne nous connaissons pas, nous ne contribuons en rien, moralement au moins, à l'œuvre commune. Chacun paye sa cotisation et reçoit son Annuaire, voilà tout. La Direction nous a, il est vrai, convoqués, chaque année, à des soirées où le plaisir d'entendre MM. Durier et G. Devin nous a réunis en foule. Mais qu'étions-nous là? Des spectateurs dans une salle de spectacle! Sans communication entre nous, tous étrangers les uns aux autres. La Direction voudrait faire plus et multiplier nos relations. Des soirées mensuelles seraient-elles possibles et suffisamment fréquentées, au milieu des devoirs de monde et de famille qu'impose la vie parisienne? Un autre essai va être tenté. Un dîner annuel aura lieu désormais à l'époque de l'Assemblée générale.

***

Si les relations sont aussi difficiles à établir entre les membres d'une même section, que sont-elles et peuvent-elles être pour les sections de province, non-seulement entre elles, mais même avec la Direction centrale?

Les sections se forment. La Direction les admet avec empressement, dès que les conditions exigées par les statuts ont été accomplies; elle envoie les diplômes, les insignes, les cartes et instruments de précision et reçoit les cotisations. Quelques relations se sont établies à l'occasion de travaux d'amélioration à exécuter dans certaines localités, et c'est ainsi que nous avons voté successivement 3,200 francs de subsides en faveur de diverses sections. Où en sont les travaux projetés? Les touristes de cette année pourront-ils en profiter? Le silence des sections à ce sujet nous fait craindre que rien n'ait encore été commencé. Mais chacune de ces sections n'est-elle pas intéressée au plus haut degré à créer ces auberges, ces refuges, ces sentiers qui, en rendant leurs contrées plus accessibles aux voyageurs, y appelleront la vie et la richesse? Nous dirons cependant que des tentatives sérieuses ont été faites pour organiser des compagnies de guides dans certaines parties du Dauphiné; que des livrets ont été donnés; que cinq exemplaires de

Digitized by Google

notre carte du Pelvoux ont été envoyés par la Direction centrale à la Vallouise. Sous ce rapport du moins, il y a progrès.

Toujours pénétrée de la nécessité de resserrer nos liens, la Direction a chargé une commission d'étudier les moyens les plus pratiques d'assurer aux sections une représentation efficace et une intervention plus fréquente et plus régulière, soit aux réunions mensuelles de la Direction, soit aux Assemblées générales. La commission a, par une circulaire du 15 janvier dernier, provoqué le concours des sections à cette étude. Elle indiquait en outre les moyens que fournissent les statuts pour rendre cette représentation facile et efficace : — les dispositions de l'art. 12 qui, en déclarant membres de la Direction centrale les présidents des différentes sections du Club, les autorise à se faire représenter aux séances par des membres ordinaires ou donateurs *de leur section;* — le droit commun et l'usage universel, qui permettent à tout associé de se faire représenter à l'Assemblée générale par un autre associé. Elle exhortait les sections à user de ce double droit, proposait, par la suppression des trois derniers mots de l'art. 12, d'étendre à tout membre du Club le droit de remplacer les présidents de section aux réunions mensuelles et enfin les provoquait à une correspondance fréquente avec la Direction et à la communication de leurs projets, de leurs travaux, de toutes idées nouvelles et utiles, faisant appel à leur concours dévoué pour répandre l'activité, la vie, dans chacune des parties du corps social.

Cet appel a eu un heureux écho. Les sections d'Embrun, de Briançon, de Besançon, de Nancy, de Chambéry, de Lyon se sont empressées d'y répondre et de nous adresser certaines idées qui méritent la plus sérieuse attention. Tout nous fait maintenant espérer que nos réunions du premier vendredi de chaque mois ne seront pas toujours privées de la présence de quelque membre de nos sections et qu'à l'Assemblée générale nos collègues des départements vont nous apporter leurs conseils et leurs vœux.

La plupart des lettres reçues émettent des idées qui avaient déjà été l'objet de nos préoccupations. Ainsi la section des Vosges (Nancy) ou plutôt son président, M. Roussel, voudrait que la Direction centrale provoquât chaque année, sur un point différent de nos montagnes, une réunion générale des membres du club. Il cite l'exemple du Club Suisse et ajoute qu'alors même que la réunion serait peu nombreuse, on échangerait des idées utiles et pratiques, on entretiendrait la bonne harmonie... Or, depuis longtemps déjà, la Direction étudie les moyens pratiques de réaliser un projet semblable. Cette année même, en août, la fête rendue par les sections

Digitized by Google

de Lyon et de Savoie au Club Italien va fournir aux membres de toutes nos sections une occasion charmante de se réunir à Annecy. La section de Paris se fait un devoir de contribuer, par tous les moyens possibles, à cette solennité internationale.

La section de Chambéry a rédigé un projet qui modifierait complétement le mode d'élection de la Direction centrale. Il mériterait d'être, dès à présent, examiné et discuté, si l'éminent président de la section ne le faisait suivre de ces mots : « Telles sont les idées émises par les membres du bureau de Chambéry. Quand nous serons 4,000, comme nos voisins d'Italie, le besoin se fera peut-être plus vivement sentir de réagir contre la domination de Paris. Mais jusqu'ici le joug me paraît trop léger pour que nous songions à le secouer. Mon avis est que notre œuvre ne sera féconde qu'autant que nos efforts ne s'éparpilleront pas trop, et que la vigoureuse impulsion donnée par Paris ne se ralentira pas. »

Enfin la section de Lyon applaudit à la circulaire, aux bulletins trimestriels sur la composition desquels elle nous donne d'utiles avis, aux démarches faites pour obtenir la réduction du tarif des chemins de fer pour les groupes de 10 membres du Club. Elle insiste sur la nécessité d'obtenir pour chaque président de section le droit de demander directement aux compagnies l'autorisation nécessaire, sans avoir besoin de recourir à la Direction centrale. Nous n'y mettons certes aucun obstacle. Le président de la section des Vosges s'est déjà entendu à ce sujet avec la compagnie de l'Est. Une démarche du président de chaque section auprès de l'administration de chaque compagnie serait peut-être le moyen le plus efficace.

La section de Lyon demande encore instamment qu'un système d'échanges bien organisé permette à chaque section de recevoir toutes les publications des Clubs étrangers. La Direction s'est expliquée plus haut sur ce point.

***

Nos relations avec les Clubs étrangers auraient aussi besoin d'être entretenues d'une manière plus active et plus régulière. Une double occasion de resserrer nos liens encore bien lâches s'est présentée en 1875 : le Congrès international de géographie et la fête internationale du Mont-Cenis.

La Direction aurait à rendre compte de ces deux événements, si le Bulletin n° 4 ne contenait les renseignements les plus détaillés sur l'exposition des Clubs Alpins Français et Étrangers au congrès international de géographie ; et si l'Annuaire ne publiait également

Digitized by Google

un récit complet et animé de la fête internationale du Mont-Cenis donnée par les clubs italiens à nos sections de la Savoie et de Lyon. Elle n'en parle ici que pour rappeler la haute distinction dont l'Exposition des Clubs Alpins réunis a été jugée digne, pour exprimer le regret qu'elle a eu de ne pouvoir assister, au moins par quelques-uns de ses membres, à la fête du Mont-Cenis, et pour faire connaître la résolution qu'elle a prise de se faire représenter à la fête d'Annecy et de ne rien négliger pour que cette union des Clubs Italiens, Suisses et Français, symbole de l'union des trois nations, soit célébrée avec tout l'éclat possible.

***

La Direction centrale disait en 1875 : « Nous avons besoin maintenant de centraliser nos moyens d'action; de régulariser nos relations avec les sections départementales, de nous tenir constamment au courant de leurs travaux et de leurs besoins, de les tenir au courant de nos délibérations et de nos efforts, d'établir entre elles et nous une solidarité qui est nécessaire, indispensable à la prospérité du Club. »

Cette tâche n'est point encore complétement accomplie. Mais nous avons centralisé nos moyens d'action et régularisé, autant qu'il était en nous, nos relations avec les sections départementales. La publication de nos bulletins trimestriels tiendra tous les membres du Club au courant de nos délibérations et de nos efforts. Nous avons provoqué, par la circulaire du 15 janvier, le concours des sections à nos réunions mensuelles et à notre Assemblée générale. Plusieurs ont répondu chaleureusement à cette provocation amicale. Que leurs efforts se joignent aux nôtres, et bientôt sera établie cette union, cette solidarité, non moins nécessaire aujourd'hui que l'année dernière, au développement et à la prospérité de l'œuvre commune!

***

L'Assemblée générale statutaire du Club Alpin Français a eu lieu le jeudi 27 avril 1876, à 8 h. du soir; il en sera rendu compte dans le Bulletin n° 5.

Digitized by Google

SECTION DE PARIS.

L'Assemblée particulière de la section de Paris a eu lieu le mercredi, 29 mars, dans l'une des salles de la Société d'encouragement.

La séance a été ouverte à 8 h. 1/2 du soir sous la présidence de M. Victor Puiseux.

M. Adolphe Joanne a donné lecture du rapport qui précède et qui s'applique tout à la fois à la Direction centrale et à la section de Paris. Il y a ajouté quelques explications verbales sur les sections et sur l'Annuaire ; il a terminé en suppliant les membres du Club de prendre désormais une part plus active à l'œuvre commune, soit en augmentant le nombre des adhérents, soit en proposant à la Direction centrale des idées utiles au développement et à l'avenir de la société.

M. Armand Templier, trésorier, a ensuite donné lecture du rapport financier suivant.

Comptes de l'année 1875.

Recettes.

	fr.	c.
En caisse au 1er janvier 1875	2,590	65
Rentes sur l'État	83	20
Rachats de cotisations	400	10
Cotisations arriérées de 1874	110	»
Cotisations de 1875	4,520	»
Total	7,703	95

Dépenses.

	fr.	c.
Subvention votée à la Direction centrale de l'excédant des produits de l'exercice 1874	2,285	55
Achat de 35 fr. de rente	722	55
Loyer (moitié)	155	75
Appointements (moitié)	1,150	»
Frais de bureau (moitié)	67	20
Frais d'entretien d'appartement (moitié)	125	90
Affranchissements	213	60
Impressions diverses	127	15
Frais d'encaissement (moitié)	35	»
Séances publiques	260	»
Total	5,142	70

Digitized by Google

	fr.	c.
Les recettes ayant été de.	7,703	95
Et les dépenses de	5,142	70
Il reste en caisse un excédant disponible de. .	2,561	25

Projet de budget pour 1876.

Recettes.

	fr.	c.
Solde en caisse le 1er janvier 1876..	2,561	25
Rentes sur l'État.	96	»
Cotisations de 451 membres anciens	4,510	»
Cotisations de 25 membres nouveaux	250	»
Total.	7,417	25

Dépenses.

	fr.	c.
Loyer.	600	»
Appointements	1,350	»
Frais de bureau	67	20
Frais d'entretien d'appartement	125	90
Affranchissements	213	60
Impressions diverses.	127	15
Frais d'encaissement.	35	»
Séances publiques	260	»
Acquisition de la moitié du mobilier du siége social. . .	749	40
Subventions aux sections.	1,800	»
Total.	5,328	25

	fr.	c.
Recettes prévues	7,417	25
Dépenses prévues	5,328	25
Excédant des recettes	2,089	»

Nous devons vous demander votre autorisation spéciale pour les deux derniers articles des dépenses portées au budget de 1876.

1° L'acquisition de la moitié du mobilier du Club.

Les dépenses faites pour l'acquisition du mobilier pendant l'année 1874 ont été payées entièrement par la Direction centrale. Il y a là un précédent que nous ne nous sommes pas crus en droit de changer, et nous avons également laissé les dépenses relatives au mobilier à la

Digitized by Google

charge de la Direction centrale seule pour l'année 1875; mais cela nous semble peu équitable. Le mobilier garnit le local occupé en commun par la Direction centrale et la section de Paris; la section de Paris en profite aussi bien que la Direction centrale; or il nous semble juste qu'elle supporte à l'avenir la moitié des frais du mobilier comme elle supporte la moitié des frais de loyer, d'appointements et autres. Pour le passé, la situation pourrait être régularisée par une vente de la moitié des meubles existants, qui serait consentie par la Direction centrale à la section de Paris.

La valeur du mobilier du Club étant estimée pour cette année au chiffre de 1,498 fr. 75 cent., la section de Paris aurait à payer à la Direction centrale une somme de 749 fr. 40 cent. pour prix de cette vente.

Nous vous demandons aujourd'hui l'autorisation de proposer, au nom de la section de Paris, cet arrangement à l'Assemblée générale du Club qui aura lieu le mois prochain et qui statuera au nom de la Direction centrale.

2° Subventions aux sections. — L'année dernière, la section de Paris, par des motifs que vous connaissez et qu'il est inutile de rappeler ici, a pensé qu'elle devait assistance à la Direction centrale. En conséquence, l'assemblée de la section, réunie au mois de mars 1875, a décidé que l'excédant disponible des ressources de l'année 1874, soit une somme de 2,285 fr. 55 cent., serait versée dans la caisse de la Direction centrale.

Nous pensons qu'il y a lieu pour nous de continuer dans la voie où nous sommes entrés l'année dernière. Mais en même temps nous croyons devoir vous proposer de modifier le procédé suivi.

Au lieu d'attribuer dès à présent à la Direction centrale la somme dont nous pourrions disposer, nous vous demanderons de nous autoriser à employer nos ressources, dans le cours de la présente année, en subventions pour des travaux entrepris par les sections des pays de montagnes.

Cette combinaison aura l'avantage de créer des rapports plus directs entre la section de Paris et les sections de la province. Nous y trouverons aussi la satisfaction de nous rendre compte, avec plus de précision, des résultats auxquels nous aurons concouru.

Ces deux propositions ont été adoptées par l'Assemblée à l'unanimité.

M. Paul Joanne a donné ensuite lecture de l'ascension de Rochebrune par M. B. Tournier, ascension insérée dans l'Annuaire.

Digitized by Google

SECTIONS PROVINCIALES.

SECTIONS DES HAUTES ET BASSES-ALPES.

Au 31 décembre 1874, la sous-section de Gap comptait 94 membres; depuis lors, deux sous-sections se sont formées à Briançon et à Embrun. Une section a été fondée à Barcelonnette (Basses-Alpes). Le chiffre total des clubistes des Hautes et Basses-Alpes s'élève, le 1er mai 1876, à 224.

La sous-section de Gap a eu la douleur de perdre un de ses adhérents, M. Émile Burle, alpiniste infatigable et savant botaniste[1].

Deux courses collectives ont été organisées : le 20 juin a eu lieu l'ascension du Morgon (*V.* page 243); au mois de juillet, les clubistes de Gap se sont rendus, par la vallée de l'Ubaye, à Barcelonnette, où ils ont été admirablement accueillis par leurs collègues de cette section; puis, en compagnie de ces derniers, ils ont franchi la chaîne qui sépare les départements des Hautes et des Basses-Alpes, parcouru les montagnes de la frontière italienne et visité le Queyras.

Cette dernière excursion a inauguré fort heureusement les courses faites en commun par deux sections voisines, excellent exemple qui mérite d'être suivi par les différentes sections du Club.

Les courses et les ascensions individuelles ont été nombreuses : la montagne de Céuse, Aurouse, Chaillol ont été plusieurs fois gravies; le Valgodemar et la Vallouise explorés. La Vallouise a été visitée par MM. d'Alauzier et de Cazeneuve, délégués pour déterminer l'emplacement d'un refuge. Plusieurs membres de la sous-section de Briançon, et notamment M. Guillemin, y sont allés dans le même but. M. d'Alauzier a fait heureusement l'ascension du Pelvoux, malgré une grande abondance de neige fraîche. M. Guillemin a raconté son ascension dans l'Annuaire (*V.* page 344).

De concert avec la sous-section de Briançon, celle de Gap s'occupe de déterminer l'emplacement d'un refuge dans le massif du Pelvoux, autant que possible propre aux deux ascensions du Pelvoux et de la Barre des Écrins.

Les sections signalent dans le Valgodemar le village de la Chapelle comme pouvant devenir un excellent centre d'excursions dans un district peu connu et très-beau : le mont Olan, escaladé pour la première fois cette année par MM. Pendlebury et Cust; les

[1] *V.* ci-dessus Miscellanées, Ascension d'Aurouse.

Digitized by Google

Oules de Navette, la cascade du Casset, les cascatelles de la Pisse, etc. La sous-section de Gap s'emploiera énergiquement en 1876 pour assurer, dans ce village, un gîte convenable aux voyageurs.

La question des guides a beaucoup préoccupé les sections. Différentes primes ont été offertes aux guides :

1° 50 francs au guide de Ville-Vallouise qui, le premier, escaladera la Barre des Écrins;

2° 50 francs au guide du Queyras qui, le premier, atteindra le sommet du mont Viso par le versant français;

3° 100 francs au guide du Briançonnais qui, le premier, escaladera la Meije.

Les guides, après succès constaté, recevront, en même temps que la prime, un diplôme d'honneur leur conférant le titre de guide-chef.

En outre de ces encouragements, les sections délivreront en 1876 des livrets-diplômes aux guides du pays; déjà les plus intelligents d'entre les guides demandent au Club des instructions et des livrets. Ces livrets devront être présentés au *visa* des voyageurs.

Les sections ont formulé les demandes suivantes à la Direction centrale pour l'année 1876 :

1° Avertir la section ou sous-section du passage des caravanes scolaires patronnées par le Club;

2° Déposer dans les principaux centres d'excursion, à la Grave et à Ville-Vallouise, deux piolets et deux cordes qui seraient mises sous certaines conditions à la disposition des membres du Club;

3° Faire construire un refuge à deux heures au-dessus de la cabane du Sourcillon du Pelvoux. Le guide Gautier (Jean-Antoine) indiquera le plateau choisi par les sections (dépense approximative, 600 fr.);

4° Faire placer une rampe en fer ou une échelle longue de quatre à cinq mètres le long du mur vertical par lequel on descend sur le glacier du Clot-de-l'Homme; la rampe devra s'avancer de un mètre sur le glacier, de manière à dépasser la crevasse marginale;

5° Construire un petit refuge à côté de l'hôtel Tuckett, au-dessus de la cascade des séracs du glacier Blanc, rive gauche; ce refuge devra renfermer une échelle légère et solide destinée à franchir la crevasse qui se trouve à la base des Écrins (300 fr.);

6° Construire un refuge dans le haut du vallon du Guil, au pied du Viso, ou du moins améliorer, avec l'autorisation du propriétaire, la bergerie appelée Fayetau;

7° Faire réparer et déblayer les deux entrées du tunnel de la Traversette (50 fr.);

Digitized by Google

8° Demander à l'État qu'un fil télégraphique soit établi entre Briançon et Ville-Vallouise, et que le fil du Monestier soit prolongé jusqu'au Bourg-d'Oisans.

SECTION DE L'ISÈRE.

La section de l'Isère, fondée le 24 août 1874, réunissait déjà 60 membres au mois d'avril 1875; actuellement elle compte 73 membres. Elle a donc progressé, quoiqu'une Société des touristes, indépendante du Club Alpin Français, se soit constituée à Grenoble et réunisse une grande partie des alpinistes du Dauphiné.

La section avait le désir de commencer en 1875 plusieurs travaux d'amélioration de chemins et aussi de refuges:

1° Aux Cuves de Sassenage;

2° Aux grottes des sources du Guiers-Vif;

3° Au chalet de la Pra.

Le premier projet a dû être abandonné par suite du refus formel du propriétaire des Cuves de Sassenage; le deuxième est actuellement ajourné : le droit de passage et de propriété entre deux communes des départements de l'Isère et de la Savoie étant en litige, un procès a été entamé, et la section ne pourra reprendre, s'il y a lieu, son projet d'amélioration de chemin qu'après le prononcé du jugement.

Quant au projet de chalet de la Pra, la section, dans la séance du 30 août 1875, s'était proposé de faire construire un chalet à la Pra (2,160 mèt.), pour faciliter l'exploration du massif de Belledonne. Une commission, composée de M. le comte de Saint-Ferriol, de MM. Duhamel et Ferrand, fut chargée de préparer un devis. Les commissaires obtinrent le concours de la commune de Revel, propriétaire du terrain; mais, là encore, le projet primitif aboutit à une impossibilité : le devis de l'entrepreneur s'élevant à 12,500 francs, y compris 4,000 francs de frais de transport, on dut, en raison de ce chiffre peu en rapport avec les ressources financières de la section, renoncer à entreprendre une construction aussi dispendieuse; il fut décidé que l'on se contenterait d'améliorer le chalet actuel de la Pra, et une somme de 1,000 fr. a été destinée à ce travail qui, on a tout lieu de l'espérer, pourra s'accomplir en 1876.

Si les efforts généraux de la section ont malheureusement été infructueux cette année, au moins n'en est-il pas de même des travaux individuels de ses membres.

M. Lory a continué ses savantes études sur la géologie du Dauphiné, et les nombreuses excursions qu'il a faites sont venues confirmer

Digitized by Google

encore le résultat antérieur de ses observations scientifiques sur le soulèvement des Alpes.

M. le comte de Saint-Ferriol a parcouru le massif de la Chartreuse dont il a fait admirer les beautés à plusieurs caravanes de touristes.

MM. Fernel et Ferrand ont à leur actif : le col de la Vacherie, les grottes de Saint-Pierre-d'Entremont, les Échelles, la vallée de Coux et Chambéry.

M. Ferrand et M. Chartron (de la section de Lyon) ont fait l'ascension du Grand-Charnier (2,500 mèt.) dans le massif d'Allevard.

M. Ferrand a escaladé le Pic de la Pyramide ou Rocher-Blanc (2,900 mèt.) au-dessus des Sept-Laux; la Brèche de Lauvitel, en passant du Valjouffrey dans l'Oisans (V. p. 259 de l'Annuaire). puis, le Grand-Som, avec M. Duhamel.

MM. Raymond, Magnin et Jullien ont fait l'ascension du Pic de la Pyramide au-dessus des Sept-Laux;

M. Duhamel a exploré, pendant les mois de juin et de juillet, les parties les plus reculées de l'Algérie. Pendant les mois d'août et de septembre, il a fait de nombreuses tentatives pour atteindre le sommet jusqu'ici inaccessible de la Meije (V. p. 310).

M. Jullien a exploré le massif de la Chartreuse, la Bérarde, les glaciers de la Selle et le glacier du Mont-de-Lans; le 23 septembre, parti d'Allemont, il franchissait le col des Trois-Hommes, au pied du grand Pic de Belledonne et descendait au lac Blanc.

D'autres excursions ou ascensions ont été effectuées par MM. Salles, Racapé, Magnin, Raymond, Raffin, etc.

SECTION DE LYON.

La section de Lyon, qui comptait 115 membres au 1er janvier 1875, en compte actuellement 172.

Les Clubistes lyonnais ont fait de nombreuses excursions en 1875.

MM. Bachelard, Pasquet, Jacques Berger : de Lyon à Seyssel par Rossillon, Belley, Pierre-Châtel, Aix-les-Bains, Rumilly, Saint-André et le Val de Fier, 28 et 29 mars; Lyon à Grenoble par Voreppe, le Pas de la Clef, Autrans, Villard de Lans, le col de l'Arc, 15 et 16 mai.

MM. Brouzet, Veyrin, Milsons : le Pic de Belledonne, 15 mai.

MM. Berthet, Bianchi, Bourgeois, Chartron, Fabre, Lacharrière, Maderni, Mancardi, Probst, Noirclerc, Montalant, Roustan, Valette et Trunel : Bellegarde, vallée de la Valserine, Chesery, Lelex, Mijoux, col de la Faucille, Crêt de la Neige, 14, 15 et 16 mai.

Digitized by Google

MM. Raphaël Benoist, Frachon et Sestier : Allevard, les Sept-Laux, Pic de la Pyramide, l'Eau d'Olle, col du Glandon, Combe-Madame et la Chambre, 20 et 21 juin.

MM. Aniel, Chartron, Montalant, Fabre, Pinet, Birraux, Robert, Adolphe Benoist : ascension du Pic de Belledonne, rendue incomplète par le mauvais temps; arrivés aux lacs Doménon, les touristes, assaillis par une tourmente de neige, furent obligés de descendre au chalet de la Pra et de là à Uriage, 19 et 20 juin; Cuves de Sassenage et gorges d'Engins, 21 juin.

M. Chartro navec MM. Ferrand, de la section de l'Isère : le Grand-Charnier, 3 août.

MM. Adolphe et Raphaël Benoist, Montalant et Sestier : Roche-Melon, par la Casa d'Asti, et descente à Suse, 16 août; Saluces, Sampeyre, Castel-Delfino, Castelponte, chalets de la Meira Soliera, lac de Forcialline, le mont Viso, et descente sur Castelponte, 19 et 20 août[1].

M. Raphaël Benoist et MM. Guillemin et de Certeau, de la section de Briançon : Guillestre, la Bessée, vallée de la Gyronde, Ville-Vallouise, vallée du Gyr, Ailefroide, cabane des bergers provençaux, visite au glacier du Sélé, rochers de la grande Sélé de Soureillan, glacier du Clot-de-l'Homme, Pic de Neige, et descente à Ville-Vallouise, 26 et 27 août.

M. Reymond : glaciers de la Vanoise[2].

MM. Anglès, Ducreux et Mital : voyage dans le Dauphiné, du 28 août au 22 septembre : Grenoble, Villard-de-Lans, Pont-en-Royans et les Grands-Goulets, Pic Saint-Michel et retour à Grenoble, la Motte-les-Bains, Pic de Seneppé, La Mure, Corps, la Salette, col d'Hurtières, la Chapelle-de-Valjouffrey, col de la Muzelle (guides recommandés : Guibert, Jean, à la Chapelle, et F. Bernard, dit Pô, au Désert), Vénosc, la Bérarde, Bourg-d'Oisans, la Grave, col des Arsines, Monêtier-de-Briançon, Briançon, ascension de l'Infernet, Oulx par le Mont-Genèvre et retour à Chambéry et à Lyon en chemin de fer.

Plusieurs membres de la section de Lyon ont assisté à la fête alpiniste du Mont-Cenis, et la section a été chargée, de concert avec les sections de l'Isère, de la Savoie et de la Tarentaise, de s'occuper des préparatifs de la fête internationale que le Club Alpin Français a l'intention d'offrir à Annecy, en août 1876, aux Clubs Alpins Italiens et Suisses et aux différentes sections du Club Français.

[1] Voir l'Annuaire, p. 519.
[2] *Id.*, p. 153.

Digitized by Google

SECTION DE SAVOIE.

La Savoie, qu'on a définie avec raison au point de vue pittoresque la *Suisse de la France*, était de toutes nos provinces celle où l'idée du Club Alpin devait être accueillie avec le plus d'enthousiasme et faire le plus rapidement son chemin. Dès 1863, Chambéry avait vu naître une société, qui fut comme le précurseur de son Club Alpin, et qui avait une organisation à peu près similaire : la *Société des Touristes Savoyards*.

Le 3 septembre 1874, une réunion préparatoire eut lieu au Casino d'Aix-les-Bains, sous la présidence de M. Adolphe Joanne. Le 15 du même mois, une commission composée de MM. Jules Philippe, aujourd'hui député de la Haute-Savoie, Dégaillon et François Descostes, avocat à la cour d'appel de Chambéry, se réunissait au même lieu et élaborait un règlement adoptant pour la Savoie, — soit pour les deux départements savoisiens, — le principe d'une section unique, divisée en autant de sous-sections qu'il pourrait s'en former dans les principales localités de la région. Cette section est administrée par un comité supérieur, nommé par les bureaux spéciaux des sous-sections.

La section de Savoie, aujourd'hui composée de quatre sous-sections, celles de Chambéry et d'Aix-les-Bains (Savoie), d'Annecy et de Rumilly (Haute-Savoie), s'est définitivement constituée le 9 mai 1875 par la nomination de son comité supérieur. La section de Tarentaise (Moûtiers, Savoie) a une existence indépendante et une organisation séparée.

Le 11 juillet 1875, la section de Savoie tenait au Casino d'Aix-les-Bains une assemblée générale et solennelle à laquelle assistaient MM. Abel Lemercier, spécialement délégué par la Direction centrale de Paris pour la représenter, et plusieurs membres du Club Alpin Italien et des sections non savoisiennes du Club Alpin Français. De chaleureux discours y furent prononcés par MM. d'Asnières de Gantelet, président du Club Alpin Savoyard, et Abel Lemercier. Un rapport complet sur les débuts et les premiers travaux du Club Alpin en Savoie fut présenté par M. François Descostes, secrétaire. Une quête en faveur des inondés du Midi clôtura dignement cette séance, dont l'intéressant procès-verbal a été publié par les soins de la section[1].

[1] *Le Club Alpin Français en Savoie; ses débuts et ses premiers travaux.* Chambéry, imp. d'Albane, Conio et Blanchet, 1875.

Digitized by Google

Un mois et quelques jours après, les 14 et 15 août 1875, avait lieu au Mont-Cenis le *Rendez-vous international*, organisé par la section italienne de Suse et la sous-section de Chambéry : le compte-rendu de cette magnifique fête alpine, qui est comme le pacte d'alliance entre les Alpinistes des deux versants des Alpes, figure en tête de cet Annuaire. L'année 1876 verra le Club Alpin Français rendre à son frère aîné d'Italie la cordiale hospitalité que celui-ci lui a offerte en 1875. Les sections subalpines de Savoie, de Tarentaise, de Lyon et de l'Isère ont été chargées d'organiser le programme et de choisir le lieu de la réunion. Elles ont désigné d'un commun accord la charmante ville d'Annecy, chef-lieu du département de la Haute-Savoie. Une réunion préparatoire des délégués de ces diverses sections a eu lieu à Annecy même, le dimanche 9 avril 1876 : le rendez-vous a été fixé aux 13, 14 et 15 août 1876. Le 14 août, les Alpinistes italiens arriveront par Modane et la ligne d'Aix à Annecy ; les Alpinistes de Lyon et des autres sections de l'intérieur pourront suivre la même ligne ou descendre à Seyssel (Ain), le 13 août au soir, entrer en Savoie le matin du 14 par le grandiose défilé du *Val de Fier*[1], arriver à Rumilly, y rejoindre le chemin de fer, s'arrêter à Lovagny pour y visiter les gorges du Fier, faire dans l'après-midi le tour du lac et assister le soir au banquet. Le lendemain, 15, auront lieu diverses ascensions : celle du Semnoz sera évidemment la plus recherchée. Ce projet s'annonce sous les meilleurs auspices, et, tout en resserrant nos liens d'amitié avec nos voisins d'Italie, il permettra aux divers membres du Club Alpin Français de faire connaissance au cœur des Alpes françaises et de se familiariser avec ce beau pays de Savoie, qui a été jusqu'ici, il faut le dire, peu exploré et qui n'est pas encore apprécié à sa juste valeur.

Parmi les ascensions et courses faites en 1875, il faut citer celle du *Joigny*, organisée par Chambéry (V. page 54), celle du *Semnoz*, préparée par les soins d'Aix-les-Bains, de Rumilly et d'Annecy, celle aux *cavernes de Cocrair et au mont Clerjon*, effectuée par Rumilly... Ce ne sont là toutefois que d'insignifiantes promenades auprès du superbe exploit de miss Isabella Straton, membre du Club Alpin de Chambéry, qui, pour la première fois en plein hiver, les 28, 29, 30 et 31 janvier 1876, a fait avec un rare bonheur et une énergie remarquable l'ascension du Mont-Blanc. (V. page 733)

Les diverses sous-sections ont rivalisé entre elles de zèle dans la propagande, dans l'organisation, dans les réunions... La section, qui comptait 82 membres au mois de novembre 1874, en avait 126

[1] Voir l'article publié dans l'Annuaire, page 119.

Digitized by Google

au 1er avril 1875, et 277 au 1er juillet suivant; elle en compte aujourd'hui 308.

Elle a un journal officiel hebdomadaire, *la Savoie thermale et pittoresque*, rédigé par M. Charles Besançon; elle publie dans cette feuille tous les procès-verbaux des séances, tous les récits d'excursions, tous les renseignements utiles aux touristes et spécialement des séries d'*itinéraires* pour les voyages ou excursions en Savoie. De nombreux collaborateurs apportent à cette œuvre patriotique le concours de leur plume et de leur dévouement.

Annecy s'est attaché à populariser les nombreuses excursions que le touriste peut faire sur les divers sommets de la ceinture murale de son lac enchanté : le Parmelan, le Semnoz, la Tournette.

Aix-les-Bains s'est consacré à la création d'une société pour la construction d'un chalet-hôtel sur le Grand-Revars, qui domine cette charmante station thermale.

Rumilly s'efforce d'attirer les voyageurs vers le Val de Fier et de faciliter, au moyen d'un sentier commode, l'accès d'un pont de rochers, qui forme l'une des curiosités principales de ce site merveilleux.

Enfin Chambéry s'est occupé de divers travaux : amélioration du sentier forestier du Bourget à la Dent-du-Chat; pose de balustrades sur le sommet de la Dent; établissement d'échelles et de crampons ferrés aux flancs de la cheminée du Nivolet; création d'un sentier conduisant au plateau supérieur du Joigny.

Chambéry vient, en outre, de signer un contrat d'association qui, tout en laissant son indépendance intacte, lui donne une vigueur nouvelle et de puissants éléments de stabilité. Le 29 mars 1876, le Club Alpin s'est installé au Muséum d'histoire naturelle, qui formait jusqu'ici le siége exclusif de la *Société d'histoire naturelle*, fondée en 1844. Dans une éloquente allocution, M. Marchand, notaire, président de la Société, a souhaité la bienvenue au Club Alpin et manifesté l'espoir que, désormais unis, ils pourraient de concert rendre au pays des services plus signalés. M. Martin-Franklin, président du Club Alpin, a répondu en exprimant la même espérance.

Cette association met à la disposition du Club un très-beau domicile social, des collections précieuses d'entomologie, de minéralogie et d'histoire naturelle, des herbiers contenant toute la flore alpestre : elle donne le droit aux membres du Club d'assister aux cours de géologie professés par un savant des plus distingués, M. Louis Pillet, membre de l'Académie de Savoie et de la Société géologique de France, auteur de la *Description géologique et paléontologique de la colline de Lémenc.*

Digitized by Google

Les membres de la *Société d'histoire naturelle* ont, en revanche, le droit d'assister aux excursions et aux réunions du Club Alpin de Chambéry.

Dès le jeudi 29 mars, une première promenade aux grottes de Saint-Saturnin a inauguré la série des courses hebdomadaires, qui auront lieu pendant toute la belle saison sous la conduite de M. Louis Pillet. Ce savant géologue se propose d'initier progressivement les membres de ces caravanes aux secrets si intéressants de la constitution géologique des montagnes de la Savoie.

Tel est le résumé de la situation et des travaux du Club Alpin en Savoie, depuis sa fondation jusqu'à ce jour. La section, confiante dans ses heureux débuts, n'a plus qu'un double vœu à former :

Voir la jeunesse savoisienne adhérer *résolûment* à une œuvre vraiment faite pour elle, dont les membres ont tout à gagner en santé, en relations aimables, en distractions saines, en instruction solide, et où le pays peut tirer de ces avantages individuels un profit collectif des plus sérieux;

Voir le Club Alpin de France pousser *résolûment* ses bataillons de touristes vers ces montagnes de la Savoie, qui contiennent dans leur enceinte la plus haute de toutes, celle qu'on a appelée le *roi des montagnes*, et qui, à toutes les séductions, à tous les charmes de la Suisse, joignent un inappréciable attrait : celui d'être *en France*.

SECTION DE TARENTAISE.

La section de Tarentaise s'est constituée le 23 juin 1875 avec 36 adhérents ; elle en compte actuellement 44.

Une excursion collective a été effectuée le 20 juillet au mont Jovet par 22 clubistes. Différents groupes ont fait les courses ou ascensions suivantes : Crève-Tête ; du mont Jovet au Mont-Iseran avec retour par la Maurienne et la Vanoise ; au Crêt du Rey et à Pierre-Menta ; de Laval de Tignes, par le col de la Galise, le Nivolet et Valsavaranche, à Aoste et retour par Valgrisanche et le col du Mont ; au grand Perron des Encombres ; au col de Chavières, etc. En route, la section a été représentée par deux de ses membres à la réunion des Clubs Alpins Italien et Français le 15 août au Mont-Cenis et à l'excursion du Mont-Cenis à Suse par le lac Blanc et le Cuisaletto.

Un itinéraire des principales excursions à faire en Tarentaise, en prenant Brides-les-Bains pour point de départ, a été tracé cette année et transmis à la société générale de Tarentaise, pour servir aux touristes et aux baigneurs qui séjournent à Salins ou à Brides.

La section espère pouvoir, en 1876, organiser un service de guides

Digitized by Google

sur les points principaux du district, avec tarif et règlement, à Bourg, Saint-Maurice, Laval de Tignes et Pralognan; ce service, quoique incomplet, s'effectue déjà convenablement.

A Pralognan, un hôtel a été construit; au Saut, au pied des glaciers de Gébroulaz (les Allues), un chalet a été réparé; il offre dès aujourd'hui un gîte suffisant; les chalets du lac de Tignes pourront également offrir un aménagement et des ressources convenables. Une petite brochure, contenant des instructions simples et claires, a été adressée à tous les maîtres d'hôtel de la Tarentaise, afin de provoquer de leur part des améliorations dans la tenue de leurs maisons. La plupart d'entre eux ont adhéré aux demandes de la section, et le progrès désiré est assuré sur les points les plus importants.

La section a loué un petit local à Moûtiers, sur le quai de l'Hôtel-de-Ville, afin de commencer dès à présent une bibliothèque et un musée, et de réunir chez elle les membres du Club. Son intention est d'avoir des réunions hebdomadaires dans lesquelles on étudierait les sciences naturelles.

Les clubistes de la Tarentaise sont en d'excellentes relations avec les sections voisines du Club Alpin Italien, et ils comptent, en dehors de la fête internationale qui sera donnée à Annecy, recevoir leurs voisins d'Ivrée, d'Aoste, etc.

Voici les desiderata de la section de Tarentaise pour l'année 1876:

1° La création d'un refuge sur les flancs du Mont-Pourri ou Thuria, 3,788 mèt.; dépense approximative, 1,200 fr.;

2° Création d'un abri sur le col de la Leisse (2,782 mèt.), au pied de la Grande-Motte (3,663 mèt.); évaluation, 400 fr.

3° Création d'un abri sur le col de la Vanoise (2,527 mèt.); évaluation, 500 fr.

SECTION DES VOSGES.

La section des Vosges, fondée le 31 janvier 1875 par 14 adhérents, compte actuellement 111 membres.

La section a organisé en 1875 cinq excursions collectives; la première a eu lieu le 15 mai.

En dehors des excursions générales, un grand nombre de clubistes vosgiens ont fait des voyages individuels soit dans les Vosges, soit dans la haute montagne :

M. Lejeune, vice-président, et M. Albert Henriot, secrétaire-adjoint, ont, dans le cours d'une excursion dans l'Engadine, fait l'ascension du piz Morteratsch (3,754 mèt.);

Digitized by Google

M. Maire, garde général des forêts, est monté au Mont-Rose (4,638 mèt.).

La section vosgienne a amélioré ou fait ouvrir plusieurs sentiers, garnis de poteaux indicateurs, aux environs de Gérardmer, grâce à l'aide de M. Besval, qui a bien voulu diriger les travaux.

La compagnie des chemins de fer de l'Est, sur la demande directe de la section, a gracieusement accordé une réduction de 50 p. 0/0 sur le prix des places de son réseau, pour toute excursion organisée par le Club Alpin, et à laquelle prennent part un groupe de dix personnes, étendant ainsi aux clubistes la concession qu'elle avait déjà accordée aux caravanes scolaires.

La section a eu le vif regret de perdre un de ses membres les plus actifs : M. Édouard Mühlenbeck, naturaliste passionné, mort à l'âge de quarante-neuf ans. En Alsace, dans les Vosges, puis dans les Alpes, il s'était livré à des recherches scientifiques, et ses travaux ont enrichi la faune entomologique d'un grand nombre d'espèces qui n'avaient pas encore été signalées. Savant aussi modeste que distingué, il n'a rien publié lui-même ; ses précieuses découvertes n'ont été rendues publiques que par l'intermédiaire de plusieurs auteurs d'ouvrages d'entomologie. M. Mühlenbeck avait été un des premiers adhérents du Club Alpin ; il avait fait partie de la section de Paris avant que la section des Vosges eût été constituée.

Malgré de nombreuses promesses, la *section de l'Auvergne* n'a envoyé au Comité de rédaction ni articles, ni dessins, ni le compte-rendu de ses travaux, et cependant M. Vimont écrivait au Comité de rédaction le 16 novembre 1875 :

« Je vous enverrai le plus tôt possible, pour l'Annuaire, la relation de l'excursion du Club faite du 1er septembre au 6, par Ardes, le Cézallier, le volcan de Montsineyre, les lacs Chauvet, de l'Esclauze et de la Landie, le Mont-Dore et Saint-Nectaire, qui a été très-intéressante. En voici le titre : *Le Cézallier et le Mont-Dore* (Auvergne). A cet envoi seront jointes deux eaux fortes, savoir : un Pont dans la vallée de Routières ; la Vallée de Mont-Dore-les-Bains.

« Je vous remettrai aussi un petit travail intitulé : *Sur les expressions topographiques particulières au dialecte auvergnat.* Comme exemple : il y sera question des mots puy, causse, chaux, cheire, suc et suquet, etc., du rapport de ces expressions avec celles des diverses langues et spécialement du français, et de la fixation de leur sens rigoureux et exact.

Digitized by Google

« J'ai réclamé des articles à plusieurs de nos collègues d'Auvergne et je n'ai obtenu que des promesses pour l'année prochaine : cependant je compte que notre collègue M. Francisque Reynard vous donnera un article, probablement une ascension intéressante au Puy-de-Dôme, que je l'engage à écrire.

« J'ai vérifié sur place la question du Cézallier. Voici le résultat bien acquis :

« Le Cézallier, groupe de montagnes. Point culminant : le Signal du Luguet ou du Cézallier, 1,555 mèt. Le Signal de Chamarut, 1,476 mèt., est bien l'extrémité occidentale du massif du Cézallier. Nous proposons l'adoption de la dénomination de Montsdu Livradois pour les montagnes encore innommées entre l'Allier et la Dore, et dont le point culminant, élevé de 1,205 mèt., s'appellerait la Croix Saint-François ou le Suc de Garnisson. »

M. Vézian écrit, au nom de la *section du Jura,* dont il est le président :

« Notre section n'a été constituée, vous le savez, qu'à la fin du mois d'août — elle comptait 88 membres au mois de décembre de la même année, — et, par conséquent, trop tard pour qu'elle ait pu entrer immédiatement, avec quelques chances de succès, dans sa période d'activité. L'hiver étant venu, nous avons dû nous maintenir dans notre période d'incubation. Mais voici la belle saison. L'oiseau va sortir de son nid. Notre entrée en campagne est fixée au 3 juin, jour où nous irons faire l'ascension du mont Poupet et procéder à une excursion du côté de Salins, Nans-sous-Sainte-Anne et Alaise. Dans notre réunion du mois de mai, nous achèverons de fixer le programme de nos travaux et de nos courses pendant l'année 1876. »

Digitized by Google

CLUBS ALPINS ÉTRANGERS

Digitized by Google

Digitized by Google

CLUBS ALPINS ÉTRANGERS

Notre premier Annuaire résumait l'histoire des différents Clubs Alpins depuis leur fondation jusqu'à la fin de 1874. Le second indiquera non moins brièvement, pour l'année 1875, tout ce qui peut être particulièrement utile ou intéressant pour le Club Alpin Français, en faisant connaître la situation actuelle des Clubs Alpins, leurs réunions, fêtes ou congrès principaux, et leurs travaux matériels, scientifiques ou littéraires.

Voici, d'après des renseignements récents, la composition des Sociétés ou Clubs Alpins étrangers.

1° Club Alpin Anglais, fondé le 4 août 1857. Siége central : Londres, 8, Saint-Martins place, Trafalgar Square. Président réélu : M. T. W. Hinchliff. Cotisation annuelle : 1 livre sterling. 373 membres.

2° Club Alpin Suisse, fondé le 19 avril 1863. Siége social : Genève. Président : M. Albert Freundler, pasteur à Plainpalais (Genève). Cotisation du Club : 5 fr., et le prix de l'Annuaire, dont l'achat n'est facultatif que pour les sections romandes. Cotisation de la section de Genève pour 1876 : 10 fr.

La fête annuelle du Club, célébrée à Thun en 1875, doit être donnée, en 1876, à Fribourg, par la section du Moléson.

3° Club Alpin Italien, fondé le 23 octobre 1863. Siége social : Turin, Via di Po, 19. Président : M. le commandeur Quintino Sella. Cotisation annuelle du Club : 8 fr., et cotisation de section (12 fr. à Florence). 3,300 membres, composant 34 sections. Les 13

Digitized by Google

dernières, qui datent de 1875, sont établies à Bologne, Parme, Pérouse, Modène, Ivrée, Vérone, Vicence, Come, Intra, Sienne, Lecco, Catane (Sicile) et Ancône.

Le Congrès des Alpinistes Italiens, qui s'est réuni à Aquila en 1875, se tiendra à Florence, le 10 juin 1876.

D'après de nouveaux statuts, en vigueur depuis le 1er janvier 1876, le Club Alpin Italien est régi par les délibérations de l'Assemblée des délégués ; chaque section nomme un délégué par fraction de 50 membres. Les femmes sont admises à faire partie du Club.

4° Club Alpin Allemand Autrichien, fondé les 15 avril 1863 et 1er janvier 1874. Siége central pour 1876 : Francfort-sur-le-Mein, Finkenhofstrasse, 11. Président : M. le docteur Théodore Petersen. Cotisation annuelle du Club : 3 florins (7 fr. 50) indépendamment de la cotisation de section. Plus de 5,000 membres répartis en 53 sections. L'assemblée générale s'est tenue à Innsbruck du 27 au 30 août 1875 ; elle se tiendra à Botzen (Tyrol) en 1876.

5° Club Wilde Banda de Vienne. Siége social : Vienne, 4, Stefansplatz. Président : M. Albrecht Grall. 6 membres.

6° Club des touristes de Vienne, fondé le 20 mai 1869. Siége social : Vienne, Wien Stadt, 12, Grunanger Gasse. Cotisation annuelle : 3 florins (7 fr. 50). 1,200 membres.

7° Société Alpine du Trentin. Siége social : Arco, à 5 kilom. au Nord du lac de Garde. Président : M. le docteur Prospero Marchetti. Près de 300 membres.

8° Club Styrien. Siége social : Graz (Stiria, Austria), Zinsendorfsgasse. Président : M. Auguste Wittik. Cotisation annuelle : 1 florin (2 fr. 50). Une proposition qui avait pour but de la porter à 2 florins a été repoussée récemment. 1,093 sociétaires à la fin de 1874 ; 1378 à la fin de 1875.

9° Club Hongrois des Karpathes, fondé le 10 août 1873. Siége social : Késmark. Président : M. Egyde Berzevicky. Cotisation annuelle : 2 florins. 1,020 membres lors de la troisième assemblée tenue le 1er août 1875 à Tatrafüred.

10° Club des Tatry, fondé le 19 mars 1874. Siége social : Cracovie. Présidents : le comte Ludolph d'Autriche et le comte Rey. 750 membres.

11° Club (Allemand) des Vosges, fondé en 1872. Siége social :

Digitized by Google

Strasbourg, au Casino. Président : M. L. G. Huerburg Juge. Cotisation annuelle : 5 fr. 950 membres.

12° Club des touristes de Norvége. Siége social : Christiania. Président (en 1874) : M. Thomas Joh Heftye, consul général à Christiania. Souscription annuelle : 1 spécies (5 fr. 60). 935 membres dont 174 étrangers. Six Annuaires figuraient à l'exposition géographique de Paris, dans les salles de Suède et de Norvége.

13° Club Alpin Américain, récemment fondé sous le nom de Club des montagnes Rocheuses. MM. Cyrus Field, Bayard Taylor, Bierstadt de Londres, le docteur Hayden, le docteur Robert Lamborn, n° 216, South fourth Street, de Philadelphie, sont au nombre des fondateurs. Souscription annuelle : 1 liv. st.

RÉUNIONS ET FÊTES.

Il n'est pas possible de parler en détail des assemblées de tous les Clubs, ni surtout des réunions de section. Cependant le développement des Clubs Alpins en Suisse et en Allemagne est dû en partie à la fréquence et à la simplicité de ces fêtes et au bon accueil que les amis des montagnes sont assurés d'y trouver. Toutes les classes de la société y sont représentées.

Dans une salle de café, de restaurant ou d'hôtel, où les consommations suffisent pour couvrir les frais, jeunes et vieux, savants et novices se rencontrent une ou deux fois par mois et échangent librement leurs idées, souvent utiles et pratiques, sur les entreprises d'un intérêt général. Ces communications familières, quelquefois suivies d'excursions, préparent heureusement les assemblées générales et les fêtes annuelles.

C'est ainsi qu'à Vienne la section autrichienne du Club Alpin Autrichien Allemand et le Club des Touristes ont donné des repas intimes, bien que les convives fussent nombreux, d'où l'étiquette était bannie, où les sujets de conversation étaient limités aux études et aux explorations de montagnes, et où chacun apportait sa part de gaieté.

Mais les grandes réunions des Clubs Alpins Allemand-Autrichien, Suisse et Italien, les entrevues des alpinistes italiens et français au Mont-Cenis, et l'exposition des Clubs Alpins réunis au Congrès géographique de Paris, ont présenté un intérêt qui ne permet pas de les passer sous silence.

Un article a été consacré dans ce volume au Congrès d'Aquila et à la fête du Mont-Cenis par un de nos collègues qui y a pris part.

Digitized by Google

L'exposition des Clubs Alpins réunis est aussi l'objet d'un article distinct.

Le *Congrès des alpinistes allemands* a été fêté à Innsbrück du 27 au 30 août.

De longues bannières aux couleurs allemandes, autrichiennes et tyroliennes, flottaient au-dessus des rues principales et de la vieille tour de l'hôtel de ville (Landhaus Thurm). De nombreux alpinistes revêtus du pittoresque costume tyrolien, sac au dos et alpenstock en main, portaient à leurs chapeaux pointus, ornés de fleurs alpines, l'edelweiss en argent, emblème de leur Club. Neuf alpinistes, parés du stemma du Club Alpin Italien, représentaient l'Italie.

Le 27, à trois heures de l'après-midi, les délégués des différentes sections se réunirent et préparèrent l'assemblée générale du lendemain, tandis qu'un concert était donné sur le Berg Isel, jardin public situé près de la ville, par la musique du régiment Maroicie. Le soir, à 9 h., 300 alpinistes se retrouvèrent dans le café Kraft; on leur avait réservé une grande salle en forme de chalet suisse, dont les parois étaient tapissées de devises et de fleurs alpines naturelles.

Les chœurs, les instruments, les conversations, les discours patriotiques et les chopes de bière viennoise se succédaient, tandis que les feux de joie s'allumaient sur les montagnes de l'autre côté de l'Inn.

Le 28, à neuf heures du matin, l'assemblée générale fut ouverte par le président de la section centrale, M. le professeur docteur Théodore Petersen. Il annonça que le Club Alpin Autrichien comptait 4,820 membres, dont 1,000 formaient la section d'Autriche et 400 celle de Munich; il proposa de voter une allocation de 3,000 florins (7,500 fr.) à différentes sections, pour la construction de chemins et sentiers; il signala les travaux topographiques exécutés par une commission du Club, et soumit à l'assemblée la proposition de nommer deux autres commissions, l'une pour arrêter un règlement des guides applicable à toute l'Allemagne, avec subsides destinés aux vieux guides; l'autre pour étudier et surveiller la construction des cabanes et sentiers.

A 4 h. 1/2, 150 membres prirent place, dans la véranda du café Kraft, à un banquet dont le prix était de 3 florins par tête. Les toasts du professeur docteur Petersen en allemand furent suivis d'un discours en italien de M. le chevalier de Manzoni qui tenait à remercier le Club Alpin Allemand-Autrichien d'une souscription de 1,000 fr. pour la construction d'une cabane sur le glacier de la Marmolata, en Vénétie, monument international de la fraternité qui existe entre

Digitized by Google

les Clubs Alpins d'Europe, et à constater, suivant l'expression de M. l'abbé Gorret de Val-Tornenche, que les montagnes, qui nous séparaient autrefois, nous unissent aujourd'hui. Enfin M. Budden, président de la section de Florence, membre honoraire du Club Alpin Français, adressa son toast en langue française aux fondateurs, promoteurs et membres du Club Alpin Allemand-Autrichien.

Les ascensions et excursions projetées pour le lendemain furent contrariées par le mauvais temps.

La Fête annuelle du Club Alpin Suisse n'a eu lieu que le 25 septembre. C'était la section de la Blümlisalp, dont le siége est à Thun, qui recevait le club. 250 sociétaires, dont 23 de Genève et 58 de Thun, se trouvaient réunis. Le samedi 25, jour de pluie, les délégués discutèrent pendant six heures les différentes questions proposées. Le dimanche, l'assemblée générale se tint dans la grande salle du Casino. La séance, ouverte par un discours de M. le pasteur Gerwert, président du comité de la fête, fut remplie par le rapport de M. le professeur Zæhringer, président du comité central et par un intéressant exposé géologique de M. le professeur Bachmann de Berne, sur la nature du sol des deux rives montagneuses du lac de Thun.

Les décisions suivantes furent ensuite prises : 1° Les travaux de mensuration du glacier du Rhône par M. l'ingénieur Gosset seront achevés, avec le concours pécuniaire du Club, dont ils deviendront la propriété; 2° un monument sera élevé, sur l'un des emplacements les plus pittoresques du Säntis, sous la surveillance de la section de Saint-Gall, à l'illustre citoyen et géologue suisse Escher de la Linth; 3° le champ officiel d'excursion sera Glaris pour 1876 et 1877; 4° la fête du Club aura lieu, en 1876, à Fribourg (section du Moleson) et sera présidée par M. le conseiller d'État Théraulaz. L'année suivante, une réunion libre, sans fête officielle, se tiendra à Glaris, une réunion de cette nature devant dorénavant alterner avec une fête bisannuelle du Club; 5° enfin, le siége du comité central sera à Genève, pendant trois années.

M. le pasteur Albert Freundler, demeurant à Plainpalais (Genève) a été élu, par acclamation et à l'unanimité, président du Comité central.

Vers une heure, par une pluie battante, les alpinistes se rendirent au Thunerhof. Le banquet fut servi dans la splendide salle et sur la terrasse du nouvel hôtel. Les toasts furent suivis de deux poésies : l'une en allemand, de M. le pasteur Heim, d'Appenzell; l'autre en français, de M. Albert Freundler.

Digitized by Google

Plus heureuse que celle d'Innsbrück, la fête suisse se termina, le lundi, par un beau temps, sur le lac de Thun et au Beatenberg.

L'*Assemblée générale de l'Alpine-Club* s'est tenue le 16 décembre 1875. M. T. W. Hinchliff présidait.

Après l'élection de deux nouveaux membres du Comité et la réélection de tous les autres, le révérend F. Wethered lut une relation qu'a publiée l'*Alpine-Journal* de février et dans laquelle il raconte ses dix jours de rude labeur aux environs de Zermatt.

Quelques passages de cette lecture soulevèrent une discussion sur les cabanes et les cordes. M. A. W. Moore, appuyé par quelques autres membres, exprima le regret de voir l'accès des hautes cimes vulgarisé par des moyens mécaniques et par la multiplication des lieux de repos. On devrait, dit-il, détruire toutes les cabanes et rompre toutes les cordes et chaînes. Il lui fut répondu que ces facilités peuvent être dédaignées par ceux qui ne les aiment pas, mais qu'elles sont utiles aux touristes qui préfèrent jouir de leurs montagnes en toute sécurité. Certains membres ajoutèrent que le Club devrait même faire de plus grands sacrifices pour la conservation et l'entretien des cabanes, et ils signalèrent l'état déplorable de plusieurs de ces abris, notamment de celui de Gleckstein, à la construction duquel l'Alpine-Club avait contribué. Dans l'opinion d'autres membres, les guides et les aubergistes de la Suisse centrale, tirant un profit considérable de chaque somme dépensée pour les cabanes et recevant d'ailleurs des subventions des sections locales dans les régions les moins fréquentées, ce n'était pas à cette destination que les fonds de l'Alpine-Club devraient être appliqués. Le budget du Club ne mentionne, en effet, aucune dépense de cette nature, mais seulement deux souscriptions, l'une de 5 livres pour la grotte du glacier de la Marmolata, et l'autre de 4 livres pour le monument qui doit être élevé au chanoine Carrel.

Le dîner annuel de l'Alpine-Club eut lieu, le 17 décembre, dans les salons de Willis décorés de tableaux alpestres de MM. G. Barnard, Smith et Croft, et de peintures et dessins prêtés par d'autres membres. 141 membres ou invités y ont pris part.

ASCENSIONS.

Quelle que soit d'ailleurs l'opinion de ces grimpeurs infatigables qui se plaignent des travaux qui leur gâtent les hautes cimes en rendant leur accès moins périlleux, il est certain que les ascensions, pénibles ou faciles, se multiplient chaque année. C'est dans les

Digitized by Google

recueils et publications alpestres que les curieux en liront les récits. Disons seulement qu'il a fallu l'inclémence du temps pour empêcher notre collègue Georges Devin de triompher de la Meije et notre ami G. Corona de réussir l'ascension de la Dufour Spitze.

Différents clubs décernent des diplômes d'honneur aux ascensionnistes les plus distingués : ainsi le Club Alpin Italien, à MM. Martelli et G. Corona; le Club styrien, au docteur Auguste von Martinez de Gratz, au docteur Léopold Schiestl et à M. Christian Schumm, de Vienne.

Les femmes mêmes rivalisent de hardiesse et d'énergie. L'*Alpinista* de décembre raconte les exploits de M^lle^ Pigeon, inaugurés, le 23 juillet, par le passage du col des Grandes Rousses et couronnés, les 22 et 24 août, par les ascensions de l'Aiguille du Midi et de l'Aiguille Verte. Au mois d'août, M^me^ la comtesse Rignon, accompagnée des marquis G. et A. Durazzo, s'est rendue de Cormayeur à Chamonix par le col du Géant et le col du Midi. Les rigueurs mêmes de l'hiver ne sont plus un obstacle. Le 16 janvier dernier, M. Moïse Briquet, M. le pasteur Albert Freundler, président actuel du Club Alpin Suisse, et plusieurs de leurs collègues, se sont rencontrés au couvent du Saint-Bernard avec M. G. Corona et d'autres Alpinistes Italiens. Miss Straton [1], Américaine, qui le 30 décembre n'avait pu dépasser les Grands-Mulets, à cause du mauvais temps, y est retournée, avec Jean Charlet et Michel Balmat, y a couché le 30 janvier, en est repartie le 31 à 4 h. du matin pour atteindre à 8 h. le grand plateau et quelques heures plus tard, la cime du Mont-Blanc. Le thermomètre marquait 13 degrés de froid aux Grands-Mulets, 19 au grand plateau et 25 au sommet. N'en déplaise à M. Moore, sans la cabane des Grands-Mulets, cette ascension n'aurait pas été possible.

CONSTRUCTIONS DE CABANES.

C'est donc un devoir, en relatant ces victoires remportées par certaines énergies et tempéraments d'élite, de donner de justes éloges aux efforts des clubs qui persistent à faciliter l'accès de la montagne et de multiplier les refuges et les sentiers. L'Alpine-Club calcule juste, en ne grevant son budget que des deux souscriptions pour le glacier de la Marmolada et le monument du chanoine Carrel; mais on est heureux de pouvoir compter, non pas seulement sur l'intérêt des aubergistes, des guides et des localités, mais sur les

[1] Voir dans les Miscellanées le récit de son ascension.

Digitized by Google

sacrifices généreux et intelligents des Clubs Alpins Allemand, Suisse et Italien.

Le Club Alpin Suisse possède aujourd'hui quatorze cabanes indiquées dans notre premier Annuaire. Plusieurs ont été ou seront prochainement réparées ; telles sont celles du glacier de Guggi, du Grünhorn, du Matterhorm. D'autres sont projetées dans le Gliemsthal, au Stockje, sur le glacier d'Otemma et au pied des Diablerets.

La Knorrhütte, complétée et améliorée, a reçu 129 touristes en 1875. La Payerhütte, dans le groupe de l'Orteler, récemment inaugurée, aura coûté 3,000 fr. et pourra contenir de 25 à 30 personnes. La Dresdenerhütte, dont les dimensions sont à peu près les mêmes, due à la section de Dresde; la cabane construite au pied du Madelegabel dans la haute Bavière, suffisante pour 15 ou 18 touristes, et celle de la Raxalpen, dans la basse Autriche, que la section Austria et le Club des Touristes de Vienne élèveront à frais communs au printemps de 1876, témoignent aussi de l'activité du Club Alpin Allemand.

En Italie, le refuge achevé sur le rocher du glacier du Mont-Blanc (3,253 mèt.) a été inauguré le 14 juillet par M. Cesare Gamba de Gênes, et Gelonili Angelo de Milan. Celui du col du Géant qui sera également dû aux guides de Cormayeur; la cabane du Hochlicht, à côté du glacier de Lyskamm (3,546 mèt.), contenant deux lits, élevée par Séb. Linty, propriétaire de l'hôtel du Mont-Rose à Gressoney Saint-Jean; la cabane Vincent (3,162 mèt.) et un petit hôtel sur le col d'Ollen, œuvre de M. Guglielmina, propriétaire de l'hôtel du Mont-Rose à Alagna; la cabane commencée sur le glacier de la Marmolada, et l'aménagement projeté de la grotte de la Cravatte du mont Cervin constituent en partie, pour 1875, les travaux de construction du Club Italien.

Observatoires météorologiques. — La section de Florence encourage l'établissement à Lugliano, village élevé au-dessus des bains de Lucques, d'une station météorologique, qui viendra s'ajouter aux 44 observatoires italiens indiqués en partie dans notre premier Annuaire.

Mais l'Italie est, à cet égard, bien distancée par l'Allemagne, car, d'après les Mittheilungen du Club Alpin Allemand-Autrichien, les Alpes autrichiennes possèdent 82 stations météorologiques, savoir: 19 dans le Tyrol et le Vorarlberg, 29 en Carinthie, 9 en Styrie, et 25 dans la haute et basse Autriche, Salzbourg compris.

Digitized by Google

JOURNAUX OU RECUEILS PÉRIODIQUES.

L'*Alpine-Journal*, rédigé par les membres de l'Alpine-Club (Douglas, W. Freshfield, édit. Londres, Longmans and C°, 39, Paternoster row. Quatre numéros trimestriels, formant un volume par an, prix à Londres 18 pence).

Les *Mittheilungen* des Deutschen OEsterreichischen Alpenvereins, communications officielles du Club Alpin Allemand Autrichien, rédigées par le docteur Petersen (Francfort-sur-Mein. — 5 fr, pour la France).

Pour l'Italie on peut consulter :

1° L'*Alpinista*, publication mensuelle officielle du Club Alpin Italien (Turin, 5 fr. par an) ; il a cessé de paraître.

2° Le *Touriste*, journal non officiel quotidien (Florence, Via Monalda, 2. — 45 livr. par an pour la France).

Et 3° le *Bollettino* du Club Alpin Italien.

Le *Bollettino*, qui formait un volume chaque année, sera désormais divisé en quatre livraisons. A partir de 1876, l'*Alpinista* et le *Bollettino* réunis formeront un seul recueil qui sera l'organe officiel du Club Alpin Italien.

Le *Jahrbuch* (Annuaire) du Club Alpin Suisse, 10e année 1874-1875.

L'*Écho des Alpes*, publication trimestrielle officielle des sections romandes du Club Alpin Suisse (Genève, M. Jullien, libraire ; Paris, Sandoz et Fischbacher, libraires, rue de Seine, 33 ; 3 fr. 50 pour la France).

La *Neue Alpenpost* (Nouvelle Poste des Alpes), journal hebdomadaire illustré, rédigé presque entièrement en allemand ; renseignements alpestres sur tous pays (Zurich, 12 fr. 50 pour la France).

On voit, par cette courte notice, que partout les Clubs Alpins sont en progrès. Le nombre de leurs adhérents et de leurs sections augmente ; leurs rapports se multiplient et se consolident ; leur sphère d'action s'étend ; le sport alpin se propage et prend faveur ; l'activité des Alpinistes de toutes les nations se manifeste, non-seulement par des excursions et des ascensions intéressantes, mais par des travaux dans lesquels l'art et la science trouvent leur profit.

La raison en est simple, et je ne puis l'exprimer en termes meilleurs et plus vrais que ceux du toast de M. Rambert, à la fête de Thun :

Digitized by Google

« Si le paysage de la plaine est muet, celui de la montagne est parlant ; il a un langage. La montagne parle à l'homme politique, c'est-à-dire au citoyen, et nous le sommes tous. Elle lui dit : Je t'offre mon secours pour défendre ta liberté, je te servirai de rempart. Elle parle au chrétien en l'invitant à élever ses regards et ses pensées jusqu'au ciel. Elle parle au savant, pour l'engager à scruter les problèmes nombreux qui se rattachent à la formation du relief terrestre. Elle parle à l'artiste pour le pousser à reproduire sur la toile ses lignes hardies. Elle parle à nous tous enfin, pour nous porter à la joie ; car sur les hauteurs, nous nous sentons le cœur à l'aise, nous sommes entraînés au chant et à la gaieté. Or le Club Alpin qu'est-il, sinon la réunion de ceux qui ont entendu cette voix de la montagne, et qui veulent lui répondre ? Portons donc un toast à toutes les sections de notre Club, et à toutes les Sociétés qui poursuivent le même but sur la terre étrangère. »

Le Club Alpin Français s'associe de grand cœur à ce toast.

ABEL LEMERCIER,
Secrétaire général du Club Alpin Français.

CONGRÈS INTERNATIONAL GÉOGRAPHIQUE DE 1875.

Exposition des Clubs Alpins réunis. — Lettre de distinction décernée par le jury.

Les Bulletins nos 3 et 4 ont raconté comment, par l'initiative et sur l'invitation du Club Alpin Français, les Clubs Alpins étrangers ont concouru à l'exposition qui a précédé l'ouverture du congrès. Ils ont décrit brièvement cette exposition et annoncé que le Jury avait décerné une lettre de distinction aux Clubs Alpins. Cette lettre a été adressée au président du Club Alpin français :

(7e GROUPE.) « Paris, le 11 août 1875.

« Monsieur le Président,

« L'Exposition des Clubs Alpins a paru au Jury International « mériter une récompense exceptionnelle.

« Les distinctions prévues par notre règlement ne pouvaient, en « effet, s'appliquer à cet ensemble d'un intérêt géographique si « important, qu'ont formé, grâce à vos bons soins, les remarquables « envois faits au Congrès de Paris par le Club Alpin Français, « l'Alpine-Club de Londres, le Club Alpin Allemand-Autrichien de « Francfort-sur-le-Mein, le Club Alpin Suisse de Lucerne, le Club

Digitized by Google

« Alpin Italien de Turin, la Société Ramond de Bagnères, le Club « des Touristes de Vienne, le Club Wilde Banda de Vienne, le Club « Styrien de Gratz, la Société Alpine du Trentin d'Arco, le Club « des Karpathes de Kesmark, le Club des Tatry de Cracovie, et la « Section Austria (ancien Club Autrichien) de Vienne.

« J'ai l'honneur, au nom du Congrès, de porter à votre connais- « sance cette haute appréciation du Jury, et de vous délivrer, pour « les Clubs Alpins, la présente Lettre de distinction, comme la « récompense de l'ordre le plus élevé décernée à l'occasion de « l'Exposition.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute « considération.

« *Le Vice-Amiral, Président du Congrès et de*
« *la Société de Géographie de Paris,*

« DE LA RONCIÈRE LE NOURY. »

Notre Annuaire doit ajouter à l'histoire du Club Alpin Français non-seulement les termes de la Lettre de distinction mais le texte du Catalogue officiel.

Extrait du catalogue officiel.

CLUBS ALPINS. — SALLE XXX.

I. — ALLEMAGNE, AUTRICHE, HONGRIE, CLUB ALPIN ALLEMAND AUTRICHIEN.

1° Comité central. Président : Dr Petersen, à Francfort-sur-le-Mein.

1. (*Mittheilungen.*) Communications du Club A. Autrichien, 2 vol. et 2 cartes (Vienne).
2. (*Verhandlungen.*) Communications du Club A. Autrichien, 1 cahier. Vienne. 1863, 1864.
3. (*Jahrbücher.*) Annuaires du Cl. A. Autrichien, 9 vol. et 9 cartes. Vienne et Munich, 1865-1873.
4. (*Zeitschrift.*) Journal du Cl. A. Allemand, 4 vol., avec cartes, 1870-1873.
5. (*Zeitschrift.*) Journal du Cl. A. Allemand-Autrichien, 5e vol. Munich, 1874.
6. (*Mittheilungen.*) Communications du Cl. A. Allemand-Autrichien, 3 cahiers, Francfort-sur-le-Mein, 1875.
7. Cartes publiées par le Cl. A. A. A.
   a. Du groupe du Glockner, par le chevalier de Wiedemann.
   b. Des Alpes dolomites orientales, par le chevalier de Wiedemann.
   c. Du groupe central de l'Ortler, par Hoffmann et Haushofer.
   d. Spéciale des Alpes de l'Est, groupe de l'Œtzthal en 2 parties.
8. Circulaires du Comité central.
9. Panorama du Kamolkogel (groupe de l'Œtzthal), dessin à la plume de G. Engelhardt, à Berlin (appartient à M. le pasteur Senn, à Nauders).
10. Carte en relief du Gross Glockner, au 1/48,000, d'après les levés de F. Keil, Salzbourg (appartient à M. le docteur Petersen, à Francfort-sur-le-Mein).

Digitized by Google

2e Section Austria. Président : Baron Von Hofmann, Baekerstrasse, 6, Vienne.

11. Un exemplaire des *Mittheilungen* (Communications) et des *Jahrbücher* (Annuaires) du Cl. A. Autrichien, avec la carte du groupe Vénitien, par Keil.
12. Panorama du Gross Glockner, chromolith. de Grefe, d'après Peinhardt.
13. Panorama de la Schöntaufspitze, chromolith. de Grefe, d'après Sattler.
14. Panorama de la Marmolata, chromolith., d'après Seelos.
15. Panoramas divers.
16. Album chromolith. des Alpes, par Hoefer.
17. Album photograph. du Glockner, par Jägermayer.
18. La Geisterspitze, par Obermüllner.
19. Le glacier Madapsch, id.
20. La Ortlerspitze, id.
21. Mélèze des Alpes, Larix Alpinia, par Jägermayer.
22. Chaîne du Schlern, par Jean Vazanne.
23. Le Nassfeld, id.
24. Le Keedsee, id.
25. Le Bokarsee, id.
26. Le Schafberg, id.
27. Le Wieschbachhorn, par Fritsch.
28. Le Hochschwabspitze, peinture à l'huile de Geyer.
29. Le Lofer, par Geyer.
30. Le Cotschna, par Geyer.
31. Les trois Zinnen, aquarelle, par Seelos.
32. Fleurs des Alpes, id.
33. Plans de cabanes dans les Alpes.
34. Autres aquarelles.

3e Section de Prague. Président : Johann E. Stüdl.

35. Plans de cabanes.
    a. Der Stüdl, groupe du Glockner.
    b. Der Prager, groupe Vénitien.
    c. Der Clara, groupe Vénitien.
    d. Der Payer, groupe de l'Ortler.

II. — Club Alpin Wilde-Banda, a Vienne. Président : Albrecht Grall, Stefansplatz, à Vienne.

36. Description historique du Feldkirch, 1685.
37. Clef pour s'exprimer en 168 langues.
38. Description géognostique des Alpes de la Bavière, avec atlas, par Gümbl.
39. Lethaea geognostica, 3 vol. avec atlas, par Bronn et Brönner.
40. Géologie de la Styrie avec atlas, par D. Stur.
41. Traité sur les glaciers avec atlas, par Agassiz.
42. Les glaciers du Tyrol, 1773.
43. Les monts de l'Œtsthal, par Ch. de Senklar.
44. Atlas de l'Œtsthal, par M. d'Imstatter.
45. Atlas des Alpes autrichiennes, par le professeur Simony.
46. Panorama du Schafberg, haute Autriche, par le professeur Simony.
47. Panorama du bassin de la Carniole septentrionale, par M. Simony.
48. Carte du Tyrol, par Auich et Huber, 1747.
49. Deux mémoires d'histoire naturelle, par Guillaume Heidinger.
50. La Flore de l'Allemagne et de la Suisse, par Koch.
51. Physiotypia plantarum austriacarum, par Ettinghauser et Pokorny.

Digitized by Google

52. Physiotypia plantarum austriacarum (reproduction par le procédé de Naturselbstdruck.
53. Album de fleurs, même procédé.
54. Herbier de la Flore des Alpes autrichiennes.
55. Tableau en fleurs séchées par Mlle T. Kollmann.
56. Deux cornes de bouquetin du Zemsgrund (Tyrol).
57. Tête de cerf avec bois (provenant du Schmaz).
58. Appareils photographiques pour voyage.
59. Instruments pour mesurer les distances.
60. Théodolite.
61. Clinomètre, système Reitter.
62. Odopodomètre.
63. Thermomètre à maxima et à minima.
64. Baromètre anéroïde, système Neuhöfer et professeur Kuhn.

III. — Club des Karpathes, a Késmark. Président : M. Égide Beneviczy, chambellan I. T.

65. Annuaires (2 vol.) et publications du Club.
66. Album photographique.
67. Emblèmes.
68. Collections diverses des Karpathes.

IV. — Société des amis des montagnes de Styrie. Président : M. Aug. Wittik, à Gratz.

69. (Jahrbücher.) Annuaires 1873 et 1874, 2 vol. avec cartes (en allemand).
70. (Gebirgsführer.) Guide dans la montagne, par Frischauf, 1 vol. (en allemand).

V. — Société Alpine du Trentin. Président : Signor Prospero Marchetti, à Arco (lac de Garde).

71. Annuaires (2 vol.), photographies, diplôme et contre-seing sociaux.

VI. — Société Alpine des Tatry. Président : le comte Keis, à Cracovie.

72. Publications, diplôme et emblème sociaux.

73. Œuvres de J. Weilenmann, 2 vol.
74. — de F. Tuckett, 2 vol.
75. Carte du Valais.
76. — du Pelvoux.
77. Panorama de la Hohe Salve.
78. — du Hochjoch (Œtzthal).
79. — de la Kreuzspitze (Œtzthal).

Envoyés par M. Liebeskind, membre du Club Alpin A. Autr., libraire-éditeur à Leipzig.

80. Une corde et une ceinture pour ascensions.

ANGLETERRE.

VII. — Alpine-Club a Londres. Président : M. T. W. Hinchliff, 8, Saint Martin's place, Trafalgar Square.

81. Peakes, Passes and Glaciers, 2 séries, Ball et Kennedy, 1859-62.
82. Alpine Journal, bulletin trimestriel depuis le 1er mars 1863.
83. Guide dans les Alpes, J. Ball, 3 vol.

Digitized by Google

84. Scrambles in the Alps, E. Whymper (traduit par Ad. Joanne).
85. Publications de cartes, etc., par Wills, Tyndall, Reilly, Tuckett.

ITALIE.

VIII. — Club Alpin Italien. Président : prof. Orazio Spanna, Turin, 43, Via Carlo Alberto.

86. Bollettino (Bulletin), 8 vol. avec cartes, panoramas, etc.
87. L'Alpinista (l'Alpiniste), bulletin mensuel depuis 1874. Publications diverses.

SUISSE.

IX. — Schweizer Alpen Club (Club Alpin Suisse). Président : M. le prof. Zähringer, à Lucerne.

88. Annuaire, 10 vol. avec cartes, panoramas, chromolithographies, etc.
89. Écho des Alpes, publication des sections Romandes, 10 vol.

FRANCE.

X. — Club Alpin Français, 31, rue Bonaparte. Président : M. Cézanne, député des Hautes-Alpes.

90. Annuaire, 1re année, 1 vol. in-8° avec cartes, photographies, eau-forte, etc.
91. Carte du Mont-Perdu (Pyrénées), par F. Schrader.
92. Carte du Pelvoux, reproduction des minutes de l'État-major français, au 1/40,000, gravée sur pierre par Erhard (en couleur).
93. Cartes orographiques de la France, par Erhard.
94. Panoramas photographiques, par M. Civiale.
95. Appareils photographiques pour les touristes, par MM. Montefiore et Bisson.
96. Podomètres, baromètres et autres instruments pour touristes.
97. Publications, statuts, insignes du C. A. F. et de ses sections.
98. Plan en relief d'une partie des monts Dômes, par Ed. Vimont.
99. Panorama de Chamonix et de la chaîne du Mont-Blanc, aquarelle, par M. Calmelet.
100. 8 cartes panoramiques des Pyrénées centrales, chromolith. avec toutes les indications orographiques.
101. Carte-guide d'ensemble de la chaîne des Pyrénées centrales françaises et espagnoles (1/237,000).
102. 3 cartes locales des Pyrénées (1/120,000).
Ces 12 cartes sont l'œuvre de M. E. Wallon, membre du C. A. F.

XI. — Société Ramond des Pyrénées. — M. Émilien Frossard, président, à Bagnères de Bigorre.

103. Bulletins, statuts et publications.
104. Ornithologie pyrénéenne, de Philippe.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

ET CARTOGRAPHIE FRANÇAISES

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE ET CARTOGRAPHIE

FRANÇAISES

BIBLIOGRAPHIE[1].

Généralités.

Annuaire des cinq départements de la Normandie, publié par l'Association normande. 1875. 41e année. In-8, CXII-510 p. Rouen, libr. Métérie; Paris, Derache; Dumoulin et Goin, 1875.

Annuaire des marées des côtes de France pour l'an de grâce 1876; par M. Gaussin, ingénieur hydrographe de 1re classe. In-18, IX-310 p. Paris, libr. Challamel aîné; dans les ports, 1875.

Bretagne; par Adolphe Joanne. 3e *édition*, avec une carte et 4 plans. In-32, XX-428 p. Paris, lib. Hachette et Cie; 1875.

La Chronologie préhistorique, d'après l'étude des berges de la Saône; par Adrien Arcelin, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, impr. Protat.

Comptes rendus de la Société française de numismatique et d'archéologie, t. V. Année 1874. Gr. in-8, 551 p. Paris, impr. J. Le Clere et Cie; 1875.

Dauphiné et Savoie; par Adolphe Joanne. Avec 71 grav., 8 cartes, 2 plans, 3 panoramas. 3e *édition*. In-32, XL-682 p. Paris, libr. Hachette et Cie; 1875.

Découverte d'un second squelette humain de l'époque paléolithique dans les cavernes des Baoussé-Roussé, en Italie, dites grottes de Menton; par Émile Rivière, officier d'académie. In-8, 33 p. avec plan. Nice, impr. Caisson et Mignon.

Découvertes de sépultures dans Seine-et-Marne, l'Aisne et le Loir-et-Cher; par M. Gabriel de Mortillet. In-8, 11 p. Paris, impr. Hennuyer, 1875.

Études paléontologiques dans le bassin du Rhône. Période quaternaire; par M. le docteur Lortet et M. E. Chantre. In-4, 88 p. Lyon, libr. Georg. — Extrait des Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon, 1875.

Études pétrographiques sur les roches volcaniques de l'Auvergne, suivies d'une note sur des roches désignées sous le nom d'hémithrène et sur quelques autres du plateau gneisso-granitique du département du Puy-de-Dôme et de quelques autres notes; par le docteur A. Von Lasaulx, professeur à l'université de Bonn. Traduites par F. Gonnard, ingénieur des arts et manufactures. In-8, 224 p. et 2 pl. Clermont-Ferrand, impr. et libr. Thibaud, 1875.

Études sur la Lorraine dite allemande. Le Pays messin et l'ancienne province d'Alsace; par D.-A. Godron, doyen honoraire de la faculté des sciences de Nancy. In-8, 74 p. Nancy, impr. Crépin-Leblond, 1875.

La France agricole; par Gustave Heuzé, inspecteur général de l'agriculture.

[1] L'Annuaire du Club Alpin Français publiera tous les ans, d'après la *Bibliographie de la France*, une liste des principaux ouvrages dont la France aura été le sujet.

Digitized by Google

In-folio, 31 p. et 46 cartes. Paris, Impr. nationale. — Publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, 1875.

Influence de la pression de l'air sur la vie de l'homme. Climats d'altitude et climats de montagne; par D. Jourdanet, docteur en médecine. 2 vol. gr. in-8, 815 p. et 48 cartes et planches. Paris, libr. G. Masson, 1875.

Itinéraire général de la France; par Adolphe Joanne. *De la Loire à la Garonne.* Avec 26 cartes et 10 plans. In-18 jésus, XL-746 p. Paris, libr. Hachette et Cie, 1875.

Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie. T. XIV (1872-1874). In-8, VII-706 p. Saint-Omer, libr. Tumerel; Legier; Paris, libr. Derache, 1875.

Mémoires de la Société des antiquaires du Centre. T. III, IV, V. 1869 à 1874. In-8, ensemble XLVII-1040 p. et 55 pl. Bourges, impr. Pigelet, 1875.

Notice forestière sur les landes de Gascogne; par M. L. Croizette-Desnoyers, garde général des forêts. In-8, 55 p. Clermont (Oise), impr. Daix, 1875.

Observations pratiques sur la culture et l'aménagement des pins maritimes et sylvestres dans la Sologne centrale; par M. Baguenault de Viéville, président de la Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts d'Orléans. In-8, 27 p. Orléans, impr. de Puget et Cie, 1875.

Phares de la mer Méditerranée, de la mer Noire et de la mer d'Azof (Espagne, France, Italie, États de l'Église, Autriche, Grèce, Turquie et Russie), corrigés en avril 1875; par M. A. Le Gras. In-8, 171 p. Paris, libr. Challamel aîné. — Publications du Dépôt des cartes et plans de la marine, 1875.

Précis de la géographie de la France avec ses colonies; par E. Levasseur, membre de l'Institut. In-12, VI-316 p. Paris, librairie Delagrave, 1875.

Pyrénées; par Adolphe et Paul Joanne. Avec 9 cartes. 3e *édition.* In-32, XL-411 p. Paris, libr. Hachette et Cie, 1875.

Le Reboisement et le Regazonnement des Alpes; par M. A. Mathieu, inspecteur des forêts, professeur d'histoire naturelle à l'École forestière. 1864. 2e *édition,* conforme à la première. In-4, 92 p. Paris, Impr. nationale, 1875.

Recherches thermométriques sur la climatologie du midi de la France et en particulier sur Nice comparé à Lyon, avec des applications à l'hygiène des malades et des touristes; par J.-E. Pétrequin, ex-chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon. In-8, 16 p. Paris, impr. Blanpain, 1875.

Sigillographie de la Normandie (évêché de Bayeux); par M. Paul de Farcy, membre de la Société des antiquaires de Normandie. Ouvrage orné de planches gravées à l'eau-forte par l'auteur. 1er fascicule. In-4, 178 p. et 19 pl. Caen, impr. et libr. Le Blanc-Hardel, 1875.

Statistique de la France. Nouvelle série. Statistique annuelle. T. II, 1872. In-4, CXL-380 p. Paris, Impr. nationale, 1875.

Statistique de la France. Statistique sommaire des industries principales en 1873. Gr. in-8, LIII-113 p. et 15 cartes. Paris, Impr. nationale, 1875.

Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation, formant, pour l'année 1872, la suite des tableaux insérés dans les Notices statistiques sur les colonies françaises. In-8, 207 p. Paris, Impr. nationale, 1875.

Tableau général du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères en 1874. Direction générale des douanes. Grand in-4, LXVIII-717 p. Paris, Impr. nationale, 1875.

Le Terrain houiller de la basse Normandie, ses ressources, son avenir. Notice descriptive publiée sous les auspices du conseil général du Calvados; par M. E.-F. Vieillard, ingénieur au corps des mines. In-8, 166 p. et 5 pl. Caen, lib. Le Blanc-Hardel, 1875.

Ain.

Études sur la position stratigraphique des tufs de Meximieux, de Pérouges et de Montluel; par A. Falsan, membre de l'Académie de Lyon, de la Société géologique de France. In-4, 42 p. et tableau. Lyon, libr. Georg. — Introduction aux Recherches sur les végétaux fossiles de Meximieux, par M. le comte G. de Saporta et le docteur A.-F. Marion. Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon.

Digitized by Google

Aisne.

L'Age de la cathédrale de Laon; par J. Quicherat. In-8, 6 p. — Bibliothèque de l'École des Chartes, t. XXXV, 1875.

Annuaire officiel, administratif, historique et statistique du département de l'Aisne pour l'année 1875. 61e année. In-12, 412 p. Saint-Quentin, impr. Moureau.

Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons. T. IV (2e série). In-8, 371 p. et 8 pl. Soissons, au secrétariat de la Société; Paris, libr. Didron, 1875.

Église primitive de Chivy, étudiée au point de vue des origines de l'architecture chrétienne, par Éd. Fleury, membre de la Société académique de Laon. In-8, 63 p. Laon, impr. H. Jacob, 1875.

Études archéologiques. Notice sur les stations préhistoriques d'Itancourt (Aisne); par Georges Lecocq, archiviste de la Société académique de Saint-Quentin. In-8, 13 p. Saint-Quentin, impr. Poëtte, 1875.

Les Habitations souterraines de la vallée de l'Ourcq; par Édouard Fleury. In-8, 28 p. Laon, impr. Jacob et Cie, 1875.

Allier.

Annuaire général de l'Allier, administratif, statistique, industriel et commercial, pour 1875. Avec une carte de l'Allier. 30e année. In-16, 433 p. Moulins; libr. Place, 1875.

Description générale du Bourbonnais en 1569, ou Histoire de cette province (villes, bourgs, châteaux, fiefs, monastères, familles anciennes, etc.); par Nicolas de Nicolay, géographe et valet de chambre du roi Charles IX. Publiée et annotée par les soins de M. le comte Maurice d'Irisson d'Hérisson. In-4, 210 p. et carte. Moulins, libr. Desrosiers. — Tiré à 300 exempl., dont 40 sur pap. vergé à la main et 260 sur pap. vélin satiné, 1875.

Basses-Alpes.

Annuaire du département des Basses-Alpes pour l'année 1875. 43e année. In-8, 256 p. Digne, libr. Barbaroux, Chaspoul et Constans, 1875.

Notice historique sur Moustiers et ses faïences; par J.-E. Doste. In-8, 31 p. Marseille, impr. Olive. — Tiré à 110 exempl. dont 10 sur pap. de Hollande, 1875.

Hautes-Alpes.

Vallées (les) de Félix Neff (Hautes-Alpes), leur état présent. Rapport de la commission d'enquête, 1873-1874. Gr. in-8, 46 p. et 5 pl. Lyon, libr. Georg; Paris, libr. Grassart; Sandoz et Fischbacher, 1875.

Alpes-Maritimes.

Annuaire administratif du département des Alpes-Maritimes. 1875. 15e année. In-12, 388 p. Nice, libr. Cauvin et Cie, 1875.

Menton sous le rapport climatologique et médical; par le docteur Jacques-François Farina. In-18 jésus, 257 p. et 1 tableau. Paris, libr. Doin, 1875.

Ardèche.

Annuaire administratif, historique, statistique et commercial du département de l'Ardèche pour 1875. In-32, 714 p. Privas, impr. Roure, 1875.

Ardennes.

Annuaire historique, administratif et commercial du département des Ardennes pour 1875, comprenant la 3e partie des usages locaux qui ont conservé force de loi dans divers cantons; publié par Hubert Colin, sous-chef de la 1re division de la préfecture. In-8, 399 p.

Ariége.

Annuaire du département de l'Ariége pour l'année 1875, publié sous les auspices du préfet et du conseil général, par J. Pomiès. 7e année. In-8, 212 p. Foix, impr. Pomiès, 1875.

Aube.

Annuaire administratif et commercial du département de l'Aube pour 1875. 49e année. In-8, 535 p. Troyes, libr. Dufey-Robert, 1875.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Troyes; par Émile Socard, conservateur. T. I, Histoire. In-8, XI-758 p. Troyes, libr. Bertrand-Hu, 1875.

Digitized by Google

Note sur les subdivisions de l'étage néocomien aux environs de Bar-sur-Seine; par M. Georges Berthelin, de la Société géologique de France. In-8, 19 p. Troyes, 1875.

Rapport à M. le préfet de l'Aube sur les monuments historiques du département; par M. Albert Babeau, de la Société académique de l'Aube. In-8, 11 p. Troyes, imprimerie Dufour-Bouquot. — Extrait des Mémoires de la Société. T. XXXVIII; 1874, 1875.

Aude.

Description géognostique du versant méridional de la montagne Noire dans l'Aude; par M. Leymerie, professeur, chargé des cartes géologiques de la Haute-Garonne et de l'Aude. In-8, 63 p. et 3 planches. Montpellier, impr. Boehm et fils. — Extrait de la Revue des sciences naturelles, 1875.

Étude historique sur Fonfroide, abbaye de Cîteaux, située dans le diocèse et la vicomté de Narbonne (de 1093 à 1790); par E. Cauvet, membre de la Société archéologique de Narbonne. In-8, XVI-624 p. Montpellier, libr. Séguin; Paris, libr. Durand et Pedone-Lauriel, 1875.

Excursion botanique à Cascastel, Durban et Villeneuve, dans les Corbières; par M. E. Timbal-Lagrave, pharmacien. In-8, 27 p. Toulouse, impr. Douladoure.

Bouches-du-Rhône.

Études agricoles. La Camargue et le Plan-du-Bourg (Bouches-du-Rhône); par Alfred Léger, ingénieur des arts et manufactures. In-8, 148 p. et 1 carte. Paris. — Extrait des Mémoires de la Société des ingénieurs civils, 1875.

Nomenclature des objets d'art composant le musée de Marseille, suivie d'un essai historique sur ce musée; par Bouillon-Landais, conservateur. 2e *édition.* In-8, 63 p. Marseille, impr. Cayer et Cie, 1875.

Calvados.

Excursion faite par la Société linnéenne de Normandie, les 28 et 29 juin 1873, à Clécy et à Condé-sur-Noireau. In-8, 36 p. Caen, libr. Le Blanc-Hardel. — Extrait du Bulletin de la Société linnéenne de Normandie, 2e série, t. VII, 1875.

Cantal.

Annuaire administratif et commercial du département du Cantal pour l'année 1875. 50e année. In-18, 252 p. Aurillac, impr. Bonnet-Picut, 1875.

Essai sur la statistique agricole du département du Cantal; par M. Félix Esquirou de Parieu, ancien ministre. 4e *édition*, corrigée et augmentée. In-8, VIII-206 p. Aurillac, libr. Bouygues frères, 1875.

Charente.

Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. T. I. In-8, 460 p. et 2 pl. Saintes, libr. Mme Mortreuil, 1875.

Charente-Inférieure.

Statistique médicale de Rochefort (Charente-Inférieure); par C. Maher, directeur du service de santé de la marine en retraite. In-8, XIII-389 p., 200 tableaux et 3 pl. gravées. Paris, libr. J.-B. Baillière et Cie, 1875.

Cher.

Annuaire du Cher pour 1875. 53e année. Petit in-12, 216 p. et carte. Bourges, impr. Jollet, 1875.

Épigraphie romaine dans le département du Cher; par M. A. Buhot de Kersers. In-8, 92 p. et 5 pl. Bourges, impr. Pigelet. — Extrait des Mémoires de la Société des antiquaires du Centre, année 1873. — Tiré à 30 exemplaires, 1875.

Statistique monumentale du département du Cher. Texte et dessins par A. Buhot de Kersers, de la Société française d'archéologie, etc. Canton des Aix-d'Angillon. Illustré d'un frontispice, d'une carte et de 22 pl. gravées à l'eau-forte par Jules Boussard, architecte. In-4, 90 p. et 23 pl. Paris, libr. Ve A. Morel et Cie, 1875.

Corrèze.

Géographie du département de la Corrèze, avec une carte coloriée et 11 gravures, par Adolphe Joanne. In-12, X-54 p. Paris, libr. Hachette et Cie; 1875.

Corse.

Énumération des algues marines de Bastia (Corse); par O. Debeaux, pharma-

Digitized by Google

cien-major de 1re classe. In-8, 55 p. Montpellier, libr. Coulet; Paris, libr. Savy. — Extrait de la Revue des sciences naturelles, 1875.

Côte-d'Or.

Annuaire départemental de la Côte-d'Or; par M. Joseph Garnier, conservateur des archives du département. 16e année. In-12, XVI-480 p. Dijon, impr. Jobard, 1875.

Mémoires de la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune. In-8, 209 p. et 1 plan. Beaune, impr. Batault-Morot, 1875.

Le Temple du mont de Senne, à Santenay (Côte-d'Or); par J.-G. Bulliot, président de la Société éduenne. Fouilles de 1872. In-8, 23 p. et 21 pl. Autun. — Extrait du Bulletin de la Société éduenne, nouvelle série, t. III, 1875.

Côtes-du-Nord.

Annuaire des Côtes-du-Nord, publié par une société d'écrivains du département. 40e année. Nouvelle série. T. XXV. In-18, IV-304 p. Saint-Brieuc, libr. Prud'homme, 1875.

Doubs.

Annuaire du Doubs et de la Franche-Comté pour 1875; par Paul Laurens, membre de l'Académie de Besançon. 62e année. In-8, 603 p. Besançon, libr. Jacquin, 1875.

Eure.

Description géologique du département de l'Eure, avec appendice contenant des notes sur l'orographie, la géologie, l'agriculture, l'industrie et la botanique de chaque commune; par M. Antoine Passy, ancien préfet et ancien député de l'Eure. In-4, XXXII-294 p. Évreux, impr. Hérissey et fils; Paris, libr. Derache, 1875.

Histoire de la ville de Vernon et de son ancienne châtellenie; par E. Meyer, membre de la Société d'agriculture, sciences, etc., de l'Eure. Illustrée par A. Meyer de 30 grav. Livraisons 17 à 50. Fin du t. I. Gr. in-8, 133-404 p. Les Andelys, libr. Delcroix. — L'ouvrage formera 2 vol. publiés par livraisons de 8 pages, 1875.

Eure-et-Loir.

Annales, souvenirs et traditions historiques du pays chartrain; par Ad. Lecocq, chartrain. Gravures d'après les dessins de MM. Ed. Moulinet, P. Rousseau, Ph. Bellier, E. Bayard, L. Michaut et L. Petit. In-8, IV-386 p., Chartres, libr. Petrot-Garnier. — Tiré à 110 exempl., dont 100 sur pap. vergé et 10 sur vélin azuré, 1875.

Annuaire administratif, statistique, commercial et historique du département d'Eure-et-Loir pour 1875; par E. Lefèvre, ancien chef de division à la préfecture. 35e année. Suivi de : Documents historiques et statistiques sur les communes du canton de Janville, arrondissement de Chartres; par le même. T. I. In-12, 546 p., avec vue et plans. Chartres, libr. Petrot-Garnier, 1875.

Histoire, description du château d'Anet depuis le Xe siècle jusqu'à nos jours; par Pierre-Désiré Roussel, d'Anet. Ouvrage orné de lettres majuscules, en-têtes de pages, bois, fleurons et 53 pl. hors texte. In-4, III-215 p. Paris, libr. Ve A. Morel et Cie. — Tiré à 500 exemplaires, 1875.

Statistique scientifique d'Eure-et-Loir. Lépidoptères; par M. Achille Guenée. In-8, 302 p. Chartres, libr. Petrot-Garnier. — Publications de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, 1875.

Finistère.

Annuaire du département du Finistère pour l'année 1875, publié sous les auspices du conseil général et du préfet, avec le concours des chefs de service. In-12, 448 p. Brest, libr. Gadreau, 1875.

Gard.

Description de la cathédrale de Nîmes; par Mgr Fléchier (1693). Publiée pour la première fois et annotée par A. de Lamothe, archiviste du Gard. In-8, 38 p. Nîmes, libr. Grimaud, 1875.

Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes, avec texte et notes, suivies de dissertations historiques et critiques sur ses antiquités, et de diverses observations sur son histoire naturelle; par Ménard, conseiller au présidial de la même ville, membre de l'Académie royale des ins-

Digitized by Google

criptions et belles-lettres. T. VI. In-8, 662 p. Nîmes, Clavel-Ballivet. — L'ouvrage formera 7 vol.; il paraît par livraisons. Les Preuves formeront 2 vol. à part, 1875.

Promenades d'un curieux dans Nîmes. Enceintes successives de la ville depuis les Romains jusqu'à nos jours; par F. Germer-Durand, architecte. In-12, 108 p. Nîmes, libr. Catélan, 1875.

Promenades d'un curieux dans Nîmes. L'Oratoire de la fontaine de Saint-Baudile et les Garrigues; par A. de Lamothe, archiviste du département. In-12, 27 p. Nîmes, libr. Catélan, 1875.

Topographie géologique des environs d'Aigues-Mortes; par Charles Martins, professeur d'histoire naturelle à la faculté de médecine de Montpellier. In-8, 20 p. Paris, Société de géographie, 1875.

Haute-Garonne.

Annuaire de la Haute-Garonne; par Amb. Godoffre, chef de division à la préfecture. Année 1875. In-12, 611 p. Toulouse, impr. Chauvin et fils; 1875.

Monographie du canton de Montgiscard (Haute-Garonne); par M. le docteur Guitard. In-8, 27 p. Toulouse, impr Douladoure. — Extrait des Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles, t. I, 1875.

Premier aperçu sur la période glaciaire dans la vallée de la Garonne; par M. le docteur E. Jeanbernat. In-8, 27 p. Toulouse, impr. Douladoure. — Extrait des Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Toulouse, t. I, 1875.

Sur de nouvelles fouilles dans la grotte de Gourdan; par M. Édouard Piette. In-8, 19 p. Paris, impr. Hennuyer, 1875.

Gers.

Annuaire administratif, statistique, historique et commercial du département du Gers pour l'année 1875. 59e année. In-8, 256 p. Auch, impr. Cocharaux, 1875

Gironde.

Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, t. IX, 2e cahier. In-8, 281-516 p. Bordeaux, libr. Chaumas-Gayet; Paris, libr. J.-B. Baillière et fils, 1875.

Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, t. X. 1er cahier. In-8, 231 p. Bordeaux, libr. Chaumas-Gayet; Paris, libr. J.-B. Baillière et fils, 1875.

Société archéologique de Bordeaux, t. I. 1er fascicule, août 1874. In-8, XXVIII-58 p. Bordeaux, libr. Lefebvre, 1875.

Hérault.

Annuaire administratif, commercial et maritime de la ville de Cette, pour l'année 1875, etc.; par Édouard Thomas. 15e année. In-8, 168 p. Cette, libr. Patras, 1875.

Annuaire administratif, historique, statistique et commercial de l'Hérault pour l'année 1875. 58e année. In-32, CXII-1640 p. avec carte et plan. Montpellier, impr. Ricard frères, 1875.

Découvertes préhistoriques faites dans la chaîne de montagnes de la Gardéole. Deuxième communication faite à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier (séance du 12 janvier 1874); par M. A. Munier. In-4, 7 p. et 3 pl. Montpellier, impr. Boehm et fils, 1875.

Introduction à la description géologique du département de l'Hérault; par Paul de Rouville, professeur de minéralogie à la faculté des sciences de Montpellier. 1re édition. In-8, 224 p. et 10 pl. Montpellier, impr. Boehm et fils, 1875.

Pluies et orages à Montpellier d'après vingt-trois années d'observations (1852-1874); par Charles Martins, professeur d'histoire naturelle à la faculté de médecine. In-4, 27 p. Montpellier, impr. Boehm et fils. — Extrait du Bulletin du comité météorologique de l'Hérault, publié sous les auspices du conseil général, 1874, p. 63; 1875.

Ille-et-Vilaine.

Annuaire administratif, industriel et commercial du département d'Ille-et-Vilaine, de la cour d'appel de Rennes et des tribunaux du ressort. Almanach des adresses de Rennes. 45e année. In-12, 380 p. Rennes, libr. Leroy fils; libr. Dubois; 1875.

Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-

Digitized by Google

Vilaine, t. IX. In-8, LXVII-328 p. et 11 pl. Rennes, impr. Catel et Cie, 1875.

Indre-et-Loire.

Annuaire-almanach historique, administratif et commercial d'Indre-et-Loire, 1re année. In-8, 615 p. Tours, libr. Ribaudeau et Chevallier; 1875.

Annuaire statistique et commercial du département d'Indre-et-Loire. 75e année. In-12, 738 p. Tours, impr. Ladevèze; 1875.

Isère.

Annuaire de la cour d'appel de Grenoble et du département de l'Isère pour l'année 1875. In-12, 256 p. Grenoble, impr. Baratier frères et Dardelet, 1875.

Inscriptions antiques et du moyen âge de Vienne en Dauphiné; par A. Allmer et Alfred de Terrebasse. 1re partie : Inscriptions antiques antérieures au VIIIe siècle; par A. Allmer. T. I, II, III. 2e partie : Inscriptions du moyen âge antérieures au XVIIe siècle; par Alfred de Terrebasse. T. I et II. In-8, XLV-2607 p. et atlas in-4 de 106 pl. Vienne, lib. Girard; Paris, lib. Thorin; Champion; Lyon, Brun; Grenoble, Maisonville; Ravanat, 1875. — Tiré à 200 exempl., dont 10 sur pap. fort, avec atlas grand format. Les 6 vol. et l'atlas in-4, pap. ordinaire, 90 fr,; grand papier, 150 fr.; les 6 vol. de texte séparément, 45 fr. Le 4e vol. paraîtra dans les premiers mois de 1876.

Les Pâlafittes ou Constructions lacustres du lac de Paladru, près Voiron (Isère), station des Grands-Roseaux; par Ernest Chantre. 2e *édition*. Gr. in-8, 25 p. et plan. Lyon, lib. Georg; Chambéry, lib. Perrin, 1875.

Landes.

Almanach administratif, statistique et historique des Landes pour 1875; par M. Tartière, archiviste du département. In-32, 345 p. Mont-de-Marsan, lib. Lespous; Gès; Amiel et Chabeau; Dax, Mlle Ducos; Herbet et Campion; Saint-Sever, Perris; 1875.

Observations météorologiques faites à Saint-Martin-de-Hinx (Landes); par M. H. Carlier. In-4, 39 p, et 4 pl. Bayonne, autogr. Lamaignère, 1875.

Loir-et-Cher.

Architecture de la Renaissance. I. Le Château de Blois, ensembles et détails, etc. Texte historique et descriptif. I et II. In-folio, 8 pl. Paris, lib. Ducher et Ce. — L'ouvrage formera un vol., publié en trois fascicules, comprenant 60 pl. dont 12 en chromolithogr. (comptant pour 24) et 35 photographies imprimées par un nouveau procédé qui les rend inaltérables, 1875.

Le Château de Vendôme, sa position stratégique, ses anciennes fortifications, ses souterrains et le siége qu'il a subi en 1589; par M. A. de Salies. In-8, 76 p. et 2 plans. Angers, imp. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau. — Extrait des travaux du Congrès archéologique de France, 39e session, 1875.

Les Fouilles de Pezou (1874); par M. de Rochambeau, président de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. In-8, 7 p. et pl. Vendôme, imprim. Lemercier et fils, 1875.

Loire.

Annuaire administratif et statistique du département de la Loire pour 1875. 29e année. In-8, 235 p. Saint-Étienne, impr. Ve Théolier et Ce, 1875.

Archéologie. Les Fouilles du tumulus de Machezal (Loire); par A. Vachez, avocat. In-8, 7 p. Lyon, imp. Vingtrinier, 1875.

2260 cotes d'altitude du département de la Loire; par H. Malègue, de la Société académique du Puy. In-12, VI-102 p. Paris, lib. Delagrave, 1875.

Loire-Inférieure.

Flore des environs de Grand-Jouan, par Saint-Gal, M. J., professeur de botanique et de sylviculture. In-18, XLVI-523 p. Nantes, lib. Douillard; Grand-Jouan, à l'École, 1875.

Notice sur les ressources minéralurgiques et salicoles de la Loire-Inférieure; par E. Lorieux, ingénieur des mines. In-8, 51 p. Nantes, imp. Ve C. Mellinet, 1875.

Loiret.

Châtillon-sur-Loire, son histoire avant 1789; par M. l'abbé Th. Cochard. In-8, 84 p. Orléans, lib. Herluison. — Extrait des Mémoires de la Société ar-

Digitized by Google

chéologique et historique de l'Orléanais, 1875.

La Loire à Orléans. Régimes d'hiver et d'été. Discussion des observations hydrométriques, depuis 1830, et pluviométriques, depuis 1862; par Deglaude, ingénieur en chef. In-8, 65 p. et 8 tableaux. Orléans, imp. Colas, 1875.

Répertoire archéologique du département du Loiret. Arrondissement d'Orléans. Olivet, Saint-Hilaire-Saint-Mesmin, Saint-Jean-le-Blanc, Saint-Pryvé-Saint-Mesmin; par M. le docteur Patay. In-8, 16 p. Orléans, imp. Jacob, 1875.

Lot.

Annuaire statistique et administratif du département du Lot; par MM. les chefs de division de la préfecture. In-8, 306 p. et annonces. Cahors, imp. Laytou; 1875.

Lot-et-Garonne.

Annuaire ou Calendrier du département de Lot-et-Garonne pour 1875. 83e année. In-8, 252 p. et annonces. Agen, imp. Noubel.

Études sur l'architecture religieuse de l'Agenais, du Xe au XVIe siècle, suivies d'une notice sur les sépultures du moyen âge; par G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne. In-8, XVI-364 p. et 32 pl. Agen, lib. Michel; Paris, lib. Didron, 1875.

Notice historique sur la ville de Castillonnès; par J.-J. Oscar Bouyssy, maire de Castillonnès. In-8, 120 p. Villeneuve-sur-Lot, imp. Duteis. — Préfecture de Lot-et-Garonne. Monographies historiques publiées sous les auspices du conseil général de Lot-et-Garonne, 1875.

Lozère.

Recherches géologiques et paléontologiques dans les Hautes-Cévennes (les grottes de Trèves et de Meyrueis, âge de la pierre polie); par M. Adrien Jeanjean, membre de l'Académie du Gard. In-8, 27 p. et 1 pl. Nîmes, impr. Clavel-Ballivet, 1875.

Maine-et-Loire.

Annuaire statistique de Maine-et-Loire pour l'année 1875. 91e année. In-12, 408 p. Angers, lib. Lachèse, Belleuvre et Dolbeau, 1875.

Fontevrault et ses monuments, ou Histoire de cette royale abbaye depuis sa fondation jusqu'à sa suppression (1100-1793), ornée d'une gravure et des armoiries des abbesses; par l'abbé Édouard. T. II. In-8, 367 p. Marseille, lib. Boy; Paris, lib. Aubry, 1875.

Géographie du département de Maine-et-Loire, avec une carte coloriée et 24 gravures, par Adolphe Joanne. In-12, 64 p. Paris, lib. Hachette et Cie, 1875.

Les Grandes Industries de l'Anjou; par Eug. Gasté et Hervé-Bazin. Préface et table. In-8, 8 p. Angers, lib. Barassé, 1875.

Manche.

Étude géologique sur les terrains crétacés et tertiaires du Cotentin; par M. E. Vieillard, ingénieur au corps des mines, et M. G. Dollfus, membre de la Société géologique de France. In-8, 183 p. et 2 pl. Caen, imp. Le Blanc-Hardel. — Extrait du Bulletin de la Société linnéenne de Normandie, 2e série, t. IX.

Histoire du Cotentin et de ses îles; par Gustave Dupont, conseiller à la cour d'appel de Caen. T. II. In-8, 676 p. Caen, lib. Le Blanc-Hardel. Tiré à 250 exemplaires, 1875.

Mémoires de la Société académique du Cotentin (archéologie, belles-lettres, sciences et beaux-arts). T. I. In-8, XXXII-231 p. Coutances, lib. Daireaux, 1875.

Note sur le phare de Gatteville et monographie du port de Barfleur; par M. de Saint-Amant, ingénieur des ponts et chaussées. In-8, 16 p. Caen, imp. Le Blanc-Hardel. — Extrait du Bulletin de la Société linnéenne de Normandie, 2e série, t. VIII, 1875.

Marne.

Lichens du département de la Marne; par T.-P. Brisson, membre de la Société d'agriculture, etc., du département de la Marne. In-8, 132 p. et 4 pl. Châlons-sur-Marne, impr. Martin, 1875.

Variétés historiques et archéologiques sur Châlons et le Châlonnais; par Édouard de Barthélemy, membre titulaire du comité national des travaux historiques. 4e série. In-8, 72 p. Paris, lib Aubry, 1875.

Digitized by Google

Meurthe-et-Moselle.

Annuaire administratif, statistique, historique, judiciaire et commercial de Meurthe-et-Moselle; par Lepage, archiviste du département, et N. Grosjean. 53e année. In-12, 470 p. et annonces. Nancy, lib. Grosjean, 1875.

Morbihan.

Annuaire statistique, historique et administratif du département du Morbihan; par M. Lallemand, juge de paix à Vannes. In-18, VI-240 p. Vannes, lib. Galles, 1875.

Moselle.

Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle, comprenant les noms de lieu anciens et modernes, rédigé en 1868 sous les auspices de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle; par M. de Bouteiller, président de cette société. In-4, LV-320 p. Paris, Imp. nationale. — Dictionnaire topographique de la France, 1875.

Nièvre.

Annuaire de la Nièvre pour 1875. 39e année. In-12, 468 p. Nevers, imp. Fay; 1875.

Armorial ecclésiastique du Nivernais; par le comte de Soultrait, membre non résidant du comité national des travaux historiques, etc. In-8, 28 p. Paris, lib. Dumoulin, 1875.

Musée de la ville de Varzy (Nièvre). Céramiques. Faïences nivernaises du XVIIIe siècle. Notice; par M. Grasset aîné, inspecteur des monuments historiques du département de la Nièvre. In-8, 16 p. et 1 pl. Paris, lib. Loones, 1875.

Répertoire archéologique du département de la Nièvre; rédigé sous les auspices de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, par M. le comte de Soultrait, membre de la Société. In-4 à 2 col., IV-115 p. Paris, Imprim. nationale. — Répertoire archéologique de la France, 1875.

Les Temps préhistoriques dans la Nièvre. I. Époque paléolithique. Gisements de pierres taillées à Sauvigny-les-Bois, Marzy, Magny, Crécy-sur-Canne. Classification, description. Considérations critiques sur l'anthropologie; par le docteur H. Jacquinot. In-8, 54 p. et 16 pl. Nevers, imp. Fay — Extrait du Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, 1875.

Nord.

Annuaire statistique du département du Nord, rédigé par M. Devaux, chef de division à la préfecture. 47e année. In-8, 461 p. Lille, lib. Quarré, 1875.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Lille. Sciences et arts. Supplément. 1re partie. In-8, XVIII-514 p. Lille, imp. Lefebvre-Ducrocq, 1875.

Oise.

Annuaire statistique et administratif du département de l'Oise et du diocèse de Beauvais. 50e année. In-8, 504 p. Beauvais, lib. Père, 1875.

Études sur quelques monuments mégalithiques de la vallée de l'Oise; par Am. de Caix de Saint-Aymour, directeur de l'Indicateur de l'archéologue. In-8, 39 p. et 50 fig. sur bois. Paris, bureaux de l'Indicateur de l'archéologue. Tiré à 200 exemplaires, 1875.

Excursions archéologiques dans les environs de Compiègne (1869-1874), faites par la Société historique de Compiègne. In-8, 87 p. Compiègne, imp. Edler, 1875.

Orne.

Annuaire administratif et historique du département de l'Orne pour l'année 1875. In-18 jésus. 359 p. Alençon, imp. de Broise, 1875.

Pas-de-Calais.

Annuaire administratif et statistique du Pas-de-Calais pour l'année 1875; par J. Coffinier et A. Sorel, chef de bureau à la préfecture. In-8, 418 p. Arras, imp. Planque et Ce, 1875.

Boulogne-sur-Mer au point de vue commercial. Les Docks de Boulogne-sur-Mer. Étude de l'organisation commerciale en France et en Angleterre; par A. Lebaudy. In-8, 134 p. Paris, imp. Chaix et Ce, 1875.

Dictionnaire biographique du département du Pas-de-Calais, ou histoire abrégée par ordre alphabétique de la vie publique et privée d'environ 3,000 personnages, nés dans ce département, qui

Digitized by Google

se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes, avec indication de tous les ouvrages manuscrits ou imprimés ayant trait à chaque article; par Adolphe de Cardevacque, membre de la Société française d'archéologie. 1re livraison. — In-4 à 2 col., 80 p. Saint-Omer, lib. Preux-Helleboid; Arras, lib. Sueur-Charruey. — L'ouvrage formera 2 vol. 1875.

Dictionnaire historique et archéologique du département du Pas-de-Calais; publié par la commission départementale des monuments historiques. Arrondissement de Montreuil. In-8, III-422 p. Arras, lib. Sueur-Charruey, 1875.

Puy-de-Dôme.

Annuaire du département du Puy-de-Dôme pour l'année 1875, augmenté de la liste complète des commerçants de Clermont, avec leurs adresses. In-18, 364 p. Clermont, lib. Thibaud; 1875.

L'Auvergne antéhistorique; par P.-P. Mathieu, de l'Académie de Clermont-Ferrand. In-8, 95 p. et 2 pl. Clermont-Ferrand, lib. Thibaud. — Extrait des Mémoires de l'Académie de Clermont-Ferrand, 1875.

Description archéologique des monuments celtiques, romains et du moyen âge du département du Puy-de-Dôme, classés par arrondissements, cantons et communes; par J.-B. Bouillet, fondateur et directeur du musée de Clermont. In-8, 268 p. Clermont-Ferrand, libr. Thibaud. — Extrait des Mémoires de l'Académie de Clermont, 1875.

Rapport sur les fouilles archéologiques exécutées au sommet du Puy-de-Dôme; par A. Mallay, secrétaire de la commission des fouilles. In-8, 16 p. Clermont-Ferrand, libr. Thibaud.—Extrait des Mémoires de l'Académie de Clermont, année 1875.

Basses-Pyrénées.

Annuaire administratif, judiciaire et industriel du département des Basses-Pyrénées pour l'an 1875. 54e année. In-32, 396 p. Pau, libr. Ve Vignancour, 1875.

Sceaux des archives du département des Basses-Pyrénées; par Paul Raymond. In-8, 390 p. Pau, libr. Ribaut. — Tiré à 100 exempl., 1875.

Hautes-Pyrénées.

Annuaire statistique, administratif, industriel, agricole et judiciaire des Hautes-Pyrénées pour l'année 1875. 31e année. In-16, 310 p. Bagnères-de-Bigorre, libr. Péré, 1875.

La Grotte de Lortet pendant l'âge du renne; par M. Piette. In-8, 20 p. Paris, impr. Hennuyer, 1875.

Guide de Cauterets, indispensable aux touristes et aux baigneurs; par A. Lequeutre, du Club Alpin français. In-32, 127 p., avec une carte géographique des Pyrénées centrales. Paris, libr. Casaux; Cauterets; 1875.

Rhône.

Annuaire administratif de Lyon et du département du Rhône, pour 1875 (165e année). In-8, XI-512 p. Lyon, libr. Mougin-Rusand, 1875.

Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon. T. I, 4e livr. In-4, 97-184 p. et 6 pl. Lyon, libr. Georg. — Les Archives sont publiées par fascicules contenant chacun de 6 à 10 planches et de 2 à 3 feuilles de texte. Cette livr. contient : Études paléontologiques dans le bassin du Rhône, par M. le Dr Lortet et M. E. Chantre. Recherches sur les végétaux fossiles de Meximieux (Ain), par M. G. de Saporta et M. A.-F. Marion, précédées d'une introduction stratigraphique par M. A. Falsan, 1875.

Muséum d'histoire naturelle de Lyon. Rapport à M. le préfet sur les travaux exécutés pendant l'année 1874; par M. le docteur Lortet, directeur du Muséum, professeur à l'École de médecine. In-8, 27 p. Lyon, libr. Georg, 1875.

Observations météorologiques faites à l'observatoire de Lyon, du 1er décembre 1871 au 1er décembre 1872, sous la direction de M. Lafon, directeur de l'observatoire. 28e et 29e années. In-8, 48 p. avec planches et tableaux. Lyon, impr. Pitrat ainé, 1875.

Haute-Saône.

Géographie du département de la Haute-Saône, avec une carte coloriée et 14 gravures; par Adolphe Joanne. In-12, X-54 p. Paris, libr. Hachette et Cie; 1875.

Digitized by Google

Saône-et-Loire.

Notes sur les couleurs antiques trouvées à Autun et au mont Beuvray; par Henry de Fontenay, ingénieur des arts et manufactures. In-8, 38 p. Autun, impr. Dejussieu, 1875.

Sarthe.

Annuaire de la Sarthe. Partie administrative complétée par la Partie commerciale. In-18, 524 p. Le Mans, libr. Monnoyer, 1875.

Recherches historiques sur le Maine; par Armand Bellée, archiviste de la Sarthe. In-8, 115 p. Le Mans, impr. Monnoyer.

Savoie.

Club alpin de Tarentaise, Ascension à Crêve-Tête. In-8, 16 p. Moûtiers, impr. Cane, 1875.

L'Eau minérale de Challes. Histoire, géologie, physique et chimie, physiologie et thérapeutique; par le docteur Guilland, rapporteur d'une commission médicale de Chambéry. In-8, 95 p. Chambéry, impr. d'Albane, 1875.

La Savoie industrielle; par V. Barbier, directeur des douanes. 2e partie. Mines et métaux; chaux, ciments, plâtres, poteries et tuileries; horlogerie; industries diverses. In-8, 756 p. Lyon, libr. Georg. — Extrait de la 3e série des Mémoires de l'Académie de Savoie, 1875.

Trésor de la sainte-chapelle des ducs de Savoie, au château de Chambéry, d'après des inventaires inédits des XVe et XVIe siècles. Étude historique et archéologique; par Adolphe Fabre, président du tribunal civil de Saint-Étienne. 2e *édition*. In-8, VIII-200 p. et 1 pl. Lyon, libr. Scheuring. — Tiré à 250 exempl. sur papier teinté et 50 exempl. sur pap. de Hollande, 1875.

Haute-Savoie.

Annuaire administratif et commercial du département de la Haute-Savoie pour 1875. 7e année. In-8, 243 p. et annonces. Annecy, libr. Perrissin et Cie; 1875.

Seine-et-Marne.

Les Environs de Bray-sur-Seine, stations préhistoriques; par R. de Maricourt. In-8, 12 p. et 8 pl. Senlis, impr. Payen, 1875.

Grottes de la vallée du Petit-Morin; par M. Joseph de Baye, membre de la Société d'anthropologie. In-8, 19 p. Paris, impr. Hennuyer, 1875.

Mémoires d'une forêt. Fontainebleau; par Jules Levallois. In-12, 268 p. Paris, libr. Sandoz et Fischbacher, 1875.

Seine-et-Oise.

Annuaire du département de Seine-et-Oise pour 1875, publié sous les auspices de l'administration préfectorale. In-8, 528 p. Versailles, libr. Cerf et fils, 1875.

Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. La Céramique; par H.-A. Mazard. In-12, 336 p. et 6 pl. Saint-Germain, libr. Lancelin. — Tiré à 100 exemplaires, 1875.

Stations préhistoriques des plateaux du bassin de la Seine. Plateau de Conflans : le dolmen de Fin-d'Oise; plateau de Marly : la Tour-aux-Païens. Recherches géologiques et préhistoriques aux environs de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise); par Paul Guégan de Lisle. In-8, 47 p. Versailles, impr. Aubert. — Extrait du 10e vol. des Mémoires de la Société des sciences morales, etc., de Seine-et-Oise, 1875.

Seine-Inférieure.

Les Antiquitez et chroniques de la ville de Dieppe; par David Asseline, prestre. Publiées pour la première fois, avec une introduction et des notes historiques, par MM. Michel Hardy, Guérillon et l'abbé Sauvage. 2 vol. in-8, XXXII-825 p. Dieppe, libr. Marais; Leblanc; Rouen, Métérie; Paris, Maisonneuve et Cie. — Tiré à 289 exempl. : 220 sur pap. vergé ordinaire; 60 sur pap. vergé fin; 4 sur pap. fort de Hollande; 5 sur papier de Chine, 1875.

Géographie du département de la Seine-Inférieure, avec une carte coloriée et 20 gravures; par Adolphe Joanne. 2e *édition*. In-12, X-53 p. Paris, libr. Hachette et Cie; 1875.

Histoire sommaire et chronologique de la ville de Rouen, de ses monuments, de ses institutions, de ses personnages célèbres, etc., jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; par Nicétas Périaux, membre correspondant de l'Académie des

Digitized by Google

sciences, belles-lettres et arts de Rouen. In-8, IV-710 p. Rouen, libr. Lanctin; Métérie; 1875.

Deux-Sèvres.

Annuaire du département des Deux-Sèvres pour l'année 1875. In-12, 313 p. et carte géologique. Niort, libr. Favre; 1875.

Compte rendu de diverses excursions géologiques dans les départements des Deux-Sèvres et de la Vendée, à la fin de l'année 1874; par de Longuemar. In-8, 35 p. Niort, libr. Clouzot, 1875.

Géographie du département des Deux-Sèvres, avec une carte coloriée et 14 gravures; par Adolphe Joanne. In-12, X-49 p. Paris, libr. Hachette et C^ie^, 1875.

Notice des peintures, sculptures et dessins du musée départemental de Niort; par M. Louis Germain, conservateur des beaux-arts. In-8, 136 p. Saint-Maixent, impr. Reversé, 1875.

Somme.

Annuaire complet de la Somme pour l'année bissextile 1876. 33^e^ année. In-16, 240 p. Amiens, libr. Lambert-Prieur, 1875.

Étude des différents moyens propres à améliorer la navigation maritime de la Somme; par M. Geoffroy, ingénieur des ponts et chaussées. In-4, 46 p. Abbeville, impr. Briez, C. Paillart et Retaux, 1875.

Notices sur les cimetières francs de Domart-en-Ponthieu, Maisnières-Harcelaines, Martainneville et Waben; par A. Van Robais, associé correspondant de la Société des antiquaires de France. In-8, 16 p. Amiens, impr. Glorieux et C^ie^, 1875.

Recherches historiques sur les projets d'amélioration de la Somme et de ses ports; par Porphyre Labitte. In-8, 34 p. et carte. Amiens, impr. A. Caron fils et C^ie^, 1875.

Tarn.

Annuaire administratif, statistique et historique du département du Tarn. Année 1875. In-12, 376 pages. Albi, impr. Desrue, 1875.

Le Languedoc. 1^re^ partie. Description complète du département du Tarn; par Maurice Bastié (de Graulhet), docteur en médecine. T. I. 3^e^ et 4^e^ séries. In-4 à 2 col., 57-136 p. Albi, l'auteur, 1875.

Tarn-et-Garonne.

Annuaire du département de Tarn-et-Garonne pour l'année 1875. 38^e^ année. In-12, 207 p. Montauban, impr. Forestié neveu, 1875.

Monographie de l'église et du cloître de Saint-Pierre de Moissac, d'après les notes et les indications de M. Laroque, conservateur du cloître et lauréat de la Société archéologique de France; par l'abbé J.-M. Bouchard, vicaire de Saint-Pierre. In-8, 93 p. Moissac, phot. Leygue; lith. Dalliès, 1875.

Var.

Annuaire administratif, statistique et commercial du département du Var pour 1875. In-12, 389 p. Draguignan, impr. Latil, 1875.

Notice sur les fouilles des grottes de Gonfaron et de Châteaudouble (Var); par M. de Bonstetten. In-8, 8 p. Draguignan, impr. Latil, 1875.

Vaucluse.

Annuaire officiel du département de Vaucluse pour l'année 1875, publié par Gros frères. In-8, 347 p. Avignon, impr. Gros frères, 1875.

Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie, publiés sous la direction d'A. Lemaitre, directeur des Mémoires de cette société. Section d'art héraldique. Armorial historique du diocèse et de l'État d'Avignon, par Henri Reynard-Lespinasse. In-4, V-256 p. Paris, 58, rue de l'Université, 1875.

Vendée.

Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée. 21^e^ année. 1874. 2^e^ série, vol. IV. In-8, LXXXVII-192 p. et 3 pl. La Roche-sur-Yon, impr. Gasté, 1875.

Vienne.

Archives historiques du Poitou. T. III. In-8, XCIII-448 p. Poitiers, impr. Oudin, 1875.

Digitized by Google

Haute-Vienne.

Annuaire statistique, etc., du département de la Haute-Vienne; publié par Joseph Dumont, ancien chef de division à la préfecture. 26e année. In-12, 344 p. Limoges, libr. Mme Dumont, 1875.

Monographie du canton de Châteauneuf-la-Forêt; par l'abbé A. Lecler, curé de Marval. In-8, 41 p. Limoges, impr. Chapoulaud frères, 1875.

Vosges.

Annuaire administratif, statistique, judiciaire, commercial et agricole du département des Vosges; par Léon Louis, chef du secrétariat du conseil général des Vosges. 5e année. In-12, 324 p. Épinal, impr. Fricotel, 1875.

Le Relief des Vosges. Étude sur la configuration du sol du département; par Gérard Gley. In-8, 16 p. Épinal, impr. Collot. — Extrait des Annales de la Société d'émulation des Vosges, t. XV, 1er cahier; 1875.

Yonne.

Annuaire historique du département de l'Yonne, recueil de documents authentiques destinés à former la statistique départementale. 39e année (14e vol. de la 2e série). 1875. In-8, 458 p. et 3 gravures. Auxerre, libr. Perriquet; 1875

Les Faïences de l'Auxerrois; par Aimé Cherest, vice-président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. In-8, 63 p. et pl. Auxerre, impr. Perriquet. — Extrait du Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne, 1er trimestre 1875.

NOTES CARTOGRAPHIQUES.

« Il faut, disait le général Bourcet, presque la vie d'un homme pour connaître exactement une étendue en longueur de cinquante ou soixante lieues de montagnes, lorsque les différentes chaînes forment une largeur de vingt à trente lieues, telles que les Alpes depuis la Suisse jusqu'à la Méditerrannée. » Cette phrase d'un maître en matière de montagnes renferme le germe de l'institution des *Clubs Alpins*, mais la division du travail n'avait point alors, comme elle l'a fait depuis, affirmé sa puissance.

L'application de ce principe à l'étude des Alpes a montré la vérité de l'assertion du général Bourcet: la vie de plusieurs générations n'a pas encore, et à beaucoup près, résolu tous les problèmes que renferme notre relief européen dans les replis de ses vallées inconnues ou sur ces sommets argentés. Et les Apennins, les montagnes ibériques, les Balkans, l'Himalaya, les montagnes Rocheuses restent encore à peu près vierges d'études comme celles dont les Alpes ont été l'objet : les Clubs Alpins ne sont pas près de la fin de leur tâche. Ils doivent donc redoubler d'activité, en demandant aux touristes de trouver de nouvelles voies et de ne pas rechercher seulement dans leurs courses les plaisirs de la contemplation. Plusieurs, depuis quelques années, ont abordé les montagnes par leur côté scientifique. Munis du baromètre, du thermomètre et du théodolite, ils ont recueilli des observations précieuses pour la physique du globe; quelques-uns même ont dressé des cartes spéciales de cer-

Digitized by Google

tains massifs, complétant ainsi la tâche immense dont les officiers topographes avaient dû forcément négliger les menus détails.

Il suffirait, pour s'en convaincre, de parcourir les Annuaires des divers Clubs Alpins, les *Peaks, Passes and Glaciers* de John Ball, l'ouvrage de Whymper : *Scrambles amongst the Alps*, etc.

La présente note a pour but de fournir des indications sur les cartes les plus récentes relatives aux montagnes d'Europe, que ces cartes aient été l'œuvre des États-majors ou celle de particuliers. Elle sera complétée par quelques indications relatives aux diverses cartes de France qui ont été publiées dans le courant de l'année dernière.

Tout d'abord, il faut recommander à l'attention des lecteurs, et comme se rattachant à cet ordre d'idées, une *Notice historique sur les travaux de topographie relatifs aux Alpes franco-italiennes*, par l'un de nos savants officiers du génie, le capitaine de Rochas d'Aiglun. Elle renferme des particularités peu connues sur les levés des Alpes par les ingénieurs des camps et armées et les officiers du génie, dans le courant du siècle dernier, et sert d'introduction à la publication, due à l'Académie delphinale de Grenoble, du mémoire militaire de M. de Montannel sur les Alpes[1]. L'auteur de cette introduction a également entrepris un travail qui mérite ici une mention : c'est un *Essai sur la nomenclature topographique et les noms de lieux du Queyras*[2] *et des cantons contigus*, renfermant les noms propres de cette région avec l'indication du sens originel de ces noms. Les travaux de cette nature, qui offrent un réel intérêt au point de vue philologique, ne sauraient être trop encouragés. Nous croyons savoir, d'ailleurs, qu'il en a été entrepris d'analogues sur divers points de la France.

Examinons, maintenant, quels ont été les travaux du Dépôt de la guerre et signalons, pour commencer, une notice excellente rédigée par le commandant Rouby, de l'État-major, sous le titre de : *la Cartographie au dépôt de la guerre* (chez Dumaine, à Paris). En 86 pages, elle donne, après un aperçu à larges traits de l'histoire de la topographie au Dépôt de la guerre, la liste des principales cartes publiées par cet établissement : pour chacune des cartes mentionnées, on trouve quelques mots d'explication sur les conditions d'exécution de cette carte. C'est ainsi que la carte des Cassini

[1] La Topographie militaire de la frontière des Alpes, par M. de Montannel, 1753-1783.

[2] Aujourd'hui le canton d'Aiguille. Les cantons contigus sont ceux de Guillestre, de Briançon, de l'Argentière et de Saint-Paul.

Digitized by Google

et sa réduction par Capitaine, la belle carte des environs de Versailles, dite *carte des chasses,* modèle de gravure, les cartes des Pyrénées de Roussel (1730), des Alpes de Bourcet (1754), des Alpes de Bacler d'Albe (1801), sont l'objet d'intéressants détails. Mais la partie du rapport qui mérite le plus d'être signalée a trait aux travaux actuels du Dépôt de la guerre. C'est, en premier lieu, la grande carte de France à 1/80,000, par l'État-Major, œuvre monumentale actuellement presque finie, puisque *trois* feuilles seulement (Allevard, Grasse, Saint-Martin-Lantosque)[1] sont encore à la gravure ; elles paraîtront dans le courant de l'année présente. Nous voyons aussi qu'une seule feuille, celle d'Avignon, manque à l'achèvement de la carte de France à 1/320,000[2]. Depuis la guerre, une excellente mesure a été prise, l'exécution d'une édition de la carte de France en tirage par reports. Il est devenu possible de livrer ainsi les feuilles de la carte de France au prix de 1 fr. (50 cent. pour les militaires). Cette nouvelle édition de la carte de France est aujourd'hui terminée. Il est probable qu'une édition à prix réduit de la carte de France à 1/320,000 sera également entreprise. Le public l'accueillerait certainement avec beaucoup de faveur.

La notice du commandant Rouby nous apprend aussi qu'en dehors de la carte de la vallée de Sallanches à Chamonix, deux cartes des Alpes Françaises sont en cours d'exécution. L'une, dont l'échelle est de 1/80,000, se limite, du côté du Nord, au parallèle du Saint-Bernard, au Sud, par la Méditerranée, à l'Ouest, par Gap et Toulon, à l'Est, par Turin et Tende. Elle comprendra 72 feuilles, grandes chacune comme un quart de feuille de la carte de France. Le relief du terrain y sera en courbes de niveau à l'équidistance de 20 mètres. Pour le territoire italien compris dans le champ de la carte, les courbes, établies d'après la carte piémontaise, n'ont qu'une valeur figurative. 18 feuilles de cette intéressante carte, qui est tirée en trois couleurs, seront bientôt achevées et livrées au public.

Une carte des Alpes Françaises à 1/320,000 est également en cours de préparation. Tirée en trois couleurs, elle comprendra dix feuilles dont six (Mâcon, Grand Saint-Bernard, Lyon, Albertville, Valence, Avignon) sont terminées. La feuille de Valence seule est publiée. Le terrain y est représenté par des courbes sans règle absolue d'équidistance.

[1] Pour l'île de Corse, qui méritait certainement l'attention des Clubs Alpins, quatre feuilles, donnant la moitié orientale de l'île, n'ont pas encore paru.

[2] La feuille de la Corse n'est pas achevée. On en a publié la planimétrie seule.

Digitized by Google

Bien qu'elle n'ait pas un intérêt spécial pour les membres d'un Club Alpin, il faut signaler encore, comme destinée à rendre de grands services, la nouvelle *carte du département de la Seine* (36 feuilles) portée, par la photographie et l'héliogravure, à l'échelle de 1/20,000 d'après l'excellente carte à 1/40,000 (9 feuilles) récemment revue et mise au courant.

En outre, l'Algérie, qui renferme de si belles montagnes, a eu sa part dans les travaux du Dépôt. On a, en particulier, publié au Dépôt une nouvelle édition de la carte de l'Algérie en deux feuilles, à 1/1,600,000 complétée pour le Sud de l'Algérie jusqu'à El Goléah, à l'aide des voyages de MM. Mircher et de Polignac jusqu'à Ghadamès, et des nombreux itinéraires de M. H. Duveyrier.

Enfin, l'une des œuvres les plus récentes du Dépôt de la guerre est la carte à 1/100,000, tirée en cinq couleurs, donnant les levés en Galilée. Œuvre collective des capitaines d'État-major Mieulet (l'auteur bien connu de la carte du Mont-Blanc) et Derrien, elle fait suite à la carte du Liban publiée il y a quelques années. Le pays représenté par cette carte est compris entre Nazareth, Saint-Jean d'Acre et Safed.

Les productions cartographiques du Dépôt de la guerre sont au nombre de près de 200 dont on trouvera l'énumération complète au catalogue qu'en a publié la librairie Dumaine.

Il faut rappeler une fois de plus, en terminant, que la demande du *Club Alpin Français*, pour obtenir les cartes du Dépôt dans des conditions de prix très-favorables, a rencontré l'accueil le plus libéral du ministère de la guerre.

Le Dépôt des fortifications a, de son côté, entrepris une carte de France à 1/500,000 dressée par les soins de M. Prudent, capitaine du génie. La carte complète comprendra 15 feuilles, dont 5 ont paru jusqu'à ce jour (Rennes, Paris, Nancy, Nantes, et feuille de titre). Les feuilles Lille et Tours seront bientôt terminées.

Cette carte est imprimée en quatre couleurs et se tire en sept types différents comprenant des combinaisons diverses des éléments de la carte (planimétrie, forêts, relief du sol, etc.).

La place manquerait s'il fallait énumérer ici toutes les cartes qui ont été publiées en France dans le courant de cette année. Voici cependant les titres de celles qui sont plus particulièrement de nature à intéresser les lecteurs de l'Annuaire. M.

Digitized by Google

Cartes françaises.

Europe (carte de l') dressée par E. Levasseur, de l'Institut, avec le concours de J. Hansen. 4 feuilles, 1/4,000,000. (Delagrave, éditeur.) — Dressée sous la direction d'un savant distingué, par un consciencieux dessinateur, cette carte est recommandable.

Europe (carte de l'), par C. Larochette. 4 feuilles.

Europe (carte physique, hypsométrique et politique de l'), par le frère A.-M.-G. des Écoles chrétiennes. 1/3,000,000. 12 feuilles.

Europe, par Georges Erhard. 1/8,000,000. Chez Hachette. Carte murale, très-claire.

France, par Erhard, d'après la carte orohydrographique publiée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, par la Commission de la topographie des Gaules. 1 feuille à 1/1,600,000. Chez Hachette. Carte murale, réduite de la carte à 1/800,000 du même auteur. Les chemins de fer y sont marqués en rouge, et auprès des villes principales est indiquée, en kilomètres, leur distance de Paris par chemin de fer.

France (carte de la), publiée par le Ministère de l'Instruction publique. 4 feuilles à 1/800,000. En collaboration avec M. E. Levasseur et sous sa direction, ont travaillé à cette carte : MM. Rouby, Prudent, Grenet, Fontaine, Adr. Germain, Ern. Desjardins, Dufresne. De nombreux renseignements ont été demandés dans les départements pour rendre l'œuvre aussi complète et aussi correcte que possible. Les montagnes sont en bistre, et les eaux en bleu.

France (carte de la), par Larochette, d'après la carte de la Commission des Gaules, 1/800,000. 4 feuilles.

Gard (coupes géologiques générales, suivant la direction des lignes accompagnées de lettres tracées sur la carte géologique du), par E. Dumal.

Gérardmer et Bruyères (carte topographique des environs de), par P. Antoine. 1/40,000.

Haute-Saône (carte du département de la), dressée en 1869, et revisée en 1874 par les agents voyers du département.

Hérault (esquisse d'une carte géologique de l'), par le professeur P. de Rouville.

Paris-Lyon-Méditerranée (carte du réseau de la compagnie des chemins de fer de), par Andriveau-Goujon.

Mont d'Or lyonnais (carte topographique du massif du). Lyon, chez Bonaire.

Cartes étrangères.

Alpen (Wandkarte der), von A. Steinhauser K.K. Rath (carte murale des Alpes). 9 feuilles 1/500,000. — Les montagnes sont imprimées en bistre. Nombreuses cotes de hauteurs (en mètres). Au bas de la carte est un profil des Alpes, de l'Isère à la Vistule.

Alpen (Hypsometrische Uebersichtskarte der), par A. Steinhauser. (Carte hypsométrique d'ensemble des Alpes). 1 feuille, 1/1,700,000. L'équidistance entre les plans secteurs est de 1,000 pieds de Paris.

Alpi Retiche, Carniche e Giulie (Carta corografica dei versanti settentrionali e meridionali delle), par l'État-major italien. 25 feuilles à 1/172,800. Coire, Linz, Vienne, Parme, forment les limites de cette carte qui ne donne pas de cotes de hauteurs.

Switzerland (The Alpine Club Map of), with parts of the neighbouring Countries, edited by R.-C. Nichols, under the superintendence of a committee of the Alpine Club. 4 feuilles à 1/250,000. Très-belle carte finement gravée sur acier. On y trouve, outre un grand nombre de cotes de hauteurs (en pieds anglais), des noms de massifs et de vallées qui ne figurent pas sur les cartes ordinaires. La feuille Sud-Est ne donne encore que le trait et la lettre.

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA.

Page 5, ligne 28, *au lieu de :* Deyme, *lisez :* Dime.
— 10, — 24, *au lieu de :* aolithe, *lisez :* oolite.
— 49, — 37, *au lieu de :* base, *lisez :* buse.
— 98, — 33, *au lieu de :* l'air chaud peut aller, *lisez :* l'air chaud ne peut aller.
— 174, — 33, *au lieu de :* voyagent, *lisez :* voyageant.
— 242, — 20, *au lieu de :* sous-section, *lisez :* section.
— 272, — 31, *au lieu de :* Plavinet, *lisez :* Planvinet.
— 291, — 35, *au lieu de :* 297, *lisez :* 295.
— 333, — 26, *au lieu de :* Rochas, *lisez :* Rochat.
— 370, — 2, *au lieu de :* Foradada, *lisez :* Colorada.
— 375, — 21, *au lieu de :* les, *lisez :* las.
— 502, — 16, *au lieu de :* Hutchinsen, *lisez :* Hutchinson.
— 505, — 25, *au lieu de :* Venideger, *lisez :* Venediger.
— 516, — 35, *au lieu de :* Zuper, *lisez :* Zupo.
— 765, — 3, *au lieu de :* Ville-Louise, *lisez :* Ville-Vallouise.
— 814, — 27, *au lieu de :* Sourcillon, *lisez :* Soureillan.

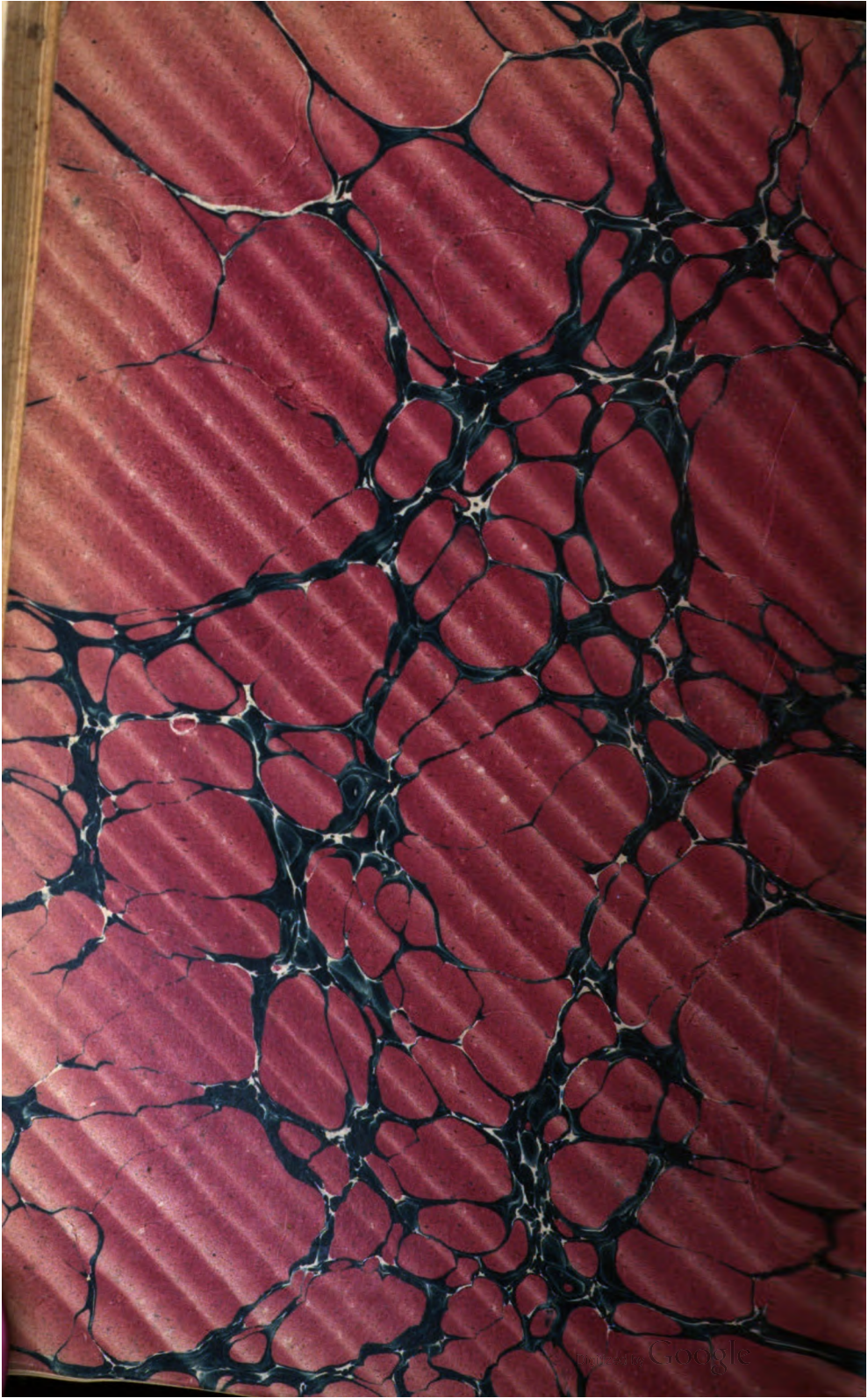
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google